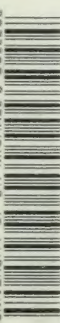
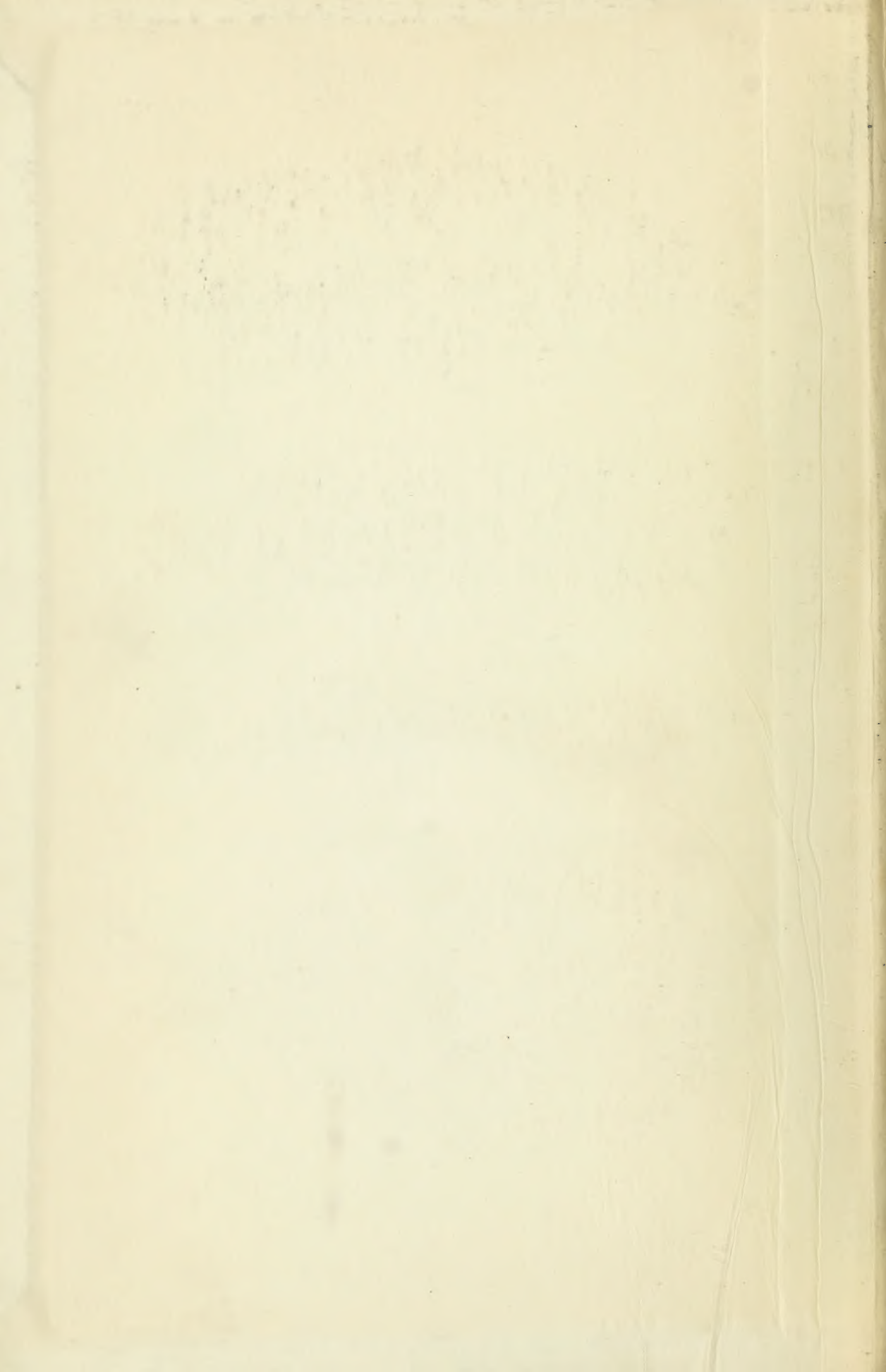


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01871463 4







Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

ŒUVRES
très-complètes
DE SAINTE THÉRÈSE.

TOME PREMIER.

EX LIBRIS
ST. BASIL'S SCHOLASTICATE

No. 5547 4179.3



JAN 21 1953

2242







S^{TE}. THÉRÈSE.

sea cō b. ff. el ff. sarfome y e fua a my q se tomuy a de efi
 casa los q a b. ff. dix y x l marno que de sea mend y puy
 le quita la q dades yusto tēya pagieria se conmye dēn
 las a dos pagacien te ta, e biē oley vienē por q no
 pier dar fca fca x bñe credita de las q fa te de ella es
 pe ro fira rā por q les q darā muy buenos mofos coellos
 parece me q to la via a la d. v. ff. con fasy d fpu fiones
 arto es q nos aya d fca pnt q es te e pie mij refc por amor
 de dios ple ya el me de her los ya fuera de efa casa q y o le
 ha me tra y cō arto cuyda dode de q uer fu may q. v. ff.
 a dez caid to dos ma neros sea por todo ala bado y paxe
 e fa may las li mos q y ca via e ta del dia a te pten
 uy q me ol y cō e llay y con el velo por q el q traya to cad
 via e d fca p e ci may fca n muy lindos los q. v. ff. me da
 on fca d me ay x a ridad de a y ta q y o se lo pidano en
 barme nada mas qujero q lo qas te e fu f fca lo
 e pta fundacione y b a ta biē e todo q r a fca q se a
 e parar pida a muy to ofenior nes de buenos casa qra
 o q uemos la her uy la a to y ay y buenos yart los y te ya
 uy clado de elle yelo b fca p no se fa de a cernos mite co
 y e de la d fca por caridad d yalos q nos ay b dā
 criba b. ff. bu velle tea fca y donj uyo fca y o l ex a r b iere
 or q se pa de e pta fundacion a q p rcurare a c e r l fca no d fca le
 a gran fca d dō de my parte se q p tome a cay do qua cum
 pli damē to lo a e cho e pro de e fca y her ma nos q uolo a y en

to dos y par ta ff cō es pual por y label de Jesus q se
le de veto de con tēta parece q esta por q ella y los de
mos dicā lo q ay q de cir y gote q q es cribir otros
cartas no mas de q me t r u f enir me la guā de de
to da f a t i d u d q y o l e s u p l i c o a m e / los m j f a l e s
f o r m u y b u e n o s y m o d a s o n t ā t o q n o s e q u a d o
se lo a mos de p a z a r

J de b. ff. Lierda

teresa de Jesus

+
pa la m^e prieta de s^a Josef
de s^a la m^aca

el y^e m^o dia go d a r a a f o s m y s p a
ch e s d o m i n i c o s e l o s c a r t a s v. ff.
e l o s d e a r g e

Oeuvres

TRES-COMPLÈTES

DE SAINTE THÉRÈSE

PRÉCÉDÉES

DU PORTRAIT DE LA SAINTE PAR TH. BLANCHARD, DU FAC-SIMILE DE SON ÉCRITURE

PAR BINETEAU, DE SA VIE PAR VILLEFORE, ET DE LA BULLE

DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV;

SUIVIES D'UN GRAND NOMBRE

DE LETTRES INÉDITES,

LES MÉDITATIONS SUR SES VERTUS PAR LE CARDINAL LAMBRUSCHINI,
DE SON ÉLOGE PAR BOSSUET ET PAR FRA LOUIS DE LÉON, DU DISCOURS
SUR LE NON-QUIÉTISME DE LA SAINTE PAR VILLEFORE;

DES ŒUVRES COMPLETES

DE S. PIERRE D'ALCANTARA, DE S. JEAN DE LA CROIX

ET DU BIENHEUREUX JEAN D'AVILA;

Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre Ecole ascétique d'Espagne.

TRADUITES

PAR ARNAUD D'ANDILLY, M^{lle} DE MAUPEOU, DOM LA TASTE, L'ABBÉ CHANUT,
VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY, F. PÉLICOT, J. A. EMERL,
M. L'ABBÉ CENAT DE L'HERM,

Et plusieurs autres traducteurs vivants;

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME PREMIER,

CONTENANT LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE PAR VILLEFORE ET PAR ELLE-MÊME, LA BULLE DE SA
CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV, SES MÉDITATIONS SUR LE PATER ET APRÈS LA COMMUNION,
LE CHEMIN DE LA PERFECTION ET LE CHATEAU DE L'ÂME.

4 VOLUMES IN-4°. — PRIX : 24 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1840

EX LIBRIS
ST. BASIL'S SCHOLASTICATE
No. 5547 177.2

Sommaire
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

VIE DE SAINTE THÉRÈSE par M. Villefore
BULLE DE SA CANONISATION par Grégoire XV;
VIE DE SAINTE THÉRÈSE par elle-même.
MÉDITATIONS sur le *Pater*.
MÉDITATIONS après la Communion.
LE CHEMIN DE LA PERFECTION.
LE CHATEAU DE L'ÂME

Avertissement

D'ARNAUD D'ANDILLY.

L'éminence de l'esprit de sainte Thérèse, jointe à toutes les vertus et à toutes les grâces surnaturelles qui peuvent enrichir une âme, me la faisant considérer comme l'une des plus grandes lumières de l'Église dans ces derniers siècles, me porta, il y a déjà plusieurs années, à entreprendre de traduire toutes ses œuvres. Mais, lorsqu'après avoir donné au public son traité du Chemin de la Perfection et quelques autres petits traités, je voulais continuer, je me trouvai engagé à traduire des Vies de Saints, par des raisons dont j'ai rendu compte dans l'avis au lecteur du volume de celles que j'ai fait imprimer d'un grand nombre des plus illustres. Un autre engagement m'obligea ensuite à la traduction de Joseph : et l'ayant achevée à cet âge que Dieu a comme donné pour terme à la vie des hommes, et au-delà des bornes duquel l'Écriture dit qu'il n'y a plus que de l'infirmité et de la douleur, j'avais résolu de ne travailler désormais que pour moi seulement, en m'occupant à de saintes lectures qui ne remplissent mon esprit que des pensées de l'éternité. Dans ce dessein, la première chose que je fis fut de relire sainte Thérèse pour ma propre édification ; et j'en fus si touché, que je crus que, puisque Dieu me donnait une santé si extraordinaire dans un tel âge, je devais l'employer à achever ce que je n'avais fait que commencer ; et je m'y suis attaché avec tant d'application, que Dieu m'a fait la grâce de finir ce long travail plus tôt que je n'aurais osé l'espérer.

Encore que la Sainte parle beaucoup dans ses ouvrages de la pratique des vertus, et particulièrement de celle de l'humilité et de l'obéissance, néanmoins, parce que l'oraison est le principal sujet dont elle traite, elle s'étend plus sur celui-là que sur tous les autres, à cause qu'elle le considérait comme le moyen d'arriver à cette haute perfection qu'elle souhaitait aux âmes dont Dieu lui avait donné la conduite. Mais parce que les grâces dont il l'a favorisée, et les vérités qu'il lui a fait connaître dans une occupation si sainte, sont si extraordinaires et si élevées, que ce qu'elle en rapporte peut passer pour des nouvelles de l'autre monde et pour un langage tout nouveau, il n'y a pas sujet de s'étonner que presque tous ceux qui lisent ces œuvres trouvent de l'obscurité dans les endroits où elle traite de ces matières si sublimes. C'est ce qui m'avait fait croire que, pour dissiper en quelque sorte ce nuage qui s'offre d'abord à leurs yeux, et qui demande tant d'attention pour ne se point laisser refroidir dans une lecture si différente de celle des autres livres, je devais commencer cet avertissement par éclaircir les termes dont la Sainte se sert pour entendre les choses qui ont si peu de rapport à nos connaissances ordinaires, afin que, lorsque l'on se rencontrera dans ces endroits difficiles, on ne soit pas surpris par l'ignorance des termes dont la Sainte est contrainte d'user pour s'expliquer, et qu'ainsi, ne perdant point courage, on franchisse ces écueils qui ont jusqu'ici arrêté la plupart du monde dans les endroits les plus élevés et les plus excellents de ses ouvrages. Mais depuis, ayant considéré que cela contiendrait ici trop de place, j'ai pensé qu'il valait mieux renvoyer les lecteurs à la table des matières, que j'ai faite très-exactement, que l'on trouvera à la fin, sur tout ce qui regarde les diverses manières d'oraison.

Après que l'on se sera rendu ces termes familiers, je veux croire que l'on n'aura pas beaucoup de peine à entendre tout ce qui est compris dans cet ouvrage. Je l'ai

divisé en deux parties, et voici l'ordre dans lequel j'ai jugé à propos de mettre les diverses pièces qui le composent.

LA VIE DE LA SAINTE, ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

Je ne m'arrêterai point à donner des louanges à cet ouvrage, puisqu'il est déjà si connu et si estimé de tout le monde. Je me contenterai de dire que, comme la Sainte se trouva obligée, par le commandement de ses supérieurs, d'y parler des grâces qu'elle avait reçues de Dieu, c'est là qu'elle commence à traiter particulièrement de l'oraison, qu'elle compare à un jardin spirituel qui peut être arrosé en quatre manières, dont la première est l'oraison-mentale, qui est comme tirer de l'eau d'un puits à force de bras ; la seconde, l'oraison de quiétude, qui est comme en tirer avec une machine ; la troisième, l'oraison d'union, qui est comme en recevoir sans peine d'une fontaine ou d'un ruisseau par des rigoles ; et la quatrième, l'oraison de ravissement, qui est comme une pluie qui tombe du ciel, sans que nous y ayons en rien contribué. A quoi j'ajouterai que le feu d'un amour de Dieu, tel qu'était celui dont brûlait le cœur de la Sainte, ne pouvant être si ardent sans jeter des flammes, elle interrompt souvent son discours pour s'adresser à cette suprême majesté par des paroles toutes de feu et d'amour, de même que saint Augustin dans ses Confessions, dont elle témoigne que la lecture avait fait une si forte impression en son âme ; et son style dans ces matières d'un amour céleste et tout divin me paraît si semblable au sien, qu'il est, à mon avis, facile de voir qu'ils étaient animés d'un même esprit. Je pense qu'il se trouvera très-peu de saints à qui il ait fait une telle grâce.

FONDATAIONS FAITES PAR LA SAINTE DE PLUSIEURS MONASTÈRES.

Quoique ces fondations soient une relation de plusieurs choses semblables, elles sont mêlées de divers événements rapportés d'une manière si agréable, et la narration en est si pure, qu'il y a peu d'histoires plus divertissantes. Elles sont aussi très-utiles, parce la Sainte n'y perd aucune occasion de faire d'excellentes réflexions sur l'exercice des vertus, pour exciter ses religieuses à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

MANIÈRE DE VISITER LES MONASTÈRES.

Rien ne peut, ce me semble, être plus utile pour les supérieurs et pour les supérieures que ce petit traité, tant il excelle également en prudence et en sainteté.

AVIS DE LA SAINTE A SES RELIGIEUSES.

Ces avis sont aussi des instructions fort utiles.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

Je ne dirai rien de ce traité, après le jugement si avantageux que le public en a déjà fait lorsque je lui en ai donné la traduction.

MÉDITATION SUR LE PATER.

Je ne pourrais que répéter la même chose que je viens de dire sur le Chemin de la Perfection.

LE CHATEAU DE L'ÂME.

C'est ici où je me trouve obligé de me beaucoup étendre, à cause de la prévention presque générale que cet ouvrage est si obscur, qu'il est inutile de le lire.

La manière d'exprimer les choses est ce qui les rend d'ordinaire intelligibles ou obscures. Ainsi, de très-faciles à entendre par elles-mêmes peuvent être obscures lorsqu'elles sont mal exprimées ; au lieu que les plus difficiles étant bien tradites

peuvent, quelque élevées qu'elles soient, être rendues claires par la netteté de l'expression. Que si on allègue sur cela la difficulté qui se rencontre dans les écrits des prophètes et de l'Apocalypse, il suffit, ce me semble, de répondre que les prophètes et saint Jean, ou, pour mieux dire, le Saint-Esprit qui parlait par leur bouche, n'a pas eu dessein de se rendre plus intelligible, parce que ce sont des secrets et des mystères qui doivent demeurer inconnus aux hommes, jusqu'à ce que le temps soit arrivé de les rendre, par les effets, intelligibles à tout le monde. Mais, pour ce qui regarde ces traités de sainte Thérèse, et particulièrement celui du Château de l'Ame, c'est le contraire. Car elle dit précisément en divers endroits qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se rendre intelligible, à cause que son dessein est de découvrir à ses religieuses ce que Dieu lui avait fait connaître de son infinie grandeur, et des merveilles renfermées dans les grâces extraordinaires qu'il fait aux âmes; comme aussi de leur apprendre ce qu'elle savait des artifices dont le démon se sert pour les faire tomber dans ses pièges, et pour détruire ainsi en elle l'ouvrage de son esprit saint. En quoi elle témoigne toujours appréhender de ne se pas bien expliquer: ce qui montre combien elle désirait d'éviter l'obscurité. La question n'est donc pas si ces matières sont si élevées qu'elles soient inconnues à ceux qui n'ont point reçu de Dieu le don de ces oraisons si sublimes, puisque chacun en convient; mais de savoir si cette grande Sainte a exprimé de telle sorte ce que l'expérience lui en a appris, qu'elle l'ait rendu intelligible; et c'est ce que je suis persuadé qu'elle a fait, me paraissant que l'on peut entendre ce qu'elle rapporte de ces communications de Dieu avec les âmes, à qui il donne dès cette vie des connaissances angéliques. Ainsi il ne s'agit pas de demeurer d'accord si elle a eu l'intention dans cet ouvrage de bien expliquer ces hautes vérités, puisque l'on n'en peut douter, ni si elle s'en est bien acquittée, après avoir vu de qu'elle sorte elle s'exprime si clairement dans tout le reste; mais seulement de juger si, dans cette traduction, j'ai bien compris son sens, et si j'ai été assez heureux pour le faire comprendre aux autres. Or, c'est en quoi je ne suis pas si présomptueux que de croire d'avoir aussi bien réussi qu'auraient pu le faire des personnes très-habiles et beaucoup plus intelligentes que je ne le suis en ces matières si spirituelles. Ce que je puis dire avec vérité, c'est que je n'ai jamais rien trouvé de si difficile, tant par les choses en elles-mêmes, que par la manière d'écrire de la Sainte, qui met quelquefois parenthèses sur parenthèses, lorsque l'esprit de Dieu l'emporte avec tant de rapidité à déclarer ce qu'elle sait des effets de la grâce, qui vont si fort au-delà des connaissances humaines. Ainsi il n'y a point d'efforts que je n'aie faits pour tâcher à découvrir son véritable sens. Et, comme toute la difficulté tombe sur ce qui est de l'oraison, le moyen dont je me suis servi pour m'en éclaircir a été de considérer avec une extrême application tout ce que la Sainte en a dit dans ses autres traités, qui ont précédé celui de ce Château de l'Ame, dans lequel elle marque particulièrement que depuis quatorze ou quinze ans qu'elle avait écrit de cette matière, Dieu lui en avait fait connaître beaucoup de choses qu'elle ignorait auparavant: tellement que l'on peut dire que ce traité est comme son chef-d'œuvre en ce qui regarde l'oraison. Mais cet avantage ne lui ôte pas celui d'être aussi très-excellent et très-utile pour ce qui est de la pratique des vertus. Elle en parle admirablement en plusieurs endroits. Et si, d'un côté, les personnes spirituelles y trouvent tant de lumières dont elles n'avaient point de connaissances, ceux que Dieu n'a pas favorisés de semblables grâces, et qui sont même encore engagés dans le siècle, n'y trouveront pas moins à apprendre pour la pratique d'une vie toute chrétienne; car cette grande Sainte y fait voir que la perfection ne dépend pas de ces grâces extraordinaires, de ces visions merveilleuses, de ces ra-

vissements, de ces extases que Dieu donne à qui il lui plaît, et que l'on ne doit pas demander, ni même désirer; mais que tout consiste à soumettre entièrement notre volonté à la sienne. Ce qui est d'une si grande consolation, que l'on ne saurait trop admirer son infinie bonté pour les hommes, de vouloir ainsi, par des voies si différentes, les rendre éternellement heureux.

PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU.

Je ne saurais assez m'étonner de ce que le traité du Château de l'Âme faisant tant de bruit, on ne parle point de ses Pensées sur l'amour de Dieu, qui sont comme la septième demeure de ce Château spirituel, et encore plus élevées s'il se peut. J'avoue n'avoir jamais rien vu qui m'ait paru plus beau, ni qui porté l'esprit à une plus haute admiration de la grandeur infinie de Dieu et des merveilles de sa grâce. En quoi le traité est d'autant plus à estimer, que la Sainte y mêle, selon sa coutume, à des pensées si sublimes, des instructions très-utiles pour la pratique des vertus; et qu'au lieu de décourager les lecteurs par la vue d'une perfection à laquelle ils n'oseraient aspirer elle les console en leur faisant voir qu'il n'est point nécessaire, pour être entièrement uni à Dieu, et ainsi parfaitement heureux, qu'il nous favorise de ses grâces si relevées; mais qu'il suffit, comme je viens de le dire, de soumettre absolument notre volonté à la sienne, et de témoigner cette soumission par toutes nos actions.

MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

Comme j'avais déjà donné ce petit traité au public, avec celui du Chemin de la Perfection et des Méditations sur le Pater, je me contenterai de dire que je l'ai mis en suite du Château de l'Âme et des Pensées sur l'amour de Dieu, parce qu'il est plein de mouvements si vifs et si ardents de cet amour, qu'il peut passer pour l'une de ces effusions du cœur, qui détachent de telle sorte une âme des sentiments de la terre, qu'elle l'élève vers le ciel par son ardeur et son impatience de posséder cet adorable Sauveur qui fait toute sa félicité, et la remplit de l'espérance de régner éternellement avec lui dans sa gloire.

Quant aux LETTRES DE LA SAINTE, ayant considéré ses œuvres comme toutes comprises dans les trois volumes en espagnol, imprimés à Anvers en 1649, j'avais cru, après avoir achevé le troisième, qu'il n'y avait rien d'elle à traduire. Mais sur ce que j'appris qu'il y avait un quatrième volume, aussi imprimé à Anvers en 1661, j'ai voulu le voir, et j'ai trouvé qu'il n'est composé que de lettres de la Sainte et de quelques avis à ses religieuses et aux dames déchaussés, avec des remarques de M. l'évêque de Palafox, et qu'il n'y a que deux ou trois de ces lettres qui aient du rapport à ses autres ouvrages, le reste n'étant que des lettres particulières qu'elle écrivait touchant les affaires de son ordre. Ainsi j'ai cru que M. Pelicot, ayant traduit avec grand soin ce quatrième volume, je ne pourrais, sans une espèce de larcin, en tirer ces deux ou trois lettres, ou me persuader sans présomption de pouvoir, en les traduisant de nouveau, y mieux réussir que lui.

Voilà donc en quoi consistent généralement toutes les œuvres de cette grande Sainte qui ont paru jusqu'à cette heure. Et je n'ai rien omis à traduire des trois premiers volumes que des vers, dont la reprise est : *Que muero porque no muero*, c'est-à-dire : Car je meurs de ne mourir pas; parce que la Sainte ayant déclaré expressément dans le tome premier de sa Vie, que ces vers étaient une production de son amour et non de son esprit, j'avoue n'avoir pas été assez hardi pour entreprendre d'expliquer des vers, que le Saint-Esprit lui a inspirés et fait exprimer d'une manière si élevée et si pénétrante, que quand on pourrait douter de la vérité des paroles de cette admi-

nable Sainte, et que personne n'oserait faire, il serait facile de juger, par le style de ces vers divins, qu'elle n'y a point eu de part.

On trouvera dans quelques endroits des notes; et comme je ne doute point que ces notes, qui sont dans l'espagnol, ne soient des remarques faites par quelque grand contemplatif sur les matières les plus difficiles de l'oraison, et qu'elles ont été traduites par le père Cyprien dans sa traduction des ouvrages de cette grande Sainte, je me suis cru obligé de les traduire aussi, afin que l'on ne me pût blâmer d'avoir négligé de le faire.

Pour ce qui regarde la fidélité de ma traduction, j'espère que ceux qui voudront se donner la peine de la conférer exactement avec l'espagnol, jugeront qu'il est difficile d'être plus religieux que je l'ai été à rapporter le sens de la Sainte, et même jusqu'aux moindres des mots que l'on ne pourrait omettre sans l'altérer en quelque sorte. Mais, comme chaque langue a des beautés et des expressions qui lui sont particulières, il n'y a point de soin que je n'aie pris pour balancer, par les avantages que notre langue a sur l'espagnole, ceux que l'espagnole a sur la nôtre. Et je suis persuadé que c'est l'une des règles la plus importante, aussi bien que la plus difficile à pratiquer, que l'on puisse suivre dans la traduction, parce qu'elle fait que, dans plusieurs endroits, les copies surpassent les originaux. Après avoir rendu raison à ceux qui liront cet ouvrage de la conduite que j'y ai tenue, il ne me reste qu'à implorer l'assistance de cette glorieuse Sainte, afin que Dieu ait mon travail agréable. Et si ses prières ont été si puissantes lorsqu'elle était encore sur la terre, où il ne lui découvrait ces hautes vérités que comme à travers des nuées éclatantes de lumière, que ne dois-je point attendre de son intercession, maintenant que, ces voiles étant levés, elle règne avec lui dans sa gloire, qu'elle voit ces vérités dans leur source, et que l'ardente charité dont elle était embrasée s'est augmentée de telle sorte dans le ciel, qu'on peut la considérer comme l'un de ces séraphins qui brûlent sans cesse de ce feu divin que nuls siècles ne verront éteindre. J'espère aussi que ceux qui seront le plus touchés de la lecture de ces admirables ouvrages de la Sainte, et particulièrement entre tant de maisons religieuses, celles de son ordre voudront bien imiter sa charité, en ne me refusant pas la prière que je leur fais de tout mon cœur de se souvenir de moi devant Dieu.

PRÉFACE

DE LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE,

par M. de Villefore.

Il paraîtra peut-être assez inutile de donner au public une nouvelle Vie de sainte Thérèse, après qu'elle-même a pris soin d'en écrire une qui, depuis plusieurs années, est si purement traduite en notre langue. J'en ai jugé de la même manière quand on m'a proposé d'entreprendre celle-ci; mais, depuis que j'ai lu les différents auteurs espagnols, j'ai changé de sentiment.

Il suffirait, pour autoriser la composition d'un autre ouvrage, de dire que celui de cette Sainte n'est pas complet, car elle ne dit pas un mot des quatorze dernières années qu'elle a vécu; et il est certain que, dans cet espace de temps, il lui est arrivé bien des choses capables d'exciter la curiosité des fidèles.

Comme donc ni la traduction de M. Arnaud d'Andilly, ni celle de M. l'abbé Chanut ne nous apprennent rien de ces quatorze années, puisqu'ils ne sont que les simples interprètes de la Sainte, on ignore encore à cet égard tout ce qu'ils n'ont pu nous dire.

Il est vrai que le Livre de ses fondations est un supplément où l'on trouve plusieurs incidents remarquables qui ne sont pas dans sa vie; mais cela ne va pas encore jusqu'à la fin, et n'a point l'air d'une narration méthodique.

Nous avons en vieux français une Vie de sainte Thérèse écrite en espagnol par le père Ribera, jésuite. J'avoue que c'est une histoire entière et conduite depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais, sans parler de la composition, qui est très-peu conforme au goût d'aujourd'hui, le style de la traduction en est devenu si barbare, qu'il est malaisé de n'en pas souhaiter une autre. Cela n'empêche pourtant pas qu'on n'y rencontre des endroits assez curieux, et l'on s'en peut servir comme d'un ancien mémoire; car ce père est un des premiers auteurs et des mieux instruits sur ce qui regarde cette Sainte.

Outre ces raisons qui semblent assez essentielles pour faire désirer une nouvelle histoire, on peut encore ajouter que la manière dont sainte Thérèse écrit la sienne embarrasse beaucoup la narration. Souvent elle s'arrête à des réflexions étrangères qui mettent trop de distance entre les événements, dont la liaison est si longtemps interrompue qu'on a peine à les rapprocher. Les digressions longues et répétées rendent le récit languissant, et sont cause que l'on prend beaucoup moins de part à des faits qui ne se réunissent pas assez, et qui, faute d'être rapportés de suite, échappent à notre souvenir.

Sainte Thérèse fut obligée d'écrire de cette sorte, parce qu'il était plus question de donner à connaître les dispositions de son âme que le cours des actions de sa vie. Ses confesseurs, pour qui elle écrivait, exigeaient d'elle un détail fort étendu sur la nature des grâces et des inspirations qu'elle recevait; et le soin qu'elle prend de les satisfaire avec exactitude la jette quelquefois tellement à l'écart, qu'elle ne sait pas elle-même comment reprendre le fil de son discours.

Tout cela suppose une relation assez peu suivie. Mais, d'ailleurs, combien faut-il s'imaginer qu'elle a supprimé de circonstances qui donnaient trop de lustre à ses actions? Combien de faits ne pouvaient tourner qu'à son avantage? On est surpris d'en découvrir un si grand nombre dans les auteurs contemporains, dont quelques-uns l'ont pratiquée longtemps, et nous apprennent des particularités qu'il y aurait de l'injustice à taire et à retenir enveloppées sous les voiles du silence. Il faut donc revenir toujours aux historiens espagnols.

L'abrégé latin du père Jean de Jésus-Maria, l'un des premiers Carmes réformés, m'a été très-utile pour mon dessein; il est composé avec beaucoup d'ordre et d'agrément, et j'en ai tiré de grands secours.

Mais les mémoires les plus amples et les plus sûrs sont les Annales des Carmes déchaussés et la Vie (1) que l'évêque de Terrassonne écrivit très-peu d'années après la mort de la Sainte, qu'il avait fort connue, et qu'il conduisit même pendant quelque temps.

Le premier de ces ouvrages, qui est l'histoire générale de l'ordre, rapporte avec soin tout ce qu'on peut dire de plus certain de sainte Thérèse. Mais il est écrit avec tous les assaisonnements du langage espagnol, c'est-à-dire, avec des allégories conti-

(1) Messire Jacques d'Yépez, religieux hiéronymite, et depuis évêque de Terrassonne.

nuelles, des métaphores peu judicieuses, des louanges insipides; et la vérité, pour ainsi parler, gémit sous ces ornements bizarres et mal assortis, en sorte qu'il la faut aller chercher sous ces amas de figures entassées pour la remettre en état de paraître au jour avec sa beauté simple et naturelle.

L'évêque de Terrassonne est tombé dans les mêmes inconvénients des écrivains de son pays. Il ne laisse point aux lecteurs le plaisir de sentir naître leur admiration. On dirait qu'il se défie de leur jugement, tant il a soin de le prévenir, car à chaque événement il ajoute de magnifiques éloges, comme si la sainteté ne brillait pas assez au seul éclat des vertus.

Cependant il faut demeurer d'accord que ces deux livres renferment bien de beaux traits capables d'enrichir une histoire. J'ai tâché d'en composer celle-ci, où l'on trouvera du moins rassemblés dans une même suite tous les faits qui donnent à connaître sainte Thérèse sous son véritable caractère, sans rien omettre des circonstances qui l'ont rendue dans l'Eglise un des plus grands exemples de ces derniers temps.

Au reste, ce n'est point ici la vie d'une religieuse retirée dans une cellule où rien ne la soustrait à la paisible contemplation des vérités éternelles. Elle eût été bien contente d'y passer tranquillement ses jours; et les grâces extraordinaires qu'elle y recevait dans la ferveur de ses oraisons ne lui donnaient pas beaucoup d'envie de chercher à se répandre parmi le monde. Mais la Providence divine la destinait à beaucoup de travaux extérieurs qui devaient contribuer à la gloire de Jésus-Christ et à la sanctification des âmes.

On ne doit pas s'étonner de voir une femme faible, et appelée à un état de vie solitaire, exposée néanmoins à tant d'occasions de se dissiper et à tant de courses et de voyages. Personne ne convenait mieux que cette Sainte aux desseins de Dieu pour travailler à l'étendue de son royaume. Les grandes connaissances qu'il lui avait données sur les biens de la vie future et sur la beauté de la justice firent naître dans son cœur ce zèle ardent qui la dévorait pour le salut du prochain; les dons sublimes dont elle fut favorisée la tinrent toujours au-dessus des tentations qui s'élèvent au milieu du commerce du monde, quand on est obligé de s'y rencontrer. Ce sont ceux que Dieu destine à sanctifier et à convertir les autres qui doivent être auparavant les plus retirés dans la solitude, où l'on se munit des armes nécessaires pour combattre en sûreté contre les puissances des ténèbres; et le ministère apostolique serait la vocation la plus périlleuse de toutes, si pour en remplir les fonctions Dieu choisissait des sujets que les lumières les plus vives de sa grâce et les expériences fréquentes de sa miséricorde n'auraient pas assez affermis contre les dangers et la corruption du siècle.

C'est sur de tels fondements que sainte Thérèse a été soutenue durant tous les travaux pénibles qui lui ont fait passer les dernières années de sa vie dans de si fatigantes agitations. Cela n'était pas assurément de son choix; elle s'en est expliquée souvent; mais les volontés divines ont toujours prévalu dans son cœur; et, quand il a fallu les accomplir, elle s'est toujours mise au-dessus de ses propres penchants et des jugements des hommes, qui n'ont pas manqué d'attaquer sa conduite, parce qu'ils n'en reconnaissaient pas les principes.

Ainsi, pour la justifier dans ses démarches, et pour faire en sorte qu'on puisse juger d'abord de la vocation de cette Sainte que Dieu avait choisie pour être le sanctuaire de ses grâces les plus distinguées et l'instrument de tant d'œuvres éclatantes, il ne sera pas hors de propos de donner une idée générale du caractère de ses vertus : on en sera plus susceptible de leur impression par les sentiments avantageux dont on aura pu se laisser prévenir.

La plupart de ceux qui donnent la vie de quelque saint ont coutume de mettre à la fin de leur ouvrage un supplément où ils font l'éloge de chaque vertu séparément. J'avoue que je ne puis me soumettre à cette méthode, et j'ai toujours pensé qu'après avoir conduit le récit des actions d'une personne jusqu'à sa mort, le lecteur ne s'intéressait plus guère à ce qu'on lui en rapportait au-delà, et qu'il est peu sensible à des traits de sainteté détachés des circonstances qui en font le prix et le mérite (1). Ainsi, au lieu de mettre le panegyrique après l'histoire, j'ai cru le pouvoir placer auparavant; d'autant plus que ce qu'on rapporte ici n'aurait pu s'appliquer à des faits particuliers, ni se bien arranger dans le cours de la narration.

Je ne serais pas entre dans ce détail, si l'on pouvait se dispenser de répondre aux préventions de quelques gens, qui, faute d'être assez instruits du caractère de sainte Thérèse, ont osé dire qu'elle s'était trop témérairement engagée dans des entreprises étrangères à sa vocation et à son état.

Comme donc elle n'était pas seulement appelée aux simples exercices de la vie religieuse, mais à des travaux apostoliques, nous essaierons de faire voir qu'il y eut dans ses vertus une force et une fermeté convenables aux emplois que Dieu lui avait destinés.

Sa foi ne fut pas seulement inébranlable et sans atteinte, et ne se réduisit pas à des dispositions passives qui la tenaient soumise aux vérités révélées; pleine de reconnaissance et d'admiration pour un don si précieux, délicate sur la docilité due à toutes ses parties, armée d'un courage à toute épreuve pour les soutenir, fidèle aux plus légères pratiques de la religion, sensible au moindre souvenir de ses augustes mystères, qu'elle croyait d'autant plus fortement qu'elle les comprenait moins; mais elle était encore embrasée par le zèle d'en étendre la créance chez les nations les plus barbares. Ce fut l'objet qu'elle se proposa dans les divers établissements de ses couvents, pour engager les solitaires qu'elle rassemblait à demander à Dieu, par leurs oraisons et leurs pénitences, les lumières de la foi sur les peuples qui n'en étaient pas encore éclairés.

Cette vertu n'était pas seulement vive et agissante dans ses écrits. Jamais la doctrine d'aucun théologien ne fut exposée à un examen plus rigoureux que les ouvrages de cette Sainte. Bien loin d'éviter le jugement des gens habiles, dès qu'elle apprenait que quelque docteur célèbre ne jugeait pas d'elle avantageusement, elle l'allait trouver aussitôt pour s'éclaircir avec lui. Comme elle ne souhaitait rien tant que d'éviter les illusions, elle croyait ne pouvoir trouver de meilleurs conseils qu'auprès de ceux que de faux bruits avaient mal prévus pour elle; car elle regardait leurs sentiments comme les plus sincères et les plus dégagés de la flatterie. Tout ce qu'il y avait alors d'hommes savants dans l'ordre de Saint-Dominique, dans la compagnie de Jésus, dans l'ordre de Saint-François; les plus illustres par leurs lumières et par leurs vertus, prononcèrent en sa faveur sur la nature de ses dispositions intérieures; et plusieurs d'entre eux, qui d'abord l'attaquaient dans sa doctrine, en devinrent par la suite les plus zélés défenseurs. Elle s'adressa toujours pour être éclaircie aux personnes les plus capables; son génie sublime ne s'accommodait de rien de médiocre en pareille matière, et tant de témoignages importants sont des preuves de la pureté et de la vivacité de sa foi.

Nous ne prétendons pas exprimer quelle fut la violence de son amour pour Jésus-Christ; tout ce qu'on en publierait n'approcherait point de ce qu'on en voit dans ses livres. Si les actions sont des preuves de l'amour, on aura quelque idée du sien par le

(1) M. l'abbé Chanut, qui a traduit la Vie de la Sainte, fait un détail de ses vertus dans son Epître dédicatoire aux carmélites de ce royaume.

prodigieux nombre de ses difficiles entreprises ; par sa fermeté dans les traverses et dans les obstacles ; par son courage et par sa joie dans les souffrances, par sa patience dans les maladies. Elle mourait, pour ainsi dire, de langueur, d'être obligée de vivre au milieu des nuages de son exil où la présence de l'époux céleste lui était cachée ; elle s'en plaignait tendrement à lui, et désirait ardemment la mort. Nul instant de ses journées n'était sans action, et ne ralentissait l'activité de ses mouvements. Elle n'eut pas comme les autres des heures marquées pour penser aux vérités divines, elle les y employait toutes, et il n'y avait pas plus de vide dans son temps que dans son cœur. Quelquefois elle était tellement dévorée par ses désirs de voir Dieu, qu'on eût dit qu'elle allait expirer. Alors elle se retirait dans les lieux les plus écartés du monastère ; et quand on l'y découvrait, on la trouvait toute abimée dans les transports de son amour. Le commerce inévitable de la conversation, le boire, le manger, les négociations, les voyages, rien n'était capable de la distraire un moment. Quand le cœur est tout à Dieu, et que nul objet ne le divise, il n'a pas besoin de la solitude et du repos pour se soutenir. Ainsi c'est à des âmes remplies de ces sentiments qu'il appartient de paraître au milieu du monde, sans crainte que rien ne les y affaiblisse.

Une autre disposition bien nécessaire pour se livrer sans dégoût à tous les exercices d'une vie apostolique, c'est la charité du prochain. Aussi celle de sainte Thérèse fut-elle digne des desseins que le Seigneur avait sur elle. Ce fut cette vertu qui la fit tant de fois sortir de son monastère pour aller efficacement travailler au salut des âmes qu'elle voyait périr. Elle en était si vivement enflammée, qu'elle envoyait leurs talents aux prédicateurs, aux théologiens, aux docteurs, et elle eût voulu être capable de remplir les fonctions de tous les Apôtres pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ.

Ses prières ferventes ont souvent attiré la conversion des pécheurs, et délivré les âmes détenues dans les lieux où la justice divine les purifie. Elle visitait les malades avec une affection sans égale, et partageait entre eux tout ce qu'on lui donnait pour son propre soulagement. Elle témoignait une douceur prévenante à tous ceux qu'elle savait ne la pas aimer, et leur parlait avec des termes et des démonstrations de bonté qui souvent ont désarmé leur haine.

Mais un des principaux motifs de ses fondations et de tant de peines qu'elle endura, fut l'envie de faire honorer Jésus-Christ au Saint-Sacrement, et d'élever, disait-elle, autant de sanctuaires qu'elle pourrait, où le Sauveur fût adoré sous les voiles eucharistiques. On sait avec quelles dispositions elle prenait cette divine nourriture, et les effets qu'elle produisit dans son âme.

Quelle confiance en Dieu n'exigent point les travaux apostoliques ! combien la sienne fut-elle parfaite, et que de preuves ne nous en fournira point son histoire ! il est bien nouveau de voir une femme seule, toujours infirme, toujours traversée et comme enchaînée, exposée à tant d'outrages, à la raillerie, à l'indigence, qui néanmoins est assez résolue pour ne jamais désespérer du succès de ses desseins malgré de continuels obstacles. Elle n'entreprit que des choses presque impossibles, et dans les divers établissements de ses monastères, surtout de ceux d'Avila, de Médine et de Séville, à peine avait-elle le premier argent pour commencer des ouvrages qui demandaient des sommes considérables ; mais sans s'amuser à réfléchir sur les moyens d'en trouver, elle s'assura toujours que tout lui viendrait des trésors de Jésus-Christ. Nulle adversité ne fut capable de l'abattre ; elle ne craignit jamais que le péché ; et sans rien avoir pour appuyer son espérance, elle espéra néanmoins toujours. Dans le temps que les magistrats d'une ville, les docteurs les plus vénérables, ses amis, ses parents, s'opposaient à ses desseins ; dans le temps que le démon redoublait sa rage contre elle ; que

Dieu, pour éprouver sa constance, se cachait aux yeux de sa foi, elle eut toujours confiance que tout ce qu'elle avait entrepris réussirait.

De quel courage n'eut-elle pas besoin en une infinité d'occasions, et quels témoignages n'en donna-t-elle pas ! L'éclat de cette vertu consistant à ne point s'arrêter à rien de médiocre, et à chercher en chaque chose ce qu'il y a de grand, personne ne peut lui disputer d'avoir excellé en ce genre. Jamais elle n'eut que de vastes projets, et n'imagina rien de faible ni de borné. Dès les plus tendres années de l'enfance on vit en elle cette disposition. Lorsque les difficultés venaient l'accabler, et quand le faux zèle de ses ennemis fut près de renverser tous ses premiers établissements, loin de s'abandonner aux pleurs et aux regrets, et de donner des marques de faiblesse, elle fut la première à consoler les autres et à les encourager. Durant les périls et les fatigues de ses voyages elle les ranimait et les réjouissait même quelquefois. Quelle fermeté n'y avait-il pas à s'aller hardiment présenter à ceux qu'elle savait être prévenus contre elle, sans être effrayée par leur condamnation et par leur critique !

Comme les heureux succès et la grande réputation sont les pièges les plus dangereux qu'on puisse tendre à l'humilité, si celle de sainte Thérèse n'eût été bien établie que serait-elle devenue ? Aussi c'était pour s'y maintenir qu'elle s'accusait de ses fautes avec exagération. Rien ne lui faisait plus de peine que de se voir honorée ; elle eût souhaité pouvoir se soustraire à la vue de ceux qui s'apercevaient de ses bonnes œuvres, et s'aller cacher dans quelque endroit où elle eût été inconnue. Il lui est quelquefois arrivé de demeurer du temps en des lieux où elle remarquait qu'on avait peu d'estime pour elle, comme elle le témoignait un jour à son confesseur en lui écrivant ; et quand elle se réjouissait ainsi d'être connue dans ses imperfections, elle croyait se réjouir de la vérité. Elle avait accoutumé de dire qu'elle s'étonnait comment on pouvait s'arrêter à ce qu'elle faisait et à ce qu'elle disait, tant elle se croyait indigne d'attirer la moindre attention. Lorsqu'on fit courir à Séville tant de bruits faux et désavantageux à son innocence : Je rends grâces à Dieu, dit-elle, de ce qu'on me connaît mieux ici que partout ailleurs. Dans ces humiliations monastiques, qui semblent quelquefois si peu de chose aux gens du siècle, parce qu'ils ne voient pas les ressorts du cœur qui leur donne le mouvement, elle excellait par ses motifs et par ses manières. Déjà fort avancée en âge elle avait coutume de consulter de jeunes religieuses, de rendre les plus humiliants services, de porter pour elles les fardeaux les plus pesants, de leur demander pardon s'il lui échappait quelque parole un peu dure, de se tenir abaissée devant les différentes prieures qu'elle rencontrait dans les villes où elle passait, sans examiner ni leur capacité ni leurs talents ; de se prosterner dans le réfectoire, de dire tout haut ses fautes, et de n'en point apporter d'excuse si on l'en reprenait. Jamais elle ne fut, dit-elle, tentée de vaine gloire et n'eut à se confesser de rien qui eût rapport à ce vice.

Dès sa première jeunesse elle fut attaquée de diverses maladies, et n'en fut guère exempte tant qu'elle vécut ; mais elles ne retardèrent jamais ni ses affaires ni ses entreprises, et elle les souffrit avec une force extraordinaire, quoiqu'elle en ait peut-être souffert de plus longues et de plus cruelles que personne. Elle assure que pendant quarante ans elle n'avait point passé de jour sans endurer quelque douleur. Si tout ce qu'elle souffrit d'incommodités dans ses courses différentes mit sa patience à tant d'épreuves, les mauvaises humeurs des autres, les médisances, les jalousies, les outrages ne furent pas plus capables de l'ébranler.

Les fatigues de ses voyages et les rigueurs des saisons, qui lui étaient fort sensibles, ne lui servirent jamais de prétexte pour diminuer ses austérités ni pour les suspendre ;

et il est surprenant qu'une personne si faible et presque toujours en marche ou malade en ait fait de si excessives.

Il faut dans un genre de vie comme celui où elle était appelée être beaucoup au-dessus des inconvénients de la pauvreté, car on s'y trouve souvent réduit; aussi l'amour de cette vertu fut-il en elle très-agissant. Les expériences qu'elle en fit dans les divers établissements de ses monastères sont des preuves bien remarquables du détachement où elle était de toutes sortes de commodités. Pour satisfaire à tant de divers besoins qui la pressaient, elle fut si attachée au travail qu'à peine avait-elle du temps pour reposer. Elle se réjouissait dans les alarmes de l'indigence autant qu'un avare dans l'abondance de ses richesses.

On peut juger de quelle obéissance elle eut besoin en une infinité de rencontres. Elle la pratiqua dans les choses où son inclination était le plus opposée, sans examiner ni le mérite des personnes ni leurs raisons.

On verra dans sa vie de quel caractère était sa reconnaissance, et l'on ne trouvera peut-être jamais une âme plus violemment touchée par ce sentiment. Le plus petit service qu'elle recevait ne sortait point de son souvenir, et les moindres bienfaits lui étaient toujours présents.

Mais quelle doit avoir été la prudence d'une personne engagée dans des négociations si épineuses? Jamais on ne la vit prendre de fausses mesures dans toute sa conduite, surtout dans le gouvernement de ses monastères. Elle ne prescrivait rien à ses religieuses avec aigreur, et les déterminait sans nulle violence à faire tout ce qu'elle voulait. Quand il était question de les corriger de leurs manquements, elle savait ménager et proportionner les rigueurs de la pénitence sans les accabler. Elle aimait autant les coupables qu'elle haïssait les fautes; et de la manière dont elle les reprenait, jamais elle ne s'attira la moindre aversion. Elle examinait avec discernement la différence des esprits, pardonnait volontiers aux mélancoliques, mais ne leur souffrait rien de mal à propos. Elle affectionnait beaucoup les religieuses ferventes et soumises, et conservait de la fermeté pour les tièdes et les indociles. Quand il fallait admettre une postulante, elle s'arrêtait moins à sa piété qu'au bon esprit. On lui en demanda quelquefois la raison, et elle répondait : Que la piété pouvait s'acquérir dans le cloître, mais que la trempe de l'esprit ne pouvait changer. Elle trouvait pour l'ordinaire les filles de petit génie peu capables de s'exercer à la vertu, et très nuisibles aux autres par leur entêtement. Si parmi ses religieuses il y en avait quelques-unes qui reçussent dans l'oraison des grâces non communes, elle les obligeait de consulter sur cela d'habiles théologiens qu'elle consultait aussi elle-même; car elle voulut toujours être bien éclairée sur ces sortes de choses, non-seulement en ce qui la regardait, mais aussi celles que la Providence divine avait commises à ses soins.

Voilà de quelle manière le Seigneur l'avait préparée pour exécuter ses ordres, et l'on doit convenir que des vertus de ce caractère la rendaient très-propre aux desseins de Dieu, soutenaient en elle les principes de sa vocation, et la mettaient en état, durant ses occupations extérieures, de vaincre le monde avec tout ce qu'il peut avoir ou de terrible, ou de séduisant, ou d'agréable.

Comme l'on n'a que trop de penchant à fonder son opposition à la pratique des vertus chrétiennes sur l'impossibilité d'atteindre à la perfection des saints, que l'on s'autorise à ne pas imiter quand leurs actions paraissent trop au dessus des efforts ordinaires de la nature, on s'est proposé, dans cet ouvrage, de donner une vie qui put servir de modèle, de sorte qu'il ne faut pas s'attendre à voir ici sainte Thérèse dans des ravissements fréquents et dans de continuelles extases. On a même évité de la représenter sous ces idées, et sans prétendre combattre la réalité de ces dons excellents, dont

la vérité n'est point révoquée en doute par ceux qui savent ce que peut l'amour d'un Dieu tout-puissant sur une âme où il veut répandre ses délices, on a cru qu'il ne fallait pas montrer cette Sainte comme l'objet d'une admiration stérile, mais plutôt exposer la grandeur de son courage et la pureté de ses vertus à l'imitation des âmes ferventes.

Cependant il n'a pas été possible, et même il y aurait eu de l'injustice de retrancher tout ce qui a rapport à ces grâces choisies que la Sainte a reçues en une si grande abondance; mais on en a parlé modérément.

Il faut pourtant convenir que tout ce qu'on a supprimé de ces divines opérations qui l'ont si fort distinguée entre tous les autres saints, est reconnu pour très-solide par les docteurs les plus opposés à ces sortes de choses.

Tous les théologiens ont toujours déclaré que ses dispositions et ses enseignements sur ces matières ne renferment que des vérités hors d'atteinte; on n'en admet point, et l'on n'en soutient point d'autres dans tout son ordre. En vain les faux mystiques modernes ont voulu mettre leurs dogmes insensés à l'abri de la doctrine de cette Sainte; une nourriture céleste, comme l'appelle l'Église, ne souffre point de mélange et de corruption; et pour me servir des paroles d'un grand (1) orateur de nos jours, jamais le manteau de Thérèse et de ses enfants ne couvrit des erreurs condamnées.

Il serait donc à souhaiter que la plupart des hommes fussent plus disposés à croire la vérité de ces communications mystérieuses, et qu'en faisant une histoire on ne fût pas obligé de se gêner jusqu'à ménager la délicatesse de certains critiques peu éclairés. Mais comme on écrit pour l'utilité générale de tous les fidèles, et que, suivant les règles de la sagesse et les maximes des saints oracles, il faut proportionner les vérités à l'intelligence humaine, il est de la prudence de ne pas exposer le langage du divin amour à l'insulte des profanes et aux mépris de ceux qui condamnent et blasphèment tout ce qu'ils ignorent, et qui, devenus semblables à des animaux sans raison, corrompent tellement leur esprit, qu'ils ne connaissent rien que par le seul instinct de la nature. Les dons spirituels seront toujours intelligibles aux hommes charnels; ainsi, loin de familiariser indiscrètement ces mystères, il faut souvent n'en rien dire. Mais si l'on n'en parle que sobrement, c'est par respect pour ces dons sublimes, et nullement pour le goût de pareilles critiques, qui n'est rien moins que respectable.

D'ailleurs, il n'est pas donné à tous de démêler avec précision les diverses subtilités de ces opérations de la grâce; il est aisé d'y prendre le change, et de confondre ce que les mystiques abusés ont écrit de faux et de vain sur ces matières, avec ce que sainte Thérèse en a dit de vrai et de solide. Semblables méprises ne sont pas sans exemples, et elle les appréhendait si fort, qu'en beaucoup d'endroits de ses ouvrages elle recommande qu'on les lise avec précaution, et ne permet pas à toutes sortes de personnes de les lire.

Enfin, ce qui m'a encore déterminé d'en user ainsi, c'est que j'ai cru devoir me faire justice à moi-même, et reconnaître mon insuffisance. Il faut des mains habiles pour toucher à des choses si délicates, et les développer judicieusement. Thérèse seule est capable de les traiter avec toute la justesse et toute la dignité qui leur convient; et j'avoue sans peine que l'entreprise est au-dessus de mes forces et de mes lumières.

Voilà les raisons qui nous ont obligé de rapporter si peu de chose des états si extraordinaires de la Sainte, quoique nous en soyons plus persuadés que personne, malgré ce qu'on y peut opposer. Nous regardons ces âmes privilégiées comme les prophètes du nouveau Testament, à qui Dieu révèle encore aujourd'hui ses plus secrets mystères.

(1) Le père de la Rue dans un panégyrique de sainte Thérèse.

res, comme il les révélait à ceux de l'ancien : car prophétiser n'est pas seulement prédire, mais voir, connaître, pénétrer et approfondir ce qui est inconnu au commun des chrétiens. Il y aura donc toujours des prophètes en Israël; l'esprit de Jésus sera l'esprit de prophétie, et l'esprit de prophétie sera le témoignage de Jésus. Mais comme cet esprit de prophétie a de tout temps été l'objet de la raillerie du monde corrompu, on se moque en nos jours des nouveaux prophètes, comme on se moquait des anciens, qui pour cela n'en étaient ni moins éclairés de Dieu, ni moins respectables dans leurs visions prophétiques.

A comparer celles d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de l'Apocalypse, avec celles de sainte Thérèse, que découvre-t-on dans celles-ci qu'on ne découvre pareillement dans les autres que nous faisons profession de croire? Que ne trouve-t-on pas dans les visions du (1) Pasteur, de sainte Perpétue, de saint Cyprien, et de tant d'autres que tous les siècles et tous les Pères de l'Église ont respectées?

Il serait inutile, pour appuyer davantage la vérité de ces révélations, d'ajouter quelque chose aux autorités que nous venons de rapporter; néanmoins examinons un peu les raisons de ceux qui les combattent, et les causes de leur résistance à les croire.

Ils sont tellement accoutumés à ne faire jamais abstraction des sens dans leurs idées, qu'ils ne sauraient comprendre qu'on puisse entendre ou voir quelque chose sans l'entremise des oreilles et des yeux. Voir un objet immédiatement par l'esprit, entendre une voix intérieure, rien ne leur paraît plus chimérique ordinairement que ces façons de parler. Cependant rien n'est plus réel, les sensations de la vue et de l'ouïe ne sont que des figures et des images de la vue et de l'ouïe spirituelles. Les sens ne sont que des instruments et des organes pour former certaines impressions dans l'âme, et ne sont nullement les causes d'une infinité d'opérations intellectuelles, indépendantes du ministère de l'ouïe et des yeux. Avoir dans l'esprit une idée fixe, claire et distincte de quelque objet, c'est le voir. Penser actuellement à quelque principe sûr, à quelque maxime certaine, c'est entendre la vérité. Le nom ne fait rien à la chose : si cela n'est pas ainsi appelé par le commun des hommes, s'ils ont sur cela d'autres notions, il n'en est pas moins vrai que l'âme voit et entend immédiatement par elle-même. Il n'est pas nécessaire, pour admettre ses opérations purement intellectuelles, de nous renvoyer à sa manière d'agir après la mort : dès cette vie même elle opère souvent ainsi; et l'expérience nous apprend combien les spéculations métaphysiques, poussées jusqu'à quelque excès, sont capables d'arrêter l'action des sens. Pourquoi donc les opérations intellectuelles qui ont la religion pour principe, et qui sont soutenues et même prévenues par un secours surnaturel, ne seront-elles pas indépendantes de l'entremise des organes sensibles?

Ce qui rend les opérations purement spirituelles si difficiles à croire pour certaines personnes, c'est qu'elles ne jugent de l'action de l'esprit que par ses rapports avec les sens; mais cela ne le met point essentiellement dans leur dépendance. Les sentiments de notre âme ne sont attachés aux organes du corps en certaines choses que par l'institution divine qui l'a ainsi ordonné, et nullement par des relations nécessaires des organes aux sentiments; rien n'est plus opposé que la nature des uns et des autres. Bien loin que l'entremise des sens soit nécessaire à l'âme pour agir, plus ils ont de part à son opération, plus ils l'affaiblissent et la dégradent. Car toute action des sens met l'âme dans la servitude et la dépendance, et lui ôte quelque chose de sa noblesse et de sa vivacité. Les assujettissements du corps resserrent ses connaissances et bor-

(1) Livre d'Ilermas.

nent l'étendue de ses lumières; dès qu'elle agit indépendamment, et que ses idées et ses perceptions sont immédiates, elle a toute une autre force; et ce serait bien mal connaître l'essence de l'âme, que de regarder comme des chimères ses opérations les plus vives et les plus réelles.

Les causes de l'incrédulité de la plupart des gens sur ces matières naissent donc d'un renversement d'idées; on attribue tout au corps, et presque rien à l'âme; et c'est néanmoins tout le contraire; car, selon la véritable idée des choses, on peut dire qu'en un sens tout appartient à l'esprit. C'est lui qui voit, et non pas les yeux; c'est lui qui entend, et non pas les oreilles. L'âme dépend du ministère des sens dans les opérations sensibles, mais n'en a que faire dans les opérations intellectuelles, comme nous avons dit. Or, tout étant de ce genre à l'égard de ce qui nous met en commerce avec Dieu, et les sens ne pouvant atteindre à ce qui est purement intellectuel, c'est sans eux qu'elle entend et qu'elle voit; car toutes les opérations de l'intelligence se réduisent à voir et à entendre, puisque c'est entendre que d'avoir dans l'esprit une vérité, et que c'est voir que d'avoir une idée vive et distincte.

Au reste, il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les objets de pure intelligence qui puissent nous donner des perceptions et des idées indépendamment des sens. Je dis même que les objets sensibles qui peuvent être présents à l'esprit sans le ministère des organes extérieurs ne rendent pas ses opérations moins réelles. C'est une erreur de penser que tout ce qui s'imprime dans l'esprit par l'entremise de l'imagination, est chimérique. L'imagination, à proprement parler, est le réservoir des images que les objets ont imprimées ou peuvent imprimer dans l'âme par les sens; mais elle y ajoute souvent beaucoup, elle les spiritualise, elle les perfectionne, et même les perpétue, pour ainsi dire; car sans employer davantage le ministère des organes extérieurs, l'âme se les peut représenter une infinité de fois, quoiqu'elle n'en ait reçu qu'une seule fois l'impression par les sens. L'imagination en elle-même est une modification de l'âme, et peut être cause occasionnelle ou en bien ou en mal. Dieu l'emploie comme il veut, et de la manière qu'il emploie les sens extérieurs, pour donner à l'âme l'impression des objets; il est le maître d'en tirer des images et des idées, comme de tirer de la mémoire les souvenirs. Si ces souvenirs et ces images n'ont rien que de conforme à la vérité, et représentent à l'âme quelque mystère de la religion, ou quelque maxime de l'Ecriture, je ne vois pas pourquoi l'on peut appeler cela des chimères et des fantômes sans réalité. Ce n'est pas l'extérieur et le sensible de l'opération qui la réalise, c'est l'impression qu'elle fait sur l'âme. L'imagination n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise; mais quoiqu'elle ne juge de rien et ne désire rien, elle peut être à l'entendement une occasion de bien ou mal juger, et à la volonté une occasion de désirer ou bien ou mal, soit que l'erreur ou la vérité la mette en mouvement, soit que la cupidité ou la charité la fasse agir.

Tout ceci supposé, qui doute qu'une âme juste et chérie de Dieu par une préférence distinguée, ne puisse avoir avec lui des communications intimes qui remplissent son esprit d'idées si pures et de vérités si certaines, qu'elle voit et qu'elle entend bien des choses que les hommes plongés dans les sens ne sont pas capables de voir ni d'entendre? Sous quelle autre notion cette âme peut-elle faire connaître ces vérités et ces idées, quand elle s'en explique, qu'en disant qu'elle voit et qu'elle entend? Lorsque, par exemple, l'humanité de Jésus-Christ est représentée à l'esprit dans quelque état et dans quelque circonstance de la vie du Sauveur, si l'impression de cette idée est bien vive et bien profonde, et que l'âme en soit toute occupée, pense-t-elle seulement alors si les sens y ont part ou non, et peut-elle dire autrement, sinon qu'elle a vu l'humanité de Jésus-Christ sous telle ou telle forme? Saint Paul, tout éclairé qu'il était, en

parlant de son ravissement au ciel, dit qu'il ne sait si cela s'est fait ou dans son corps, ou sans son corps. Lorsque l'idée de l'enfer, du paradis, de quelques attributs de Dieu s'imprime bien vivement dans une âme, peut-elle sur cela s'expliquer d'une autre façon qu'en disant qu'elle a vu l'enfer, le paradis, les perfections divines ? Il ne s'agit pas de savoir si cette idée est juste et répond exactement à la vérité de ce qu'elle représente ; il suffit que ce soit la manière dont Dieu juge à propos de l'éclairer sur ce sujet. Ainsi dès qu'il est certain que ces choses sont possibles, toutes les objections se réduisent à dire que ce qu'on appelle *visions et voix intérieures* n'est le plus souvent dans telles et telles personnes que des fantômes et des chimères, c'est-à-dire, des idées vagues et sans fondement, ou des paroles purement imaginées.

Je sais qu'à l'égard de bien des gens faibles qui s'attribuent ces sortes de grâces dont nous parlons, il peut entrer de l'illusion dans leurs pensées, et que sans parler des surprises de l'orgueil, une imagination trop forte et trop dominante est la source de bien des prestiges. Mais les mauvaises conséquences ne doivent pas détruire les bons principes. Quand on a de vraies raisons pour s'assurer de la sagesse d'un esprit ; et quand, après bien des preuves, on a reconnu dans quelqu'un l'uniformité de la conduite, l'humilité des sentiments, le règlement des passions, la pureté des mœurs, je ne vois pas pourquoi l'on refuserait de donner créance à ces dons privilégiés que Dieu accorde à quelques âmes choisies. Le peu d'expérience qu'en a le commun des fidèles, le peu de facilité pour les expliquer, le peu de pénétration pour les comprendre, tout cela ne doit pas, ce me semble, engager à les nier.

Ainsi, lorsque nous lisons en tant d'endroits de la vie et des écrits de sainte Thérèse, qu'elle a vu Jésus-Christ de telle et telle manière, que Dieu lui a dit intérieurement telles et telles paroles, je ne fais nulle difficulté d'y ajouter foi, parce que je crois donner à son discours l'interprétation convenable, et que d'ailleurs je suis convaincu de la solidité d'esprit et de la sincérité de cette Sainte.

Enfin une des causes les plus ordinaires de toutes les objections qu'on forme sur ces sortes de sujets, c'est le peu d'idée qu'on a de la Divinité, dont on ignore la manière d'agir sur les âmes ; et je ne puis mieux soutenir cette raison que par les paroles éloquentes d'un grand prélat de notre France.

La plupart des hommes, dit-il, ne connaissent Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur et d'éloigné de nous. On ne le regarde que comme un être puissant et sévère qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement duquel il faut se précautionner. Quand on dit aux hommes de chercher Dieu dans leur propre cœur, c'est leur proposer de l'aller chercher dans les terres les plus inconnues ; car qu'y a-t-il de plus inconnu pour eux que le fond de leur propre cœur, et que ce sanctuaire impénétrable de l'âme, où Dieu veut qu'on l'adore en esprit et en vérité ? Comment entendraient-ils les vérités célestes, puisque les vérités terrestres, dit Jésus-Christ, ne peuvent se faire sentir à eux ? Tout disparaît comme une ombre aux yeux de celui qui a vu Dieu une fois au fond de son âme. C'est Dieu qui fait tout, qui donne tout, qui règle tout, et le monde ne le voit point ; mais celui qui ne le voit point n'a jamais rien vu, et passe sa vie dans les illusions d'un songe C'est dans le sein tendre et paternel au Seigneur que nous l'oublions ; c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui. Ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir et de nous enlever, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs, les créatures n'en sont que les canaux grossiers ; et le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit partout, et nous échappons toujours à ses poursuites. Il est partout, et nous ne le voyons en aucun endroit ; nous croyons être seuls dès que nous n'avons que lui. Il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien, et même nous croyons tout désespéré quand nous n'a-

vens plus d'autres ressources que sa providence ; comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvait rien.

Saint Augustin enchérit encore sur tout cela dans une de ses lettres , où il veut prouver que ce que nous voyons par l'intelligence a plus d'être et de vérité que tout ce que les yeux nous découvrent. Cette pensée ramenait la lumière et la joie dans son âme, et la dégageait des nuages où les soins et les affaires l'avaient souvent enveloppée. Lors, dit-il, *que pour me renouveler, je rappelle ce grand principe, et qu'après avoir imploré le secours de Dieu, je commence à m'élever vers lui et vers ce qui est solidement vrai, cette vue anticipée des choses permanentes me remplit tellement l'esprit, que je suis étonné quelquefois de me voir obligé de recourir au raisonnement pour me persuader de l'existence de ce qui nous environne, et qui nous est aussi présent que nous-même.*

On ne peut exprimer plus vivement ce qu'il y a de force et de réalité dans les opérations d'une intelligence épurée.

LA VIE

DE

SAINTE THÉRÈSE.

Livre premier.

SAINTE THÉRÈSE naquit en l'année 1515, le 28 de mars, dans une ville épiscopale de la vieille Castille nommée Avila, que les auteurs du pays estiment une des plus considérables de l'Espagne. Ils en louent la pureté de l'air, la salubrité des eaux, la fertilité du terroir, et la situation des maisons, bâties sur le penchant d'une colline, d'où l'on découvre une vue agréable. Ils font aussi l'éloge de la piété des habitants, et surtout du courage et de la générosité des femmes.

Les parents de la Sainte y vivaient avec toute la distinction que méritaient leurs vertus et leur naissance. Son père était un gentilhomme qui soutenait honorablement l'éclat de sa condition, et s'appelait Alphonse de Cepède. Quoiqu'il parût dans le monde et dans les compagnies autant que les affaires et les bienséances l'y obligeaient, il aimait naturellement la solitude et la lecture, et consacrait la meilleure partie de son temps à la retraite et à la prière. Il eut un grand nombre d'enfants, trois de sa première femme, et neuf de la seconde, et les affectionna tous ; mais il eut pour Thérèse une prédilection particulière ; elle était la troisième du second lit, et sa mère s'appelait Beatrix d'Ahumada.

Cette dame n'eut que deux filles, dont Thérèse était l'aînée, et les sept garçons, à la réserve d'un seul, s'engagèrent tous dans la profession des armes, où ils se distinguèrent par leur valeur et par leur fidélité à tous les devoirs.

Le nom que notre Sainte reçut au baptême signifie, dit-on, un feu ou un prodige, dans sa langue originale, et un poète a même rapporté que les païens donnaient ce nom à Bellone pour exprimer sa force. Mais quoi qu'il en soit, le courage de Thérèse fut encore mieux exprimé dans ses actions que dans son nom.

Dès sa tendre jeunesse on remarqua l'élévation de ses sentiments. A peine sa raison était-elle développée, qu'elle forma des projets et des entreprises. Elle ne connut pas plus tôt les mystères de la foi, qu'elle les goûta, et crut que ce n'était point assez aimer Jésus-Christ, que de ne lui pas sacrifier sa vie.

Entre tous ses frères il y en avait un nommé Rodrigue, que les convenances de l'âge et de l'humeur lui rendaient plus cher que les autres. Elle se séparait avec lui pour faire ensemble de pieuses lectures, et pour admirer les exemples des premiers chrétiens. Leurs jeunes cœurs s'enflammaient de telle sorte au récit des souffrances et des victoires de tant de martyrs, que l'envie de marcher sur leurs traces croissait en eux de jour en jour. Ils trouvaient même que les saints avaient acheté le ciel à bon marché; l'idée d'une éternité les frappait d'étonnement; et ils s'écriaient : *Quoi toujours, toujours ils verront Dieu ! Quoi jamais, jamais les damnés ne le verront !* Et sur ces paroles ils faisaient des réflexions aussi solides qu'auraient pu faire des personnes accoutumées à s'occuper depuis long-temps des vérités éternelles. Après avoir bien conféré tous deux sur la meilleure manière de servir Dieu, un jour dans les transports de leur ferveur, ils prirent la résolution de s'échapper de la maison paternelle pour aller chez les Maures, en demandant l'aumône, s'offrir à la persécution de ces barbares, et donner leur vie pour le nom de Jésus-Christ. Ils se préparèrent du mieux qu'ils purent à l'exécution de ce dessein, et amassèrent pour leur voyage autant de petites provisions que leur faiblesse leur put permettre d'en emporter, s'abandonnant pour les suites à tout ce qu'il plairait à la Providence divine d'en ordonner. Thérèse avait sept ans quand elle se mit ainsi en chemin avec son frère. Ils sortirent de la ville par la porte d'Adaja, qui est le nom de la rivière, et marchaient tous deux délibérément, lorsqu'un de leurs oncles les rencontra sur le pont : il leur demanda où ils allaient dans cet équipage, et ils lui répondirent sans façon qu'ils allaient se faire martyriser chez les Maures, et que rien ne leur paraissait égal au bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Leur oncle les ramena au logis, où leur mère était dans la désolation et dans les alarmes. Elle les reprit fortement de leur sortie. Rodrigue rejeta la faute sur sa sœur, et dit que c'était elle qui l'avait pressé de faire ce voyage et de se mettre en chemin avec elle.

Thérèse, affligée du peu de succès de son entreprise, ne changea pas pour cela de sentiments et continua de vivre séparée du commerce du monde. Les bagatelles de l'enfance ne la touchaient point, et faisant toutes ses délices des entretiens qu'elle avait avec son frère sur la béatitude éternelle, pour se consoler de n'avoir pu souffrir le martyre, ils bâtissaient ensemble dans le jardin de petits hermitages où ils se retiraient comme dans des demeures fort solides, sans être rebutés par les insultes des vents et des orages, qui ne respectaient pas toujours leurs édifices. Si Thérèse admettait à ces innocentes occupations d'autres personnes, c'était à condition que ses compagnes représenteraient dans leurs jeux la vie qu'on mène dans les monastères de religieuses, quoiqu'alors elle n'eût pas beaucoup d'envie de s'y renfermer. Elle était, dans ces premiers temps, très-exacte à remplir les devoirs de piété qu'elle s'était prescrits; elle faisait de longues prières, et compatissait beaucoup aux misères des pauvres, qu'elle assistait autant qu'une personne de son âge en peut avoir les moyens et les occasions.

Son père, pour l'entretenir dans les bonnes dispositions où il la voyait, lui faisait lire toutes sortes de bons livres. Elle recevait aussi d'excellents avis de sa mère, qui lui inspira une fervente dévotion à la sainte Vierge, dont elle a, dit-elle, toujours été secourue, et qui ne lui a jamais manqué. Elle dit que sa mère était très-belle, mais nullement occupée de sa beauté, et que, dans l'état de langueur où elle passa

presque toute sa vie, elle porta patiemment ses infirmités. Sa santé se ruina enfin peu à peu, et elle mourut âgée seulement de trente-sept ans.

Thérèse en fut extrêmement affligée, et dans l'excès de sa douleur elle fut, selon sa coutume, se jeter aux pieds de la Mère de Dieu, qu'elle pria d'être la sienne désormais, et de la dédommager de sa perte.

C'en était une à la vérité très-considérable pour Thérèse, que sa mère avait élevée avec beaucoup de soin. Cependant, quoique cette dame eût une piété très-éclairée, sa tendresse excessive pour ses enfants l'avait rendue trop indulgente en beaucoup de petites choses qui ne laissaient pas d'être importantes pour leur éducation. Comme elle était habituellement très-infirme, surtout quelques années avant sa mort, pour donner à ses maux quelque distraction agréable, elle se permettait la lecture de ces romans dont l'Espagne a produit un si grand nombre. Ses filles, qui se crurent autorisées par son exemple, s'y attachèrent aussi bien qu'elle, et ces livres firent sur Thérèse de fortes impressions qui furent l'origine des affaiblissements de sa vertu. Elle déplore dans sa vie ce peu d'application des pères et des mères, qui, pendant que leurs enfants sont encore jeunes, ont pour eux des condescendances indiscrètes, qui deviennent la source de leur malice, et les plus grands obstacles à leur salut éternel.

Thérèse n'avait que douze ans quand sa mère mourut, et néanmoins ces dangereux livres avaient déjà surpris son cœur. Peut-être que dans une personne d'un esprit moins avancé, ils n'auraient pas faits de si bonne heure leurs progrès funestes; mais il y a dans les génies du premier ordre une pénétration curieuse qui les met quelquefois plus en péril que les autres. Cependant, quelque soin qu'elle ait pris d'exagérer ses infidélités, le vice ne donna jamais d'atteinte mortelle à son innocence, et tout se réduisit à des transgressions et à des légèretés qu'il ne faut nullement dissimuler, mais aussi qui ne doivent pas être empoisonnées. Du caractère dont elle était, les joies mondaines purent bien amollir son âme, mais n'en bannirent jamais tout-à-fait l'amour de Dieu. Voici comme les auteurs contemporains l'ont dépeinte.

Thérèse avait l'esprit juste, étendu, susceptible des plus belles connaissances, un génie propre aux grands desseins, l'âme noble et supérieure aux événements; un jugement solide et incapable de se laisser prévenir, ou de se fier témérairement à ses lumières; un cœur fidèle, généreux, sensible au mérite, à l'amitié, à la justice, au devoir; une humeur égale et flexible. Tout plaisait en elle : la conversation, les manières, la politesse, la modestie, la droiture; et toutes ces qualités assaisonnées des grâces extérieures de sa personne, faisaient le plus agréable assortiment du monde, et rendaient son commerce délicieux.

Aussi l'on eut toujours beaucoup d'empressement pour faire quelque liaison avec elle. Cependant comme son père n'était pas très-connu, il n'attirait guère de visites chez lui, et craignait d'ailleurs que le tumulte des compagnies n'introduisit dans sa famille une dissipation qui détournât ses enfants des exercices où il les voulait assujétir, pour les former à la pratique des vertus chrétiennes. Il ne put néanmoins éviter de recevoir quelques parents proches, du même âge que Thérèse. Il y avait entr'autres une cousine, dont l'esprit badin et les galantes manières lui plaisaient fort. Cette fille avait beaucoup de penchant pour toutes sortes d'amusements profanes. Elle lisait avec apreté les aventures de chevalerie, et après s'en être bien rempli la tête, elle venait s'en réjouir avec Thérèse, qui prenait beaucoup de plaisir à les entendre, et lui racontait aussi ses lectures, où elles faisaient toutes deux des réflexions frivoles et peu édifiantes pour les mœurs. Quelques cousins germains furent admis

à ces conversations trop enjonnées ; chacun y parlait de ses petits desseins, dont Thérèse était fort curieuse de leur faire conter l'histoire pour en apprendre les suites. Après des entretiens de cette nature, il n'est pas surprenant que son cœur n'eût plus de goût pour les vérités célestes. Dès qu'elle était seule, elle se replongeait dans ces lectures, où elle employait la plus grande partie des jours et des nuits, et recommençait ensuite à s'en entretenir, plus touchée que jamais de ces illusions, et toute disposée à en écouter de nouvelles. Sa dangereuse parente était attentive à la faire entrer dans ses galanteries, dont elle lui rendait un compte exact, et Thérèse par une reconnaissance assez mal entendue lui découvrait tout ce qui se passait dans son cœur. Cette mutuelle confiance fut pernicieuse à notre Sainte. L'officieuse cousine lui fit connaître quelques personnes propres à lui plaire ; elle s'accoutuma peu à peu à les voir et à les souffrir, et bientôt ensuite à les croire et à les souhaiter, avec d'autant moins de scrupule que c'était, disait-on, dans la vue d'un établissement honnête et convenable à sa condition.

À la naissance de ces nouveaux sentiments, toutes les lumières de la grâce s'éclipserent, et les restes de sa ferveur s'éteignirent au même instant. Elle commença dès lors à prendre un soin particulier de sa personne, surtout de sa coiffure et de ses mains : elle étudia son langage, sa contenance, sa démarche ; tout cela lui parut des objets dignes d'une grande application. En un mot, la parure lui devint une occupation sérieuse, et elle ne tarda pas long-temps à être assez habile pour donner des leçons aux autres. Car elle eut toujours, durant ces déplorables années, beaucoup de talent pour réussir dans les vanités et dans les curiosités mondaines.

Un tel changement ne put être ignoré de son père. L'aversion qu'il témoigna toujours pour les lectures profanes avait engagé Thérèse à lui cacher soigneusement cette inclination déréglée qu'il avait sans cesse combattue dans sa femme, et qu'il n'aurait eu garde de souffrir dans ses enfants, s'il en avait eu connaissance. Ainsi elle vécut de la sorte pendant trois ans sans qu'il s'aperçût du danger de ses conversations, ni même de son ajustement recherché. Elle avait si bien pris ses précautions pour s'assurer de la discrétion des femmes de chambre, que leur propre intérêt les empêcha de rien découvrir de ses dérèglements à son père, qui ne les connut que fort tard. Enfin la dissipation de sa fille le frappa comme les autres ; il en voulut savoir l'origine, et ne l'eut pas plus tôt apprise, qu'il résolut d'y mettre ordre. Il observa néanmoins des ménagements ; et pour ne rien faire avec un éclat qui sans doute eût beaucoup mortifié Thérèse, il attendit la conclusion du mariage de sa sœur aînée, et se servit de ce prétexte pour faire rentrer sa seconde fille dans un couvent, où, depuis la mort de sa mère et le départ de sa sœur, il lui convenait mieux d'être élevée que dans la maison paternelle.

Cette séparation fut pénible à Thérèse, mais ne le fut pas tant qu'on pourrait penser. Elle avait alors quinze ans. Comme il y avait eu dans sa conduite moins de malice que de facilité d'humeur, elle ne souffrit pas beaucoup à s'éloigner de sa compagnie. De plus, l'attention qu'elle avait à ménager les dehors, et sa délicatesse sur l'honneur, lui firent comprendre que, puisqu'on en venait avec elle à une précaution si sévère, il fallait qu'elle l'eût bien méritée, et qu'elle se fût exposée au danger de perdre l'estime des gens sages, et cette réflexion la consolait un peu d'être dans le cloître. Elle déteste dans sa vie les illusions de cette fausse gloire qui l'avaient rendue si sensible au jugement des hommes, tandis qu'elle était si peu touchée de l'état où la tenaient devant Dieu les infidélités de son cœur. Le couvent d'Avila, où elle fut mise, s'appelait *Notre-Dame-de-Grâce*. C'était une retraite honnête, et rem-

pie d'un assez grand nombre de religieuses qui prenaient soin d'y élever beaucoup de jeunes filles qualifiées que leurs parents avaient commises à leurs soins.

Thérèse, qui n'y entra que par obéissance, s'y ennuya d'abord; elle y passa les huit premiers jours assez tristement, plutôt par le soupçon de s'être déshonorée dans le monde, que par le chagrin d'être en religion. Car alors elle ne pouvait, dit-elle, souffrir le mépris, et sentait un plaisir secret à se voir estimée.

La maîtresse des pensionnaires s'aperçut de ses inquiétudes; c'était une fille de beaucoup d'esprit, que Thérèse goûta bientôt; et ne sachant à qui s'adresser pour se soulager dans son ennui, elle s'ouvrit volontiers à cette religieuse, qui sut profiter de la conjoncture pour lui représenter ce qu'il y a de faux et de funeste dans les joies profanes, et combien il est amer à une âme d'avoir abandonné Dieu. Elle était surtout vivement frappée de ces paroles : *Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, que cette religieuse lui répétait souvent. Ces entretiens différents de ceux qu'elle avait quittés, rappelèrent souvent le souvenir des douces impressions que la grâce faisait sur son cœur, avant que l'amour du monde les eût effacées. Elle se trouva partagée par des sentiments contraires qui causaient dans son âme de violents combats; car du côté du monde il lui venait furtivement certains messages qui retardaient beaucoup les progrès que la religieuse voulait faire; mais, dès qu'on le sut, on y mit obstacle si prudemment, que toutes les avenues furent dorénavant bien gardées.

La petite intelligence qu'elle avait conservée dans le monde, était avec une personne dont l'alliance lui convenait en toute manière, et elle ne l'eût pas entretenue autrement; car quoiqu'elle fût devenue très-sensible au plaisir des conversations amusantes, elle avait toujours une extrême horreur de tout ce qui pouvait être interprété à son désavantage.

Thérèse n'ayant plus rien qui la détournât des voies du salut, sentit sa ferveur se rallumer jusques-là même que l'état de la vie religieuse qu'elle n'avait auparavant jamais goûté, lui parut pour elle le plus souhaitable et le plus sûr. Elle commença donc d'y penser, mais ces pensées la quittaient et la reprenaient; tantôt elle délibérait si elle serait ou religieuse ou mariée; tantôt elle ne voulait être ni l'un ni l'autre. Enfin la régularité de ces filles venant peu à peu à la toucher, elle se recommanda à leurs prières; elle devint plus tranquille, et parut moins s'ennuyer, et l'on vit bientôt renaître les agréments et la sérénité de son humeur. Il n'y eut point de religieuse dans ce couvent qui ne la trouvât fort à son gré, et qui, lui témoignant tous les empressements d'une amitié tendre, ne tâchât de lui rendre agréable le séjour de leur maison.

Mais, plus ce qu'elles offraient de flatterie à Thérèse l'ébranlait et la détachait du monde, plus elle sentait de violence à la seule idée d'un engagement. Ces irrésolutions fatiguèrent long-temps son esprit, et lui causèrent des agitations si vives, qu'elle tomba dans une maladie fort considérable, qui contraignit son père de la retirer au bout d'un an et demi, et de la reprendre chez lui, où elle demeura quelque temps très-languiissante. Il crut que sa santé se rétablirait encore mieux à la campagne, et résolut de la mener chez sa fille nouvellement mariée, pour qui Thérèse conservait toujours une parfaite amitié. Ils s'arrêtèrent sur la route chez Dom Sanchez de Cépède, frère de Dom Alphonse, et oncle de notre Sainte. Dom Sanchez retint le père et la fille, et ne les voulut pas laisser aller plus loin. Ce gentilhomme était veuf, et s'était retiré dans une de ses terres, où l'amour de la solitude et le désir de son salut lui faisaient trouver mille douceurs. Les saintes lectures, les délices de la prière, les innocents travaux de la vie champêtre partageaient son temps. Dom Alphonse, se voyant obligé pour ses affaires de s'en retourner à Avila, laissa sa fille avec son oncle, qui promit

d'en prendre autant de soin que si elle eût été la sienne. C'était un homme fort attaché à la régularité de ses pratiques, et, bien loin que l'indisposition de sa nièce lui fût une occasion d'en interrompre le cours, il lui proposa de s'associer elle-même à ses œuvres de piété. Thérèse, qui n'était guère en état de s'assujétir à ce genre de vie, ne s'y plaisait pas beaucoup. Elle ne voulut pas néanmoins refuser son oncle, et lui cacha aisément ses inconvénients, car sa complaisance a toujours surmonté ses répugnances les plus fortes. Enfin, peu à peu elle se rétablit, et trouvait une satisfaction particulière à lire les livres que son oncle lui mettait entre les mains. Elle en lut quelques-uns sur la vie spirituelle, qui lui donnèrent beaucoup d'attrait pour marcher dans les voies de la perfection évangélique, et qui furent les premiers moyens dont Dieu se servit pour l'élever à cette sublime contemplation où elle arriva dans la suite. Comme l'envie de se faire religieuse commençait à se former tout-à-fait en elle quand elle quitta Notre-Dame-de-Grâce, à force de se nourrir de la vérité, son cœur s'affermissait de plus en plus dans la résolution de quitter le monde; et quand le moment de faire ce divorce se présentait à son esprit, elle ne se trouvait plus si agitée qu'elle l'avait été dans la maison d'où elle était sortie. Cependant elle ne se déterminait pas entièrement; elle fut trois mois à combattre, et l'état de la vie religieuse qui lui paraissait le meilleur, n'était point encore de son goût : *Je me représentais, dit-elle, que les peines de la religion ne pouvaient être tout au plus que comme les peines du purgatoire, et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas sujet de me plaindre, quand je serais dans le purgatoire tout le temps que j'avais à vivre pour aller ensuite dans le ciel, car c'était toujours là mon désir.* Ce furent enfin les Épîtres de saint Jérôme, qui achevèrent l'ouvrage de son sacrifice; elle lisait avec une extrême consolation les avis que ce Père de l'Eglise donnait à toutes ces dames romaines, qui, pour s'y conformer, renonçaient courageusement à l'abondance de leurs richesses, et à toutes les délicatesses de leur âge, de leur sexe, et de leur naissance. Elle se proposa donc d'entrer dans le couvent dès qu'elle aurait dit à son père son dessein : *Car le lui déclarer, dit-elle, et prendre l'habit, c'était la même chose. J'étais si glorieuse, que l'ayant dit une fois, il me semble que je n'aurais pu consentir à me dédire.*

Dès qu'elle fut revenu chez son père, elle s'expliqua sans aucuns détours, mais trouva dans lui plus d'opposition qu'elle n'avait prévu. Elle employa auprès de lui la médiation de quelques personnes, qui ne purent obtenir son consentement. Il aimait sa fille avec excès, et ne pouvait se résoudre à s'en séparer pour toujours. Mais Thérèse se défiait trop de son cœur pour s'exposer davantage aux illusions du monde qui l'avaient déjà séduite. Elle observa l'occasion de s'échapper, et ne l'eut pas plus tôt trouvée, qu'elle la saisit. Ainsi, sans se découvrir à personne qu'à l'un de ses frères qu'elle prit avec elle pour l'accompagner, et qu'elle avait aussi engagé à se retirer du monde, elle alla se renfermer dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, où elle demanda l'habit religieux. Ce couvent était de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et avait été bâti par une duchesse de Médina Céli, deux ans avant la naissance de Thérèse. Il est situé hors la ville, du côté du nord. Il y a une très-belle église, de spacieux logements, un cloître magnifique et de beaux jardins. A peine Thérèse avait-elle dix-huit ans quand elle exécuta ce dessein.

Comme ce n'était pas un amour de Dieu bien dominant qui la déterminait à ce qu'elle faisait, l'éloignement du monde et la séparation de son père se firent vivement sentir. La description qu'elle fit elle-même de l'état où elle fut alors, donne une idée bien terrible de ce qu'elle souffrait. *Il me semble, dit-elle, que sortant du logis tous mes os se débâtirent, et que mon cœur se déchira en mille pièces. On peut aisément s'imaginer ce que la forte amitié qu'elle avait pour son père dut lui*

causer de violence, et quel cruel hommage fit à la nature un cœur aussi tendre que le sien.

Thérèse fit choix de cette maison religieuse plutôt que d'une autre, parce qu'elle y avait une intime amie nommée Jeanne Suarez, et que d'ailleurs on y vivait avec régularité. En arrivant au monastère, elle dissimula si bien son agitation, que personne ne s'en aperçut. Elle y entra avec un air gai et un visage serein. Toute la communauté, qui ne savait pas ce qu'il en coûtait à sa raison pour paraître de si agréable humeur, la reçut avec beaucoup de joie, dans l'espérance que de si heureux commencements auraient des suites encore plus heureuses. Son père, qui la vit persévérer si courageusement, ne s'opposa plus à ce qu'elle voulait, et fit un sacrifice à Dieu de tous les mouvements de sa tendresse.

Thérèse commençait le sien, éclairée seulement d'une foi pure, sans que les douceurs de la grâce répandissent la joie dans son cœur : mais elle ne s'arrêta point aux idées tristes qui l'effrayaient ; elle espéra toujours que Dieu n'établirait jamais mieux en elle le règne de son amour, que sur les débris de l'amour-propre, et ne fut pas trompée dans sa confiance ; car dès qu'elle eut pris l'habit, toutes ses frayeurs se dissipèrent, et toutes ses peines s'évanouirent. Il semblait que Dieu n'attendait que de lui voir exécuter ce qu'il lui avait inspiré pour la remplir de consolations célestes, et pour lui faire connaître combien il favorise une âme qui force ses propres inclinations pour lui plaire. Elle reçut en ce moment une satisfaction si parfaite de se voir religieuse, qu'elle n'en a jamais perdu le goût. Les pratiques les plus humiliantes de la religion devinrent ses délices. *Lors, dit-elle, que je balayais dans la maison aux mêmes heures que j'avais auparavant employées aux divertissements et à la parure, je me plaisais à penser combien j'étais heureuse d'être délivrée de ces vanités séduisantes, et je sentais une joie si vive à me souvenir de mon affranchissement, que j'en étais surprise moi-même, et ne pouvais comprendre d'où cela venait.*

Cette révolution de sentiments qu'elle éprouva fit sur elle une telle impression, qu'elle demeura persuadée que, quand Dieu nous inspire quelque chose pour son service, les répugnances qu'on y ressent ne doivent jamais être écoutées, et que plus on les méprise, plus on en connaît ensuite l'illusion : *Si l'âme, dit-elle, se soulève et se trouve étonnée jusqu'à ce qu'on ait mis la main à l'œuvre, c'est Notre-Seigneur qui le permet ainsi pour rendre la victoire plus complète, le mérite plus grand, et la récompense plus abondante.*

Thérèse passa l'année de son noviciat dans une ferveur toujours égale, malgré les diverses incommodités que lui causa le changement de vie et de nourriture. Les occupations les moins propres à sa délicatesse ne la rebutaient point. Il y avait dans ce monastère une religieuse attequée d'une si dégoûtante maladie qu'elle faisait horreur à voir, et toutes les sœurs l'abandonnaient comme si elle eût eu la peste. Thérèse se rendit assidue auprès d'elle, marquant la joie qu'elle avait de la secourir de toutes les façons, et le peu de peine qu'elle trouvait à lui rendre toutes sortes de services.

Pendant qu'elle était toujours fidele à remplir les observances régulières, le démon fit de nouveaux efforts pour ébranler sa constance : car avant le temps de sa profession qui s'approchait, il lui vint quelques doutes dans l'esprit sur la faiblesse de son tempérament, dont ses infirmités continuelles lui apprenaient assez à se déier. Elle craignit de succomber sous les austérités de sa règle, et sentit chanceler sa résolution. Mais un rayon de grâce lui découvrit le piège de l'ennemi, et se souvenant aussitôt des violents combats qu'à sa prise d'habit elle avait soutenus, et qui avaient été suivis de tant de faveurs du ciel, elle fit les vœux de son engagement à l'âge de dix-neuf ans, avec une humilité courageuse ; et fut ensuite si contente et si parfaitement dé-

tachée, qu'elle croyait, dit-elle, en certains moments voir tout l'univers sous ses pieds.

Il n'y eut personne dans cette communauté qui ne lui témoignât de l'affection, et il eût été bien difficile de faire autrement et de ne la pas aimer; car elle avait toutes les qualités convenables à la société religieuse. Jamais elle ne murmurait ni contre les bizarreries des humeurs, ni contre la sévérité des pratiques; nulle aversion, nulle prédilection ne la divisait, et cette conduite lui mérita si bien l'estime de ses sœurs, qu'elles s'adressaient souvent à elle, et la faisaient dépositaire de leurs inquiétudes et de ce qui causait quelquefois entr'elles de petits refroidissements de charité. Rien alors n'était plus admirable que sa discrétion et sa prudence; car elle n'entraît dans aucune de ces pitoyables émotions qui défigurent la beauté des maisons les plus ferventes. Peut-être ces justes mesures qu'elle observa firent-elles aussi la cause du peu de justice qu'on lui rendit quelquefois: car les personnes vivement touchées de leurs intérêts ne s'accrochent pas de cette impartialité, et veulent toujours qu'on se déclare.

Thérèse, qui déplorait incessamment les dissipations de sa première jeunesse, ne se lassait point d'engémir, et quand elle avait accompli tous ses devoirs, elle employait le temps qui lui restait pour demander à Dieu ses miséricordes. De sorte qu'elle vivait dans une si profonde solitude, que quelques religieuses, à qui sa grande retraite ne plaisait pas, l'accusèrent de singularité. Elle se conduisit d'une manière si sage en cette occasion, qu'il ne lui échappa ni justification, ni plaintes; elle ne mécontenta pas une de ses sœurs, et ne parut aussi mécontente de personne. Elle laissa croire sur sa grande retraite tout ce qu'on en voulut imaginer, même le soupçon qu'on en conçut contre elle qu'elle s'ennuyait dans son état.

Cependant les mortifications qu'elle s'était imposées au-delà même des règles communes, la mirent enfin dans un tel épuisement, qu'elle en fut accablée; ses défaillances augmentèrent; elle sentit de violents maux de cœur, dont furent étonnés ceux qui la voyaient; elle eut de fréquents évanouissements où elle perdit connaissance, et plusieurs autres incommodités qui lui firent passer l'année d'après sa profession dans des souffrances continuelles. Elle supporta tous ces maux, possédant son âme dans sa patience, et bénissant toujours la main divine qui la frappait. On employa toutes sortes de remèdes pour la soulager. Sa communauté, à qui elle était extrêmement chère, n'oublia rien pour y réussir; et son père, qui ne l'avait jamais tant aimée, l'ayant fait voir à tous les médecins d'Avila, sans qu'ils pussent lui donner le moindre soulagement, la fit sortir du couvent, pour la mener dans un endroit où on lui faisait espérer qu'elle recevrait sa guérison, par le moyen d'une femme qu'on disait être fort habile.

Thérèse prit avec elle, pour l'accompagner, sa bonne amie Jeanne Suarez; c'était une religieuse de grande vertu, et déjà avancée en âge. Comme dans leur monastère, quoiqu'assez régulier, on ne faisait pas profession de clôture, leur sortie n'eut rien qui pût scandaliser les yeux du public. Elles sortirent sur la fin de l'automne, et les remèdes que devait prendre Thérèse, ne pouvant avoir leur efficace qu'au commencement du printemps, son père crut la devoir mener à la campagne chez sa sœur, pour leur donner à toutes deux la joie de se voir, car elles s'aimaient passionnément. Ils s'arrêtèrent encore sur le passage comme la première fois, à la maison de son oncle, qui les reçut avec plaisir dans sa solitude, où il continuait à servir Dieu. Il trouva sa nièce dans des dispositions qui réjouirent beaucoup sa piété, et lui prêta des livres capables de lui donner du goût et des facilités pour la prière, et qu'elle emporta chez sa sœur.

Ce fut alors que Dieu commença à lui découvrir les trésors immenses de sa grâce, et lui fit goûter quelque chose de ces dons sublimes d'oraison qui l'ont si fort élevée au-dessus des voies communes, et l'ont si étroitement unie avec Jésus-Christ.

Dans cette maison de campagne, où la solitude lui donnait les moyens de réfléchir sur les vérités divines qu'elle recommençait à goûter plus que jamais, elle éprouva combien le Seigneur est doux à une âme dégagée des liens de la vanité. Sa sœur n'épargnait rien pour lui rendre agréable le séjour de sa maison, et son amitié seule pour Thérèse eût été plus capable que toute autre chose de contribuer à son soulagement, si ses maux l'eussent moins accablée. Elle fut jusqu'au mois d'avril en ce lieu; et lorsqu'au commencement du printemps les plantes eurent repris leur force et leur vertu, elle fut menée au village de Beede, où demeurait la femme qui la devait traiter; on lui fit prendre pendant un mois des remèdes violents, nullement convenables à ses maladies, et de beaucoup trop forts pour la délicatesse de sa complexion. Thérèse en fut tellement abattue et fatiguée, que la fièvre la reprit; elle ne dormait ni nuit ni jour; toute nourriture la dégoûtait; ses nerfs commencèrent à se retirer, ce qui lui causa d'extrêmes douleurs: jusques-là, dit-elle, qu'il lui semblait qu'on lui arrachait le cœur avec des dents aiguës. Et de plus, elle tomba dans une profonde mélancolie qui la dévorait encore plus que sa fièvre. Quand cette humeur sombre est habituelle et naturalisée au tempérament, on se plait dans les noires idées qu'elle produit; mais quand elle vient par occasion et par excès dans un esprit où la joie fait sa résidence ordinaire, elle y cause de tristes ravages.

Thérèse en fit l'expérience; mais comme elle était accoutumée à chercher sa consolation dans le fréquent usage des sacrements, elle s'informa s'il n'y aurait point par hasard dans un endroit si dépourvu, quelque homme éclairé qu'elle pût prendre pour son confesseur. Comme il n'y avait pas à choisir, elle prit le seul ecclésiastique qui s'y trouva. Ce prêtre avait de l'esprit, et quelque légère teinture de science. Dans les conversations qu'il eut avec Thérèse, il découvrit bientôt l'étendue de son mérite, et fut vivement touché de voir tant de piété solide dans une si jeune personne; car elle n'avait alors que vingt-deux ans. Thérèse se plaisait aussi beaucoup avec lui, mais prenait plus de plaisir à l'entretenir de Dieu que d'autre chose, ce qui n'engageait pas moins l'ecclésiastique; car plus les femmes, dit-elle, ont de vertu, plus on sent de penchant à les estimer. Il prit enfin tant de confiance en sa pénitente, qu'il lui avoua que depuis plusieurs années il était scandaleusement en mauvais commerce avec une femme dont il ne pouvait rompre les chaînes. Thérèse était trop compatissante pour ne pas s'intéresser à son malheur; elle employa toutes les adresses de la charité, celles même de son esprit, pour démêler ce qui s'opposait à l'affranchissement de ce misérable, et ayant reconnu ce que c'était, elle l'obligea de lui remettre une petite idole de cuivre qu'il portait au cou par ordre exprès de cette femme; et dès qu'il l'eut quittée, il fut changé.

Thérèse, qui n'ajoutait pas foi à ces sortes de choses, continua de faire à Dieu des prières aussi ferventes pour la persévérance de cet homme, qu'elle en avait fait pour sa conversion. Il passa le reste de sa vie dans la pénitence, et mourut en bon chrétien.

Après qu'elle eut essayé durant trois mois toutes les ignorances de la villageoise empirique, elle revint à Axila beaucoup plus malade que quand elle en était partie, et alla descendre chez son père. On la mit entre les mains des médecins de la ville, qui n'en espéraient presque rien, et la regardaient comme atteinte d'une fièvre étiqne. Ses maux redoublèrent encore dans les opérations des remèdes, sans néanmoins affaiblir sa patience ni son courage. Le souvenir de l'histoire de Job, qu'elle avait lue dans les Morales de saint Grégoire, l'encourageait à souffrir, et elle se soutenait avec ces paroles : *Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux?*

La fête de l'Assomption approchait, et, se sentant de plus en plus affaiblir, elle demanda les sacrements. Son père, par une tendresse mal éclairée, ne voulut pas qu'elle les reçût ; il dit qu'elle serait effrayée par cet appareil, et que, connaissant la vivacité de sa ferveur, elle ferait des efforts pour s'y préparer, qui lui causeraient des révolutions dangereuses à sa santé. Déjà six semaines s'étaient écoulées depuis son retour, lorsque le jour même de l'Assomption, pendant le redoublement d'un accès de sa fièvre, elle tomba dans une profonde léthargie qui lui ôta tout mouvement. Elle fut près de quatre jours de suite dans cet état, sans donner aucun signe de vie à tous les tourments qu'on lui fit souffrir pour la réveiller.

Dans la crainte de la voir expirer à tout moment, on lui donna l'extrême-onction ; et enfin peu de temps après on ne douta plus qu'elle ne fût morte. Le bruit s'en répandit partout. On fit même un service pour elle dans un des couvents de son ordre. On avait creusé sa fosse dans son monastère, d'où quelques religieuses furent députées selon leur usage pour venir enlever le corps. Le père, qui se connaissait fort aux battements du pouls, ne voulut jamais convenir qu'elle fût morte, et s'opposa seul à son enterrement. Enfin au bout de quatre jours elle revint, et se plaignit tendrement qu'on l'eût éveillée. Elle dit que, durant ce long évanouissement, Dieu lui avait montré la félicité des saints dans le ciel, et les supplices de l'enfer, et qu'il lui avait révélé beaucoup d'événements futurs, non-seulement sur les affaires générales, mais sur la réforme particulière de son ordre. Les suites ont confirmé la vérité de ses prédictions.

Dès que l'usage des sens lui fut rendu, elle redemanda les sacrements, elle fut confessée, et reçut le saint Viatique. Elle demeura jusqu'à Pâques dans la maison de son père, où elle souffrit des douleurs très-vives. Car au retour de son évanouissement de quatre jours, sa langue était restée toute en pièces des morsures qu'elle s'était faites ; son gosier, où rien n'avait passé depuis long-temps, était si sec, que, dans son extrême faiblesse, elle ne pouvait presque respirer ni seulement avaler de l'eau. Il lui semblait que tous les membres de son corps étaient disloqués. Un furieux étonnement de tête ne la quitta point, et toutes ses douleurs enfin se terminèrent à une paralysie universelle qui lui resta.

Tant de maux, sans parler d'un extrême ennui qui l'accablait, demandaient bien du temps pour la rétablir entièrement. Mais dès qu'elle se crut un peu soulagée, elle voulut retourner à son monastère, sans que l'on pût l'en empêcher. Elle y fut tourmentée pendant huit mois par des convulsions et des retirements de nerfs qui lui faisaient souffrir des maux incroyables. L'impuissance de se mouvoir était ce qui l'affligeait le plus ; et lorsqu'elle commença peu à peu à se trainer sur ses pieds et sur ses mains, elle devint un peu moins triste. Elle ne fut cependant tout-à-fait délivrée de ses maladies qu'au bout de trois ans, après avoir été inspirée de se recommander à saint Joseph, à qui elle se reconnaît redevable de sa guérison. Depuis ce temps-là elle conserva une dévotion si vive et si fervente pour ce grand saint, qu'en toutes occasions elle eut recours à lui, sans avoir jamais employé vainement son intercession ; aussi n'a-t-elle rien oublié de ce qui a dépendu d'elle pour multiplier son culte, et pour engager tout le monde à faire l'épreuve de son pouvoir auprès de Dieu. Car avant elle ce saint n'était presque pas connu parmi les peuples.

Il est surprenant qu'après tant de lumières et de faveurs divines, qu'après les dangers et la délivrance de tant de maladies ; qu'en un mot, après tant de grâces si particulières et si récentes, on en perde sitôt l'impression et le souvenir.

Cependant, dès que Thérèse fut guérie, sa piété se ralentit insensiblement. Beaucoup de personnes séculières l'avaient souvent visitée pour faire quelque diversion à

ses souffrances, et continuèrent encore après son rétablissement, qui devait sans doute ajouter de nouveaux charmes à sa conversation, dont on ne se lassait jamais. Thérèse, touchée de l'empressement qu'on lui témoignait, s'imaginait y devoir répondre, et peu à peu sa politesse la menait plus avant qu'il ne fallait. Il est certain qu'elle s'était fait, sur la reconnaissance, des idées trop simples et trop générales, et que l'horreur qu'elle avait de l'ingratitude, lui causa quelquefois de dangereuses illusions; aussi les a-t-elle bien déplorées dans la suite de sa vie : *O quel aveuglement, mon Dieu, s'écrie-t-elle ! que n'ai je été toujours ingrate au monde, et jamais à vous !*

Ainsi les conversations vives venant à se multiplier, les liaisons agréables se formèrent, le cœur s'amollit, et le goût de la prière cessa. C'en fut assez pour faire bientôt cesser la prière même, car sous prétexte que ses infidélités la rendaient indigne de s'entretenir avec Dieu, elle n'osait plus s'en approcher.

Après avoir secoué ce joug, sous lequel elle se fût bien moins égarée, elle se livra tout à-fait à la dissipation. Avant qu'elle eût franchi cette barrière, elle se sentait trop combattue par des sentiments opposés. L'oratoire et la grille la partageaient; l'un détruisait ce que faisait l'autre. Lorsqu'elle était au parloir, le souvenir des faveurs célestes venait mêler de l'amertume à ses joies mondaines, et lorsqu'elle était en oraison, les images des vrais plaisirs venaient l'y troubler et faire évanouir sa fermeté.

Ce fut pour éviter ces agitations violentes et ces reproches secrets, qu'elle abandonna l'exercice de la prière mentale. Elle s'en abstint encore par une autre raison prise de sa sincérité même, qui lui tendit un piège en cette rencontre; tant il est vrai que les vertus morales, si la religion ne les dirige, ne suffisent pas pour nous bien conduire.

Comme elle comprenait toute la malice de son égarement, elle s'imagina que dans une vie aussi dissipée que la sienne, c'était imposer au monde, que d'observer les pratiques des âmes les plus intérieures; car en la voyant si régulière au dehors, on lui croyait le cœur fort dégagé. Ainsi, selon son erreur, pour agir de meilleure foi avec Dieu et avec les hommes, ou plutôt, pour se mettre plus en liberté, elle devint entièrement esclave de ses désirs.

Toutes ces liaisons indiscrettes étaient assaisonnées de part et d'autre de tant d'agrément, qu'elles devenaient de jour en jour plus difficiles à rompre. Chacun contribuait à rendre le commerce plus vif, à prolonger la durée des visites, et à former par conséquent de nouveaux obstacles au retour des réflexions.

Cependant, comme les yeux de la divine miséricorde étaient toujours ouverts sur Thérèse, au milieu d'un entretien qu'elle eut un jour avec une personne dont la familiarité lui devenait plus dangereuse que celle de toute autre, Jésus-Christ se présenta intérieurement à elle, accablé sous les tourments de sa flagellation, et lui faisant connaître combien cette conversation lui déplaisait. Cette idée la retint sur le bord du précipice, mais ne fut pas suffisante pour l'en éloigner, ni pour la soustraire au péril. Car on lui dit, pour calmer ses scrupules, que les visites d'un homme que sa qualité distinguait si fort, loin de tirer à conséquence, lui faisaient honneur. Et d'ailleurs il marqua lui-même tant d'empressement pour continuer à la voir, qu'elle n'eut pas la force de s'en défendre.

Au seul souvenir de ces conversations séduisantes, elle en est encore effrayée quand elle en fait le récit. *Hélas, dit-elle, Seigneur, que ne puis-je rapporter toutes les occasions dangereuses que vous m'avez fait éviter lorsque j'y étais le moins attentive, et durant ces tristes années où je m'exposais à perdre tous les jours, non-seulement votre grâce, mais en même temps ma réputation et mon innocence ! Vous m'en avez délivrée, mon Dieu ! quand moi je faisais tout ce qu'il fallait pour me donner à connaître telle que j'étais, vous*

cachiez ma mauvaise conduite, vous preniez soin de mettre au jour de petites vertus, si j'en avais quelques-unes, et de les faire paraître grandes aux yeux du monde, ce qui me conservait toujours la bonne opinion du public; car quoique mes vanités se laissassent quelquefois entrevoir, comme on remarquait en moi d'autres choses qui paraissaient bonnes, on avait peine à se persuader le mal.

Une de ses parentes, ancienne religieuse du même couvent, lui donnait souvent des avis sur son peu de vigilance, mais elle s'en fatiguait et s'en ennuyait. Ainsi elle passait une année entière errante dans les voies de la vanité sans recourir à l'oraison.

Lorsqu'elle était le plus dissipée, son père tomba malade. Elle sortit pour l'aller assister à la mort, et lui rendre tous les soins qu'exigeaient d'elle le devoir et la tendresse; il était toute sa consolation en ce monde. Elle le trouva qui s'affaiblissait beaucoup, et le servit au-delà de ses forces: car, dès lors, elle était sujette à ces maux de cœur et à ces vomissements qui la réduisirent pendant vingt années à des infirmités habituelles. Elle encouragea son père à souffrir par les motifs les plus pressants et les plus élevés. Le malade, ne se défiant pas qu'elle eût le cœur ailleurs occupé, l'interrogea sur les progrès de sa ferveur. Thérèse lui avoua qu'elle avait quitté l'oraison, sans néanmoins lui en découvrir la vraie cause, mais l'attribuant à sa santé languissante. Quand le moment d'une séparation si rude arriva, elle en fut extrêmement touchée; mais du moins son affliction la mit en état de réfléchir un peu plus sur sa conduite.

Pendant le séjour qu'elle fit chez son père, elle avait pris son confesseur. C'était un religieux de Saint-Dominique, fort homme de bien, à qui elle découvrit toutes les dispositions de son âme; et ce directeur sage lui persuada de reprendre la pratique de l'oraison. Il lui fit si bien voir à quel danger elle s'était exposée en la quittant, qu'elle n'a jamais cessé de s'y appliquer tous les jours, malgré le silence de l'Esprit-Saint, qui, durant dix-huit ans, l'y a tenue privée de ses lumières, et sans lui rendre le goût des dons célestes dont il l'avait autrefois favorisée dans cet exercice.

Dieu l'avait prévenue par tant de grâces, et par de si touchants témoignages de son amour, qu'il n'est pas étonnant qu'après qu'elle l'eut oublié, il lui ait fait sentir les rigueurs de sa jalousie pour la purifier et la remettre en état de recevoir une nouvelle abondance de faveurs qu'il lui destinait, et qui surpassèrent de beaucoup celles qu'elle avait déjà reçues.

Cette longue suite d'années où, pendant sa prière, elle a toujours trouvé le Dieu des consolations sourd à sa voix, nous fournit dans ses actions extérieures peu d'événements et peu de faits à rapporter, mais nous découvre dans son cœur une grande diversité de sentiments à décrire, et beaucoup d'opérations divines à admirer.

Thérèse, après la mort de son père, était rentrée dans son couvent, résolue, à la vérité, de chercher fidèlement du secours dans l'oraison, mais nullement déterminée à faire divorce avec les compagnies mondaines. Comme le charme de la vertu ne l'entraînait point à la prière, et qu'elle y portait le goût des créatures dont elle ne pouvait se déprendre, elle y allait d'ordinaire comme au supplice, ou du moins elle y entraît avec beaucoup de répugnance et d'ennui. Dès qu'elle y était, Dieu lui donnait un grand sentiment de ses péchés, dont il lui faisait de vifs reproches, qui étaient suivis de beaucoup de larmes; et un moment après il l'abandonnait à son insensibilité, au désordre de ses pensées, et à la guerre de ses passions.

Lorsque le temps de sa prière était fini, et qu'elle allait de nouveau se livrer aux amusements profanes, la voix de Dieu recommençait à crier au fond de son cœur, et l'appelait d'un côté, tandis que de l'autre elle suivait la voix du monde. Elle dit, en racontant ses anciennes agitations, qu'elle est encore étonnée comment elle a pu résister

à ces différentes attaques, et combattre si long-temps contre Dieu et la creature, sans se soumettre tout-à-fait à l'un ou à l'autre.

Durant ces heures fixes et réglées qu'elle s'était inviolablement prescrites pour venir chercher à l'oraison la force et la lumière qui lui manquaient, l'esprit de Jésus-Christ n'agissait sur elle que comme un Dieu jaloux qui se venge, et la laissait accablée sous le poids de ses misères. Mais en d'autres temps, et lorsqu'elle s'y attendait le moins, une clarté soudaine se répandait dans son âme, et lui montrait l'éternel amour de Jésus-Christ pour elle, la fidélité de ses promesses, et l'imposture des biens sensibles.

Ces faveurs imprévues l'affligeaient au lieu de la consoler, et elle ne pouvait être en effet punie plus rigoureusement que par ces redoublements de tendresse. Elle dit qu'elle en était tourmentée, confondue, anéantie, et c'était le genre de supplice le plus cruel pour un cœur comme le sien. « O Dieu de mon âme, dit-elle, où trouverai-je des termes assez forts pour expliquer toutes les grâces que, dans le cours de ces années, vous me faisiez, en me disposant tout-à-coup par un grand repentir, et dans le temps que je vous offensais le plus, à goûter vos douceurs et vos caresses les plus familières ? »

« Il est vrai, Seigneur, que pour vous venger, vous vous serviez de la plus rude, mais de la plus délicate punition que vous puissiez exercer contre moi, et que vous saviez me devoir être la plus sensible : car vous me punissiez de mes fautes par des familiarités encore plus tendres. »

Cependant tout cela ne lui détachait pas le cœur, et les entretiens frivoles l'amusaient toujours. Ce qu'ils avaient de séduisant pour elle amollissait tellement sa vertu, qu'elle n'avait pas la force de se soutenir sur le penchant où elle était. Les remords les plus pressants lui offraient en vain la victoire ; ses résolutions les plus sérieuses et les plus fermes s'évanouissaient au moment qu'il les fallait mettre en usage : « Je re- tombais, dit-elle, dès le soir dans les fautes que j'avais le matin pleurées. Que vous avez de bonté, Seigneur, de souffrir avec vous une âme qui ne saurait souffrir que vous soyez avec elle ! O que vous savez bien être ami ! Que de condescendances, que de faveurs pour une créature que vous aimez ! Vous attendez que peu à peu elle se fasse à votre humeur, et cependant vous supportez la sienne : vous lui tenez compte de ces instants d'amour qu'elle vous témoigne, et, avec un repentir d'un moment, elle vous fait oublier toutes ses offenses. »

La situation de Thérèse était assurément digne de compassion. Elle ne goûtait de joie pure, ni dans le commerce du monde, ni dans le service de Dieu. De quelque côté qu'elle se tournât, elle y portait un cœur partagé, que des sentiments contraires déchiraient ; tantôt les remords suspendaient le cours de ses divertissements ; tantôt les compagnies l'y rengageaient encore plus : mais, tant que durèrent ces vicissitudes d'égarements et de retours, elle ne quitta point l'exercice de la prière, malgré tout le dégoût qu'elle en avait, et tout l'ennui qu'elle en ressentait. « Quand j'allais, dit-elle, à l'oraison, la violence que je souffrais par mes méchantes habitudes, était si excessive, et au moment que j'entrais dans l'oratoire, la tristesse qui me prenait était si grande, que j'avais besoin, pour m'y contraindre, de tout mon courage, que l'on dit n'être pas petit. En effet, on a vu, dans les occasions, que Dieu m'en a donné beaucoup au delà de mon sexe, mais par malheur je l'ai bien mal employé. »

C'était même son grand courage qui faisait son plus rude supplice, car il l'excitait à des efforts que Dieu laissait encore impuissants, afin de lui faire éprouver à quel excès de faiblesse ses infidélités l'avaient réduite.

Pour bien concevoir le caractère de ses agitations et de ses peines, il faut se la re-

présenter sous deux idées. D'un côté, c'est une jeune religieuse de vingt-sept ans , éclairée dès l'enfance sur l'excellence de la religion, sur les grands objets de l'éternité, sur le néant des choses humaines, et dans la suite prévenue familièrement par les dons les plus sublimes de la grâce, et par les témoignages les plus sensibles de l'amour de Jésus-Christ. De l'autre, c'est une personne généralement estimée par les gens du meilleur esprit et du meilleur goût, dont elle fait l'empressement et les délices ; ardente pour ses amis, tendre par excès à la reconnaissance, plus propre que nulle autre à former des liaisons nobles et flatteuses, à les soutenir, à les animer, et aussi capable d'en faire tout l'agrément que de le sentir. Ce fut sur de telles dispositions que Dieu voulut exercer cette longue variété d'épreuves, qui donnèrent au cœur de Thérèse de si terribles assauts.

Elle savait pourtant par mille expériences que l'âme est tout autrement émue par les vives impressions de la foi que par celles des sens. Lorsqu'elle les comparait l'un à l'autre, l'irrésolution de son choix l'accablait de honte ; elle sentait, disait-elle, son esclavage, mais ne pouvait comprendre en quoi il consistait ; car on ne lui faisait aucun scrupule de ses conversations amusantes, qui néanmoins lui ôtaient entièrement le goût des choses divines, et nourrissaient en elle ses sentiments de tiédeur. Il lui arrivait quelquefois d'être surprise que, durant le temps de sa prière, Dieu la laissât si désolée sans lui rien découvrir des trésors de sa vérité. Et lorsque dans la suite elle fait réflexion sur ce qui causait alors son étonnement : « La plaisante manière, dit-elle, « de prétendre à l'amour de Dieu ! Nous voudrions tout-à-l'heure le tenir entre nos « mains, et garder en même temps toutes nos attaches ; n'exécuter aucun de nos bons « désirs, ne parvenir jamais à relever de terre notre cœur, et néanmoins être inondés « de consolations spirituelles. »

Après toutes ces révolutions, où elle était toujours demeurée errante au gré des désirs qui la partageaient, elle se trouva enfin fatiguée de tant de vains efforts, qui n'avaient pu la faire parvenir au repos qu'elle souhaitait. Un jour qu'elle était plus qu'à l'ordinaire déchirée par ses remords et par ses passions, elle entra, selon sa coutume, dans un oratoire, et vit dans un coin un tableau qu'on avait emprunté pour quelque solennité prochaine ; c'était une image de Jésus-Christ couvert de sang et de plaies. En y jetant les yeux, il lui vint aussitôt dans l'esprit, combien elle était ingrate à tous les tourments que son Sauveur avait endurés pour elle, et cette réflexion lui causa soudainement une si vive douleur, qu'elle crut, dit-elle, que son cœur s'allait fendre. Frappée par ce coup salutaire, elle se prosterna devant cette image ; elle y répandit des torrents de larmes, et protesta qu'elle ne se relèverait point qu'auparavant elle n'eût obtenu la force de n'être plus infidèle à Dieu. Sa prière fut écoutée ; elle se sentit en peu de moments plus de courage et plus de ferveur que jamais, et non-seulement ne tomba plus dans ses grandes dissipations, qu'elle eut toujours depuis en horreur, mais fit des progrès étonnants en toutes sortes de vertus.

Avant la fin de ces années orageuses, où la main du Seigneur se tenait sur elle appesantie, elle avait commencé de lire les Confessions de saint Augustin. Elle y examina les rapports qu'il y avait entre les égarements de ce grand homme et les siens : mais se trouva beaucoup plus infidèle que lui, parce qu'il n'avait jamais quitté Dieu depuis le moment de sa conversion, au lieu qu'elle était retombée tant de fois. L'heureux instant où la grâce avait triomphé de ce saint docteur la touchait particulièrement, et cette voix qu'il entendit dans ce jardin lui paraissait frapper à ses oreilles. Elle s'y arrêta long-temps, les yeux tout baignés de pleurs, et lorsque dans la suite elle fait le récit de cet événement, et qu'elle se représente les révoltes de son cœur et les violents combats dont elle était alors agitée : « O grand Dieu, s'écrie-t-elle, qu'une âme souffre

« quand il s'agit de perdre la liberté qu'elle a d'être toujours maîtresse d'elle-même !
 « que de tourmens elle endure ! j'admire encore aujourd'hui comment j'y pouvais
 « réussir. »

Il semble que Dieu n'attendait, pour ainsi dire, que quelques démarches de sa part pour la remplir des dons célestes. Dès qu'elle revenait à Jésus-Christ, il revenait à elle, et les faveurs divines recommençaient et redoublaient. Elle s'en étonnait toujours, parce que Dieu, dit-elle, ne donne ordinairement ces grâces lumineuses qu'aux âmes qui ont acquis déjà une grande pureté de conscience.

Ce fut donc d'abord après son divorce avec les compagnies qu'elle fut élevée à cette contemplation sublime dont elle parle dans l'endroit de sa vie, où elle décrit les différents degrés d'oraison par où elle est parvenue à de si hautes connaissances et à de si grands sentiments d'amour.

Elle traite cette matière avec étendue, et fait une longue suspension à son récit, pour expliquer ces diverses opérations de l'Esprit de Dieu. Ce serait interrompre le cours de notre histoire que de rapporter ici tout ce qu'elle dit sur ce sujet, ou défigurer toute sa doctrine, que d'en faire simplement l'analyse.

Il n'appartient pas à des profanes de parler le langage des saints, et d'entrer dans des mystères réservés aux âmes pures et choisies. De plus il faut bien considérer par quels motifs sainte Thérèse écrivit sur ces sortes de choses. Elle le fit par ordre exprès de son confesseur, qui, voulant s'éclaircir sur les dispositions de son âme, dont les théologiens de ce temps-là jugeaient fort différemment, l'avait engagée à lui faire un ample détail de tout ce qui lui était arrivé depuis sa naissance ; et c'est pour satisfaire à cet ordre qu'elle nous a laissé sa propre histoire. Nous parlerons en son lieu du caractère de tout l'ouvrage, et nous nous contenterons de dire à présent qu'à l'égard de cette doctrine mystérieuse qui a été le sujet de ses longues digressions, elle déclare qu'on ne peut s'en expliquer nettement, ni se faire assez entendre, et que, quelque desir qu'elle ait de la bien développer, tout ce qu'elle en pourra dire sera toujours très-obscur. Aussi, dans les avis qu'elle a laissés pour ses sœurs, elle les exhorte fort à n'avoir pas d'empressement pour cette lecture, plus propre souvent à nourrir des curiosités vaines, qu'à porter à la pratique des vertus, et à la mortification des sens. C'est pour cela qu'elle eût bien voulu s'exempter de ce travail : *J'écris, dit-elle, à la dérobée et avec peine, parce qu'étant dans une maison pauvre, cela m'empêche de filer, et me détourne de mes autres occupations ; si l'on ne m'avait commandé d'écrire, au seul souvenir que je suis femme, la plume me serait tombée des mains.*

Tout ce que la Sainte nous apprend de ces communications intimes qu'elle eut avec Dieu, passe l'intelligence humaine, mais du moins nous laisse juger que depuis qu'elle eut renoncé aux conversations dangereuses, la prière n'eut plus pour elle que des charmes et des douceurs, et que, du moment qu'elle y entra, elle se trouvait abîmée dans les lumières et dans les délices.

Cependant le Seigneur ne lui accorda pas un repos fixe et inaltérable. Il y avait encore en elle des infidélités à punir. La jalousie divine s'était vengée des attachements un peu trop tendres qui avaient amolli Thérèse, par ces amertumes et ces ennuis qu'elle avait soufferts dans l'oraison, durant vingt années : mais cette âpreté qu'elle avait eue pour les lectures profanes qui l'avaient séduite, méritait aussi son châtiement. Ainsi Dieu n'ayant voulu donner la paix à son cœur qu'après lui avoir fait éprouver une cruelle guerre, il ne donna de calme à son esprit qu'après lui avoir fait essuyer bien des tempêtes.

Tandis que Thérèse marchait à grands pas dans les voies de la sainteté la plus éminente, sans que rien fût capable de l'en détourner, elle commença de se sentir agitée

par une humble frayeur que ces douceurs excessives qu'elle goûtait dans la prière , et que ces familiarités surprenantes où Jésus-Christ daignait entrer avec elle , ne fussent des impostures du démon , qui la voulait détourner d'une plus utile et plus sérieuse application à demander à Dieu ses miséricordes. Elle fut violemment tourmentée de cette crainte , et pensa qu'elle ne trouverait de repos qu'après avoir consulté sur cela des gens habiles. Elle s'adressa d'abord à un gentilhomme de ses parents , nommé François de Salecède , qui faisait son séjour à Avila ; c'était un grand homme de bien , et qui , quoique engagé dans le mariage , menait une vie intérieure. Thérèse le pria de conférer sur ces incertitudes avec un fameux directeur de la ville , de Gaspar Dace , bon théologien , et célèbre par ses lumières et par sa sainteté. Ces deux personnes examinèrent mûrement toute cette affaire spirituelle , et après l'avoir bien approfondie , ils jugèrent que Thérèse était dans l'illusion , et voulurent un peu brusquement la faire renoncer à de légères imperfections qui ne paraissaient pas s'accorder avec ces dons sublimes dont elle était continuellement favorisée.

Il est vrai qu'elle avait renoncé sans réserve à tous ces entretiens frivoles qui avaient si long-temps amusé son cœur : mais elle n'était pas indifférente à la conversation des gens d'esprit , elle s'y prêtait encore quelquefois , et n'en fuyait pas les occasions. Cela peut ne pas s'appeler une faiblesse et un partage dans les âmes communes : mais dans celles que Dieu traite avec autant de distinction qu'il faisait Thérèse , il est difficile de l'appeler autrement. Voilà ce qui fondait les doutes de ces personnes et des autres qui la croyaient trompée. Car il y avait dans Avila de saintes âmes , beaucoup plus parfaites et plus détachées qu'elle n'était alors , à qui Dieu ne communiquait point ces sortes de grâces extraordinaires.

Une des plus sensibles mortifications que Thérèse ait jamais souffertes , c'est que les faveurs particulières qu'elle recevait de Dieu , soient devenues publiques , et de n'avoir pu les retenir sous un éternel silence. Les uns s'en entretenaient pour la juger et la rassurer ensuite dans ses doutes , qui n'étaient pas mal fondés : car en ce même temps-là il était arrivé à quelques femmes de grandes illusions sur ces matières. Les autres en parlaient pour la blâmer. On disait qu'elle voulait passer pour sainte , et qu'elle inventait des pratiques nouvelles , quoiqu'elle n'accomplît pas encore sa règle , et qu'elle fût bien au-dessous de beaucoup de religieuses de la maison. Thérèse n'en voulait de mal à personne , et même justifiait ses accusateurs auprès de Dieu , lui représentant qu'ils n'avaient pas tort. Cependant ses deux amis , qui l'avaient pressée un peu plus vivement , s'aperçurent que leurs décisions l'avaient effrayée , et lui conseillèrent avec prudence de s'adresser à quelqu'un des pères de la Compagnie de Jésus , très-expérimentés sur les voies intérieures , et nouvellement établis dans Avila.

Thérèse , à qui la grande réputation de ces pères avait déjà donné pour eux beaucoup de respect et de confiance , ne manqua pas de suivre ce conseil. Elle eut le bonheur de trouver un homme fort propre à ménager ses faiblesses et à guérir les plaies de son cœur. Aussi les lui découvrit-elle entièrement ; et elle lui fit une confession générale de toute sa vie. Ce père ayant appris que jusqu'alors elle n'avait point eu de directeur fixe et assuré , lui inspira sagement de renoncer à de petites choses qui , n'étant pas des fautes essentielles , la retardaient néanmoins beaucoup dans les voies de Dieu. De plus , il lui ordonna de méditer sur la vie et sur les mystères de Jésus-Christ , mais en même temps de résister à ces sentiments de joie qu'elle avait en priant , jusqu'à ce qu'il lui eût donné d'autres règles. Enfin il l'exhorta beaucoup à mortifier ses penchants plus qu'elle n'avait fait.

Ces manières douces l'encouragèrent ; elle prit les armes contre elle-même ; elle s'abandonna sans s'épargner à toutes les rigueurs de la pénitence , et joignit à cela

plus de recueillement, plus de silence et de retraite. La prudence de ce père parut en ce qu'il ne soumit point d'abord Thérèse à des lois trop dures. Il laissa quelque chose à faire à son zèle ; il suivit l'œuvre de Dieu, il étudia le naturel et les habitudes de la personne qu'il conduisait, et peu à peu, sans prévenir les mouvements de la grâce, il la fit avancer davantage. Quoiqu'elle eût beaucoup de docilité pour ses conseils, elle dit pourtant qu'il lui imposait certaines pénitences qui n'étaient pas de son goût, mais qu'elle les faisait. Elle fut deux mois à résister à l'impression de Dieu, suivant que son confesseur lui avait ordonné ; mais plus elle combattait, plus Dieu la comblait de faveurs.

En ce temps-là, le père François de Borgia, provincial alors, et depuis général des Jésuites, vint à Avila. Le confesseur de Thérèse lui persuada de consulter sur ses doutes ce grand homme, plus illustre encore par son généreux renoncement au monde et par ses connaissances dans les choses divines, que par les titres et par l'éclat de sa naissance. Elle fit en sorte qu'il la vint voir, et avec sa franchise naturelle lui découvrit le fond de son âme. Saint François de Borgia lui répondit sans hésiter que ce qu'elle éprouvait était véritablement l'opération de l'Esprit-Saint : il lui recommanda fort de ne plus résister à son attrait, de commencer son oraison par la considération des souffrances de Jésus-Christ ; et que, si Dieu l'élevait à une contemplation plus sublime, elle ne s'opposât point à son mouvement. Elle fut très-satisfaite de cette réponse ; elle se prescrivit de plus grandes austérités qu'elle n'en avait fait encore, et les pratiqua toute sa vie avec beaucoup de constance et de courage. La faiblesse de son tempérament ni ses infirmités continuelles ne l'empêchaient point de porter toujours un rude cilice, et elle ne se guérissait des plaies de la pénitence qu'en s'en imposant de nouvelles.

Cependant son confesseur ayant été obligé de s'éloigner d'Avila, elle en fut fort affligée, dans la crainte de n'en pas trouver un autre qui lui fût si convenable. Quand il partit, son âme se trouva, dit-elle, comme dans un désert, éperdue, agitée d'alarmes, et sans savoir où chercher du secours. Une de ses parentes demanda la permission de la mener chez elle ; aussitôt elle y consentit, afin d'avoir le moyen d'aller à la maison des Jésuites pour tâcher d'y trouver un confesseur qui pût remplacer le sien. Elle eut occasion chez sa parente de faire amitié avec une dame veuve, d'une qualité distinguée, qui menait une vie sainte, et même était fort en liaison avec ces pères, auprès de qui elle logeait.

Thérèse prit le confesseur de cette dame, et alla passer quelques jours chez elle pour voir plus commodément le Jésuite qu'elle avait choisi. Il se nommait le père Baltazar Alvarez ; c'était un religieux sage et très-propre à tenir la place de celui que Thérèse avait perdu. Il reconnut aussitôt que, malgré les grandes grâces qu'elle recevait, et toutes les austérités qu'elle pratiquait, elle était encore faible et peu affermie dans la vertu ; et remarqua que, par une certaine noblesse de sentiments elle ne pouvait s'empêcher de témoigner beaucoup d'amitié à ceux qui en avaient pour elle ; et comme il s'aperçut que cela n'était que trop capable de ralentir sa ferveur dans les choses divines, il lui dit que, pour contenter Dieu, il fallait lui sacrifier tout, et renoncer à toutes ces liaisons amusantes. Ce conseil lui parut sévère, et elle sentait beaucoup de violence à le suivre. La tendresse naturelle qui l'attachait aux personnes qu'elle voyait, la préoccupait de telle sorte, qu'elle ne croyait pas pouvoir honnêtement rompre ces engagements, et elle disait à son confesseur que, puisqu'il ne voyait point de mal dans cette sensibilité qu'elle avait pour ses amies, elle ne comprenait pas quelle raison il avait de l'en vouloir séparer, et de la faire passer pour inconstante et pour ingrate. Le père Alvarez lui dit de recourir à la prière, et de réciter pendant

quelques jours l'hymne du Saint-Esprit, pour obtenir d'être éclairée. Elle lui obéit avec ferveur, et pendant cette prière pleurait amèrement ses attaches. Un jour, après avoir long-temps gémi selon sa coutume, Dieu tout-à-coup s'empara de son esprit plus fortement qu'il n'avait fait encore, jusqu'à lui ôter même presque tout l'usage de ses sens ; et elle entendit au fond de son cœur comme une voix qui lui disait : *Je veux désormais que vous n'ayez plus de commerce avec les hommes, mais avec les anges.* Ce peu de paroles eut tant d'efficacité, qu'elle se trouva déterminée sur l'heure à faire ce que bien des conseils et bien des efforts n'avaient pas eu le pouvoir de gagner sur elle ; et les résolutions qu'elle prit firent même beaucoup de bien aux personnes que leurs conversations lui avaient rendues si chères.

Après tous ces divorces, Thérèse ne tenait plus aux créatures, et l'Esprit-Saint, qui se plaisait dans cette âme parfaitement purifiée, ne cessait de la combler de ses faveurs : mais elle ne se trouva pas pour cela délivrée de ses peines.

Ces dons rares et sublimes dont Dieu la prévenait à tout moment, servaient à la critique et à la curiosité de bien des gens de vertu. On s'en entretenait dans les écoles et dans les conférences des théologiens, et quelques-uns même, par un zèle officieux, se mêlaient gratuitement et sans aveu de vouloir apporter remède à ce qu'ils appelaient des illusions. En sorte que six personnes qui faisaient profession de spiritualité par état, après avoir conféré ensemble sur les dispositions de la Sainte, décidèrent qu'elle était trompée. Ils en parlèrent à son confesseur, et l'engagèrent dans leur opinion, du moins à faire semblant d'y être, pour pouvoir mieux, disaient-ils, éprouver la Sainte. Le père Alvarez, qui était fort humble, se fiait peu à ses lumières, et souvent en consultait d'autres sur les états de Thérèse, ce qui la mettait, et lui-même aussi quelquefois, dans de très-grands embarras. Il fut donc résolu qu'elle communierait plus rarement ; qu'elle vivrait moins retirée, et ne prolongerait plus ses oraisons au-delà du temps prescrit par la règle. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler ses inquiétudes et ses frayeurs. Quand son confesseur lui eut annoncé cette décision, elle en fut pénétrée de douleur, et sans doute on la mettait dans une situation bien cruelle.

Thérèse avait fait un sacrifice à Dieu, non seulement de toutes les liaisons qui pouvaient partager son cœur, mais encore de toutes celles qui pouvaient faire dans son esprit la diversion la plus légère. Et dans le temps que Jésus-Christ, pour la récompenser de tant d'efforts, lui fait éprouver tout ce qu'il y a de plus vif dans les opérations de sa grâce, on l'oblige d'y renoncer, et on la réduit à tenir entre le ciel et la terre, sans objet et sans soutien, le cœur le plus sensible et le plus tendre qui fut jamais.

Ce qui la touchait pourtant plus que toutes choses, c'était de n'avoir pu soustraire à la connaissance des hommes ces mystères de miséricorde et d'amour qui s'étaient passés dans son âme, et de voir les faveurs divines les plus secrètes exposées à la censure publique, et soumises à la discussion de l'intelligence humaine.

Elle ne découvrit l'excès de sa tristesse à personne qu'au père Alvarez, qui l'aimait beaucoup, quoiqu'il eût pour elle des manières un peu sèches. Mais comment ne se fût-il pas impatienté quelquefois ? On lui reprochait à tout moment qu'il avait trop de crédulité de s'arrêter à regarder comme solide et véritable tout ce que Thérèse lui disait de ses dispositions. Il avait de plus à répondre à tout ce qu'on lui objectait pour détruire la bonne opinion qu'il avait d'elle : et d'ailleurs il la fallait consoler sur tous ces bruits qui l'affligeaient, et travailler sans cesse à la calmer sur toutes ses frayeurs.

Comme on ne pouvait lui défendre de gémir en secret, elle offrait à Dieu ses soupirs, et se plaignait tendrement à lui des calomnies qu'on faisait contre elle, et des

persécutions qu'elle souffrait. Un jour qu'elle était fort occupée de son affliction, elle sortit de l'église, et se retira dans un oratoire sans avoir personne avec qui elle pût soulager ses peines, incapable de lire ou prier, dans une désolation totale, le cœur plongé dans l'amertume et dans l'ennui, et l'esprit agité de frayeur que le démon ne la trompât, et prêle à succomber sous le poids qui l'accablait, sans savoir que devenir. Elle demeura quatre ou cinq heures en cet état, sans recevoir de consolation ni de la terre ni du ciel, et abandonnée aux alarmes de mille autres peines qu'elle imaginait. En ce moment qu'elle était abîmée dans sa douleur, elle vit évanouir toutes ses peines avec ce peu de paroles qu'elle entendit intérieurement : *Ne craignez point, ma fille, c'est moi : je ne vous abandonnerai pas. O Seigneur, s'écrie-t-elle en cet endroit, qu'il paraît bien que vous êtes le véritable et le puissant ami ! vous pouvez tout ce que vous voulez, et vous ne cessez jamais d'aimer ceux qui vous aiment ! Que tous les êtres du monde vous louent, Seigneur. Oh ! qui pourrait dire combien vous êtes fidèle à vos amis ? Toutes les créatures peuvent nous manquer : mais, ô puissant Maître des créatures, vous ne nous manquez jamais ! Après avoir un peu laissé souffrir ceux que vous aimez, que vous les en dédommages délicieusement, Seigneur, et qui pourrait exprimer la tendresse et les charmes de votre retour ! Oh ! qui pourrait être assez heureux pour n'avoir jamais porté d'autres chaînes que les vôtres ? O mon Dieu, que n'ai-je assez d'esprit ; que n'ai-je un langage nouveau pour faire connaître vos merveilles comme mon âme les connaît ! Tout me manque, Seigneur, mais pourvu que vous ne m'abandonniez pas, je ne vous manquerai pas moi-même.*

La joie fit couler des torrents de larmes, et elle ne pouvait admirer assez le soudain changement de son cœur, qui tout-à-coup se trouva dans une paix si profonde. Elle dit qu'à en juger par le déplorable état où elle était auparavant, elle aurait cru que, pour la disposer à la tranquillité, il lui aurait fallu plusieurs heures ; et que rien n'était comparable à la force de ce peu de paroles qui lui donnèrent en un instant tant de courage, tant d'assurance, tant de calme et tant de lumières, qu'elle se sentit prête à soutenir contre le monde entier, que c'était Dieu véritablement qui lui avait parlé. *Que tous les savants, dit-elle, s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que tous les démons se déchaînent pour me tourmenter ; je sais, Seigneur, que vous êtes le Dieu puissant et fidèle, et qu'après avoir fait tant de fois l'expérience de ce que l'on gagne à ne se fier qu'à vous seul, vous ne me manquerez en nulle occasion.* Dorénavant, elle ne s'inquiéta plus des jugements des hommes ; on continua néanmoins d'interpréter désavantageusement tout ce qui lui arrivait. On alla même jusqu'à dire qu'elle était possédée, et elle fut trois ans à soutenir de la part des gens de bien mille sortes de railleries et de soupçons qui l'affligeaient à la vérité, mais qui ne la décourageaient point.

Les dons célestes augmentaient toujours, et se répandaient sur elle dans une évidence qui l'affranchissait de plus en plus de toutes ses incertitudes. Cependant Dieu la soumit encore à une épreuve bien rigoureuse. Un religieux qui la confessait lorsque le père Alvarez était absent, lui dit un jour, par je ne sais quelle inspiration, qu'elle était assurément abusée, et que, sous quelque idée que Dieu pût se manifester à elle dans la prière, aussitôt elle ne manquait pas de s'en moquer, et de s'armer même du signe de la croix. Le commandement était dur ; aussi lui parut-il qu'on lui enfonçait le poignard dans le sein. Peut-être tant de faux jugements que l'on fit sur son état doivent-ils s'attribuer à son peu de facilité de s'expliquer. Elle était la première à dire qu'elle ne pouvait se faire entendre quand elle parlait de ces effets purement surnaturels que Dieu opérait en elle, et cela n'était pas suprenant, puisqu'elle-même ne comprenait pas comment cela se faisait. En parlant à son confesseur, à qui elle

envoyait l'histoire de sa vie : *J'avoue en cela*, lui dit-elle, *mon ignorance et ma grossièreté, et cela fait bien voir que, quoiqu'il vous semble que j'ai l'esprit assez vif, je ne l'ai pourtant pas tel que vous pensez ; car j'ai éprouvé en plusieurs rencontres que mon intelligence, selon le proverbe, ne se nourrit que de ce qu'on lui présente tout apprêté.*

Comme le père Alvarez fut quelques jours sans revenir, elle obéit à l'ordre qu'on lui avait donné, et le signe de croix lui paraissant une insulte sacrilège qu'elle faisait à Jésus-Christ, elle lui en demandait pardon quand elle le faisait. On vit par la suite combien le mérite de son obéissance était agréable à Dieu : car il ne cessa point de la remplir de ses dons les plus excellents, et lui promit qu'un jour la vérité se découvrirait, et que ceux qui jugeaient d'elle désavantageusement reviendraient de leur erreur.

Cette promesse l'enflamma d'un nouvel amour encore plus ardent, et souvent il lui semblait que son âme s'allait séparer de son corps. Le désir de voir Jésus-Christ la dévorait tellement, que dans ses transports elle se croyait prête à expirer. Elle aimait à répéter ces paroles du Prophète : *Mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, avec autant d'ardeur qu'un cerf altéré cherche la source des eaux.* A ces mots elle se sentait emportée hors d'elle-même ; et Dieu permettait quelquefois qu'elle ne pût se contenir devant le monde, afin que la vérité commençât à se découvrir. Toute l'éloquence humaine est impuissante pour exprimer la violence de ses mouvements, et l'on peut en juger par l'exemple que nous allons rapporter. Il est très-célèbre dans l'histoire de sa vie. Et comme il est des plus extraordinaires et des plus difficiles à représenter, nous ne changerons rien aux propres termes de la Sainte, qui le rapporte elle-même.

Dans l'excès, dit-elle, *de ces désirs, il a plu quelquefois à Notre-Seigneur de me favoriser de la vue d'un ange assez petit de taille, mais d'une beauté admirable, et que ses yeux étincelants me firent prendre pour un séraphin. Il tenait à la main un large dard qui me paraissait être d'or, et porter à la pointe un peu de feu. Je sentais comme s'il me l'eût enfoncé dans le cœur à diverses reprises, et me perçant jusqu'au fond des entrailles, il me semblait qu'en le retirant il me les arrachait et les enlevait avec lui ; et il me laissait tout embrasée d'amour pour Dieu.* Elle ajoute qu'en ces occasions, la douleur qu'elle ressentait était si violente, que n'ayant pas la force de crier, elle était contrainte de laisser échapper quelques soupirs faibles et languissants ; et que ces maux sont accompagnés d'une si excessive douceur, que l'âme n'a garde de désirer la cessation d'un mal si délicieux.

Voilà sans doute un langage qui n'est pas tout-à-fait intelligible au commun des hommes : mais l'ignorance de l'esprit humain ne détruit pas la réalité des opérations divines, et dans le récit de ces mystères, il y a toujours de quoi suffisamment exciter dans les cœurs humbles et dociles le désir de se mettre en état de les pénétrer. *C'est*, dit la Sainte, *entre Dieu et l'âme un si doux commerce d'amour, que je supplie sa bonté d'en faire goûter les délices à quiconque croirait que je ne dis pas la vérité : car, après que cela était passé, quand j'en faisais le récit, personne ne comprenait rien à ce que je disais.*

On est surpris de l'entendre dire qu'après des faveurs de cette nature, elle retombait encore de temps en temps dans les mêmes incertitudes, et ne pouvait concevoir comment des sentiments si contraires pouvaient se rencontrer dans le même cœur. Lorsque les troubles revenaient, c'était pour elle un rude assaut : car toutes les grâces qu'elle avait reçues s'effaçaient alors de son idée, ou, comme si elles n'eussent été qu'un songe, il ne lui en restait qu'un léger souvenir qui ne servait qu'à la tourmenter ; et ses lumières s'obscurcissaient de telle sorte, qu'elle se laissait aller aux doutes et aux défiances sur tout ce qui lui arrivait intérieurement. Mais Dieu ne la laissa plus que peu de moments dans de telles agitations.

Ce fut en ce temps-là qu'un jour, étant en oraison, elle se trouva, dit-elle, en un instant toute vivante dans l'enfer; et aussitôt elle comprit que Dieu lui voulait faire voir le lieu que les démons lui avaient préparé. Un auteur des plus solides rapporte cette vision dans un de ses ouvrages, et nous pouvons bien la rapporter après lui. Il y a, dit-il, en ces occasions deux choses qu'on peut mettre en doute : 1° si la personne qui fait le récit est sincère; 2° si ce n'est point une illusion de son imagination. Or, pour peu qu'on ait connaissance des ouvrages et du caractère de sainte Thérèse, on ne doutera jamais de sa sincérité; et l'on aura de la peine à croire que des imaginations mettent les âmes dans un état aussi saint et aussi divin que celui où il paraît que Dieu la mettait par ces visions, et l'on ne se persuadera nullement qu'il ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions fantastiques, ni fonder sur des chimères tant de solides établissements et tant d'œuvres éclatantes. Voici les propres termes de la Sainte :

L'entrée de ce lieu, dit-elle, me parut comme une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, ou comme un four fort bas, fort obscur et fort serré; le terrain, ce me semble, était d'une eau bourbeuse et sale, d'une odeur empestée, et pleine d'un grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans le mur en forme de niche où je me vis mettre fort à l'étroit; tout ceci encore n'est que mal ébauché, et cet aspect, tout affreux qu'il paraît, était un charme en comparaison du sentiment intérieur. Ce tourment était si terrible, que tout ce qu'on en saurait dire ne peut en représenter la moindre partie; je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à peine pourrais-je le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir, quoiqu'au rapport des médecins j'aie éprouvé les douleurs les plus insupportables qu'on puisse endurer en cette vie; ajoutez à cela une certaine agonie de l'âme, un serrement de cœur, un accablement, un anxi, un désespoir si épouvantable, que j'entreprendrais en vain de l'exprimer. Ce n'est pas l'âme qu'on déchire par une violence étrangère, c'est elle-même qui se déchire, qui s'arrache et se met en pièces. Comment pourrais-je exprimer ce feu intérieur et cette espèce de rage spirituelle dont l'impression se faisait en moi, sans que je connusse par qui? mais je me sentais toute consternée et toute hachée en mille pièces.

Elle ajoute que, si elle ne peut pas dire comment tout cela se passa, elle comprit bien néanmoins que c'était une grande grâce que le Seigneur lui avait faite, afin qu'elle vit de ses propres yeux d'où sa miséricorde la retirait. Elle dit que le récit de ses tourments n'est rien, et qu'il est impossible de les décrire, et que, bien qu'il y ait près de six ans que cela lui est arrivé, dès qu'elle s'en rappelle le souvenir, elle est saisie de frayeur, et prête à tomber en défaillance.

Depuis ce temps-là tout lui parut facile dès qu'elle le mesurait aux peines de l'enfer, dont les livres et les discours des hommes lui avaient donné des idées si faibles et si peu proportionnées à ce qu'elle avait éprouvé dans cette occasion. *A quoi pensais-je, mon Dieu, s'écrie-t-elle, lorsque je me laissais enchanter aux fausses joies du monde; et comment pouvais-je prendre du plaisir à des choses qui me conduisaient à ce lieu funeste et dans cette affreuse demeure pour toujours?*

La Providence divine lui avait envoyé fort à propos saint Pierre d'Alcantara pour la tirer entièrement de ses perplexités, et pour en effacer toutes les traces dans son esprit. Ce saint vint à Avila comme commissaire-général de son ordre et visiteur de cette province. La même dame qui avait fait connaître les pères Jésuites à Thérèse, voulut lui faire connaître ce grand homme; et, sans en rien dire à notre Sainte, elle demanda au père provincial des Carmes la permission de le mener chez elle pendant huit jours, afin que l'homme de Dieu pût lui parler et l'examiner plus commodément. Thérèse lui fit grande pitié lorsqu'elle lui raconta toutes les contradictions qu'elle

avait souffertes de la part des gens de bien et des docteurs. Il lui dit que c'était une des plus grandes peines de cette vie; et lorsqu'il eut étudié avec application les diverses dispositions de la Sainte, il les approuva si fort, qu'il déclara qu'après les vérités de la foi, rien ne lui paraissait plus certain que cette âme était conduite par l'esprit de Dieu. Il fit donc tout ce qu'il fallait pour la rassurer; mais il ne laissa pas de lui annoncer qu'elle n'était pas au bout de ses peines.

Thérèse fut ravie qu'un homme de cette importance et d'une si grande lumière eût ramené le calme et l'assurance dans son âme. Pressée du désir de se donner à Dieu plus qu'elle n'avait fait jusqu'alors, elle s'engagea par un vœu à faire en toutes choses ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait et le plus agréable aux yeux du Seigneur. Il y eut dans ce vœu un grand excès d'amour et de courage; toutes les vertus les plus héroïques de la religion, tous les exercices les plus nobles de la piété en sont les suites; car c'était s'engager à donner toute son attention pour n'avoir que des idées pures et célestes, pour ne parler que du royaume de Dieu, et pour consacrer ses moindres actions à sa gloire. Elle observa fidèlement ce vœu pendant cinq années, mais ses confesseurs et ses supérieurs, jugeant qu'il pouvait avoir un grand nombre d'inconvénients, l'en relevèrent au bout de ce temps-là. Cette vue terrible de l'enfer lui revenant sans cesse dans l'esprit, elle forma en elle-même un autre plan de vie, et la résolution de se séparer entièrement du monde. Elle était sur cela dans une agitation continuelle, sans trouble néanmoins et sans inquiétude; et ce qu'il y avait de douceur dans ces nouveaux desirs lui persuadait que de si justes sentiments avaient pour principe une inspiration divine.

Livre second.

Thérèse se trouvait engagée dans une maison où, depuis ses derniers projets de retraite et de pénitence, il lui eût été difficile de satisfaire à toute l'étendue de son zèle; et les mêmes choses qui s'opposaient à la parfaite régularité de ce monastère, auraient mis obstacle à ses desseins. Durant les jours de sa dissipation, elle ne s'était pas aperçue que cette demeure ne lui était pas convenable: mais sitôt qu'elle se fût proposé des pratiques et des maximes plus sévères, elle ne s'accommoda plus des libertés qu'on y tolérait.

La règle qu'on y observait alors était celle qui fut donnée aux ermites du Mont-Carmel, par Albert, patriarche de Jérusalem; mais elle n'était plus dans sa première vigueur depuis qu'en l'année 1431, Eugène IV l'avait adoucie, et cette mitigation ne contentait pas la ferveur de notre Sainte.

Comme les revenus ne suffisaient pas pour plus de quatre-vingts religieuses qu'elles étaient dans ce couvent, les unes s'adressaient à leurs parents, les autres à leurs amis pour en recevoir le supplément à leurs besoins. Ces relations au dehors attiraient beaucoup de visites séculières qu'on recevait d'abord par honnêteté, et ensuite avec plaisir; de là peu d'exactitude dans les observances, peu d'uniformité dans les sentiments. On se partialisait, on se divisait, et l'on conversait librement avec ses amis, sans respecter les lois du silence. Mais ce qui déplaisait à Thérèse, c'était le défaut de clôture.

Avant la défense du concile de Trente, on sortait avec l'agrément du provincial, non seulement pour des raisons graves, mais frivoles. Thérèse était celle que cette

facilité dégoûtait le plus , parce qu'elle aimait mieux que les autres la solitude , et qu'elle en était souvent enlevée par des dames du premier rang , qui , charmées de son commerce et de son humeur , obtenaient des supérieurs la permission de l'em-mener avec elles passer plusieurs jours.

Cependant , sans se découvrir à personne , elle roulait dans son esprit de grands desseins , depuis cette terrible vision de l'enfer , où elle avait connu les supplices qui lui étaient préparés si elle eût continué de vivre dans les mêmes relâchements. Elle était sans cesse occupée du désir d'entreprendre quelque chose qui pût marquer à Dieu sa reconnaissance , et méditait incessamment en elle-même sur les voies qu'elle pourrait prendre pour y réussir.

On avait mis une nièce de la Sainte entre les mains de ces religieuses pour former ses mœurs : mais les soins qu'on prit de son éducation n'empêchaient pas qu'elle n'eût beaucoup de penchant pour les vanités mondaines , et qu'elle n'employât presque tout son temps à la parure et à l'ajustement. Un soir qu'elle s'entretenait avec sa tante et avec une jeune religieuse de leurs amies , Thérèse , sans faire semblant de songer à rien , commença tout-à coup à dire gaiement , comme à son ordinaire , que la vie qu'on menait dans cette maison n'était plus de son goût ; que le nombre des religieuses était trop grand , et que cela lui déplaisait. Eh bien ! dit aussitôt sa nièce , retirons-nous en toutes trois , et commençons un genre de vie plus austère , et conforme à celui des anachorètes. Cela ne fut pas dit en vain ; elles passèrent toute la nuit à raisonner sur ce projet ; et , après n'en avoir fait que rire d'abord , elles vinrent peu à peu à s'en entretenir sérieusement , et à penser aux moyens de l'exécuter. La nièce , qui était fort vive , offrit tout d'un coup à sa tante mille ducats. Thérèse lui sut bon gré de cette offre , mais fut encore plus ravie de voir qu'au milieu de ses vains amusements , elle montrât tant de zèle pour une œuvre qui semblait la devoir si peu intéresser. Il parut bien dans la suite que Dieu la touchait dès lors , puisqu'après que la réforme fut établie , elle se fit Carmélite , et vécut si saintement , qu'étant prieure à Valladolid , le roi et la reine d'Espagne vinrent la visiter au lit de la mort , et lui demandèrent part à ses prières.

Le lendemain de cet entretien , la Sainte fut visitée par une dame de ses amies , fille du gouverneur de la ville de Tore. Elles s'aimaient toutes les deux tendrement , et Thérèse connaissait cette veuve très-propre à contribuer à son dessein. Comme elle voulut découvrir ses sentiments : *Voilà* , lui dit-elle , en lui montrant sa nièce et la religieuse , qui étaient présentes , *deux jeunes personnes qui parlaient hier de l'envie qu'elles auraient de fonder un monastère , et elles m'ont fait passer la nuit à raisonner sur ce projet si bien concerté : car elles ne veulent pas moins que réformer l'ordre du Mont-Carmel*. La dame , loin de railler de cette nouvelle , la goûta fort ; et elle insista beaucoup sur cette fondation. Elle leur marqua les moyens d'en assigner les revenus , et il fut résolu qu'avant que de prendre aucune mesure , on recommanderait à Dieu cette affaire , et que l'on ferait de fréquentes oraisons pour connaître sur cela sa volonté. Elles s'y engagèrent toutes quatre de bon cœur , et un jour , la Sainte , après avoir communiqué , fut intérieurement éclairée d'une manière à ne plus douter que Jésus-Christ ne voulût qu'elle travaillât à cette entreprise. Elle fut excitée à ne rien épargner pour le succès de cet établissement , et à le mettre sous l'invocation de saint Joseph ; et il lui parut que Dieu lui promettait que lui-même serait au milieu des vierges qui demeureraient en ce lieu-là. Mais elle fut de plus persuadée qu'il fallait rapporter à son confesseur cette inspiration. Elle sentit aussitôt son courage s'animer pour tout entreprendre , quoiqu'elle prévît toutes les contradictions qui s'élevaient contre elle ; et ce n'était pas sans frayeur qu'elle pensait que la paix dont

elle jouissait lui allait être enlevée, et qu'elle serait bientôt exposée à toutes les agitations des affaires.

Les obstacles ne la rebutaient nullement, mais elle n'était pas moins ingénieuse à se les représenter dans tout ce qu'ils avaient de plus difficile, et ce fut toujours la manière dont Dieu la conduisit, soit pour la convaincre de ses faiblesses, ou pour donner plus d'éclat à ses victoires.

La maison qu'il fallait quitter était dans la plus belle situation du monde; elle y avait, dit-elle, une cellule très-propre et tout-à-fait à son gré; de bonnes amies, avec qui elle avait été élevée dès sa jeunesse; l'estime de toutes les religieuses qui s'empressaient pour avoir part à la sienne, et mille commodités de toutes les façons. C'est pourquoi, comme elle reçut pour cette entreprise des inspirations répétées, elle se sentit combattue lorsqu'elle vint à considérer qu'il n'était plus question de s'arrêter à de simples desirs, mais que le temps de mettre la main à l'œuvre était arrivé; qu'il fallait enfin éclore ce grand dessein, et produire au dehors ce qui n'avait été jusqu'à là qu'un entretien de pieuses pensées; et qu'il ne s'agissait pas de suivre le mouvement d'une inspiration douteuse, ou de se laisser conduire à quelques lumières incertaines, mais d'obéir à un commandement exprès que Dieu lui avait fait plus d'une fois.

Elle alla donc faire le récit de tout au père Alvarez. Comme il était fort prudent, il ne voulut pas rejeter sa proposition avec aigreur, quoiqu'il crût que la chose ne pourrait jamais réussir: mais il l'avertit d'en parler à son provincial, le père Salazar, homme sage et très-éclairé. Thérèse conféra sur la réponse de son confesseur, avec la dame son amie, qui s'intéressait à l'œuvre, et avec sa nièce; et il fut résolu que madame Guyomar (c'était le nom de cette dame), se chargerait de parler au père provincial. C'est une chose assez surprenante, dit Palafox, de voir trois femmes enfermées dans une chambre du monastère de l'Incarnation d'Avila, dont l'une est une pauvre religieuse, l'autre une jeune fille pensionnaire dans ce couvent, l'autre une veuve de qualité de la ville de Tole, qui toutes trois consultent ensemble à loisir sur les moyens de réformer un ordre comme celui du Mont-Carmel, composé de tant de gens illustres, et que tout ce dessein soit fondé sur mille ducats, offerts par la nièce de Thérèse et sur le crédit d'une veuve de ses amies.

Cependant on alla trouver le père provincial des Carmes. Ce religieux, dont la piété était fort solide, approuva leur dessein; il les assista même de ses conseils et de ses soins, et leur promit de recevoir le nouveau monastère au nombre de ceux qui étaient sous sa conduite.

Avant que le provincial se fût déclaré si favorablement, Thérèse avait écrit à S. Pierre d'Alcantara, qui la confirma fortement dans sa résolution, et en avertit l'évêque d'Avila. Elle en écrivit aussi au père Louis Bertrand, de l'ordre de Saint-Dominique, qui demeurait alors à Valence, et il l'engagea fort à cette entreprise.

De si beaux commencements effrayèrent le démon, et il répandit partout l'esprit de discorde. On sut bientôt dans la ville ce nouveau dessein, et dès que la chose fut publique, on n'entendit de toutes parts que des railleries sur l'extravagance de l'entreprise, et des médisances contre celles qui l'avaient formée. Cela même fut si loin, que madame Guyomar étant allée le matin du jour de Noël trouver son confesseur, il la renvoya comme indigne de recevoir l'absolution, et comme étant la cause d'un si grand scandale.

Thérèse comprit que, pour apaiser ces murmures, il fallait recourir à l'autorité de quelque personnage de grande considération. Ainsi, de crainte que les pères de la Compagnie de Jésus, nouvellement établis dans Avila, peu connus et peu à leur aise

encore, ne fussent molestés, s'ils paraissaient donner leur protection à ce nouveau projet de réforme, elle alla avec madame Guyomar trouver le père Yvagnez, homme illustre par sa doctrine et par sa vertu, l'esprit le plus éclairé qu'il y eût en ce lieu, et peut-être dans tout son ordre, ordre de Saint-Dominique, et dont la réputation devait être d'un très-grand poids sur ceux qui s'opposaient à l'entreprise. On ne lui parla point des inspirations particulières qui avaient fait sur cela connaître les volontés divines ; car elles voulaient être déterminées par les lumières ordinaires des théologiens.

Ce religieux était déjà prévenu par quelques personnes qui s'étaient bien attendues qu'on le consulterait, et un des plus considérables officiers de la ville l'avait averti de ne pas donner son approbation à ce dessein. Le père Yvagnez était lui-même persuadé que l'exécution en était impossible : mais, pour ne point d'abord contrister ces dames, il se chargea d'examiner cette affaire, et leur demanda huit jours pour y penser plus à loisir, très-résolu néanmoins de les en détourner ensuite. Outre le peu de vraisemblance que ce père voyait au succès de l'entreprise, il considérait encore combien Thérèse avait d'obstacles à combattre : les plaintes du monastère de l'Incarnation, les contradictions des pères Carmes, la résistance de la noblesse, l'opposition des magistrats et les murmures des peuples. Cependant, dès qu'il eut fait un peu de réflexion sur la chose, elle lui parut une inspiration divine, et quand Thérèse vint le retrouver avec son amie, il leur dit qu'elles devaient suivre ce dessein, et que si quelqu'un s'y opposait, on n'avait qu'à le lui envoyer.

Cette réponse encouragea ces dames. On fit le prix d'une maison pour l'acheter, et l'on en devait signer le contrat le lendemain ; mais les oppositions de la ville et du couvent de l'Incarnation firent un si grand éclat, que le père provincial, effrayé de tant d'ennemis, sous prétexte que les revenus seraient trop modiques et trop peu assurés, refusa la permission qu'il s'était engagé de donner, et retira sa parole.

Quoique Thérèse, pour en venir si avant, eût essuyé bien des combats et bien des peines, dès qu'elle eut appris par madame Guyomar le refus du provincial, elle se tint en repos sans plus se donner aucun mouvement pour cette négociation, ce qui fut une belle preuve de son obéissance.

Alors tout le monde commença à parler d'elle avec moins d'estime ; on la regarda comme une femme sans jugement. Toutes les religieuses de l'Incarnation s'irritèrent contre elle, comme si leur réputation eût été attaquée par cette nouvelle entreprise, et il y en eut qui allèrent jusqu'à dire qu'elle devrait être enfermée dans une prison. On lui venait dire en tremblant que les temps étaient fâcheux, et que l'on pourrait bien lui susciter quelque méchante affaire, et donner avis aux inquisiteurs de sa conduite.

Elle souffrit tout avec patience, croyant avoir obéi à Dieu, et cette pensée suffisait pour la calmer, et même pour la réjouir. Ainsi, quoiqu'elle se désistât de toutes poursuites, elle ne perdit néanmoins jamais la confiance que la promesse de Jésus-Christ s'accomplirait. Toutes ses plaintes se réduisirent à dire à Dieu dans sa prière : *Pourquoi, Seigneur, me commandez-vous des choses qui paraissent impossibles ? Encore toute femme que je suis, si j'avais la liberté ! mais enchaînée de tous côtés, sans argent, et sans savoir où en prendre, ni pour les expéditions, ni pour autre chose, que puis-je faire, Seigneur ?*

Le père Alvarez n'avait pas paru d'abord d'un sentiment contraire à Thérèse ; mais dès qu'il sut le refus du provincial, il se déclara contre ce qu'elle voulait entreprendre, et lui écrivit qu'elle devait être maintenant persuadée par le mauvais succès, que tout son projet n'était qu'une rêverie, et que cela devait l'instruire pour l'avenir à ne plus penser à de telles entreprises, et à ne plus parler jamais de celle-là, dont toute la ville



avait été scandalisée. Cette lettre la toucha vivement; elle commença à craindre d'avoir été une occasion de péché à quelqu'un, à douter des inspirations qu'elle avait eues, et à hésiter même sur la vérité de toutes les révélations de sa vie passée. Dieu la consola dans ses inquiétudes; il la combla de faveurs nouvelles, mais lui ordonna de se soumettre à son confesseur pendant quelque temps.

Cependant le père Yvagnez et madame de Guyomar, qui, sur cette affaire, n'étaient soumis à l'obéissance de personne, poursuivaient conjointement et sans relâche le projet de la fondation; tandis que Thérèse, pour se tenir soumise à ses supérieurs, se tenait tranquille dans son couvent, où Jésus-Christ la fortifiait, et répandait sur elle toutes les douceurs de sa grâce.

Ces négociations demeurèrent suspendues pendant six mois. Au bout de ce temps, il vint au collège des Jésuites un nouveau recteur, plus favorable au dessein de Thérèse que le précédent, qui avait engagé le père Alvarez à s'y opposer. Celui-ci s'appelait le père Gaspar Salazar, dont la Sainte parle en plusieurs occasions comme d'un homme d'un très-grand mérite, et avec qui elle fut dans une étroite liaison. Il goûta d'abord l'avis du père Alvarez; mais il en changea bien vite, quand il eut examiné mieux la chose; et non-seulement il fut un des plus pressés pour le succès de cette entreprise, mais il fit revenir le père Alvarez à son sentiment. En sorte que trois ordres de l'Eglise contribuèrent à la réforme des Carmes : celui de Saint-François, par le père Pierre d'Alcantara; celui de Saint-Dominique, par le père Yvagnez, et celui des Jésuites par le père Salazar, recteur d'Avila.

Dès que Thérèse vit son confesseur dans son sentiment, elle amassa le plus d'argent qu'elle put; et, pour ne pas faire éclater imprudemment sa négociation, elle écrivit à sa sœur d'envoyer son mari à Avila pour y faire le marché de la maison, comme si ce devait être pour lui. Son beau-frère lui rendit volontiers ce service. Il vint d'Albe, où il faisait sa demeure avec sa famille, et l'édifice fut commencé le dixième d'août 1561. Thérèse engagea sa sœur à venir peu de temps après; mais, de crainte qu'on ne se défiât de quelque chose, elle recommanda à cette dame de laisser entendre aux habitants qu'elle venait fixer son séjour à Avila, et que cette maison s'ajustait pour elle. De cette sorte elle eut inspection sur l'ouvrage, et le visitait souvent, pour animer les ouvriers à l'expédition.

Nous ne taïrons point ici un miracle attesté dans les informations juridiques ordonnées par le Pape pour la canonisation de la Sainte. Ce fut au sujet du fils unique de sa sœur. Cet enfant n'avait que cinq ans, et un jour que son père revenait à la maison, il le trouva étendu sans mouvement et déjà froid, sous les débris d'un pan de muraille qui était tombé, et qui l'avait écrasé pendant qu'il jouait. Le père le relève, il l'embrasse, il l'appelle; mais l'enfant n'avait plus ni signe de vie ni sentiment. Aussitôt ce père affligé, ne sachant pas trop ce qu'il faisait, apporta son fils à sainte Thérèse, au monastère de l'Incarnation. Cependant la mère, qui entendit les clameurs des domestiques, se contraignit quelque temps par honnêteté pour une dame de condition qui lui rendait alors visite : mais ne pouvant plus se contenir, parce qu'elle se doutait de ce malheur, elle n'en fut pas plus tôt éclaircie, qu'elle s'abandonna aux cris les plus douloureux, et dans le transport de son désespoir elle accourut auprès de sa sœur. L'enfant était entre les bras de Thérèse, qui, voyant la mère dans une si violente agitation, l'exhorta fort à s'apaiser. Plusieurs personnes étaient présentes, et dans un profond silence attendaient les suites de cet événement. Thérèse, ayant baissé son voile, approcha son visage de l'enfant, et demeura quelque temps en cet état. Elle poussa intérieurement vers Dieu des gémissements et les plus ardents soupirs, afin qu'il daignât épargner une si grande affliction à ceux dont il voulait bien se servir pour l'éta-

blissement de son nouveau monastère. Aussitôt l'enfant, comme revenu d'un profond sommeil, porta ses petites mains au visage de la Sainte qu'il embrassa tendrement. Et alors Thérèse, comme si l'enfant se fût réveillé naturellement selon sa coutume, dit à la mère avec des paroles accompagnées de sa politesse et de sa prudence ordinaires : *Lh ! grand Dieu, ma sœur, à quel excès de trouble vous abandonnez-vous ? tenez, voilà votre enfant réveillé, embrassez-le tout à votre aise.*

Comme on remarqua dans la suite que Thérèse n'aimait pas qu'on lui parlât de cette aventure, on ménagea sur cela sa modestie ; mais l'on ne put empêcher Gonzales (c'était le nom de l'enfant), que l'on en avait instruit, de dire quelquefois à sa tante, quand il fut plus âgé, qu'elle était obligée de lui faire faire son salut en sûreté, puisque sans elle il serait déjà dans le ciel. Il expérimenta durant sa vie la fidélité de sa tante à prier pour sa sanctification ; car il mourut trois ans après elle, en sa vingt-huitième année, et fit paraître à sa mort de grands témoignages de sa vertu.

Thérèse ne laissait pas d'être incertaine à qui elle obéirait, ou à son provincial, ou à l'évêque ; mais Dieu lui inspira de suivre plutôt ce que lui prescrirait son prélat Alvare de Mendoza, qui entraînait sérieusement et ardemment dans cette affaire, et qui envoya au Pape pour obtenir qu'on lui en laissât l'administration. Ainsi elle se calma sur ce point, et crut que, dans les commencements, il fallait ne se déclarer à personne de suspect ; car, quoiqu'on n'aperçût plus de mouvements au dehors pour cette entreprise, on ne l'avait pas oubliée, et l'on en blâmait toujours Thérèse dans l'occasion. Un jour qu'elle était à un sermon avec sa sœur, le religieux qui prêchait parla contre les révélations fausses et leurs mauvaises suites. Il attaqua Thérèse ouvertement, et la reprit avec aigreur en public, comme si elle eût commis le plus grand péché du monde d'avoir ce dessein : mais tout cela ne l'inquiétait guère.

Tandis que l'œuvre s'avancait sourdement, et se poursuivait avec ferveur, une muraille bâtie sur d'excellents fondements, et soutenue par des arcs-boutants solides, fut renversée durant une nuit ; et comme on ne put jamais connaître la cause de cet accident, on ne l'attribua qu'au démon, qui ne pouvait souffrir les progrès de cette entreprise. Le beau-frère de la Sainte, qui présidait au travail des ouvriers, les reprit de leur mauvaise construction, et se préparait à les contraindre de refaire le mur à leurs frais, mais la Sainte l'avertit de ne les y pas obliger, et lui dit que ce malheur était l'effet de la colère et de la malice du démon.

Cette chute de muraille découragea beaucoup madame de Guyomar ; elle vint trouver la Sainte, et lui dit que peut-être Dieu n'approuvait pas leur entreprise, puisqu'une muraille si forte et si bien bâtie s'était renversée contre toute apparence. Thérèse, sans s'émouvoir, lui répondit d'un air agréable, mais sérieux : Si la muraille est renversée, il faut la relever. Aussitôt la dame fut alarmée, et elle envoya un courrier à sa mère pour lui demander l'argent qu'il fallait pour le rétablissement de ce mur.

Rien ne faisait perdre courage à Thérèse ; elle craignait seulement que le père provincial, par quelque voie indirecte, n'eût connaissance de ce qu'on négociait, et ne lui défendit d'aller plus loin : mais Dieu même apporta remède à cette crainte.

Un des premiers seigneurs de la Castille (Avias Parlo) mourut à Tolède. Sa femme, qui était sœur du duc de Medina-Celi, en fut si vivement affligée, que rien n'était capable de la consoler. Elle entendit parler de Thérèse comme d'une personne éminente en vertu, que les grâces de son humeur rendaient aimable à tout le monde, et qui, selon ce qu'on en disait, devait être très-capable de contribuer au soulagement de ses peines. L'envie qu'elle eut de la voir la fit écrire au provincial des Carmes, pour le prier de donner à la Sainte la permission de venir passer quelques jours

avec elle. Ce père, ravi d'avoir occasion d'obliger une dame de cette importance, écrivit du lieu où il était à Thérèse qu'elle allât trouver cette dame au plus tôt. Elle reçut la lettre la veille de Noël, et tous ceux à qui elle la montra, et qui savaient le secret de ses affaires, lui dirent qu'elle les allait entièrement ruiner si elle partait, et que sa présence était absolument nécessaire à Avila. Thérèse, qui crut voir la volonté de Dieu dans l'ordre de ses supérieurs, ne s'arrêta point à ces raisonnements ; outre que Jésus-Christ l'avait intérieurement avertie de partir avec confiance, et l'avait instruite que son absence était nécessaire au succès de son entreprise, jusqu'à ce que les nouvelles de Rome fussent arrivées. Ainsi l'après-dîner du lendemain, propre jour de la fête, elle partit avec son beau-frère, qui l'accompagna sur la route, pour lui rendre les services dont elle pouvait avoir besoin dans une saison si rigoureuse.

Les gens qui n'entraient point dans les mystères de la négociation, la voyant entreprendre un voyage de plus de vingt lieues, crurent qu'elle ne pensait plus à son œuvre, et l'on recommença de nouveau à faire des railleries de sa conduite. Cependant elle arriva heureusement à Tolède, où elle reçut bien des caresses de cette dame, qui ne fut pas long-temps à s'apercevoir combien la compagnie de la Sainte lui était utile. Sa naissance et le commerce du grand monde lui avaient donné des manières nobles et polies qu'elle mettait à tout moment en usage pour prévenir Thérèse par mille témoignages d'une tendre amitié. La Sainte en était confuse, et s'en trouvait embarrassée. Cependant sa conversation et ses exemples firent beaucoup de bien dans cette maison. Les personnes qui venaient souvent y rendre visite étaient, dit la Sainte, d'un si haut rang, que j'aurais dû tenir à honneur de les servir : je vivais néanmoins, et je parlais avec elles aussi librement que s'il n'y eût point eu de différence entre elles et moi.

Thérèse était bien éloignée de flatter cette dame par des discours qui pussent la nourrir dans une fausse idée de son élévation. *Quelquefois, dit-elle, je l'entretenais des réflexions que je faisais sur les avantages de mon état au-dessus du sien. Je considérais qu'elle était femme comme moi, sujette, au milieu de sa grandeur, aux mêmes faiblesses et aux mêmes passions ; et je conclus de là, devant elle, combien peu l'on doit être touché de ces grands titres du siècle, puisque, plus l'on est élevé, plus on a d'inquiétudes et de peines. La seule application à soutenir la dignité de son état ne laisse pas vivre un moment en repos. On mange hors de temps et de règle, parce qu'il faut que tout aille conformément à la qualité, et non selon le tempérament et les besoins ; il faut souvent se régler plutôt par sa condition que par son goût : cela me fit concevoir une si grande aversion de cet état de grandeur, que je disais en moi-même : Dieu me garde de tous ces malheureux assujétissements !*

Tout ce qu'il y avait de personnes au service de cette dame, depuis les premiers officiers jusqu'aux domestiques les plus subalternes, profitèrent du séjour que Thérèse fit à Tolède ; elle leur inspira le goût de la piété, régla les heures de leur loisir, et leur donna des occupations sanctifiantes ; mais elle dit qu'elle se trouva beaucoup fatiguée d'avoir à tout moment à les accorder dans les rencontres où la jalousie et l'intérêt mettaient entre eux de la division.

Dieu continuait de répandre sur elle ses faveurs, comme il avait fait dans son monastère ; et pour satisfaire à la reconnaissance qu'elle en avait, elle ne manquait aucune occasion de porter les âmes à la vertu.

Un jour elle fut à la messe aux Dominicains, où elle apprit qu'un religieux de cet ordre, qu'elle connaissait, était alors dans la ville ; elle demanda à le voir, parce qu'elle avait remarqué autrefois en lui bien des dispositions à s'avancer dans les voies de la contemplation ; mais elle s'aperçut, par leur entretien, qu'il y avait fait de très-grands

progrès. Comme elle avait pour lui beaucoup d'estime, elle fut si touchée de l'accroissement de ses lumières, que, pressée du désir qu'il en reçût encore davantage, elle pria Jésus-Christ de l'éclairer toujours de plus en plus. *Vous ne devez point, dit elle, Seigneur, me refuser cette grâce; car cette personne est toute propre à être de nos amis. O bonté! ajouta-t-elle aussitôt, ô condescendance infinie de mon Dieu, qui ne prend pas garde aux paroles, mais qui considère seulement le zèle et l'affection d'où elles partent, et qui souffre qu'une misérable créature telle que moi s'exprime si hardiment devant une si haute majesté. En ces occasions c'est l'amour qui parle, et non pas moi.*

Une personne très-dévote et très-attachée aux religieux du Mont-Carmel, qui s'en allait à Rome pour demander la permission de fonder un monastère de Carmélites réformées, ayant appris que Thérèse était à Tolède, se détourna beaucoup de sa route pour la venir voir. La Saint, qui n'était pas encore bien instruite des anciennes constitutions de son ordre, ne savait pas, avant que d'avoir entretenu cette personne, que la règle ordonnait, avant la mitigation, que les maisons n'eussent pas de revenu. Cette ouverture lui fit plaisir, et la détrompa de l'erreur où elle avait été de croire que les rentes bien fondées empêchaient les inquiétudes; au lieu, dit-elle, de considérer les grands soins et les embarras que la propriété des possessions entraîne avec elle. Elle en écrivit à ses amis d'Avila, qui s'opposèrent fort à sa résolution: mais elle fut confirmée dans son sentiment par le conseil de saint Pierre d'Alcantara, qui l'exhorta fort à ne pas faire autrement, et lui exposa avec éloquence tous les avantages de la pauvreté. D'ailleurs elle eut sur cela des inspirations si fortes, et qui la convainquirent si clairement que c'était la volonté de Dieu, qu'elle ne s'arrêta plus aux raisonnements qu'on lui faisait pour l'en détourner.

Depuis long-temps Thérèse, pour obéir à un de ses confesseurs, avait commencé d'écrire toutes les particularités de sa vie, mais n'avait pas continué. Comme, durant son séjour à Tolède, elle se trouva un peu plus libre, elle acheva, pour satisfaire au père Yvagnez, qui la pressait fort de lui découvrir tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance. Ce célèbre dominicain lui avait rendu de si grands services sur les perplexités de son âme, et pour l'affaire du nouvel établissement, qu'elle ne put jamais le refuser.

Si, lorsque la Sainte composa cet écrit, elle eût été moins gênée par divers assujétissements, il y aurait dans son histoire plus de précision et d'exactitude: mais c'est à son peu de loisir, aux détails étrangers qu'on exigeait d'elle, à la prompte expédition qu'on lui demandait, à l'impossibilité de la révision, qu'il faut attribuer les digressions et les redites, qui rendent quelquefois l'ouvrage un peu languissant. Tout y plaît d'ailleurs; l'éloquente naïveté des narrations, la peinture des caractères, l'expression des sentiments, les traits brillants d'un génie heureux, enfin l'élévation et la vivacité du style, surtout dans une langue tout-à-fait propre aux métaphores, et susceptible de tout l'ornement des figures. Voici la lettre qu'elle écrivit au père Yvagnez en lui envoyant sa relation:

Le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon révérend père, ainsi soit-il.

Je ne ferais point trop mal de vous exagérer le mérite de mon obéissance pour vous obliger de me recommander à Dieu avec plus de zèle: car quelle peine n'ai-je point eue à me voir dépeinte sur ce papier, et à me retracer l'idée de toutes mes misères! Je puis dire néanmoins avec vérité que j'ai plus souffert encore à déclarer les grâces du Seigneur que mes péchés. Je me suis fort étendue, suivant vos ordres, à condition que vous déchirez ce qui ne vous paraîtra pas bien, comme vous me l'avez promis. Je n'avais point achevé de relire cet écrit quand vous l'avez envoyé chercher; peut-être y trouverez-vous bien des choses mal expliquées; d'autres qui seront répétées. J'ai eu si peu de temps, que je ne pou-

rais revoir ce que j'avais fait. Je vous prie, avant que de l'envoyer au père maître d'Avila, de le corriger et de le faire transcrire, de crainte que quelqu'un ne reconnaisse mon écriture. Je serai fort aise qu'il le voie, et en le commençant j'ai eu intention qu'il en jugeât. S'il me croit dans le bon chemin, j'en serai extrêmement consolée. Voilà tout ce que je puis faire et tout ce qui dépend de moi. Usez-en, mon révérend père, en toutes choses comme il vous plaira; et souvenez-vous que vous voilà engagé à ne pas abandonner une personne qui remet son âme entre vos mains. Je recommanderai la vôtre au Seigneur tant que je vivrai. Vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir que de vous hâter d'avancer de plus en plus dans son service. Vous avez déjà bien commencé, mais vous verrez dans cette relation combien il est avantageux de se donner tout entier à celui qui se donne à nous sans réserve; qu'il soit à jamais béni. J'espère de sa bonté que vous et moi nous verrons un jour les grandes miséricordes qu'il nous a faites; et que nous le louerons éternellement dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

La Sainte retoucha cet ouvrage dans la suite, et l'arrangea avec un peu plus de méthode, et tel que nous l'avons aujourd'hui, par ordre du père Garcie de Tolède, qui était devenu son confesseur.

Après que Thérèse eut été plus de six mois chez cette dame, l'ordre de son provincial fut changé en une permission de revenir à Avila, ou de demeurer encore à Tolède. Comme on travaillait à l'élection d'une prieure au monastère de l'Incarnation, elle appréhendait qu'on ne jetât les yeux sur elle, et ce n'était pas sans fondement, car tous les suffrages se réunissaient pour lui donner cette charge, tant par l'amitié qu'on lui portait, et la connaissance qu'on avait de ses talents, que par l'envie de la fixer à cette place, et de lui ôter les idées de son dessein.

Ces conjonctures l'embarrassèrent, et elle voulait différer son retour sous prétexte des grandes chaleurs qui rendaient le voyage plus pénible : mais Dieu lui fit connaître dans l'oraison que rien ne devait la retarder; qu'elle était nécessaire à Avila; qu'à la vérité elle devait se préparer à une croix bien pesante; mais qu'elle prit courage, et qu'il ne l'abandonnerait pas.

La voix de Dieu se faisait souvent entendre à Thérèse d'une manière si claire qu'elle ne pouvait s'y méprendre, et si nous ignorons les ressorts de cette opération divine, nous comprenons du moins que, dans une âme pure et bien dégagée des objets sensibles, la vérité se manifeste avec plus de certitude que tout ce que l'on peut connaître par l'entremise des sens. La Sainte alla trouver son confesseur, qui était un jésuite de Tolède; elle lui dit son inspiration, et qu'elle craignait que cette pesante croix ne fût la supériorité de son monastère. Ce père, qui ne savait comment calmer son inquiétude, lui conseilla de partir sans délai, malgré les chaleurs excessives; car c'était au milieu de l'été.

Quand la dame chez qui Thérèse demeurait vit qu'elle était résolue à partir, la douleur qu'elle en eut fut si violente, que ce fut pour la Sainte une autre espèce de tourment d'avoir à soutenir son affliction, et à se vaincre elle-même sur les attendrissements que sa reconnaissance ordinaire lui causait. Elle dit que lorsqu'elle fait réflexion à l'attachement que cette dame avait pour elle, la permission qu'elle en obtint pour s'en aller lui parut un miracle.

Après qu'elle eut surmonté toutes les peines que lui causait ce départ, elle se mit en route pour Avila. *J'avais*, dit-elle, *mon chemin gaiement, fort résolue à tout ce que Dieu voudrait m'envoyer.* Elle arriva très-promptement; si elle eût différé un peu davantage, ou se fût arrêtée quelque part, elle eût tout-à-fait perdu l'occasion de faire son établissement.

Ce n'était donc pas pour la supériorité de l'ancien monastère, mais pour la fonda-

tion du nouveau, qu'il fallait tant se hâter : car les lettres du Pape qui donnaient à l'évêque l'administration de cette affaire, arrivèrent à Avila le même jour que la Sainte. Saint Pierre d'Alcantara y était alors ; et par le poids de son autorité, et surtout par la déférence que l'évêque avait pour lui, il donna un grand mouvement à cette entreprise ; car ce prélat avait peine à consentir que ce nouveau monastère s'établît sans rente : mais saint Pierre d'Alcantara l'y détermina si bien, qu'il s'y porta dans la suite avec ardeur.

Ce merveilleux saint ne survécut guère à l'achèvement de cette œuvre, et au bout de quelques jours il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses austérités et de ses vertus. Il semble qu'il n'avait été retenu sur la terre que jusqu'au retour de Thérèse. Elle eut une connaissance particulière de son éminente sainteté, et les impressions qu'elle fit sur elle l'ont obligée d'en rapporter quelques circonstances dans l'histoire de sa propre vie. Elle avait appris de lui-même qu'il passa quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie, tant de jour que de nuit, et que de toutes les austérités qu'il avait pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait paru dans le commencement la plus grande ; que pour ce sujet il était toujours debout ou à genoux, et que, durant le peu de temps qu'il s'asseyait pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur. Quand il aurait voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme on le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps il ne couvrit jamais sa tête, et la tint toujours exposée aux ardeurs du soleil et aux incommodités de la pluie et du froid ; il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe, qu'il quittait dans les grands froids, et ouvrant sa porte et sa fenêtre, afin que les refermant ensuite, et reprenant son manteau, il donnât quelque soulagement à son corps. Il ne mangeait d'ordinaire que de trois jours en trois jours ; et disait à la Sainte, qui s'en étonnait, que cela n'était pas impossible quand on s'y accoutumait durant sa jeunesse. Il passa trois ans dans un monastère de son ordre sans connaître aucun des religieux qu'à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour rien regarder, et n'allait dans les divers endroits de la maison qu'en suivant les autres. La même chose lui arrivait par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme ; et il disait à Thérèse que du moins, s'il les regardait, c'était sans les voir.

Lorsqu'elle le connut, il était déjà fort âgé, et si atténué, si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât : mais sa grande sainteté ne le rendit point farouche, et il avait l'entretien fort doux et fort agréable. La Sainte dit qu'elle prenait plaisir à parler de cet homme incomparable, et nous n'aurions pas suivi ses sentiments si nous n'en eussions dit quelque chose.

Il y eut une conduite de Dieu bien marquée dans la maladie qui arrêta le beau-frère de Thérèse à Avila : lorsqu'il se disposait à s'en aller, il se vit obligé de garder le lit autant de temps qu'il fallait pour donner à notre Sainte un prétexte honnête de sortir souvent de son monastère afin de faire avancer l'ouvrage ; car personne n'y veillait depuis que sa sœur était partie, et que madame Guyomar était absente, pour mieux tenir leur dessein caché. Ainsi, quand la chose fut venue en tel état qu'on n'avait plus besoin du beau-frère, il dit à Thérèse en plaisantant : Je crois qu'il n'est pas nécessaire que ma maladie soit plus longue ; et en effet, le lendemain il fut guéri.

Thérèse comprenait combien il importait de presser l'ouvrage, mais elle eût été bien embarrassée pour l'achever, si, dans le temps qu'elle se vit manquer tout-à-fait

d'argent, un de ses frères, qui demeurait aux Indes depuis trente-quatre ans, ne lui eût envoyé une somme considérable lorsqu'elle s'y attendait le moins. Elle reçut ce secours comme un présent du ciel, et dans la réponse qu'elle fit à son frère, lettre 290 de la Sainte, elle lui marque que cet argent était venu fort à propos. Jamais, dit Palafox à cette occasion (note sur cette lettre), il ne vient à contre-temps, si ce n'est quand on le reçoit pour le garder, et que l'avarice l'emprisonne : mais ce n'était pas là l'usage que la Sainte en voulait faire. Elle fit accommoder le lieu qui devait servir d'église, et les dedans le mieux qu'on put, mais tout se trouvait pourtant fort petit et fort pauvre. Je n'eus pas peu de peine, dit-elle, soit pour ménager les uns et les autres, soit autour du malade, soit autour des ouvriers pour faire donner incessamment à l'édifice quelque forme de maison religieuse.

Le bref de Rome avait été expédié au nom de madame Guyomar par ordre du pape Pie IV en l'année 1562 ; quelques personnes se doutaient de toute cette négociation ; mais, comme elles n'en avaient pas de preuves sûres, elles ne pouvaient rien faire pour s'y opposer.

Quand tout fut mis en bon ordre, Thérèse commença de s'occuper encore plus de l'édifice spirituel que du matériel ; elle choisit quatre filles, destituées à la vérité des biens de la fortune, mais très-riches en vertus, pour être les quatre colonnes de ce temple. C'était des filles d'un très-bon esprit et de beaucoup de courage, telles qu'il fallait être pour un établissement de cette nature. Enfin, le 24 août de l'année 1562, Thérèse, accompagnée de deux religieuses de l'Incarnation, ses parentes, qui se trouvaient alors hors de leur couvent, fit donner l'habit à ces quatre filles par le docteur Dace, après qu'il eut solennellement consacré l'église, et qu'il y eut mis le Saint-Sacrement. Voilà de quelle manière se fit le premier monastère des Carmélites réformées qui fut consacré sous l'invocation de saint Joseph, dont nulle autre église ne portait encore le nom. La sœur et le beau-frère de la Sainte, Gonzales Daranda, Julien d'Avila, François de Saleède, et ses autres amis particuliers qui avaient la connaissance de son dessein, furent présents à cette cérémonie.

Quand la Sainte eut mis tout en ordre, elle ne songea plus qu'à retourner au monastère de l'Incarnation, dans l'espérance de revenir à celui de sa réforme, quand le provincial le lui aurait permis. Comme elle n'avait rien entrepris dans cette négociation que par le conseil, et après l'examen des plus célèbres théologiens, pour ne rien faire avec imprudence, elle avait lieu d'espérer que son supérieur ne lui refuserait pas son agrément. Quand elle eut bien considéré l'heureux accomplissement de ses desirs, à peine pouvait-elle contenir les transports de sa joie : elle voyait la fidélité des promesses de Jésus-Christ, le titre de Saint-Joseph donné à sa nouvelle église, l'acquisition de quatre jeunes religieuses remplies de ferveur et de vertus ; c'en était assez pour lui donner une satisfaction parfaite : mais l'ennemi du salut des hommes ne put la voir si contente sans en être au désespoir. Ainsi Dieu permit que tout-à-coup l'esprit de la Sainte fût enveloppé d'épais nuages. Elle se sentit agitée de crainte, de soupçons, d'ennuis, et de mille autres sentiments affreux. A cela vint se joindre l'incertitude cruelle, si elle n'avait point agi contre l'intention de son provincial, si la vertu d'obéissance n'avait point été méprisée ; si ces jeunes filles pourraient supporter une si grande austérité de vie ; si elles auraient de quoi se nourrir ; si elle-même, infirme comme elle était, pourrait subsister sans être secourue des autres religieuses de son premier couvent, avec qui elle avait si familièrement vécu ; si ce n'était point le démon qui l'était venu troubler dans son cloître, où elle jouissait d'un profond repos, uniquement appliquée à la méditation des choses divines. Un moment auparavant elle était comblée de joie, et maintenant elle succombe à sa tristesse.

Toutes les promesses et toutes les faveurs de Jésus-Christ, toutes les décisions des hommes sages, tous les témoignages de la divine miséricorde étaient évanouis de sa mémoire aussi entièrement que si jamais elle n'en eût fait l'expérience. C'est ainsi que le Seigneur éprouve les grandes âmes ; aussi Thérèse eut-elle presque toute sa vie quelque chose à combattre, afin que les grâces extraordinaires qu'elle recevait ne lui ôtassent point la vue des misères de la condition humaine, et qu'elle ne pût pas dire dans son abondance : Je ne serai jamais ébranlée. Mais il faut l'entendre parler elle-même en cette occasion. La foi, dit-elle, et toutes les autres vertus étaient en moi si affaiblies, et leurs opérations tellement suspendues, que je n'en pouvais tirer aucunes forces pour me défendre de tant d'attaques ; je commençai à douter si je pourrais supporter une si rude pénitence, avec tant d'infirmités ; si je pourrais me résoudre à m'enfermer dans une si petite maison ; je me représentai que j'en quittais une grande et agréable où j'avais toujours été si contente, où j'avais tant de bonnes amies ; que les personnes qui étaient ici avec moi ne seraient peut-être pas à mon gré ; que je m'étais engagée à bien des choses capables de me porter au désespoir ; que peut-être le démon avait prétendu par là m'ôter la paix et la tranquillité de mon cœur ; que je ne pourrais plus faire oraison dans le trouble et dans l'inquiétude ; et que je m'exposais à me perdre. J'avais l'esprit tellement rempli de tout cela, et d'autres choses de pareille nature, qu'il n'était pas possible d'en détourner ma pensée ; et d'ailleurs mon âme était plongée dans une telle amertume, et dans de si noires ténèbres, que je n'ai point de termes pour m'en expliquer.

En cet état je m'en allai devant le Saint-Sacrement, mais, d'y faire aucune prière, cela n'était pas en mon pouvoir ; et je n'avais au cœur et à la bouche qu'une voix de plainte comme si j'eusse été à l'agonie. De plus, je n'osais en parler à personne : car depuis le départ du père Alvarez, je n'avais point encore de confesseur arrêté. O mon Dieu, dans quelle misérable vie sommes-nous ici, où il n'y a ni contentement assuré, ni bien qui ne soit sujet au changement ! Il n'y avait qu'un instant qu'il me semblait que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre ; et un moment après la même chose qui avait fait ma joie me causait un si affreux tourment, que je ne savais que faire de moi. Oh ! si nous faisons une sérieuse attention à tout ce qui se passe ici-bas, chacun connaîtrait par expérience qu'on doit bien peu se mettre en peine d'y avoir de l'affliction ou de la joie !

Thérèse a bien raison de dire que dans toute sa vie, elle n'eut guère de trajet plus rude à essayer que celui-là. Elle fut une demi-journée dans cette situation douloureuse ; mais au milieu de ces perplexités cruelles, un rayon de lumière divine vint à paraître, qui, dissipant l'orage, fit connaître l'auteur du trouble.

Alors elle se ressouvint de sa première fermeté, et de cette résolution qui lui avait fait désirer de servir Dieu au milieu des peines et des obstacles ; ainsi, pour s'affermir encore plus, elle promit aux pieds de Jésus-Christ, qu'après avoir fait auprès de son supérieur toutes ses diligences et tous ses efforts pour obtenir de lui de se renfermer au plus tôt dans le monastère nouvellement construit, elle y ferait vœu de garder fidèlement la clôture. Dès qu'elle eut fait cette prière, la sérénité revint dans son âme ; l'ennemi s'enfuit avec honte ; elle se félicita de s'être ainsi engagée, et la joie qu'elle en eut ne la quitta plus. Je restai, dit-elle, fort fatiguée de ce combat : mais dès que j'eus reconnu que c'était un jeu du démon, je n'en fis que rire. Je crois que Notre-Seigneur permit cette attaque pour me faire connaître la grâce particulière dont il m'avait prévenue, et de quelle peine il m'avait exemptée quand il avait permis que, depuis vingt-huit ans que je suis religieuse, je n'eusse jamais été un moment mécontente de l'être.

Cependant, dès qu'on vint à savoir que le monastère était établi, d'abord on en

mon Dieu ; mais au bout de quelques heures les cantiques de louanges furent interrompus : il s'éleva partout un grand murmure ; les plus considérables citoyens regardèrent cet établissement comme un mauvais présage , et crurent que leur ville serait renversée si le monastère n'était abattu.

Thérèse , qui ne savait pas ce soulèvement , fatiguée des travaux de la nuit précédente , et des peines d'esprit qu'elle avait essuyées , voulut un peu se reposer après le diner ; cela lui fut impossible : car dès qu'on eut su ce qui était arrivé le matin , la prieure de l'Incarnation , pour apaiser le bruit , envoya ordre à Thérèse de revenir sur-le-champ dans son monastère. A peine eut-elle reçu ce commandement , qu'elle dit adieu à ses quatre novices , désolées de la voir partir , et en ayant nommé une pour être à la tête des trois autres , elle se rendit à son couvent. Elle crut qu'on l'allait mettre en prison , mais ne s'en inquiéta pas beaucoup. Dès qu'elle eut pourtant rendu compte de ses actions , la prieure s'apaisa un peu.

Comme on avait envoyé un courrier au père provincial pour lui apprendre ce que Thérèse avait fait , il vint aussitôt , et fit appeler la Sainte. Elle dit qu'allant trouver ce bon père , elle repassait dans son esprit les innocents artifices dont elle s'était servie pour lui cacher sa négociation , et qu'à cette idée elle ne pouvait s'empêcher de rire quand elle parut devant lui.

Le provincial la réprimanda sévèrement , et les religieuses mal intentionnées exagérèrent beaucoup les défauts de sa conduite. Thérèse à tout cela ne répondait rien , suivant la résolution qu'elle avait prise. Mais enfin le provincial l'obligea de parler ; et elle fit le récit de toute cette affaire si ingénument et si franchement , que ni le père ni les religieuses n'eurent plus rien à lui objecter.

Cependant ayant cherché l'occasion dans la suite d'entretenir le provincial en particulier , elle lui fit un ample détail de toutes choses , qui l'éclaircit parfaitement. Il lui témoigna beaucoup d'affection , lui fit bien des honnêtetés , et lui promit qu'il contribuerait aux avantages du nouveau monastère dès que l'émotion de la populace serait apaisée.

La ville fut durant trois jours dans une aussi grande agitation que si elle eût été assiégée par les ennemis. L'artisan quittait sa boutique , le bourgeois sa maison ; les fainéants couraient de rue en rue. Il faisait beau voir une pauvre fille livrée à la contradiction d'une ville entière , et de tous les corps qui la composaient ; contrariée par les ecclésiastiques et par le peuple ; devenue la fable du public , et la risée de tout le monde ; sans compter ce qu'elle souffrait de la part de ses religieuses. Je ne comprends pas , dit-elle , comment on pouvait s'imaginer que trois ou quatre religieuses enfermées pussent porter un si grand préjudice à toute une ville.

Le gouverneur , le maire et les échevins , les principaux habitants , les théologiens , les jurisconsultes , s'assemblèrent , pour conférer sur cet événement , qu'ils regardaient comme une des plus importantes affaires ; les chefs de chaque communauté , les députés du chapitre de la cathédrale , deux religieux de chaque couvent se trouvèrent à la conférence. Ils résolurent dans leurs délibérations , que pour le salut de la ville il fallait renverser ce monastère , après en avoir enlevé l'Eucharistie ; et ils auraient sur l'heure exécuté leur jugement , si le père Bagnez , l'un des plus graves religieux de l'ordre de saint Dominique , et qui ne connaissait point alors Thérèse , ne se fût levé au milieu de l'assemblée , où il harangua après le gouverneur , pour s'opposer seul à leur décision , et leur faire entendre qu'il ne fallait pas tant se presser ; qu'on devait réfléchir prudemment à ce qu'on ferait , qu'on avait tout le temps d'attendre , et que cela regardait la juridiction de l'évêque. Il apporta plusieurs raisons , qu'il exposa

avec beaucoup de sagesse, et avec tant de douceur, que le dessein d'abattre ce monastère ne fut pas exécuté.

Cependant durant tout l'orage Thérèse n'avait d'autre liberté que celle de lever les mains au Ciel, et disait à Dieu : *Seigneur, cette maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite ; maintenant qu'il n'y a personne qui en prenne soin, c'est à vous de le faire.*

La ville était toujours fort émue : Thérèse, et ceux qui l'avaient servie dans cette œuvre, étaient chargés de malédictions. L'esprit de discorde se répandait dans tous les quartiers pour y exciter de nouveaux troubles ; et la Sainte, au milieu de ces soulèvements populaires, s'affermissait si bien dans la ferveur de l'oraison, que bien qu'elle sût tous les traits de calomnie qu'on lançait sur elle, son âme était aussi tranquille que si rien de tout cela ne l'eût regardée. L'on ne peut avoir de meilleure preuve que la lettre enjonnée qu'elle écrivit à madame de Guyomar, qui était à Torre en ce temps-là, pour la prier de lui acheter une cloche, et quelques missels, et de les lui envoyer. Ce n'est pas que de temps en temps elle n'eût quelques alarmes que le monastère ne fût détruit ; mais Dieu la rassurait aussitôt dans la prière.

Le peuple était toujours ardent à aigrir le gouverneur, qui, croyant que tout lui serait ouvert, vint au monastère, où il commanda aux quatre jeunes novices d'en sortir, ou qu'il ferait enfoncer les portes. Ces filles, que la Sainte avait instruites à ne pas trembler, répondirent honnêtement que ce n'était point au gouverneur, mais à l'évêque à donner un tel ordre, et que dès que le prélat leur commanderait, elles sortiraient aussitôt.

Cette réponse eut son effet, et calma le gouverneur. Il se retira, fit écarter la populace, apaisa le tumulte, et renvoya l'affaire à une justice réglée. Cependant il n'y avait personne qui voulût se charger des intérêts de ce monastère. Mais Julien d'Avila, très-saint prêtre et très-éclairé, se déclara son défenseur ; et comme on en avait appelé à Madrid pour les religieuses, on envoya un commissaire du conseil royal sur les lieux pour s'instruire des raisons des deux parties.

Tandis que toute la ville se déchainait contre cet établissement, sans que personne eût le crédit de le protéger, Thérèse du fond de sa solitude poussait des gémissements vers le Ciel, et au sortir de sa prière demeurait aussi tranquille que si elle eût eu la protection de tout l'univers.

Cette tempête dura six mois avec beaucoup de fureur, et c'était la croix que Jésus-Christ avait prédite à la Sainte lorsqu'elle était à Tolède, et qu'elle porta si courageusement. De crainte néanmoins que ces quatre religieuses ne manquassent de quelque chose dans le monastère, le docteur Dace, soutenu de l'évêque, en fit prendre soin hardiment. Elles furent pourvues de confesseurs et d'exhortations pour les animer et pour les instruire.

Le père Yvagnez, Dominicain, revint à Avila, où il était en grande réputation. Il employa son autorité pour ramener à la raison quantité de personnes prévenues, et leur inspira de meilleures intentions. Dès qu'il fut parti, on sollicita fortement l'évêque de faire avoir à Thérèse la permission de son provincial pour retourner au monastère de Saint-Joseph. Cela paraissait alors bien difficile ; néanmoins cette permission lui fut accordée. Ainsi vers la fin de l'année 1562, elle revint au couvent de sa réforme, et amena même avec elle quatre autres religieuses de l'Incarnation, dont il y en avait une qui fut élue prieure ; car Thérèse ne voulait pas l'être. On peut juger de la joie que cette petite troupe répandit dans cette maison naissante.

Le prélat ayant remarqué dans la suite combien Thérèse était propre au gouverne-

ment, et quelle était l'étendue de sa prudence, l'obligea de se mettre à la tête de ses sœurs. Dieu lui fit dans cette charge mille grâces nouvelles, qui témoignaient assez avec quelle complaisance il les voyait. Ce fut alors qu'on eut occasion de mieux connaître sa profonde sagesse. Elle donna à ses filles la forme de vie qu'elles devaient mener, et ne fit rien sans la participation de l'évêque. Elle mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison, et la mortification des sens. Elle établit la clôture exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens et les communications du dehors, et rendit les conversations du dedans fort courtes et fort rares. Elle ne permit à ses religieuses, pour se soulager dans leurs peines, que le recours aux consolations divines, qui ne leur manquèrent pas. Elle établit la pratique de vivre d'aumônes et sans revenus. Elle réforma l'habillement, changea l'étamine en grosse serge, les souliers en sandales, les matelas en paillasses, et la délicatesse des aliments en grossière nourriture.

Lorsque les choses eurent été réglées de la sorte, et avec tant de succès, la ville commença à se désister de ses poursuites, et l'on s'aperçut que le procès tombait de lui-même; ceux qui s'étaient élevés contre cette fondation avec plus d'empportement, y devinrent les plus affectionnés; et chacun avoua que la victoire de tant de traverses et de tant d'obstacles ne pouvait être que l'ouvrage de Dieu.

Aussitôt les aumônes se répandirent avec abondance dans le monastère : *Tout le monde, dit la Sainte, nous apporte, sans que nous demandions, et il ne nous manque rien. Nous gardons la règle telle que l'a dressée le père Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, confirmée, l'an 1248, par Innocent IV, la cinquième année de son pontificat.*

Mais ce qui étonna le plus, c'est que dans cette habitation nouvelle, il vint s'y renfermer plusieurs jeunes filles de condition, très-attachées au monde, entre lesquelles on distingua beaucoup deux nièces de la Sainte, dont l'une était celle qui lui avait offert mille ducats quand elles commencèrent à parler de ce projet.

Livre troisième.

Ce fut en ce temps-là que par ordre du père Dominique Bagnez, qui confessait alors la Sainte, elle composa le livre du *Chemin de la perfection*. Le style en est simple, mais noblement soutenu; les règles de la vie spirituelle y sont exposées nettement et solidement. Tout y exhorte à la pratique des vertus les plus épurées, mais surtout à l'amour de l'oraison.

Personne n'a parlé plus sainement ni plus judicieusement que Thérèse sur cette matière, qu'on doit toujours traiter avec beaucoup de précaution et de sagesse. On peut même dire que les fidèles des derniers temps, à un petit nombre près, ne connaissant plus la prière que sous l'idée d'un exercice de cérémonie, et purement extérieur, on est redevable à sainte Thérèse d'avoir non-seulement dissipé les ténèbres où la plupart des esprits se trouvaient enveloppés sur ce sujet, mais d'avoir encore inspiré le goût de la prière mentale, dont elle marque si nettement la nécessité, les motifs et les règles. Ce caractère l'a toujours distinguée des autres saints; dans le temps même qu'elle vivait encore, on reconnut déjà le fruit de ses instructions dans le public; et une infinité de personnes expérimentèrent les effets de leur application à la prière intérieure. Elle dit qu'aussitôt qu'on avait pris le goût de l'oraison, on s'affectionnait à ses religieuses; il est certain qu'encore aujourd'hui les âmes véritablement recueillies sentent une inclination particulière pour tout l'ordre des Carmes et des Carmélites de

sa réforme. Ainsi ce serait ravir à notre Sainte la gloire qui lui est due pour avoir enrichi l'Eglise d'une doctrine si salutaire ; ce serait même priver les chrétiens des enseignements les plus utiles, que d'écrire une vie de sainte Thérèse, sans parler des excellentes maximes qu'elle nous a laissées pour l'oraison, et qu'elle a répandues dans ses différents ouvrages. Nous ne pouvons donc pas nous dispenser d'en dire ici quelque chose, que nous avons pris soin d'extraire de ses lettres et de ses autres écrits.

Au reste nous avertissons que nous ne prétendons rien rapporter de ces états extraordinaires où, par un privilège spécial, Dieu l'a élevée. Comme les dons sublimes ne se tirent point en exemple, on ne les doit point donner en préceptes. Nous ne parlerons donc de la prière intérieure, que considérée dans les voies communes, et telle que la peuvent pratiquer tous les fidèles. Il est bien glorieux à notre Sainte que nuls théologiens et nuls docteurs, même les plus opposés à la spiritualité, n'aient jamais rien trouvé à reprendre à tout ce qu'elle a écrit sur des matières si délicates, où elle fait entrer tous les principes d'une très-pure et très-simple métaphysique.

Nous rapporterons d'abord ce qu'elle dit au chapitre onzième de sa vie. Comme il s'agissait d'aller au-devant des répugnances que l'on peut sentir à pratiquer cet exercice quand on n'y est pas accoutumé, elle appuie sur le courage qu'il faut avoir pour ne se pas rebuter des difficultés apparentes, et elle fait rouler ses instructions sur une ingénieuse allégorie dont l'agrément de son esprit lui fournit l'idée. *Il est si difficile, dit-elle, à des personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moyen pour m'en démêler, et de recourir aux comparaisons familières. Je dis donc que celui qui veut commencer à prier mentalement doit s'imaginer qu'il entreprend de faire dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, et d'où il faut que Notre-Seigneur lui-même arrache ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes en leur place. On peut croire que cela est fait, quand après s'être résolu de pratiquer l'oraison, on s'y exerce, et qu'à l'imitation des bons jardiniers, on cultive et l'on arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître, et de produire des fleurs dont la bonne odeur convie sa Majesté divine à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs, qui ne sont autre chose que les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.*

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison, à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumés à suivre l'égaré de leurs sens. Lorsqu'ils veulent se mettre en prière, il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire, et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits aussi bien que les imparfaits, doivent en user ainsi ; mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on n'ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés, est un repentir véritable accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu ; et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application ne lasse l'esprit dans les premiers temps.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer l'eau du puits : et Dieu veuille que nous y en trouvions : mais au moins il ne tient pas à nous, puisque nous tâchons à en tirer, et faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon, que, lorsque pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont peut-être fort avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour tirer de l'eau ; il nourrit les fleurs sans eau, et fait croître les vertus. J'en-

tends par cette eau nos larmes , et à leur défaut la tendresse et les sentiments de dévotion.

Mais que fera celui qui, dans ce travail, ne trouvera durant plusieurs jours que de la sécheresse ; qui sentira le dégoût de voir que ses efforts sont inutiles , et que bien qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau ? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au seigneur de ce jardin qu'il s'est donné tant de peine ; et qu'il l'aurait prise inutilement s'il ne se rendait pas digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère. Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer le bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir, c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier ? il se consolera, il se réjouira, et réputera à très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction propre ; il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter sa croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi quand même cette sécheresse durerait toujours, il l'a doit considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible ; on ne peut rien perdre avec un si bon maître ; et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'il lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point ; mais qu'il se souvienne que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sais qu'elles sont toujours récompensées. Ainsi je considérerais comme une grande faveur que Dieu me fuisait, lorsque je pouvais tirer quelque goutte d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter, que plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde. Mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure des consolations qu'il m'a données depuis dans l'oraison, m'a payée de tout ce que j'y avais souffert durant un si long temps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et reconnaître s'ils se pourront résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous favoriser dans la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer. Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme, lorsque vous connaissez qu'elle est à vous, qu'elle s'abandonne entièrement à votre volonté ; qu'elle est résolue de vous suivre partout jusqu'à la mort, et la mort de la croix, de vous aider à porter cette croix, et enfin de ne vous abandonner jamais ?

Ceux qui se sentent dans cette résolution, et se peuvent flatter d'avoir renoncé à tous les sentiments de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre ; car qui peut affliger ceux qui sont dans un état déjà si élevé, que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors.

Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa Majesté divine, confiez-vous en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime, et gardez-vous bien d'entrer en cette pensée.

Pourquoi donne-t-il à d'autres en si peu de jours tant de dévotion, et ne la donne-t-il pas en tant d'années ? Croyez que c'est pour notre plus grand bien ; et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira, il nous fait assez de grâce de nous permettre de travailler dans son jardin, et d'y être auprès de lui. Comme nous ne saurions n'y point être, puisqu'il y est toujours, s'il veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau, que nous importe ?

Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne permettiez pas que je vous offense, et que je renonce à la vertu, si vous m'en avez donné quelques-unes, dont je ne suis redevable qu'à vous seul. Je désine de souffrir, puisque vous avez souffert. Je souhaite que votre volonté soit accomplie en moi en toutes les manières que vous l'avez agréable ; et ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'un trésor d'aussi grand prix qu'est votre amour enrichisse ceux qui ne vous servent que pour en recevoir des consolations.

Il faut extrêmement remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale, avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable : car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire, parce qu'elle nous console ; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice et à pratiquer l'humilité ; autrement il me semble que ce serait vouloir toujours recevoir, et jamais ne rien donner. Je le répète encore, et je ne saurais trop le répéter, il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes et de ces distractions de notre esprit : il ne saurait se délivrer de ces peines qui le gênent et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix ; mais alors Notre-Seigneur l'aidera à les porter ; sa tristesse se changera en joie, et il avancera beaucoup. Autrement n'est-il pas évident, par tout ce que j'ai dit, que, s'il n'y a point d'eau dans le puits, nous ne saurions y en mettre ? mais il n'y a rien que nous ne devrions faire pour en tirer s'il y en a, parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu, et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

Il se trouve encore des enseignements plus méthodiques dans le livre du Chemin de la perfection, où la Sainte traite spécialement de cette matière. Elle pose encore pour fondement de ne point se décourager dans cet exercice, et d'y persévérer malgré les dégoûts et les obstacles. Si l'esprit, dit-elle, est naturellement si dissipé, qu'il ne puisse s'arrêter à rien, il faut avoir recours aux livres pour le fixer, et j'avoue que les paroles de l'Evangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus savants et les mieux écrits.

Peut-être on vous dira qu'il y a du péril dans la pratique de l'oraison ; mais quiconque vous le dira est lui-même un grand écueil pour vous, et vous le devez regarder de la sorte. Le péril consiste à n'avoir pas l'humilité ni les autres vertus ; mais à Dieu ne plaise qu'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison. Ces frayeurs sont des suggestions du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber les âmes intérieures. Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde ! Ils ne considèrent point cette foule innombrable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraison, et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres péchés horribles. Et si le démon, par ses artifices et par un malheur déplorable, mais très-rare, fait tomber quelques-uns de ceux qui pratiquent ce saint exercice, ils en prennent sujet d'effrayer les autres sur une pratique si salutaire. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent

abuser ainsi, de croire que, pour s'exempter du mal, il faut éviter de faire le bien; et je ne crois pas que le diable ait employé jamais un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

Thérèse ajoute encore qu'une âme touchée d'amour pour Jésus-Christ trouve du plaisir dans tout ce qui lui en rappelle le souvenir, et qu'elle n'entendait jamais dire à la messe, dans le *Credo*, que le royaume de son époux n'aura point de fin sans en être pénétrée de joie.

Elle met en usage, dans le vingt-sixième chapitre de ce livre, les raisons les plus touchantes pour faire naître dans tous les cœurs le goût de la prière mentale, et il faut convenir que son expérience l'avait merveilleusement instruite.

Revenons maintenant, dit-elle, à notre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous savez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience, puis dire le Confiteor, et faire le signe de la croix. Mais étant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes filles, d'avoir compagnie. Et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Imaginez-vous donc, mes sœurs, que vous êtes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière, et, croyez-moi, ne vous éloignez jamais d'un ami si parfait et si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il connaisse que vous désirez de tout votre cœur, non-seulement de ne le perdre point de vue, mais de faire tout ce qui sera en votre puissance pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez, comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous. Jamais il ne vous abandonnera. Il vous assistera dans tous vos besoins; et quelque part que vous alliez, il vous tiendra toujours compagnie. Or, croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami?

O mes sœurs! vous qui ne sauriez beaucoup découvrir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie, à ce que je viens de dire : je sais, par ma propre expérience, que vous le pouvez; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine, de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison; et j'avoue qu'elle est grande; mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années; car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est employé si utilement; et qui nous empêche de l'y employer? Je vous dis encore que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnements et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et subtiles considérations; mais je vous demande seulement de le regarder; car, si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de votre esprit attachés sur cet adorable époux de vos âmes? Quoi! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables! Que si, après l'avoir considéré, vous ne lui trouvez pas de beauté, je vous permets de ne le plus regarder, quoique cet Époux céleste ne cesse jamais de tenir ses yeux arrêtés sur vous. Hélas! encore qu'il ait souffert de vous mille indignités, il ne laisse pas de vous regarder; et vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses extérieures pour les jeter quelquefois sur lui! Considérez, comme le dit l'épouse dans le cantique, qu'il ne désire autre chose, sinon que nous le regardions. Ainsi, pourvu que vous le cherchiez, vous le trouverez tel que vous le désirez; car il prend tant de plaisir à voir que nous attachions notre vue sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

Sainte Thérèse fait voir ensuite combien il est avantageux à l'âme de méditer sur

les différents mystères de la vie de Jésus-Christ, et quelle application on en doit faire dans les diverses situations où l'on se trouve.

On prétend, dit-elle, que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent suivre tous leurs sentiments, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, de la joie quand ils sont gais, quoique elles n'en aient point dans le cœur : ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer. C'est là véritablement, et sans rien exagérer, de quelle sorte Notre-Seigneur traite avec nous; car il veut que nous soyons les maîtresses; il s'assujétit à nos désirs et se conforme à nos sentiments. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité, et alors quel contentement sera le vôtre de le voir sortir du tombeau tout éblouissant de perfections, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière et tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner! Croiriez-vous, après cela, que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin des Oliviers, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme était accablée, puisqu'encore qu'il fût non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour vous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouet, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler avec lui seul à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que, même en cet état, on lui donne le temps de respirer. Car pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir de vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire : O Seigneur du monde, véritable époux de mon âme, est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle extrémité! O mon Sauveur et mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile créature que je suis? car il me semble que je remarque à votre visage que vous tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il faire que les anges vous laissent seul, et que votre Père vous abandonne sans vous consoler? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez bien tant souffrir pour l'amour de moi, qu'est-ce que ce peu que je souffre pour l'amour de vous, et de quoi me puis-je plaindre? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis résolue de souffrir tous les maux qui me pourront arriver, et de les considérer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon cher Sauveur; je suis résolue de vous suivre en quelque lieu où vous alliez, et je passerai partout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur; et pourvu que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds. Méprisez tout ce qu'ils vous diront; fermez les oreilles à leurs insolences, et quoique vous trébuchiez et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances; et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles soient, elles vous sembleront si légères, en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil sans les détourner jamais de dessus lui. N'ayez point, je vous prie, cette créance : quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir, et le regarder au-dedans de soi, ce qui se peut sans aucun péril, en y apportant seulement un peu de soin, aurait beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Madeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge, et de cette bienheureuse femme ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts, et que de mauvais traitements ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver ? ce qu'elles endurèrent devait être sans doute bien terrible. Mais comme elles étaient plus touchées des souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffait une moindre. Ainsi, mes sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pu souffrir de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits ; mais en vous y exerçant, vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous aider, choisissez entre les mystères de Notre-Seigneur, celui qui vous donnera plus de dévotion, et portez-en l'image sur vous, non sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui.

Le reste de ce chapitre est une exhortation à la persévérance dans la prière ; une explication des causes de la tiédeur, des sources de la difficulté que nous trouvons à converser avec Dieu, et des motifs pour nous en approcher.

Jésus-Christ, dit-elle, ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire ; puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles vous pourront-elles manquer pour vous entretenir avec Dieu ? Ne le croyez pas, mes sœurs, et pour moi je ne saurais croire que cela puisse arriver, pourvu que vous vous y exerciez ; car si vous ne le faites, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisque, cessant de converser avec une personne, elle nous devient comme étrangère, quand même elle nous serait proche parente, et nous ne savons plus que lui dire, parce que la parenté et l'amitié s'évanouissent aussitôt que la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoutumer l'âme peu à peu par de saints artifices et de saints attrails, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que depuis plusieurs années vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, et que l'on ne saurait porter à retourner avec lui sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le péché nous a réduites. Notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou, pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Ainsi pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices ; car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrions jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que pourvu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin maître, avec un très-grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute ses disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes.

Considérez attentivement toutes ses paroles ; les premières qu'il prononcera vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte ; et que peut-il y avoir de plus doux et de plus agréable à un bon disciple que de voir que son maître l'aime ?

Il faut que la pratique de la prière mentale soit nécessaire aux chrétiens, puisque notre Sainte, écrivant à un grand prélat, qu'elle félicite d'avoir l'humilité, la charité,

le zèle des âmes et de la gloire de Dieu, qui sont des vertus essentielles, non-seulement à tous les fidèles en général, mais particulièrement aux évêques, elle ajoute néanmoins qu'il lui manque la principale chose, et sur laquelle toutes les autres vertus sont appuyées comme sur leur fondement, parce qu'il ne s'exerçait pas assidûment à la prière intérieure : *Or dès que le fondement vient à manquer, dit-elle, tout l'édifice est bientôt renversé. La charité est suffisante, sans doute, pour nous sauver, mais on ne la conserve pas sans l'oraison; il faut persévérer dans la justice pour entrer au ciel, mais Dieu n'accorde la persévérance qu'à nos désirs, et il n'y a que les désirs qui soient une véritable prière. L'oraison est le canal par où viennent les inspirations célestes; dès qu'on cesse de prier, les lumières du Saint-Esprit et les eaux de la grâce ne coulent plus.*

La docilité de cet évêque était admirable; car Thérèse lui donne, pour ainsi dire, les premiers éléments de l'instruction. Après lui avoir recommandé de ne se point décourager ni rebuter quand son imagination s'égare, ou que son cœur est insensible, elle lui dit que d'abord il doit se reconnaître pécheur, et s'accuser intérieurement des fautes que sa conscience lui reproche; qu'ensuite il faut se présenter devant Dieu pour apprendre de lui ses devoirs; car dès qu'il nous ouvre les yeux dans la prière, on voit, dit-elle, bien des imperfections qu'on ne remarquait pas auparavant. Après ces préliminaires, elle l'exhorte à se représenter tous les mystères et tous les états de Jésus-Christ, tantôt les uns, tantôt les autres, mais principalement ses souffrances, qu'elle lui recommande fort de considérer en détail sous les différentes idées qu'on en peut avoir en s'arrêtant aux mouvements que ces considérations feront naître; et s'abandonnant aux transports de son admiration : *Vous devez, dit-elle, approcher de l'oraison avec une soumission parfaite, et vous y laisser mener par le chemin où Dieu voudra vous conduire; écoutez attentivement ses leçons; soit qu'il vous console, soit qu'il vous rebute, recevez tout avec un esprit égal; lorsqu'il vous reprend, humiliez-vous; lorsqu'il vous éclaire, avouez votre indignité, et avouez aussi qu'il n'a pas moins de pouvoir pour prodiguer ses faveurs, que pour venger nos offenses. Ne pas soumettre son esprit dans la prière, c'est y aller plutôt pour enseigner Dieu, que pour en être enseigné. Comme en entrant à l'oraison vous avez dû dire à Dieu que vous vous présentiez pour parler à lui, quoique vous ne fussiez que cendre et poussière, vous devez avoir les qualités de la poussière et de la cendre, et vous tenir comme elles au centre de la terre. Quand le vent élève la poussière, il ne serait pas naturel qu'elle ne s'élève point; elle monte autant que le vent l'élève et la soutient; dès que le vent cesse, elle retourne en bas. L'âme doit agir de même dans l'oraison; se tenir assise bien bas sur sa propre connaissance; mais quand le souffle du Saint-Esprit l'élève, qu'il la porte dans le sein de Dieu, qu'il l'y soutient et lui manifeste ses beautés, il faut qu'elle sache jouir de ses faveurs.*

Soyez encore comme un ver de terre lorsque vous priez; un ver ne s'élève point, ni quand les créatures le foulent aux pieds, ni quand les oiseaux le piquent. S'il vous vient dans l'esprit que vous seriez mieux de secourir le prochain, d'étudier, de prêcher, et de vaquer aux soins de votre charge, répondez que vos propres besoins sont les premiers où vous devez remédier; la parfaite charité commence par elle-même; le pasteur, pour bien s'acquitter de sa charge, doit se placer sur un lieu éminent d'où il puisse voir son troupeau, et discerner si ses brebis ne sont point attaquées par les loups: or, ce lieu éminent, c'est l'oraison.

Un ver encore ne s'élève point de terre, quoique les oiseaux le piquent; de même l'homme doit demeurer ferme dans la situation où Dieu le met en priant, quoique les démons l'importunent et l'inquiètent, et mettent de l'agitation dans ses pensées. Ce n'est pas peu profiter dans l'oraison, que de souffrir patiemment ces dissipations importunes; c'est s'offrir en holocauste, et tout le sacrifice alors se brûle dans le feu de la tentation. Ne

croyez pas que ce soit un temps perdu que de demeurer là sans rien recevoir ; c'est beaucoup gagner que de travailler sans intérêt, et pour la seule gloire de Dieu. Il en est de cela comme des enfants qui travaillent dans le champ de leur père ; ils ne reçoivent pas tous les jours le salaire de leur journée, mais au bout de l'an ils retirent tout.

L'homme qui s'approche de l'oraison doit beaucoup travailler et ne se lasser jamais, dans le temps calme et dans la belle saison, afin de faire, comme la fourmi, des provisions pour l'hiver et pour le temps des grandes eaux, de crainte alors de mourir de faim, comme des animaux qui n'ont eu soin de ne rien amasser ; vous savez que ces grandes eaux et cet hiver, c'est la mort et le jugement.

Thérèse finit sa lettre en priant cet évêque de lui pardonner l'insdiscrétion qu'elle a eue de lui écrire sur cette matière ; mais elle se justifie par le zèle qu'elle avait pour le salut et le service de ce grand prélat.

Voici d'autres enseignements tirés d'une lettre qu'elle écrivait au père Gratien, à qui elle recommandait de donner de sa part quelques avis à la prieure de Séville touchant l'oraison. *Avertissez cette personne, lui dit-elle, de se contenter de sa manière de prier, sans se mettre en peine si son entendement n'agit point quand Dieu la favorise d'une autre sorte. Le plus important à savoir en ce qui regarde la prière mentale, c'est que la mieux faite et la plus agréable à Dieu, est celle qui produit dans l'âme de meilleurs effets : je ne parle pas à présent des résolutions et des désirs ; quelque quantité que l'âme en produise, et quelque caractère de bonté qu'on leur attribue, tout cela n'est pas toujours tel que notre amour-propre nous le représente ; mais je parle de ces bons effets qui confirment les bons désirs par l'exécution : en sorte que l'âme puisse juger du désir qu'elle a d'honorer Dieu par le soin qu'elle prend de ne le point offenser, et par son attention à s'occuper la mémoire et l'esprit de tout ce qui pourra lui plaire, et lui témoigner notre amour. Voilà ce que l'on peut appeler une véritable oraison, et non pas ces goûts où nous mettons nos complaisances. Quand l'oraison n'est pas comme je viens de dire, on ne voit dans l'âme que beaucoup de lâcheté, des craintes et des ressentiments contre ceux qui nous méprisent, ou qui ne nous estiment pas assez. Pour moi je ne voudrais point d'autre oraison que celle qui m'enrichit de vertus, et quand même elle serait accompagnée de travaux, de sécheresses et d'afflictions, si j'en devenais plus humble, je la croirais excellente. Car ce que j'estime le plus dans la prière, c'est ce qui plaît le plus à Dieu. Celui qui souffre prie quand il offre à Dieu ce qu'il souffre ; et quelquefois il prie beaucoup plus que celui qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule, et qui croit avoir bien fait oraison quand il a versé quelques larmes avec effort.*

Toutes ces instructions sont assurément bien solides et bien judicieuses, et nous offrent de grandes facilités pour la prière.

Revenons maintenant à l'histoire de sainte Thérèse, qui, renfermée dans son petit désert de Saint-Joseph, y jouissait d'un profond repos, après toutes les tempêtes qu'elle avait soutenues. Ce lieu était un paradis de délices, non-seulement pour elle, mais pour Jésus-Christ même, qui le lui fit souvent connaître. Rien de mortel, rien de passager ne détournait ces ferventes solitaires de leur continuelle application à méditer les choses divines. Toutes disputaient à l'envi à qui retracerait mieux dans ses mœurs, sous une maîtresse si éclairée, la sainteté de leurs anciens pères. On y cultivait avec soin toutes les vertus. On y faisait une profession exacte de la pauvreté des Apôtres ; et il y arrivait une infinité de choses admirables, qu'on est obligé de supprimer, pour se renfermer dans la seule histoire de sainte Thérèse.

Voici les principales observances qui se pratiquaient dans ce monastère naissant. En été, les religieuses se levaient à cinq heures, durant l'hiver à six ; elles commençaient leur journée par une heure d'oraison mentale, qu'elles faisaient indifféremment,

ou dans leurs cellules, ou dans les hermitages du jardin. On régla depuis qu'elles s'assembleraient en commun pour cet exercice, afin de se donner mutuellement bon exemple. Après l'oraison, on récitait les quatre petites heures du bréviaire, ou l'on en chantait quelques-unes selon la qualité de la fête. Ensuite les religieuses allaient dans leurs cellules, ou dans des lieux destinés au travail qui leur était assigné. Chacune, en s'occupant à son office particulier, observait un silence exact, et tel qu'il convient à des solitaires : c'est pour cette raison que Thérèse ne voulut point qu'il y eût de chambre commune pour le travail des mains, de crainte que la compagnie ne donnât quelque occasion de parler. Il n'y avait point aussi de grande salle pour loger ensemble les religieuses, afin de mieux conserver les bienséances et l'honnêteté. Chacune travaillait et reposait dans sa cellule séparément, d'où même elle ne pouvait sortir sans une nécessité bien évidente. On sonnait la Messe à huit heures en été, et à neuf en hiver. Après la Messe chaque religieuse retournait en sa cellule pour vaquer au travail des mains : un quart d'heure avant le diner on sonnait une petite cloche pour l'examen de conscience que chaque religieuse faisait, ou dans sa cellule ou dans le lieu où elle se rencontrait. Hors les jours de jeûne on allait diner à dix heures ; et durant les jeûnes commandés par l'Eglise, ou ajoutés par la règle, on ne dinait qu'à onze heures et demie. La plus ordinaire portion pour le diner de chaque religieuse était un œuf, avec un potage de légumes ; quelquefois on leur donnait un peu de poisson très-commun, si ce n'est qu'on ne leur en envoyât d'autre par aumônes. Après le diner, la supérieure leur permettait de s'entretenir ensemble pendant un peu de temps ; mais chacune portait son ouvrage à la récréation pour s'y occuper honnêtement, et s'y moins livrer à l'intempérance du discours. Il n'était permis dans ces conversations ni de s'écarter de la modestie, ni de rien dire contre la charité. A deux heures on allait à Vêpres, et les religieuses se retiraient ensuite dans leur cellule, où chacune employait une heure à faire une lecture spirituelle, et passait le reste de l'après-diner à s'occuper du travail des mains, jusqu'à Complies, qui se disaient à cinq heures en été, et à six en hiver : ensuite on allait souper ou faire collation, selon la diversité des temps ; aussitôt après on se retirait dans sa cellule jusqu'à huit heures que l'on commençait l'oraison mentale du soir, qui durait jusqu'à neuf heures. Après qu'elle était finie, on récitait les Matines, et on faisait l'examen de conscience. Quand on avait de la sorte achevé la journée, les religieuses se retiraient dans leur cellule, où elles s'occupaient jusqu'à onze heures que l'on donnait le signal pour se coucher ; et la retraite alors était tellement recommandée, qu'il n'était permis à personne de se tenir hors de sa cellule.

On a depuis autrement distribué les heures et la manière de ces exercices, selon que l'expérience l'a fait juger à propos. Mais on n'a jamais présumé de rien innover touchant la régularité et l'austérité de la vie. Dans le temps que l'auteur des Annales des Carmes réformés écrivait son livre, on continuait encore avec ferveur à pratiquer toutes ces observances dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila.

Jamais la tristesse ne mêlait d'amertumes aux douceurs que la grâce leur faisait goûter, et leurs autérités ne les rendaient, ce semble, que plus sensibles à la joie ; on le voit par une réponse que la Sainte faisait à son frère. *J'ai reçu ici votre lettre, lui dit-elle ; nos sœurs ont pris beaucoup de plaisir à la lire dans leur récréation, et j'en fus aussi toute réjouie ; et je m'imaginais que vous cesserez plutôt de vivre, que d'être de belle humeur : mais comme c'est avec des saintes, cela vous sied bien.*

Thérèse et ses religieuses étaient dans les plus grands excès de leur zèle, lorsque le père Alphonse Maldonnat, de l'ordre de Saint-François, nouvellement revenu des Indes, passa par Avila. Il y rendit visite à notre Sainte, et lui fit la peinture

du malheur de tant de peuples idolâtres qui vivaient sans la connaissance du vrai Dieu, et périsaient hors la vraie religion. Elle fut si frappée de cette nouvelle, que, après que ce père l'eut quittée, elle alla se réfugier seule dans un des hermitages qu'elle avait fait construire aux extrémités du jardin pour y prier plus en repos. Elle y répandit devant Dieu beaucoup de larmes, et lui représenta la destinée de ces âmes malheureuses, à qui les vérités et les promesses de la foi étaient inconnues. Elle le conjurait instamment de lui ouvrir quelque voie pour travailler à leur salut ; et réitéra plusieurs jours la même prière avec une extrême ardeur. Une nuit qu'elle continuait à demander à Dieu cette grâce, il l'assura que dans un peu de temps elle verrait de grandes choses. Cette lumière la consola : mais elle ne pouvait juger à quoi elle devait s'attendre, et demeura ferme néanmoins dans l'espérance que l'événement serait heureux.

On voit dans la conduite qu'a tenue la Sainte depuis la conversation qu'elle eut avec le père Maldonnat, combien son zèle pour la conversion des âmes la dévorait, puisque ne pouvant agir par un ministère extérieur, et par les talents de la parole dans les prédications publiques, elle tâcha d'y suppléer en formant par la suite des communautés monastiques, où l'on offrirait à Dieu de continuels sacrifices de prières et de pénitence pour obtenir aux pécheurs les lumières et les miséricordes divines.

Les généraux des Carmes demeuraient ordinairement à Rome, et n'étaient jamais venus en Espagne. Mais dans le temps qu'on s'y attendait le moins, Jean-Baptiste Ru-beo de Ravenne, général de l'Ordre, vint à Avila. C'en était assez pour effrayer beaucoup les religieuses de Saint-Joseph, qui ne se trouvaient pas soumises à son obéissance, et vivaient sous celle de l'évêque. Cependant, comme la Sainte n'avait à se faire aucun reproche sur cela, et se reposait sur l'innocence de ses intentions, non-seulement elle ne chercha point à se soustraire à la vue de ce supérieur, mais elle fit même en sorte qu'il pût visiter le monastère.

Il fut extrêmement édifié des exercices de pénitence et de retraite qui se pratiquaient dans cette maison ; il y admira le courage, la prudence, et même la politesse de Thérèse, qui lui raconta naïvement toutes choses. *Je tui parlai, dit-elle, avec sincérité sur tout ce qui s'était fait, et je ne puis parler autrement.* De sorte que le général, loin de désapprouver l'entreprise, lui fit connaître combien elle lui était agréable ; car il lui donna des lettres-patentes pour fonder d'autres monastères comme celui-là ; et il défendit qu'aucun provincial ne la troublât dans ses desseins. Elle n'en avait jamais osé tant espérer, et cela ne lui était pas même venu dans l'esprit : mais le général fut tellement charmé de voir reflourir dans ce monastère la régularité primitive des anciens pères du Carmel, qu'il souhaita l'accroissement d'un si grand bien. Le caractère de sainte Thérèse lui plut si fort, que durant son séjour il retourna plusieurs fois la visiter autant que ses occupations purent lui permettre, et lui donna toujours des témoignages de son estime.

Comme elle eut lieu de se persuader par cette permission du général, que c'étaient-là les grandes choses que durant sa prière Dieu lui avait fait entendre qu'elle verrait, elle pensa qu'apparemment ce n'était pas à quelques couvents de religieuses qu'il fallait borner les vues de la Providence, mais y comprendre aussi des monastères d'hommes pour donner à ce grand dessein une plus belle étendue. Ainsi pour ne point paraître se trop prévaloir de la condescendance de son supérieur, elle pria l'évêque de conférer avec lui sur ce sujet ; mais la chose lui parut d'une exécution difficile, et ne put se régler avant son départ.

Lorsqu'il était déjà passé jusqu'à Valence, pour s'en retourner à Rome, Thérèse,

qui comprit que cet établissement serait agréable à Dieu, et très-avantageux à ses sœurs, écrivit à ce père une lettre armée de toutes les raisons les plus capables de combattre et de refuter tout ce qu'on opposait. Le général en fut touché ; tout le prévenait en faveur de la Sainte, et il ne put résister à l'efficacité de ses raisonnements, qui le persuadèrent et l'engagèrent à permettre la fondation de deux couvents d'hommes sous le consentement du provincial actuellement en place, et de celui qui en était sorti. Ces deux pères parurent avoir assez de peine à accorder leur agrément, mais ils ne purent le refuser aux pressantes sollicitations de l'évêque, qui s'employait avec plaisir pour tout ce qui intéressait Thérèse. Elle fut ravie d'avoir obtenu ce qu'elle demandait, car quoiqu'elle ne connût encore aucuns religieux qui aspirassent à cette austérité de vie, et qui désirassent de contribuer à ce nouvel établissement, la grandeur de son courage ne lui promettait que d'heureux succès ; et sans cesse elle priait le Seigneur qu'il en suscît seulement un pour commencer.

Pendant qu'elle méditait sur cette affaire, Dieu lui inspira de penser à fonder un couvent de religieuses à Medine du Champ, qui étant une ville assez voisine et assez opulente, lui parut propre à devenir la première colonie de son ordre.

La vie extérieure où cette longue suite de fondations a mis Thérèse, ne fut pas de son choix, et n'aurait pas été de son goût, si l'ordre de Dieu ne lui eût rendu agréables toutes ses volontés. Mais dans ses voyages et dans ses occupations les plus tumultueuses, elle ne perdit rien de son recueillement uniforme et de son application aux vérités célestes. Quand l'amour de Dieu remplît tout le cœur, l'action cesse de lui être dangereuse, et il n'y a que l'amour imparfait qui ait besoin de repos.

Le père Balthasar Alvarez, ancien confesseur de la Sainte, était alors à Medine ; elle lui écrivit par le père Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph, et lui marqua l'ample permission qu'elle avait du père général, afin qu'il en conférât avec l'abbé de cette ville, qui, pendant la vacance du siège épiscopal, se trouvait supérieur du diocèse. Il reçut avec joie la proposition, et l'affaire fut négociée si diligemment par les soins de Julien d'Avila, qu'elle fut achevée en quinze jours. Thérèse en même temps, pour plus grande sûreté, avait écrit au prieur des Carmes de Medine de lui acheter une maison propre à faire un monastère ; de sorte qu'elle se trouva avec deux maisons sans avoir le premier argent pour les payer, ni pour se mettre en chemin, n'ayant pour toutes richesses que son espérance. *Tout se réduisait, dit-elle, à une pauvre Carmélite chargée de patentes et de bons desirs. Que vous montrez bien, Seigneur, continue la Sainte, que votre puissance n'a point de bornes, lorsque vous donnez tant de hardiesse à une créature, ou pour mieux dire, à une fourmi telle que je suis.*

Comme elle était dans cet embarras, une jeune demoiselle qui s'était présentée pour entrer au monastère de Saint-Joseph, et qui n'avait pu, parce que le nombre de treize était rempli, offrir la petite somme qu'elle avait destinée à sa dot pour commencer l'œuvre de Medine du Champ ; la Sainte l'accepta volontiers, et donna l'habit à cette demoiselle avant nulle autre de celles qu'elle reçut pour cette nouvelle maison.

Après que Thérèse eut pris toutes ses mesures pour le voyage, elle choisit quatre religieuses de Saint-Joseph d'Avila pour les mener avec elle à Medine. Toutes celles qui restèrent, à la vue des préparations de son départ, furent aussi affligées qu'on peut penser ; la Sainte ne l'était pas moins que les autres, et son cœur était trop reconnaissant et trop tendre pour ne pas sentir cette absence ; mais elle eut soin de cacher sa douleur, et après avoir passé bien du temps dans un des hermitages du jardin pour recommander à Dieu son monastère, elle en partit accompagnée des religieuses qu'elle emmenait, de Julien d'Avila, et de quelques autres personnes de leur suite.

On fit ce qu'on put pour cacher son départ, mais on le sut, et cela donna occasion à

de nouveaux murmures dans toute la ville. On en jugea précipitamment selon la coutume. On l'accusa d'être une étourdie, une imprudente, d'aimer à courir et à se promener, et on lui donna toutes sortes de noms indignes. Ses amis avaient tâché de la détourner de ce voyage qu'ils n'approuvaient pas, surtout l'évêque qui s'en était affligé plus qu'un autre parce qu'il n'aurait plus la consolation de la voir, et qu'il augurait mal de cette entreprise. Enfin d'autres disaient qu'il fallait voir où de telles rêveries aboutiraient ; mais la fermeté de son esprit n'était pas accoutumée à s'étonner de ces sortes de choses. Elle continua sa route, et comme elle était en chemin, elle reçut un exprès qui lui apportait une lettre du propriétaire de la maison que Julien d'Avila avait achetée, par laquelle il lui mandait qu'il ne la pourrait mettre en possession de cette maison à cause que les pères Augustins qu'il aimait beaucoup, et qui en étaient proches voisins, voyaient cette affaire avec peine ; de sorte qu'elle n'avait qu'à rester à Avila jusqu'à ce que cet obstacle fût levé.

Cette nouvelle la toucha fort ; mais de crainte de décourager ses compagnes, qui n'étaient pas encore bien aguerries à soutenir des traverses, elle n'en parla point. après y avoir bien pensé, elle se rassura, et crut même que ce contre-temps était un heureux présage.

Les mauvais chemins les firent arriver de nuit au bourg d'Aréval, où un prêtre de leurs amis leur avait fait préparer un logement chez des femmes dévotes.

Comme le père Dominique Baguez se trouvait en ce lieu par hasard, Thérèse le fit avertir de la venir voir, afin de tout régler par ses avis. L'affaire lui parut aisée à terminer, mais le bruit de l'obstacle s'étant répandu parmi sa troupe malgré sa précaution, elle en eut de l'inquiétude, et passa la nuit sans dormir. Le prieur des Carmes de Medine qui arriva le lendemain, calma son esprit, dès qu'il l'eut assurée que la maison qu'il avait achetée suffirait pour ces commencements, et qu'on pourrait lui donner quelque forme de maison religieuse ; on approuva son expédient ; et après avoir conféré sur tout cela, il fut résolu que quatre des six religieuses resteraient dans une ville voisine, où il y avait pour curé un cousin germain de deux de ces filles. La Sainte accompagnée des deux autres religieuses, passa par Olmede, où était alors l'évêque d'Avila ; il la reçut avec grand plaisir, et quoiqu'il fût déjà fort tard, il ne put l'engager à rester. De sorte que lui ayant fait donner une voiture plus honnête et plus commode que celle où elle était, au milieu de la nuit du même jour, elle arriva enfin à Medine.

Elle avait vu sur sa route la propriétaire de la maison qu'on lui voulait louer et l'avait tellement charmée par ses discours, que cette dame avait envoyé ordre à son homme d'affaires de sortir de la maison, et de prêter tous les meubles et tous les lits dont on aurait besoin pour l'établissement.

Julien d'Avila, qui était arrivé avant Thérèse, avait averti les pères Carmes de sa venue, pour préparer tout ce qui concernait l'ornement du lieu ; de sorte qu'au premier bruit que fit le chariot de la Sainte, lorsqu'elle vint descendre à la porte du monastère, le prieur et les religieux se mirent aussitôt en état de porter tout ce qui devait convenir à la maison nouvelle. Thérèse ne demeura pas sans rien faire, elle encouragea les travailleurs par ses paroles et par son exemple, et se donna tous les mouvements nécessaires pour tout mettre en ordre. La nuit ne fut pas bien longue, car c'était la veille de l'Assomption. Plusieurs personnes s'étaient rendues dans la ville, où l'on préparait pour le jour de la fête un grand combat de taureaux. Comme tout le monde arrivait en foule pour ce spectacle, les rues se trouvaient assez peuplées, et l'on était fort étonné de voir à ces heures-là des ecclésiastiques, des religieux et des religieuses qui portaient tant de hardes et tant de paquets à la faveur des ténèbres ; on en faisait li-

brement et de toutes les façons beaucoup de railleries, qui ne laissèrent pas d'inquiéter un peu Thérèse. Enfin toute la troupe arriva à la maison, où l'homme d'affaires était couché. On essaya toujours quantité d'insultes des passants, tandis qu'on frappait à la porte. L'homme d'affaires se leva, lut la lettre de sa maîtresse, et obéit aussitôt. On entra dans un petit vestibule dont l'on trouva les murailles presque démolies. Une seule chambre assez mal en ordre, fermée seulement de plâtras, et dont ce qui restait de murs était raboteux et affreux à voir, fut le lieu qu'on y trouva le plus propre pour y loger le Saint-Sacrement. L'homme d'affaires offrit des tapisseries et des rideaux de damas pour couvrir ces difformités. Cela fit plaisir à Thérèse qui, pendant toutes ces agitations, conservait toujours sa belle humeur, que rien ne lui était jamais, et peut-être aussi pour encourager les autres. Faute de provision de clous, on arracha ceux qu'on put trouver aux vieilles murailles ; les Carmes se hâtèrent de tendre et d'orner le lieu, et les religieuses en emportèrent les terres, et en balayèrent les ordures.

Cependant le jour était prêt à commencer ; il fallait rendre visite au maire de la ville, pour le prier d'envoyer un notaire attester par écrit que ce couvent ne s'établissait point sans la permission de l'abbé qui était alors absent, de crainte qu'il n'y eût opposition. On le pressa beaucoup, le notaire vint faire un acte pour rendre témoignage. Le lieu fut paré d'ornements. On pendit une petite cloche dans le plus haut de la maison, et aux premiers rayons de l'aurore on sonna la messe.

Tout le voisinage accourut en foule, et fut fort surpris qu'en une nuit on eut commencé et achevé un monastère. Les habitants qui ne savaient quelles mesures prendre, demeurèrent fort étonnés, et en peu de temps le concours du peuple s'y trouva si nombreux, que les lieux ne furent plus capables de les contenir.

Il fallut que les religieuses allassent se réfugier sous un petit escalier qui restait de tous les débris de l'autre côté de l'autel, afin que s'y étant enfermées elles entendissent la messe par les fentes de la porte, et se dérobaient à la foule qui les accablait.

C'est ainsi que fut établi le monastère de Medine du Champ, en l'année 1567, le propre jour de l'Assomption. On peut juger avec quel courage Thérèse conduisait cette entreprise. Rien ne la rebuta ; car après avoir essuyé toutes les fatigues du chemin sans prendre le moindre soulagement, ni diminuer rien de ses jeûnes et de la frugalité de ses repas, elle arrive à minuit, et dans le temps qu'elle devrait un peu se reposer, sans faire réflexion sur ses infirmités ni sur son âge, qui était alors de cinquante-trois ans ; sans se souvenir ni de manger ni de dormir, elle se charge de meubles et de fardeaux ; tout occupée de l'œuvre du Seigneur, nullement embarrassée de ce qu'il y avait à faire, accomplit son dessein, et perfectionne son ouvrage dans une ville peuplée, où il fut plus tôt achevé qu'il ne fut connu.

Le succès la consola de toutes ses peines ; mais dans le temps qu'elle s'abandonnait au plaisir de voir Jésus-Christ adoré sur son autel, au milieu de ce nouveau sanctuaire, le démon éleva dans son âme une tempête semblable à celle qu'il avait formée à l'établissement du monastère d'Avila. Dieu, qui savait de quelle manière elle se conduisait dans ces assauts, se plaisait à la voir combattre pour se réjouir ensuite avec elle de ses victoires. Ainsi de peur que les faveurs divines ne réveillaient en elle quelques complaisances trop humaines, les grandes grâces qu'elle reçut, et les innocentes joies qu'elle goûta, furent toujours suivies d'épreuves qui la retinrent dans la dépendance et dans la crainte.

Après que la messe fut achevée, elle sortit de son réduit pour examiner cette mesure, que pendant la nuit précédente elle n'avait pu bien reconnaître. Elle fut touchée de douleur et d'appréhension que quelque hérétique caché, que la foire célèbre pou-

vait avoir attiré en ce lieu, ne vint faire quelque outrage à l'Eucharistie, qu'aucune muraille ne mettait à couvert. Sa tristesse et son trouble augmentaient peu à peu; elle se représentait les discours qu'on tiendrait d'elle : elle désespérait du succès de son entreprise; la lumière céleste s'était éclipcée; plusieurs pensées importunes la tourmentaient sur l'imprudence de son dessein : elle commençait à douter si c'était Dieu qui le lui avait inspiré; et de là naissait en son âme une incertitude cruelle sur tout ce qui lui était arrivé durant le cours de sa vie. Car d'une seule illusion elle concluait que par le passé elle avait été toujours livrée à des impostures.

Il ne faut pas s'étonner que cet esprit sublime fût tout à coups sans courage et sans lumière; ni qu'après avoir méprisé les choses les plus difficiles, la seule pensée des difficultés l'effraie. C'est ainsi que la Sagesse divine se cache de temps en temps aux âmes éminentes, afin qu'elles connaissent ce qu'elles sont quand Dieu les fortifie, ou quand il les abandonne à elles-mêmes.

Thérèse ne s'expliqua point de sa peine, et renferma toute cette tempête dans le fond de son cœur pour ne point alarmer ses compagnes. Après qu'elle eût soutenu cette tentation depuis le matin jusqu'au soir, Dieu l'éclaira intérieurement en lui faisant connaître que cet orage était causé par le démon, et qu'elle devait se le persuader, puisque les autres religieuses étaient exemptes de ce trouble.

Cependant elle ne se contenta pas d'assigner toutes les nuits quelques personnes pour garder le saint Sacrement; mais sa sollicitude la réveillait souvent pour y prendre garde elle-même.

Car tout étant ouvert par les ruines de l'édifice, le clair de la lune lui donnait moyen de voir tout ce qui se faisait dans ce lieu. Le culte du saint Sacrement fut un des principaux motifs de ses fondations, et elle disait que rien ne lui tenait tant à cœur que d'élever le plus qu'elle pourrait de trônes à Jésus-Christ sur la terre. Aussi sa dévotion au très-saint Sacrement fut la cause que dans la suite on rendit plus d'honneur à ce mystère, et que l'usage de la communion plus fréquente s'introduisit.

Après qu'une semaine fut passée dans ces précautions pour empêcher la profanation des saints mystères, un vertueux marchand de Medine prêta à Thérèse la moitié d'un logis spacieux qui lui appartenait, jusqu'à ce que la nouvelle maison qu'on avait achetée fût entièrement accommodée en monastère. La Sainte fut visitée en ce lieu par quelques personnes de piété, et entr'autres par une femme de condition, nièce de l'archevêque de Tolède. Cette dame fut si contente et si touchée de la conversation de Thérèse, qu'en entrant chez elle, son premier soin fut de faire le récit de tout ce qu'elle avait vu à sa fille, âgée d'environ dix-huit ans. Cette jeune personne se sentit aussitôt une si violente inclination d'être carmélite, qu'elle le déclara à sa mère; lui dit combien elle se trouvait dégoûtée du monde, dont elle reconnaissait déjà le faux et le néant, et parla si éloquemment sur ce sujet, qu'elle donna l'envie à sa mère de prendre la même résolution qu'elle, et toutes deux vinrent s'offrir à notre Sainte; et avant que de s'engager elles lui apportèrent beaucoup d'argent pour le bâtiment de la chapelle et du cloître de ses religieuses.

Thérèse, au bout de deux mois, se rendit au monastère, où le prieur des Carmes faisait beaucoup avancer l'ouvrage; et où l'on envoyait de larges aumônes, qui servirent à payer les dettes. Cependant l'exemple de cette dame, qui s'était rendue carmélite avec sa fille, fit dans la ville tant d'effet, que plusieurs filles de qualité, charmées de la beauté de cet état, voulurent s'y engager, et firent leur sacrifice avec un détachement si parfait, que Thérèse elle-même l'admira.

Après qu'elle eût surmonté toutes les difficultés de la fondation de Medine, l'établissement des monastères d'hommes lui revint dans l'esprit; elle en parla secrètement au

père Antoine, prieur des Carmes de la ville, pour sonder ses sentiments. Il goûta son dessein ; mais comme elle remarqua qu'il n'était pas d'une constitution bien robuste, ni propre à porter les travaux d'une vie austère, elle ne le pressa pas beaucoup. Il lui dit qu'un peu avant sa proposition il avait formé le projet de s'engager dans une vie plus pénitente, et qu'il était résolu d'entrer dans l'ordre des Chartreux. Thérèse s'en réjouit extrêmement, et l'exhorta à s'éprouver par des exercices d'une plus sévère discipline ; il lui obéit, et passa une année entière dans ces préludes de réforme, et Dieu lui fournit les occasions de se voir à beaucoup d'épreuves ; car après qu'il eut conféré avec Thérèse, la réputation qu'il avait d'être un grand homme de vertu, le fit choisir du roi pour travailler à rectifier quelques abus introduits dans son ordre ; ce qui lui fit souffrir de la part des carmes mitigés beaucoup de persécutions, et bien des oppositions à tous les bons desseins qu'il eut dans la suite.

Avant que Thérèse partit d'Avila, dom Bernard de Mendoce, frère de l'évêque, avait commencé à lui parler d'une donation qu'il lui voulait faire pour une fondation de Carmélites. Il vint à Medine lui confirmer les mêmes offres pour l'établissement d'un monastère à Valladolid, et la pressa fort de ne pas différer de se mettre en possession d'une maison spacieuse et d'un grand enclos qu'il lui donnerait dans cette ville-là. Notre Sainte lui témoigna sa reconnaissance, mais se trouvait embarrassée comment elle satisferait à l'empressement de cette dame chez qui elle avait demeuré six mois à Tolède, et qui la priait instamment de fonder un monastère à Malagon, dont la seigneurie lui appartenait. Dom Bernard insistait toujours ; et comme madame Marie de Mendoce sa sœur devait emmener Thérèse avec elle, il voulut, avant son départ, passer un acte pour la donation de sa maison de Valladolid, et ne pas remettre sa libéralité à un autre temps.

Pendant que Thérèse était à Medine, il y vint un religieux fort jeune encore, mais de beaucoup d'esprit, et d'un très-solide jugement, qui faisait ses études de théologie dans le collège des Carmes mitigés de Salamanque. Il avait nouvellement reçu l'ordre de prêtrise, et était venu à Medine pour accompagner un ancien religieux qui dit de lui tant de bien à la Sainte, et lui fit tant d'éloges de sa vertu, de sa ferveur et de sa pénitence, qu'elle conçut un grand désir de le voir.

L'ancien religieux le dit le lendemain à son compagnon. Le père Jean de la Croix, qui n'aimait nullement les visites, et fuyait toutes sortes de communications avec les femmes, même les plus vertueuses et les plus saintes, fut contraint néanmoins de se rendre aux instances qu'on lui faisait, et vint voir Thérèse. Elle ne l'eut pas plus tôt examiné pendant quelques moments, qu'elle reconnut qu'il était propre à son dessein. Elle admira sa prudence et son courage dans une si grande jeunesse ; et comme elle songeait au moyen de lui découvrir à propos ses projets, il prévint lui-même sa pensée, et lui déclara qu'il se sentait appelé de Dieu à une vie plus austère que celle qu'il professait, et que ne pouvant suivre tous ses desirs dans l'ordre où il se trouvait engagé, il délibérait de se retirer parmi les Chartreux, où, soutenu par l'exemple de ces fervents solitaires, et par la commodité de leur retraite, il espérait que Dieu lui ferait la grâce de travailler plus efficacement et plus parfaitement à son salut.

La Sainte remarquait de plus en plus en lui tant de talents et de mérite, et lui trouvait une sagesse et une doctrine si convenables à la conduite des couvents de sa réforme, que ne pouvant plus retenir sa joie, elle lui découvrit à son tour le dessein qu'elle avait de fonder des monastères de Carmes déchaussés, et le conjura d'attendre jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de lui donner une maison de cette réforme, où il pourrait se consacrer à Dieu, et passer sa vie dans les exercices de la pénitence et

de l'oraison; et lui fit entendre qu'il ferait beaucoup mieux de travailler à la réforme de son ordre, que de s'engager dans un autre.

L'éloquence de la Sainte ne fit pas moins d'impression sur l'esprit du père Jean de la Croix, que le mérite de ce grand religieux en avait fait sur elle. Il se rendit à ses conseils, et la pria seulement pour contenter sa ferveur, d'exécuter son dessein au plus tôt.

Thérèse fut très-contente d'avoir rencontré pour ce nouvel édifice deux pierres fondamentales si bien choisies. Elle voulait néanmoins différer un peu pour éprouver davantage le père Antoine, à qui elle ne se fiait pas tant qu'au frère Jean de la Croix, qui était fort de son goût. De sorte qu'il se passa bien une année depuis la fondation du monastère des religieuses de Medine, jusqu'à l'établissement du premier couvent des Carmes réformés.

Cependant Thérèse était invitée d'aller visiter le couvent d'Alcala, où la béate qu'elle avait vue durant son séjour à Tolède, avait fait un établissement de Carmelites réformées. Elle partit donc de Medine avec madame Marie de Mendoce, qui la mena dans son équipage, et la fit passer par Madrid, où l'on souhaitait fort de la voir. Elles allèrent descendre chez madame de Mascaregnas, qui avait été gouvernante du roi régnant Philippe II. Plusieurs dames s'y étaient rendues avec une extrême curiosité de connaître Thérèse, et de découvrir dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. Elle remarqua dans leur empressement à la recevoir, et par plusieurs petits discours jetés d'abord, qu'on attendait d'elle quelques entretiens et quelques traits d'une spiritualité non commune. Ainsi, dès qu'elle eut satisfait aux premiers compliments et aux bienséances, elle dit, en s'asseyant : Oh ! qu'il y a de belles rues dans Madrid ! et elle engagea la conversation sur des matières de cette sorte, sans rien laisser paraître de surnaturel et de sublime. Quelques dames moins éclairées en perdirent une partie de la bonne opinion qu'elles en avaient ; mais d'autres plus habiles ne laissèrent pas, au travers de ces innocents artifices, de démêler qu'il y avait en elle de très-éminentes vertus.

La même chose lui arriva au monastère royal des religieuses déchaussées de Saint François, où elle fut obligée d'aller avec la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, fondatrice de ce couvent. Durant quinze jours que Thérèse demeura dans ce monastère avec la princesse, elle se déguisa si bien, qu'on ne vit rien en elle que de fort commun ; mais quelques personnes plus pénétrantes que les autres, percèrent jusque sous les voiles de son ingénieuse modestie ; et l'abbesse, qui était sœur de saint François de Borgia, dit, en la voyant s'en aller : Dieu soit béni de nous avoir fait voir une sainte que nous pouvons imiter, car sa vie est la plus commune du monde. Elle parle, elle mange, elle dort, elle marche comme nous autres ; sa conversation est simple, sans ostentation et sans cérémonie, et l'on voit néanmoins que Dieu est bien avant dans son cœur.

La Sainte se rendit à Alcala pour faire plaisir à madame de Mascaregnas ; elle embrassa toutes les religieuses avec des sentiments d'une véritable tendresse, comme si elles avaient été ses propres filles ; et les excita pendant un séjour de deux mois à une telle ferveur qu'elle leur inspira la régularité de sa réforme, qu'elles ont toujours gardée depuis, sans quitter pourtant la juridiction de l'évêque, à qui elles étaient soumises.

Du monastère d'Alcala, Thérèse vint à Tolède, où la dame chez qui elle avait déjà passé six mois, la pressait fort de venir, afin d'y prendre des mesures pour faire un établissement de Carmelites réformées à Malagon, dont elle avait les domaines. Quelque envie que pût avoir la Sainte de multiplier ces fondations pour la gloire de Dieu,

elle ne laissa pas de se refroidir un peu pour celle-ci, quand elle fit réflexion que la ville était trop petite pour y fonder un monastère sans revenu. Elle consulta sur cela, selon sa coutume, quelques théologiens, entr'autres le père Dominique Bagnez. Comme elle vit qu'il faisait valoir le décret du concile de Trente, qui permet les revenus en ces occasions, et que d'ailleurs cette dame la sollicitait vivement, elle consentit à ce qu'elle voulut.

Après avoir fait venir d'Avila cinq religieuses, elle fut conduite à Malagon par cette dame. Le monastère n'y était pas encore tout-à-fait préparé; de sorte qu'elles se retirèrent dans le château, d'où elles sortirent huit jours après, le dimanche des Rameaux, et se rendirent en procession à l'église, où elles entendirent la messe et le sermon. Delà elles accompagnèrent le saint Sacrement jusqu'au lieu de leur retraite, se tenant cachées selon leur coutume sous leurs voiles noirs qui les couvraient; et c'est ainsi qu'à la vue de toute la ville, charmée d'un spectacle si touchant, elles entrèrent dans le troisième monastère fondé sous l'invocation de Saint-Joseph. Le lieu n'était pas trop convenable, et le bruit de la place voisine le rendait peu propre au silence de la prière. Ainsi, par les libéralités magnifiques de la fondatrice, et par les travaux de Thérèse, qui portait elle-même les fardeaux et les matériaux pour la construction d'un lieu plus commode, Dieu fit la grâce à ces religieuses d'y passer au bout de quatorze jours, quoique les architectes eussent dit que cette ouvrage durerait six mois.

Quand Thérèse arriva dans Malagon, elle y fut atteinte d'un violent rhumatisme, et d'une douloureuse contraction de nerfs. Cependant dès qu'il fallut travailler et présider à son ouvrage, elle se sentit aussitôt guérie : dès que tout fut achevé, pour mieux faire voir la conduite de la Providence divine, ses douleurs recommencèrent, et elle fut obligée de se remettre au lit.

Elle vit avec joie toute cette affaire consommée, mais s'inquiéta néanmoins que ce monastère eût des rentes, puisque les autres n'en avaient point. Car quoiqu'elle se fût rendu au sentiment des plus habiles théologiens, l'amour qu'elle avait pour la pauvreté évangélique ne laissait pas de lui donner des scrupules, et c'est pour cela qu'elle exhorta toujours ses religieuses à demeurer pauvres, et qu'elle leur donna de l'horreur pour ses sortes de revenus. Mais Dieu, pour lui faire connaître qu'il approuvait son obéissance aux docteurs, et son renoncement à son jugement propre, lui fit entendre qu'il se plaisait dans cette retraite. Aussi les religieuses vivaient dans une ferveur et dans une austérité qui consolait beaucoup la Sainte. A son retour elle écrivit à la fondatrice, madame Louis de la Cerda, pour la consoler sur quelques événements.

Cette réforme de son ordre réussissait trop bien pour n'en pas continuer l'accroissement. Elle pensa donc à la fondation de Valladolid, où dom Bernard de Mendoza lui avait donné une grande maison accompagnée de bons domaines : mais elle fut fort affligée d'apprendre qu'il était mort subitement à Ubede sans pouvoir achever sa confession, quoiqu'il donnât de grands témoignages de pénitence. Elle pria Dieu instamment de répandre sur lui ses miséricordes; et durant sa prière, se sentit portée à croire que cette âme serait délivrée des peines qui la purifiaient, le jour qu'on dirait la première messe dans le nouveau monastère. Elle partit de Malagon, où elle avait séjourné deux mois, sans s'arrêter à la fondation qu'elle voulait faire à Tolède; et après avoir passé à la hâte par Avila et par Medine, elle se rendit incessamment à Valladolid, avec six religieuses qu'elle avait prises dans ses couvents. Elles y arrivèrent fort fatiguées; et néanmoins il leur fallut aller entendre la messe en un couvent de Carmes à l'entrée de la ville, et la Sainte dit qu'elle trouva le chemin si long, que

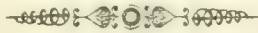
ses peines en redoublèrent. Le lieu destiné pour l'établissement lui échoit, quoiqu'il fût fort agréable; mais il y fallait faire beaucoup de dépense; et d'ailleurs il y passait une rivière qui pouvait beaucoup nuire à la santé. Elle n'en dit mot néanmoins, et la première messe y fut célébrée le second dimanche du mois d'août.

Julien d'Avila, qui disait la messe, s'aperçut qu'en donnant la communion à la Sainte elle fut toute absorbée dans une profonde application; et depuis elle raconta qu'en ce moment elle avait été éclairée sur la délivrance de dom Bernard de Mendoza.

Comme ce lieu était fort malsain, et que tout son monde y tombait malade, madame Marie de Mendoza, que ses libéralités envers les pauvres ne rendaient pas moins illustre que sa naissance, demanda que cette maison lui fût cédée, et leur en donna une autre bien plus commode où elle fit, pour le rétablissement, plusieurs dépenses. Ainsi la petite communauté de religieuses fut conduite solennellement à la maison nouvelle, d'où elles répandirent la bonne odeur de leurs vertus, qui ranimèrent la piété des habitants, et donnèrent envie à plusieurs filles de condition de s'engager dans le même état.

Aussi les exemples de Thérèse y contribuèrent plus que tout le reste. Elle s'acquitta dans cette ville une si grande réputation que ses sentiments étaient des lois, et l'on n'osait penser autrement qu'elle. Un fameux prédicateur l'étant venu voir, se plaignit dans son entretien qu'on ne lui eût pas donné une certaine chaire pour prêcher le carême. La Sainte, en le regardant d'un œil de compassion, ne fit que lui dire avec son air fin : Hélas, mon père! et cela suffit pour l'obliger à rentrer en lui-même et se reprocher sa vanité.

Après que Thérèse eut fait quelque séjour à Valladolid, elle y reçut une lettre où elle était invitée de travailler à la fondation du monastère de Tolède. Elle laissa le nouvel établissement en bon ordre, et, dans le dessein d'y poursuivre l'ouvrage qu'on lui proposait, elle revint auparavant à Avila pour y passer un peu de temps.



Livre quatrième.

Quoique la Sainte continuât toujours de marcher dans la voie des fondations pour les Carmélites réformées, elle ne perdait pas de vue le dessein d'établir aussi des monastères de Carmes, et ne laissait pas d'y travailler en chemin faisant.

Un gentilhomme d'Avila, nommé D. Raphaël, à qui la Sainte n'avait jamais parlé, ayant su qu'elle voulait fonder un monastère de Carmes réformés, était venu, avant son départ pour Valladolid, lui offrir une maison qu'il avait dans un hameau d'environ vingt feux, où demeurerait un receveur des biens qu'il possédait en ces quartiers-là : Thérèse n'eut pas une fort grande idée de cette maison, mais ne laissa pas d'en louer Dieu et d'en remercier ce gentilhomme; et comme elle était sur le point d'aller à Médine pour se rendre ensuite à Valladolid, elle lui avait promis qu'elle la pourrait voir en passant. Elle était partie de grand matin avec une religieuse et Julien d'Avila, qui l'accompagnait dans tous ses voyages; mais ils s'égarèrent sur la route, et le lieu où ils allaient était si peu connu que personne ne pouvait le leur enseigner, en sorte qu'ils s'en trouvaient éloignés dans le temps qu'ils en croyaient être fort proche. C'était à la fin du mois de juin, et le soleil avait tant d'ardeur que Thérèse met cette journée au nombre de celles qui lui ont été les plus pénibles à passer. Enfin ils y arrivèrent un peu avant la nuit, et trouvèrent la maison si sale, à cause de la quantité de gens qui faisaient la moisson, que la Sainte ne put s'y résoudre d'y coucher. Cette pauvre maison

était isolée sans tenir au village, et située proche d'un petit ruisseau, dans une campagne exposée à la rigueur de tous les vents et aux ardeurs du soleil; enfin ce n'était qu'un logis de paysan.

Tout ce bel édifice consistait dans un porche, une chambre retranchée, un galetas et une petite cuisine. Thérèse, après avoir jeté les yeux sur tout cela, en imagina la distribution: elle destina le porche pour une chapelle, le galetas pour un chœur et la chambre pour un dortoir. Sa compagne, qui la voyait faire tous ces partages, ne comprenait pas comment l'on en viendrait à l'exécution, et toute mortifiée qu'elle était, y trouvait des difficultés extrêmes. En vérité, ma mère, dit-elle à Thérèse, quelque habile que vous soyez, vous n'en sauriez venir à bout, n'y pensez plus, je vous prie; mais cela ne la rebuta pas. En arrivant à Medine, elle fit au P. Antoine un détail sincère de la construction du lieu qu'elle avait visité; elle lui demanda s'il pourrait se résoudre à passer quelque temps à Durvel, c'était l'endroit en question, et lui dit que c'était seulement pour commencer et que Dieu leverait bientôt tous les obstacles. Ce père répondit qu'il était prêt d'y aller et de demeurer même, s'il le fallait, dans une étable.

Il ne s'agissait plus que d'avoir la permission des deux provinciaux: celui qui était en charge était un assez bon homme, et quoiqu'il n'eût guère d'inclination pour ces nouveaux établissements, Thérèse lui alléguait tant de raisons pour le déterminer, qu'il se laissa persuader à son éloquence, qui en persuadait bien d'autres, et lui accorda ce qu'elle voulut. Pour son prédécesseur, comme il se trouva dans la nécessité d'avoir recours au crédit de madame Marie de Mendoce, pour d'autres affaires, cette dame s'en prévalut pour avoir son consentement.

Thérèse qui avait emmené avec elle à Valladolid le P. Jean de la Croix, avait reconnu en lui tant de courage et tant de grâces, qu'elle crut qu'il le fallait envoyer à Durvel pour rendre l'habitation un peu plus logeable, et elle lui donna, pour sa compagnie et pour son service, un des manœuvres qui travaillait au monastère de Valladolid, où elle était alors.

En cet endroit la Sainte interrompt le cours de sa relation pour faire à ses enfants une exhortation vive contre la magnificence des édifices. *Je vous conjure*, leur dit-elle, *mes sœurs, et vous mes pères, de demeurer toujours dans un grand détachement de ces maisons magnifiques et somptueuses, et d'avoir toujours devant les yeux ces saints fondateurs de notre ordre, qui sont nos pères, que nous savons être arrivés par la pauvreté et par l'humilité à la jouissance éternelle de la présence de Dieu.*

Le P. Jean de la Croix, à l'aspect d'une maison si dépourvue de toutes choses, ne fut ni surpris, ni découragé. Comme il n'avait dans l'esprit que des idées de mortification et de pénitence, il ne conçut point d'autres moyens d'orner son nouveau monastère que d'y mettre beaucoup de croix et de têtes de mort. Il demeura seul presque deux mois dans ce petit réduit, parce que le P. Antoine achevait à Medine les affaires qui l'y retenaient, pour se démettre de sa charge de prieur. Tous les paysans et les laboureurs de la métairie étaient surpris de voir un habillement d'une figure si nouvelle et dont ils n'avaient rien vu de semblable ailleurs. Ils regardaient cet homme incomparable avec admiration; ils s'estimaient heureux quand ils pouvaient l'entretenir un moment; car il ne leur parlait que de la vie éternelle, et il y avait dans ses discours une douceur qui les charmait. Ces bonnes gens ne se lassaient point de visiter ce petit monastère et de fréquenter cette dévote chapelle. Les offices du chœur et la cloche attiraient ces gens rustiques, et l'exemple de cet homme rare les excitait à la piété. Chacun des habitants du village était si ravi du bonheur qui leur était arrivé, qu'ils s'en vantaient partout, et l'on ne parlait que du nouveau carme déchaussé, dont les peuples des environs respectaient la vertu.

Cependant la Sainte entretenait souvent le P. Antoine pour voir s'il demeurerait ferme dans sa résolution, pour lui donner une pleine connaissance de la manière dont on vivait dans ces monastères, et pour l'instruire de tout ce qui lui semblait convenir, afin que les choses fussent bien fondées dès le commencement. Quelques jours avant que de le faire partir pour Durvel, elle lui demanda s'il avait eu soin de préparer les choses qui étaient les plus nécessaires en ce lieu-là, il lui dit que oui, et qu'il avait plusieurs horloges de sable pour régler leurs méditations. Thérèse ne put s'empêcher de sourire à cette réponse, quoiqu'elle fût néanmoins édifiée de voir que ce bon père faisait consister ses plus importantes provisions dans ces horloges. Le P. Antoine partit et mena avec lui deux religieux de son couvent de Medine qu'il avait excités à venir s'essayer pour la réforme.

La lettre que Thérèse avait recue à Valladolid était du P. Hernandez, jésuite, qui avait assisté à la mort d'un riche bourgeois de Tolède, touché du désir de faire un pieux usage de ses biens, parce qu'il ne laissait point d'enfants; ce père, outre les relations d'amitié qu'il avait avec Thérèse, connaissait l'utilité de ces fondations nouvelles, de sorte qu'il avait inspiré au mourant d'appliquer à cette œuvre ses libéralités; mais la mort l'ayant surpris, il avait chargé un de ses parents d'exécuter sur cela ses bons desseins. Ce fut sur ces avis que la Sainte partit pour Tolède, avec deux religieuses qu'elle amenait d'Avila; mais elle voulut voir sur sa route en quel état était cet établissement des Carmes, à Durvel. Elle y arriva le matin, et trouva le P. Antoine qui balayait : il était d'une famille noble, et avant que de se faire religieux il avait vécu dans le monde avec distinction, et avait aimé la gloire. Thérèse qui le trouva dans cet exercice, et qui remarqua sur son visage la joie et la tranquillité de son âme, lui dit en l'abordant : Eh quoi, mon père, où est donc l'honneur? Maudit soit le temps, dit-il, où j'en ai fait tant de cas. La Sainte entra dans la chapelle où respirait un air de piété et de recueillement qui la surprit. Tout y était dans la simplicité la plus parfaite; on n'y voyait de tous côtés que des croix et des têtes de mort. Le galetas qui était au milieu du logis servait de chœur, et l'on pouvait y faire l'office, mais il fallait se baisser bien bas pour y entrer et pour y entendre la messe. Il y avait aux deux côtés de la chapelle deux petits hermitages, où l'on ne pouvait demeurer qu'assis ou couché tant ils étaient bas; il y faisait si froid qu'il avait fallu y mettre quantité de foin. Ces bons pères n'avaient pour chevet que des pierres, des croix et des têtes de mort au-dessus. Depuis matines ils demeuraient en oraison, et lorsqu'ils allaient à prime, leurs habits, sans qu'ils s'en aperçussent, étaient fort souvent tout couverts de neige, parce que le toit avait des ouvertures qu'on n'avait pas eu soin de rétablir.

Ils récitaient l'office avec les deux religieux mitigés qu'ils avaient amenés. Ils allaient prêcher dans les lieux d'alentour, qui manquaient d'instruction; et Thérèse dit que c'était pour cette raison qu'elle avait le plus souhaité leur établissement en ce lieu-là, très-écarté de tout autre monastère et de tout autre secours spirituel. Ils allaient jusqu'à deux lieues faire leurs prédications, marchant les pieds nus sur la neige et sur la glace (car ce ne fut que dans la suite qu'on les obligea d'avoir des sandales). Après avoir passé tout le jour à prêcher et à confesser, ils s'en retournaient sans avoir mangé, et sans que ce travail, tout pénible qu'il était, leur parût considérable. On leur apportait des lieux voisins de quoi vivre, plus qu'ils n'en avaient besoin; et des gentilshommes qui les avaient pris pour les confesser, leur offraient des maisons plus commodes et mieux situées.

Thérèse dit qu'elle avait en sa compagnie deux marchands qui furent très-touchés et très-consolés du spectacle de pénitence qu'ils virent dans ce petit désert, et par

leurs sentiments, ajoute-t-elle, on peut juger quel est le pouvoir de la vertu, puisqu'ils estimaient plus cette pauvreté que leurs richesses.

La Sainte se rendit à Tolède le 24 de mars en l'année 1569, et alla loger chez la sœur du duc de Medina-Céli, chez qui elle avait déjà demeuré six mois. Elle y était beaucoup aimée, et fut mise avec ses compagnes dans une chambre aussi commode qu'un monastère pour tous leurs exercices de piété. Le parent, chargé d'exécuter les dispositions du donateur, exigea d'elle, pour l'accomplissement de cette œuvre, beaucoup de conditions injustes. D'ailleurs plusieurs personnes considérables se trouvaient maltraitées par ce testament, entr'autres celui qui commandait dans la ville en l'absence de l'archevêque.

Ainsi, la Sainte ne put rien avancer pendant deux mois, quoique l'affaire fut sollicitée par les gens les plus illustres. Elle souffrait avec peine ces retardements et ces obstacles; car il ne lui paraissait pas raisonnable de s'en aller sans avoir rien fait; mais elle sut bientôt le parti qu'elle avait à prendre, quand on l'eut secrètement informée que le commandant n'était point dans les sentiments de ceux qui la traversaient.

Ayant interrompu tous ses autres soins, elle se transporta dans l'église la plus proche du palais de ce gouverneur, et l'envoya humblement prier de vouloir bien lui donner audience. Il vint la trouver lui-même où elle était, et alors avec un air ferme et libre, mais plein de douceur et de modestie, elle lui exposa ainsi ses raisons. *Il était digne d'un homme que ses lumières, son rang et sa vertu rendent aussi grand que vous, de protéger une entreprise aussi glorieuse à Dieu qu'est la nôtre. Je suis venue ici pour le véritable intérêt de la ville, et il y a cependant deux mois que j'y suis, sans avoir encore pu rien obtenir sur un si juste sujet. Il est sans doute bien rude à des filles qui font profession d'une vie austère, non-seulement qu'on ne leur offre aucun secours, mais qu'elles trouvent même de l'opposition dans ceux qui sont les plus occupés de leurs plaisirs. Réfléchissez un peu, je vous prie, sur ce que vous aurez à répondre au tribunal de Jésus-Christ. Car je ne vois pas quelle excuse y peut apporter un homme chargé de veiller au bien des peuples, et à l'utilité commune*

Thérèse dit ces paroles avec toute la force et toutes les grâces de son éloquence ordinaire. Le gouverneur en fut ému, aussi lui accorda-t-il la permission qu'elle demandait, quoiqu'avec quelques restrictions; car il voulut que le monastère n'eût ni rentes ni fondateur; mais la Sainte ne laissa pas de regarder son ouvrage comme achevé, quoiqu'elle n'eût pourtant alors que quatre ou cinq ducats pour toutes richesses. *Ce n'était pas grand'chose*, dit-elle, *que Thérèse et si peu d'argent : mais Dieu, Thérèse, et quatre ou cinq ducats, c'est beaucoup.* Ainsi sans savoir où trouver de l'argent, ni sans penser à conserver ce peu qu'elle avait, elle en acheta deux tableaux, et quelques meubles tous des plus simples; mais elle ne voyait pas par où s'y prendre pour avoir une maison. Lorsqu'elle était dans cet embarras, un religieux de Saint-François, d'une rare vertu, très-particulièrement de ses amis, et qui souhaitait fort lui être utile, en partant de Tolède, lui envoya un jeune homme qu'il confessait, avec ordre d'offrir ses services à la Sainte pour l'affaire de la fondation. Thérèse reçut son compliment avec honnêteté, mais il fit rire tous ceux qui étaient présents; car outre que ce jeune homme était fort pauvre, il paraissait n'avoir ni le crédit ni la prudence nécessaire pour conduire et pour presser un ouvrage de cette nature. Mais la Sainte, par une sagesse plus éclairée, comprit que ce saint religieux ne lui aurait pas envoyé une personne inutile, et commença de mettre en fonction le jeune Andrade (c'était le nom qu'il portait); elle le pria de lui chercher et de lui louer une maison. Bien des gens habiles jusqu'alors ne l'avaient pu faire; mais Andrade, dès le lendemain, apporta à la

Sainte les clés d'une maison commode qu'il avait louée. Elle alla voir ce logement qui lui plut fort, et malgré les remontrances de ses amis, qui l'en détournèrent, elle y fit porter ses meubles, qu'un enfant, dit-elle, aurait porté tous sans être beaucoup chargé. Aussi lorsqu'Andrade lui était venu dire que la maison était libre, et qu'elle pouvait y faire porter ses meubles : cela sera bientôt fait, lui répondit-elle, car tout consiste dans une couverture et deux paillasses.

Elle emprunta des ornements pour les saints mystères. Elle mena un menuisier à la maison, pour y faire quelques accommodements. Afin de rendre solennels les exercices du monastère, elle porta une de ces sonnettes dont on se sert à la messe à l'élévation de l'hostie; car elle n'avait pas de plus-grosses cloches. Sa troupe passa cette nuit sans dormir, aussi bien qu'elle; on ne trouva dans cette petite maison qu'une seule chambre qui pût être consacrée en chapelle. Enfin, le jour commençant à paraître, après que Thérèse, aidée de ses compagnes, eut fait tout préparer, elles ouvrirent la porte de la chapelle qui était bouchée avec des briques. Quelques femmes de la populace, couchées dans la maison voisine, se trouvèrent offensées de ce qu'on les éveillait si matin, et s'emportèrent avec beaucoup d'aigreur; mais Thérèse sut les apaiser avec des paroles honnêtes et avec quelque argent qu'elle leur promit. Le père prieur des Carmes mitigés vint d'assez bonne heure pour dire la messe. Au son de la petite cloche, on assembla quelques personnes propres à être témoins à la prise de possession, qui fut le quatorzième du mois de mai de l'année 1569, et ce monastère fut encore établi sous le titre de Saint-Joséph.

On peut s'imaginer combien la ville dut être surprise à la vue de cet événement. Déjà les esprits étaient effrayés par certaine prédiction qui leur annonçait que ce jour-là même, la terre devait s'entr'ouvrir et engloutir toute la ville. Dans cette crainte, plusieurs personnes avaient pris la précaution de se confesser et de recevoir l'Eucharistie en viatique. Que devaient donc dire les habitants, lorsque bien loin d'être abîmés, comme ils le croyaient, ils virent cet édifice? Les uns en furent touchés de dévotion, et les autres émus de colère; mais entre tous les ennemis que Thérèse eut à combattre, ceux qui composaient le conseil de l'archevêque étaient les plus animés contre elle. Le gouverneur était absent, et n'avait pas donné par écrit la permission; de sorte qu'ils regardaient comme une hardiesse extrême, qu'une femme seule eût osé, malgré eux, entreprendre l'établissement d'un monastère. Car en l'absence du gouverneur ils réglaient seuls toute la police ecclésiastique, et s'étaient toujours opposés à la fondation. Ils reprirent la Sainte avec de violentes menaces; mais elle répondit sans s'étonner, qu'elle n'avait commencé qu'avec une permission très-expresse. Ils furent irrités de cette réponse, et lui dirent qu'ils voulaient examiner ses pouvoirs; et que cependant ils défendaient qu'on célébrât la messe dans la nouvelle église. Cela dura quelques jours, jusqu'à ce que quelques personnes de considération les eussent portés à s'apaiser.

Durant cet intervalle qu'elles allaient au-dehors entendre la messe, un jour que Thérèse était dans une église, une femme perdit un de ses patins; elle se persuada qu'il avait été dérobé par la Sainte, qu'elle vit dans un coin toute seule et enveloppée dans son manteau pour n'être pas connue, cette femme prit l'autre patin qui lui restait, et se jetant sur Thérèse avec colère, elle lui en déchargea plusieurs coups sur la tête. Le choc était rude pour une personne faible et très-infirmes; mais Thérèse, quoique fort maltraitée, ne lui dit pas un mot; elle se conserva dans sa patience ordinaire, et se tournant seulement vers ses compagnes qui s'approchèrent : *Dieu bénisse, dit-elle, cette bonne femme, j'avais déjà bien mal à la tête.*

Après que le nouveau monastère ne fut plus inquiété par les officiers de l'archevêque

les religieuses y goûterent dans leur retraite toutes les consolations promises aux âmes fidèles et véritablement détachées. Et certainement elles avaient besoin d'être intérieurement soutenues, pour souffrir l'extrême pauvreté où elles étaient abandonnées, surtout la nuit que le froid les saisissait ; car elles n'avaient pour se couvrir toutes, qu'une couverture, deux sacs et leurs habits ; elles n'avaient ni bois, ni batterie de cuisine, ni autres meubles, et leurs plus magnifiques repas se réduisaient les premiers jours à quelques petits poissons peu capables de les nourrir. Cependant elles étaient dans une joie qu'on ne pouvait exprimer, et se faisaient un plaisir de tout ce qui leur arrivait. Une nuit que Thérèse se sentit pressée par la rigueur du froid, elle demanda quelque chose à ses compagnes pour se mieux couvrir ; mais en faisant toutes un éclat de rire, elles lui répliquèrent : Quoi, vous avez sur vous, ma mère, tout ce qu'il y a de couvertures dans la maison, et vous n'en avez pas encore assez ? Lorsqu'elle racontait les aventures de ses voyages, elle avait coutume de rapporter cette réponse pour se réjouir, car ses peines n'ont jamais fait d'autre impression sur elle.

Il ne laisse pas d'être étonnant que dans une ville aussi abondante en richesses que Tolède, où la sœur du duc de Medina-Céli eut sans doute volontiers pourvu Thérèse de tout ce qui lui manquait, elles s'y soient néanmoins trouvées dans cette extrême indigence ; car comment cette dame si opulente, si libérale, et si remplie d'affection pour la Sainte, put-elle ne pas penser quelle endurait le froid et la faim ? Mais il faut regarder cet événement comme une conduite de Dieu, qui voulut éprouver la foi de ces ferventes religieuses. Elles portèrent cet état de privation avec tant de paix, que lorsque les aumônes vinrent dans la suite les tirer de leur pauvreté, elles s'en affligèrent sincèrement ; surtout Thérèse que Dieu prit soin pendant ces jours d'épreuves de nourrir intérieurement des plus solides consolations de la grâce. Le parent de ce bourgeois décédé les secourut amplement dans leur indigence ; il reprit le dessein de sa fondation, et s'appliqua de nouveau si efficacement à y travailler, qu'il parut à Thérèse qu'elle lui devait permettre de choisir pour le tombeau de ses descendans la plus grande chapelle de l'église qu'il leur voulait faire bâtir. Plusieurs des amis de la Sainte s'y opposaient, et disaient que dans une ville aussi importante que Tolède, il ne fallait pas faire à un homme d'une condition médiocre, le même honneur qu'on aurait fait à des gens de la première distinction ; mais Jésus-Christ, dans la prière, reprit Thérèse de s'être rendue trop complaisante à ces considérations humaines. De sorte qu'elle ne s'y arrêta plus, et l'événement fit connaître qu'elle avait bien fait ; car cet homme les pourvut de beaucoup de riches ornemens, leur fonda plusieurs messes, et leur acheta une grande maison qui coûta douze mille ducats.

Dès que le nouveau monastère fut en état, Thérèse y conduisit ses religieuses, que la même ferveur et le même détachement soutenaient toujours.

Il y avait à Tolède une fille qui vivait publiquement dans une grande dévotion ; elle aimait fort à entendre les sermons, et à se trouver à toutes les stations de la ville. Il lui prit envie d'être Carmélite, et elle vint trouver notre Sainte, qui d'abord fut assez contente de son esprit, de sa santé et de ses desirs ; de sorte qu'elle consentit à la recevoir. Son entrée fut fixée à un certain jour, et la veille elle vint au couvent rendre une visite. Quand elle prit congé de Thérèse jusqu'au lendemain : Ma mère, dit-elle, j'apporterai aussi une bible que j'ai. *Une bible, ma fille*, lui dit aussitôt la Sainte, *non, ne venez point, nous n'avons pas besoin de vous ni de votre bible, nous sommes de pauvres ignorantes qui ne savons que filer, et faire ce qu'on nous ordonne*. Thérèse avait tout d'un coup discerné par cette parole, qu'elle n'était pas propre pour son monastère. Elle soupçonna qu'elle était causeuse et curieuse, ce qui ne convenait pas à des Carmélites, les suites firent juger que Thérèse avait bien pensé ; car cette fille s'associa peu

de temps après avec d'autres dévotes qui firent tant d'extravagances, qu'elles en furent punies par l'inquisition. Cependant cette fille avait surpris le discernement de plusieurs personnes qui l'avaient crue toute autre qu'elle n'était ; mais Thérèse qui savait combien le cœur humain a de replis, ne se fiait pas tout d'un coup aux apparences. Un jour en écrivant à un de ses religieux : *Je n'ai pu, lui dit-elle, m'empêcher de rire, quand j'ai vu dans votre lettre que vous vous faisiez fort de connaître cette fille, seulement à la voir. Hélas ! mon père, les femmes ne sont pas si faciles à connaître que vous pensez, puisque leurs confesseurs mêmes, après les avoir pratiquées longtemps, sont souvent fort surpris de les avoir si peu connues.*

L'austère régularité du monastère nouveau se perfectionnait admirablement de jour en jour, et l'obéissance s'y gardait tellement à la lettre, que les supérieures étaient obligées de veiller prudemment sur ce qu'elles exigeaient de leurs religieuses ; car le moindre signe était aussitôt pris si sérieusement, qu'un jour la communauté se trouvant près d'un fossé plein d'eau, la prieure dit en riant à une de ses filles pour l'éprouver : Vous jetteriez-vous là-dedans si je vous le disais ? et la religieuse y fut plongée si promptement, qu'après qu'on l'eut retirée, il fallut changer tous ses habits.

Thérèse demeura près d'un an en deux fois à Tolède, où elle n'oublia rien pour donner la dernière forme à cet établissement. Les quinze derniers jours avant la Pentecôte, elle les y employa à plusieurs réparations nécessaires pour l'exactitude de la discipline et le bon ordre de la maison. Tout fut achevé la veille de la fête ; mais elle fut fort lasse et fort fatiguée d'avoir passé ce temps avec un grand nombre d'ouvriers. Le lendemain, comme elle était au réfectoire avec les sœurs, et que délivrée de ces ennuyeuses occupations, elle était si consolée, qu'elle ne pouvait manger, on entendit frapper rudement à la porte, et on lui amena un courrier de la part de la princesse d'Eboly, qui la pria instamment de partir aussitôt pour venir fonder un monastère à Pastrane. Thérèse, qui jouissait en paix des fruits de son ouvrage, reçut avec chagrin cette lettre, qui lui parut hors de saison ; car l'établissement de Tolède, encore nouveau, semblait exiger sa présence.

Cependant la chose pressait : le prince Ruygomez, mari de cette princesse, était favori du roi, et il fallait l'engager dans ses intérêts, afin que par son crédit il lui attirât la protection du souverain dans les différentes contrariétés qui menaçaient souvent ses saintes entreprises. Elle consulta l'oracle, c'est-à-dire, elle s'adressa dans sa prière à Jésus-Christ, qui lui fit entendre qu'elle devait partir, parce qu'elle était nécessaire en ce lieu pour des affaires qui lui étaient alors inconnues ; et il lui fut inspiré de porter avec elle ses constitutions et sa règle. Elle voulut encore avoir l'avis de son confesseur, sans lui rien dire de sa révélation. Il lui conseilla le voyage ; et elle partit le lendemain de la Pentecôte, le trentième mai de l'année 1569. Les suites ont fait voir que quand Dieu lui inspira de se mettre en chemin pour Pastrane, il avait en vue des choses plus importantes que l'établissement d'un couvent de Carmélites. Elle passa par Madrid, et vint descendre, selon sa coutume, chez madame de Mascareguas, dont la maison tenait au couvent des religieuses de Saint-François, qu'elle avait fondé. Cette dame avait alors chez elle un ermite fort respecté à la Cour, et à qui elle avait donné une chambre écartée dans son palais. Elle dit à Thérèse qu'elle ne pouvait arriver plus à propos, et qu'elle voulait lui faire voir un homme d'une éminente vertu et d'un rare mérite, qui souhaitait fort de la connaître, et dont elle serait très-contente.

Ce grand serviteur de Dieu eut trop de relation avec Thérèse, et fit une figure trop considérable dans son ordre, pour n'en pas dire quelque chose.

Ambroise Marian était né à Bironte, ville du royaume de Naples. Il étudia les lettres

humaines et la jurisprudence, et on l'appliqua à la lecture des livres saints. Il fit de si grands progrès dans toutes ces connaissances, qu'il mérita le titre de docteur dans l'une et l'autre faculté. Il avait beaucoup de vivacité d'esprit, et de la pénétration sur toutes sortes de choses; et il réussit merveilleusement en toutes les sciences où il s'attacha. Ce fut particulièrement dans l'étude de l'éloquence et de la poésie latine que parut la beauté de son génie; il aimait fort les mathématiques, et se rendit un excellent géomètre.

Jacques Bon-Compagny, qui fut dans la suite élu pape, et appelé Grégoire XIII, étudia avec ce jeune napolitain, et depuis qu'il fut élevé sur la chaire pontificale, il conserva toujours pour Ambroise la même amitié qui les avait unis durant leur jeunesse.

Il fut député au concile de Trente, en considération de ses mérites; et quoiqu'il parût beaucoup dans cette assemblée, par sa piété et par sa doctrine, il se fit encore néanmoins plus admirer par sa prudence et par son habileté dans le maniement des affaires les plus épineuses. Le concile, qui reconnut ses talents extraordinaires, le chargea d'une importante négociation pour les intérêts de l'Eglise dans la Flandre et dans l'Allemagne, et dans d'autres états du Nord. Il réussit parfaitement dans cet emploi, et chacun fut content de sa négociation. La reine de Pologne, qui remarqua son mérite, voulut le prendre pour son conseil. Ambroise ne put la refuser, et accepta la charge d'intendant de sa maison qu'elle lui donna.

Cependant le monde avait peu d'attraits pour lui, et Dieu qui voulait le détacher de la Cour et le retirer du siècle, lui inspira de faire vœu de chasteté, afin de ne se pouvoir engager dans le mariage. Il se fit chevalier de Malthe, et eut bientôt une commanderie de cet ordre; et cela lui fit prendre la résolution de choisir la profession des armes. Il suivit à la guerre le roi Philippe II, qui l'honora de sa confiance, et eut souvent recours à ses conseils, dont il eut sujet d'être fort content.

Pour lui rendre le monde encore plus désagréable, Dieu permit qu'on l'accusât d'avoir assassiné un homme de qualité, quoiqu'il en fût très-innocent. Il se trouva deux faux témoins qui déposèrent contre lui, et le chargèrent de les avoir sollicités de commettre avec lui cet assassinat. Ambroise fut arrêté, et mis dans une étroite prison où il eut beaucoup à souffrir, et où sa réputation reçut de violentes atteintes. Durant cette captivité, il eut le loisir de faire beaucoup de réflexions utiles sur le néant des choses humaines, et prit tout-à-fait la résolution de quitter entièrement le monde dès que le Seigneur aurait fait connaître son innocence, dont il le pria instamment de découvrir la vérité. Les témoins ayant été interrogés, se coupèrent, et Ambroise, qui n'avait rien voulu entreprendre pour sa justification, sollicita dans la suite fortement, et dépensa même beaucoup pour faire éviter la mort à ces misérables, et à celui qui les avait suscités.

Dès qu'Ambroise fut élargi, le dessein de renoncer au siècle le pressant toujours, il examina le parti qu'il avait à prendre, afin de ne rien faire imprudemment.

Cependant le roi, qui connaissait tous ses talents, lui donna commission de se transporter à Cordoue pour y voir comment on pourrait rendre navigable, depuis là jusqu'à Séville, la rivière de Guadalquivir. Il obéit aux ordres du roi, et après s'être acquitté de sa commission, il se retira chez les pères Jésuites de Cordoue pour y faire les exercices spirituels. Cette retraite lui donna de nouvelles lumières et de nouveaux desirs pour la solitude; mais il ne savait encore de quel côté se déterminer. Un jour qu'il regardait par la fenêtre de la chambre où il faisait sa retraite, il aperçut un ermite fort vénérable, habillé très-austèrement, qui entrait dans l'église de ces pères. Il l'envoya supplier de monter à sa chambre pour lui

parler. Ce saint homme vint l'y trouver ; c'était le supérieur des ermites du Tardon, célèbre par sa sainteté. Ambroise l'interrogea beaucoup, et lui ayant fait faire le récit de la manière dont on vivait dans sa solitude, il en approuva les exercices, et résolut de visiter cet ermitage pour en examiner plus particulièrement toutes les observances. Dès qu'il fut sorti de sa retraite, il se rendit au désert de Tardon. Il fut touché vivement de tant d'exemples de vertus qui le frappèrent, et témoigna tant d'ardeur de se voir au nombre de ces saints ermites, qu'ils lui donnèrent leur habit l'an 1562. Comme on faisait en cette maison profession d'une pauvreté très-rigoureuse, et que chacun s'entretenait du travail de ses mains, le novice fut obligé d'apprendre un métier pour gagner sa vie comme les autres ; et pour se mortifier et s'humilier encore davantage, il choisit d'apprendre à filer par l'opposition qu'il y avait de cet exercice à celui des armes.

Après qu'il s'était acquitté soigneusement de tous les devoirs de la communauté, il employait le reste du temps en oraison, et y passait ordinairement quatre heures. La nuit il faisait des pénitences excessives, et se nourrissait si frugalement, que sa vie n'était qu'une abstinence continuelle. Il avait tellement éteint tout l'éclat de sa naissance et de son esprit, qu'il semblait être un pauvre ignorant, et il avait si absolument méprisé la sagesse et la délicatesse du monde, qu'il s'estimait très-heureux de s'asseoir aux pieds du bon frère Matthieu son supérieur, et d'en écouter attentivement les discours simples, et les exhortations familières.

Il rencontra dans cette communauté, un ermite Italien, nommé frère Jean de la Misère, avec lequel il avait autrefois demeuré durant sa jeunesse. Ce saint homme avait beaucoup de ferveur et de simplicité, et une si douce conversation, qu'on ne pouvait s'entretenir avec lui sans ressentir les charmes de sa vertu. Ces deux amis eurent beaucoup de joie de renouveler leur connaissance, et bénirent les ordres secrets de la Providence divine de les avoir rassemblés dans ce port de salut, et mis tous deux sous le même habit.

Ambroise se trouvant obligé d'aller à Palme visiter son valet malade qu'il avait mis dans l'hôpital, il pria le frère Jean de l'accompagner en cette visite. Quand ils furent arrivés, le malade dit en secret à Ambroise qu'il avait en son pouvoir une perle d'un grand prix, qu'un serviteur du secrétaire de la reine avait dérobée, et qu'il la trouverait enveloppée dans un papier en un certain trou de son ermitage. Après qu'Ambroise eut assisté et consolé son malade du mieux qu'il put, il retourna dans sa cellule, où il trouva la perle qu'il alla présenter à son supérieur. Ce bon frère, qui n'en savait point le prix, lui ordonna d'aller avec son compagnon le frère Jean, la faire voir à Séville. Ils allèrent tout simplement la montrer à un riche lapidaire, qui la reconnut aussitôt pour celle qu'il avait autrefois vendue à la reine. Il fit avertir le juge ; les deux ermites furent arrêtés et conduits aussitôt en prison. Le juge, au retour de la campagne, se fit amener les deux prisonniers pour les interroger sur le fait dont on les chargeait. Lorsqu'il vit l'ermite Ambroise, et qu'il reconnut le visage de cet homme illustre, et d'une réputation autrefois si brillante, il l'embrassa tendrement, et lui fit toutes sortes de caresses. Il reprit aigrement les huissiers d'avoir osé mettre la main sur un homme d'un si grand mérite, et fit connaître à la Cour la vérité de cette affaire, qui attira de nouvelles louanges et de nouveaux respects à l'ermite.

Quelque temps après il arriva quelques affaires à l'ermitage de Tardon, qui obligèrent les ermites de députer à Séville Ambroise avec son compagnon, le frère Jean. Le séjour de cette grande ville les incommoda tellement, qu'ils se retirèrent à un quart de lieue de distance, dans un ermitage appelé Saint-Onuphre. Les affaires qu'il était venu ménager pour son couvent, le retinrent un an en ce lieu avec son compagnon,

sans qu'il eût autre chose pour subsister, que le travail de ses mains. Il s'était appris à tiler le lin avec tant d'adresse et d'industrie, que son ouvrage était extraordinairement estimé, jusque-là que les dames lui en payaient l'once au prix de dix réales. Tout le monde dans Séville vint peu à peu à le connaître. On admirait sa pauvreté et sa pénitence, et les personnes les plus distinguées, ravies de son esprit et de sa doctrine céleste, accouraient à son ermitage pour le visiter, et pour l'entretenir sur les affaires de leur salut.

Le frère Jean fut à la fin ennuyé d'un si grand abord de monde qui venait troubler le repos de leur solitude. Il n'osa pas pourtant s'en plaindre, mais ne croyant pas y pouvoir remédier, il trouva plus à propos de se retirer secrètement, et sans prendre congé de son compagnon, dans un ermitage plus à l'écart. Lorsque Marian ne vit plus ce bon frère, il en fut extrêmement affligé, et l'affection qu'il avait pour lui l'obligea de faire toutes les diligences possibles pour le chercher. Dès qu'il eut découvert le lieu où il était, il l'alla joindre; et frère Jean, qui ne s'était éloigné que par un principe de ferveur et de simplicité, n'eut pas de peine à se réunir au frère Ambroise Marian, qui le mena dans une solitude qu'un grand d'Espagne lui avait offerte. Le roi Philippe II, qui le sut en ce lieu, lui envoya ordre en même temps de venir à la Cour, pour recevoir la commission de faire tirer du Tage une certaine terre qui serait utile à la plaine d'Aranjués.

Avant que de partir de Madrid, il voulut aller visiter ses chers amis du Tardon, qui le priaient instamment d'obtenir du roi par son crédit, que le pape approuvât la façon de vivre qu'ils pratiquaient en ce désert; parce que depuis la déclaration du concile de Trente, il ne leur était plus permis de vivre de la sorte, sans approbation du Saint-Siège. Ambroise s'employa pour leur service avec beaucoup d'ardeur, et fit agir si bien auprès du pape, les grands d'Espagne qui étaient ses amis, que les ermites eurent la permission de choisir entre les règles des anciens pères celle qui leur plairait le plus. Cependant Ambroise visitait tous les lieux solitaires, qui pouvaient convenir à son dessein de retraite. Le roi lui en donna un dans la plaine d'Aranjués, dont il le remercia, parce qu'il était plus propre à faire de beaux jardins, que des ermitages rustiques; mais le prince Ruygomez lui en offrit un autre proche de Pastrane qui lui fut très-agréable.

Thérèse, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, lui fit lire la règle et les constitutions de sa réforme. Il les lui demanda pour lire en son particulier, et les communiqua à son compagnon le frère Jean. Tous deux y trouvèrent le véritable genre de vie qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Ils en conçurent une extrême joie, et le lendemain matin déclarèrent à madame de Mascaregnas qu'ils étaient résolus d'embrasser la réforme des Carmes déchaussés. Cette dame vint aussitôt apprendre une si agréable nouvelle à Thérèse, qui, transportée de joie d'avoir acquis à son ordre deux hommes d'une vertu si rare, en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Lorsqu'elle retourna le lendemain voir le père Marian, elle lui témoigna la joie qu'elle avait d'avoir enrichi sa réforme si heureusement. Le père Marian lui répondit, que non-seulement il était prêt à se consacrer à Dieu parmi les Carmes réformés, mais même de céder à l'ordre un ermitage que le prince Ruygomez lui avait donné; que c'était un lieu commode, solitaire, et très-propre à fonder un couvent. Thérèse accepta ce qu'il proposait. Elle écrivit à l'évêque d'Avila pour solliciter auprès des deux provinciaux la permission de cet établissement. Elle dit au père Marian d'en attendre la réponse à Madrid avec le frère qui l'accompagnait, Italien comme lui, très-simple et très-détaché du monde. Elle prit le chemin de Pastrane, avec quelques-unes de ses religieuses.

Le prince et la princesse la reçurent très-bien, et la logèrent avec sa troupe dans l'appartement le plus retiré de leur palais, pour y demeurer, tandis qu'on bâtissait la maison qui était destinée pour le monastère. Thérèse souffrit avec ses compagnes quelques incommodités dans ce château. Le logement qu'on leur avait donné était fort serré; et d'ailleurs les domestiques ne prenaient pas beaucoup de soin d'elles; mais ce ne fut pas là ce qui donna le plus de peine à la Sainte; elle fut bien plus mortifiée de ne pouvoir accorder tout ce qu'on exigeait d'elle.

La princesse avait d'assez bons accès de dévotion, mais de trop faibles idées de la vertu, qu'elle ajustait toujours à son humeur. Sa piété ne la rendait ni moins délicate sur les prétendus privilèges de son rang, ni moins attachée à ses desseins. Elle voulut obliger Thérèse à donner sur-le-champ l'habit de Carmélite réformée à une religieuse Augustine qu'elle avait auprès d'elle. La Sainte lui dit qu'elle ne pouvait aller si vite, et qu'il fallait auparavant qu'elle connût bien le caractère de la personne; et que d'ailleurs ces changements de religion à une autre ne l'accommodaient pas, et ne lui plaisaient pas beaucoup. La princesse qui était prompte et dominante, se fâcha contre Thérèse. Il y eut encore d'autres difficultés pour la fondation. La princesse ne voulait pas qu'on y attachât du revenu. Thérèse n'y pouvait consentir autrement, à cause que le lieu était trop peu considérable pour espérer que les aumônes y suffiraient; et elle était résolue de partir sans avoir rien fait. Enfin le prince qui avait l'esprit plus juste et plus accommodant, déterminina sa femme à fixer un revenu médiocre; et le couvent fut établi, le neuvième de juillet 1569, sous le titre de Notre-Dame de la Conception.

La princesse ayant su par hasard que Thérèse avait avec elle le livre qu'elle avait écrit de sa vie, voulut qu'elle le lui prêtât. La Sainte la refusa nettement; cette princesse insista toujours; elle fit intervenir son mari, et l'un et l'autre persécutèrent tellement Thérèse, qu'elle fut obligée de le leur prêter, après le leur avoir néanmoins fait donner expressément leur parole que nul autre ne le verrait; c'est ce qui ne fut guère observé. Le livre passa de main en main à tous les officiers domestiques, qui s'en moquèrent à leur aise. On en fit même des copies qu'on ne manqua pas d'envoyer à Madrid, où elles furent le sujet de toutes les railleries de la Cour: et la vie de la Sainte y fut tellement décriée et traitée d'extravagance, que l'inquisiteur voulut la voir pour l'examiner. On peut penser en quel état était alors Thérèse de voir les dons de Dieu méprisés et la religion profanée.

Cependant le père Marian et son compagnon ayant reçu des deux provinciaux des Carmes leur permission, se rendirent à Pastrane avec un autre père du même ordre, qui voulait aussi embrasser la réforme. Cette arrivée donna beaucoup de joie à la Sainte, qui pourtant eut besoin de toute sa force et de toute sa prudence pour ménager l'esprit du prince, et le porter à la fondation des Carmes, tandis qu'il lui fallait éprouver tant de contrariétés de la princesse. Cependant elle le détermina à ce qu'elle voulut. Il donna des pièces d'étoffe pour les habits des nouveaux religieux. Thérèse et ses compagnes les taillèrent et les ajustèrent. La vêtue se fit dans la chapelle du château, où le père Carme mitigé qui se réformait, fit une éloquente prédication, dont le prince et la princesse furent très-touchés, et tous les officiers de leur maison qui s'y trouvèrent. Tous les juges et les officiers de la ville y furent présents. Un gentilhomme de ces quartiers y assista, et fut si soudainement frappé de ce spectacle, qu'il voulut s'unir à ces fervents solitaires. On les conduisit à leur ermitage solennellement en procession. Toute la ville y était, et beaucoup de personnes des lieux voisins. L'ermitage de Pastrane est situé sur une montagne toute ronde, et presque entièrement séparée des autres collines qui sont à l'entour. Elle est au milieu de trois vallées qui viennent se terminer à ses pieds, et forment trois différents aspects. La première s'é-

tend depuis la ville de Pastrane jusqu'à cette montagne. La seconde qui commence au-dessous de celle-ci, va finir au courant du Tage, et n'a pas moins d'une lieue de longueur. La troisième est une plaine unie et fort agréable, cultivée partout, couverte de vignes, de bles, et des autres richesses de la nature, et coupée d'un grand chemin. On voit à un quart de lieue de la ville de Pastrane, située sur un coteau le plus beau du monde, orné de verdure et de fleurs. Les collines qui bornent les vallées de part et d'autres sont couvertes d'oliviers, de pins, et d'autres arbres toujours verts, qui forment d'agréables objets à la vue. Les habitants de cette montagne et ceux qui contemplent la disposition de ce paysage, sont charmés d'un si beau séjour.

Mais la vie que menèrent en ce lieu les premiers ermites qui l'habitèrent, et qu'on y mena toujours depuis, est bien plus digne de nos admirations. Le père Antoine de Jésus, qui régla la forme de leurs exercices, soutenu des bonnes intentions et de la piété du prince Ruygomez, établit dans cette solitude, pour le principe et le fondement de la ferveur, la pratique continuelle de l'oraison. Ces premiers religieux purent sans doute à juste titre être appelés de véritables contemplatifs, tant ils étaient dégagés des choses de la terre, et appliqués à celles du ciel. Quand l'heure de la prière leur annonçait de se rendre au chœur, ils y volaient avec joie. Loin de se lasser dans cet exercice, ils y trouvaient de nouvelles forces. Ils se tenaient à genoux, immobiles comme des statues, les yeux fixement attachés sur la croix de Jésus-Christ; à peine les entendait-on respirer. Ils étaient vigilants à cacher les grâces dont Dieu les favorisait dans la prière; et ceux qui craignaient d'être trahis par quelques soupirs échappés malgré eux, se retiraient dans un coin de l'église, ou dans les lieux écartés du jardin, pour répandre en liberté leur cœur devant Dieu. Lorsqu'ils revenaient de leur retraite, on n'avait que faire de leur en demander des nouvelles; on voyait dépeinte sur leur visage la joie modeste dont ils jouissaient au-dedans d'eux-mêmes, et il suffisait de les entendre pour juger du contentement de leur esprit.

Une contemplation si pure et si continuelle des vérités divines, fit régner dans ce monastère toutes les vertus; et l'on serait étonné des pratiques d'obéissance, de pauvreté et de mortification que ces saints religieux mirent en usage.

Thérèse fut extrêmement consolée de voir un établissement qui lui promettait de si grandes suites. Ses espérances ne l'ont point trompée, et l'on a vu les progrès de cet ordre, où la ferveur et la régularité se sont conservées sans altération.

Après les fondations de Durvel et de Pastrane, les couvents des Carmes réformés se multiplièrent; mais nous n'en parlerons pas davantage, parce que cela devient étranger à notre sujet. Aussi Thérèse n'eut pas plus tôt vu les choses en mouvement, et en état de se perfectionner sans son ministère, qu'elle ne s'en mêla plus; elle continua d'avoir des relations et des liaisons très-étroites avec les pères de la réforme, pour être éclairée par leurs conseils, et les consulter sur le gouvernement de ses religieuses, mais n'entra plus dans les négociations d'établissements d'hommes, et se renferma dans les soins qui la regardaient.

Elle fut néanmoins toujours très-sensible à l'accroissement des pères réformés, et dans les occasions leur donna ses avis touchant le progrès de leur réforme, et même sur la manière de se conduire dans le commerce du monde. Car elle était si persuadée que la vie de retraite devait être le fondement de leur institution, qu'un jour écrivant au père Marian : *Je ne crois pas, lui dit-elle, que ce soit une chose avantageuse à votre ordre d'avoir des religieux qui s'occupent à confesser des filles repenties. Il serait bien plus à propos que le monde les rec. mût pour des ermites dégagés de toutes sortes d'affaires, et tout absorbé dans la contemplation des choses divines, plutôt que de les voir d'un*

côté et d'autre avec des femmes de ce caractère ; quoique ce ne soit que pour les retirer de leur mauvais commerce, on ne laissera pas de s'en scandaliser.

Thérèse, en quittant Pastrane, revint à Tolède, où il y avait encore quelques affaires à régler, que la précipitation de son départ ne lui avait pas permis de finir tout-à-fait.

Durant le séjour que fit la Sainte en cette ville, elle écrivit aux Indes à Laurent de Cépède son frère, qui se disposait à repasser en Espagne pour s'y établir. Elle l'entreteint sur plusieurs choses qui regardaient les affaires de la famille ; et l'on voit par cette lettre de quelle manière la piété la plus épurée peut compatir avec l'intérêt de nos proches. C'est dans ces occasions où l'on connaît bien mieux le caractère de la vertu des saints, que dans les devoirs de la religion même qui les rend plus attentifs sur leurs mouvements ; et c'est ce qui nous engage d'extraire cette lettre, car il est utile d'entendre Thérèse sur toutes sortes de matières.

On prie, lui dit-elle, continuellement Dieu dans nos couvents pour votre heureux retour ; car puisque vous avez dessein de servir le Seigneur, nos religieuses sont obligées de le prier qu'il lui plaise de vous ramener heureusement dans ce pays. Nous avons maintenant six monastères de religieuses bien établis, et deux de nos carmes réformés ; tout cela marche à grands pas dans les voies de la perfection. Je suis maintenant à Tolède, et je m'y suis beaucoup mieux trouvée cet hiver, que je n'avais fait depuis long-temps. L'air de ce pays est excellent ; et si je ne voyais les inconvénients qu'il y a du côté de vos enfants, qui vous empêcheraient de vous établir ici, j'aurais eu dessein de vous faire choisir cette ville pour votre demeure, à cause que l'air y est si bon ; mais vous pourrez trouver dans le plat pays d'Avila des endroits où vous pourrez passer les hivers, comme font bien des gens. Tout dépend de la volonté de Dieu ; ainsi je crois qu'il veut que j'aie à présent plus de santé que je n'en ai eu depuis quarante ans, quoique je garde la règle comme les autres religieuses, et que je ne mange de viande qu'à la dernière extrémité. Il y a environ un an que j'eus la fièvre quarte ; j'étais alors à Valladolid, où je fondais un de nos monastères ; je m'y trouvais très-bien traitée par les soins de madame Marie de Mendoce, qui m'aime avec beaucoup d'affection. Dieu connaît quand nous avons besoin de la santé pour notre avancement, et il nous la donne ; mais s'il voit qu'elle ne nous soit pas nécessaire, il nous envoie la maladie : qu'il soit béni en tout. J'ai été fort affligée d'apprendre que vous ayez eu mal aux yeux ; c'est un fâcheux mal, je rends grâces à Dieu que vous en soyez guéri.

Votre beau-frère vous a écrit son voyage de Séville. Un de mes amis l'adressa si bien, qu'il toucha l'argent le même jour qu'il arriva ; il l'a apporté, et à la fin de ce mois on le délivrera à ceux que vous ordonnez. On fit en ma présence le compte des droits qu'il a fallu payer au roi ; je vous l'enverrai dans le paquet. Ce n'est pas peu pour moi que d'être savante dans ces sortes de choses ; mais que voulez-vous ? je suis tellement devenue femme d'affaire par ces fondations que j'ai faites, que je sais un peu de tout. Et comme je mets ce qui vous regarde au même rang que les affaires de Dieu même, je suis bien aise de m'en mêler. Je vous avertis, de peur que je ne l'oublie, que le fils de Quete est mort fort jeune. Il ne faut faire nul fondement sur cette vie ; et je suis fort consolée quand je me souviens que vous êtes persuadé de cette vérité.

Je voudrais, après m'être détachée des affaires de ce couvent, m'en retourner à Avila, dont je suis encore prieure, pour ne pas fâcher l'évêque, à qui j'ai de grandes obligations, et toute notre réforme aussi. Je ne sais pas ce que Dieu voudra faire de moi, et je suis dans l'incertitude si j'irai à Salamanque, où l'on m'offre une maison ; car, bien que je souffre beaucoup de fatigues dans ces voyages, le profit que font ces couvents par toutes les villes où ils sont établis, est si considérable, que mes confesseurs m'obligent en conscience d'en

fonder autant que je pourrai ; et Notre-Seigneur y contribue d'une manière qui m'encourage infiniment.

J'avais oublié dans mes autres lettres de vous faire savoir les commodités que vous trouverez dans Avila pour bien élever vos enfants. Les pères de la Compagnie de Jésus y ont un collège, où ils enseignent la grammaire aux jeunes gens, qu'ils font confesser tous les jours ; et ils les rendent si vertueux, qu'on n'en saurait trop louer Dieu. On enseigne aussi la philosophie et la théologie dans le couvent des Dominicains ; tellement que pour être instruit dans les sciences et dans la piété, il ne faut pas sortir d'Avila. Il y a une si grande dévotion parmi le peuple, qu'elle édifie ceux qui viennent des autres villes. Plusieurs personnes y font oraison, fréquentent les sacrements, et mènent une vie très-parfaite. Le bon François de Salcède est du nombre.

Je suis ravie des aumônes que vous envoyez à ceux de nos parents qui en ont besoin. Quant à moi, je n'ai affaire de rien, car j'ai plus qu'il ne me faut ; ainsi une partie de ce que vous m'avez envoyé sera pour ma sœur ; j'emploierai le reste en bonnes œuvres à votre intention. Il faut que le monde soit dans un grand aveuglement, d'avoir si bonne opinion de moi ; je n'en sais pas la raison, mais j'ai un si grand crédit partout, qu'on me confie jusqu'à deux mille écus ; de sorte que, dans le temps que j'ai le plus d'aversion pour l'argent et pour les affaires, Dieu veut que j'en sois embarrassée ; ce n'est pas une petite croix pour moi. Dieu veuille, au moins, que je puisse le servir dans tout ce tracas ! car, à la fin, cela passera comme je l'espère.

Votre retour en ce pays me donnera sans doute quelque consolation ; j'en reçois peu de la terre : puissions-nous nous joindre ensemble pour travailler au salut des âmes ! Je suis touchée de compassion d'en voir un si grand nombre de perdues ; entre autres, ces Indiens, chez qui vous vivez, ne me donnent pas peu de peine. Dieu daigne les éclairer, et aussi ceux de ce pays ! car je vous assure qu'il y a bien de la peine et du mal partout. Je n'en sais que trop là-dessus. Comme je vais en tant d'endroits, et que je traite le plus souvent avec tant de personnes différentes, tout ce que je puis dire, c'est que nous sommes pires que des bêtes. Nous ne connaissons point la dignité de notre âme, que nous avilissons, et que nous dégradons par l'attache à tant de bagatelles. Daigne le Seigneur nous éclairer !

Comme la Sainte se préparait à s'en retourner à Avila, François Velasquez et sa femme, Thérèse Delays, la sollicitèrent, par l'entremise de sa sœur madame d'Ahumade, de venir faire à Albe une fondation. Elle se rendit à leurs prières et les alla voir, mais ne put alors rien régler, parce qu'ils exigeaient d'elle des conditions trop onéreuses à l'établissement. Elle revint à Médine, et ensuite à Pastrane, pour assister à la profession du père Marian, qui fit son sacrifice avec une générosité vraiment héroïque. De là elle fut obligée de se rendre encore à Tolède, où l'on pratiquait toujours les plus éminentes vertus.

C'était pour Thérèse un sujet de joie de visiter souvent ce monastère, où tout flattait sa ferveur. Une demoiselle de quarante ans, très-riche et très-commodément établie dans le monde, vint demander l'habit à la Sainte, et lui faire une donation de tout son bien, qu'elle lui fit accepter avant même son engagement. Thérèse, pour l'éprouver, lui représenta que, si elle n'était pas propre à l'austérité de leur vie, on la renverrait sans ménagement, sans que sa donation pût l'empêcher. Cela ne rebuta point la demoiselle, qui déclara qu'elle s'exposait volontiers à ce risque pour la gloire de Dieu. Thérèse reçut ensuite une autre fille fort pauvre, et qui n'avait pour toutes richesses que les talents de son esprit. Et pour faire connaître ce qu'elle pensait sur cette réception, elle dit hautement qu'elle donnait entrée à cette seconde fille avec encore plus de joie qu'elle n'en avait eu en recevant celle qui était si riche. Nulles considérations humaines ne la déterminaient et ne lui faisaient impression.

Un jour, à l'occasion d'une autre fille qu'elle avait aussi reçue pour rien, elle écrivit au père Dominique Bagnez : *Assurez-vous, mon père, que c'est pour moi une joie très-sensible toutes les fois que je reçois des filles qui n'apportent rien au couvent, et que je les reçois seulement pour l'amour de Dieu. De sorte que, quand elles n'ont pas de quoi se mettre dans d'autres monastères, et qu'elles ne peuvent pas suivre leur vocation faute d'argent, je reconnais que Dieu me fait une grâce particulière de me les adresser, afin que je les contente. Si je pouvais toutes les faire recevoir de cette manière, j'en serais extrêmement ravie.*

Il paraissait bien dans l'occasion qu'elle s'en faisait une joie. Lorsque son frère était encore aux Indes, d'où il devait partir pour revenir en Espagne, elle lui manda que, pour obtenir de Dieu que son voyage fût heureux, et qu'il revint, lui et ses enfants, dans une santé parfaite, elle avait reçu une fille qui n'avait rien apporté, et qu'elle voulait même lui fournir un lit.

Quelques progrès que fit sa réputation, et de quelque utilité que fût son séjour à Tolède, la jalousie ne laissait pas d'agir contre elle quelquefois. Un homme la vint demander un jour, et lui dit au parloir mille choses outrageantes ; il l'appela orgueilleuse et une hypocrite, qui, pour se glorifier du titre de fondatrice, allait par tout, faisant des établissements de monastères. Elle l'écouta paisiblement tant qu'il voulut, et il s'en alla sans qu'elle lui eût rien répondu. Le confesseur du couvent, qui fut informé de cette aventure, voulut lui dire, pour la consoler, qu'il ne fallait pas s'arrêter aux discours d'un extravagant. *Oh ! mon père, reprit Thérèse, n'appelz pas fou, je vous prie, un homme qui m'a si bien dit mes vérités.*

Quand elle fut prête à partir de Tolède, un père jésuite, des plus célèbres et des plus accrédités dans Salamanque, lui écrivit qu'il était avantageux de faire en cette ville un établissement de sa réforme, et qu'il lui conseillait de s'y rendre. La Sainte y avait déjà pensé ; et, cet avertissement l'y ayant déterminée, elle revint à Avila, d'où elle écrivit à ce père pour obtenir la permission de l'évêque, qui n'eut pas de peine à l'accorder. Il savait déjà les progrès et les utilités de ce nouvel institut. On chercha secrètement une maison, qui fut louée sans qu'on le sût. L'affaire fut conduite avec prudence, de crainte qu'elle ne fût divulguée ; car Thérèse a toujours été persuadée que pour ne point exciter la jalousie, elle ne devait faire connaître ses desseins que lorsque tout était en état d'être accompli. Elle partit donc d'Avila avec une seule religieuse, parce qu'il lui semblait inutile et plus prudent de n'en pas mener un si grand nombre jusqu'à ce que l'ouvrage eût sa perfection. Elle porta avec elle une grande provision d'espérance, mais fort peu d'argent ; et elle arriva à Salamanque sur le midi, la veille de la Toussaint de l'année 1570, après avoir souffert la nuit précédente bien des fatigues, et essuyé bien de mauvais chemins.

Dès qu'elle fut à l'hôtellerie, elle envoya quérir un marchand qu'elle connaissait, et qui lui avait loué la maison. Elle le chargea de mettre incessamment les lieux en bon ordre, et s'y rendit elle-même vers le soir, après qu'on eut fait sortir de cette maison, avec assez de peine, des écoliers qui l'occupaient. Le recteur des Jésuites, qui l'avait fait venir, lui envoya aussitôt quelques frères pour travailler à ce qu'il y avait à faire, et mettre la chapelle en état d'y célébrer décentement la messe. Le lendemain, de grand matin, on prit possession : le saint Sacrifice fut offert, et l'on donna au monastère le nom de Saint-Joseph.

On fit dans la suite venir des religieuses de Médine et d'Avila. Mais cette nuit, qui était entre la fête de la Toussaint et le jour des Morts, Thérèse se trouva seule avec sa compagne dans les vastes appartements de cette maison, assez mal fermée et encore plus mal meublée. Elles s'étaient toutes deux retirées dans une chambre pour se re-

poser sur de la paille, qui était toujours son premier meuble. Thérèse voulut un peu se laisser aller au sommeil : mais sa compagne était toujours agitée d'alarmes qu'il n'y eût encore quelques-uns de ces écoliers cachés dans la maison, d'où ils étaient sortis malgré eux. *Je ne puis, dit-elle, m'empêcher de rire, quand je pense à la frayeur de cette bonne mère, qui était beaucoup plus âgée que moi.* Cependant les cloches ne cessaient point de faire entendre leur bruit lugubre, et au souvenir du jour suivant, l'image de la mort se présentait à l'esprit de la religieuse. Thérèse, qui s'aperçut combien sa compagne était effrayée, et qu'elle tenait ses yeux fixement ouverts, lui demanda ce qu'elle regardait : Je pensais, ma mère, lui répondit-elle, ce que vous deviendriez ici seule, si je venais à mourir. *Ma sœur, lui répondit Thérèse, dans les nécessités pressantes les réflexions sont inutiles quand elles ne sont pas accompagnées de remède ; si cela arrive, je verrai ce que j'aurai à faire ; maintenant laissez-moi dormir.* La question de la religieuse était assez imprudente, car la Sainte craignait beaucoup les corps morts, et ne pouvait demeurer seule dans un lieu où il y en avait.

Après un séjour de deux mois dans Salamanque, Thérèse, y ayant laissé tout en bon ordre, partit pour Avila, où elle reçut des lettres d'Albe, qui lui apprenaient que Velasquez et sa femme acquiesçaient à ses raisons pour l'établissement du monastère. Thérèse y retourna, le mari et la femme donnèrent un revenu suffisant, outre leur maison, et allèrent demeurer dans une autre. Depuis la fondation de ce couvent, le duc et la duchesse d'Albe allèrent visiter la Sainte, et prirent pour elle et pour ses filles une tendre inclination, aussi bien que pour les carmes réformés. Ainsi Thérèse acquit à son ordre de puissants protecteurs, qui, dans toutes les occasions, ont témoigné par leurs discours et par leurs œuvres, leur attachement pour cet ordre, qui se glorifie de leur appui, et leur rend tous les devoirs de gratitude et de respect.

Après la fondation du monastère d'Albe, Thérèse fut deux ans sans en faire d'autres. Quand elle allait en voyage, elle avait coutume de ne mener avec elle que celles de ses religieuses qui le souhaitaient le plus ; et elle les en remerciait avec les paroles les plus flatteuses. Avant que de partir, elle les faisait communier, pour les fortifier contre les événements de la route. Elle avait soin de choisir d'honnêtes conducteurs de chariots ou de litières, et, s'il n'y en avait point, de prendre des charrettes bien couvertes, où elle et ses compagnes tenaient leurs voiles baissés, et ne se permettaient de parler que quand il le fallait. Elle portait avec elle une petite sonnette pour donner le signal de la prière et du silence, aussi régulièrement que dans son monastère ; et, de crainte que les voituriers et les autres personnes de la compagnie ne les interrompissent dans leur oraison, elle les contenait soit par l'autorité que lui attirait son mérite, soit par de petits présents qu'elle leur faisait. Lorsqu'elles étaient arrivées à l'hôtellerie, elles s'enfermaient du mieux qu'elles pouvaient, pour se soustraire aux yeux du monde : rien ne représentait mieux un monastère régulier dans les lieux mêmes les moins propres aux exercices de la religion. Elle avait le cœur tellement uni à Dieu, et l'esprit si fort appliqué aux choses éternelles, que, sans le soin qu'il lui fallait prendre de ses sœurs, elle aurait eu besoin plutôt de quelque divertissement pour lui relâcher l'esprit, que d'être excitée à se recueillir, tant elle avait une idée vive de la présence du Seigneur. Elle prenait occasion de tout ce qui arrivait, pour adoucir les travaux et les ennuis du voyage, et mêlait néanmoins toujours des discours édifiants aux conversations agréables qu'elle permettait.

Dès qu'il arrivait quelque accident fâcheux sur la route, son courage se ranimait. Un jour qu'elle allait d'Avila à Médine, la nuit les surprit près d'une rivière, et le ciel était si sombre, qu'ils ne se voyaient presque pas les uns les autres : de sorte que ceux qui l'accompagnaient n'osaient s'engager à la passer. Comme ils étaient dans cette in-

quiétude, sans savoir à quoi se résoudre, la Sainte leur dit d'un air gai : *Il n'y a pas d'apparence que nous demeurions ici toute la nuit exposés à l'air, passons et nous recommandons à Dieu ; je passerai la première.* Tous la suivirent, et ils arrivèrent à l'autre bord sans nul danger.

Elle se ressentait toujours de quelque reste des maladies qu'elle avait eues : des vomissements toutes les nuits, souvent des maux de cœur et des coliques, une espèce de paralysie qui, de temps en temps, la prenait à la tête et aux bras. Comme elle était quelquefois obligée de se mettre en chemin avec ces incommodités, elle souffrait alors beaucoup ; car, outre sa pauvreté, qui la faisait manquer de bien des choses, il fallait essuyer les difficultés et les dangers de la route, les pluies, les neiges, les vents, les orages, les chaleurs ; à tout cela elle ne faisait que rire. Il lui arriva plusieurs fois de souffrir tout le jour la pluie ou la neige, et de faire plusieurs lieues sans trouver de bourgade ni de couvents, et rencontrer ensuite de mauvaises hôtelleries, où il n'y avait pas de feu pour la chauffer et sécher ses habits, où même on ne trouvait rien à manger ; et, pour se reposer de toutes ces fatigues, se mettre sur un lit dur et sans toit, d'où l'on pouvait voir le ciel ; partir ensuite au point du jour encore toute mouillée, et ses habits percés de l'eau qui était tombée sur elle. Elle eût beaucoup mieux aimé ne sortir jamais et ne point quitter sa chère solitude ; mais son général lui avait ordonné de fonder autant de monastères qu'elle pourrait ; et Jésus-Christ lui-même lui commandait tous ses voyages, dont elle ne fit pas un sans inspiration divine bien avérée, et sans ordre exprès de ses confesseurs. Cependant bien des gens qui ne voyaient pas ce feu continu qui la dévorait pour l'augmentation de la gloire de Dieu, et ne remarquaient en elle qu'une simple femme, parlaient de temps en temps a-sez désavantageusement de sa conduite ; mais aujourd'hui que toute la terre reçoit de si grands fruits de ses courses laborieuses, elles sont devenues les plus grandes preuves de son courage et de sa sainteté.

Durant ces deux années de repos qu'elle eut sans continuer ses fondations, elle fut faire un tour à Salamanque, où ses filles étaient accablées de pauvreté ; on les changea d'habitation, et elles furent mises dans un endroit commode, où la présence de leur mère leur attira beaucoup de bénédictions et d'aumônes.

Le comte et la comtesse de Montereï avaient obtenu permission des supérieurs, que quand Thérèse viendrait à Salamanque, elle irait descendre chez eux ; de sorte qu'ayant été avertis de sa venue, ils envoyèrent au devant d'elle. La Sainte ne voulut pas leur refuser ce qu'ils souhaitaient ; et sa présence, sa conversation et ses exemples leur donnèrent beaucoup de joie. Un jour le comte et la comtesse supplièrent Thérèse de visiter une malade de leur palais, qui leur était fort chère. C'était une dame dont le mari était gouverneur de leurs enfants. Son mal l'avait réduite à une telle extrémité, qu'elle était presque désespérée des médecins. Thérèse ne manqua pas de l'aller voir, et s'étant approchée de son lit pour lui témoigner plus de compassion, elle mit sa main sur la tête de la malade ; alors cette mourante commença de se réveiller en sursaut, et s'écria par admiration : *Qui est-ce qui me touche ? Ah ! que je me porte bien maintenant !* La Sainte lui fit signe de ne dire mot, et la voyant si fort émue, elle la pria de se taire ; mais la malade, dans le transport de sa joie, et dans l'étonnement d'un si prompt retour de sa santé, continua toujours les cris de sa reconnaissance. Tous ceux qui étaient présents rendirent mille actions de grâces à Thérèse de cet événement, et elle s'efforçait de dire : *Ne prenez pas garde à cela, messieurs, ne voyez-vous pas bien que cette pauvre dame rêve ?* Mais elle eut beau faire ; il lui en fallut souffrir tout l'honneur ; car, au même instant, la malade se leva, et se trouva parfaitement guérie. Thérèse, en arrivant à Salamanque, avait appris qu'il y avait au monastère deux reli-

gieuses qui s'étaient persuadées qu'elles ne pouvaient passer un jour sans communier, en sorte que si elles ne recevaient l'Eucharistie dès le matin, elles paraissaient tomber en défaillance. Le confesseur n'en pouvait avoir raison, mais la Sainte leur défendit cette pratique; elle leur dit que, quoiqu'elle eût elle-même de pareils desirs, elle s'en abstenait pour se conformer à la règle commune : qu'importe d'en mourir, leur dit-elle, il vaut mieux mourir que de se singulariser. Le premier jour la privation leur coûta beaucoup, le lendemain elles furent moins affligées, et le troisième jour encore moins; et elles se conformèrent aux pratiques générales.

Elle ne gouverna jamais ses filles avec contrainte, mais elle en faisait ce qu'elle voulait par sa douceur; elle gagnait d'abord leurs cœurs, ensuite on ne lui refusait rien. Quand elle arrivait en quelqu'un de ses monastères, elle se soumettait à la prieure et à la sous-prieure, et s'essayait toujours à la dernière place.

Thérèse laissa dans Salamanque une grande idée de ses vertus; mais elle ne fut pas plus tôt revenue à Avila, qu'elle fut obligée d'en partir pour se rendre à Médine, où il y avait des différends entre les religieuses et les parents d'une novice favorisée du provincial des carmes. La Sainte, qui ne marchait jamais qu'avec les précautions convenables, demanda à son supérieur un religieux des mitigés pour l'accompagner. Il lui en donna un qu'il crut avoir bien choisi, mais plein de préjugés contre elle, et qui critiquait et contredisait toutes ses démarches. Quoiqu'elle sût bien ses sentiments, elle n'en fit rien connaître, et reçut comme de la main de Dieu cette compagnie, qui lui venait par la voie de l'obéissance; durant tout le chemin, elle en usait avec lui avec une amitié et une joie qui surprenaient tout le monde. Ils passèrent près d'un monastère où la Sainte avait encore beaucoup de gens qui lui étaient opposés; elle ne l'ignorait pas; et quoiqu'il y eût une lieue de détour, elle fit en sorte qu'on l'y mena. Elle entra d'abord dans l'église, les religieux le surent, mais pas un ne l'y alla trouver. La Sainte les fit tous appeler, et leur parla à chacun en particulier avec tant de témoignages de cordialité et d'affection, qu'il semblait que c'étaient ses meilleurs amis. Elle demeura chez eux depuis le matin jusqu'au soir, et elle causa un tel changement dans leurs esprits, que, lorsqu'elle s'en alla, ils sortirent tous pour l'accompagner. Ils la virent s'éloigner avec regret, et demeurèrent remplis d'admiration pour ses vertus, et bien honteux de leurs préventions. Le père qui l'accompagnait fut si ravi par cet exemple et par d'autres encore qu'elle lui donnait à chaque pas, qu'il détesta ses préjugés téméraires, et la pria de le choisir pour être le compagnon de tous ses voyages.

Lorsqu'elle fut arrivée à Médine, elle examina l'affaire en question. Comme elle reconnut que les religieuses n'avaient point tort, elle ne put se défendre de soutenir leurs raisons contre celles du provincial et des parents de la novice; ce supérieur en fut mortifié, et tâcha de chagriner Thérèse dans les occasions. Il la reprit un jour de ce qu'elle souffrait qu'on l'appelât fondatrice; elle le pria fort d'empêcher qu'on ne la nommât de la sorte, et lui avoua qu'elle n'avait pas plus fait de réflexion sur ce titre, que si on l'eût appelée Thérèse.

Enfin, il voulut mettre à ce couvent une prieure de l'observance mitigée, que ni la Sainte, ni ses filles ne croyaient nullement leur convenir. Leur résistance lui déplut; et pour faire valoir son autorité, il ordonna à Thérèse de sortir incessamment de Médine, et d'emmener avec elle la religieuse qu'on voulait faire prieure, pour mettre à cette place celle qu'il désirait. Thérèse, très-soumise à l'obéissance, exécuta l'ordre aussitôt, et le même soir, quoiqu'il fût déjà fort tard, et malgré les rigueurs de l'hiver, et les infirmités qui l'accablaient; malgré les alarmes de ses sœurs, qui se désolaient sur la perte de leur mère, elle partit sans retardement; elle revint à son couvent

d'Avila dans le temps que le pape Pie V venait de nommer des visiteurs pour tous les ordres religieux. Le P. Ferdinand, dominicain, homme d'une rare sagesse et d'une vertu distinguée, avait été choisi pour visiteur des Carmes.

Quoiqu'il connût déjà Thérèse de réputation, il l'affectionna, et l'estima tout autrement quand il l'eut vue, et ne la regardait pas comme une simple femme, mais comme un homme des plus courageux ; il en conçut une si haute idée, qu'un jour que des hommes fort importants parlaient d'elle assez mal devant lui : Je ne le souffrirai pas, leur dit-il, et si vous continuez d'en médire, je sortirai.

Lorsqu'il visita les pères carmes de Médine, et qu'il les eut trouvés peu favorables à la Sainte, il revint à Avila, et l'envoya prieure à Médine, d'où on l'avait chassée, et où elle avait été élue par les suffrages unanimes des religieuses, à la place de celle que le provincial y avait mise, et qui s'était bientôt dégoûtée de l'austérité de cette vie. Thérèse ne fut là néanmoins que trois mois ; et ce même père la fit revenir à Avila pour y être prieure du monastère mitigé de l'Incarnation. Ce choix lui fit beaucoup de peine ; car il lui paraissait rude qu'on l'engageât à prendre soin d'un monastère non réformé, et à remettre la régularité dans un couvent moins austère que les siens, tandis qu'elle était tout occupée à former ses nouveaux enfants ; mais elle fut obligée de se soumettre par une inspiration de Jésus-Christ même. Car, un jour qu'elle priait dans sa cellule pour un de ses frères, dont le salut était en danger, elle fit cette plainte au Sauveur, et lui dit, avec sa familiarité accoutumée : *En vérité, Seigneur, si vous aviez un frère, et que je le visse dans un semblable péril, j'en reprendrais, pour le délivrer, tout ce qu'il y aurait de plus difficile.* Jésus-Christ lui fit connaître que toutes les âmes étaient ses frères, et qu'il lui reprochait de trop tarder à aller prendre soin de celles qui avaient besoin de son secours dans le monastère de l'Incarnation. Elle ne balança plus, et, s'étant rendue à Saint-Joseph d'Avila, elle y fit vœu, entre les mains du père visiteur d'observer la règle de la réforme, en quelque lieu que l'obéissance l'obligeât d'aller, et signa cet engagement le 15 juillet 1571. Le père visiteur accepta sa déclaration, et fit inscrire Thérèse au nombre des religieuses conventuelles du nouveau monastère de Salamanque, après l'avoir reconnue dégagée de celui de l'Incarnation, quoiqu'elle vint d'en être élue prieure par le visiteur même, et par les pères de son ordre.

Dans la visite que le père Ferdinand avait faite au couvent de l'Incarnation, il avait vu le besoin qu'il avait d'une prieure habile pour en rétablir le spirituel et le temporel ; les biens se trouvaient mal administrés, et presque dissipés. En sorte que les religieuses, au nombre de quatre-vingts, n'ayant presque rien de ce qu'il leur fallait, étaient résolues à demander la permission de retourner chez leurs parents ; leur indigence avait introduit beaucoup de dissipation et de liberté ; et Thérèse avait paru très-propre à ce père pour apporter remède à tout. Elle savait que les saintes pratiques qu'elle y avait vues de son temps étaient presque abolies, et c'est ce qui causait sa répugnance pour cette place, outre l'éloignement naturel qu'elle avait de tout ce qui s'appelait supériorité.

Cette élection fit beaucoup de peine aux religieuses que l'on n'avait point consultées, et qui n'en avaient eu nulle participation ; et d'ailleurs elles appréhendaient que la Sainte ne vint leur interdire beaucoup de choses qu'elles s'étaient permises depuis long-temps. Enfin Thérèse fut conduite au monastère, et l'on ne saurait exprimer le trouble qui s'y excita. Quelques religieuses, en très-petit nombre, se soumirent ; mais les autres s'opposèrent avec éclat ; elles élevèrent leurs voix, se répandirent en plaintes et en murmures violents ; et soutenues par les hommes les plus considérables, réclamèrent contre cette nomination. Thérèse, pendant leur bruit, était à genoux de-

vant le Saint-Sacrement, et le provincial qui l'avait amenée, se sentait fort irrité de leur résistance, et faisait éclater sa voix. Thérèse se leva, et lui vint dire qu'il ne devait pas s'étonner de ce qu'elles disaient ; et qu'au fond elles avaient raison de refuser une prieure qu'elles n'avaient pas élue, et qui n'avait nul mérite. Quand elles eurent un peu diminué leurs cris, le provincial les fit assembler du mieux qu'il put, et leur lut l'ordre qu'il portait ; le trouble s'étant apaisé, la Sainte les pria de s'asseoir ; et après s'être mise sur un petit siège au bas de la place de la prieure, elle leur fit cette exhortation : *Mesdames, mes mères, et mes sœurs, il a plu à Dieu et à nos supérieurs de m'envoyer en cette maison pour y exercer l'office de prieure. J'y songeais d'autant moins, que je me vois fort éloignée de le mériter. Cette élection m'afflige, non seulement parce qu'on me donne une charge dont je ne puis dignement remplir les obligations ; mais parce qu'on vous ôte le droit que vous avez d'être une prieure, et que malgré vous on vous en donne une qui ferait beaucoup si elle pouvait apprendre de la dernière de cette communauté les vertus et ses devoirs.*

Je ne viens donc que pour vous servir, et pour vous satisfaire en tout ce qui dépend de moi : j'espère que le Seigneur m'aidera dans ce dessein ; car, pour ce qui regarde l'observance régulière, la moindre de vous peut me réformer et m'instruire. Ainsi, voyez, mesdames, ce que je puis faire pour vous, soit en général, soit en particulier ; je le ferai volontiers, quand il s'agirait même de répandre mon sang, et sacrifier ma vie. Je suis professe et fille de cette maison, et par conséquent votre sœur ; je connais l'humeur et les besoins de toutes les religieuses, du moins de la plus grande partie ; vous n'avez donc pas sujet de craindre le gouvernement d'une personne dévouée à vous par tant de titres, et vous ne devez pas appréhender ma conduite ; car, bien que j'aie demeuré jusqu'à présent parmi mes religieuses déchaussées, je sais néanmoins, grâce à Dieu, comment il faut gouverner celles qui ne le sont pas ; je désire seulement que nous tâchions toutes de servir Dieu avec douceur, et que pour un si bon maître, à qui nous sommes si redevables, nous fassions ce peu d'observance que votre règle et vos constitutions vous ordonnent. Je connais l'excès de notre faiblesse, mais après tout, si nos œuvres ne peuvent parvenir à cette exactitude de notre règle, du moins efforçons-nous d'avoir un désir sincère d'y arriver ; car Jésus-Christ est bon, et il nous donnera la force d'exécuter, et de mettre en pratique ce que nos bons désirs et nos bonnes intentions auront conçu.

Thérèse prononça ce discours avec un air libre et prévenant qui lui soumettait les esprits en toutes occasions : aussi les religieuses les plus opiniâtres se sentirent calmées dès qu'elle eut fini ; de sorte qu'il n'y en eut pas une qui ne vécût avec joie sous sa domination. La Sainte trouva dans ce monastère beaucoup d'indigence et de tiédeur ; mais peu de temps après son arrivée, les biens célestes et temporels s'y répandirent en abondance. Sitôt qu'elle eut rétabli l'exactitude et l'uniformité des exercices, elle mit des officières propres à entretenir la régularité ; les visites, les conversations et les correspondances inutiles furent interdites, et cela fit beaucoup de peine à bien des gens qui venaient s'amuser aux grilles avec les religieuses. Un gentilhomme des plus qualifiés, et depuis long-temps accoutumé à passer au parloir plusieurs heures dans des conversations peu édifiantes, fut fort irrité de ce changement : il vint souvent au monastère, et voyant qu'on lui répondait toujours, de la part de la prieure, que la religieuse qu'il demandait était occupée, il s'emporta beaucoup contre la Sainte, et voulut qu'on la lui fit venir à la grille. Il lui dit dans sa colère beaucoup de paroles outrageantes, qu'elle écouta sans rien répondre, et sans marquer la moindre impatience. Après qu'il eut achevé, elle s'anima de son zèle, et prenant un air grave et un ton haut, qu'elle savait prendre quand elle voulait, elle lui dit qu'elle le trouvait bien hardi de venir interrompre les épouses de Jésus-Christ dans leur solitude ; et après qu'elle l'eut traité

comme il le méritait, sans qu'il dit un mot, elle finit en lui annonçant, que s'il paraissait davantage aux portes du monastère, pour y venir faire ses insolentes menaces, elle en écrirait au roi, et qu'il y allait de sa tête. Aussitôt il s'en alla tremblant, et ce qu'il dit aux autres de la fermeté de la prieure, les empêcha d'y revenir tous. Quand le gouverneur d'Avila eut appris la réforme du monastère de l'Incarnation, qui fut tout changé en si peu de temps, il rendit visite à Thérèse pour l'en remercier.

Cependant, quoique cette administration exigeât d'elle beaucoup de vigilance et de soin, son zèle ne laissait pas de s'étendre dans tous les lieux qu'elle avait établis; et du fond de sa retraite elle les réglait tous. Elle fut même obligée, après deux années de gouvernement, de se transporter par ordre du visiteur à Salamanque, où ses religieuses étaient dans quelques embarras, qui exigeaient sa présence. Un jour qu'elle y était en oraison, elle recut une forte inspiration de Jésus-Christ, d'aller fonder un couvent à Ségovie. La chose lui paraissait impossible, parce que le visiteur voulait qu'elle revint au plus tôt à l'Incarnation où elle était nécessaire. Elle lui en écrivit néanmoins sans lui parler de son inspiration; et quoiqu'avant sa lettre il fût d'un sentiment contraire, il y consentit.

Elle obtint la permission de l'évêque du lieu. Elle fit louer une maison, et prenant avec elle quatre religieuses, elle arriva à Ségovie la veille de l'établissement; ainsi le monastère fut fondé le propre jour, et sous le titre de Saint-Joseph. La messe y fut célébrée, et l'on y posa le saint Sacrement le dix-neuvième mars de l'année 1574. L'évêque alors n'était pas dans la ville. Son grand-vicaire, qui n'avait aucune connaissance de cette affaire, ne l'eut pas plus tôt su, qu'il en fut très-irrité; il se rendit en hâte au couvent, et réprimanda le prêtre qu'il trouva disant la messe. Julien d'Avila, l'inséparable compagnon de Thérèse, se cacha sous un escalier pour éviter sa fureur. Enfin il s'emporta contre le père Jean de la croix, que la Sainte avait amené, et s'il en eut eu le pouvoir, il aurait commandé qu'on l'enfermât. Il se contenta d'interdire le lieu, et envoya sur-le-champ un prêtre enlever le saint Sacrement.

Thérèse alla conter cette aventure au père recteur des Jésuites, qui fut trouver ce grand-vicaire implacable; d'autres personnes de considération y furent aussi; il s'apaisa un peu; mais il dit qu'il voulait qu'on lui produisit des témoins de cette permission obtenue de l'évêque. Dès qu'il les eut entendus, il se calma tout-à-fait, sans néanmoins permettre que le saint Sacrement fût remis.

Thérèse, qui comprit que le retour de l'évêque consommerait le reste de cette affaire, ne songea plus qu'à remplir le nombre des religieuses de cette maison; et dans ce dessein elle envoya Julien d'Avila et un autre prêtre de ses amis, pour ramener à Ségovie toutes les religieuses de Pastrane. Mais il faut expliquer ce qui obligea la Sainte d'abandonner ce couvent.

Le prince Ruygomez, duc de Pastrane, était mort à Madrid le 29 juillet de l'année précédente 1575. Il avait été assisté par le père Marian et le père Baltazar de Jésus, prieur de Pastrane. La princesse d'Eboli sa femme, parut excessivement affligée de cette mort, et ne consultant que l'impétuosité de son humeur, elle dit au père Marian qu'elle voulait se mettre en religion, et lui demanda l'habit de son ordre, pour exécuter sur-le-champ son dessein. Elle était dans une telle impatience, qu'on fut contraint de la revêtir d'un vieil habit de Carmélite, qui se trouva par hasard, et qu'on lui donna pour satisfaire à son empressement, qui ne lui permettait pas d'attendre qu'on lui en fit un neuf. Elle ne consulta personne, elle ne régla rien des grandes affaires qu'elle avait, elle laissa ses biens et ses charges à l'abandon, et sans vouloir écouter rien que les caprices de sa ferveur indiscrète, elle partit de

Madrid, suivie de tous ses équipages, et revêtue d'un habillement de Carmélite assez bizarre.

Le père Baltazar, qui avait assisté à la mort du prince Ruygomez, ne voulut point attendre la princesse pour venir avec elle dans son carrosse, et se rendit à pied à son couvent. Il vint aussitôt aux Carmélites, et la mère prieure l'étant venu saluer, il lui dit qu'il lui apportait de bonnes nouvelles, et qu'il lui amenait pour carmélite la duchesse de Pastrane, qui, voulant après la mort de son mari mourir au monde, portait déjà l'habit de l'ordre; mais que c'était tout de bon, et qu'elle témoignait assez par ses paroles et par ses actions la haine qu'elle avait du siècle; de sorte qu'il fallait espérer que cette princesse, devenue une grande sainte, donnerait beaucoup de crédit à leur réforme, et une réputation extraordinaire à ce couvent, où elle venait de se consacrer. Après que le père Baltazar eut achevé son récit le plus sérieusement qu'il put : *Quoi, la princesse religieuse !* s'écria la prieure. *Si cela est le monastère est perdu.* Néanmoins elle appela ses filles, et commanda qu'on mit toute la maison en bon ordre, et qu'on préparât deux lits, l'un pour la princesse, et l'autre pour sa mère qu'elle amenait avec elle. Elles arrivèrent à huit heures du matin.

Cette princesse, en changeant d'habits, n'avait pas changé d'humeur, ni renoncé à sa fierté, ni au désir de dominer. Elle tenait toujours au faste et à l'éclat, où sa grande naissance l'avait accoutumée; elle avait toujours le même penchant pour les plaisirs et pour les commodités, et toutes les vivacités d'un amour-propre qui n'a jamais trouvé de résistance. La prieure eut beaucoup à souffrir de ses bizarreries, parce qu'elle désirait des choses tout-à-fait incompatibles avec la vie pénitente d'une carmélite. Dès qu'elle fut entrée dans le couvent, on lui donna un autre habit, parce que celui qu'elle avait reçu du père Marian n'était ni assez propre, ni assez bien fait pour elle. Après qu'elle se fut un peu reposée, elle demanda que sur-le-champ on donnât l'habit à deux de ses demoiselles. La prieure répondit qu'il fallait auparavant avoir la permission des supérieurs. Et qu'est-ce qu'ils ont à voir dans mon monastère, reprit-elle fièrement ? On la pria d'attendre un peu; ce retardement la choqua beaucoup; mais les supérieurs ayant donné permission, les demoiselles reçurent l'habit; et la princesse voulut être au milieu des deux, quand on le leur donna, pour participer, dit-elle, aux bénédictions qu'elles recevaient.

Après la cérémonie on la mena à une chambre avec sa mère, où on leur avait préparé à dîner; mais elle témoigna du dégoût pour toutes les viandes qu'on lui avait servies, et dit qu'elle voulait dîner au réfectoire. On lui présenta auprès de la prieure une place accommodée exprès pour elle; mais elle en parut avoir du mépris, et s'alla mettre à une des dernières de la communauté, sans jamais vouloir écouter rien de ce qu'on lui représenta, et conservant toujours, dans l'humiliation qu'elle choisissait, un esprit d'indépendance.

La prieure, qui prévint bien tous les inconvénients attachés aux fantaisies d'une telle novice, offrit à cette princesse une partie du monastère, pour loger en son particulier, avec une porte de communication dans la clôture. Cet expédient parut bon à tout le monde, mais comme elle ne l'avait pas imaginé elle-même, elle ne l'accepta pas, et voulut demeurer dans le couvent.

Le lendemain on fit l'enterrement du duc de Pastrane dans le monastère des Carmes réformés, où il avait choisi sa sépulture pour lui et pour ses descendants. L'évêque de Ségovie et d'autres personnes distinguées demandèrent ensuite à voir la princesse, et la prieure l'avertit de les aller recevoir à la grille de l'église. Cette restriction lui déplut, et elle voulut qu'ils entrassent dans le couvent. De sorte qu'elle fit ouvrir les portes de la clôture, non-seulement pour eux, mais pour leurs officiers

et leurs domestiques , malgré tout ce que purent lui remontrer les religieux et les religieuses ; malgré même la honte qu'en avaient ces personnes , qui ne voulaient pas se présenter. Quelques jours après , elle demanda qu'on lui fit entrer deux de ses demoiselles séculières pour la servir , et il fallut bien le vouloir. La prieure , qui ne savait plus que faire , s'avisait d'en écrire à Thérèse , qui fit une lettre à cette princesse , où tous les égards et tous les ménagements dus à son rang étaient observés , telle qu'on la peut imaginer d'une personne aussi prudente et d'un aussi bon esprit. Elle en fut néanmoins offensée , et conçut un grand mépris pour la Sainte. Tout lui déplaisait dans la maison ; dès qu'on lui représentait quelques manquements , c'était la choquer , et elle le prenait au point d'honneur. Enfin la prieure , lasse d'un tel dérangement dans son monastère , fut la trouver avec deux de ses religieuses , et lui dit nettement que , si elle voulait continuer à vivre dans une indépendance qui faisait beaucoup de tort à leur régularité , elles supplieraient la mère Thérèse de les retirer de Pastrane , et de les mettre dans une maison où elles pussent accomplir leur règle. La princesse se tint tellement offensée de ce discours , qu'elle quitta la communauté , et s'alla renfermer dans un des ermitages du jardin , où elle voulut demeurer sans que les religieuses l'y servissent. La prieure lui envoya pourtant les deux novices qui avaient été à elle.

Lorsque cette princesse se vit en toute liberté , elle commença à se former des exercices et une religion à sa fantaisie ; et , pour se mettre en état de prendre part aux divertissements du monde , elle fit faire à son ermitage une porte au dehors , pour recevoir les compagnies et les visites qui la consolait , disait-elle , beaucoup mieux de la perte de son mari , que n'avaient fait ces imbécilles religieuses. Ensuite , pour leur faire sentir son pouvoir de fondatrice , elle fit encore cesser le bâtiment de leur église et de leur couvent , et elle ôta même l'aumône que le prince son mari avait fondée pour leur nourriture ; de sorte qu'elles se virent exposées à toutes les suites d'une extrême pauvreté. La princesse ennuyée de son ermitage , en sortit tout-à-fait , et se retira dans une maison de la ville , où elle porta toujours son habit de religieuse. Quand elle fut dans cette maison , elle n'y vit plus tant de monde que dans son ermitage , et elle fit accommoder en chapelle une chambre du logis , où elle faisait à sa mode les exercices de carmélite.

Ces divers inconvénients font assez connaître que l'établissement du monastère de ces carmélites n'avait point été le principal objet du voyage que Thérèse fit en ce lieu par inspiration divine , et que la conquête de P. Marian pour sa réforme , en était la véritable cause. La Sainte ayant donc jugé par tous ces événements bizarres , combien ses filles étaient mal à Pastrane , elle résolut de les en retirer , et leur envoya , comme nous avons dit , deux ecclésiastiques de confiance , avec des charrettes pour les amener à Ségovie. Lorsque les prêtres furent arrivés , l'un d'eux ôta le saint Sacrement. Les religieuses sortirent au milieu de la nuit , et se rendirent où les charrettes les attendaient. Elles arrivèrent à Ségovie , et y furent reçues avec bien de la joie. La Sainte y demeura six mois , et y rendit de grands services à toute la ville. Quelques filles de condition , touchées du désir de la retraite , se consacrèrent à Dieu dans ce monastère , que leurs dots mirent en état d'avoir bientôt une maison bien fondée et bien bâtie.

Les impressions que le mérite de Thérèse avait faites sur elles , ne contribuèrent pas peu à les déterminer ; on sentait du penchant à suivre tout ce qu'elle conseillait , et ses avis étaient utiles aux personnes les plus respectables. On le voit par la manière dont elle écrivit alors à un grand seigneur , qui fut depuis archevêque d'Ebora ; et par la lettre III au même seigneur , quand il fut devenu archevêque ; et la lettre VI à D. Sanche d'Avila.

Thérèse était encore alors prieure de l'Incarnation d'Avila; et comme ses trois années de gouvernement devaient bientôt expirer, elle partit, quoiqu'avec peine, et laissa prieure à Ségovie celle qui l'avait été à Pastrane. A son arrivée, elle trouva les religieuses de l'Incarnation dans un grand mouvement, pour tâcher d'obtenir qu'elle continuât d'être leur prieure. Elles ne purent cependant avoir ce qu'elles demandaient, et pleurèrent amèrement le départ de celle dont l'entrée leur avait causé tant d'inquiétude. Elles firent même paraître tant d'attachement pour la Sainte, que trois années après, elles l'élurent pour leur prieure, et sollicitèrent les provinciaux, le visiteur, les puissances séculières, et même écrivirent au roi pour maintenir cette élection. Mais, à cette occasion, elles furent violemment persécutées par le P. provincial des mitigés. On leur ôta les carmes déchaussés, que la Sainte leur avait donnés pour les conduire. Le P. Jean de la Croix, qui en était un, fut mis dans une prison fort étroite. On réduisit ces religieuses au pain et à l'eau. On les excommunia même assez peu juridiquement. Thérèse fut comprise dans ces procédures ecclésiastiques, mais peu fondées. Et, quoiqu'en se faisant professe de ce couvent, elle y eût apporté une dot considérable, qu'elle y laissa en passant à la réforme, on voulait néanmoins persuader qu'elle était étrangère dans cette maison.

La Sainte fut peu mortifiée pour lors de ce qui la regardait personnellement, mais elle fut très-sensible aux persécutions de ses filles : ainsi, lorsque ses trois années de prieure, dont nous parlons, furent expirées, il n'est pas surprenant qu'elle sentit quelque peine à les quitter. Elle s'en retourna donc au monastère de Saint-Joseph, où elle fut mise à la tête de ses chères filles avec une joie universelle, et un consentement unanime. Pendant qu'elle était encore prieure de l'Incarnation, et durant le peu de séjour qu'elle avait fait à Salamanque, une demoiselle qui demeurait à Veas, sur les confins de l'Andalousie, lui avait écrit pour la presser instamment de s'y rendre, et d'y venir fonder un monastère. La chose avait paru à Thérèse très-difficile; mais pour ne pas s'opposer à l'ordre qu'elle avait reçu de son général, qu'elle aimait fort à contenter, elle avait envoyé au père visiteur la lettre de cette demoiselle. Il lui avait fait réponse qu'il fallait consentir à de si pieux désirs, et qu'elle eût à répondre qu'elle partirait quand on aurait obtenu la permission de l'ordinaire. Le visiteur ne croyait pas qu'on la pût avoir, et peut-être n'eût-il pas consenti, s'il l'avait cru; mais cette permission fut accordée, ainsi, quand la Sainte fut affranchie de toutes les affaires qui l'avaient embarrassée; quand elle eut fait revenir les religieuses de Pastrane, établi celles de Ségovie, déposé le gouvernement de l'Incarnation, elle crut devoir suivre ce nouvel ouvrage.

Cette demoiselle dont elle avait reçu une lettre à Salamanque, s'appelait Catherine de Sandoval, qui, durant sa jeunesse, et à l'âge de quinze ans, avait donné dans un tel excès de vanité, que jamais personne n'avait poussé plus loin les sentiments de l'orgueil. Sa naissance, sa fortune et son ambition l'avaient aveuglée; l'éclat de sa beauté avait ébloui son esprit; les applaudissements continuels de tout le monde lui avaient persuadé qu'elle était une créature d'un ordre au-dessus des autres: elle s'abandonnait à la complaisance que lui causaient les services qu'on lui rendait; elle croyait tous les hommes obligés d'être idolâtres de sa personne; elle se félicitait sans cesse sur le triomphe de ses charmes, et sur l'indifférence qu'elle conservait à la vue des hommages qui lui venaient de toutes parts. Elle écoutait avec mépris toutes les propositions d'établissement que son père lui faisait; et quelque distinction qu'il y eut dans les personnes, elle les trouvait indignes d'elle. Tandis qu'elle se livrait à l'égarement de ses pensées, un jour qu'elle était dans une chambre, elle regarda par hasard un crucifix,

dont elle lut l'inscription ; ensuite elle jeta les yeux sur le Christ, et cette vue fut accompagnée d'un rayon de grâce si vif et si perçant, qu'aussitôt toute sa vanité s'évanouit. Une lumière soudaine l'enflamma d'un violent amour pour le Sauveur ; elle conçut une forte idée de sa faiblesse, un desir ardent de souffrir, un profond mépris d'elle-même ; et dans ce transport elle fut si touchée des avantages de l'obéissance, qu'elle eût volontiers souffert qu'on l'eût emmenée chez les Maures, pourvu qu'elle y eût été soumise à la volonté d'autrui. Après que tous ces mouvements eurent pris tout-à-coup naissance dans son cœur, et l'eurent diversement agitée, elle dit, en jetant les yeux encore sur ce crucifix : *Vous voyez, Seigneur, que par mes larmes j'ai tâché de purifier mon cœur ; gardez-le, je vous prie, mon divin Maître, et ne me le rendez pas ; je vous le consacre pour toujours.*

Depuis ce jour, elle s'imposa des règles et des heures pour prier ; elle affligea son corps par les rigueurs de la pénitence. Elle se mettait de l'eau sur le visage, qu'elle exposait ensuite au soleil pour se noircir le teint, et pendant trois années donna des marques d'un très-grand mépris du monde.

En même temps que Dieu la toucha, il lui inspira l'envie de se faire religieuse ; mais elle avait beau en demander le consentement à ses parents, ils le lui refusaient toujours. Elle continua de vivre dans les exercices de la mortification et de la retraite autant qu'elle put, et passait les nuits en prières, parce que durant le jour on ne lui en laissait pas la liberté. Souvent il arrivait qu'en se mettant en oraison à dix heures du soir, elle y demeurait jusqu'au jour. Son père et sa mère moururent, et elle commença alors à songer à la fondation d'un monastère pour s'y retirer ; mais peu après leur mort, elle fut atteinte d'une hydropisie, d'une fièvre étiqne, d'une extrême chaleur de foie, d'un cancer qu'on ne put déraciner qu'avec le fer. Tous ces maux la tinrent au lit pendant dix ans. Ses amis se moquaient de son projet de fondation et de son dessein de se faire religieuse. *S'il plaisait à Dieu*, leur répondit-elle, *que je fusse guérie dans un mois, ne croiriez-vous pas qu'il approuve ce que je souhaite ?* Dès ce moment-là elle commença d'instantes prières pour demander à Dieu, ou qu'il la guérît de ses maux, ou qu'il lui ôtât les desirs de religion et de fondation. Avant que le mois fût passé, sa santé se rétablit parfaitement ; et ce fut en ce temps qu'elle avait écrit à notre Sainte, la lettre dont nous avons parlé.

Thérèse, qui était informée de toute cette histoire, dit que c'était avec de telles âmes qu'elle aimait d'entrer en commerce. Elle partit aussitôt d'Avila, et passant par Tolède, elle prit quelques religieuses. Elle fut atteinte à Magalon d'une fièvre ardente ; et ayant dit à Dieu dans sa prière : *Comment pourrai-je, Seigneur, supporter ce mal, et continuer mon chemin ?* Elle fut tout-à-fait guérie.

Lorsque la Sainte fut à Yeas, la demoiselle dont nous avons parlé, se trouvait dans une santé robuste et constante, et son exemple avait persuadé à une sœur plus jeune qu'elle, de s'engager dans la même réforme. Thérèse et ses filles furent menées au logis des deux sœurs, solennellement en procession, par les prêtres revêtus de leurs surplis avec la croix, et furent reçues avec toute la joie que pouvaient ressentir des personnes qui les souhaitaient depuis tant d'années. Le monastère fut établi le jour de saint Matthias en 1574. L'ainée des deux sœurs désirait d'être mise au nombre des converses ; mais Thérèse ne le voulut pas ; et crut ne devoir pas manquer de donner à ses vertus tout l'éclat qu'elles méritaient, en lui refusant ce qu'elle demandait.



Livre cinquième.

Jusqu'alors les Carmes et les Carmélites de la réforme n'avaient point de supérieurs particuliers, et vivaient sous l'autorité des Carmes de l'observance mitigée. Mais par une conduite spéciale de la Providence divine, le père Jérôme Gratien, religieux de la réforme, quoique assez nouveau dans les exercices de la vie religieuse, fut nommé commissaire et visiteur apostolique des Carmes des deux observances, dans la province d'Andalousie. Il eut de si étroites liaisons avec Thérèse, qui s'aperçut bientôt de ce qu'il valait, qu'on ne peut se dispenser de rapporter sur quoi elle avait fondé cette grande estime.

Gratien prit naissance à Valladolid, en 1545. Son père avait été secrétaire de Charles-Quint, et l'était encore de Philippe II. L'empereur l'avait fait chevalier, pour honorer l'antiquité de sa noblesse, et récompenser ses grands services. Il fit étudier son fils sous les Jésuites, à Madrid, où la cour était déjà établie; et le jeune homme fit bientôt paraître ses heureuses dispositions. Il avait beaucoup d'esprit et des manières agréables et prévenantes. Il avait surtout un art de plaire et de se faire aimer, qui lui attirait tous les cœurs, et lui donna des amis illustres; et jamais personne ne sut mieux faire valoir sans affectation le mérite et les talents. En 1569 il reçut l'ordre de la prêtrise; peu de temps ensuite, l'amour de la pénitence le toucha si fort, qu'il voulut se faire religieux dans l'ordre des Carmes réformés, dont les vertus l'avaient édifié pendant ses études de philosophie à Alcalá. Lorsqu'il pensa sérieusement à s'y engager, il fut effrayé par l'austérité de cette vie, et combattit longtemps en lui-même. Enfin il prit leur habit en 1572, le 25 mars; il fit bientôt connaître de quoi il était capable. L'étendue de son génie l'engagea de bonne heure en beaucoup d'occupations importantes, et le mit dans les grands emplois de son ordre, où il fut exposé à la jalousie, à cause de sa jeunesse et de son peu d'ancienneté de religion.

Depuis longtemps il avait ouï parler de Thérèse, qu'il souhaitait fort de connaître. Comme il sut qu'elle était à Veas, il s'y rendit; et dès cette première entrevue, ils formèrent entre eux cette union de sentiments, qui les intéressa l'un pour l'autre dans toutes les occasions, où par la suite leur zèle pour la gloire de Dieu et pour les progrès de leur ordre, les mit à de si rudes épreuves.

A peine le père Gratien était-il arrivé à Veas, que le nonce Hormanet l'envoya quérir pour le faire aussi visiteur de la province de Castille, à la place du père Ferdinand, qui se déposait; mais avant de partir de Veas, il pria Thérèse d'aller fonder un monastère à Séville, où elle était fort souhaitée; il l'assura que les aumônes y abonderaient, et que l'archevêque le protégerait. La Sainte y consentit pour lui plaire, quoiqu'elle n'approuvât pas fort ce dessein, et elle hâta son voyage à cause des chaleurs qui s'avançaient. Elle se mit en chemin, après avoir choisi pour l'accompagner six religieuses très-propres à partager avec elle les peines qu'elle devait souffrir. Elles en eurent en effet de beaucoup de manières. Lorsqu'il leur fallut passer dans un bac la rivière de Guadalquivir, pour arriver à Cordoue, elles eurent un accident qui leur causa bien des alarmes. Les chariots ne purent descendre à l'endroit où le câble était tendu, et l'on fut obligé de prendre plus bas, en se servant néanmoins de ce câble. Ceux qui le tiraient ayant lâché, le bac s'en alla sans rames au fil de l'eau. Le désespoir du batelier, dans un péril si pressant, était ce qui donnait plus de peine à la Sainte. Toutes ses religieuses se mirent en prières, et les autres jetèrent de grands cris. Un gentilhomme qui de son château fort proche voyait le danger, avait envoyé

pour les secourir dès avant qu'on eût lâché le câble que les religieux et les autres tenaient de toutes leurs forces, et que la rapidité de l'eau les contraignit ainsi de quitter. Enfin Dieu eut pitié d'eux, le bac s'arrêta sur un banc de sable; et, la nuit étant venue, celui qu'on avait envoyé du château leur servit de guide pour les mettre dans leur chemin, car sans lui ils se seraient trouvés dans un nouvel embarras.

Le lendemain matin, seconde fête de la Pentecôte, lorsqu'elles entrèrent à Cordoue, quantité de gens s'approchèrent de leurs chariots pour voir qui était dedans, et lorsqu'elles arrivèrent à l'église où Julien d'Avila devait dire la messe, elle était remplie de monde à cause qu'elle était dédiée au Saint-Esprit. L'équipage parut surprenant à tout ce peuple, qui fit un si grand murmure, que Thérèse attribue la cessation de sa fièvre à la peur que cela lui causa. *Lorsqu'ils nous virent entrer, dit-elle, avec nos manteaux blancs et nos voiles baissés, ils furent aussi émus que s'ils avaient vu entrer une troupe de taureaux dans l'église.* Un bon homme eut la charité de faire écarter la foule. Thérèse le pria de les mener dans quelque chapelle où il les enferma. Elle dit qu'elle fut fort impatiente de sortir de cette église, quoiqu'elle ne sût où mener sa troupe pour se retirer le reste du jour, qu'elles furent obligées de passer sur un pont dans leur chariot.

Les chaleurs de l'Andalousie, qui sont très-ardentes, les incommodaient beaucoup, et quand le soleil avait donné sur leur chariot, elles y étaient comme dans un poêle. Un jour qu'il les tourmentait davantage qu'à l'ordinaire, elles crurent devoir s'arrêter sur le midi: mais elles se mirent dans un si mauvais logis, que tout ce qu'on put faire, fut de leur donner une petite chambre sans fenêtre, qui n'avait pour plancher que le toit de la maison, et qu'un soleil brûlant perçait jusqu'au fond, quand on en ouvrait les portes. *On me mit sur un lit, dit la Sainte, mais qui était tellement dur, que j'aurais mieux aimé coucher par terre. Il était si haut d'un côté et si bas de l'autre, que je ne m'y pouvais tenir, et il me semblait n'être fait que de pierres pointues. Tout est supportable en santé: mais en vérité, c'est une étrange chose que la maladie. Enfin je crus qu'il valait mieux me lever et partir, parce que le soleil de la campagne me paraissait encore plus supportable que celui de cette chambre.*

Cependant nulle sorte de souffrance extérieure ne lui enleva jamais la joie qui faisait le caractère de son humeur; elle offrait toutes ses peines à la majesté divine; et de là vint l'habitude qu'elle s'était formée d'employer à tout propos son héroïque devise: *Ou souffrir ou mourir.* Enfin elle arriva à Séville trois jours avant la Trinité. Les pères mitigés vinrent lui demander en vertu de quoi elle fondait tant de monastères. Elle répondit simplement que c'était par ordre du père général. Le père Marian avait loué une maison, mais l'affaire ne put se terminer aussitôt que la Sainte l'avait pensé; car, quoique l'archevêque eût accordé la permission, il ne voulait pas que le monastère fût établi sans revenus. Thérèse n'y pouvait consentir autrement; parce que la ville lui paraissait trop grande et trop célèbre pour ne pas espérer que les aumônes suffiraient à la subsistance de ces religieuses. Le père Marian sollicita l'archevêque avec tant d'instance, qu'il se rendit à la fin, et permit que la messe fût célébrée le jour même de la Trinité, le 29 mai 1575, et cette maison fut encore mise sous la protection de saint Joseph. L'archevêque avait accordé sa permission avec assez de restrictions et de peines; mais dès qu'il eut entretenu Thérèse, et qu'il eut goûté sa conversation, il fit tout ce qu'elle voulut et dit en la quittant: Je ne crois pas qu'il y ait personne qui puisse jamais lui rien refuser.

Le monastère eut à souffrir dans les commencements, et il est étonnant qu'une ville opulente comme celle-là, et d'où les richesses des Indes se répandent dans toute l'Europe, n'ait paru pauvre que pour ces ferventes religieuses. Jamais elles ne

souffrirent davantage ailleurs les rigueurs de la pauvreté. Thérèse y fut attaquée par la maladie, par l'ennui, par la médisance, par l'oubli des hommes, et souffrit beaucoup d'autres épreuves qui firent éclater sa vertu. On avait reçu dans ce monastère une fille que la réputation de sa sainteté rendait fameuse ; mais les instructions qu'elle avait eues dans le monde, fort différentes de celles que l'on donnait dans le couvent, montrèrent son indocilité. Les religieuses s'en affligeaient fort ; mais enfin, ne pouvant plus soutenir la régularité de cette vie, elle sortit, et la bonne opinion qu'on avait d'elle, pensa faire beaucoup de tort à ce nouvel établissement. Quelques gens de son parti poussèrent si loin les choses, que la Sainte fut dénoncée à l'inquisition ; mais son innocence y fut aussitôt attestée en bien des manières.

D'un autre côté, Dieu, qui la comblait ordinairement de consolations et de faveurs semblait l'avoir abandonnée à sa propre faiblesse, et ne faisait plus briller ses lumières au fond de son âme. Depuis le mois de mai qu'elle était à Séville, jusqu'au carême suivant, elle n'avait reçu de pas un endroit ni commodité ni soulagement ; et son départ approchait. Elle eut recours à son asile ordinaire, et dans la ferveur d'une prière ardente qu'elle fit à Dieu, elle crut l'entendre lui dire : *Je vous ai exaucée, prenez confiance* ; cela lui parut suffire pour l'accomplissement de son œuvre.

En effet, son frère Laurent de Cépède arriva des Indes en ce temps, et vint à Séville, où il lui fournit abondamment et avec plaisir toutes les choses dont elle eut besoin ; on chercha une maison spacieuse, qui fut bientôt trouvée. Au milieu d'un grand concours des habitants, le saint Sacrement y fut apporté d'une autre église par l'archevêque, qui y dit la messe fort solennellement, et ce nouveau lieu fut consacré avec beaucoup de gloire et d'éclat le 3 juin 1576.

Une dame fort riche et d'une vertu solide, ayant appris l'indigence où avaient été jusque-là ces religieuses, fut inspirée de les secourir. Comme elle ne voulait pas que dans le public on sût ses libéralités, elle choisit pour les faire une beate à qui elle défendit de leur dire d'où ce secours venait. La beate disposa de ces aumônes selon sa propre dévotion, et les distribua à plusieurs personnes de sa connaissance, supposant que des religieuses n'étaient pas tant à plaindre, et qu'elles n'en avaient pas tant de besoin ; de sorte que, sans beaucoup de scrupule, elle reçut durant plusieurs jours les charités que cette dame lui commandait de porter aux Carmélites, qu'elle laissait languir dans leur pauvreté. Enfin Dieu, qui ne voulut pas plus longtemps exercer la patience de ses épouses, permit que cette dame apprît l'infidélité de sa dévote, dont elle ne se servit plus ; et les religieuses commencèrent à jouir des aumônes qui leur étaient destinées. Le prieur de la chartreuse des Grottes qui fut informé de leur misère, les assista aussi beaucoup longtemps ; et Thérèse en ses lettres témoigne en plusieurs endroits combien elle se sentait redevable à la générosité de ce grand religieux.

Le couvent se vit bientôt en meilleur état, et notre Sainte qui, depuis un an demeurait à Séville, prit ses mesures pour en partir, après avoir tout mis en ordre. On ne saurait dire combien ces filles furent touchées de ce départ : et ces séparations étaient toujours une de ses plus sensibles peines. *Ce n'était pas pour moi, dit-elle, une petite violence, que de me séparer de mes sœurs pour aller dans un autre endroit. La tendresse dont je les aime est si vive, que je puis bien dire avec vérité, que ces adieux étaient bien tristes pour moi, surtout quand je pensais que je ne les verrais plus. La douleur qu'elles ressentaient de leur côté, leur laissait répandre quantité de larmes ; car quoiqu'elles soient détachées de tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce de l'être de moi. Je faisais tous mes efforts pour ne leur pas témoigner ma douleur, et les reprenais même d'être encore si imparfaites ; mais leur inclination était si forte, que mes remontrances ne servaient de rien*

Il se trouva par les suites dans cette maison des filles de beaucoup d'esprit ; cela ne déplaisait pas à notre sainte, qui croyait celles de ce caractère plus propres que les autres à entretenir la paix, quand d'ailleurs elles sont soumises : mais elle ne voulait pas que leurs lumières et leurs talents leur donnassent lieu de s'amuser à des sciences étrangères à leur état. C'est pour cela que dans une lettre qu'elle écrivit un jour à la prieure de ce convent : *Il faut, lui dit-elle, que je n'oublie pas à vous mander, que la lettre du père Marian m'aurait paru belle, s'il n'y avait point eu de latin : je prie Dieu de délivrer toutes mes filles de la vanité d'entendre le latin. Que cela ne leur arrive jamais plus, et ne le permettez point du tout ; j'aime bien mieux qu'elles aient la sainte ambition de paraître simples et ignorantes, comme plusieurs saints ont fait, que de vouloir être réthoriciennes.*

Elle partit le plus tôt qu'elle put, pour prévenir les chaleurs, et vint se livrer à d'autres travaux. Elle se fit trouvée soulagée de ne plus fonder de maisons ; car il y avait long-temps qu'elle désirait de finir sa vie dans le repos et dans la retraite. Mais lorsqu'elle était sur le point de partir d'Avila pour la fondation de Veas, la femme d'un des auditeurs du conseil lui avait écrit de Caravaque, pour la prier instamment d'y venir fonder un monastère. Trois jeunes demoiselles distinguées par leur naissance, et toutes trois nommées François, après avoir été fortement touchées par une éloquente prédication d'un père Jésuite, avaient renoncé généreusement au monde, et s'étaient renfermés dans la maison de cette dame, qui les avaient mises dans un appartement solitaire, où elles ne s'occupaient qu'à la méditation des choses divines. La réputation de Thérèse ayant pénétré dans leur retraite, elles souhaitaient ardemment d'être admises au nombre de ses filles. Lorsque la Sainte en avait appris la nouvelle, elle s'était disposée pour aller à Caravaque dès qu'elle aurait eu achevé l'établissement de Veas ; mais le père Gratien, nouveau visiteur, avait jugé à propos qu'elle différât, et qu'elle fit auparavant celui de Séville. Ce retardement avait été très-sensible à ces demoiselles ; ainsi Thérèse ne fut pas plus tôt libre, qu'elle fit partir cinq religieuses pour Caravaque, où elles arrivèrent huit jours avant la fête de Noël. Dès que toutes choses eurent été réglées, et les permissions obtenues, on prit possession le premier jour de l'année 1577. Le monastère fut consacré sous le nom de Saint-Joseph, et les trois demoiselles y prirent l'habit.

A la fin de l'année précédente, la Sainte avait écrit l'histoire de ses fondations jus qu'alors, et elle l'avait commencée en 1575, durant son séjour à Salamanque, par ordre du père Ripalda, jésuite, son confesseur. Thérèse n'a point fait d'ouvrage où son caractère soit mieux dépeint que dans celui-ci, car non seulement elle rend agréable le détail de ces relations, mais elle ne fait jamais mieux paraître la gaieté de son humeur, que lorsqu'il y a des événements fâcheux et des marches fatigantes à raconter.

Après cette fondation de Caravaque, Thérèse fut quatre ans sans en faire d'autres. Elle écrivit même au père général, pour lui demander la grâce de n'en plus faire ; mais il la refusa, et lui manda qu'il voudrait qu'elle pût fonder autant de couvents de carmélites qu'elle avait de cheveux à la tête. Cependant, peu de temps après cette réponse, il changea bien de sentiments. La Sainte, après la fondation de Caravaque, était retournée à Tolède pour quelques réglemens qui exigeaient sa présence. Elle y eut occasion d'écrire à son frère, qui depuis son retour des Indes, demeurait à Avila ; et l'on voit dans ses lettres avec quelle facilité de génie elle traite toutes sortes de matières. *Je vous avertis, lui dit-elle, de faire visiter la maison où vous êtes logé, il me semble que j'ai ouï dire qu'il y avait un appartement prêt à tomber, prenez y bien garde.... Le nonce m'a mandé de lui envoyer le nombre de nos religieuses, leur origine, leur âge, leurs noms. Si c'est pour en choisir quelques-unes et les envoyer réformer d'autres couvents, cela ne*

nous conviendrait pas. Je vous prie de dire à la supérieure d'Avila de m'envoyer les noms de toutes les professes, l'année de leur réception, et leur âge, et de signer cet écrit : mais je fais à présent réflexion que je suis prieure de ce couvent, et je le signerai moi-même.... la fête du saint Nom de Jésus qui était hier, fut fort solennelle pour nous. Je n'ai rien à vous envoyer pour tous vos bienfaits, que ces chansons que mon confesseur m'ordonna de faire pour réjouir mes sœurs. Je ne saurais les mieux divertir ; l'air en est beau, et je souhaiterais que le petit François le put apprendre... Les stances que j'ai faites n'ont ni pieds ni tête, mais on ne laisse pas de les chanter.... Quelle cervelle de fondatrice ! que vous semble-t-il de son jugement ? Cependant j'en croyais avoir beaucoup quand je fis ces vers.

Je vous envoie un cilice dont vous vous servirez, quand vous vous trouverez trop dissipé durant la prière ; écrivez-moi comment vous vous accommoderez de cette bagatelle. on peut bien l'appeler ainsi, quand on se souvient de ce que Jésus-Christ a souffert pour nous. Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je pense que pour les confitures et l'argent que vous nous avez envoyé, je vous fais présent d'un cilice.

Le docteur Velasquez mon confesseur, m'est venu voir aujourd'hui ; je lui ai communiqué ce que vous me marquez de la tapisserie et de la vaisselle d'argent que vous voulez acheter : il dit que cela ne fait ni bien ni mal, pourvu que vous soyez bien persuadé de la vanité de ces sortes de choses, et que vous n'y soyez pas attaché ; il avoue même qu'il est juste que vous ayez une maison meublée selon votre qualité, puisque vous devez marier vos enfants. A vous parler franchement, ce parent qui est venu ici m'a beaucoup ennuyé ; que voulez-vous faire à cela ? Il faut passer ainsi la vie ; je ne m'étonne donc pas de votre ennui. »

Les mitigés depuis long-temps remarquaient avec peine les progrès de la réforme ; ils croyaient voir dans les succès et dans la réputation de Thérèse bien des raisons de s'en chagriner ; et d'ailleurs les liaisons où elle se trouvait avec le père Gratien, leur faisaient craindre qu'il ne voulut les porter à la même régularité que les réformés. Ce père s'était acquis beaucoup de crédit sur l'esprit du nonce Hormanet, qui l'avait fait visiteur apostolique de l'Andalousie et de la Castille ; et les mitigés, qui prétendaient avoir parmi eux des hommes plus capables que lui de ces emplois, les voyaient avec une extrême douleur entre les mains d'un homme si jeune et si nouveau dans leur ordre.

Le père Gratien, qui sut leur mécontentement, voulut se démettre de ses charges ; mais le nonce l'en empêcha. Enfin les Carmes tiurent un chapitre général à Plaisance en Italie, où il fut ordonné que la Sainte ne ferait plus nulles fondations, et qu'elle se tiendrait dans une chambre du monastère qu'elle choisirait pour sa demeure, avec défense d'en sortir. On avait écrit contre elle au général des choses très-désavantageuses et très-injustes, et l'on n'épargna pas davantage les Carmes réformés, qu'on traitait de désobéissants et de séditeux. Ce chef d'ordre changea si promptement toutes les dispositions favorables où il était auparavant, qu'il crut que pour le bien de la paix, il fallait entièrement détruire cette réforme ; un tel dessein parut ébranler toutes les fondations. Un nouveau nonce venu depuis la mort du nonce Hormanet, et prévenu dès Rome contre les Carmélites et les Carmes déchaussés, leur faisait éprouver diverses peines ; la prison, les pénitences, les censures ecclésiastiques accablaient ces innocents religieux. On leur défendit d'entreprendre aucunes affaires ; on déposa le père Gratien ; on nomma pour visiteur à sa place le père Ange Salazar, et tout paraissait sur le penchant de sa ruine.

Thérèse apprit ces nouvelles à Séville, où quelques affaires l'avaient rappelée, et se sentit fort affligée des peines qu'on exerçait contre ces pères, à qui leurs vertus attiraient des croix si pesantes ; car pour ce qui la regardait, elle fit assez voir que

son cœur n'en perdit rien de sa tranquillité ordinaire, dans la lettre qu'elle écrivit au général à cette occasion. Il semble que cet événement lui soit étranger; elle le félicite d'abord sur le succès de ses entreprises dans la congrégation de Mantoue; elle lui rend compte des derniers établissements qu'elle a faits; elle lui demande grâce pour le père Gratien et le père Marian qu'on avait accusés devant lui; car quoiqu'elle ne les croie pas coupables, elle le suppose, pour ne pas faire penser au général qu'il les faisait persécuter mal à propos. Elle lui rapporte, pour les justifier dans son esprit, des raisons qu'elle le prie de considérer. *Peut-être, lui dit-elle, n'êtes-vous pas si bien informé en Italie, que moi qui suis sur les lieux; et nous autres femmes, quoique nous ne soyons pas propres à donner des conseils, quelquefois pourtant nous rencontrons bien.* Lorsqu'elle vient ensuite à l'endroit où elle lui parle de ce qui la regarde, il y a plaisir à voir avec quel dégagement elle le fait.

J'ai appris, dit-elle, l'ordonnance du chapitre qui me défend de sortir du couvent que je choisirai. Le père Ange Salazar, provincial, l'avait envoyée au père Ulloa, avec ordre de me la signifier. Ce bon père, qui crut que cela me fâcherait (car on ne me l'a procurée qu'à ce dessein), la gardait dans sa chambre, de crainte de m'affliger. Il y a un peu plus d'un mois que l'ayant su par une autre voie, j'ai fait en sorte qu'il me la signifiait. En vérité j'eusse été ravie que vous m'eussiez déclaré vos ordres par une lettre, où j'eusse été bien contente de remarquer que vous aviez pitié de moi, et de tous les travaux que j'ai essuyés dans ces fondations; car je ne suis pas assez forte pour souffrir beaucoup. Si pour récompense de mes fatigues vous m'eussiez ordonné de me reposer, cela m'eût fort satisfaite. Mon respect pour votre révérence, et ma délicatesse pour tout ce qui vient de vous, ont beaucoup contribué au ressentiment que j'ai eu que cette ordonnance m'ait été signifiée comme à une personne fort désobéissante; le père provincial en a parlé de la sorte à toute la cour, et il le croyait de même; car comme si j'eusse eu quelque répugnance à me soumettre à vos volontés, il me mandait que je pouvais m'adresser au Pape; mais ce n'est pas là ma conduite; quand j'aurais toute l'opposition imaginable à vos commandements, je n'aurais pas moins d'exactitude à les suivre. J'ai voulu exécuter vos ordres vers les fêtes de Noël : mais comme le chemin est trop long, on ne me l'a pas permis : on a cru que ce n'était pas l'intention de votre révérence, que je hasardasse ma santé dans une saison si rigoureuse. Je ne prétends pas demeurer toujours dans cette maison, mais seulement jusqu'à la fin de l'hiver; car je ne me trouve pas bien avec les gens de l'Andalousie. En quelque endroit que je sois, je vous supplie fort de ne pas discontinuer de m'écrire. Comme je n'ai pas d'affaires à présent, ce qui me plaît beaucoup, je crains que vous ne m'oubliiez; mais je vous en empêcherai bien, et, quand je devrais vous ennuyer, je ne cesserai point de vous écrire; il y va de mon repos.

Ce que nous venons d'extraire de cette lettre ne témoigne pas une personne fort aigrie; aussi Thérèse ne l'était-elle pas; les choses qu'on déposa contre elle et contre les religieux et les religieuses de sa réforme, furent si diffamantes, qu'on n'ose en faire le récit. On dit d'elle sur l'honnêteté, les calomnies les plus atroces, et tout ce qu'on peut reprocher à la femme la plus perdue; les écrits injurieux couraient d'une main à une autre; peu s'en fallut même que le nonce n'ajoutât créance à ces faux bruits, et il la traita de femme inquiète et vagabonde, lorsqu'elle fut à Tolède, où elle avait choisi sa détention. L'évêque de Terrassonne, qui avait alors soin de sa conscience, dit qu'il admirait la situation de joie et de constance où elle était, tandis que tout le monde se déchainait contre elle sans l'épargner. En la présence de cet évêque elle reçut une lettre du père Gratien, où il paraissait désespérer du succès de leurs affaires; cette nouvelle découragea tout-à-fait le père Marian qu'elle avait auprès d'elle; mais elle n'en fut nullement abattue, et dit d'un air ferme : *Nous souffrirons*

rien des traireux, mais la religion subsistera. Tous les jours on lui faisait de nouveaux rapports de tout ce qu'on disait contre sa conduite. On lui vint rapporter un jour qu'un homme, dans une conférence de gens graves, l'avait comparée à une femme décriée dans toute l'Espagne : *Ah ! dit-elle, s'il me connaissait, il en dirait de moi bien d'autres.* Comme elle passait ensuite dans une chambre voisine, elle se heurta rudement au front contre le pivot d'une porte, et le coup retentit fort loin. On accourut, et on la trouva qui riait : *Ma sœur, dit-elle, je suis bien blessée, et je sais bien où je le suis ; mais pour ce qu'on me disait tout à l'heure, je ne sens nul endroit où cela me fasse mal.*

Nous ne saurions mieux marquer les sentiments où elle était sur la persécution qu'on lui faisait, que par le commencement de la lettre qu'elle écrivit de Tolède à Pastrane à un carme déchaussé, d'une éminente vertu, nommé Jean de Jésus Roca.

J'ai reçu, lui dit-elle, votre lettre dans cette prison où je suis renfermée, avec un extrême plaisir de voir que je souffre tous ces travaux pour mon Dieu et pour ma religion : tout ce qui m'afflige est de penser que vous êtes en peine de moi, et votre affliction est la seule que je ressente ; ainsi, mon fils, ne vous chagrinez pas, ni vous ni les autres religieux ; car je puis dire comme saint Paul, quoique je ne sois pas sainte comme lui, que les prisons, les travaux, les persécutions, les tourments, les calomnies que je souffre pour ma religion et pour mon Sauveur, sont autant de bienfaits de sa main divine. Je ne me suis jamais vue avec moins d'embarras que maintenant. Dieu protège et assiste les prisonniers et les affligés : je lui rends mille grâces ; et il est juste que vous le remerciez aussi des faveurs qu'il me fait dans cette captivité. Hélas ! mon père, est-il un plus grand plaisir que de souffrir pour un Dieu si bon ? Les saints ont-ils été jamais plus dans leur centre et dans le comble de leur joie, que quand ils ont souffert pour lui ? La croix est le chemin le plus sûr et le plus frayé pour aller à Dieu. Cherchons donc la croix, mon père, embrassons-la : soupirons après les souffrances ; malheur à notre réforme, malheur à nous tous, si elles viennent à nous manquer. Vous me marquez dans votre lettre que le seigneur nonce a fait défense de fonder aucun couvent de Carmes déchaussés ; et même qu'à l'instance du père général, il a ordonné de détruire ceux qui sont déjà fondés. Vous ajoutez qu'il est en colère contre moi ; que tout le monde s'est armé contre mes enfants, qui se cachent dans les grottes obscures des montagnes, et dans les maisons les plus retirées, de peur d'être trouvés et d'être pris. Voilà ce que je ressens dans mon cœur : voilà ce qui m'afflige. Est-il possible que mes enfants doivent souffrir pour une pécheresse et une mauvaise religieuse, tant de persécutions et tant de peines ? mais je suis sûre que Dieu n'abandonnera point ceux qui le servent avec ferveur et avec fidélité.

Thérèse avait raison de l'espérer. En tous les monastères réformés on levait les yeux et les mains au ciel pour implorer du secours. Tous les amis de cette réforme s'employaient pour elle, et rien ne réussissait en apparence : mais bientôt après on vit la Providence divine se déclarer en sa faveur.

Pendant ce temps elle fut encore tourmentée d'autres peines qui ne regardaient pas sa réforme (car tous les maux de l'Eglise, de quelque nature qu'ils fussent, l'affligeaient), à l'occasion de la mort de Charles IX, roi de France. Elle fit voir combien elle appréhendait que la mort de ce prince ne facilitât dans le royaume les progrès de l'hérésie calvinienne. De la manière dont elle s'explique sur cela dans une lettre au seigneur dom Teuton de Bragance, on voit combien les intérêts de Jésus-Christ lui tenaient au cœur, et comme elle était également sensible à tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport, tout ce qui contribuait au salut des âmes en quelque façon que ce fût, lui donnait autant de joie que leur perte lui causait de peine.

C'est par cette raison qu'elle fut satisfaite de voir ce grand homme nommé à l'archevêché d'Evora en Portugal. C'était un ministre ecclésiastique d'une éminente vertu, avec qui elle était en grande liaison d'amitié, et même de confiance ; car elle lui ouvrait entièrement son cœur sur ce qu'elle pensait des tempêtes qui agitaient sa réforme dans ce temps où elle était si persécutée. Il paraît bien par une autre lettre qu'elle lui écrit, que le mérite du père Gratien était le principe de tout cet orage. Ce grand homme excitait la jalousie des mitigés, non seulement à cause de ses qualités personnelles, mais de la confiance que Thérèse prenait en lui plus qu'en tout autre ; ainsi tous les coups retombaient sur elle, comme elle le déclare. Jamais ses vertus ne jetèrent tant d'éclat qu'en cette rencontre ; tout ce qui la regardait uniquement ne la touchait guère, mais elle succombait à la douleur que lui causaient les calomnies qu'on faisait contre ses religieuses et contre le père visiteur. Elle dit qu'il les a souffertes comme un autre Saint-Jérôme ; et laisse entrevoir qu'elles roulaient sur des impostures de même genre que celles qu'on avait faites contre ce père de l'Eglise.

Elle fait tout ce détail à cet archevêque, moins pour sa propre consolation, que pour celle du prélat qui lui avait exagéré quelques traverses qu'il avait eues ; et par la comparaison des injustices dont il se plaignait, avec celles que ses religieuses avaient si tranquillement souffertes, elle tâche à lui donner quelque honte de son trop de sensibilité. *Dans les peines de la nature, lui dit-elle, c'est une faiblesse quand les plaintes sont plus grandes que les maux.*

Après que la Sainte eut répandu bien des larmes devant Dieu, bien redoublé ses mortifications et ses jeûnes, elle se crut obligée de solliciter le crédit des grands du royaume ; et elle écrivit au roi en faveur de ses enfants, pour lui demander la grâce de les protéger. Ses paroles eurent tant d'efficacité sur l'esprit de ce prince, qu'elles obtinrent ce que par tous les autres moyens on n'avait pu faire. Le père Ferdinand, Dominicain, autrefois visiteur de l'une et l'autre observance, avait informé le roi de la vie régulière des réformés et des ennemis qu'ils avaient ; mais quoique ce prince et les évêques d'Espagne eussent instruit de la vérité le nouveau nonce, il était si prévenu et si attaché à son opinion, que cela n'eût pas été capable de le détromper, si le roi n'eût trouvé l'expédient de lui donner quatre assesseurs pour conférer avec lui des affaires de cette réforme. Les carmes déchaussés avaient pendant ce temps-là député à Rome pour obtenir la séparation des deux observances ; ainsi le résultat de la députation d'Italie et des commissaires examinateurs en Espagne, fut qu'on séparerait les mitigés des réformés ; et qu'ils auraient les uns et les autres un Provincial particulier. Cette décision rétablit la paix dans les monastères des carmes et des carmélites ; et notre Sainte en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Comme le couvent des carmélites de Séville avait donné naissance à toutes ces agitations, la Sainte, de temps en temps, écrivait à la prieure pour la consoler, mais laissait apercevoir, par le style libre et enjoué de ses lettres, que les persécutions n'ébranlaient guère le calme de son esprit.

Durant cet orage, qui dura quatre ans, elle fut inquiétée par un événement d'une autre nature, mais qui ne laissa pas de l'embarrasser beaucoup. Nous avons dit que lorsqu'elle travaillait à fonder le monastère de Saint-Joseph d'Avila, il vint en cette ville un père Jésuite, nommé le père Gaspar Salazar, pour y être recteur du temps du Père Alvarez. La Sainte eut des relations très-particulières avec ce nouveau recteur, non seulement sur les affaires de sa conscience qu'elle lui découvrirait, mais encore parce qu'il était un excellent homme d'oraison, et qu'il avait un tour d'esprit qui convenait au sien. Les progrès de la réforme des carmes et carmélites plurent beaucoup

à ce religieux : il en fut même si touché, qu'il voulut passer de sa compagnie dans ce nouvel ordre. Son père provincial, qui en eut connaissance, soupçonna la Sainte d'avoir part à ce dessein, et lui en écrivit une lettre de mécontentement, qui donna lieu à la réponse qu'elle lui fit, très-affligée qu'on eût jugé d'elle si différemment de ses manières accoutumées. Il y a dans cette lettre des instructions très-solides et très-remarquables sur bien des choses, et qui nous ont déterminé à la rapporter presque entière. *A ne vous point mentir, lui dit-elle, j'ai été fort surprise quand j'ai lu la lettre que le père recteur m'a rendue de vous, et où vous me marquez que j'ai persuadé au père Gaspar Salazar de quitter la compagnie de Jésus pour passer dans notre réforme, et que même je lui ai fait entendre que c'est la volonté divine, déclarée par révélation. Pour la première chose dont vous m'accusez, Dieu sait que, bien loin de lui persuader de quitter votre compagnie, je ne l'ai jamais désiré ; vous connaîtrez avec le temps que je dis vrai. Lors même que j'appris son dessein, dont je ne fus pas informée par lui (car il ne m'en a rien mandé), j'en fus tellement émue et tellement chagrine, que cela n'accommodait pas le peu de santé que j'avais alors ; et il y a si peu de temps qu'on m'a dit cette nouvelle, que vous l'avez sue beaucoup avant moi.*

A l'égard de la révélation dont vous parlez, vous jugez bien, puisqu'il ne m'a point écrit son dessein, que je n'ai jamais pu savoir s'il en a eu quelqu'une ; quand même ce serait moi qui aurais eu cette révélation, que vous appelez rêverie, je ne suis pas assez imprudente pour faire un si grand changement sur un fondement comme celui-là ; d'ailleurs je n'aurais pas eu la légèreté de le lui déclarer. J'ai, grâce à Dieu, plusieurs personnes qui m'enseignent l'estime et le crédit qu'on doit donner à ces sortes de choses, et s'il n'y avait eu rien de plus positif dans cette affaire, je ne crois pas qu'un homme aussi prudent que le père Salazar s'y fût beaucoup arrêté.

Il faut, dites-vous, que les supérieurs vérifient ce qui s'est passé sur cela ; je trouve qu'on fera fort bien, vous n'avez qu'à lui ordonner ; car il est certain qu'en l'avertissant, il ne fera rien sans votre permission. Je ne disconviendrai jamais de la grande amitié qu'il y a entre le père Salazar et moi, ni des bienfaits que j'en ai reçus, mais je suis persuadée que, s'il a eu tant de penchant pour m'obliger, c'était plutôt pour rendre service à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, que par aucune inclination pour moi ; car je crois que nous avons demeuré quelquefois deux ans sans nous écrire. Je ne nierai pas non plus que l'amitié qui est entre nous ne soit fort ancienne ; tout le monde sait assez que je me suis trouvée en certains temps dans un plus grand besoin de secours qu'à présent, lorsque notre ordre n'avait encore que deux carmes déchaussés ; et j'aurais eu alors plus d'occasions de le porter à ce changement, qu'aujourd'hui que nous avons, grâce à Dieu, plus de deux cents religieux, à ce que je crois, parmi lesquels il y en a d'assez capables pour conduire des filles simples et pauvres comme nous ; et je n'ai jamais cru que la main de Dieu dût être plus raccourcie pour notre ordre que pour les autres. Vous dites encore que j'ai écrit afin de faire accroire et de faire dire que je le détournais de son dessein ; mais, si j'ai pensé à de semblables choses, je prie Dieu de ne me point écrire dans le livre de vie. Qu'on permette à mon ressentiment une telle exagération ; car je veux vous convaincre que je n'en use avec votre compagnie que comme une personne à qui vos intérêts tiennent fort au cœur, et qui exposerait sa vie pour vous servir tous, en ce que je croirais ne pas déplaire à Dieu. Ses secrets sont impénétrables ; mais, comme je n'ai point du tout trempé dans cette affaire, Dieu m'est témoin que je ne voudrais pas non plus y avoir aucune part à l'avenir. Si l'on m'en impute la suite, ce n'est pas la première fois qu'on m'accuse sans que j'aie manqué ; je sais seulement que, quand Dieu est content, toutes choses se raccommoient sans peine ; et je ne croirai jamais que Jésus-Christ, après avoir choisi sa compagnie comme un moyen pour réparer et renouveler l'ordre de sa sainte Mère, permette que rien de considérable les divise, etc

Selon toutes les apparences , cet éclaircissement satisfait le provincial des Jésuites ; car Thérèse continua toujours d'être dans une grande liaison d'amitié avec tous les pères de cette compagnie. On le voit même par la lettre qu'elle écrivit à la duchesse d'Albe en ce temps-ci, et par une autre lettre au père Gratien.

Durant tous ces jours de captivité qu'elle passa dans Tolède, elle fut exposée à toutes sortes d'épreuves ; mais à son retour à Saint-Joseph d'Avila, les douleurs extérieures ne l'attaquèrent pas moins que les peines de l'esprit. Un jour qu'elle allait à Complies avec une lumière à la main, après avoir monté l'escalier qui était devant l'entrée du chœur, elle demeura chancelante, et tournant quelques pas en arrière, elle tomba du haut de l'escalier jusqu'en bas. Le coup fut si rude, que les religieuses crurent la trouver morte ; elles accoururent avec beaucoup de promptitude et de trouble, et en la relevant, lui trouvèrent le bras gauche rompu. La douleur qu'endura Thérèse fut excessive, elle souffrit encore plus quand on vint à la panser ; car il se passa bien du temps avant qu'on eût trouvé quelque personne assez adroite pour une telle opération. Lorsqu'elle arriva, le bras était déjà noué ; la Sainte ne laissa pas de se résoudre à faire remettre l'os à sa place. Elle comprenait les difficultés et les risques de cette opération dangereuse ; mais son désir insatiable de souffrir l'encouragea de telle sorte, qu'elle se remit entre les mains de l'opératrice, après avoir ordonné à toutes les religieuses d'aller au chœur et d'y prier pour elle. Ainsi elle demeura seule avec cette femme, et une autre femme qu'elle avait amenée. Ces deux femmes, qui ne manquaient pas de force, commencèrent alors à la prendre, et lui tirèrent le bras si violemment chacune de son côté, qu'elles firent faire un éclat à un os de l'épaule. Le bras demeura un peu moins noué qu'auparavant ; mais Thérèse souffrit des douleurs insupportables. Durant tout ce temps, elle ne pensa, dit-elle, qu'à ce qu'avait souffert Jésus-Christ, lorsqu'on étendit ses bras sur la croix, et ne se plaignit pas davantage que si l'on eût fait cette opération à quelqu'autre personne. Quand les religieuses revinrent, elles la trouvèrent aussi tranquille que s'il ne lui était rien arrivée. Elle fut long-temps si incommodée et si travaillée de cet accident, qu'elle ne pouvait presque remuer le bras, et elle en demeura même estropiée ; car le reste de sa vie, elle ne put s'en servir pour s'habiller, ni pour se mettre un voile sur la tête.

Pendant ce long séjour que Thérèse fit à Tolède, les maux et les peines qu'elle y souffrit l'avaient tellement dégagée de la vie présente, qu'elle ne respirait plus que pour le ciel. Ces dispositions de détachement la mirent en état de commencer son livre appelé communément *le Château de l'âme*. Le père Gratien, qui se trouvait avec elle dans le fort des persécutions, lui dit un jour la peine qu'il ressentait de voir que le livre qui contenait l'histoire de sa vie, où elle avait renfermé tant de lumières et tant d'instructions admirables pour l'oraison, se trouvât comme supprimé depuis que l'inquisition s'en était saisie. Il ajouta que, pour remédier à cette perte, elle n'avait qu'à composer un autre livre, où ne rapportant rien de ce qui la regardait, elle enseignerait la même doctrine, pour servir à instruire ses religieuses sur une matière qu'il importe si fort de bien savoir. La Sainte fit sur elle un grand effort pour obéir ; car alors elle était accablée de maux et d'afflictions qui ne laissaient guère de liberté à son esprit. Elle entreprit néanmoins ce travail, et déclare au commencement que jamais l'obéissance ne lui a paru si difficile et si pénible, que dans la composition de cet ouvrage. Elle y traite avec méthode les différentes manières dont une âme peut être élevée jusqu'à la plus sublime contemplation des vérités éternelles, bannir de son esprit toutes les images sensibles, et s'abîmer dans le sein de la Divinité même. Heureux celui qui peut entrer dans l'intelligence de ces mystères in-

connus à la plupart des hommes ! La Sainte n'aurait eu garde de les exposer à leur examen et à leur critique, si le docteur Velasquez, son confesseur, ne l'eût encore obligée d'écrire sur un sujet si malaisé à bien éclaircir. Elle commença cet ouvrage la dernière année qu'elle fut à Tolède, et l'acheva la même année, dans son couvent d'Avila, après son retour.

Ce fut en ce même temps qu'elle écrivit à l'évêque de Palence, dont elle cultivait le commerce, et ne pouvait oublier les grâces qu'elle en avait reçues durant qu'il avait été son évêque ; et l'on voit par les lettres qu'elle écrivit à la sœur de ce prélat, que leur liaison durait toujours.

Pendant que Thérèse avait demeuré à Veas pour y établir un monastère de son ordre, elle avait appris que le livre de sa Vie était à l'inquisition, par l'imprudence qu'avait eue la duchesse de Pastrana d'en envoyer à Madrid des copies ; elle sut par la suite, qu'à ce tribunal on en faisait un examen très-sérieux ; et cela lui fit plaisir, parce qu'elle regardait la décision des examinateurs, comme un moyen d'être en repos non seulement sur ce qu'il fallait penser de son ouvrage, mais des choses extraordinaires qu'elle y rapportait.

Un peu avant que de quitter Tolède, elle eut occasion de rendre visite à l'archevêque, qui était président de l'inquisition, pour lui demander la liberté de fonder un monastère de ses religieuses à Madrid. Ce prélat, après avoir traité avec elle de la fondation dont il s'agissait, lui dit d'un air nommé et obligeant, qu'il était fort édifié d'apprendre les grandes grâces que Dieu lui avait faites, et qu'elle l'en devait beaucoup remercier, parce que tous les dons excellents viennent de lui. *On nous a présenté*, continua-t-il, *à l'inquisition, un certain livre qu'on vous attribue ; je l'ai lu tout entier, et plusieurs personnes très-doctes l'ont lu aussi ; nous n'y avons tous rien remarqué qu'on pût reprendre ; de sorte que, bien loin que ce livre ait fait à votre révérence aucun préjudice, je puis l'assurer qu'il lui fait honneur. Cela m'a donné même envie de m'offrir à vous pour être à l'avenir votre très-humble chapelain. Je vous prie donc d'agréer les offres de mon service, et de voir en quoi je puis m'employer pour vous et pour tout votre ordre.*

Le père Gratien, qui accompagnait la Sainte, a rapporté ce discours de l'archevêque, qui était alors le cardinal Quiroga. Néanmoins ni Thérèse, ni ce religieux ne voulurent point presser le prélat de leur rendre ce livre ; mais peu de temps après, la prieure de Madrid le supplia de remettre ce trésor entre les mains des disciples de sainte Thérèse, qui était morte un peu auparavant. L'archevêque en fit la proposition au conseil, qui, non seulement accorda volontiers que le livre fût rendu à l'ordre, mais voulut même contribuer à la dépense qui serait nécessaire pour l'imprimer.

L'écrit que nous avons de sainte Thérèse sur la manière de visiter les monastères de religieuses, fut composé en ce temps-là. C'est un ouvrage très-excellent, très-utile, et rempli d'une sagesse très-éclairée. Elle y donne des avis sur le soin qu'il faut prendre de ces communautés monastiques par rapport au temporel et au spirituel ; elle fait ses premières instructions sur le règlement des choses extérieures, et dit que, dans les monastères fondés, comme dans ceux qui n'ont pas de revenus, il faut avoir une sérieuse attention au gouvernement judiciaire du temporel. Elle veut qu'on examine soigneusement les livres de la dépense ; qu'il ne s'en fasse aucune dans les maisons rentées, que par proportion aux revenus, pour n'y point contracter des dettes imprudentes, qu'elle regarde comme la source la plus commune et la plus dangereuse du relâchement, parce que la nécessité des religieuses les oblige de chercher des secours au-dehors, et de recourir à leurs parents et à leurs amis, ce qu'on ne peut guère pratiquer sans en venir à des complaisances qui intéressent la régularité et la

retraite. Elle exige la même précaution des monastères pauvres, et veut que, dans leurs plus grands besoins, on s'y appuie sur une vive confiance en Dieu, qui ne leur manquera jamais; et c'est sur ce principe qu'elle ordonne que dans ces maisons où l'on vit d'aumônes, on ait autant de soin de bien nourrir les religieuses et de bien traiter les malades, que dans les maisons les plus richement établies.

Ensuite elle vient au détail des réglemens pour l'administration spirituelle. Son premier avis est de recommander au supérieur ou visiteur, de ménager si prudemment sa douceur, et l'affection qu'il témoigne aux religieuses, qu'elles soient néanmoins bien persuadées de sa rigueur et de son inflexibilité pour les choses essentielles. Rien, dit-elle, n'est plus dangereux que de les trop laisser se reposer sur l'indulgence d'un supérieur qu'elles croient incapable de les contrister en rien. Lorsque la régularité n'est point intéressée, elle veut qu'on ait une extrême condescendance pour les faiblesses inévitables à la fragilité naturelle, qu'on encourage les sœurs dans leur travail des mains, et qu'on en fasse même l'éloge aux autres, pour leur donner la consolation de voir que leur supérieur n'ignore pas leur application et leurs peines. Elle prétend qu'on visite exactement la clôture et la retraite au dedans; et que, dès que cette revue aura été faite, le visiteur sorte aussitôt pour donner ses avis au parloir, sans s'arrêter inutilement dans l'intérieur du monastère. Elle défend le trop de commerce du confesseur ou du chapelain avec les religieuses, persuadée que leurs communications nécessaires se réduisent à des entretiens fort rares, et que de plus fréquents contribueraient à la dissipation des sœurs. Elle leur permet de dire librement et charitablement au visiteur tout ce qu'il leur paraît, dans leur prière, mériter quelques avis pour le bon ordre de la maison, et recommande fort aux prieures de ne s'en point offenser. Aussi, pour tenir les choses dans une subordination toujours égale, elle veut que le visiteur ne détermine rien en ces occasions qu'après avoir beaucoup examiné ce qu'on lui a dit. Elle parle fort contre les prédilections trop marquées d'une prieure pour quelques religieuses, sans néanmoins leur interdire de prendre confiance aux conseils de celles de leurs sœurs qui leur paraissent plus prudentes et plus éclairées.

Elle s'oppose fortement aux inclinations que quelques-unes des sœurs pourraient avoir de passer d'un couvent à un autre, et veut qu'on leur déclare dès le commencement qu'elles ne se doivent jamais attendre que cela leur soit accordé. C'est, dit-elle, ouvrir une porte au démon pour tenter à tout moment les religieuses dans leur état, et leur en donner du dégoût. Si dans la suite quelques raisons importantes obligent à en faire aller quelqu'une dans une autre maison, elle ordonne qu'on se garde bien de lui laisser croire que c'est parce qu'elle l'a désiré.

Elle recommande fort au visiteur de ne point souffrir qu'une prieure, par excès de zèle, impose à sa communauté des pratiques de surérogation qui chargeraient trop les religieuses, déjà suffisamment exercées par leurs règles.

Elle s'arrête à la manière de réciter l'office, et veut que dans le chant ou la psalmodie on observe les pauses exactement, et un ton de voix conforme à la profession, et qui ressente la vie austère qu'elles mènent.

Elle enjoint à la supérieure de n'avoir jamais d'argent en dépôt, mais de le remettre entre les mains de la célière, suivant les constitutions, même dans les maisons qui vivent d'aumônes.

Elle recommande fort au visiteur d'être d'un secret inviolable à l'égard de ce que chaque religieuse lui confiera; de ne point se rebuter de toutes les petites choses dont on lui fera le détail, afin que les religieuses soient bien convaincues qu'elles ont un supérieur vigilant qui examine tout, et s'attache à l'exactitude des obser-

vances. Cette réflexion, dit-elle, les tient dans le devoir, parce que la plupart des femmes sont naturellement timides et jalouses de leur honneur.

Elle défend expressément de faire trop bonne chère au visiteur, qu'elle exhorte fort lui-même à ne le point souffrir.

Il serait trop long de faire une analyse plus exacte de ce livre ; il suffira d'ajouter qu'on en a si bien reconnu le mérite, que le P. Alphonse de Jésus-Maria qui, dans la suite, fut élu général de la réforme, y fit un avant-propos qu'il adresse aux religieuses déchaussées, pour leur en recommander la méditation et la lecture.

Nous ne dirons rien des méditations sur le *Pater*, quoique l'ouvrage soit très-édifiant et très-bien écrit ; mais plusieurs critiques ne l'attribuent pas à sainte Thérèse ; et en effet il est d'un style et d'un tour différents des autres.

Il n'y a point eu d'ouvrage de notre sainte qui n'ait eu l'approbation du public. Sitôt que ses œuvres parurent, le tribunal de l'Inquisition les approuva par un décret authentique et très-honorable. Le roi Philippe II, qui voulut en avoir les originaux en sa disposition, les fit mettre à sa bibliothèque de Saint-Laurent dans l'Escurial. Quoiqu'il y ait en ce lieu plusieurs autres écrits originaux de divers saints, il y en eut trois auxquels ce prince voulut qu'on rendit un honneur particulier, qui sont les ouvrages de saint Augustin, de saint Chrysostôme, et de sainte Thérèse, qu'il fit placer sous une grille de fer dans une riche armoire toujours fermée, et dont il portait la clé sur lui.

Cependant les commissaires que le roi avait associés au nonce pour juger avec lui les différends entre les Carmes de l'une et l'autre observance, le firent un peu revenir de ses préventions ; il nomma pour supérieur de la réforme le P. Ange de Salazar, très-affectionné pour ce nouvel institut, et qui commença de rendre à Thérèse la liberté d'aller où elle voudrait. Elle avait reçu de Dieu intérieurement des assurances que la persécution finirait bientôt ; et les réformés, dans une assemblée où ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire pour la conservation de leur ordre, ayant décidé qu'il fallait envoyer à Rome pour y soutenir leurs intérêts, ils prièrent Thérèse de choisir d'entre eux pour député celui qui lui paraîtrait le plus propre à cette négociation. Elle jeta les yeux sur le P. Jean de Jésus Rocca, qui lui représenta beaucoup de difficultés pour éluder son choix ; mais elle les aplanit toutes, et le fit résoudre à partir.

Elle continua de vivre avec une tranquillité parfaite, jusqu'à ce que cette affaire fût tout-à-fait terminée ; et l'on voit par une lettre qu'elle écrivit alors à son frère, que les persécutions ne lui ôtaient pas la liberté de son humeur. Enfin tout réussit à Rome et en Espagne à l'avantage des réformés, dont on reconnut l'innocence ; on y fut persuadé de l'utilité que cette réforme apportait à l'Eglise ; il fut réglé qu'ils auraient un Provincial particulier, et que les mitigés n'auraient plus nulle inspection sur eux.

Après que la paix eut été parfaitement rétablie dans l'ordre des Carmes, on nomma le P. Gratien pour provincial de la réforme ; et ce fervent religieux n'oublia rien pour contribuer de tout son pouvoir à donner plus d'étendue aux nouveaux établissements commis à ses soins ; Thérèse lui écrivit une belle lettre pour le féliciter sur l'affranchissement de toutes ses peines.

Elle vit renaître avec plaisir les occasions de fonder d'autres monastères. Il y avait à Villeneuve-Laxave, neuf demoiselles retirées ensemble depuis quelques années, qui vivaient dans une grande mortification, et souhaitaient fort d'être Carmélites. On en avait écrit à la Sainte, pour la prier de répondre à leurs désirs, et de venir faire un établissement de son ordre en ce lieu-là. Cette fondation lui parut assez difficile ; et, pour plusieurs raisons, elle ne pouvait s'assurer si ces filles avaient les qualités requises ; elles n'avaient pas de maison, ni même de quoi subsister ; et d'ailleurs il ne

lui paraissait pas aisé qu'un si grand nombre de personnes pussent s'accommoder à la manière de vivre des Carmélites, ni qu'étant des filles accoutumées depuis long-temps à un genre de vie qu'elles s'étaient prescrite, elles se soumissent volontiers dans un noviciat aux premiers éléments de la discipline religieuse. Cependant ses meilleurs amis lui conseillèrent cette fondation ; et J.-C. lui fit connaître, dans la prière, qu'elle ne devait pas la différer. Elle n'y apporta donc plus d'obstacle. Ainsi après avoir quitté Tolède, et passé quelque temps dans le couvent d'Avila, elle se mit en chemin avec trois ou quatre religieuses.

Depuis qu'elle était sortie si honorablement des persécutions qu'elle avait souffertes, sa réputation avait encore reçu un nouveau lustre. Tous les peuples sur la route accouraient en foule pour la voir, et pour recevoir sa bénédiction. Ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient empêcher la foule de l'accabler, particulièrement dans un lieu appelé *Ville-Roblede*, où la Sainte alla loger dans la maison d'une bonne femme. Il y vint tant de monde, qu'on fut obligé de mettre deux gardes à la porte, afin qu'elle pût dîner en repos. Cela ne fut pas même suffisant ; car il y en eut qui montèrent par-dessus les murailles de la cour. Au sortir de cette bourgade, il se trouva tant de peuples assemblés, qu'aux jours des plus grandes fêtes, et aux processions les plus solennelles, il n'y en eût pas eu davantage. Ils arrivèrent encore à un autre bourg où ils eurent la même peine ; en sorte qu'il fallut en partir trois heures avant le jour ; car l'impétuosité de la foule lui paraissait moins supportable que le froid et l'obscurité de la nuit. Le bruit de sa venue courait d'un lieu à un autre avant qu'elle fût arrivée, et l'on se disputait à qui aurait l'honneur de la loger et de la traiter. Un riche laboureur, fort affectué à l'ordre des Carmes, sachant que sainte Thérèse devait passer par son village, fit accommoder sa maison, prépara un bon dîner, et réunit toute sa famille, qui était fort grande. Il fit assembler aussi ses troupeaux, afin que Thérèse put aussi bien bénir les animaux que les hommes. Quand elle arriva à ce village, elle ne voulut ni ne put s'y arrêter ; de sorte que ce bon laboureur sortit au-dehors avec tout son train, pour avoir sa bénédiction qu'il n'avait pas eu dans son logis. Thérèse fut touchée de ce spectacle, et recommanda toute sa famille au Seigneur.

Elle passa outre, et trouva sur son chemin un monastère de carmes déchaussés, nommé *Notre-Dame du Secours*, où elle s'arrêta. Il avait été bâti dans un désert autrefois habité par la bienheureuse Catherine de Cardonne, que ses éminentes vertus et sa naissance illustre ont rendue si célèbre en Espagne. Cette fervente solitaire avait renoncé depuis plusieurs années aux avantages de sa condition, aux emplois éclatants qu'elle avait eus à la cour, et s'était retirée dans une solitude à l'écart, où par inspiration divine elle avait dans la suite établi un couvent de carmes déchaussés qu'elle avait fait venir de Pastrane. Il n'y avait que trois ans qu'elle était morte, lorsque Thérèse passait par ce désert, et l'on y racontait encore avec admiration ses dons sublimes d'oraison et ses mortifications excessives qui réjouirent beaucoup la piété de notre Sainte, et dont elle fait un détail bien édifiant dans le livre de ses fondations.

Ainsi ce serait ôter à l'histoire de Thérèse un épisode trop agréable et trop touchant, que de ne pas un peu s'étendre sur la vie de cette fameuse pénitente, qu'on peut appeler la première solitaire de l'Espagne. Ce que nous en dirons est attesté par des personnes qui ont vécu avec elle, et de qui l'on a appris les auteurs espagnols, d'où nous tirons ce que nous allons dire ; outre ce que nous en apprenons de sainte Thérèse, qui s'est beaucoup étendue à cette occasion, et nous donne lieu de rapporter, à son exemple, toutes les particularités merveilleuses dont elle paraît si touchée.

D'ailleurs le parfait attachement que cette grande solitaire parut avoir à la réforme

des carmélites et des carmes , et ce qu'elle fit pour en augmenter les progrès et la gloire , mérite qu'on ne retranche rien de ce qui peut contribuer à la sienne.

Catherine de Cardonne naquit à Naples, en l'an 1514. Elle sortait de l'illustre maison de ce nom établie en Catalogne ; son père s'appelait dom Raimond de Cardonne , allié à la maison royale d'Arragon ; on n'a point su le nom de sa mère, qu'on croit être une dame de Flandre ; on sait seulement qu'elle était proche parente de la princesse de Salerne.

Catherine ayant perdu son père à l'âge de huit ans, quoique si jeune encore, fut inspirée de Dieu de passer sa vie à faire pénitence des péchés qu'il avait pu commettre ; elle fut mise chez la princesse de Salerne, sa parente, parce que les lois de la bienséance ne permettaient pas à sa mère de prendre soin de son éducation. A l'âge de treize ans, un gentilhomme napolitain, touché de son mérite, qui consistait plus dans les qualités de son esprit que dans les grâces extérieures, la fit demander en mariage. On l'y fit consentir avec peine ; mais au bout de quelque temps ce gentilhomme qui la devait épouser mourut ; et elle se retira dans un couvent de capucines, où elle s'abandonna à toutes les rigueurs de la pénitence. Elle vivait fort retirée, passait beaucoup d'heures en oraison le jour et la nuit, et ne quittait point les livres spirituels.

Le prince de de Salerne ayant quitté le service de l'empereur Charles-Quint pour passer à celui du roi de France, la princesse sa femme reçut depuis ordre de Philippe II de passer à Valladolid en Espagne. Avant que de partir, elle pria fort Catherine de Cardonne de l'accompagner ; elle n'y consentit pas d'abord ; mais enfin la princesse lui fit de si vive instances, qu'elle ne put la refuser, quand on l'eut assurée qu'on la laisserait vivre selon ses désirs de retraite. La princesse étant arrivée à Valladolid, y forma une cour très-brillante et très-nombreuse. Elle avait beaucoup de beauté, aimait la magnificence, et savait s'attirer le respect et les hommages de tous ceux qui l'approchaient. Catherine l'accompagnait partout, et se trouvait toujours présente aux visites qu'elle recevait. Il venait souvent un certain religieux au palais de la princesse, nommé Cazale, que sa noblesse et son esprit faisaient recevoir. La princesse ne se plaisait pas moins à l'entendre dans les conversations particulières, que dans les prédications, où il montrait beaucoup d'éloquence et d'agrément ; mais Catherine ne goûtait ni ses talents ni ses maximes. Il mettait dans les affaires du salut tant de facilités et de plaisir, qu'il en bannissait les moindres violences ; et il donnait à l'efficacité des mérites de Jésus-Christ une étendue qui rendait dans l'homme toutes les bonnes œuvres et toutes les vertus inutiles. Catherine marquait toujours un visage sévère quand il étalait ses principes ; et la princesse, qui était plus habile dans les lois de la politesse, que dans celles de la religion, reprenait quelquefois Catherine de combattre avec trop peu de complaisance les opinions d'un si grand docteur. Catherine lui représentait ce qu'il y avait de dangereux dans les discours de cet homme ; mais ne la persuada pas d'abord.

Un jour qu'il vint au palais, Catherine témoigna tant de chagrin de le voir, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander la cause ; elle lui dit franchement que, dans son sermon sur la fête de Pâques, qu'elle avait entendu le matin, il avait dit beaucoup de choses indiscrettes. Elle s'échauffa même si fort, que la princesse fut obligée de la prier de se taire, et de ménager davantage un si grand prédicateur qui plaisait à toute la cour. Quand il fut sorti, Catherine dit que cet homme était très-indigne de sa réputation, et qu'elle espérait par la miséricorde de Dieu qu'il ne prêcherait plus. Cependant Cazale avait averti le jour de Pâques qu'il prêcherait le samedi suivant ; et il

s'assembla ce jour-là pour l'entendre, une compagnie très nombreuse. Tandis que les dames qui accompagnaient la princesse, raillaient Catherine de sa prédiction, le prédicateur vint proche de l'autel pour se mettre à genoux, pour se préparer à monter en chaire ; et au même moment parut un officier de l'inquisition, qui cria au milieu de l'assemblée qu'on n'eût point à entendre le sermon du docteur Cazale, parce qu'il le faisait prisonnier de la part du Saint-Office. Cet emprisonnement se fit l'an 1538, et l'année suivante Cazale fut condamné à être brûlé.

Peu de temps après, la princesse de Salerne mourut de chagrin de ce que le roi ne lui fit pas justice sur la conservation de ses biens ; et ce prince, qui connaissait le mérite de Catherine, la remit entre les mains de son premier ministre, le prince Ruygomez, afin que la princesse d'Eboli sa femme pût jouir d'une si bonne compagnie. On lui donna le soin de l'éducation de dom Carlos, fils de Philippe II, et de dom Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint. Elle s'attira si bien l'amitié de ces deux princes, qu'ils la respectaient comme leur mère, et ne lui donnaient jamais d'autre nom. La cour n'eut rien pour elle de contagieux ; elle se conduisait par des principes si contraires aux fausses maximes qu'on y reçoit, et aux intrigues qu'on y ménage, que rien ne l'empêcha de continuer à vivre avec autant de retraite et de mortification, qu'elle avait fait jusqu'alors. Elle ne se montrait en public qu'autant que l'exigeaient les fonctions de son emploi. Elle vivait aussi sobrement que si les nourritures les plus exquises lui eussent manqué, et pratiquait des exercices de pénitence très-austères.

Cependant les facilités qu'elle se conservait pour vivre en solitude au milieu de la cour, ne paraissaient pas suffire à son zèle, et elle se sentit inspirée de s'aller cacher dans le fond des déserts, afin de s'y pouvoir uniquement occuper à la contemplation des choses divines, et de satisfaire ses désirs de pénitence dont elle était si vivement touchée. Elle comprenait toute la difficulté de cette entreprise, et combien une conduite pareille était nouvelle en Espagne ; mais ces pensées ne la quittant point, elle consulta quelques directeurs, qui n'osaient lui conseiller de suivre son inclination ; et enfin elle s'adressa à deux autres, dont saint Pierre d'Alcantara était un, qui la fortifièrent dans ses sentiments, et l'exhortèrent à les mettre à exécution.

Pendant que Catherine était agitée de ces pensées, le prince Ruygomez ayant acheté une grande terre, y voulut mener la princesse sa femme, et Catherine le pria qu'elle la pût accompagner. Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu, un prêtre solitaire dans ces quartiers, vint pour parler au prince de quelques affaires. Catherine, qui connaissait le mérite de ce saint homme, lui déclara son dessein en particulier, et le pria de l'aider à l'accomplir. Ce prêtre fut étonné de voir dans une dame de condition des sentiments si rares ; il lui offrit ses services, et lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait. La veille de son départ, elle écrivit une belle lettre au prince et à la princesse d'Eboli, où elle leur mandait que, ne pouvant plus résister à l'inspiration divine qui la pressait de s'aller cacher au fond du désert, elle les conjurait par l'amitié qu'ils avaient eue pour elle, de la laisser désormais en repos, sans se mettre en peine de la chercher, parce que, quand même on la trouverait, on ne la ferait point retourner à la cour. Elle ajoutait qu'elle ne les oublierait pas dans ses prières, et les suppliait d'assurer les deux princes qu'elle se souviendrait toujours d'eux devant le Seigneur. Et ayant laissé cette lettre en un lieu où elle savait bien qu'on la trouverait le lendemain matin, elle sortit de nuit du château, et se rendit dans un endroit où le saint prêtre l'attendait avec un de ses amis. Ils lui coupèrent les cheveux, lui mirent un habit d'ermite, comme ils avaient entre eux résolu, pour mieux déguiser son sexe ; se chargèrent de plusieurs

instruments de pénitence, qu'elle voulut emporter, et prirent le chemin de l'évêché de Cuenca.

Ils furent d'abord trouver l'évêque, pour lui demander la permission d'habiter dans son diocèse; et après l'avoir obtenue, ils s'avancèrent vers la ville de La Roda. Lorsqu'ils furent sur une petite colline à un quart de lieue de la ville : *C'est ici, dit Catherine, ou Dieu veut que j'établisse ma demeure; n'allons pas, je vous prie, plus avant.* Alors ses deux compagnons cherchèrent en cet endroit quelque retraite commode où elle put se mettre à l'abri de la rigueur des saisons et des injures du temps. Ils découvrirent entre des halliers d'épines, difficiles à percer, un enfoncement fort creux, et plus propre à servir de tanière aux renards, que de cellule à un ermite. C'était une petite grotte si serrée et si basse, qu'il n'y avait pas assez de place pour y tenir une personne debout; et Catherine, qui était fort délicate, et d'une taille assez petite, avait de la peine à s'y cacher, parce que l'entrée en était fort étroite. Ils fermèrent l'ouverture de ce trou d'une claie de genêt qu'ils fabriquèrent, pour ôter aux yeux des passants la vue de cette habitation, et mettre à couvert l'ermite qui s'y devait renfermer. Cette grotte est à une demie lieue d'un monastère appelé Fonte-Sainte, que les religieux trinitaires avaient bâti quelques années auparavant au milieu de ce désert.

Après que l'ermitage de Catherine eut été accommodé de la sorte, ses deux compagnons prirent congé d'elle, et lui ayant souhaité la persévérance dans sa vocation, avec une abondance de grâces du ciel, ils ne lui laissèrent pour tout bien de la terre, que trois pains qu'ils lui avaient apportés. Ce fut à quoi se réduisirent les provisions de cette grande dame nourrie auparavant à la cour, à la table du roi, dans le sein des richesses et des délices. Elle se trouvait néanmoins si contente de sa pauvreté, qu'il lui semblait n'avoir encore été libre et pleinement satisfaite que dans ce moment. Elle regardait les herbes de ces terres désertes, et les fruits des arbres sauvages, comme les aliments les plus délicieux à son goût. Le creux de son rocher lui paraissait plus agréable que les magnifiques appartements des palais où elle avait demeuré; et se voyant depouillée de toutes les richesses périssables, elle sentait dans son cœur autant de complaisance que si elle eût été maîtresse de tout l'univers.

Sainte-Thérèse s'écrie en cet endroit : *Quel devait être, Seigneur, l'amour dont brûlait pour vous cette âme héroïque, puisqu'il lui fallait oublier ainsi le soin de sa nourriture, les périls où elle s'exposait, et le hasard où elle mettait sa réputation lorsqu'on ne pourrait découvrir ce qu'elle serait devenue! Quelle devait être cette sainte ivresse qui lui faisait ainsi renoncer à tous les biens, à tous les plaisirs et à tous les honneurs du monde, dans l'appréhension de rencontrer quelque obstacle qui l'empêchât de jouir sans cesse de la présence du divin Époux!*

Catherine commença sa retraite en 1562, la même année que Thérèse commença la réforme de son ordre dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila.

On ne saurait exprimer la joie que goûta Catherine, de se voir ainsi séparée de tous les objets sensibles, et en liberté de ne plus s'occuper que de Dieu, elle n'eut point d'autre lit que la terre durant l'hiver, et durant l'été une grosse pierre lui servit de chevet, et son habit grossier fut sa seule couverture. Elle n'employa jamais autre chose pour se garantir des gelées, et se défendre des extrêmes ardeurs du soleil que la claie de genêts qu'on avait attachée à sa porte. Ses meubles étaient des cilices, des disciplines, des chaînes de fer, et d'autres semblables instruments. Son oratoire était un crucifix qu'elle avait apporté avec elle; et pour consacrer toute sa montagne, elle y planta des croix de bois en divers lieux, où elle allait faire de dévotes stations. Les dimanches et les fêtes, elle allait au couvent de Notre-Dame de Fonte-Sainte entendre la messe, et recevoir les sacrements. Elle prit un père de ce couvent pour son

confesseur, sans lui découvrir son état ni sa vocation ; et elle avait coutume pour mieux déguiser son sexe de grossir sa voix quand elle parlait, et conservait dans l'église un grand silence, et une posture très-recueillie.

L'ermite fut bientôt remarqué des habitants de ces lieux, et des autres personnes qui venaient faire leurs dévotions à Fonte-Sainte, parce qu'on n'avait jamais vu de solitaire semblable dans ce pays, où l'on n'en avait pas même entendu parler. Chacun avait les yeux attachés sur un objet si nouveau. Quand on lui faisait quelque question inutile ou curieuse, elle n'y répondait point ; et si c'était quelque chose de nécessaire, sa réponse était courte et modeste. Lorsqu'elle voulait se retirer dans sa solitude, pour ne point donner à connaître le lieu de sa demeure, elle prenait tant de détours, qu'elle lassait enfin la curiosité de ceux qui l'observaient. Elle ne pouvait néanmoins se délivrer de leur importunité qu'avec bien des peines et bien des fatigues, parce qu'étant nu-pieds, il lui fallait marcher en cheminant sur des ronces, sur des épines et sur des cailloux qui l'incommodaient beaucoup.

Après qu'elle eut mangé les trois pains que ses conducteurs lui avaient laissés, elle choisit pour sa nourriture les herbes crues de la campagne, et se condamna même à paître sur la terre comme ferait une brebis, sans s'aider de ses mains. Elle a depuis avoué que cette nourriture avait pour elle un goût plus agréable que tout ce qu'elle avait mangé de meilleur à la table du roi d'Espagne.

Elle continua cette manière de vie durant les trois années qu'elle fut inconnue dans sa solitude. Il lui prit souvent des défaillances où ses longues abstinences la réduisaient ; mais elle en fut toujours miraculeusement guérie. Elle s'était accoutumée à ne prendre qu'une heure de sommeil, et dans ses plus grands affaiblissements ne se permettait qu'une demi-heure de plus. Tout le temps qu'elle avait était employé à la prière, soit à réciter les psaumes, soit à l'oraison mentale, où Dieu lui faisait des grâces extraordinaires. Ses macérations et ses disciplines allaient au-delà de ce qu'on peut imaginer, et l'ardeur de la pénitence ne put jamais être en nulle autre personne aussi violente qu'en Catherine. Elle prenait un extrême plaisir à contempler les créatures, et trouvait dans l'ordre de l'univers une harmonie qui la charmait ; elle s'affligeait néanmoins quelquefois que le péché eût renversé un si bel ordre, et qu'un seul homme fut capable de tout déranger dans les lois générales du monde.

Pendant la nuit, et lorsque rien ne troublait la sérénité de l'air, elle se mettait ou à la porte de sa grotte, ou sur la pointe de quelque colline, pour considérer le mouvement des cieux, et pour admirer la lumière des astres ; elle sentait une vive joie durant le silence de ces nuits tranquilles, à voir tous les éléments dans le calme, tous les animaux de la terre dans une profonde paix, et tout le monde dans le repos. Les bêtes les plus sauvages s'apprivoisaient autour d'elle ; et les insectes les plus dangereux rampaient aux environs de sa grotte sans l'offenser.

Après que Catherine eut passé de la sorte trois années, inconnue aux hommes, Dieu permit qu'un berger, homme de bien et très-simple, la rencontra par hasard un jour qu'elle cueillait des herbes et qu'elle arrachait des racines pour sa nourriture, assez près de sa grotte. Il s'approcha d'elle sans qu'elle l'aperçut, et vint si près qu'elle vit bien qu'il était inutile de prétendre s'échapper en prenant la fuite. Ce berger la salua à sa façon rustique, et l'abondant lui tint ce langage : Mon frère l'ermite, tous ceux de ce pays souhaitent fort de vous connaître ; et je sais que les habitants de notre village et des environs de cette montagne ont une grande envie de vous voir ; ils vous ont considéré dans l'église de Fonte-Sainte, et vous ont remarqué si retiré, si ami du silence, si caché dans votre capuche, que vous leur êtes un sujet d'admiration. Je vous assure qu'ils seraient ravis de converser avec vous, et de vous rendre tous les services

possibles. Nous avons tâche jusqu'à présent de découvrir le lieu de votre retraite, sans que personne l'ait pu savoir ; et tout le monde souhaite d'apprendre où vous demeurerez ; mais, puisque Dieu m'a fait la grâce de vous rencontrer, vous me direz, s'il vous plaît, le lieu de votre ermitage, car je veux vous apporter tous les jours la moitié de ce qui me sera donné pour manger aux champs. Si je porte cette bonne nouvelle à mon maître, il ne manquera pas de vous pourvoir de toutes les choses dont vous avez besoin, car c'est un bon homme qui souhaite fort de vous connaître ; mais, pour commencer dès aujourd'hui à vous rendre service, tenez, voilà un morceau de mon pain, que je vous donne de bon cœur pour l'amour de Dieu : jetez-là vos herbes, et les laissez pour les bêtes ; demain je vous apporterai davantage de ma portion.

La solitaire fut très-affligée de cette aventure, parce qu'elle craignit que sa grotte ne fût découverte. Elle remercia néanmoins honnêtement le berger, prit le pain qu'il lui offrait ; et, sans lui vouloir dire sa demeure, le quitta en prenant des détours fort écartés afin qu'il ne pût rien découvrir. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, la faim qui la pressait, l'obligea de goûter à ce pain ; mais comme il était fort grossier, le non usage où elle était depuis si long-temps de manger des choses solides, avait rendu ses gencives si tendres et si délicates, qu'elle souffrit beaucoup en mangeant ce pain.

Cependant le berger, qui n'avait pu savoir de l'ermite l'endroit où il demeurait, comprit néanmoins que ce ne devait pas être bien loin du lieu où il l'avait rencontré ; il y vint donc le lendemain, et, après avoir soigneusement observé tous les lieux où il passait, il s'aperçut que vers une petite élévation de la montagne, l'herbe était un peu plus foulée qu'ailleurs ; il se laissa conduire à ces traces, et vint droit à un passage qui était au milieu de plusieurs buissons d'épines, et fermé d'un fagot de bois sec ; il s'approcha, et trouva que c'était une grotte pratiquée dans cette montagne. Il essaya par curiosité de l'ouvrir. Ce fagot, qui servait de porte, était attaché par le haut et par le bas avec des cordes faites de genêt, et par dedans il y avait une corde qui servait à l'ermite pour se renfermer. Il ne fallait pas de grands efforts pour rompre de telles barrières ; mais le berger jugeant que l'ermite était alors dans sa retraite, ne voulut pas l'interrompre durant ses prières. Au bout de quelque temps il le conjura, comme saint Antoine avait fait à saint Paul autrefois, de lui ouvrir sa cabane ; l'ermite lui refusa d'abord, mais enfin se laissa vaincre ; et lui donna entrée dans sa grotte. Le berger fut extrêmement satisfait de cette découverte, et lui marqua la joie qu'il allait donner à son maître, en lui portant cette bonne nouvelle. L'ermite pria instamment le berger de le laisser en repos, et de ne dire à personne le lieu de sa demeure ; mais cet homme lui dit qu'il avait promis à son maître de la lui apprendre, et que tout ce qu'il pouvait faire était de n'en parler à nul autre. Cependant tout le monde le sut bientôt. Il venait à sa grotte une affluence de peuples, qui s'en retournaient pénétrés de dévotion, après avoir été les témoins de la vie pénitente et austère de notre ermite. On le regardait comme un homme ; cependant quelques bergers soupçonnaient que c'était une femme, et crurent, à quelques réponses de l'ermite, se devoir confirmer dans leur opinion. Ils en parlèrent à quelques prêtres, que leur curiosité conduisit dans la grotte de l'ermite, lorsqu'il en était absent. Après avoir bien cherché, ils trouvèrent des lettres de don Juan d'Autriche, qui donnaient à Catherine le nom de mère.

Ce prince, qu'elle avait toujours affectionné beaucoup plus que don Carlos, était en commerce de lettres avec elle, par l'entremise de l'ecclésiastique qui l'avait conduite au désert, et se trouvait parfaitement bien des avis que Catherine continuait de lui donner. Les prêtres, s'étant éclaircis de leurs soupçons, publièrent partout cette nouvelle, qui, non seulement fit respecter davantage le mérite de la solitaire, mais fit

connaître encore que c'était une personne de première distinction. Il ne manquait plus que de savoir comment elle se nommait : mais un religieux trinitaire de Fontes-Sainte, qui vint un jour pour la voir, ne l'ayant pas rencontrée, trouva dans sa grotte une paire d'heures où il y avait écrit au dernier feuillet : *La princesse d'Eboli a donné ces Heures à Catherine de Cardonne*. Ce père tint la chose secrète, et l'on ne nomma plus l'ermite autrement que la bonne femme. Le concours des peuples augmentait toujours ; en sorte que Catherine, qui s'en trouvait incommodée, quoique sa charité la portât à les secourir, songea sérieusement à choisir une autre demeure. Elle eut d'abord le dessein de se faire religieuse ; mais elle trouva beaucoup de difficulté à cette entreprise. Comme elle voulait laisser sa grotte à quelqu'un, elle pensait à en faire présent aux religieux de Saint-François ; mais ayant été avertie par un laboureur qu'il y avait des carmes déchaussés à Pastrane, qui menaient une vie extrêmement austère et retirée, elle goûta fort tout ce qu'elle entendit dire de cette nouvelle réforme ; et, voyant bien que Dieu voulait qu'elle se manifestât au monde, après avoir passé huit années dans sa solitude, elle résolut d'aller à Pastrane, où elle espérait recevoir, pour ses desseins, beaucoup d'assistance du prince d'Eboli, qui l'avait toujours extrêmement considérée.

Elle écrivit à ce prince, qui lui envoya le père Marian pour la faire venir à Pastrane, où elle fut reçue avec toute la joie qu'on se peut imaginer. Le père Marian lui avait appris sur la route le mérite de sainte Thérèse ; elle fut voir les Carmélites dès qu'elle fut arrivée ; son entretien grossier surprit tous ceux qui avaient su combien de politesse elle avait eue autrefois dans le monde ; mais l'habitude de sa vie érémitique avait fait évanouir tous ses agréments. La mère prieure, qui savait son dessein de se faire religieuse, la pria fort de choisir le couvent de Pastrane pour sa retraite ; mais elle répondit qu'elle était indigne d'un tel honneur ; et ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'elle trouvait encore dans l'habillement et dans la coiffure d'une religieuse trop d'ajustement : ainsi voulant conserver son capuche, où elle se tenait cachée, elle prit l'habit des pères carmes, qu'elle porta jusqu'à la mort.

Le bruit des aventures de Catherine s'étant répandu à la cour, la princesse Jeanne lui envoya ordre de la venir trouver à Madrid, où ses exemples édifièrent beaucoup les courtisans qui se souvenaient de l'éclat de son mérite ; elle parut, dit sainte Thérèse, avec beaucoup de répugnance à la cour, qu'elle avait quittée avec tant de joie. Sa conversation était devenue fort simple, mais ne laissait pas de plaire. Elle fut néanmoins réprimandée par le nonce, qui lui voulut faire quitter son habit d'homme et son capuche ; mais enfin persuadé de la simplicité de ses intentions, il la laissa faire. De Madrid Catherine vint à Tolède, et se retira quelques jours dans le couvent des Carmélites ; et c'est par ce moyen que sainte Thérèse, y venant depuis, apprit de la vie de cette sainte, toutes les merveilles qu'elle en a rapportées dans le Livre de ses fondations.

Catherine, au bout de quelques jours, retourna à Madrid pour y solliciter les patentes de la fondation qu'elle voulait faire à sa grotte, d'un couvent de carmes déchaussés ; elle vit souvent don Juan d'Autriche, et lui prédit la victoire de Lépante sur les Turcs. Elle remporta de Madrid non seulement les expéditions nécessaires, mais beaucoup d'aumônes pour son nouvel établissement. Le couvent des carmes fut bâti à l'endroit de sa grotte, où est l'église de ces religieux, et l'on fit une nouvelle demeure à Catherine, avec une communication souterraine pour venir à l'église. Elle passait dans cette nouvelle grotte, dit sainte Thérèse, la plus grande partie du jour et de la nuit pendant les cinq ans qu'elle vécut encore, et l'on a regardé comme une chose surnaturelle, que des mortifications aussi excessives que les siennes, n'aient pas

plus tôt fini ses jours. Les Carmes de ce monastère nouveau vivaient dans des austérités prodigieuses, et l'on n'a rien rapporté des solitaires de la Thébaïde, qui n'ait été pratiqué parmi eux.

Catherine leur rendait tous les services qu'elle pouvait, les assistait dans leurs maladies, les fortifiait par ses discours, les encourageait par ses exemples, et répandait sur le prochain tous les secours de sa charité.

Enfin, après avoir pratiqué des austérités inouïes pendant les treize ou quatorze années de sa retraite, et reçu de Dieu les dons les plus sublimes de l'oraison, le Vendredi-Saint de l'année 1577, comme les religieux chantaient la Passion dans le chœur de leur église, elle sentit une si violente douleur, en méditant sur le crucifiement de Jésus-Christ, qu'elle tomba dans une telle foiblesse, qu'on crut qu'elle ne passerait pas le Samedi-Saint. Néanmoins elle se trouva un peu mieux ce jour-là, et, ayant repris courage, elle rappela ses forces pour se mettre en état de recevoir le lendemain, jour de la solennité de Pâques, les religieux qui devaient venir en procession à sa grotte. Mais son mal la reprit le matin, et les carmes la firent porter dans un endroit plus proche de leur couvent, où ils étaient plus à portée de la secourir; ce n'était pas un lieu fort commode, mais il l'était toujours plus que sa caverne. Ces pères mirent auprès d'elle deux femmes dévotes pour lui rendre tous les services dont elle avait besoin, et ne cessèrent de l'exhorter dans ses derniers moments. Elle reçut leur assistance avec beaucoup d'actions de grâces, leur parla elle-même de Dieu dans les sentiments les plus remplis de douleur de ses péchés et du désir qu'elle avait de voir Jésus-Christ, et mourut de la sorte le onzième de mai 1577.

Les Carmes de ce monastère, où nous avons vu auparavant arriver Thérèse, vinrent en procession au-devant de leur prieur qui accompagnait la Sainte. Leur contenance modeste, leur profond recueillement et leurs voix mortifiées, qui chantaient le *Te Deum*, touchèrent sensiblement notre Sainte : « Je ne vis rien en ce lieu, dit-elle, qui ne m'édifiât extrêmement; mais ma consolation était mêlée d'une confusion qui me dure encore, quand je pense que celle qui a passé sa vie dans une pénitence si rude, était fille comme moi, plus délicatement élevée à cause de sa condition, moins pécheress sans comparaison que je ne suis, moins prévenue des faveurs que le Seigneur m'a faites en tant de manières, dont une des plus grandes et des plus touchantes, est d ne m'avoir pas précipitée dans l'enfer que j'avais mérité par mes péchés. » Elle quitta ce désert toute remplie de l'idée des vertus qu'on y pratiquait, et se rendit à Ville-neuve, où elle fut reçue solennellement.

Les neuf demoiselles, qui depuis long-temps l'attendaient, furent ravies de joie son arrivée. Elle examina leurs esprits; elle admira leur ferveur, dont elle faisait dit-elle, plus d'estime que des revenus les plus considérables, et les perfectionna beaucoup par ses instructions. Thérèse, loin de trouver dans cette ville des oppositions à son dessein, n'y reçut que des acclamations publiques. Le monastère fut fondé sous le titre de Sainte-Anne. Les neuf demoiselles y prirent l'habit; et, après que Sainte eut fait en ce lieu un séjour de deux mois, elle en partit pour Tolède, où sa présence était nécessaire.

Pendant qu'elle y était, on donna l'évêché de Palence à l'évêque d'Avila. Thérèse, qui depuis long-temps souhaitait de voir sous l'obéissance de l'ordre le monastère Saint-Joseph d'Avila, prit cette occasion pour l'y mettre; et ayant su la translation de cet évêque, avant qu'il partit pour Palence, elle traita de cette affaire avec les religieux; ainsi cela se fit avec le consentement de toutes les personnes intéressées. L'évêque, par inclination pour sa réforme, n'était pas d'abord de cet a

mais elle le détermina par ses raisons, et elle lui écrivit ensuite sur cela une lettre bien prudente.

Ce prélat, qui connaissait le mérite de la Sainte mieux que personne, et l'utilité des couvents qu'elle fondait, voulut en avoir un aussi dans son diocèse, et il avait invité la Sainte à le venir établir. Comme elle passait par Valladolid pour se rendre à Palence, elle y fut surprise par une paralysie si dangereuse, et par des maux de cœur si violents, qu'elle se crut proche de sa mort ; de sorte qu'elle fut obligée de s'arrêter pendant un mois, sans que la force et la vigueur de son courage pussent surmonter la faiblesse de la nature, qui se trouvait trop attaquée par le mal. Durant ce séjour à Valladolid, elle reçut des lettres de la prieure de Villeneuve de Laxave, qui lui mandait que son couvent souffrait beaucoup de misère, et qu'elle avait peine à se résoudre à faire faire profession à neuf demoiselles qui n'apportaient presque rien à la religion. Thérèse fit réponse qu'on se gardât bien d'en renvoyer une seule, et qu'il fallait prendre confiance en Dieu pour l'avenir. Les suites firent voir qu'elle en avait bien jugé ; car Dieu fit plusieurs miracles pour secourir ces religieuses.

L'année qui précéda cette fondation avait été stérile en cette contrée, et l'on y était par conséquent dans une fort grande nécessité. Les religieuses, pour provision de leur année, n'avaient en tout qu'environ neuf boisseaux de farine, sans argent pour en acheter d'autres, et sans crédit pour en emprunter. La prieure s'était donné beaucoup de peine pour faire venir quelques aumônes au monastère, et n'avait reçu que deux réals ; mais, pleine de la confiance en Dieu que la Sainte lui avait inspirée, elle fit distribuer la farine qui était dans sa maison, où dix-sept personnes s'en nourrirent pendant six mois sans qu'elle leur manquât jusqu'au nouveau blé.

Pendant le cours d'une maladie universelle que répandit la misère en tous ces quartiers, les religieuses en furent attaquées comme les autres ; et ne trouvant point à vendre leurs ouvrages, se virent bien embarrassées ; mais Dieu permit qu'un poirier de leur enclos fut chargé d'une si grande quantité de fruits, qu'elles en cueillaient tous les jours des poires autant qu'il en fallait pour le couvent, les accommodant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Elles en vendirent même dans la ville, et cette abondance dura deux mois, autant que les maladies.

Les incommodités que la Sainte souffrit dans Valladolid ne l'empêchèrent pas de travailler à l'explication du cantique de Salomon. Nous n'avons plus qu'un fragment de l'ouvrage sur ce livre plein de mystères. Elle l'avait commencé par obéissance à son confesseur, et le supprima par soumission à un autre, qui ne fit pas paraître beaucoup de prudence, en exigeant d'elle ce sacrifice ; car ce qui nous en reste nous oblige de penser ainsi.

Quand Thérèse quitta cette ville, elle n'était pas encore bien guérie ; elle en partit néanmoins pour Palence, où elle arriva le lendemain des Innocents. La maison avait déjà été préparée par un chanoine de ses amis qu'elle en avait prié. Le monastère fut érigé le jour suivant, sous le nom de Saint-Joseph. L'évêque, plein de joie à la vue de cet établissement, fit la consécration de l'église : il y répandit beaucoup d'aumônes, et toute la ville généralement parut se réjouir de cette fondation. L'esprit de ces peuples plaisait fort à Thérèse, et de jour en jour ce monastère lui donnait une satisfaction nouvelle. Durant le séjour qu'elle y fit, elle écrivit une lettre fort sensée au père Gratien, sur quelques particularités qui regardaient la police de ces monastères.

Une nuit que la Sainte écrivait dans sa cellule, on ne sait pas quoi, elle fut tout-à-coup si dégagée des sens, qu'une religieuse y entra sans qu'elle l'entendit. Cette sœur s'assit auprès d'elle, et la considérait attentivement avec une extrême surprise. La

Sainte de temps en temps posait sa plume, et interrompait ce qu'elle écrivait par de profonds soupirs qui lui échappaient. Ses yeux paraissaient si pleins de feu, et son visage si éclatant, que la religieuse en fut touchée d'une vive crainte; car il y avait dans son extérieur une majesté qui représentait les divines opérations qu'elle éprouvait. La religieuse sortit sans être aperçue; peut-être travaillait-elle alors à ces Méditations après la communion, qu'on appelle en espagnol *Exclamations* : du moins c'est dans cette année qu'elle les composa. Jamais l'amour ne s'est exprimé par des termes si pleins de force, et avec des transports si violents, que dans cet écrit; les hommes ne sauraient parler un tel langage, et le Dieu qui l'animait fut sans doute l'auteur de ce style ardent et sublime. Il serait bien difficile de lire un tel ouvrage sans être vivement touché : bien des gens l'ont reconnu par expérience, et ont été convertis par cette lecture.

Avant que la Sainte quittât Palence, elle reçut des lettres de l'évêque d'Osme, qui la pria d'aller fonder un monastère à Sorie. Une dame riche et sans enfants souhaitait avec ardeur cet établissement. Ce diocèse avait pour évêque le docteur Velasquez, qui, du temps qu'il était chanoine à Tolède, avait confessé Thérèse pendant le long séjour qu'elle y avait fait; et elle lui avait trop d'obligations pour le refuser. Elle prit donc avec elle six religieuses, et se fit encore accompagner de quelques pères réformés. Lorsqu'elle fut arrivée à Sorie, les religieuses, sans nuls obstacles, furent mises dans une grande maison qu'on leur avait destinée. On célébra la première messe le 14 juin 1584, et ce lieu fut nommé le monastère de la Trinité.

Après que Thérèse eut resté quelque temps en cette ville, elle en partit pour revenir à Avila avec sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemi, si célèbre par son esprit et par ses vertus, qui n'ont pas moins éclairé la France que l'Espagne. La Sainte fut fort incommodée sur la route par ses diverses maladies et par les difficultés des chemins. Dès qu'elle fut arrivée, le père provincial vint la voir, et les religieuses de Saint-Joseph le conjurèrent instamment de leur donner Thérèse pour prieure. Elle était si fatigué de tous ses voyages, qu'elle ne se trouvait guère en état de les continuer, et le séjour de son premier monastère lui convenait mieux que tout autre. La religieuse qui était alors prieure, lui céda volontiers sa place; car elles avaient l'expérience que partout où elle était il n'y manquait rien. Dès que Thérèse fut prieure, elle prit soin de rétablir dans ce monastère la discipline qui s'y trouvait beaucoup affaiblie par la dépendance où les avait mises leur pauvreté, et les complaisances qu'elles avaient eues pour les gens du monde. Mais Thérèse pourvut à tout, et prit également soin de la nourriture des corps et des âmes.

Il n'y avait pas trois mois qu'elle était en charge, lorsque le père Jean de la Croix lui amena des voitures pour la conduire à Grenade, afin d'y faire une fondation depuis long-temps projetée. La Sainte se trouva trop affaiblie pour y aller, et elle y envoya quatre religieuses, dont elle en nomma une pour être prieure. Une dame de distinction, à la prière de qui cet établissement se formait, les reçut honorablement, les enrichit de ses bienfaits, et mit cette fondation en bon état.

Cependant depuis six ans quelques pères illustres de la Compagnie de Jésus, invitaient Thérèse à faire un établissement de carmélites à Burgos. L'archevêque en avait déjà donné la permission, à la prière de l'évêque de Palence, son ami : mais il avait averti que, si l'on voulait établir ce monastère sans revenus, il fallait avoir la permission des magistrats de la ville. Une dame qui s'intéressait beaucoup à cet établissement, lui écrivit que cette permission était obtenue, et qu'on lui serait obligé de partir le plus tôt qu'elle pourrait. Quelque envie qu'elle en eût, cela lui parut assez difficile à cause de l'accablement où elle était réduite. La rigueur de l'hiver ne convenait guère à

ses maladies, qui lui faisaient craindre le froid, auquel elle était fort sensible, et qui se faisait toujours sentir à Burgos beaucoup plus qu'ailleurs; de sorte qu'elle eût bien voulu donner la conduite de cette affaire à la prieure de Palence, fille de condition, et d'une éminente vertu; mais Jésus-Christ lui fit entendre dans la prière, qu'elle ne devrait pas s'effrayer, et qu'il était la véritable chaleur.

Nous avons pu remarquer plusieurs fois, dans le cours de cette histoire, qu'elle eut souvent de ces inspirations claires et décisives, qu'on appelle, dans le langage de la théologie spirituelle, des voies intérieures, tant il y a de certitude dans leur impression; mais jamais Thérèse ne se régla sur tout ce qu'elle entendit de la sorte. Quand ses confesseurs lui ordonnaient de faire autrement, elle leur obéissait sans résistance, après leur avoir déclaré ce qui se passait dans son âme.

Elle reçut encore une seconde lettre de cette dame, qui la pressait de partir; ainsi le lendemain de la Circoncision, en l'année 1582, elle se mit en chemin avec trois religieuses qu'elle prit d'Avila; cinq autres qu'elle devait prendre à Palence, et trois pères carmes, dont le provincial en était un, parce qu'il voulait visiter le couvent de Sorie, qu'il n'avait pas encore vu depuis son établissement; mais plutôt, parce que me croyant, dit-elle, encore bonne à quelque chose, et me voyant vieille et infirme, il voulait prendre soin de ma santé dans une saison si rigoureuse.

Thérèse approchait de la mort, et Dieu qui voulait couronner une si belle vie par le triomphe de ses souffrances, lui en préparait de nouvelles. Elle s'en douta bien par le renouvellement de courage qu'elle se sentit; car cela ne manquait jamais de lui arriver quand la Providence lui destinait quelque nouveau sujet de peine. Dès les premiers jours du voyage les pluies, les neiges, et toutes les incommodités de l'hiver vinrent fondre sur cette petite troupe. Thérèse fut fort tourmentée par sa paralysie. Elle passa par Médine, et de-là fut à Valladolid, où son mal augmenta si considérablement, que les médecins lui persuadèrent d'en partir au plus tôt, parce que si elle différait, elle n'aurait plus la force de le faire. Elle se hâta donc d'aller à Palence, où il vint au devant d'elle une si grande quantité de peuple, qu'à peine pouvait-elle descendre de son chariot. Les religieuses la reçurent en chantant le *Te Deum*. Elles avaient même tapissé leur cloître; et elles la prièrent instamment de passer dans leur monastère quelques jours. Il semblait même à propos de le faire, à cause des pluies qui continuaient; et les chemins étaient tellement inondés, qu'on aurait dû plutôt prendre des bateaux que des chariots pour y passer. La Sainte insistait toujours pour son départ; mais, afin de ne rien faire imprudemment, elle envoya reconnaître les chemins par un homme, qui rapporta qu'ils étaient impraticables. Thérèse fit réflexion sur son rapport, et dans le même temps Jésus-Christ lui dit intérieurement de ne rien craindre, et qu'il serait avec elle; cette parole la fit résoudre à partir; ce n'était point du tout le sentiment de ses amis, qui ne pouvaient approuver la témérité de son entreprise. On eut beau lui représenter toutes sortes de raisons, elle conjura ses compagnes d'avoir pour elle cette complaisance, et Dieu fut fidèle à sa parole.

Un religieux de sa réforme qui l'accompagnait à ce voyage, lui parlant, sur les chemins de la réputation qu'elle avait d'être sainte, elle lui fit cette réponse : *On a dit de moi trois choses; que j'étais assez bien faite; que j'avais de l'esprit, et que j'étais sainte; j'ai cru les deux premières durant quelque temps, et je me suis confessée d'une vanité si pitoyable; mais pour la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me la persuader un moment.*

Le jour qu'elles sortirent de Palence, leurs chariots enfonçaient si avant dans les boues, qu'il fallait prendre les chevaux de l'un pour les atteler à l'autre. Les pères carmes travaillaient de toutes leurs forces, et avaient beaucoup de peine, parce

qu'elles n'avaient que de jeunes charretiers, peu soigneux. La présence du père provincial encourageait beaucoup Thérèse, qu'il soulageait de son mieux. Ses soins s'étendaient à tout, et son esprit égal et tranquille ne s'inquiétait de rien. Elles arrivèrent le soir à une hôtellerie si pauvre et si dépourvue, qu'on n'y trouva pas même un lit pour la Sainte, quoique, dans l'état où elle était, elle eût assez besoin de ce petit soulagement. On lui annonçait de si mauvaises nouvelles du chemin qui restait à faire jusqu'à Burgos, qu'il semblait être de la prudence de s'arrêter en ce lieu-là, tout incommode qu'il fût; mais Thérèse, rassurée par Jésus-Christ, encouragea sa troupe à continuer le voyage, et l'on prit un guide pour les conduire. L'eau était répandue sur toute la campagne; on ne voyait dans une grande étendue de pays que le ciel et l'eau, et pour arriver à Burgos il fallait passer sur des ponts que l'inondation couvrait d'un pied, et qui avaient si peu de largeur, que pour peu que les chariots vinssent à s'écarter, ils seraient tombés dans la rivière. Lorsqu'on fut proche de ces ponts, le péril parut tel qu'il était. Le père Gratien, provincial, quelque courage qu'il eût, lorsqu'il se vit au milieu de l'eau, sans savoir le chemin qu'on devait prendre, et sans le secours d'aucun bateau, ne laissa pas d'appréhender; et la Sainte elle-même, quelque assurance que Jésus-Christ lui eût donnée, ne fut pas exempte de frayeur. On peut juger en quel état étaient ses compagnes. Toutes se confessèrent, et la Sainte les embrassa tendrement avec les paroles les plus héroïques et les plus touchantes. Après qu'elles eurent récité le symbole de la foi, Thérèse, sans être nullement troublée, mais d'un visage où régnait la paix, les exhorta de la sorte : *Quel plus grand bonheur, mes filles, vous pourrait-il arriver que de mourir en cette occasion, et par ce genre de martyr, pour la gloire de Dieu? Mais attendez, je vais passer la première; si je suis submergée, je vous conjure instantanément, retournez à l'hôtellerie.* A ces mots elle s'avance d'un pas ferme, et comme si les eaux eussent respecté la grandeur de sa foi, elle passa sans nul accident. Quand elle fut à l'autre bord, quoique sa paralysie lui embarrassât la langue, et la fit parler avec peine, elle se fit entendre du mieux qu'elle put à sa troupe pour l'encourager. Ils avaient tous été si frappés de sa résolution hardie, que personne ne balança plus à la suivre, et leur confiance ne fut point trompée. Enfin, après tant de traverses et de périls, elles arrivèrent à Burgos ce même jour vingt-cinq de janvier; et la Sainte, avant que de songer à se reposer, voulut aller se prosterner devant le crucifix célèbre et miraculeux, que l'on garde avec tant de vénération dans cette ville.

Je vous avoue, dit-elle, en faisant le récit de cette aventure, que je ne suis jamais si contente que quand ces établissements se font après beaucoup d'obstacles et de peines : et ce sont ceux que je vous raconte le plus volontiers.

Avant que de se coucher, elle s'était tenue assise auprès du feu plus qu'à l'ordinaire, parce que ses habits étaient fort mouillés; et la nuit suivante elle fut si tourmentée par ses vomissements et par les ulcères qui la piquaient dans la gorge, qu'elle en jeta beaucoup de sang par la bouche. Le lendemain, comme elle ne pouvait se lever, on approcha son lit d'une fenêtre, d'où elle rendit des réponses et régla beaucoup d'affaires. La ville lui députa quelques principaux citoyens pour lui venir faire compliment, et elle les reçut avec sa politesse accoutumée.

Le provincial, sans perdre de temps, alla trouver l'archevêque, qui refusa la permission; et alléguait pour raison, que, quand il avait proposé cet établissement à Thérèse, il n'avait pas prétendu qu'elle l'entreprit si promptement, mais seulement la faire venir sur les lieux pour y examiner toutes choses. Peut-être ce prélat ignorait-il les lettres réitérées et pressantes qu'elle avait reçues. Thérèse, au bout de quelques jours, alla elle-même lui rendre visite; mais elle n'en put rien obtenir, quoiqu'il l'affectionnât fort, et il voulut qu'on différât. La Sainte, qui tâchait de se conserver avec ses filles

dans une grande retraite, allait avec elles de grand matin à l'église les jours de fête seulement, et fort incommodée des bones et des ceux qui étaient en abondance dans la ville. Un jour qu'elle eut à passer un ruisseau dans un endroit fort étroit, elle pria une femme qui était au passage de lui faire un peu de place. Cette femme qui la vit dans un habillement si pauvre, lui répondit avec un terme de mépris : *Passe si tu veux ; et la poussa si rudement, qu'elle la jeta dans la boue. Les compagnes de Thérèse s'en irritèrent ; mais elle leur dit : Laissez, laissez, mes filles, cette bonne femme a bien rencontré, et a fait cela fort à propos.*

Cependant le provincial commençait à s'ennuyer de tant de travaux inutiles, et pensait à s'en retourner. Rien ne pouvait être plus fâcheux pour la Sainte, que cette résolution. Elle eut recours à la prière, et Jésus-Christ la fortifia de telle sorte, qu'elle fut la première à persuader au père provincial, qui devait prêcher le Carême à Valladolid, de ne point s'inquiéter d'elle, de partir sans retardement, et de la laisser à Burgos pour poursuivre l'affaire.

Ce père, avant son départ, fit en sorte qu'on donnât à ses religieuses un petit logement dans l'hôpital de la Conception. Elles y souffrirent beaucoup de froid, à cause qu'on les logea dans de mauvaises petites chambres proches des tuiles, qu'elles eurent même beaucoup de peine à avoir, parce qu'elles faisaient partie de quelques appartements que des dames dévotes avaient dans cet hôpital, et qui s'étaient fait prier beaucoup pour les prêter.

Thérèse fut toujours malade en ce lieu. Elle avait un si grand dégoût, qu'elle ne pouvait même regarder la viande. Un jour, elle dit qu'elle croyait qu'une orange lui ouvrirait l'appétit ; peu d'heures après une dame lui en envoya quelques-unes en petit nombre, mais excellentes. La Sainte les reçut avec grand plaisir, et les ayant mises dans sa manche, elle dit qu'elle voulait descendre dans les salles pour y visiter un malade qui se plaignait beaucoup. Lorsqu'elle fut avec les pauvres, elle leur distribua toutes ses oranges ; ses compagnes s'affligèrent qu'elle n'en eût point réservé pour elle. *Je les désirais plus pour eux que pour moi*, répondit-elle d'un air content ; *me voilà fort joyeuse d'avoir fait cette distribution.*

Il y avait en cet hôpital un homme qui souffrait des douleurs aiguës, et qui poussait de si hauts cris qu'il incommodait tous les malades. La Sainte, qui compatissait aux uns et aux autres, vint le trouver où il était ; dès que le pauvre l'aperçut, il ne cria plus. *Mon enfant*, lui dit Thérèse, *pourquoi criez-vous si haut ? tâchez d'endurer avec patience ce mal pour l'amour de Dieu.* Le malade lui répondit que ses douleurs étaient si grandes, qu'il semblait qu'on lui arrachait le cœur ; elle demeura quelque temps auprès de lui, et le recommanda fort à Dieu. Ses douleurs et ses cris cessèrent ; et quoiqu'on lui appliquât encore des remèdes violents, il ne criait pas plus que s'il n'eût point eu de mal. Jamais personne n'eut dans ses manières et dans ses discours un art plus sûr pour consoler les personnes affligées. Les pauvres conjuraient souvent l'hospitalière de leur amener cette sainte femme, parce qu'ils n'avaient qu'à la voir pour être aussitôt consolés ; aussi, quand elle s'en alla, tous les malades la pleurèrent et se crurent abandonnés.

Enfin, après avoir vaincu beaucoup d'obstacles, elle obtint la permission de l'archevêque, et on lui chercha une maison. Celle qu'on lui trouva ne paraissait lui convenir au sentiment de personne. Elle l'alla voir elle-même, et elle lui plut si fort, qu'elle l'acheta. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'en ce temps-là plusieurs communautés voulant bâtir dans la ville, la même maison avait été fort visitée et fort examinée, sans que personne l'eût trouvée à son gre, et il semblait que Dieu l'eût réservée pour Thérèse, et pour la lui faire avoir à bon marché. Le monastère fut érigé sous le titre

le Saint-Joseph, avec les formalités accoutumées. Le même jour l'archevêque prêcha ; il rendit témoignage à la haute estime que méritait Thérèse, et qu'il se repentait d'avoir causé du retardement à sa fondation.

Après qu'elle eut achevé cet ouvrage, elle y jeta les yeux, et pria Dieu de donner la nourriture à celles à qui il venait de donner une maison. Dieu l'assura du secours de sa providence, et lui fit connaître qu'elle pouvait partir sans inquiétude.

Elle vint de Burgos à Palence, d'où elle écrivit à don Sanchez d'Avila une lettre où l'on voit par la liberté de son style, que ses indispositions excessives ne l'inquiétaient pas beaucoup. Ensuite elle vint à Médine, d'où elle se disposait à revenir à son couvent d'Avila, dont elle était prieure, mais elle connut qu'il fallait prendre d'autres mesures et changer de dessein ; car le père Antoine de Jésus, vicaire provincial, l'attendait à Médine pour la conduire à Albe, où la duchesse la demandait. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, parce qu'elle se croyait plus utile à Avila ; mais sans répliquer ni consulter le besoin qu'elle avait de se reposer après tant de travaux et de maladies, elle monta dans un chariot, fort accablée de ses maux, et proche d'un petit bourg qui est sur la route, elle tomba en faiblesse, d'une manière qui toucha de pitié tous ceux qui l'accompagnaient. Elle ne trouva en ce lieu rien de propre à manger qu'un peu de figues ; la sœur Anne de Saint-Barthélemi, sa compagne, en était désolée : *Ne vous affligez pas, ma fille, lui dit Thérèse, ces figues-là sont fort bonnes, et il y a beaucoup de pauvres qui n'en ont pas tant pour se nourrir.* Elle arrive le lendemain après dîner à la ville d'Albe, toute fatiguée des violentes secousses de la voiture, et des incommodités de la route. Elle fut descendre chez la duchesse, qui l'attendait, et lui voulut donner à souper pour la soulager un peu dans l'accablement où elle la voyait ; mais la Sainte la refusa, parce qu'il y avait dans la ville un monastère de son ordre. Ainsi, après avoir donné plusieurs heures à la duchesse, elle se rendit à son couvent sur les six heures du soir, le jour de la Saint-Matthieu 1582. La prieure et les religieuses la supplièrent instamment de se coucher pour se reposer ; elle leur obéit, en disant : *Dieu me veuille aider, je me sens dans une lassitude et un abattement extrême. Il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure.*

Le lendemain elle se leva, visita toute la maison, entendit la messe, communia ; et, dans tous ces exercices, dont elle s'acquittait avec la ferveur d'un ange, elle traîna ses jours jusqu'à la fête de Saint-Michel, tantôt succombant à ses maux, tantôt se relevant.

Le jour de Saint-Michel, après avoir entendu la messe et communie, elle se trouva si considérablement affaiblie par un flux de sang qui la tourmentait, qu'elle se mit au lit ; sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemi, demeurait nuit et jour auprès d'elle, pour satisfaire encore plus à son amitié qu'à son devoir, et même pour consoler la communauté, qui savait l'attachement que la Sainte avait pour elle. La duchesse d'Albe entraît tous les jours dans le couvent, et rendait à Thérèse toutes sortes de services de ses propres mains, sans que personne pût l'en empêcher. Le premier jour d'octobre, après qu'elle eut passé toute la nuit à prier, elle fit appeler le père Antoine de Jésus pour se confesser. Ce père, après sa confession, la conjura de s'adresser à Dieu, pour en obtenir qu'il ne la retirât pas encore du monde ; elle lui répondit qu'elle n'y était plus nécessaire ; et dès ce jour-là elle commença à donner à ses religieuses des salutaires avis, en leur annonçant qu'elle devait bientôt les quitter. Le père Antoine lui demanda si, supposé qu'elle mourût, elle ne voulait pas que son corps fût porté à Saint-Joseph d'Avila, qui était son propre couvent ? *Ai-je quelque chose qui m'appartienne, lui répondit-elle, et ne me donnera-t-on pas bien ici un peu de terre ?* Comme, la veille de Saint-François, elle sentit l'heure de sa mort approcher, elle demanda les sacrements ; tandis qu'on était allé quérir le saint Viatique, elle joi-

gnit les mains , et dit à ses religieuses ces touchantes et dernières paroles : *Mes filles et mesdames, je vous prie, pour l'amour de Dieu, que les règles et les constitutions soient exactement observées, et que vous ne vous arrêtiez pas aux exemples de cette indigne pécheresse qui va mourir; pensez plutôt à lui pardonner.* Ce discours fit fondre en larmes toutes ses sœurs, dont pas une n'eut la force de lui répondre. Dès qu'elle aperçut dans sa cellule Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques, toute accablée qu'elle était de sa paralysie, elle se leva si courageusement à son séant, que si on ne l'eût retenue, elle se serait jetée à terre. Son amour, à la vue de cet aliment céleste, lui donna des forces. Son visage se ranima, et parut s'embellir et se rajeunir; alors, tournant ses yeux ardents vers Jésus-Christ, elle dit ces paroles : *Venez, Seigneur, venez, cher Epoux: enfin l'heure est venue, et je vais sortir de cet exil. Il est temps, et il est bien juste que je vous voie, après que ce violent désir m'a si long-temps dévoré le cœur.* Quand elle eut reçu cette divine nourriture, elle demanda l'Extrême-Onction, et répondit attentivement à toutes les prières des sacrés ministres. Elle ne se lassait point de répéter : *Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise; et trouvait dans cette pensée une consolation sensible.* Le jour de Saint-François, après avoir passé la nuit à souffrir des maux extrêmes, vers les sept heures du matin, elle laissa pencher sa tête sur les bras de la sœur Anne de Saint-Barthélemi, tenant de sa main défaillante un crucifix qu'elle ne quitta point, et qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle demeura paisiblement dans cette posture les yeux ouverts, et fixement attachés sur l'image du Sauveur jusqu'à neuf heures du soir, qu'elle mourut entre les bras de cette tendre et fidèle amie, que la violence de sa douleur pensa faire expirer avec elle.

Thérèse vécut soixante-sept ans, six mois, sept jours. Elle passa quarante-sept ans dans la religion, vingt-sept ans au monastère de l'Incarnation, et les vingt dernières dans sa réforme, dont elle vit l'accroissement jusqu'à seize couvents de religieuses, et quatorze de religieux. Le jour de sa mort, qui fut en l'année 1582, le quatrième d'octobre, se trouve aujourd'hui le quinzième, depuis la réformation du calendrier.

Si les suites de cette mort n'ajoutent rien à la sainteté de Thérèse, elles sont du moins des témoignages éclatants qu'elle est reconnue pour une sainte du premier ordre, à des titres bien incontestables. Nous en rapporterons quelques-uns, et nous les choisirons entre ceux qui sont nés dans la bulle de sa canonisation, et qui sont tirés des informations juridiques que l'on fit en Espagne par ordre du pape Paul V.

Au moment que la Sainte expirait, plusieurs religieuses d'une vertu solide et éprouvée, virent différents signes miraculeux : un globe de lumière qui s'élevait dans les airs; une colombe qui de sa cellule s'élevait au Ciel; Jésus-Christ lui-même, environné de ses anges, autour de son lit; et plusieurs autres prodiges authentiquement attestés, dont le récit édifierait la piété des fidèles, mais qu'il est inutile d'exposer à l'incrédulité des profanes.

La mort n'effaça point les traits de la Sainte; les rides de la vieillesse disparurent sur son visage, et ses membres demeurèrent aussi flexibles que si elle eût été encore en vie. Une odeur agréable parfuma non seulement toute sa cellule et les environs, mais se répandit au loin dans le monastère.

Le corps demeura exposé depuis le soir qu'elle mourut jusqu'au lendemain qu'on célébra la messe; il fut mis ensuite dans un lieu qui servait alors de chœur d'en-bas, et on le posa entre les deux grilles de ce chœur, pour être plus sûrement gardé et tenu plus décentement. Il se fit à ce tombeau plusieurs miracles.

Cependant Dieu fit connaître que ce saint corps n'était pas enterré selon l'excellence de sa dignité, et que les religieuses d'Albe n'avaient pas dû le traiter comme les

autres. Elles se souvinrent de tant de prodiges dont Thérèse les avait rendues les témoins, de tant d'exemples de ferveur, de tant de vertus éminemment pratiquées, et regrettèrent le peu de précaution qu'elles avaient eue pour rendre à ce dépôt précieux tout l'honneur et toute la vénération qu'on lui devait. De temps en temps elles entendaient frapper de grands coups autour du sépulcre; il en sortait souvent une odeur qui parfumait les environs; et tous ces signes leur annonçaient ce que Dieu semblait exiger d'elles.

Le père provincial vint visiter le monastère, et elles lui firent le récit de ces merveilles. Il résolut aussitôt de déterrer le corps, mais le voulut faire secrètement, de crainte que les ducs d'Albe n'en fussent offensés. Ainsi, ayant un soir fait fermer les portes, lui et son compagnon travaillèrent avec les religieuses à ôter le monceau de pierres qu'on avait jetées dans la fosse et sur le cercueil. Plus on approchait, et plus augmentait la bonne odeur. Il faut remarquer qu'il y avait déjà neuf mois que sainte Thérèse était morte. Il découvrirent la caisse; ils trouvèrent la planche de dessus déjà pourrie et pleine de mousse; l'habit de la Sainte, qui ne touchait point la chair, était pourri de même, et le corps était plein de la terre que la corruption de l'habit avait formée: en sorte qu'il fallut le ratisser avec un couteau pour le nettoyer. Quand ils l'eurent bien découvert, ils le trouvèrent aussi entier, aussi flexible et aussi blanc qu'au moment qu'elle était morte. Aussitôt ils se jetèrent tous à genoux, pour rendre hommage à la sainteté de leur mère, et pour adorer les miséricordes de Dieu. Ils revêtirent le corps d'un nouvel habit, et le mirent dans un linceuil de toile fine. Le provincial en coupa la main gauche pour la porter au monastère d'Avila; les religieuses d'Albe s'en affligèrent beaucoup, mais il ne laissa pas de le faire; et, le corps ayant été renfermé dans une caisse neuve, il le fit remettre dans son premier sépulcre, parce qu'il n'était pas encore temps d'y faire un plus grand appareil.

Cela demeura de la sorte jusqu'en l'année 1585, que les Carmes réformés tinrent un chapitre général à Pastrane. Dom Alvare de Mendoce, évêque de Palence, et auparavant d'Avila, avait beaucoup prié le P. Gratien d'obtenir à ce chapitre que le corps de la Sainte fût porté dans une grande chapelle qu'il y avait fait bâtir du temps qu'il en était évêque. Le P. Gratien fit tout ce qu'il put pour faire agréer la proposition aux pères assemblés. Il alléguait que la ville d'Avila avait donné naissance à la Sainte; que le monastère d'où la réforme tirait son origine y était; qu'il semblait plus convenable pour l'honneur et la dévotion de cette sainte de déposer son corps dans cette ville, qui était très-peuplée et très-célèbre, et où il y avait une église cathédrale, plusieurs couvents de religieux et de religieuses, que non pas dans Albe, où il n'y avait rien de tout cela; que Thérèse elle-même avait eu ce dessein, puisqu'en sortant de Burgos elle serait revenue dans Avila, si on ne l'en eût pas empêchée, et qu'elle n'avait été à Albe que par obéissance au père Antoine, par complaisance pour la duchesse, et pour se reposer en chemin.

Après que les pères eurent examiné toutes ces raisons, le nouveau provincial portant la parole, il fut ordonné que le corps serait transporté au monastère de Saint-Joseph d'Avila, mais le plus secrètement que l'on pourrait, pour ne point en donner connaissance aux ducs d'Albe. Deux commissaires furent députés du chapitre pour exécuter cette translation. Ils vinrent notifier leurs patentes à la prieure d'Albe et aux trois plus anciennes religieuses; et en leur présence, pendant que la communauté récitait les matines au chœur, ils enlevèrent le corps, après en avoir coupé le bras gauche pour le laisser au monastère d'Albe. Ils trouvèrent le corps aussi entier et dans le même état qu'à la première visite qu'on en avait faite il y avait deux ans; les habits étaient tout pourris, et le linceuil nullement endommagé.

On peut se représenter la douleur de ses filles, lorsqu'au sortir de leurs prières elles apprirent qu'on leur avait enlevé leur trésor. Les commissaires étant arrivés à Avila, le corps fut reçu des religieuses de Saint-Joseph avec une joie qu'on ne saurait exprimer. Il fut déposé d'abord dans le chapitre sous un magnifique dais et enrichi de tous les ornements les plus précieux. Cette translation ne put être si secrète qu'on ne le sût. Quelques personnes de la première distinction, et fort affectionnées à sainte Thérèse, demandèrent au provincial la permission de visiter ces précieuses reliques. On la leur accorda sans peine, et ils vinrent de la cour descendre chez l'évêque d'Avila, à qui ils déclarèrent ce qui les amenait. L'évêque envoya dire aux religieuses qu'il se rendrait à leur couvent avec vingt personnes, qu'il leur ordonnait de laisser entrer avec lui pour voir le corps de leur sainte mère.

L'évêque se fit accompagner de quelques médecins habiles qui visitèrent exactement le corps, et furent si surpris de le trouver entier, ferme, flexible, avec les nerfs toujours liés ensemble, sans nulle corruption, et d'où sortait une agréable odeur; qu'ils déclarèrent que cela était trop au-dessus des lois de la nature, pour n'être pas regardé comme un véritable miracle.

Ces nouvelles se divulgèrent et vinrent enfin jusqu'à dom Ferdinand de Tolède, oncle du duc d'Albe, et qui, en l'absence de ce prince, veillait à ses intérêts. Il avait un mérite rare, et une grande réputation; de sorte qu'ayant informé le pape de l'enlèvement qu'on avait fait dans les domaines de son neveu, le Saint-Père en écrivit au nonce qu'il avait en Espagne en 1586, et lui manda d'ordonner aux carmes de faire reporter le corps de sainte Thérèse à la ville d'Albe. Le provincial obéit. Cela se fit néanmoins avec beaucoup de secret, pour éviter l'émotion populaire. On présenta le corps aux religieuses d'Albe, où l'on arriva le 25 d'août 1586. On leur demanda si elles le reconnaissaient; elles le vérifièrent, et déclarèrent que la translation était fidèle; et dans la suite on érigea un monument magnifique dans une chapelle spacieuse du monastère, où ce dépôt précieux se conserve encore aujourd'hui.

Les actes publics qu'on a dressés pour la canonisation de sainte Thérèse, ont été faits avec la plus grande exactitude. Paul V donna la commission de les examiner à l'archevêque de Tolède, et aux évêques d'Avila et de Salamanque. Quand les actes eurent été envoyés à Rome, le pape commit trois auditeurs du palais apostolique, très-vigilants et très-éclairés, pour en faire la discussion. Leur rapport fut que la sainteté de la vierge Thérèse était parfaitement bien prouvée dans ces actes; et le Saint-Père les remit aux cardinaux des rites, pour en faire un nouvel examen.

Cependant l'ordre de la réforme de Thérèse s'étendait toujours en Espagne, et les monastères de Carmes et de Carmélites se multipliaient. Les dons célestes ne cessaient point d'enrichir ces paisibles retraites, et ces âmes pures et détachées répandaient au loin la bonne odeur de leurs vertus. Monsieur de Bérulle fut inspiré de faire un voyage en Espagne pour y travailler à l'établissement d'une colonie de cet ordre dans la France. Son dessein réussit heureusement, et il amena dans ce royaume quelques carmélites choisies des plus éminentes en sainteté, et des plus familières compagnes de Thérèse. Le détail de leur arrivée, leur établissement et leurs progrès sont suffisamment expliqués dans la vie de ce grand cardinal; et nous nous contenterons de louer le Seigneur d'avoir éclairé l'Eglise de France par de si vives lumières, et donné de si grands exemples de ferveur à tous les fidèles. Chacun sait que le mérite de ces religieuses est au-dessus de tous les éloges; si l'on entreprenait de leur en faire, on respecterait peu leur modestie; et d'ailleurs, on n'ajouterait rien à la renommée.

Cette colonie française ayant été établie en 1615, Paul V, qui connaissait non seu-

ment le mérite éclatant de notre Sainte, mais combien les religieux et les religieuses de sa reforme étaient utiles à l'Eglise, pour y donner l'exemple des vertus les plus parfaites, ne perdit aucune occasion de contribuer à l'étendue de cet ordre, et peu de temps avant que de mourir, il écrivit un bref au roi de France, Henri IV, pour l'inviter à recevoir dans son royaume un détachement de ces religieux, pour qui ce grand prince était déjà favorablement prévenu par tout ce qu'il en avait appris, et par la vie que menaient les carmélites. Voici le bref que le pape lui envoya.

A NOTRE TRÈS-CHER FILS,
HENRI IV,
 ROI TRÈS-CHRÉTIEN,
 PAUL V, PAPE.

Notre très-cher fils en Jésus-Christ : Salut et bénédiction apostolique. L'unique consolation que nous ayons pour adoucir nos inquiétudes au milieu de nos grands travaux et de nos soins continuels, c'est de voir que, malgré les troubles et les artifices que le démon met incessamment en usage pour s'opposer au culte de la religion et au salut des âmes, on ne manque pas néanmoins de fidèles zélés pour la gloire de Dieu, et animés de charité pour leur prochain, qui, par leurs discours et par leurs exemples, s'efforcent de ramener dans le droit chemin ceux qui s'égarent, et de donner du secours et de la joie à ceux qui travaillent dans la vigne du Seigneur. Certainement on peut mettre parmi ce nombre nos chers fils les frères carmes déchaussés, qui, dans notre bonne ville de Rome, et dans toute l'Italie, ont donné de si beaux exemples de ferveur et de vertu par leurs oraisons, par leurs pénitences, par leurs prédications, par le ministère de la confession et par l'application à tant d'œuvres saintes dont les âmes fideles retirent un si grand fruit ; cela mérite bien l'extrême affection que nous avons pour eux dans le Seigneur, et que tout le monde les respecte et les honore. Or, comme nous avons appris que ces religieux sont très-souhaités dans le florissant royaume de votre majesté ; que nous jugeons d'ailleurs que la présence de ces saints solitaires sera très-utile pour rétablir l'ancienne discipline ecclésiastique dans votre royaume, appelé, à si juste titre, très-chrétien ; et qu'enfin vous nous avez paru si prudemment et si dévotement désirer de les avoir, nous exhortons et conjurons instamment votre majesté, par ces présentes, de recevoir en France l'ordre des carmes déchaussés. Nous espérons qu'en peu de temps, votre majesté fera l'expérience du profit qu'en retireront vos sujets. Il est en vérité surprenant combien ils sont capables d'inspirer la piété dans les cœurs, parce qu'ils cherchent purement la gloire de Dieu, et le salut des âmes, et qu'ils font profession de la pauvreté la plus parfaite dans la simplicité de leur cœur. Notre vénérable frère le cardinal François de Joyeuse, qui vous présentera cette lettre, vous déclarera plus en détail la sainteté de cette religion ; et il est chargé de notre part de vous exhorter vivement à cette œuvre de piété, aussi nous supplions votre majesté de l'écouter comme nous-même, et d'ajouter à ses paroles autant de foi que si nous vous parlions immédiatement. Nous pouvons vous assurer que nous recevrons beaucoup de joie lorsque nous saurons que nos chers fils et frères les Carmes-

Déchaussés auront été reçus de votre majesté dans son vaste royaume de France, qu'ils y seront sous vos auspices, et qu'ils y auront fixé leur séjour, comme nous le souhaitons. Nous prions Dieu qu'il vous conserve sous sa protection, et qu'il augmente en vous les dons de sa grâce et de votre zèle pour le rétablissement de la religion catholique. Nous donnons notre bénédiction apostolique du fond de notre cœur à votre majesté.

Donné à Rome, en l'église de Saint-Pierre, le 28 d'avril 1610, et de notre pontificat le cinquième.

Grégoire quinzième, qui fut le successeur de Paul cinquième sur la chaire pontificale, poursuivit avec beaucoup de zèle la canonisation de Thérèse ; il entendit le rapport des cardinaux, reçut la décision unanime de tous les différents examinateurs, et rendit public le culte de la Sainte par sa déclaration solennelle du mois de mars mil six cent vingt-et-un.

BULLE

DE LA CANONISATION

DE LA

BIENHEUREUSE VIERGE THÉRÈSE.

GRÉGOIRE, ÉVÊQUE,

SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU.

A PERPÉTUELLE MÉMOIRE.

Le Tout-Puissant Verbe de Dieu, étant descendu du sein de son Père en ce bas monde, pour nous retirer de la puissance des ténèbres, après avoir accompli le temps de sa dispensation, et devant retourner de ce monde à son Père, n'a point choisi beaucoup de personnes nobles, ni beaucoup de philosophes du siècle, pour propager, dans l'univers entier, l'Eglise de ses élus qu'il avait acquise par son sang, comme aussi pour l'instruire par la parole de vie, pour confondre la sagesse des sages du monde, et pour détruire tout orgueil qui s'élevait contre Dieu ; mais il a fait choix des personnes du peuple, qui étaient comme la lie et le rebut des hommes, lesquels pussent s'acquitter de la fonction à laquelle il les avait prédestinés de toute éternité, non point dans la sublimité du style, ni dans les paroles d'une sagesse humaine, mais dans la simplicité et dans la vérité. Et aussi dans la suite des temps, lorsque, suivant ses décrets éternels, il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs, souvent il a employé pour ce ministère des hommes simples et humbles, par le moyen desquels il a communiqué de grands biens à l'Eglise catholique, leur révélant ainsi, suivant ses paroles, les mystères du royaume du ciel cachés aux grands du monde, les illuminant de grâces divines si abondamment, qu'ils enrichissent

l'Église par les exemples de toutes les vertus, et lui donnant un nouvel éclat par la gloire des signes et des prodiges. Mais, en nos jours, il a opéré un salut signalé par les mains d'une femme, en suscitant dans son Église, comme une nouvelle Débora, la vierge Thérèse, laquelle, ayant remporté une victoire admirable en domptant sa chair par une virginité perpétuelle, triomphant du monde par une humilité merveilleuse, et terrassant toutes les embûches du démon par un grand nombre de vertus éminentes; aspirant à de plus hauts exploits, et s'élevant au dessus de la condition et de la portée de son sexe par la grandeur de son courage, elle a ceint de force ses reins, et a formé un bataillon de personnes fermes et valeureuses, qui combattissent avec des armes spirituelles pour la maison du Dieu des armées, pour sa loi et pour ses commandements, laquelle vierge, pour l'accomplissement d'un si grand œuvre, Notre-Seigneur a remplie de l'esprit de sagesse et d'entendement, et l'a tellement inondée des trésors de sa grâce, que sa splendeur, comme une étoile dans le firmament, éclate et brille dans la maison de Dieu pour une éternité. Nous avons donc jugé digne et convenable que celle que Jésus-Christ, Notre Seigneur, fils unique du Père éternel, a daigné manifester à son peuple, comme une épouse ornée d'une couronne et parée de ses bijoux dans la gloire des miracles; suivant notre sollicitude pastorale dans l'Église universelle, à laquelle, bien que sans le mériter, nous présidons; nous avons, dis-je, jugé convenable de décréter d'autorité apostolique, qu'elle soit honorée comme une sainte et une élue du Seigneur, afin que tous les peuples confessent Dieu dans ses merveilles, et que tout homme connaisse que ses miséricordes ne sont point taries; en sorte que, bien que nos péchés exigeant les fléaux de sa justice, il nous visite avec la verge de son indignation, il ne retient pas néanmoins, ou ne retire point ses miséricordes et ses largesses par les traits acérés de sa colère, lorsque, dans nos afflictions, il nous munit de nouveaux secours, et va multipliant ses amis, qui défendent et protègent son Église par les suffrages de leurs mérites et de leurs intercessions; et afin que tous les fidèles de Jésus-Christ entendent quelle abondance de son esprit Dieu a versé sur sa servante, et qu'ainsi la dévotion croisse de jour en jour à son égard, nous avons trouvé à propos d'insérer ici quelques-unes de ses vertus signalées et éminentes, et aussi quelques merveilles de celles que Dieu a opérées par elle.

Thérèse naquit à Avila, au royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parents nobles de race et de vertu, par lesquels étant élevée en la crainte de Dieu, elle donna des témoignages admirables de sa future sainteté, dès son jeune âge, d'autant que, lisant les actions et les exploits des saints martyrs, son cœur fut tellement pénétré du feu du Saint-Esprit, qu'elle s'enfuit de la maison de ses parents avec son frère, qui était encore dans l'enfance, pour passer en Afrique, et y répandre son sang pour la foi de Jésus-Christ. Mais étant détournée de

son dessein par la rencontre de son oncle, déplorant par des larmes continuelles la perte de l'heureux partage qu'on lui avait ravi, elle compensa le désir ardent du martyr par des aumônes et autres œuvres pieuses. Étant parvenue à l'âge de vingt ans, elle se consacra entièrement au service de JÉSUS-CRIST, et suivant la vocation du ciel, elle prit l'habit de religieuse dans le monastère de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui gardait la règle mitigée, afin qu'étant plantée dans la maison du Seigneur, elle y poussât des fleurs. Après dix-huit ans de profession dans cette maison, affligée de maladies graves, et tourmentée par diverses tentations, sans être soulagée des consolations d'en-haut, elle supporta le tout avec l'assistance de Dieu, si constamment, que, par cette preuve de sa foi, elle fût trouvée plus précieuse que l'or qui est affiné par le feu, et digne d'honneur, de louange et de gloire au jour de la révélation de JÉSUS-CRIST. Et parce que, pour élever un haut édifice des vertus chrétiennes, il a fallu mettre le fondement de la foi, Thérèse l'a posé si ferme et si stable, que, suivant la parole du Seigneur, elle doit être comparée à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre; d'autant qu'elle croyait et révérait tellement les saints sacrements de l'Église et les autres points et mystères de notre religion, qu'elle ne pouvait avoir plus de certitude d'aucune chose que ce fût, comme elle le disait et le témoignait souvent. Étant éclairée de cette lumière de la foi, elle contemplait si clairement des yeux de l'âme le corps de JÉSUS-CRIST au saint sacrement de l'Eucharistie, qu'elle disait qu'elle ne portait point envie à ceux qui le voyaient des yeux du corps. Quant à la vertu d'espérance, elle en avait une si vive en Notre-Seigneur, qu'elle déplorait sans cesse sa captivité de cette vie mortelle, qui lui empêchait la jouissance continuelle de sa majesté, et assez ordinairement étant ravie en extase, et considérant les joies du paradis, elle croyait y participer. Entre toutes les vertus de Thérèse, a particulièrement éclaté l'amour de Dieu. Il était si ardent dans son cœur, que ses confesseurs admiraient et louaient sa charité, non comme celle d'un homme, mais comme celle d'un chérubin, laquelle a été aussi augmentée par Notre-Seigneur JÉSUS-CRIST en plusieurs visions et révelations, lui ayant fait la grâce de la prendre pour son épouse, en lui donnant la main droite, et lui disant ces paroles : « Désormais, « comme une vraie épouse, tu soigneras mon honneur; maintenant je « suis ton unique, et tu es toute à moi. » Elle a vu aussi un ange qui lui traversait les entrailles avec un trait ardent; alors l'amour divin remplissait tellement son cœur, que, guidée par ce feu sacré, elle fit un vœu bien difficile à exécuter; savoir, de faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait, et à la plus grande gloire de Dieu. Mais, après sa mort, en une vision, elle déclara à une religieuse qu'elle n'était pas morte par la force de la maladie, mais par l'excès d'un embrasement de l'amour divin. Rien ne peut égaler sa charité envers le prochain; elle pleurait continuellement les ténèbres des infidèles et des

hérétiques; et pour obtenir leur conversion, elle offrait au Seigneur des jeûnes, des disciplines et autres mortifications. Cette sainte vierge résolut aussi dans son cœur de ne laisser passer aucun jour sans rendre quelque office de charité au prochain; en quoi elle a tellement été favorisée, qu'elle n'a jamais manqué d'occasion pour l'exercer. Quant à ce qui est d'aimer ses ennemis, elle a merveilleusement suivi notre Seigneur Jésus-Christ, parce que, souffrant de grandes adversités et d'horribles persécutions, elle aimait néanmoins ceux qui la persécutaient, et priait pour ceux qui la haïssaient; les injustices et les injures qu'on lui faisait redoublaient son amour et sa charité : aussi de graves personnages avaient-ils coutume de dire que celui qui voulait être aimé de Thérèse devait l'offenser ou lui nuire. Pour les vœux qu'elle a prononcés lors de sa profession, elle les a remplis avec un zèle scrupuleux; non seulement elle soumettait toutes ses actions à l'avis et à la direction de ses supérieurs avec la plus grande humilité, mais elle prit le ferme propos de conformer toutes ses pensées à leur volonté. Elle a aussi jeté au feu, en vertu de cette soumission, un livre rempli d'une insigne piété qu'elle avait composé sur le Cantique des cantiques, pour obéir en cela à son confesseur. Elle avait coutume de dire qu'elle pourrait se tromper à discerner les visions et les révélations, mais non pas à rendre l'obéissance aux supérieurs. Elle a tellement chéri la pauvreté, qu'elle gagnait sa nourriture par le travail de ses mains : lorsqu'elle trouvait quelque religieuse mal vêtue, elle échangeait aussitôt ses habits avec les siens; et si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, elle s'en réjouissait, rendant plus de grâces à Dieu de cette disette que d'un bienfait signalé. Parmi toutes les vertus dans lesquelles elle a excellé, comme épouse de notre divin Sauveur, celle de chasteté a paru encore avec plus d'éclat; elle a accompli rigoureusement, jusqu'à la mort, le vœu qu'elle en avait fait dès son enfance, et a conservé, tant en corps qu'en esprit, une pureté angélique et sans tache. Elle était humble de cœur. Favorisée de plus en plus des dons de l'Esprit-Saint, elle demandait au Seigneur qu'il mît des bornes à ses grâces, et qu'il n'oubliât pas sitôt ses offenses. Pour les insultes et les affronts, elle les désirait ardemment; ayant en horreur les honneurs du monde, elle fuyait jusqu'à la vue des hommes. Patiente à l'excès, sa devise était pâtir ou mourir. Outre ces présents de la libéralité divine, le Tout-Puissant l'a encore enrichie d'une infinité d'autres grâces. Il l'a remplie de l'esprit d'intelligence, de manière que, non seulement elle laissât dans l'Eglise de Dieu des exemples de bonnes œuvres, mais encore qu'elle l'arrosât des pluies d'une sagesse céleste, ayant écrit des livres de la théologie mystique, et d'autres qui abondent en piété, desquels les fidèles recueillent des fruit en abondance, y étant excités à désirer de jouir du séjour des saints. Inspirée par la grâce divine, elle a commencé la réforme du Carmel, et a réussi non seulement à l'égard des femmes, mais même à l'égard des hommes;

Plusieurs monastères de religieux et de religieuses ont été établis par toute l'Espagne et en d'autres lieux de la chrétienté, quoiqu'elle n'eût ni argent, ni revenu quelconque, se confiant à la seule miséricorde de Dieu, dans ses fondations. Pour l'établissement de ces maisons, non seulement elle était dépourvue de tout secours et appui humain, mais aussi, souvent elle a éprouvé la résistance et la contradiction des princes et des puissants du siècle. Cependant le Seigneur bénissant ses œuvres, les monastères ont pris racine en accroissement, et ont abondamment fructifié dans la maison du Seigneur. Dieu a voulu signaler les grandes vertus de Thérèse par des miracles, lorsqu'elle était encore sur la terre. Nous en insérerons ici quelques-uns. Ayant une grande disette de blé dans le diocèse de Cuense, et se trouvant à peine dans le monastère de Ville-Neuve de la Xare autant de farine qu'il en fallait pour nourrir, l'espace d'un mois, dix-huit religieuses; par les mérites et l'intercession de cette sainte vierge, le Dieu tout-puissant, qui nourrit et substante ceux qui espèrent en lui, la multiplia tellement, que, bien que, pendant six mois on en tirât abondamment pour la nourriture des servantes de Dieu, jamais elle ne se diminua jusqu'à la récolte. Anne de la Trinité, religieuse du couvent de Médine-du-Champ, était atteinte de fièvre et d'un érysipèle au visage. Thérèse la caressa d'abord, puis touchant légèrement les parties affligées : « Courage ! dit-elle, ma fille, Dieu vous « délivrera, j'espère, de cette maladie : » aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent. Alberte, prieure du même monastère, était en danger de mort, par suite d'une pleurésie, mais la sainte vierge Thérèse lui ayant touché le côté où était le mal, dit qu'elle se portait bien, et lui commanda de se lever. La religieuse parfaitement guérie se leva, en louant Notre-Seigneur. Enfin, étant venu le temps auquel elle devait recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire, tant pour les maux supportés pour son honneur que pour les bonnes œuvres faites en vue de l'utilité de l'Église, elle tomba malade à Albe. Pendant tout le temps de sa maladie, elle s'entretenait avec ses sœurs de l'amour divin, remerciant souvent Dieu de l'avoir mise dans le sein de l'Église catholique, recommandant, comme ses premières vertus, la pauvreté et l'obéissance aux supérieurs; ayant aussi reçu en toute humilité le sacré Viatique de son pèlerinage et le sacrement de l'Extrême-Onction, tenant en main l'image de Jésus-Christ crucifié, son âme s'envola aux demeures de la béatitude éternelle. Or, Dieu a manifesté, par plusieurs signes, à quel sublime degré de gloire il a élevé Thérèse; car elle a apparû à plusieurs religieuses dévotes et craignant Dieu; l'une a vu, sur le toit de l'église, dans le chœur et sur la chambre où elle est morte, une multitude de lumières célestes. L'autre a vu, près de son lit, notre Seigneur Jésus-Christ, éclatant de splendeur et entouré d'une grande troupe d'anges. Une autre a vu beaucoup de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se mettre autour de son lit. Il y en eut une aussi qui, au moment où elle rendit l'esprit, vit sortir de sa bouche une colombe blanche; une

autre vit sortir par la fenêtre une splendeur semblable à un cristal. Même un arbre près de sa chambre, couvert de chaux, masqué par une muraille et sec depuis longues années, se trouva soudainement chargé de fleurs à l'instant où elle expira. Son corps parut, après ce dernier passage, d'une très-grande beauté, sans aucune ride, d'une blancheur merveilleuse, ainsi que les habits et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, exhalant une odeur délicieuse, au grand étonnement et à l'admiration de chacun. Il y a eu aussi plusieurs miracles que Dieu a opérés par les mérites de sa servante, qui ont rendu glorieuse son entrée dans le ciel. Une religieuse, qui depuis long-temps avait mal aux yeux et une douleur de tête, prit la main de la vierge défunte, et l'ayant portée sur sa tête et sur ses yeux, fut guérie sur-le-champ. Une autre, baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu, et sentit corporellement l'odeur du parfum qu'elle exhalait par la vertu divine. Son corps fut mis dans un cercueil de bois, sans aucun préparatif, et inhumé bien avant dans la terre; la fosse fut même remplie de caux et de grosses pierres; cependant il sortait de son sépulcre une odeur si merveilleuse, qu'on résolut de déterrer ce corps sacré. Il fut trouvé entier, sans corruption et aussi flexible que s'il eût été fraîchement enterré, étant en outre trempé d'une liqueur odoriférante qu'il rend encore jusqu'à présent, Dieu témoignant la sainteté de sa servante par un miracle continuel. C'est pourquoi le corps fut revêtu de nouveaux habits et posé dans un nouveau cercueil, les autres étant consommés de pourriture; il fut porté après au même lieu, où ayant demeuré l'espace de trois années, le sépulcre fut ouvert pour en tirer ce précieux dépôt, et le porter à Avila. Souvent visité par l'ordre des commissaires apostoliques, il fut toujours trouvé incorrompu, maniable, trempé de la même liqueur et exhalant une pareille odeur. Or, dans la succession des temps, Dieu a manifesté aux hommes la gloire de sa servante par de fréquentes grâces qu'il a accordées par son intercession à ceux qui se sont recommandés pieusement à ses prières. Un enfant âgé de quatre ans avait le corps tellement retiré et si difforme, qu'il ne pouvait marcher, ni remuer étant couché. Ayant cette maladie depuis sa naissance, et n'en ressentant aucune douleur, on le jugeait tout-à-fait incurable; mais ayant été porté, pendant neuf jours, dans la chambre où la sainte vierge avait demeuré pendant sa vie, il sentit en soi une vertu extraordinaire, et fut soudainement guéri. Les forces lui revinrent, il marcha sans aide et sans appui au grand étonnement de tous, et publia hautement qu'il avait obtenu sa guérison par le moyen de la mère Thérèse de Jésus. Anne de Saint-Michel, religieuse, tourmentée depuis deux ans de douleurs aiguës, ayant trois chancres à la poitrine, ne pouvant reposer, tourner le cou, ni élever les bras, s'appliqua une parcelle des reliques de sainte Thérèse. S'étant recommandée à elle du fond de son cœur, elle fut guérie en un instant de toutes les plaies de son corps, et même d'un mal intérieur dont elle était travaillée depuis long-temps. François Perez, recteur

d'une église paroissiale, était tellement tourmenté d'un abcès qui s'était formé à l'entrée de l'estomac, que le bras s'étant aussi retiré, il ne put célébrer la messe pendant l'espace de cinq mois. Les remèdes humains étant impuissants, il eut recours aux divins. Élevant ses yeux vers les montagnes de Dieu, il obtint la santé ; car, portant sur sa poitrine une lettre écrite de la main de Thérèse, il fut guéri du mal qu'il avait en cette partie ; et visitant son sépulcre et appliquant le bras, qui se garde à Albe, sur le sien qui était encore retiré, il en obtint une parfaite guérison. Jean de Leyra avait un mal de gorge si violent, qu'il pouvait à peine respirer ; et déjà il était réduit à toute extrémité, lorsqu'il mit avec une grande confiance un mouchoir dont sainte Thérèse s'était servie sur la partie où était le mal ; s'étant ensuite laissé aller au sommeil, il se trouva guéri à son réveil, et s'écria qu'il devait sa guérison aux mérites de la bienheureuse Thérèse. La sainteté de Thérèse étant reconnue dans toute sorte de nations, son nom étant en très-grand honneur parmi les fidèles, Dieu, par son intercession, opérant tant de miracles qui s'augmentaient de jour en jour ainsi que sa vénération, on en a dressé des procès-verbaux dans différents endroits de l'Espagne qui ont été envoyés à ce Saint-Siège ; et Philippe, troisième roi catholique d'Espagne, faisant en ceci grande instance, l'affaire diligemment discutée, tant à la sacrée congrégation des rites que dans la rote, notre prédécesseur, Paul V, d'heureuse mémoire, a permis qu'on fit son office dans tout l'ordre des carmes, comme d'une vierge bienheureuse. Le même Philippe III, ayant supplié derechef notre prédécesseur Paul V, de passer outre à la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse, il commit de nouveau l'affaire aux cardinaux de la sacrée congrégation des Rites, qui décrétèrent qu'on ferait de nouveaux procès-verbaux par autorité apostolique, et députèrent à cet effet le cardinal Bernard de Rojas, de bonne mémoire, archevêque de Tolède, et les vénérables frères évêques d'Avila et de Salamanque, qui, s'étant acquittés avec soin de cette commission, en renvoyèrent tous les actes au même Paul V, notre prédécesseur. Il ordonna à trois auditeurs des causes du palais apostolique, savoir : François, archevêque de Damas, lieutenant, maintenant cardinal de la sainte Église romaine ; Jean-Baptiste Coccine, doyen ; et Alphonse Mauzanède, d'examiner ces actes avec la plus grande attention et de lui en dire leur avis. Ayant considéré soigneusement toutes choses, selon que le requerrait l'importance de l'affaire, ils ont fait rapport que la sainteté de vie et les miracles de la bienheureuse vierge Thérèse étaient pleinement justifiés, et que tout ce qui est requis par les sacrés canons pour sa canonisation s'y trouvait abondamment vérifié, et qu'on y pouvait passer outre. Afin que l'affaire se fit avec la maturité qui était convenable à une chose si importante, le même Paul ordonna à nos chers fils les cardinaux de la sainte Église romaine, de la congrégation des Rites sacrés, qu'ils vissent de nouveau lesdits procès, et prissent connaissance exacte de toute la cause. Or le même Paul V, ayant achevé son pèlerinage en cette vie

mortelle; et nous, quoique sans aucun mérite, par la seule bonté de Dieu, ayant été appelés au gouvernement de l'Eglise, nous avons cru qu'il fallait avancer cette affaire pour l'augmentation de la gloire de Dieu et l'utilité de la sainte Eglise; et avons estimé que ce serait un grand moyen pour adoucir les misères de ces temps, si la dévotion des fidèles de Jésus-Christ était accrue envers les saints et les élus de Dieu qu'ils intercédassent pour nous dans de si grandes nécessités. Partant, nous commandâmes auxdits cardinaux d'exécuter au plus tôt ce qui leur avait été enjoint par notre prédécesseur, ce qu'ayant accompli avec la diligence convenable, et tous ayant opiné unanimement à ce qu'on canonisât la vierge Thérèse, notre vénérable frère François Maria, évêque du Port, cardinal du Mont, exposa brièvement devant nous, dans notre consistoire, le sommaire de tout le procès, et son avis avec celui de ses collègues. Ce qu'étant entendu, les autres cardinaux, qui étaient présents, prononcèrent, d'un commun suffrage, qu'il fallait passer outre. Donc, notre cher fils Jules Zambecarius, avocat consistorial de notre cour, ayant harangué pour sa canonisation, et nous ayant supplié humblement, au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique d'Espagne, d'y daigner procéder, nous fîmes réponse que nous consulterions sur une chose si importante nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, et les évêques qui pour lors étaient en cour; nous exhortâmes ardemment, au nom de Jésus-Christ, les cardinaux et les évêques présents, à persister soigneusement en oraison, et à humilier leurs âmes devant Dieu par des jeûnes et des aumônes; à prier avec nous le Seigneur de répandre sur nous la lumière de vérité, pour connaître et accomplir sa divine volonté. Dans le consistoire demi-public qui fut tenu ensuite, non seulement les cardinaux y étant appelés, mais aussi les patriarches, archevêques et évêques qui étaient en notre cour, nos notaires du siège apostolique, les auditeurs des causes du sacré palais, aussi présents, ayant mentionné plusieurs faits relatifs à la sainteté insigne de la servante de Dieu, de la multitude des miracles, et de la dévotion des peuples envers elle dans toute la chrétienté; après avoir aussi exposé les instances qui nous étaient faites, non seulement au nom de très-grands rois, mais aussi au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Ferdinand, roi des Romains, élu empereur, et plusieurs autres princes chrétiens; tous, d'un accord et d'une commune voix, bénissant le Seigneur, qui honore ses amis, ont été d'avis qu'il fallait canoniser la bienheureuse Thérèse et la mettre au rang des saintes vierges, desquels tous ayant oui le consentement, nous nous sommes grandement réjouis d'une intime affection de cœur au Seigneur, rendant grâces à Dieu et à son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il avait regardé son Eglise des yeux de la miséricorde; et qu'il avait voulu l'illustrer d'une si grande gloire. Partant, nous publiâmes le jour de la canonisation, et enjoignîmes à nos mêmes frères et fils de persévérer en oraisons, et de continuer à faire des aumônes, à ce que,

dans l'exécution d'une si grande œuvre, la splendeur du Seigneur fût sur nous, et que sa majesté dirigeât l'œuvre de nos mains, pour accomplir sa volonté. Enfin toutes les choses qui devaient être faites suivant les sacrées constitutions et la coutume de l'Église romaine ayant été exécutées aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre, nous nous sommes assemblés avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, avec les patriarches, archevêques, évêques, prélats de la cour romaine, officiers et nos amis, le clergé séculier et régulier, et une très-grande multitude de peuple. Les demandes pour la canonisation ayant été réitérées, au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique, par notre bien-aimé fils Louis, cardinal du titre de Sainte-Marie Transpontine, surnommé Ludovisio, notre neveu selon la chair ; par Jules, l'avocat susdit, après avoir chanté les sacrées prières et les litanies, et ayant imploré humblement les grâces du Saint-Esprit, en l'honneur de la sainte Trinité et à l'exaltation de la foi catholique, avec l'autorité de Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, celle des bienheureux apôtres et la nôtre, du conseil et du consentement unanime de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, des patriarches, archevêques et évêques, présents en cour de Rome, nous avons défini que la vierge Thérèse, de bonne mémoire, native d'Avila, de laquelle la sainteté était pleinement vérifiée, avec sa sincérité de foi et l'excellence de ses miracles, doit être tenue comme sainte, et avons décrété qu'elle doit être enrôlée au catalogue des saintes vierges, comme nous le définissons, le décrétons et l'admettons par la teneur de ces présentes ; avons mandé et mandons que tous les fidèles de Jésus-Christ l'honorent et la révèrent comme vraiment sainte, ordonnant que, par toute l'Église, on puisse bâtir et consacrer en son honneur des temples et des autels, dans lesquels on offre des sacrifices à Dieu ; et que tous les ans, le cinquième d'octobre, auquel jour elle a été transportée à la gloire céleste, son office puisse être célébré comme d'une sainte Vierge, suivant l'usage du bréviaire romain. Avec la même autorité nous avons remis et remettons miséricordieusement en Notre-Seigneur à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui tous les ans en la même fête visiteront le sépulcre où repose son corps, une année et une quarantaine ; et à ceux qui visiteront dans l'octave de cette fête, quarante jours de pénitence à eux enjointe, ou due en quelque manière que ce soit. Finalement, ayant rendu grâces à Dieu de ce qu'il lui avait plu illustrer son Église de cette insigne et nouvelle lumière ; et après avoir chanté en l'honneur de sainte Thérèse, l'oraison solennelle des saintes vierges, nous avons célébré la messe à l'autel du prince des apôtres, avec la commémoration de cette sainte vierge ; et avons concédé à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui étaient là présents, indulgence plénière de tous leurs péchés. Il est donc raisonnable que, pour un si grand bienfait, avec toute sorte d'humilité, nous bénissions et nous glorifions tous celui auquel convient toute bénédiction, honneur, gloire, puissance dans les

siècles des siècles, demandant à Dieu par des prières continuelles que, par l'intercession de son élue, il détourne sa face de nos péchés; qu'il nous regarde et nous montre la lumière de ses miséricordes, et qu'il envoie sa crainte aux nations qui ne le connaissent point, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que le nôtre. Au reste, parce qu'il serait difficile que les présentes lettres fussent portées en tous les lieux où il serait nécessaire, nous voulons que partout on ajoute la même foi aux copies; et même à celles qui seront imprimées, étant signées de quelques notaires publics, et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, qu'on ferait à ces présentes, si elles étaient produites ou montrées. Que personne donc n'entreprenne d'enfreindre ce témoignage de nos définitions, décret, adscription, commandement, statut, ordonnance et volonté, ou d'y contrevenir avec une hardiesse téméraire. Que si quelqu'un avait cette présomption que d'attenter à ceci, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1621, le douzième jour de mars, et le deuxième de notre pontificat.

LA VIE

DE

SAINTE THÉRÈSE,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Je souhaiterais que, comme l'on m'a ordonné d'écrire très-particulièrement la manière de mon oraison et les grâces que j'ai reçues de Dieu, on m'eût permis de faire connaître, avec la même exactitude, la grandeur de mes péchés, et la vie imparfaite que j'ai menée. Ce me serait beaucoup de consolation; mais au lieu de me l'accorder, on m'a lié les mains sur ce sujet. Ainsi, il ne me reste qu'à conjurer, au nom de Dieu, ceux qui liront ce discours de ma vie, de se souvenir toujours que j'ai été si méchante, que je ne remarque un seul de tous les saints qui se sont convertis à Dieu, dont l'exemple puisse me consoler. Car je vois que depuis qu'il lui a plu de les toucher, ils n'ont point continué à l'offenser; au lieu que, non seulement je devenais toujours plus mauvaise, mais il me semblait que je prisse plaisir à résister aux grâces que Notre-Seigneur me faisait, quoique je comprisasse assez qu'elles m'obligeaient à le mieux servir. et que je ne les pouvais trop connaître.

Qu'il soit béni à jamais de m'avoir attendu avec tant de patience : je ne saurais trop l'en remercier, et j'implore de tout mon cœur son secours , pour pouvoir écrire avec autant de clarté que de vérité cette relation que mes confesseurs m'ont ordonné de faire , et que je n'avais jusqu'ici osé entreprendre, quoique Dieu m'eût, il y a long-temps, donné la pensée d'y travailler. Je souhaite qu'elle réussisse à sa gloire, et que me faisant encore mieux connaître à ceux qui m'y ont engagée, ils me fortifient dans ma faiblesse, afin que je puisse faire un bon usage des grâces que j'ai reçues de Dieu, à qui toutes les créatures doivent donner de continuelles louanges.

CHAPITRE PREMIER.

Vertus du père et de la mère de la Sainte. Soins qu'ils prenaient de l'éducation de leurs enfants. La Sainte n'étant âgée que de six ou sept ans, entre, avec un de ses frères, dans le désir de souffrir le martyre.

Les faveurs que j'ai reçues de Dieu, et la manière dont j'ai été élevée auraient dû suffire pour me rendre bonne, si la malice n'y eût point apporté d'obstacle. Mon père était fort affectionné à la lecture des bons livres, et en avait plusieurs en langue vulgaire afin que ses enfants pussent les entendre. Ma mère secondait ses bonnes intentions pour nous ; et le soin qu'elle prenait de nous faire prier Dieu, et de nous porter à concevoir de la dévotion pour la sainte Vierge et pour quelques saints, commença à m'y exciter à l'âge de six ou sept ans. J'y étais aussi poussée, parce que je ne voyais en mon père et en ma mère que des exemples de vertu.

Mon père était très-charitable envers les pauvres et les malades , et avait une si grande bonté pour les serviteurs, qu'il ne put jamais se résoudre d'avoir des esclaves, tant ils lui faisaient de compassion. Ainsi ayant eut, durant quelques jours, chez lui, une esclave qui appartenait à l'un de ses frères, il la traitait comme si elle eût été sa propre fille, et disait qu'il ne pouvait sans douleur voir qu'elle ne fût pas libre. Il était très-véritable dans ses paroles ; on ne l'entendit jamais jurer ni médire de personne ; et il n'y avait rien dans toute sa conduite que de fort honnête et de fort louable.

Ma mère était aussi très-vertueuse, et son peu de santé la fit tomber dans de grandes infirmités. Quoiqu'elle fût extrêmement belle, elle faisait si peu de cas de cet avantage qu'elle avait reçu de la nature, qu'encore qu'elle n'eût que trente-trois ans lorsqu'elle mourut, une personne fort âgée n'aurait pu vivre d'une autre manière qu'elle faisait. Son humeur était extrêmement douce, elle avait beaucoup d'esprit : sa vie fut traversée par de grandes peines, et elle la finit très-chrétiennement.

Nous étions douze enfants, trois fils et neuf filles ; et tous, par la miséricorde de Dieu, ont imité ses vertus et celles de mon père, excepté moi, quoique je fusse celle de tous ses enfants qu'il aimait le mieux.

Je paraissais, avant que d'avoir offensé Dieu, avoir de l'esprit, et je ne saurais me souvenir qu'avec douleur du mauvais usage que j'ai fait des bonnes inclinations que Notre-Seigneur m'avait données. J'étais en cela d'autant plus coupable, que je ne voyais rien faire à mes frères qui m'empêchât d'en profiter. Quoique je les aimasse tous extrêmement et que j'en fusse fort aimée, il y en avait un pour qui j'avais une affection encore plus particulière. Il était environ de mon âge, et nous lisions ensemble les Vies des saints. Il me parut, en voyant le martyre que quelques-uns d'eux ont souffert pour l'amour de Dieu, qu'ils avaient acheté à bon marché le bonheur de jouir éternellement de sa présence; et il me prit un grand désir de mourir de la même sorte, non par un violent mouvement d'amour que je me sentisse avoir pour lui, mais afin de ne point différer à jouir d'une aussi grande félicité que celle que je lisais que l'on possède dans le ciel. Mon frère entra dans le même sentiment; et nous délibérions ensemble du moyen que nous pourrions tenir pour venir à bout de notre dessein. Nous nous proposâmes de passer dans les pays occupés par les Maures, et de demander à Dieu qu'il nous fit la grâce de mourir par leurs mains. Et, quoique nous ne fussions encore que des enfants, il me semble qu'il nous donnait assez de courage pour exécuter cette résolution, si nous en pouvions trouver le moyen; et ce que nous étions sous la puissance d'un père et d'une mère, était la plus grande difficulté que nous y voyions. Cette éternité de gloire et de peines que ces livres nous faisaient connaître, frappait notre esprit d'un étrange étonnement; nous répétions sans cesse: Quoi! pour toujours, toujours, toujours! Et, bien que je fusse dans une si grande jeunesse, Dieu me faisait la grâce, en prononçant ces paroles, qu'elles imprimaient dans mon cœur le désir d'entrer et de marcher dans le chemin de la vérité.

Lorsque nous vîmes, mon frère et moi, qu'il nous était impossible de réussir dans notre dessein de souffrir le martyre, nous résolûmes de vivre comme des ermites, et nous travaillâmes à faire ces ermitages dans le jardin; mais les pierres que nous mettions pour cela les unes sur les autres, venant à tomber, parce qu'elles n'avaient point de liaison, nous ne pûmes en venir à bout. Je ne saurais encore maintenant penser, sans en être beaucoup touchée, que Dieu me faisait dès-lors des grâces dont j'ai si peu profité.

Je donnais l'aumône autant que je le pouvais, et mon pouvoir était petit. Je me retirais en solitude pour faire mes prières, qui étaient en grand nombre, avec le rosaire, pour lequel ma mère avait une grande dévotion, et nous l'avait inspirée. Lorsque je me jouais avec les petites filles de mon âge, mon grand plaisir était de faire des monastères et d'imiter les religieuses; et il me semble que je désirais de l'être, quoique non pas avec tant d'ardeur que les autres choses dont j'ai parlé.

J'avais environ douze ans quand ma mère mourut, et, connaissant

la perte que j'avais faite, je me jetai toute fondante en larmes, aux pieds d'une image de la sainte Vierge, et la suppliai de vouloir être ma mère. Quoique je fisse cette action avec une grande simplicité, il m'a paru qu'elle me fut fort avantageuse ; car j'ai reconnu manifestement que je ne me suis jamais recommandée à cette bienheureuse Mère de Dieu, qu'elle ne m'ait assistée. Elle m'a enfin appelée à son service, et je ne puis penser qu'avec douleur que je ne persévérerai pas aussi fidèlement que je devais dans les bons désirs que j'avais alors. « Seigneur
« mon Dieu, puisque j'ai sujet de croire que, me faisant tant de grâces,
« vous aviez dessein de me sauver, n'aurait-il pas fallu que, par le
« respect qui vous est dû, encore plus que pour mon intérêt, mon
« âme, dans laquelle vous vouliez habiter, n'eût point été profanée
« par tant de péchés ? Je ne saurais en parler sans en être vivement
« touchée, parce que je n'en puis attribuer la cause qu'à moi seule,
« étant obligée de reconnaître qu'il n'y a rien que vous n'ayez fait pour
« me porter, dès cet âge, à être absolument toute à vous, et que mon
« père et ma mère ont pris tant de soin de m'élever dans la vertu, et
« m'ont donné de si bons exemples, qu'au lieu de me pouvoir plaindre
« d'eux, j'ai tous les sujets du monde de m'en louer. »

Lorsque je fus un peu plus avancée en âge, je commençai à connaître les dons de la nature dont Dieu m'avait favorisée, et que l'on disait être grands ; mais au lieu d'en rendre grâces à Dieu, je m'en servis pour l'offenser, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE II.

Préjudice que reçut la Sainte de la conversation d'une de ses parentes. Combien il importe de ne fréquenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastère.

Il me semble que ce que je vais rapporter me nuit beaucoup, et il me fait quelquefois considérer combien grande est la faute des pères et mères qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfants de rien voir qui ne les puisse porter à la vertu. Car, ma mère étant telle que je l'ai dit, tant de bonnes qualités que je voyais en elle firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable ; et ce qu'elle avait de défectueux me fit grand tort. Elle prenait plaisir à lire des romans, et ce divertissement ne lui faisait pas tant de mal qu'à moi ; car elle ne laissait pas de prendre tout le soin qu'elle devait avoir de sa famille, et peut-être ne le faisait-elle que pour occuper ses enfants, afin de les empêcher de penser à d'autres choses qui auraient été capables de les perdre ; mais nous oublions nos autres devoirs, pour ne penser qu'à cela seul. Mon père le trouvait si mauvais, qu'il fallait bien prendre garde qu'il ne s'en aperçût pas. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture ; et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit faire, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me semblait qu'il n'y avait point de

mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine, sans que mon père le sût, et ma passion pour cela était si grande, que je ne trouvais de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu.

Je commençai à prendre plaisir à m'ajuster et à désirer de paraître bien; j'avais un grand soin de mes mains et de ma coiffure; j'aimais les parfums et toutes les autres vanités; et comme j'étais fort curieuse, je n'en manquais pas. Mon intention n'était pas mauvaise, et je n'aurais pas voulu être cause que quelqu'un offensât Dieu pour l'amour de moi. Je demurai durant plusieurs années dans cette excessive curiosité, sans comprendre qu'il y eût du péché; mais je vois bien maintenant qu'il était fort grand.

Comme mon père était extrêmement prudent, il ne permettait l'entrée de sa maison qu'à ses neveux, mes cousins germains; et plutôt à Dieu qu'il la leur eût refusée aussi bien qu'aux autres! Car je connais maintenant quel est le péril, dans un âge où l'on doit commencer à se former à la vertu, de converser avec des personnes qui non seulement ne connaissent point combien la vanité du monde est méprisable, mais qui portent les autres à l'aimer. Ces parents dont je parle n'étaient qu'un peu plus âgés que moi; nous étions toujours ensemble, ils m'aimaient extrêmement, mon entretien leur était fort agréable; ils me parlaient du succès de leurs inclinations et de leurs folies, et, qui pis est, j'y prenais plaisir; ce qui fut la cause de tout mon mal.

Que si j'avais à donner conseil aux pères et aux mères, je les exhorterais de prendre bien garde de ne laisser voir à leurs enfants à cet âge, que ceux dont la compagnie peut leur être utile, rien n'étant plus important, à cause que notre naturel nous porte plutôt au mal qu'au bien. Je le sais par ma propre expérience; car ayant une sœur plus âgée que moi, fort sage et fort vertueuse, je ne profitai point de son exemple, et je reçus un grand préjudice des mauvaises qualités d'une de mes parentes qui venait souvent nous voir. Comme si ma mère, qui connaissait la légèreté de son esprit, eût prévu le dommage qu'elle devait me causer, il n'y avait rien qu'elle n'eût fait pour lui fermer l'entrée de sa maison; mais elle ne le put à cause du prétexte qu'elle avait d'y venir. Je m'affectionnai extrêmement à elle, et ne me lassais point de l'entretenir, parce qu'elle contribuait à mes divertissements, et me rendait compie de toutes les occupations que lui donnait sa vanité. Je veux croire qu'elle n'avait point d'autre dessein dans notre amitié que de satisfaire son inclination pour moi, et le plaisir qu'elle prenait à me parler des choses qui la touchaient.

J'arrivai ainsi à ma quatorzième année, et il me semble que, durant ce temps, je n'offensai point Dieu mortellement, ni ne perdis point sa crainte; mais j'en avais davantage de manquer à ce que l'honneur du monde oblige. Cette crainte était si forte en moi, qu'il me paraît que rien n'aurait été capable de me la faire perdre. Que j'aurais été heu-

reuse si j'avais toujours eu une aussi ferme résolution de ne faire jamais rien de contraire à l'honneur de Dieu ! mais je ne prenais pas garde que je perdrais , par plusieurs autres voies , cet honneur que j'avais tant de passion de conserver , parce qu'au lieu de me servir des moyens nécessaires pour cela , j'avais seulement un extrême soin de ne rien faire contre ce qui peut ternir la réputation d'une personne de mon sexe.

Mon père et ma sœur voyaient avec un sensible déplaisir l'amitié que j'avais pour cette parente , et me témoignaient souvent de ne la point approuver ; mais , comme ils ne pouvaient lui défendre l'entrée de la maison , leurs sages remontrances m'étaient inutiles , et il ne se pouvait rien ajouter à mon adresse pour réussir dans les choses où je m'engageais si imprudemment.

Je ne saurais penser sans étonnement au préjudice qu'apporte une mauvaise compagnie ; et je ne le pourrais croire si je ne l'avais éprouvé , principalement dans une si grande jeunesse. Je souhaiterais que mon exemple pût servir aux pères et aux mères , pour les faire veiller attentivement sur leurs enfants ; car il est vrai que la conversation de cette parente me changea de telle sorte , que l'on ne reconnaissait plus en moi aucune marque des inclinations vertueuses que mon naturel me donnait , et qu'elle et une autre , qui était de son humeur , m'inspirèrent les mauvaises qu'elles avaient. C'est ce qui me fait connaître combien il importe de n'être qu'en bonne compagnie , et je ne doute point que , si j'en eusse rencontré à cet âge une telle qu'il eût été à désirer , et que l'on m'eût instruite dans la crainte de Dieu , je me serais entièrement portée à la vertu , et fortifiée contre les faiblesses dans lesquelles je suis tombée.

Ayant ensuite entièrement perdu cette crainte de Dieu , il me resta seulement celle de manquer à ce qui regardait mon honneur , et elle me donnait des peines continuelles. Mais , me flattant de la créance que l'on n'avait point de connaissance de mes actions , je faisais plusieurs choses contraires à l'honneur de Dieu , et même à celui du monde , pour lequel j'avais tant de passion.

Ce que je viens de rapporter fut donc , à ce qui m'en paraît , le commencement de mon mal , et je ne dois pas peut-être en attribuer la cause aux personnes dont j'ai parlé , mais à moi-même , puisque ma seule malice suffisait pour me faire commettre tant de fautes , joint que j'avais auprès de moi des filles toujours disposées à me fortifier dans mes manquements ; et s'il y en eût eu quelqu'une qui m'eût donné de bons conseils , je les aurais peut-être suivis ; mais leur intérêt les aveuglait , de même que j'étais aveuglée par mon affection à suivre mes sentiments. Néanmoins , comme j'ai naturellement de l'horreur pour les choses déshonnêtes , j'ai toujours été très-éloignée de ce qui peut blesser l'honneur ; et je me plaisais seulement dans les divertissements et les conversations agréables ; mais parce qu'en ne fuyant pas les occasions on s'expose à un péril évident , je me mettais au hasard de me

perdre, et d'attirer sur moi la juste fureur de mon père et de mes frères. Dieu m'en garantit par son assistance, quoique ces conversations dangereuses ne purent être si secrètes qu'elles ne donnassent quelque atteinte à ma réputation, et que mon père n'en soupçonnât quelque chose.

Trois mois, ou environ, s'étaient passés de la sorte, lorsque l'on me mit dans un monastère de la ville où j'étais, et où l'on élevait des filles de ma condition, mais plus vertueuses que moi. Cela se fit avec tant de secret, qu'il n'y eut qu'un de mes parents qui le sut. On prit pour prétexte le mariage de ma sœur, et ce que, n'ayant plus de mère, je serais demeurée seule à la maison. L'affection que mon père avait pour moi était si extraordinaire, et ma dissimulation si grande, qu'il ne me pouvait croire aussi mauvaise que je l'étais; ainsi je ne tombai point dans sa disgrâce, et bien qu'il se répandit quelque bruit de ces entretiens trop libres que j'avais eus, l'on n'en pouvait parler avec certitude, tant parce qu'ils durèrent peu, qu'à cause que ma passion pour l'honneur faisait qu'il n'y avait point de soin que je ne prisse pour les cacher, sans considérer, mon Dieu, qu'ils ne pouvaient être cachés à vos yeux, qui pénètrent toutes choses. « Quel mal, ô mon Sauveur, n'arrive-t-il « point de ne se pas représenter cette vérité, et de s'imaginer qu'il « puisse y avoir quelque chose de secret de ce qui se fait contre votre « volonté! Pour moi je suis persuadée que l'on éviterait beaucoup de « maux, si l'on se mettait fortement dans l'esprit que ce qui nous im- « porte n'est pas de cacher nos fautes aux hommes, mais de prendre « garde à ne rien faire qui vous soit désagréable. »

Les huit premiers jours que je passai dans cette maison me furent fort pénibles, non pas tant par le déplaisir d'y être, que par l'appréhension que l'on eût connaissance de la mauvaise conduite que j'avais eue; car j'en étais déjà lasse; et parmi tous ces entretiens si vains et si dangereux, je craignais beaucoup d'offenser Dieu, et me confessais fort souvent. Au bout de ce temps, et encore plus tôt, ce me semble, cette inquiétude se passa, et je me trouvais mieux que dans la maison de mon père.

Les religieuses étaient fort satisfaites de moi, et me témoignaient beaucoup d'affection, parce que Dieu me faisait la grâce de contenter toutes les personnes avec qui je me trouvais. J'étais alors très-éloignée de vouloir être religieuse, mais j'avais de la joie de me voir avec de si bonnes filles; car celles de cette maison avaient beaucoup de vertu, de piété et de régularité. Le démon ne laissa pas néanmoins, pour me tenter, de pousser des personnes du dehors à tâcher de troubler le repos dont je jouissais; mais, comme il n'était pas facile d'entretenir un tel commerce, il cessa bientôt: je commençai à rentrer dans les bons sentiments que Dieu m'avait donnés dès mon enfance; je connus combien grande est la grâce qu'il fait à ceux qu'il met en la compagnie des gens de bien, et il me semble qu'il n'y avait point de moyen dont son infinie

bonté ne se servit pour me faire retourner à lui. Que vous soyez, mon Sauveur, à jamais béni de m'avoir soufferte si longtemps ! Amen.

La seule chose qui me paraît me pouvoir excuser dans ma conduite précédente, si je n'avais commis tant d'autres fautes, c'est que tout ce commerce que j'avais eu se pouvait terminer avec honneur par un mariage, et que mon confesseur et d'autres personnes, dont je prenais conseil en diverses choses me disaient que je n'offensais point Dieu en cela. Une des religieuses du monastère couchait dans la chambre où j'étais avec les autres pensionnaires, et il me semble que Dieu commença, par son moyen, à m'ouvrir les yeux, ainsi que je le dirai dans la suite.

CHAPITRE III.

Grands avantages que tire la Sainte des entretiens d'une excellente religieuse, sous la conduite de laquelle elle était avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un faible désir d'être religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son père. Elle passe chez un de ses oncles qui était très-vertueux, et ensuite du peu de séjour qu'elle y fit, elle se résout à être religieuse.

Comme cette bonne religieuse était fort secrète et fort sainte, je commençai à profiter de ses sages entretiens : je prenais plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, et il me semble qu'il n'y a point eu de temps auquel je n'y en aie pris. Elle me raconta comme cette seule parole qu'elle avait lue dans l'Évangile : *Plusieurs sont appelés, mais peu sont élus*, l'avait portée à se faire religieuse, et me représentait les récompenses que Dieu donne à ceux qui quittent tout pour lui. De si saints entretiens commencèrent à bannir de mon esprit mes mauvaises habitudes, à y rappeler le désir des biens éternels, et à m'ôter l'extrême aversion que j'avais d'être religieuse. Je ne pouvais voir quelqu'une des sœurs pleurer en priant Dieu, ou faire quelques autres actions de piété, sans lui en porter envie, parce que j'avais en cela le cœur si dur, que j'aurais pu entendre lire toute la Passion de notre Seigneur sans jeter une seule larme, et j'en souffrais beaucoup de peine.

Je demurai un an et demi dans ce monastère, et j'y profitai beaucoup. Je faisais plusieurs oraisons vocales, et priais toutes les sœurs de me recommander à Dieu, afin qu'il lui plût de me faire connaître en quelle manière il voulait que je le servisse ; mais j'aurais désiré que sa volonté ne fût pas de m'appeler à la religion, quoique d'un autre côté j'appréhendasse le mariage. Au bout de ce temps je me sentis plus portée à être religieuse, mais non pas dans cette maison, parce que les austérités me paraissaient alors d'autant plus excessives, que je connus depuis qu'elles étaient plus louables, et quelques-unes des plus jeunes religieuses me fortifiaient dans cette pensée ; au lieu que, si toutes se fussent rencontrées dans une même disposition, cela m'aurait beaucoup servi. Ce qui me confirmait encore dans ce sentiment, c'est que j'avais une intime amie dans un autre monastère, et que si j'avais à me rendre religieuse, j'aurais voulu être avec elle, considérant ainsi da-

vantage ce qui flattait mon inclination que mon véritable bien. Mais ces bonnes pensées de me donner entièrement à Dieu dans la vie religieuse s'effaçaient bientôt de mon esprit, et n'avaient pas la force de me persuader d'en venir à l'exécution.

Quoique je ne négligeasse pas entièrement alors ce qui regardait mon salut, notre Seigneur veillait beaucoup plus que moi pour me disposer à embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse : il m'envoya une grande maladie qui me contraignit de retourner chez mon père. Quand je fus guérie, on me mena voir ma sœur, qui demeurait à la campagne, et qui avait tant d'affection et de tendresse pour moi, qu'elle aurait désiré de tout son cœur que je demeurasse toujours avec elle. Son mari me témoignait aussi beaucoup d'amitié, et j'ai l'obligation à Notre-Seigneur que je n'aie jamais été en lieu où l'on ne m'en ait fait paraître, quoique je ne le méritasse pas, étant aussi imparfaite que je le suis.

Je m'arrêtai en chemin en la maison d'un de mes oncles, frère de mon père, et qui était veuf ; c'était un homme fort sage et très-vertueux, et Dieu le disposait à la vocation à laquelle il l'appelait : car quelques années après, il abandonna tout pour se faire religieux, et finit sa vie de telle sorte que j'ai sujet de croire qu'il est maintenant dans la gloire. Il me retint durant quelques jours auprès de lui. Son principal exercice était de lire de bons livres en langue vulgaire, et son entretien ordinaire, de parler des choses de Dieu et de la vanité de celles du monde. Il m'engagea de prendre part à sa lecture, et quoique je n'y trouvasse pas grand goût, je ne le témoignai point ; car il ne se pouvait rien ajouter à ma complaisance ; quelque peine qu'elle me donnât, elle était même si excessive, que ce que l'on aurait dû considérer en d'autres comme une vertu, était en moi un grand défaut. « O mon Dieu, par « quelles voies votre majesté me disposait-elle à l'état auquel vous « m'appeliez, en me contraignant, contre ma propre volonté, de me « faire violence ! Que vous soyez béni éternellement. Amen. »

Quoique je n'eusse demeuré que peu de jours auprès de mon oncle, ce que j'y avais lu et entendu dire de la parole de Dieu, joint à l'avantage de converser avec des personnes vertueuses, fit une telle impression dans mon cœur qu'il m'ouvrit les yeux pour considérer ce que j'avais compris dès mon enfance, que tout ce que nous voyons ici-bas n'est rien, que le monde n'est que vanité, et qu'il passe comme un éclair. J'entrai dans la peur d'être damnée, si je venais à mourir dans l'état où j'étais ; et quoique je ne me déterminasse pas entièrement à être religieuse, je demurai persuadée que c'était pour moi la condition la plus assurée, et ainsi peu à peu je me résolus à me faire violence pour l'embrasser.

Ce combat qui se passait en moi-même dura trois mois ; et, pour vaincre mes répugnances, je considérais que les travaux de la religion ne sauraient être plus grands que les douleurs que l'on souffre dans le purgatoire ; et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas sujet de me

plaindre d'endurer en cette vie autant que je ferais dans le purgatoire, pour aller après dans le ciel, où tendaient tous mes desirs; mais il me semble que j'agissais en cela plutôt par une crainte servile que par un mouvement d'amour. Le démon, pour me détourner d'un si bon dessein, me représentait que j'étais trop délicate pour pouvoir porter les austérités de la religion. A quoi je répondais que, Jésus-Christ ayant tout souffert pour moi, il était bien juste que je souffrisse quelque chose pour lui, et que j'avais sujet de croire qu'il m'aiderait à le supporter. Je ne me souviens pas bien toutefois si j'avais dans l'esprit cette dernière pensée, et je fus assez tentée durant ce temps. Ma santé continuait d'être fort mauvaise, et j'avais, outre la fièvre, de grandes faiblesses; mais le plaisir que je prenais à lire de bons livres me soutenait; et les Epîtres de saint Jérôme m'encouragèrent tellement, que je résolus de déclarer mon dessein à mon père, ce qui était presque comme prendre l'habit de religieuse, parce que j'étais si attachée à tout ce qui regarde l'honneur, que rien ne me paraissait capable de me faire manquer à ce que je m'étais une fois engagée.

Comme mon père avait une affection tout extraordinaire pour moi, il me fut impossible d'obtenir de lui la permission que je lui demandais, quelque instance que je lui en fisse, et quelques personnes que j'employasse auprès de lui pour tâcher de le fléchir. Tout ce que je pus tirer de lui fut que je ferais après sa mort ce que je voudrais. La connaissance que j'avais de ma faiblesse me faisant voir combien ce retardement pouvait m'être préjudiciable, je tentai une autre voie pour venir à bout de mon dessein, comme on le verra dans la suite.

CHAPITRE IV.

La Sainte prend l'habit de religieuse, et sent en même temps un très-grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie, que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci devant parlé lui donne un livre qui lui sert beaucoup pour lui apprendre à faire l'oraison; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union, mais sans la connaître. Elle eut besoin, durant plusieurs années, d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison.

Lorsque j'étais dans ces pensées, je persuadai à l'un de mes frères de se faire religieux, en lui représentant qu'il n'y a que vanité dans le monde, et nous résolûmes ensemble d'aller de grand matin au monastère où était cette amie qui m'était si chère. Mais quelque affection que j'eusse pour elle, j'étais dans une telle disposition, que je serais entrée sans difficulté en quelque autre monastère que ce fût, où j'aurais cru pouvoir mieux servir Dieu, et qui aurait été plus agréable à mon père, parce que n'ayant alors devant les yeux que mon salut, je ne pensais plus à chercher ma satisfaction particulière.

Je crois pouvoir dire avec vérité que, quand j'aurais été prête à rendre l'esprit, je n'aurais pas souffert davantage que je fis au sortir de la maison de mon père. Il me semblait que tous mes os se déta-

chaient les uns des autres, parce que mon amour pour Dieu n'était pas assez fort pour surmonter entièrement celui que j'avais pour mon père et pour mes proches, et il était si violent, que, si Notre-Seigneur ne m'eût assistée, je n'aurais jamais pu continuer dans ma résolution : mais il me donna la force de me surmonter moi-même, et ainsi je l'exécutai.

Dans le moment que je pris l'habit, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Personne ne s'aperçut de celle qui se passait dans mon cœur : mais chacun croyait, au contraire, que je faisais cette action de grande joie. Il ne se peut rien ajouter à celle que j'eus de me voir revêtue de ce saint habit, et elle a toujours continué jusques à cette heure. Dieu changea en une très-grande tendresse la sécheresse de mon âme : je ne trouvais rien que d'agréable dans tous les exercices de la religion : je balayais quelquefois la maison dans les heures que je donnais auparavant à mon divertissement et à ma vanité ; et j'avais tant de plaisir à penser que j'étais délivrée de ces vains amusements et de cette folie, que je ne pouvais assez m'en étonner, ni comprendre comment un tel changement s'était pu faire. Ce souvenir fait encore-maintenant une si forte impression sur mon esprit, qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu. Car je sais par diverses expériences que, quand c'est son seul amour qui nous y engage, il ne se contente pas de nous aider à prendre de saintes résolutions, mais il veut, pour augmenter notre mérite, que les difficultés nous étonnent, afin de rendre notre joie et notre récompense d'autant plus grande, que nous aurons eu plus à combattre ; et il nous fait même goûter ce plaisir dès cette vie par des douceurs et des consolations qui ne sont connues que de ceux qui les éprouvent. Je l'ai, comme je viens de le dire, expérimenté diverses fois, en des occasions fort importantes. C'est pourquoi si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre, et nous l'inspire diverses fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne la pouvoir exécuter, puisque si c'est seulement pour son amour que l'on s'y porte, elle ne saurait ne pas réussir par son assistance, rien ne lui étant impossible. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

« O mon souverain bien et mon souverain repos, la grâce que votre
« infinie bonté m'avait faite de me conduire par tant de divers détours à
« un état aussi assuré qu'est celui de la vie religieuse, et dans une mai-
« son où vous aviez un si grand nombre de servantes de qui je pouvais
« apprendre à m'avancer dans votre service, ne devait-elle pas me
« suffire ? Comment puis-je passer outre dans la suite de ce discours,
« lorsque je pense à la manière dont je fis profession, à l'incroyable
« contentement que je ressentis de me voir honorée de la qualité de
« votre épouse, et à la résolution dans laquelle j'étais de m'efforcer de
« tout mon pouvoir pour vous plaire ? Je n'en puis parler sans verser

« des larmes ; mais ce devrait être des larmes de sang , et mon cœur se
 « devrait fendre de douleur , lorsque je vois que , quelque grands que
 « parussent ces bons sentiments , ils étaient bien faibles , puisque je vous
 « ai offensé depuis. Je trouve maintenant que j'avais raison de craindre
 « de m'engager dans un état si relevé , quand je considère le mauvais
 « usage que j'en ai fait : mais vous avez voulu , mon Dieu , pour me
 « rendre meilleure et me corriger , souffrir que je vous aie offensé du-
 « rant vingt ans , en employant aussi mal que j'ai fait une telle grâce. Il
 « semble , mon Sauveur , vu la manière dont j'ai vécu , que j'eusse ré-
 « solu de ne rien tenir de ce que je vous promettais. Ce n'était pas néan-
 « moins mon intention : mais repassant par mon esprit de quelle sorte
 « j'ai agi depuis , je ne sais quelle elle pouvait être. La seule chose dont
 « je suis assurée , c'est que cela fait bien connaître , ô Jésus-Christ , mon
 « époux , quel vous êtes , et quelle je suis. Et je puis dire avec vérité
 « que ma douleur de vous tant offenser est souvent modérée par la joie
 « que je ressens de ce que la patience avec laquelle vous me souffrez fait
 « voir la grandeur de votre miséricorde. Car en qui , Seigneur , a-t-elle
 « jamais plus paru qu'en moi , qui me suis rendue si indigne des grâces
 « que vous m'avez faites ? Hélas ! mon créateur , j'avoue qu'il ne me
 « reste point d'excuse. Je suis coupable de toutes les fautes que j'ai
 « commises ; et je n'avais pour les éviter qu'à répondre par mon amour
 « pour vous à celui dont vous me donnez tant de preuves. Mais , n'ayant
 « pas alors été assez heureuse pour m'acquitter d'un devoir qui m'était
 « si avantageux , que puis-je faire maintenant que d'avoir recours à
 « votre bonté infinie ? »

Le changement de vie et de nourriture altéra ma santé , quoique j'en fusse fort contente : mes défaillances augmentèrent , et mes maux de de cœur étaient si grands , que , se trouvant joints à tant d'autres maux , on ne pouvait les voir sans étonnement. Je passais ainsi la première année ; et il me semble qu'en cet état je n'offensais pas beaucoup Dieu. Le mal était si grand , que je n'avais presque toujours que fort peu de connaissance , et je la perdais quelquefois entièrement. Il ne se pouvait rien ajouter aux soins que mon père prenait de moi : et , parce que les médecins de ce lieu-là ne réussissaient point à me traiter , il me fit transporter dans un autre où il y en avait que l'on disait être fort habiles , et que l'on espérait qu'ils me guériraient. Comme l'on ne faisait point vœu de clôture dans le monastère d'où je sortais , la religieuse que j'ai dit m'avoir prise en grande affection , et qui était déjà ancienne , m'accompagna. Je demurai presque un an dans le lieu où l'on me mena ; et la quantité de remèdes que l'on employa durant trois mois me fit tant souffrir , que je ne sais comment je pus les supporter.

Étant partie à l'entrée de l'hiver , je demurai jusqu'au mois d'avril en la maison de ma sœur , parce qu'elle était proche du lieu où l'on devait commencer au printemps à me traiter. J'avais passé , en y allant , chez celui de mes oncles dont j'ai parlé , et il me donna un livre qui porte

pour titre : *Le troisième Abécédaire*, lequel enseigne la manière de faire l'oraison de recueillement. Comme j'avais renoncé à lire de mauvais livres depuis que j'avais reconnu combien ils sont dangereux, et qu'il y avait un an que je n'en lisais plus que de bons, je reçus celui-là avec grande joie, et me résolus de faire tout ce que je pourrais pour en profiter : car je ne savais point encore comment il fallait faire oraison et se recueillir ; mais Notre-Seigneur m'avait favorisée du don des larmes. Cette lecture me toucha fort ; je commençai à me retirer quelquefois dans la solitude, à me confesser souvent, et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre, qui me servait de directeur ; car je n'en ai point eu durant vingt ans, ni de confesseur qui m'entendit, quoique j'en aie toujours cherché ; ce qui m'a fait beaucoup de tort, et a été cause que souvent je suis retournée en arrière, et que j'ai même couru fortune de me perdre entièrement : au lieu qu'un directeur m'aurait au moins aidée à éviter les occasions d'offenser Dieu.

Sa souveraine majesté me fit dès-lors beaucoup de grâces ; et, sur la fin des neuf mois que je passai dans cette solitude, quoique je ne fusse pas si soigneuse de ne la pas offenser que ce livre m'enseignait, et que je passasse par dessus beaucoup de choses que j'aurais dû pratiquer, parce qu'il paraissait impossible d'agir avec tant d'exactitude, je prenais garde néanmoins de ne point tomber dans quelque péché mortel. Plût à Dieu que j'eusse toujours usé d'une semblable vigilance ! Mais quant aux péchés véniels, je n'en tenais pas grand compte ; et ce fut là mon grand mal.

DE L'ORAISON.

Marchant dans ce chemin, il plut à Notre-Seigneur de me donner l'oraison de quiétude, et quelquefois celle d'union, encore que je ne compris rien ni à l'une ni à l'autre, et que j'ignorasse le prix de cette faveur que je crois qu'il m'eût été fort avantageux de connaître.

Cette oraison d'union durait très-peu, et moins, à ce que je crois, qu'un *Ave, Maria* ; mais elle produisait un tel effet dans mon âme que bien que je n'eusse pas encore vingt ans, je me trouvais dans un si grand mépris du monde, qu'il me semblait que je le voyais sous mes pieds, et avais compassion de ceux qui s'y trouvaient engagés, quoiqu'ils ne s'occupassent qu'à des choses permises.

Ma manière d'oraison était de tâcher, autant que je le pouvais, d'avoir toujours Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au dedans de moi ; et lorsque je considérais quelque-une des actions de sa vie, je me la présentais dans le fond de mon cœur. Mais j'employais la plupart de mon temps à lire de bons livres, et c'était là tout mon plaisir, parce que Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, et de me servir de l'imagination. J'étais si grossière que, quelque peine que je prisse, je ne pouvais me représenter au dedans de moi l'humanité de Jésus-Christ.

Encore que, par cette voie de ne pouvoir agir par l'entendement, on

arrive plus tôt à la contemplation , pourvu que l'on persévère , elle est extrêmement pénible , à cause que , la volonté n'ayant point de quoi s'occuper , ni l'amour d'objet présent qui l'arrête , l'âme demeure comme sans appui et sans exercice dans une sécheresse et une solitude difficiles à supporter ; d'où il arrive qu'elle se trouve combattue par les diverses pensées qui lui viennent. Ceux qui sont dans cette disposition ont besoin d'une plus grande pureté de cœur que ceux qui peuvent agir par l'entendement , à cause que ces derniers , se représentant le néant du monde , ce que nous devons à Jésus-Christ , ce qu'il a souffert pour nous , le peu de service que nous lui rendons , et les grâces qu'il fait à ceux qui l'aiment , en tirent des instructions pour se défendre des mauvaises pensées , et fuir les occasions qui pourraient les faire tomber dans le péché. Ainsi , comme ceux qui sont privés de cet avantage sont en plus grand péril , ils doivent beaucoup s'occuper à de saintes lectures , pour en tirer le secours qu'ils ne peuvent trouver dans eux-mêmes. Cette manière de prier sans que l'entendement agisse est si pénible , et la lecture , quelque brève qu'elle soit , est si nécessaire pour recueillir et suppléer à l'oraison mentale , que si le directeur ordonne sans cette aide de demeurer longtemps en oraison , il sera impossible de lui obéir , et la santé des personnes qu'il conduira de la sorte se trouvera altérée par une aussi grande peine que sera celle qu'elles souffriront.

J'ai maintenant , ce me semble , sujet de croire que ç'a été par une conduite particulière de Dieu que , durant dix-huit ans que je demeurai dans de si grandes sécheresses , manque de savoir méditer , je ne trouvais personne qui m'enseignât cette manière d'oraison , parce qu'il m'aurait été impossible à mon avis de la pratiquer. Ainsi , excepté lorsque je venais de communier , je n'osais jamais m'engager à prier que je n'eusse un livre , et je n'appréhendais pas moins de demeurer en oraison sans cette assistance , qu'un homme craindrait de s'engager à combattre seul contre plusieurs. Ce livre m'était comme un second ou un bouclier pour me défendre de la distraction que tant de diverses pensées pouvaient me donner , et il m'assurait et me consolait , parce qu'il faisait que ces sécheresses ne m'arrivaient guère ; au lieu que je ne manquais jamais d'y tomber quand je n'avais point mon livre , et mon âme s'égarait dans ses pensées ; mais je n'avais pas plutôt pris un livre qu'elle se recueillait , et mon esprit , comme attiré doucement par ce moyen , devenait calme et tranquille. Quelquefois même il me suffisait d'ouvrir le livre , sans avoir besoin de passer outre : d'autres fois je lisais un peu , et d'autrefois je lisais beaucoup , selon la grâce que Notre-Seigneur me faisait.

Il me paraissait alors qu'avec des livres et de la solitude , je n'avais rien à appréhender , et je crois qu'étant assistée de Dieu , cela se serait trouvé véritable , si un directeur ou quelque autre personne m'eût avertie de fuir les occasions , et m'eût aidée à ne point différer d'en sortir lorsque j'y serais tombée. Que si le démon m'eût en ce temps-là

attaquée ouvertement, il me semble que je ne me serais jamais laissée aller à commettre encore de grands péchés ; mais il était si artificieux , et moi si mauvaise , que je profitais peu de mes bonnes résolutions , quoiqu'elles me servissent beaucoup pour pouvoir souffrir avec autant de patience qu'il plut à Notre-Seigneur de m'en donner, en d'aussi grands maux que furent ceux que j'endurai dans ces terribles maladies. J'ai sur cela pensé cent fois avec étonnement quelle est l'infinie bonté de Dieu, et je ne saurais , sans en ressentir beaucoup de joie , considérer la grandeur de ses miséricordes. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir fait voir si clairement que je n'ai point eu de bon dessein dont il ne m'ait récompensée, même dès cette vie. Quelque imparfaites et mauvaises que fussent mes œuvres , mon divin Sauveur les perfectionnait et les rendait bonnes : il cachait mes péchés , obscurcissait les yeux de ceux qui les voyaient , pour les empêcher de les apercevoir ; et, s'il arrivait qu'il les remarquassent, ils les effaçaient de leur mémoire. Ainsi je puis dire qu'il couvrait mes fautes pour les rendre imperceptibles , et qu'il faisait éclater la vertu qu'il mettait en moi comme malgré moi.

Mais il faut revenir à mon sujet , pour obéir à ce que l'on m'a commandé : sur quoi je me contenterai de dire que si je m'engageais à rapporter particulièrement la conduite que Dieu a tenue envers moi dans ces commencements , j'aurais besoin de beaucoup plus d'esprit que je n'en ai pour pouvoir faire connaître les infinies obligations dont je lui suis redevable , et quelle a été mon extrême ingratitude qui me les a fait oublier : qu'il soit à jamais béni de l'avoir soufferte ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savants. Dieu se sert d'elle pour retirer son confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la crut morte.

J'ai oublié de dire que , durant l'année de mon noviciat , des choses qui étaient de peu de conséquence en elles-mêmes me causèrent beaucoup de chagrin , parce que l'on m'accusait souvent sans raison ; et qu'étant fort imparfaite , j'avais peine à le souffrir ; mais la joie de me voir religieuse me les faisait supporter. Comme j'aimais la solitude et pleurais quelquefois pour mes péchés, les sœurs s'imaginaient et disaient entre elles que je n'étais pas contente. J'étais néanmoins affectionnée à toutes les choses de la religion : il n'y avait que le mépris que j'avais peine à souffrir, tant je désirais d'être estimée. Du reste j'étais exacte en tout ce que je faisais , et il ne paraissait rien en moi que de vertueux. Cela ne me justifie pas toutefois , parce que je ne pouvais ignorer que j'y recherchais ma satisfaction , et qu'ainsi mon ignorance dans le reste ne pouvait servir d'excuse, si ce n'en est une que, ce monastère n'étant pas établi dans une grande perfection , ma malice faisait que je laissais ce qui s'y faisait de bon , pour suivre ce qu'il y avait de mauvais.

Il y avait alors une religieuse malade d'une effroyable maladie, qui lui

causa bientôt la mort. C'étaient des ulcères qui s'étaient faits en son ventre, par lesquels elle rendait la nourriture qu'elle prenait. Ce mal, qui donnait de l'horreur à toutes les sœurs, ne produisit d'autre effet en moi que de me faire admirer la patience de cette bonne religieuse. Je disais à Dieu que, s'il lui plaisait de m'en accorder une semblable, il n'y avait rien que je ne fusse prête à souffrir : et il me semble que j'étais véritablement dans cette disposition, parce que j'avais un si violent désir de jouir des biens éternels, que j'étais résolue d'embrasser tous les moyens qui me les pouvaient procurer. Je ne saurais assez m'étonner que je fusse alors dans ce sentiment ; car je ne me sentais point encore avoir cet amour pour Dieu, qu'il me paraît avoir eu depuis que j'ai commencé à faire oraison. J'étais seulement éclairée d'une certaine lumière qui me faisait considérer comme digne de mépris tout ce qui prend fin, et comme d'un prix inestimable ces biens célestes et permanents que l'on peut acquérir par le détachement des biens périssables et passagers. Dieu exauça ma prière. Deux ans n'étaient pas encore accomplis, que je me trouvai en tel état, qu'encore que mes souffrances ne fussent pas de la même nature que celles de cette bonne religieuse, je crois qu'elles n'étaient pas moins grandes, comme on pourra le connaître par ce que je vais dire.

Le temps de faire des remèdes pour ma guérison étant venu, mon père, ma sœur, et cette religieuse qui avait tant d'amitié pour moi, et qui sortit pour m'accompagner, me firent transporter, avec toute l'affection imaginable, au lieu destiné pour cette cure. Alors le démon commença à jeter le trouble dans mon âme, et Dieu tira du bien de ce mal.

Il y avait en ce lieu-là un ecclésiastique qui avait d'assez bonnes qualités, et de l'esprit, mais qui n'était que médiocrement savant. Je le pris pour mon confesseur, parce que j'ai toujours aimé les gens de lettres ; et les demi-savants m'ont fait tant de tort, que j'ai connu par expérience qu'il vaut mieux en avoir qui ne soient pas du tout savants, pourvu qu'ils soient vertueux et de bonnes mœurs, parce que se défiant d'eux-mêmes, et moi ne m'y fiant pas non plus, ils ne font rien sans en demander conseil à des gens habiles, et ceux-là ne m'ont jamais trompée ; au lieu que ces demi-savants l'ont souvent fait, quoiqu'ils n'en eussent pas l'intention, mais seulement parce qu'ils n'en savaient pas davantage, et que les croyant capables, je ne me tenais pas obligée à faire plus que ce qu'ils me conseillaient. Ils me conduisaient par une voie large, ne faisaient passer des péchés mortels que pour des péchés véniels, ne comptaient pour rien les véniels ; et j'étais si mauvaise que s'ils m'eussent traitée avec plus de rigueur, je pense que j'en aurais cherché d'autres.

Une telle conduite m'a été si préjudiciable, que je me suis crue obligée de la remarquer ici, afin d'avertir les autres d'éviter un si grand mal. Mais cela ne m'excuse pas devant Dieu, parce qu'elle était par

elle-même si dangereuse, et les fautes qu'elle me faisait commettre si grandes, que cela seul devait suffire pour m'empêcher d'y tomber. Je crois que Dieu permit, pour punition de mes péchés, que ces confesseurs se trompassent et me trompassent de la sorte, et je trompai d'autres personnes en leur disant ce qu'ils me disaient. Je demurai durant plus de dix-sept ans dans cet aveuglement, et jusqu'à ce qu'un savant religieux de l'ordre de saint Dominique commença à me détromper, et que des pères jésuites achevèrent de me faire connaître combien cette conduite était dangereuse, et me firent appréhender le péril où elle me mettait, comme je le dirai dans la suite.

Lorsque je commençai de me confesser à ce prêtre séculier, il me prit en fort grande affection, parce que, depuis que j'étais religieuse, je m'accusais de peu de fautes en comparaison de celles dont je me suis accusée dans la suite de ma vie. Il n'avait aucune mauvaise intention dans cette affection qu'il me portait; mais elle était si excessive qu'elle ne pouvait passer pour bonne. Je lui faisais connaître que, pour rien au monde, je n'aurais voulu offenser Dieu en des choses importantes; et il m'assurait qu'il était dans la même disposition. Ainsi nous entrâmes en de grandes communications; et comme mon esprit était plein des pensées de la grandeur de Dieu, et mon plaisir, dans ces conversations, de parler de lui, cet amour pour sa divine majesté d'une personne aussi jeune que j'étais alors, donna tant de confusion à cet ecclésiastique, qu'il se résolut de me déclarer l'état déplorable où il était; car il y avait près de sept ans qu'il était engagé dans une affection très-périlleuse avec une femme de ce même lieu, et il ne laissait pas de dire la messe, ce qui était une chose si publique, qu'elle l'avait ruiné de réputation, sans que l'on osât néanmoins lui en parler. Comme je l'aimais beaucoup, cela me donna une extrême compassion, parce que j'étais dans un tel aveuglement, que je considérais comme une vertu d'aimer les personnes qui nous aiment. Que maudite soit cette maxime, lorsqu'elle s'étend jusqu'à nous porter à faire des choses contraires à la loi de Dieu. C'est l'une de ces folies qui trompe le monde, et qui me trompait comme les autres; car c'est à Dieu seul que nous sommes redevables de tout le bien que nous recevons des hommes; et ainsi comment peut-on attribuer à la vertu de ne point rompre les amitiés qui lui sont désagréables et qui l'offensent? « Malheureux monde, que vous êtes aveugle! que « votre aveuglement est périlleux! et que vous me feriez. Seigneur, une « grande grâce, s'il vous plaisait de me rendre très-ingrate envers lui, et « que je ne le fusse point envers vous! » Pour m'éclaircir encore davantage de cette affaire, je m'informai particulièrement des personnes du logis où cet ecclésiastique demeurait, et j'appris que, si quelque chose le pouvait excuser dans le malheureux état où il se trouvait, c'était que cette méchante femme lui avait donné et l'avait obligé de porter à son cou, pour l'amour d'elle, une médaille de cuivre où il y avait un sort, et que l'on n'avait jamais pu le faire résoudre à la quitter. Je ne suis pas per-

suadée de tout ce que l'on dit de ces sortilèges ; mais je dirai ce que j'en ai vu , afin que les hommes se gardent de ces détestables créatures qui , après avoir renoncé à toute crainte de Dieu , et à la pudeur que leur sexe les oblige d'avoir en si grande recommandation , sont capables de commettre toute sorte de crimes pour satisfaire aux passions que le démon leur inspire. Quelque grande pécheresse que je sois , je n'ai jamais été tentée d'ajouter foi , ni d'avoir recours à ces moyens diaboliques ; je n'ai jamais eu intention de mal faire ; et je n'aurais jamais voulu , quand je l'aurais pu , contraindre quelqu'un de m'aimer , parce que Dieu m'a empêchée de tomber dans ces crimes , où , s'il m'eût abandonnée à moi-même , je serais tombée comme les autres , n'y ayant en moi que misères et faiblesse. Lorsque j'eus appris tout ce particulier , je témoignai à cet ecclésiastique plus d'affection qu'auparavant : en quoi mon intention était bonne ; mais ma conduite ne l'était pas , puisque l'on ne doit jamais faire le moindre mal pour en tirer du bien , quelque grand qu'il soit. Je ne lui parlais presque toujours que de Dieu , et cela put lui servir ; mais je crois que cette grande amitié qu'il avait pour moi fut ce qui le fit résoudre à me remettre entre les mains cette médaille. Je la fis jeter dans la rivière , et il se trouva aussitôt comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil. Tout ce qu'il avait fait durant un si long-temps se représenta à ses yeux ; il en fut épouvanté , connut la grandeur de son péché , et en conçut de l'horreur. Je ne doute point que la sainte Vierge ne l'ait extrêmement assisté en cette rencontre ; car il avait une grande dévotion pour la fête de la Conception , et la solennisait très-particulièrement. Il abandonna entièrement cette malheureuse femme , et ne pouvait se lasser de rendre grâces à Dieu de lui avoir ouvert les yeux pour sortir d'un si grand aveuglement. Il mourut au bout d'un an que j'avais commencé à le voir , et il en avait passé plusieurs au service de Dieu. Je n'ai jamais cru que l'affection qu'il me portait fût mauvaise , quoiqu'elle eût pu être plus pure , et il s'est rencontré des occasions où j'aurais pu commettre de grandes fautes , si je n'avais toujours appréhendé d'offenser Dieu ; mais , comme je l'ai déjà dit , je n'aurais jamais voulu faire ce que j'aurais cru être un péché mortel ; et il me semble que cette disposition , dans laquelle cet ecclésiastique me voyait , augmentait l'affection qu'il avait pour moi , parce que , si je ne me trompe , les hommes estiment beaucoup plus les femmes lorsqu'ils les voient portées à la vertu , et elles acquièrent par ce moyen un plus grand pouvoir sur leur esprit , comme on le connaîtra dans la suite. Ainsi je suis persuadée que Dieu fera miséricorde à ce prêtre ; car il mourut dans de fort bonnes dispositions , très-détaché de ce dangereux commerce , et il semble que Notre-Seigneur voulût le sauver par le moyen que j'ai dit.

J'eus durant trois mois de très-grandes douleurs au lieu dont je viens de parler , parce que les remèdes étaient plus forts que la délicatesse de ma complexion ne pouvait porter. Les médecins qui me virent durant les deux premiers mois me mirent presque à l'extrémité , et ce mal

de cœur si extraordinaire, pour lequel on me traitait, s'augmenta avec tant de violence, qu'il me semblait quelquefois qu'on me l'arrachait avec des ongles de fer ; et il me mettait dans un tel état, que l'on appréhendait que l'excès d'une douleur si insupportable ne passât jusqu'à la rage. La fièvre ne me quittait point ; les médecines que l'on m'avait données sans discontinuation durant un mois m'avaient si extrêmement abattue que j'étais réduite à ne pouvoir prendre que des bouillons ; le feu qui dévorait mes entrailles fit que mes nerfs se retirèrent avec des douleurs si excessives, que je n'avais ni jour ni nuit un seul moment de repos ; et tant de maux joints ensemble me-mirent dans une profonde tristesse.

Mon père me ramena alors au lieu d'où j'étais partie, les médecins me virent encore, et perdirent toute espérance de me guérir, parce que, outre tous ces maux, j'étais étique. Mais ce qui me donnait de la peine n'était pas de me voir condamnée par eux, c'étaient les douleurs que ce retirement de nerfs me faisait souffrir depuis la tête jusqu'aux pieds, et qu'ils disaient eux-mêmes être des plus grandes que l'on saurait endurer. Ainsi l'on aurait pu dire que j'aurais été à plaindre dans un si étrange tourment, si mes péchés ne l'eussent bien mérité.

Trois mois se passèrent dans cette souffrance, et on ne comprenait pas comment il était possible que je résistasse à tant de maux joints ensemble. Ils étaient tels que je ne puis m'en souvenir sans étonnement, et ne point considérer comme une grâce particulière de Dieu la patience qu'il me donna, et que l'on connaissait visiblement venir de lui seul. L'histoire de Job, que j'avais lue dans les Morales de saint Grégoire, me servit beaucoup, et il paraît que Dieu, pour me donner la force de supporter tant de douleurs, me prépara par cette lecture et par le secours que je tirais aussi de ce que je commençais à faire oraison. Tous mes entretiens n'étaient qu'avec lui seul, et j'avais presque toujours dans l'esprit et dans la bouche ces paroles de Job, que je sentais, ce me semblait, me fortifier : *Après avoir reçu tant de bienfaits de la main de Dieu, pourquoi ne souffrirais-je pas avec patience les maux qu'il m'envoie ?*

Je fus travaillée de la sorte que je viens de dire, depuis le mois d'avril jusqu'au 15 d'août ; mais principalement les trois derniers mois ; et alors la fête de l'Assomption de la sainte Vierge étant venue, et ayant toujours aimé à me confesser souvent, je voulus me confesser. On crut que c'était l'appréhension de la mort qui m'y portait, et mon père pour me rassurer ne voulut pas me le permettre. O amour qui ne procédez que d'une excessive tendresse naturelle ! combien êtes-vous à craindre, puisque encore que mon père fût si sage et si bon catholique, l'affection qu'il avait pour moi me pouvait être si préjudiciable ! Il me prit, cette même nuit, une défaillance qui dura près de quatre jours, sans qu'il me restât aucun sentiment. On me donna durant ce temps le sacrement de l'extrême-onction ; on croyait à tous moments que j'allais

rendre l'esprit : on me récitait le *Credo*, comme si j'eusse été en état de pouvoir l'entendre ; et l'on doutait si peu que je ne fusse morte, que lorsque je revins à moi, je trouvais sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on avait présentée pour voir si j'étais passée. Dans la douleur qu'avait mon père de m'avoir empêchée de me confesser, il poussait des cris jusqu'au ciel, il adressait ses prières à Dieu, et je ne saurais trop louer son infinie bonté d'avoir daigné les entendre. La fosse pour m'enterrer avait, durant un jour et demi, été ouverte dans notre monastère, et un service fait pour moi dans un couvent de religieux de notre ordre, lorsqu'il plut à Dieu de me faire revenir comme des portes de la mort. Je me confessai aussitôt, et communiai en répandant quantité de larmes ; mais il me semble que ces larmes ne procédaient pas du seul regret d'avoir offensé Dieu ; ce qui aurait suffi pour me sauver, si ces péchés que l'on ne faisait passer que pour véniels, et que j'ai connu clairement depuis être mortels, n'y eussent point apporté d'obstacle. Car, encore que les douleurs que je souffrais fussent insupportables et qu'il me restât peu de sentiment, il me semble que je me confessai entièrement de toutes les choses en quoi je croyais avoir offensé Dieu ; et il m'a fait cette grâce entre tant d'autres, que, depuis que j'ai commencé à me confesser, je n'ai point manqué à m'accuser de tout ce que j'ai cru être péché, quoique véniel. Je suis néanmoins persuadée que, si je fusse morte, mon salut était fort douteux, à cause de l'ignorance de mes confesseurs, et que j'étais si mauvaise. Ainsi je ne saurais penser sans trembler à la manière dont Dieu voulut me conserver comme par miracle.

Pouvez-vous, mon âme, trop considérer la grandeur de ce péril d'où Notre-Seigneur vous tira ? et quand votre amour pour lui ne vous empêcherait pas désormais de l'offenser, la crainte ne devrait-elle pas vous retenir, puisqu'il pourrait vous ôter la vie lorsque vous vous trouveriez dans un état encore mille fois plus dangereux ? Je crois même que je pourrais, sans exagérer, dire mille et mille fois au lieu de mille, quand je devrais être reprise par celui qui, en me commandant d'écrire ma vie, m'a ordonné de me modérer en ce qui regarde l'aveu de mes péchés, dans lesquels je ne me flatte que trop. Je le conjure au nom de Dieu, de trouver bon que je les fasse connaître sans en rien dissimuler, afin de mieux faire voir combien la miséricorde de Dieu est admirable, et avec quelle patience il supporte nos offenses. Qu'il soit béni à jamais ! Je le prie de me réduire plutôt en cendre que de souffrir que je sois si malheureuse que de cesser de l'aimer.

CHAPITRE VI.

Extrémités où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse faiblesse. Elle se fait ramener dans son monastère, et demeure percluse durant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispositions intérieures. Elle a recours à saint Joseph, et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce saint.

Dieu seul connaît jusqu'à quel point allaient les incroyables dou-

leurs que je souffris en suite de cette défaillance qui me dura quatre jours. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue, et mon gosier en tel état, tant par mon extrême faiblesse, qu'à cause que je n'avais rien pris durant ce temps, que, l'eau même n'y pouvant passer, j'étais comme étranglée. Il me semblait que mes os n'avaient plus de liaison; j'avais un étourdissement de tête incroyable; j'étais toute ramassée comme un peloton sans pouvoir non plus remuer ni les bras, les mains et les pieds, que si j'eusse été morte, et il me semble que j'avais seulement la liberté de remuer un doigt de la main droite; je ne pouvais souffrir que l'on me touchât pour peu que ce fût, et s'il était besoin de me faire changer de place, il fallait que ce fût avec un linceul que deux personnes tenaient par les deux bouts. Je demurai ainsi jusqu'au dimanche des Rameaux, sans aucun soulagement lorsqu'on me touchait; mais mes douleurs cessaient assez souvent, pourvu que l'on ne me touchât point, et dans la crainte où j'étais que la patience ne me manquât, je me tenais heureuse de voir que ces douleurs si aiguës n'étaient pas continuelles, quoique les frissons de la fièvre double-quarte qui me restait fussent si grands qu'ils pussent passer pour insupportables, et que mon dégoût fût extrême.

Je désirais avec tant d'ardeur de retourner dans notre monastère, que, ne pouvant me résoudre d'attendre davantage, je m'y fis ramener en cet état. Ainsi l'on me revit en vie lorsque l'on me croyait morte, mais avec un corps plus que mourant, et qu'on ne pouvait regarder sans compassion. Ma faiblesse allait au-delà de tout ce qui se peut dire : il ne me restait que les os, et cela dura plus de huit mois. Je demurai ensuite durant près de trois ans toute percluse, quoique avec un peu d'amendement; et, lorsque je commençai à me pouvoir trainer, je rendis de grandes actions de grâces à Dieu. Je souffris tous ces maux avec beaucoup de résignation à sa volonté, et les derniers avec joie, parce qu'ils me paraissaient n'être rien en comparaison des premiers; mais, quand ils auraient toujours duré, je me trouvais très-disposée à me soumettre à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner de moi. Il me semble que mon désir de guérir n'était que pour pouvoir m'occuper à l'oraison dans la solitude, en la manière qu'on me l'avait enseignée, parce qu'il n'y avait point dans l'infirmerie de lieu propre pour cela. Je me confessais fort souvent et parlais beaucoup de Dieu; toutes les sœurs en étaient édifiées, et s'étonnaient de la patience que Notre-Seigneur me donnait, leur paraissant impossible, sans son secours, que je souffrisse avec plaisir de si grands maux.

Je ne saurais trop le remercier de la grâce dont il me favorisait de pouvoir faire oraison, parce qu'elle me faisait comprendre quel bonheur c'est de l'aimer, et que je sentais alors en moi des dispositions à la vertu que je n'avais point auparavant, quoiqu'elles ne fussent pas encore assez fortes pour m'empêcher de l'offenser. Je ne disais du mal de personne, et j'excusais celles dont on se plaignait, parce que j'avais tou-

jours devant les yeux que je devais traiter les autres comme j'aurais voulu que l'on me traitât. Je ne perdais donc point l'occasion d'en user ainsi, quoique ce ne fût pas si parfaitement que je ne fisse des fautes en quelques rencontres ; mais j'évitais pour l'ordinaire d'en commettre. Celles avec qui je conversais plus particulièrement en étaient si persuadées, qu'elles croyaient n'avoir rien à appréhender de moi sur ce sujet ; ce qui n'empêche que je n'aie un grand compte à rendre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnais en d'autres choses. Je prie sa divine majesté de me le pardonner, et de ce que j'étais la cause de plusieurs maux, quoique mon intention ne fût pas si mauvaise qu'étaient les effets de ma mauvaise conduite.

J'entrai dans un grand amour de la solitude, et prenais tant de plaisir de penser à Dieu et d'en parler, que si je trouvais quelqu'un avec qui m'en entretenir, sa conversation m'était beaucoup plus agréable que toute la politesse, ou pour mieux dire la grossièreté du monde. Je me confessais et communiais souvent ; j'étais très-affectionnée à lire de bons livres, et j'avais un tel repentir de mes péchés, que je n'osais quelquefois faire oraison, tant j'appréhendais l'extrême peine que la pensée d'avoir offensé Dieu me donnait, et qui me tenait lieu d'un grand châtiement. Cela augmenta encore de telle sorte, que je ne sais à quoi comparer le tourment que j'en souffrais ; ce n'était pas la crainte qui le causait ; car j'en en avais aucune ; mais c'était le souvenir des faveurs que Notre-Seigneur me faisait dans l'oraison, de tant d'autres obligations que je lui avais, et de mon extrême ingratitude. Les larmes que je répandais en si grande abondance pour mes péchés m'affligeaient au lieu de me consoler, lorsque je considérais que je n'en devenais pas meilleure, et que toutes les résolutions que je faisais, et la peine que je prenais pour m'en corriger, ne m'empêchaient pas d'y retomber quand les occasions s'en offraient. Il me semblait que ces larmes n'étaient que des larmes feintes, et que mon repentir n'était qu'une dissimulation, qui me rendait encore plus coupable par le mauvais usage que je faisais de ces larmes qu'il plaisait à Dieu de me donner.

Je tâchais dans mes confessions de ne rien dire que de nécessaire, et il me semble que je faisais tout ce que je pouvais pour me rendre Dieu favorable ; mais mon malheur venait de ce que je ne coupais pas la racine des occasions qui donnaient sujet à mes fautes, et de ce que je ne tirais presque point de secours de mes confesseurs ; car s'ils m'eussent avertie du péril où je me trouvais, et m'eussent dit que j'étais obligée de renoncer entièrement à ces dangereuses conversations, je ne doute point qu'ils n'eussent remédié à ce mal, et fait cesser toutes mes peines, parce que j'avais tant d'horreur du péché mortel, que si l'on m'eût fait connaître que j'y étais tombée, je n'aurais pu souffrir d'y demeurer seulement durant un jour.

Toutes ces marques de la crainte que j'avais d'offenser Dieu étaient des effets de mon oraison, et cette crainte était tellement enveloppée et

comme étouffée par mon amour pour lui, qu'elle ne me pouvait permettre de penser au châtimement que j'aurais dû appréhender. Durant tout le temps que je fus si malade, je pris un grand soin de ne point commettre de péchés mortels ; mais je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et ce desir fut cause de mon mal. Me trouvant percluse, quoique si jeune, et voyant l'état où les médecins de la terre m'avaient mise, je résolus de recourir à ceux du ciel pour obtenir ma guérison. Je supportais néanmoins mon mal si patiemment, que je pensais quelquefois que, si cette santé que je souhaitais tant devait être cause de ma perte, il m'était beaucoup meilleur de demeurer comme j'étais ; mais je servirais mieux Dieu si j'étais saine : en quoi je me trompais fort, rien ne nous étant si avantageux que de nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui nous est utile. Je commençai donc à demander que l'on dit des messes pour moi, et que l'on fit des prières approuvées, n'ayant pu souffrir certaines dévotions de quelques personnes, et particulièrement de femmes que l'on a connues depuis être superstitieuses.

DÉVOTION DE LA SAINTE POUR SAINT JOSEPH

Je pris pour patron et pour intercesseur le glorieux saint Joseph, je me recommandai beaucoup à lui, et j'ai reconnu depuis que ce grand saint m'a donné, en cette occasion et en d'autres où il allait même de mon honneur et de mon salut, une plus grande et plus prompte assistance que je n'aurais osé la lui demander. Je ne me souviens pas de l'avoir jusqu'ici prié de rien que je n'aie obtenu, ni ne puis penser sans étonnement aux grâces que Dieu m'a faites par son intercession, et aux périls dont il m'a délivrée, tant pour l'âme que pour le corps. Il semble que Dieu accorde à d'autres saints la grâce de nous secourir dans de certains besoins ; mais je sais par expérience que saint Joseph nous secourt en tous ; comme si Notre-Seigneur voulait faire voir que, de même qu'il lui était soumis sur la terre, parce qu'il lui tenait lieu de père et en portait le nom, il ne peut dans le ciel lui rien refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à lui l'ont éprouvé comme moi ; plusieurs y ont maintenant une grande dévotion ; et je reconnais tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

Je n'oubliais rien de tout ce qui pouvait dépendre de moi pour faire que l'on célébrât sa fête avec grande solennité ; en quoi, bien que mon intention fût bonne, j'agissais fort imparfaitement, parce qu'il y entrait plus de vanité que de cet esprit de piété qui est simple et tout intérieur. Car j'étais si imparfaite, que je mêlais toujours de grands défauts au bien que Notre-Seigneur m'inspirait de faire, tant j'étais naturellement vaine et curieuse : je le prie de tout mon cœur de me le pardonner. L'expérience que j'avais des grâces que Dieu accorde par l'intercession de ce grand saint me faisait souhaiter de pouvoir persuader à tout le

monce d'avoir une grande dévotion pour lui, et je n'ai connu personne qui en ait une véritable, et la lui ait témoignée par ses actions, qui ne se soit avancé dans la vertu. Je ne me souviens point de lui avoir, depuis quelques années, rien demandé le jour de sa fête, que je n'aie obtenu; et s'il se rencontrait quelque imperfection dans l'assistance que j'implorais de lui, il en réparait le défaut pour la faire réussir à mon avantage. Si j'avais la liberté d'écrire tout ce que je voudrais, je rapporterais plus particulièrement, avec grand plaisir, les obligations que j'ai à ce glorieux saint, et que d'autres personnes lui ont comme moi; mais pour demeurer dans les bornes que l'on m'a prescrites, je passerai plus légèrement que je ne le désirerais sur plusieurs choses, et m'étendrai sur d'autres plus que je ne devrais, par mon peu de discrétion en tout ce que je fais. Je me contenterai donc en cette rencontre de prier, au nom de Dieu, ceux qui n'ajouteront pas foi à ce que je dis, de le vouloir éprouver; et ils connaîtront par expérience combien il est avantageux de recourir à ce grand patriarche, avec une dévotion particulière. Les personnes d'oraison lui doivent, ce me semble, être fort affectionnées; car je ne comprends pas comment l'on peut penser à tout le temps que la sainte Vierge demeura avec Jésus-Christ enfant, sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur rendit; et ceux qui manquent de directeur pour s'instruire dans l'oraison n'ont qu'à prendre cet admirable saint pour leur guide, afin de ne se point égarer. Dieu veuille que je ne me sois point égarée moi-même dans la hardiesse que j'ai prise de lui parler, et de publier le respect que je lui porte, après avoir tant manqué à le servir et à l'imiter! Ma guérison fut un effet de son pouvoir: je sortis du lit; je marchai; je cessai d'être percluse; et le mauvais usage que je fis d'une telle grâce fut un effet de mon peu de vertu.

Qui aurait pu s'imaginer que je fusse sitôt tombée, après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, après qu'il avait commencé à me donner des vertus qui devaient m'animer à le servir, après qu'il m'avait retirée d'entre les bras de la mort, et du péril d'une condamnation éternelle; et après avoir comme ressuscité mon âme aussi bien que mon corps, en sorte que toutes les personnes qui m'avaient vue dans un état si déplorable ne pouvaient alors voir sans étonnement que je fusse encore en vie? « Mais peut-on, mon Dieu, nommer une vie celle que l'on passe au milieu de tant de dangers? Il me semble néanmoins qu'écrivant ceci, je pourrais, me confiant en votre assistance et en votre miséricorde, dire avec saint Paul, quoique non pas si parfaitement que lui : *Je ne vis plus, mais c'est vous, mon Créateur, qui vivez en moi* depuis quelques années, parce que je vois, ce me semble, que vous me conduisez par la main, et m'inspirez une ferme résolution dont j'ai éprouvé l'effet en plusieurs rencontres, de ne rien faire de contraire à votre volonté, quoique je vous aie sans doute offensé en beaucoup de choses sans le connaître. Je crois aussi qu'il n'y a rien que je ne fisse de

« tout mon cœur pour votre service, si j'en rencontrais des occasions, « ainsi qu'il y en a eu quelques-unes où je vous ai été fidèle par votre assistance; et il me semble que je n'aime ni le monde ni ce qui est « dans le monde, et que, hors de vous seul, mon Dieu, qui êtes tout mon « bonheur et toute ma joie, je considère tout le reste comme des croix « fort pesantes. Il se peut faire que je me trompe; mais vous, Seigneur, « qui voyez le fond de mon cœur, vous savez que mes sentiments sont « conformes à mes paroles. Quel sujet n'aurais-je pas toutefois d'appréhender, si vous cessiez de m'assister, connaissant comme je fais, « que je n'ai de force et de vertus, qu'autant qu'il vous plaît de m'en « donner! Mais dans cette opinion que j'ai de moi-même n'entre-t-il « point, ô mon Sauveur, quelque présomption qui vous porte à m'abandonner? Détournez, s'il vous plaît, de moi un si grand malheur par « votre bonté et par votre miséricorde. Je ne sais comment nous pouvons « aimer une vie pleine de tant de dangers : cela me paraissait impossible, et m'est néanmoins arrivé diverses fois. Puis-je donc cesser « de craindre, voyant que, pour peu que vous vous éloigniez de moi, mes « bonnes résolutions ne m'empêchent pas de tomber? Que vous soyez « bém à jamais de ce qu'encore que je vous aie abandonné, vous ne « m'avez pas abandonnée de telle sorte que votre main secourable « ne m'ait souvent relevée. Je ne saurais dire et serai bien fâchée « de le pouvoir dire, combien de fois il vous a plu de me faire cette grâce, « ainsi qu'on le verra dans la suite. »

CHAPITRE VII.

La Sainte, après être guérie, se rengage en des conversations dangereuses, et, par fausse humilité, n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est nécessaire dans les monastères des femmes, et quel mal c'est de mettre des filles dans les maisons non réformées. Jésus-Christ apparaît à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison; il y fait un grand progrès, et meurt saintement. La Sainte sort de son monastère pour l'assister. Un religieux dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se passait en elle-même, parce qu'elle n'était pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une âme qui aime Dieu, de recevoir de lui des faveurs au lieu de châtiments, lorsqu'elle l'offense encore; et combien grand est le besoin de communiquer avec des personnes vertueuses, pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.

Je me rengageai alors dans tant d'occasions si périlleuses que, passant d'un divertissement à un autre, et de vanité en vanité, mon âme tomba dans un tel dérèglement que j'avais honte d'oser m'approcher de Dieu par une communication telle qu'est celle dont il nous favorise dans l'oraison; et, à mesure que mes péchés se multipliaient, je perdais le goût qui se rencontre dans la pratique des vertus. « En quoi je voyais « clairement, mon Dieu, que ce n'était pas vous qui vous retiriez de moi, « mais que c'était moi qui me retirais de vous. » Ainsi, me trouvant trompée par le plus grand artifice dont le démon se puisse servir, et me voyant si malheureuse, je commençai, sous prétexte d'humilité, à crain-

dre de faire oraison. Je crus que, puisque nulle autre n'était plus imparfaite que moi, je devais suivre le train ordinaire, et me contenter des prières vocales, auxquelles j'étais obligée, sans oser converser avec Dieu par l'oraison mentale, dans le même temps que je méritais d'être en la compagnie des démons.

Étant en cet état, je trompais le monde, parce qu'il ne paraissait rien en moi dans l'extérieur que de louable, et il n'y avait point de sujet de blâmer les autres religieuses de la bonne opinion qu'elles en avaient. Je n'agissais pas néanmoins en cela avec dissimulation, ni à dessein de paraître avoir plus de piété que je n'en avais ; car, par la grâce de Dieu, je ne me souviens point de l'avoir jamais offensé par hypocrisie ou par vaine gloire. J'en avais au contraire tant d'aversion, qu'aussitôt que j'en sentais les premiers mouvements, la peine que j'en souffrais était si grande, que le démon était contraint de me laisser en repos, sans plus oser me tenter en cette manière, parce que, y perdant plus qu'il n'y gagnait, il voyait que ses vains efforts tournaient à mon avantage : et c'est pourquoi il ne m'a guère attaquée de ce côté-là. Peut-être néanmoins, que si Dieu eût permis qu'il m'eût tenté aussi fortement en cela qu'en d'autres choses, je n'aurais pu y résister ; mais sa divine majesté m'en a jusqu'ici préservée, et je ne saurais trop lui en rendre grâces. Ainsi, comme je ne pouvais ignorer ce qui était dans mon cœur, j'étais si éloignée de vouloir passer dans l'esprit de ces bonnes filles pour meilleure que je n'étais, que je ne pouvais voir sans beaucoup de peine la trop bonne opinion qu'elles avaient de moi.

Ce qui leur cachait ainsi mes défauts venait de ce qu'elles voyaient qu'étant encore si jeune et dans tant d'occasions de perdre mon temps, je me retirais souvent pour prier et lire beaucoup ; que je prenais plaisir à parler de Dieu, à faire peindre en plusieurs lieux son image, et à mettre dans mon oratoire diverses choses qui excitaient la dévotion : que je ne disais du mal de personne, et autres choses semblables qui avaient quelque apparence de vertu : à quoi il faut ajouter que je réussissais assez en ce que l'on estime dans le monde. Tout cela faisait que l'on me donnait plus de liberté qu'aux plus anciennes et que l'on prenait une grande confiance en moi. Je n'en abusais pas, car je ne faisais rien sans en demander la permission ; il ne m'est jamais arrivé de parler par des trous, ou à travers les fentes de murailles, ou de nuit ; et je ne pouvais comprendre que l'on en usât de la sorte dans un monastère, parce que Dieu m'assistait ; et y faisant réflexion, je trouvais qu'étant aussi imparfaite que j'étais, et les autres si bonnes, je n'aurais pu sans un grand péché, donner sujet de douter de leur vertu, en commettant de semblables fautes ; mais j'en faisais assez d'autres dans lesquelles, il est vrai néanmoins, je ne tombais pas de propos délibéré, et avec autant de connaissance que j'aurais fait en celles-là.

Ce que je viens de rapporter me donne sujet de croire que je reçus un grand préjudice d'être dans une maison où il n'y avait point de clô-

ture, parce que les libertés que les religieuses qui étaient bonnes pouvaient prendre innocemment, à cause qu'elles ne s'étaient pas obligées à davantage, auraient été capables de me damner, étant aussi mauvaise que je suis, si Dieu ne m'eût soutenue par des grâces particulières. Ainsi je trouve qu'un monastère de femmes sans clôture les met dans un si grand péril, que c'est plutôt le chemin de l'enfer pour celles qui sont mauvaises, qu'un remède à leurs faiblesses. On ne doit pas toutefois prendre ce que je dis pour le monastère où j'étais alors, puisqu'il y a tant de religieuses qui servent Dieu avec une grande perfection, et qu'étant aussi bon qu'il est, il ne saurait ne point continuer à les favoriser de ses grâces. Ce monastère n'est pas du nombre de ceux dont l'entrée est fort libre, et l'on y observe toute la règle; mais j'entends parler de quelques autres monastères que j'ai vus, et qui me font une très-grande compassion. Il ne suffit pas que Dieu fasse entendre sa voix une seule fois à ces pauvres filles pour les rappeler à lui; il faut qu'il frappe diverses fois aux oreilles de leur cœur pour les faire rentrer dans leur devoir, tant elles sont remplies de l'esprit du monde, de sa vanité et de ses plaisirs, et comprennent peu leurs obligations. Dieu veuille même qu'elles ne tiennent point pour vertu ce qui est péché, comme cela m'est arrivé trop souvent; et il est si difficile de ne pas s'y tromper, qu'il n'y a que Dieu qui, par une assistance particulière de sa grâce, puisse donner la lumière nécessaire pour le comprendre.

Que si les parents voulaient suivre mon conseil quand même ils ne seraient point touchés de la considération du salut de leurs filles, en les mettant dans des maisons où elles courent plus de fortune de se perdre que dans le monde, ne devraient-ils pas l'être par la considération de leur honneur, et les marier plutôt moins avantageusement, ou les retenir auprès d'eux, que de les mettre, pour s'en décharger, en de semblables monastères, si ce n'est qu'ils reconnussent en elles de très-bonnes inclinations? et Dieu veuille encore que cela leur serve; car, si elles se portent au mal dans le monde, on les connaîtra bientôt; au lieu que dans les monastères elles se peuvent longtemps cacher, mais enfin on les découvre, et ce mal est d'autant plus grand, qu'elles le communiquent aux autres, sans que quelquefois il y ait de la faute de ces pauvres filles qui se laissent aller, sans y penser, au mauvais exemple qu'on leur donne.

En vérité on ne peut trop plaindre celles qui, renonçant au siècle pour éviter les périls qui s'y rencontrent, et passer leur vie au service de Dieu, se trouvent en beaucoup plus grand hasard que jamais, et ne savent comment y remédier, parce que la jeunesse, la sensualité, et le démon les poussent à faire les mêmes choses qu'elles avaient voulu éviter en quittant le monde; et elles s'aperçoivent si peu qu'elles sont mauvaises, qu'elles sont presque persuadées qu'elles font bien. Il me semble qu'on peut, en quelque sorte, les comparer à ces malheureux hérétiques qui s'aveuglent volontairement, et tâchent d'engager les au-

tres dans leur erreur qu'ils prennent pour la vérité, sans pouvoir néanmoins en être entièrement persuadés, parce qu'ils sentent dans le fond de leur cœur comme une voix intérieure qui leur dit qu'ils se trompent.

Quel malheur est donc plus grand que celui des monastères, autant d'hommes que de femmes, qui ne sont pas réformés, et où l'on marche également par deux voies si différentes, l'une de la vertu, et l'autre du relâchement? Mais, que dis-je, également? hélas! on suit beaucoup plus la voie qui est si périlleuse, parce que nos mauvaises inclinations nous y poussent, et que l'exemple de ce que la plupart y marchent nous la fait paraître encore plus agréable. Ainsi le chemin de la véritable observance est si peu battu, que le religieux et la religieuse qui veulent satisfaire aux obligations de leur vocation ont plus de sujet d'appréhender les personnes avec qui ils vivent que les démons, doivent être plus retenus à parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu, que des amitiés et des liaisons que le diable fait contracter dans ces monastères (1).

Y a-t-il donc sujet de s'étonner de voir tant de maux dans l'Église, puisque ceux qui devraient porter les autres à la vertu ont tellement éteint en eux l'esprit des saints fondateurs de leurs ordres? Je prie Dieu de tout mon cœur d'y vouloir apporter le remède qu'il sait y être nécessaire.

Quand je m'engageai dans ces conversations dont j'ai parlé et que je voyais pratiquer aux autres, je ne croyais pas qu'elles me dussent être aussi préjudiciables que je l'ai éprouvé depuis; mais il me semblait que ces visites, si ordinaires dans plusieurs monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'aux autres religieuses que je voyais être bonnes. Je ne considérais pas que, comme elles étaient beaucoup meilleures que moi, elles ne s'exposaient pas par-là à un si grand péril que je faisais, et je voyais bien néanmoins qu'il y en avait, quand ce n'aurait été qu'à cause du temps qui s'y employait si mal.

Lorsque je commençai de faire connaissance avec une certaine personne, Dieu m'ouvrit les yeux pour me faire voir l'état où j'étais, et que ces sortes d'amitiés me convenaient mal. Jésus-Christ se présenta à moi avec un visage sévère, et me fit connaître combien ma mauvaise conduite lui était désagréable. Je le vis plus clairement des yeux de mon âme, que je ne le pourrais voir avec ceux de mon corps; et quoiqu'il y ait plus de vingt-six ans que cela se passa, cette vue fit une telle impression sur mon esprit, qu'elle m'est encore aussi présente qu'elle me le fut dans ce moment. Je demeurai si épouvantée et si troublée, que je ne voulus plus voir cette personne; mais je reçus un grand dommage d'ignorer que l'on peut voir quelque chose sans l'entremise des yeux corporels; et le démon pour me confirmer dans cette ignorance, me fai-

(1) Ceci est obscur, et il faut qu'il y ait quelque faute dans l'exemplaire espagnol.

sait entendre que c'était une chose impossible; que ce que j'avais vu n'était qu'une imagination; que ce pouvait être un artifice du malin esprit, et autres choses semblables. Néanmoins il me paraissait toujours que c'était Dieu et que je ne me trompais pas; mais comme cela ne s'accordait point avec mon inclination, j'aidais aussi moi-même à me tromper; de sorte que, n'osant en parler à qui que ce fût, je ne pus résister aux instances que l'on me fit de recevoir cette personne, et à l'assurance que l'on me donnait que non-seulement cela ne pouvait nuire à ma réputation, mais que sa conversation m'était honorable. Ainsi je m'y engageai, et à d'autres encore, en d'autres temps, parce que, durant le grand nombre d'années que je goûtais un plaisir si dangereux, il ne me paraissait pas qu'il le fût beaucoup, quoique je reconnusse quelquefois qu'une telle récréation n'était pas bonne. Nulle autre me causa plus de distractions que mes entretiens avec cette personne, parce que je conçus beaucoup d'amitié pour elle.

Un jour que j'étais avec cette même personne et avec une autre, nous vîmes venir vers nous un crapaud, mais qui marchait beaucoup plus vite que ces sortes d'animaux n'ont accoutumé. Je n'ai jamais pu comprendre comment il pouvait venir, et en plein midi, du côté d'où il venait. Je crus que cela n'était pas sans quelque mystère, et l'impression qu'il me fit ne s'est jamais effacée de mon esprit. « Dieu tout-puissant, avec combien de soin et de bonté me donniez-vous, en tant de manières différentes, de salutaires avertissements ! et que j'en ai peu profité ! »

Il y avait dans ce monastère une religieuse, ma parente, fort ancienne et grande servante de Dieu. Elle me donnait quelquefois de très-bons avis; et non-seulement je ne les suivais pas, mais il me causait de l'éloignement pour elle, parce qu'il me semblait qu'elle se scandalisait sans sujet. Je rapporte ceci pour faire voir l'extrême bonté de Dieu, et ma malice, qui me rendait digne de l'enfer par mon ingratitude; comme aussi afin que, si Dieu permet que quelques religieuses lisent un jour ceci, elles apprennent, par mon exemple, à ne pas tomber en de semblables fautes. Je les conjure en son nom d'éviter de telles récréations, et je le prie de me faire la grâce de désabuser, par ce que je dis ici, quelques-unes de celles que j'ai trompées, en les assurant qu'il n'y avait point de mal ni de péril, en quoi je ne saurais trop déplorer mon aveuglement, et les maux dont le mauvais exemple que j'ai donné a été la cause; car je n'avais pas dessein de les tromper, mais j'étais trompée la première, dans la créance que j'avais qu'il n'y avait pas grand mal à cela.

Etant donc si imparfaite et si incapable de m'aider moi-même, j'avais un très-grand désir d'être utile aux autres; ce qui est une tentation ordinaire à ceux qui commencent, et néanmoins elle me réussit. Ainsi, comme j'aimais extrêmement mon père, je lui souhaitais ardemment le bonheur de savoir faire oraison, que je croyais posséder, et qui passait dans mon esprit pour le plus grand dont on puisse jouir en cette

vie. J'usai donc de toute l'adresse que je pus pour lui en faire naître le désir; je l'y engageai et lui donnai des livres pour l'en instruire; et comme il était très-vertueux, il s'y appliqua avec tant de soin, qu'il y fit, en cinq ou six ans, un fort grand progrès. La consolation que j'en eus, fut telle que l'on peut s'imaginer, et je ne pouvais me lasser d'en louer Dieu. Il eut beaucoup de traverses, et il les supportait avec une très-grande soumission à sa volonté. Il venait souvent me visiter, pour se consoler avec moi par des entretiens de piété, et je ne pouvais voir, sans une étrange confusion, qu'il me croyait toujours la même qu'auparavant, quoique je fusse alors si distraite, que je ne faisais plus d'oraison.

Je demurai durant plus d'un an en cet état, m'imaginant de témoigner en cela plus d'humilité. Mais ce fut, comme je dirai dans la suite, la plus grande tentation que j'aie eue, et dont la continuation aurait été capable d'achever de me perdre, parce qu'en faisant oraison on se recueille après avoir offensé Dieu, et l'on prend davantage garde à fuir les occasions. Mon père venant donc me voir, dans la croyance que je continuais toujours ce saint exercice, je ne pus souffrir plus longtemps de le voir trompé. Ainsi je lui dis que je ne faisais plus d'oraison; mais je ne lui en dis pas la cause. Je pris pour prétexte mes infirmités, étant véritable qu'il m'en était beaucoup resté depuis que j'avais été guérie de cette grande maladie dont j'ai parlé; et ce n'est que depuis peu que je sens quelque soulagement dans ce qu'elles me font souffrir.

J'ai, durant vingt ans, été travaillée d'un vomissement qui ne me permettait de manger qu'à midi, et quelquefois encore plus tard; mais depuis que je communie plus souvent, ce vomissement me prend le soir avant que je me couche, et m'incommode encore plus qu'auparavant. Je suis même obligée de l'exciter avec une plume ou quelque autre chose, parce qu'autrement il me ferait souffrir davantage. Je ne suis aussi presque jamais sans ressentir diverses douleurs; et elles sont quelquefois bien grandes, principalement des maux de cœur, quoique je ne tombe pas souvent dans cette défaillance qui m'était auparavant si ordinaire; mais je me trouve délivrée de cette paralysie et de ces fièvres qui me tourmentaient si fort; et je suis, depuis huit ans, si peu touchée de ces maux qui me restent, que quelquefois je m'en réjouis, parce qu'il me semble que c'est, en quelque manière, servir Dieu que de les supporter avec patience.

Comme mon père était très-véridique, et qu'il ne me soupçonnait point de vouloir mentir, il crut aisément ce que je lui dis; et, parce que je connaissais bien que ce prétexte que j'avais pris ne suffisait pas, j'ajoutai, pour le mieux persuader, que tout ce que je pouvais faire était d'assister au chœur. Mais cela même ne devait point me dispenser de continuer à faire oraison, puisque l'on n'y a point besoin de forces corporelles, qu'il ne faut que de l'amour, et que, pourvu que l'on veuille et que l'on ne se décourage point, Dieu donne toujours le moyen de s'y occuper. Je

dis toujours, parce que encore que la violence des maux empêche quelquefois l'âme de rentrer en elle-même, elle ne laisse pas de trouver d'autres moments où elle le peut, même au milieu des douleurs; et jamais l'oraison n'est plus parfaite qu'en ces rencontres, où une âme qui aime Dieu véritablement offre avec joie à Jésus-Christ ces mêmes douleurs, dans la vue que c'est pour se conformer à sa volonté qu'elle les souffre, qu'elle devient en quelque sorte, par ce moyen, semblable à lui, et mille autres pensées qui se présentent à elle dans ce divin commerce de l'amour qu'elle a pour son Dieu.

Ainsi l'on voit que ce n'est pas seulement dans la solitude que l'on peut pratiquer utilement l'oraison; mais qu'avec un peu de soin on tire aussi de grands avantages des temps même où Notre-Seigneur nous ôte celui de la faire par les souffrances qu'il nous envoie; et c'est ce qui m'arrivait lorsque j'étais dans la disposition qu'il désirait de moi.

Cependant mon père m'aimait de telle sorte, et avait si bonne opinion de moi, qu'il ne doutait point de la vérité de ce que je lui disais, et me plaignait extrêmement. Comme il était déjà arrivé à un si haut degré de perfection, il se contentait de me voir sans beaucoup m'entretenir, disant que c'était perdre du temps inutilement; et je ne m'en mettais guère en peine, parce que je l'employais en de vaines et inutiles occupations.

Je ne portai pas seulement mon père à faire oraison, j'y excitai encore d'autres personnes, lors même que j'abusais de telle sorte des grâces de Dieu. Car aussitôt que je voyais qu'elles avaient quelque inclination pour la prière, je les instruisais de la manière de méditer, et je leur donnais des livres qui en traitaient, parce que je ne fus pas plus tôt entrée dans ce saint exercice que je fus touchée du désir de voir les autres y entrer aussi. Il me semblait que, ne servant pas Dieu comme j'y étais obligée, je devais au moins, pour ne pas me rendre inutile la faveur qu'il me faisait, procurer que d'autres le servissent au lieu de moi. Ce que je dis ici prouve jusqu'à quel point allait mon aveuglement de négliger mon salut, lorsque je travaillais pour celui des autres.

Mon père ensuite tomba malade de la maladie dont il mourut, et qui ne dura que peu de jours. Je sortis pour l'aller assister; et cette maladie qu'il souffrait dans son corps n'était pas si grande que celle où mon âme était tombée, par ces vains amusements et ces vaines occupations, quoique durant tout le temps que j'étais en si mauvais état, je ne croyais pas pécher mortellement, et que, si je l'eusse cru, je n'aurais voulu, pour rien au monde, y demeurer. Les peines que je pris dans cette maladie de mon père, pour satisfaire à mon devoir, furent si grandes, que je m'acquittai, en quelque sorte, de celles qu'il s'était données pour moi durant mes longues infirmités. Je faisais plus que ma santé et mes forces ne me permettaient; et, bien que je connusse assez que je perdais

mon appui et toute ma consolation, il n'y eut point de contrainte que je ne me fisse pour lui cacher ma douleur, encore qu'elle fût si violente, et que je l'aimasse avec tant de tendresse, qu'il me sembla, lorsqu'il expira, qu'on m'arrachait l'âme.

La manière dont il mourut, le désir qu'il en avait, et les choses qu'il nous dit, après avoir reçu l'extrême-onction, nous obligèrent à rendre à Dieu de grandes actions de grâces. Il nous chargea de lui demander pour lui sa miséricorde, et de le prier de nous assister pour persévérer dans son service, et considérer quel est le néant du monde. Il nous témoignait, par ses larmes, son extrême regret de n'avoir pas servi Dieu comme il l'aurait dû, et il nous dit qu'il aurait souhaité de mourir religieux, dans l'un des ordres les plus austères. Je ne doute point que Dieu ne lui eût fait connaître qu'il mourrait de cette maladie; car, encore que les médecins le trouvassent beaucoup mieux, il ne tenait compte de l'assurance qu'ils lui donnaient, et ne pensait qu'à se préparer à la mort. Son plus grand mal était une douleur dans les épaules, qui ne le quitta jamais, et qui était quelquefois si violente, qu'elle le contraignait de se plaindre. Sur quoi je lui dis qu'ayant une si grande dévotion pour ce que souffrit Notre-Seigneur, lorsqu'il porta sa croix sur ses épaules, il devait croire qu'il voulait lui faire sentir par cette douleur combien grande avait été la sienne. Ces paroles lui donnèrent tant de consolation, qu'on ne l'entendit plus se plaindre. Il demeura trois jours sans sentiment; mais le jour qu'il mourut, Dieu le lui rendit si entier, que nous ne pouvions assez nous en étonner; et il le conserva toujours, jusqu'à ce qu'au milieu du *Credo*, qu'il disait lui-même, il rendit l'esprit. Son visage ressemblait à celui d'un ange; et il me paraissait l'être, en quelque sorte, par les excellentes dispositions où était son corps. Mais qui peut mieux que ce que je viens de rapporter faire connaître combien, après avoir vu une telle vie et une telle mort, je suis coupable de ne pas m'être corrigée de mes défauts, pour ressembler en quelque sorte, à un si bon père? Un religieux dominicain, fort savant, et qui était son confesseur depuis quelques années, disait avoir trouvé en lui une telle pureté de conscience, qu'il ne doutait point qu'il n'augmentât dans le ciel le nombre des bienheureux.

Comme ce religieux était extrêmement vertueux, j'en reçus beaucoup d'assistance. Car m'étant confessée à lui, Dieu lui donna une grande charité pour moi, et il s'appliqua avec soin à me faire connaître le mauvais état où j'étais. Il me faisait communier tous les quinze jours. Je pris peu à peu confiance en lui, lui parlai de mon oraison, et il me dit de ne la pas discontinuer, parce qu'elle ne me pouvait être que fort utile. Je commençai donc à la reprendre, et je ne l'ai jamais quittée depuis; mais je n'évitai pas les occasions qui m'étaient si préjudiciables. Ainsi je passais une vie très-pénible, parce que l'oraison me donnait connaissance de mes fautes. Dieu m'appelait d'un côté, le monde m'entraînait de l'autre. Les biens célestes m'attiraient, ceux de la terre me retenaient, attan-

chée; et j'aurais bien voulu pouvoir allier deux contraires aussi opposés que la vie spirituelle et la satisfaction que donnent les plaisirs des sens. Ce combat qui se passait en moi-même me faisait beaucoup souffrir dans mon oraison, à cause que ma manière de la faire était de me recueillir intérieurement, et que mon esprit se trouvant alors esclave au lieu qu'il aurait dû être le maître, je ne pouvais le renfermer au-dedans de moi, sans enfermer avec lui mille choses vaines. Je passai plusieurs années dans cette peine; et je ne saurais penser sans étonnement, comment il se peut faire que je ne me corrigé point de ce défaut, ou que je n'abandonnai point l'oraison. Mais il n'était pas en mon pouvoir de l'abandonner, parce que Dieu, qui voulait se servir de ce moyen pour me faire des grâces encore plus grandes, m'y retenait et m'y soutenait de sa main toute-puissante.

« Seigneur, mon Dieu, de quelles occasions ne m'avez-vous point
« alors délivrée par votre bonté, et de quelle sorte ne m'y rengageais-je
« point par ma misère? de quel péril de me perdre entièrement de répu-
« tation ne m'avez-vous point garantie, lorsque je m'abandonnais si im-
« prudemment à faire des choses qui pouvaient me faire connaître pour
« aussi imparfaite que je l'étais? Vous cachiez mes fautes, Seigneur, aux
« yeux des hommes; vous leur laissiez seulement apercevoir ce qu'il y avait
« de bon en moi, et le leur faisiez paraître si grand, qu'ils continuaient à
« me beaucoup estimer. Ainsi, bien que quelquefois ils entrevissent mes
« vanités, les autres choses qui leur paraissaient dignes de louange les
« éblouissaient, et les empêchaient de s'y arrêter et de les croire, à cause
« sans doute que votre suprême sagesse, à qui toutes choses sont pré-
« sentes, le jugeait nécessaire pour me conserver l'estime des personnes
« à qui vous vouliez que je parlasse dans la suite des temps pour les
« porter à vous servir, et qu'au lieu de considérer la grandeur de
« mes péchés, vous ne considériez que le désir que j'avais de vous être
« fidèle, et de la peine que je souffrais de ne pas en avoir la force.

« O Dieu de mon âme, comment pourrai-je exprimer les grâces dont
« vous m'avez favorisée durant ce temps, et comme, lorsque je vous of-
« fensais le plus, vous me disposiez par un très-grand repentir à les goû-
« ter? Vous usiez, pour cela, mon Dieu, du châtiment que vous connais-
« siez me devoir être le plus pénible, en ne me punissant que par de
« grandes faveurs d'aussi grandes fautes qu'étaient les miennes. Je ne
« crois pas, Seigneur, en parlant ainsi, dire une folie, quoiqu'il n'y au-
« rait pas sujet de s'étonner que j'eusse l'esprit troublé par le souvenir
« d'une aussi étrange ingratitude qu'était la mienne. »

C'était une chose si insupportable à mon humeur, de recevoir des faveurs au lieu de châtiments, qu'une seule m'était plus difficile à supporter que ne l'auraient été plusieurs grandes maladies, parce que, connaissant que je les avais bien méritées, j'aurais cru satisfaire en quelque sorte par ce moyen à la justice de Dieu; mais recevoir de nouvelles grâces après s'être rendu indigne des premières, c'est un espèce de tour-

ment qui me paraît terrible, et il le doit être à tous ceux qui ont quelque connaissance de Dieu et quelque amour pour lui, puisque c'est une marque de vertu. Ces sentiments étaient le sujet de mes larmes et de ma douleur, de me voir toujours à la veille de faire de nouvelles chutes, quelque véritables que fussent mes désirs, et quelque fermes que fussent mes résolutions. Qu'une âme est à plaindre de se trouver seule au milieu de tant de périls ! car il me semble que, s'il y eût eu quelqu'un à qui j'eusse pu communiquer toutes mes peines, il m'aurait empêché de retomber dans les mêmes fautes, par la honte de l'avoir pour témoin de ma faiblesse, quand même la crainte d'avoir offensé Dieu ne m'aurait pas retenue.

Ainsi je conseillerais à ceux qui s'appliquent à l'oraison, et principalement dans les commencements, de faire amitié avec des personnes qui soient dans le même exercice. C'est une chose très-importante, quand même ils n'en tireraient d'autre avantage que de s'entr'aider par leurs prières ; car, si dans le commerce du monde, quelque vain et inutile qu'il soit, on tâche de faire des amis pour soulager son esprit en leur témoignant ses déplaisirs, et augmenter sa satisfaction en leur faisant part de ses joies, je ne vois pas pourquoi il ne serait point permis à ceux qui commencent à aimer et à servir Dieu véritablement de communiquer à quelques personnes ses consolations et ses peines, que ceux qui font oraison ne manquent jamais d'avoir, ni que, pourvu qu'ils veuillent sincèrement se donner à Dieu, ils aient sujet de craindre en cela la vaine gloire. Elle pourra bien les attaquer et leur faire sentir la pointe de ces premiers mouvements, mais ce ne sera que pour leur faire acquérir du mérite en les rendant victorieux, et ils profiteront, à mon avis, aux autres et à eux-mêmes par la lumière qu'ils en tireront pour leur conduite. Ceux qui se persuadent, au contraire, que l'on ne peut, sans vanité, entrer dans une communication si sainte, trouveraient donc qu'il y a de la vanité à entendre dévotement la messe à la vue du monde, ou à faire d'autres actions auxquelles on est obligé, comme chrétien, et que la crainte qu'il s'y rencontre de la vanité ne doit jamais empêcher de le faire.

Cela est si important pour ceux qui ne sont pas encore bien affermis dans la vertu, et qui, outre les obstacles qui s'opposent à leurs bons desseins, ont des amis qui les en détournent, que je ne saurais trop en représenter la conséquence. Il n'y a rien que ces dangereux amis ne fassent pour empêcher ceux qu'ils voient dans une véritable disposition d'aimer et de servir Dieu, de la témoigner ; et ils poussent, au contraire, ceux qui sont engagés dans des affections deshonnêtes à les publier hautement : ce qui est si ordinaire qu'il passe aujourd'hui pour galanterie.

Je ne sais si ce que je dis est une rêverie ; mais si c'en est une, vous n'aurez, mon père, qu'à jeter ce papier dans le feu. Et si ce n'en est pas une, je vous supplie de m'aider à faire connaître la grandeur de ce mal, afin qu'on évite d'y tomber. On agit aujourd'hui si faiblement en ce qui

regarde le service de Dieu, que ceux qui marchent dans ses voies doivent se donner la main les uns aux autres pour s'y avancer : de même que ceux qui n'ont que l'esprit rempli des plaisirs et des vanités du siècle s'exhortent à les rechercher. En quoi il est étrange que si peu de gens aient les yeux ouverts pour remarquer leurs folies : au lieu que, lorsqu'une personne commence à se donner à Dieu, tant de gens en murmurent, qu'elle a besoin de compagnie pour se défendre et se soutenir contre leurs attaques, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour ne point craindre de souffrir, puisqu'autrement elle se trouvera dans une grande détresse. Je pense que c'est à ce sujet que quelques saints s'enfuyaient dans les déserts : et c'est une espèce d'humilité que de se défier de soi-même, et d'espérer du secours de Dieu par l'assistance des personnes vertueuses avec lesquelles on converse. La charité s'augmente par la communication ; et il s'y rencontre tant d'avantages, que je ne serais pas assez hardie pour en parler de la sorte, si je ne les avais éprouvés. Mais, quoique je sois la plus faible et la plus misérable de toutes les créatures, je crois que ceux mêmes qui sont affermis dans la vertu ne perdront rien en ajoutant foi, par humilité, à ceux qui ont éprouvé ce que je dis. Pour ce qui est de moi, je puis assurer que, si Dieu ne m'eût fait connaître cette vérité et donné le moyen de communiquer souvent avec des personnes d'oraison, je serais, ensuite de diverses chutes et rechutes, tombée dans l'enfer, parce qu'ayant tant d'amis qui m'aidaient à tomber, je me trouvais si isolée lorsqu'il fallait me relever, que je ne comprends pas maintenant comment je le pouvais faire. Dieu seul, par son infinie miséricorde, me donna la main, et je ne saurais trop l'en remercier. Qu'il soit béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison, quelque peine que l'on y ait, et dit qu'en certains temps elle y en avait eu de très-grandes.

Ce n'est pas sans raison que je me suis tant étendue sur cette partie de ma vie, dont les imperfections pourront donner un si grand dégoût aux personnes qui la liront, puisque je souhaite de tout mon cœur qu'ils aient de l'horreur de voir qu'une âme ait pu être si opiniâtre dans ses péchés et si ingrate envers Dieu, après en avoir reçu tant de grâces. Je voudrais que l'on m'eût permis de rapporter particulièrement tous les péchés que j'ai commis durant ce temps, pour ne pas m'être appuyée à cette inébranlable colonne de l'oraison. Je passai près de vingt ans sur cette mer agitée par de continuels orages : mes chutes étaient grandes ; je ne me relevais que faiblement, je retombais aussitôt dans un état si déplorable, que je ne tenais point compte de mes péchés veniels ; et, quoique j'appréhendasse les mortels, ce n'était pas autant que je l'aurais dû, puisque je ne m'éloignais pas des occasions qui me

mettaient en danger de les commettre. C'était, à mon avis, l'état le plus pénible que l'on puisse imaginer, parce que je ne goûtais ni la joie de servir Dieu fidèlement, ni le plaisir que donnent les contentements du monde. Lorsque j'étais engagée dans ces derniers, le souvenir de ce que je devais à Dieu me troublait; et quand j'étais avec Dieu dans l'oraison, ces affections du monde m'inquiétaient; c'était une guerre si pénible, que je ne sais comment je pus la soutenir, non-seulement pendant vingt ans, mais durant un mois. Cela me fait voir clairement la grandeur de la miséricorde que Dieu m'a faite, de me donner la hardiesse de continuer à faire oraison lorsque j'étais si malheureusement engagée dans le commerce du monde. Je dis la hardiesse, car peut-il y en avoir une plus grande que de trahir son prince et son roi? et sachant qu'il le connaît, ne laisser pas de continuer, puisque encore que nous ne puissions pas être toujours en la présence de Dieu, il me semble que ceux qui font oraison y sont d'une manière très-différente des autres, parce qu'ils sont assurés qu'il les regarde; au lieu que le commun des hommes demeure quelquefois plusieurs jours sans se souvenir qu'il les voit. Il est vrai que, durant ces vingt années, il se passa plusieurs mois, et même, ce me semble, un an tout entier, que je prenais grand soin de ne point offenser Dieu, et de m'occuper de l'oraison.

La vérité que je veux dire très-exactement m'a obligée de dire cela. Mais combien peu ai-je passé de ce temps heureux auquel je me tenais plus sur mes gardes, en comparaison de celui que j'ai passé d'une manière si déplorable! Il n'y avait néanmoins peu de jours que je n'employasse beaucoup de temps à l'oraison, si ce n'était que je fusse malade ou fort occupée. Mais c'était dans mes maladies que j'étais le mieux avec Dieu, et que je travaillais davantage à porter les personnes avec qui je communiquais à se donner entièrement à lui. Je les y exhortais souvent, et le priais de vouloir leur toucher le cœur. Ainsi, excepté cette année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans qu'il y a que je commençai à faire oraison, dix-huit se sont passés dans ce combat de traiter en même temps avec Dieu et avec le monde. Quant aux autres dix années dont il me reste à parler, la cause de cette guerre changea, et elle ne laissa pas d'être grande. Mais, comme je commençais alors à connaître la vanité du monde, et que je tâchais, ce me semble, de servir Dieu, tout me paraissait doux et facile, ainsi que je le dirai dans la suite.

DE L'ORAISON.

Deux raisons m'ont obligée de rapporter ceci particulièrement : l'une pour faire connaître la miséricorde de Dieu et mon ingratitude, et l'autre pour faire connaître combien grande est la grâce dont il favorise une âme lorsqu'il la dispose à s'affectionner l'oraison, quoique ce ne soit pas si parfaitement qu'il serait à désirer; puisque, pourvu qu'elle persévère nonobstant les tentations, les chutes et les péchés où le diable la fait tomber par ses artifices, je ne doute point que Notre-Seigneur ne la

conduise enfin au port, ainsi que j'ai sujet de croire qu'il lui a plu de me faire cette grâce, que je le prie de tout mon cœur de me la vouloir continuer. Plusieurs personnes fort saintes ont démontré l'avantage qu'il y a de s'exercer à l'oraison mentale, et il y a sujet d'en louer Dieu. Sans cela, je n'aurais pas la présomption d'en oser parler.

Je suis assurée, par l'expérience que j'en ai, que ceux qui ont commencé à faire oraison ne la doivent point discontinuer, quelques fautes qu'ils y commettent, puisque c'est le moyen de s'en corriger, et que, sans cela, ils y auraient beaucoup plus de peine; mais il faut qu'ils prennent garde à ne pas se laisser tromper par le démon, lorsque, sous prétexte d'humilité, il les tentera, comme il m'a tentée, d'abandonner ce saint exercice; et ils doivent, en s'appuyant sur la vérité des promesses de Dieu, qui sont infaillibles, croire fermement que, pourvu qu'ils se repenitent sincèrement et qu'ils soient dans la résolution de ne plus l'offenser, il leur pardonnera, les assistera comme auparavant, et leur fera même de plus grandes grâces, si la grandeur de leur repentir les en rend dignes.

Quant à ceux qui n'ont pas encore commencé à faire oraison, je les conjure, au nom de Dieu, de ne pas se priver d'un tel avantage. Il n'y a en cela que tout sujet de bien espérer et rien à craindre, puisque, encore que l'on n'avance pas beaucoup dans ce chemin, et que l'on ne fasse pas assez d'effort pour se rendre parfait et digne de recevoir les faveurs que Dieu accorde à ceux qui le font, on connaîtra au moins le chemin du ciel; et si l'on continue d'y marcher, la miséricorde de Dieu est si grande, que l'on doit espérer que cette persévérance ne sera pas vaine, parce qu'il ne manque jamais de récompenser l'amour qu'on lui porte, et que l'oraison mentale n'est autre chose, à mon avis, que de témoigner dans ces fréquents entretiens que l'on a seul à seul avec lui, combien on l'aime, et la confiance que l'on a d'en être aimé. Comme l'amitié doit être fondée sur le rapport qui se rencontre entre ceux qui s'aiment, si l'extrême disproportion qu'il y a entre Dieu, qui est tout parfait, et des créatures aussi imparfaites que nous sommes, fait que nous ne l'aimons pas encore, nous devons nous représenter combien il nous importe de nous rendre dignes de son amitié, et supporter par cette considération la peine que nous avons de converser beaucoup avec une majesté qui nous est si disproportionnée.

« O vous, mon Seigneur et mon Dieu, dont la vue fait la félicité des anges, il me semble que ce que je viens de dire est la manière dont je me trouve avec vous, et je ne saurais y penser sans souhaiter de pouvoir fondre comme de la cire au feu de votre divin amour. Que ne devez-vous point souffrir, mon Sauveur, lorsque vous êtes avec une créature qui ne peut souffrir d'être avec vous? Votre bonté est néanmoins si excessive, que non-seulement vous ne la rejetez pas, mais vous lui faites des faveurs; vous attendez avec patience qu'elle s'approche de vous en se conformant à vos volontés, et ne laissez pas ce-

« pendant de l'aimer telle qu'elle est. Vous lui tenez compte des moments
 « où elle vous témoigne de l'amour, et un léger repentir vous fait ou-
 « blier toutes ses fautes. Je l'ai éprouvé, mon Créateur, et je ne comprends
 « pas comment tout le monde ne tâche point de s'approcher de vous
 « pour avoir quelque part au bonheur de votre amitié. Les méchants
 « qui sont si éloignés de vous par leurs mauvaises habitudes doivent
 « s'en approcher, afin que vous les rendiez bons, et que vous souffriez
 « d'être avec eux durant quelques heures chaque jour, encore qu'ils ne
 « soient pas avec vous, ou que, s'ils y sont, ce ne soit comme j'y étais,
 « qu'avec mille distractions que les soins et les pensées du monde leur
 « donnent. Je sais qu'il ne saurait au commencement, ni quelquefois
 « même dans la suite, se défendre de ces distractions; mais, pour les
 « récompenser de la contrainte qu'ils se font de demeurer avec vous,
 « vous empêchez les démons de les attaquer si fortement qu'ils feraient,
 « vous diminuez le pouvoir que ces esprits de ténèbres auraient de leur
 « nuire; et vous donnez enfin à ces âmes le pouvoir de les surmonter et
 « de les vaincre. Ainsi, ô mon Dieu! qui êtes la vie de tous ceux qui se
 « confient en votre assistance, vous n'en laissez perdre aucun; mais en
 « rendant la santé de leur corps plus vigoureuse, vous leur donnez
 « aussi celle de l'âme. »

Je ne sais d'où peut procéder la crainte de ceux qui appréhendent de faire l'oraison mentale; mais je n'ai pas peine à comprendre que le démon nous jette dans l'esprit de vaines terreurs pour nous faire un mal véritable, en nous empêchant de penser aux offenses que nous avons commises contre Dieu, à tant d'obligations que nous lui avons, aux extrêmes travaux et aux incroyables douleurs que Notre-Seigneur a souffertes pour nous racheter, aux peines de l'enfer, et à la gloire du paradis.

C'étaient là, dans les périls que j'ai courus, les sujets de mon oraison, et à quoi mon esprit s'appliquait quand il le pouvait. Il m'est arrivé quelquefois, durant plusieurs années, de désirer tellement que le temps d'une heure que je m'étais prescrit pour faire oraison fût achevé, que j'étais plus attentive à écouter quand l'heure sonnerait, qu'aux sujets de ma méditation, et il n'y a point de pénitence, quelque rigoureuse qu'elle fût, que je n'eusse souvent plutôt acceptée que la peine que j'avais de me retirer pour prier. La répugnance que le diable me causait, ou ma mauvaise habitude était si violente, et la tristesse que je ressentais en entrant dans l'oratoire était si grande, que j'avais besoin, pour m'y résoudre, de tout le courage que Dieu m'a donné, et que l'on dit aller beaucoup au-delà de mon sexe, dont j'ai fait un si mauvais usage; mais enfin Notre-Seigneur m'assistait; car, après m'être fait cette violence, je me trouvais tranquille et consolée, et j'avais même quelquefois désir de prier.

Que si, étant si imparfaite et si mauvaise, Dieu m'a soufferte pendant si longtemps, et s'il paraît clairement que c'a été par le moyen de

l'oraison qu'il a remédié à tous mes maux, qui sera celui, quelque méchant qu'il soit, qui devra appréhender de s'y engager, puisque je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun autre qui, après avoir reçu de Dieu tant de grâces, en ait été si ingrat durant tant d'années ? qui peut, dis-je, manquer de confiance, en voyant quelle a été sa patience envers moi, parce que je tâchais de me retirer pour demeurer avec lui, quoique souvent avec tant de répugnance, qu'il me fallait faire un grand effort sur moi, ou qu'il me m'y poussât contre mon gré ?

Si l'oraison est donc si nécessaire et si utile à ceux qui non-seulement ne servent pas Dieu, mais qui l'offensent, comment ceux qui le servent pourraient-ils l'abandonner sans en recevoir un grand préjudice, puisque ce serait se priver de la consolation la plus capable de soulager les travaux de cette vie, et comme vouloir fermer la porte à Dieu lorsqu'il vient pour nous favoriser de ses grâces ?

Je ne saurais penser sans compassion à ceux qui servent Dieu en cet état, et que l'on peut dire en quelque manière le servir à leurs dépens. Car, quant aux personnes qui font oraison, il les en récompense par des consolations qui rendent leurs peines si faciles à supporter, qu'elles peuvent passer pour très-légères. Mais, comme je traiterai amplement ailleurs des faveurs que Dieu fait à ceux qui persévèrent en l'oraison, je n'en dirai pas ici davantage. J'ajouterai seulement que l'oraison a été le moyen dont Dieu s'est servi pour me faire tant de faveurs, et que je ne vois pas comment il peut venir à nous, si nous lui fermons cette porte, parce que lorsqu'il a résolu d'entrer dans une âme pour se plaire en elle et la combler de ses grâces, il veut la trouver seule, pure, et dans le désir de le recevoir. Ainsi, comment pouvons-nous espérer qu'il accomplisse un dessein qui nous est si avantageux, si, au lieu de lui en faciliter les moyens, nous y apportons de l'obstacle ?

Pour faire connaître quelle est la miséricorde de Dieu et l'avantage que je tirai de ne point abandonner l'oraison et la lecture, il faut que je parle ici de l'artifice dont le démon se sert pour perdre les âmes, et de la bonté et de la conduite dont Notre-Seigneur use pour les regagner, afin que mon exemple serve à faire éviter les périls dans lesquels je suis tombée. Sur quoi je les conjure, par l'amour qu'elles doivent avoir pour ce divin Sauveur et par celui qu'il leur porte, de prendre garde principalement à fuir les occasions : car, lorsqu'on s'y engage, quel sujet n'y a-t-il point de trembler, ayant tant d'ennemis à combattre, et si peu de force pour nous défendre !

Je voudrais pouvoir bien représenter la servitude où mon âme se trouvait alors réduite. Je connaissais assez qu'elle était captive : mais je ne comprenais pas en quoi, et j'avais peine à croire que ce que mes confesseurs ne considéraient que comme des fautes légères fût un aussi grand mal qu'il me semblait être. L'un d'eux, à qui je dis le scrupule que cela me donnait, me répondit qu'encore que je fusse dans une haute

contemplation, de semblables occasions et entretiens ne m'étaient point préjudiciables. Ceci m'arriva sur la fin, lorsque, avec l'assistance de Dieu, je prenais davantage de soin d'éviter les grands périls, mais je ne fuyais pas encore entièrement les occasions.

Comme mes confesseurs me voyaient dans de si bons désirs et que je m'occupais à l'oraison, ils s'imaginaient que je faisais beaucoup ; mais je sentais bien dans le fond de mon cœur que je n'en faisais pas assez pour répondre aux obligations que j'avais à Dieu. Je ne saurais maintenant penser, sans un extrême regret, à tant de fautes que cela me fit commettre, et au peu de secours que l'on me donnait pour les éviter, n'en recevant que de Dieu seul. Car ceux qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour me faire connaître mes manquements me donnaient au contraire la liberté de continuer, en me disant que ces satisfactions et ces divertissements auxquels j'aurais dû renoncer étaient permis.

J'avais une telle affection pour les prédications, que je n'aurais pu en être privée sans en ressentir beaucoup de peine ; et je ne pouvais entendre bien prêcher sans concevoir une grande amitié pour le prédicateur, quoique je ne susse d'où cela venait. Il n'y avait point de sermon qui ne me parût bon, encore que je visse les autres en porter un jugement tout contraire ; mais lorsqu'en effet il était bon, ce m'était un plaisir sensible ; et, depuis que j'ai commencé à faire oraison, je ne me suis jamais lassée de parler ni d'entendre parler de Dieu. Que si, d'un côté, les prédications me donnaient tant de consolation, elles ne m'affligeaient pas peu de l'autre, parce qu'elles me faisaient connaître combien j'étais éloignée d'être telle que je devais. Je priais Dieu de m'assister ; mais il me semble que je commettais une grande faute, en ce que, au lieu de mettre toute ma confiance en lui seul, j'en avais encore en moi-même. Je cherchais des remèdes à mes maux et me tourmentais assez ; mais je ne considérais pas que tous mes efforts seraient inutiles, si je ne renonçais entièrement à cette confiance que j'avais en moi pour n'avoir recours qu'à lui seul. Mon âme désirait vivre, et je voyais bien que ce n'était pas vivre que de combattre ainsi sans cesse contre une espèce de mort. Mais il n'y avait personne qui me pût donner cette vie après laquelle je soupirais ; je ne pouvais moi-même me la donner, et Dieu, de qui seul je pouvais la recevoir, me la refusait avec justice, puisqu'après m'avoir fait la grâce de me ramener tant de fois à lui, je l'avais toujours abandonné.

CHAPITRE IX.

Impression qu'une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tirait de se représenter qu'elle l'accompagnait dans sa solitude, et de la lecture des confessions de saint Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations.

Dans un état si déplorable, mon âme se trouvait lasse et abattue, et

je cherchais inutilement du repos dans mes mauvaises habitudes. Entrant un jour dans l'oratoire, j'y vis une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies, que l'on avait empruntée pour une fête qui se faisait dans notre maison. Cette image était si dévote et représentait si vivement ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, que je me sentis pénétrée de l'impression qu'elle fit en moi par la douleur d'avoir si mal reconnu tant de souffrances endurées par mon Sauveur pour notre salut. Mon cœur semblait se vouloir fendre ; et alors, toute fondante en larmes, et prosternée contre terre, je priai ce divin Sauveur de me fortifier de telle sorte, qu'à commencer dès ce moment je ne l'offensasse jamais.

J'avais une dévotion particulière pour sainte Madeleine, et pensais souvent à sa conversion, principalement lorsque je communiais, parce qu'étant assurée que j'avais Notre-Seigneur au-dedans de moi, je me jetais comme elle à ses pieds, dans la croyance qu'il serait touché de mes larmes. Mais je ne savais ce que je faisais ; car c'était beaucoup qu'il souffrit que je les répandisse, puisque le sentiment qui les tirait de mes yeux s'effaçait si tôt de mon cœur. Je me recommandais à cette glorieuse sainte pour obtenir de Dieu, par son intercession, qu'il me pardonnât.

Il me paraît que rien ne m'avait encore tant servi que la vue de cette image dont je viens de parler, parce que je commençais à beaucoup me défier de moi-même, et à mettre toute ma confiance en Dieu. Il me semble que je lui dis alors que je ne partirais point de là jusqu'à ce qu'il lui eût plu d'exaucer ma prière ; et je crois qu'elle me fut très-utile, ayant été, depuis ce jour, beaucoup meilleure qu' auparavant.

Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement, ma manière d'oraison était de me représenter Jésus-Christ au-dedans de moi, et de le considérer dans les lieux où il était le plus seul et où il souffrait davantage, parce qu'il me semblait qu'en cet état il était encore plus touché des prières de ceux qui, comme moi, avaient tant besoin de son assistance. J'avais beaucoup de ces simplicités, et ne me trouvais nulle part si bien que quand je l'accompagnais en esprit dans le jardin des Oliviers, et me représentais cette incroyable souffrance qui lui fit, dans son agonie, arroser la terre de son sang. Je désirais ardemment de l'essuyer ; mais la vue du grand nombre de mes péchés m'empêchait d'oser l'entreprendre. Je demeurais là aussi longtemps que mes pensées n'étaient point troublées par ces autres pensées qui me donnaient tant de peine. Durant plusieurs années et avant même que d'être religieuse, orsque je me recommandais à Dieu avant de m'endormir, je pensais toujours un peu à cette oraison de Jésus-Christ dans le jardin, parce que l'on m'avait dit que l'on pouvait gagner par là plusieurs indulgences. Je suis persuadée que cela me servit beaucoup, à cause que je commençai, par ce moyen, à faire oraison sans savoir que je la faisais ; et j'y

étais si accoutumée, que je n'y manquais pas plus qu'à faire le signe de la croix.

Pour revenir à la peine que j'avais dans ces méditations où l'entendement n'agit point, je dis que l'âme y perd ou y gagne beaucoup. Elle y perd en ce que l'esprit n'a rien à quoi s'attacher, et elle y gagne à cause que son amour pour Dieu est la seule chose dont elle s'occupe; mais elle ne souffre pas peu avant que d'en venir là, ci ce n'est que Dieu lui veuille donner bientôt l'oraison de quiétude, ainsi que je l'ai vu arriver à certaines personnes; et, quand on marche par ce chemin, il est bon d'avoir un livre afin de pouvoir se recueillir. La vue des campagnes, des eaux, des fleurs et autres choses semblables réveillaient aussi mon esprit, y rappelaient le souvenir de leur créateur, et le portaient à se recueillir, lors même que j'étais la plus ingrate envers Dieu, et l'offensais davantage. Mais, quant aux choses célestes et sublimes, mon entendement était si grossier, qu'il ne m'a jamais été possible de me les imaginer jusqu'à ce que le Seigneur me les ait représentées dans une autre voie.

Mon incapacité en cela était si extraordinaire, qu'à moins que de voir les objets de mes propres yeux, je ne pouvais me les imaginer, ainsi que les autres font lorsqu'ils se recueillent en eux-mêmes. Tout ce que je pouvais faire était de penser à Jésus-Christ en tant qu'homme; mais, quoi que mes lectures m'apprirent de ses divines perfections, et que je visse plusieurs de ses images, je ne pouvais me le représenter au-dedans de moi. J'étais comme un aveugle, ou comme une personne qui se trouve dans une telle obscurité, que, parlant à une autre qu'elle est très-assurée être présente, elle ne la voit point: c'est ce qui m'arrivait lorsque je pensais à Notre-Seigneur, et ce qui faisait que je prenais tant de plaisir à considérer ses images. Que ceux qui négligent de se procurer ce secours sont malheureux! c'est une marque qu'ils n'aiment point leur Sauveur; car, s'ils l'aimaient, ne prendraient-ils pas plaisir à voir son portrait, comme on en prend à voir ceux de ses amis?

AVANTAGE QUE TIRE LA SAINTE DE LA LECTURE DES CONFESSIONS DE
SAINT AUGUSTIN.

Je n'avais point lu, jusqu'alors, les Confessions de saint Augustin, et Dieu permit, par une providence particulière, qu'on me les donnât sans que j'y pensasse. J'étais fort affectionnée à ce saint, tant parce que le monastère où j'avais demeuré séculière était de son ordre, qu'à cause qu'il avait été pécheur, et que je trouvais de la consolation à penser aux saints que Dieu avait convertis à lui, après en avoir été offensé, parce que j'espérais qu'ils m'assisteraient pour obtenir de sa miséricorde de me pardonner. Mais je ne pouvais penser qu'avec beaucoup de douleur que depuis qu'il les avait une fois appelés à lui, ils n'étaient plus retombés dans les mêmes péchés, au lieu qu'il m'avait appelée tant de

fois, sans que je me fusse corrigée. Néanmoins, considérant son amour extrême pour moi, je reprenais courage, et, dans la défiance que j'ai si souvent eue de moi-même, je n'ai jamais cessé de me confier en sa miséricorde.

Je ne saurais penser sans étonnement à la dureté et à l'obstination de mon cœur, au milieu de tant de secours que je recevais de Dieu ; car, puis-je ne point craindre, lorsque je considère le peu que je pouvais sur moi-même, et que les chaînes qui me retenaient attachée m'empêchaient toujours d'exécuter la résolution de me donner entièrement à lui ?

Quand je commençai à lire les confessions de ce grand saint, je m'y vis, ce me semblait, comme dans un miroir, qui me représentait à moi-même telle que j'étais : je me recommandai extrêmement à lui, et lorsque j'arrivai à sa conversion, et que j'y lus les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans ce jardin, mon cœur en fut si vivement pénétré, qu'elles y firent la même impression que si Notre-Seigneur me les eût dites à moi-même. Je demurai durant longtemps toute fondante en larmes, et dans une douleur très-sensible. Car, que ne souffre point une âme lorsqu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même comme il lui plaît ! et j'admire à cette heure comment je pouvais vivre dans un tel tourment. « Je ne saurais trop vous louer, mon Dieu, de ce que vous » me donnâtes alors comme une nouvelle vie, en me tirant de cet état, » que l'on pouvait comparer à une mort, et à une mort très-redoutable. » Il m'a paru que depuis ce jour votre divine majesté m'a extrêmement fortifiée, et je ne saurais douter qu'elle n'ait entendu mes » cris, et n'ait été touchée de compassion de me voir répandre tant de » larmes. »

Je commençai à me plaire encore davantage dans une sainte retraite avec Dieu, et à éviter les occasions qui pouvaient m'en distraire, parce que j'éprouvais que je ne les avais pas plus tôt quittées, que je m'occupais de mon amour pour son éternelle majesté ; car je sentais bien que je l'aimais, mais je ne comprenais pas, comme j'ai fait depuis, en quoi consiste cet amour, quand il est véritable, et à peine me disposais-je à le servir, qu'il me favorisait de ses grâces. Il semblait qu'il me convînt à vouloir bien recevoir les faveurs que les autres tâchent, avec grand travail, d'obtenir de sa bonté ; et, dans ces dernières années, il me faisait déjà goûter ces délices surnaturelles, qui sont des effets de son amour. Je n'ai jamais eu la hardiesse de les lui demander, ni cette tendresse que l'on recherche dans la dévotion ; mais je le priais seulement de me faire la grâce de ne le point offenser, et de me pardonner mes péchés. J'en connaissais trop la grandeur pour oser désirer de recevoir des faveurs, et je voyais bien que sa bonté me faisait une assez grande miséricorde de me souffrir en sa présence, et même de m'y attirer, n'y pouvant aller de moi-même. Il ne me souvient pas de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois que mon âme était dans une extrême sèche-

resse, et je n'y eus pas plus tôt fait réflexion, que ma confusion et ma douleur de me voir si peu humble me procurèrent ce que j'avais eu la hardiesse de demander. Je n'ignorais pas que cela est permis ; mais j'étais persuadée que ce n'est qu'à ceux qui s'en sont rendus dignes par une véritable piété, qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu, et qui sont résolus et préparés à faire toutes sortes de bonnes œuvres. Il me semblait que mes larmes étaient seulement des larmes de femme inutiles et sans effet, puisqu'elles ne m'obtenaient pas ce que je désirais. Je crois néanmoins qu'elles m'ont servi, et particulièrement depuis ces deux rencontres dont j'ai parlé, dans lesquelles je souffris tant, puisque je commençai à m'appliquer davantage à l'oraison, et à perdre moins de temps dans les choses qui pouvaient me nuire. Je n'y renonçais pas toutefois entièrement ; mais Dieu, qui m'aidait à m'en retirer, et n'attendait pour cela que de m'y voir en quelque sorte disposée, me fit, comme on le verra dans la suite, de nouvelles grâces, qu'il n'a accoutumé d'accorder qu'à ceux qui sont dans une grande pureté de conscience.

CHAPITRE X.

Manière dont la Sainte était persuadée de la présence de Jésus-Christ dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des grâces dont Dieu nous favorise.

DE L'ORAISON.

Je me trouvais quelquefois dans l'état que je viens de dire ; mais cela passait promptement, et il commençait de la manière que je vais le rapporter. En me représentant ainsi Jésus-Christ, ainsi que je l'ai dit, comme si j'eusse été auprès de lui, et d'autres fois en lisant, je me trouvais tout d'un coup si persuadée qu'il était présent, qu'il m'était impossible de douter qu'il ne fût dans moi, ou que je ne fusse entièrement comme abîmée en lui, ce qui n'était point par cette manière de vision que je crois que l'on appelle théologie mystique. L'âme, en cet état, se trouve tellement suspendue, qu'elle pense être hors d'elle-même. La volonté aime ; la mémoire me paraît comme perdue, et l'entendement n'agit point (1), mais il ne me semble pas qu'il se perde, il est seulement épouvanté de la grandeur de ce qu'il voit, parce que Dieu prend plaisir à lui faire connaître qu'il ne comprend rien à une chose si extraordinaire.

J'avais auparavant presque toujours ressenti une tendresse que Dieu donne, à laquelle il me semble que nous pouvons contribuer en quel-

(1) La Sainte dit que l'entendement n'agit point, parce qu'il ne raisonne point, ni ne fait point de réflexion, tant il est occupé de la grandeur de ce qu'il voit. Mais il est vrai néanmoins qu'il ne laisse pas d'agir, puisqu'il considère ce qui se présente à lui, et connaît qu'il ne le saurait comprendre. Ainsi, quand la Sainte dit qu'il n'agit point, cela signifie qu'il ne raisonne point, mais qu'il est épouvanté de cette merveille, qui est si extraordinaire, que tout ce qu'il en connaît, c'est qu'il lui est impossible de la comprendre entièrement.

que chose. C'est une consolation qui n'est ni toute sensible, ni toute spirituelle, mais qui, telle qu'elle est, vient de Dieu. Il me semble, comme je l'ai dit, que nous pouvons y contribuer beaucoup, en considérant notre bassesse, notre ingratitude envers Dieu, les obligations infinies que nous lui avons, ce qu'il a souffert pour nous dans toute sa vie, et les extrêmes douleurs de sa passion, comme aussi, en nous représentant avec joie les merveilles de ses ouvrages, son infinie grandeur, l'amour qu'il nous porte, et tant d'autres choses qui s'offrent à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer dans son service, lorsqu'ils n'y font point de réflexion. Que si quelque mouvement d'amour se joint à ces considérations, l'âme se réjouit, le cœur s'attendrit et les larmes coulent d'elles-mêmes. Il paraît d'autres fois que nous les tirons de nos yeux comme par force, et qu'en d'autres rencontres Notre-Seigneur nous les fait répandre sans que nous puissions les retenir. On dirait que, par une aussi grande faveur que celle qu'il nous fait de n'avoir pour objet de nos larmes que sa suprême majesté, il veut comme nous payer du soin que nous prenons de nous occuper si saintement. Ainsi, je n'ai garde de m'étonner de l'extrême consolation que l'âme en reçoit, puisqu'elle ne saurait trop s'en consoler et s'en réjouir.

Il me paraît, dans ce moment, que ces consolations et ces joies qui se rencontrent dans l'oraison peuvent se comparer à celles des bienheureux ; car Dieu ne faisant voir à chacun d'eux qu'une félicité proportionnée à leurs mérites, ils sont tous parfaitement contents, quoi qu'il y ait encore plus de différence entre les divers états de gloire qui se trouvent dans le ciel qu'il n'y en a entre les consolations spirituelles dont on jouit sur la terre. Lorsqu'ici-bas Dieu commence à faire à une âme la faveur dont je viens de parler, elle se tient si récompensée des services qu'elle lui a rendus, qu'elle croit n'avoir plus rien à désirer, et certes c'est avec raison, puisque les travaux du monde seraient trop bien payés par une seule de ses larmes. Car quel bonheur n'est-ce point de recevoir ce témoignage que nous sommes agréables à Dieu ? Ainsi ceux qui en viennent là ne sauraient trop reconnaître combien ils lui sont redevables, ni trop lui en rendre grâces, puisque c'est une marque qu'il les appelle à son service, et qu'il les choisit pour leur donner part à son royaume, s'ils ne retournent point en arrière.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Il faut bien se garder de certaine fausse-humilité dont je parlerai, telle que celle de s'imaginer qu'il y aurait de la vanité à demeurer d'accord des grâces que Dieu nous fait. Nous devons reconnaître que nous les tenons de sa seule libéralité sans les avoir méritées, et que nous ne saurions trop l'en remercier. Autrement, comment pourrions-nous nous exciter à l'aimer, si nous ignorions les obligations que nous lui avons ? Car qui peut douter que plus nous connaissons combien nous sommes

pauvres par nous-mêmes, et riches par la magnificence dont il plaît à Dieu d'user envers nous, et plus nous entrerons dans une solide et véritable humilité? Cette autre manière d'agir n'est propre qu'à nous jeter dans le découragement, en nous persuadant que nous sommes indignes et incapables de recevoir de grandes faveurs de Dieu. Quand il lui plaît de nous les faire, nous pouvons bien appréhender que ce nous soit un sujet de vanité; mais alors nous devons croire que Dieu ajoutera à cette grâce celle de nous donner la force de résister aux artifices du démon, pourvu qu'il voie que nous agissons si sincèrement, que notre seul désir est de lui plaire, et non pas aux hommes. Et qui doute que plus nous nous souvenons des bienfaits que nous avons reçus de quelqu'un, plus nous l'aimons? Si donc non seulement il nous est permis, mais il nous est très-avantageux de nous représenter sans cesse que nous sommes redevables à Dieu de notre être; qu'il nous a tirés du néant; qu'il nous conserve la vie après nous l'avoir donnée; qu'il n'y a point de travaux qu'il n'ait endurés pour chacun de nous, et même la mort, et qu'avant que nous fussions nés, il avait résolu de souffrir: pourquoi me sera-t-il défendu de considérer toujours qu'au lieu que j'employais mon temps à parler de choses vaines, il me fait la grâce de ne trouver maintenant du plaisir qu'à parler de lui? Cette grâce est si grande, que nous ne saurions nous souvenir de l'avoir reçue, et de la posséder, sans nous trouver nonseulement conviés, mais contraints d'aimer Dieu, en quoi consiste tout le bien de l'oraison, fondée sur l'humilité.

Que sera-ce donc quand une âme verra qu'elle a reçu d'autres grâces encore plus grandes, telles que sont celles que Dieu fait à quelques-uns de ses serviteurs, de mépriser le monde et eux-mêmes? Il est évident que ces personnes si favorisées de lui se reconnaissent beaucoup plus obligées à le servir que celles qui sont aussi pauvres, aussi imparfaites et aussi indignes que je le suis. La première et la moindre de ces grâces devait être plus que suffisante pour me contenter, et il a plu néanmoins à son infinie bonté de m'en accorder d'autres, que je n'aurais osé espérer. Ceux à qui cela arrive doivent plus que jamais s'efforcer de le servir, afin de ne pas être indignes de ses faveurs, puisqu'il ne les accorde qu'à cette condition. Que s'ils y manquent, il les retire, et ils tombent d'un état si heureux et si élevé dans un état encore pire que celui où ils étaient auparavant, et sa majesté donnera ces mêmes grâces à d'autres, qui en feront un meilleur usage pour eux-mêmes et pour autrui. Comment d'ailleurs voudrait-on que celui qui ignore qu'il est riche fit de grandes libéralités d'un bien qu'il ne sait pas qu'il possède? Nous sommes si faibles par nous-mêmes, qu'il me paraît impossible que nous ayons le courage d'entreprendre de grandes choses, si nous ne sentons que Dieu nous assiste. Car comment cette violente inclination, qui nous porte toujours vers la terre, nous permettrait-elle de nous détacher, et d'avoir même du dégoût et du mépris de tout ce qui est ici-bas, si nous ne goûtions déjà quelque chose du bonheur dont on jouit dans le ciel?

Ce n'est que par ces faveurs que Notre-Seigneur nous redonne la force que nous avons perdue par nos péchés; et ainsi, à moins que d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une vive foi, pourrions-nous nous réjouir d'être méprisés de tout le monde, et aspirer à ces grandes vertus qui peuvent nous rendre parfaits? Nous ne regardons que le présent, notre foi est comme morte, et ses faveurs la réveillent et l'augmentent. Comme je suis très-imparfaite, je juge des autres par moi-même; mais il se peut faire que la lumière de la foi leur suffise pour entreprendre de grandes choses. Quant à moi, qui suis si misérable, j'avais besoin de cette assistance et de ce secours.

Je laisse à ces personnes plus parfaites que je ne suis à dire ce qui se passe en elles-mêmes, et je me contente, pour obéir à celui qui me l'a ordonné, de rapporter ce que j'ai éprouvé. Il en connaîtra mieux les défauts que moi; et s'il se trouve que je me trompe, il n'aura qu'à jeter ce papier au feu. Je le prie seulement, au nom de Dieu, ainsi que tous mes confesseurs, de publier ce que j'ai dit de mes péchés; et s'ils jugent à propos d'user, même de mon vivant, de cette liberté que je leur donne, afin que je ne trompe pas davantage ceux qui ont bonne opinion de moi, j'en aurai beaucoup de joie. Mais quant à ce que j'écrirai dans la suite, je ne leur donne pas cette même liberté; et s'ils le montrent à quelqu'un, je les conjure, aussi au nom de Dieu, de ne leur point dire en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. C'est pour cette raison que je ne me nomme point, ni ne nomme point les autres; et je me contente de rapporter, le mieux que je puis, ce que j'ai à dire, sans me faire connaître. Que s'il y a quelque chose de bon, il suffira, pour l'autoriser, que des personnes savantes et vertueuses l'approuvent, et on le devra entièrement attribuer à Dieu, qui m'aura fait la grâce d'y réussir, puisque je n'y aurai point eu de part, et qu'étant si ignorante et si imparfaite, je n'ai été assistée en cela de qui que ce soit. Il n'y a que ceux qui m'y ont engagée par l'obéissance que je leur dois, et qui sont maintenant absents, qui sachent que j'y travaille; et je le fais avec peine et comme à la dérobée, parce que cela m'empêche de filer, et que je suis dans une maison pauvre, où je n'ai pas peu d'affaires. Si Dieu m'avait donné plus d'esprit et plus de mémoire, je pourrais me servir de ce que j'ai entendu dire et de ce que j'ai lu; mais ma capacité est si petite, que s'il se rencontre quelque chose de bon dans cet écrit, Notre-Seigneur me l'aura inspiré pour en tirer quelque bien; et au contraire tout ce qui s'y trouvera de mauvais étant entièrement de moi, je vous prie, mon père, de le retrancher. Il serait, dans l'un et dans l'autre cas, inutile de me nommer, puisqu'il est certain que l'on ne doit point, durant la vie d'une personne, publier ce qu'il y a de bon en elle, et que l'on ne pourrait, après ma mort, dire du bien de moi, sans rendre inutile ce que j'aurais écrit de bon, lorsque l'on verrait que c'est l'ouvrage d'une personne si defectueuse et si méprisable. Dans la confiance que j'ai que vous et ceux qui doivent voir ce papier m'accorderez cette grâce que je

vous demande si instamment, au nom de Dieu, j'écrirai avec liberté, au lieu que je ne pourrais autrement le faire sans un grand scrupule, excepté pour ce qui regarde mes péchés ; car en cela je n'en ai point, et, quant au reste, il me suffit d'être femme, et une femme très-imparfaite, pour n'avoir pas les ailes assez fortes pour m'élever davantage. Ainsi, excepté ce qui regarde simplement la relation de ma vie, le reste sera, s'il vous plaît, sur votre compte, et ce sera à vous à vous en charger, puisque vous m'avez tant pressée d'écrire quelque chose des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Que si ce que j'en dirai se trouve conforme à la vérité de notre sainte foi catholique, vous pourrez vous en servir comme vous le jugerez à propos ; et s'il y est contraire, vous n'aurez, s'il vous plaît, qu'à le brûler à l'heure même pour me détromper, afin que le démon ne tire pas de l'avantage de ce qui m'avait paru m'être avantageux. Car Notre-Seigneur sait, comme je le dirai dans la suite, que j'ai toujours fait ce que j'ai pu pour trouver quelqu'un qui fût capable de m'empêcher, par ses avis, de tomber dans les fautes que mon peu de lumière pouvait me faire commettre.

Quelque désir que j'aie de rendre intelligible ce que je dirai de l'oraison, il paraîtra sans doute bien obscur à ceux qui ne la pratiquent pas. Je parlerai des obstacles et des dangers qui se rencontrent dans ce chemin, selon que je l'ai appris par ma propre expérience, et par une longue communication avec des personnes fort savantes et fort spirituelles, qui croient que Dieu m'a donné autant de connaissance depuis vingt-sept ans que je marche dans cette voie, quoique j'y aie bronché plusieurs fois, qu'il en a donné à d'autres en trente-sept ou quarante-sept ans qu'ils y ont aussi marché, en pratiquant toujours la pénitence et la vertu.

Que Notre-Seigneur soit béni à jamais, et qu'il se serve de moi comme il lui plaira. Il m'est témoin que je ne prétends autre chose dans tout ce que je rapporterai, sinon qu'il tourne à sa gloire, et que ce lui en soit une de voir qu'il lui a plu de changer en un jardin de fleurs odoriférantes un fumier aussi infect que je suis. Je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre que j'arrache ces fleurs, pour retourner au même état que j'étais, et je vous conjure en son nom, mon père, de lui demander pour moi cette grâce, puisque vous me connaissez mieux que vous ne me permettez de me faire connaître aux autres.

CHAPITRE XI.

L'oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu ; mais souvent, lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout, il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison doit s'imaginer que son âme est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison, dont la première est comme tirer de l'eau d'un puits avec grande peine ; la seconde, d'en tirer avec une machine ; la troisième, d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles ; la quatrième, de le voir arroser par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison, qui est la mentale, et dit qu'il faut bien se garder

de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent, et de quelle manière on doit alors se conduire.

DE L'ORAISON ET DE L'AMOUR DE DIEU.

J'ai donc à parler maintenant de ceux qui commencent à devenir heureusement esclaves de l'amour de Dieu; car l'oraison n'est autre chose, à mon avis, que le chemin par lequel nous nous engageons à dépendre, absolument comme des esclaves, de la volonté de celui qui nous a témoigné tant d'amour. Cette qualité d'esclave est si relevée et si glorieuse, que je ne saurais y penser sans une joie extraordinaire, et nous n'avons pas plus tôt commencé de marcher avec courage dans un si heureux chemin, que nous bannissons de notre esprit la crainte servile. « Dieu de mon cœur, que je regarde comme mon unique et souverain bien, pourquoi ne voulez-vous pas que, lorsqu'une âme se résout à vous aimer, et qu'afin de ne s'occuper que de vous, elle fait ce qu'elle peut pour abandonner tout le reste, elle n'ait pas aussitôt la joie de s'élever jusqu'à ce parfait amour qui vous est dû? Mais que dis-je, Seigneur, c'est de nous-mêmes, et non pas de vous que nous avons en cela sujet de nous plaindre, puisque ce n'est que par notre faute que nous différons à jouir pleinement de votre amour, qui est la source de tous les biens imaginables. »

Nous sommes si lents à nous donner entièrement à Dieu, et un bonheur si précieux ne se peut et ne se doit acheter qu'avec tant de peine; qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que nous soyons longtemps à l'acquiescer. Je sais bien qu'il n'y a point de prix sur la terre; mais je ne laisse pas d'être persuadée que si nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous détacher de toutes les choses d'ici-bas, et porter tous nos désirs vers le ciel, ainsi qu'ont fait quelques saints, sans remettre d'un jour à un autre, nous pourrions espérer que Dieu nous accorderait bientôt une si grande faveur. Mais lorsque nous nous imaginons que nous nous donnons entièrement à lui, il se trouve que ce n'est que l'intérêt et les fruits que nous lui offrons, et que nous retenons en effet le principal et le fonds. Après avoir fait profession de pauvreté, ce qui est sans doute d'un grand mérite, nous nous rengageons souvent dans des soins temporels, et particulièrement dans celui d'acquiescer des amis, afin qu'il ne nous manque rien pour le nécessaire, et même pour le superflu. Ainsi, nous rentrons dans de plus grandes inquiétudes, et nous nous mettons peut-être dans un plus grand péril que lorsque nous avions dans le monde la disposition de notre bien.

Nous croyons de même avoir renoncé à l'honneur du siècle en nous faisant religieuse, ou en commençant à mener une vie spirituelle, dans le désir d'arriver à la perfection. Mais, pour peu que l'on touche à ce qui regarde cet honneur, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu; nous voulons, pour le reprendre, le lui arracher des mains, nous voulons disposer comme auparavant de notre volonté, après l'avoir rendu le maître; et nous en usons ainsi dans tout le reste.

C'est une plaisante manière de prétendre acquérir l'amour de Dieu, de le posséder pleinement, et d'avoir de grandes consolations spirituelles, en même temps que nous demeurons toujours dans nos anciennes habitudes, que nous n'exécutons point nos bons desseins, et que nous ne nous élevons point au-dessus des affections de la terre. Quel rapport y a-t-il entre des choses si opposées ? et ne sont-elles pas absolument incompatibles ? Comme nous ne nous donnons pas tout d'un coup à Dieu, il ne nous enrichit pas aussi tout d'un coup par le don d'un trésor si précieux ; et nous devons nous estimer trop heureux s'il lui plaît de nous en gratifier peu à peu, quand même il nous en coûterait tous les travaux que l'on peut souffrir en cette vie. C'est une assez grande miséricorde qu'il fait à une âme lorsqu'il lui donne le courage de se résoudre à travailler de tout son pouvoir pour acquérir un tel bien, puisque si elle persévère, il la rendra, avec le temps, capable de l'obtenir. Mais il est besoin qu'il lui donne ce courage, et un courage tout extraordinaire, pour ne point tourner la tête en arrière, parce que le diable ne manquera pas de lui tendre plusieurs pièges pour l'empêcher d'entrer dans ce chemin, à cause qu'il sait que, non seulement elle lui échapperait des mains, mais qu'elle lui ferait perdre plusieurs autres âmes. Car je suis persuadée que celui qui commence de courir dans cette sainte carrière, et fait tout ses efforts pour arriver, avec l'assistance de Dieu, au comble de la perfection, n'ira pas seul dans le ciel ; mais que Dieu lui donnera, comme à un vaillant capitaine, des soldats qui marcheront sous sa conduite.

Je traiterai maintenant de la manière dont on doit commencer pour réussir dans une telle entreprise, et remettrai à parler ensuite de ce que j'avais commencé à dire de la théologie mystique ; c'est ainsi, ce me semble, qu'on la nomme. Le grand travail est dans ce commencement, quoique Dieu l'adoucisse par son assistance ; car, dans les autres degrés d'oraison il y a plus de consolation que de peine, bien qu'il n'y en ait aucun qui ne soit accompagné de croix, mais fort différentes. Ceux qui veulent suivre Jésus-Christ ne sauraient, sans s'égarer, prendre un autre chemin que celui qu'il a tenu, et peut-on se plaindre de ces heureux travaux dont on est si libéralement récompensé, même dès cette vie ?

Étant femme, et ne voulant écrire que tout simplement pour satisfaire à ce que l'on m'a ordonné, je désirerais pouvoir m'exempter d'user de comparaisons ; mais il est si difficile aux personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moyen pour m'en démêler ; et si je rencontre mal, comme cela arrivera le plus souvent, mon ignorance vous sera, mon père, un petit sujet de récréation.

QUATRE MANIÈRES D'ORAISON.

Je crois avoir lu ou entendu dire cette comparaison, sans savoir ni où

je l'ai lue, ni de qui je l'ai entendue, ni à quel propos, tant j'ai mauvaise mémoire, et elle me paraît assez propre pour m'expliquer. Je dis donc que celui qui commence doit s'imaginer qu'il entreprend de faire, dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, dont il faut que ce soit Notre-Seigneur lui-même qui arrache ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes en leur place; et il peut croire que cela est fait quand, après s'être résolu de pratiquer l'oraison, il s'y exerce, et qu'à l'imitation des bons jardiniers, il cultive et arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître et produire des fleurs, dont la bonne odeur invite sa divine majesté à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs qui ne sont autres que les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.

Il faut maintenant voir de quelle sorte on peut arroser ce jardin; comment on doit y travailler; considérer si ce travail n'excédera point le profit que l'on en tirera, et combien de temps il doit durer. Il me semble que cet arrosage peut se faire en quatre manières. Ou en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ou en tirant avec une machine et une roue, comme j'ai fait quelquefois, ce qui n'est pas si pénible et fournit davantage d'eau; ou en la tirant d'un ruisseau par des rigoles, ce qui est d'un moindre travail, et arrose néanmoins tout le jardin; ou enfin, par une abondante et douce pluie que Dieu fait tomber du ciel, ce qui est incomparablement meilleur que tout le reste, et ne donne aucune peine au jardinier.

Ces quatre manières d'arroser un jardin pour l'empêcher de périr, étant appliquées à mon sujet, pourront faire connaître en quelque sorte les quatre manières d'oraison dont Dieu, par son infinie bonté, m'a quelquefois favorisée. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grâce de m'expliquer si bien, que ce que je dirai serve à l'un de ceux qui m'ont ordonné d'écrire ceci, et à qui il a fait faire en quatre mois plus de chemin dans ce saint exercice que je n'en ai fait en dix-sept ans. Aussi s'y est-il mieux préparé que je n'avais fait, et il arrose par ce moyen, sans grand travail, ce jardin en toutes ces quatre manières, quoique dans la dernière cette eau céleste ne lui soit donnée encore que goutte à goutte; mais de la manière dont il marche, je ne doute point qu'il ne la reçoive bientôt en telle abondance, qu'il pourra, avec l'assistance de Dieu, s'y plonger entièrement. Que si les termes dont je me sers pour m'expliquer lui paraissent extravagants, je serai bien aise qu'il s'en amuse.

DE L'ORAISON MENTALE.

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumées à suivre l'égarement de leurs sens, lorsqu'ils veulent faire oraison. Il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire,

et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits, aussi bien que les imparfaits doivent en user ainsi, mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés est un repentir véritable, accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu, et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application lasse l'esprit.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer de l'eau du puits; et Dieu veuille que nous y en trouvions! Mais au moins il ne tient pas à nous, puisque nous tâchons à en tirer, et que nous faisons ce que nous pouvons pour arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon, que, lorsque pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont peut-être fort avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec, dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour en tirer de l'eau, il nourrit les fleurs sans eau et fait croître nos vertus. J'entends par cette eau nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

Mais que fera celui qui ne trouvera dans ce travail, durant plusieurs jours, que sécheresse et que dégoût de voir que, quelques efforts qu'il fasse, et encore qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au Seigneur de ce jardin, qu'il s'est donné tant de peine, et qu'il l'aurait prise inutilement s'il ne se rendait digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère? Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer les bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier? Il se consolera, il se réjouira, et regardera comme une très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction particulière. Il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter cette croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas l'établissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi, quand même cette sécheresse durerait toujours, il doit la considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible. On ne peut rien perdre avec un si bon maître; et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'on lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point; mais qu'il se souvienn

que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sais qu'elles sont toujours récompensées; et ainsi je considérais comme une grande faveur que Dieu me faisait, lorsque je pouvais tirer quelques gouttes d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter que pour supporter plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde; mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure de consolation qu'il m'a donnée depuis dans l'oraison m'a payée de tout ce que j'y avais souffert durant si longtemps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines, et plusieurs autres tentations, arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et connaître s'ils pourront se résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous honorer dans la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer.

« Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme, lorsque vous connaissez qu'elle est à vous, qu'elle s'abandonne entièrement à votre volonté, qu'elle est résolue de vous suivre partout jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, de vous aller à porter cette croix, et enfin de ne vous abandonner jamais? »

Ceux qui se sentent être dans cette résolution, et avoir ainsi renoncé à tous les sentiments de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre. Car qui peut affliger ceux qui sont déjà dans un état si élevé, que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu? Le plus difficile est fait alors. Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa divine majesté; confiez-vous en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime; et gardez-vous bien d'entrer dans cette pensée : pourquoi donne-t-il à d'autres, en si peu de jours, tant de dévotion, et ne me la donne pas en tant d'années? Croyons que c'est pour notre plus grand bien; et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira. Il nous fait assez de grâces de nous permettre de travailler dans son jardin, et d'y être auprès de lui, comme nous ne saurions n'y point être, puisqu'il y est toujours. S'il veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau, que nous importe?

« Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne permettiez pas que je vous offense, et que je renonce à la vertu, si vous m'en avez donné quelqu'une dont je ne suis redevable qu'à

« vous seul. Je désire souffrir puisque vous avez souffert; je souhaite
« que votre volonté soit accomplie en moi, en toutes les manières que
« vous l'aurez agréable; et ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'un
« trésor d'un aussi grand prix que votre amour enrichisse ceux qui ne
« vous servent que pour en recevoir des consolations. »

Il est essentiel de remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable. Car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire, parce qu'elles nous consolent; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice et à pratiquer l'humilité. Autrement, il me semble que ce serait vouloir toujours recevoir et ne jamais rien donner.

Pour des femmes faibles comme moi, je crois qu'il est bon que Dieu les favorise par des consolations telles que j'en reçois maintenant de sa divine majesté, afin de leur donner la force de supporter les travaux qu'il lui plaît de leur envoyer, ainsi que j'en ai eu assez; mais je ne saurais souffrir que des hommes savants, de grand esprit, et qui font profession de servir Dieu, fassent tant de cas de ces douceurs qui se trouvent dans la dévotion, et se plaignent de ne les point avoir. Je ne dis pas que, s'il plaît à Dieu de les leur donner, ils ne les reçoivent avec joie, parce que c'est une marque qu'il juge qu'elles peuvent leur être avantageuses; je dis seulement que, s'ils ne les ont pas, ils ne s'en mettent point en peine, mais qu'ils croient qu'elles ne leur sont point nécessaires, puisque Notre-Seigneur ne les leur accorde pas; qu'ils demeurent tranquilles, et qu'ils considèrent l'inquiétude et le trouble d'esprit comme une faute et une imperfection qui ne convient qu'à des âmes lâches, ainsi que je l'ai vu et éprouvé.

Je ne dis pas tant ceci pour ceux qui commencent, quoiqu'il leur importe beaucoup d'entrer dans ce chemin avec cette résolution et cette liberté d'esprit, que je le dis pour ce grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à marcher, n'avancent point; et je crois que l'on doit principalement en attribuer la cause à ce qu'ils ne se sont pas d'abord fortement résolus d'embrasser la croix. Aussitôt que leur entendement cesse d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien et s'affilient, quoique ce soit peut-être alors que leur volonté se fortifie, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ce qu'ils considèrent comme des manquements et des fautes n'en est point aux yeux de Dieu. Il connaît mieux qu'eux-mêmes leur misère, et se contente du désir qu'ils ont de penser toujours à lui et de l'aimer. C'est la seule chose qu'il demande d'eux; et ces tristesses ne servent qu'à inquiéter l'âme, et à la rendre encore plus incapable de s'avancer.

Je puis dire avec certitude, comme le sachant par diverses expériences et observations que j'en ai faites, et par les conférences que j'ai eues avec des personnes fort spirituelles, que cela vient souvent de l'indisposition du corps. Notre misère est si grande, que, tandis que notre âme est enfermée dans cette prison, elle participe à ses infirmités; le changement de temps et la révolution des humeurs font que, sans qu'il y ait de sa faute, elle ne peut faire ce qu'elle voudrait, et souffre en diverses manières. Alors, plus on veut la contraindre, plus le mal augmente; ainsi il est besoin de discernement pour connaître quand la faute procède de là, et ne pas achever d'accabler l'âme. Ces personnes doivent se considérer comme malades, changer même, durant quelques jours, l'heure de leur oraison, et passer comme elles pourront un temps si fâcheux, puisque c'est une assez grande affliction à une âme qui aime Dieu, de se voir réduite à ne pouvoir le servir comme elle le désire, à cause des infirmités que son corps lui communique, par la liaison qu'il a avec elle.

Je dis qu'il faut user de discernement, parce qu'il arrive quelquefois que c'est le démon qui cause ce mal; et qu'ainsi, comme il ne faut pas toujours quitter l'oraison, quoique l'esprit soit distrait et dans le trouble, il ne faut pas non plus toujours gêner une âme, en voulant lui faire faire plus qu'elle ne peut. Il y a des œuvres extérieures de charité, et des lectures auxquelles elle pourra s'occuper. Que si elle n'est pas même capable de cela, elle doit s'accommoder, pour l'amour de Dieu, à la faiblesse de son corps, afin de le rendre capable de servir à son tour. Il faut se divertir par de saintes conversations; et même prendre l'air des champs, si le confesseur en est d'avis. L'expérience nous apprend ce qui nous convient de plus en cela. En quelque état que l'on se trouve, on peut servir Dieu. Son joug est doux, et il importe extrêmement de ne pas contraindre et gêner l'âme, mais de la conduire avec douceur à ce qui lui est le plus utile.

Je le répète encore, et je ne saurais trop le répéter, il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes, et de ces distractions de notre esprit. Il ne saurait se délivrer de ces peines qui le gênent, et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix; mais alors Notre-Seigneur l'aidera à les porter; sa tristesse se changera en joie, et il avancera beaucoup. Autrement, n'est-il pas évident, par ce que j'ai dit, que, s'il n'y a point d'eau dans le puits, nous ne saurions y en mettre? Mais il n'y a rien que nous ne devions faire pour en tirer s'il y en a, parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu, et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

CHAPITRE XII.

La Sainte continue à parler de l'oraison mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder de prétendre à un état plus élevé, si Dieu lui-même ne nous y élève. Elle rapporte comme Dieu la rendit, en un moment, capable de faire connaître à ses confesseurs les grâces dont il la favorisait.

DE L'ORAISON MENTALE (suite).

Mon dessein, dans le précédent chapitre, où j'ai fait plusieurs digressions qui m'ont paru nécessaires, a été de montrer comment nous pouvons contribuer à acquérir cette première sorte de dévotion que j'ai dit être l'oraison mentale. Nous ne saurions nous représenter ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, sans en être touchés d'une extrême compassion; mais la douleur qu'elle excite en nous et les larmes qu'elle nous fait répandre, sont mêlées de consolations; et nous ne saurions penser à l'amour qu'il nous porte, à sa résurrection, ni à la part qu'il veut nous donner à sa gloire, sans ressentir une grande joie, qui n'est ni toute spirituelle, ni toute sensuelle, mais qui n'est pas moins louable que la peine que ces souffrances nous ont causée n'est méritoire.

Tout ce qui nous porte à la dévotion par le moyen de l'entendement est de cette sorte, et nous y avons quelque part, quoique sans l'assistance de Dieu nous ne pourrions jamais y arriver. Lorsqu'il a mis une âme en cet état, elle ne doit point aspirer plus haut; et il faut bien remarquer ceci, parce que cette prétention causerait sa perte. Elle doit seulement faire plusieurs actes qui la portent à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu, à augmenter son amour pour lui, et autres choses semblables, qui l'aident à s'avancer dans la vertu. En quoi on peut utilement se servir d'un livre qui porte pour titre : *L'art de servir Dieu*. L'âme se présentera alors Jésus-Christ, comme s'il était devant ses yeux, concevra de grands sentiments d'amour pour sa sainte humanité, lui tiendra toujours compagnie, lui parlera, l'invoquera dans ses besoins, se soulagera dans ses travaux en lui représentant ce qu'elle souffre, augmentera ses consolations en s'en réjouissant avec lui, au lieu de se porter par là à l'oublier, et n'emploiera point en tout cela de prières étudiées, mais usera seulement de paroles conformes à ses désirs et à ses besoins. C'est un excellent moyen de s'avancer en peu de temps, et je crois qu'on l'est déjà beaucoup, lorsque l'on travaille à acquérir cette précieuse présence de Dieu, à s'en servir utilement, et à s'efforcer de reconnaître, par un amour sincère pour lui, les obligations qu'on lui a.

En agissant de la sorte, on ne doit point, comme je l'ai dit, se mettre en peine de n'avoir pas de sentiments de dévotion, mais penser seulement à plaire à Dieu, qui nous donne le désir de le contenter, quoique nos œuvres ne répondent pas à ce désir. En quelque état que nous soyons, cette vue de Jésus-Christ, que nous considérons comme présent, est un moyen très-assuré pour nous avancer dans la première manière d'oraison dont j'ai parlé, passer en peu de temps dans la seconde, et ensuite dans les deux autres, sans avoir sujet d'appréhender les pièges que le diable pourrait nous tendre.

J'ai fait voir jusqu'ici ce que nous pouvons faire, à mon avis, pour

entrer dans cette première manière d'oraison. Que si, pour passer outre, et chercher ces goûts et ces consolations que Dieu donne à qui il lui plaît, on fait des efforts d'esprit, on perdra ce que l'on avait déjà, en voulant acquérir ce que l'on n'a pas. Car, ces goûts et ces consolations étant surnaturels, la recherche que l'on en fait par les voies humaines est inutile; et l'entendement cessant d'agir, l'âme demeure dénuée de tout et dans une extrême sécheresse.

Comme tout cet édifice est fondé sur l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons pratiquer cette vertu, et nous ne saurions y manquer, sans que tout l'édifice tombe par terre : car n'est-ce pas un grand orgueil de vouloir monter plus haut, au lieu de reconnaître que Dieu nous fait trop de grâces de nous permettre d'approcher de lui ?

Je n'entends pas, en disant ceci, parler des pensées que l'ont peut avoir des choses célestes, de Dieu, de son infinie grandeur et de son adorable sagesse, qui sont toutes pensées très-saintes, et que je n'ai jamais eues, en tant si incapable et si misérable, que je n'aurais pu seulement rien comprendre aux choses terrestres, si Dieu ne m'en eût fait la grâce ; mais d'autres pourraient se servir utilement de ces considérations, principalement s'ils sont savants : la science me paraissant très-avantageuse dans un tel sujet, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité. Je l'ai reconnu, depuis peu de jours, en quelques personnes doctes, qui ont fait, en fort peu de temps, un fort grand progrès dans l'oraison ; ce qui me fait extrêmement désirer qu'il y ait un grand nombre de savants, comme on le verra dans la suite.

Ce que j'ai dit, que nous ne devons point aspirer plus haut, mais attendre que Dieu nous y élève, est une manière de parler spirituelle ; et j'en laisse l'intelligence à ceux qui en ont fait l'expérience, ne pouvant m'expliquer mieux. Dans cette théologie mystique dont j'ai commencé de parler, l'entendement cesse d'agir, parce que Dieu le suspend (1),

(1) Cette suspension de l'entendement dont la Sainte parle ici, et qu'elle nomme *théologie mystique*, c'est lorsque Dieu découvre à l'âme un amas de choses surnaturelles et divines, et qu'il la remplit d'une si grande lumière, qu'elle les voit toutes distinctement d'une seule vue sans avoir besoin pour cela ni de discours, ni de raisonnements, ni de travail, l'attention qu'elle y a étant si forte, qu'elle ne peut en avoir à d'autres choses. Cette lumière ne la rend pas seulement capable de voir et d'admirer ces divins objets : elle passe jusqu'à la volonté ; elle l'enflamme et la rend toute brûlante d'amour. Ainsi, tandis que cela dure, l'entendement est si étonné et si attaché à ce qu'il voit, qu'il ne peut considérer autre chose : la volonté, comme je l'ai dit, brûle d'amour ; et la mémoire demeure sans action, parce que l'âme est si occupée de la joie qu'elle ressent, qu'elle perd le souvenir de tout le reste. Quant à ce que la Sainte dit, que cette élévation et suspension est surnaturelle, elle entend que l'âme pâtit plus alors qu'elle n'agit. À l'égard de ce qu'elle ajoute, que l'on ne doit point entreprendre de s'élever par soi-même à cet état, mais attendre que Dieu nous y élève, deux raisons le lui font dire : l'une que nous travaillerions en vain, parce que cela surpasse nos forces ; et l'autre, parce que ce serait manquer d'humilité. Ce n'est pas sans sujet qu'elle donne cet avis, pour empêcher que l'on ne tombe dans l'erreur qui se rencontre en quelques traités d'oraison, qui conseillent de suspendre entièrement la pensée, de ne se figurer quoi que ce soit, et de ne pas presque respirer ; d'où il arrive qu'on bien de s'enflammer dans la piété et l'amour de Dieu, on tombe dans la froideur et dans l'indévation.

ainsi que je le dirai plus particulièrement, s'il lui plaît de m'assister.

Je dis donc que nous ne devons pas tâcher de suspendre notre entendement, ni cesser de le faire agir, parce que nous demeurerions comme stupides, sans pouvoir arriver à ce que nous prétendrions obtenir par ce moyen. Mais, lorsque c'est Dieu qui le suspend et qui arrête ses fonctions, il lui donne des sujets de s'occuper qui le ravissent en admiration, et lui font comprendre, sans discourir et sans raisonner plus de choses, durant l'espace d'un *Credo*, que nous ne pourrions en apprendre avec notre étude en plusieurs années.

C'est une réverie que de s'imaginer qu'il dépend de nous de faire agir ou de faire cesser d'agir, comme il nous plaît, les puissances de notre âme. Je répète encore, bien qu'on ne le croie pas, qu'il n'y aurait pas en cela grande humilité; et que, s'il n'y a point de péché, c'est au moins une peine très-mal employée et qui laisse l'âme dans le dégoût, parce qu'elle se trouve comme un homme qui, s'étant déjà élancé pour sauter, et étant retenu par quelqu'un, trouve qu'il a fait un effort inutile. Que si l'on y fait attention, on connaîtra par ce dégoût, qu'il y a quelque manquement d'humilité, puisque cette excellente vertu a cela de propre, que nulle des actions dont elle est accompagnée n'en donne jamais. Je pense avoir assez fait entendre, par ce que j'ai dit, ce que je voulais éclaircir; mais ce n'est peut-être qu'à moi. Je prie Dieu de vouloir ouvrir les yeux de ceux qui le liront, par l'expérience qu'ils en feront; car, pour peu qu'ils l'éprouvent, ils n'auront point de peine à l'entendre.

Je lus beaucoup durant plusieurs années, sans rien comprendre à ce que je lisais, et je passai longtemps sans pouvoir dire un seul mot pour faire entendre aux autres ce que Dieu me faisait connaître, et j'en avais beaucoup de peine; mais sa divine majesté en donne, quand il lui plaît, l'intelligence en un moment, d'une manière qui épouvante. Je puis donc dire avec vérité, qu'encore que je communiquasse avec plusieurs personnes très-spirituelles, qui s'efforçaient de m'aider à leur faire entendre les grâces que Dieu me faisait, ma stupidité était si grande, que cela m'était entièrement inutile. Comme Notre-Seigneur a toujours voulu me servir de maître, dont je ne saurais trop le louer, ni le dire, sans en avoir de la confusion, il voulait peut-être que je n'eusse qu'à lui l'obligation de lui ouvrir l'esprit, et de me délier la langue. Ainsi, sans que je le recherchasse ni ne le lui demandasse, n'ayant été curieuse qu'en des choses vaines, et non en celles où il aurait été louable de l'être, sa divine majesté me donna sur cela, en un moment, une si claire intelligence et une si grande facilité à m'expliquer, que mes confesseurs en furent étonnés, et moi plus qu'eux, parce que je savais, mieux qu'ils ne le pouvaient savoir, quelle était mon incapacité. Il n'y a pas longtemps que j'ai reçu cette grâce, et elle fait que je ne me mets point en peine d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas, si ce n'est pour ce qui regarde ma conscience.

Je redis encore qu'il faut bien prendre garde à ne pas élever son esprit, si ce n'est pour suivre l'attrait de Dieu qui l'élève ; ce qu'il est facile de connaître. Cet avis est fort important, principalement pour les femmes, parce que le diable peut, par ses illusions, les tromper plus facilement que les hommes, quoique je tiennne pour certain que Notre-Seigneur ne permettra pas que les artifices de cet ennemi de notre salut nuisent à ceux qui s'efforcent de s'approcher humblement de sa suprême majesté ; mais qu'au contraire, ils profiteront du mal qu'il voudrait leur faire.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, à cause que, ce chemin étant le plus battu par ceux qui commencent, ces avis me paraissent fort importants. D'autres en auront sans doute beaucoup mieux écrit, et j'ai une extrême confusion d'avoir entrepris d'en parler. Que Notre-Seigneur, qui souffre et qui veut qu'une personne aussi imparfaite que je le suis se mêle de parler de choses si relevées et si divines, soit béni en tout et à jamais.

CHAPITRE XIII.

Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison, afin de se garantir des pièges que le démon leur tend pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes, et d'avoir un bon directeur.

DE L'ORAISON (suite) ; COMBIEN IL IMPORTE D'AVOIR UN BON DIRECTEUR.

Je crois devoir maintenant parler de certaines tentations qui se rencontrent lorsque l'on commence à s'exercer dans l'oraison, dont j'en ai éprouvé quelques-unes, et donner sur ce sujet, des avis qui me paraissaient nécessaires. Il faut marcher dans ce chemin avec joie et tranquillité, et c'est se tromper que de se persuader, comme font quelques-uns, que la dévotion ne s'accorde pas avec cette liberté d'esprit. Il est très-bon néanmoins de se méfier de soi-même, afin de ne point s'engager dans les occasions où l'on a accoutumé d'offenser Dieu jusqu'à ce que l'on soit extrêmement confirmé dans la vertu ; mais il se trouve très-peu de personnes qui le soient assez pour pouvoir s'empêcher de tomber, lorsqu'elles se rencontrent dans ces occasions qui sont conformes à leur naturel ; et, tandis que nous vivons, l'humilité nous oblige à ne perdre jamais le souvenir de notre faiblesse et de notre misère.

Toutefois il y a des temps et des occasions où il est permis de donner du relâche à son esprit, et une récréation qui le rende capable de retourner avec plus de vigueur à l'oraison ; ce que la discrétion, si nécessaire en toutes choses, doit régler. Il faut aussi, pour ne point laisser ralentir nos desirs, avoir une grande confiance en Dieu, et espérer que, pourvu que nous nous efforcions toujours de nous avancer, nous pourrons, avec son assistance, acquérir peu à peu la perfection où tant de saints sont arrivés par ce moyen. Car Dieu veut et prend plaisir à voir que l'on marche avec courage dans son service, pourvu que ce

courage soit accompagné d'humilité et de défiance de soi-même. Je n'ai jamais vu aucune de ces âmes généreuses demeurer en chemin, ni aucune de celles qui étaient lâches, quoiqu'elles fussent humbles, qui aient pu autant avancer en plusieurs années, que les autres faisaient en peu de temps. Je ne saurais penser sans étonnement à l'avantage qu'il y a de ne point se décourager par la grandeur de l'entreprise, à cause que l'âme prend ainsi un vol qui la mène bien loin, quoiqu'ayant, comme un petit oiseau, les ailes encore faibles, elle se lasse et soit contrainte quelquefois de se reposer.

Ces paroles de saint Paul, qui me faisaient voir que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais que nous pouvons tout avec l'assistance de Dieu, me servirent beaucoup, comme aussi ces autres de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, la force de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez*. Je me représentais souvent qu'il n'était point arrivé de mal à saint Pierre pour avoir osé entreprendre de marcher sur la mer, bien qu'il ait eu peur après s'y être engagé. Ces premières résolutions sont fort importantes, quoiqu'il faille agir alors avec grande retenue, et ne rien faire que par l'avis de son directeur ; mais il faut prendre garde à ne pas choisir pour directeur un homme qui ne nous apprenne qu'à aller, comme les crapauds, à la chasse de lézards ; et nous ne saurions trop avoir toujours l'humilité devant les yeux, pour connaître que c'est de Dieu seul que nous tenons tout ce que nous avons de force.

Sur quoi il importe de savoir quelle doit être cette humilité ; car je ne doute point que le démon ne nuise beaucoup à ceux qui s'exercent à l'oraison, et qu'il ne les empêche de s'avancer en leur donnant une fausse idée de cette vertu, pour leur faire croire qu'il y a de l'orgueil à aspirer si haut, que de vouloir imiter les saints et désirer de souffrir comme eux le martyre, parce que leurs actions sont plus admirables qu'imitables pour des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela, et je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter, et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Il y aurait sans doute de l'imprudence à une personne faible et malade de vouloir beaucoup jeûner, faire de grandes pénitences, et s'en aller dans un désert où elle ne pourrait trouver de quoi manger, ni aucun soulagement et autres choses semblables.

Mais nous devons être persuadés que nous pouvons, avec l'assistance de Dieu, nous efforcer de concevoir un grand mépris du monde, de l'honneur et des richesses ; car nous y sommes naturellement si attachés, qu'il nous semble que la terre nous doive manquer. Lorsque nous voulons tant soit peu oublier les choses corporelles pour penser aux spirituelles, nous nous imaginons aussitôt qu'il est plus facile de se recueillir quand on ne manque de rien, parce que la pensée de nos besoins nous donne de la distraction et du trouble dans l'oraison. Sur quoi j'avoue ne pouvoir souffrir que nous ayons si peu de confiance en

Dieu et tant d'amour-propre, que de semblables soins nous inquiètent. Cependant il est certain que, lorsque l'on est si peu avancé, ces bagatelles ne donnent pas moins de peine que des choses fort importantes en donneraient à ceux qui le sont beaucoup, et nous nous persuadons néanmoins d'être spirituels. Cette manière d'agir me paraît vouloir accorder et satisfaire tellement le corps et l'âme, que l'un ne perdant rien de ce qui peut le contenter, l'autre ait le bonheur de jouir de Dieu. Ce n'est pas que cela ne puisse être, si on embrasse la vertu ; mais c'est marcher à pas de tortue, que de marcher de la sorte ; et l'on n'arrive jamais par ce chemin à une grande élévation et liberté d'esprit. Il est bon pour des personnes mariées, et l'on ne saurait les blâmer d'agir conformément à leur vocation ; mais on ne me persuadera jamais qu'il soit propre à ceux qui ont renoncé au monde. Je l'ai éprouvé, et je serais toujours demeurée dans ce chemin, si Dieu, par son extrême bonté, ne m'en eût enseigné un autre.

Néanmoins, pour ce qui est des désirs, j'en avais toujours de grands ; mon mal était que je voulais, comme je l'ai dit, allier deux choses incompatibles, l'exercice de l'oraison et mon divertissement ; et je crois que si l'on m'eût fait connaître l'erreur où j'étais, et ce que je devais faire pour m'élever plus haut, sans voler toujours ainsi terre-à-terre, je serais passée de ces désirs stériles aux actions qu'ils doivent produire ; mais, pour punition de nos péchés, il se trouve si peu de personnes qui n'aient en cela une excessive et dangereuse discrétion, que c'est, à mon avis, ce qui empêche ceux qui commencent d'arriver bientôt à une grande perfection ; car il ne tient point à Dieu, et nous sommes si misérables, que nous ne devons en attribuer la faute qu'à nous-mêmes.

Nous pouvons aussi imiter les saints dans leur amour pour la solitude, dans leur silence, et dans plusieurs autres vertus qui ne tueraient point ce misérable corps, qui ne craint pas de dérégler l'âme par le soin qu'il prend de se conserver avec tant de délicatesse. Le démon, de son côté, contribue beaucoup à l'entretenir dans un état si périlleux ; car, pour peu qu'il le voie appréhender pour sa santé, cela lui suffit pour lui faire croire que les moindres austérités seraient capables de la ruiner, et qu'il ne pourrait continuer de beaucoup pleurer sans courir le risque de devenir aveugle. J'en puis parler comme l'ayant éprouvé ; et je ne comprends pas comment la vue et la santé peuvent nous paraître plus précieuses que l'avantage que ce nous serait de les perdre pour un tel sujet. Etant aussi infirme que je le suis, je n'ai jamais rien pu faire, et je ne fais guère encore, jusqu'à ce que je me sois résolue à ne tenir aucun compte de mon corps et de ma santé. Mais, après que Dieu m'eût fait connaître cet artifice du démon, lorsque cet esprit infernal s'efforçait de me faire croire que je me tuais, je lui répondais : Il m'importe peu de mourir. Lorsqu'il voulait me persuader que je devais me divertir pour me délasser l'esprit, je lui repartais : Je n'ai besoin que de croix, et non pas de divertissements ; et ainsi du reste. J'ai claire-

ment reconnu dans la suite, qu'encore que ma santé fût toujours mauvaise, la tentation du diable, ou ma lâcheté, me rendait encore plus infirme ; car je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas tant pris soin de la conserver. On voit par là combien il importe à ceux qui commencent à faire oraison, de ne pas se laisser aller à de si bas sentiments ; en quoi ils doivent me croire et profiter de mes fautes, puisque je le sais par expérience.

Une autre tentation suit ordinairement celle-là ; c'est que, commençant à goûter le repos et l'avantage qui se rencontrent dans l'oraison, on désire que tout le monde soit parfait. Ce désir n'est pas mauvais ; mais on peut faillir en travaillant à le faire réussir, si l'on ne s'y conduit avec tant de discrétion et d'adresse, qu'il ne paraisse pas que l'on veuille enseigner les autres ; et il faut être bien confirmé dans la vertu, afin de ne pas leur être un sujet de tentation. J'en puis parler avec connaissance, comme l'ayant éprouvé lorsque je voulais porter quelques personnes à s'exercer à faire oraison. Car d'un côté, m'entendant parler d'une manière si élevée du grand bien qui s'y rencontre, et me voyant de l'autre si imparfaite, elles ne comprenaient pas comment je me mêlais de la faire, et de quelle façon cela pouvait s'accorder, ce qui leur était un juste sujet de tentation, ainsi qu'elles me l'ont dit depuis. Et d'ailleurs la bonne opinion qu'elles avaient de moi les empêchait de considérer comme mauvais ce qui l'était en effet, à cause qu'elles me le voyaient faire quelquefois. C'est un artifice du démon ; il se sert de nos vertus pour autoriser le mal que nous faisons ; et ce mal, quelque petit qu'il soit, apporte un très-grand dommage dans une communauté. Quel devait donc être celui que j'y causais par ma mauvaise conduite ! Ainsi il n'y a eu, en plusieurs années, que trois personnes qui aient profité de ce que je leur disais, au lieu que depuis que Notre-Seigneur m'a affermie davantage dans la vertu, plusieurs, en deux ou trois années seulement, en ont profité, comme je le dirai dans la suite. Il y a de plus, en cela, un autre mal, qui est que l'âme perd ce qu'elle avait gagné ; car, dans ces commencements, elle ne doit prendre soin que d'elle-même, et rien ne lui peut être plus utile que de se considérer seule dans le monde avec Dieu seul.

Voici une autre de ces tentations dont il faut se garder, quoiqu'elle procède d'un zèle qui paraît louable. C'est le déplaisir que l'on a des fautes et des péchés que l'on remarque dans les autres. Le démon persuade à ces personnes que leur peine ne procède que du désir qu'elles ont que l'on n'offense point Dieu, et de ce qu'elles ne peuvent souffrir que l'on manque à lui rendre l'honneur qui lui est dû. Ainsi elles voudraient pouvoir aussitôt y remédier, et leur inquiétude est telle, qu'elle trouble leur oraison : en quoi le mal est d'autant plus grand, qu'elles s'imaginent n'être poussées que par un mouvement de vertu, de perfection et de zèle pour Dieu.

Je n'entends point parler en cela de la peine que donnent les péchés

publics, s'il s'en rencontre qui passent en coutume dans une congrégation, ni du dommage qu'apporte à l'Église ces hérésies qui précipitent tant d'âmes dans l'enfer ; car cette peine est très-louable et n'inquiète pas.

Le plus sûr, pour une âme qui pratique l'oraison, est donc d'entrer dans un entier détachement pour ne penser qu'à soi-même et à plaire à Dieu ; ce qui est d'autant plus important, que je n'aurais jamais fait, si j'entreprenais de rapporter toutes les fautes que j'ai vu commettre par la confiance que l'on prend en sa bonne intention.

Nous devons considérer attentivement les vertus des autres, et ne regarder leurs défauts que dans la vue de nos péchés. Quoique nous n'agissions pas d'abord en cela avec perfection, cette créance, que les autres sont meilleurs que nous, nous conduit, avec le temps, à une grande vertu ; c'est le moyen de commencer à s'avancer, avec l'assistance de Dieu. Elle nous est si nécessaire en toutes choses, que nous travaillons en vain sans elle ; ainsi nous ne saurions trop la lui demander, et il ne nous la refuse jamais, pourvu que nous fassions, de notre côté, tout ce qui est en notre puissance.

Ceux à qui l'entendement fournit beaucoup de pensées et de méditations sur un même sujet doivent fort considérer cet avis ; et quant à ceux qui, comme moi, ne peuvent agir avec l'entendement, qui les embarrasse plus qu'il ne leur sert, ils n'ont autre chose à faire qu'à demeurer en paix, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre-Seigneur d'éclairer leur esprit, et de leur donner des lumières qui les occupent.

Pour revenir à ceux qui agissent avec l'entendement, je crois devoir les avertir de ne pas y employer tout leur temps, parce qu'encore que ce soit une chose fort méritoire, cette manière d'oraison leur paraît si douce et si agréable, qu'ils croient devoir toujours s'y appliquer sans qu'il y ait pour cela aucun jour de repos, tel que le dimanche pour les œuvres manuelles. Ils comptent pour perdu le temps qu'ils emploient à autre chose ; et je considère, au contraire, cette perte comme un grand gain. Ils n'ont, ainsi que je l'ai dit, qu'à se figurer Jésus-Christ présent à leurs yeux, et, sans gêner leur esprit, ni se fatiguer à composer des oraisons, lui parler, l'entretenir, lui représenter leurs besoins, reconnaître qu'ils ne sont pas dignes de l'honneur qu'il leur fait de les souffrir en sa compagnie, et diversifier ces considérations, en se servant tantôt de l'une et tantôt de l'autre, pour ne point se dégoûter en n'usant toujours que des mêmes mets. Et comme ceux-ci sont très-bons et très-agréables, la nourriture qu'ils en tireront, s'ils s'y accoutument, sera si solide, qu'elle les maintiendra dans une santé très-vigoureuse.

Je vais éclaircir cela encore davantage, parce que ce qui regarde l'oraison est difficile à comprendre, si quelqu'un ne nous l'enseigne. Ce n'est pas que je ne désirasse d'abrégé, et que je ne sache que la capacité de ceux qui m'ont commandé d'écrire est si grande, qu'il me suffit de toucher seulement les choses pour les leur faire comprendre ; mais je ne suis pas assez habile pour pouvoir expliquer en peu de mots ce

qu'il est si important de faire entendre clairement. Comme j'ai beaucoup souffert en cela, j'ai compassion de ceux qui commencent, sans avoir d'autres secours que des livres, parce qu'il y a une différence incroyable entre celui que l'on en tire et l'expérience.

Pour revenir donc à mon sujet, représentons-nous quelque mystère de la passion, tel que celui de Notre-Seigneur attaché à la colonne; considérons dans quel abandonnement il s'y trouva, les extrêmes douleurs qu'il y souffrit, et autres choses semblables, que ceux qui savent méditer, ou qui sont savants, pourront trouver dans la considération d'un tel objet. C'est la manière d'oraison par où tous doivent commencer et continuer, et un chemin sûr et excellent, dont on ne doit point sortir jusqu'à ce que Notre-Seigneur nous fasse entrer dans des voies surnaturelles. Je dis tous, quoiqu'il y ait plusieurs âmes qui profitent davantage de quelques autres méditations que de celles de la sacrée passion, parce que, de même qu'il y a diverses demeures dans le ciel, il y a aussi divers chemins qui y conduisent. Les uns sont touchés de la considération du bonheur éternel dont on y jouit, et les autres, des peines éternelles de l'enfer; d'autres le sont de la pensée de la mort; d'autres, qui ont une grande tendresse de cœur, ne pouvant résister à la douleur que leur donne la passion de Jésus-Christ, sont contraints de passer de cette pensée à celle de sa suprême grandeur, de son infini pouvoir, qui paraît dans toutes ses créatures, de l'extrême amour qu'il nous porte, et de son admirable conduite, sans que cela les empêche de rentrer souvent dans la méditation de sa vie et de sa passion, d'où procède tout notre bonheur.

Ceux qui commencent ont besoin de discernement pour juger ce qui leur est le plus utile, et d'être assistés en cela par un sage et habile directeur; car, s'il ne l'est pas, il pourra beaucoup leur nuire au lieu de leur profiter, faute de savoir de quelle manière il doit les conduire, et même les empêcher de mieux se conduire que s'ils ne l'avaient point, parce que, sachant quel est le mérite de l'obéissance, ils n'osent faire que ce qu'il leur ordonne. J'ai vu, avec grande compassion, des personnes souffrir extrêmement en cet état, et une entre autres qui ne savait que devenir, parce que l'incapacité de semblables directeurs afflige tout ensemble l'âme et le corps, et empêche que l'on ne puisse avancer. Une autre personne me dit qu'il y avait huit ans que son directeur la tenait attachée à la seule considération d'elle-même, quoique Notre-Seigneur l'eût déjà mise dans l'oraison de quietude, ce qui lui donnait une grande peine. Ce n'est pas que cette connaissance de soi-même ne soit si nécessaire qu'on ne doive jamais s'en départir, puisque, encore que l'on marche dans ce chemin à pas de géant, on a souvent besoin de se souvenir que l'on est plus petit qu'un enfant qui tette encore, et je le répéterai diverses fois, à cause qu'il est si important, qu'il n'y a point d'état d'oraison, quelque élevé qu'il puisse être, où l'on ne soit obligé de faire réflexion de temps en temps sur celui auquel on était lorsque l'on ne fai-

sait que de commencer, parce que cette connaissance de nous-mêmes et de nos péchés est dans l'oraison ce qu'est le pain dans la nourriture que nous prenons, qui, quelque bonnes et délicates que soient les viandes, ne saurait profiter sans lui ; mais il faut en user avec discrétion ; car, lorsqu'une âme est si persuadée de son néant qu'elle ne peut sans confusion se trouver en la présence d'un si grand-roi, parce qu'elle sait que tout ce qu'elle peut faire pour son service n'est rien en comparaison de ce qu'elle lui doit, qu'est-il besoin de s'arrêter là, au lieu de se nourrir des autres mets que Notre-Seigneur nous présente, puisqu'il connaît beaucoup mieux que nous ceux qui nous sont les plus propres ?

Il importe donc extrêmement que le directeur soit judicieux et expérimenté. Que si avec cela il est savant, ce sera un très-grand bien ; mais si l'on ne saurait en rencontrer un qui ait tout ensemble ces trois qualités, c'est beaucoup qu'il ait les deux premières, parce que l'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

Encore que j'aie dit que ceux qui commencent ne tirent pas grand avantage d'être conduits par des gens savants, s'ils ne sont exercés dans l'oraison, je n'entends pas qu'ils ne doivent point communiquer avec eux ; car j'aimerais mieux traiter avec un homme savant qui ne ferait point oraison qu'avec un homme d'oraison qui ne serait pas savant, parce que ce dernier ne pourrait m'instruire de la vérité, ni fonder sur elle sa conduite. Comme les femmes sont ignorantes, elles ont besoin d'être enseignées par des personnes éclairées qui leur apprennent les vérités de l'Écriture sainte, si nécessaires pour les porter à s'acquitter de leurs devoirs. Mais je mêle peut-être trop de choses ensemble, et il faut que je m'explique mieux. J'ai toujours eu le défaut de ne pouvoir me faire entendre qu'avec beaucoup de paroles.

Lorsqu'une religieuse commence à faire oraison, si son directeur n'est pas habile, et qu'il se mette dans l'esprit qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur, il l'y portera tout simplement en pensant bien faire. Que si ce même confesseur conduit une femme mariée, il lui dira d'employer à l'oraison les heures qu'elle devrait donner aux soins qui regardent sa famille, bien que cela mécontente son mari, et ainsi il renverse l'ordre des temps et des choses par sa mauvaise conduite, à cause que, manquant de lumière, il ne peut en donner aux autres, quoique son intention soit bonne. Encore qu'il semble qu'il n'est pas besoin pour ce sujet d'avoir beaucoup de science, j'ai toujours cru, et je croirai toujours qu'il n'y a personne qui ne doive tâcher de communiquer avec les plus savants qu'il pourra trouver, et que plus on est spirituel et avancé dans l'oraison, plus cela est nécessaire. C'est se tromper que de s'imaginer que les savants, qui ne font point oraison, ne peuvent servir à ceux qui la font. J'en puis parler par expérience, ayant toujours aimé de communiquer avec eux, et particulièrement durant quelques années, à cause du besoin que j'en avais ; car, encore

que quelques-uns ne s'exercent pas à l'oraison, ils n'en ont point d'éloignement, et n'en ignorent pas l'utilité, parce que l'Écriture sainte qu'ils lisent sans cesse la leur fait connaître. Ainsi, je tiens qu'une personne d'oraison, qui consulte des gens savants, ne sera point trompée par les artifices du diable, si elle ne veut se tromper elle-même, tant je suis persuadée que cet esprit de ténèbres appréhende les gens savants, vertueux et humbles, à cause qu'étant capables de découvrir ses illusions, elles ne peuvent que lui nuire au lieu de lui réussir.

Ce qui me fait parler de la sorte, c'est qu'il y en a qui s'imaginent que les savants ne sont pas propres pour des personnes d'oraison, s'ils ne sont spirituels; et il est vrai que j'ai dit qu'un directeur doit être spirituel, mais il importe tellement aussi qu'il soit savant, et il serait si fâcheux qu'il ne le fût pas, que c'est ce qui me fait croire qu'il est très-avantageux de traiter avec des gens doctes et vertueux, encore qu'ils ne soient pas spirituels, puisqu'ils ne laisseront pas de nous servir. Dieu leur fera connaître ce qu'ils doivent nous enseigner, et les rendra spirituels, afin que leur conduite nous soit utile. Je puis l'assurer, parce que je l'ai remarqué en plus de deux personnes.

Je dis donc qu'une religieuse qui est résolue de se soumettre entièrement à la conduite d'un directeur, fait une très-grande faute de ne pas tâcher de le choisir tel que j'ai représenté qu'il doit être, et particulièrement si ce directeur est un religieux, puisqu'il dépend de son supérieur, qui peut n'avoir aucune de ces trois qualités nécessaires à une bonne conduite; ce qui serait seul une croix assez pesante pour cette personne, sans assujettir encore son esprit à un homme qui ne serait pas habile. J'avoue que je n'ai jamais pu gagner cela sur moi, et que je n'y trouve point de raison.

Que si c'est une personne séculière, qu'elle loue Dieu de ce qu'il lui est permis de choisir; qu'elle ne manque pas d'user de cette heureuse liberté qu'il lui donne, et qu'elle demeure plutôt sans directeur jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un qui lui soit propre; car Dieu le lui donnera, pourvu qu'elle en ait un grand désir, et qu'elle le lui demande avec humilité.

Je lui rends des grâces infinies; et les femmes et tous ceux qui ne sont pas lettrés devraient sans cesse le remercier, comme je fais, de ce qu'il se trouve des hommes qui ont acquis, par tant de travaux, la connaissance des vérités que nous ignorons. J'ai souvent admiré que des gens savants, et entre autres des religieux, aient employé tant de veilles pour acquérir des connaissances qui m'ont été si utiles, sans que j'aie eu d'autre peine que de m'en faire instruire par eux, en leur proposant mes doutes, et qu'il y ait des personnes qui négligent de profiter d'un si grand bien. Dieu nous garde de les imiter; car quelle plus grande imprudence peut-il y avoir que de perdre, par sa faute, le profit que l'on peut faire des travaux et des peines de ces religieux, dont les austérités dans le manger, dans le dormir et dans tous les autres exercices de la

pénitence, jointes au renoncement de leur propre volonté par le vœu d'obéissance, sont des croix continuelles auxquelles je ne puis penser sans confusion? et peut-être néanmoins s'en trouvera-t-il parmi nous, qui sommes exemptes de ces travaux, et vivons trop à notre aise, qui oseront se préférer à eux, à cause que nous faisons un peu plus d'oraison.

« Quelque inutile que je sois, et incapable de profiter aux autres, je ne laisse pas, mon Dieu, de vous louer de m'avoir fait telle que je suis; mais je vous loue et vous remercie encore davantage des connaissances que vous avez données à d'autres, pour éclairer par leurs lumières les ténèbres de notre ignorance, et nous devrions sans cesse prier pour eux; car autrement où en serions-nous dans cette grande tempête qui agite et trouble maintenant votre Église? Que si quelques-uns d'eux sont tombés, leur chute doit d'autant plus faire éclater la vertu des autres, qui sont demeurés fermes dans la piété; et nous ne saurions, Seigneur, trop vous prier de les y maintenir, et de les assister toujours, afin qu'ils continuent à nous assister. »

J'ai fait une grande digression, mais elle était nécessaire pour empêcher de s'égarer ceux qui commencent à marcher dans un chemin si important. Je reviens à ce que je disais, de se représenter Jésus-Christ attaché à la colonne. Il sera bon, sur cela, de s'arrêter un peu de temps à considérer les extrêmes douleurs qu'il y souffrait, pour qui il les souffrait, et avec quel amour il les souffrait; mais on ne doit pas se peiner pour s'imaginer toutes ces choses; il faut au contraire demeurer en paix, et tâcher seulement, si on le peut, d'occuper son esprit à regarder Jésus-Christ comme il nous regarde, à lui tenir compagnie, à lui demander ce dont nous avons besoin, à s'humilier devant lui, à se réjouir d'y être, et à se reconnaître indigne d'une si grande faveur. Si on peut en venir là, dès le commencement de l'oraison, on fera un grand profit, et j'y en ai trouvé beaucoup. Je ne sais, mon père, si je m'explique bien, c'est à vous d'en juger, et je prie Notre-Seigneur de me faire toujours la grâce de ne point me tromper dans les choses que j'entreprendrai pour tâcher de lui plaire.

CHAPITRE XIV.

De l'oraison de quiétude ou de recueillement, qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde manière d'arroser ce jardin spirituel par le moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Après avoir dit avec quel travail il faut tirer à force de bras de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, j'ai maintenant à parler de la seconde manière d'en avoir par le moyen d'une roue où des seaux seront attachés; ce qui sera un grand soulagement au jardinier, et lui fournira, avec beaucoup moins de peine, de l'eau en plus grande abon-

dance. Dans une sorte d'oraison que l'on nomme oraison de quiétude, l'âme commence à se recueillir et à éprouver quelque chose de surnaturel qu'il lui serait impossible d'acquérir par elle-même. Il est vrai qu'elle a, durant un peu de temps, de la peine à tourner la roue, et à travailler, avec l'entendement, à remplir les seaux; mais elle en a beaucoup moins qu'à tirer de l'eau du puits, parce que celle-ci est plus à fleur de terre, à cause que la grâce se fait alors connaître plus clairement. Cela se fait en recueillant au-dedans de soi toutes ses puissances, c'est-à-dire l'entendement, la mémoire et la volonté, afin de mieux goûter cette douceur toute céleste. Ces puissances ne s'endorment pas néanmoins, mais la seule volonté agit sans savoir en quelle manière elle agit: elle sait seulement qu'elle est captive, et donne son consentement avec joie à cette heureuse captivité qui l'assujettit à celui qu'elle aime. « O Jésus, mon Sauveur, c'est alors que nous éprouvons si heureusement quelle est la puissance de votre amour, puisqu'il tient le nôtre » tellement uni à lui, qu'il nous est impossible, en cet état, d'aimer autre chose que vous. »

L'entendement et la mémoire contribuent à rendre la volonté capable de jouir d'un si grand bien; mais il arrive quelquefois qu'ils lui nuisent au lieu de l'aider, et alors elle ne les doit point considérer, mais continuer à jouir de sa tranquillité et de sa joie, parce qu'en voulant les rappeler de leur égarement elle s'égèrerait avec eux. Ils sont comme des pigeons qui, ne se contentant pas de la nourriture qu'on leur donne, vont en chercher à la campagne, d'où, après qu'ils n'ont rien trouvé, ils reviennent au colombier pour voir si on leur donnera encore à manger, et voyant qu'on ne leur en donne point, ils retournent de nouveau en chercher. C'est ainsi qu'agissent ces deux puissances à l'égard de la volonté, dans l'espérance qu'elle leur fera quelque part des faveurs qu'elle reçoit de Dieu. Elles s'imaginent sans doute de la pouvoir servir en lui représentant le bonheur dont elle jouit, et il arrive souvent, au contraire, qu'elles lui nuisent; ce qui l'oblige de se conduire envers elles de la manière que je dirai dans la suite.

Tout ce qui se passe dans cette oraison de quiétude est accompagné d'une très-grande consolation, et donne si peu de peine, que, quelque longtemps qu'elle dure, elle ne lasse point l'âme, parce que l'entendement n'y agit que par intervalles, et tire néanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tirerait du puits, dans l'oraison mentale, avec beaucoup moins de travail. Les larmes que Dieu donne alors sont des larmes toutes de joie, et on sent qu'on les répand sans pouvoir contribuer à les faire naître.

Cette eau, si favorable et si précieuse, dont Notre-Seigneur est la source, fait incomparablement davantage croître les vertus que celle que l'on pouvait tirer de la première manière d'oraison, parce que l'âme s'élève au-dessus de sa misère, et commence déjà un peu à connaître quel est le bonheur de la gloire; ce qui la fait, comme je l'ai dit, croître

en vertu, parce qu'elle approche de Dieu, qui est le principe de toutes les vertus, et qu'il ne commence pas seulement à se communiquer à elle, mais veut qu'elle connaisse qu'il s'y communique. Ainsi l'âme ne se trouve pas plus tôt dans cet état, qu'elle perd le désir de toutes les choses d'ici-bas, et qu'elles lui paraissent méprisables, parce qu'elle voit clairement qu'il n'y a ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs, dont la possession puisse approcher d'un seul moment du bonheur dont elle jouit alors, et qu'elle connaît certainement être véritable et solide; au lieu qu'il est difficile de comprendre sur quoi l'on se fonde pour croire qu'il puisse y avoir de véritables contentements dans cette vie, puisque ceux qui passent pour les plus grands sont toujours mêlés de dégoûts et d'amertume; qu'après les avoir possédés un peu de temps, on tombe dans la douleur de les perdre, sans espérance de pouvoir les recouvrer.

Quant à cette seconde manière d'oraison, que l'on nomme, comme je l'ai déjà dit, oraison de quiétude, il n'y a ni prière, ni travaux, ni pénitences qui nous la puissent faire acquérir. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui nous la donne; et il veut, pour faire paraître son immensité, qui le rend présent partout, que l'âme connaisse qu'elle n'a point besoin d'entremetteurs pour traiter avec lui, mais qu'elle peut lui parler elle-même et sans élever sa voix, parce qu'elle est si proche de lui qu'elle n'a qu'à remuer les lèvres pour se faire entendre.

Il semble qu'il soit ridicule de parler ainsi, puisque personne n'ignore que Dieu nous entend toujours; mais je prétends dire qu'il veut alors montrer à l'âme quels sont les effets de sa présence, et lui faire connaître, par cette merveilleuse satisfaction intérieure et extérieure qu'il lui donne, si différente de toute celle d'ici-bas, qu'il commence d'agir en elle d'une manière particulière, et de remplir le vide que ses péchés y avaient fait.

L'âme ressent cette satisfaction dans le plus intime d'elle-même, sans savoir d'où ni comment elle la reçoit; elle ne sait pas même souvent ce qu'elle doit faire, ni ce qu'elle doit désirer et demander, parce qu'il lui semble que rien ne lui manque, quoiqu'elle ne puisse comprendre ce que c'est qu'elle a trouvé. J'avoue ne savoir non plus comment l'expliquer; j'aurais besoin en cela, ainsi qu'en plusieurs autres choses où je puis m'être trompée, de l'aide de la science, pour apprendre, à ceux qui l'ignorent, qu'il y a deux secours que Dieu donne, l'un général, et l'autre particulier; et que, dans ce dernier, il se fait si clairement connaître à l'âme, qu'elle croit le voir de ses propres yeux. Mais j'agis sans crainte, parce que je sais que ce que j'écris sera vu par des personnes si savantes et si habiles, que, s'il s'y rencontre des erreurs, ils ne manqueront pas de les corriger. Je voudrais néanmoins pouvoir bien expliquer ceci, parce qu'une âme à qui Dieu fait de semblables faveurs, dès qu'elle commence de s'occuper à l'oraison, n'y comprend rien, ni ne sait ce qu'elle doit faire: car si Dieu la mène par le chemin de la crainte, comme il m'a menée, elle se trouvera dans une fort grande peine, à moins qu'elle

ne rencontre quelqu'un qui lui donne lumière ; mais alors cette peine se changera en consolation, parce qu'elle verra clairement quel est le chemin qu'elle doit tenir, et y marchera avec assurance.

En quel état que nous soyons, c'est un si grand avantage pour s'avancer de savoir ce que l'on doit faire, que j'ai beaucoup souffert et perdu beaucoup de temps, faute d'avoir cette connaissance. C'est ce qui me donne une grande compassion des âmes qui se trouvent seules et sans assistance, lorsqu'elles arrivent à ce point-là ; car, encore que j'aie lu plusieurs livres spirituels qui traitent en quelque sorte de ce sujet, c'est fort obscurément ; et, quand même ils en parleraient avec beaucoup de clarté, on aurait grande peine à le comprendre, à moins que d'être fort exercé dans cette manière d'oraison.

Je désirerais de tout mon cœur que Dieu me fit la grâce de représenter si clairement ce que cette oraison de quiétude, qui commence à nous mettre dans un état surnaturel, opère en l'âme, que l'on peut connaître par ces effets si c'est l'esprit de Dieu qui agit. Quand je dis qu'on le peut connaître, j'entends comme on le peut ici-bas ; car, encore que ce soit l'esprit de Dieu, il est toujours bon de marcher avec crainte et retenue, parce qu'il pourra arriver que le démon se transformera en ange de lumière sans que l'âme s'en aperçoive, à moins que d'être déjà très-exercé à l'oraison.

J'ai d'autant plus de besoin d'une assistance particulière de Notre-Seigneur pour bien expliquer ceci, que j'ai très-peu de loisir, à cause qu'étant dans une maison qui ne commence que de s'établir, ainsi qu'on le verra dans la suite, les heures que je suis obligée de passer avec la communauté et tant d'autres occupations, emportent et consomment tout mon temps ; ce qui fait qu'au lieu d'écrire de suite je n'écris qu'à diverses reprises, quoiqu'il me fallût du repos et que je désirasse d'en avoir, parce que, lorsque l'on n'écrit que par le mouvement de Dieu, on le fait beaucoup mieux et avec plus de facilité, car alors c'est comme si l'on avait devant ses yeux un modèle que l'on n'a qu'à suivre ; au lieu que quand cela manque et que l'on n'agit que par soi-même, on n'entend pas plus ce langage que si c'était de l'arabe, bien qu'on ait passé plusieurs années dans l'exercice de l'oraison. Ainsi je trouve un si grand avantage d'y être, quand je travaille à cette relation, que je vois clairement que ce n'est pas mon esprit qui conduit ma main, et qu'il a si peu de part à ce que je fais, que je ne saurais, après l'avoir écrit, dire comment je l'ai écrit : ce que j'ai éprouvé diverses fois.

Il faut revenir à notre jardin spirituel, et dire comme ces plantes commencent à pousser des boutons, pour produire ensuite des fleurs et des fruits, et de quelle sorte ces fleurs se préparent à parfumer l'air par leur odeur. Cette comparaison me donne de la joie, parce que, lorsque je commençai à servir Dieu, ainsi qu'on le verra dans la suite de ma vie, s'il est vrai qu'il m'ait fait la grâce de commencer véritablement, il m'est souvent arrivé de considérer avec un extrême plaisir que mon âme était

comme un jardin dans lequel il se promenait. Je le priais alors de vouloir augmenter la bonne odeur de ses vertus, qui, semblables à de petites fleurs, paraissent vouloir s'ouvrir, de les faire fleurir pour sa gloire que je recherchais seule, et non la mienne; de les nourrir après les avoir fait croître, et de couper et tailler ces plantes comme il le jugerait à propos, afin de les faire pousser avec plus de force. J'use de ce terme parce qu'il arrive des temps auxquels l'âme ne reconnaît plus ce jardin, tant il lui paraît sec et aride, sans qu'elle ait aucun moyen de l'arroser pour le faire reverdir, se trouvant elle-même si sèche et si stérile qu'elle ne se souvient point d'avoir jamais eu aucune vertu. Le pauvre jardinier souffre beaucoup en cet état, parce que Notre-Seigneur veut qu'il lui semble qu'il a perdu toute la peine qu'il a prise à arroser et cultiver ce jardin; mais c'est alors le temps le plus propre pour arracher jusqu'aux moindres racines de ce peu de mauvaises herbes qui y restent, et qui ne peuvent être arrachées que par l'humilité que nous donne la connaissance que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et que tous nos travaux sont inutiles si Dieu ne nous favorise de l'eau de sa grâce; mais il ne recommence pas plus tôt à nous la donner, que l'on voit ces plantes pousser et croître de nouveau.

« O mon Seigneur et mon Dieu, qui faites toute ma béatitude, je ne saurais, sans répandre des larmes de joie, dire, ainsi que je puis le dire très-véritablement, que vous prenez plaisir d'être dans nous comme vous êtes dans l'Eucharistie, et que, si ce n'est pas notre faute, nous pouvons jouir de cet incomparable bonheur, puisque vous avez dit vous-même que vous preniez plaisir d'être avec les enfants des hommes. Quelle parole, ô mon Sauveur! Je n'ai jamais pu l'entendre sans une extrême consolation, lors même que mes péchés m'avaient le plus éloignée de vous. Est-il possible, mon Dieu, qu'après que vous avez fait de si grandes faveurs à une âme, et lui avez donné de telles preuves de votre amour, qu'il lui est impossible de douter qu'elle les ait reçues, tant les effets les lui rendent évidentes, elle continue à vous offenser? Oui certes, Seigneur, cela n'est que trop possible, puisqu'il ne m'est pas seulement arrivé une fois, mais plusieurs fois, et je souhaite de tout mon cœur d'être la seule coupable d'une si noire ingratitude. Il a plu néanmoins à votre infinie bonté d'en tirer quelque bien, et de faire voir que c'est dans les plus grands maux que vous prenez plaisir à faire éclater la grandeur de votre miséricorde. Combien me trouvais-je donc obligée de la publier toute ma vie! Je vous supplie, mon Dieu, de m'accorder la grâce de ne jamais y manquer, et de faire entendre à tout le monde jusqu'où va l'excès des faveurs dont je vous suis redevable. Elles sont si grandes, que ceux qui en ont connaissance ne les peuvent considérer sans s'étonner, et qu'elles me font souvent sortir hors de moi-même, afin de vous mieux louer que je ne le pourrais autrement; car, si je demeurais seule sans votre assistance, ne me trouverais-je pas réduite à voir sécher, dans ce jardin de mon âme, les

« fleurs spirituelles des vertus que vous y avez fait croître, et cette misérable terre ne redeviendrait-elle pas aussi aride qu'elle l'était auparavant? Ne le permettez pas, mon Sauveur, ne souffrez pas qu'une âme que vous avez rachetée par tant de travaux, et que l'on peut dire que vous avez encore rachetée diverses fois en la tirant d'entre les griffes de ce dragon infernal, se perde misérablement. »

Pardonnez-moi, mon père, si je parais m'éloigner de mon sujet, et ne vous en étonnez point, puisque ce n'est pas en effet en sortir, et que, lorsque j'écris ceci, les extrêmes obligations que j'ai à Dieu, se représentant à mon esprit, je n'ai pas souvent peu de peine à me retenir pour ne m'étendre pas encore davantage à publier ses louanges. Je veux espérer que vous ne l'aurez pas pour désagréable, parce qu'il me semble que je puis, sur cela, chanter avec vous le même cantique, mais avec cette différence que je lui suis beaucoup plus redevable que vous, parce qu'il m'a pardonné plus de péchés, comme vous ne l'ignorez pas.

CHAPITRE XV.

La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement, et donne d'excellents avis sur ce sujet.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE OU DE RECUEILLEMENT.

Je reviens maintenant à mon sujet. Ce recueillement et cette tranquillité qui se rencontrent dans ce que l'on nomme oraison de quiétude, se fait beaucoup sentir à l'âme, par la satisfaction et par la paix qu'elle y trouve; ainsi son contentement est très-grand, et le repos dans lequel ses puissances sont alors, augmente le plaisir dont elle jouit. Comme elle n'est point encore arrivée à un grand bonheur et n'en connaît point qui le surpasse, il lui semble qu'elle n'a plus rien à souhaiter, et elle dirait volontiers, comme saint Pierre à Jésus-Christ: Seigneur, établissons ici notre demeure. Elle n'ose se remuer, et voudrait même quelquefois ne point respirer, tant elle appréhende que ce bonheur ne lui échappe, quoiqu'elle dût considérer que, n'ayant rien pu contribuer à l'attirer, elle peut encore moins le retenir plus longtemps qu'il ne plaît à Dieu qu'elle en jouisse.

J'ai déjà dit que dans cette oraison de quiétude les puissances de l'âme se trouvent si contentes d'être avec Dieu, qu'encore que, tandis qu'elle dure, la mémoire et l'entendement ne soient pas exempts de distractions, la volonté demeure toujours si unie à sa divine majesté, que non seulement elle ne perd point sa tranquillité et son repos, mais qu'elle rappelle même peu à peu ces deux autres puissances pour les obliger à se recueillir. Car, bien qu'elle ne soit pas entièrement abîmée en Dieu, elle est si occupée de lui, sans savoir en quelle manière cela se passe, que, quoi que fassent ces deux autres puissances, elles ne peuvent troubler sa joie, ni la distraire de travailler paisiblement à empêcher que cette étincelle de l'amour de Dieu, dont il lui plaît de la favoriser, ne s'éteigne.

Je supplie sa divine majesté de m'assister pour bien faire entendre ceci. Il y a plusieurs âmes qui arrivent à cet état d'oraison, mais peu qui passent outre; je ne sais à quoi en attribuer la faute, étant certaine qu'elle ne vient point de Dieu; car peut-on croire qu'après qu'il lui a plu d'accorder à une âme une aussi grande grâce que celle d'arriver jusqu'à un tel degré de bonheur, il ne lui en fasse pas de plus grande si elle ne s'en rend point indigne? Il lui importe donc extrêmement de connaître combien elle lui est obligée, et le mépris qu'elle doit faire de toutes les choses de la terre, lorsqu'il la met en état de s'élever ainsi vers le ciel. Que si cette âme est si malheureuse que de retourner en arrière, comme j'ai fait et aurais continué de faire, si la miséricorde de Dieu ne m'eût ramenée à lui, je ne doute point que l'on n'en doive principalement attribuer la cause à de grands péchés, et l'on ne saurait passer d'un tel bonheur à un si extrême malheur sans un étrange aveuglement. C'est pourquoi je conjure, au nom de Dieu, ceux à qui il a fait une si grande faveur que de leur donner l'oraison de quiétude, de considérer quel en est le prix, afin de l'estimer autant qu'elle le mérite, et de croire fermement, par une humble et sainte confiance en sa bonté, qu'ils ne seront point touchés du désir de retourner goûter des viandes d'Égypte; mais si par leur lâcheté cette tentation les ébranlait, ainsi qu'il m'est arrivé, qu'ils se remettent toujours devant les yeux quel est le bien qu'ils ont perdu, et qu'ils marchent avec crainte. Que s'ils ne rentrent pas dans l'exercice de l'oraison, leur mal ira toujours en augmentant, et ils tomberont enfin tout-à-fait; car n'est-ce pas une véritable chute que de ne pouvoir se résoudre à rentrer dans un chemin par lequel on était arrivé à un tel bonheur?

Lorsque je parle de la sorte, je ne prétends pas dire que ces personnes doivent être impeccables, quoiqu'après avoir reçu de si grandes faveurs de Dieu, il n'y a rien qu'elles ne soient obligées de faire pour tâcher de ne point l'offenser; mais je n'ignore pas combien grande est notre misère. Je les exhorte seulement et je les conjure de ne point cesser de faire oraison, puisque c'est le moyen de reconnaître leur faute, de s'en repentir, et d'obtenir de la bonté de Dieu la force nécessaire pour se relever; au lieu qu'autrement je ne sais si, en parlant de la sorte, je ne me trompe point, en ce que, comme je l'ai dit, je juge des autres par moi-même.

Cette oraison de quiétude ou de recueillement est comme une étincelle par laquelle Dieu commence à embraser l'âme de son amour, et à lui faire connaître avec plaisir quel est cet amour. Il est impossible que ceux qui ont l'expérience de cette manière d'oraison ne reconnaissent bientôt si cette étincelle est un effet de la grâce de Dieu, ou une illusion du démon, ou une tromperie qui vient d'eux-mêmes, parce que, si elle est véritable, on ne saurait l'acquérir, mais il faut nécessairement qu'elle soit donnée de Dieu. Car, encore que nous soyons naturellement si portés à désirer des choses agréables et délicieuses, qu'il n'y a rien que nous

ne fassions pour nous les procurer, et qu'ainsi nous employons tous nos efforts pour tâcher d'allumer un feu dont la chaleur est si douce, il se trouve qu'au lieu de réussir dans notre dessein nous ne faisons que jeter de l'eau dessus, qui l'éteindrait s'il était allumé. Mais lorsque cette étincelle vient de Dieu, quelque petite qu'elle soit, pourvu que l'âme ne l'éteigne point par sa faute, elle allume bientôt un grand feu qui, ainsi que je le dirai en son lieu, jette des flammes de ce violent amour pour Dieu, dont il favorise et embrase les âmes parfaites. Cette étincelle est une marque et un gage qu'il donne à l'âme du choix qu'il a fait d'elle pour lui accorder de grandes grâces, si elle se prépare à les recevoir avec le soin qu'elle doit : cette faveur est telle, qu'elle va infiniment au-delà de tout ce que j'en pourrais rapporter; c'est pourquoi, comme je l'ai déjà dit, je ne saurais voir sans douleur que, plusieurs âmes arrivant jusque-là, il y en ait si peu qui passent outre, que j'aurais honte de dire combien le nombre est petit. Celui des autres, dont j'ai eu connaissance, est assez grand, et je pense devoir les exhorter à ne pas cacher dans la terre le talent qu'elles ont reçu, puisqu'il y a sujet de croire que Dieu les a choisies pour profiter à plusieurs autres, particulièrement en ce temps où il a besoin de serviteurs forts et courageux pour soutenir les faibles et les lâches. Ceux qui se sentent avoir du cœur doivent croire que Dieu leur fait la grâce d'être des premiers, et s'efforcer de s'en rendre dignes, en faisant au moins, pour le service de leur bienfaiteur, ce que dans le monde les lois de l'amitié portent les amis à faire les uns pour les autres. Ils ne peuvent y manquer, comme je l'ai dit, sans avoir sujet de trembler, puisque leur ingratitude serait capable de les faire tomber dans le précipice, et Dieu veuille, si cela arrive, qu'ils n'en entraînent pas d'autres avec eux !

L'âme n'a autre chose à faire dans cette oraison de quiétude que de demeurer en repos et sans faire de bruit. J'appelle bruit, de chercher avec l'entendement plusieurs paroles et plusieurs considérations pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui fait, et faire une exacte revue de ses fautes et de ses péchés, pour reconnaître qu'elle ne la mérite pas ; car c'est ce que veut faire l'entendement et à quoi travaille la mémoire. J'avoue que ces deux puissances me donnent souvent beaucoup de peine, particulièrement la mémoire que je ne saurais alors arrêter, quoique j'en aie si peu dans les autres temps. Quand cela arrive, la volonté doit demeurer en repos, et reconnaître que ce n'est pas de la sorte qu'on doit traiter avec Dieu, mais que c'est comme jeter sans discrétion sur une étincelle de grosses bûches qui l'éteignent ; il faut qu'elle lui dise avec une profonde humilité : « Que puis-je faire, mon Dieu ! quelle proportion « y a-t-il entre la servante et son seigneur ? entre la terre et le ciel ? » ou autres paroles semblables que son amour lui inspirera, et qui seront conformes à ses sentiments, sans s'arrêter aux importunités de son entendement qui voudrait qu'il lui fit part de sa joie, ni sans vouloir l'obliger à se recueillir quand il s'égare, comme il fait souvent lorsqu'elle

est dans le repos et dans l'union avec Dieu, car elle travaillerait en vain; et il vaut beaucoup mieux que sans le suivre elle le laisse aller, pour continuer à jouir en paix de la faveur qu'elle reçoit, et qu'elle se retire en elle-même, comme les prudentes abeilles se retirent dans leurs cellules pour faire le miel, qu'elles ne feraient jamais, si, au lieu d'y travailler, elles s'amusaient à courir les unes après les autres.

Cet avis est si important que l'âme ne saurait, sans perdre beaucoup, manquer à le suivre, principalement si elle a l'entendement subtil, parce qu'il ne commencera pas plus tôt d'agir qu'il s'engagera dans de grands raisonnements, et croira faire beaucoup s'ils sont éloquentes; au lieu qu'alors tout ce que l'on doit faire est d'être très-persuadé que c'est de Dieu que nous tenons cette faveur, sans que nulle autre raison que sa seule bonté le porte à nous l'accorder; c'est de reconnaître que nous sommes auprès de lui; c'est de lui demander son assistance et de le prier pour l'Église, pour les âmes du purgatoire et pour les personnes qui se recommandent à nos prières. Mais tout cela doit se faire sans y employer beaucoup de paroles et avec un grand désir qu'il lui plaise de nous écouter.

Cette manière d'oraison est fort puissante, et l'on obtient plus par elle que par tous les discours de l'entendement. La volonté, considérant l'avantage qu'elle en reçoit, se représente les raisons qu'elle a de s'enflammer de plus en plus dans l'amour de Dieu, et doit alors faire quelques actes de cet amour, tels que ceux de penser à ce quelle fera pour reconnaître, envers sa divine majesté, tant d'obligations, sans écouter, je le répète encore, ce que l'entendement voudrait lui représenter pour la faire entrer dans des pensées fort élevées. De petites pailles, et moins encore que des pailles s'il était possible, que nous jetterons avec humilité dans ce feu de l'amour de Dieu, l'allumeront beaucoup mieux que si nous y mettions quantité de bois par de grands raisonnements, qui, quelque beaux qu'ils nous parussent, l'éteindraient presque à l'heure même au lieu de l'allumer davantage. Cela n'est bon que pour les savants, tels que ceux qui me commandent d'écrire ceci; car, par la miséricorde de Dieu, les savants aussi bien que les ignorants, et les ignorants aussi bien que les savants, peuvent être favorisés du don de cette oraison. Ainsi il pourra arriver que les premiers se trouveront alors dans la liberté de faire réflexion sur quelque passage de l'Écriture; mais quelque avantage que la science leur donne avant et après l'oraison, je crois que pendant le temps qu'elle dure elle leur est peu nécessaire, et ne fait au contraire que refroidir la volonté, parce que l'entendement se trouvant si près de la lumière divine, est tellement éclairé que je ne me connais plus alors moi-même; je me trouve une tout autre personne; et, quoique je n'entende presque rien de toutes les prières latines, il m'est arrivé quelquefois dans cette oraison de quiétude, non-seulement d'entendre ce que signifient en ma langue quelques versets des Psaumes, mais d'avoir la joie de voir que j'en comprenais le sens. J'excepte,

dans ce que je viens de dire, ceux qui sont obligés de prêcher et d'enseigner; car ils peuvent alors se servir de l'avantage qu'ils tirent de l'oraison pour instruire les ignorants comme moi, n'y ayant rien de plus louable que d'exercer la charité, et de servir les âmes en la seule vue de Dieu.

Dans cette heureuse quiétude les plus savants même doivent laisser jouir l'âme du repos où elle se trouve, sans se servir de leur science. Un temps viendra qu'elle leur sera fort utile, et qu'ils ne voudraient, pour quoi que ce fût, ne pas l'avoir, à cause du moyen qu'elle leur donne de servir Dieu, qui est le seul usage que l'on en doit faire; mais je les prie de croire que, quand on est en la présence de la sagesse éternelle, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la science du monde; ce n'est pas alors le temps de raisonner, mais de reconnaître sincèrement ce que nous sommes et de nous présenter en cet état devant Dieu, qui, s'abaissant jusqu'à vouloir bien nous souffrir en sa présence, veut que nous entrons sincèrement dans la vue de notre néant. Que l'entendement s'occupe tant qu'il lui plaira à choisir des termes élégants pour rendre des actions de grâces à Dieu; la volonté doit demeurer en repos sans oser, non plus que le publicain, lever les yeux vers le ciel; et cette manière de remercier Dieu lui est infiniment plus agréable que toute la rhétorique dont se sert l'entendement.

Quelque excellente que soit cette oraison de quiétude, je ne prétends pas qu'il faille abandonner entièrement la mentale, ni cesser même d'user de quelques prières vocales, si on le peut. Je dis, si on le peut, parce que, si la quiétude est grande, on ne saurait parler qu'avec grande peine. Il me semble que l'on peut connaître quand c'est l'esprit de Dieu qui nous porte à cette oraison, ou quand, par un sentiment de dévotion qu'il nous donne, nous nous y portons nous-mêmes par le désir de jouir des douceurs qui s'y rencontrent; auquel cas elle ne produit aucun effet, et l'on retombe aussitôt dans la sécheresse. Que si c'est le démon qui nous y pousse, une âme exercée pourra la connaître, parce qu'elle demeurera dans l'inquiétude avec peu d'humilité, peu de disposition à pratiquer ce que Dieu veut, peu de lumière dans l'entendement et nulle fermeté pour la vérité.

Mais pourvu que l'âme réfère à Dieu toute la douceur et le plaisir dont elle jouit dans cette oraison, et qu'elle le prenne pour objet de tous ses désirs et de toutes ses pensées, non seulement le démon ne lui pourra nuire par ce plaisir qu'il lui aura causé pour la tromper, mais Dieu permettra qu'elle en tire de l'avantage, parce que, dans la créance que c'est à Dieu qu'elle est obligée de ce plaisir, il arrivera souvent que le désir d'en jouir la portera à faire oraison avec encore plus de joie. Ainsi, si cette âme est humble, si elle n'a point de curiosité, si elle ne recherche point les consolations, quoique spirituelles, et prend au contraire plaisir à souffrir, elle ne fera point de cas de toutes ces consolations que le dé-

mon lui donnera, et ne sera touchée que de celles qui lui viendront de la part de Dieu.

Il faut surtout avoir un soin extrême, dans l'oraison et dans les consolations que l'on y reçoit, de s'humilier toujours de plus en plus, c'est le moyen de rendre inutiles tous les artifices du diable, qui ne sont que mensonge et illusion, et de l'empêcher d'oser souvent nous tenter par ces plaisirs et ces consolations qu'il nous cause, lorsqu'il verra que, ne réussissant qu'à sa confusion et à sa honte, il y perd au lieu d'y gagner. C'est pour cette raison et d'autres encore que j'ai marquées dans la première manière d'oraison, qui est mentale, par laquelle on tire de l'eau du puits pour arroser ce jardin spirituel, qu'il importe extrêmement de commencer par renoncer à toutes sortes de consolations, et, comme de braves soldats qui veulent servir leur prince à leurs dépens, n'avoir d'autre désir ni d'autre pensée que d'aider Notre-Seigneur Jésus-Christ à porter sa croix, sans prétendre de lui d'autre récompense que celle qu'ils sont assurés qu'il leur donnera dans son royaume éternel.

Il est nécessaire dans les commencements d'avoir toujours ces pensées devant les yeux; je dis dans les commencements, parce que lorsque l'on est plus avancé, on en est si persuadé, qu'au lieu d'avoir besoin de se représenter le néant du monde et des plaisirs qui s'y rencontrent, il faut en détourner sa vue pour tâcher de les oublier, afin de ne pas trouver la vie ennuyeuse. En effet, c'est si peu de chose, que ceux qui sont arrivés à une plus grande perfection auraient honte de n'avoir renoncé aux biens du monde qu'à cause qu'ils sont périssables, puisqu'ils les quitteraient avec encore plus de joie s'ils duraient toujours; et plus on augmente en vertu, plus on se confirme dans ce sentiment. L'amour de Dieu, qui est déjà grand dans ces âmes, opère en elles ces effets; mais quant à ceux qui commencent, cet avis est si important que je ne me lasse point de le répéter, et même les plus avancés dans l'oraison ont besoin de s'en servir en certains temps où Dieu, pour les éprouver, paraît les abandonner. On doit toujours se souvenir que, dans cette vie, l'âme ne croît pas comme le corps, quoique l'on dise qu'elle croisse, et qu'elle croisse en effet en une certaine manière; car, lorsqu'un enfant a pris sa croissance pour devenir homme, on ne voit plus son corps décroître; mais il n'en est pas de même de l'âme, parce que Dieu le permet ainsi, comme je l'ai éprouvé en moi, ne sachant pas ce qui se passe dans les autres. C'est sans doute pour notre bien qu'il en use de la sorte, afin de nous humilier et de nous obliger à nous tenir sur nos gardes pendant que nous sommes dans cet exil, où ceux qui paraissent les plus avancés et les plus fermes ont le plus sujet de craindre et de se défier de leur faiblesse. Il y a des temps où ceux même dont la volonté est si unie à celle de Dieu qu'ils souffriraient plutôt toutes sortes de tourments, et même la mort, que de commettre volontairement la moindre imperfection, sont combattus par des tentations si violentes qu'ils ont besoin, pour ne point offenser Dieu, de recourir aux premières armes de l'oraison, c'est-à-dire,

de se représenter que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer et autres choses semblables.

Mais, pour revenir à ce que je disais, c'est un excellent moyen pour se garantir des artifices du démon, et des fausses douceurs qu'il nous fait trouver dans l'oraison, que de ne point les désirer, et de se résoudre au contraire à la commencer toujours par une forte résolution de ne jamais cesser de marcher dans ce chemin de croix, que Jésus-Christ lui-même nous a montré et obligé de suivre par ces paroles : *Prenez votre croix et me suivez*. Il est notre règle et notre modèle : ceux qui pratiquent ses conseils et ne pensent qu'à lui plaire n'ont rien à craindre, et leur avancement dans la vertu leur fera connaître que c'est par son esprit qu'ils agissent, et non par celui du démon. Que s'il arrive quelquefois qu'ils tombent, la promptitude avec laquelle ils se relèveront et d'autres choses que je vais dire, leur seront des marques que Notre-Seigneur ne les a pas abandonnés.

Quand c'est par l'esprit de Dieu que nous agissons, nous n'avons pas besoin de chercher des considérations pour nous humilier et pour nous confondre ; Notre-Seigneur lui-même nous en met devant les yeux de beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions nous imaginer, et que l'on peut dire n'être rien en comparaison de la véritable humilité qu'il nous donne et de la lumière dont il l'accompagne. Ces considérations nous mettent dans une telle confusion qu'elles nous anéantissent, parce que leur lumière est si grande qu'elle nous fait clairement connaître que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et plus Dieu nous favorise de ses grâces, plus elle augmente. Elle nous donne aussi un grand désir de nous avancer encore dans l'oraison, avec une ferme résolution de ne jamais la discontinuer, quelque peine qui s'y rencontre ; elle nous met dans une ferme confiance, mais une confiance mêlée d'humilité et de crainte pour notre salut ; elle chasse ensuite cette crainte servile pour mettre à sa place une crainte filiale beaucoup plus forte ; elle commence à faire entrer l'âme dans un amour de Dieu entièrement désintéressé, et à rechercher la solitude pour jouir avec plus de repos du bonheur de ne s'occuper que de lui seul ; et enfin, pour n'en pas dire davantage, c'est comme une source dont l'âme sent couler en elle toutes sortes de biens, et qui lui fait connaître évidemment qu'il ne lui manque presque plus rien pour faire épanouir ces fleurs, dont les boutons étaient déjà si préparés à s'ouvrir. Quand une âme est dans cet état elle ne saurait point croire que Dieu est avec elle jusqu'à ce qu'elle retombe dans ses imperfections ; mais alors tout lui fait peur, et cette crainte lui est avantageuse, quoiqu'il y ait des âmes à qui la persuasion que Dieu est avec elles sert plus que ne feraient toutes les appréhensions et les terreurs que l'on pourrait leur donner, principalement si elles ont beaucoup d'amour et de désir de lui plaire ; car, cela étant, le souvenir des faveurs qu'il leur a faites est plus capable de les ramener à lui que la vue de toutes les peines de l'enfer ainsi que je l'ai éprouvé, toute méchante que je suis.

Je remets à parler ailleurs plus particulièrement des marques qui nous font connaître ce qui vient de l'esprit de Dieu; et j'espère qu'il me fera la grâce d'en dire quelque chose d'assez à propos, par l'expérience que m'en donnent tant de peines que j'ai souffertes, avant qu'd'en avoir connaissance, et parce que j'en ai appris par des personnes si savantes et si saintes, que ceux que Dieu permet qui souffrent en cela autant que j'ai fait, ne doivent point faire difficulté d'ajouter foi à leurs sentiments et de profiter des instructions qu'ils peuvent tirer de leurs lumières.

CHAPITRE XVI.

De l'oraison d'union, qui est la troisième sorte d'oraison que la Sainte compare à la troisième manière d'arroser un jardin par des rigoles d'une eau vive, tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.

DE L'ORAISON D'UNION.

Il faut maintenant parler de la troisième manière d'arroser ce jardin spirituel, par le moyen d'une eau courante, tirée d'une fontaine ou d'un ruisseau: ce qui ne donne pas grande peine, parce qu'il n'y a qu'à la conduire, car Dieu soulage tellement le jardinier, que l'on peut dire en quelque sorte que lui-même est le jardinier, puisque c'est lui qui fait presque tout.

Cette troisième sorte d'oraison est comme un sommeil de ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, dans lequel, encore qu'elles ne soient pas entièrement assoupies, elles ne savent comment elles opèrent. Le plaisir que l'on y reçoit est incomparablement plus grand que celui que l'on goûtait dans l'oraison de quiétude; et l'âme est alors tellement inondée et comme assiégée de l'eau de la grâce, qu'elle ne saurait passer outre, ni ne voudrait pas, quand elle le pourrait, retourner en arrière, tant elle se trouve heureuse de jouir d'une grande gloire; c'est comme une personne agonisante, qui, avec le cierge béni qu'elle tient en sa main, est prête à rendre l'esprit pour mourir de la mort qu'elle souhaite: car, dans une oraison si sublime, l'âme ressent une joie qui va au-delà de toute expression; et cette joie me paraît n'être autre chose que de mourir presque entièrement à tout ce qui est dans le monde, pour ne posséder que Dieu seul; ce qui est la seule manière dont je puisse m'expliquer. L'âme ne sait alors ce qu'elle fait; elle ignore même si elle parle, ou si elle se tait; si elle rit, ou si elle pleure, c'est une heureuse extravagance; c'est une céleste folie, dans laquelle elle s'instruit de la véritable sagesse, d'une manière qui la remplit d'une consolation inconcevable.

Depuis cinq ou six ans, Dieu m'a souvent donné avec abondance cette sorte d'oraison, sans que je comprisse ce que c'était, ni que je puisse le faire comprendre aux autres. Ainsi, quand je me suis trouvée dans cet endroit de ma relation, j'avais résolu de n'en point parler, ou de n'en dire que très-peu de chose; je voyais bien que ce n'était pas une

entière union de toutes les puissances avec Dieu, et je connaissais encore plus clairement que c'était plus que ce qui se rencontre dans l'oraison de quiétude; mais je ne pouvais discerner quelle est la différence qui se trouve entre elles. Maintenant, je crois, mon Père, que l'humilité que vous avez témoignée en voulant vous servir, pour écrire sur un sujet si relevé, d'une personne aussi incapable que je le suis, a fait qu'il a plu à Dieu de me donner aujourd'hui cette troisième sorte d'oraison, lorsque je venais de communier, sans que j'aie pu m'occuper d'autre chose; de me mettre dans l'esprit ces comparaisons, de m'enseigner cette manière de les exprimer, de m'apprendre ce que l'âme doit faire alors, sans que je puisse me lasser d'admirer de quelle manière il m'avait fait, dans un moment, connaître toutes ces choses. Je m'étais souvent vue transportée de cette sainte folie, et comme enivrée de cet amour, sans néanmoins pouvoir connaître comment cela se faisait. Je voyais bien que c'était Dieu, mais je ne pouvais comprendre de quelle manière il agissait alors en moi; parce qu'en effet, ma volonté, mon entendement et ma mémoire, étaient presque entièrement unis à lui, mais non pas tellement absorbés qu'ils n'agissent encore. J'ai une joie extrême de ce qu'il a plu à Dieu d'ouvrir ainsi les yeux de mon âme, et je le remercie de tout mon cœur de cette grâce.

Dans le temps dont je viens de parler, les puissances sont incapables de s'appliquer à autre chose qu'à Dieu; il semble que nulle d'elles n'osant se mouvoir, nous ne saurions, sans leur faire une grande violence, les distraire d'un tel objet; et encore je ne sais pas si, avec tous nos efforts, nous le pourrions. En cet état, on n'a dans la bouche que des paroles d'actions de grâces, sans ordre et sans suite, si ce n'est que Dieu lui-même les arrange, car l'entendement n'y a point de part; et dans cet heureux état où l'âme se trouve, elle voudrait ne faire autre chose que de louer et de bénir Dieu. C'est alors que les fleurs commencent déjà à s'épanouir et à parfumer l'air de leur odeur; c'est alors que l'âme désirerait, pour l'intérêt de la gloire de son maître, que chacun pût voir quel est le bonheur dont il lui plaît qu'elle jouisse, afin de l'aider à l'en remercier, et prendre part à sa joie, dont l'excès est tel, qu'elle en est presque suffoquée. Il me semblait que j'étais comme cette femme dont il est parlé dans une parabole de l'Évangile, qui appelait ses voisines pour se réjouir avec elle de ce qu'elle avait retrouvé la drame qu'elle avait perdue; et que c'étaient les sentiments où devait être David, cet admirable prophète, quand il touchait sa harpe avec tant de ferveur et de zèle, pour chanter les louanges de Dieu. J'ai une grande dévotion à ce glorieux saint, et je désirerais que tout le monde y en eût, particulièrement les pécheurs.

Mon Dieu, en quel état se trouve l'âme dans un si haut degré d'oraison! elle voudrait être toute convertie en langues, pour avoir plus de moyens de vous louer, et elle dit mille saintes extravagances qui ne procèdent toutes que du désir de vous plaire. Je connais une personne

qui, bien qu'elle ne sache point faire de vers, en faisait alors sur-le-champ, pleins de sentiments très-vifs et très-passionnés, pour se plaindre à Dieu de l'heureuse peine qu'un tel excès de bonheur lui faisait souffrir; son entendement n'avait point de part à ces vers : c'était une production de son amour, et non pas de son esprit; et que n'aurait-elle point voulu faire, pour donner des marques de la joie dont cette peine était mêlée? il n'y a point de tourments qui ne lui eussent paru doux, si l'occasion se fut offerte de les endurer pour témoigner à Dieu sa reconnaissance de ses faveurs, et elle voyait clairement que l'on ne devait presque rien attribuer aux martyrs, de la constance avec laquelle ils souffraient tant d'effroyables supplices, parce que toute leur force venait de lui.

Mais quelle peine n'est-ce point à une âme de se voir contrainte de sortir de cet état de bonheur et de gloire, pour se rengager dans les soins et les occupations du monde, puisque je crois n'avoir rien dit des joies que l'on ressent alors, qui ne soit au dessous de la vérité? « Que
 « vous soyez béni à jamais, Seigneur, et que toutes les créatures ne
 « cessent point de vous louer! Je vous supplie, ô mon roi, que, comme
 « en écrivant ceci, je me trouve encore dans cette céleste et sainte folie
 « de votre amour, dont votre miséricorde me favorise, vous y fassiez
 « entrer tous ceux à qui je m'efforcerai de la communiquer : ou permet-
 « tez, Seigneur, que je ne converse plus avec personne, et délivrez-moi
 « de tous les embarras du siècle, ou faites finir mon exil sur la terre,
 « pour me retirer avec vous. Votre servante, mon Dieu, ne peut plus
 « souffrir une aussi grande peine que celle d'être éloignée de votre
 « présence, et, si elle a plus longtemps à vivre, elle ne saurait goûter
 « d'autres consolations que celles que vous lui donnerez; elle brûle du
 « désir d'être affranchie des liens du corps, le manger lui est insuppor-
 « table; le dormir l'afflige, elle voit qu'en cette vie tout le temps se
 « passe à satisfaire le corps, et rien ne peut la contenter que vous seul,
 « parce que, ne voulant vivre qu'en vous, c'est renverser l'ordre que
 « vivre en elle-même. O mon véritable maître de toute ma gloire! que
 « la croix que vous faites porter à ceux qui arrivent jusqu'à cette ma-
 « nière d'oraison est légère et pesante tout ensemble! légère par sa
 « douceur; pesante parce qu'en de certains temps on la trouve insup-
 « portable, sans que néanmoins l'âme voulût s'en décharger, si ce n'é-
 « tait pour se voir unie à vous dans une autre vie. Mais, d'autre part,
 « quand elle se représente qu'elle ne vous a jamais rendu de services,
 « et qu'en demeurant dans le monde elle pourrait vous en rendre, elle
 « voudrait que cette croix fût encore plus pesante, et la porter jus-
 « qu'au jour du jugement, parce qu'elle ne compte pour rien tous ses
 « travaux, lorsqu'il s'agit de vous rendre le moindre service; ainsi elle
 « ne sait que désirer, mais elle sait bien qu'elle ne désire que de vous
 « plaire. »

Mon fils, puisque votre humilité m'oblige, pour vous obéir, à vous

nommer ainsi, si, lorsque j'écris ceci par votre ordre, vous trouvez que j'exécède en quelque chose, je vous prie qu'il ne soit vu que de vous, et de considérer que l'on ne doit pas prétendre que je puisse rendre raison de ce que jedis, lorsque Notre-Seigneur me tire hors de moi-même; car je ne saurais croire que ce soit moi qui parle; depuis cette communion dont je viens de parler, tout ce qui se présente à mon esprit me paraît un songe, et je voudrais ne voir autre chose que des personnes malades de cette heureuse maladie dans laquelle je me trouve. Que nous soyons tous frappés de cette sainte folie, pour l'amour de celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous, passer pour un insensé. Puisque vous me témoignez tant d'affection, mon Père, car, étant mon confesseur, je dois bien vous nommer ainsi, quoique, pour vous obéir, je vous ai appelé mon fils: faites-la moi paraître, s'il vous plaît, en demandant à Dieu qu'il m'accorde cette grâce qui est si rare, que je ne vois presque personne qui n'ait des soins excessifs pour ce qui le touche en particulier; et détrompez-moi, je vous prie, si je suis, comme il se peut faire, plus que nulle autre dans cette erreur, en me le disant tout franchement, avec la liberté dont l'on use si peu en semblables choses.

Je souhaiterais, mon Père, que, de même que l'on voit en ce temps des méchants s'unir pour conspirer contre Dieu, et répandre dans le monde des hérésies, ces cinq personnes que nous sommes, qui nous aimons en lui, nous nous unissions pour nous désabuser les uns les autres, en nous reprenant de nos défauts, afin de nous rendre plus capables de plaire à Dieu, nul ne se connaissant si bien soi-même qu'il connaît ceux qu'il considère avec charité, par le désir de leur profiter: mais cela doit se pratiquer en particulier, parce que c'est un langage dont on use si peu dans le monde, que même les prédicateurs prennent garde dans leur sermons de ne mécontenter personne: je veux croire qu'ils ont bonne intention; ce n'est pas néanmoins le moyen de faire un grand fruit: et j'attribue ce que leurs prédications convertissent si peu de personnes, à ce qu'ils ont trop de prudence, et trop peu de ce feu de l'amour de Dieu dont brûlaient les apôtres; de ce feu qui leur faisait tellement mépriser l'honneur et la vie, qu'ils étaient toujours prêts à les perdre pour gagner tout lorsqu'il s'agissait d'annoncer et de soutenir les vérités qui regardent la gloire de Dieu. Je ne me vante pas d'être en cet état; mais je m'estimerai heureuse d'y être. Oh! que c'est bien connaître la liberté, que de considérer comme une véritable servitude la manière dont on vit et on converse dans le monde; et que ne doit point faire un esclave pour obtenir de la miséricorde de Dieu l'affranchissement de cette captivité, afin de pouvoir retourner dans sa patrie! Ainsi, puisque ce que je viens de dire en est le chemin, et que nous ne saurions arriver à un si grand bonheur qu'à la fin de notre vie, nous devons sans cesse y marcher sans nous arrêter. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous en faire la

grâce, et vous, mon Père, si vous le jugez à propos, de déchirer ce papier qui n'est que pour vous, et de me pardonner ma trop grande hardiesse.

CHAPITRE XVII.

La Sainte continue à parler dans ce chapitre de l'oraison d'union.

DE L'ORAISON D'UNION (suite).

Je crois avoir suffisamment parlé de l'oraison d'union, qui, dans la comparaison dont je me suis servie, est la troisième manière dont on tire de l'eau pour arroser ce jardin spirituel; et j'ai fait voir ce que l'âme y doit faire, ou pour mieux dire, ce que Dieu, qui fait alors l'office de jardinier, opère en elle; car il la laisse dans une pleine joie, et ne lui demande autre chose, sinon que sa volonté jouisse avec plaisir des faveurs qu'il lui communique, et qu'elle se soumette à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner d'elle : en quoi elle n'a pas besoin de peu de résolution, parce que l'excès de son contentement est quelquefois tel, qu'elle se croit toute prête à se séparer de son corps : et quelle mort pourrait être plus heureuse !

Il me paraît, mon Père, comme je l'ai déjà dit, que ce que l'âme peut faire de mieux en cet état, est de s'abandonner entièrement à Dieu. S'il veut l'enlever au ciel, qu'elle y aille; s'il veut la mener en enfer, qu'elle s'y résolve sans s'en mettre en peine, puisqu'elle ne fait que le suivre, et qu'il est tout son bonheur; s'il veut qu'elle vive encore mille années, qu'elle y consente; et enfin qu'elle se remette absolument à sa divine majesté, pour disposer d'elle comme d'une chose qui lui appartient par le don qu'elle lui a fait, sans réserve, de tout ce qu'elle est, et sans s'informer de la manière dont il lui plaira d'en ordonner.

Dans cette oraison si élevée, qui est un effet de la puissance de Dieu, à qui des choses encore plus difficiles sont faciles, l'entendement ne travaille point, et il me paraît qu'il s'étonne seulement de voir que ce céleste jardinier ne demande autre chose de lui, sinon qu'il se réjouisse du plaisir qu'il reçoit de commencer à sentir l'odeur des fleurs. Lorsque cet admirable jardinier arrose l'âme de cette eau dont il est le créateur, encore que cela dure peu, il lui en donne en si grande abondance, qu'elle acquiert en un moment ce qu'elle n'avait pu obtenir par tous les efforts de son esprit, durant vingt années de travail, et elle voit aussitôt grossir et mûrir les fruits, en sorte qu'elle peut en manger; mais ce divin jardinier ne lui permet pas d'en faire part à personne, jusqu'à ce que la nourriture qu'elle en tire l'ait tellement fortifiée, qu'elle le puisse faire sans se faire tort et sans se mettre en hasard de mourir de faim, comme il arriverait si, au lieu de s'occuper à rendre grâce à celui à qui elle a été obligée d'une si grande faveur, et à en faire son profit, elle consommait inutilement ces fruits, par le desir d'en faire goûter aux autres. Ceux qui ont connaissance de ce

que je dis pourront mieux l'expliquer que moi, et je sens que mon esprit se lasse.

Comme, lorsque l'on est arrivé à cette oraison d'union, les vertus sont beaucoup plus fortes que dans celles de quiétude, l'âme ne saurait l'ignorer, parce qu'elle se sent tout autre qu'elle n'était, et qu'elle admire comment elle peut opérer de grandes choses, par la vigueur que lui donne l'odeur des fleurs que notre Seigneur veut qui s'ouvrent, afin de lui faire connaître les vertus qu'elle possède; mais elle voit clairement en même temps qu'elle a travaillé en vain durant plusieurs années pour les acquérir, et que c'est cet admirable jardinier qui l'en a enrichi en une moment. Cette connaissance la fait entrer dans une humilité encore plus profonde que celle qu'elle avait auparavant, parce qu'elle voit clairement que la seule chose qu'elle a faite a été de donner un consentement à ce que Notre-Seigneur voulait accomplir en elle, et de recevoir avec joie les grâces dont il l'a favorisée. Cette manière d'oraison est, à mon avis, une union manifeste de l'âme avec Dieu, dans laquelle il me semble qu'il permet que ces trois puissances de notre âme, l'entendement, la mémoire et la volonté, connaissent ce qu'il opère en elles, et s'en réjouissent. Comme il pourra, mon Père, vous arriver la même chose que j'ai souvent éprouvée, et qui m'a donné tant d'étonnement, je me crois obligée de vous la dire. On sent que la volonté est comme liée, et jouit d'une grande joie et d'un grand repos, dans le même temps que l'entendement et la mémoire sont si libres, qu'ils peuvent traiter d'affaires, et s'occuper à des œuvres de charité.

Or, quoiqu'il semble que ceci soit la même chose que ce que j'ai dit arriver dans l'oraison de quiétude, il y a de la différence parce que, dans l'oraison de quiétude, l'âme demeure dans ce saint repos dont jouissait Madeleine, sans oser se remuer; au lieu que, dans l'oraison d'union, elle se trouve capable de travailler comme Marthe. Ainsi l'on peut dire qu'elle est presque tout ensemble dans la vie active et la vie contemplative, et qu'elle peut s'appliquer à des œuvres de charité, et des affaires conformes à sa profession, et à la lecture, quoiqu'elle sente bien qu'elle ne saurait disposer absolument d'elle-même, parce que sa volonté, qui est sa principale partie, est tout occupée ailleurs. C'est comme si, parlant à quelqu'un lorsqu'un autre nous parle en même temps, notre attention était partagée, et l'on connaît avec beaucoup de satisfaction que l'on est ainsi : c'est une préparation à jouir d'une très-grande tranquillité, quand, après s'être dégagé de l'occupation des affaires, on se trouve dans la retraite et dans la solitude; c'est de même que, si une personne qui, n'ayant point de faim, et ne se souciant point de manger, ne laisserait pas de manger quelque chose avec appétit si elle la trouve à son goût. Ainsi l'âme ne voudrait pas alors se rassasier des contentements du monde, parce que celui dont elle jouit la satisfait beaucoup plus; mais elle est prête de recevoir avec joie celui de plaire à

Dieu encore davantage, de se conformer à sa volonté, et de posséder le bonheur d'être avec lui.

Il y a une autre sorte d'union qui, encore qu'elle ne soit pas entière et parfaite, est plus grande que celle que je viens d'expliquer; mais elle ne l'est pas tant que celle de cette troisième eau dont j'ai parlé. Je prie Dieu, mon Père, de vous les donner toutes si vous ne les avez déjà; et je ne doute point que vous ne soyez bien aise de me la voir expliquer ici, parce que c'est une nouvelle grâce que nous recevons de Dieu que de comprendre celle qu'il nous fait, et de pouvoir la faire comprendre aux autres. Or, bien qu'il semble que la première suffise pour bannir de l'âme le trouble et la crainte, et la faire marcher courageusement dans le chemin du ciel, en lui donnant du mépris de toutes les choses de la terre, cette autre grâce qui lui fait comprendre quel est son bonheur est si avantageuse, que celui qui la reçoit ne saurait trop en remercier Notre-Seigneur; et celui qui ne l'a pas, trop le louer de l'avoir donnée à d'autres, qui peuvent par ce moyen lui profiter.

Dieu me favorise souvent de cette sorte d'union dans laquelle il recueille la volonté ainsi que l'entendement, ce me semble, parce qu'il ne discourt point, mais s'occupe seulement à jouir du bonheur de sa présence, et entre dans une telle admiration de tant de merveilles, qu'il voit que, l'une lui faisant oublier l'autre, il ne sait à laquelle s'attacher.

Quant à la mémoire, elle demeure libre, et l'imagination aussi, à mon avis; et lorsqu'elle se trouve seule, on ne saurait croire quelle guerre elle fait à la volonté et à l'entendement, pour tâcher de les troubler. Elle me fatigue de telle sorte, m'irrite tellement contre elle, que je demande souvent à Dieu de m'en priver alors entièrement, si elle continue à me causer de la distraction, et quelquefois je lui dis : Quand sera-ce, Seigneur, que les puissances de mon âme ne seront plus ainsi partagées, mais se réuniront pour ne s'occuper que de vos louanges? Ceci me fait voir quel est le mal que nous a causé le péché, puisque c'est lui qui nous empêche de faire ce que nous voudrions, et de n'avoir point d'autres pensées que de plaire à Dieu. Je dis que cela m'arrive quelquefois, et je l'ai éprouvé encore aujourd'hui, ayant employé tous mes efforts pour faire que ma mémoire et mon imagination se réunissent avec mon entendement et ma volonté, sans qu'il m'ait été possible d'en venir à bout. Elles ne leur font néanmoins autre mal que de les troubler, à cause que, l'entendement ne considérant point ce que la mémoire lui représente, elle ne peut s'arrêter à rien, mais passe d'un objet à un autre, et demeure ainsi toujours errante et vagabonde comme ces papillons qui volent la nuit; ce qui est une comparaison qui me paraît assez propre, parce qu'encore que ces petits animaux soient incapables de faire du mal, ils ne laissent pas d'être importuns. A cela je ne sais point de remède, et si Dieu m'avait fait connaître qu'il y en eût, je m'en serais servi avec grand plaisir, tant je m'en trouve souvent importunée. On

peut voir par-là notre misère et la puissance de Dieu, puisque cette mémoire qui demeure libre, nous lasse et nous tourmente si fort; et qu'au contraire l'entendement et la volonté jouissent d'un si grand repos, parce qu'ils sont unis à Dieu.

Le seul soulagement que j'ai trouvé, après en avoir cherché durant tant d'années, est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quiétude, de considérer la mémoire comme une extravagante et une folle, dont Dieu seul peut arrêter les égarements, et l'enchaîner. Il faut que nous la souffrions avec patience, de même que Jacob souffrait Lia, et nous contenter de la grâce que Notre-Seigneur nous fait de posséder Rachel. Je dis qu'il enchaîne la mémoire et la traite comme une esclave, parce que, quelques efforts qu'elle fasse, elle ne saurait tirer à elle l'entendement et la volonté; au lieu qu'ils peuvent souvent, sans grand travail, l'attirer à eux; car il arrive quelquefois que Dieu, ayant compassion de cet égarement, de ses inquiétudes et du désir quelle a de se réunir avec les autres puissances, permet qu'elle se vienne brûler à ce divin feu, qui a déjà tellement consumé les autres, qu'il leur a comme fait changer de nature pour les rendre capables de jouir de ce bonheur surnaturel, dont il les favorise alors par une grâce si extraordinaire.

La joie et la gloire dont l'âme jouit dans les diverses manières dont elle tire de l'eau de cette divine source, est si grande qu'elle rejaillit sur le corps; on connaît évidemment qu'il y participe, que les vertus croissent et s'augmentent comme je l'ai dit, et il semble que Dieu veut par-là faire connaître, le plus clairement qu'on le peut en cette vie, les divers états où l'âme se trouve. Vous pourrez, mon Père, en communiquer avec des personnes spirituelles et savantes qui sont arrivées jusqu'à ce degré d'oraison; et si elles l'approuvent, vous aurez sujet de croire que cette connaissance vient de Dieu, et de l'en remercier beaucoup, à cause qu'il pourra, comme je l'ai dit, vous donner avec le temps la joie de la comprendre, et d'avoir cependant celle de savoir qu'il l'a accordée à un autre, et que la lumière de votre esprit et de votre science pourront vous faire juger, par ce que je vous en ai rapporté, combien grande est cette faveur. Qu'il soit béni et loué aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

De la quatrième sorte d'oraison, qui est l'oraison de ravissement ou d'extase, ou d'élévation et transport d'esprit, qui sont des termes différents pour exprimer une même chose, et que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT OU D'EXTASE, OU D'ENLÈVEMENTS ET TRANSPORTS D'ESPRIT.

Dieu veuille, s'il lui plaît, mettre sa parole en ma bouche, pour pouvoir dire quelque chose de la quatrième manière dont l'âme obtient de l'eau pour arroser ce jardin spirituel. J'ai en ceci encore beaucoup plus de besoin de son assistance que je n'en avais pour parler de cette

troisième état que l'on reçoit dans l'oraison d'union ; car alors l'âme sentait bien qu'elle n'était pas entièrement morte au monde, mais qu'elle y vivait encore, quoique dans une grande solitude, et était capable de faire entendre, au moins par des signes, l'heureux état où Dieu la mettait.

Dans toutes les précédentes manières d'oraison, il faut que le jardinier travaille, bien qu'il soit vrai que dans celle d'union son travail est accompagné de tant de consolations et de tant de gloire, que l'âme voudrait qu'il durât toujours, et le considère plutôt comme une félicité que comme un travail. Mais en cette quatrième manière d'oraison, on est dans une joie parfaite et toute pure ; on connaît que l'on en jouit, quoique sans savoir comment on en jouit ; et l'on sait que ce bonheur comprend tous les biens imaginables, sans pouvoir néanmoins concevoir quel il est ; tous les sens sont tellement remplis et occupés de cette joie, qu'ils ne sauraient s'appliquer à quoi que ce soit d'intérieur ou d'extérieur. Ils pouvaient, comme je l'ai dit dans les autres manières d'oraison, donner quelques marques de leur joie ; mais en celle-ci, bien qu'elle soit incomparablement plus grande, l'âme et le corps sont incapables de la témoigner, parce que, quand ils le voudraient, ils ne le pourraient sans troubler, par cette distraction, le merveilleux bonheur dont ils jouissent ; et que, s'ils le pouvaient, cette union de toutes les puissances cesserait d'être.

Je ne saurais bien faire entendre ce que c'est que ce que l'on appelle en cela union, ni comment elle se fait ; et je le laisse à expliquer à ceux qui sont savants dans la théologie mystique, dont j'ignore tous les termes. Je ne sais pas bien ce que c'est qu'esprit, ni quelle différence il y a entre l'esprit et l'âme ; il me paraît que ce n'est que la même chose, quoiqu'il me semble quelquefois que l'âme sorte d'elle-même ainsi que la flamme sort du feu, et s'élève au dessus de lui avec impétuosité, sans néanmoins que l'on puisse dire que ce soit deux corps différents, puisque ce n'est qu'un même feu. Je laisse donc aux savants, tels que vous êtes, mon Père, à comprendre sur ce sujet ce que je ne puis bien démêler.

Je prétends seulement faire voir ce que l'âme sent dans cette divine union, qui fait que deux choses, qui auparavant étaient distinctes et séparées, n'en font plus qu'une. « Que vous êtes bon, mon Dieu, que
 « vous soyez béni à jamais, et que toutes les créatures vous louent de
 « ce que votre amour pour nous fait que nous pouvons parler avec
 « certitude de cette communication que vous avez avec quelques âmes,
 « même durant cette vie ; car, encore qu'elles soient justes, cette faveur
 « est un effet si extraordinaire de votre grandeur et de votre magnifi-
 « cence, qu'elle surpasse tout ce que l'on en peut dire. O libéralité sans
 « bornes, d'accorder des faveurs si excessives à des personnes qui vous
 « ont tant offensé ! Peut-on n'en être point épouvanté, à moins que
 « d'avoir l'esprit si préoccupé des choses de la terre, que l'on soit en-

« fièrement incapable d'envisager les merveilles de vos œuvres ? J'avoue
« qu'un tel excès de bonte surpasse tellement tout ce que j'en saurais
« comprendre, que je me perds dans cette considération, sans pouvoir
« passer outre ; car où pourrais-je aller sans reculer au lieu d'avancer, puisque nulles paroles ne sont capables d'exprimer les remerciements que je vous dois de tant de grâces ? Quelquefois, pour me soulager, je vous dis des extravagances, non pas durant cette sublime union, « étant alors incapable d'agir, mais au commencement ou à la fin de mon oraison, et je vous parle en cette sorte : Prenez garde, Seigneur, à ce que vous faites ; et bien qu'en me pardonnant tant de péchés, vous ayez voulu les oublier, souvenez-vous-en, je vous prie, afin de modérer les faveurs dont vous me comblez : ne mettez pas, ô mon créateur, une liqueur si précieuse dans un vase à demi cassé, puisque vous avez vu si souvent qu'elle ne peut demeurer sans se répandre ; n'enfermez pas un tel trésor dans une âme qui est incapable de le conserver, parce qu'elle n'a pas encore entièrement renoncé aux consolations de la vie présente : ne confiez pas une place à une personne si lâche, qu'elle en ouvrirait les portes aux premiers efforts des ennemis ; que l'excès de votre amour ne vous fasse pas, ô mon roi, en hasardant des pierreries de si grand prix, donner sujet de croire que vous n'en tenez pas grand compte, puisque vous les laisseriez en garde à une créature si faible et si misérable, que, quelque soin qu'elle prit pour tâcher, avec votre assistance, d'en bien user, elle ne pourrait en profiter pour personne ; et enfin, pour dire tout en un mot, entre les mains d'une femme aussi méchante que je suis, et qui, au lieu de faire valoir ses talents, ne se contente pas de les laisser inutiles, mais les enterre. Vous ne faites d'ordinaire, mon Dieu, de si grandes grâces, qu'afin que l'on ait plus le moyen de servir les autres, et vous savez que c'est de tout mon cœur que je vous ai dit autrefois que je m'estimerais heureuse, si vous me priviez du plus grand bien que l'on puisse posséder sur la terre, afin de l'accorder à un autre qui en ferait un meilleur usage pour votre gloire. »

Il m'est, comme je l'ai dit souvent, arrivé de tenir de semblables discours à Dieu, et je m'apercevais ensuite de mon ignorance, puisque je ne connaissais pas qu'il savait mieux que moi ce qui m'était propre ; et de mon peu d'humilité, de ne pas voir que j'étais incapable de travailler à mon salut, s'il ne m'en eût donné la force par d'aussi grandes faveurs que celles qu'il me faisait.

J'ai maintenant à parler des grâces et des effets que produit cette oraison, et à dire si l'âme peut, ou ne peut pas, contribuer à quelque chose pour s'élever à un état si sublime. Il arrive souvent, dans l'union dont j'ai parlé, que cette élévation et cette union d'esprit viennent avec l'amour céleste ; mais selon ce que je puis comprendre, il y a de la différence dans cette union entre l'élévation de l'esprit et l'union. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé seront persuadés du contraire ; mais pour moi, il me

semble qu'encore que cette union et cette élévation ou transport d'esprit soient la même chose, Dieu opère l'un et l'autre en diverses manières, et que plus l'âme se détache des créatures, plus l'esprit prend son vol vers le ciel. Ainsi je connus clairement que ce sont des grâces différentes, quoique, comme je l'ai dit, elles ne paraissent être que la même chose ; de même qu'un petit feu est un feu aussi bien qu'un grand, encore qu'il y ait de la différence entre l'un et l'autre, car il faut beaucoup de temps pour faire qu'un petit morceau de fer devienne tout rouge dans un petit feu ; au lieu qu'il n'en faut guère pour faire qu'un gros morceau de fer devienne si ardent dans un grand feu, qu'il ne lui reste plus aucune apparence de ce qu'il était auparavant ; et ainsi j'ai sujet de croire que ce sont deux grâces différentes que Dieu accorde dans cette sorte d'oraison. Je suis assurée que ceux qui auront eu des ravissements n'auront pas de peine à le comprendre ; mais ceux qui n'en ont point eu le considéreront comme une folie, et ce pourrait bien en être une, qu'une personne comme moi ose se mêler de parler d'une chose qu'il paraît impossible d'expliquer, et de trouver seulement des termes qui puissent la faire comprendre grossièrement.

Néanmoins, comme Notre-Seigneur sait que je n'ai d'autre intention en ceci que d'obéir et de faciliter quelques moyens aux âmes pour acquiescer un si grand bien, j'espère qu'il m'aidera dans cette entreprise, et je ne dirai rien qu'une longue expérience ne m'ait fait connaître. J'ai d'autant plus de sujet de me promettre de son infinie bonté qu'il m'assistera, que, lorsque je commençai à vouloir écrire cette quatrième manière d'oraison que je compare à la quatrième sorte d'eau dont ce jardin spirituel se trouve arrosé, cela me parut aussi impossible que de parler grec ; ainsi je quittai la plume et m'en allai communier. Béni soyez-vous à jamais, Seigneur, qui instruisez les ignorants. O vertu de l'obéissance, que vous avez de pouvoir ! Dieu éclaira mon esprit en me disant et en me représentant ce que je devais dire, et il veut maintenant, ce me semble, faire la même chose, en me mettant dans la bouche ce que je suis incapable par moi-même de comprendre et d'écrire. Comme ce que je viens de rapporter est très-véritable, il est évident que ce que je dirai de bon viendra de Dieu, et que ce que je dirai de mauvais tirera sa source de cet océan de misère qui est en moi.

Que s'il y a quelques personnes, comme il y en a sans doute plusieurs, qui soient arrivées à ces degrés d'oraison dont il a plu à notre Seigneur de me favoriser, tout indigne que je suis, et que, dans la crainte qu'elles aient de s'égarer, elles désirent de me communiquer leurs sentiments, j'espère que son adorable bonté fera la grâce à sa servante de les aider à passer plus avant sans crainte de se tromper.

Il me reste donc à parler de cette eau qui tombe du ciel en si grande abondance, qu'elle arrose entièrement le jardin ; et il est facile de juger de quel repos et de quel plaisir jouirait toujours le jardinier, si notre Seigneur ne manquait jamais de la donner lorsqu'il en serait besoin et

si l'air était toujours si tempéré que, n'y ayant point d'hiver, les plantes fussent sans cesse couvertes de fleurs et chargées de fruits ; mais, parce que c'est un bonheur que l'on ne peut espérer en cette vie, il faut que ce jardinier soit dans un soin continuel de ne pas demeurer sans eau, afin que, quand l'une manque, on puisse y suppléer par une autre. Celle qui vient du ciel tombe quelquefois lorsque le jardinier y pense le moins ; et il arrive presque toujours que c'est en suite d'un long exercice d'oraison mentale que notre âme, étant comme un petit oiseau que notre Seigneur, après l'avoir vu voltiger longtemps pour s'élever vers lui avec son entendement et sa volonté qui sont ses ailes, le prend de sa divine main pour le remettre dans son nid, afin d'y être en repos, et le récompenser ainsi dès cette vie. « Que cette récompense est grande, ô « mon Dieu, puisqu'un moment de joie qu'elle donne suffit pour payer « tous les travaux que nous saurions souffrir ici bas pour votre service ! »

Lorsque, dans cette quatrième manière d'oraison, une personne cherche ainsi son Dieu, peu s'en faut qu'elle se sente entièrement défaillir ; elle est comme évanouie ; à peine peut-elle respirer ; toutes ses forces corporelles sont si affaiblies, qu'il lui faudrait faire un grand effort pour pouvoir seulement remuer les mains ; les yeux se ferment d'eux-mêmes ; et s'ils demeurent ouverts, ils ne voient presque rien, ni ne sauraient lire quand ils le voudraient ; ils connaissent bien que ce sont des lettres, mais ils ne peuvent les distinguer ni les assembler, parce que l'esprit n'agit point alors ; et si l'on parlait à cette personne, elle n'entendrait rien de ce qu'on lui dirait. Ainsi ses sens non seulement lui sont inutiles, mais ne servent qu'à troubler son contentement ; elle tâcherait en vain de parler, parce qu'elle ne saurait ni former ni prononcer une seule parole ; toutes ses forces extérieures l'abandonnent, et celles de son âme s'augmentent pour pouvoir mieux posséder la gloire dont elle jouit ; mais elle ne laisse pas d'éprouver au dehors un fort grand plaisir.

Quelque long temps que dure cette sorte d'oraison, on ne s'en trouve jamais mal ; et je ne me souviens pas que Dieu m'en ait favorisée lorsque j'étais malade, sans que je me sois ensuite portée beaucoup mieux ; car comment un si grand bien pourrait-il causer du mal ? Les effets de cette sublime oraison sont si manifestes, que l'on ne saurait douter qu'elle n'augmente la vigueur de l'âme, et qu'après avoir ainsi fait perdre au corps avec plaisir toute la sienne, elle ne lui en redonne une nouvelle beaucoup plus grande.

Il est vrai, selon ce que j'en puis juger par ma propre expérience, que, dans le commencement, cette sorte d'oraison finit si promptement qu'elle ne se fait pas connaître par des marques extérieures ; mais l'on voit, par les avantages que l'on en reçoit, qu'il faut que les rayons du soleil aient été bien vifs et bien ardents, pour avoir pu pénétrer l'âme de telle sorte, qu'elle l'ait comme fait fondre ; et il est fort remarquable que cette suspension de toutes les puissances ne dure, à mon avis, jamais longtemps ; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure

et je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il est vrai qu'il est difficile d'en juger, puisque l'on a perdu tout sentiment; et j'ajoute que, même alors, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances se reveille. La volonté est celle qui se maintient davantage; mais l'entendement et la mémoire recommencent bientôt à l'importuner; néanmoins, comme elle demeure dans le calme, elle les ramène et les oblige à se recueillir; ainsi elles demeurent tranquilles pendant quelques moments, et se laissent emporter ensuite à de nouvelles distractions. On peut, en cette manière, passer quelques heures en oraison, et on les y passe, en effet, parce que l'entendement et la mémoire, après avoir goûté de ce vin céleste, le trouvent si délicieux, que ces facultés s'en enivrent et se perdent heureusement pour se réunir avec la volonté dans la jouissance d'un si grand bonheur: mais le temps qu'elles demeurent en cet état, incapables, ce me semble, de s'imaginer quoi que ce soit, est fort court; et lorsqu'elles commencent à revenir à elles, ce n'est pas de telle sorte qu'elles ne paraissent, durant quelques heures, comme stupides, parce que Dieu les ramène peu à peu à lui.

J'aurais maintenant à dire ce que l'âme sent intérieurement, lorsqu'elle est en cet état; mais je laisse à en parler ceux qui en sont capables, car comment pourrais-je écrire une chose que je ne saurais comprendre? Lorsqu'au sortir de cette oraison, et après avoir communiqué, je pensais de quelle manière je pourrais exprimer ce que l'âme fait quand elle jouit d'un si grand bonheur, notre Seigneur me dit: « Ma fille, elle s'oublie entièrement elle-même pour se donner tout entière à moi; ce n'est plus elle qui vit, mais c'est moi qui vis en elle; et cela est si incompréhensible, que tout ce qu'elle peut comprendre est qu'elle n'y comprend rien. »

Ceux qui l'auront éprouvé entendront quelque chose à ceci; et il est si obscur, que je ne saurais l'expliquer plus clairement; tout ce que je puis ajouter, c'est qu'il est impossible de douter alors que l'on ne soit proche de Dieu, et que toutes les puissances sont tellement suspendues et comme hors d'elles-mêmes, qu'elles ne savent ce qu'elles font. Si l'on pense méditer sur quelques mystères, la mémoire n'en représente non plus le souvenir que si elle n'en avait jamais entendu parler, si on lit, on ne comprend rien à ce qu'on lit; et il en arrive de même des oraisons vocales. Ainsi les ailes de ce petit papillon, auxquelles on peut comparer les distractions que donne la mémoire, se trouvant brûlées, il tombe par terre sans pouvoir se remuer: la volonté est tout occupée à aimer, sans comprendre en quelle manière elle aime, et quant à l'entendement, s'il entend, il ne comprend rien à ce qu'il entend, mais je crois qu'il n'entend rien, puisque, comme je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même; et je n'entends rien non plus à tout cela.

J'étais au commencement dans une si grande ignorance, que je ne savais pas que Dieu est dans toutes les créatures; et il me paraissait néanmoins si clairement qu'il était présent, qu'il m'était impossible d'en

douter : ceux qui n'étaient point savants me disaient que ce n'était que par sa grâce ; mais comme j'étais persuadée du contraire, je ne pouvais le croire, et cela me donnait de la peine. Un savant religieux, de l'ordre de saint Dominique, m'en tira, et me consola beaucoup en m'assurant que Dieu était alors présent, et qu'il se communique ainsi aux hommes.

Je finirai ce chapitre en disant qu'il faut remarquer que Dieu ne fait jamais que par une grâce très-particulière tomber du ciel cette eau dont j'ai parlé, et que l'âme en reçoit toujours de très-grands avantages, ainsi qu'on le verra dans la suite.

CHAPITRE XIX.

La Sainte continue à traiter, dans ce chapitre, de l'oraison de ravissement ou d'extase, elle parle des effets qu'elle opère dans l'âme, et exhorte encore à ne discontinuer jamais, pour quelque cause que ce soit, de faire oraison.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT. (Suite.)

Au sortir de cette oraison, qui unit si fortement l'âme à son Créateur, elle demeure dans une si grande tendresse pour lui, qu'elle voudrait s'anéantir, afin de se perdre heureusement en lui-même : on se trouve noyé dans ses larmes, sans savoir quand ni comment elles ont commencé de couler, et l'on sent avec un plaisir inconcevable que, par un effet incompréhensible, ces heureuses larmes, en calmant l'impétuosité du feu de l'amour que l'on a pour Dieu, l'augmentent au lieu de l'éteindre. Ceci paraît obscur ; mais il n'y a néanmoins rien de plus vrai.

Il m'est arrivé quelquefois, dans cette sorte d'oraison, de me trouver si hors de moi-même, qu'après qu'elle était finie, je ne savais si ce n'avait point été un songe, où si la gloire à laquelle je m'étais sentie participer était véritable ; je me trouvais toute baignée des larmes qui tombaient de mes yeux, avec la même abondance qu'on voit une grande pluie tomber du ciel ; et cela me faisait connaître que ce n'avait pas été un songe ; au commencement il durait peu, et je me sentais alors si encouragée à endurer pour Dieu, que pour lui en donner des preuves, j'aurais souffert avec joie que l'on eût mis mon corps en mille pièces. C'est dans cet heureux état que l'on conçoit des désirs fervents, que l'on prend des résolutions de servir Dieu d'une manière héroïque, qu'on le lui promet solennellement, et que l'on commence d'avoir le monde en horreur, par la vraie connaissance de sa vanité et de son néant. Ainsi l'on tire de beaucoup plus grands avantages de cette oraison de ravissement que des précédentes, et elle augmente l'humilité, parce que l'âme voit manifestement qu'elle est très-indigne d'une faveur qui va si fort au-delà de ce qu'elle saurait prétendre et espérer, qu'elle est absolument incapable de rien faire pour l'acquérir. Et comme lorsque le soleil donne d'aplomb en quelque lieu, on y aperçoit jusqu'aux moindres filets des toiles d'araignées, cette heureuse âme connaît jusqu'à ses moindres imperfections et son extrême misère. Cette vue fait disparaître à ses yeux la vaine gloire, parce qu'elle ne saurait plus ignorer qu'elle ne peut rien

d'elle-même, ou que si elle peut quelque chose, c'est si peu, qu'à peine peut-elle croire d'avoir prêté son consentement à cette extrême faveur qu'elle a reçue : parce qu'il semble que Dieu le lui ait arraché comme par force, qu'il ait fermé malgré elle la porte à ses sens, afin de la faire jouir du bonheur de sa présence ; elle ne voit rien, elle n'entend rien, à moins qu'on ne lui fasse une grande violence ; il n'y a presque rien qui lui puisse plaire ; sa vie passée et les grandes miséricordes que Dieu lui a faites se représentent à elle dans un plein jour, et son entendement n'a pas besoin d'agir pour en discerner distinctement les plus petites circonstances, parce qu'il les envisage toutes d'un seul regard : ainsi l'âme voit que Dieu, au lieu de la châtier par les peines de l'enfer qu'elle avait si justement méritées, la rend participante de sa gloire ; elle se répand alors dans les louanges de Dieu, et je voudrais, à l'heure que je parle, pouvoir m'anéantir pour ne subsister plus qu'en lui seul. « Soyez béni, mon Sauveur, de ce que, me trouvant telle qu'une eau toute corrompue et pleine de bourbe, vous daignez la purifier de telle sorte, qu'elle ne soit pas indigne d'être servie à votre divine table. Et soyez aussi béni à jamais de ce que, faisant, comme vous faites, toute la félicité des anges, vous voulez bien élever à un état si heureux un vermis-seau tel que je suis. »

L'âme voit donc clairement qu'elle n'a contribué en rien à produire ce fruit si délicieux ; elle s'en nourrit, et, après avoir fait connaître par diverses marques qu'elle conserve au dedans de soi ce trésor du ciel, elle commence d'en faire part aux autres, pour les enrichir comme elle en est enrichie, et demande à Dieu qu'elle ne soit pas seule à le posséder. Elle profite ensuite beaucoup à son prochain, sans presque s'en apercevoir, ni rien faire en cela d'elle-même, et les autres le connaissent mieux qu'elle, parce que ses bonnes œuvres sont comme autant de fleurs, dont l'excellente odeur, qui va toujours en augmentant, les attire ; ils admirent ses vertus, et en estiment tant le fruit, qu'ils désireraient de pouvoir comme elle s'en nourrir. Quand l'âme, qui est comme la terre qui porte ses heureuses plantes et ses excellents fruits, est cultivée par les persécutions, par les maladies, et par tant d'autres souffrances, sans lesquelles il arrive rarement qu'elle parvienne à un état si heureux, et qu'elle est arrosée par le détachement de ses propres intérêts, cette eau céleste la pénètre de telle sorte, que l'on ne voit guère qu'elle se sèche. Mais si l'âme ne s'éloigne de toutes les occasions du péché, si elle manque de reconnaître les obligations qu'elle a à Dieu, et qu'ainsi cette terre se remplisse d'épines, comme j'en étais au commencement, elle redevint bientôt si aride, que pour peu que le jardinier néglige de travailler, et que Notre-Seigneur ne recommence, par un effet de son infinie bonté, à donner de la pluie, le jardin peut se compter pour perdu, ainsi que cela m'est quelquefois arrivé, et je ne pourrais jamais le croire. Je l'écris pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne perdent point courage, mais se con-

fient toujours à la miséricorde de Dieu, quoiqu'elles soient tombées par leur faute d'un état aussi sublime que celui où il lui avait plu de les élever ; car il n'y a rien que l'on n'obtienne par les larmes qu'un saint repentir fait répandre, et une eau en attire une autre. .

C'est par cette raison qu'étant telle que je suis, et ne faisant qu'offenser Dieu, au lieu de lui témoigner, par mes services, ma reconnaissance de tant de grâces, je me suis portée à obéir au commandement que j'ai reçu d'écrire ma vie. C'est aussi ce qui me ferait souhaiter de pouvoir parler d'une telle manière, que l'on fût obligé de me croire, et me fait demander à Dieu de me la donner. Je répète donc encore que ceux qui ont commencé de s'exercer à l'oraison ne doivent jamais perdre courage, sous prétexte que, s'ils retombaient dans le péché, ils ne pourraient la continuer sans devenir encore pires. Cela serait vrai, si d'un côté l'on discontinuait ce saint exercice, et que de l'autre on ne se corrigeât point de ses défauts ; mais, pourvu que l'on persévère dans l'oraison, on doit être persuadé que l'on arrivera enfin au port.

Le piège que le démon me tendit, en me faisant croire qu'étant aussi mauvaise que je l'étais, je ne pouvais, sans témérité, continuer à faire oraison, fut cause que je la quittais durant dix-huit mois, ou au moins durant un an, car je ne me souviens pas bien du temps, et cela seul aurait suffi pour me précipiter dans l'enfer, sans que les démons s'en mêlassent.

Quel aveuglement peut être plus grand ! et que cet ennemi mortel des hommes sait bien ce qu'il fait lorsqu'il s'efforce de nous pousser ainsi dans le précipice ! Il n'ignore pas, le traître qu'il est, qu'une âme qui continue dans l'oraison est perdue pour lui, et que les fautes dans lesquelles il la fait tomber, au lieu de lui nuire, lui servent, par l'assistance de Dieu, à s'avancer dans son service.

« O Jésus-Christ, mon Sauveur, lorsqu'une âme, qui était si heureuse que de s'occuper à l'oraison, tombe dans quelque péché, et que, par un effet de votre bonté, vous lui donnez la main pour la relever, quel mouvement n'excite point en elle la connaissance de sa misère et de votre miséricorde ! Elle se perd alors dans la vue de votre suprême grandeur ; elle n'ose lever les yeux vers le ciel, et ne les ouvre que pour connaître ce qu'elle vous doit ; elle implore le secours de la reine des anges, votre mère, pour apaiser votre colère ; elle invoque les saints qui vous ont offensé, après avoir été appelés par vous à votre service, afin qu'ils l'assistent par leur intercession, et se reconnaît indigne que la terre la soutienne ; elle admire la libéralité qui vous a porté à lui faire tant de grâces ; elle a recours aux sacrements, et comprend, avec une vive foi, la merveilleuse vertu que vous y avez renfermée ; elle vous donne mille louanges d'avoir préparé de tels remèdes pour ses plaies, que, quelque grandes qu'elles soient, ils sont capables de les guérir parfaitement ; elle s'en étonne, elle admire ; et qui pourrait, mon Sauveur, n'être point épouvanté de voir d'un côté les bienfaits dont vous nous comblez, et de l'autre l'excès de notre

« ingratitude et de notre perfidie ! Je ne sais comment mon cœur ne se
 « fend point de douleur de me trouver si méchante, qu'en écrivant ceci
 « il me semble qu'avec ce peu de larmes qu'il vous plaît de me faire
 « repandre, celles qui viennent de moi, ne partant que d'une source
 « corrompue, je puisse réparer tant d'offenses que je commets sans cesse
 « contre vous, comme si j'avais dessein de rendre inutiles, par mes pé-
 « chés, les grâces et les faveurs que vous m'avez faites. Quant à ces lar-
 « mes qui viennent de moi, éclaireissez, Seigneur, une eau si trouble ;
 « donnez-leur du prix et de la valeur par votre assistance, afin qu'au-
 « moins elles ne soient pas un sujet de tentation à d'autres, pour oser
 « former des jugements téméraires, comme j'ai fait lorsque je disais en
 « moi-même : D'où vient, mon Dieu, qu'encore que je ne sois religieuse
 « que de nom, vous me faites des faveurs que vous n'accordez qu'à des
 « personnes si saintes, élevées dès leur enfance dans la religion, qui
 « vous ont toujours si fidèlement servi, et que l'on peut dire être de vé-
 « ritables religieuses ? Je comprends bien maintenant, mon Sauveur, que
 « vous connaissez ma faiblesse, vous voyez que j'ai besoin de votre se-
 « cours ; et qu'au contraire ces personnes étant fermes et courageuses,
 « vous leur réservez les récompenses qu'elles méritent pour leur don-
 « ner tout à la fois au sortir de cette vie, au lieu de ne les leur donner
 « que peu à peu. Vous savez néanmoins, mon Dieu, que j'ai souvent ex-
 « cusé en votre présence ceux qui murmuraient contre moi, parce que
 « je trouvais qu'ils n'en avaient que trop de sujets, mais cela n'arriva que
 « depuis que vous me retintes par votre bonté pour m'empêcher de vous
 « tant offenser, et que je m'éloignais de tout ce que je croyais qui vous
 « pût déplaire ; car ce fut alors que vous commençâtes d'ouvrir les tré-
 « sors de vos grâces à votre servante. Il semblait que vous attendiez que
 « je fusse préparée à les recevoir, puisque vous commençâtes aussitôt
 « non seulement à me les donner, mais à me faire connaître que vous
 « me les donniez avec libéralité.

« Ainsi, au lieu qu'auparavant on avait mauvaise opinion de moi,
 « quoique non pas telle qu'on aurait dû l'avoir, parce que l'on ne con-
 « naissait pas tous mes défauts, bien qu'ils fussent assez visibles, on
 « commença de l'avoir bonne ; mais cela changea dans la suite, et passa
 « jusqu'à murmurer contre moi et même à me persécuter. Au lieu de me
 « plaindre et d'en vouloir du mal à quelqu'un, je vous suppliais, mon
 « Dieu, de considérer qu'ils avaient raison d'en user ainsi, et vous, de
 « permettre qu'ils découvrirent toutes mes imperfections. Les religieuses
 « disaient donc, et d'autres aussi, que je voulais passer pour sainte ;
 « et que, bien qu'il s'en fallût beaucoup que j'eusse encore accompli
 « toute ma règle, et que je n'eusse pas la vertu des saintes religieuses
 « qu'il y avait dans notre monastère, ainsi qu'il est vrai que je ne l'ai ni
 « ne l'aurai jamais, si Dieu ne fait tout de sa part pour me la donner,
 « je m'efforçais d'introduire de nouvelles coutumes, et que j'étais toute
 « propre à faire du mal.

« Cela m'étant quelquefois un sujet de tentation, un jour qu'en disant
 « mon office j'arrivai à ce verset du psaume : *Justus es, Domine, et re-*
 « *ctum judicium tuum* : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont
 « équitables ; je considérai en moi-même combien ces paroles étaient
 « vraies ; car le démon n'a jamais eu le pouvoir de me tenter en ce qui
 « regarde la foi ; j'ai toujours, Seigneur, été très-fortement persuadée que
 « vous êtes la source de tous les biens ; et plus les choses sont élevées
 « au-dessus de la nature, plus je les crois fermement, parce que je sais
 « que votre pouvoir n'a point de bornes, et que votre grandeur est infi-
 « nie. Pensant donc alors en moi-même comment il se pouvait faire qu'é-
 « tant aussi juste que vous êtes, et moi aussi mauvaise que je suis, vous
 « me fissiez des grâces et des faveurs que vous n'accordiez pas à ces
 « bonnes religieuses qui vous servent, comme je l'ai dit, avec tant de
 « fidélité, vous me répondîtes : *Contentez-vous de me servir, et ne vous*
 « *mettez pas en peine du reste*. Ce furent là, mon Dieu, les premières pa-
 « roles que je vous ai entendu me dire. » Elles me remplirent d'un mer-
 veilleux étonnement ; mais je remets à expliquer en un autre lieu de
 quelle sorte ces merveilleuses paroles se font entendre, parce que ce se-
 rait sortir de mon sujet dont je ne me suis déjà que trop éloignée, puis-
 que je ne sais presque plus où j'en suis. Votre révérence, mon père, me
 doit pardonner ces digressions, puisqu'il n'est pas étrange que je perde
 la suite de mon discours, lorsque je me représente avec quelle patience
 il a plu à Dieu de me souffrir, et l'état où il me met par sa grâce.

Je prie de tout mon cœur sa divine majesté de me rendre toujours ex-
 travagante de la sorte, et de m'ôter plutôt la vie dans ce moment que de
 permettre qu'il y en ait jamais un seul dans lequel je sois capable de ré-
 sister aux mouvements qu'il lui plaira de me donner. Il ne faut point
 d'autre preuve pour faire connaître jusqu'à quel excès va sa miséricorde,
 que de voir combien de fois il m'a pardonné tant d'ingratitude : il a fait
 cette grâce à saint Pierre, mais il ne la lui a faite qu'une fois, et il me l'a
 faite tant de fois, que le diable n'avait que trop de sujet de me tenter, en
 me représentant que je ne pouvais prétendre sans extravagance, que me
 déclarant ainsi ouvertement l'ennemi de Dieu, je dusse jamais être ai-
 mée de lui. Quel aveuglement pouvait être comparable au mien, et où
 avais-je l'esprit, ô mon Sauveur, lorsque je m'imaginai pouvoir trou-
 ver hors de vous quelque remède à mon mal ! Quelle folie de fuir la lu-
 mière pour m'engager dans des ténèbres où l'on ne saurait marcher sans
 broncher à chaque pas ; et quelle orgueilleuse humilité que celle dont
 le démon se servit pour me faire abandonner la colonne de l'oraison,
 dont l'appui aurait pu m'empêcher de faire de si grandes chutes ? Je ne
 saurais maintenant considérer, sans être épouvantée, la grandeur du
 péril où me poussait cet artifice sous prétexte d'humilité ; il me repré-
 sentait, comme je l'ai dit, qu'étant si mauvaise et ayant reçu tant de
 grâces de Dieu, je ne devais pas m'appliquer à l'oraison, mais me con-
 tenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, et dont je m'acquitt-

tais si imparfaitement ; à quoi il ajoutait que je ne pouvais prétendre de faire davantage sans indiscretion et sans témoigner que je connaissais bien peu le prix des faveurs particulières que Dieu fait aux âmes. Il est vrai que ces pensées étaient louables en elles-mêmes ; mais l'effet en aurait été très-dangereux, et je ne saurais trop vous remercier, mon Sauveur, de m'avoir préservée d'un si grand mal.

Il me semble que c'est ainsi que cet esprit malheureux commença à tenter Judas, quoique non si ouvertement ; et je ne doute point que si Dieu n'y eût remédié, il m'aurait fait tomber peu à peu dans le précipice où il me poussait. Je conjure, au nom de Notre-Seigneur, tous ceux qui veulent s'appliquer à l'oraison de bien considérer cette avis que je leur donne, et de profiter de mon exemple, en apprenant que je n'eus pas plus tôt quitté ce saint exercice, que je me trouvai encore plus imparfaite qu'auparavant ; ce qui montre quel était le venin caché dans le remède que le diable me présentait, et quelle belle humilité était celle qui ne produisait dans mon esprit que de l'inquiétude et du trouble. Mais comment mon âme aurait-elle pu être dans le calme, au même temps qu'elle se trouvait privée de ce qui faisait toute sa douceur et tout son repos, que les grâces et les faveurs qu'elle avait reçues de Dieu lui étaient présentes, et qu'elle voyait qu'il ne se rencontre que du dégoût dans tous les contentements de la terre ? Il y a plus de vingt et un ans que cela se passe en moi de la sorte, et je ne comprends pas comment j'ai pu demeurer si longtemps en cet état ; mais, si je m'en souviens bien, c'était seulement dans la résolution de reprendre l'exercice de l'oraison, lorsque je serais meilleure. Jamais espérance ne fut plus mal fondée ; car, si lors même que je faisais de saintes lectures qui auraient dû m'ouvrir les yeux pour connaître mes péchés, que je m'occupais à l'oraison et que je répandais des larmes en la présence de Dieu, j'étais néanmoins si mauvaise, que devais-je attendre autre chose que de me perdre malheureusement, quand étant privée de tous ces secours, je me trouvais engagée dans de vains divertissements et dans plusieurs occasions dangereuses, sans autre assistance que de ceux qui pouvaient m'aider à me précipiter dans l'abîme ?

Je crois qu'un religieux de l'ordre de saint Dominique, fort savant, a beaucoup mérité devant Dieu de m'avoir réveillée d'un sommeil si périlleux. Ce bon père, comme je pense l'avoir déjà dit, me fit communier tous les quinze jours ; et je commençai à revenir à moi, quoique j'offensasse encore Dieu ; mais, parce que je n'étais pas hors de la bonne voie, j'y marchais et m'y avançais peu à peu, en tombant et en me relevant ; car, pourvu que l'on ne cesse point d'y marcher, on arrive enfin, quoique tard, où doit nous conduire cet heureux chemin, dont on s'égare à mon avis, en abandonnant l'oraison. Dieu veuille, s'il lui plaît, par sa grâce, nous préserver d'un tel malheur !

Ce que je viens de dire est si important, que je conjure, au nom de Notre-Seigneur, ceux qui le liront, d'y faire une très-grande attention,

et de bien considérer que, quelque grandes que soient les faveurs que Dieu fait à une âme dans l'oraison, elle ne doit point cesser de se défier d'elle-même, mais éviter jusqu'aux moindres occasions de l'offenser, puisqu'autrement elle courrait toujours risque de tomber ; l'artifice du démon étant si grand, qu'encore qu'il soi véritable que cette âme est favorisée de Dieu, il tâche à se servir de ces mêmes grâces qui devaient contribuer à son salut. Ainsi, quelque véritables que soient les désirs et les résolutions de bien faire qu'ont ceux qui ne sont pas encore affermis dans les vertus, ni assez mortifiés et détachés d'eux-mêmes, ils ne sauraient trop suivre ce conseil pour éviter un tel péril. Un avis si important ne vient pas de moi ; c'est Dieu lui-même qui le donne ; et c'est ce qui me fait désirer que les personnes ignorantes comme je suis en profitent, parce qu'une âme qui se trouve en cet état doit continuellement être sur ses gardes, sans sortir d'elle-même pour s'engager dans le combat par une vaine confiance en ses forces ; il lui doit suffire de se défendre ; et encore a-t-elle besoin de bonnes armes pour soutenir l'effort des démons, tant elle est incapable de les attaquer et de les vaincre, comme font ceux qui sont arrivés à ce degré de perfection dont je parlerai dans la suite.

L'artifice du diable est si grand, qu'il se sert pour perdre une âme de ce qui devrait le plus lui servir ; car, lorsqu'elle se voit si proche de Dieu, qu'elle connaît la différence qui se trouve entre les biens du ciel et ceux de la terre, et combien elle lui est obligée de l'amour qu'il lui porte, cet ennemi mortel des hommes prend sujet de ce même amour qu'elle a pour Dieu, pour la faire entrer dans une si grande confiance, et une telle certitude de son salut, qu'elle se persuade de ne pouvoir jamais perdre le bonheur qu'elle possède, et pense voir si clairement la récompense que Dieu lui prépare, et en connaître tellement le prix, qu'elle mourrait plutôt, ce lui semble, que de renoncer à une si grande félicité pour des choses aussi basses et aussi méprisables, que sont les plaisirs de la terre. Ainsi, par cette malheureuse confiance, elle perd la défiance qu'elle devrait avoir d'elle-même, et, croyant n'avoir plus rien à appréhender, parce que son intention est bonne, elle ne se tient plus sur ses gardes, mais s'expose hardiment dans les périls. Ce n'est pas néanmoins par orgueil qu'elle agit de la sorte ; elle sait qu'elle ne peut rien d'elle-même ; c'est par une confiance de Dieu qui n'est pas accompagnée de la discrétion, qui devrait lui faire considérer que, n'étant encore que comme un petit oiseau dont la plume ne fait que commencer à paraître, elle peut bien sortir de son nid, et en sort en effet par l'assistance de Dieu, mais ne saurait encore voler, à cause qu'elle n'est pas affermie dans les vertus qui sont ses ailes, et n'a pas assez d'expérience pour connaître les dangers qu'elle doit craindre, et le dommage qu'elle peut recevoir de se confier à elle-même.

Ce fut cette dangereuse confiance qui me fut si préjudiciable : et l'on voit par là quel est le besoin d'avoir un directeur, et de communiquer

avec des personnes spirituelles. Je crois néanmoins que, lorsque Dieu a fait arriver une âme à ce degré d'oraison, il continue de la favoriser, et ne permet pas qu'elle se perde, si elle ne l'abandonne entièrement. Mais s'il arrive qu'elle tombe, je la conjure encore, au nom de Notre-Seigneur, de bien prendre garde à ne pas se laisser tromper par le démon, s'il voulait, sous prétexte d'une fausse humilité, lui persuader d'abandonner l'oraison comme il me le persuada, ainsi que je l'ai dit, et que je ne saurais trop le répéter. Confions-nous en Dieu; sa bonté est plus grande que notre malice; notre repentir lui fait oublier notre ingratitude, et, au lieu de nous châtier d'avoir abusé de ses grâces, elles le portent à nous pardonner, parce qu'il nous considère comme des domestiques qui ont eu l'honneur de le servir. Que ceux qui se trouveront en cet état se souviennent de ce qu'il dit sur ce sujet dans l'Évangile, et de la manière dont il en a usé envers moi, qui me suis plutôt lassée de l'offenser, qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Que s'il ne se lasse donc point de donner, et si la source de ses miséricordes est inépuisable, ne serions-nous pas bien malheureux de nous lasser de recevoir? Qu'il soit béni à jamais, et que toutes les créatures lui donnent dans tous les siècles des siècles les louanges qui lui sont dues.

CHAPITRE XX.

De la différence qu'il y a entre l'oraison d'union et celle de ravissement, et des merveilleux effets que produit cette dernière.

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT. (Suite.)

Je désirerais de pouvoir, avec l'assistance de Dieu, faire connaître la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement, que l'on nomme autrement l'élévation ou le vol de l'esprit; car ces trois différents noms ne signifient qu'une même chose, et l'on y ajoute aussi celui d'extase (1).

Le ravissement va encore beaucoup au-delà de l'union, et produit de beaucoup plus grands effets. On peut dire que l'union est comme le commencement, le milieu et la fin, mais c'est seulement dans l'intérieur, au lieu que le ravissement, étant dans un beaucoup plus haut degré d'élévation, il n'opère pas seulement dans l'intérieur, mais aussi dans l'extérieur. Que Notre-Seigneur rende, s'il lui plaît, cela intelligible comme le reste, qu'il m'aurait été impossible d'expliquer, s'il ne m'eût fait connaître de quelle manière j'en pouvais donner l'intelligence.

(1) Lorsque la Sainte dit que le ravissement surpasse l'union, elle veut dire que l'âme joint plus pleinement de Dieu dans le ravissement que dans l'union, parce qu'il s'en rend alors plus absolument le maître. Ce qui est en effet de la sorte, parce que l'usage des puissances tant intérieures qu'extérieures se perd dans le ravissement. Et, quand elle dit que l'union est le commencement, le milieu et la fin, elle entend que la pure union est presque toujours d'une même sorte; mais que dans le ravissement il y a des degrés dont les uns sont comme le commencement, d'autres comme le milieu, et d'autres comme la fin; ce qui fait qu'on leur donne divers noms, dont les uns signifient ce qui est le moins parfait, d'autres ce qui est plus parfait, et d'autres ce qui est encore davantage, ainsi que la Sainte le déclare ailleurs.

Cette dernière eau dont j'ai parlé tombe en si grande abondance, que, si nous étions capables de la recevoir tout entière, nous croirions avec raison avoir au-dedans de nous la nuée d'où Dieu, en se cachant à nos yeux, fait sortir et répand cette admirable pluie qui arrose si heureusement notre âme. Quand nous lui rendons grâces d'une si grande faveur, et nous efforçons autant qu'il est en notre pouvoir de la reconnaître, il rassemble toutes les puissances de notre âme, de même qu'une nuée se forme des vapeurs de la terre, et la tire ensuite vers le ciel, où il lui montre les trésors et les richesses infinies de ce royaume éternel dont il veut la rendre participante. Je ne sais si cette comparaison est juste, mais je sais très-bien que cela se passe de la sorte. L'âme, dans ces ravissements, semble ne plus animer le corps. Il sent sensiblement que la chaleur naturelle l'abandonne, et devient tout froid, mais avec un plaisir inconcevable.

On peut presque toujours, dans l'oraison d'union, résister à l'attrait de Dieu, quoique avec peine, parce que nous sommes encore dans notre pays et dans notre terre; mais il n'en est pas de même dans le ravissement; on ne peut presque jamais y résister; et il arrive souvent que, sans que nous y pensions, et sans aucune autre préparation qui nous y dispose, il vient avec une impétuosité si prompte et si forte, que nous voyons et sentons tout d'un coup élever la nuée dans laquelle ce divin aigle nous cache sous l'ombre de ses ailes. Il nous est impossible de concevoir de quelle sorte cela se passe; car, encore que nous y trouvions un grand plaisir, nous sommes naturellement si faibles, que nous ne pouvons d'abord n'être point touchés de crainte.

Il faut qu'une âme soit extraordinairement généreuse, pour s'abandonner alors sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisser conduire par lui où il lui plaît, quelque peine qu'elle en ressente. Je me suis quelquefois trouvée en avoir une si grande, que je faisais tous mes efforts pour tâcher de résister, principalement lorsque je tombais dans ces ravissements en présence de plusieurs personnes; tant j'appréhendais qu'il n'y eût de l'illusion. En cet état qui est comme un combat que l'on entreprendrait contre un très-puissant géant, je résistais quelquefois un peu; mais je me trouvais après si lasse et si fatiguée, qu'il me semblait que j'avais le corps tout brisé.

En d'autres temps il m'était absolument impossible de m'opposer à un mouvement si violent; je me sentais ensuite enlever l'âme et la tête sans que je pusse l'empêcher, et quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchait plus à terre. Une chose si extraordinaire, et qui ne m'est arrivée que rarement, m'arriva cependant une autre fois, lorsque j'étais à genoux dans le chœur avec toutes les religieuses, prête à communier. Comme cela me parut surnaturel, et qu'il pourrait être extrêmement remarqué, j'usai du pouvoir que me donnait la qualité de prieure, que j'avais alors, pour leur défendre d'en parler.

Une autre fois, durant un sermon qui se faisait le jour de la fête de

notre patron, et où il y avait plusieurs dames de qualité, commençant à sentir que la même chose m'allait arriver, je me jetai par terre, nos sœurs s'approchèrent de moi pour me retenir; mais cela ne put empêcher qu'on s'en aperçût. Je priai alors beaucoup Notre-Seigneur de ne plus me favoriser de ces grâces qui paraissent à l'extérieur sans pouvoir être cachées, et qui me donnaient tant de peine; et j'ai, ce me semble, sujet de croire qu'il lui a plu de m'exaucer, cela ne m'étant point arrivé depuis, mais il n'y a pas encore longtemps.

Dans la résistance que je faisais pour m'empêcher d'être ainsi élevée de terre, je sentais sous mes pieds quelque chose qui me poussait avec tant de violence, que je ne saurais à quoi la comparer, nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'ayant rien qui approche d'une telle impétuosité; et ce combat que j'éprouvais en moi-même était si grand, que j'en avais le corps tout rompu sans pouvoir rien gagner par ma résistance, à cause qu'il faut que tout cède au pouvoir infini de Dieu.

Quelquefois Dieu se contente de nous faire voir qu'il nous veut accorder cette faveur, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir; mais, encore que nous y résistions par humilité, elle ne laisse pas de produire les mêmes effets que si nous y avions donné un entier consentement.

Ces effets sont grands. Nous connaissons que de telles grâces ne sauraient venir que de lui, qu'il est le maître de notre corps aussi bien que de notre âme, et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes; ce qui imprime dans notre esprit une grande humilité. Je confesse néanmoins que cela me donnait au commencement une étrange crainte, parce que rien n'est plus étonnant que de se voir ainsi élever en l'air; car, encore que l'âme tire le corps après elle avec un singulier plaisir, quand il ne résiste point, le sentiment ne se perd pas; au moins cela se passait de la sorte en moi, puisque je connaissais bien que j'étais élevée de terre. La majesté de Dieu se montre alors à nous dans un tel éclat qu'il nous épouvante, et nous fait concevoir une extrême appréhension d'offenser un maître si redoutable; mais nous sentons en même temps redoubler notre amour pour lui, en voyant que, bien que nous ne soyons que des vers de terre et que pourriture, celui qu'il nous porte est si grand, qu'il ne se contente pas d'élever notre âme jusqu'à lui, mais qu'il veut élever notre corps, quoique mortel et composé d'un limon qui étant de soi-même si méprisable, l'est encore beaucoup plus par nos péchés.

Un autre de ces effets est un si merveilleux détachement, que je ne saurais l'exprimer; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il me paraît en quelque sorte différent des autres auxquels l'esprit seulement a part, parce qu'il semble que dans celui-ci Dieu veut que le corps, aussi bien que l'âme, se détache tellement de toutes les choses de la terre, que la vie lui devienne ennuyeuse, et nous fait ainsi entrer dans une heu-

reuse peine que nous ne saurions concevoir de nous-mêmes, ni cesser d'avoir quand Dieu nous la donne.

Je désirerais de faire entendre en quelque sorte combien grande est cette peine; mais je ne crois pas le pouvoir. J'en dirai néanmoins quelque chose, après avoir remarqué que je ne l'ai eue qu'ensuite des visions et des révélations dont je parlerai, et dans le temps auquel Notre-Seigneur me favorisait de tant de grâces dans l'oraison, et m'y faisait goûter tant de douceurs. Or, quoique je ne laisse pas de goûter encore quelquefois ces mêmes douceurs, je me trouve le plus souvent dans la peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus grande et tantôt moindre : je commencerai par celle qui est la plus grande.

Quelque violents et impétueux que fussent les mouvements que je ressentais lorsque Dieu me voulait faire entrer dans le ravissement, dont je traiterai ci-après, il me paraît n'y avoir pas moins de différence entre eux et cette peine dont j'ai maintenant à parler, qu'entre une chose corporelle et une spirituelle; et je ne crois pas exagérer en usant de cette expression, parce qu'encore qu'il semble que le corps participe à ce que l'âme souffre dans ces mouvements, ce n'est pas avec un aussi extrême abandon que celui que l'on éprouve dans cette peine dont il s'agit, et à laquelle, comme je l'ai dit, nous ne pouvons en rien contribuer. L'âme s'y voit souvent, en un moment et lorsqu'elle y pense le moins, dans un transport dont elle ignore la cause, qui l'agite d'une telle sorte, qu'elle se sent élevée au-dessus d'elle-même et de toutes les choses créées, parce que Dieu l'en sépare d'une manière si extraordinaire, que, quelques efforts qu'elle fit, elle ne pourrait trouver sur la terre une seule créature qui lui tint compagnie; et quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, mais souhaiterait plutôt de mourir dans cette heureuse solitude. On lui parlerait alors inutilement; il lui serait impossible de répondre, tant son esprit est inséparablement attaché à ce seul objet qui l'occupe tout entière, et tant elle est incapable de pouvoir, pour peu que ce soit, disposer d'elle-même. Quoiqu'il lui semble en cet état que Dieu soit très-éloigné, il lui fait voir quelquefois quelle est sa grandeur infinie d'une manière si admirable, qu'avec grande peine je pourrais l'exprimer par mes paroles, puisque cela va tellement au-delà de l'imagination, qu'il faut l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et de le croire. Mais cette communication merveilleuse dont Dieu favorise l'âme, n'est pastant pour la consoler que pour lui faire connaître le sujet qu'elle a de s'affliger de ne pas jouir continuellement du bonheur de sa présence, lui qui, étant le souverain bien, est l'unique source de tous les biens.

Cette même communication de l'âme avec Dieu augmente encore de telle sorte son désir d'être toujours unie à lui, qu'elle se trouve hors de sa présence dans une solitude qui lui est si insupportable, qu'elle lui fait dire ce que disait David, ce grand roi et ce grand prophète, lorsqu'il se trouvait dans une solitude encore plus grande, parce que Dieu la lui

rendait plus sensible à cause qu'il était plus saint : *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto* : Je passe la nuit enveillant, et je me trouve comme un passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. Ce verset me vient dans l'esprit, parce qu'il me semble que j'en éprouve la vérité en moi-même, et ce m'est une consolation de voir que d'autres ont senti, comme je fais, la peine de se trouver dans une solitude si extrême, que les plus grands saints la sentent encore davantage que les autres. Il me semble que l'on peut dire que l'âme en cet état n'est pas seulement élevée au-dessus de toutes choses créées, mais qu'elle l'est au-dessus d'elle-même.

D'autres fois je me trouvais dans un tel délaissement, que je m'interrogeais moi-même et demandais à mon âme où était son Dieu. Sur quoi il faut remarquer que je n'entendais point ce verset du psaume, quand il me vint à l'esprit, et qu'après qu'on me l'eut expliqué, j'eus une grande consolation de voir que Notre-Seigneur me l'avait comme mis devant les yeux lorsque j'y pensais le moins.

Je me souvenais d'autres fois de ce que disait saint Paul, qu'il était crucifié au monde : non que je croie être de la sorte, ne voyant que trop que je ne le suis pas ; mais il me semble que, dans l'occasion dont je viens de parler, on peut dire que l'âme est comme crucifiée et suspendue entre le ciel et la terre ; car elle n'est pas dans le ciel, ni n'en reçoit point de consolation, et elle ne tient plus à la terre ni ne voudrait pas en recevoir du secours ; ainsi elle souffre sans pouvoir, de quelque côté qu'elle se tourne, trouver du soulagement. Ce qui lui vient alors du ciel est une si grande connaissance de Dieu, qu'elle se perd dans la vue de son infinie grandeur ; et cette connaissance accroît sa peine au lieu de la diminuer, parce qu'elle augmente encore son désir de le posséder. Cette peine est quelquefois si violente, qu'elle lui fait perdre le sentiment ; mais cela dure peu ; c'est une espèce d'agonie, excepté que le contentement dont cette souffrance est accompagnée est si grand, que je ne sais à quoi le comparer ; c'est un martyre délicieux, dans lequel l'âme a un tel dégoût de tout ce qu'il y a de plus agréable dans le monde, qu'elle ne peut en souffrir la vue quand elle s'offre à sa pensée ; elle connaît bien qu'elle n'aime et ne cherche que Dieu seul, mais elle ne le considère et ne l'aime qu'en général, sans examiner ni sans savoir ce qu'elle aime particulièrement en lui, à cause que son imagination ne lui représente rien, et que, pendant la plus grande partie du temps que cela dure, toutes ses puissances demeurent, à mon avis, sans action, parce qu'ainsi que dans l'unjon et dans le ravissement, la joie les suspend, la peine fait ici le même effet.

Que je souhaiterais, mon père, de pouvoir vous faire bien entendre ceci, afin que vous puissiez ensuite me faire mieux comprendre à moi-même ce que ce peut être ; car c'est l'état où je me trouve toujours maintenant. Lorsque je me vois dégagée des occupations où je suis contrainte de m'appliquer, j'entre d'ordinaire dans des peines que l'on

souffre aux approches de la mort, et je les appréhende, parce que je sais qu'elles ne finiront pas ma vie; je souhaiterais néanmoins qu'elles durassent autant qu'elle, quoiqu'elles soient si excessives que je m'en sens accablée. Elles me réduisent en tel état, que celles de mes sœurs qui viennent à moi, et qui commencent à s'accoutumer à me voir ainsi, disent qu'elles me trouvent sans poulx; les jointures de mes os se relâchent, mes mains sont si raides, que je ne saurais les joindre; et la douleur que je sens dans les artères et dans tout le reste du corps est si violente, qu'elle continue jusqu'au lendemain, et qu'il semble que toutes les parties de mon corps n'aient plus de liaison les unes avec les autres. Il me vient quelquefois dans l'esprit que, si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de finir ma vie par un tel tourment, puisqu'il me paraît assez violent pour produire cet effet, si je n'étais point indigne de recevoir une si grande faveur. Tous mes désirs ne tendent alors qu'à la mort; je ne pense point au purgatoire, je ne pense point à mes péchés, quoiqu'ils soient si grands qu'ils m'aient fait mériter l'enfer; cet ardent désir de voir Dieu efface de ma mémoire tout le reste, et cette extrême solitude dont j'ai parlé me paraît beaucoup plus agréable que toutes les compagnies du monde. Si j'étais capable de recevoir quelque consolation, ce serait de traiter avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment, et de voir que l'on a peine d'ajouter foi à ce qu'ils en disent.

Mais voici encore un autre tourment. Cette peine s'augmente quelquefois de telle sorte, que l'âme ne voudrait plus, ainsi qu'auparavant, se trouver dans une si grande solitude, ni avoir pour compagnie quelqu'un à qui elle pût se plaindre de ce qu'elle souffre. C'est comme une personne qui, ayant la corde au cou, et étant prête d'être étranglée, s'efforce de respirer; et ce désir d'avoir compagnie ne procède, à mon avis, que de l'extrémité où l'on se trouve, à cause que cette peine est si grande que nulle autre ne la surpasse; elle va jusqu'à nous mettre en danger de perdre la vie, ainsi que je l'ai éprouvé quelquefois, parce que d'une part le corps et l'âme, qui ne veulent point se séparer, cherchent des remèdes pour conserver la vie et se soulager, en se plaignant de ce qu'ils endurent; et que, d'un côté, la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

Je ne sais, mon père, si je m'explique bien; mais il me semble que cela se passe de la sorte. Considérez donc, je vous prie, quel repos je puis avoir en cette vie, puisque celui que j'éprouvais dans l'oraison et la solitude, à cause des consolations que Dieu m'y donnait, se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment dont je viens de vous parler. Mais ce tourment est si agréable, et l'âme en connaît tellement le prix, qu'elle le préfère à toutes les consolations dont elle jouissait auparavant; elle se trouve plus assurée en cet état, à cause que c'est marcher dans un chemin de croix, et la satisfaction qu'elle y reçoit me paraît être beaucoup plus préférable aux autres, parce que le corps

n'y a point de part ; il en a seulement à sa peine , et elle seule jouit du contentement que donne cette souffrance. Je ne comprends pas comment cela se peut faire ; je sais seulement qu'il en est ainsi , et que je ne changerais pas cette faveur qui , étant surnaturelle , ne peut procéder que de Dieu , contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il faut remarquer que ces mouvements si impétueux ne me sont arrivés qu'après les grâces que j'ai dit avoir plu à Notre-Seigneur de me faire , celles dont je parlerai dans la suite , et l'état dans lequel il me tient maintenant.

Comme je n'ai jamais reçu aucune de ces faveurs qui ne m'ait donné de la crainte , jusqu'à ce que Dieu m'eût fait connaître qu'elles venaient de lui , je me trouvais étonnée , dans le commencement , de ces transports si violents ; mais sa divine majesté me rassura en me disant , *que je n'appréhendasse point , et que j'estimasse plus cette grâce que toutes les autres qu'il m'avait faites , parce que , dans cette peine , l'âme se purifie des taches et des péchés qu'elle serait obligée d'expier dans le purgatoire , de même que l'or se purifie dans la fournaise , pour devenir plus digne d'être enrichi des pierres précieuses que l'on y veut enclâsser*. Ces paroles me confirmèrent entièrement dans la créance que j'avais déjà , que cette faveur était fort grande , et mon confesseur me dit que j'avais raison. Il est vrai que , quelque sujet de crainte que la connaissance de mes imperfections et de mes péchés me donnât , je n'avais jamais pu douter que ces mouvements si extraordinaires ne vinssent de Dieu , et mon appréhension ne procédait que de ce que je me trouvais indigne d'une grâce si excessive. Soyez béni à jamais , Seigneur , de m'avoir été si bon et si libéral.

Je suis sortie de mon sujet , car j'avais commencé à traiter des ravissements , et ce dont je viens de parler , et qui produit les effets que j'ai dit , est plus qu'un ravissement.

Je reviens donc à ces ravissements moins extraordinaires. Il me semblait souvent , lorsqu'ils m'arrivaient , que mon corps ne pesait plus rien ; et quelquefois je le sentais si léger , que mes pieds ne me paraissaient plus toucher à terre.

Durant cette extase , le corps est comme mort , sans pouvoir , le plus souvent , agir en aucune façon , et elle le laisse en l'état où elle le trouve ; ainsi , s'il était assis , il demeure assis ; si les mains étaient ouvertes , elles demeurent ouvertes ; et si elles étaient fermées , elles demeurent fermées. On ne perd pas d'ordinaire le sentiment , comme il m'est arrivé de le perdre entièrement , mais rarement et durant fort peu de temps ; il se trouble seulement , et bien qu'on ne puisse agir dans l'extérieur , on ne laisse pas d'entendre ; c'est comme si l'on nous parlait de loin , si ce n'est quand on se trouve dans l'état le plus élevé , c'est-à-dire lorsque les puissances sont hors d'état de pouvoir agir , tant elles sont unies à Dieu ; car il me semble qu'alors on ne voit , on n'entend et on ne sent rien. Cette transformation de l'âme en Dieu , qui prive les puissances

de leurs fonctions, dure peu, et les rend incapables de rien comprendre à ce qui se passe, ainsi que je l'ai éprouvé et que je l'ai dit, soit que nous n'y puissions rien comprendre en cette vie, ou que Dieu ne le veuille pas.

Que si vous me demandez, mon père, comment il arrive donc que ce ravissement continue quelquefois durant plusieurs heures, je réponds que ce que j'en éprouve souvent en moi, c'est que, comme je l'ai dit en traitant de l'oraison précédente, on en jouit par intervalles, et l'âme s'abîme souvent en Dieu, ou pour mieux dire Dieu l'abîme en lui; et lorsqu'il l'a renfermée ainsi dans lui-même, la volonté est la seule de ses puissances dont elle conserve l'usage. Quant au mouvement de ses deux autres puissances, la mémoire et l'entendement, il me paraît qu'il est semblable à celui de l'aiguille d'un cadran solaire qui ne s'arrête jamais. Ce divin soleil de justice les fait néanmoins quelquefois un peu arrêter; mais comme l'impétuosité avec laquelle il a élevé l'esprit à un si haut degré d'union avec lui est si grande, quoique ces deux puissances recommencent à se mouvoir et à s'agiter, la volonté, qui continue d'être abîmée en Dieu, demeure la maîtresse des effets qu'elles produisent dans le corps. Ainsi elles s'efforcent inutilement de la distraire de l'heureuse application dont elle est tout occupée, et l'opération des sens se trouve aussi suspendue alors, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur de conserver la volonté dans le calme, sans que rien puisse troubler sa tranquillité. Quand l'âme se trouve en cet état, on a d'ordinaire les yeux fermes, quoiqu'on ne voulût pas les fermer; et s'il arrive quelquefois qu'ils s'ouvrent, ils ne discernent et ne remarquent rien de ce qu'ils voient.

Le corps est alors entièrement incapable d'agir, et même après que ces trois puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, sont réunies, il ne le peut que faiblement. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur ne s'étonne donc point de se trouver durant plusieurs heures dans cette impuissance, et de voir que quelquefois sa mémoire et son entendement soient ainsi errants et vagabonds. Il est vrai que, pour l'ordinaire, ces deux puissances s'occupent à louer Dieu, ou à tâcher de comprendre ce qu'elles sentent se passer en elles; mais elles sont comme un homme qui, après avoir longtemps dormi et longtemps songé, n'est encore qu'à demi-réveillé. Je m'arrête beaucoup sur ceci, parce que je sais qu'il y a quelques personnes, et même dans cette maison, que Notre-Seigneur favorise de semblables grâces, et que si ceux qui les conduisent n'en ont pas fait l'expérience, il leur semblera, principalement s'ils ne sont pas savants, que, dans ces ravissements, ces personnes sont comme mortes. C'est une chose digne de compassion, comme je le dirai dans la suite, que ce que ces personnes souffrent lorsque leurs confesseurs ne comprennent rien à ce qui se passe en elles. Peut-être je ne sais pas ce que je dis; mais vous verrez, mon père, si je rencontre bien en quelque chose, puisque Notre-Seigneur vous en

a donné l'intelligence par votre propre expérience, quoique ce ne soit pas depuis si longtemps que vous ayez pu le remarquer aussi souvent que moi.

Je dis donc que le corps demeure si faible, à cause que l'âme le tire après elle, que, quelques efforts que j'aie souvent faits pour tâcher de le mouvoir, je n'ai pu en venir à bout ; et les effets de ce ravissement sont si admirables, qu'il arrive souvent que celui qui, avant d'y entrer, était malade et travaillé de grandes douleurs, en sort plein de santé et de vigueur, parce que Dieu, pour récompenser le corps de ce qu'il s'est soumis à l'âme, veut qu'il participe à son bonheur. Que si le ravissement a été grand, les puissances se trouvent, durant un jour ou deux, et même durant trois jours, après qu'il est passé, tellement abimées en Dieu, et comme enivrées de la joie de le posséder, qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

La seule peine que l'âme ressent alors, c'est de se trouver engagée à vivre encore dans le monde ; elle est comme un oiseau qui, après avoir jeté ses premières plumes, se trouve avoir les ailes assez fortes pour s'élever vers le ciel ; elle est comme un vaillant capitaine qui ne se contente pas de déployer l'étendard de la croix de Jésus-Christ, mais qui, après s'être signalé par son courage et par sa fidélité pour son service, le plante sur une haute tour, d'où, victorieux, triomphant, et n'ayant plus rien à craindre, il voit sous ses pieds ceux qui sont encore engagés dans les périls, où ils souhaiteraient de s'exposer de nouveau pour la gloire de son divin maître.

On voit clairement, d'un état si élevé, quel est le néant des choses du monde ; on n'a, et on ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu, et on la remet entre ses mains pour en disposer absolument. Cet heureux jardinier, devenu capitaine et gouverneur d'une place si importante, n'a plus d'autre volonté que celle de son Seigneur et de son roi. Bien loin qu'il voulût pouvoir disposer de lui-même, il ne voudrait pas seulement disposer du moindre des puits de ce jardin spirituel qu'il lui a commandé de cultiver ; il laisse à ce grand prince de départir à qui il lui plaît les fruits qu'il produit ; il ne veut plus rien avoir de propre, et son seul désir est de continuer à travailler pour sa gloire.

C'est ainsi que cela se passe, et ce sont là les effets que ces ravissements produisent dans l'âme, s'ils sont véritables. Que s'ils ne les produisaient pas, et que l'âme n'en tirât pas ces avantages, non-seulement je douterais qu'ils vinssent de Dieu, mais je craindrais fort que ce ne fussent plutôt de ces transports de fureur dont saint Vincent parle.

Je sais par expérience que dans les ravissements dont Dieu est l'auteur, quoiqu'ils ne durent qu'une heure, et moins encore, l'âme se trouve tellement élevée, libre, et comme maîtresse de tout ce qu'il y a dans le monde, qu'elle ne se connaît plus elle-même, ni ne sait d'où lui vient un si grand bonheur ; tout ce qu'elle en peut comprendre, c'est qu'elle n'y a point de part, et qu'elle connaît clairement les extrêmes

avantages qu'elle tire de ces heureux ravissements. Comme il faut l'avoir éprouvé pour être persuadé d'une chose si merveilleuse, on a peine à ajouter foi aux changements que l'on remarque dans les personnes que Dieu favorise de ces grâces si extraordinaires. Au lieu qu'elles étaient auparavant lâches et faibles, on les voit devenir en un moment si ferventes et si courageuses, que, ne se contentant pas d'être à Dieu d'une manière ordinaire, il n'y a rien de si difficile qu'elles ne soient prêtes d'entreprendre pour son service. Ceux qui voient un si soudain changement s'imaginent que c'est une tentation et une folie; mais ils ne s'en étonneraient pas, et changeraient bientôt de sentiment, s'ils savaient que ce n'est pas d'elles-mêmes que ces âmes tirent leur force, et que c'est Dieu seul qui la leur donne, après qu'elles l'ont rendu le maître de leur volonté.

Je crois que, lorsque une âme est arrivée à un si haut degré de bonheur, elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même, mais n'agit que par les mouvements de ce souverain monarque, à qui elle se trouve si heureusement assujettie. O mon Dieu! que l'on voit clairement par là le sujet qu'avait David, et que nous avons tous avec lui, de vous demander ces ailes de colombe, qu'il vous priait de lui donner, dans l'un des versets de ses psaumes; car qu'est-ce autre chose ce que je viens de dire, sinon un vol de l'esprit pour s'élever au-dessus de toutes les créatures et de soi-même? mais un vol tranquille, un vol agréable, un vol sans bruit.

Quel empire est comparable à celui d'une âme que Dieu a mise dans un état de voir ainsi au-dessous d'elle toutes les choses du monde, sans être attachée à aucune par affection? quelle confusion n'a-t-elle point de les avoir autrefois estimées? quel étonnement ne lui donne point le souvenir de l'aveuglement où elle était? et qui pourrait exprimer combien grande est sa compassion pour ceux qu'elle voit être encore dans la même erreur, principalement si ce sont des personnes d'oraison, et que Dieu favorise de ces grâces? Elle voudrait élever sa voix, et quelquefois elle l'élève en effet pour leur faire connaître leur égarement, et attire ainsi sur elle mille et mille persécutions. On l'accuse de n'être guère humble, de se mêler ainsi d'instruire ceux de qui elle doit apprendre, et particulièrement si c'est une femme. Ainsi on la condamne, et avec raison, parce que l'on ne sait pas quelle est l'impétuosité du mouvement qui la contraint d'agir de la sorte, sans pouvoir y résister, et ne pas tâcher à détromper ceux qu'elle aime, afin de les délivrer de la servitude où elle s'est vue engagée, comme eux, durant si longtemps.

Cette âme a peine alors à comprendre comment elle a pu faire cas de ce que l'on nomme le point d'honneur; elle admire que, par une erreur qui n'est pas moins grande que générale, on donne ce nom à des choses si méprisables; elle voit clairement que le véritable honneur consiste à n'estimer que ce qui mérite de l'être, à ne considérer que

comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu ; et elle ne peut, sans se moquer d'elle-même, se souvenir du temps auquel elle faisait cas des richesses, et en désirait. Je n'ai jamais eu, grâces à Dieu, sujet de me confesser du dernier de ces défauts : mais je ne suis que trop coupable d'être tombée dans les autres. Que si l'on pouvait, par le moyen de ces richesses périssables, acheter le bonheur qu'il plaît maintenant à Dieu de me donner, je les priserais extrêmement ; mais je vois, au contraire, qu'un bien si souhaitable ne s'obtient qu'en renonçant à l'amour du bien.

Car qu'est-ce que l'on acquiert par le moyen des richesses que l'on recherche avec tant de passion ? est-ce une chose de grande valeur ? est-ce une chose durable ? est-ce une chose qui mérite d'être si ardemment souhaitée ? N'est-ce pas, au contraire, acheter très-cher de malheureux plaisirs, de fausses joies, et souvent même l'enfer, pour y brûler dans un feu qui ne s'éteindra jamais ? Que de désordres seraient donc bannis du monde, que d'embarras on éviterait, et combien grande serait l'amitié qui nous unirait les uns avec les autres, si chacun s'accordait à ne considérer l'or et l'argent que comme une terre infructueuse, et si ce misérable intérêt de bien et d'honneur ne remplissait plus, comme il fait, tout de confusion et de trouble ! Je suis persuadée que ce serait un remède à toutes sortes de maux.

Ainsi, quand l'âme est dans l'état dont j'ai parlé, elle connaît la grandeur de l'aveuglement qui nous porte à mettre notre satisfaction en des plaisirs qui ne produisent, même dès cette vie, que des inquiétudes, des peines et des douleurs ; car elle ne voit pas seulement les fautes importantes qu'elle commet ; elle discerne jusqu'à ses moindres défauts, fussent-ils plus imperceptibles que les toiles des araignées et que la poussière, parce qu'un rien ne peut se dérober à la lumière de ce divin soleil, qui l'éclaire et l'illumine de telle sorte, que, quelque soin qu'elle prenne de se purifier, elle se trouve toute pleine d'imperfections et de taches ; de même qu'une eau, qui semblait fort claire avant que le soleil eût paru, se voit mêlée d'innombrables impuretés, comme autant d'atomes, aussitôt qu'il a pénétré de ses rayons le vase de cristal qui la renferme. Cette comparaison me semble juste, étant certain qu'avant que l'âme fût dans le ravissement et dans l'extase, elle croyait travailler de tout son pouvoir à ne point offenser Dieu ; mais le soleil de justice ne lui fait pas plus tôt ouvrir les yeux, qu'elle se trouve si defectueuse, qu'elle voudrait les fermer, ainsi qu'un jeune aiglon qui n'aurait pas encore la vue assez forte pour regarder fixement le soleil ; et elle en voit néanmoins assez, pour connaître qu'elle n'est qu'imperfection et que misère. Alors elle se souvient de ce verset du psaume : *Qui peut, Seigneur, passer pour juste devant vos yeux ?* elle ne saurait regarder cet être éternel, sans se trouver éblouie de sa lumière, ni se considérer elle-même sans se trouver toute couverte de fange. Ainsi, de quelque côté que cette âme se tourne, elle demeure aveuglée et si épouvantée des

merveilles qu'elle voit, et de la grandeur infinie de Dieu, qu'elle tombe dans la défaillance. C'est alors qu'elle entre dans une véritable humilité, et ne fait point de scrupule de dire du bien d'elle-même ni de souffrir que l'on en dise, parce qu'elle sait que c'est au seigneur du jardin d'en distribuer les fruits à qui bon lui semble, comme appartenant à lui seul ; et qu'ainsi n'y ayant aucune part et ne s'en pouvant rien attribuer, si elle dit quelque chose d'elle-même à son avantage, ce n'est que pour être référé à lui et pour sa gloire. Car comment pourrait-elle l'ignorer, puisqu'elle voit manifestement que, quelque résistance qu'elle y voudût faire, il ne serait pas en son pouvoir de ne point fermer les yeux à toutes les choses de la terre, et de ne les pas ouvrir à la lumière de la vérité ?

CHAPITRE XXI.

La Sainte continue et achève de traiter dans ce chapitre de la quatrième manière d'oraison, qui est le ravissement, et des effets qu'elle produit dans les âmes.

Pour achever ce que j'avais commencé de traiter dans le chapitre précédent, je dis, que lorsqu'en cette quatrième manière d'oraison l'âme est dans le ravissement, elle n'a plus besoin de donner son consentement à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner d'elle, parce qu'elle l'a déjà donné ; qu'elle s'est dépouillée de sa volonté pour l'en rendre maître, et sait que rien ne se pouvant cacher à sa connaissance, elle ne saurait le tromper. Ce n'est pas comme ici-bas, où tout étant plein d'artifice, lorsque l'on croit avoir gagné l'amitié d'une personne qui nous en donne des apparences, on trouve que ce n'était que dissimulation ; et quel moyen de vivre parmi tant de déguisements et de tromperies si ordinaires dans le monde, principalement lorsque l'intérêt s'y rencontre ? Qu'heureuse est une âme à qui Dieu fait connaître la vérité ! et combien serait-il plus avantageux aux rois de posséder ce bonheur, que de commander à tant de provinces ! Quel ordre ne régnerait pas dans leurs états, et quels maux n'empêcheraient-ils pas d'arriver, lorsqu'ils n'appréhendraient point de perdre, pour l'amour de Dieu, s'il en était besoin, l'honneur et la vie ! et combien sont-ils plus obligés que leurs sujets de préférer sa gloire à la leur propre, puisqu'ils doivent leur servir d'exemple ! Le désir d'augmenter la foi et de retirer les hérétiques de leur erreur, ne devrait-il pas leur faire hasarder mille royaumes, s'ils les avaient, pour acquérir des couronnes immortelles, puisqu'il y a tant de différence entre les royaumes temporels et périssables, et ce royaume éternel auquel ils doivent aspirer, que pour peu qu'une âme ait goûté de cette eau céleste, il ne lui reste plus que du dégoût pour toutes les choses créées ? Et que sera-ce donc lorsqu'elle se trouvera dans le ciel entièrement plongée dans cette mer que l'on peut nommer un océan de félicité et de gloire ?

« Seigneur, mon Dieu, quand vous m'auriez élevée dans une condition qui me donnerait droit de publier de si grandes vérités, on ne me

« croirait pas plus que plusieurs autres qui sont plus capables que moi
 « d'en faire connaître l'extrême importance ; mais je me satisferais au
 « moins moi-même ; et il me semble que je donnerais de bon cœur ma
 « vie pour un tel sujet. Je n'oserais néanmoins répondre de moi, tant
 « ma faiblesse et ma misère donnent peu lieu de se fier à mes paroles,
 « quoique le mouvement qui me pousse à désirer de faire entendre cela
 « à ceux qui gouvernent soit si violent, qu'il me dévore et me consume.
 « Tout ce que je puis faire, mon Dieu, est d'avoir recours, pour vous
 « prier de remédier à tant de maux. Vous savez, Seigneur, que je con-
 « sentirais avec joie d'être privée de toutes les grâces que vous m'avez
 « faites, pourvu que vous me missiez en état de ne vous plus offenser,
 « et de pouvoir inspirer ce sentiment aux rois et aux princes ; parce
 « que, s'ils l'avaient, il leur serait impossible de consentir à tant de
 « maux qui se commettent sous leur autorité, et de ne pas faire de très-
 « grands biens. Ouvrez leurs yeux, Seigneur, afin qu'ils connaissent
 « quels sont leurs devoirs, et qu'il n'y a rien qu'ils ne soient obligés de
 « faire, pour répondre aux faveurs dont ils vous sont redevables, et qui
 « sont si grandes que vous ne les élevez pas seulement sur la terre au-
 « dessus du reste des autres hommes, mais que, comme on le dit, lors-
 « qu'ils passent de ce monde dans un autre, vous en donnez des mar-
 « ques par des signes qui paraissent dans le ciel ; ce qui me ferait
 « souhaiter, mon Sauveur, que de même que si cela est véritable, il y
 « aurait quelque rapport en ce qui se passe en leur mort et ce qui se
 « passa en la vôtre, ils s'efforçassent d'imiter la sainteté de votre vie. »

Mais ne me trouvez-vous point trop hardie, mon père, d'oser parler de la sorte ? Si cela est, déchirez, s'il vous plaît, ce papier aussitôt que vous l'aurez lu ; et excusez la passion avec laquelle je désirerais de pouvoir contribuer en quelque chose au salut de ces personnes sacrées, qui sont les images de Dieu, et pour qui je le prie sans cesse, puisque cette passion est si grande, que si je pouvais leur parler de vive voix, et que je crusse qu'ils ajouteraient foi à mes paroles, je leur parlerais encore avec plus de hardiesse que je ne vous écris ceci. Je souhaiterais même souvent de donner ma vie pour pouvoir en quelque sorte leur être utile, et je croirais beaucoup gagner en la perdant pour un tel sujet. Car quel moyen de vivre dans un aussi grand aveuglement et d'aussi grandes ténèbres que sont celles qui couvrent aujourd'hui toute la surface de la terre ?

Lorsqu'une âme est arrivée à l'état que j'ai dit, elle n'a pas seulement les désirs, mais Dieu lui donne la force de passer jusqu'aux effets ; elle ne rencontre aucune occasion de le servir, qu'elle ne s'y porte avec une ardeur extrême, et croit néanmoins ne rien faire, parce qu'elle voit clairement qu'excepté de plaire à Dieu, tout le reste n'est qu'un néant ; mais ma douleur en cela est que ces occasions de travailler pour le servir ne s'offrent point aux personnes qui lui sont aussi inutiles que je suis.
 • Faites-moi la grâce, Seigneur, de pouvoir un jour vous payer au moins

« quelque obole sur d'aussi grandes sommes que sont celles que je vous
« dois, et ordonnez de tout le reste comme il vous plaira, pourvu que
« je puisse vous rendre quelque service. D'autres femmes vous ont té-
« moigné leur amour par des actions héroïques, et vous ne m'employez
« point, parce que vous voyez que tout ce que je fais ne consiste qu'en
« des paroles et en des désirs ; et je ne puis pas seulement me bien ex-
« pliquer, à cause que peut-être j'en abuserais. Jésus, mon Sauveur, qui
« êtes le souverain bien, ne tardez pas davantage, s'il vous plaît, à for-
« tifier mon âme, afin de la rendre capable de faire quelque chose pour
« votre service ; car quel moyen de souffrir plus longtemps de vous tant
« devoir, sans vous rien payer ? Ne permettez pas que je me présente
« toujours ainsi devant vous avec les mains vides. Je désire, quoi qu'il
« m'en coûte, de vous satisfaire, et je sais qu'il n'y a point de bonnes
« œuvres que vous laissiez sans récompense. Je vous ai donné ma vie,
« mon honneur et ma volonté ; disposez donc de moi selon la vôtre,
« puisque je suis à vous absolument et sans réserve. Je sais, Seigneur,
« que je ne puis rien de moi-même ; mais, pourvu qu'après m'avoir fait
» la grâce de m'attirer à vous, et de me donner la connaissance de la
« vérité, vous ne vous éloigniez point de moi, rien ne me sera impossi-
« ble ; au lieu que, pour peu que vous m'abandonniez, je me trouve-
« rais comme j'étais, c'est-à-dire dans le chemin de l'enfer. »

Quelle douleur égale à celle d'une âme qui, après avoir éprouvé un si grand bonheur que celui qui se rencontre dans les grâces que vous m'avez faites, se voit rengagée à traiter avec le monde, à paraître encore sur le théâtre de la vie humaine, qui n'est que désordre et dérèglement, et à employer du temps à dormir et à manger pour satisfaire aux besoins du corps ! Tout la lasse, tout l'ennuie ; et elle ne peut s'affranchir de ces peines à cause des chaînes qui l'y retiennent. C'est alors qu'elle ressent encore davantage le poids de la captivité qui l'attache avec le corps, et la misère de cette vie ; elle connaît avec combien de raison saint Paul demandait à Dieu de l'en délivrer ; elle élève sa voix avec lui, comme je l'ai dit ailleurs, pour le prier de la mettre en liberté ; et ses paroles sont souvent accompagnées de mouvements si violents, qu'il semble qu'elle veuille sortir de la prison de son corps pour aller chercher cette heureuse liberté qu'elle ne peut trouver étant avec lui ; elle se considère comme un esclave dans une terre étrangère ; et ce qui l'afflige encore davantage, est de ne rencontrer presque personne qui soit pressé du même désir qu'elle, de sortir de cette captivité ; tous, au contraire, si on en excepte un très-petit nombre, souhaitent de vivre.

Que si nous étions détachés de tout, et ne missions point notre contentement dans les choses de la terre, combien le déplaisir de ne pas jouir de la présence de Dieu diminuerait-il dans notre esprit l'appréhension de la mort, par le désir de jouir dans un autre monde de la véritable vie ! Lorsque je pense qu'ayant si peu de charité, et étant si incertain de mon bonheur à venir, parce que mes œuvres m'en rendent

indigne, la connaissance que Dieu m'a donnée de ces vérités me fait souffrir avec tant de peine de me voir encore dans cet exil, quel a dû être le sentiment des saints ? quel a été celui de saint Paul, de la Magdeleine, et d'autres qui brûlaient comme eux d'un si violent amour de Dieu, que l'on peut dire qu'ils souffraient un continuel martyre ? Il me semble que rien ne peut en cela me soulager, que de traiter avec des personnes qui ont le cœur plein de ces désirs, j'entends de désirs accompagnés d'actions, parce que quelques-uns se persuadent aisément et déclarent qu'ils sont détachés de tout, comme ils devraient l'être en effet, puisque leur profession, et le long temps qu'il y a que quelques-uns d'eux commencent à marcher dans le chemin de la perfection, les y obligent. Mais une âme éclairée de la lumière de Dieu connaît aisément, par le peu d'avancement des uns dans la vertu, et le grand progrès qu'y font les autres, la différence qu'il y a entre de simples paroles ou des paroles dont les actions confirment la vérité.

J'ai fait voir quels sont les effets que produisent les ravissements qui viennent de l'esprit de Dieu, et je dois ajouter qu'il s'y rencontre du plus ou du moins ; car, au commencement, ces effets ne sont pas si grands, et on ne saurait s'en assurer à cause qu'ils ne sont pas confirmés par les œuvres ; mais on croit en vertu à mesure que l'on travaille à corriger jusqu'à ses moindres imperfections, que j'ai dit se pouvoir comparer à des toiles d'araignées ; ce qui demande un peu de temps : et plus l'amour et l'humilité croissent dans l'âme, plus l'odeur des vertus, qui sont ses fleurs, se fait sentir à ceux qui les pratiquent et aux autres. Il est vrai néanmoins que Dieu opère quelquefois de telle sorte dans ces ravissements, que l'âme peut, sans un grand travail, acquérir la perfection. Il faut l'avoir éprouvé pour croire de quelle manière il agit, sans qu'elle puisse, ce me semble, y rien contribuer de sa part ; ce qui n'empêche pas qu'avec son assistance, et avec l'aide des écrits qui traitent de l'oraison, elle n'arrive aussi à un grand détachement ; mais ce n'est qu'en plusieurs années et avec beaucoup de travail ; au lieu qu'ici c'est en peu de temps, et sans que nous y contribuions en rien, parce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'élever tout d'un coup de telle sorte l'âme au-dessus de la terre et l'en rendre la maîtresse, qu'elle la voit sous ses pieds, quoique cette âme ne s'en soit pas rendue la plus digne que j'avais fait ; ce qui est le plus que l'on puisse dire, puisque l'on ne saurait moins y contribuer que j'y avais contribué. Que si l'on m'en demande la raison, je n'en sais pas d'autre, sinon que c'est la volonté de ce souverain monarque qui fait tout ce qu'il lui plaît, et qu'ainsi, encore que cette âme ne soit pas disposée par elle-même à recevoir une si grande faveur, il l'y dispose et la lui accorde. Ce n'est donc pas toujours à cause qu'on l'a mérité par le soin qu'on a pris de bien cultiver ce jardin spirituel, que Dieu fait de si grandes grâces, quoiqu'il soit certain qu'il ne manque jamais de récompenser très-libéralement ceux qui travaillent avec grand soin, et qui tâchent de se détacher de l'affection

de toutes les créatures ; mais c'est parce qu'il veut quelquefois faire connaître la grandeur infinie de son pouvoir, en répandant avec tant d'abondance ses faveurs sur la terre de notre cœur, au lieu qu'étant auparavant si ingrate, elle devienne si fertile en bonnes œuvres, qu'il semble que l'on soit désormais incapable de retomber dans les offenses que l'on commettait contre lui.

Lorsqu'une âme est en cet état, elle connaît si clairement la vérité, et conçoit tant d'amour pour elle, qu'elle considère tout le reste comme un jeu de petits enfants, et entre dans un tel mépris de l'honneur du monde, qu'elle ne peut voir que comme une chose digne de risée, que des personnes graves, des personnes d'oraison et religieuses en tiennent encore quelque compte, sous prétexte que la prudence les oblige d'en user ainsi pour conserver l'autorité du rang dans lequel ils sont, et être ainsi plus utiles aux autres. Cette personne sait très-bien que, si au contraire ils méprisaient pour l'amour de Dieu l'autorité attachée à leur rang et leur état, ils profiteraient plus en un jour qu'ils ne font en dix ans avec le désir de la conserver. Ainsi l'âme se trouve dans un état très-pénible, et marche sans cesse dans un chemin plein de croix ; mais elle y fait un si grand progrès, que lorsque ceux qui ont connaissance de sa vertu croient qu'il ne se peut rien ajouter, Dieu, qui prend plaisir de la combler de nouvelles grâces, la fait passer encore plus avant. Il est l'âme de cette âme ; il en prend un soin tout particulier, il l'éclaire de ses lumières ; il veille sans cesse sur sa conduite, pour l'empêcher de l'offenser ; il la favorise de ses grâces, et l'excite à le servir.

Lorsqu'il eut plu à sa divine majesté de me faire une si grande faveur, tous mes maux s'évanouirent ; la force qu'il me donna les dissipa ; et non-seulement je ne recevais plus de préjudice de me trouver dans les occasions, et avec les personnes qui me nuisaient auparavant, mais j'en tirais du profit ; tout me servait pour admirer encore davantage la grandeur infinie de Dieu, pour l'aimer plus que jamais, et pour mieux connaître les obligations que je lui avais.

Je voyais donc bien que cette force ne venant point de moi, j'en étais redevable à la seule bonté de Dieu ; et depuis qu'il m'a eu favorisée de ces ravissements, elle a toujours été en augmentant ; il m'a tenu par la main pour m'empêcher de retourner en arrière, et je connais manifestement que c'est lui qui agit en moi. Ainsi je suis persuadée que, pourvu qu'une personne à qui il fait de si grandes grâces marche avec humilité et avec crainte, qu'elle reconnaisse qu'elle ne les tient que de sa seule bonté, et qu'elle n'y a presque rien contribué, elle pourra converser avec qui que ce soit, et en tirer plus de profit que de dommage.

Dieu choisit ainsi certaines âmes, les remplit d'une force à laquelle elles n'ont presque point de part, afin de les rendre capables de servir à d'autres, et leur communique alors de grands secrets. Elles ont, dans ces

ravissements et dans ces extases, de véritables révélations, des visions merveilleuses, et y reçoivent d'autres faveurs qui augmentent de plus en plus leur humilité, leur force, leur mépris de toutes les choses de la terre, et leur font encore mieux connaître la grandeur des récompenses que Dieu prépare dans un autre monde à ceux qui lui sont fidèles. Je le prie de tout mon cœur que l'extrême libéralité dont il a usé envers une misérable pécheresse, serve à exciter ceux qui liront ceci de renoncer à tout pour l'amour de lui, en considérant ce que nous devons attendre de son infinie bonté dans une autre vie, puisqu'il nous paie avec tant d'assurance, même en celle-ci, les services que nous lui rendons.

CHAPITRE XXII.

Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée, si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avait été de n'oser envisager l'humanité de Jésus-Christ, dans la créance que ce lui était un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.

DE L'ORAISON.

Je remarquerai ici une chose qui me paraît importante, et qui pourra, mon père, si vous l'approuvez, servir d'un avis utile à quelques personnes : c'est que l'on voit dans certains livres qui traitent de l'oraison, qu'encore qu'une âme ne puisse par elle-même arriver à l'état dont j'ai parlé, à cause que c'est une chose surnaturelle, et que Dieu seul opère en elle, elle pourra y contribuer en élevant avec humilité son esprit au-dessus de toutes les choses créées, après avoir passé plusieurs années dans la vie purgative, et s'être avancée dans l'illuminative, qui est un mot que je n'entends pas bien, si ce n'est qu'il signifie que l'âme ait fait du progrès dans la vertu. Ces livres recommandent expressément de ne rien imaginer de corporel, et de contempler seulement la divinité, parce que, disent-ils, l'humanité même de Jésus-Christ embrasse ceux qui sont déjà si avancés dans l'oraison, et les empêche d'arriver à une contemplation plus parfaite. Ils allèguent sur cela les paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres lors de son ascension dans le ciel avant la venue du Saint-Esprit ; mais il me semble que si les Apôtres eussent cru dès lors aussi fermement qu'ils le crurent après la venue du Saint-Esprit, que Jésus-Christ était Dieu et homme tout ensemble, la vue de son humanité n'aurait pu servir d'obstacle à leur plus sublime contemplation, puisqu'il n'a rien dit de cela à sa sainte Mère, quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous. Ce qui fait entrer ces contemplatifs dans ce sentiment, c'est qu'il leur semble que, comme la contemplation est une chose toute spirituelle, la représentation des corporelles ne saurait qu'y nuire, et que tout ce qu'on doit tâcher de faire est de se considérer comme environné de toutes parts, et tout abîmé en lui. Cette dernière pensée se peut, à mon avis, pratiquer quelquefois utilement ; mais quant à se séparer de Jésus-Christ, en se séparant de la vue de sa sacrée humanité et la mettre ainsi au rang de nos misérables corps et

du reste des choses créées, c'est ce que je ne saurais du tout souffrir, et je le prie de me faire la grâce de bien m'expliquer sur ce sujet. Je ne prétends pas disputer contre les auteurs de ces livres ; je sais qu'ils sont savants et spirituels, qu'ils ne parlent pas sans savoir sur quoi ils se fondent, et que Dieu se sert de divers moyens pour attirer des âmes à lui, comme il lui a plu d'attirer la mienne. Sans m'engager donc à parler de tout le reste, je veux seulement rapporter ici le péril où je me trouvais, pour avoir voulu pratiquer sur ce sujet ce que je trouvais dans ces livres. Je n'ai pas de peine à croire que celui qui sera arrivé à l'oraison d'union sans passer aux ravissements, aux visions, et autres grâces extraordinaires que Dieu fait à quelques âmes, estimera ne pouvoir rien faire de mieux que de suivre l'avis porté dans ces livres, ainsi que j'en étais persuadée. Mais si j'en fusse demeurée là, et n'eusse point changé de sentiment, je ne serais jamais arrivée à l'état où il a plu à Dieu de me mettre, parce qu'à mon avis, il y a en cela de la tromperie. Peut-être me trompai-je moi-même, et l'on en pourra juger par ce que je vais dire.

N'ayant point alors de directeur, je croyais que la lecture de ces livres pourrait peu à peu m'instruire ; mais je connus dans la suite que si Dieu ne m'eût lui-même donné de l'intelligence, ils ne m'auraient guère servi, parce que ce qu'ils m'apprenaient n'était presque rien, jusqu'à ce qu'il me l'eût fait comprendre par ma propre expérience. Ainsi je ne savais ce que je faisais ; et, quand je commençais à entrer un peu dans l'oraison de quiétude, je tâchais d'éloigner de ma pensée toutes les choses corporelles, et n'osais élever mon âme à Dieu, parce qu'étant toujours si imparfaite, je croyais qu'il y aurait en cela trop de hardiesse. Je sentais néanmoins, ce me semblait, la présence de Dieu ; en quoi je ne me trompais pas, et faisais tout ce que je pouvais pour ne pas m'éloigner de lui. Comme la satisfaction et l'avantage que l'on croit trouver dans cette manière d'oraison la rendent très-agréable, rien n'aurait été capable de me faire arrêter mes pensées à l'humanité de Notre-Seigneur à cause qu'il me paraissait que ce m'aurait été un obstacle au contentement dont je jouissais. « O Dieu de mon âme, Jésus-Christ crucifié, qui « êtes mon souverain bien, je ne me souviens jamais sans douleur de « cette folle imagination que j'avais alors, parce que je ne puis la con- « sidérer que comme une grande trahison que je vous faisais, quoique ce « ne fût que par ignorance. »

Lorsque ceci m'arriva, Dieu ne m'avait point encore donné de ravissements ni de visions, et j'avais toujours eu auparavant une grande dévotion à cette humanité sacrée de Notre-Seigneur. Je ne demeurai guère dans cette erreur, et n'ai jamais cessé depuis de ressentir une grande joie d'être en la présence de Jésus-Christ, principalement quand je communie, et je voudrais alors toujours avoir quelqueune de ses images devant mes yeux, afin de l'imprimer encore plus fortement dans mon âme. « Est-il possible, ô mon Sauveur, qu'il me soit entré dans l'esprit du-

« rant seulement une seule heure, que vous m'auriez été un obstacle
« pour m'avancer dans la piété ! et quel bien ai-je reçu, si ce n'est par
« vous, qui êtes la source éternelle de tous les biens ? Je ne veux pas
« croire que j'aie péché en cela ; ce me serait une trop grande douleur.
« Je suis persuadée de n'avoir failli que par ignorance, et qu'ainsi vous
« voulûtes y remédier par votre bonté, en faisant que l'on me tirât de
« cette erreur, et en vous montrant depuis tant de fois à moi, comme je
« le dirai dans la suite, afin de me faire encore mieux connaître la gran-
« deur de mon aveuglement, et qu'après l'avoir dit, comme j'ai fait à
« tant de personnes, je le declarasse encore ici. J'attribue à cette cause
« ce que la plupart de ceux qui arrivent jusqu'à l'oraison d'union ne
« passent pas plus avant, et ne jouissent pas d'une grande liberté d'es-
« prit. »

Deux raisons me le font croire, quoique peut-être je me trompe ; mais je ne dirai rien dont je n'aie l'expérience, m'étant très-mal trouvée de détourner ainsi ma vue de l'humanité de Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il m'ait fait connaître ma faute : car les contentements et les consolations que je recevais n'étaient que par intervalles, à cause que je ne me trouvais pas, au sortir de l'oraison, dans la compagnie de Jésus-Christ, comme j'ai fait depuis, et qu'ainsi je n'avais pas la force qu'il me donne maintenant pour supporter les travaux et les tentations.

La première de ces deux raisons est qu'il y avait en cela un défaut d'humilité, quoiqu'il fût si caché que je ne m'en apercevais point. Car qui est celui qui, encore qu'il ait passé toute sa vie en travaux, en pénitences, en prières, et souffert toutes les persécutions imaginables, sera, comme je l'étais, si superbe et si misérable, que de ne pas se trouver trop dignement récompensé, lorsque Notre-Seigneur lui permet d'être avec saint Jean au pied de sa croix ? Quel autre que moi aurait été capable de ne pas se contenter d'une si grande faveur, ainsi que je n'en étais pas alors satisfaite, parce que j'étais si malheureuse que de tourner à ma perte ce qui aurait dû me profiter ?

Que si notre complexion et notre infirmité ne nous permettent pas de considérer ce divin Sauveur dans les tourments de sa passion, accablé de travaux et de douleurs, persécuté de ceux à qui il avait fait tant de bien, déchiré de coups, nageant dans son sang, et abandonné de ses Apôtres, parce que ce nous serait une peine insupportable, qui nous empêche de demeurer en sa compagnie depuis qu'il est ressuscité, l'ayant maintenant si près de nous dans l'Eucharistie, plein de gloire, et tel qu'il était lorsqu'avant de monter dans le ciel il animait et encourageait les siens à se rendre dignes de régner un jour éternellement avec lui ? S'il semble, ô mon Sauveur, par la faveur que vous nous faites d'être toujours proche de nous dans ce très-saint et auguste sacrement, que vous ne puissiez durant un seul moment nous quitter, comment ai-je pu m'éloigner de vous sous prétexte de vous mieux servir ? Lorsque je vous offensaï, je ne vous connaissais pas bien encore ; mais qu'après vous

avoir connu, je me sois éloignée de vous dans la créance de prendre un meilleur chemin, c'est ce que je ne puis maintenant comprendre. N'eût-ce pas, au contraire, m'égarer entièrement ; et cet égarement n'aurait-il pas toujours duré, si vous ne m'eussiez remise par votre bonté dans la bonne voie, et donné sujet de ne rien craindre en me trouvant si proche de vous, parce qu'on ne peut rien appréhender en la compagnie d'un protecteur tout-puissant, et qui est la source de tous les biens ?

Il ne m'est point depuis arrivé de peines que je n'aie souffertes avec joie, me voyant en la compagnie d'un ami si généreux, qu'il ne manque jamais de nous assister, et d'un capitaine si vaillant, qu'il s'expose le premier au péril pour nous en garantir et pour nous sauver. J'ai connu clairement que, pour plaire à Dieu et obtenir de lui de grandes faveurs, il veut que nous les lui demandions et les recevions par Jésus-Christ, son fils, Dieu et homme, en qui il a dit qu'il prenait son bon plaisir. Je l'ai éprouvé diverses fois ; Notre-Seigneur me l'a dit lui-même ; et je vois clairement que c'est le chemin que nous devons tenir, et la porte par laquelle nous devons entrer, si nous désirons que sa suprême majesté nous révèle de grands secrets.

Aussi, mon père, quoique vous soyez arrivé au comble de la contemplation, ne prenez point, s'il vous plaît, un autre chemin ; on ne s'égare jamais en le suivant. C'est par ce divin Sauveur que nous devons pratiquer toutes les vertus ; il nous en apprend les moyens, il nous en donne l'exemple dans sa vie, il en est le parfait modèle ; et que pouvons-nous désirer davantage que d'avoir toujours à nos côtés un tel ami, qui ne nous abandonne jamais dans les travaux et dans les souffrances, comme font les amis de ce monde ? Heureux donc celui qui l'aime véritablement et se tient toujours auprès de lui ! ne voyons-nous pas que le glorieux saint Paul avait continuellement son nom dans la bouche, parce qu'il l'avait profondément gravé dans le cœur ? et depuis que j'ai connu cette vérité, et considéré avec soin la vie de quelques saints grands contemplatifs, j'ai remarqué qu'ils n'ont point tenu d'autre chemin. On le voit dans saint François, par l'amour qu'il avait pour les plaies de ce divin Sauveur ; dans saint Antoine de Padoue, par son affection pour sa sacrée et divine enfance ; dans saint Bernard, par le plaisir qu'il prenait à considérer sa très-sainte humanité ; dans sainte Catherine de Sienne, par la dévotion qu'elle y avait, et dans plusieurs saints dont vous êtes, mon père, beaucoup mieux instruit que moi.

Je ne doute point qu'il ne soit bon de détacher sa pensée des choses corporelles, puisque tant de personnes spirituelles le disent ; mais ce ne doit être que lorsque l'on est fort avancé dans l'exercice de l'oraison ; car il est évident que jusque-là il faut chercher le Créateur par les créatures, selon la grâce que Notre-Seigneur fait à chacun, dont je n'entreprends point de parler. Ce que je prétends seulement dire, et que je voudrais pouvoir bien expliquer, parce que l'on ne saurait trop le

remarquer, c'est que l'on ne doit mettre en ce rang la très-sacrée humanité de Jésus-Christ.

Lorsque Dieu suspend toutes les puissances de l'âme, de la sorte que nous avons vu dans les diverses manières d'oraison dont j'ai traité, il est évident que, quand même nous ne le voudrions pas, nous perdons alors cette présence de l'humanité de Jésus-Christ ; mais nous aurions tort de nous plaindre d'une si heureuse perte, puisque nous acquérons par elle un bonheur encore plus grand que celui qu'il nous paraît avoir perdu. Car l'âme s'occupe alors tout entière à aimer celui que son entendement avait travaillé à lui faire connaître ; elle aime ce qu'elle ne comprenait point auparavant, et possède un bien dont elle ne pouvait jouir qu'en se perdant elle-même, comme je l'ai dit, pour gagner beaucoup plus qu'elle ne perd. Mais que nous employions tous nos efforts pour éloigner de notre vue cette très-sainte humanité de Jésus-Christ, c'est ce que je répète encore ne pouvoir du tout approuver, parce qu'il me semble que c'est marcher en l'air, comme l'on dit d'ordinaire, et sans appui, quoique l'on s'imagine être plein de Dieu.

Puisque nous sommes hommes, il nous importe extrêmement, durant que nous sommes en cette vie, de nous représenter Jésus-Christ comme homme aussi bien que comme Dieu, qui est l'autre point dont j'ai à parler. Quant au premier, j'avais déjà commencé à dire que l'âme ne peut, sans quelque petit défaut d'humilité vouloir s'élever plus haut que Notre-Seigneur ne l'élève, en ne se contentant pas de prendre pour sujet de sa méditation une chose aussi précieuse qu'est l'humanité de Jésus-Christ, et prétendre de ressembler à Magdeleine, avant que d'avoir travaillé avec Marthe. Que s'il veut, dès le premier jour, lui accorder cette grâce, il n'y a point alors sujet de craindre ; mais quant à nous, humilions-nous, comme je crois l'avoir déjà dit ; car, encore que ce petit défaut d'humilité paraisse n'être presque rien, il peut nous être un grand obstacle pour nous avancer dans la contemplation.

Il faut revenir maintenant à mon second point. Comme nous ne sommes pas des anges, mais des hommes revêtus d'un corps mortel, nous ne pourrions pas, sans folie, vouloir passer pour des anges, tandis que nous sommes encore sur la terre, et aussi enfoncés que je l'étais dans les misères de cette vie. Ainsi, bien que quelquefois notre âme soit pleine de l'esprit de Dieu, que, s'élevant au-dessus d'elle-même, elle n'a pas besoin pour se recueillir de considérer aucune des choses créées, elle en a d'ordinaire besoin pour arrêter ses pensées, et particulièrement dans les peines, les travaux, les persécutions et les sécheresses qui troublent sa tranquillité et son repos. Car, nous représentant alors que Jésus-Christ a souffert en qualité d'homme les mêmes peines, nous éprouvons combien son assistance nous est nécessaire ; et il nous sera facile de nous trouver ainsi proches de lui, si nous nous y accoutumons. Il arrivera néanmoins peut-être que l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre de ce que je viens de dire ; et alors on éprouvera quel est l'avantage de

ne point rechercher des consolations spirituelles, et qu'au contraire il y en a un très-grand d'être toujours résolu, quoi qu'il arrive, d'embrasser de bon cœur la croix. Notre divin Sauveur ne s'est-il pas vu privé de toute consolation ? et si ses disciples l'ont abandonné dans ses travaux, devons-nous les imiter ? Il s'éloigne et s'approche de nous, et élève notre âme au-dessus d'elle-même, selon qu'il juge nous être le plus utile. Tous nos efforts sont vains sans son assistance, et nous n'avons qu'à le laisser faire.

Il se plaît à voir une âme prendre avec tant d'humilité son Fils pour médiateur auprès de lui, que, lorsqu'il veut l'élever à un haut degré de contemplation, elle s'en reconnaisse si indigne, qu'elle lui dise avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*. Je l'ai éprouvé, et ce fut la conduite que Dieu a tenue envers moi. D'autres prendront un autre chemin ; tout ce que je puis comprendre de celui-ci, est que cet édifice de l'oraison étant fondé sur l'humilité, plus l'âme s'abaisse, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens point qu'il m'ait jamais fait aucune de ces grâces signalées, dont je parlerai dans la suite, que quand j'étais dans une telle confusion de me voir si imparfaite et si misérable, que je ne savais que devenir ; et c'était alors que, pour m'aider à me connaître moi-même, il me faisait entendre des choses que je n'eusse jamais pu m'imaginer.

Je suis persuadée que si dans cette oraison d'union l'âme veut s'efforcer d'y contribuer, quoiqu'il lui paraisse sur l'heure que cela lui sert, elle tombera bientôt, et apprendra par sa chute qu'elle avait bâti sur un mauvais fondement. J'appréhende même beaucoup pour elle qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit, qui consiste à ne chercher aucune consolation non-seulement dans les choses de la terre, auxquelles elle doit déjà avoir renoncé, mais dans l'oraison ; à ne mettre sa satisfaction qu'à souffrir pour celui qui a passé pour l'amour de nous toute sa vie dans la souffrance, et à demeurer tranquille dans ses travaux et ses sécheresses, sans s'en inquiéter, quoiqu'elle les sente, ni s'en tourmenter, ainsi que font certaines personnes qui s'imaginent que tout est perdu si leur entendement n'agit sans cesse, et si elles n'ont une dévotion sensible, comme si elles pouvaient, par leur travail, mériter un si grand bien. Je ne prétends pas néanmoins que l'on manque de faire tout ce que l'on peut pour se tenir en la présence de Dieu ; je dis seulement que, quand même on n'aurait pas une seule bonne pensée, il ne faut pas pour cela se désespérer ; car étant, comme nous sommes, des serviteurs inutiles, ne serait-ce pas nous flatter que de nous croire propres à quelque chose ? Dieu veut, pour nous faire connaître notre impuissance, nous rendre semblables à de petits ânon, qui, encore qu'ils aient les yeux bandés, et ne sachant ce qu'ils font, lorsqu'ils tournent la roue de la machine avec laquelle on tire de l'eau, en fournissent plus que le jardinier avec toute sa peine et tout son travail.

On doit marcher sans contrainte dans ce chemin, en s'abandonnant entre les mains de Dieu. S'il veut nous élever aux principales charges de sa maison, et nous honorer de sa confiance, recevons de si grandes faveurs avec joie ; sinon, servons-le avec plaisir dans les emplois les plus bas et les plus vils, sans être si hardis que de nous asseoir aux premières places, ainsi que je l'ai dit ailleurs. Il sait mieux que nous à quoi nous sommes propres ; et, après lui avoir donné notre volonté, devons-nous prétendre qu'il nous soit permis de nous conduire selon notre fantaisie ? Cela nous serait moins pardonnable que dans le premier degré d'oraison, et nous nuirait bien davantage, parce que les biens dont il s'agit sont surnaturels. Un homme qui a mauvaise voix, peut-il, par les efforts qu'il fait pour chanter, la rendre bonne ? Et s'il l'a bonne naturellement, quel besoin a-t-il de se tourmenter ? Nous pouvons bien prier Dieu de nous favoriser de ses grâces, mais avec soumission et confiance en sa bonté. Puisqu'il nous permet d'être aux pieds de Jésus-Christ, tâchons de n'en point partir ; demeurons-y en quelque manière que ce soit, à l'imitation de la Magdeleine ; et, quand notre âme sera plus forte, il la conduira dans le désert.

C'est, mon père, ce que je vous conseille de faire jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un qui en soit plus instruit que moi et qui en ait plus d'expérience ; mais, si ce sont des personnes qui ne fassent que de commencer à goûter les douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, ne les croyez pas, parce qu'elles se persuadent qu'il leur est avantageux de contribuer quelque chose pour se les procurer. Oh ! que Dieu, quand il lui plait, fait, sans ces petits secours, voir manifestement sa puissance ! quoi que nous puissions faire, et quelque résistance que nous y apportions, il enlève notre âme comme un géant enlèverait une paille. Que s'il voulait qu'un crapaud volât, peut-on croire qu'il attendrait que cet animal prit par lui-même l'essor pour s'élever vers le ciel ? et n'est-il pas encore plus difficile à notre esprit de réussir sans l'assistance de Dieu dans une chose si surnaturelle, étant comme il est tout chargé de terre et arrêté par mille et mille autres obstacles ? car, bien qu'il soit par sa nature plus capable de voler que le crapaud, le péché l'a tellement enfoncé dans la fange, qu'il lui a fait perdre cet avantage.

Je finirai ceci en disant que toutes les fois que nous pensons à Jésus-Christ, nous devons nous représenter quel est l'amour qui l'a porté à nous faire tant de grâces, et combien grand est celui que son Père éternel nous a témoigné, en nous donnant un tel gage qu'est celui de nous avoir donné son propre Fils ; car l'amour attire l'amour. Ainsi, quoique nous ne fassions que de commencer, et soyons de grands pécheurs, nous devons nous efforcer d'avoir toujours devant les yeux ce que je viens de dire, afin de nous exciter à aimer Dieu, puisque, s'il nous fait une fois la grâce de nous imprimer cela dans le cœur, nous nous verrons bientôt en état de ne rien trouver de difficile pour son service.

Je le prie de vouloir, par l'amour qu'il a pour nous, et par celui que son glorieux Fils nous a témoigné aux dépens de sa propre vie, nous remplir de cette sainte ardeur qu'il sait nous être si nécessaire.

Je voudrais bien, mon père, vous demander d'où vient qu'après que Dieu a fait une si grande faveur à une âme, que de la mettre dans une parfaite contemplation, il ne lui donne pas aussitôt toutes les vertus, comme apparemment elle aurait sujet de l'espérer, puisqu'il semble qu'une grâce si extraordinaire qu'est celle des ravissements doit la détacher de tous les sentiments de la terre, et peut la sanctifier en un moment ? J'avoue que j'en ignore la raison ; mais je sais bien qu'il y a de la différence entre la force que donnent au commencement ces ravissements, lorsqu'ils ne durent qu'un clin d'œil et ne se sentent que par les effets, et entre la force que l'âme en reçoit lorsqu'ils durent beaucoup plus. J'ai souvent pensé que cette différence peut procéder de ce que l'âme ne s'abandonne entièrement à Dieu qu'à mesure qu'il l'y pousse, ainsi qu'il opéra si promptement cet effet dans la Magdeleine ; qu'il agit dans les personnes conformément à la manière dont elles le laissent disposer d'elles, et que nous devons croire que, même dès cette vie, il nous récompense au centuple de ce que nous faisons par le désir de lui plaire.

Cette comparaison m'est ainsi venue dans l'esprit : que ces grâces si extraordinaires sont comme une excellente viande que Dieu donne à ceux qui s'avancent le plus dans son service ; que celles qui n'en mangent qu'un peu ne conservent que durant un peu de temps le goût d'un mets si agréable ; que ceux qui en mangent davantage s'en nourrissent, que ceux qui en mangent beaucoup en tirent de la vigueur et de la force ; et que l'on peut tant manger de cette divine viande qui donne la vie, qu'elle fait, par l'avantage que l'on en reçoit, mépriser toutes les autres ; le plaisir que l'on y trouve étant si grand, que l'on ne voudrait pour rien au monde perdre, par le mélange d'une autre nourriture, le goût d'une viande si délicieuse à l'âme. Ne voit-on pas que l'on ne profite pas tant en un jour qu'en plusieurs dans la compagnie d'un saint ; mais qu'en y demeurant longtemps, on peut, avec l'assistance de Dieu, se rendre semblable à lui ? Enfin tout dépend de ce souverain maître de nos cœurs ; il favorise de ses grâces qui il lui plaît et quand il lui plaît ; mais il importe extrêmement à ceux qui commencent à en recevoir, d'en faire l'estime qu'elles méritent, et de prendre une ferme résolution de se détacher entièrement de toutes choses.

Il me paraît aussi que Dieu, pour augmenter l'amour de ceux qui l'aiment, en se faisant voir à eux dans sa majesté et dans sa gloire, et ranimer leur espérance des faveurs qu'il leur veut faire, laquelle était comme morte, les fait jouir de cet inconcevable plaisir, et semble leur dire : Ouvrez les yeux et regardez ; ce que vous voyez n'est qu'une goutte de cet océan des biens infinis dont je suis la source. Ce qui

montre qu'il n'y a rien qu'il ne veuille faire pour ceux qui l'aiment ; et, lorsqu'ils reçoivent ses grâces comme ils doivent, il ne les honore pas seulement, mais il se donne lui-même à eux ; car il aime ceux qui l'aiment ; eh ! qui mérite tant que lui d'être infiniment aimé ? quel ami lui est comparable ?

« Dieu de mon âme, qui me donnera des paroles pour faire entendre
 « quelles sont vos libéralités envers ceux qui mettent toute leur con-
 « fiance en vous, et ce que perdent au contraire ceux qui étant arrivés
 « à un état aussi heureux que celui dont j'ai parlé, demeurent encore
 « attachés à eux-mêmes ? Ne permettez pas, mon Sauveur, qu'un si
 « grand malheur m'arrive après la grâce que vous m'avez faite de me
 « vouloir honorer de votre présence, et comme prendre quelque repos
 « dans une âme aussi indigne qu'est la mienne de vous recevoir. »

Je vous supplie encore, mon père, que si vous conférez de ce que je vous ai écrit touchant l'oraison avec des personnes aussi spirituelles, de prendre garde qu'elles le soient véritablement ; parce que, si elles ne connaissent en cela qu'une seule voie et qu'elles soient demeurées à moitié chemin, elles ne pourront en bien juger. Il y en a que Dieu élève bientôt à un état fort sublime, et il leur paraît alors que les autres pourront aussi facilement qu'eux y arriver, sans se servir de l'entendement et de la considération des choses corporelles. Ainsi ils font que ces âmes demeurent sèches et arides ; et d'autres se trouvant avoir un peu d'oraison de quiétude, s'imaginent de pouvoir aussitôt passer aux manières d'oraison plus sublimes ; ce qui les fait reculer au lieu d'avancer, et montre que l'on a besoin en toutes choses de discrétion et d'expérience. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous les donner !

CHAPITRE XXIII.

La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantage qu'elle reçoit des excellents avis d'un gentilhomme de très-grande vertu et de la conduite d'un père de la compagnie de Jésus, à qui elle fit une confession générale.

Je reviens maintenant à cet endroit de ma vie où j'en étais demeurée, et je crains que cette interruption n'ait trop duré ; mais je l'ai crue à propos pour mieux faire entendre la suite. C'est donc ici une nouvelle relation d'une vie toute nouvelle. On peut dire que jusque-là je vivais de ma propre vie ; mais depuis ce que j'ai rapporté des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison, il me paraît que c'est Dieu qui a vécu en moi, parce que je ne puis douter qu'il m'aurait autrement été impossible de renoncer si promptement à tant de mauvaises habitudes. Qu'il soit loué à jamais de m'avoir ainsi délivrée de moi-même !

Lorsque je commençai, comme je l'ai déjà dit, à fuir les occasions de lui déplaire et à m'appliquer davantage à l'oraison, il commença à me favoriser de ces grâces si extraordinaires ; et il me paraissait qu'il voulait que je désirasse de les recevoir. Il me donnait plus fréquem-

ment l'oraison de quiétude, et souvent celle d'union, qui durait beaucoup.

Comme dans ce même temps le démon avait trompé des femmes par de grandes illusions, je commençai à appréhender que cet extrême contentement dont je jouissais dans l'oraison n'en fût une ; et je ne pouvais d'un autre côté douter qu'il ne vint de Dieu, parce qu'au sortir de la prière, je me trouvais meilleure et plus forte qu'auparavant ; mais il ne m'arrivait pas plus tôt quelque distraction, que je recommençais de craindre que ce ne fût le démon qui voulait me faire croire qu'il m'était avantageux de ne me point servir de l'entendement, afin de me porter, par cet artifice, à abandonner l'oraison mentale, et m'empêcher de penser à la passion de Notre-Seigneur ; en quoi mon peu de lumière me persuadait que j'aurais plus perdu que je ne gagnais dans une oraison plus sublime. Dieu voulant alors éclairer mes ténèbres, afin que je ne l'offensasse plus, et me faire connaître combien je lui étais redevable, cette crainte s'augmenta de telle sorte qu'elle m'obligea de rechercher avec soin des personnes spirituelles à qui j'en pusse parler. J'en connaissais déjà quelques-unes, car j'avais su qu'il était arrivé des pères de la Compagnie de Jésus, auxquels j'étais fort affectionnée sans en connaître néanmoins aucun, mais seulement sur ce que l'on m'avait dit de leur façon de vivre et de leur manière d'oraison ; mais je ne me trouvais pas digne de leur parler, ni ne me sentais pas la force d'exécuter ce qu'ils m'ordonneraient ; ce qui augmentait encore mon appréhension et ma peine, parce qu'il me semblait qu'étant telle que j'étais, il n'y avait guère d'apparence de traiter avec eux.

Ces appréhensions et ces peines continuèrent durant quelque temps ; mais enfin, après tant de combats qui se passèrent dans mon esprit, je résolus, pour ne rien oublier de ce qui dépendait de moi, afin de ne point offenser Dieu, de parler à quelque personne spirituelle de la manière de mon oraison, pour connaître par son moyen s'il y avait de l'erreur, à cause, comme je l'ai dit, que ma faiblesse me donnait sujet de craindre. Mais quelle tromperie, mon Dieu, peut être plus grande que de s'éloigner comme je faisais de ce qui est excellent par le désir d'être meilleure ?

Ce que je ne pouvais gagner de moi-même de faire une chose qui m'aurait été si utile, montre combien grands sont les efforts du démon, pour empêcher ceux qui commencent d'embrasser la vertu de communiquer avec des serviteurs de Dieu, parce qu'il sait que rien ne leur est si avantageux. Ainsi je ne pouvais m'y résoudre ; j'attendais que je fusse meilleure, de même que quand je cessai de faire oraison ; et j'en serais peut-être toujours demeurée là, étant si avant engagée dans ces choses qui, bien que mauvaises en effet, me paraissent si peu importantes, que je n'aurais jamais compris combien elles m'étaient préjudiciables, si on ne me l'eût fait connaître, et donné la main pour m'aider à me relever. Soyez béni à jamais, mon Sauveur, d'avoir été le premier qui me secourûtes dans ce besoin.

Quand je vis que plus je m'avançais dans l'oraison, et plus ma crainte augmentait, je crus qu'il y avait en cela quelque grand bien ou quelque grand mal ; car je connaissais clairement que c'était une chose surnaturelle, parce que je ne pouvais ni résister à ces mouvements, ni les avoir quand je l'aurais voulu. Ainsi je pensais que le mieux que je pouvais faire, pour n'avoir rien sur ma conscience, était d'éviter toutes les occasions d'offenser Dieu, quand ce ne serait qu'en des choses vénielles, puisque, si ce qui se passait en moi venait de son esprit, je profiterais beaucoup de cette conduite, et que, si c'était une tentation du démon, lui seul y perdrait et non pas moi. Après avoir pris cette résolution, je priais continuellement Notre-Seigneur de m'assister ; et, quelques jours s'étant passés de la sorte, je reconnus que je n'étais pas assez forte par moi-même pour arriver sans aide à une si grande perfection, à cause de la peine que me donnaient certaines choses qui, bien qu'elles ne fussent pas fort mauvaises en elles-mêmes, étaient capables de ruiner tout ce que je faisais de bien.

Lorsque j'étais dans ces pensées, j'appris qu'il y avait en ce lieu là un prêtre savant, et dont Notre-Seigneur commençait à faire éclater la vertu et la sainteté. Je désirai de le voir et employai pour cela un gentilhomme éminent en vertu qui demeurait aussi au même lieu. Il est marié, mais cet engagement n'empêche pas que sa vie ne soit exemplaire ; sa bonté est si grande, sa charité si ardente et son oraison si sublime, qu'on peut dire qu'il est admirable en tout, et il est aimé et révééré avec raison de tout le monde, à cause des avantages que plusieurs âmes ont reçus par son moyen ; car les talents dont Dieu l'a favorisé sont tels, qu'encore que sa condition ne paraisse pas favorable pour les employer, ils ne sauraient demeurer inutiles. Il a extrêmement d'esprit, il n'y a rien dont il ne soit capable ; sa conversation est si douce et si agréable, que, se trouvant jointe à une vie si sainte, il gagne le cœur de tous ceux avec qui il traite, et il ne s'en sert que pour les servir, n'ayant point d'autre plaisir que d'obliger ceux à qui son assistance peut être utile. Je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut, par sa sage conduite, l'une des premières causes de mon salut, et je ne saurais trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avait près de quarante ans qu'il s'occupait à l'oraison, et vivait dans toute la perfection que son état pouvait porter. Sa femme, qui était aussi une grande servante de Dieu, était si charitable, qu'elle n'avait garde de le détourner de faire de bonnes œuvres ; et elle témoignait en tout être si digne de lui, qu'il paraissait que c'était un présent qu'il avait reçu de la main de Dieu. Il y avait alliance entre leurs parents et les miens, et ils avaient une étroite liaison avec un autre gentilhomme aussi très-vertueux, qui avait épousé une de mes cousines, et qui était fort ami de l'ecclésiastique dont j'ai parlé. Ce fut par son moyen que ce bon prêtre vint me voir, et je me trouvai dans une très-grande confusion devant un homme si saint. Je lui déclarai l'état de mon âme et de

mon oraison, et voulus me confesser à lui et le prendre pour mon directeur ; mais il s'en excusa sur ses occupations qui étaient en effet très-grandes. Comme il jugeait de moi par mon oraison, il me crut beaucoup plus forte que je n'étais, et telle que j'aurais dû être. Ainsi il voulut me porter tout d'un coup à une aussi grande perfection que je n'offensasse Dieu en aucune sorte. Cette proposition de renoncer sans différer à de petites choses dont je ne me sentais pas avoir la force de me dégager tout-à-fait si promptement, m'affligea. Il me parut que ce qu'il estimait pouvoir se faire à l'heure même avait besoin de plus de temps ; et enfin je reconnus que les moyens qu'il me proposait ne m'étaient pas propres et n'étaient bons que pour des personnes plus parfaites que je n'étais, puisqu'encore que Dieu me favorisât de tant de grâces, je n'étais que dans les commencements de la vertu et des mortifications ; et je suis persuadée que si j'eusse continué de communiquer avec lui, il n'eût jamais remédié à mes maux, parce que ma douleur de ne pas faire ce qu'il me conseillait, et de ne le pouvoir, ce me semblait, était si grande qu'elle m'aurait fait tout abandonner et jeter dans le désespoir. Sur quoi j'admire quelquefois comment il peut se faire que ce saint ecclésiastique, ayant une grâce si particulière pour commencer à avancer les âmes dans la piété, Dieu ne permit pas qu'il connût l'état de la mienne, et refusât de se charger de ma conduite. Mais je vois bien maintenant que ce fut pour mon plus grand bien, et afin de me donner la connaissance de personnes aussi saintes que sont ceux de la compagnie de Jésus.

Ce saint gentilhomme dont j'ai premièrement parlé me promit alors de venir quelquefois me voir, et fit paraître par là combien grande était son humilité de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que j'étais. Il commença par m'encourager et me dire que je ne devais pas m'imaginer de pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu me détacherait peu à peu des choses auxquelles il me fallait encore renoncer ; comme il le savait par expérience, ayant passé quelques années sans pouvoir se dégager de quelques-unes, quoiqu'elles parussent fort légères. O humilité ! quel bien ne produisez-vous pas dans une âme où vous établissez votre demeure, et quel avantage ne reçoit-on pas de s'approcher de ceux qui sont humbles ! Ce saint, car je pense pouvoir avec raison le nommer ainsi, pour me soulager dans mes peines, me racontait de lui-même certaines choses que son humilité lui persuadait être en lui de grandes faiblesses ; comme en effet, c'en aurait été en moi dans la profession religieuse que j'avais embrassée ; mais qui, dans celle où il se trouvait, ne pouvaient passer pour des fautes ni pour des imperfections.

Ce n'est pas sans sujet que je m'étends sur ces particularités, parce que l'on ne saurait croire, sans l'avoir éprouvé, combien elles sont importantes pour commencer de profiter à une âme, et lui montrer, même avant qu'elle ait des ailes, de quelle manière il faut voler

J'espère, mon Père, de la bonté de Dieu, que vous vous servirez avantageusement de voir que tout mon bonheur vient de l'humilité et de la charité avec laquelle ce saint gentilhomme remédia à mes imperfections, en souffrant avec tant de patience que je ne m'en corrigéasse pas aussitôt entièrement. Il agissait avec une extrême discrétion, se contentait de me faire avancer peu à peu, et m'instruisait des moyens de surmonter et de vaincre les démons. Je conçus une si grande affection pour lui, que nul autre contentement n'égalait en moi celui que je recevais de ses visites ; mais elles étaient rares, et je ne pouvais sans beaucoup de peine, voir qu'elles le fussent plus qu'à l'ordinaire, parce que je croyais que mes péchés en étaient la cause.

Lorsque je lui eus fait connaître mes grandes imperfections, qui étaient peut-être des péchés, quoique je fusse moins imparfaite depuis que j'avais eu sa connaissance et que je lui dis les grâces que Dieu me faisait, afin qu'en les sachant il me donnât les lumières pour en bien user, il me répondit que l'un ne s'accordait pas avec l'autre, puisque de semblables faveurs de Dieu n'étaient que pour des personnes parfaites et mortifiées ; qu'ainsi il ne pouvait s'empêcher de beaucoup craindre pour moi, à cause qu'il lui semblait qu'en certaines choses il y entrait du malin esprit ; qu'il ne voudrait pas néanmoins l'assurer, mais que j'examinasse soigneusement tout ce que je pouvais comprendre de ce qui se passait dans mon oraison, et que je le lui rapportasse. Cela me mit en grande peine, à cause que je ne savais en nulle manière ce que c'était que mon oraison, Dieu ne m'ayant fait que depuis peu la grâce de le comprendre et de le pouvoir dire. Ainsi mon affliction fut grande et je répandis quantité de larmes, parce que certainement je désirais de plaire à Dieu et ne pouvais me persuader que cela vint du démon ; mais la grandeur de mes péchés me faisait craindre que Dieu ne m'aveuglât, pour m'ôter la connaissance de ce qui se passait dans ces faveurs qu'il me faisait.

Je lus des livres qui parlent de l'oraison, pour voir ce qui se passait dans la mienne, et je trouvai dans l'un, qui porte pour titre : *l'Echelle de la montagne*, à l'endroit où il parle de l'union de l'âme avec Dieu, toutes les marques de ce que je disais si souvent, que je ne pouvais penser à rien lorsque j'étais dans cette manière d'oraison ; je marquai ces endroits dans le livre, et les donnai à ce gentilhomme, afin que lui et ce saint ecclésiastique, après les avoir considérés, me disent s'ils étaient d'avis que j'abandonnasse entièrement l'oraison, puisqu'au lieu d'en profiter après m'y être occupée durant près de vingt ans, je me trouvais toujours dans le péril et trompée par les illusions du démon. Ce m'était toutefois une grande peine de penser à la quitter quand je me souvenais de l'état déplorable où je m'étais vue lorsque j'avais cessé de la faire. Ainsi, de quelque côté que je me tournasse, ce n'était pour moi que des sujets de douleurs, et j'étais comme une personne qui, se trouvant au milieu d'une rivière, prête à se noyer, ne voit point de lieu

où elle puisse aborder qui ne soit également dangereux. On peut juger par là combien grande était ma peine, et j'en ai eu plusieurs autres semblables, comme je le dirai dans la suite, parce qu'encore qu'il ne paraisse pas importer beaucoup, il servira peut-être à faire connaître comment on peut éprouver si c'est par l'esprit de Dieu que l'on agit. Cette peine est assurément fort grande, et il faut user de prudence avec les personnes qui la souffrent, principalement si ce sont des femmes, à cause de leur faiblesse, et qu'on pourrait extrêmement leur nuire en leur disant clairement que ces consolations et ces douceurs qu'elles ressentent dans l'oraison sont des illusions du démon. Il faut donc marcher en cela avec grande retenue, leur faire éviter toutes les occasions qui pourraient les porter à offenser Dieu, leur recommander extrêmement le secret, et le leur garder à elles-mêmes. J'en parle, parce que je sais combien je me suis mal trouvée de ce que l'on ne me la pas gardé, lorsque ceux à qui je rendais compte de mon oraison s'en entretenaient avec d'autres, pensant bien faire, et publiaient ainsi des choses qui auraient dû demeurer secrètes. Je veux croire que leur intention était bonne, et que Dieu l'a ainsi permis pour me faire souffrir. Je n'entends pas parler en ceci de ce que je leur disais en confession, mais je dis seulement que, comme je leur rendais compte de mes peines, afin de tirer d'eux quelque lumière, et n'osais rien cacher à des personnes pour qui j'avais tant de confiance et tant de respect, il me semble qu'ils auraient dû me conserver le secret. J'estime donc que l'on doit agir avec grande discrétion dans la conduite des femmes en les encourageant et en attendant le temps que Notre-Seigneur les assiste, ainsi qu'il m'a assistée. Car étant dans la crainte où j'étais, et travaillée outre cela de grands maux de cœur, ce manque de secret m'aurait pu être préjudiciable, et je ne saurais assez m'étonner qu'il ne l'ait pas beaucoup été.

Après avoir mis ce livre entre les mains de ce gentilhomme, je lui fis une révélation si exacte de ma vie et de mes péchés, qu'encore que je ne pusse me confesser à lui parce qu'il était séculier, je ne laissai pas de lui donner une connaissance très-particulière de ma misère. Il conféra ensuite avec ce bon ecclésiastique; tous deux examinèrent avec une très-grande charité ce qui me regardait, et pendant quelques jours que cela dura, je faisais de mon côté beaucoup de prières, j'employais beaucoup de personnes pour me recommander à Dieu, et je souffrais beaucoup en attendant la réponse que l'on me rendrait. Enfin elle fut qu'ils croyaient que ce qui se passait en moi venait du démon, et qu'ils me conseillaient de faire prier quelqu'un des pères de la compagnie de Jésus, qui avaient une très-grande expérience dans les choses spirituelles, de venir me voir; de lui rendre compte dans une confession générale de toute ma vie et de mes inclinations avec le plus de clarté que je pourrais, afin d'augmenter encore sa lumière par celle que donne ce sacrement, et d'exécuter ponctuellement ce qu'il m'ordonnerait,

parce que, dans le péril où j'étais, j'avais besoin d'un bon guide pour me conduire. Cette réponse me donna une telle crainte et me mit dans une si grande peine, que tout ce que je pouvais faire, c'était de répandre des larmes. Lorsque j'étais dans un tel accablement de douleur et que je ne savais que devenir, je trouvai dans un livre, que j'ai sujet de croire que Dieu me fit tomber entre les mains, ces paroles de saint Paul : *Que Dieu est fidèle, et ne permet jamais que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon.* Cela me consola beaucoup, et je travaillai ensuite à écrire ma confession avec toute l'exactitude et la clarté qu'il me fut possible, sans rien oublier, autant que je puis m'en souvenir, de tout le mal et de tout le bien que j'avais fait. Après avoir achevé, ce me fut une très-grande affliction de trouver d'un côté tant de péchés, et de l'autre presque rien de bon ; et ce ne m'était pas d'ailleurs une petite peine, que l'on vit dans notre maison que je traitasse avec des personnes aussi saintes que sont ceux de cette compagnie, parce que la connaissance que j'avais de ma faiblesse me donnait de la défiance de moi-même, et que je jugeais assez que cette action que je faisais m'obligeait à me corriger de mes défauts et à renoncer à mes divertissements ; puisqu'autrement, au lieu de tirer de l'avantage de la conduite où je m'engageais, j'en deviendrais encore pire. Ainsi je priai la sacristine et la portière de n'en parler à personne ; mais cette précaution fut inutile, parce que, lorsque l'on vint m'appeler, il se rencontra à la porte une religieuse qui le publia dans tout le couvent, ce qui fait voir que le diable ne manque jamais de traverser, autant qu'il peut, les bons desseins de ceux qui veulent s'approcher de Dieu.

Après que j'eus donné connaissance de toute ma vie et du fond de mon âme à ce bon religieux, qui était fort sage et fort éclairé, il me rassura dans mes craintes en me disant qu'il voyait manifestement que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, mais qu'il fallait corriger les défauts qui se rencontraient dans mon oraison, parce que je ne l'avais pas établie sur un bon fondement, n'ayant pas commencé par pratiquer la mortification, en quoi il disait si vrai, qu'à peine j'en connaissais le nom. Il ajouta que je devais bien me garder de ne jamais abandonner l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y favorisait de tant de grâces, et qu'il voulait peut-être, par mon moyen, en faire aussi à beaucoup d'autres. La suite a fait voir qu'il semblait être animé d'un esprit de prophétie, et que le Saint-Esprit parlât par sa bouche pour mon salut, de même que dans ce qu'il me dit, que je ne pourrais, sans me rendre très-coupable, manquer de répondre aux grâces que je recevais de Dieu. Plus ces paroles me faisaient d'impression, plus je me trouvais confondue d'avoir été jusqu'alors si imparfaite, et la manière dont il me conduisit me fut si avantageuse, que je paraissais entièrement changée, ce qui montre combien est importante la connaissance de ce qui se passe dans les âmes. Il me dit ensuite de prendre chaque jour pour sujet de mon

oraison un mystère de la passion , de tâcher d'en profiter, de ne penser qu'à l'humanité de Jésus-Christ, et de résister autant que je le pourrais à ces goûts et à ces douceurs qui me donnaient tant de plaisir dans l'oraison , jusqu'à ce qu'il m'ordonnât de faire autre chose. Ainsi, il me laissa consolée et fortifiée , et Notre-Seigneur l'assista et moi aussi, pour lui faire connaître l'état de mon âme, et de quelle manière il devait me conduire. Je résolus de pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait , et je l'ai exécuté jusqu'ici. Je ne saurais trop remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite d'obéir, quoique imparfaitement, à mes confesseurs, ses bons serviteurs, qui ont presque toujours été de la compagnie de Jésus, et l'on verra dans le chapitre suivant le profit que je commençai à tirer de cette conduite.

CHAPITRE XXIV.

La Sainte ayant, par le conseil de son confesseur, demandé à Dieu, dans l'oraison, de l'assister pour le contenter en tout , elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois, et lui change en un moment tellement le cœur qu'elle se détache de toutes les affections qui, bien qu'elles lui parussent innocentes, lui étaient fort préjudiciables.

Après cette confession générale, je me trouvai si soumise à tout ce que l'on pouvait désirer de moi, que rien ne me paraissait difficile, et je commençai à changer en beaucoup de choses, quoique mon confesseur ne m'en pressât pas, et ne témoignât pas d'en tenir grand compte. Je m'y trouvais d'autant plus portée, que l'amour de Dieu était la voie par laquelle il me conduisait, et que, sans user de contrainte, il me faisait connaître que je ne devais point espérer de récompense, si je n'agissais en cela avec liberté, et si je ne m'en rendais digne par mon amour pour sa divine majesté. Je fis ainsi, durant plus de deux mois, tout ce que je pus pour ne point goûter la douceur des faveurs que Dieu me faisait, et comme il commençait à me donner le courage de surmonter les difficultés que les personnes qui me connaissaient, et particulièrement les religieuses de notre monastère, me croyaient, avec raison, incapable de vaincre, elles remarquaient en moi un grand changement, quoique l'habit que je portais, et la profession que j'avais embrassée m'obligeassent à faire encore davantage. Cette manière d'agir, opposée à l'amour-propre, m'obtint de Dieu une connaissance que je n'avais pas encore eue. Car, au lieu qu'auparavant il me semblait que pour recevoir de lui des faveurs dans l'oraison, il fallait que je me retirasse en quelque lieu à l'écart, et que je n'osais presque me remuer, je vis que cela m'était fort inutile, puisque, lorsque je faisais de plus grands efforts pour résister à ces douceurs, Notre-Seigneur m'en donnait en telle abondance, et me faisait si clairement voir sa gloire, que je m'en trouvais comme tout environnée, sans que je pusse, par toute ma résistance, m'empêcher de l'être. Plus je me travaillais pour cela, et plus, durant ces deux mois, il redoublait vers moi ses faveurs, et me donnait une plus claire connaissance qu'il n'avait encore fait de

ses divines perfections , afin de m'apprendre qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui résister.

Je recommençai à m'affectionner à la sacrée humanité de Notre-Seigneur , à établir mon oraison sur un fondement solide , et à pratiquer davantage la pénitence dont je m'étais relâchée à cause de mes grandes infirmités. Ce saint homme qui me confessait me dit qu'il y avait certaines austérités qui ne pouvaient pas nuire à ma santé , et que Dieu ne m'envoyait peut-être tant de maladies que parce que , voyant que je ne faisais point de pénitence , il voulait lui-même m'en imposer. Il m'ordonna ensuite de certaines mortifications que mon naturel ne me rendait pas fort agréables , mais je les pratiquais toutes , parce qu'il me semblait que Dieu me l'ordonnait par sa bouche , et qu'il lui faisait la grâce de me conduire d'une telle manière que je me trouvais disposée à lui obéir. Quelque petites que fussent les offenses que je commettais alors envers Dieu , je les ressentais beaucoup , et pour peu que j'eusse quelque chose de superflu , je ne pouvais plus me recueillir. Je priais ardemment Dieu de m'assister et de ne pas permettre que , traitant avec ses serviteurs , je tournasse la tête en arrière , ce qui me paraissait un grand péché , parce qu'il serait cause que l'on aurait moins d'estime pour eux.

En ce même temps , le père François , qui , étant duc de Candie , avait tout abandonné pour entrer dans la compagnie de Jésus , arriva , et mon confesseur et ce gentilhomme dont j'ai parlé l'engagèrent à venir me voir. Il était fort éclairé , et Dieu , comme pour le récompenser dès cette vie de ce qu'il avait tout quitté pour le servir , lui faisait des grâces toutes particulières. Je lui rendis compte de mon oraison , et après qu'il eut appris de ma bouche l'état de mon âme , il me dit que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu ; qu'il ne trouvait rien à redire à ce que j'avais fait jusqu'alors , mais qu'il ne croyait pas que je dusse résister davantage ; qu'il fallait toujours commencer mon oraison par me représenter un mystère de la passion , et que , si Notre-Seigneur élevait mon esprit à quelque chose de plus sublime , sans que j'y contribuasse en rien , je ne résistasse pas davantage , et m'abandonnasse à sa conduite. Un conseil si salutaire fit voir quelle était sa capacité et son expérience en semblables choses , et je demurai fort consolée. Ce bon gentilhomme ne le fut pas moins des sentiments de ce grand serviteur de Dieu , qui continuait toujours de m'assister et de me donner des avis salutaires.

Incontinent après , on envoya ce bon religieux en un autre lieu , et cet éloignement me fut très-sensible , parce que , ne croyant pas pouvoir trouver un autre directeur semblable à lui , je craignais de retomber dans le même état où j'étais auparavant que de l'avoir connu. Mon âme se trouvait comme seule dans un désert , sans consolation , au milieu de tant d'appréhensions et de craintes , que je ne savais à quoi me résoudre. Une de mes parentes obtint de mes supérieures la permission de

me mener chez elle , et je n'y fus pas plus tôt que je tâchai d'avoir un confesseur de cette compagnie. Notre-Seigneur permit que je me liasse d'amitié avec une dame, veuve, de grande qualité et fort exercée dans l'oraison, qui communiquait beaucoup avec ces pères. Leur maison était proche de la sienne ; j'eus beaucoup de joie de la facilité que cette rencontre me donnait de traiter avec eux, ce que j'entendais dire de la sainteté de leur conduite me touchant de telle sorte, que je m'apercevais sensiblement que j'en profitais.

Cette dame me donna pour confesseur son directeur, et il commença à me conduire d'une manière plus parfaite. Il me dit qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement ; mais il me le disait avec beaucoup de douceur, parce qu'il voyait que j'étais encore faible et d'un naturel très-tendre, particulièrement en ce qui regardait quelques amitiés dans lesquelles, bien que je n'offensasse pas Dieu, mon affection était excessive. Il me semblait que je ne pouvais les quitter sans ingratitude, et je disais à ce bon père que, puisque je ne péchais point en cela, je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû les abandonner. Il m'ordonna de recommander la chose à Dieu durant quelques jours, et de dire pour ce sujet l'hymne *Veni Creator*, afin qu'il me donnât la lumière qui m'était nécessaire pour connaître ce que je devais faire.

Après avoir ensuite demeuré longtemps en oraison, et demandé à Dieu de m'assister pour le contenter en tout, je commençai cette hymne, et je me trouvai aussitôt dans un ravissement qui me tira presque hors de moi-même, sans que j'en pusse douter, tant la chose était manifeste. Ce fut la première fois que Dieu me fit une si grande faveur, et j'entendis ces paroles : *Je ne veux plus que vous conversiez avec les hommes, mais seulement avec les anges*. Ces paroles me furent dites dans le plus profond de mon âme, et une chose si extraordinaire, et qui m'était si nouvelle, me remplit d'un étrange étonnement et d'une merveilleuse crainte. Mais, cette crainte étant passée, j'en ressentis une fort grande consolation.

Ces divines paroles produisirent un tel effet, que je n'ai jamais depuis su faire amitié ni liaison particulière, ni trouver de la consolation qu'avec ceux que je connaissais aimer Dieu et s'efforcer de le servir ; et quoiqu'ils fussent auparavant mes amis ou mes parents, je puis dire avec vérité qu'à moins que ce ne soit des personnes d'oraison, ce m'est une croix fort pénible que de converser avec eux. Notre-Seigneur me changea tellement le cœur dans ce moment (car cela ne dura pas davantage, ce me semble), et je me sentis si encouragée de renoncer à tout pour l'amour de lui, qu'il n'a plus été besoin de m'en renouveler le commandement, au lieu qu'auparavant mon confesseur me voyant si attachée à ces amitiés qui, bien qu'elles me parussent innocentes, m'étaient très-préjudiciables, il n'osait, par prudence, m'ordonner absolument de les quitter, mais il attendait que Dieu opérât en moi, comme il

fit, ce grand changement pour lequel j'avais inutilement fait tant d'efforts, et je crois que si l'on m'eût pressée d'avantage, j'aurais tout abandonné, parce que je ne croyais pas qu'il y eût du péril ; mais alors Dieu rompit mes chaînes, et me donna la force d'exécuter ce que j'avais auparavant entrepris en vain. Je le dis à mon confesseur ; je quittai tout de la manière qu'il me l'ordonna, et une si grande résolution, si fidèlement exécutée, servit beaucoup aux personnes avec qui j'avais une communication particulière.

Que Dieu soit béni à jamais de m'avoir donné, en un moment, cette force que je n'avais pu acquérir en plusieurs années, quoique je me fisse, pour cela, une si grande violence, que ma santé s'en trouvait extrêmement altérée. Mais il n'y a pas sujet de s'étonner que j'en sois venue à bout, sans aucune peine, lorsqu'il a plu à celui qui est tout-puissant et qui règne absolument sur toutes les créatures de me faire cette grâce.

CHAPITRE XXV.

De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques âmes, et celles que notre entendement forme lui-même, et s' imagine venir de Dieu. Marques auxquelles on peut connaître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte, dans un extrême trouble où elle était, et qui mirent en cet instant son esprit dans un tel calme, et lui donnèrent tant de courage qu'elle n'appréhenda plus les démons.

DE LA DIFFÉRENCE DES PAROLES DE DIEU ET DE CELLES DES HOMMES

Je pense devoir dire ici qu'elle est cette manière de parler dont Dieu se sert envers les âmes, et de quelle sorte elles l'entendent, afin que votre révérence comprenne, par ce qu'elle verra dans la suite, que depuis le jour que Notre-Seigneur me fit cette faveur, il continue très-souvent à me l'accorder. Ce sont ces paroles très-distinctes, mais que nos oreilles corporelles sont incapables d'entendre, quoique l'âme les entende plus clairement qu'elle ne pourrait le faire par leur entremise, et que, quelque résistance qu'elle y apportât, elle ne saurait ne point les entendre. Lorsque, dans la manière ordinaire d'ouïr, nous ne voulons pas écouter ce que l'on nous dit, nous pouvons nous boucher les oreilles et nous distraire à autre chose, et ainsi ne rien comprendre au sens des paroles dont le son nous frappe ; mais, dans cette autre manière dont Dieu parle à l'âme, quelque résistance que je fasse pour ne point l'écouter, il me contraint d'être très-attentive à ce qu'il me dit ; et ainsi, quoique nous le voulions ou nous ne le voulions pas, il faut nécessairement que nous l'entendions, parce qu'il le veut, et qu'ayant un empire absolu sur nous, il nous est impossible de ne pas faire ce qui lui plaît. Je puis en parler par expérience, l'appréhension que j'avais qu'il y eût de l'illusion m'ayant fait résister près de deux ans, et j'éprouve que les efforts que cette même crainte me fait encore faire quelquefois pour résister, me sont inutiles.

Je désirerais pouvoir faire entendre quelles sont les tromperies qu'il peut y avoir en cela, bien qu'il me semble qu'il ne s'en rencontre point ou fort peu pour les personnes qui ont de l'expérience; mais il faut que cette expérience soit grande. Et je voudrais aussi pouvoir faire connaître quelle est la différence qu'il y a entre ce qui procède du bon esprit ou ce qui procède du mauvais, ou ce qui ne vient que d'une imagination que l'entendement se forme, comme cela peut arriver, ou si c'est l'esprit qui se parle à lui-même. J'avoue ne le savoir pas bien; mais il m'a semblé encore aujourd'hui que cela peut être. Quant à ce qui vient de l'esprit de Dieu, il m'a été, en plusieurs rencontres, facile de le connaître à diverses marques, et entre autres à ce que les choses qui m'avaient été dites deux ou trois ans auparavant, ont toutes été ponctuellement accomplies.

Il peut arriver, à mon avis, que, lorsque l'on recommande quelque affaire à Dieu avec grande affection et application, on se persuade d'entrevoir si cette affaire réussira ou ne réussira pas; mais une personne à qui Dieu a parlé de la manière que je l'ai dit n'aura pas de peine à connaître l'extrême différence qui se rencontre entre ces divines paroles et ce qu'elle s'imagine, quelque subtile que soit la manière dont son entendement la trompe, sans avoir dessein de la tromper. Car, au lieu que, quand c'est Dieu qui parle, l'âme ne fait qu'écouter ce qu'il dit, l'entendement n'a garde d'écouter lorsque c'est lui-même qui parle, et comme les paroles qu'il forme, quoique bien arrangées, ne procèdent que de son imagination, qui est obscurcie par tant de nuages, comment auraient-elles cette clarté et cette lumière qui éclate dans celle de Dieu! Aussi pouvons-nous, quand c'est notre entendement qui forme ces paroles, distraire notre imagination à autre chose, de même qu'une personne qui parle peut se taire; mais il n'est pas en notre pouvoir de le faire lorsque c'est Dieu qui nous parle.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes; c'est que les paroles qui procèdent de notre entendement ne produisent aucun effet, et qu'au contraire, quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, elles sont toujours suivies des effets. Ainsi, lors même qu'il ne les emploie que pour nous reprendre de nos fautes, elles font à l'instant une telle impression dans notre âme, qu'elles l'attendrissent, l'illuminent, la réjouissent, la disposent à tout entreprendre pour son service, et la mettent, plus promptement qu'on ne saurait le croire, dans une tranquillité si admirable, qu'il semble que Dieu veuille lui faire connaître que son pouvoir n'a point de bornes, et que ses paroles sont des effets. Ainsi, il me paraît y avoir la même différence qui se trouve entre parler et écouter, à cause, comme je l'ai dit, que lorsque nous parlons, c'est notre entendement qui arrange nos paroles, et qu'au contraire, quand on nous parle, nous n'avons qu'à écouter, sans aucun travail, ce que l'on nous dit. Dans la première de ces deux sortes de paroles, nous ne saurions assurer si ce que nous disons est conforme à la vérité, parce

que nous sommes alors comme des personnes à demi-endormies ; mais dans la seconde manière , les paroles que Dieu nous dit s'entendent si clairement , que l'on n'en perd pas une syllabe , quoique cela arrive quelquefois dans un temps que l'entendement et l'âme sont si troublés et si distraits , qu'ils ne pourraient former une seule pensée raisonnable , et ces divines paroles font comprendre à l'âme de si grandes vérités , que , quelque recueillie qu'elle fût en elle-même , elle serait incapable de les concevoir ; joint , comme je l'ai déjà dit , qu'elle se trouve toute changée dès la première de ces paroles , particulièrement s'il se rencontre qu'elle soit dans le ravissement ; car , ses puissances étant alors suspendues et n'agissant point , comment son imagination , qui est toute stupide , pourrait-elle se représenter et comprendre des choses auxquelles auparavant elle n'avait jamais pensé , et dont par conséquent sa mémoire n'aurait pu conserver aucune image !

Il faut remarquer que , lorsque nous avons des visions et que nous entendons ces divines paroles , ce n'est jamais , ce me semble , dans ce temps de ravissement que l'âme est unie à Dieu , parce qu'alors , comme je pense l'avoir dit dans la seconde manière d'arroser le jardin spirituel , l'entendement , la mémoire et la volonté , demeurant sans aucune action et comme perdus , on ne saurait , à mon avis , ni voir , ni écouter , ni entendre , et , durant ce temps qui est fort court , Dieu se rend tellement maître de l'âme , qu'il ne lui laisse , si je ne me trompe , aucune liberté d'agir . Mais quand , après que ce peu de temps est passé , l'âme continue à demeurer dans le ravissement , c'est alors que je dis que ces puissances se trouvent en tel état , qu'encore qu'elles ne soient point perdues , elles n'agissent presque point , et sont comme abîmées en Dieu et incapables de raisonner . Il y a tant de moyens de connaître cette différence , qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent , et j'ose même ajouter qu'une personne qui en a quelque expérience la discernera clairement , parce que , outre plusieurs autres preuves que je pourrais en alléguer , les paroles qui ne procèdent que de notre entendement ne produisent aucun effet , et l'âme les rejette , à cause que , ne les considérant que comme des rêveries de l'entendement , elle n'en tient non plus de compte que de ce que dirait un frénétique . Mais au contraire nous écoutons ces paroles proferées de Dieu comme si elles sortaient de la bouche d'une personne savante , sainte et de grande autorité , que nous sommes assurés être incapable de mentir , ce qui est même une comparaison trop basse , parce que ces paroles sont quelquefois accompagnées d'une telle majesté , que , sans considérer de qui elles procèdent , nous ne saurions ne point trembler lorsqu'elles nous reprennent de nos fautes , et ne nous pas sentir embrasés d'amour lorsqu'elles nous témoignent de l'amour . Notre mémoire ne peut rien nous représenter qui leur soit comparable , et elles expriment en peu de mots , et nous font concevoir tant de sens si admirables , qu'il nous faudrait beaucoup de temps pour les démêler et les mettre en ordre , ce qui montre que ces

paroles surpassent de telle sorte notre capacité , qu'il nous est fâcheux de voir qu'elles sont divines et non humaines.

J'estimerai inutile de m'arrêter davantage ici, parce que je ne crois pas qu'une personne qui en a l'expérience puisse s'y tromper et tomber dans l'illusion, si elle ne se trompe volontairement elle-même. Il m'est souvent arrivé qu'étant entrée dans quelque doute de ce qui m'avait été dit, non pas alors, cela étant impossible, mais après, et de penser que je pouvais m'être abusée, j'en ai vu depuis longtemps l'accomplissement. Et au lieu que ce qui procède de l'entendement est comme un premier mouvement de la pensée qui passe et s'oublie, ceci est comme une chose subsistante que Dieu imprime de telle sorte dans la mémoire, qu'elle ne saurait s'en effacer, si ce n'est après un fort long temps, et que ce fût seulement des paroles de tendresse et d'instruction. Car, quant à celles de prophétie, je ne crois pas qu'elles se puissent oublier, et il ne m'est jamais arrivé de les avoir oubliées, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Je répète encore que, si une personne ne prend plaisir à se tromper, en se persuadant qu'elle entend ce qu'elle n'entend pas, et que c'est Dieu qui lui parle, elle n'aura pas de peine à connaître que c'est elle-même qui se parle, et à sortir ainsi d'une tromperie où elle demeurerait durant toute sa vie. Mais j'avoue ne pas comprendre comment elle y pourrait tomber, si elle avait seulement entendu une fois Dieu lui parler, parce que, quand c'est elle-même qui se parle, quoiqu'elle ne voulut rien écouter de ce qu'on lui dirait, soit par le désir de demeurer tranquille dans son oraison et la crainte d'y être troublée, ou par d'autres considérations, elle ne saurait ne pas le connaître, à cause que son entendement a besoin de temps pour raisonner, au lieu que, quand c'est Dieu qui nous parle, il nous instruit en un moment et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions concevoir et démêler en tout un mois, et dont quelques-unes sont si élevées, que nous en devenons épouvantés. Je suis assurée que ceux qui en auront fait l'expérience demeureront d'accord que je ne dis rien en cela qui ne soit vrai, et je remercie Dieu de la grâce qu'il m'a faite de le pouvoir expliquer.

Je finirai en disant que lorsque c'est nous-mêmes qui parlons, nous le pouvons faire toutes les fois que nous le voulons et que nous sommes en oraison, en nous imaginant que l'on nous parle; mais il n'en est pas de même lorsque c'est véritablement Dieu qui nous parle, ainsi que je l'ai éprouvé, puisque quelque désir que j'aie eu de l'entendre me parler, il s'est passé plusieurs jours sans que ce bonheur m'arrivât, et que d'autres fois, lorsque je n'y pensais point, il m'a favorisée de cette grâce. Que si quelqu'un, pour tromper le monde, disait qu'il aurait appris de Dieu ce qu'il se serait dit à lui-même, il ne coûterait guère d'y ajouter qu'il a entendu ces paroles avec ses oreilles corporelles; et j'avoue sincèrement que je n'avais jamais cru que l'on pût entendre d'une

autre manière, jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé, après avoir tant souffert.

Lorsque c'est une illusion du démon, non seulement les paroles que nous entendons ne produisent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et Dieu m'a aussitôt fait connaître la tromperie. Outre que l'âme demeure dans une grande sécheresse, elle se trouve aussi dans une inquiétude semblable à celle que j'ai souvent éprouvée en d'autres rencontres, Notre-Seigneur ayant permis que j'aie eu des tentations et des travaux d'esprit de diverses sortes, et qui me tourmentent encore assez souvent, comme on le verra dans la suite. On ne sait d'où vient cette inquiétude dont je parle maintenant, et l'on sent seulement que l'âme y résiste, qu'elle s'en trouble et s'en afflige sans savoir pourquoi, parce qu'encore que le démon, pour mieux se cacher dans ses illusions, ne lui dise rien de bon, nous avons, ce me semble, quelque pressentiment qu'il y a en cela de la tromperie, et le plaisir que ces paroles nous donnent me paraît très-différent de celui qu'on reçoit lorsque c'est Dieu lui-même qui nous parle. Ainsi cet ange de ténèbres ne peut, par ses fausses douceurs, tromper ceux qui ont goûté la véritable douceur qui se rencontre dans ces paroles de Dieu, parce qu'au lieu qu'elles font une très-forte impression sur notre âme, et la comblent d'une joie également tranquille, permanente et agréable, ces autres paroles dont le démon est l'auteur ne produisent que de faibles mouvements de dévotion qui, semblables à de petites fleurs que le premier vent des persécutions emporte, ne méritent pas de porter le nom de dévotion, puisqu'encore que ce soient de bons commencements et de bons sentiments, ils sont incapables de nous donner la lumière nécessaire pour discerner ce qui procède du bon et du mauvais esprit. C'est ce qui nous oblige toujours de marcher avec une grande retenue, parce que ceux qui n'ont pas passé plus avant dans l'oraison pourraient facilement être trompés par de telles visions et révélations. Pour moi, je n'ai point eu de celles qui sont véritables qu'après que Dieu par sa seule bonté, m'eût donné l'oraison d'union, si ce n'est la première fois que Jésus-Christ m'apparut, il y a plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, et plutôt à sa divine majesté que j'eusse compris dès lors, comme je l'ai compris depuis, que cette vision était véritable ! j'en aurais tiré sans doute un grand avantage ; mais quant à celles dont le démon est l'auteur, elles ne laissent dans l'âme que de l'effroi et un grand dégoût.

Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais que le diable trompe une personne qui, sans se confier à elle-même, est si ferme dans la foi, qu'elle souffrirait plutôt mille morts que de s'en départir de la moindre chose, parce que l'amour que Dieu lui donne pour cette foi la rend si vive, si forte et si immuablement attachée à celle de la sainte Eglise, qu'établissant ses vertus sur elle comme sur un fondement immobile, toutes les révélations imaginables, quand même elle verrait les

cieux ouverts, seraient incapables de l'ébranler dans le plus petit article de sa créance. Que si l'âme hésite quelquefois en cela et s'amuse à raisonner ainsi en elle-même : Si c'est Dieu qui me dit ceci, il pourrait être aussi véritable que ce qu'il a dit aux saints; cette pensée viendrait du démon, qui commencerait à la tenter par un premier mouvement, et ce serait un très-grand mal si elle s'y arrêta; mais je ne saurais croire que l'on tombe dans ces premiers mouvements quand on a la force que Dieu donne à ceux qu'il favorise de ses grâces, et je suis même persuadée que tous les démons ensemble leur seraient peu redoutables, lorsqu'il s'agirait de soutenir la moindre des vérités que l'Eglise nous enseigne. Que si l'âme, après même qu'elle a eu ces visions, ne se sent pas avoir cette dévotion et cette force, elle ne doit point s'y assurer, puisque encore qu'elle ne connaisse pas à l'instant le mal qu'elles seraient capables de lui causer, non seulement il serait grand, mais il pourrait encore croître, et je sais par expérience qu'il ne faut se persuader qu'une chose vient de l'esprit de Dieu qu'autant qu'elle se trouve conforme à l'Ecriture sainte. A moins que cela, il me semble, s'il m'est permis d'user de cette comparaison, que je me tiendrais plus assurée que ces visions viendraient du démon, que je ne le suis maintenant que celles que j'ai eues viennent de Dieu, quelque certitude que j'en aie; car les visions qui viennent du démon se connaissent à des marques si visibles que, quand tout le monde ensemble m'assurerait qu'elles viennent de Dieu, je n'y ajouterais point de foi. Ces marques sont que l'âme se trouve aussitôt dénuée de toute vertu, dans le dégoût, dans le trouble, et incapable de rien faire de bon, parce qu'encore que le démon paraisse lui donner de bons desirs, ils sont si faibles, son humilité est si fausse et son inquiétude est si grande, qu'elle ne goûte ni douceur ni suavité, et que ceux qui ont éprouvé les effets tout contraires que l'esprit de Dieu produit comprendront, à mon avis, facilement.

Néanmoins, comme le diable peut nous tendre plusieurs pièges, et qu'ainsi nous avons toujours sujet de craindre, nous devons sans cesse nous tenir sur nos gardes et prendre pour guide un directeur vertueux et capable, à qui nous donnions une entière connaissance du fond de notre âme. Par ce moyen, nous vivrons en assurance, quoique avec tout cela ces craintes démesurées n'aient pas laissé de me faire, aussi bien qu'à d'autres, beaucoup de mal.

Outre mon directeur, à qui seul je déclarais mes plus intimes sentiments, il y avait quatre ou cinq grands serviteurs de Dieu avec qui je communiquais quand il me l'ordonnait, et j'avais avec raison une grande confiance en eux. Comme ils avaient tous beaucoup d'affection pour moi et appréhendaient que je ne fusse trompée par le démon, ce que je ne craignais pas moins qu'eux hors de l'oraison, mais non pas dans l'oraison, parce qu'alors Dieu me rassurait, ils s'assemblèrent pour délibérer sur ce sujet, et en suite de leur conférence, mon confesseur me dit qu'ils croyaient tous que ces douceurs que j'éprouvais dans l'oraison

étaient des illusions du démon ; qu'ainsi ils étaient d'avis que je ne communiasse pas si souvent, et que j'évitasse le plus que je pourrais la solitude. J'étais naturellement si peureuse, que souvent, même durant le jour, je n'osais demeurer seule dans une chambre, et ce mal de cœur dont j'étais travaillée y contribuait encore. Voyant donc que tant de personnes savantes et incomparablement meilleures que moi étaient de ce sentiment, que je ne pouvais néanmoins y entrer, j'en eus un très-grand scrupule, parce qu'il me semblait que c'était manquer d'humilité que de ne pas me rendre à leur avis. Ainsi, je fis tous mes efforts pour les croire ; je me représentai pour cela tout ce que j'avais fait de mal en ma vie, et passai plusieurs jours sans communier et sans demeurer en solitude, quoique ce fut toute ma consolation, parce que je n'avais personne avec qui communiquer, chacun étant contre moi. Les uns traitaient ce que je disais d'imagination et de rêveries que je me mettais dans la tête, d'autres avertissaient mon confesseur de ne pas ajouter foi à mes paroles, et d'autres assuraient hardiment qu'il y avait de l'illusion. Lui seul me consolait ; car, bien qu'il suivit leur avis pour m'éprouver, ainsi que je l'ai su depuis, il me disait qu'encore que ce fût le démon, je n'avais rien à appréhender de ses artifices, puisqu'ils ne me faisaient point tomber dans le péché, qu'il serait enfin contraint de me laisser en repos, et que je n'avais qu'à le demander instamment à Dieu. Ce bon père et toutes les personnes qu'il confessait, comme aussi plusieurs autres, priaient beaucoup pour moi, et toutes leurs oraisons et les miennes ne tendaient qu'à obtenir de sa divine majesté qu'il lui plût de me conduire par un autre chemin, ce qui dura sans discontinuation, ce me semble, pendant deux ans.

Pendant ce temps, je ne pouvais me consoler, lorsque je pensais que c'était le démon qui me parlait si souvent. Car, encore que je ne me retirasse plus dans la solitude pour prier, Notre-Seigneur ne laissait pas de me faire recueillir au milieu même des conversations où je me trouvais, de me dire ce qu'il lui plaisait, et de me contraindre de l'entendre, quelque résistance que j'y apportasse ; mais n'y ayant une seule personne avec qui je pusse me soulager de mes peines, je ne pouvais ni prier ni lire ; ainsi, je me trouvais souvent dans un tel accablement, et si troublée de la crainte d'être trompée par le démon, que je ne savais plus que devenir.

Un jour que j'étais plus tourmentée que je ne l'avais encore été, je passai de l'église dans un oratoire, et j'y demurai quatre ou cinq heures en tel état, que, ne recevant aucune consolation ni du côté du ciel ni de celui de la terre, je me trouvais comme abîmée dans l'appréhension de mille périls. « O Dieu de mon âme ! il paraît bien que vous êtes l'ami véritable ; qu'étant tout-puissant, vous pouvez tout ce que vous voulez, et que vous ne cessez jamais de vouloir tout ce que nous pouvons vous souhaiter, pourvu que nous ne cessions point de vouloir tout ce que vous voulez. Souverain maître de l'univers, que toutes les créa-

« tures vous bénissent : eh ! qui me donnera une voix assez forte pour
 « faire entendre jusqu'aux extrémités du monde, combien vous êtes fi-
 « dèle à ceux qui ont le bonheur d'être aimés de vous ! Tout ce qui
 « est ici-bas peut nous manquer, mais vous, Seigneur, vous ne nous
 « manquez jamais. Qu'est-ce que ce peu que vous permettez que souf-
 « frent ceux qui vous aiment ? et quelles délices sont comparables
 « à celles que vous leur faites éprouver ? O qu'heureux et plus
 « heureux qu'on ne saurait dire serait celui qui n'aurait jamais
 « aimé que vous ! Il me paraît, mon Dieu, que vous ne traitez avec ri-
 « gueur ceux qui vous aiment, que pour leur faire mieux comprendre,
 « dans l'excès de leurs souffrances, quel est l'excès de votre amour. O
 « mon Sauveur, que n'ai-je assez d'esprit, assez de science et assez
 « d'éloquence pour pouvoir exprimer aussi bien que je le comprends
 « quelles sont les merveilles de vos œuvres. Tout me manque pour
 « cela, mon Dieu ; mais ma consolation est que, pourvu que vous ne
 « m'abandonniez point, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les
 « savants s'élèvent donc tant qu'ils voudront contre moi, que toutes les
 « créatures me persécutent, et que tous les démons joints ensemble
 « m'attaquent ; rien ne sera capable de m'étonner, pourvu que vous
 « continuiez de m'assister, parce que j'ai éprouvé combien toutes ces
 « peines sont avantageuses à ceux qui ne mettent leur confiance qu'en
 « vous seul. »

Lorsque j'étais dans l'extrémité d'affliction que je viens de dire, et je n'avais point encore eu de visions, ces paroles que j'entendis furent seules suffisantes pour remettre mon âme dans la tranquillité et dans le calme : *N'ayez point de peur, ma fille, je ne vous abandonnerai jamais : n'appréhendez rien.*

Il me semblait, avant d'avoir entendu ces divines paroles, que l'on n'aurait pu me tirer d'une si étrange peine, quelque temps et quelques efforts que l'on y eût employés ; mais ce peu de mots calmèrent en un moment de telle sorte mon esprit, et me donnèrent tant de force, d'assurance, de repos et de lumière, que je me trouvai tout une autre personne, et quand tout le monde ensemble aurait voulu me faire croire que ces paroles n'étaient pas de Dieu, j'aurais hardiment soutenu le contraire, et j'en serais toujours demeurée très-persuadée.

« Jusqu'à quel excès, Seigneur, va votre bonté, et cette puissance sans
 « bornes qui vous rend facile ce qui vous paraît être le plus impossible !
 « Vous ne vous contentez pas de proposer des remèdes pour guérir les
 « blessures que le péché fait dans nos âmes, mais vous les guérissez en
 « effet ; vos paroles sont des actions : et je ne puis assez admirer de
 « quelle sorte vous fortifiez notre foi, et augmentez notre amour pour
 « vous. Cela m'a fait souvenir cent fois du calme que vous rendites à
 « la mer en tancant les vents qui avaient excité une si violente tem-
 « pête ; et je disais en moi-même . Quel doit être celui à qui toutes les

« puissances de mon âme obéissent ainsi sans résistance, qui dissipe en un instant, par l'éclat de sa lumière, des ténèbres si épaisses : qui attendrit un cœur qui paraissait être de marbre, et qui, par une agréable pluie de larmes, arrose une terre si aride, qu'elle semblait devoir toujours demeurer dans la sécheresse ! quel est celui qui nous donne de si saints desirs, et nous inspire tant de courage ? Il m'est arrivé souvent d'avoir ces pensées : Que puis-je appréhender, et qui sera capable de me faire peur ? mon seul désir est de servir Dieu ; je ne souhaite autre chose que de lui plaire, et je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie, tout mon repos et tout mon bonheur. Si donc le Seigneur est tout-puissant, et que les démons sont ses esclaves, comme je ne saurais en douter, puisque la foi m'en assure, quel mal ces malheureux esprits sauraient-ils me faire, étant ainsi que je le suis servante de ce souverain monarque, et quand j'aurais à combattre tout l'enfer ensemble, quel sujet aurais-je de le craindre ? »

Je prenais ensuite une croix, et je sentais que Dieu me donnait tant de courage, que je me trouvais si changée, et j'appréhendais si peu ces esprits de ténèbres, que, ne mettant point en doute de pouvoir les vaincre sans peine par la force que me donnait cette croix, je disais : Venez tous maintenant, je vous attends de pied ferme, et étant comme je le suis une humble servante du Dieu tout-puissant, je veux voir quel mal vous pourrez me faire.

Il me parut depuis que véritablement ces malheureux esprits me craignaient ; et au contraire je les craignais si peu, et je demeurai si tranquille, que toutes mes appréhensions s'évanouirent. Ainsi, lorsqu'ils m'ont apparu, comme cela est arrivé quelquefois, ainsi qu'on le verra dans la suite, je leur faisais peur, et ils ne m'en faisaient point, parce que Dieu m'a donné un tel avantage sur eux, que je ne les considère que comme des mouches. Je les trouve lâches, timides, et sans force contre ceux qui les méprisent. Ils n'attaquent que les personnes qui les appréhendent, ou que ceux des serviteurs de Dieu qu'il leur permet de tenter pour éprouver leur vertu, et augmenter leur sainteté. Je prie sa divine majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qu'il faut véritablement craindre, et d'être bien persuadé de cette vérité qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne peut nous en faire. Ces mortels ennemis de notre salut ne nous épouvantent que par la prise que nous leur donnons sur nous par notre attachement aux biens, aux honneurs, aux plaisirs ; mais nous voyant alors conspirer contre notre propre perte, par l'aveuglement qui nous fait aimer ce que nous devrions avoir en horreur, ils se joignent à nous contre nous-mêmes, se servent pour nous vaincre des armes que nous leur mettons entre les mains, au lieu de nous en servir pour les combattre ; et c'est de là que vient tout notre malheur. Que si au contraire, par amour pour Dieu, nous méprisons ces faux biens, ces vains honneurs,

et ces dangereux plaisirs, et qu'un véritable désir de le servir nous fit embrasser sa croix pour marcher dans le chemin de la vérité, ces esprits de mensonge, que l'on peut dire être le mensonge même, et qui n'appréhendent rien tant que la vérité, s'enfuiraient bientôt, parce qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec ceux qui l'aiment. Mais, lorsqu'ils voient que notre entendement est obscurci, ils travaillent adroitement à l'obscurcir encore davantage, ils nous aident à nous aveugler, et ne nous considérant que comme des enfants, lorsqu'ils nous voient mettre toute notre satisfaction et notre plaisir dans des choses aussi vaines que sont celles de ce monde, ils nous traitent comme des enfants, et n'ont garde d'appréhender d'en venir souvent aux mains avec nous.

Dieu veuille que je ne sois pas moi-même du nombre de ces enfants, et me faire au contraire la grâce de connaître ce qui mérite de passer pour un véritable bien, et un véritable honneur, et un véritable plaisir. Je ne comprends rien à ces craintes qui nous font proférer le nom du diable au lieu du nom de Dieu qui le fait trembler; car ne savons-nous pas qu'il ne peut rien faire que par sa permission? j'avoue que j'appréhende davantage ceux qui craignent le diable que le diable même, parce que quant à lui, il ne saurait me faire de mal, au lieu que les autres, et particulièrement les confesseurs, donnent des peines incroyables, comme je l'ai éprouvé durant quelques années, et j'en ai souffert de si grandes, que je ne comprends pas maintenant comment j'ai pu y résister. Que Notre-Seigneur soit béni à jamais de m'en avoir délivré! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVI.

Les âmes que Dieu favorise de ses visions admirables ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à la Sainte, dans un grand trouble où elle était, rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient envers elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruit de toutes choses.

Je compte entre les plus grandes grâces dont Dieu m'a favorisée, celle de ne point craindre les démons, parce que je sais combien il est périlleux pour une âme d'appréhender autre chose que d'offenser Dieu. Puisque ce suprême roi que nous servons est si puissant, qu'il n'y a rien dans le ciel et sous le ciel qui ne lui soit assujéti, quel sujet avons-nous de craindre, pourvu que nous marchions toujours, comme je l'ai dit, dans le chemin de la vérité, avec une conscience pure? Mais il est certain que nous ne saurions trop craindre d'offenser en la moindre chose cette souveraine majesté qui peut nous anéantir en un moment lorsque nous sommes si malheureux que de lui déplaire, et qui nous rend au contraire victorieux de tous nos ennemis quand nous lui sommes agréables. On demeurera sans doute d'accord de ce que je dis; mais on pourra demander qui est celui qui peut s'assurer d'être si parfait que de contenter Dieu en toutes choses et n'avoir point ainsi sujet de craindre. J'avoue que ce n'est pas moi, puisque je suis si imparfaite et si misérable: mais il ne nous traite pas à la rigueur comme font les hommes;

il connaît notre faiblesse, et les âmes qui sont arrivées jusqu'à l'état que j'ai dit ne peuvent, comme auparavant, ignorer le véritable amour qu'elles lui portent. Elles ne comprennent pas seulement combien grand est cet amour; elles le sentent par le violent transport que leur donne le désir de voir Dieu, comme je le dirai dans la suite si je ne l'ai pas déjà dit; tout les ennuie, tout les importune, tout les tourmente, si elles ne jouissent du bonheur de sa présence, ou ne travaillent pas pour son service; et, sans cela, le repos même leur est pénible, parce qu'elles ne trouvent de repos qu'en lui.

Étant un jour accablée d'afflictions et dans un merveilleux trouble, par le sujet que m'en donnait, dans une affaire dont je parlerai ensuite, le murmure de toute la ville où j'étais, et même de notre ordre, Dieu me dit : *Qu'appréhendez-vous? Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant? J'accomplirai ce que je vous ai promis.* Ces paroles furent suivies de l'effet quelque temps après; et je me trouvai en cet instant remplie d'une telle force, que j'étais prête à m'engager, pour son service, dans d'autres entreprises encore plus difficiles, et à souffrir avec joie de nouveaux travaux beaucoup plus grands. Cela m'est arrivé tant de fois, que j'en n'en sais pas le nombre; et lorsque je tombe dans quelques imperfections, Dieu m'en reprend d'une manière qui serait capable de m'anéantir; mais ces répréhensions sont si salutaires, qu'elles produisent toujours leur effet, parce que ce souverain médecin des âmes ne leur fait jamais connaître leurs maux sans y apporter le remède.

D'autres fois il me représentait mes péchés passés, et particulièrement lorsqu'il voulait m'accorder quelque grâce signalée; et l'âme, dans ces rencontres, voit si clairement la grandeur de ses péchés, qu'il lui semble que ce juge terrible et éternel va la juger, et elle ne sait que devenir. D'autres fois Dieu m'avertissait des dangers où je tomberais, ainsi que d'autres personnes, trois ou quatre ans après; ce qui n'a jamais manqué d'arriver, et je pourrais en rapporter quelques-uns.

Ai-je donc tort de dire que tant de choses nous font connaître ce qui procède de l'esprit de Dieu, qu'il me semble qu'on ne peut l'ignorer? Le plus sûr en cela, et c'est ce que les femmes particulièrement doivent faire, à cause qu'elles ne sont point savantes, c'est de donner une connaissance entière du fond de leur cœur à un confesseur savant et capable, et de lui obéir, puisqu'il n'en saurait arriver que du bien. Dieu me l'a ordonné plusieurs fois, je le pratique, et je ne pourrais sans cela avoir de repos.

J'avais un confesseur qui me mortifiait beaucoup, m'affligeait quelquefois, et me mettait dans des peines qui allaient jusqu'à m'inquiéter, et il m'a paru que c'est celui qui m'a le plus profité. Quoique j'eusse une grande affection pour lui, j'étais quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me semblait que ces peines qu'il me donnait me détournaient de l'oraison, mais lorsque j'étais prête d'en venir à l'exécution, Notre-Sei-

gneur me le défendait, et m'en reprenait d'une manière qui me touchait plus sensiblement que ce que mon confesseur me faisait souffrir. Ainsi j'étais tourmentée des deux côtés, et cela m'était nécessaire pour dompter la rébellion de ma volonté. Notre-Seigneur me dit une fois : *Que ce n'était pas obéir que de ne pas être disposée à souffrir, et que, pour ne rien trouver de difficile, je n'avais qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avait enduré.*

Un confesseur à qui je m'étais confessée au commencement me dit que, puisque j'étais assurée que ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, je n'en devais parler à personne, parce qu'il est avantageux de tenir ses faveurs cachées. Je fus fort aise de ce conseil qu'il me donnait, à cause que j'avais tant de honte de lui déclarer les grâces que je recevais de Dieu, que j'en aurais souvent moins eu de confesser de grands péchés, principalement lorsqu'elles étaient grandes; parce qu'il me semblait que l'on n'y ajouterait point de foi et que l'on se moquerait de moi, outre qu'il me paraissait que c'était avoir peu de respect pour les merveilles de Dieu que de les publier, et qu'ainsi il valait beaucoup mieux les taire. Mais je connus depuis que ce confesseur m'avait en cela fort mal conseillée, et que, tant s'en faut que je dusse rien cacher dans mes confessions, je ne pouvais sans péril n'y pas déclarer tout ce qui se passait en moi, parce qu'autrement je pourrais quelquefois me tromper.

Que s'il arrivait que Notre-Seigneur me dit, dans l'oraison, quelque chose de contraire à ce que mon confesseur m'ordonnait, il ne laissait pas de me commander de lui obéir; mais il lui inspirait ensuite de changer de sentiment, et de m'ordonner la même chose.

Lorsque l'on défendit plusieurs livres traduits en langue vulgaire, dont je lisais quelques-uns avec grand plaisir, j'en ressentis beaucoup de peine, parceque n'entendant pas le latin, je ne pouvais plus les lire; mais Notre-Seigneur me dit : *Que cela ne vous fâche point; je vous donnerai un bon livre.* Je ne pus comprendre alors le sens de ces paroles, parce que je n'avais point encore eu de visions; mais peu de jours après, il me fut facile de l'entendre, à cause qu'elles me donnent tant de sujets de me recueillir et de méditer sur ce qu'elles me représentent, et que Dieu m'y instruit en diverses manières avec tant de témoignages de son amour, que j'ai peu ou presque point du tout besoin de livres. Sa suprême majesté a été, depuis ce temps-là, le livre admirable où j'ai appris de si grandes vérités; et peut-on trop estimer le bonheur d'avoir un tel livre, qui imprime de telle sorte dans l'esprit ce que l'on y voit et ce que l'on doit faire, que l'on ne saurait jamais l'oublier?

Car peut-on voir Notre-Seigneur tout couvert de plaies, accablé d'afflictions et persécuté d'une manière effroyable, sans désirer avec ardeur de participer à ses peines, afin de lui témoigner que notre amour pour lui nous les rend aimables? Peut-on voir quelle est la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans compter pour rien tout ce que l'on fait

et tout ce que l'on souffre dans l'espérance d'obtenir un jour une telle récompense ? Et peut-on penser aux tourments des damnés, sans regarder comme des délices tous ceux qu'on endure ici-bas, en les comparant à ces flammes éternelles ; et ne pas reconnaître en même temps combien nous sommes obligés à Dieu de nous avoir tant de fois délivrés du péril d'y être précipités ? Mais, parce qu'avec son assistance, je traiterai plus particulièrement ailleurs de ce sujet, je reprendrai maintenant le discours de ma vie, et je souhaite que Dieu m'ait fait la grâce de bien m'expliquer en ce que j'ai dit jusqu'à cette heure.

Je suis persuadée que ceux qui en ont fait l'expérience n'auront pas de peine à le comprendre, et qu'ils trouveront que j'ai assez bien rencontré en quelque chose. Mais quant à ceux qui ne l'ont point éprouvé, je ne serai pas surprise de voir qu'ils ne considèrent tout cela que comme des rêveries ; il suffit, pour les excuser, que ce soit une personne aussi imparfaite que moi qui l'ai écrit, et je ne blâmerai point ceux qui en jugeront de la sorte. Je demande seulement à Dieu de m'assister, pour accomplir en toutes choses sa volonté.

CHAPITRE XXVII.

La Sainte reprend la suite de sa vie. Lorsqu'elle demandait et que l'on demandait à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit et connut, d'une manière inexplicable, que Jésus-Christ était à côté d'elle, quoiqu'elle ne le vit point. Comparaison dont elle se sert pour tâcher de faire comprendre quelque chose de ces visions et de leurs effets. Elle déplore l'aveuglement des personnes, même religieuses, qui, sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale, en donnent beaucoup, et rapporte ensuite plusieurs particularités de la vie et de la mort du bienheureux père Pierre d'Alcantara.

Pour revenir donc à la suite de ma vie, je souffrais, comme je l'ai dit, de grandes peines, et l'on priaït beaucoup pour moi, afin qu'il plût à Dieu de me conduire par un autre chemin plus assuré que celui que l'on disait devoir m'être suspect. Mais, encore que de mon côté, je lui demandasse instamment et continuellement, je me trouvais si changée en mieux, que je ne pouvais désirer qu'il me l'accordât, sinon une seule fois que je me trouvai accablée par tant de choses que l'on me disait, et tant de craintes que l'on me donnait. Ainsi tout ce que je pouvais faire était de m'abandonner entièrement à ce suprême roi des âmes, pour qu'il disposât absolument de sa servante, selon sa sainte volonté, comme sachant mieux que moi-même ce qui m'était le plus utile. J'étais persuadée que le chemin par lequel je marchais me menait au ciel ; au lieu que celui que je tenais auparavant me conduisait en enfer ; et ainsi, quelque violence que je me fisse pour croire que le démon me trompait, et pour désirer d'entrer dans une autre voie, il m'était impossible de gagner cela sur moi. Que si je faisais quelque bonne œuvre, je l'offrais à Dieu pour ce sujet ; j'implorais l'assistance des saints à qui j'avais une particulière dévotion ; je faisais des neuvaines ; je me recommandais à saint Hilarion et à saint Michel, auxquels l'état où je me trouvais me rendait encore plus affectionnée, et j'avais recours à plusieurs au-

tres saints, afin qu'ils obtinssent de sa divine majesté de m'éclairer de sa lumière, pour me faire connaître la vérité, dont j'avais d'autant plus besoin, que j'entendais presque continuellement Dieu me parler, et ce que je vais dire m'arriva ensuite.

Étant en oraison, le jour du glorieux saint Pierre, je vis, ou pour mieux dire, je sentis, car je ne voyais rien ni des yeux du corps, ni de ceux de l'âme, que quelqu'un était auprès de moi, et il me sembla que c'était Jésus-Christ lui-même qui me parlait. Comme j'ignorais entièrement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus d'abord effrayée, et je répandis quantité de larmes. Mais une seule parole de ce divin Sauveur me rassura de telle sorte, que je demeurai, comme auparavant, sans aucune crainte, et fort tranquille et fort consolée. Il me paraissait qu'il marchait à côté de moi, sans que je pusse néanmoins regarder en lui aucune forme corporelle, parce que cette vision était intérieure et non pas sensible. Je connaissais seulement fort clairement qu'il était toujours à mon côté droit; qu'il voyait tout ce que je faisais; et, pour peu que je me recueillisse, ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvais ignorer qu'il était avec moi.

Je le dis aussitôt à mon confesseur, quoique j'eusse assez de peine à m'y résoudre. Il s'enquit de moi en quelle forme je le voyais, et je lui répondis que je ne le voyais pas. Il me demanda comment je savais donc que c'était Jésus-Christ; et je lui répondis que je ne pouvais lui expliquer la manière par laquelle je le savais; mais qu'il n'était pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il était auprès de moi, parce que je le connaissais clairement, que je le sentais, que mon recueillement dans l'oraison de quiétude était beaucoup plus grand et plus continu, et qu'il était évident que cette divine présence produisait en moi des effets beaucoup plus grands qu'à l'ordinaire. J'usai de diverses comparaisons pour tâcher de me faire entendre, mais il me semble qu'il y en a peu qui aient du rapport à cette sorte de vision. Et comment des femmes ignorantes, telle que je suis, pourraient-elles trouver des termes propres pour bien expliquer une chose si difficile, qu'il n'y en a point de plus relevée, comme je l'ai appris depuis par un saint homme de grand esprit, nommé le père Pierre d'Alcantara, dont je parlerai dans la suite, et de quelques autres aussi forts savants, qui m'ont assuré comme lui, qu'il n'y a rien en quoi le démon puisse avoir moins de part qu'à une telle vision? Ainsi je laisse à ces personnes savantes à expliquer en quelle manière cela se peut faire. Que si je dis, comme il est vrai, que je ne le vois ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, parceque cette sorte de vision n'est pas sensible, on me demandera sans doute comment je puis donc assurer que je connais plus clairement que Jésus-Christ est près de moi que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne qui est aveugle ou dans une très-grande obscurité n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle, quoiqu'elle ne laisse pas assurément de savoir qu'elle y est. Mais encore que cette comparaison ait

du rapport au sujet dont il s'agit, j'avoue qu'il y en a peu, parce que cette personne aveugle ou qui est dans une extrême obscurité peut entendre cette autre personne parler, ou se remuer, ou la toucher; au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela. Il ne s'y rencontre aucune obscurité, et l'âme est assurée de ce qu'elle voit et de ce qu'elle sent, par une connaissance plus claire que n'est la lumière du soleil. Il n'y a néanmoins ni soleil ni clarté; mais seulement une certaine lumière sans lumière, qui illumine l'entendement pour rendre l'âme capable de jouir d'un si grand bien, et qui est suivi de tant d'autres.

Ce n'est pas comme cette présence de Dieu que l'on sent quelquefois, et principalement ceux qu'il favorise de l'oraison d'union et de quiétude qui, lorsqu'ils commencent à prier, leur paraît par les sentiments spirituels qu'ils ont d'un grand amour, d'une vive foi, et de saintes résolutions accompagnées d'une grande tendresse, ce qui leur fait connaître qu'ils ont trouvé celui qu'ils cherchent, et qu'il écoute ce qu'ils lui disent. Cette grâce que Dieu fait à quelques âmes est sans doute très-singulière, et ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer parce que c'est une manière d'oraison fort sublime; mais ce n'est pas une vision qui fasse voir par les effets que Dieu est présent, ainsi qu'il le fait voir aux âmes à qui il donne ces visions que je viens de dire, dans lesquelles il veut qu'elles connaissent très-clairement que Jésus-Christ, fils de la Vierge, est présent: et, au lieu que dans cette autre manière d'oraison on ne reçoit que quelques influences de la divinité, on éprouve dans ces visions dont je parle qu'outre ces influences, la divinité même est présente, et que la très-sainte humanité de Jésus-Christ est avec nous pour nous enrichir de ses grâces.

Mon confesseur me demanda ensuite qui m'avait dit que c'était Jésus-Christ. Je lui répondis que lui-même me l'avait dit plusieurs fois, et qu'avant qu'il me l'eût dit, je ne pouvais en douter, tant cela était fortement imprimé dans mon esprit, quoique je ne le visse pas. Que c'était de même que, si étant aveugle ou dans une grande obscurité, une personne dont j'aurais seulement entendu parler sans l'avoir jamais vue, me disait qui elle est, et que je le crusse, quoique je ne pusse pas l'assurer si hardiment que si je l'avais vue; qu'il y avait même en ceci encore davantage, puisque, bien que l'on ne voit point Jésus-Christ, on est persuadé qu'il est présent, par une connaissance si claire, que l'on n'en saurait douter, à cause que Notre-Seigneur imprime de telle sorte cette créance dans notre entendement, que nous en sommes plus assurés que de ce que nous voyons de nos propres yeux, parce qu'ils peuvent nous laisser quelque sujet de douter si ce n'est point une imagination; au lieu qu'il ne reste aucun lieu de doute, lorsque, dans cette autre manière que je viens de dire, Dieu parle à l'âme sans lui parler, et se fait manifestement connaître à elle.

Ce langage est si surnaturel et si céleste, que l'on s'efforce en vain de l'expliquer, si Dieu lui-même n'en donne l'intelligence par les effets



qu'il produit. Sa divine majesté imprime dans le fond de l'âme ce qu'elle veut qu'elle comprenne, et le lui représente dans ces visions, en la manière que j'ai dit, sans se servir pour cela d'images, ni de figures, ni de paroles.

On doit extrêmement remarquer que Dieu agit de la sorte pour faire connaître aux âmes de grandes vérités et de grands mystères. C'est ce qui m'arrive souvent dans ces visions, et en quoi il me semble que le diable peut le moins avoir de part, pour les raisons que je dirai, et j'avoue que je me trompe, si elles ne sont bonnes.

Ces visions sont spirituelles, et ce qui s'y passe est si sublime, que l'entendement, la mémoire, la volonté et les sens sont tellement suspendus, qu'il ne leur reste pas le moindre petit mouvement. Ainsi je ne vois pas que le démon puisse, en nulle manière, s'en servir pour nous tromper; mais cela arrive rarement et ne dure guère, et l'usage des puissances et des sens ne demeure ainsi entièrement suspendu que lorsque Notre-Seigneur veut seul opérer en nous, sans que nous agissions en aucune sorte. C'est de même que si notre estomac se trouvait rempli d'un aliment que nous n'eussions point mangé, ni ne sussions point de quelle sorte il y serait entré, ni quel serait cet aliment, ni d'où il viendrait. Et comment aurais-je pu savoir de quelle manière il y serait entré, puisque je n'en avais auparavant vu, ni su quel il était, ni désiré d'en être nourrie, ni même appris qu'il s'en rencontre de tels.

Lorsque Dieu nous parle de la sorte, il rend notre esprit attentif à écouter ce qu'il nous dit, quoiqu'il ne voulût pas l'entendre. Il semble qu'il donne des oreilles à notre âme, et l'empêche de se pouvoir distraire à autre chose; de même qu'il faudrait bien, par nécessité, qu'une personne qui aurait l'ouïe fort subtile, et à qui on ne permettrait pas de boucher ses oreilles, entendit malgré qu'elle en eût, ce qu'on lui dirait de fort près et à haute voix. Cette personne agirait néanmoins en quelque sorte, puisqu'elle serait attentive à ce qu'on lui dirait; mais ici l'âme ne fait rien; elle n'a pas seulement la peine d'écouter; elle trouve tout préparé et tout apprêté, et n'a qu'à jouir du plaisir de se voir rassasiée d'une viande si délicieuse. C'est comme si, sans avoir la peine d'apprendre à lire et d'étudier, sans savoir comment cela se serait pu faire, on se trouvait très-savant par une science infuse.

Cette dernière comparaison me paraît pouvoir faire comprendre quelque chose de cette connaissance surnaturelle et toute céleste. L'âme en cet état conçoit dans un instant si clairement le mystère de la très-sainte Trinité et d'autres si élevés, qu'il n'y a point de théologien contre qui elle n'osât disputer ces grandes vérités; et elle en demeure si épouvantée, qu'une seule de ces faveurs suffit pour la changer entièrement, et la faire renoncer à l'affection de toutes les créatures, pour n'aimer que celui-là seul, qui, sans qu'elle y contribue en rien, la rend capable de jouir d'un si extrême bonheur, lui découvre de si grands secrets, et

lui témoigne tant d'amour, que de semblables grâces ne peuvent s'écrire, parce qu'elles sont si admirables, qu'à moins d'avoir une vive foi, on ne pourrait concevoir qu'il fût possible que Dieu les accordât à une personne qui en est si indigne. C'est pourquoi, si on ne me le commande expressément, je dirai peu de chose de ces grâces toutes extraordinaires que Notre-Seigneur m'a faites, et me contenterai de rapporter quelques visions qui pourront empêcher ceux à qui il en donnera de semblables, de s'en étonner comme si c'étaient des illusions, ainsi que cela m'est arrivé, et aussi à faire connaître la conduite que Dieu a tenue envers moi, qui est ce que l'on m'a ordonné d'écrire.

Pour revenir à cette manière d'entendre, il me semble que Notre-Seigneur veut alors donner à l'âme quelque connaissance de ce qui se passe dans le ciel. Je n'en avais rien compris auparavant; mais il me le fit voir par sa bonté dans un ravissement. Ainsi Dieu et l'âme s'entendent ici-bas sans se parler, parce qu'il plait à ce maître absolu de toutes choses, de témoigner son amour à l'âme par une si grande faveur, de même que deux intimes amis se parlent en se regardant seulement, comme je pense l'avoir entendu dire de l'époux et de l'épouse, dans les Cantiques.

« Que votre bonté, Seigneur, est admirable de souffrir que les yeux
 « de mon âme vous voient, quoiqu'ils aient fait un si mauvais usage de
 « la puissance de voir que vous leur avez donnée. Faites, mon Dieu,
 « qu'une telle vue les détourne pour jamais de celle des choses basses,
 « et que rien, sinon vous seul, ne soit plus capable de leur plaire. Les
 « hommes ne cesseront-ils donc jamais d'être ingrats? Et quelle ingra-
 « titude peut égaler celle de ne pas reconnaître des faveurs que je sais
 « par expérience être si grandes, que ce que j'en ai rapporté n'est que
 « la moindre partie de ce que vous faites en faveur des âmes que vous
 « conduisez jusqu'à l'éclat que je viens de dire? »

O âme qui commencez à faire oraison, et qui avez une véritable foi, quel bonheur, hors celui de l'éternité, pouvez-vous chercher en cette vie, qui approche de ce que je viens de dire? Considérez quelle est l'infiaie bonté de Dieu, de se donner de la sorte à ceux qui abandonnent tout pour l'amour de lui. Il ne fait acception de personne; il aime tout le monde; et quelque grand pécheur que l'on soit, l'on ne peut avoir d'excuse de le servir; puisque étant aussi méchante que je suis, il n'a pas laissé de me faire tant de grâces. Considérez que ce que j'écris de cet état si élevé où il met une âme, n'est rien en comparaison de ce que j'en pourrais dire, parce que je me suis contentée d'en rapporter ce qui était nécessaire, pour faire entendre quelle est cette manière de vision. Mais qui pourrait exprimer ce que l'on ressent lorsque Dieu nous révèle ses secrets et nous découvre sa gloire? Ce merveilleux contentement surpasse de telle sorte tous ceux dont on peut jouir ici-bas, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il nous donne de l'horreur pour tous les plaisirs de cette vie, puisqu'ils ne sauraient tous ensemble, quand ils

dureraient toujours, ne causer que du dégoût à une âme qui a une fois goûté ces délices toutes célestes, quoiqu'elles ne soient que comme une goutte de ce grand fleuve des plaisirs éternels qui nous sont préparés dans un autre monde.

Si l'on pouvait avoir de la confusion dans le ciel, quelle autre devrait plus que moi s'y trouver confuse, de voir que nous prétendions d'acquiescer aux dépens de Jésus-Christ, des biens, des contentements, et une gloire qui ne finissent jamais ? Que si nous ne pouvons, avec Simon Cyrénéen, lui aider à porter sa croix, ne joindrons-nous pas au moins nos larmes à celles des filles de Jérusalem, pour témoigner notre sentiment des douleurs qu'il souffre ? Croyons-nous en ne pensant qu'à nous divertir, avoir droit de prétendre au bonheur qui lui a coûté tant de sang ? et en ne recherchant que de vains honneurs, de tirer de l'avantage des mépris qu'il a endurés pour nous faire régner éternellement avec lui ? Y eut-il jamais un si grand égarement ? et peut-on s'imaginer, sans folie, d'arriver au ciel par un tel chemin ? Puisque Dieu ne me permet pas de faire entendre ces vérités à tout le monde, comme je désirerais de le pouvoir faire sans cesse, je conjure votre révérence de les publier hautement ; je les ai comprises bien tard, ainsi qu'on le pourra voir dans cette relation de ma vie, et ce m'est une si grande confusion d'en parler, qu'elle me ferme la bouche.

Je ne puis néanmoins m'empêcher de dire que, considérant quelquefois quelle joie c'est aux bienheureux, dont je prie Dieu de me faire la grâce d'augmenter le nombre, de voir qu'encore qu'ils n'aient commencé que tard à le servir, ils n'ont manqué depuis à rien de ce qui était en leur pouvoir pour lui témoigner leur amour, les uns plus et les autres moins, selon l'étendue de leurs forces, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : Que riche sera celui qui aura renoncé à ses richesses pour imiter la pauvreté de Jésus-Christ ? De quelle gloire jouira celui qui, au lieu de rechercher l'honneur du monde, aura pris plaisir à se voir humilié ! Et que celui-là se trouvera être véritablement sage, qui aura été bien aise de passer pour fou, en se souvenant que celui qui est la sagesse même et la sagesse éternelle a été traité comme tel. Mais hélas ! que pour punition de nos péchés, le nombre de ces personnes est maintenant bien petit ! il me semble qu'il ne reste plus de ces hommes admirables, que l'on considérait comme des insensés, lorsque leur véritable amour pour Jésus-Christ leur faisait faire tant d'actions héroïques.

O monde, malheureux monde, que vous avez d'intérêt pour votre honneur, que si peu de personnes vous connaissent ? et ce ne vous est pas un moindre avantage, si nous nous persuadons de pouvoir mieux servir Dieu, lorsque l'on nous tiendra pour sages et pour discrets. Voilà en quoi consiste la discrétion d'aujourd'hui, et l'on croirait mal édifier le monde, si chacun, selon sa condition, ne s'efforçait de paraître au meilleur état qu'il put, et ne se maintenait pas dans son rang.

Il n'y a pas jusqu'aux prêtres, aux religieux et aux religieuses, qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté, et donner du scandale aux faibles, de porter de vieux habits et où il y ait des pièces, comme aussi d'être fort recueillis et faire oraison, tant on est maintenant éloigné de cette perfection et de cette ferveur qu'avaient les saints; quoique le dérèglement qui se rencontre en ce siècle dans toutes sortes de conditions dût, ce me semble, donner beaucoup plus de scandale que si l'on voyait les religieux pratiquer ce qu'ils enseignent du mépris que l'on doit faire des choses du monde, puisque Notre-Seigneur tirerait de grands avantages de ce scandale, dans lequel si quelques-uns tombaient, d'autres seraient excités par ce moyen à se repentir de leurs péchés; et plutôt à sa divine majesté qu'il restât maintenant quelques traces dans les actions des chrétiens de ce que lui et ses Apôtres ont souffert.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Je sais que l'on dit que le monde n'est plus capable d'une si grande perfection; que cela était bon au temps passé; mais que la nature est maintenant affaiblie. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara que Dieu vient de retirer à lui, était néanmoins né en ce siècle, et ne cédait point toutefois en ferveur à ces grands serviteurs de Dieu des siècles passés; il avait autant de mépris qu'eux de toutes les choses de la terre, et l'on en voit aussi d'autres qui, encore qu'ils n'aillent pas comme lui les pieds nus, et ne pratiquent pas de si grandes pénitences; ne laissent pas de témoigner par leurs actions quel est leur mépris pour tout ce qui est ici-bas, en se servant pour cela des moyens que Dieu leur inspire lorsqu'il voit qu'ils ne manquent pas de courage. Peut-on trop admirer celui qu'il donna à ce saint homme dont je parle, pour pouvoir fournir une carrière de quarante-sept ans d'une aussi âpre pénitence que l'on sait qu'a été la sienne? Je veux en rapporter quelque chose, et n'en rapporterai rien qui ne soit très-véritable. Comme Notre-Seigneur lui avait donné une grande affection pour moi, afin qu'il entreprît ma défense, il me fortifia par ses conseils dans un temps où j'en avais tant besoin, ainsi qu'on l'a déjà vu, et qu'on le verra dans la suite de ma vie. Il m'a dit, et à une autre personne en qui il avait aussi beaucoup de confiance, qu'il avait passé quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie dans tout le jour et la nuit; et que de toutes les austérités qu'il avait jamais pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait, dans les commencements, paru la plus grande; que pour ce sujet il était toujours debout ou à genoux; et que durant le peu de temps qu'il était assis pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur; et que, quand il aurait voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme chacun le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, quelque ardent que fût le soleil et quelque violente que

fût la pluie. Il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe qu'il quittait, à ce qu'il m'a dit, durant les grands froids, et ouvrait la porte et la fenêtre de sa cellule, afin que le reprenant après, et fermant cette porte et cette fenêtre il donnât quelque soulagement à son corps. Il lui était assez ordinaire de ne manger que de trois en trois jours, et voyant que je m'en étonnais, il me dit que cela n'était pas impossible lorsqu'on s'y accoutumait; et son compagnon m'assura qu'il en passait quelquefois huit sans prendre aucune nourriture. Cela arrivait, à mon avis, dans l'oraison et dans les grands ravissements que son amour pour Dieu lui causait, de l'un desquels j'ai été témoin. Sa pauvreté était extrême, et sa mortification si grande, que j'ai su de lui qu'en sa jeunesse il avait passé trois ans dans un monastère de son ordre, sans connaître aucun des religieux, sinon à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour rien regarder, et qu'ainsi il ne pouvait qu'en suivant les autres, aller dans les divers endroits de la maison où il se trouvait obligé d'aller; et la même chose lui arrivait par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme, et il me disait que s'il les voyait, c'était comme s'il ne les voyait pas. Il était déjà fort âgé lorsque je commençai à le connaître, et si atténué et si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Sa sainteté ne le rendait point farouche; il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât; mais comme il avait un très-bon esprit, son entretien était très-doux et très-agréable. Je m'entendrais volontiers, mon père, beaucoup plus sur le sujet de ce grand serviteur de Dieu, si je n'appréhendais que vous ne me demandassiez pourquoi je me suis engagée à cette digression, et j'ai même eu cette crainte dans le peu que j'en ai dit. J'ajouterai donc seulement qu'il est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Lorsqu'il se vit proche de sa fin, il se mit à genoux et rendit l'esprit à son Créateur en récitant ce psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*

Dieu a permis que depuis sa mort il m'a encore plus assistée en diverses rencontres qu'il n'avait fait durant sa vie. Je l'ai vu plusieurs fois tout resplendissant de gloire; et à la première, il me dit que bienheureuses étaient les austérités qui lui avaient fait mériter une si grande récompense, et autres semblables. Un an avant sa mort, étant absent, il m'apparut; et comme j'appris dans cette vision qu'il mourrait bientôt, je lui en donnai avis au lieu où il était, distant de quelques lieues de mon monastère. Il m'apparut encore et me dit qu'il allait se reposer. Je n'ajoutai point de foi à cette vision que je rapportai à diverses personnes; et nous reçûmes dix jours après la nouvelle qu'il était mort, ou pour mieux dire qu'il était mort pour devenir immortel. Ce fut ainsi qu'une vie si pénitente fut couronnée d'une si grande gloire; et il me paraît que ce saint homme m'assiste encore beaucoup plus depuis qu'il est dans le ciel que lorsqu'il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui

demanderait rien en son nom qu'il ne l'accordât, et je l'ai éprouvé diverses fois. Que sa divine majesté soit éternellement louée.

Mais à quel propos, mon père, vous en tant dire pour vous exhorter au mépris de tout ce qui est ici-bas, comme si vous n'en étiez pas persuadé et ne témoigniez pas par vos actions la résolution que vous avez faite d'y renoncer ! Pardonnez-le, s'il vous plaît, au sentiment que me donne la corruption du monde qui fait que je ne puis m'en taire. Encore que je n'y gagne autre chose que de me lasser en écrivant, il me semble que cela me soulage, quoique ce soit parler contre moi-même. Dieu me pardonne, s'il lui plaît, cette faute ; et pardonnez-moi aussi, mon père, la peine que je vous donne, comme si je voulais vous faire porter la pénitence de mes manquements.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte étant en oraison, Jésus-Christ lui fait voir des yeux de l'âme ses mains, et puis son visage ; et, dans une autre vision, sa sainte humanité tout entière. Effets que produisent ces visions, et la différence qu'il y a entre elles et les illusions du démon. Extrême peine que l'on donnait à la Sainte, sur ce que l'on croyait qu'elle était trompée dans ces visions ; mais son confesseur la console.

Pour revenir à mon sujet, la vision dont j'ai parlé fut presque continue durant quelques jours, avec un tel avantage pour moi que je ne sortais point d'oraison, et tâchais dans toutes mes actions de ne point déplaire à celui que je voyais clairement en être le témoin. Tant de choses que l'on me disait pour m'empêcher de croire que cette vision venait de Dieu me faisaient néanmoins quelquefois peur ; mais cette crainte ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Etant un jour en oraison, il lui plut de me montrer ses divines mains ; et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté. Cela me donna beaucoup d'appréhension, comme il m'arrive toujours lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après, il me laissa voir son visage, dont je fus tellement ravie, que, si je m'en souviens bien, je perdis toute connaissance. S'étant depuis montré à moi tout entier, je ne pouvais comprendre pourquoi il ne se montrait auparavant que peu à peu ; mais je vois bien à présent que c'était par un effet de sa bonté qu'il me traitait en cela selon ma faiblesse, parce qu'étant si misérable, je n'aurais pu soutenir en même temps et tout à la fois l'éclat d'une si grande gloire.

Que s'il semble à votre révérence que l'on n'a pas besoin d'un grand effort pour voir avec un extrême plaisir de telles mains et un tel visage, elle saura, s'il lui plaît, que la vue des corps glorieux, comme étant surnaturelle, va si fort au-delà de tout ce qu'on peut en dire, qu'elle étonne l'esprit et me donnait ainsi tant de frayeur, que j'en demeurais toute troublée. Mais j'étais ensuite si assurée de la vérité de ce que je voyais, et les effets qu'elle produisait en moi étaient si grands, que cette crainte se changeait bientôt en une entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, étant à la messe, Jésus-Christ se

montra à moi dans toute sa sacrée humanité, tel qu'on le peint ressuscité, et avec une beauté et une majesté inconcevables, ainsi que je l'écrivis à votre révérence après qu'elle me l'eût expressément commandé, quoique j'eusse beaucoup de peine à m'y résoudre, parce qu'il est difficile de comprendre combien grande est celle de rapporter de semblables choses. Toutefois je le fis le mieux que je pus ; et ainsi il serait inutile de le répéter ici. Je dirai donc seulement que, quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel, que de voir l'extrême beauté des corps glorieux, et particulièrement celui de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est. Car si lorsque sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion, comme je l'ai dit, de ce que notre infirmité est capable de soutenir l'éclat de sa gloire, que sera-ce lorsque notre âme étant affranchie des liens de ce corps mortel, pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude !

Ce n'a jamais été avec les yeux du corps que j'ai vu cette vision, ni aucune autre ; mais seulement avec les yeux de l'âme. Ceux qui sont plus intelligents que moi disent que l'autre vision dont j'ai parlé ci-devant est plus parfaite que celle-ci, et beaucoup plus que toutes celles qui ne se voient qu'avec les yeux du corps, qui sont à ce qu'ils croient les moindres de toutes et les plus susceptibles des illusions du diable. Néanmoins j'avais peine alors d'en être persuadée, et j'aurais désiré au contraire de voir avec les yeux du corps ce que je ne voyais qu'avec ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une imagination.

Après lui avoir rendu compte de cette dernière vision je m'examinai pour voir si ce n'était point une chose que je me fusse imaginée, et j'eus regret de la lui avoir dite craignant l'avoir trompé. Ainsi ce me fut un nouveau sujet de répandre des larmes et je lui déclarai ma peine. Il me demanda si je croyais que la chose s'était passée de la manière que je lui avais dit, ou si j'avais eu dessein de le tromper et je lui répondis selon la vérité que je lui avais parlé fort sincèrement, et que je ne voudrais pour rien du monde dire un mensonge. Comme il connaissait ma franchise, il n'eut pas de peine à me croire et me consola ; et j'avais tant de répugnance à lui parler de semblables choses, que j'avoue que je ne comprends pas comment le diable eût pu me me mettre dans l'esprit de feindre, pour me tourmenter ainsi moi-même.

Notre-Seigneur me fit la grâce de m'éclaircir bientôt de mes doutes en me faisant voir clairement qu'il n'y avait point du tout en cela d'imagination ; et je connus alors quelle avait été ma simplicité de ne pas considérer que quand je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une si extrême beauté, cela m'aurait été impossible, tant sa seule blancheur et son éclat surpassaient tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point, c'est une

blancheur inconcevable, c'est une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, c'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté toute divine, et enfin c'est une lumière en comparaison de laquelle celle du soleil paraît si obscure, que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour le regarder.

Il y a la même différence entre ces deux lumières qu'entre une eau vive et très-claire qui coulerait sur du cristal, et dont le soleil augmenterait encore la clarté par la réflexion de ses rayons, et une eau trouble et bourbeuse qui n'aurait pour lit que la terre, et qui serait couverte d'un épais nuage. Mais cette admirable lumière n'a rien de semblable à celle du soleil, et elle paraît si naturelle, que celle de ce grand astre, comparée à elle, semble n'être qu'artificielle. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir; et enfin elle est telle, qu'il n'y a point d'esprit, quelque pénétrant qu'il soit, et quelques efforts qu'il fasse qui puisse s'imaginer ce qu'elle est. Dieu la fait voir si promptement, que s'il n'était besoin pour l'apercevoir que d'ouvrir seulement les yeux, on n'en aurait pas le loisir; mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de faire une si grande faveur, on ne saurait ne point voir cette lumière, quand même on ne le voudrait pas; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni aucune autre opposition qui soient capables d'y apporter de l'obstacle. Je puis en parler comme l'ayant éprouvé; ainsi qu'on verra dans la suite.

Ce que je désirerais maintenant de pouvoir faire connaître c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ses visions; mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir intérieurement cette lumière admirable, et montre à notre esprit une image de lui-même si vive et si claire qu'il nous paraît être véritablement présent. Je laisse cela à de plus savants que moi; il ne lui a pas plu de m'en donner l'intelligence; et je suis si ignorante et si grossière que, quoi que l'on m'ait dit pour m'en instruire, je n'ai jamais pu le concevoir; car il est si vrai, mon père, que je n'ai point cette vivacité d'esprit que vous me croyez, que j'ai éprouvé en diverses rencontres que, pour peu que les choses soient difficiles, je ne saurais les comprendre; et comme mon confesseur s'étonnait quelquefois de mon ignorance, il ne m'a jamais expliqué de quelle manière Dieu agit. Je ne désirais point aussi de le savoir, et je ne m'en informais pas quoique j'aie eu depuis plusieurs années, ainsi que je l'ai dit, la communication de personnes savantes. Je leur demandais seulement si une chose était péché ou non; et je me contentais pour le reste d'être assurée que Dieu fait tout, et qu'au lieu de nous étonner des merveilles de ses œuvres, nous n'avons qu'à l'en louer. Ainsi plus elles sont difficiles à comprendre, plus je les admire et plus elles me donnent de dévotion.

Je me contenterai donc, mon père, de rapporter ce que j'ai vu, et je m'en remettrai à vous d'éclaircir ce qu'il y aura d'obscur, puisque vous

le pourrez faire beaucoup mieux que moi. Il me paraissait, en certaines rencontres, que ce que je voyais n'était qu'une image; mais en plusieurs autres j'étais persuadée que Jésus-Christ lui-même était présent, selon qu'il lui plaisait de me donner plus ou moins de lumière; car, quand cette lumière était moindre, il me semblait que ce que je voyais n'était qu'une image, mais une image très-différente des portraits faits par les plus excellents peintres, comme j'en ai vu plusieurs, y ayant autant de différence entre l'un et l'autre, qu'entre une personne que l'on peint et son portrait, qui, quelque ressemblant et animé qu'il soit, n'est qu'une chose morte, au lieu que cette personne est vivante. Certainement cela est ainsi; et, pour ne pas m'étendre davantage sur ce sujet, je me contenterai d'ajouter que ce n'est pas seulement une comparaison qui, comme il se rencontre dans toutes les comparaisons, pourrait ne pas être juste en tout, mais une grande vérité; qu'il y a autant de différence entre ces images que je voyais et les portraits que l'on fait des hommes qu'entre une personne vivante et sa peinture, parce que, si ce que je voyais était une image, c'était une image vivante et non pas morte, c'était Jésus-Christ même vivant et qui se faisait voir à moi, Dieu et homme tout ensemble, non comme il était dans le sépulcre, mais tel qu'il était après sa résurrection; et il se montre quelquefois si éclatant de majesté que l'on ne saurait douter que ce ne soit lui, principalement après la communion, parce que la foi nous assure alors qu'il est présent et qu'il se fait voir tellement maître de notre âme, qu'elle paraît comme anéantie et tout abîmée en lui.

« O Jésus, mon Sauveur! qui serait capable d'exprimer quelle est
« cette majesté qui fait connaître à l'âme que vous n'êtes pas seule-
« ment le monarque absolu du monde; mais que, quand vous en auriez
« créé encore une infinité d'autres, ils ne mériteraient pas tous en-
« semble que vous daignassiez vous en dire le maître, tant tout ce que
« l'on peut s'imaginer est infiniment au-dessous de vous.

« On connaît clairement alors, ô mon Sauveur, combien méprisable
« est le pouvoir des démons en comparaison du vôtre, et que, pourvu
« que l'on vous contente, on peut fouler aux pieds tout l'enfer. On con-
« naît la raison qu'eurent ces esprits des ténèbres d'être si effrayés
« quand vous descendites dans les lymbes, qu'ils auraient souhaité
« qu'il y eût un enfer infiniment plus profond que celui auquel vous les
« avez condamnés, pour s'y précipiter, afin de s'éloigner encore davan-
« tage d'une majesté qui leur est si redoutable, tant est grand le pouvoir
« de votre sacrée humanité jointe à la divinité. On connaît combien sera
« terrible le jugement où votre suprême majesté exercera en sa colère
« sa juste vengeance contre les méchants. Et enfin l'âme connaît
« de telle sorte sa misère, elle entre dans une si profonde humi-
« lité, qu'encore que vous lui témoigniez de l'amour, elle se trouve
« dans une telle confusion et est touchée d'un si vif repentir de ses
« péchés, qu'elle ne sait que devenir. »

Ainsi je suis persuadée que , quand il plait à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire , cette vision réduit l'âme en tel état qu'elle tomberait dans une entière défaillance si , par une grâce surnaturelle , il ne la faisait entrer dans un extase qui lui fait perdre la vue de cette divine présence. Il est vrai que l'on oublie ensuite ce que l'on a vu ; mais il demeure une impression de cette majesté et de cette beauté , qui ne peut s'effacer de la mémoire , si ce n'est que Notre-Seigneur veuille , comme je le dirai ci-après , que cette âme tombe dans une telle sécheresse et une telle solitude qu'il semble qu'elle s'oublie elle-même.

Il me paraît que dans cette extase l'âme conçoit un nouvel amour pour Dieu , encore plus grand et plus fort que celui qu'elle avait dans la vision précédente ; et comme la vision où Dieu se présentait à nous sans image est plus élevée , celle où il se montre sous quelque figure est plus proportionnée à notre faiblesse , en ce qu'elle s'imprime davantage dans notre mémoire et dans notre esprit , par le souvenir et l'imagination qui nous restent de sa divine présence. Mais ces deux sortes de visions viennent toujours ensemble , et Dieu le permet ainsi , afin que l'une découvre aux yeux de notre âme l'excellence , la beauté et la gloire de sa très-sainte humanité ; et que l'autre lui fasse connaître que Dieu peut tout , qu'il ordonne tout , qu'il gouverne tout , et que son amour n'a point de bornes.

On ne saurait trop estimer une telle vision , et il ne s'y rencontre , à mon avis , aucun péril , les effets faisant connaître qu'elle ne peut venir du démon. Il m'a paru qu'au commencement il s'efforça trois ou quatre fois de me faire voir Notre-Seigneur de la même sorte , par une fausse représentation ; mais encore qu'il puisse prendre la forme d'un corps qui serait de chair , il ne saurait contrefaire cette gloire qui éclate dans la vision qui vient de Dieu. Quoiqu'il fasse ce qu'il peut pour effacer dans l'âme la véritable vision qu'elle a eue , elle rejette cette fausse image qui la trouble , l'inquiète et la dégoûte de telle sorte qu'elle lui fait perdre la dévotion et l'empêche même de faire oraison.

Il y a donc une si extrême différence entre ces diverses visions que je ne doute point que ceux mêmes qui ne sont encore arrivés que jusqu'à l'oraison de quiétude la connaîtront par les effets que j'ai rapportés en traitant des paroles surnaturelles. Ils sont si évidents , qu'à moins de vouloir se tromper soi-même , le démon ne saurait tromper une âme qui marche avec humilité et simplicité ; et il ne faut qu'avoir eu une véritable vision de Dieu , pour découvrir aussitôt l'illusion de notre ennemi , parce qu'encore qu'il nous fasse d'abord ressentir quelque plaisir , c'est un plaisir si différent de celui que goûte l'âme dans la vision qui vient de Dieu , et si impur et si peu chaste , que l'âme n'a pas de peine à s'apercevoir de la tromperie , et à se dégoûter de ce faux plaisir.

Le démon ne saurait donc , à mon avis , nuire à ceux qui ont quelque

expérience, puisqu'il est impossible de s'imaginer rien de semblable à ce que Notre-Seigneur nous fait connaître dans ces visions qui viennent de lui, et que, comme je l'ai dit, la seule beauté et la blancheur d'une de ces divines mains surpassent infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Et comment pourrions-nous aussi nous représenter en un moment des choses dont nous n'avons jamais entendu parler et que nous serions incapables de concevoir, quand même nous y aurions appliqué durant un fort long temps toute la force de notre esprit ? Mais encore que nous puissions nous en représenter quelque chose par notre imagination, outre que cela ne produirait aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'âme serait comme une personne qui, ayant mal à la tête et besoin de repos, tâcherait inutilement de s'endormir, parce que le sommeil ne viendrait point ; et que, si elle s'assoupissait un peu, au lieu de s'en sentir fortifiée, sa tête serait encore plus faible, à cause que ce ne serait pas un véritable sommeil ; et qu'au contraire ces visions qui viennent de Dieu n'enrichissent pas seulement l'âme par des grâces et des faveurs extraordinaires ; mais augmentent la santé du corps et lui donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle force.

J'alléguais ces raisons et quelques autres à ceux qui me disaient si souvent que ce qui se passait en moi venait du démon, et que ce n'était que des fantaisies que je me mettais dans l'esprit. Je me servais aussi comme je pouvais des comparaisons que Dieu présentait à ma pensée ; mais tout m'était inutile, parce qu'ayant dans notre monastère des personnes fort saintes, et en comparaison desquelles je n'étais qu'imperfection et que misère, lesquelles Dieu conduisait par un autre chemin, elles appréhendaient pour moi, et mes péchés faisaient, à mon avis, que chacun vint à avoir connaissance de ce qui me regardait, quoique je n'en eusse parlé qu'à mon confesseur et à ceux à qui il me l'avait ordonné. Je leur dis un jour que s'ils me soutenaient affirmativement qu'une personne à qui je viendrais de parler, et que je connaissais fort bien, n'était pas celle que je croyais, et qu'ils étaient très-assurés que je me trompais, je pourrais ajouter plus de foi à leurs paroles qu'à mes propres yeux ; mais que si cette personne m'avait laissé pour gage de son amitié des pierreries que j'aurais encore entre les mains, et qui de pauvre que j'étais auparavant me rendraient riche, il me serait impossible de ne pas croire que j'eusse vu et parlé à cette personne, parce qu'il me serait facile de montrer ces pierreries, qui consistent en ce que tous ceux qui me connaissent, voyaient manifestement que j'étais toute changée ; que mon confesseur lui-même en rendait témoignage, et qu'ainsi il était sans apparence que si cela venait du démon, il se servît, pour me tromper et me précipiter dans l'enfer, d'un moyen aussi contraire à son dessein que serait celui de changer mes imperfections en vertus.

Mon confesseur, qui était un père de la compagnie de Jésus, parfait

homme de bien, répondait, comme je l'ai su depuis, les mêmes choses que moi. Il était fort prudent et si humble que son humilité me causa beaucoup de peine, parce qu'encore qu'il fût fort savant et personne de grande oraison, elle lui donnait de la défiance de lui-même, et que Notre-Seigneur ne le conduisait pas par le même chemin qu'il me conduisait. Il a beaucoup souffert à mon occasion, à cause qu'on lui donnait souvent des avis de se défier de moi, afin de ne pas se laisser tromper par le démon en ajoutant quelque créance à ce que je lui disais ; sur quoi on alléguait divers exemples. Cela m'affligeait beaucoup, parce que je craignais que, chacun me fuyant, mon confesseur ne m'abandonnât ; et je ne faisais que pleurer ; mais, par une providence particulière de Dieu n'y ayant rien à quoi ce bon religieux ne voulût s'exposer pour mon service, il ne m'abandonna point. Il m'exhortait à ne pas offenser Dieu, à pratiquer exactement ce qu'il m'ordonnait et à ne point appréhender qu'il me quittât. Ainsi il m'encourageait et calmait mon esprit ; et il m'ordonnait sur toutes choses de ne lui rien dissimuler ; je lui obéissais fort fidèlement ; et il m'assurait qu'en agissant de la sorte, quand même ces visions viendraient du démon, elles ne pourraient me nuire ; mais qu'au contraire Notre-Seigneur tournerait en bien le mal que cet esprit voulait me faire. Il travaillait en cette sorte de tout son pouvoir à me rendre meilleure ; et dans l'appréhension que j'avais d'offenser Dieu, je lui obéissais en tout, quoiqu'imparfaitement. Il souffrit beaucoup à cause de moi durant plus de trois ans, parce que, dans toutes les peines et les persécutions que Notre-Seigneur permettait, et que l'on me faisait endurer pour des choses dans la plupart desquelles j'étais innocente, l'on s'en prenait à lui, quoiqu'il n'y eût rien à redire à sa conduite ; et s'il eût eu moins de vertu et que Dieu ne l'eût fortifié, il n'aurait pu y résister ; car d'un côté il avait à répondre à ceux qui s'imaginaient que j'étais en très-mauvais état et ne voulaient point ajouter foi à ce qu'il leur disait, au contraire ; et d'autre part il avait à remédier aux appréhensions dont toutes ces visions que Dieu me donnait étaient suivies, et qui procédaient sans doute de la grandeur de mes péchés. Ce saint homme me consolait avec beaucoup de compassion de mes souffrances, et s'il se fût cru lui-même, elles n'auraient pas été si grandes, parce que Dieu lui faisait connaître la vérité, et que la grâce qui accompagne le sacrement de pénitence lui donnait encore, à mon avis, quelque lumière particulière.

Des serviteurs de Dieu avec qui je communiquais en ce même temps, avaient peine, comme je l'ai dit, à croire qu'il y eût de la sûreté dans le chemin où je marchais, et donnaient un autre sens à ce que je leur rapportais tout naïvement et sans y faire réflexion. Comme j'étais fort obligée et fort affectionnée à l'un d'eux, qui était un homme fort saint, qui désirait avec passion mon avancement, et qui demandait à Dieu qu'il me donnât pour cela la lumière dont j'avais besoin, j'avais une extrême douleur de ce qu'il ne m'entendait point. Toutes ces personnes attribuaient au peu

d'humilité ce que je disais ainsi par mégarde, et me voyant faire quelque faute, comme j'en commettais sans doute beaucoup, ils me condamnaient dans tout le reste. Ils me faisaient quelquefois des questions ; et la manière franche et sincère avec laquelle je leur répondais leur persuadait que je voulais les instruire et que je faisais la capable. Ils le rapportaient avec bonne intention à mon confesseur, et il m'en reprenait et me tançait. Ces peines que je recevais de divers endroits durèrent assez longtemps ; mais les faveurs que je recevais de Dieu les adoucissaient.

J'ai rapporté ceci pour faire connaître quel tourment c'est de n'avoir pas dans ces voies toutes spirituelles un directeur qui les connaisse par sa propre expérience ; étant certain que si Dieu ne m'eût très-particulièrement assistée, je ne sais ce que je serais devenue, ce que je souffrais étant capable de me faire perdre l'esprit. Je me voyais quelquefois réduite en un tel état, que tout ce que je pouvais faire était de lever les yeux vers le ciel ; car que peut-il y avoir de plus pénible à une femme faible, imparfaite et timide comme je suis, que de voir sa conduite condamnée par des gens de bien ? et quelque grands qu'aient été les travaux que j'ai éprouvés dans tout le cours de ma vie, nul autre ne m'a été plus sensible. Dieu veuille que j'en aie fait un bon usage, ainsi que je suis assurée que ceux qui me condamnaient de la sorte n'avaient dessein que de le servir en procurant mon avantage.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continue à traiter de ces visions que plusieurs croient toujours venir du démon ; ce qui lui donnait une merveilleuse peine. Jésus-Christ fait que la croix de son rosaire lui paraît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Différence qui se rencontre dans ces célestes visions. Elle voyait souvent des anges ; et un séraphin lui perce le cœur avec un dard, ce qui l'embrace d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une joie inconcevable.

Je me suis fort éloignée de mon sujet, qui est de montrer que l'on ne doit pas croire que cette vision dont j'ai parlé soit une imagination. Nous pouvons sans doute, par une grande application, nous représenter en quelque sorte l'humanité sacrée de Jésus-Christ, l'imprimer dans notre mémoire, et, lorsqu'elle commence à s'effacer, la retracer avec notre entendement. Mais dans la vision dont il s'agit il n'y a rien de semblable ; nous ne saurions ne point voir cette très-sainte humanité en la manière qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous la représenter, ni en retirer notre vue ; et si nous voulons en considérer quelque chose en particulier, elle disparaît aussitôt.

Notre-Seigneur m'a, durant deux ans et demi, presque continuellement favorisée de cette sorte de vision ; et il y en a plus de trois qu'elle ne m'est pas si ordinaire ; mais il m'en accorde une autre plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Il y a des temps où il me parle avec une douceur incroyable, et en d'autres avec rigueur. Quelque désir que j'aie eu et quelques efforts que j'aie faits pour remarquer la grandeur et la couleur de ses yeux, non seulement je ne l'ai pu,

mais il est disparu aussitôt ; et lorsqu'il me regardait avec des témoignages de tendresse, ce regard faisait une telle impression dans mon âme, que je tombais aussitôt dans le ravissement et perdais la vue de cette souveraine beauté en demeurant encore plus étroitement unie à lui.

Ainsi l'on voit clairement que notre volonté n'a point de part en cela, et que Dieu ne lui laisse pour partage que la confusion et l'humilité. Nous n'avons qu'à recevoir ce qu'il nous donne et à lui en rendre grâce ; et il n'y a point de vision dans laquelle cela ne se passe pas de la sorte ; nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous faire voir ; et il veut nous humilier et nous tenir dans la crainte en nous faisant connaître que nos désirs sont inutiles ; que, comme il est le maître, tout dépend de lui, et qu'il peut retirer ses grâces et nous perdre, afin que nous marchions toujours avec frayeur et tremblement dans notre exil sur la terre.

Ce divin Sauveur se représentait presque toujours à moi, et particulièrement dans la sainte hostie, tel qu'il était après sa résurrection ; et quelquefois pour m'encourager lorsque j'étais affligée, ou pour la consolation de quelques autres personnes, il me montrait ses plaies, se faisait voir sur la croix, ou la portant, ou dans le jardin, ou couronné d'épines, mais plus rarement ; et il ne laissait pas dans toutes ces diverses manières, de paraître toujours glorifié.

Quels maux, quelle honte, et quelles persécutions ne m'a-t-on pas faits pour avoir rapporté ces visions ? On était si persuadé qu'elles venaient du démon, que l'on voulait m'exorciser ; mais je ne m'en mettais point en peine ; rien ne m'en donnait comme de voir que, sur les rapports que l'on faisait à mes confesseurs, ils appréhendaient de me confesser ; je ne pouvais néanmoins être fâchée d'avoir ces célestes visions, et n'aurais pas voulu en changer une seule contre tous les plaisirs et les biens du monde. Je les considérais comme un trésor inestimable et une très-grande grâce que Notre-Seigneur me faisait, et il daignait souvent me rassurer dans mes craintes. Je voyais qu'il augmentait encore beaucoup mon amour pour sa divine majesté ; je me plaignais à lui dans l'oraison du tourment que l'on me faisait, et il me consolait et me donnait toujours de nouvelles forces. Je n'osais néanmoins contredire ceux qui faisaient un jugement si désavantageux de l'état où je me trouvais, parce que cela n'aurait servi qu'à me les rendre encore plus contraires, dans la crainte que ce serait par un défaut d'humilité. Je me contentais d'en parler à mon confesseur, et il me consolait dans mes peines.

Comme ces visions augmentaient toujours, un de ceux à qui je me confessais quelquefois lorsque le père supérieur n'en avait pas la commodité, me dit qu'il était visible qu'elles procédaient du démon, et que, puisque je ne pouvais pas les empêcher de venir, il m'ordonnait de faire le signe de la croix, et de me moquer de cet ennemi, sans rien crain-

dre, parce que Dieu me protégerait et l'empêcherait de revenir. Ce commandement me donna une extrême peine, à cause qu'étant très-persuadée que ces visions venaient de Dieu, et ne pouvant désirer de ne les point avoir, il me paraissait terrible de suivre un tel ordre. Je ne laissais pas néanmoins de l'exécuter, et je priais Dieu sans cesse, avec grande instance et en répandant quantité de larmes, de m'empêcher d'être trompée. Je m'adressais aussi à saint Pierre et à saint Paul, que Notre-Seigneur m'avait dit la première fois qu'il m'apparut, un jour de leur fête, qu'ils me garantiraient d'illusion, et qu'ainsi j'avais pris pour mes intercesseurs, et les voyais souvent à mon côté gauche, non pas en imagination, mais réellement.

Qui pourrait représenter quelle était ma peine, lorsque Jésus-Christ m'apparaissant, je me trouvais contrainte d'obéir à ce que l'on m'avait ordonné, de le traiter avec moquerie et avec mépris comme si c'eût été le démon, puisque si l'on m'eût mise en pièces pour m'obliger à le croire, il m'aurait été impossible de me le persuader, et qu'ainsi il ne pouvait y avoir pour moi une plus grande pénitence ?

Pour ne point tant faire de signes de croix, j'en avais presque toujours une à la main ; mais je n'étais pas si exacte à user de ces paroles de moquerie, parce que je ne les proférais qu'avec douleur. Je me souvenais alors des outrages que les Juifs avaient faits à mon Sauveur, et le priais de me pardonner ceux qu'il recevait de moi, puisque ce n'était que pour obéir aux personnes qu'il avait établies dans son Église pour le représenter et tenir sa place. Sur quoi il me disait *que je ne me misse point en peine ; que je faisais bien d'obéir, et qu'il ferait connaître la vérité.*

Mais lorsqu'on me défendit de faire oraison, il me témoigna de le trouver mauvais, il me commanda de dire qu'il y avait en cela de la tyrannie ; et pour faire connaître que le démon n'avait point de part à ces visions ; il me mit dans l'esprit des raisons dont je rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenais en main la croix de mon rosaire, il la prit, et après qu'il me l'eut rendue, je trouvais qu'elle était de quatre pierres précieuses, d'une beauté surnaturelle et si merveilleuse, que les diamants les plus parfaits leur étant comparés passaient pour faux, et que sur ces pierres étaient gravées d'une manière admirable les cinq plaies qu'il a reçues lorsqu'il a souffert la mort pour notre salut. Il me dit que je verrais toujours ces pierres de la même sorte, ce qui ne manque jamais ; et je n'aperçois plus le bois qui était la matière de cette croix ; mais cela ne paraît ainsi qu'à moi seule.

Lorsque pour obéir à ce que l'on me commandait j'étais donc contrainte de faire tous mes efforts pour résister à ces visions, Notre-Seigneur augmentait encore les grâces et les faveurs qu'il me faisait, et je ne sortais point d'oraison, bien que je tâchasse de m'en distraire. Je priais même en dormant, parce que mon amour pour sa divine majesté

croissait toujours. Ainsi ma peine était extrême ; je lui en faisais mes plaintes, et quoi que je fisse pour détourner ma pensée de lui, cela m'était impossible. Je ne laissais pas d'obéir le mieux que je pouvais à un ordre qui m'était si rude ; mais je pouvais peu ou rien du tout pour l'exécuter entièrement, et Notre-Seigneur ne m'a jamais défendu de continuer d'obéir, mais il se contentait de m'instruire, comme il fait encore, de ce que j'avais à dire à ceux qui me faisaient tant souffrir en pensant bien faire, et me rassurait par des raisons si puissantes, qu'elles dissipèrent toutes mes craintes.

Peu de temps après il commença, comme il me l'avait promis, à faire mieux connaître que c'était véritablement lui qui me paraissait dans ces visions ; mon amour pour lui étant si grand, sans que j'y contribuassee rien de ma part, qu'il était visible qu'il était surnaturel. Je me sentais mourir de désir de voir mon Dieu, et ne voyais que la mort qui me pût procurer cette vie que je souhaitais avec tant d'ardeur, qui était de vivre seulement en lui. En cet état, quoique les transports que ce violent amour me donnait ne fussent pas aussi insupportables, ni si précieux que ceux que j'avais auparavant éprouvée, je ne laissais pas de me trouver réduite à une telle extrémité, que tout me donnait de la peine, que j'étais comme hors de moi-même, et qu'il me semblait que véritablement on m'arrachait l'âme. « S'est-il jamais vu, mon Sauveur, d'ardente égal à celui dont vous usiez avec votre servante, lorsque vous vous cachiez ainsi de moi, et me donniez en même temps tant de témoignages de votre amour par une espèce de mort si délicieuse, que j'aurais voulu n'en jamais sortir. »

Pour pouvoir comprendre qu'elle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils sont différents de ceux qui arrivent souvent dans certaines dévotions qui semblent devoir suffoquer l'esprit. Car cette sorte d'oraison étant basse, il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence des mouvements qu'elle cause, et de rendre la tranquillité à l'âme ; de même qu'on apaise les pleurs excessifs des enfants en leur donnant à boire : il faut, dans la crainte que la nature n'y ait beaucoup de part, et qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, porter l'âme par des caresses, comme l'on en userait avec des enfants, et non pas à coups de fouet, à aimer Dieu et à recueillir cet amour au-dedans d'elle-même sans le laisser répandre au-dehors, ainsi qu'un pot qui bouillirait avec excès parce que l'on mettrait sans discrétion du bois au feu, et tâcher ainsi d'éteindre la flamme par des larmes douces et non pas pénibles, telles que sont celles des mouvements qui ne produisent que de mauvais effets. Je répandais au commencement de ces sortes de larmes qui sont si préjudiciables, et elles me causaient un si grand mal de tête et une telle lassitude d'esprit, que je demeurais quelquefois durant plusieurs jours sans pouvoir me remettre à faire oraison ; ce qui montre combien il importe, dans ces commencements, de se conduire avec grande discrétion, pour accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec dou-

ceur et intérieurement, et à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais ces autres transports dont j'ai parlé sont très-différents de ceux-là. Il nous paraît que ce feu de l'amour de Dieu est déjà tout allumé, et que l'on nous y jette pour y brûler. L'âme ne travaille point alors à entretenir la douleur que lui cause l'absence de son Seigneur ; mais elle se sent quelquefois percée d'une flèche qui lui traverse le cœur et la réduit en tel état qu'elle ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut. Elle comprend seulement que c'est Dieu seul qu'elle cherche, et que l'effet que cette blessure produit en elle est de se hair elle-même pour n'aimer que lui, et d'être prête de donner sa vie avec joie pour son service.

Nulles paroles ne sont capables d'exprimer la manière dont Dieu se sert pour faire de telles blessures, et l'extrême peine que c'est à une âme de ne savoir alors ce qu'elle devient ; mais cette peine est si agréable, qu'il n'y a point de contentement dans le monde qui en approche, et l'âme voudrait toujours, comme je l'ai dit, pouvoir sans cesse mourir d'une blessure si favorable.

Cette peine, jointe à tant de bonheur et de gloire, me mettait si fort hors de moi que je n'y pouvais rien comprendre. Car, qu'y a-t-il de plus incompréhensible à une âme que de se sentir blessée de la sorte, et de reconnaître clairement qu'elle n'a en rien contribué à allumer le feu de cet amour pour son Créateur dont elle brûle, et que celui qu'il lui porte est si grand qu'une seule étincelle, qui lui paraît en être sortie, l'a dans un instant tout embrasée ? O combien de fois, étant en cet état, me suis-je souvenue de ces paroles de David : *Comme la biche soupire avec ardeur après les eaux des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu*, qui me paraissaient n'avoir été dites que pour moi !

Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que ce tourment diminue un peu par les pénitences dont l'âme se sert pour se soulager ; et les plus grandes mortifications lui paraissent si peu pénibles que, quand elle serait aussi insensible à la douleur qu'un corps mort, elle ne se trouverait pas plus disposée qu'elle ne l'est à répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Ainsi elle recherche toutes sortes de moyens de souffrir quelque chose pour Dieu ; mais la plaie que ce divin dard a faite en son cœur est si grande et si profonde, qu'il n'y a point de tourments corporels dont la douleur puisse diminuer le sentiment de celle qu'elle lui cause. N'y trouvant donc point de remède, parce qu'il n'y en a point sur la terre qui soit capable de guérir une plaie qui vient du ciel, la seule chose qui peut adoucir la sienne est de demander à Dieu de vouloir lui-même être son remède, et elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule lui peut procurer le bonheur de jouir éternellement de sa présence.

D'autrefois la violence de ce transport est si grande, que tout le corps étant comme paralytique, on ne saurait se mouvoir en aucune manière,

et, si l'on est debout, on se sent comme transporté ailleurs sans pouvoir même presque respirer ; on pousse seulement quelques faibles gémissements, mais ils sont intérieurs.

Quoique les anges m'apparaissent souvent, c'est presque toujours sans les voir ; mais il a plu quelquefois à Notre-Seigneur que j'en aie vu un à mon côté gauche, dans une forme corporelle. Il était petit, d'une merveilleuse beauté, et son visage étincelait de tant de lumière qu'il me paraissait un de ceux de ce premier ordre, qui sont tout embrasés de l'amour de Dieu, et que l'on nomme séraphins ; car ils ne me disaient point leur nom, mais j'ai bien vu qu'il y a entr'eux dans le ciel une très-grande différence. Cet ange avait dans la main un dard qui était d'or, dont la pointe était fort large, et qui me paraissait avoir à l'extrémité un peu de feu ; il me semble qu'il l'enfonça diverses fois dans mon cœur, et que toutes les fois qu'il l'en retirait, il m'arrachait les entrailles, et me laissait toute brûlante d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu me faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une si extrême joie, que je ne pouvais désirer d'être délivrée d'une douleur si agréable, ni trouver de repos et de contentement qu'en Dieu seul. Cette douleur dont je parle n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y avoir beaucoup de part, et la douceur des entretiens qui se passent alors entre Dieu et l'âme est si merveilleuse que, ne pouvant l'exprimer, je le prie de la faire goûter à ceux qui croiront que ce que je rapporte n'est qu'une imagination et une fable.

Lorsque cela m'arrivait, j'étais si interdite que j'aurais voulu ne rien voir et ne point parler, mais m'entretenir seulement de ma peine que je considérais comme une gloire en comparaison de laquelle toute celle du monde est méprisable ; et lorsque j'entrais dans ces grands ravissements, leur violence était telle qu'encore que d'autres personnes fussent présentes, je ne pouvais y résister, et ainsi j'eus le déplaisir de voir que l'on commença d'en avoir la connaissance. Depuis que j'ai ces ravissements, je ne sens pas tant cette peine que celle dont j'ai parlé dans un chapitre duquel je ne me souviens pas, qui est fort différente et de plus grand prix, parce que celle-ci dure peu, à cause que Dieu mettant aussitôt l'âme dans l'extase et la jouissance du bonheur de le posséder, elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup.

CHAPITRE XXX.

La Sainte appréhende de tomber dans ces ravissements. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara vient où elle était. Elle lui donne une entière connaissance du fond de son âme. Il l'assure que ces ravissements et ces visions venaient de Dieu, et rassure deux des amis de la Sainte qui croyaient qu'ils venaient du démon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles et corporelles. De la différence qui se rencontre entre la vraie et la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ses peines. Quelle douleur c'est à une âme qui aime Dieu d'être unie à un corps incapable de le servir.

Voyant que tous mes efforts étaient inutiles pour m'empêcher de tomber dans ces grands ravissements, j'appréhendais de les avoir, parce que

je ne pouvais comprendre comment la peine et le plaisir peuvent se rencontrer ensemble. Je savais bien qu'une peine corporelle est compatible avec un contentement spirituel ; mais qu'une peine spirituelle si excessive se rencontre avec un contentement si merveilleux, c'est ce qui surpassait mon intelligence. Ainsi je tâchais toujours d'y résister, et je prenais une croix pour me défendre de celui qui en a porté une si pesante pour notre salut ; mais je n'y gagnais autre chose, sinon de me tourmenter en vain. Je voyais que personne ne comprenait rien à ce qui m'était si évident, et je n'osais en parler qu'à mon confesseur, parce qu'on l'aurait attribué à un défaut d'humilité.

DU BIENHEUREUX PÈRE PIERRE D'ALCANTARA.

Il plut à Notre-Seigneur de remédier à une grande partie de mes peines et de les faire cesser depuis entièrement, en permettant que le bienheureux père Pierre d'Alcantara vînt au lieu où j'étais alors. J'ai déjà parlé de lui, et dit quelque chose de sa pénitence dont j'ai appris, entre autres particularités, qu'il a porté durant vingt ans un cilice de lames de fer-blanc. Il écrit en langue vulgaire de petits traités d'oraison, qui sont maintenant entre les mains de tout le monde, et fort utiles à ceux qui s'en servent par la grande intelligence que lui en avait acquise le long temps qu'il s'y était exercé. Il avait pratiqué à toute rigueur la première règle de saint François, et ce qui en dépend.

Cette dame veuve dont j'ai parlé, qui servait Dieu si fidèlement, et qui avait tant d'affection pour moi, ayant appris l'arrivée de ce grand personnage désira que je le visse, à cause qu'elle savait le besoin que j'en avais pris par la connaissance qu'elle avait de mes peines dont mes confesseurs me permettaient de lui parler. Elle n'avait pas seulement un très-bon esprit de secret, mais elle recevait de grandes grâces de Dieu dans l'oraison, et même quelques-unes de celles dont il me favorisait. Ainsi il lui faisait connaître ce que les plus savants ignoraient ; et ayant outre cela une grande foi, elle était persuadée que ces visions, qu'ils croyaient venir du démon, venaient de Dieu, en quoi elle me consolait beaucoup.

Cette dame obtint donc de mon provincial, sans m'en rien dire, la permission de me tenir huit jours chez elle ; et ce fut là et dans quelques églises que je commençai à parler à ce saint homme, le père Pierre d'Alcantara, avec lequel j'ai communiqué depuis en divers temps. Comme je n'ai jamais caché les plus secrets replis de mon cœur à ceux avec qui j'ai traité d'affaires de ma conscience, et que, dans les choses douteuses, j'ai toujours dit ce qui pouvait être contre moi, je rendis compte à ce grand religieux de toute ma vie et de ma manière d'oraison, le plus clairement qu'il me fut possible. Je connus presque aussitôt qu'il m'entendait par l'expérience qu'il en avait, qui était ce dont j'avais besoin, à cause que Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce, qu'il m'a depuis accordée de pouvoir faire comprendre aux autres celles dont il me fa-

vorise, et qu'ainsi il fallait que ce bon père, pour les connaître, en eût lui-même reçu de semblables.

Il me donna une très-grande lumière, et elle m'était très-nécessaire, parce que je ne comprenais rien du tout aux visions qui sont sans images, et guère davantage celles que l'on ne voit que des yeux de l'âme. Je croyais que l'on devait seulement faire cas de celles que l'on voit des yeux du corps, et je n'en avais point de celles-là. Ce saint homme m'éclaircit de tout, me dit que je n'avais rien à appréhender, mais seulement à louer Dieu de ce que très-sûrement ces visions venaient de lui, et que je ne pouvais, après les choses qui sont de foi, rien croire plus fermement. Il se consolait beaucoup avec moi, me témoignait une très-grande affection, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus secrètes et de ses desseins. La joie qu'il avait de voir que Notre-Seigneur m'inspirait une si ferme résolution et tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisait la grâce d'exécuter, le portait à prendre plaisir de se communiquer à moi, parce que, lorsque l'on marche dans le chemin où il était, rien ne console davantage que de rencontrer quelqu'un que l'on ait sujet de croire qui commence d'y entrer; et c'est, ce me semble, l'état où j'étais alors. Dieu veuille que je sois maintenant plus avancée dans une si sainte voie ! Ce saint homme eut une très-grande compassion de moi, et me dit que cette contradiction que je recevais des gens de bien était l'une des plus grandes peines que l'on puisse éprouver en cette vie, et qu'il me restait encore beaucoup à souffrir, à cause qu'ayant toujours besoin d'assistance, il n'y avait personne dans cette ville qui m'entendit; mais qu'il parlerait à mon confesseur et à ce gentilhomme marié qui était l'un de ceux qui me tourmentaient davantage, parce que personne n'ayant plus que lui d'affection pour moi, et qu'étant fort craintif et fort saint, il ne pouvait, après m'avoir vue si imparfaite, se persuader que je fusse dans un état si élevé.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer et me laisser en repos. Mon confesseur n'en avait pas grand besoin; et elles étaient au contraire si nécessaires à l'égard de ce gentilhomme, que, quelque fortes qu'elles fussent, elles ne purent entièrement le persuader; mais elles firent au moins qu'il ne m'effrayait plus tant qu'auparavant. Nous demeurâmes d'accord, ce saint religieux et moi, que je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait et que nous priions beaucoup Dieu l'un pour l'autre; son humilité était si grande, que je ne pouvais voir sans confusion qu'il fit cas des prières d'une créature aussi misérable que je le suis. Il me laissa fort contente et fort consolée par l'assurance qu'il me donna que ce qui se passait en moi venait de Dieu: que je pouvais sans crainte continuer de faire oraison, et que si j'entrais dans quelques doutes, je n'avais qu'à les communiquer à mon confesseur, sans m'en inquiéter davantage.

Néanmoins je ne pouvais malgré cela me rassurer entièrement, parce que Notre-Seigneur me conduisant par la voie de la crainte, quoique ce que l'on me disait pour me l'ôter, me consolât et modérât mes appréhensions, il ne laissait pas de m'en rester, principalement lorsque Notre-Seigneur me faisait sentir les tourments intérieurs dont je vais parler ; mais c'était toujours beaucoup de recevoir cet adoucissement dans mes peines.

Je ne pouvais me lasser de rendre grâces Dieu et à mon glorieux père saint Joseph, à qui j'attribue la venue de ce grand religieux qui était commissaire-général de la province qui porte son nom, et je me recommandais aussi extrêmement à la sainte Vierge.

Il m'arrivait quelquefois comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'avoir tout ensemble de si grands travaux spirituels et de si violentes douleurs corporelles, que je ne savais que devenir. D'autres fois, quoique ces douleurs corporelles fussent excessives, mon esprit ne souffrant point, je les supportais avec grande joie, mais quand j'étais en même temps travaillée de tous les deux, quelle peine n'endurais-je point !

J'oubliais alors toutes les grâces que Dieu m'avait faites ; il ne m'en restait qu'un souvenir confus, comme d'un songe qui m'avait donné de la peine ; et mon esprit se trouvait si stupide que j'entrais en mille doutes et mille défiances sur ce que j'avais vu. Il me semblait que cela était impossible ; que ce n'était peut-être qu'une imagination ; qu'il devait me suffire d'être trompée sans tromper encore des gens de bien ; et je me trouvais si méchante, qu'il me semblait que l'on devait attribuer à mes péchés tous les maux et toutes les hérésies qui troublent aujourd'hui le monde. Je connais maintenant que c'était une fausse humilité dont le démon se servait pour tâcher de me jeter dans le désespoir ; et ainsi il ne me tente plus tant de ce côté-là.

DE L'HUMILITÉ.

Les marques pour connaître cette fausse humilité sont évidentes. Elle commence par l'inquiétude et le trouble, l'obscurcissement et la peine de l'esprit, la sécheresse et l'indisposition à faire oraison, et quelques bonnes œuvres viennent ensuite ; et enfin l'âme se trouve comme suffoquée, et le corps comme lié, de telle sorte, qu'ils sont incapables d'agir.

La véritable humilité fait, au contraire, qu'encore que nous connaissions notre misère, que nous la sentions, que nous en gémissions et que nous en soyons très-vivement pénétrés, non seulement nous ne tombons point dans le trouble, l'inquiétude, la sécheresse et l'obscurcissement de l'esprit, mais nous nous trouvons dans le repos, la tranquillité, la consolation et la lumière, parce qu'encore que l'on sente de la peine, c'est une peine qui console par la connaissance que l'on a qu'elle vient de Dieu, que c'est une grâce qu'il nous fait de nous la donner, et qu'elle

nous est avantageuse. L'âme a regret d'un côté d'avoir offensé Dieu ; mais elle admire de l'autre sa miséricorde, entre dans la confusion de ses péchés, et le remercie de l'avoir si longtemps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le diable est l'auteur, on n'a point, comme je l'ai dit, de lumière pour faire aucun bien ; il semble que Dieu l'éteigne entièrement : on se le représente la foudre et l'épée dans les mains, qui veut tout mettre à feu et à sang ; on n'envisage que la rigueur de sa justice ; et quoique le démon ne puisse effacer entièrement de l'esprit la créance de sa miséricorde, ce peu qui en reste, au lieu de donner de la consolation, ne fait qu'augmenter le tourment que l'on endure, en augmentant la connaissance des obligations que l'on doit à Dieu.

Comme, selon ce que je pus en comprendre, cet artifice est l'un des plus subtils du démon et des plus pénibles à l'âme, j'ai cru, mon père, devoir vous en parler, afin que, si l'ennemi vous tente en cette manière et que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le connaître ; et je ne crois pas que la science y puisse servir, puisque encore que j'en sois si dépourvue, je n'ai pas laissé, après avoir eu cette fausse humilité, de comprendre que ce n'est qu'une rêverie ; mais je comprends encore mieux que Dieu l'a permis et qu'il a donné pouvoir au démon de me tenter, comme il le lui donna de tenter Job, quoique me connaissant si faible et si mauvaise, ce n'a pas été par de si rudes et de si terribles épreuves.

Cela m'arriva une fois la veille de la fête du Saint-Sacrement, pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, quoique moins grande que je le devrais, et ça ne me dura qu'un jour. D'autres fois il m'a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, et même davantage, et particulièrement dans les dernières semaines de carême, qui est le temps où je m'appliquais avec plus de ferveur à l'oraison. Le démon remplissait mon esprit de choses si frivoles, que je m'en serais moquée en un autre temps. Il paraît être alors maître de l'âme pour l'occuper ainsi qu'il lui plaît de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses impertinentes, ridicules, inutiles à tout, et qui ne servent qu'à l'embarrasser et comme à l'étouffer, de telle sorte qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Ainsi il me semblait que les démons se jouaient de moi, comme on se jouerait d'une pelote, et qu'il m'était impossible de m'échapper de leurs mains. Qui pourrait exprimer ce que l'on souffre en cette état ! L'âme cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle le trouve ; il ne lui reste que la lumière du franc-arbitre, mais si obscurcie qu'elle est comme une personne qui aurait les yeux bandés. On peut la comparer alors à celui qui marchant durant une nuit très-obscur dans un chemin où il y aurait des endroits fort dangereux, prendrait garde de n'y pas tomber, parce qu'il y aurait passé et qu'il les aurait vus durant le jour. Car elle semble se conduire de la même sorte, parce que l'âme est accoutumée à se garder d'offenser Dieu, join qu'il l'assiste invisiblement en ce besoin.

Dans cet état d'une fausse humilité, quoique la foi aussi bien que les autres vertus ne soit pas éteinte, puisqu'elle croit toujours en effet ce que croit l'Église, elle est si engourdie et si endormie, qu'elle semble ne comprendre ces saintes vérités, et ne connaître Dieu que comme l'on comprend et l'on connaît les choses qui ne nous sont dites et que nous ne voyons que de fort loin; et l'amour de l'âme est si tiède, qu'elle écoute seulement ce qu'on lui dit de Dieu comme une chose dont elle ne doute point, parce que c'est la créance de l'Église; mais sans se souvenir d'avoir éprouvé en diverses occasions qu'elle est véritable.

Lorsque l'on se trouve ainsi, on cherche en vain du soulagement dans la lecture ou dans la retraite, sans en connaître la cause; le tourment que l'on souffre est si grand, que je ne puis le comparer qu'à ceux de l'enfer. Car, selon ce que Notre-Seigneur me le fit comprendre dans une vision, l'âme est comme dans un feu dont elle ne sait quelle est l'origine, ni qui l'a allumé, ni comment en sortir, ni comment l'éteindre; et si elle y cherche du remède dans la lecture, elle ne se trouve pas capable de lire. Ainsi il m'arriva une fois que voulant lire la vie d'un saint, pour voir si je pourrais trouver de la consolation dans ce qu'il avait souffert, j'en lus quatre ou cinq fois de suite quatre ou cinq lignes; sans pouvoir jamais y rien comprendre, quoique elles fussent écrites en langue vulgaire; ce qui me fit jeter le livre : et la même chose m'est arrivée diverses fois; mais je ne me souviens maintenant que de celle-là.

Que si l'on pense alors adoucir sa peine en conversant avec quelqu'un, on ne fait au contraire que l'augmenter, parce que le démon nous rend si colère et de si mauvaise humeur, qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable; et c'est beaucoup si Dieu nous fait la grâce de nous retenir pour nous empêcher de rien dire ni de rien faire qui l'offense ou qui porte préjudice à notre prochain. Allant ensuite me confesser, il m'est arrivé diverses fois, encore que mes confesseurs fussent des personnes fort saintes, et le soient encore, qu'ils me traitaient avec une si extrême dureté, que lorsque je les en faisais souvenir, ils en étaient eux-mêmes étonnés, et me disaient que, quelque résolution qu'ils eussent pris auparavant d'en user d'une autre manière, il leur avait été impossible de s'empêcher de me traiter de la sorte. D'autres fois, la compassion de me voir tant souffrir dans le corps et dans l'âme, et le scrupule qu'ils avaient de m'avoir parlé si rudement, les faisait résoudre à me consoler; mais il n'était pas en leur pouvoir. Ils ne me disaient rien néanmoins qui offensât Dieu; et c'était seulement des paroles les plus fâcheuses pour un pénitent qui puisse sortir de la bouche d'un confesseur. Je veux croire que leur dessein était de me mortifier; et quoique j'en fusse quelquefois bien aise et que je le souffrisse avec patience, ce m'était en d'autres temps un fort grand tourment. Il me sembla quelquefois que je les trompais, et je leur disais très-sérieusement qu'ils devaient s'en défier. Ce n'était pas que je ne visse bien que je

n'aurais pas voulu pour rien du monde leur dire un mensonge de propos délibéré; mais tout me donnait de la crainte. L'un d'eux, connaissant la tentation qu'il y avait en cela, me dit de ne point m'en mettre en peine, puisqu'encore que je le voulusse tromper, il se tiendrait si bien sur ses gardes qu'il s'empêcherait de l'être.

Cette réponse me consola beaucoup; et le plus souvent, aussitôt après avoir communiqué, ou quelquefois en m'approchant du saint Sacrement, je me trouvais dans un tel calme de corps et d'esprit, que je ne pouvais assez m'en étonner. Il semble que dans le même moment que ce divin soleil venait à paraître, il dissipait toutes les ténèbres de mon âme, et me faisait voir clairement que ce n'étaient que des fantômes et des chimères.

D'autres fois une vision, ou comme je l'ai dit ailleurs, une seule parole de notre Seigneur, telle que celle-ci : *Ne t'afflige point; n'aie point de crainte*, me mettait dans une aussi grande tranquillité que si je n'eusse rien souffert. Je lui en témoignais ma joie, et je me plaignais à lui de ce qu'il avait permis que j'endurasse tant de peines; mais en vérité elles étaient bien récompensées par l'abondance des grâces dont il me favorisait ensuite presque toujours. Il me semble que l'on peut alors comparer l'âme à l'or qui sort du creuset beaucoup plus pur qu'il n'était quand on l'y a mis, puisqu'elle est sans doute plus capable de connaître la grandeur du Dieu tout-puissant qui habite en elle, et que les travaux qui lui semblaient insupportables lui paraissent si légers qu'elle serait prête, s'il le voulait, d'en souffrir avec joie de beaucoup plus grands, pourvu que ce fût sans l'offenser, sachant l'avantage qu'elle en recevrait; mais hélas! c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement.

D'autres fois j'éprouvais des peines différentes de celles que je viens de dire. Je me trouvais alors dans l'impossibilité de penser ni de désirer rien faire de bon; et mon âme, aussi bien que mon corps, demeurait sans action, et comme entièrement inutile à tout; mais je n'avais pas ces autres tentations et ces inquiétudes dont j'ai parlé : c'était seulement un dégoût de toutes choses, dont je ne savais point la cause.

Je tâchais de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures, mais comme par force, et d'une manière languissante : ce qui me fait voir le peu que nous pouvons, lorsque la grâce se cache de nous; et cela ne me donnait pas une grande peine, parce que j'étais bien aise d'entrer par ce moyen dans la connaissance de mon néant.

D'autres fois, quoique je sois en solitude, je me trouve dans l'impuissance de former aucune pensée de Dieu ni de quelque bonne œuvre qui arrête mon esprit, ni de faire oraison; mais je sens et je connais cette impuissance, je vois que tout le mal vient de l'entendement, sans que la volonté y participe, puisqu'il n'y a point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser, et que l'extravagance de cet entendement, qui court comme un furieux çà et là, est si grande, que, quelques ef-

forts que je fisse, il me serait impossible de l'arrêter durant seulement l'espace d'un *Credo*. Quelquefois je ne fais que m'en moquer; et voyant par-là quelle est ma misère, j'observe ce qu'il fait, et j'admire que, grâces à Dieu, il ne se porte point à des choses qui soient mauvaises, mais seulement à d'indifférentes : je connais alors combien extraordinaire est la grâce que Dieu me fait de tenir ce fou enchainé pendant qu'il me met dans une parfaite contemplation, et je considère ce que diraient ceux qui me croient bonne, s'ils me voyaient dans un tel égarement de mes pensées. Ma compassion de voir mon âme en si mauvaise compagnie, et mon désir qu'elle en sorte, me fait dire à Dieu de tout mon cœur : « Quand sera-ce, Seigneur, que toutes mes puissances seront unies dans la joie de ne s'occuper qu'à publier vos louanges? » « Ne permettez pas, s'il vous plaît, qu'elles soient plus longtemps divisées, comme si chacune ne pensait qu'à tirer de son côté, sans se mettre en peine des autres. » C'est ce qui me fait si souvent souffrir, et je connais bien quelquefois que mon peu de santé y contribue.

Cela me fait souvenir du mal que nous a causé le péché de nos premiers parents : je lui attribue ce que je suis incapable de jouir d'un si grand bien, et je ne doute point que la multitude de mes offenses n'y contribue aussi beaucoup.

Comme je ne lisaïs plus les livres qui traitent de l'oraison, parce que je croyais les entendre tous par la connaissance que Dieu m'en donnait, et ainsi n'en avoir plus besoin, je lisaïs seulement les vies des saints qui me profitaient, ce me semble, en me faisant voir combien j'étais éloignée de la perfection avec laquelle ils servaient Dieu; et j'entraïs ensuite dans un grand scrupule de cette pensée que j'avais d'être arrivée à un tel degré d'oraison, m'imaginant que c'était avoir bien peu d'humilité. Je ne pouvais néanmoins changer d'opinion, quelques efforts que je fisse, et j'en ressentis beaucoup de peine, jusqu'à ce que des personnes savantes, et particulièrement le père Pierre d'Alcantara, me dirent que je devais mettre mon esprit en repos.

Je vois bien qu'encore que Dieu me fasse autant de grâces qu'à plusieurs bonnes âmes, je n'ai pas commencé à le servir, et que je suis imparfaite en tout, si ce n'est dans les désirs qu'il me donne, et dans l'amour pour lui, dont il lui plaît de me favoriser : car il me semble que je l'aime; mais je ne saurais voir sans douleur que mes imperfections et mes œuvres s'accordent si peu avec cet amour.

D'autres fois je me trouve dans une telle stupidité, qu'il me semble que je ne fais ni bien ni mal, que je suis seulement les autres; que je ne pense ni au paradis ni à l'enfer, ni à la vie ni à la mort; que je n'ai ni plaisir ni peine; et enfin que je ne suis touchée de rien. L'âme paraît alors semblable à un petit ânon qui se nourrit de ce qu'on lui donne à manger, sans presque le sentir, et elle doit, sans doute, être soutenue par de grandes grâces de Dieu, afin de pouvoir, sans se troubler, de-

meurer dans un état si pénible ; mais elle ne comprend rien à la manière dont tout cela se passe en elle.

Il me vient en ce moment dans l'esprit que c'est comme naviguer avec un vent doux et favorable, qui fait faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que l'on s'en aperçoive ; au lieu que dans ces autres manières dont j'ai parlé, l'âme connaît aussitôt, par de grands effets, combien elle avance, tant ses désirs sont enflammés, et la portent à vouloir toujours aller plus avant. Ces violentes impétuosités de l'amour de Dieu ressemblent aussi, à mon avis, à ces sources que j'ai vu bouillonner sans cesse, et nulle comparaison ne me paraît plus naturelle, parce qu'une âme qui est arrivée à un tel degré, est dans un continuel mouvement d'amour, qui fait que de même que ces sources poussent toujours les eaux au-dehors, elle ne peut se contenir en elle-même, mais veut répandre et communiquer aux autres l'amour dont Dieu la remplit, afin de les rendre participants de son bonheur, et qu'ils lui aident à publier ses louanges.

Combien de fois me suis-je souvenue, sur ce sujet, de cette eau vive dont notre Seigneur parla, auprès d'un puits, à la Samaritaine ? J'ai toujours eu tant d'affection pour cet endroit de l'Évangile, que dès mon enfance, quoique je n'en compris pas le sens comme je le comprends maintenant, j'en avais toujours une image, avec ces mots : *Seigneur, donnez-moi de cette eau*, et lui renouvelais souvent la même prière.

On peut aussi comparer cet amour de Dieu à un grand feu, dans lequel il faut continuellement jeter du bois pour l'entretenir ; car l'âme voudrait, à quelque prix que ce fût, jeter sans cesse du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre, et j'avoue que quand je ne pourrais y jeter que de la paille, cela ne laisserait pas de me satisfaire, ce qui me donne quelquefois sujet de me moquer de moi-même, et quelquefois de m'affliger. Je me sens poussée à vouloir servir Dieu en quelque chose, et ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de feuilles et de fleurs quelques images, ou à balayer la maison, ou à parer un oratoire, et je ne puis voir ensuite, sans confusion, que tout cela est si peu considérable. Que si je fais quelque pénitence, elle me paraît si indigne d'être considérée, qu'à moins que notre Seigneur regarde seulement ma volonté, je vois que ce n'est rien et me moque de moi-même.

Il paraît, par ce que je viens de dire, quelle douleur c'est aux âmes à qui Dieu fait la grâce de brûler du feu de son amour, de se trouver unies à un corps incapable de ne rien faire pour son service ; car quelle peine ne leur est-ce point de mourir d'appréhension que ce feu ne s'éteigne, et de se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir ? Ce tourment, quoique délicieux, est si grand, qu'il me paraît qu'il consume l'âme, qu'il la réduit en cendres, et que l'ardeur de ce feu, au lieu de s'amortir, s'augmente encore par l'eau de ses larmes.

Ceux qui sont arrivés à cet état, et à qui Dieu a donné, ou des forces corporelles pour faire pénitence, ou de la science, ou le talent de bien prêcher, de bien conduire et d'attirer les âmes à lui, ne connaissent pas la valeur du bien qu'ils possèdent, s'ils ne comprennent quelle doit être leur peine de recevoir continuellement de lui sans pouvoir rien faire pour s'en rendre dignes. Qu'il soit béni à jamais, et que les anges chantent des cantiques à sa gloire ! Ainsi soit-il.

Je ne sais, mon Père, si j'ai bien fait de rapporter tant de particularités ; mais comme vous m'avez mandé une seconde fois de ne point craindre de trop m'étendre et de ne rien oublier, j'écris avec vérité et le plus clairement que je puis ce dont il me souvient, et il ne se peut faire que je n'en oublie beaucoup, parce qu'il faudrait, comme je l'ai dit, y employer plus de temps que je n'en ai, et que cela serait peut-être assez inutile.

CHAPITRE XXXI.

Tentations par lesquelles les démons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un ecclésiastique. La Sainte n'appréhendait point les démons, et n'avait jamais plus de courage que lorsqu'on la persécutait. Extrême appréhension qu'elle avait que l'on ne sût les faveurs qu'elle recevait de Dieu ; et ce qu'il lui dit sur cela. Elle désirait que chacun connût ses péchés ; mais elle vit depuis que c'était une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lorsque l'on en voit d'autres plus avancés que nous dans la piété. On doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne le faux honneur auquel les personnes religieuses sont obligées de renoncer entièrement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses.

Après avoir parlé de quelques-unes des tentations intérieures et secrètes du démon, je veux maintenant en rapporter qui étaient presque publiques et que l'on ne pouvait ignorer qui ne vinssent de lui.

Étant un jour dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche dans une forme épouvantable ; et parce qu'il me parla, je remarquai particulièrement que sa bouche était horrible. Il en sortait une grande flamme sans mélange d'aucune ombre ; et il me dit d'une manière à faire trembler, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me reprendre. Mon effroi fut extrême ; je fis le signe de la croix comme je pus, et il disparut ; mais il revint aussitôt, et je ne savais que faire ; enfin je jetai de l'eau bénite sur la place où il était, et il n'y est jamais revenu depuis.

Une autre fois il me tourmenta, durant cinq heures, par des peines et des douleurs tant intérieures qu'extérieures, si terribles que je ne croyais pas pouvoir plus long-temps y résister. Les personnes avec qui j'étais en furent épouvantées, et ne savaient où elles en étaient non plus que moi. J'ai l'habitude, dans ces rencontres, de demander à Dieu du fond de mon cœur que, s'il lui plaît que cela continue, il me donne la force de le supporter ; ou que si sa volonté est que je demeure en cet état, il m'y laisse jusqu'à la fin du monde.

Lorsqu'une fois entre autres je tâchais en cette manière de trouver du

soulagement dans de si rudes atteintes, il plut à notre Seigneur de me faire connaître que ce que je souffrais venait du démon. J'aperçus auprès de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçait les dents de rage de perdre au lieu de gagner au tourment qu'il me donnait. Je me mis à rire et n'eus point de peur, parce que quelques-unes des sœurs étaient présentes, et elles ne savaient que faire, ni comment me soulager dans une si grande souffrance; et elle était telle, que je ne pouvais m'empêcher de me donner de grands coups de la tête, des bras et de tout le reste du corps, sans que le trouble intérieur que je ressentais, et qui m'était encore beaucoup plus pénible, me laissât un seul moment de repos; et je n'osais demander de l'eau bénite, de peur d'effrayer ces bonnes filles, et de leur faire connaître d'où cela venait.

J'ai éprouvé diverses fois qu'il n'y a rien qui chasse plutôt les démons que l'eau bénite, et les empêche davantage de revenir. Le signe de la croix les met aussitôt en fuite, mais ils retournent aussitôt. Ainsi il doit y avoir une grande vertu dans cette eau; et j'en reçois tant de soulagement, qu'elle me donne une consolation sensible et si grande que je ne saurais assez bien expliquer de quelle sorte le plaisir que j'en ressens se répand dans toute mon âme et la fortifie. Ceci n'est point une imagination; je l'ai très-souvent éprouvé, et, après y avoir fait beaucoup de réflexion, il me semble que c'est comme si, dans une excessive chaleur et une extrême soif, on buvait un grand verre d'eau froide qui rafraîchit tout le corps. Je connais par là, avec grand plaisir, qu'il n'y a rien de ce que l'Église ordonne qui ne soit digne d'admiration, puisque de simples paroles impriment une telle vertu dans l'eau, qu'il se rencontre une si merveilleuse différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas.

Comme le tourment que j'endurais dans l'occasion dont je parle ne cessait point, je dis à mes sœurs que, si je ne craignais qu'elle se moquassent de moi, je les prierais de m'apporter de l'eau bénite. Elles allèrent en chercher aussitôt, et en jetèrent sur moi sans que je m'en trouvasse soulagée; mais en ayant jeté moi-même à l'endroit où cet esprit infernal m'apparaissait, il s'enfuit à l'instant, et je me trouvai sans aucune douleur, mais aussi lasse et aussi abattue que si l'on m'eût donné plusieurs coups de bâton.

Je tirai de l'avantage de cette rencontre; car considérant combien grand doit être le malheur d'une âme dont le démon est le maître, puisque, lors même qu'il n'a point de pouvoir ni sur notre corps ni sur notre âme, il nous fait tant souffrir lorsque Dieu lui permet de nous tenter, je conçus un nouveau désir de m'empêcher de tomber dans une si redoutable servitude.

Il y a peu de temps qu'une chose semblable m'arriva, mais elle dura beaucoup moins. J'étais seule, je pris de l'eau bénite, et, après qu'elle eut chassé le démon, deux religieuses, qui n'auraient voulu pour rien au monde dire un mensonge, étant entrées, elles sentirent une très-

grande puanteur, telle que serait celle du souffre. Pour moi je ne la sentis point, quoiqu'elles assurent qu'elle dura assez longtemps pour donner loisir de m'en apercevoir.

Une autre fois, étant dans le chœur, je me sentis touchée d'un si violent désir de me recueillir, que je sortis pour éviter que l'on ne s'en aperçût. Les religieuses les plus proches du lieu où je me retirai, y entendirent donner de grands coups; et j'entendais de mon côté comme des personnes qui conféraient ensemble auprès de moi, sans que je puisse rien comprendre à ce qu'elles disaient, tant j'étais occupée de mon oraison. Ainsi je n'en eus aucune crainte.

La même chose arrivait presque toujours, lorsque Dieu me faisait la grâce d'être utile à quelque âme par mes avis. J'en rapporterai ici un exemple dont il y a plusieurs témoins, du nombre desquels est celui qui me confesse aujourd'hui; il l'a vu dans une lettre dont il ne connaissait pas l'écriture, mais connaissait seulement la personne qui l'avait écrite.

Un prêtre qui était depuis deux ans et demi dans un péché mortel, des plus horribles que j'aie jamais entendu parler, et qui ne laissait pas durant ce temps, de dire la messe, vint me déclarer sa misère, et me dit qu'encore qu'il se confessât de ses autres péchés, il ne se confessait point de celui-là, tant il avait horreur de s'accuser d'un crime si abominable; mais qu'il désirait extrêmement de se convertir à Dieu, et n'en avait pas la force. Je fus touchée d'une si extrême compassion de le voir dans un état si déplorable, que je lui promis de demander et de faire demander à Dieu, par des personnes meilleures que moi, qu'il lui plût d'avoir pitié de lui, et je lui donnai une lettre pour la porter à une personne à laquelle il me dit qu'il pouvait la rendre. Dieu écouta tant de prières. Cet ecclésiastique me manda qu'il s'était confessé de ce péché, et qu'il y avait déjà quelques jours qu'il n'y tombait plus; mais que le tourment que le démon lui faisait souffrir était si horrible, qu'il lui semblait être en enfer, et qu'il me pria de continuer de le recommander à Dieu. Je le fis avec une très-grande affection, et mes sœurs aussi, à ma prière, sans qu'elles sussent, ni que d'autres pussent juger quel était cet ecclésiastique. Dans la créance que j'eus que la charité m'obligeait à davantage que de prier pour lui, je demandai à Dieu de vouloir faire cesser ses tentations et ses peines, et de permettre que le démon me les fissent endurer au lieu de lui, pourvu que je ne l'offensasse point. Je souffris ensuite, durant un mois, de très-grands tourments; et ce fut pendant ce temps que m'arrivèrent les deux choses que j'ai rapportées. J'en donnai avis à cet ecclésiastique, et il me fit savoir que, par la miséricorde de Dieu, il n'était plus tourmenté par ces esprits des ténèbres; il se fortifia de plus en plus dans ses bonnes résolutions, fut entièrement délivré de ce péché, et ne pouvait se lasser d'en remercier Dieu et de m'en témoigner sa reconnaissance, comme s'il eût tiré en cela quelques secours de moi, quoique tout ce que je pouvais y avoir contribué était que la créance

qu'il avait que Dieu me faisait beaucoup de grâces lui avait été utile. Il disait que lorsqu'il se voyait pressé de la tentation, il lisait mes lettres, qu'elle le quittait aussitôt, et qu'il n'avait pu voir sans un grand étonnement que ce que j'avais enduré à son sujet avait fait cesser ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui, et j'aurais de bon cœur continué à souffrir durant plusieurs années pour le délivrer d'une si étrange peine. Dieu soit loué à jamais de ce que les prières de ceux qui le servent fidèlement, comme je crois que font mes sœurs en cette maison, ont tant de force; et je ne puis attribuer qu'à ce que je les leur avais demandées en faveur de cet ecclésiastique, et à mes péchés, ce que Dieu permettait que les démons s'irritassent si fort contre moi.

En ce même temps, il me sembla une nuit que ces malheureux esprits étaient prêts à m'étouffer; et après que l'on eut jeté sur eux beaucoup d'eau bénite, j'en vis une grande multitude s'enfuir, comme si on les eût précipités du haut de quelques rochers. Quoique ce me fût, mon père, une consolation de vous dire combien souvent ils m'ont tourmentée de la sorte, sans me faire peur, parce que je suis assurée qu'ils n'ont d'autre pouvoir de nuire que celui que Dieu leur donne, je n'ose le faire, de crainte de vous ennuyer.

Les véritables serviteurs de Dieu doivent profiter de ce que je viens de dire, pour mépriser ces vaines terreurs que les démons tâchent de leur donner, puisque c'est le moyen de rendre tous leurs efforts inutiles, et de mettre l'âme dans une force qui la rend supérieure à eux et comme leur maîtresse. Je pourrais m'étendre sur les avantages qu'elle en retire toujours; mais je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva le jour de la fête des morts.

Après avoir récité un nocturne dans l'oratoire, lorsque je disais quelques oraisons fort dévotes qui sont à la fin de notre bréviaire, le diable se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever; je fis le signe de la croix, et il s'enfuit; mais il revint, et je le chassai encore de la même sorte; ce qui continua, ce me semble, trois fois et jusqu'à ce que j'eusse jeté de l'eau bénite. Je vis en même temps en esprit sortir quelques âmes du purgatoire, à qui il restait peu à souffrir pour l'expiation de leurs péchés, et il me vint dans la pensée que cet ennemi des hommes avait peut-être dessein d'empêcher qu'elles ne reçussent ce soulagement. Je l'ai vu rarement sous quelques figures; mais souvent sans en avoir aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles dont j'ai parlé, où l'on connaît clairement qu'une chose est, encore que l'on ne l'aperçoive sous aucune forme: et je veux aussi rapporter une autre chose qui me donna un grand effroi.

Le jour de la très-sainte Trinité, étant au chœur dans un certain monastère, et dans un ravissement, je vis une très-grande contestation entre des anges et des démons, sans pouvoir comprendre ce que cela signifiait; mais on le connut bientôt après, par celle qui arriva entre

des personnes d'oraison et d'autres qui n'en faisaient point; ce qui dura fort longtemps, et apporta un grand trouble dans la maison où cette dispute se passa.

Une autre fois, je me vis environnée d'une grande multitude de ces malins esprits; et en même temps une grande lumière qui les empêchait de venir jusqu'à moi, ce qui me fit connaître que Dieu me protégeait pour les empêcher de me nuire, et j'ai connu par des choses qui se sont passées dans moi-même que cette vision était véritable. Ainsi, voyant que, pourvu que nous n'offensions pas Dieu, les démons n'ont aucun pouvoir sur nous, je ne saurais presque les appréhender; et ils ne doivent être retoutables qu'à ceux qui se rendent lâchement à eux.

Il me semblait quelquefois, dans les tentations que j'ai rapportées, que ces malheureux esprits réveillaient en moi le souvenir de toutes mes vanités et mes faiblesses passées. Je me recommandais aussitôt à Dieu, et mon plus grand tourment en cela était de m'imaginer que ces pensées ne me revenaient ainsi que parce que j'étais remplie de l'esprit du démon, puisque ayant reçu tant de grâces de Dieu, je ne devais pas seulement avoir ces premiers mouvements en des choses qui lui étaient désagréables. Mais mon confesseur me rassurait.

D'autres fois je souffrais une grande peine, et je la souffre encore de me voir estimer par des personnes très-considérables, et de leur entendre dire beaucoup de bien de moi.

Je me représente alors quelle a été la vie de Jésus-Christ et celle des saints, et j'entre dans une telle confusion de voir que je ne marche pas comme eux dans le chemin du mépris et des souffrances, que je n'ose presque lever les yeux vers le ciel, et voudrais me pouvoir cacher à tout le monde. Mais je ne me trouve pas dans la même disposition lorsque l'on me persécute; car, encore que mon corps le sente et le supporte avec peine, mon âme s'élève si fort au-dessus de ces persécutions, que je ne sais comment accorder ces deux choses. Il est si vrai néanmoins que cela se passe de la sorte, qu'il me paraît alors que mon âme est comme sur le trône et voit toutes choses sous ses pieds. Je me suis quelquefois trouvée en cet état durant plusieurs jours, et je l'attribuais à la vertu et à l'humilité; mais un savant religieux de l'ordre de saint Dominique m'a fait connaître que c'était une tentation.

L'appréhension de penser que ces faveurs que je recevais de Dieu pouvaient venir à la connaissance de tout le monde, me mettait dans une peine si excessive, que j'aurais de tout mon cœur consenti plus volontiers que l'on m'eût enterrée toute vive; et lorsque les ravissements dont j'ai parlé commencèrent à être si violents, qu'il était hors de mon pouvoir d'empêcher que l'on ne s'en aperçût, j'en étais si honteuse, que j'aurais voulu me pouvoir cacher dans quelque lieu où jamais personne ne m'aurait vue.

Étant un jour pénétrée de cette affliction, notre Seigneur me demanda

ce que je craignais, puisque tout ce qui en pouvait arriver était ou que l'on murmurât contre moi, ou que l'on me louât ; me faisant ainsi connaître que ceux qui y ajoutaient foi me loueraient, et que ceux qui n'y en ajouteraient point me condamneraient injustement : qu'ainsi je ne devais pas m'affliger, puisque de quelque côté que la chose tournât, elle me serait avantageuse. Ces divines paroles rendirent le calme à mon esprit, et me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

La tentation dont j'étais tourmentée passa jusqu'à un tel excès que je voulus sortir du monastère où j'étais, et porter ma dot dans un autre dont l'observance était beaucoup plus étroite, et où j'avais appris que l'on pratiquait de très-grandes austérités. Ce monastère était de notre ordre, et fort éloigné, qui était ce que je cherchais, afin de n'être connue de personne ; mais mon confesseur ne voulut pas le permettre. Ces craintes me troublaient beaucoup, et je connus depuis qu'une humilité qui est si contraire à la liberté de l'esprit n'est pas véritable. Dieu me l'apprit, et je devais croire fermement que n'y ayant point de bien qui ne vienne de lui, j'avais tort de me plaindre qu'on louât celui qu'il lui plaisait de mettre en moi, puisque non seulement je n'étais point fâchée, mais que je me réjouissais de voir louer les autres des grâces qu'il leur faisait.

Je tombais ensuite dans une autre extrémité, qui fut de faire des prières particulières à Dieu, pour lui demander de donner la connaissance de mes péchés aux personnes qui auraient bonne opinion de moi, afin de leur faire voir combien j'étais indigne des faveurs que je recevais de lui. Mon confesseur me défendit de continuer, sans que je pusse néanmoins gagner cela sur mon esprit ; et il n'y a pas encore longtemps que quand je voyais une personne qui jugeait avantageusement de moi, je faisais adroitement tout ce que je pouvais pour lui faire remarquer mes fautes, et me sentais par ce moyen fort soulagée de ma peine. On m'a donné depuis un grand scrupule d'en avoir usé de la sorte ; et je vois bien à cette heure, que cela ne procédait pas d'humilité, mais d'une véritable tentation. Plusieurs personnes me venaient voir ; et je les trompais toutes, tant elles s'en allaient persuadées qu'il y avait quelque bien en moi. Je n'avais pas néanmoins ce dessein ; et je crois que Dieu l'a permis pour quelque raison qui m'est cachée. Je n'ai jamais parlé, même à mes confesseurs, de semblables choses, à moins que de le croire nécessaire, et j'en aurais fait un grand scrupule.

Je conçois bien maintenant que ces craintes, ces peines et cette prétendue humilité, sont des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifiée, puisqu'une âme qui s'abandonne entièrement à Dieu n'est pas plus touchée du bien que du mal que l'on dit d'elle, à cause que Dieu lui fait connaître qu'elle est incapable par elle-même de rien faire de bon, qu'elle s'abandonne entièrement à sa conduite, lorsqu'il lui plaît de rendre visibles les faveurs qu'il lui fait, et qu'elle se prépare à la persécution, sachant qu'elle est inévitable au temps où nous som-

mes, à ceux qui sont favorisés de semblables grâces, tant il y a de personnes qui ont les yeux ouverts sur leurs actions : au lieu que l'on ne prend point garde à celles des autres. Ce n'est pas qu'en effet il n'y ait toujours beaucoup de sujet de craindre ; mais cette crainte que j'avais, au lieu d'être bonne et procéder d'une véritable humilité, n'était qu'un défaut de courage, puisqu'une âme que Dieu permet être ainsi exposée à la vue du monde doit se préparer à être martyr du monde et n'attendre de lui que la mort, si elle ne se résout de mourir à l'affection de tout ce qu'il estime et qu'il aime.

Certes , je ne vois rien de bon dans ce misérable monde, sinon qu'il ne peut souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien ; et qu'ainsi à force de murmurer contre eux, il les rend meilleurs. C'est ce qui me fait croire qu'une personne qui n'est pas parfaite a besoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection que pour souffrir le martyre, parce qu'il faut beaucoup de temps pour devenir parfait, si Dieu, par une faveur toute particulière ne nous accorde cette grâce. Les gens du monde ne voient pas plutôt une personne entrer dans ce chemin, qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut, ils aperçoivent de mille lieues loin les moindres fautes qu'elle commet, et considèrent en elle-même, comme une faute, ce qui peut être une vertu, parce que jugeant des autres par eux-mêmes, ils auraient commis cette faute s'ils avaient été en sa place. Ils voudraient que dès qu'une personne s'est résolue de servir Dieu, elle ne mangeât, ni ne dormît, ni n'osât presque respirer. L'estime qu'ils ont de sa vertu leur fait oublier qu'elle a un corps comme les autres, et que quelque parfait que l'on soit, on ne peut vivre sur la terre sans être sujet à ses misères, quoique la partie supérieure de l'âme s'élève au-dessus et les foule aux pieds. N'ai-je donc pas raison de dire que ces personnes ont besoin d'un grand courage, puisqu'elles ne commencent pas plutôt à marcher que l'on voudrait qu'elles volassent, et que bien qu'elles ne soient pas encore victorieuses de leurs passions, on s'imagine qu'elles doivent, dans les occasions les plus capables de les ébranler, demeurer aussi fermes que les saints l'ont été après avoir été confirmés en grâces ?

Il y a ici un grand sujet de louer Dieu, et en même temps de s'affliger de ce que plusieurs âmes tournent en arrière, manquent de cœur pour soutenir de telles épreuves. C'est ce que je crois qui me serait arrivé, si Dieu par son infinie miséricorde ne m'eût soutenue ; et la suite de cette relation vous fera voir, mon Père, que jusqu'à ce qu'il lui ait plu de me conduire où je suis, je n'ai fait que tomber et me relever. Je voudrais pouvoir bien faire entendre de quelle sorte cela s'est passé, parce que je suis persuadée que plusieurs se trompent en voulant voler avant que Dieu leur donne des ailes.

Je pense m'être déjà servie de cette comparaison ; mais elle est si propre à mon sujet, que j'ai cru en devoir user encore, ne pouvant attribuer à une autre cause la peine que je vois souffrir à tant de per-

sonnes. Comme elles commencent par de grands désirs de servir Dieu, une grande ferveur et une grande résolution de marcher dans la voie étroite, et que quelques-unes ont même, quant à l'extérieur, renoncé à tout pour ce sujet, lorsqu'elles en voient d'autres plus avancées qu'elles, et élevées par les grâces dont Dieu les favorise à un degré de vertu auquel elles ne peuvent atteindre, et qu'elles lisent dans des livres d'oraison et de contemplation des moyens d'y arriver qu'elles ne se trouvent pas encore capables de pratiquer, elles s'affligent et perdent courage.

Ces moyens sont de se soucier si peu de l'estime qu'on fait de nous, que l'on soit plus aise que l'on en dise du mal que du bien, de ne point tenir compte de l'honneur; de se détacher de ses parents et de fuir au lieu de désirer leur conversation, si ce ne sont des personnes d'oraison et plusieurs autres choses semblables, que Dieu seul, à mon avis, peut nous donner, parce qu'étant si contraires à nos inclinations, elles me paraissent surnaturelles. Mais ces âmes, au lieu de s'affliger et de perdre ainsi courage, doivent au contraire tout attendre de l'extrême bonté de Dieu, et se promettre qu'il accordera à leurs prières de changer leurs désirs en des actions, pourvu qu'elles fassent de leur côté, tout ce qui dépend d'elles, sans jamais désespérer de sortir victorieuses de ce combat.

Comme j'ai une grande expérience de cela, j'en dirai quelque chose, mon Père, que vous jugerez peut-être pouvoir être utile. C'est qu'encore qu'apparemment on ait acquis cette vertu, on ne doit point se persuader de l'avoir, si elle n'a été éprouvée par son contraire. Nous devons toujours, dans cette vie, être sur nos gardes, parce que nous retombons bientôt, si la grâce ne nous est entièrement donnée pour nous faire connaître le néant des choses du monde, et que l'on y est toujours exposé à mille périls. Il me paraissait, il y a peu d'années, que non seulement j'étais détachée de mes parents, mais qu'ils m'étaient à charge; et il était vrai que j'avais peine à souffrir leur conversation. Ainsi une occasion importante m'ayant obligée d'aller chez ma sœur, quoique je l'eusse tant aimée auparavant, et qu'elle fût meilleure que moi, je demeurais seule le plus que je pouvais, parce que la différence de nos conditions (elle était mariée, et moi religieuse) ne pouvait nous fournir une matière agréable d'entretien. Néanmoins je sentis que ses peines me touchaient davantage que n'auraient fait celles d'une autre personne qui ne m'aurait pas été si proche, et je connus par là que je n'étais pas si détachée que je le croyais, mais que j'avais encore besoin de fuir les occasions, afin d'augmenter cette vertu d'un véritable détachement dont notre Seigneur avait commencé de me favoriser; j'ai toujours depuis, par son assistance, tâché de le pratiquer.

DU MÉPRIS DE L'HONNEUR.

Lorsque Dieu commence à nous donner quelque vertu, nous devons

tellement veiller sur nous-mêmes, que nous ne nous mettions point en danger de la perdre, comme par exemple, en ce qui regarde l'honneur; car, croyez-moi, mon Père, plusieurs se persuadent d'en être entièrement détachés qui ne le sont pas. Il faut principalement en cela se tenir toujours sur ses gardes, sans jamais se relâcher; et, pour peu que l'on s'y sente encore attaché, on ne doit point espérer d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est une chaîne si forte que Dieu seul est capable de la rompre, et il n'y a point d'effort joint à la prière que nous ne devions faire de notre côté pour surmonter cet obstacle à notre avancement, puisqu'il est si grand que je ne saurais assez m'étonner du mal qu'il cause; et l'on doit m'en croire. Je connais des personnes dont les actions sont si saintes, qu'on ne peut les considérer sans admiration: « D'où vient donc, mon Dieu, qu'elles tiennent encore à la terre; et s'é-
« tant entièrement consacrées à votre service, qui les empêche d'arriver
« au comble de la perfection! » C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur, sans qu'elles s'en aperçoivent, parce que le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais quoique je ne doive être considérée que comme une fourmi, je les conjure de croire sur ma parole que, si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille qui, encore qu'elle n'endommage pas tout l'arbre, puisque ces personnes ne laisseront pas de conserver d'autres vertus, elle le rongera de telle sorte, que non seulement elle lui fera perdre sa beauté, mais qu'elle l'empêchera de profiter, ainsi que les autres plantes qui en sont proches, parce que le fruit que produit son bon exemple ne sera pas sain ni de durée. J'ajouterai que, quelque petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues, qui en détruit toute l'harmonie, et qui, nuisant toujours beaucoup à l'âme, en quelque état qu'elle soit, est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu, et suivre les conseils de Jésus-Christ, et nous prétendons en même temps devoir conserver notre honneur et notre réputation, sans qu'ils souffrent la moindre tache, quoiqu'il n'y ait point d'injures et d'outrages que Jésus-Christ n'ait endurés. Peut-on se rencontrer en marchant par deux chemins si différents? et pouvons-nous douter que ce divin Sauveur veuille habiter dans notre âme, si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur, comme il y a renoncé lui-même, et nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paraît nous être dû? Mais, me dira quelqu'un, je ne rencontre point d'occasion d'offrir en cela quelque chose à Dieu. Je réponds que, si vous êtes dans une ferme résolution de lui tout sacrifier, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez l'avantage de faire une chose qui lui est si agréable. Il faut seulement, sans s'arrêter à de si simples paroles, mettre la main à l'œuvre. Sur quoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisais au commencement, et qui sont, comme je l'ai dit, les pailles que je met-

tais dans le feu, n'étant pas capable de davantage ; mais Dieu est si bon qu'il reçoit tout ; et nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre mes autres imperfections, j'avais celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, et les autres choses qui se récitent dans le chœur, étant en cela aussi négligente que j'étais affectionnée à de vaines occupations : d'autres novices auraient pu m'en instruire, et ma vanité ne me permettait pas de le leur demander, de peur de leur faire connaître mon ignorance, quoique le bon exemple que je leur devais me vint dans l'esprit. Mais, quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite ; car, sur le moindre doute que j'avais, je m'adressais aux plus petites des écolières pour m'en éclaircir ; et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par là du mépris, on m'en estima davantage.

Je savais mal le chant, et j'en étais bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui aurait été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutaient, et ce sentiment de vanité me troublait de telle sorte, qu'il me faisait manquer encore davantage. Enfin je résolus de dire que je ne le savais pas, lorsque je ne le savais qu'imparfaitement ; et cela ne me donnait pas d'abord peu de peine ; mais je le faisais après avec joie ; et, quand je commençai à ne plus me soucier que l'on connût mes défauts, et à renoncer à ce malheureux point d'honneur que je me figurais en cela, et que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Toutes ces choses que l'on peut dire n'être rien, comme il paraît bien que je ne suis rien moi-même, puisqu'elles me donnaient de la peine, ne laissent pas peu à peu de produire de bons effets, parce que, étant faites en la vue de Dieu, il leur donne du prix, et nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Quant à ce qui regarde l'humilité, voyant que j'étais la seule de toutes les sœurs qui ne s'avancât point dans cette vertu, parce que j'ai toujours été très-imparfaite, je pliais secrètement leurs manteaux lorsqu'elles étaient sorties du chœur, et je me représentais de servir en cela des anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. Ces bonnes filles le découvrirent, je ne sais comment, et j'en eus une grande honte, désistant qu'on l'ignorât non par une véritable humilité, mais de peur qu'elles ne se moquassent de moi, comme étant une chose peu considérable.

« Quelle confusion ne dois-je pas avoir, mon Sauveur, de ce qu'étant
 « si imparfaite, je rapporte ces petites marques de mon affection pour
 « vous, qui ne sont que comme des grains de sable mêlés de terre et
 « enveloppés de mille défauts, à cause que l'eau de votre grâce ne les
 « avait pas encore arrosés et purifiés. Mais, mon Créateur, après avoir
 « reçu tant de faveurs, et étant aussi mauvaise que je le suis, oserais-je
 « dire avoir fait quelque chose pour votre service qui fût tant soit peu
 « considérable ? Je ne sais, mon Dieu, comment je puis résister à la
 « douleur que cette pensée me donne, ni comment ceux qui liront ceci
 « pourront ne pas s'en avoir en horreur, en voyant qu'après avoir si mal

« reconnu de si grands bienfaits, j'ai rapporté ces petits services que je
 « vous ai rendus, comme s'ils venaient de moi, et que ce ne fût pas vous-
 « même qui en fussiez la cause et la source. J'en meurs de honte, mon
 « Sauveur ; mais n'ayant rien de meilleur à dire, j'ai cru devoir ne pas
 « les taire, afin que ceux qui sont si heureux que de faire de grandes
 « actions de vertu, se fortifient dans l'espérance d'en être récompensés,
 « en considérant que les miennes, quelque indignes qu'elles soient, ne
 « vous ayant pas été désagréables, ils ont sujet de se promettre beaucoup
 « des leurs. Que votre divine majesté veuille, s'il lui plaît, me faire la
 « grâce de ne pas demeurer toujours dans ces commencements, mais de
 « m'avancer dans son service. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE XXXII.

Dieu fait voir à la Sainte la place que ses péchés lui avaient fait mériter d'avoir dans l'enfer. Réflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le désir de faire pénitence, on lui propose de fonder un monastère pour y vivre comme les religieuses déchaussées. Elle entre dans ce dessein. Dieu lui commande d'y travailler et de donner à ce monastère le nom de Saint-Joseph. Elle commence de s'y employer. Persécutions qui s'élèvent contre elle, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes.

Longtemps après que notre Seigneur m'eût fait la plupart des grâces dont j'ai parlé et d'autres encore fort grandes, étant un jour en oraison, il me sembla que je me trouvais en un moment dans l'enfer sans savoir en quelle manière j'y avais été portée. Je compris seulement que Dieu voulait que je visse le lieu que les démons m'avaient préparé et que mes péchés méritaient. Cela dura très-peu ; mais quand je vivrais encore plusieurs années, je ne crois pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, et telles que serait celle d'un four fort bas fort serré et fort obscur. Le terrain me semblait être comme de la boue, très-sale, d'une odeur insupportable, et plein d'un très-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite rue était un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très-étroitement ; et bien que tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque je fus dans cette espèce de niche.

Ce tourment était si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne saurait en représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grande peine je pourrais le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables, au rapport des médecins, que l'on puisse endurer dans cette vie, tant par cette contraction de nerfs qu'en plusieurs autres manières, par d'autres maux que les démons m'ont causés ; mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors,

joint à l'horreur que j'avais de voir que ces peines étaient éternelles ; et cela même est encore peu, si on le compare à l'agonie où se trouve l'âme. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle ; et son affliction et son désespoir vont jusqu'à un tel excès, que j'entreprendrais en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paraît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce serait ainsi une violence étrangère qui lui voudrait ôter la vie ; au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache et se met en pièces. Quant à ce feu et ce désespoir qui sont le comble de tant d'horribles tourments, j'avoue pouvoir encore moins le représenter. Je ne savais qui me les faisait endurer ; mais je me sentais brûler et comme hacher en mille pièces, et ils me semblaient être les plus horribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'étais comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là ; ce ne sont qu'épaisses ténèbres sans aucun mélange de lumière, et je ne comprends pas comment il peut se faire, qu'encore qu'il n'y ait point de clarté, on y voit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Notre Seigneur ne voulut pas alors me donner une plus grande connaissance de l'enfer ; et il m'a fait voir depuis, en d'autres visions, des châtimens encore plus épouvantables de certains péchés ; mais comme je n'en souffrais point la peine, elles ne me pénétrèrent pas autant que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle notre Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourments, aussi réellement et aussi véritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvais rien comprendre à la manière dont cela se passait ; mais je comprenais bien que c'était une grande grâce que Dieu me faisait de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie miséricorde m'avait tirée ; car tout ce que j'ai jamais lu ou entendu dire, ou me suis imaginé, quoique pas aussi souvent que d'autres auraient pu le faire, parce que Dieu ne me conduisait pas par le chemin de la crainte des différentes peines des damnés et de la cruauté avec laquelle ils sont tourmentés avec les démons, n'est pas moins différent de la vérité qu'une copie l'est de son original ; et brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoiqu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se soit passé, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant, qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi, quelques maux et quelques douleurs que j'éprouve, je ne puis me souvenir de tout ce que je souffris alors, que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paraisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, et je considère comme l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée, quand je

considère combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'appréhender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience, et à rendre grâce à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il veut me délivrer de ces terribles et épouvantables peines dont la durée sera éternelle.

Depuis cette vision, il n'y a point de si grands maux qui ne me paraissent faciles à supporter, en comparaison de ce que je souffris alors ; et je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant auparavant lu tant de livres qui parlent des peines de l'enfer, je n'en étais point effrayée, ne me les imaginant point telles qu'elles sont, et comme je pouvais trouver du plaisir et du repos en des choses qui me conduisaient dans un si horrible précipice. « Soyez à jamais béni, mon Dieu, d'avoir fait voir que vous
« m'aimez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même, en me délivrant
« tant de fois de cette affreuse prison dans laquelle je rentrais contre
« votre volonté. »

Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant de luthériens que le baptême avait rendus membres de l'Église, se perdre malheureusement, et ma passion pour leur salut est si violente, que je crois certainement que si j'avais plusieurs vies, je les donnerais toutes de très-bon cœur pour délivrer une seule de ces âmes de tant d'horribles tourments. Que si nous ne pouvons voir souffrir une personne que nous aimons sans en être touchés de compassion, et ne pas ressentir vivement sa douleur lorsqu'elle est grande, de quelle affliction ne devons-nous point être pénétrés en voyant une âme se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puisqu'il n'y a point de proportion entre celles qui finissent avec la vie et celles qu'endureront à jamais ceux que le diable entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre !

Je ne saurais donc trop désirer, puisque cela est de la dernière importance, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu, ni trop lui demander de nous assister de sa grâce ; et j'avoue ne pouvoir considérer sans frayeur, qu'encore que, toute méchante que je suis, j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on ne compte pour rien dans le monde, que Dieu me fit la grâce de souffrir avec patience de fort grandes maladies ; que je ne fusse sujette, ce me semble, ni au murmure, ni à la médisance, ni à la haine, ni à l'envie, ni aux autres péchés, en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu, et que j'eusse presque toujours sa crainte devant les yeux, il m'a néanmoins fait voir le lieu que les démons m'avaient préparé pour la punition de mes péchés, et fait connaître que quelques terribles que fussent ces tourments, je méritais d'en souffrir encore de plus grands. Ai-je donc tort de dire que l'on ne peut, sans un extrême péril, se tenir en assurance, et qu'une personne qui tombe à toute heure dans le péché mortel ne peut éviter de se perdre, si elle ne se résout, pour l'amour de Dieu, à fuir les occasions qui l'engagent à

l'offenser, afin d'attirer par ce moyen sa miséricorde, et le porter à l'assister comme il m'a assistée? Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante pour m'empêcher de retomber et de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étais digne. Je vous conjure, mon Sauveur, de m'en délivrer par votre bonté. Ainsi soit-il.

Ensuite de cette vision et après qu'il eut plu à Dieu de me révéler d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes et les peines que souffriront les méchants, je fus touchée du désir de faire pénitence de mes péchés, afin de pouvoir espérer de jouir d'une si grande félicité, et pour ce sujet, de fuir entièrement le monde. Mon esprit ne laissait pas d'être dans l'agitation; mais une agitation si tranquille et si agréable, qu'elle ne me causait nulle inquiétude. Il est évident qu'elle procédait de Dieu, et qu'il donnait à mon âme comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digérer des viandes plus solides que celles dont elle s'était nourrie jusqu'alors. Me trouvant dans cette disposition, je pensais à ce que je pourrais faire pour servir Dieu, et il me sembla que je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation en accomplissant ma règle le plus parfaitement que je pourrais.

Quoique le monastère où j'étais fût bien réglé, et que plusieurs des religieuses servissent Dieu fort fidèlement, il était si pauvre, qu'il arrivait souvent qu'elles en sortaient pour aller passer quelque temps chez leurs parents, où elles vivaient avec une grande honnêteté et religieusement. On n'y observait plus la première rigueur de la règle; c'était seulement une règle mitigée en vertu d'une bulle du pape, ainsi que dans tout le reste de l'ordre; et je m'y trouvais fort à mon aise à cause que la maison est belle et spacieuse; mais ces fréquentes sorties me donnaient de la peine, parce que quelques personnes qui étaient bien aises de m'avoir en leur compagnie, et à qui nos supérieures ne pouvaient rien refuser, les importunaient si souvent de me permettre de sortir, que l'obéissance m'obligeait à demeurer peu dans mon monastère; et je crois que le démon y contribuait, afin d'empêcher nos sœurs de profiter de la part que je leur faisais des instructions que me donnaient ceux avec qui je communiquais.

Les choses étant en cet état, une personne me dit et à quelques-unes de nos sœurs, que si nous étions dans la disposition de vivre comme les religieuses déchaussées, on pourrait fonder un monastère. Cette proposition se trouvant conforme à mon désir, j'en conférai avec cette dame veuve dont j'ai parlé, qui était tant de mes amies et dans les mêmes sentiments que moi. Elle commença aussitôt à travailler au moyen de fonder ce monastère en lui donnant un revenu; et je vois bien maintenant qu'il n'y avait guère d'apparence d'y réussir; mais le désir que nous en avions nous la faisait paraître possible. D'un autre côté, je me trouvais très-bien dans la maison où j'étais, et avais une cellule qui me plaisait fort; ce qui me faisant balancer, je résolus avec cette dame que nous recommanderions beaucoup l'affaire à Dieu.

Un jour, après avoir communiqué, Dieu me commanda expressément de *m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastère; m'assura qu'il réussirait et qu'il y serait beaucoup servi; il me dit qu'il voulait qu'on lui donnât le nom de saint Joseph; que ce saint veillerait pour notre garde à l'une des portes, la sainte Vierge à une autre, et que Jésus-Christ ne nous abandonnerait point; que cette maison serait comme une étoile resplendissante, et qu'encore que les religions fussent relâchées, je ne devais pas croire qu'il n'y fût point servi: car que serait-ce que le monde s'il n'y avait point de religieux? que je rapportasse cela à mon confesseur, et lui disse de sa part de ne s'y point opposer, et de ne point m'en détourner.*

Cette vision me fit une telle impression, et Dieu me parla d'une manière si puissante que je ne pus douter qu'elle ne procédât de lui. Elle ne laissa pas néanmoins de me donner une extrême peine, parce que j'envisageai une partie de tant de travaux et de contradictions que je rencontrerais dans l'exécution d'une entreprise qui éprouverait sans doute de grandes difficultés. Je me trouvais d'ailleurs, comme je l'ai dit, très-contente et en grand repos dans la maison où j'étais; et encore que j'eusse commencé à traiter de cette affaire, ce n'avait été ni avec une résolution déterminée, ni avec certitude qu'elle réussirait. Ainsi je balançais sur ce que j'avais à faire; mais Notre-Seigneur me commanda tant de fois la même chose, et me représenta tant de raisons si évidentes pour l'entreprendre, que, ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon confesseur, et lui donnai même par écrit une relation de ce qui s'était passé. Il n'osa pas me conseiller d'abandonner ce dessein; mais voyant peu d'apparence, à ne juger les choses qu'humainement, qu'il pût réussir, à cause que cette dame, mon amie, qui devait principalement y travailler, avait très-peu de moyen d'y contribuer, il me dit de le proposer à mon supérieur et de faire ce qu'il m'ordonnerait. Je lui obéis, et parce que je ne traitais point avec ce supérieur de ces visions, ce fut cette dame, et non pas moi, qui lui en fit la proposition. Il l'approuva, lui promit toute sorte d'assistance, et l'assura qu'il consentirait à l'établissement du monastère. On parla du revenu nécessaire pour sa subsistance, et diverses raisons firent résoudre qu'il n'y aurait jamais plus de treize religieuses. Avant que d'en venir là, nous avions écrit au bienheureux père Pierre d'Alcantara, pour l'informer de l'état des choses; il nous avait conseillé de poursuivre cette entreprise, et donné ses avis sur ce sujet.

Le bruit de notre dessein ne commença pas plus tôt à se répandre, que je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter toutes les particularités de la persécution qui s'éleva contre nous. Nous étions le sujet de la risée de tout le monde: on me faisait passer pour une extravagante qui ne pouvait rester dans un monastère où elle était si à son aise, et l'on ne traitait pas moins indignement ma compagne. Elle avait peine à le supporter, et je ne savais que faire non plus qu'elle, parce qu'il me

semblait qu'ils avaient quelque raison. J'eus recours à Dieu pour le prier de m'assister; il me consola, me fortifia, et me dit : *Que je devais connaître par là ce que les saints ont souffert pour fonder les religions; que les traverses que j'avais rencontrées jusqu'alors n'étaient rien, en comparaison de celles auxquelles je devais me préparer; mais que je n'en fusse point en peine, et que je fisse entendre à ma compagne certaine chose qu'il m'ordonna de lui dire.* Ces paroles furent suivies des effets, et je ne pus voir sans étonnement avec quelle promptitude nous nous trouvâmes consolées de tout le passé, et dans la résolution de résister avec courage à toutes les oppositions qui se rencontreraient dans l'exécution de notre entreprise, quoiqu'il n'y eût presque personne dans la ville, sans en excepter même ceux qui passaient pour des gens d'oraison, qui non seulement ne nous fût contraire, mais qui ne considérât notre dessein comme une extravagance et une folie.

Les bruits et le trouble que cette affaire causa dans notre monastère furent si grands, que notre provincial ne croyant pas que l'on dût s'opposer à tout le monde, changea d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il me dit que le revenu que l'on proposait de donner ne suffirait pas, et que l'opposition que l'on faisait à cet établissement était trop grande pour pouvoir la surmonter. Il me paraissait qu'il avait raison; et ainsi, lorsque nous croyions être venues à bout des plus grandes difficultés, nous eûmes le déplaisir de voir que même ce bon père nous était contraire. J'en fus à mon particulier fort touchée, parce que son approbation m'aurait mise à couvert de tout ce que l'on pouvait dire contre moi. Et quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution, si elle n'abandonnait ce dessein, comme y étant obligée en conscience pour empêcher le scandale.

Avant que notre provincial eût ainsi changé d'avis, n'y ayant personne dans la ville qui nous voulût donner conseil, à cause que l'on était persuadé que cette affaire n'était qu'une rêverie que nous nous étions mise dans la tête, cette dame en avait informé un saint religieux de l'ordre de saint Dominique, qui passait pour l'un des plus savants de sa compagnie; elle lui avait dit quel était le revenu qu'elle donnait de son patrimoine pour fonder cette maison, et l'avait prié de nous assister. Mais en lui rendant compte des particularités de notre dessein, elle ne lui avait point parlé de la révélation que j'avais eue, et lui avait seulement exposé les raisons qui n'avaient rien de surnaturel, parce que je désirais qu'il ne nous conseillât que conformément à cela. Ce bon père demanda huit jours pour y penser, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je répondis affirmativement : mais encore que je parlasse de la sorte et qu'il me semblât que je disais vrai, ie demeurais toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussirait. La foi de ma compagne était encore plus grande que la mienne, rien de tout ce qu'on lui aurait pu dire n'étant capable de lui faire abandonner ce dessein : au lieu qu'encore que je crusse, comme je l'ai dit, qu'il ne

pouvait manquer de réussir, et que je fusse persuadée que la révélation que j'avais eue venait de Dieu, je n'y ajoutais foi qu'autant qu'elle se trouverait conforme à la sainte Écriture et aux lois de l'Église, que nous sommes obligés de suivre ; et ainsi, si ce savant religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu, continuer dans ce dessein, je pense que je m'en serais départie à l'heure même, et aurais cherché d'autres voies pour le faire réussir. Ce grand serviteur de Dieu m'a dit depuis, qu'ayant appris que tout le monde s'était élevé sur cela contre nous, et un gentilhomme lui ayant donné avis de bien prendre garde de ne nous point assister, il était entré dans ce sentiment général que notre projet était ridicule, et avait résolu de faire tout ce qu'il pourrait pour nous porter à y renoncer ; mais que, lorsqu'il était prêt à nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention, et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il était demeuré persuadé que ce dessein était fort agreable à Dieu. Ainsi il nous répondit que nous ne devions point perdre de temps pour travailler à l'exécuter ; il nous instruisit de la manière dont nous devions nous y conduire, et ajouta qu'encore que le revenu que l'on y affectait ne suffit pas, il fallait se confier en Dieu sans laisser pour cela de passer outre, et qu'il s'offrait de répondre aux difficultés de ceux qui s'opposeraient à notre dessein : ce qu'il a exécuté sans jamais manquer depuis à nous assister.

Cette réponse nous consola beaucoup, ainsi que de voir que des personnes très-vertueuses, qui auparavant nous étaient contraires, commençaient fort à s'adoucir, et que quelques-unes même nous assistaient, entre lesquelles était ce saint gentilhomme dont j'ai parlé, parce que s'avancant toujours de plus en plus dans une haute perfection, quoiqu'il prévît les grandes difficultés qui se rencontreraient dans le nouvel établissement, comme il le voyait entièrement fondé sur l'oraison, cela lui faisait croire que Dieu nous en avait inspiré la pensée. Je ne doute point que Notre-Seigneur ne l'ait porté à nous aider, de même que cet ecclésiastique dont j'ai parlé au commencement ; car il n'y a rien qu'il n'ait fait pour nous assister, et c'était un homme si saint qu'il était le sujet de l'admiration de toute la ville, où il paraissait visiblement que Dieu l'avait établi pour le salut de plusieurs.

Les choses étant en ces termes, et nous trouvant secourues par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison. Elle était commode, mais fort petite, aussi bien que notre revenu, et je ne m'en mettais point en peine, à cause que Notre-Seigneur m'ayant dit de m'établir comme je pourrais, et que je verrais ensuite ce qu'il ferait, je ne pouvais douter qu'il ne pourvût à nos besoins par d'autres voies.

CHAPITRE XXXIII.

L'affaire de la fondation du monastère, qui passait pour terminée, est rompue. Les persécutions se renouvellent. Dieu confirme la Sainte dans son dessein, et son courage redouble. Elle achète une maison, et, la trouvant trop petite, veut en avoir

une autre ; mais Dieu lui commande d'y entrer. Sainte Claire lui apparaît et lui promet de l'assister. La très-sainte Vierge lui apparaît aussi avec saint Joseph, la revêt d'une robe blanche, et lui donne une chaîne d'or avec une croix enrichie de pierreries.

Ainsi, l'affaire étant prête à se conclure, et le contrat devant se passer le lendemain, notre provincial changea d'avis. Je crois que ce fut par un mouvement de Dieu, comme les suites l'ont fait voir, et que son infinie bonté, touchée de tant de prières que l'on faisait pour ce sujet, voulut rendre cet établissement plus parfait en le faisant réussir d'une autre manière. Notre supérieur ne voulant donc plus l'approuver, mon confesseur me commanda de ne pas penser davantage à cette affaire : et Dieu sait avec quelle peine je l'avais conduite jusqu'à ce point.

On dit alors plus que jamais que c'était une réverie de femme : les murmures s'augmentèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que par l'ordre de mon provincial ; et tout le monastère me voulait mal d'avoir entrepris d'en établir un où l'observance fût plus étroite. Les sœurs disaient que c'était un affront que je leur faisais ; que rien ne m'empêchait d'y servir Dieu comme faisaient tant d'autres meilleures que moi ; qu'il paraissait bien que je n'avais point d'affection pour la maison, et que j'aurais mieux fait d'y procurer du revenu que de le vouloir porter ailleurs. Quelques-unes ajoutaient qu'il me fallait mettre en prison, et le nombre de celles qui m'excusaient, en quelque sorte, était très-petit. Je demeurais d'accord qu'elles avaient raison en plusieurs choses, et leur rendais quelquefois compte de ma conduite ; mais je n'osais pas leur dire le principal, qui était que je n'avais fait qu'obéir au commandement de Dieu ; et ainsi je demeurais le plus souvent dans le silence.

D'autres fois Dieu me faisait la grâce de ne sentir pas plus de peine d'abandonner cette affaire que si je ne l'eusse point eue à cœur, et n'eusse pas tant travaillé pour la faire réussir ; mais on ne pouvait le croire, ni même mon confesseur et les personnes d'oraison avec qui je communiquais, tant ils étaient persuadés du contraire ; et comme ma conscience ne me reprochait point d'avoir rien oublié de ce qui pouvait dépendre de moi pour obéir à ce que Dieu m'avait commandé, et que je ne pensais pas être obligée à autre chose, je demeurais tranquille et contente dans la maison où j'étais, quoique croyant toujours fermement que ce dessein s'exécuterait, encore que je ne visse ni quand, ni par quel moyen cela pourrait être.

Mais je fus vivement touchée de ce que mon confesseur m'écrivit d'une manière qui donnait sujet de penser qu'il était persuadé que j'avais agi contre son ordre ; et je pense que Notre-Seigneur le permit pour ajouter à tant d'autres peines que je souffrais celle de me voir affligée par celui de qui j'attendais le plus de consolation. Cette lettre portait que je pouvais maintenant connaître, par ce qui était arrivé, que tous ces beaux desseins que je faisais n'étaient qu'une réverie, et que je de-

vais changer de conduite sans en plus parler, puisque je voyais le scandale que cela avait causé, et d'autres choses semblables toutes fort fâcheuses.

Cela me fut plus sensible que n'avait été tout le reste ensemble. Je m'examinais pour voir si j'avais été si malheureuse que de donner, par ma faute, sujet à quelqu'un d'offenser Dieu, et je me représentai que si ce que je prenais pour des visions n'était que des illusions du démon, mon oraison ne pouvait donc passer que pour une chimère, et que j'étais misérablement trompée et perdue. Ainsi je me trouvais dans une affliction incroyable, et toute troublée. Mais comme Notre-Seigneur n'a jamais manqué de me consoler et de m'encourager dans mes peines, dont je pourrais rapporter diverses preuves, si cela était utile, il me dit *de ne point me tourmenter de la sorte, puisque, bien loin de l'avoir offensé en cette occasion, je lui avais rendu un grand service, et que j'obéis à ce que mon confesseur m'ordonnait, en cessant de parler de cette affaire, jusqu'à ce que le temps fût venu de recommencer à la poursuivre.* Ces paroles mirent mon esprit dans un tel calme, et me donnèrent tant de joie, que je ne comptai pour rien toute la persécution que l'on me faisait.

Notre-Seigneur me fit connaître, en cette occasion, l'extrême avantage qu'il y a de souffrir pour son service, car mon amour pour lui s'augmenta de telle sorte et j'éprouvai en tant d'autres choses le profit que j'en tirais, que j'en étais épouvantée; et c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher de désirer de souffrir toujours. Lorsque je me trouvais dans cette joie, on s'imaginait qu'au contraire j'étais dans une grande confusion, et fort honteuse d'avoir si mal réussi dans mon dessein; ce qui aurait été véritable, si Dieu ne m'eût assistée et favorisée par des grâces si extraordinaires. Ce fut en même temps que commencèrent ces grands transports de l'amour de Dieu, et ces grands ravissements dont j'ai parlé; mais je n'en dis rien à personne.

Ce saint religieux dominicain ne croyait pas cependant moins fermement que moi que l'affaire réussirait; et, parce que je n'en voulais point entendre parler, de peur de désobéir à mon confesseur, il se contentait d'agir avec cette dame, mon amie, que Dieu m'avait associée dans ce dessein, d'en écrire à Rome, et de travailler aux moyens d'en venir à l'exécution. Le diable commença aussitôt à faire savoir que j'avais eu, sur cela, quelque révélation, et l'on vint me dire avec grand effroi que les temps étaient fâcheux, et que je devais craindre que l'on me mît à l'inquisition. Je ne pus m'empêcher de rire de cet avis, à cause que je ne saurais jamais avoir sujet de rien appréhender en ce qui regarde la foi, puisque, si j'avais mille vies, je serais toujours prête à les exposer pour la moindre des vérités de l'Écriture sainte et des cérémonies de l'Église. Ainsi je leur répondis qu'ils ne s'en missent point en peine; que je serais bien malheureuse si j'avais sujet de craindre l'inquisition, et que si je sentais quelque chose en moi qui

dût me la faire appréhender, je me présenterais moi-même devant son tribunal, avec la persuasion que, si l'on m'accusait faussement, Dieu me justifierait et m'en ferait tirer de l'avantage.

J'ouvris ensuite entièrement mon cœur à ce bon père dominicain, qui avait tant d'affection pour moi, et qui était si savant, que je pouvais sans crainte compter sur ce qu'il me dirait. Je lui rendis compte, le plus clairement qu'il me fut possible, de ma manière d'oraison, de toutes les visions que j'avais eues, et des grâces si extraordinaires que Dieu me faisait, et je le priai de me dire, après avoir bien examiné toutes ces choses, s'il trouvait qu'il y eût rien de contraire à l'Écriture sainte. Il m'assura que non, et j'ai sujet de croire que cette connaissance que je lui donnai de ce qui se passait en moi lui fut utile; car, bien qu'il fût déjà fort vertueux, il s'appliqua depuis beaucoup plus à l'oraison, et se retira, pour ce sujet, dans un monastère de son ordre, bâti dans un lieu fort solitaire. Il y passa plus de deux ans, et n'en sortit que lorsque l'obéissance l'y obligea, par le besoin que son ordre avait ailleurs d'un homme d'un si grand mérite. Il sentit beaucoup de chagrin de ce qu'on l'arrachait de sa solitude, et j'en fus aussi fort touchée, à cause qu'il m'était fort nécessaire; mais je n'aurais eu garde de m'y opposer, quand je l'aurais pu, parce que Dieu me fit connaître l'avantage qu'il en tirerait, en me disant : *Que je me consolasse, puisqu'il marchait sous la conduite d'un bon guide.* En effet il se perfectionna encore de telle sorte dans cet éloignement, qu'il me dit, à son retour, qu'il ne voudrait, pour rien au monde, l'avoir évité; et je n'en tirai pas moins d'avantage de mon côté, parce qu'au lieu que ce saint religieux ne me rassurait et ne me consolait auparavant que par ses lettres, il me rassurait et me consolait alors par la connaissance que Dieu lui donnait des choses surnaturelles; et il le ramena justement dans le temps où nous avions besoin de lui pour la fondation de ce monastère que sa divine majesté voulait que nous établissions.

Je demeurai, durant cinq ou six mois, dans le silence, sans parler ni entendre parler à personne de cette affaire, et sans que Dieu m'en fit rien connaître. Je n'en comprenais point la cause; mais je ne laissais pas d'être toujours très-persuadée que ce dessein s'accomplirait. Au bout de ce temps, le recteur de la compagnie de Jésus s'en étant allé, Notre-Seigneur permit que celui qui le remplaça fût un homme d'un bon esprit, fort spirituel, savant et courageux; ce qui vint fort à propos, parce que mon confesseur n'étant pas supérieur, et n'y ayant point de compagnie où les supérieurs soient si absolus que dans celle-là, quoiqu'il connût mes dispositions, et qu'il eût un grand désir de mon avancement, il n'osait, en plusieurs rencontres, suivre ses lumières pour le procurer, et ce ne m'était pas une petite peine de le voir gêné de la sorte; mais je ne laissais pas de lui obéir ponctuellement.

Étant un jour fort touchée de ce qu'il me semblait que ce bon père,

mon confesseur, n'ajoutait pas foi à mes paroles, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, et que cette peine finirait bientôt*. Je crus que la fin de ma vie s'approchait, et je me trouvais si consolée, que je ne pouvais y penser sans en ressentir de la joie; mais la suite me fit voir que c'était de l'arrivée du père recteur que Notre-Seigneur entendait parler; car il ne fut pas plus tôt venu que cette peine cessa, sans que je l'aie jamais eue depuis, parce que cet excellent religieux se trouva éloigné de vouloir tenir le père ministre, mon confesseur, dans une telle contrainte, qu'il lui dit que, n'y ayant rien à craindre, il devait me consoler, et, au lieu de me conduire d'une manière si dure, laisser agir l'esprit de Dieu, dans ces transports si violents, qu'il semblait quelquefois que mon âme pouvait à peine respirer.

Ce père recteur vint me voir : mon confesseur m'ordonna de lui ouvrir entièrement mon cœur, et j'avais une incroyable répugnance à parler de ces choses surnaturelles; mais en entrant dans le confessionnal, je sentis dans moi je ne sais quoi, que je ne me souviens point d'avoir jamais senti auparavant, ni depuis, pour nulle autre personne. Je ne saurais représenter, ni faire comprendre par aucune comparaison, de quelle sorte cela se passait; tout ce que je puis dire, c'est que ce fut une joie spirituelle, et une certaine connaissance que j'eus que cette personne m'entendrait, et que mon esprit avait du rapport avec le sien, sans néanmoins en savoir la raison, sans que je lui eusse jamais parlé, sans que l'on m'eût parlé fort avantageusement de lui, ni que je le connusse en aucune sorte. Il a bien paru depuis que je ne me trompais pas, sa communication m'ayant été très-utile, parce que sa conduite est si propre aux âmes déjà avancées dans le service de Dieu, qu'au lieu de les faire seulement marcher pas à pas, il les fait courir; sa divine majesté lui ayant accordé, entre autres dons, un talent très-particulier pour les porter à un véritable détachement et à la mortification. Je n'eus pas plus tôt commencé de traiter avec lui, que je compris sa manière d'agir, et que je connus que c'était une âme pure, sainte, et qui avait reçu le don du discernement des esprits. Il me consola beaucoup, et, peu de temps après que j'eus communiqué avec lui, Dieu recommença à me presser de reprendre la poursuite de la fondation du monastère, et d'en dire les raisons à ce bon père et à mon confesseur, avec tant de force, qu'encore qu'il y en eût quelques-unes qui pussent me donner sujet de craindre, ils ne me détournassent point de ce dessein. Cela n'était pas si nécessaire pour le père recteur, parce que, considérant attentivement tout ce qui s'était passé, il ne pouvait douter que ce dessein ne vînt de Dieu.

Enfin, après avoir bien délibéré, ils n'osèrent, ni l'un ni l'autre, m'empêcher de poursuivre mon entreprise; et mon confesseur me permit de m'y employer de tout mon pouvoir; mais ce pouvoir était si petit, et j'étais si peu secondée, qu'il aurait fallu être bien aveugle pour ne pas voir les peines que j'y rencontrerais. Nous résolûmes de tenir la

chose extrêmement secrète, et je fis ensorte qu'une de mes sœurs, qui ne demeurait pas dans la ville, achetât et fit accommoder la maison, avec l'argent qu'il plut à Dieu de nous faire trouver par des moyens qui seraient trop longs à rapporter. Mais quelle peine ne me donnait point le désir que j'avais, d'un côté, de ne rien faire de contraire à l'obéissance, et de l'autre, la certitude où j'étais de ne pouvoir en parler à mes supérieurs sans mettre l'affaire en plus mauvais état qu'elle n'avait encore été, et même sans la ruiner entièrement!

Ainsi j'eus des peines incroyables à trouver cet argent, à traiter du prix de la maison, et à la faire accommoder, parce que personne ne me soulageait dans la plupart de ces embarras, quoique ma compagne fit tout ce qu'elle pouvait; mais ce qu'elle pouvait était peu de chose. Elle prêtait seulement son nom et son entremise; tout le poids de l'affaire tombait sur moi, et je ne comprends pas comment il me fut possible d'en sortir. Je me trouvais quelquefois si accablée, que je disais à Dieu: « Seigneur, pourquoi me commandez-vous des choses qui paraissent impossibles? Que si, n'étant qu'une femme, au moins j'étais libre! mais je suis liée en tant de manières, sans argent, et sans savoir où en prendre ni pour les bulles, ni pour tout le reste! « Que puis-je donc faire, mon Sauveur? »

Un jour étant dans une telle nécessité que je n'avais pas le moyen de rien donner aux ouvriers, et que je ne savais plus que faire, saint Joseph, mon véritable patron et protecteur, m'apparut, et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Ainsi je conclus le marché, encore que je n'eusse pas un sou pour y satisfaire, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

La maison me paraissait trop petite; en effet elle l'était tellement que je ne voyais pas que l'on pût y trouver la place d'une église. J'aurais bien voulu en acheter une autre petite qui la joignait; mais l'argent me manquait. Lorsque après avoir communiqué, j'étais dans cette peine, Dieu me dit: *Ne vous ai-je pas déjà dit d'entrer comme vous pourrez?* et il ajouta d'une manière d'exclamation: *O délicatesse des créatures! Combien de fois ai-je couché à découvert, faute de savoir où me retirer!* Je demeurai épouvantée, je connus ma faute, je m'en allai à la maison, j'y marquai la place d'une église, quoique très-petite, et sans plus penser à acheter une autre maison, je fis travailler grossièrement à celle-là, me contentant que l'on y pût vivre, et qu'elle ne fut pas malsaine; ce qui est une chose à quoi l'on doit toujours prendre garde.

Le jour de sainte Claire, lorsque j'allais communier, elle m'apparut tout éclatante de beauté, me dit de prendre courage pour achever ce que j'avais commencé, et qu'elle m'assisterait. Je conçus une grande dévotion pour elle; et ses promesses ont été suivies des effets; car un monastère de son ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à

vivre ; et, ce qui est encore beaucoup plus important, elle a peu à peu tant contribué à l'accomplissement de mon désir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté que l'on observe dans les siennes. Nous ne vivons que d'aumônes ; et j'ai eu beaucoup de peine à faire confirmer cela de telle sorte, par l'autorité du pape, que l'on ne puisse jamais y apporter de changement et nous donner du revenu. Nous devons même peut-être aux prières de cette grande sainte la grâce que Dieu nous fait de pourvoir suffisamment à nos besoins, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni à jamais !

Étant, en ce même temps, en prière, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, dans un monastère de saint Dominique, où j'avais fait autrefois une confession générale, je me représentai tous mes péchés, et j'entrai aussitôt dans un si grand ravissement, que je me trouvais presque hors de moi-même : je m'assis, et ne pus, ce me semble, entendre la messe, ni voir lever la sainte hostie, ce qui me donna depuis du scrupule. Lorsque j'étais en cet état, il me sembla que l'on me revêtait d'une robe très-blanche et très-éclatante, sans que je susse d'abord qui me la mettait ; mais je vis après la sainte Vierge à mon côté droit, et saint Joseph à mon côté gauche, et l'on me fit entendre que j'étais purifiée de mes péchés.

Après m'être vue, avec tant de joie et de gloire, revêtue de cette robe, il me sembla que la très-sainte Vierge me prit par la main, me dit qu'elle était très-satisfaite de la dévotion que j'avais pour saint Joseph, que je ne doutasse point de l'établissement de mon monastère, que Dieu y serait très-bien servi et sans interruption, mais que l'obéissance me ferait souffrir quelque peine ; que je ne craignisse rien néanmoins, puisqu'elle et saint Joseph nous protégeraient, et que son fils avait promis de ne point nous abandonner ; que pour marque de la vérité de ces promesses, elle m'en donnait ce gage : et il me sembla qu'en achevant ses paroles, elle me mit au cou une chaîne d'or, à laquelle une croix de très-grande valeur était attachée. Cet or et ces pierreries surpassaient infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas et que l'on saurait s'imaginer ; et la blancheur de la robe était si merveilleuse, que celle qui paraît dans le monde l'être le plus, lui étant comparée, ne passerait que pour de la suie. Je ne pus distinguer particulièrement les traits du visage de la sainte Vierge, et je vis seulement, en général, qu'il était d'une incroyable beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph, et je connus seulement qu'il y était, comme j'ai dit ailleurs que l'on connaît les choses dans les visions qui ne nous les représentent pas visibles. Il me parut, dans cette très-sainte Mère de Dieu, une fort grande jeunesse ; et n'ayant jamais ressenti autant de joie que pendant le peu de temps que je demeurais avec elle, j'aurais voulu ne m'en séparer jamais. Il me sembla que je la vis, et saint Joseph avec elle,

remonter au ciel , accompagnés d'une grande multitude d'anges ; et je me trouvai , par leur absence , dans une extrême solitude , mais si consolée , si attendrie , si détachée de tout , et si recueillie en oraison , que je demeurai , durant quelques moments , comme hors de moi , sans pouvoir parler ni me mouvoir. Je brûlais du désir de m'anéantir pour me consacrer entièrement à Dieu , et cette vision produisit de tels effets dans mon âme , que je ne pus douter qu'elle ne vint de lui , quelques efforts que je fisse pour ne pas m'en tenir assurée.

Je reçus beaucoup de consolation de ce que cette reine des anges me dit touchant l'obéissance , parce que ce m'était une grande peine de ne pouvoir la rendre à mon ordre , dans cette nouvelle fondation , à cause que Dieu me l'avait défendu , m'en avait fait entendre les raisons , et m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie , avec assurance que nous en recevions une réponse favorable ; ce qui réussit en la manière qu'il lui avait plu de me le dire.

Il était besoin aussi , comme on le verra par la suite , de la permission de l'évêque , et je ne le connaissais pas , ni ne savais dans quelle disposition il était ; mais Dieu lui inspira tant de bonté et d'affection pour cette maison , qu'elle en a senti les effets dans le besoin qu'elle a eu de son assistance et de sa protection , pour la mettre en l'état où elle est malgré tant de traverses qu'elle a éprouvées. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si heureusement conduit toutes choses ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIV.

Une dame de grande qualité étant demeurée veuve , obtint du père provincial que la Sainte irait la trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Reflexions de la Sainte pour faire voir combien les grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un religieux à une éminente vertu , et la rassure dans le doute si elle était en grâce. Excellents avis pour les directeurs. Dieu , par le moyen de la Sainte , prépare une de ses sœurs à bien mourir.

J'avais un extrême soin de tenir l'affaire secrète ; mais il fut impossible d'empêcher que quelques personnes n'en eussent connaissance ; les unes croyaient , les autres non ; et j'appréhendais extrêmement que notre provincial ne la sût , parce que s'il m'eût défendu d'y penser davantage , j'aurais tout abandonné. Voici de quelle sorte Notre-Seigneur y pourvut : A vingt lieues du lieu où j'étais , une dame de grande qualité perdit son mari , et son extrême affliction la réduisit en tel état que l'on craignait pour sa vie. On lui parla de cette misérable pécheresse , et Dieu permit qu'on lui dit du bien de moi , pour en tirer le bien que l'on verra dans la suite. Sachant que la clôture du monastère où j'étais n'était pas si étroite que l'on n'en sortit quelquefois , elle eut un tel désir de me voir et de me faire venir pour cela chez elle , dans l'espérance d'en recevoir quelque consolation , qu'elle en écrivit à notre provincial , qui était extrêmement de ses amis , et qui était alors fort éloigné d'elle. Il m'envoya aussitôt une obéissance pour l'aller trouver avec une religieuse de mes compagnes. Je reçus cet ordre la veille de

Noël, et connaissant ma misère, j'eus tant de peine de voir que l'on eût si bonne opinion de moi, que cela passa jusqu'à m'inquiéter. Je me recommandai beaucoup à Dieu, et tombai dans un grand ravissement qui continua presque durant toutes les matines. Dieu me dit alors *de partir sans écouter les raisons que l'on me représenterait pour m'en détourner; qu'encore que j'eusse à souffrir dans ce voyage, ces souffrances tourneraient à sa gloire, et qu'il était besoin pour l'affaire du monastère, que je fusse absente jusqu'à la réception du bref, parce que le démon se préparait à faire jouer de grands ressorts lorsque le provincial serait venu, mais que je ne craignisse rien, qu'il m'assistait.* Je demeurai fort encouragée et fort consolée, et rendis compte de tout au père recteur. Il me dit que je ne devais pas manquer d'aller; et d'autres me disaient au contraire que je m'en gardasse bien; que c'était une invention du démon pour me nuire, et que ce que j'avais à faire était d'écrire au père provincial.

Dans cette contrariété d'avis, je suivis celui du père recteur, qui était conforme à ce que Dieu m'avait fait entendre dans l'oraison, et je partis sans crainte, mais avec une très-grande confusion de ce que l'on était si trompé dans la bonne opinion que l'on avait de moi, et je priais extrêmement Dieu de m'assister. Comme il y avait au lieu où j'allais une maison de religieux de la compagnie de Jésus, cela me consolait fort, parce qu'il me semblait qu'en continuant de me soumettre à leur conduite, je pourrais être en quelque assurance.

Dieu me fit la grâce que cette dame reçut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris à cause que son affliction l'avait réduite en un état déplorable : Dieu accorda sans doute ce changement aux prières que faisaient pour moi plusieurs personnes de piété que je connaissais.

Cette dame vivait dans une telle crainte de Dieu, et avait tant d'excellentes qualités, que sa vertu suppléait à mes défauts. Elle conçut une très-grande affection pour moi, et sa bonté m'en donnait beaucoup pour elle; mais la manière trop avantageuse dont elle me traitait, m'était une croix si pesante et m'obligeait à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenais toujours sur mes gardes. Dieu, de son côté, prenait soin de moi; il me fit de très-grandes grâces, et me mit dans une liberté d'esprit qui me donnait un tel mépris de toutes choses, que plus elles paraissaient élevées, moins elles me semblaient dignes d'estime. Ainsi, quoique ces dames avec qui je conversais fussent de si grande condition, que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je vivais avec elles comme si elles eussent été mes égales, et je ne dissimulais point à celle chez qui j'étais combien je m'estimais heureuse d'être dans ce sentiment. Mais lorsque je considérais que, bien qu'elle fût fort vertueuse, elle ne laissait pas d'être sujette, aussi bien que moi, à ses passions et à ses faiblesses, je tenais encore moins compte de cette grandeur qui engage à des peines et des soins d'autant

plus grands que , plus elle est élevée , plus elle tient esclave afin de ne rien faire que de conforme à sa condition , et tient ainsi ces personnes dans une contrainte qui va jusqu'à ne pas leur permettre de manger aux heures qu'elles voudraient , parce qu'il faut que leurs inclinations cèdent à ce que demande leur qualité.

J'avoue que cela me donna une grande aversion de ces hautes fortunes dont le monde est idolâtre ; et quel désordre n'y a-t-il pas dans ces maisons ? Cette dame était l'une des principales de tout le royaume, et si humble et si sincère , que très-peu sans doute lui ressemblent. Je ne pouvais néanmoins , et ne puis encore voir sans compassion en combien de rencontres elle agissait contre son humeur pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers et ses domestiques , quoiqu'ils ne soient pas méchants , quelle confiance y peut-on prendre ? elle ne saurait parler à l'un plus qu'aux autres , et lui témoigner de l'affection sans attirer contre lui l'envie et la haine de tous les autres ; et cette contrainte est l'une des choses qui fait voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de seigneur et de maître à ces personnes qui sont esclaves de tant de manières.

Dieu permit que durant le temps que je fus dans cette maison ces domestiques dont je parle s'affectionnèrent plus qu'auparavant à la servir : mais cela n'empêcha pas que j'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette dame me témoignait. Ils s'imaginaient peut-être que je prétendais en tirer de l'avantage ; et Dieu voulait que j'eusse ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par le bon traitement que l'on me faisait , afin que mon âme , au lieu d'en recevoir du préjudice , en profitât comme elle fit par sa grâce.

Il arriva alors en ce lieu-là un religieux de grande considération que j'avais connu plusieurs années auparavant ; et comme j'entendais la messe dans un monastère de son ordre , qui était proche de la maison de cette dame , l'ardeur avec laquelle je souhaitais qu'il fût un grand serviteur de Dieu , me fit naître le désir de savoir l'état de son âme. Ainsi , étant déjà recueillie dans l'oraison , je me levai pour aller le trouver ; mais considérant ensuite de quoi je me mêlais , je me remis , et cela m'arriva trois fois. Enfin mon bon ange fut le plus fort , je fis appeler ce bon père , et il vint me parler dans le confessionnal. Comme il y avait plusieurs années que nous ne nous étions vus , nous nous demandâmes l'un à l'autre des nouvelles de nos dispositions intérieures , et je lui dis que j'avais souffert de grandes peines. Il me pria avec instance de les lui déclarer ; je lui répondis qu'elles étaient telles , et d'une telle nature , que je ne pouvais lui dire. Il me répartit que puisque ce père dominicain dont j'ai parlé les savait , il était tant son ami , qu'il était sûr qu'il ne les lui cacherait pas , et qu'ainsi il ne m'en parlerait pas davantage.

Il ne fut pas néanmoins en son pouvoir de s'empêcher de m'en

presser encore, ni au mien de lui refuser. Ainsi, au lieu que je ne pouvais auparavant parler de semblables choses sans me faire une grande violence et en avoir beaucoup de confusion, non seulement cela ne me fit alors aucune peine, mais me consola. Je lui ouvris donc entièrement mon cœur sous le sceau de la confession, et quoique je l'eusse toujours regardé comme un homme de fort grand esprit, il me parut encore plus habile que je ne l'avais cru, et je ne pouvais me lasser de considérer les services qu'il serait capable de rendre à l'Église, si, se donnant entièrement à Dieu, il ne pensait qu'à bien employer les grands talents qu'il avait reçus de lui. Car il y a déjà quelques années qu'aussitôt que je conçois de l'estime pour une personne, je souhaite avec tant d'ardeur de la voir se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu, que je suis quelquefois hors de moi-même, parce qu'encore que je désire de tout mon cœur que chacun le serve, ma passion pour ces personnes qui me reviennent, est si grande, que je ne saurais m'empêcher de presser, et si cela peut se dire, d'importuner Dieu en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce religieux. Il me pria de le fort recommander à Notre-Seigneur, et cela n'était pas nécessaire puisque je n'avais autre chose dans l'esprit. Je m'en allai dans un lieu retiré où j'avais accoutumé de faire oraison. Là, étant fort recueillie, je commençai à prier Dieu dans des termes qui auraient pu me faire passer pour une stupide, et il m'arrive souvent, quand je suis en cet état, de ne savoir ce que je dis, parce que c'est alors l'amour qui parle, et que l'âme se possède si peu, qu'elle est incapable de considérer la différence qu'il y a entre Dieu et elle, à cause que l'affection qu'elle sait qu'il lui porte fait qu'elle s'oublie elle-même, qu'elle s'imagine d'être transformée en lui, et qu'elle lui dit sans discernement tout ce qui lui vient dans la pensée. Ainsi il me souvient qu'après avoir demandé à Dieu avec beaucoup de larmes de vouloir rendre ce religieux entièrement attaché à son service, parce que quelque bon que je le crusse, je le souhaitais encore meilleur, je lui dis tout naïvement : « Vous ne sauriez, Seigneur, me refuser cette grâce, puisqu'il est digne d'être « du nombre de vos amis. »

O infinie bonté de mon Dieu, de souffrir qu'une aussi misérable créature que je suis lui parle avec tant de hardiesse ! Il paraît bien qu'il ne prend pas garde aux paroles, mais qu'il considère seulement les désirs et l'intention d'ou elles procèdent.

Il me souvient aussi que durant mes prières de la même nuit, je me trouvai tout d'un coup saisie d'une grande tristesse, par le doute de savoir si j'étais en grâce ; non que j'eusse la curiosité de l'apprendre, mais parce que je désirais de mourir pour sortir d'une vie dans laquelle j'ignorais si j'étais morte ou vivante, la mort me paraissant plus douce que d'avoir sujet de craindre d'être tombée par mes péchés dans la disgrâce de Dieu. Lorsque j'étais si pressée de cette peine, que fondant tout en larmes, je lui demandais de vouloir me préserver d'un tel

malheur, j'entendis une voix qui me dit *que je devais me consoler et m'assurer d'être en grâce, puisqu'un si grand amour de Dieu, des faveurs aussi extraordinaires que celles qu'il me faisait et des sentiments tels que je les avais, ne s'accordaient pas avec le péché mortel.* Ces paroles me firent espérer avec beaucoup de confiance que Dieu m'accorderait ma demande, et la même voix m'ordonna ensuite de dire certaines choses à cette personne. Cela me mit en grande peine, ainsi que j'en ai toujours à me charger de semblables commissions, principalement ne sachant de quelle sorte ce religieux recevrait ce discours, et s'il ne se moquerait pas de moi. Enfin, ne pouvant résister à ce commandement, il me semble que je promis à Dieu que je l'exécuterais; mais j'en avais tant de confusion, qu'au lieu de m'acquitter de vive voix de ce que j'avais à dire, je l'écrivis et donnai le papier à ce religieux. Les effets firent connaître que cet ordre venait de Dieu; car ce bon père résolut, quoique non pas à l'instant, de s'employer sérieusement à l'oraison; et comme Dieu voulait l'attirer tout-à-fait à lui, il se servait de moi pour lui dire certaines vérités, qui, sans que je susse à quelle fin elles tendaient, étaient si proportionnées à ses besoins, et à ce qui était caché dans les plus secrets replis de son âme, qu'il en était épouvanté. Dieu le disposait sans doute à croire que ces avis venaient de lui; et quelque misérable que je sois, je le priais avec instance de l'attirer entièrement, en lui donnant de l'horreur pour tous les biens et les contentements de cette vie. Que sa souveraine majesté soit éternellement louée de lui avoir si promptement accordé cette grâce, que je n'en parle jamais qu'avec tant d'étonnement, qu'à moins que de l'avoir vu, il me serait impossible de croire qu'il eût fait en si peu de temps un si grand progrès; car il est tellement occupé de Dieu, qu'il paraît mort à toutes les choses de la terre. Je prie cette suprême bonté qui l'a déjà tant favorisé, de vouloir continuer à le tenir de sa main toute-puissante, puisque, s'ils s'avance ainsi de plus en plus, comme la grande connaissance qu'il a de lui-même donne sujet de l'espérer, il se signalera entre ses serviteurs, et se rendra très-capable de servir les âmes par l'expérience qu'il a si promptement acquise des choses spirituelles; ce qui est un don de Dieu qu'il accorde à qui il lui plaît et quand il lui plaît, sans avoir égard au temps ni aux services, quoiqu'ils puissent beaucoup y contribuer, arrivant assez souvent qu'il avance plus une âme en un an dans la contemplation que d'autres en vingt années. Lui seul en sait la raison; et c'est une erreur de croire que le temps nous puisse faire comprendre ce qu'il est impossible de ne connaître que par l'expérience. Ainsi il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent, lorsqu'ils s'imaginent que l'on puisse, sans être rempli de l'esprit de Dieu, juger des choses qui ne se font que par son esprit. Je ne dis pas néanmoins que ceux qui ne sont passés heureux que d'avoir cet esprit ne puissent conduire ceux qui l'ont, pourvu qu'ils soient savants, et que, réglant par le jugement et par la raison les choses tant extérieures qu'intérieures qui sont dans

le cours ordinaire de la nature, ils se conforment à l'Écriture sainte dans ce qui regarde les surnaturelles. Mais quant au reste, ils ne doivent nullement prétendre de juger ce qu'ils n'entendent pas, ni de gêner les âmes qui sont conduites par ce suprême directeur, dont la science, aussi bien que la puissance, est infinie.

Ils doivent, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, agir par la foi, et prendre sujet de s'humilier de ce qu'il peut arriver qu'il donnera en cela plus de lumière à quelque vieille bonne femme, que non pas à eux avec toute leur science. C'est le moyen de profiter beaucoup plus aux âmes qu'ils conduisent et à eux-mêmes, que s'ils faisaient les contemplatifs, ne l'étant pas. Je le répète encore, si ces directeurs n'ont ni assez d'expérience ni assez d'humilité pour reconnaître qu'ils n'entendent rien à ces choses spirituelles, qui ne laissent pas pour cela d'être possibles, ils n'avanceront jamais, et feront encore moins avancer ceux qu'ils conduisent. Mais pourvu qu'ils soient humbles, ils ne doivent point craindre que Dieu permette qu'ils se trompent et trompent les autres.

Outre la grâce que ce bon religieux dont je parle a reçue de Dieu de connaître plusieurs choses par expérience, il y a encore joint tout ce qui se peut acquérir par l'étude, et il s'informe de ce qu'il ne sait pas de ceux qui en ont la pratique. Dieu lui a aussi donné beaucoup de foi : et ainsi il a fait de grands progrès, il a profité à quelques âmes, du nombre desquelles est la mienne. Il semble que Dieu voyant les travaux qui m'étaient préparés et ayant résolu de retirer à lui quelques-uns de ceux qui me conduisaient, il a voulu m'en donner d'autres pour m'assister, et je m'en suis bien trouvée. Il a tellement changé celui de qui je parle, qu'il n'est pas reconnaissable ; car au lieu, qu'auparavant il était très-infirmes ; il lui a donné la santé pour le rendre capable de faire pénitence, et tant de courage pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres, qu'il paraît manifestement que c'est une vocation extraordinaire. Que sa souveraine majesté en soit louée à jamais. Il semble que ce bonheur lui est venu des grâces qu'il a reçues dans l'oraison ; car il n'est point superficiel ; mais on en voit des effets en ce qu'il connaît quel est l'avantage de souffrir des persécutions. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il fera par lui beaucoup de bien, non seulement à quelques-uns de son ordre, mais à tout l'ordre : on commence déjà à s'en apercevoir. J'ai eu sur cela de grandes visions et Dieu m'a révélé des choses admirables de lui, du père recteur de la compagnie de Jésus et de deux autres religieux de l'ordre de saint Dominique, particulièrement d'un dont il m'a dit des choses importantes que l'on a depuis vu arriver. On a vu aussi la même chose touchant ce religieux dont je parle maintenant, et je vais vous en rapporter un exemple.

Étant un jour avec lui au parloir, je me sentis embrasée d'un tel amour de Dieu par la connaissance qu'il me donna de celui dont le

cœur de ce bon religieux brûlait pour lui, que j'étais comme hors de moi-même en considérant le pouvoir infini par lequel cette suprême majesté avait si promptement élevé une âme à une si haute perfection, et l'humilité avec laquelle cet excellent religieux écoutait certaines choses que je lui disais de l'oraison. Mais en même temps je fus très-confuse de voir que j'étais si peu humble que d'oser traiter un sujet si élevé avec de telles personnes. Je veux croire que Dieu le pardonnera à mon désir de voir celle dont je parle s'avancer de plus en plus. Sa conversation m'était si utile, qu'il me semblait qu'elle excitait dans mon cœur une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer. « O Jésus, mon Sauveur, quel bien ne sont point
 « capables de faire les âmes qui brûlent comme ce bon religieux du
 « feu de votre divin amour ! quelle estime n'en doit-on point avoir ! et
 « combien ceux qui sont touchés de ce même amour doivent - ils vous
 « prier de prolonger la vie de ces personnes si parfaites, afin d'en tirer
 « de l'assistance et s'animer, par leur exemple, à s'efforcer de marcher
 « dans la même voie ! »

Comme c'est une grande consolation à un malade de voir qu'un autre, travaillé du même mal, connaît par sa propre expérience ce qu'il endure, ainsi les âmes blessées du trait du divin amour s'entr'excitent à souffrir, et se fortifient dans le désir d'exposer et de perdre pour son service mille vies, s'il était possible. Ces âmes ressemblent à des soldats qui ne respirent que la guerre, quelques travaux et quelques périls qui s'y rencontrent, parce qu'ils ne peuvent que par ce moyen s'enrichir et faire fortune. Que nous sommes obligés à Dieu lorsqu'il lui plaît de nous faire connaître quel avantage c'est de souffrir pour lui ! mais on ne peut bien le comprendre qu'après avoir tout quitté ; car tandis que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime, et l'on ne saurait l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : ce qui est une imperfection qui ruine tout. Celui-là se doit tenir pour perdu qui suit celui qui court à sa perte : et quelle plus grande perte, quel plus grand aveuglement et quel plus grand malheur peut-il avoir, que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien !

Pour revenir à mon sujet, jamais joie ne fut plus grande que la mienne, de voir que Dieu voulait me faire connaître de combien de trésors il avait enrichi cette âme, et quelle était la grâce qu'il m'avait faite de se servir en cela de moi, quoique j'en fusse si indigne. Je me tenais plus obligée des faveurs que ce bon religieux recevait de lui, que s'il me les eût faites à moi-même, et je ne pouvais me lasser de le remercier d'avoir accompli mes souhaits et exaucé les prières que je lui faisais avec tant d'ardeur, de vouloir donner à son Église des personnes si capables de lui rendre de grands services. Cette joie passa jusqu'à un tel excès, que n'ayant pas la force de la supporter, je sortis comme hors de moi-même et me perdis pour me retrouver heureusement. Je ne fus plus en état de faire aucunes réflexions ni

d'entendre ces divines paroles que j'avais sujet de croire procéder du du Saint-Esprit : je tombai dans un si grand ravissement, qu'il me fit perdre presque entièrement la connaissance ; mais il dura peu : Jésus-Christ m'apparut tout éclatant de majesté, et me dit *qu'il voyait avec plaisir ce qui se passait en moi*, et me fit clairement connaître qu'il se trouvait toujours présent à de semblables entretiens que ceux que j'avais avec moi-même, et que c'était lui rendre un grand service que de mettre ainsi son contentement à parler de lui.

Une autre fois, étant fort éloignée de ce bon religieux, je vis les anges le porter vers le ciel avec une grande gloire ; cela me fit juger qu'il s'avavançait de plus en plus dans la vertu, et il était vrai. Ce grand progrès venait de ce qu'une personne qui lui était extrêmement obligée, et à laquelle il avait même sauvé l'honneur, ayant porté de lui un faux témoignage qui n'allait à rien moins qu'à lui faire perdre sa réputation, il souffrit cette calomnie non seulement avec patience, mais avec joie ; supporta de la même sorte d'autres persécutions, et fit plusieurs choses utiles au service de Dieu. Je pourrais les rapporter si je ne croyais que ce peu suffit. Or, comme votre révérence ne les ignore pas, je vous laisse à juger, mon Père, s'il est à propos pour la gloire de Dieu que je les écrive.

Tout ce que j'ai dit et que je dirai dans la suite m'avoir été prédit touchant cette maison, et d'autres sujets, a été accompli. Notre-Seigneur me les disait, les uns trois ans auparavant, et d'autres plus tôt ou plus tard. Je les rapportais tous à mon confesseur et à cette veuve, mon amie, à qui on m'avait permis d'en parler. J'ai su depuis qu'elle les disait à d'autres personnes qui sont encore vivantes, et qui en peuvent rendre témoignage. Dieu me gardera, s'il lui plaît, de ne jamais rien avancer que de véritable, jusque dans les moindres choses, et à plus forte raison dans celles qui sont si importantes.

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'était point confessé ; et il me fut dit dans l'oraison que ma sœur devant mourir d'une mort semblable, je devais aller la trouver pour la disposer à ce terrible passage. Je le dis à mon confesseur, et il ne voulut pas me le permettre : mais le même commandement m'ayant été fait une seconde fois, il ne s'y opposa plus. J'allai donc la trouver, et, sans lui rien dire du sujet de mon voyage, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent, et à veiller avec grand soin sur elle-même. Elle était fort vertueuse ; et après avoir, durant quatre à cinq mois, vécu de la sorte, elle mourut sans que personne s'en aperçût et sans avoir pu se confesser, mais il n'y avait que huit jours qu'elle l'avait fait, ce qui me donna une grande consolation ; et elle demeura peu dans le purgatoire, car il n'y avait pas, ce me semble, plus de huit jours qu'elle était morte, lorsque, venant de communier, Notre-Seigneur m'apparut, et voulut que je visse son âme qu'il tirait à lui dans le ciel pour la rendre participante de sa gloire. Ce

qu'il m'avait dit tant d'années auparavant sur son sujet ne partant jamais de mon esprit ni de celui de ma compagne, à qui je l'avais dit, elle n'eut pas plus tôt appris la nouvelle de la mort de ma sœur, qu'elle me vint trouver tout épouvantée d'en voir la prédiction si ponctuellement accomplie. Que Dieu soit loué à jamais de daigner prendre tant de soin d'empêcher la perte des âmes !

CHAPITRE XXXV.

Une religieuse d'une très-grande piété, qui avait un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastère, vint la trouver. Elles confèrent ensemble, et la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenu. Le saint père Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette résolution. La Sainte retourne fort à propos dans le monastère de l'Incarnation, et elle parle par occasion de la vertu des religieuses qu'elle reçut depuis dans celui qu'elle fonda.

Lorsque j'étais encore dans la maison de cette dame où je demeurai plus de six mois, Dieu permit qu'une religieuse de notre ordre, qui était du nombre de celles à qui leur vertu fait donner le nom de béates, entendit parler de moi. Nous étions éloignées l'une de l'autre de plus de soixante-et-dix lieues, et Dieu lui ayant inspiré dans le même temps qu'à moi d'établir aussi un monastère de notre ordre, et la très-sainte Vierge, qui lui était apparue, le lui ayant ordonné, elle vendit tout ce qu'elle avait, et elle s'en alla pieds nus à Rome pour en obtenir les expéditions, et voulut bien à son retour se détourner de quelques lieues pour venir me voir. C'était une personne de grande pénitence, de grande oraison, et à qui Notre-Seigneur faisait des grâces qui lui donnaient de si grands avantages sur moi, que j'avais honte de paraître devant elle. Elle me montra les expéditions qu'elle avait obtenues, et durant quinze jours que nous fûmes ensemble, nous traitâmes de la manière dont nous devons nous conduire pour la fondation de nos monastères. Je ne savais point encore qu'avant le relâchement de notre règle, elle ne nous permettait pas d'avoir rien en propre ; et mon intention était d'établir une maison avec du revenu, afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considérant pas celui que ce revenu apporte. Ce n'est pas que je n'eusse lu et relu nos constitutions ; mais je n'y avais point remarqué ce que Dieu avait fait connaître sur cela à cette bienheureuse femme, quoiqu'elle ne sût pas lire. Elle ne m'en eut pas plus tôt parlé que j'entrai dans son sentiment, et ma seule crainte était que l'on ne me permit pas de fonder cette maison sans revenu, que l'on traitât cela de folie, et qu'ainsi on empêchât l'exécution d'un dessein qui pouvait être utile à tant d'âmes. Car, pour mon particulier, ce m'aurait été une grande joie de pratiquer le conseil de Jésus-Christ, qui m'avait donné un grand amour pour la pauvreté.

Je mettais donc si peu en doute que ce ne fût meilleur de n'avoir point de revenu, que j'aurais même désiré qu'il m'eût été permis de demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et de n'avoir ni maison ni chose quelconque ; mais j'appréhendais que, Dieu ne mettant pas mes

compagnes dans une semblable disposition, elles eussent de la peine à l'approuver, et que ce ne leur fût un sujet de distraction, parce que j'en avais remarqué beaucoup dans quelques monastères pauvres; mais je ne considérais pas que ce n'est pas la pauvreté qui cause la distraction, puisque cette distraction ne rend pas les maisons plus riches, et que Dieu ne manque jamais de pourvoir aux besoins de ceux qui le servent. Ainsi il paraît que ma foi était chancelante, et qu'au contraire celle de cette servante de Dieu était très-ferme.

Je fis de grandes consultations sur ce sujet, sans que ni mon confesseur, ni les personnes savantes et habiles avec qui j'en communiquais, entrassent dans mon sentiment. Ils m'alléguaient tant de raisons contraires, que je ne savais que leur dire, et ne pouvais toutefois me résoudre d'avoir du revenu, parce que je n'ignorais pas ce que porte notre règle, et qu'il y a plus de perfection à n'en avoir point. Je me trouvais néanmoins quelquefois persuadée de leurs raisons; mais, retournant à l'oraison et considérant Jésus-Christ attaché nu à la croix, je ne pouvais souffrir d'être riche, et je lui demandais avec larmes de faire réussir les choses de telle sorte, que je fusse pauvre avec lui; car je trouvais tant d'inconvénients d'avoir du bien et tant de sujets de distraction et d'inquiétude, que je disputais continuellement sur cela avec des personnes habiles.

J'en écrivis à ce religieux dominicain qui nous assistait. Il me manda qu'il avait beaucoup étudié cette matière, et m'envoya deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de ce dessein. Je lui répondis que je ne prétendais pas chercher dans la théologie des raisons pour me dispenser de vivre selon ma vocation, et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrais le vœu de pauvreté que j'avais fait pour suivre les conseils de Jésus-Christ. Qu'ainsi, je le priaïs de me pardonner si en cela je ne suivais pas ses lumières.

On peut juger, par ce que je viens de dire, quelle joie ce m'était de rencontrer quelqu'un qui entraît dans mon sentiment. Cette dame avec qui j'étais m'y fortifiait; mais d'autres, après avoir aussi approuvé mon dessein, me disaient que, l'ayant bien considéré depuis, ils y trouvaient tant d'inconvénients qu'ils n'en étaient plus d'avis : à quoi je répondais que puisqu'ils en changeaient si facilement, je m'en tenais au premier.

Le saint père Pierre d'Alcantara, à ma prière, vint alors me voir chez cette dame; et comme l'amour de la pauvreté qu'il avait si religieusement pratiquée durant tant d'années lui en faisait connaître le prix, il n'approuva pas seulement mon dessein, mais il m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réussir. Ainsi, sachant que nul autre n'était si capable que lui de me conseiller et de m'assister dans une chose dont il était instruit par une si longue expérience, je me résolus de m'en tenir là sans plus consulter personne.

Recommandant beaucoup un jour cette affaire à Notre-Seigneur, il

me dit de ne pas manquer d'embrasser la pauvreté ; que c'était la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'assisterait. Ces paroles me furent dites dans un si grand ravissement et produisirent en moi de tels effets, que je ne pus douter qu'elles ne vinssent de lui.

Une autre fois il me dit que le revenu causait la confusion, et ajouta d'autres choses semblables en faveur de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le serviraient ne manqueraient point du nécessaire ; et c'est aussi ce que je n'ai jamais appréhendé.

Dieu changea ensuite le cœur du père Présenté, ce religieux dominicain que je viens de dire qui m'avait écrit de ne point m'engager à faire une fondation sans revenu. Cette lettre me trouva dans la consolation que j'avais déjà de voir que Dieu me fortifiait dans mon dessein ; et la résolution de vivre d'aumônes pour l'amour de lui me paraissait une plus grande richesse que de posséder tous les trésors de la terre.

En ce même temps, notre provincial révoqua l'obédience qu'il m'avait donnée pour aller trouver cette dame, et laissa néanmoins à mon choix de partir aussitôt, ou de demeurer encore quelque temps avec elle. On devait alors faire l'élection d'une supérieure de notre monastère, et l'on me donna avis que plusieurs des sœurs avaient jeté les yeux sur moi. La seule pensée de ce dessein m'affligea de telle sorte, qu'encore qu'il n'y ait point de martyre que je ne fusse prête de souffrir avec joie pour l'amour de Dieu, je ne pouvais me résoudre de m'exposer à celui-là, parce qu'outre la peine de conduire ce grand nombre de religieuses qu'il y avait dans cette maison, et d'autres difficultés jointes à mon aversion pour les charges, qui me les avait toujours fait refuser, j'y trouvais beaucoup de péril pour ma conscience. Ainsi je remerciai Dieu de ce que je me rencontrais absente dans le temps de cette élection, et j'écrivis à mes amies pour les prier de ne point me donner leurs voix.

Lorsque j'étais ainsi dans la joie de me trouver éloignée quand une telle action se passerait, Notre-Seigneur me dit de ne pas manquer de partir ; que, puisque je désirais des croix, j'y en trouverais une bien pesante ; mais que je prisse courage, qu'il m'assisterait, et que je ne tardasse pas davantage. Ce commandement me mit dans une grande tristesse, et je ne faisais que pleurer, parce que je croyais que cette croix qui m'était préparée était la charge de prieure, et que je ne pouvais, comme je l'ai dit, me persuader qu'elle fût utile à mon salut, n'ayant pas les qualités nécessaires pour bien m'en acquitter. J'en parlai à mon confesseur, et il m'ordonna de partir promptement, disant qu'il était évident que je ne pouvais mieux faire ; que néanmoins, à cause de l'extrême chaleur, il suffirait que je me rendisse à mon monastère lors de l'élection, et qu'ainsi je pourrais différer encore quelques jours, de peur de demeurer malade en chemin. Mais Dieu, qui en avait ordonné autrement, ne me permit pas de tarder davantage. Je me trouvais si in-

quiétée que je ne pouvais plus m'appliquer à l'oraison ; il me semblait que je désobéissais à Dieu en ne faisant pas ce qu'il m'avait commandé ; que je fuyais le travail pour demeurer toujours à mon aise en un lieu où l'on me traitait trop bien, et que toutes ces protestations que je faisais à Dieu d'être toujours prête à donner ma vie pour son service n'étaient que des paroles sans effet, puisque je refusais de faire ce qui lui était le plus agréable, et que j'étais obligée d'exécuter quand il m'en devrait coûter la vie. Dieu m'ayant donc privée de toutes les consolations que je ressentais auparavant dans l'oraison, je tombai dans une telle tristesse et un tel serrement de cœur, que, ne pouvant plus souffrir un si grand tourment, et mon confesseur, qui me voyait en cet état, et que Dieu avait touché ainsi que moi, m'ayant permis de m'en aller, je suppliai cette dame de l'avoir pour agréable. La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible, que ce me fut encore un tourment ; et il est vrai qu'elle n'avait obtenu de notre provincial qu'avec beaucoup de peine et de très-grandes instances la permission de m'avoir auprès d'elle.

La voyant si extrêmement touchée, j'appréhendais qu'elle ne pût se résoudre à m'accorder ma prière ; mais, comme elle craignait beaucoup Dieu, lorsque je lui eus dit, entre autres choses, qu'il y allait de son service, et lui eus donné quelque espérance de la revenir voir, elle se rendit enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine. Pour moi je n'en avais point parce que la joie de faire une chose agréable à Dieu était plus forte que mon déplaisir de quitter cette dame si affligée de mon éloignement, et d'autres personnes à qui je devais beaucoup, particulièrement mon confesseur, qui était un religieux de la compagnie de Jésus, dont je me trouvais fort bien ; et plus je me voyais perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus mon contentement augmentait, et je ne pouvais comprendre comment il était possible que je ressentisse ainsi en même temps deux mouvements aussi contraires que sont la joie et la douleur, et que l'une fût le sujet de l'autre. On ne passa jamais d'un plus grand repos à de plus grandes peines ; car, au lieu que j'étais, chez cette dame, dans toute la tranquillité et avec toutes les consolations que je pouvais désirer, et que rien ne m'empêchait d'employer plusieurs heures à l'oraison, je voyais que j'allais me jeter comme dans un feu, puisque Dieu m'avait prédit que je trouverais de grandes croix, quoique je ne me les fusse jamais imaginées si pesantes. Je parlais néanmoins contente, et brûlais d'impatience d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageait, parce qu'il soutenait ma faiblesse et relevait mon courage.

Ne pouvant, comme je l'ai dit, comprendre comment cela se pouvait faire, cette comparaison me vint en l'esprit : si j'avais un diamant de grand prix et que j'aimasse extrêmement, et qu'une personne qui me serait plus chère que moi-même en eût envie, le plaisir que j'aurais de le lui donner surpasserait celui de le posséder. Ainsi, quoique la séparation des personnes qui témoignaient tant de douleur de mon éloignement me fût très-sensible, et que je sois de mon naturel si reconnais-

sainte que cela m'aurait fort affligée en un autre temps, je n'aurais pu alors, quand je l'aurais voulu, en avoir aucune peine ; et il était si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avais dessein d'établir, que je ne différasse pas d'un seul jour à partir, que je ne vois pas comment elle aurait pu se conclure si j'eusse tant soit peu tardé.

O grandeur incompréhensible de mon Dieu ! je ne puis considérer sans étonnement l'assistance qu'il lui plut de me donner pour fonder ce petit monastère, que je ne saurais douter qu'il ne lui soit une demeure agréable, puisque lui-même me dit une fois dans l'oraison *qu'il lui était un paradis de délices*, et qu'il paraît qu'il y a rassemblé des âmes choisies. Elles sont si vertueuses, que je ne puis sans confusion me voir en leur compagnie ; et dans le dessein que j'avais de vivre dans une très-étroite clôture et dans une très-grande pauvreté, et d'employer beaucoup de temps à l'oraison, je n'aurais osé espérer de rencontrer des personnes si parfaites. Elles sont si contentes qu'elles s'estiment indignes d'être dans cette petite maison, et particulièrement quelques-unes que Notre-Seigneur a tirées du milieu des plaisirs et de la vanité du siècle, où elles pouvaient vivre heureuses, à en juger selon ses maximes. Et cet admirable maître, pour les récompenser de s'être consacrées à son service, a augmenté de telle sorte la satisfaction dont elles jouissaient auparavant, qu'elles voient clairement qu'il les a payées au centuple de ce qu'elles ont abandonné pour l'amour de lui. Quant à celles qui étaient déjà dans les exercices de la piété, il les a changées de bien en mieux. Il augmente le courage aux jeunes, et leur fait connaître qu'à ne considérer même que la vie présente, leur bonheur est beaucoup plus grand que si elles n'avaient pas renoncé au monde ; et pour ce qui regarde celles qui sont déjà âgées et infirmes, il leur donne des forces pour pouvoir supporter comme les autres les austérités de la religion.

« Seigneur, mon Dieu, qu'il paraît bien que vous êtes tout puissant, « et qu'il ne faut point raisonner sur les choses que vous voulez, puis- « que vous les rendez possibles, quelque impossibles qu'elles paraissent « à en juger selon la nature ! Il suffit, pour les rendre faciles, de vous « aimer véritablement, et de tout abandonner pour l'amour de vous. « C'est en cela que l'on peut dire que vous feignez qu'il y ait de la « peine à accomplir votre loi ; car, en vérité, je n'y en vois point, et je « ne comprends pas comment on s'imagine que le chemin qui conduit « vers vous est étroit. Je trouve au contraire que c'est un chemin royal, « dans lequel ceux qui y marchent courageusement n'ont rien à crain- « dre. Comme les occasions de vous offenser en sont éloignées, on n'y « rencontre point de pierres ni d'autres empêchements qui nous arrêtent. « Mais je ne saurais considérer que comme un sentier étroit et dangereux « cet autre chemin qui est environné de tous côtés de précipices, dans « lesquels on ne peut éviter de tomber et de se briser en mille pièces, « pour peu que l'on manque de prendre garde où l'on met le pied. « Celui qui se donne à vous sans réserve, ô mon Sauveur ! marche en

« assurance dans ce chemin royal : s'il fait quelques faux pas, vous
 « lui tendez la main ; et une chute, ni même plusieurs, ne sont pas
 « capables de le perdre, s'il vous aime véritablement et non pas le
 « monde, et s'il conserve toujours l'humilité. »

Ainsi, j'avoue ne pouvoir comprendre ce qu'appréhendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection, et je prie Dieu de tout mon cœur, de leur faire connaître combien cette voie est assurée, et quels sont au contraire, les périls qui se rencontrent dans celle du monde. Pourvu que nous tournions incessamment les yeux vers ce soleil de justice, nous n'aurons point sujet de craindre que la nuit et les ténèbres nous surprennent ; il ne nous abandonnera jamais et nous ne courrons aucune fortune. Les gens du monde n'appréhendent point de s'engager dans le chemin des voluptés et des honneurs, à qui ils donnent le nom de contentements et de plaisirs, quoiqu'ils soient plus redoutables que les lions et que les autres animaux les plus farouches : et le diable nous donne de l'aversion pour des travaux qui, en comparaison de ces cruelles bêtes, qui en flattant notre corps, déchirent notre âme, ne peuvent passer que pour des souris. J'avoue que cela me touche de telle sorte, que je voudrais pouvoir verser des ruisseaux de larmes, et pousser des cris jusqu'aux extrémités de la terre, afin de faire connaître à tout le monde la grandeur de cet aveuglement, et l'obliger d'ouvrir les yeux pour profiter de mon exemple, en voyant qu'elles ont été en cela ma faiblesse et ma misère. Dieu veuille, par sa bonté, éclairer les autres, et ne pas permettre, s'il lui plaît, que je retourne dans un aveuglement si déplorable !

CHAPITRE XXXVI.

La Sainte, à son retour de chez cette dame, trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son nouveau monastère dans Avila. Elle y entre et donne l'habit à quelques religieuses. Violente tentation par laquelle le démon s'efforce de troubler sa joie. Murmure contre ce nouvel établissement. La supérieure du monastère de l'Incarnation mande la Sainte : elle y va et se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte sur ce sujet, et s'en désiste peu à peu. Jésus-Christ apparaît à la Sainte, et elle croit voir qu'il lui met sur la tête une couronne d'or. La sainte Vierge lui apparaît aussi avec un manteau blanc dont il lui semble qu'elle la couvre, ainsi que les religieuses. Manière de vivre de ce nouveau monastère.

Ayant donc pris congé de cette dame, je me mis en chemin, et très-bien préparée à souffrir tout ce qu'il plairait à Dieu que j'endurasse. Le soir même que j'arrivai, arrivèrent aussi les dépêches de Rome, et le bref pour l'établissement de notre monastère. J'en fus épouvantée, et ceux qui apprirent de quelle sorte Dieu m'avait pressée de venir, ne le furent pas moins de voir combien cela était nécessaire dans une telle conjoncture ; car je trouvai là l'évêque, le saint père Pierre d'Alcantara, et ce gentilhomme, si grand serviteur de Dieu, qui l'avait logé chez lui, sa maison étant la retraite des personnes de piété. Ces deux derniers s'employèrent auprès de l'évêque pour obtenir la permission d'établir ce monastère, et ce prélat avait tant d'affection pour ceux qu'il voyait

résolus de servir Dieu, qu'il l'accorda, quoique ce ne fût pas une petite faveur, parce qu'il n'y avait point de revenu. Ce fut principalement ce saint religieux qui l'y disposa, et qui porta aussi plusieurs autres à nous assister. Que si, comme je l'ai dit, je ne fusse arrivée dans une telle conjoncture, je ne vois pas comment il eût été possible que l'affaire se fût achevée, car ce saint religieux ne demeura pas là plus de huit jours, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu le retira à lui aussitôt après. Il semble que sa divine majesté ait voulu prolonger ses jours jusqu'à l'accomplissement de notre dessein, puisqu'il y avait déjà, s'il m'en souvient bien, plus de deux ans qu'il n'avait plus du tout de santé.

Tout ce que je viens de dire se passa avec un grand secret, et il aurait autrement été impossible de rien faire, tant la ville y était opposée, comme la suite le fit voir.

Notre-Seigneur permit qu'un de mes beaux-frères tombât alors si malade, sa femme étant absente, que l'on me permit de sortir pour l'aller assister; ainsi on ne sut rien de l'affaire, et quelques personnes qui s'en doutaient ne la croyaient pas. C'est une chose admirable que cette maladie ne dura qu'autant qu'il en fut besoin pour notre dessein, et qu'il recouvra la santé dans le moment qu'il importait que je pusse le quitter, et que la maison fût libre; cette guérison ayant été si prompte que lui-même ne pouvait assez s'en étonner.

Je n'eus pas peu de peine, tant dans l'assistance que je lui rendis, qu'à gagner l'esprit des uns et des autres, pour les faire consentir à l'établissement de cette maison, et à presser les ouvriers de la mettre en état d'avoir quelque apparence d'un monastère. Ma compagne était absente, et nous l'avions jugé à propos, pour mieux couvrir notre dessein. Diverses raisons nous obligeaient à nous hâter, dont l'une était que j'avais sujet d'appréhender à toute heure que l'on me commandât de retourner dans mon ancien monastère. Ainsi je pensais en moi-même si ce n'était point là cette croix dont Notre-Seigneur m'avait parlé; mais, me l'ayant représentée si pesante, elle ne me paraissait pas l'être assez pour croire que cela fût.

Tout ayant donc été conduit si heureusement, le monastère de notre glorieux père saint Joseph fut achevé le jour de Saint-Barthélemy de l'année 1562. On y mit le Saint-Sacrement avec les cérémonies accoutumées, et quelques-unes prirent l'habit, que deux religieuses de notre ancien monastère, qui se trouvèrent par hasard en être alors sorties pour quelques besoins, m'aiderent à leur donner.

Comme la maison où ce petit monastère venait d'être établi avait été achetée sous le nom de mon beau-frère, afin de tenir l'affaire secrète, il y demeurait auparavant, et j'y avais demeuré aussi, mais avec la permission de mes supérieurs; et, comme je ne voulais manquer en aucune chose à l'obéissance, je ne faisais rien que par l'avis de savants théologiens, qui m'assuraient que la conduite que je tenais était, pour

diverses raisons, si avantageuse à tout mon ordre, que je pouvais en conscience garder le secret en cela, sans en parler à mes supérieurs ; et si ces théologiens m'eussent dit qu'il y avait en cela la moindre imperfection, j'aurais abandonné non seulement ce monastère, mais mille monastères. Car, encore que je désirasse cet établissement pour être beaucoup plus retirée, afin de mieux accomplir tous les devoirs de ma profession, et pour vivre dans une clôture plus étroite, je le désirais de telle sorte, que si j'eusse cru que le Seigneur eût préféré que j'abandonnasse ce dessein, je m'y serais portée avec la même facilité, et sans m'inquiéter davantage, comme je l'avais déjà fait une autre fois. Mais nulles paroles ne peuvent exprimer quelle fut ma joie de voir cette petite maison honorée de la présence du très-saint Sacrement, et la grâce que recevaient quatre orphelines, grandes servantes de Dieu, d'y être reçues sans aucune dot. C'est ce que j'avais souhaité avec ardeur dès le commencement, pour établir, sur ce fondement, l'édifice spirituel d'une grande perfection, accompagnée de beaucoup d'oraisons, et pour exécuter ainsi une entreprise que Dieu m'avait fait connaître lui être agréable, et être avantageuse à celles qui portaient l'habit de sa glorieuse Mère. Ce m'était aussi une grande consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avait si particulièrement recommandé, de fonder dans cette ville une église à mon glorieux père saint Joseph, où il n'y en avait point auparavant ; non que je fusse persuadée d'y avoir en rien contribué, étant incapable de le croire, parce que je sais très-certainement que c'est toujours Dieu qui fait tout, et que je n'agis jamais qu'avec tant d'imperfection, qu'il y a plutôt sujet de blâmer que de louer ma conduite ; mais je ne pouvais ne pas sentir une grande joie de ce qu'encore que je sois si imparfaite, sa divine majesté avait bien voulu se servir de moi pour travailler à une si bonne œuvre ; et cette joie était si grande, que je me trouvais dans l'oraison comme hors de moi-même.

Trois ou quatre heures après ce que je viens de rapporter, le diable me livra un grand combat de la manière que je vais dire. Il commença par me mettre devant les yeux le sujet que j'avais de craindre d'avoir manqué à l'obéissance, en établissant cette maison sans en avoir reçu l'ordre de mon provincial ; que je ne pouvais douter qu'il ne fût mécontent de ce que je l'avais soumise à l'ordinaire sans lui en avoir rien dit ; en quoi néanmoins je ne croyais pas avoir tant failli, parce qu'ayant refusé d'approuver cet établissement, je me persuadais qu'il n'en serait pas fâché. Il me représenta ensuite si j'étais assurée que les religieuses que j'avais reçues pourraient supporter une si étroite clôture, si le nécessaire ne leur manquerait point ; s'il n'y avait pas eu de la folie à former un tel dessein sans que rien m'y obligeât, puisque je n'avais qu'à demeurer dans mon monastère ; si je prétendais m'enfermer dans une maison si petite et si malsaine ; si je pourrais soutenir de si grandes pénitences, après avoir été dans un monastère si spacieux, si

agréable, où j'avais toujours été si contente, et où j'avais tant d'amies; que l'humeur de celles que j'avais reçues dans cette nouvelle maison n'aurait peut-être point de rapport avec la mienne; que, m'étant engagée à des choses si pénibles, la difficulté de les accomplir pourrait me jeter dans le désespoir; que c'était peut-être le démon qui m'avait poussée à entreprendre ce qui surpassait mes forces, afin de me faire perdre la paix et le repos dont je jouissais auparavant, et me rendre incapable de faire oraison dans un aussi grand trouble que serait le mien : ce qui causerait enfin la perte de mon salut.

Tout cela joint ensemble remplit mon esprit d'affliction et de ténèbres; et les ordres que j'avais reçus de Dieu, les prières presque continuelles qu'on lui avait adressées pour ce sujet, et les consultations que j'avais faites, s'effacèrent tellement de ma mémoire, qu'il ne m'en restait pas la moindre idée. Je me souvenais seulement des pensées que j'avais eues pour moi-même; toutes les vertus, et même la foi, étaient tellement obscurcies et comme suspendues en moi, qu'il ne me restait aucune force pour me défendre contre tant d'attaques de ce dangereux ennemi, et je n'osais en parler à personne, parce que je n'avais point encore de confesseur arrêté. Me trouvant réduite en cet état, j'eus recours au Très-Saint-Sacrement, mais sans le pouvoir prier, une personne qui est à l'agonie n'étant pas dans une plus grande extrémité qu'était la mienne.

Qu'y a-t-il, mon Dieu, de comparable à la misère de cette vie? Nul plaisir n'y est assuré, mais tout y est sujet au changement. Je me trouvais, un peu auparavant, si contente, que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre; et ce qui faisait en ce temps-là le sujet de ma joie me causait alors un tel tourment, que je ne savais que devenir. Que si nous faisons attention à ce qui se passe dans la vie, nous connaîtrions, par notre propre expérience, le peu de raison qu'il y a de se réjouir ou de s'affliger. Je n'ai jamais sans doute plus souffert que je fis dans cette rencontre : il semblait que ce me fût un présage de tant de travaux qui me restaient encore à endurer, dont nul toutefois n'eût égalé celui-là, s'il eût continué davantage. Mais Notre-Seigneur, qui n'a jamais manqué de m'assister dans mes peines, vint au secours de sa servante; un rayon de sa divine lumière dissipa les ténèbres de mon âme, et me fit connaître que c'était un effet de l'artifice du démon, qui voulait m'épouvanter par tant de vaines terreurs : ainsi, me souvenant de la ferme résolution que j'avais faite de servir Dieu, et de mon désir de souffrir pour lui, je considérai que ce n'était pas le moyen de les accomplir que de rechercher du repos; que les travaux endurés pour son amour étaient la matière du mérite, et tenaient lieu du purgatoire; que puisque je les désirais, je devais donc croire qu'ils m'étaient avantageux, et ne devais point les appréhender; que plus le combat était grand, plus grande serait la victoire, et plus je

devais témoigner de courage pour le service de celui à qui j'étais redevable de tant de bienfaits.

En suite de ces considérations, et après m'être fait une grande violence, je promis, en présence du très-saint Sacrement, de faire tout ce qui serait en mon pouvoir, sans blesser ma conscience, pour obtenir la permission de venir dans cette nouvelle maison, et y faire vœu de clôture. A peine avais-je achevé de proférer ces paroles, que le démon s'enfuit et me laissa dans un repos et un contentement qui ont toujours depuis continué. Tout ce qui se pratique en cette maison de retraite, de pénitence et choses semblables, me paraît si doux, que je ne saurais m'imaginer de contentement qui soit plus grand que le mien. Je ne sais s'il est la cause de ce que j'ai plus de santé que je n'en avais auparavant, ou si c'est Notre-Seigneur qui me la donne pour me faire recevoir la consolation de pouvoir, quoique avec peine, supporter les mêmes austérités que les autres, et toutes les personnes qui savent quelles étaient mes infirmités et mes maladies, ne le sauraient voir sans étonnement. Béni soit celui qui est la source de tous les biens, et par la puissance duquel on peut tout !

Je vis donc clairement que le démon avait été l'auteur de ce combat que je venais de soutenir, et dont il me restait une grande lassitude ; je me moquai de ses vains efforts, et crus que Notre-Seigneur lui avait permis de me tenter de la sorte, ne m'étant de ma vie venu en esprit, depuis plus de vingt-huit ans que je suis religieuse, d'avoir le moindre regret de l'être ; et il a sans doute voulu par-là me faire connaître le prix de la grâce qu'il m'a faite d'embrasser cette sainte profession et de me délivrer de tant de tourments que l'on éprouve dans le monde, comme aussi afin que si quelqu'une de mes sœurs tombait dans une tentation semblable à celle que j'ai éprouvée, je ne m'en étonnasse point, mais que j'eusse compassion d'elle et me trouvasse capable de la consoler. Lorsque ce que je viens de rapporter fut passé, je tâchai de me reposer un peu après midi, parce que je n'avais point dormi toute la nuit, et que j'en avais passé d'autres et des journées entières dans des travaux qui m'avaient fort fatiguée.

La nouvelle de ce qui était arrivé excita une rumeur incroyable dans la ville et dans mon ancien monastère. La prieure me manda de l'aller trouver à l'heure même, et je partis aussitôt, laissant ainsi dans une grande peine ces filles à qui je venais de donner l'habit. Je n'eus point à douter que de grandes persécutions m'étaient préparées ; mais l'ouvrage que Dieu m'avait commandé d'entreprendre étant exécuté, je ne m'en inquiétais pas beaucoup. Je fis oraison pour demander à Dieu son assistance, et priai mon père saint Joseph de me ramener à la maison d'où l'obéissance me contraignait de sortir. Je lui offris ce que j'avais à endurer, et me tenais heureuse de le souffrir pour son service. Ainsi je partis contente dans la créance que l'on me mettrait en prison, et regardais cette punition comme un sujet de joie

pour moi, par le plaisir que ce me serait de ne parler à personne, et de me délasser un peu dans la solitude, dont j'avais grand besoin après la fatigue que ce m'avait été de tant converser avec le monde.

Lorsque je fus arrivée, je rendis compte à la prieure, et elle s'adoucit un peu : on remit toute l'affaire au jugement du provincial. Il vint, et je me présentai devant lui avec la joie de penser que je souffrirais quelque chose pour l'amour de Dieu, sans néanmoins l'avoir offensé, ainsi que mon ordre, en cette occasion. Je désirais au contraire avec tant d'ardeur de procurer de tout mon pouvoir sa perfection et ses avantages, que j'aurais donné de bon cœur ma vie pour ce sujet. Je me représentai le jugement prononcé contre Jésus-Christ, et trouvai que celui que l'on voulait faire de moi était moins que rien en comparaison de celui-là. Je m'accusai comme si j'eusse été fort coupable, et je paraissais l'être à ceux qui ne savaient pas comment les choses s'étaient passées. Le provincial me fit une grande réprimande, et non pas telle toutefois que la faute semblait le mériter, vu les rapports qu'on lui avait faits. Mais comme j'étais résolue à tout souffrir, je ne voulus point me justifier. Je le priai de n'être point fâché contre moi, et lui demandai pardon et pénitence.

Je voyais bien qu'en certaines choses on me condamnait injustement, comme en ce que l'on disait que je n'avais formé ce dessein que pour m'élever au-dessus des autres, pour faire parler de moi, et choses semblables ; mais je sentais parfaitement qu'en d'autres ils disaient la vérité, lorsqu'ils m'accusaient de n'être pas si bonne que les autres, et je me demandais sur quoi je me fondais pour croire que m'étant si mal acquittée des observances qui se gardaient en cette maison, je pusse accomplir ailleurs, avec beaucoup plus de rigueur, tous les devoirs de la religion : à quoi ils ajoutaient que j'avais scandalisé toute la ville, et que je ne pensais qu'à introduire des nouveautés. Ces reproches ne me faisaient aucune peine, et je témoignais néanmoins d'en avoir, afin de ne pas donner sujet de croire que je méprisais ce qu'on me disait.

Enfin le père provincial me commanda de dire mes raisons en présence de toute la communauté, et je le fis de telle sorte, et avec une si grande tranquillité d'esprit, parce que Notre-Seigneur m'assistait, que ce père, non plus que les religieuses, ne trouvèrent point sujet de me condamner. Je lui parlai ensuite encore plus clairement en particulier ; et il demeura si satisfait de moi, qu'il me promit que, si le trouble que cette affaire avait excité dans la ville, et qui était si grand, comme on le verra dans la suite, venait à cesser, il me permettrait de retourner dans cette nouvelle maison.

Deux ou trois jours après, le maire, les échevins, et quelques-uns du chapitre s'assemblèrent et résolurent de ne point souffrir ce nouvel établissement, parce qu'il est évident, disaient-ils, qu'il ne pouvait être que préjudiciable, et qu'ainsi il fallait ôter le saint Sacrement de cette maison.

On fit ensuite une autre assemblée composée de deux députés des plus capables de chacun de tous les ordres : les uns me condamnaient, les autres ne disaient mot, et la conclusion fut qu'il fallait remettre la maison en son premier état. Il n'y en eut qu'un de l'ordre de saint Dominique qui, ne trouvant rien à redire à l'établissement du monastère, mais seulement à la pauvreté qu'on y voulait garder, remontra que l'affaire méritait bien d'être considérée à loisir ; qu'il n'y avait rien qui pressât si fort, qu'elle regardait l'évêque, et choses semblables ; ce qui nous fût très-avantageux, parce que leur farie était si grande, qu'ils auraient, sans cela, exécuté à l'heure même leur résolution ; mais la véritable cause qui les retint fut que Dieu voulait que cet établissement s'exécutât, et que rien ne peut résister à sa volonté. Je veux croire qu'ils ne l'offensaient point en cela, parce qu'ils étaient sans doute poussés d'un bon zèle, et croyaient avoir de bonnes raisons. Ils me firent beaucoup souffrir, ainsi que toutes les personnes qui favorisaient mon dessein, dont quelques-unes furent extrêmement persécutées.

L'émotion du peuple était si grande, que l'on ne s'entretenait d'autre chose : tous me condamnaient et parlaient contre moi à notre provincial et à nos mères. Je m'en réjouissais au lieu de m'en attrister ; mais j'appréhendais beaucoup que l'on ne renversât ce que j'avais fait, et je ne pouvais, sans douleur, voir décréditer et souffrir les personnes qui m'assistaient dans mon dessein. Que si j'avais eu davantage de foi, je ne m'en serais point émue ; mais il suffit de manquer à une vertu pour rendre toutes les autres languissantes et comme endormies. Je me trouvais donc fort abattue durant les deux jours que ces assemblées se tinrent, et, lorsque j'étais dans cette tristesse, Notre-Seigneur me dit : *Ne savez-vous pas que je suis tout puissant ? Que craignez-vous ?* et il m'assura que l'on ne toucherait point à la maison. Ainsi je demeurai très-consolée.

La ville porta ses plaintes au conseil du roi, qui ordonna que l'on en informerait. Voilà ensuite un grand procès commencé ; et elle envoya des gens à la cour pour le poursuivre. Notre monastère devait aussi en envoyer ; mais nous n'avions point d'argent, et je ne savais que faire. Dieu ne nous abandonna pas ; car notre provincial ne me commanda point de me désister de mon entreprise, parce qu'il était si porté au bien, qu'encore qu'il ne nous assistât pas, il ne voulait point nous traverser, et il différa seulement de me permettre de retourner dans la nouvelle maison, jusqu'à ce qu'il eût vu quelle serait l'issue de l'affaire.

Cependant ces servantes de Dieu qui étaient demeurées seules dans ce petit monastère, faisaient plus, par leurs oraisons, que moi par toutes les peines que je prenais, quelque grandes qu'elles fussent. Il semblait quelquefois que tout fût perdu, et particulièrement le jour qui précéda l'arrivée du provincial, la prieure m'ayant défendu de ne me plus mêler de rien, ce qui était tout ruiner. J'eus alors recours à

Dieu, et je lui dis : « Seigneur, cette maison n'est pas à moi ; on ne l'a faite que pour vous, et personne ne la défend ; protégez-la, s'il vous plaît ! » A peine eus-je achevé ces paroles, que je me trouvai dans une aussi grande tranquillité que si j'eusse vu tout le monde ensemble s'employer en ma faveur, et je ne doutai plus du succès de cette affaire.

Un prêtre très-vertueux alla solliciter pour nous à la cour avec une très-grande affection. D'un autre côté ce saint gentilhomme, que j'ai toujours considéré, et que je considère encore comme mon père, s'y employa avec une bonté incroyable et souffrit pour ce sujet de grandes persécutions ; car Dieu donnait tant de zèle à tous ceux qui nous assistaient, qu'ils n'auraient pu faire davantage quand il aurait été question de leur honneur et de leur vie, parce qu'ils étaient persuadés qu'il s'agissait de son service. Il parut clairement aussi qu'il animait dans cette affaire cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, et qui a été l'un de ceux qui nous ont toujours le plus secourus. L'évêque l'envoya pour assister de sa part à une grande assemblée qui se tint sur cette affaire, et lui seul se trouva opposé à tous les autres. Après de grandes contestations, enfin il les adoucit par quelques propositions qui ne les empêchèrent pas de poursuivre bientôt, avec autant de chaleur que jamais, la ruine de ce nouvel établissement, mais qui servirent au moins à gagner du temps. C'était ce serviteur de Dieu qui avait mis le Très-Saint-Sacrement dans cette maison, et donné l'habit à ses filles, ce qui lui attira de grandes persécutions ; et nous eûmes tant à souffrir, durant près de six mois que ce trouble dura, que je me rendrais ennuyeuse si j'entreprenais d'en rapporter les particularités.

Je ne pouvais assez m'étonner que le démon fit jouer tant de machines, et comment on pouvait s'imaginer que douze pauvres filles et une prieure, car il ne pouvait y en avoir davantage, fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, puisque, outre leur petit nombre, leur vie était si austère, que s'il y eût eu quelque chose à craindre, ce n'aurait été que pour elles-mêmes. Ceux qui s'opposaient à leur établissement y trouvaient néanmoins tant d'inconvénients que je veux croire qu'ils n'agissaient pas contre leur conscience. Enfin ils demeurèrent d'accord de souffrir cette fondation, pourvu que nous eussions du revenu. J'étais si lasse de la peine que cette affaire donnait à ceux qui m'y assistaient, que cette considération, plutôt que le désir de me soulager de celle que j'en avais, me persuadait qu'il n'y avait pas grand mal d'avoir du revenu, afin d'apaiser un si grand trouble, et d'y renoncer après qu'il serait cessé ; et j'étais si imparfaite que de penser même que Dieu le voulait ainsi, puisque autrement notre dessein ne pouvait s'exécuter, tellement que j'étais prête d'en demeurer d'accord.

Lorsque les choses étaient en ces termes, et se devaient terminer le lendemain, Notre-Seigneur me dit la nuit dans l'oraison : *Que je me gardasse bien de passer outre. Que si nous acceptions une fois du re-*

venu, on ne nous permettrait pas d'y renoncer, et autres choses semblables.

La même nuit, le saint père Pierre d'Alcantara m'apparut aussi, et me confirma ce qu'il m'avait écrit avant sa mort, qu'ayant appris les oppositions que l'on faisait à notre établissement, il s'en réjouissait, parce que les efforts du diable pour l'empêcher étaient une marque que Dieu y serait fidèlement servi, et que je ne devais en nulle sorte accepter du revenu; ce qu'il me répétait deux ou trois fois dans la même lettre, et m'assurait que si je suivais ce conseil, tout réussirait en la manière que je pouvais le désirer. Comme il m'était déjà apparu deux ou trois fois depuis sa mort et toujours dans un état de gloire, non-seulement cette vision ne m'effraya point, mais j'en ressentis une grande joie. Il me souvient que la première fois, en me parlant de l'extrême bonheur dont il jouissait, il me dit, entre autres choses, que bienheureuse était la pénitence dont il recevait une telle récompense. Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ceci, et me contenterai d'ajouter qu'il me parla cette troisième fois d'une manière sévère, et disparut après m'avoir dit seulement : Gardez-vous bien d'accepter du revenu, et quelle difficulté peut-il y avoir de suivre ce conseil ? Je demurai fort étonnée, et après l'avoir raconté le lendemain à ce saint gentilhomme qui s'employait pour nous plus que nul autre, je lui dis qu'il ne fallait donc en aucune manière consentir d'avoir du revenu; mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, parce qu'il était en cela encore plus ferme et plus résolu que moi, et il m'a avoué depuis qu'il n'avait pu qu'avec une extrême répugnance consentir au traité qui avait été fait.

L'affaire étant en cet état, une personne de vertu et poussée d'un bon zèle proposa de la mettre en arbitrage, et de prendre pour arbitres des hommes savants, et quelques-uns de ceux qui m'assistaient approuvaient cet avis. Je puis dire avec vérité que de tous les artifices dont le démon s'est servi pour traverser mon dessein, nul autre ne m'a donné plus d'inquiétude et plus de peine; mais Notre-Seigneur m'aida, et je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter particulièrement ce qui se passa dans les deux années que cette affaire dura, depuis son commencement jusqu'à sa consommation, dont les six premiers mois et les six derniers furent les plus pénibles de tous.

L'émotion de la ville étant un peu ralentie, le père Présenté, dominicain, quoique absent, ne laissait pas de nous assister; et il arriva depuis si à propos, qu'il semble que Dieu ne l'amenât que pour ce sujet, car il m'a avoué qu'il n'était venu que par hasard et sans en connaître le besoin. Il fit en sorte que, contre toute espérance, le père provincial me permit d'aller avec quelques autres dans le nouveau monastère pour aider à faire l'office et instruire celles qui y étaient. Quelle consolation ne me fut-ce point ! Et lorsque, avant d'entrer, je priais Dieu à l'église, et étais presque dans un ravissement, Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ m'apparut, et il me sembla que, m'ayant reçue avec de grandes marques d'affection, il me mit une couronne sur la tête, et témoigna me savoir gré de ce que j'avais fait en l'honneur de sa sainte Mère.

Une autre fois, lorsque, après complies, nous étions toutes en oraison dans le chœur, cette reine des anges m'apparut tout éclatante de gloire et avec un manteau blanc dont il me sembla qu'elle nous couvrait toutes. Je connus par-là quel serait le bonheur de celles qui serviraient Dieu dans cette maison; et quand nous commençâmes à réciter l'office tout haut, la dévotion du peuple commença aussi. Nous reçûmes ensuite davantage de religieuses; et notre Seigneur changea tellement les cœurs de ceux qui nous avaient persécutées, qu'ils nous faisaient même l'aumône. Ils approuvèrent ce qu'ils avaient condamné, se désistèrent peu à peu de la poursuite qu'ils avaient intentée contre nous, reconnurent qu'il fallait que l'établissement de ce monastère fût une œuvre de Dieu, puisque tant de contradictions n'avaient pu empêcher qu'il ne s'avancât, et personne ne croit maintenant qu'il fallût abandonner ce dessein. Sa divine majesté les porte même à nous faire de si grandes charités, qu'encore que nous ne demandions point, il ne nous manque rien du nécessaire, et comme nous sommes en petit nombre, et tâchons de le servir, je ne doute point qu'il ne continue à nous assister sans que nous soyons à charge à personne. Ainsi j'avoue que ce m'est une grande consolation de me trouver en la compagnie de tant de bonnes âmes, et si détachées de tout intérêt. Elles n'ont pas d'autre soin que de s'efforcer de plaire à leur saint époux : elles trouvent leurs délices dans la solitude, et leur amour pour la solitude est si grand qu'elles ne parlent qu'avec peine à leurs plus proches parents, si elles ne croient que cela leur puisse servir pour les exciter à aimer Dieu. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner qu'ils n'y viennent point pour y parler d'autre chose, qu'ils ne pourraient entendre notre langage ni nous le leur, ni nous donner la satisfaction et en recevoir s'ils choisissaient un autre sujet de leurs entretiens.

Nous observons la règle de Notre-Dame de Mont-Carmel, sans aucune mitigation, telle que le religieux Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, l'a ordonnée, et qu'elle a été confirmée en l'an 1248 par le pape Innocent IV, en la cinquième année de son pontificat.

Il me semble que les travaux que nous avons soufferts pour en venir là ne pouvaient être mieux employés; et, quoique cette observation à la rigueur de la première règle paraisse fort austère à cause que nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, que nous jeûnons huit mois de l'année, et que nous pratiquons tant d'autres choses qu'elle nous ordonne, les sœurs comptent tout cela pour si peu qu'elles y ajoutent d'autres austérités qui nous ont paru nécessaires pour observer notre règle avec plus de perfection, et j'espère de l'assistance de Notre-Seigneur que cela continuera, puisqu'il lui a plu de me le promettre.

L'autre maison que j'ai dit que cette bienheureuse femme tâchait d'établir, l'a aussi été dans Alcalá, avec l'assistance de Dieu, après de grandes contradictions et de grands travaux. On y vit dans l'entière observance de la première règle, et je prie Dieu que l'une et l'autre de nos deux maisons ne pensent qu'à publier les louanges et à procurer la gloire de sa divine majesté et de la très-sainte Vierge, dont nous avons l'honneur de porter l'habit.

Je crains, mon père, de vous avoir ennuyé par une si longue narration de ce qui s'est passé touchant ce monastère ; elle est néanmoins fort brève en comparaison des travaux que l'on a soufferts et des merveilles que Dieu a faites pour l'établir. Plusieurs personnes qui en ont été témoins peuvent l'assurer avec serment, et je vous conjure, au nom de Dieu, de supprimer ce que vous trouverez ici de superflu, et de conserver seulement ce qui regarde cette maison pour le mettre après ma mort entre les mains des religieuses qui me survivront, afin de les encourager de plus en plus à servir Dieu, et à ne pas se contenter de maintenir ce qui est commencé, mais d'y ajouter encore, en considérant ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de faire par l'entremise d'une créature aussi misérable que je suis.

Dieu ayant montré si clairement par ces faveurs qu'il a faites à cette maison combien cet établissement lui a été agréable, quel mal ne feraient point, ni quels châtimens ne mériteraient pas celles qui commenceraient à se relâcher de la perfection qu'il a voulu y établir, et qui est accompagnée de tant de douceur et de paix, que les austérités qui s'y pratiquent seront toujours supportables aux âmes qui ne désireront, comme elles y sont obligées, que de jouir dans la solitude de la présence de leur divin époux, principalement n'étant que treize, qui est un nombre que je sais, par expérience et par l'avis de plusieurs personnes fort instruites, être très-propre pour conserver l'esprit de la règle et vivre d'aumônes ; de sorte que, quand on ne serait pas obligé d'ajouter foi à celle qui a procuré avec tant de travail et l'assistance de tant de prières ce qu'elle a cru le plus parfait et le plus utile, on en devrait être persuadé par la douceur et le contentement dont nous jouissons toutes, et parce que notre santé est beaucoup meilleure qu'elle n'était auparavant. Ainsi, si cette vie paraît trop austère à quelques-unes, elles ne le doivent attribuer qu'à elles-mêmes, et non pas à la rigueur d'une règle que des personnes délicates et mal-saines observent avec tant de satisfaction ; mais elles peuvent s'en aller en d'autres monastères et s'y sauver en vivant conformément à leur institut.

CHAPITRE XXXVII.

Différentes sortes de visions et de ravissements, et effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne le font les grands du monde. Que les personnes religieuses devraient au moins être exemptes de s'instruire de ces complimens et de ces civilités dont on use dans le siècle.

J'ai peine à parler des grâces que Dieu m'a faites, outre celles que

j'ai déjà rapportées, parce qu'elles sont si extraordinaires, que l'on croira difficilement qu'il en ait favorisé une créature aussi imparfaite que je suis. Mais, pour obéir, mon père, au commandement qui m'en a été fait, j'en dirai quelque chose, afin de donner à sa divine majesté la gloire qui lui est due; et je le prie que cela profite à quelques âmes, en considérant que, puisqu'elle m'a tant favorisée, il n'y a rien que ne doivent attendre de sa bonté ceux qui le servent véritablement, et qu'ainsi chacun s'empresse à contenter ce souverain maître de l'univers, dont on peut espérer de si grandes récompenses, même dès cette vie.

La première chose qu'on doit remarquer est qu'il y a des visions et des ravissements dans lesquels le plaisir, la consolation et la gloire dont on jouit, surpassent de telle sorte ce que l'on éprouve en d'autres, que je ne puis voir sans étonnement qu'il se rencontre, même dès ici-bas, une si grande différence entre des choses d'une même nature; car cette différence est telle, qu'encore que l'on se trouve dans les uns comble de tant de bonheur que l'on ne souhaite et que l'on croit ne pouvoir rien souhaiter davantage, depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître celle qui se trouve entre les saints dans le ciel, je n'ai plus de peine à comprendre qu'il s'en rencontre aussi une telle sur la terre, qu'il n'y a aucune proportion. Je désirerais donc qu'on ne mît point de bornes au service qu'on lui rend, et j'emploierais de bon cœur pour ce sujet toutes mes forces, ma santé et ma vie, afin de ne pas perdre la moindre petite partie de cet inestimable bonheur. C'est pourquoi, si l'on me proposait ou de souffrir jusqu'à la fin du monde tous les travaux imaginables pour arriver ensuite à un degré de gloire tant soit peu plus élevé, ou d'en posséder sans aucun travail un qui fût un peu moindre, je choisirais de tout mon cœur le premier, qui me donnerait le moyen de comprendre encore mieux l'infinie grandeur de Dieu, parce que plus on le connaît, plus on l'aime et on le loue. Mais cela n'empêche pas qu'ayant mérité par mes péchés d'être précipitée dans l'enfer, je ne m'estime trop heureuse de tenir la dernière place dans le ciel; que je ne connaisse que Dieu me ferait en cela une très-grande miséricorde, et que je le prie de me l'accorder sans avoir égard à l'excès de mes offenses. Je dis donc seulement que si Notre-Seigneur m'offrait des occasions de souffrir de très-grands travaux pour son service, je les embrasserais avec joie pour ne point perdre par ma faute le bonheur qu'ils pourraient me faire acquérir, et dont je suis si misérable que de m'être rendue indigne par mes péchés.

Je dois aussi remarquer que Dieu ne me favorise d'aucune vision ou révélation qu'elle n'opère de grands effets dans mon âme, et quelques-uns de tout extraordinaires. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression, qu'elle m'est toujours présente; et il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque, suffisant pour cela de l'avoir vu une seule fois, que ne doit point opérer dans mon âme le bonheur

d'avoir tant d'autres fois été honorée d'une si extrême faveur ! J'en tirai un merveilleux avantage, parce que cela remédia à un très-grand défaut que j'avais, et qui m'était très-nuisible : c'est qu'aussitôt que je connaissais qu'une personne que j'estimais et que j'aimais, avait de l'affection pour moi, je m'y attachais de telle sorte que je pensais presque à toute heure à elle ; je me représentais avec plaisir les bonnes qualités que j'y remarquais, et j'avais une grande joie de lui parler, sans avoir en tout cela aucun dessein d'offenser Dieu. Mais depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable en comparaison de ses perfections infinies, que nul autre objet ne me touche ; et si une seule de ses paroles peut donner du dégoût des plus grands plaisirs d'ici-bas, quel doit être le mien d'avoir entendu tant de paroles sorties de sa bouche ! Ainsi je ne crois pas possible, à moins que Dieu, pour punition de mes péchés, effaçât ce souvenir de mon esprit, que rien soit capable de m'occuper de telle sorte que je ne me trouve aussitôt dans la liberté de ne penser qu'à lui seul. La même chose m'est arrivée avec quelques-uns de mes confesseurs, parce que, regardant ceux qui prennent soin de mon âme comme tenant à mon égard la place de Dieu, je m'affectionne extrêmement à eux ; ce qui fait que, dans la créance que j'ai de ne rien hasarder en leur parlant avec une entière ouverture de cœur, je ne fais point difficulté de leur rendre compte des grâces dont Notre-Seigneur me favorise ; mais comme ils sont éminents en vertu, la crainte qu'ils ont que je m'attache trop à eux, quoique d'une affection sainte, les porte à me traiter assez durement. Cela n'est arrivé que depuis que je leur suis extrêmement soumise ; car auparavant mon affection pour eux n'était pas si grande ; je me riais en moi-même de voir combien ils étaient trompés, et ne leur disais pas toujours le peu d'attaché que j'avais aux créatures ; je me contentais de les rassurer ; et ce ne fut que dans la suite des communications que j'avais avec eux qu'ils perdirent cette crainte.

A mesure que Notre-Seigneur se montrait à moi, mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté augmentaient toujours, et dans les fréquents entretiens dont il m'honorait, je connaissais qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonnait pas de mes faiblesses, parce qu'il sait à combien de chutes le péché de nos premiers parents, qu'il est venu réparer, rend notre misérable nature sujette. Je voyais que je pouvais traiter comme avec mon ami avec ce souverain des souverains, puisqu'il ne ressemble pas à ceux de la terre, qui établissent leur grandeur sur une vaine autorité. On ne leur parle qu'à certaines heures, il n'y a que les personnes qualifiées qui les approchent ; et si des gens de petite condition se trouvent obligés d'implorer leur assistance, que de peine leur faut-il prendre, et de combien de faveurs ont-ils besoin pour en avoir audience ! Que si c'est au roi même qu'ils ont affaire, quel moyen de l'aborder ? il faut qu'ils aient recours aux favoris, et ces fa-

voris sont—ils assez désintéressés pour ne penser qu'à appuyer la justice ? Ceux qui ne craignent et ne doivent point craindre de dire la vérité, ne sont pas propres pour la cour ; il faut dissimuler le mal ; et à peine ose-t-on seulement penser à y trouver à redire de peur d'être disgracié.

« O glorieux monarque, et le Roi des rois, votre empire n'est pas établi sur des fondements fragiles : sa durée est éternelle, et l'on n'a pas besoin d'intercesseur auprès de vous. Il suffit de vous voir pour connaître que vous seul méritez de porter le nom de Seigneur ; et vous éclatez d'une telle majesté, que vous n'avez pas besoin de suite et de gardes pour vous faire révéler, ainsi que les princes en ont besoin pour les faire distinguer des autres hommes, parce que, la nature ne leur ayant donné aucunes qualités différentes des autres qui marquent leur autorité, il faut qu'ils les tirent d'ailleurs. Mais qui pourrait, mon Dieu et mon créateur, représenter l'éclat de la gloire qui vous environne ? Elle est telle, qu'il est impossible de ne pas voir que la source de cette suprême puissance qui vous fait régner sur tout l'univers, est dans vous-même ; et, quoique l'excès de cette gloire m'épouvante, j'avoue que votre humilité et votre amour, qui permettent à une créature aussi misérable que je suis de vous parler, m'étonnent encore davantage. Mais après être revenue de cette frayeur que donne d'abord une si grande majesté, ma crainte de vous offenser s'augmente, et ce n'est pas par l'appréhension du châtement ; car on ne le considère point en comparaison de celle de tomber dans votre disgrâce. »

Voilà les avantages, entre tant d'autres, que l'on tire de ces visions, et les effets font connaître qu'elles viennent de Dieu, lorsqu'il lui plaît d'éclairer l'âme ; mais souvent, comme je l'ai dit, il la laisse dans l'obscurcissement et les ténèbres ; et ainsi on ne doit pas trouver étrange qu'une créature aussi imparfaite que moi soit dans la crainte.

Il n'y a pas encore longtemps qu'il m'est arrivé de demeurer, durant huit jours, avec si peu de lumière de ce que je dois à Dieu, et un tel oubli des grâces que j'en ai reçues, que j'étais comme stupide et tout imbécille. Je n'avais néanmoins aucune mauvaise pensée ; mais je me trouvais si incapable d'en avoir de bonnes, que je me moquais de moi-même, non sans quelque plaisir de voir combien grande est la misère de la créature, si Dieu ne l'assiste sans cesse. L'âme connaît toutefois qu'il ne l'abandonne pas ; car ce n'est pas comme dans ces grands travaux dont j'ai parlé et que je souffre quelquefois ; mais c'est qu'encore qu'elle mette du bois dans le feu de son amour, qu'elle l'attise, qu'elle le souffle, et qu'elle fasse ce qu'elle peut pour le faire brûler, elle ne saurait en venir à bout, et il semble que cela ne serve qu'à l'étouffer davantage. Elle s'estime alors trop heureuse de voir par la fumée qui en sort qu'il n'est pas entièrement éteint, et qu'elle peut espérer que Dieu le rallumera. Le mieux qu'elle puisse faire en cet état, est de s'abandonner à sa conduite, de reconnaître qu'elle ne peut rien par elle-même, et de s'appliquer,

comme je l'ai dit ailleurs, à de bonnes œuvres, puisque Dieu ne la prive peut-être de la douceur de l'oraison que pour lui donner le temps de les pratiquer, et lui apprendre, par sa propre expérience, quelle est sa faiblesse.

Ce n'a été qu'aujourd'hui que Notre-Seigneur m'a consolée, et que j'ai pris la hardiesse de lui faire cette plainte : « Ne suffit-il pas, mon Dieu, « que vous me laissiez dans cette misérable vie ? Ne suffit-il pas que je « souffre pour votre amour d'y demeurer au milieu de tant d'embarras, « tels que sont ceux de manger, de dormir, et de m'employer à des occupations temporelles, qui m'empêchent de jouir pleinement de vous, « et qui me sont si pénibles ? Faut-il encore que vous vous cachiez aux « yeux de mon âme durant ces moments que vous vous montrez à moi ? « Comment cela peut-il s'accorder avec votre bonté et l'amour que vous « me portez ? et si je pouvais me cacher de vous comme vous vous cachez « de moi, le souffririez-vous, mon Sauveur ? non certes, puisque je vous « suis toujours présente et que vous me voyez toujours. Je vous conjure, Seigneur, de ne pas traiter avec une si grande rigueur une personne qui vous aime tant ! »

Voilà quelles sont mes plaintes après avoir considéré, comme je l'ai dit ailleurs, que la peine que j'aurais dû souffrir dans l'enfer, quelque rude qu'elle fût, eût été encore trop douce en comparaison de mes offenses ; et quelquefois mon amour pour Dieu me fait extravaguer de telle sorte, que je ne sais ce que dis. Il est néanmoins si bon qu'il l'endure, et je ne saurais trop lui en rendre grâce. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux rois de la terre ? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne, et que l'on révère cette puissance qui les élève si fort au-dessus du reste des hommes ; mais les choses en sont venues à un tel point, qu'à peine la plus longue vie suffirait pour apprendre toutes les déférences, toutes les soumissions et tous les respects que l'usage a voulu qu'on leur rende, et trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu. J'avoue ne pouvoir y faire attention sans étonnement, et que je ne savais pour cette raison comment traiter avec les grands. Pour peu que l'on rende à d'autres, sans y penser, plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement, qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction, et encore, Dieu veuille qu'ils s'en contentent ! Ainsi une personne qui veut servir Dieu ne sait comment faire et est gênée de toutes parts ; car on lui dit d'un côté que, pour se délivrer des périls qui l'environnent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu ; on ne veut, de l'autre, qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point mécontenter ceux qui font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela était cause que je me trouvais sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que, quelque soin que j'y apportasse, je ne pouvais m'empêcher de tomber dans ces fautes, qui passent pour si considérables dans le monde. Il me semble que l'on devrait au moins, dans les religions, n'a-

voir point à se justifier de semblables choses ; mais on n'en demeure pas d'accord, et l'on m'a dit, au contraire, que les monastères doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes : et si quelque saint a dit que la religion doit être une cour, je crois qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le ciel, et non pas des courtisans pour la terre ; car comment ceux qui sont obligés de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu, et à renoncer à tous les contentements du monde, peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer ? Encore, si pour en entendre parler une seule fois, on pouvait les apprendre, patience ; mais il faudrait faire une étude toute particulière pour savoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit ; et si, au lieu que l'on ne donnait auparavant que le titre de magnifique, il faut donner celui d'illustre, je ne sais à la fin où on en viendra ; car, bien que je n'aie pas encore cinquante ans, j'ai vu changer cela tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, et à qui Dieu donnera une longue vie ? En vérité, j'ai compassion des personnes de piété qui, ayant à demeurer longtemps au monde pour servir Dieu, se trouvent obligées de porter une si pesante croix, et elles se délivreraient d'une grande peine si elles se résolaient, d'un commun accord, à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole, et être bien aises que le monde les tint pour telles. Mais à quelles niaiseries et à quelles bagatelles me suis-je laissé emporter ! Je suis tombée insensiblement, en parlant des grandeurs de Dieu, dans le discours des bassesses dont le monde est plein, et dans lesquelles je ne dois jamais rentrer, après que Notre-Seigneur, par un effet de sa miséricorde, m'en a retirée. Il les faut laisser à ceux qui se donnent tant de peine pour des choses si méprisables ; et Dieu veuille qu'ils n'en soient pas punis dans cette autre vie où il n'y aura plus de changement !

CHAPITRE XXXVIII.

Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions et ses révélations, et effets qu'elles produisent. Grâces accordées de Dieu aux prières de la Sainte.

Etant une nuit dans un oratoire, et assez recueillie, mais si malade que je croyais ne pouvoir faire oraison, je me contentai de prendre mon chapelet pour prier vocalement. Il parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles quand Dieu veut opérer quelque chose en nous ; car je tombai dans un si grand ravissement, que je me trouvai comme hors de moi-même. Il me sembla que j'étais dans le ciel, et que les premières personnes que j'y rencontrai furent mon père et ma mère. J'y vis aussi des choses merveilleuses dans le peu de temps que dura cette faveur, qui ne fut pas, à mon avis, plus d'un *Ave Maria*. Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendai que ce fût une illusion, quoiqu'il ne me parût pas que c'en était une, et je ne savais que faire, tant j'avais de honte d'en

parler à mon confesseur; non pas, ce me semble, par humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât si j'étais saint Paul ou saint Jérôme, pour savoir ce qui se passe dans le ciel; car les visions qu'ont eues ces grands saints augmentaient encore ma crainte, parce que je me trouvais indigne de recevoir de telles faveurs, et je ne faisais que pleurer. Enfin, malgré ma répugnance, la crainte d'être trompée me fit aller trouver mon confesseur, à qui je n'osais rien cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola beaucoup, et me mit l'esprit en repos.

Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quelquefois, que Notre-Seigneur me montre de grands secrets sans que je puisse en voir davantage que ce qu'il lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit pour ravir l'âme en admiration et lui donner du mépris de toutes les choses de la terre, et je voudrais pouvoir rapporter quelque partie de ce qu'il lui a plu de me faire voir; mais cela est impossible, parce qu'il y a tant de différence entre ces célestes lumières qui sont comme des rayons de la lumière éternelle, et les lumières d'ici-bas, que celle du soleil leur étant comparée ne peut passer que pour des ténèbres. Notre imagination, quelque vive et pénétrante qu'elle soit, est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se représenter aucune des choses que notre Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir, que tous mes sens en étaient ravis. Et ainsi je suis contrainte de garder silence sur cela.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, Notre-Seigneur me montrant toujours, sans s'éloigner de moi, des choses merveilleuses et inconcevables, et il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent ceux qui ne se conforment pas à mes volontés, et ne manquez pas de le leur dire.* « Hélas ! mon Dieu, que servira que je parle à ces aveugles, s'il ne vous « plaît d'ouvrir leurs yeux pour leur faire voir la lumière ? Vous l'avez « donnée à quelques-uns qui ont employé utilement, pour l'avantage des « autres, cette connaissance de vos grandeurs. Mais pourra-t-on croire « que vous en ayez favorisé une personne aussi méchante et aussi misérable que je suis ? Que vous soyez béni à jamais, et que je ne cesse « point de vous rendre grâces de la miséricorde que je ne puis ignorer « que vous m'avez faite, parce que je sens le changement qu'elle a opéré « dans mon âme ! » Je voudrais, depuis ce temps-là, ne vous perdre jamais de vue; et j'ai peine à souffrir la vie, à cause qu'il m'est resté un si grand mépris de tout ce qu'il y a sur la terre, que j'ai honte de voir que des choses si basses soient capables de nous occuper.

Lorsque j'étais avec cette dame dont j'ai parlé, il arriva que, me trouvant travaillée de ce grand mal de cœur auquel j'étais si sujette, et qui est maintenant fort tolérable, son affection pour moi fit qu'elle m'apporta quantité de pierreries, et entre autres, un diamant de fort grand prix, croyant que cela me réjouirait. Alors, me représentant les richesses infinies que Dieu nous réserve dans le ciel, je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, et de voir avec compassion que les hommes fassent tant

de cas de semblables choses, dont il me serait impossible d'avoir la moindre estime, à moins que Dieu n'eût effacé de ma mémoire le souvenir de celles qui sont véritablement dignes d'être admirées.

Mais, pour connaître quel est le bonheur de cet entier détachement qui fait que l'âme, sans avoir besoin de faire aucun effort, s'élève au-dessus de toutes les choses créées, il faut l'éprouver et le posséder. En cela, c'est Dieu qui fait tout; c'est lui qui nous découvre ces vérités; c'est lui qui les imprime dans notre esprit; et c'est lui qui nous fait connaître qu'il nous serait impossible par nous-mêmes d'arriver si promptement à un état si sublime.

Je perdis aussi la crainte de la mort que j'avais auparavant tant appréhendée; et il me semble que ceux qui servent Dieu n'ont, pour s'y résoudre sans peine, qu'à considérer qu'elle les délivre, en un moment, de la prison de ce corps, pour les faire jouir, avec leur Sauveur, d'un repos éternel et inconcevable. Ces ravissements dans lesquels Dieu fait voir à l'âme tant de choses merveilleuses, me paraissent avoir un grand rapport avec sa séparation d'avec le corps, quand elle est en grâce, parce que, dans l'un et dans l'autre, elle voit en un instant ce qui lui était auparavant incompréhensible; et quand les douleurs de la mort ne seraient pas beaucoup plus faciles à souffrir pour ceux qui ont renoncé à tous les plaisirs de la vie que pour les autres, leur amour pour Dieu ne doit-il pas les leur rendre méprisables?

Ces ravissements servirent aussi beaucoup à me faire connaître les beautés et les richesses de notre véritable patrie, et que nous devons ne nous considérer sur la terre que comme des voyageurs, rien ne pouvant nous faire souffrir avec plus de patience les travaux d'un long voyage, que d'être assurés de jouir d'un profond repos dans le lieu où nous allons. Ces mêmes ravissements, qui sont des grâces surnaturelles, font aussi, par la connaissance qu'ils nous donnent des choses divines, que nous y attachons notre cœur avec plaisir, et que l'on peut dire, en certaine manière, que dès cette vie notre conversation est dans le ciel; car ceux à qui Dieu a fait la faveur de montrer quelque chose de ce qui se passe dans ce séjour éternel de félicité et de gloire, ne sauraient regarder seulement le ciel sans se recueillir, pour n'envisager que cet objet; et il m'arrive quelquefois de m'imaginer d'être avec les saints habitants de cette heureuse patrie, que je considère seuls comme véritablement vivants, tous ceux qui sont encore engagés dans les liens de cette misérable vie ne me paraissant que des morts dont je ne puis tirer nulle compagnie; et lorsque ces ravissements sont grands, tout ce monde et tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît être qu'une illusion et un songe; mais, au contraire, ce que je vois des yeux de l'âme est le but où tendent tous mes souhaits, et je ne puis penser qu'avec une sensible douleur que j'en suis encore si éloignée.

Enfin, outre les avantages que reçoivent de ces visions et de ces ravissements ceux que Dieu en favorise, ils leur aident aussi à soutenir

une croix aussi pesante que celle de ne trouver que du dégoût dans toutes les choses d'ici-bas ; puisque, s'il ne les leur faisait quelquefois oublier par ce moyen, quoiqu'ils ne s'en souviennent ensuite que trop, je ne sais comment la vie pourrait être supportable. Qu'il soit béni et loué à jamais ! et je le conjure, par le sang que son Fils a répandu pour moi, de ne pas permettre qu'après m'avoir fait la grâce de me donner quelque connaissance de ces biens infinis, je tombe comme Lucifer, et les perde par ma faute. « Ne le souffrez pas, s'il vous plaît, mon Dieu, je « vous en conjure encore par vous-même ; car je tremble quelquefois, « je l'avoue ; mais votre miséricorde me rassure, lorsque je considère « qu'après m'avoir tirée d'un abîme de malheur, en me pardonnant tant « de péchés, il n'y a point d'apparence que vous m'abandonniez pour « me laisser courir à ma perte ! » Je vous prie, mon père, de joindre, pour ce sujet, vos prières aux miennes.

Bien que les faveurs que j'ai dit avoir reçues de Dieu soient très-grandes, celles dont je vais parler me paraissent les surpasser encore par diverses raisons, et particulièrement à cause de la force qu'elles m'ont donnée, quoiqu'à les considérer chacune en particulier, elles soient toutes d'un tel prix, qu'il ne faut point les comparer ensemble.

Après avoir entendu la messe, une veille de Pentecôte, m'étant retirée dans un lieu fort écarté, où j'allais prier souvent, je me mis à lire un traité fait par un Chartreux, sur le mystère de cette fête : il traite des marques auxquelles ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, qui s'y avancent et qui y font un grand progrès, peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux ; et ayant attentivement considéré ces trois états, il me sembla que, par la miséricorde de Dieu, il était avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de grâces, et, me souvenant d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, je vis que j'étais en ce temps-là bien éloignée de l'état où je me trouvais alors. Ainsi, je connus l'extrême obligation que j'avais à Dieu, et je me représentai le châtiment que mes péchés m'avaient fait mériter de recevoir dans l'enfer : je remerciai Dieu de tout mon cœur d'avoir opéré en moi un tel changement.

Comme j'étais dans ces pensées, je tombai dans un si grand ravissement, que mon âme n'étant pas capable de supporter, dans un corps mortel, l'excès d'une telle faveur, elle semblait en vouloir sortir ; car ce ravissement était si différent des autres, que je ne savais du tout ni ce que je faisais, ni ce que je voulais, toutes mes forces me manquant, et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise ; je m'appuyai contre la muraille ; alors je vis au-dessus de ma tête une colombe plus grande qu'à l'ordinaire, et fort différente de celles d'ici-bas ; car ses ailes, au lieu de plumes, n'étaient formées que de petites écailles tout éclatantes de lumière. J'entendis le bruit qu'elles faisaient ; et après qu'elle eut volé à l'entour de moi durant l'espace d'un *Ave Maria*, mon âme, qui se

trouvait comme perdue dans l'étonnement que lui donnait une vision si admirable, perdit de vue cette colombe.

Une faveur si merveilleuse me persuada que je devais me mettre l'esprit en repos, et ce ravissement, accompagné de tant de gloire, continuant encore, la tranquillité et la joie succédèrent à mes appréhensions et à mes craintes. Mais je demurai si interdite durant la plus grande partie des fêtes, que j'étais comme hors de moi-même ; je ne voyais et n'entendais presque rien ; et j'ai reconnu, depuis ce jour-là, que Dieu m'a élevée à un beaucoup plus haut degré d'amour pour lui, et accru de beaucoup les vertus qu'il m'avait données. Qu'il soit béni éternellement. Ainsi soit-il !

Une autre fois je vis sur la tête d'un père de l'ordre de Saint-Dominique la même colombe ; mais il me sembla que l'éclat des rayons de ses ailes s'étendait beaucoup plus loin ; et il me fut dit que c'était parce que ce religieux devait attirer un grand nombre d'âmes au service de Dieu.

Une autre fois je vis la sainte Vierge qui couvrait d'un manteau blanc le père Présenté, religieux de ce même ordre, dont j'ai déjà parlé. Elle me dit que c'était pour le récompenser de l'assistance que nous avions reçue de lui dans l'établissement de cette maison, et une marque du soin qu'elle prendrait de conserver son âme pure. Je ne puis douter qu'elle ne l'ait fait ; car étant mort peu d'années après, il passa tout ce temps dans une grande pénitence, une grande sainteté, et finit sa vie avec une grande joie de sortir de cet exil. Un religieux, qui se trouva à sa mort, m'a assuré qu'il avait dit, un peu avant de rendre l'esprit, qu'il allait tenir compagnie à saint Thomas. Il m'a depuis apparu diverses fois plein de gloire, et m'a dit des choses fort particulières. C'était un homme si appliqué à l'oraison, qu'encore que dans l'extrémité de sa maladie il tâchât de s'en distraire ; à cause de sa faiblesse, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents ; et il m'écrivit un peu auparavant pour me demander de quel remède il pourrait se servir dans ces rencontres, parce qu'il lui arrivait, en achevant de dire la messe, de demeurer long-temps en cet état, sans pouvoir s'en empêcher. Mais enfin Notre-Seigneur le récompensa des services qu'il lui avait rendus avec tant de fidélité.

Quant au recteur de la compagnie de Jésus, dont j'ai souvent fait mention, j'ai vu quelque chose des grâces extraordinaires que Notre-Seigneur lui faisait, dont, pour ne point m'étendre davantage, je ne parlerai point ici.

Étant une fois extrêmement touchée d'une grande persécution qu'on lui faisait, je vis, en entendant sa messe, lorsqu'il leva la sainte hostie, Jésus-Christ m'y paraître crucifié, et me dire, entre autres choses, pour les lui rapporter, quelques paroles de consolation, afin de le préparer à souffrir ce qui devait encore arriver. Cela le consola et l'encouragea beaucoup, et les effets en confirmèrent la vérité.

J'ai vu des choses admirables des religieux d'un certain ordre, qui me paraissaient, sans parler du reste, porter en leurs mains dans le ciel des étendards blancs ; et comme j'ai une grande communication avec ceux de cet ordre, et que je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux, j'ai une grande vénération pour cette sainte compagnie.

Étant une nuit en oraison, Notre-Seigneur me représenta toutes les fautes de ma vie passée. Ma frayeur fut très-grande, parce qu'encore qu'il ne me parlât pas avec sévérité, cette vue me fit une si forte impression que je ne savais que devenir ; mais une seule de ses paroles nous profite plus que des journées entières, que nous emploierions à pleurer notre misère, parce qu'elles portent avec elles un certain caractère de vérité qui nous convainc de telle sorte, que nous ne savons que répondre. Ce divin Sauveur me représenta alors toutes mes vanités passées, et me dit *que je ne pouvais assez reconnaître l'obligation que je lui avais d'avoir bien voulu recevoir une volonté dont j'avais fait un mauvais usage*. Il me dit une autre fois *de me souvenir du temps où il semblait que je fisse gloire de ne pas lui rendre l'honneur que l'on lui doit ; et une autre fois il me recommanda de me remettre devant les yeux les grâces qu'il m'avait faites, lors même que je l'offensais davantage*. Il exposait aussi à ma vue tous mes défauts, avec une telle évidence, que je ne savais où me mettre ; et, comme le nombre en est si grand, cela arrive souvent. Ainsi, voulant me consoler, dans l'oraison, des fautes dont mon confesseur me reprenait, je m'y trouvais encore plus sévèrement traitée qu'il ne me traitait.

Ce souvenir de mes péchés, que Dieu rappelait à ma mémoire, me faisait répandre quantité de larmes, dans la créance que je n'avais point encore commencé à le servir. Mais, au milieu de ma douleur, il me vint en la pensée qu'il voulait peut-être me préparer par-là à recevoir quelque grande grâce, parce qu'il en use d'ordinaire de la sorte, pour me faire connaître plus clairement combien je suis indigne qu'il m'en accorde. Un peu après, je tombai dans un tel ravissement, qu'il me semblait que, si mon âme n'avait pas entièrement abandonné mon corps, au moins ne vivait-elle plus en lui ; et je vis alors la très-sainte humanité de Jesus-Christ, dans un excès de majesté et de gloire où je ne l'avais point encore vue ; car je l'aperçus clairement et d'une manière admirable dans le sein de son Père éternel, sans pouvoir néanmoins dire de quelle sorte il y est. Il me parut seulement que, perdant toute connaissance de moi-même, je me trouvais devant cette suprême Divinité. Je demurai si épouvantée, qu'il se passa quelques jours sans que je revinsse à moi. Il me semblait que je continuais d'être sans cesse en la présence de ce Fils unique de Dieu ; mais non pas comme la première fois, car je connaissais bien que c'était seulement par l'impression qui en était demeurée si forte dans mon esprit, qu'encore que cela se fût passé très-prompement, la vue m'en était toujours présente, et ne me

donnait pas seulement beaucoup de consolation, mais elle m'était aussi très-utile.

J'ai eu trois autres fois une semblable vision, et c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont Notre-Seigneur m'a favorisée, tant on en tire de grands avantages. Elle purifie tellement l'âme, qu'elle amortit presque toute la cupidité; c'est comme un grand feu qui consume tous les vains désirs que l'on peut avoir en cette vie; et ainsi, quoique je n'en eusse plus alors pour les choses vaines, je connus beaucoup plus clairement que je n'avais pas encore eu le mépris que l'on doit avoir de toutes les grandeurs et les richesses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la connaissance de l'éternelle vérité. Cela m'imprima un respect si extraordinaire pour Dieu, que tout ce que j'en puis dire est fort différent de celui que nous pouvons avoir par nous-mêmes, et que je ne pus voir sans un étrange étonnement que l'on ait la hardiesse d'offenser une si puissante et si redoutable majesté.

J'ai déjà dit, en parlant des effets de ces visions, que l'on retire de plus grands avantages des unes que des autres, et j'ai éprouvé que celles-ci en produisent de merveilleux; car lorsque j'allais communier, me souvenant d'avoir vu cette suprême majesté tout éclatante de gloire, et considérant qu'elle était tout entière dans la sainte hostie, où Notre-Seigneur m'a souvent fait la faveur de le voir, les cheveux me dressaient à la tête, et je me trouvais tout anéantie. « O mon Sauveur et « mon Dieu! si vous ne voiliez point votre grandeur dans cet adorable « sacrement, qui oserait si souvent s'en approcher, pour recevoir dans « une âme impure celui qui est la pureté même? Que les anges et toutes « les créatures vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous voulez « bien vous accommoder ainsi à notre faiblesse, pour nous faire de si « extrêmes faveurs, puisque, si vous vous montriez à nous dans toute « l'étendue de votre infini pouvoir, notre étonnement ne pourrait nous « permettre d'approcher de vous. »

Il peut nous arriver en cela ce qui arriva à un laboureur qui, ayant trouvé un trésor qui le rendit beaucoup plus riche qu'il n'avait osé l'espérer, ni même le souhaiter, conçut tant de tristesse et de chagrin que lui donna le soin de le garder et de ne savoir à quoi l'employer, qu'il en mourut. Que s'il n'eût trouvé que peu à peu, tantôt une partie de ce trésor et tantôt une autre, il se serait estimé heureux, et cela ne lui aurait pas coûté la vie. « Mais vous, Seigneur, qui êtes le trésor et la richesse « des pauvres, vous savez admirablement leur faire sentir les effets de « votre libéralité, en ne leur découvrant que peu à peu le prix de ces « grâces sans prix, dont il vous plaît de les enrichir. » Mon étonnement est si grand de voir un Dieu tout-puissant et infini se cacher, par un effet de son admirable sagesse, dans une chose aussi petite qu'est la sainte hostie, que je n'aurais jamais la hardiesse de m'en approcher, s'il ne me la donnait; et tout ce que je puis faire est de m'empêcher de publier à haute voix de si grandes merveilles.

Quels doivent être les sentiments d'une misérable créature comme moi, coupable de tant de péchés, et qui a passé sa vie avec si peu de crainte de Dieu, de se trouver en la présence de sa souveraine majesté, lorsque, par une faveur si particulière, il se rend visible à mon âme ! Comment osé-je, avec une bouche qui a proféré tant de paroles qui l'ont offensé, toucher son corps glorieux qui est la pureté et la bonté même ! Et l'amour et la tendresse qu'il me témoigne ne doivent-ils pas rendre ma douleur, de l'avoir si mal servi, plus grande que l'appréhension du châtiment que méritent mes péchés !

Que dirai-je davantage sur le sujet de ces deux visions dont je viens de parler ? Oserai-je, ô mon Sauveur, qui êtes toute ma gloire, assurer, comme j'en suis presque tentée, que je vous ai témoigné en quelque manière ma fidélité et mon respect pour votre souveraine grandeur, par les sentiments si douloureux qu'elles me causèrent ? Mais, hélas ! que dis-je ? j'écris ceci sans savoir ce que je fais, parce que je ne puis rappeler le souvenir de ces visions, sans me trouver toute troublée et comme hors de moi-même. J'aurais néanmoins raison de parler de la sorte, puisque j'aurais, mon Dieu, fait en cela quelque chose pour vous, si ces sentiments venaient de moi ; au lieu que, ne pouvant avoir seulement une bonne pensée, si vous ne me la donnez, je ne puis rien m'en attribuer. Vous êtes l'offensé, Seigneur, et je suis le coupable.

Une fois, lorsque j'allais communier, je vis des yeux de l'âme plus clairement que je ne l'aurais pu voir des yeux du corps, deux démons d'une figure horrible, qui enfermaient avec leurs cornes la gorge du prêtre, et je vis en même temps dans ses mains Jésus-Christ tout éclatant de la gloire dont j'ai parlé ; ce qui me fit connaître que ce misérable était en péché mortel. Quel spectacle, ô mon Sauveur ! de voir votre souveraine bonté au milieu de ces épouvantables figures, et votre divine présence remplir ces démons d'un tel effroi, qu'ils ne cherchaient qu'à s'enfuir si vous le leur eussiez permis. Je demeurai si troublée, que je ne sais comment j'eus la force de communier, parce qu'il me semblait que si cette vision venait de Dieu, il n'aurait pas permis que j'eusse connu le péché de ce prêtre. Mais Notre-Seigneur me dit *de prier pour lui, et qu'il avait permis que je l'aie vu pour m'apprendre quelle est la force des paroles de la consécration qui le rendent présent dans ce grand sacrement, quelque méchant que soit le prêtre qui les profère, et nous obligent d'admirer l'extrême bonté qui le porte à se mettre ainsi pour l'amour de nous entre les mains de son ennemi.*

Cette vision me fit comprendre l'obligation qu'ont les prêtres d'être plus vertueux que ceux qui ne sont pas honorés de ce sacré caractère ; quel horrible péché c'est de recevoir indignement cet adorable sacrement ; que les démons règnent dans les âmes qui sont en péché mortel, et elle augmenta encore en moi la connaissance de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit béni à jamais !

Il m'arriva une autre fois une chose qui m'épouvanta d'une étrange

sorte. Il mourut sans confession, au lieu où j'étais, une personne qui avait, durant plusieurs années, fort mal vécu, mais qui, ayant depuis deux ans toujours été malade, était changée en quelque sorte; et ainsi je ne croyais pas qu'elle dût être damnée. Mais lorsqu'on l'ensevelissait, je vis une grande multitude de démons qui prirent ce corps, qui s'en jouaient, et qui le tiraient deçà et delà avec de grands crocs. Lorsqu'on le portait en terre avec les cérémonies accoutumées, je considérais en moi-même quelle est la bonté de Dieu de n'avoir pas voulu déshonorer devant le monde cette personne, quoiqu'elle fût son ennemie; et ce que j'avais vu me rendit tout interdite. Je ne vis aucun démon durant l'office; mais quand on mit le corps dans la fosse, j'en aperçus une grande multitude qui y étaient pour le recevoir, et la frayeur que j'en eus fut telle, que je ne pus la dissimuler sans me faire beaucoup de violence. Je considérais en moi-même de quelle manière ces malheureux esprits traiteraient l'âme dont ils traitaient ainsi le corps. Plût à Dieu que ceux qui sont en mauvais état pussent voir, comme je l'ai vu, une chose si épouvantable, puisqu'elle pourrait, à mon avis, servir à les convertir!

Je connus alors de plus en plus l'obligation que j'ai à Dieu de m'avoir délivrée des peines que j'avais si justement méritées. Ma frayeur continua jusqu'à ce que j'en eusse parlé à mon confesseur. Je songeais en moi-même si ce n'était point une illusion du diable pour déshonorer cette personne, quoiqu'elle ne passât pas pour être trop bonne, et quand ce n'aurait pas été une illusion, je ne saurais m'en souvenir sans en être encore épouvantée.

Puisque je me suis engagée à parler de quelques visions touchant les morts, je rapporterai certaines choses que Dieu a voulu me faire voir de quelques âmes; mais j'en dirai peu, tant pour abrégér, qu'à cause que cela n'étant pas nécessaire, il ne pourrait être fort utile.

Ayant appris la mort d'un père provincial, qui l'avait été de cette province, et l'était alors d'une autre, à qui j'avais de l'obligation, j'en fus troublée, parce qu'encore qu'il fût vertueux, j'appréhendais pour son salut, à cause qu'il avait, durant vingt ans, exercé cette charge, et que je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont à répondre de la conduite des âmes. Je courus à l'oratoire, et priai Notre-Seigneur que si j'avais en toute ma vie fait quelque bien, de le lui vouloir imputer, et de suppléer au reste par le mérite de sa passion, afin de tirer son âme du purgatoire.

Lorsque je demandais cela à Dieu avec une grande affection, il me sembla que je voyais à mon côté droit sortir cette âme du fond de la terre et monter au ciel avec une grande joie; et quoique ce père fût fort âgé, il me parut sous la figure d'un homme qui n'avait pas encore trente ans, et avec un visage resplendissant de lumière. Cette vision passa fort vite; mais elle me consola de telle sorte, parce que je ne pouvais douter de la vérité de ce que j'avais vu, que je n'ai jamais su depuis

Être affligée de sa mort, comme l'étaient plusieurs autres personnes dont il était beaucoup aimé. Il n'y avait pas alors quinze jours qu'il était mort, et je ne laissais pas de demander des prières pour lui, et d'en offrir aussi à Dieu : mais non pas avec la même chaleur que si je n'eusse point vu ce que j'avais vu, parce que, lorsqu'il a plu à Dieu de me faire connaître de semblables choses, il me paraît que de prier pour les âmes qui sont dans la gloire, c'est comme vouloir donner l'aumône à un riche. Celui-ci finit ses jours en un lieu fort éloigné d'ici ; et j'appris depuis que sa mort a été accompagnée de tant de larmes, d'une si profonde humilité, et d'une telle connaissance de ses obligations envers Dieu, qu'elle édifia extrêmement tous ceux qui y assistèrent.

Une religieuse de cette maison, grande servante de Dieu, étant morte, il n'y avait pas encore deux jours, et l'une de nos sœurs à qui j'aidais à dire pour elle l'office des morts dans le chœur, étant à la moitié d'une leçon, je vis l'âme de cette bonne religieuse sortir, comme celle dont je viens de parler, du fond de la terre, et s'en aller dans le ciel. Cette vision ne se passa pas dans mon imagination comme la précédente, mais comme d'autres que j'ai rapportées, et qui sont également assurées.

Une autre religieuse de cette même maison, âgée de dix-huit ou vingt ans, très-vertueuse, très-exacte dans ses devoirs, et qui était continuellement malade, étant aussi morte, je crus qu'ayant mené une vie si sainte, elle ne passerait point par le purgatoire. Mais quatre heures après sa mort, assistant à l'office avant qu'on la portât en terre, je vis son âme, comme les autres dont j'ai parlé, sortir de la terre et aller au ciel.

Étant dans un collège de la compagnie de Jésus, et souffrant de grands travaux de corps et d'esprit, comme j'en souffre encore quelquefois, je me trouvais réduite à ne pouvoir, ce me semblait, avoir seulement la moindre bonne pensée. Un frère de cette maison mourut la même nuit, et je priais pour lui comme je pouvais ; mais lorsque j'entendais une messe que l'on disait aussi pour le repos de son âme, je me trouvais dans un fort grand recueillement, et je vis Notre-Seigneur le conduire dans le ciel avec beaucoup de gloire.

Un très-vertueux religieux de notre ordre étant malade, et me trouvant fort recueillie durant la messe, je le vis rendre l'esprit et monter dans le ciel sans entrer dans le purgatoire ; et j'ai appris depuis qu'il était mort à la même heure que j'avais eu cette vision. Sur quoi m'étonnant de ce qu'il n'avait point passé par le purgatoire, il me fut dit que c'était parce qu'ayant exactement observé sa règle, il avait joui de la grâce accordée à l'ordre par des bulles particulières, touchant les peines du purgatoire. Je ne sais pourquoi cela me fut dit, si ce n'est pour me faire connaître que pour tirer de l'avantage d'avoir embrassé une sainte profession, il ne suffit pas de porter l'habit de religieux, mais qu'il faut que la vertu y réponde.

Je pourrais rapporter plusieurs visions semblables dont Dieu m'a

favorisée; mais en voilà assez, et je me contenterai d'ajouter que je n'ai vu nulle de ces âmes avoir été exempte de passer par le purgatoire, sinon celles de ces deux religieux dont je viens de parler, et du saint père Pierre d'Alcantara. Notre-Seigneur m'a fait aussi la faveur de voir les degrés de gloire que quelques-unes de ces âmes possèdent dans le ciel, et dont la différence est fort grande.

CHAPITRE XXXIX.

La Sainte continue à parler des grâces accordées par Dieu à ses prières. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grâce que Dieu fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastère sans revenu. Admirables visions qu'eut la Sainte.

Une personne à qui j'avais beaucoup d'obligation, ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée que je priai Dieu avec ardeur de la lui rendre, et j'appréhendais extrêmement que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Alors Notre-Seigneur m'apparut, comme il l'avait fait autrefois, me montra la plaie de sa main gauche et en tira, avec sa main droite, un clou dont elle était percée, et la chair qui y tenait. Il est facile de juger combien grande était cette douleur, et de quelle sorte j'en étais touchée. Il me dit *que puisqu'il avait bien voulu la souffrir pour l'amour de moi, je ne devais point douter qu'il ne m'accordât ce que je lui demandais, étant assuré que je ne lui demandais rien qui ne fût pour sa gloire, et qu'ayant plus fait pour moi que je n'aurais désiré de lui, dans les temps même que je ne le servais pas encore, je pouvais m'assurer qu'il n'y aurait rien qu'il ne m'accordât maintenant qu'il savait que je l'aimais.* A peine huit jours étaient passés, que cette personne recouvra entièrement la vue, et mon confesseur eut connaissance de tout ce que je viens de rapporter. Il peut se faire que cette guérison n'ait pas été un effet de mes prières, et ne doit point leur être attribuée; mais cette vision ne laissa pas de me faire croire avec certitude que c'était une grâce que Notre-Seigneur m'avait faite, et je l'en remerciai de tout mon cœur.

Une autre personne étant très-malade d'un mal que je ne spécifie point ici, parce que je n'y connaissais rien, et qui lui causa, durant deux mois, des douleurs si insupportables, qu'elle se déchirait elle-même; le père recteur dont j'ai parlé, et qui me confessait alors, en eut tant de compassion, qu'il me commanda d'aller la voir, et je le pouvais à cause qu'elle m'était parente. J'y allai donc, et je demurai si touchée de la voir en cet état, que je demandai instamment à Dieu de vouloir lui rendre la santé. En quoi je ne pus douter qu'il ne m'eût exaucée, puisque dès le lendemain, elle ne sentit plus aucune douleur.

Une personne de qui j'avais reçu de très-bons offices, s'étant résolue de faire une chose fort contraire au service de Dieu, et qui lui aurait été très-préjudiciable à elle-même, j'en fus d'autant plus affligée, que je n'y

Voyais point de remède. J'eus recours à Dieu, je le priai, avec grande instance, d'y en vouloir apporter, et je me retirai dans un hermitage de ce monastère, fort reculé des autres, où il y avait une image de Jésus-Christ attachée à la colonne. Là, lui demandant avec ardeur de m'accorder cette grâce, j'entendis une voix fort douce, mais qui n'était pas distincte, et qui dura peu. Je fus d'abord fort effrayée, et je me trouvai aussitôt après dans un tel repos et une telle joie, que je ne pouvais assez admirer qu'une voix, que j'étais assurée d'avoir ouïe de mes oreilles corporelles, mais sans pouvoir en entendre une seule parole, eût été capable de produire en moi un si grand effet. Je connus par là que ma prière était exaucée, et ainsi je fus délivrée de la peine que me donnait cette affaire. Elle fut rompue sur le point qu'elle passait pour faite, et j'en rendis compte à mes confesseurs; car alors j'en avais deux, tous deux fort savants et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui était résolue à servir Dieu fidèlement et qui, durant quelque temps qu'elle s'était appliquée à l'oraison, avait reçu de grandes grâces, la quitta par de certaines occasions dont elle ne travaillait point à se dégager, quoiqu'elles fussent fort périlleuses. J'en fus très-affligée, parce que je l'aimais beaucoup et je lui avais des obligations particulières. Je demandai à Dieu, durant plus d'un mois, de vouloir remettre cette âme dans le chemin où je l'avais vue; et étant un jour en oraison, je vis un diable auprès de moi, qui déchirait avec grand dépit des papiers qu'il avait entre les mains. Je jugeai par là que Dieu m'avait accordé ma demande, et j'en eus une extrême joie. L'effet fit voir que je ne me trompais pas; car j'appris ensuite que cet homme, après s'être confessé avec beaucoup de contrition, s'était converti véritablement à Dieu, et j'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grâce de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni à jamais. Ainsi soit-il.

Les grâces que Dieu m'a faites de délivrer, à ma prière, des âmes des péchés où elles étaient engagées, d'en faire avancer d'autres dans le chemin de la perfection, d'en tirer du purgatoire, et les autres faveurs signalées que j'ai reçues de lui sont en si grand nombre, que je n'aurais jamais fait, et ennuierais ceux qui liront ceci, si je les rapportais toutes. Elles ont été encore plus grandes à l'égard du salut des âmes que dans la guérison des corps, et c'est une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Cela n'arrivait jamais sans que j'en eusse beaucoup de scrupule, parce qu'encore qu'il soit certain que la seule bonté de Dieu en était la principale cause, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il accordait ces faveurs à mes prières. Mais maintenant tant de personnes en sont persuadées comme moi, que cela ne me donne plus de peine; et, dans la confusion que j'ai de voir que sa divine majesté me rend de plus en plus redevable envers elle, je la loue; mon désir de la servir s'augmente, et mon amour redouble. Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que lorsque je veux demander à Dieu des choses qui

ne me seraient pas avantageuses, il m'est impossible, quelque violence que je me fasse, de prier que très-faiblement et très-lâchement, et qu'au contraire celles qui lui sont agréables et que je puis lui demander avec instance, sans craindre de l'importuner, se présentent à moi comme d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin que je travaille pour m'en souvenir. La différence qui se rencontre entre ces deux manières de demander est si grande, que je ne sais comment l'exprimer. Car, quand je demande les unes, quoiqu'elles me touchent beaucoup et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur, mais comme une personne qui ayant la langue liée ne peut parler, encore qu'elle le désire, ou qui parle de telle sorte qu'elle connaît bien qu'on ne l'entend pas; au lieu que dans les autres on parle si nettement, que l'on n'a point de peine à juger que l'on est entendu de celui à qui l'on parle. L'une de ces manières peut se comparer à l'oraison vocale, et l'autre, à cette contemplation si élevée, dans laquelle Dieu fait connaître qu'il nous entend, et qu'il prend plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons. Qu'il soit béni éternellement, lui qui me donne tant, et à qui je donne si peu.

« Car, que vous donne, Seigneur, une personne qui ne renonce pas à
 « tout pour l'amour de vous? et ne suis-je pas infiniment éloignée de
 « l'avoir fait? Quand je n'aurais point d'autre raison de haïr la vie, celle-
 « là seule suffirait, puisque je m'acquitte si mal de ce que je vous dois. Je
 « ne vois en moi qu'imperfection; je n'y vois que lâcheté pour votre ser-
 « vice; et je voudrais quelquefois avoir perdu le sentiment, afin de ne
 « point connaître jusqu'à quel excès va ma misère. Vous êtes capable,
 « Seigneur, d'y apporter le remède, et je vous conjure de ne pas me refu-
 « ser cette grâce. »

Lorsque j'étais chez cette dame dont j'ai parlé, j'avais besoin de me tenir continuellement sur mes gardes, pour remarquer la vanité qui se rencontre dans toutes les choses de cette vie, parce que l'estime que l'on témoignait avoir pour moi, et les louanges que l'on me donnait, m'étaient de grands sujets de complaisance, si je me fusse seulement regardée moi-même. Mais je considérais celui dont la vue, qui ne peut-être trompée, pénètre la vérité de toutes choses, et je le priais de me soutenir de sa main toute-puissante. Cela me fait souvenir des peines que ceux à qui Dieu fait connaître la vérité souffrent à traiter des choses d'ici-bas, dans lesquelles elle est si cachée. Lui-même me l'a dit, ainsi que la plupart de ce que j'écris et que j'ai appris de ce divin maître. Sur quoi il faut remarquer que toutes les fois que je dis : J'entendis cela, ou, Notre-Seigneur me dit ceci, je ferais un très-grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais, lorsque je ne me souviens pas précisément de ce qu'il m'a dit, je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien; quoique dans la vérité il n'y a rien de bon que je doive appeler mien, puisque j'en suis redevable à la seule bonté de Dieu, sans l'avoir pu mériter : j'appelle donc mien ce qui ne m'a pas été révélé.

Hélas ! il n'arrive que trop souvent, dans les choses spirituelles, aussi bien que dans les temporelles, que nous en jugeons selon notre peu de lumière, et tout au contraire de la vérité, et qu'ainsi nous mesurons notre avancement spirituel par le temps qu'il y a que nous nous occupons à l'oraison, comme si nous voulions renfermer dans certaines bornes le pouvoir et la libéralité de celui qui peut répandre ses faveurs en la manière qu'il lui plaît ; et faire faire en six mois à une âme plus de progrès dans la vertu qu'à une autre en plusieurs années. J'en ai vu des preuves en tant de personnes que je ne comprends pas comment on peut en douter. Ceux qui ont reçu de Dieu le don du discernement des esprits et une humilité véritable n'ont pas de peine à le connaître, parce qu'ils jugent de cet avancement des âmes par leur résolution de servir Dieu et par leur amour pour lui, qui peuvent, comme je l'ai dit, leur faire faire plus de chemin en six mois qu'à d'autres en vingt années, cela dépendant de sa pure volonté et des bonnes dispositions qu'il leur donne. Ainsi je vois venir dans ce monastère des jeunes filles de qualité qui, étant appelées de Dieu, n'ont pas plus tôt été éclairées de sa lumière et touchées de son amour, que, sans différer davantage, elles ont tout abandonné pour s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenu, que l'on peut considérer comme une étroite prison ; qu'elles ont méprisé leur vie pour l'amour de cet époux éternel, dont elles savent qu'elles sont aimées ; qu'elles ont renoncé à leur propre volonté, et qu'enfin elles lui ont sacrifié toutes choses. Quelle confusion n'ai-je point, mon Dieu, quand je pense à l'extrême avantage qu'elles ont sur moi de s'être plus avancées en trois mois, et quelqu'une même en trois jours, que je n'ai fait depuis plusieurs années que j'ai commencé de m'exercer à l'oraison, quoique, encore que vous les ayez si libéralement recompensées de leur fidélité pour vous, vous m'avez fait plus de grâces qu'à elles ? Et comment pourraient-elles donc avoir regret d'avoir tout abandonné pour ne penser qu'à vous servir et à vous plaire ?

Je désirerais que nous nous missions devant les yeux le nombre des années qui se sont passées depuis le jour de notre profession, et le temps qu'il y a que quelques-unes de nous s'exercent à l'oraison ; non pour inquiéter celles qui y ont fait en peu de temps un grand progrès, en les obligeant de retourner en arrière, pour ne pas avancer plus que nous, ni prétendre que ces âmes que les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu font voler comme des aigles, n'aillent pas plus vite qu'un petit oiseau qui aurait les pieds liés, mais je voudrais qu'en adorant avec humilité la manière dont Dieu les conduit, nous les vissions aller à tire d'aile où leur amour les emporte, sans craindre que celui qui leur fait tant de grâces les laisse tomber dans le précipice. La confiance que leur donnent les vérités que la foi leur fait connaître les soutient, et comment n'ayant pas cette même confiance, prétendrions-nous pouvoir les suivre et comparer notre faiblesse à leur force ?

On ne peut, sans se tromper, se flatter de cette pensée. Il faudrait, pour juger d'un état si élevé que celui où il a plu à Dieu de les mettre, avoir un aussi grand zèle pour son service et un aussi grand amour que celui dont elles brûlent pour lui. Nous devons nous humilier au lieu de les condamner, et considérer que, tant s'en faut que leur avantage nous porte du préjudice, c'est au contraire une occasion que Dieu nous présente pour reconnaître nos défauts, en considérant combien des âmes à qui il fait tant de grâces sont plus que nous attachées à lui et plus détachées de l'affection de toutes les choses du monde.

Comme il n'y a qu'un violent amour de Dieu qui soit capable de nous faire tout abandonner pour nous consacrer entièrement à son service, et que l'oraison dont je viens de parler produit cet effet, j'en préférerais une de cette sorte, quoiqu'elle durât fort peu à celles de plusieurs années, qui ne nous portent à faire pour lui que des actions si peu considérables, que, quand même elles seraient en grand nombre, on ne pourrait les comparer qu'à des pailles qu'un petit oiseau emporte, et que l'on doit aussi avoir honte de considérer et de leur donner, comme font quelques-uns, le nom de mortifications. Hélas ! je suis de ce nombre, puisque j'oublie à tout moment les faveurs que j'ai reçues de Dieu. Je sais néanmoins que sa bonté est si grande qu'il compte pour beaucoup le bien que sa grâce me fait faire ; mais je voudrais que la connaissance de mon néant m'empêchât d'en porter un semblable jugement, et me fît même ignorer que j'y aie part. » Par-
 « donnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, et n'imputez pas à péché que
 « je me console un peu par là de la douleur de ne pas vous servir en
 « des occasions importantes, dans lesquelles il ne faut point de meil-
 « leur preuve de mon incapacité que de voir que de si petites tiennent
 « lieu de quelque chose dans mon esprit. Que les personnes qui vous
 « rendent des services considérables sont heureuses ! Si pour leur res-
 « sembler, il suffisait de le désirer avec ardeur et de leur porter envie,
 « je marcherais sur leurs pas ; mais je suis inutile à tout. Ayez com-
 « passion de moi, mon Sauveur ; et puisque vous m'aimez tant rendez-
 « moi propre à des actions qui puissent vous être agréables. »

En ce même temps le bref de Rome pour établir notre monastère sans revenu étant arrivé, on l'acheva ; et lorsque, dans la joie que j'en eus, je pensais aux travaux que j'ai soufferts pour ce sujet, et remerciais Dieu de la grâce qu'il m'avait faite de daigner en cela se servir de moi, je me remis devant les yeux tout ce qui s'était passé dans cette affaire, et trouvai que ce que je paraissais y avoir fait de bien était mêlé de beaucoup d'imperfection par mon peu de courage et mon peu de foi ; car jusqu'à cette heure que je la vois entièrement terminée quoique Notre-Seigneur m'eût dit que cela serait, et qu'ainsi je n'en pusse douter, je ne l'avais jamais cru avec une certitude pleine et entière, et je ne sais comment allier ces deux contraires de tenir une chose impossible, et de s'assurer en même temps qu'elle réussira

Mais considérant que tout ce qu'il y avait eu en cela de bon venait de Dieu, et que tout ce qu'il y avait eu de mal venait de moi, je n'y pensais pas davantage et je serai bien aise de ne m'en souvenir jamais, afin que tant de fautes que j'ai commises ne soient pas comme autant de pierres d'achoppement qui m'en fassent commettre de nouvelles. Béni soit celui qui tire quand il lui plaît du bien de tout.

Je reviens à ce que je disais qu'il est dangereux de compter les années qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, parce que, encore que l'on soit humble, il y a toujours sujet de craindre que l'on ne se flatte de la créance d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire que l'on n'ait rien mérité, et que l'on n'en soit bien récompensé ; mais quelque spirituel qu'il soit, quiconque s'imaginera que plusieurs années d'oraison lui ont fait mériter les faveurs dont j'ai parlé, je tiens pour certain qu'il n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas de s'être rendu digne que Dieu le tienne par la main pour l'empêcher de tomber dans les péchés qu'il commettait avant qu'il se fût appliqué à faire oraison, sans vouloir, comme je l'ai dit, lui faire un procès pour le payer de ce qu'il prétend lui être dû ? Il peut se faire que cela ne soit pas incompatible avec une grande humilité ; mais j'avoue ne le pas comprendre, et ne pouvoir au contraire le considérer que comme une grande hardiesse ; parce qu'encore que j'aie peu d'humilité, je n'ai jamais osé en venir là ; mais c'est peut-être à cause que je n'ai rendu à Dieu aucun service, et que si je lui en avais rendu, j'aurais cru possible plus que nul autre, en devoir être payée.

Je ne dis pas aussi qu'une âme ne s'avance, et que Dieu ne lui accorde des faveurs si son oraison a été humble ; je dis seulement qu'elle ne doit point se souvenir du nombre des années qu'il y a qu'elle s'y exerce, puisque tout ce que nous pouvons faire pour Dieu est plutôt digne d'horreur que d'estime, en comparaison de la moindre des gouttes du sang qu'il a répandu pour nous sur la croix, et que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables. Quelle folie peut égaler celle d'entrer en compte avec lui, puisque sa libéralité est si grande, que pour une obole que nous lui donnons il nous paie mille ducats ? Laissons-là, je vous prie, ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire ; les comparaisons sont odieuses, même dans les choses d'ici-bas, et à combien plus forte raison dans celles dont lui seul peut être juge ? Ne l'a-t-il pas assez fait connaître par cette parabole de l'Évangile qui nous apprend qu'il traite de la même sorte ceux qui sont venus à la dernière heure et ceux qui ont travaillé dès le matin et porté le poids de la plus grande chaleur du jour ?

J'ai écrit ces trois feuillets en tant de jours différents et de diverses reprises, à cause de mon peu de loisir, que j'ai perdu la suite de ce que j'avais commencé à dire de cette vision. Il me sembla qu'étant seule dans une vaste campagne je me trouvai environnée d'une grande

multitude de gens armés de lances, d'épées et de poignards, et quelques-uns d'estocs fort larges, sans que je pusse ni m'enfuir pour éviter la mort qu'ils se préparaient à me donner, ni espérer aucun secours ; qu'alors ne sachant que devenir, je levai les yeux vers le ciel et vis Jésus-Christ élevé bien haut dans l'air au-dessus de moi, qui me tendait la main et me rassurait de telle sorte que je ne pouvais plus rien appréhender. Encore que cette vision paraisse d'abord assez inutile, elle me fut très-avantageuse, en ce qu'elle me fit connaître ce qui me devait arriver. Car m'étant ensuite presque vue en cet état, ce me fut une image de ce qui se passe dans le monde où tout semble être armé contre mon âme, puisque, sans parler de ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu, ni des honneurs, des biens, des plaisirs et autres choses semblables, qui sont comme autant de pièges où l'on ne peut éviter de tomber si l'on ne se tient extrêmement sur ses gardes, nous avons sujet de craindre du côté de nos parents et de nos amis, et ce qui est encore plus étrange, des personnes même de piété, comme je l'ai éprouvé, m'étant trouvée par eux en tel état, quoiqu'ils ne crussent pas mal faire, que je ne savais comment m'en défendre, ni que devenir.

Que si je rapportais en particulier tout ce que j'endurais, quelle horreur, mon Dieu, cela ne devrait-il point donner du monde, puisque tous les travaux que j'ai déjà dit avoir soufferts n'étaient point comparables à cette dernière persécution ? Elle me réduisit en tel état que je n'y trouvais point d'autre remède que d'appeler Dieu à mon secours en me souvenant de la vision dont je viens de parler, qui m'avait fait connaître que, devant me défier de tout ce qui est dans le monde, je ne pouvais espérer que de lui qui est le seul immuable et toujours le même. Il me fit bien voir que j'avais raison, car il suscitait de temps en temps quelqu'un qui, en la manière qu'il me l'avait montré dans cette vision, venait comme de sa part me donner la main pour m'aider, me soutenir et me fortifier dans la résolution de ne m'appuyer sur aucune créature, et de ne penser qu'à employer pour le servir ce peu de vertu qu'il lui a plu de me donner. Qu'il soit béni éternellement.

Étant un jour si troublée et dans une telle inquiétude qu'au lieu de me trouver dans mon détachement ordinaire, je ne pouvais me recueillir, il me vint durant ce combat qui se passait en moi-même mille pensées extravagantes ; et, dans cet obscurcissement de mon esprit, j'appréhendais que les faveurs que j'avais reçues de Dieu ne fussent des illusions. Lorsque j'étais en cette peine, Notre-Seigneur me dit *de ne point m'affliger, que je devais connaître par là combien grand serait mon malheur s'il s'éloignait de moi, et que nous ne pouvons être en assurance tant que nous vivons dans un corps mortel*. Ces paroles me firent voir qu'heureux sont les combats qui font mériter de si grandes récompenses, que ce divin Sauveur a compassion de nous dans tant de

périls où nous nous trouvons exposés durant cette vie, et qu'il ne manque jamais de m'assister, mais qu'il veut que je fasse de mon côté tout ce qui peut dépendre de moi.

Notre-Seigneur me parla dans cet entretien avec une si extrême bonté, tant de douceur et tant de tendresse que je n'entreprends pas de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots : *Vous êtes à moi, et je suis à vous* ; et je lui dis presque toujours avec vérité ce me semble : « C'est de vous seul, mon Dieu, et non pas de moi que je me soucie. » Mais lorsque je me représente quel est mon néant, des faveurs aussi extraordinaires que celles dont je viens de parler me donnent tant de confusion que, comme je l'ai déjà remarqué et le dis quelquefois à mon confesseur, il me paraît que l'on a besoin en les recevant de plus de force que pour souffrir les plus grands travaux. Si j'ai fait quelque chose de bon, je l'oublie alors ; il ne se présente à moi que le souvenir de mes péchés ; mon esprit n'agit plus, et il me semble seulement que tout ce qui se passe en cela est surnaturel.

Il me prenait quelquefois un si violent désir de communier que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi un jour qu'il tombait une pluie si extraordinaire que l'eau avait comme assiégé la maison, n'ayant pas laissé de sortir, je me trouvais tellement hors de moi-même, que quand on m'aurait porté le poignard à la gorge, l'appréhension de la mort n'aurait pu m'empêcher de passer outre. Je ne fus pas plus tôt dans l'église, que j'entrai dans un grand ravissement. Il sembla que je vis les cieux ouverts, non seulement comme autrefois par une petite ouverture, mais par une fort grande, et qu'en même temps j'aperçus le trône dont j'ai parlé à votre révérence, et au-dessus de ce trône encore un autre où par une connaissance que je ne puis expliquer, je compris que Dieu y était, quoique je ne le visse point.

Ce trône était soutenu par des animaux, et je m'imaginai que c'étaient les évangélistes ; mais je ne pus voir ni comment il était fait, ni qui était assis dessus. J'aperçus seulement une grande multitude d'anges qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais auparavant vus dans le ciel ; et je crus que c'étaient des chérubins et des séraphins, parce que leur gloire, comme je l'ai dit, est fort différente de celles des autres, et qu'ils paraissent tout enflammés. Je me sentis moi-même remplie d'une telle gloire qu'on ne saurait ni la représenter ni se la figurer, à moins que de l'avoir éprouvée, et je connus bien, quoique sans rien voir, que tout ce que l'on saurait souhaiter se rencontrait là. Il me fut dit, je ne sais par qui, qu'il me serait impossible d'y rien comprendre, et que tout le reste lui étant comparé était moins que rien ; et il est vrai que je n'ai pu voir depuis qu'avec étonnement et confusion que l'on soit capable de s'arrêter et encore moins de s'affectionner à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmillière. J'entendis la messe, je communiai, et je ne

saufais dire comment je fus durant ce temps. Il me sembla si court que je fus surprise de voir quand l'horloge sonna qu'il avait duré deux heures. Je n'ai su depuis trop admirer que me trouvant si proche de ce feu qui ne peut procéder que d'un véritable amour de Dieu, il m'est impossible, quelques efforts que je fasse, d'en tirer une seule étincelle, si lui-même ne me fait cette grâce ; et ce feu merveilleux consume de telle sorte le vieil homme avec toutes ses imperfections et ses misères, qu'il semble, comme je l'ai lu du phénix, qu'il renaît de ses cendres un nouvel homme, tant l'âme change de désirs et acquiert une telle force que, ne paraissant plus la même, elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Je prie sa divine majesté que cela se trouve véritable en moi, et que je profite de ces paroles qu'elle me dit : *Vous avez vu la différence qui se trouve entre les choses du ciel et celles de la terre : ne l'oubliez jamais, et efforcez-vous de plus en plus d'être meilleure.*

Étant une fois dans le même doute dont j'ai parlé, si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut, et me dit d'un ton de voix fort sévère : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ?* il ajouta que, si après m'être bien examinée, je trouvais que je m'étais entièrement donnée à lui, je ne devais point appréhender qu'il m'abandonnât.

Cette exclamation par laquelle il avait commencé à me parler, m'ayant extrêmement touchée, il me dit avec beaucoup de douceur et de bonté de ne point m'affliger, qu'il savait qu'il n'y avait rien que je ne fusse disposée à faire pour son service, et qu'il m'accorderait tout ce que je lui demanderais ; que je n'avais qu'à considérer que mon amour pour lui augmentait toujours, pour reconnaître que cela ne pouvait venir du démon ; que je ne devais pas croire qu'il donnât tant de puissance sur ses serviteurs à ces esprits de ténèbres, ni que je tinsse d'eux la lumière dont mon esprit était éclairé, et la tranquillité dont je jouissais ; mais que tant de personnes considérables m'ayant assuré que ces faveurs venaient de Dieu, j'étais obligée de les croire.

Récitant un jour le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots : *Quicumque vult salvus esse*, Notre-Seigneur me fit comprendre en quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connaître sa grandeur et ses merveilles ; et lorsque je pense à ce mystère ou que j'en entends parler, il me semble que je conçois bien la manière dont cela se fait, et j'en ai une grande joie.

Un jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, Dieu me fit la faveur dans un ravissement de me représenter sa glorieuse entrée dans le ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y tient ; mais de pouvoir exprimer cela en particulier, c'est ce qui m'est impossible. Tout ce que j'en puis dire, c'est que la

vue d'une telle gloire en répandit une dans mon âme qui opera de grands effets, et augmenta, avec mon désir de souffrir de grands travaux, ma passion pour le service de cette reine des anges, que l'on ne peut trop révéler.

Étant dans l'église d'un collège de la compagnie de Jésus, je vis deux fois un fort riche daïs paraître sur la tête des religieux lorsqu'ils communiaient, et je ne le voyais point sur celle des autres.

CHAPITRE XL.

Suite des admirables visions et révélations dont Dieu favorise la Sainte, et sentiments qu'elle avait dans ces occasions.

Un jour faisant oraison, je me trouvai dans un tel plaisir et une telle joie, que me reconnaissant indigne d'une si grande faveur, je me représentai le lieu que Dieu m'avait fait voir autrefois, que j'avais mérité par mes péchés d'avoir l'enfer, et qui ne s'est jamais depuis effacé de ma mémoire. Cette pensée me fit une impression incroyable, et j'entrâi ensuite dans un plus grand ravissement, que je ne le saurais exprimer. Il me sembla que j'étais comme abîmée dans cette suprême majesté que j'avais vue autrefois, et qu'elle me fit connaître une vérité qui enferme toutes les autres. Je ne saurais dire comment cela se fit; car je ne vis personne. J'entendis seulement que l'on me parlait et que c'était la vérité même qui me disait : *La faveur que je vous fais maintenant est l'une des plus grandes dont vous m'êtes redevable, parce que tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connaît que confusément les vérités de l'Écriture, qui, jusqu'au moindre iota, ne manqueront pas de s'accomplir. Et, sur ce qu'il me sembla que j'avais toujours cru cela, et que l'on ne peut être fidèle sans le croire, il me fut encore dit : Ah ! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement, et s'ils m'aimaient autant qu'ils doivent, je ne leur cacherais pas mes secrets. Mais savez-vous ce que c'est qu'aimer véritablement ? c'est de croire que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge. Que si vous ne le comprenez pas à cette heure, vous le connaîtrez clairement un jour par l'avantage que vous recevrez d'en être bien persuadée.*

Les effets m'ont confirmé la vérité de ces paroles, et je ne saurais trop en rendre grâce à Dieu; car depuis ce temps, tout ce qui n'a point de rapport à son service me paraît si évidemment n'être que vanité et que mensonge, et que je ne puis exprimer jusqu'à quel point il me semble digne de mépris; et quelle est ma compassion de ceux qui ignorent cette vérité. J'en ai tiré d'autres avantages dont il y en a que je dirai, et d'autres que je ne saurais dire. Notre-Seigneur me dit aussi une certaine parole très-favorable, et je ne sais non plus comment cela se passa, car je ne vis rien; mais elle me fit d'une manière inexplicable un tel effet dans mon âme et me donna tant de force, que je me trouvai dans une ferme résolution de n'épargner aucun travail pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux moindres choses de ce que l'Écriture nous

ordonne; et il [me] semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête de faire pour n'y pas manquer.

Une véritable connaissance de cette divine vérité qui me fut représentée, sans savoir de quelle manière, fit une si forte impression dans mon âme, qu'elle me donna un nouveau respect pour Dieu, par une vue si claire de sa majesté et de son pouvoir, qu'elle ne se peut exprimer, et que l'on comprend seulement que c'est une chose merveilleuse. Je demurai dans un grand désir de ne plus parler que de ces vérités si élevées au dessus de ce qui se passe dans le monde pour des vérités; je commençai à souffrir avec peine de continuer à vivre ici-bas, quoique je m'estimasse heureuse de goûter avec humilité et un sentiment plein de tendresse, la douceur des faveurs que Dieu me faisait; et quelque extraordinaires qu'elles fussent, je ne pouvais être touchée de la moindre crainte qu'il y entrât de l'illusion. Je ne vis rien; mais je compris le grand bien que c'est de ne faire cas que de ce qui nous peut approcher de Dieu, et de ce que c'est que de marcher en vérité en présence de la vérité que Dieu me fit connaître être lui-même.

J'ai appris tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici, tantôt par des paroles que j'ai distinctement entendues, et d'autres fois d'une manière inexplicable, qui, sans que l'on me parlât, me faisait comprendre les choses plus clairement que si on me les eût dites de vive voix; et j'ai connu de beaucoup plus grandes vérités touchant cette vérité, que je n'aurais pu en être instruite par plusieurs personnes très-savantes, puisqu'elles n'auraient su me les imprimer de telle sorte dans l'esprit, ni me faire connaître si évidemment qu'elle est la vanité du monde. J'appris par ces divines instructions que cette vérité dont je parle est la vérité même; qu'elle est sans commencement et sans fin; que toutes les autres vérités en procèdent comme de leur source, toutes les autres grandeurs comme de leur origine, et tous les autres amours comme de leur souverain principe. Sur quoi tout ce que j'en dis ici n'est qu'obscurité en comparaison de la clarté et de la lumière avec laquelle Dieu me le fit voir. On peut juger par là quelle est la puissance de cette suprême majesté, qui opère de si grands effets dans les âmes, et les enrichit presque en un moment par une telle effusion de ses grâces.

« O grandeur infinie, ô suprême majesté, ô Dieu tout-puissant, à quoi pensez-vous? à quoi pensez-vous, mon Sauveur, lorsque vous me comblez de tant de faveurs? Avez-vous oublié que j'ai été un déluge de vanité et un abîme de mensonge, et cela purement par ma faute, puisque vous m'aviez donné par mon naturel tant d'aversion pour le mensonge? Comment donc, Seigneur, avez-vous pu accorder tant de grâces à une personne qui s'en était rendue si indigne? »

Récitant un jour l'office dans le chœur avec les autres religieuses, je me trouvais dans un grand recueillement, et il me sembla que mon âme était tout entière comme un clair miroir, et que Jésus-Christ Notre-Seigneur n'était pas seulement au milieu d'elle comme dans son centre,

tel que j'ai coutume de le voir, mais aussi en chacune de ses parties et que toutes ces mêmes parties étaient aussi imprimées en lui par une communication pleine d'amour et de tendresse que je ne saurais exprimer. Ce que j'en puis dire est que cette vision me fut très-avantageuse, et me l'est encore toutes les fois que je m'en souviens, principalement après la communion. On m'y fit entendre que commettre un péché mortel est couvrir ce miroir d'un obscur nuage qui empêche de voir Notre-Seigneur, quoiqu'il soit toujours présent et le conservateur de notre être; et que tomber dans l'hérésie n'est pas seulement obscurcir ce miroir par un nuage, c'est le casser et le mettre en pièces. Mais il y a tant de différence entre avoir vu cela et le rapporter, que l'on ne doit pas s'étonner que je l'explique si mal. J'en ai tiré un grand profit, quoique je ne puisse me souvenir sans douleur que mes offenses m'ont tant de fois empêchée de voir mon Sauveur par ces nuages dont ils ont obscurci mon âme.

Cette vision peut apprendre à des personnes de recueillement l'avantage qu'il y a de considérer Notre-Seigneur dans la partie la plus intérieure de notre âme, en leur faisant voir qu'on en peut tirer beaucoup plus d'utilité que de le considérer hors de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit ailleurs, et on le peut remarquer en des livres d'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu, et particulièrement en ce qu'en a écrit le glorieux saint Augustin, qui rapporte en quelque lieu que, cherchant Dieu, il ne pouvait si bien le trouver que dans lui-même. Cette vérité est si évidente, que c'est se tourmenter en vain et lasser inutilement notre esprit que d'aller chercher dans le ciel ou ailleurs ce que nous pouvons trouver dans nous-mêmes.

Je veux donner ici un avis à ceux qui peuvent en avoir besoin; c'est qu'il arrive dans les grands ravissements qu'en suite de cette union avec Dieu qui dure peu, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et comme absorbées, l'âme demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a peine de retourner à ses fonctions ordinaires; et la mémoire et l'entendement sont si égarés, qu'ils sont presque en frénésie; ce qui arrive principalement dans les commencements. J'ai quelquefois considéré en moi-même si cela ne procède point de ce que la faiblesse de notre nature ne pouvant soutenir de si grands efforts d'esprit, notre imagination en est troublée, ainsi que je sais que cela est arrivé à plusieurs personnes. J'estimerai à propos dans ces occasions de se faire violence pour cesser, durant quelque temps, de faire oraison avec dessein de la reprendre après, parce qu'autrement la santé pourrait en être altérée, et que j'ai éprouvé combien il importe de la ménager en n'allant pas au-delà de nos forces.

Mais on a besoin en cela d'expérience et de conduite, à cause que lorsqu'on est arrivé en cet état, il se rencontre diverses choses que l'on est obligé de communiquer à un directeur; que si, après en avoir cherché un bon avec grand soin, on n'en trouve point, Notre-Seigneur ne manquera pas de suppléer à ce défaut, puisque quelque imparfaite que je

sois, il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Il est vrai que je suis persuadée qu'il se trouvera peu de directeurs qui connaissent par leur propre expérience des choses si élevées, et qui n'inquiètent et n'affligent plutôt les âmes que de leur donner des remèdes pour les soulager ; mais Dieu leur tiendra sans doute compte de ce surcroît de leurs peines. Ainsi le meilleur, à mon avis, est de les leur communiquer. Quoique je pense l'avoir dit ailleurs, je n'ai point craint à tout hasard de le répéter, parce que cela est fort important, principalement pour des femmes dont le nombre est plus grand que des hommes, à qui Dieu fait de semblables faveurs. Je le sais par expérience, et le saint père Pierre d'Alcantara m'a confirmé par des raisons très-fortes qu'il serait inutile de rapporter, qu'elles avancent plus qu'eux dans ce chemin.

Étant une fois en oraison, Dieu me fit comprendre comme en un instant et par une vue très-claire, quoique sans apercevoir aucune forme ni figure, de quelle sorte il est en toutes choses, et toutes choses en lui. Je ne saurais bien exprimer cela, mais il est demeuré gravé dans mon âme, et c'est l'une des plus grandes grâces qu'il m'ait faites et qui me donne le plus de confusion quand je me souviens de mes péchés. Je crois que si Notre-Seigneur m'eût fait voir cela plus tôt, et l'eût fait voir aussi à d'autres pécheurs, ni eux ni moi n'aurions pas eu la hardiesse de l'offenser. Il me semble, comme je l'ai dit, que je ne vis rien, et je ne voudrais pas néanmoins l'assurer, parce qu'il y a de l'apparence que je vis quelque chose, puisque j'ai pu en dire ce que j'en a dit. Mais si l'on voit alors quelque chose, c'est d'une manière si subtile, que l'entendement ne peut le comprendre, ou bien c'est qu'il est difficile d'exprimer de quelle sorte se passent ces visions qui ne sont pas représentatives, parce que n'arrivant que dans un ravissement dans lequel les puissances sont suspendues, elles ne peuvent, hors de là, représenter les choses telles que Dieu a fait la grâce à l'âme de les connaître.

Je dis donc que la divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable, et beaucoup plus grand que n'est le monde, ou comme un miroir tel que j'ai représenté que l'âme me paraissait dans une autre vision, excepté que la matière en est plus précieuse et plus transparente qu'on ne peut se l'imaginer, et que toutes mes actions se voient clairement dans ce miroir, parce que surpassant en grandeur, comme je l'ai dit, tout ce qui est dans le monde, nul objet ne lui saurait être caché.

Je ne pus, sans un grand étonnement, voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable, et je ne saurais me souvenir, sans une extrême douleur, des horribles taches que mes péchés imprimaient dans une glace si pure et si claire. La confusion que j'en eus me mit en tel état que je ne savais que devenir, et je ne comprends pas comment je la pouvais supporter. O combien je souhaiterais de pouvoir

faire connaître cela à ceux qui commettent des péchés infâmes sans craindre de manquer de respect à cette éternelle majesté à qui ils ne peuvent les cacher, puisqu'étant présente partout, c'est devant ses yeux qu'ils les commettent.

Je connus dans cette vision que par la même raison du profond respect que l'on doit à Dieu, puisque l'on ne peut rien faire qu'il ne voie, un seul péché mortel mérite l'enfer; et que rien ne fait paraître davantage sa miséricorde, qu'encore qu'il sache que nous n'ignorons pas ces vérités, il ne laisse pas de nous souffrir. J'ai quelquefois considéré que si cette vision me remplissait alors d'un si grand étonnement, que sera-ce dans ce dernier jour auquel Dieu se montrant à nous dans toute sa majesté et toute sa gloire, nous verrons d'une seule vue toutes les offenses que nous aurons commises contre lui? Hélas! jusqu'à quel point, Seigneur, a donc été mon aveuglement? et faut-il s'étonner que je tremble souvent quand j'écris ceci? votre révérence, mon père, doit bien plutôt trouver étrange qu'ayant vu des choses si extraordinaires et faisant réflexion sur moi-même, je puisse être encore en vie. Que celui qui a eu la bonté de me souffrir si longtemps soit béni dans tous les siècles.

Un jour faisant oraison avec beaucoup de recueillement, de douceur et de quiétude, il me sembla que j'étais environnée d'anges et fort proche de Dieu. Je les priai pour les besoins de l'Eglise, et il me fut dit qu'un certain ordre lui rendrait dans les derniers temps de grands services, et défendrait la foi avec beaucoup de force et de courage.

Une autre fois étant en prière proche du très-saint sacrement, un saint dont l'ordre s'était un peu relâché m'apparut avec un grand livre en sa main, me dit d'y lire certaines paroles écrites en grosses lettres, et je lus ces mots : Cet ordre fleurira un jour et aura beaucoup de martyrs.

Une autre fois étant au chœur à matines, six ou sept religieux, qui me parurent être du même ordre, se présentèrent à moi ayant l'épée à la main; ce qui signifiait à mon avis, qu'ils défendraient la foi, parce qu'un autre jour il me sembla, dans un grand ravissement, que j'étais dans une campagne où se donnait un sanglant combat, et que ceux de cet ordre, avec un visage éclatant et qui paraissait tout en feu, combattaient si vaillamment, qu'ils portaient plusieurs des ennemis par terre, en tuaient un grand nombre, et que ces ennemis étaient des hérétiques. Ce glorieux saint m'est apparu diverses fois, m'a dit plusieurs choses importantes, m'a témoigné me savoir gré des prières que je faisais pour son ordre, et m'a promis de me recommander à Notre-Seigneur. Je ne nomme point cet ordre de peur d'offenser les autres. Dieu le fera connaître s'il veut qu'on le sache; mais je dis hardiment qu'il n'y a point d'ordre ni de religieux de chaque ordre, qui ne doivent, par leurs actions et par leurs prières, tâcher d'obtenir de Dieu la grâce de le servir dans un aussi grand besoin qu'est maintenant celui de l'Eglise; et bienheureux ceux qui donneront leur vie pour un tel sujet.

Une personne m'ayant priée de demander à Dieu s'il lui serait agréable qu'elle acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit au sortir de la communion *que lorsque cet ecclésiastique connaîtrait très-évidemment que le seul véritable et solide bien est de ne rien posséder, il pourrait en ce cas l'accepter*; me faisant voir ainsi que ceux qui entrent dans les grandes charges de l'Église, doivent être très-éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher.

Notre-Seigneur continue de faire souvent à cette pécheresse de semblables faveurs, qu'il ne me paraît point nécessaire de rapporter, puisque ce que j'en ai dit suffit pour faire connaître ce qu'il lui a plu d'opérer en moi. Qu'il soit béni à jamais d'avoir pris tant de soin de mon âme!

Une fois, pour me consoler, il me dit avec de grands témoignages d'affection : *Que je ne m'affligeasse point; que nous ne pouvons dans cette vie être toujours en même état; et qu'ainsi, au lieu de m'étonner de voir que le découragement succède à la ferveur, le trouble à la quiétude, et la tentation au repos, je devais espérer en lui, et ne rien craindre.*

Pensant un jour en moi-même s'il n'y avait point de l'attache dans le plaisir et la consolation que je recevais de communiquer avec les personnes à qui je rendais compte de ce qui se passait en moi, et de les aimer ainsi que ceux que je voyais servir Dieu fidèlement, Notre-Seigneur me dit *que si un malade, en péril de mort, connaissait qu'un médecin pût lui rendre la santé, ce ne serait pas en lui une vertu que de ne point l'aimer et de ne pas lui témoigner sa reconnaissance; que je considérasse ce que j'aurais fait, si je n'avais été assistée par de semblables personnes; que la conversation des bons, au lieu de me nuire, ne pouvait que me profiter; et qu'ainsi je ne craignisse point de traiter avec eux; mais je prisse garde à régler de telle sorte mes paroles et mes discours, qu'il n'y entrât rien que de saint et d'utile.* Cet éclaircissement qu'il plut à Notre-Seigneur de me donner me consola beaucoup, parce que l'appréhension d'une attache qui aurait pu lui être désagréable me causait quelquefois tant de peine que j'aurais voulu ne plus communiquer avec personne. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistait en toutes rencontres, et jusqu'à me dire de quelle sorte je devais me conduire envers les faibles et quelques autres personnes. Il n'a jamais manqué de prendre soin de moi, mais il y a des temps où je ne puis, sans douleur me voir si inutile pour son service, et contrainte de prendre plus de soin que je ne voudrais de ce misérable corps.

Un jour que j'étais en oraison, l'heure d'aller dormir étant venue, je me trouvai travaillée de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire s'approchait. Me voyant dans une telle faiblesse de corps, et mon esprit d'un autre côté voulant s'occuper de Dieu, je sentis dans ce combat une telle affliction que je me mis à pleurer. Cela m'est arrivé diverses fois et me donne tant de tourments qu'il me semble que je me hais alors moi-même, quoiqu'il me paraisse;

quand cela est passé, que je ne me hais pas trop ni ne manque guère à prendre soin de ce qui m'est nécessaire; et Dieu veuille même que je n'aie pas au-delà de mes besoins. Étant donc dans la peine que je viens de dire, Notre-Seigneur m'apparut et me consola beaucoup en me disant : *Que je souffrisse, pour l'amour de lui, ces infirmités attachées à la fragilité humaine, parce que la conservation de ma vie était encore nécessaire pour son service.* Cela fit en moi un si grand effet, que depuis que je me fus ensuite résolue de m'employer de tout mon pouvoir à servir Dieu, je ne me suis plus trouvée en de semblables peines, car encore qu'il me laisse un peu souffrir, il me console après de telle sorte, que je ne mérite pas beaucoup lorsque je désire d'endurer pour l'amour de lui, ce qui est tout ce que je crois devoir faire désormais en ce monde, et dont je le prie le plus ardemment, en lui disant quelquefois de tout mon cœur : Seigneur, ou mourir ou souffrir. C'est la seule chose que je vous demande. Et j'en entends point sonner l'horloge que je n'en aie de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie qui est passée m'approche un peu de ce temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grâce de le voir sans pouvoir plus être séparée de lui.

D'autres fois je ne me sens ni envie de mourir, ni désir de vivre, mais je me trouve dans une certaine tiédeur et un obscurcissement si général à l'égard de toutes choses, que cela me fait beaucoup souffrir. J'ai aussi une grande peine de ce que Notre-Seigneur a voulu que les faveurs qu'il me fait fussent connues de tout le monde, comme il m'avait dit, il y a quelques années, qu'elles le seraient. Et votre révérence sait combien je l'appréhendais, à cause que chacun en juge selon sa fantaisie. Mais ma consolation est qu'il n'y a point eu du tout de ma faute; car je n'en ai parlé qu'à mes confesseurs, ou à ceux à qui eux-mêmes l'avaient dit; et l'on ne peut être plus retenue que je l'ai été en cela, non pas tant par humilité que par la répugnance que j'y avais, et qui était telle que j'avais peine à me résoudre d'en parler, même à mes confesseurs. Maintenant, grâces à Dieu, quoique quelques-uns murmurent contre moi par un bon zèle, que d'autres appréhendent de me parler, d'autres de me confesser, et que d'autres disent mille choses de moi, néanmoins voyant très-clairement que Notre-Seigneur veut se servir de ce moyen pour l'avantage de plusieurs âmes, et me représentant ce qu'il a souffert pour chacune d'elles, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire et penser sur ce sujet. Lorsqu'il lui plut de me renfermer dans ce petit coin de terre si étroit et si resserré, j'avais cru qu'y étant comme morte, on ne se souviendrait plus de moi; mais j'ai été contrainte, contre mon désir, de parler à quelques personnes. Toutefois comme elles ne me voient point, et que j'y suis si retirée, avec une si petite et si sainte compagnie, j'espère que Notre-Seigneur me fera la grâce d'y trouver un port assuré, et que considérant, ainsi que d'un lieu élevé, ce qui se passe dans le monde, je ne serai point

touchée de l'opinion qu'on aura de moi, mais je le serai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une âme, et c'est le but où tendent tous mes désirs depuis que je suis dans cette maison. Cette disposition où je me trouve me fait comme songer en veillant; tout ce que je vois, ne me paraissant qu'un songe et ne me donnant ni plaisir ni peine. Que si j'en ai dans quelques rencontres, cela passe si promptement que j'en suis tout étonnée; et il ne m'en reste d'autre impression que comme d'une chose que j'aurais seulement songée; ce qui est si vrai, que si je voulais après me réjouir du plaisir que j'aurais eu, ou m'attrister de la peine que j'aurais ressentie, il ne serait pas en mon pouvoir, non plus qu'une personne sage ne pourrait se réjouir ou s'affliger d'un songe qu'elle aurait eu, parce qu'il a plu à Dieu de réveiller mon âme de ce songe qu'elle n'avait fait qu'à cause qu'elle n'était pas morte à toutes les choses d'ici-bas, et je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre qu'elle retombe dans un pareil assoupissement.

Voilà, mon père, l'état où je suis, et je vous prie de demander à Dieu pour moi, ou qu'il me retire à lui, ou qu'il me fasse la grâce de le servir. Je souhaite que ce que j'ai écrit vous soit utile à quelque chose : je ne l'ai pas fait sans peine, à cause de mon peu de loisir; mais j'estimerai cette peine heureuse, et je me tiendrai bien récompensée, si j'ai rencontré à dire quelque chose qui donne sujet de louer Dieu, quand même vous jetteriez cet écrit dans le feu aussitôt après l'avoir lu. Je serais néanmoins bien aise que vous l'eussiez montré auparavant aux trois personnes que vous savez, parce qu'étant ou ayant été mes confesseurs, s'ils n'en sont pas satisfaits, il leur fera perdre la bonne opinion qu'ils ont de moi; et que, s'ils en sont contents, ils sont trop éclairés pour ne pas connaître que tout ce qu'il y a de bon vient de Dieu, et trop charitables pour ne pas lui rendre grâces de ce qu'il lui a plu de se servir de moi pour le dire. Je prie sa divine majesté de vous conduire toujours par la main, et de vous rendre un si grand saint, que vous puissiez soutenir par votre vertu, et éclairer par votre lumière cette misérable créature qui a osé entreprendre d'écrire des choses si élevées. Que si je me suis trompée en beaucoup de choses, au moins n'ai-je eu d'autre dessein que de dire la vérité, d'obéir à ce qui m'a été commandé, et de tâcher de porter ceux qui le liront à louer Dieu. Je lui demande cette grâce depuis plusieurs années; et comme les œuvres me manquent, c'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse de rapporter, le mieux que j'ai pu, les particularités d'une vie aussi imparfaite qu'a été la mienne. Je n'y ai employé qu'autant de temps et d'application qu'il en a fallu pour l'écrire avec une entière sincérité. Dieu, qui peut faire tout ce qui lui plaît, veuille me donner par son assistance, une si ferme résolution d'accomplir sa volonté en toute chose qu'après avoir, par tant d'effets de son amour et en tant de diverses manières, retiré mon âme du péril d'être précipitée dans l'enfer, il ne permette pas qu'elle se perde. Ainsi soit-il.

LE SAINT-ESPRIT SOIT TOUJOURS AVEC NOUS , AMEN !

Je crois, mon Père, ne devoir point faire difficulté de témoigner à votre révérence la peine que j'ai eue à écrire cette relation de ma vie, afin de vous engager à me recommander à Dieu avec encore plus d'affection, quand vous saurez combien j'ai souffert en me remettant ainsi devant les yeux toutes mes misères, quoique je puisse dire avec vérité que j'ai été plus touchée du souvenir des faveurs que j'ai reçues de Dieu, que des offenses que j'ai commises contre lui. J'ai obéi à ce que vous m'avez commandé en m'étendant assez sur divers sujets que j'ai traités ; et vous me tiendrez, s'il vous plaît, la parole que vous m'avez donnée d'en retrancher tout ce que vous y trouverez à redire. Je n'avais pas achevé de relire cette relation lorsque votre Révérence l'a envoyée chercher ; ainsi il pourra se faire qu'il y aura des choses mal expliquées, et d'autres répétées, parce que j'ai eu si peu de temps à employer à ce travail, que je n'avais pas le loisir de revoir ce que j'écrivais. Je vous supplie de le corriger et de le faire transcrire, si vous voulez l'envoyer au père maître Avila, à cause qu'il pourrait reconnaître mon écriture. Comme lorsque j'ai commencé cette relation, dans laquelle je me suis acquittée de tout ce qui peut dépendre de moi, j'ai eu intention qu'il la vît, je souhaite qu'on la lui montre, parce que ce me sera une grande consolation s'il en est content. Vous en userez néanmoins, mon Père, comme il vous plaira, et j'espère que vous me saurez quelque gré de ce que je vous confie ainsi sans réserve les plus intimes sentiments de mon âme. Je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur durant tout le reste de ma vie ; et je désire de tout mon cœur que vous ne perdiez pas un moment pour vous avancer de plus en plus dans son service, et vous rendre encore plus capable de m'assister. Cette relation vous fera voir combien il importe de se donner tout entier, comme vous avez commencé de faire, à ce divin Rédempteur qui s'est donné tout entier pour nous. Qu'il soit béni à jamais ! J'espère de sa miséricorde, mon Père, que nous nous trouverons ensemble dans cette heureuse éternité où, toutes les ombres étant dissipées, et tous les voiles levés, nous connaissons clairement combien grandes sont les grâces qu'il nous a faites, et ne cesserons jamais de le louer. Ainsi soit-il.

Ce livre fut achevé par la Sainte au mois de juin 1562, sans distinction de chapitres ; mais, l'ayant ensuite transcrit, elle le divisa par chapitres, et y ajouta diverses choses arrivées depuis, dont l'une est la fondation du monastère de Saint-Joseph.

LE PERE MAÎTRE LOUIS DE LEON

AU LECTEUR.

M'étant tombés entre les mains, avec l'original de ce livre, quelques mémoires de la Sainte, dans lesquels, soit pour s'en souvenir, ou pour en rendre compte à ses confesseurs, elle a écrit des choses que Dieu lui a dites, et des faveurs qu'il lui a faites, dont elle n'avait point parlé

dans sa vie, je les ai trouvées si pleines d'édification, que j'ai cru les y devoir ajouter sans y rien changer. Les voici donc mot à mot :

Notre-Seigneur me dit un jour : *Pensez-vous, ma fille, que le mérite soit dans la jouissance du bonheur que donnent mes grâces et mes faveurs? Nullement ; mais il consiste à agir, à souffrir et à aimer. Ne savez-vous pas que saint Paul ayant tant souffert, il n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le ciel? N'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans les souffrances continuelles, mon bonheur n'a paru que sur la montagne du Thabor? et ne considérez-vous point de combien de peines et de travaux a été traversée la joie que ma mère a eue de me tenir entre ses bras? Siméon ne les lui eut pas plus tôt prédits, que mon Père lui fit clairement connaître ce que j'aurais à endurer ; et ces grands saints qui, étant conduits par lui dans les déserts et les solitudes, ont passé leur vie en des austérités et des pénitences continuelles, et qui ont soutenu tant de combats contre le démon et contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois durant un fort long temps sans recevoir aucune consolation spirituelle? Croyez-moi, ma fille, ceux que mon Père aime le plus, sont ceux qu'il fait souffrir davantage, quand il voit que leur amour est égal à leur souffrance. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime qu'en vous désirant ce que j'ai désiré pour moi-même? Considérez mes plaies, et voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la vérité ; et lorsque vous l'aurez connu, vous m'aiderez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs désirs, de tous leurs soins, de toutes leurs pensées, que de suivre une voie toute contraire.*

Quand je commençai ce jour-là à faire oraison, j'avais un si furieux mal de tête, qu'il me paraissait presque impossible de m'y occuper. Alors Notre-Seigneur me dit : *Vous connaîtrez par là l'avantage qu'il y a de souffrir, puisqu'en l'état où vous êtes, ne pouvant rien me dire, je veux bien, pour vous consoler, vous faire la faveur de vous parler.* Je demeurai près d'une heure et demie très-recueillie, et ce fut durant une partie de ce temps que Notre-Seigneur me dit ce que je viens de rapporter. Je n'eus donc point de distraction ; mais, sans savoir où j'étais, je me trouvais dans un contentement indicible ; je vis avec étonnement que mon mal de tête se passa, et je demeurai dans un grand désir de souffrir. Notre-Seigneur me dit aussi de graver dans ma mémoire ces paroles, qu'il avait dites à ses apôtres : *Qu'il n'était pas juste que les serviteurs fussent mieux traités que les maîtres.*

Un jour d'un dimanche des Rameaux, après avoir communiqué, je me trouvais dans une si grande suspension d'esprit, que je ne pouvais avaler la sainte hostie ; et lorsque je fus un peu revenue à moi, il me sembla que j'avais la bouche toute pleine de sang ; que ce sang coulait sur mon visage et sur mon corps avec la chaleur qu'il devait avoir quand Notre-Seigneur le repandit au milieu de ses douleurs, et que dans la joie que

je ressentais , il me dit : *Ma fille, je veux que mon sang vous profite, et ne craignez point que ma miséricorde vous manque. J'ai souffert en le répandant d'extrêmes douleurs ; vous en recevrez avec joie maintenant le fruit, et voyez de quelle sorte je vous récompense du plaisir que vous m'avez fait aujourd'hui.* Ce qui le faisait parler de la sorte était qu'il y a plus de trente ans que je n'ai jamais manqué, quand je l'ai pu, de communier ce jour-là, et de tâcher à me préparer de le logger dans mon âme après l'y avoir reçu, parce que je ne pouvais souffrir que les Juifs, après lui avoir fait une entrée si magnifique, l'eussent laissé aller si loin chercher à manger, et qu'ainsi je désirais de l'avoir pour hôte, quoique dans une demeure que je connais maintenant être si indigne de lui. Telles étaient ces grossières considérations qui me venaient dans l'esprit ; et il me parut néanmoins que Notre-Seigneur les eut pour agréables, puisque cette vision est l'une de celles que je tiens la plus assurée, et qu'elle m'a servi pour me mieux préparer à la sainte communion.

Ayant lu dans un certain livre qu'il y a de l'imperfection à garder des images curieuses, et croyant dès auparavant que la pauvreté obligeait à n'en avoir que de papier, cela m'avait confirmé dans cette opinion, et j'en voulais ôter une qui était dans ma cellule ; mais Notre-Seigneur me dit, lorsque je ne pensais point à cela : *Que cette mortification n'était pas bonne, parce que l'amour de Dieu étant préférable à la pauvreté, je ne devais point me priver, ni mes religieuses, de ce qui pouvait nous y exciter ; que ce livre que j'avais lu n'entendait parler, par ces mots de choses curieuses, que des ornements dont on enrichit les images, et non pas des images ; que c'avait été un artifice du démon d'inspirer aux luthériens, pour leur perte, de retrancher tous les moyens qui peuvent porter à la piété. Ma fille, ajouta-t-il, ceux qui me sont demeurés fidèles doivent maintenant plus que jamais s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font.*

Considérant la différence que j'éprouve entre vivre séparée des affaires et des occupations temporelles, ou de m'y trouver engagée, l'un conservant mon âme beaucoup plus tranquille et plus pure, et l'autre me faisant commettre plusieurs fautes, j'entendis une voix qui me dit : *Il faut de nécessité, ma fille, que cela soit ainsi. C'est pourquoi efforcez-vous en toutes choses d'avoir une intention droite de vous détacher de tout et de jeter continuellement les yeux sur moi, afin de rendre vos actions conformes aux miennes.*

Pensant une autre fois d'où pouvait venir que je n'avais plus de ravissements en public, j'entendis encore une voix qui me dit : *Cela n'est plus nécessaire ; la bonne opinion que je voulais que l'on eût de vous est assez établie, et il faut maintenant avoir regard à la faiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites.*

Me trouvant un jour touchée de crainte dans l'incertitude de savoir si j'étais en grâce, Notre-Seigneur me dit *Ma fille, la lumière est bien*

différente des ténèbres ; je suis fidèle en mes promesses, et personne ne se perd sans le connaître. C'est se tromper que de s'assurer sur des douceurs spirituelles : la véritable assurance consiste dans le témoignage que rend à chacun sa propre conscience. Nul ne peut pas plus par lui-même demeurer dans la lumière que d'empêcher la nuit de venir, parce que cela dépend de ma grâce. Ainsi le meilleur moyen de demeurer dans la lumière est de connaître que l'on n'y saurait rien contribuer, mais qu'elle procède de moi seul, et qu'encore que l'on y soit, la nuit vient aussitôt que je me retire, et l'on se trouve dans les ténèbres, ce qui montre que la véritable humilité d'une âme consiste à connaître qu'elle ne peut rien, et que je puis tout. Ecrivez ces avis que je vous donne comme vous écrivez ce que vous recevez des hommes, afin de ne les point oublier.

En la première année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, lorsque, la veille de Saint-Sébastien, on commençait à chanter le *Salve, Regina*, je vis la très-sainte Vierge, accompagnée d'une grande multitude d'anges, descendre et se mettre sur le siège destiné pour la prieure, au-dessus duquel il y avait une image de cette glorieuse Mère de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus alors l'image, mais seulement elle-même, qui me parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la comtesse m'avait donnée, et cela se passa si promptement, que je n'en saurais parler avec certitude, parce que j'entrai aussitôt en suspension. Il me sembla que je voyais plus haut et sur les bras du siège plusieurs anges, quoique ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision était intellectuelle. Cela dura pendant tout le *Salve*, et la sainte Vierge me dit : *Vous avez bien fait de mettre ici mon image, je serai présente aux louanges que vous donnerez à mon Fils, et je les lui offrirai.*

Mon confesseur s'étant un soir retiré fort promptement, à cause que des occupations plus pressées l'appelaient ailleurs, cela m'attrista un peu ; et comme il me semble que je ne suis attachée à aucune créature, l'appréhension de perdre cette liberté d'esprit me donna quelque scrupule. Le lendemain au matin, Notre-Seigneur, répondant à ma pensée, me dit : *Que je ne devais pas m'étonner si, de même que des hommes désirent de trouver avec qui s'entretenir des plaisirs et des joies sensibles qu'ils goûtent, l'âme désire de rencontrer quelqu'un qui entende son langage, à qui elle puisse communiquer ses contentements et ses peines, et s'attriste de n'en point trouver.* Notre-Seigneur étant demeuré quelque temps avec moi, il me souvint que j'avais dit à mon confesseur que ces visions passaient bien vite ; et alors ce divin Sauveur me dit : *Qu'il y avait de la différence entre ces visions et celles qui ne sont que représentatives, et qu'il n'y a point de règle certaine dans ses faveurs, parce qu'il importe qu'elles ne soient pas toutes semblables.*

Un jour, après avoir communiqué, il me parut très-clairement que Notre-Seigneur se mit auprès de moi pour me consoler, et qu'il me dit,

entr'autres choses, avec beaucoup de tendresse : *Me voilà, ma fille, c'est moi-même.* Qu'ensuite il me prit les mains, les porta sur son côté, et ajouta : *Considérez mes plaies : cette vie passe, mais je ne vous abandonnerai point* (1). Je compris par certaines paroles qu'il me dit aussi, que depuis qu'il est monté dans le ciel, il n'est descendu sur la terre, pour se communiquer aux hommes, que dans le Très-Saint-Sacrement. Il me dit : *Qu'après être ressuscité il s'était montré à sa sainte Mère, et avait demeuré assez long-temps avec elle pour la consoler dans l'extrême affliction où elle était, sa douleur étant si grande, qu'elle avait eu besoin de temps pour reprendre ses esprits, afin d'être capable de goûter une telle joie.*

Un matin, étant en oraison, j'eus un grand ravissement, et il me sembla que Notre-Seigneur, m'élevant en esprit, m'approcha de son Père et lui dit : *Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la rends ;* et je vis qu'il me reçut. Ce ne fut point une imagination, mais une chose très-réelle, et si spirituelle qu'elle ne peut s'exprimer. Il me dit certaines paroles dont je ne me souviens pas. Je sais seulement qu'elles étaient d'affection et de tendresse, et que Dieu me mit durant quelque temps auprès de lui.

Le second jour de carême, après avoir communie dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, Notre-Seigneur se présenta à moi, ainsi qu'il a accoutumé dans les visions qui se passent en mon esprit ; et en le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il en avait une resplendissante, et qui brillait d'autant de rayons que les pointes de ces cruelles épines dont cette autre couronne était formée lui avaient autrefois fait de plaies. Comme j'ai une dévotion particulière pour ce mystère, cela me consola beaucoup. Mais, me représentant en même temps ce que tant de blessures lui avaient fait souffrir, je sentis mon cœur percé de douleur. Sur quoi il me dit : *Que ce n'était pas ces blessures qui me devaient affliger, mais celles qu'on lui faisait présentement.* Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse résolue, et il me répondit : *Qu'il n'était pas temps de se reposer, mais de se hâter de travailler à fonder des monastères ; qu'il se plaisait avec ces âmes qui lui étaient consacrées ; que j'en reçusse autant qu'il s'en présenterait ; qu'il y en avait plusieurs qui ne manquaient à le servir qu'à cause qu'ils n'étaient pas en lieu propre pour cela ; que ceux que j'établirais dans de petites villes devaient être semblables à celui où j'étais alors, et que l'on y pourrait autant mériter*

(1) La Sainte ne dit pas ici, comme quelques-uns l'ont mal entendu, que l'humanité de Jésus-Christ soit alors descendue du ciel pour parler à elle, ce qu'il n'avait point fait depuis l'Ascension. Mais, comme elle venait de communier, Jésus-Christ, qui était présent dans les espèces sacramentelles, lui dit ce qu'elle rapporte en ce lieu. Ce qu'elle dit aussi, que Jésus-Christ n'est point descendu en terre depuis son Ascension dans le ciel, n'empêche pas qu'il ne se soit montré à plusieurs de ses serviteurs, et qu'il n'ait parlé à eux, non en descendant sur la terre, mais en élevant leurs âmes à lui pour le voir et pour l'entendre, comme les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il est arrivé à saint Etienne et à saint Paul.

que dans les grands, pourvu que l'on y portât le même zèle ; que je fisse en sorte que toutes ces maisons n'eussent qu'un même supérieur ; que je prisse bien garde d'empêcher que le soin du temporel ne troublât la paix intérieure des âmes ; qu'il nous assisterait, afin que le nécessaire ne pût nous manquer ; que l'on eût un soin particulier des malades, puisque la prieure qui manque de les soulager en tout ce qui lui est possible ressemble aux amis de Job, qui le mettaient en danger de perdre la patience, s'il ne l'eût soutenu dans une si grande épreuve de sa vertu ; et que j'écrivisse de quelle sorte se seraient passées les fondations de ces monastères. Sur quoi, pensant en moi-même que je n'avais rien remarqué d'extraordinaire dans celle de Médine qui méritât d'être écrit, il me demanda : Ce que j'y désirais davantage que de savoir qu'elle avait été miraculeuse, et qu'il était vrai que lui seul l'avait fait réussir, contre toute sorte d'apparences. Ainsi je me résolus à écrire ces fondations.

Le mardi d'après l'Ascension, étant en oraison après avoir communie, je me trouvai si distraite, que mon esprit passait continuellement d'une chose à une autre, sans pouvoir s'arrêter à aucune ; et, dans la peine que j'en avais, je me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature ; mais je sentis alors mon esprit s'échauffer ; il me sembla voir clairement que la très-sainte Trinité était présente, et cela dans une vision intellectuelle, qui me fit connaître, par une manière de représentation, qui était comme une figure de la vérité, qu'elle n'aurait pas été capable de voir à découvert et sans cette espèce de voile, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Il me parut ensuite que ces trois personnes se représentaient distinctement à moi dans le fond de mon âme ; qu'elles me parlaient, et qu'elles me dirent : *Qu'à commencer dès ce jour, chacune d'elles me ferait une faveur particulière ; que ma charité s'augmenterait ; que je m'en sentirais tout embrasée ; et que je souffrirais avec plaisir.* Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur, que les trois personnes divines sont en l'âme qui est en grâce. En le remerciant d'une si grande faveur, et dont j'étais si indigne, je lui demandai avec beaucoup de sentiment comment il se pouvait faire que dans le même temps qu'il m'accordait des grâces particulières, il semblait m'abandonner en permettant que je fusse si mauvaise ; je lui parlais ainsi, parce que le jour précédent, m'étant représenté le grand nombre de mes péchés, j'en avais été toute troublée. Je vis clairement les extrêmes obligations que j'avais à Dieu d'avoir employé tant de divers moyens pour m'attirer dès mon enfance à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus quel est l'excès de son amour de nous pardonner tant de péchés, lorsque nous voulions nous convertir à lui, et comme, par diverses raisons, il m'en a plus pardonné qu'à nulle autre. Ces trois divines personnes, que je compris n'être qu'un seul Dieu, demeurèrent si imprimées dans mon âme, que si cela continuait, il me serait impossible de n'être pas toujours recueillie.

Étant, un peu auparavant, dans le monastère de Saint Joseph d'Avila,

et allant communier, je vis, avant que d'avoir reçu la sainte hostie qui était dans le ciboire, une colombe qui battait des ailes avec bruit, et j'en fus si troublée, que je pus à peine recevoir la sainte hostie.

En l'année 1571, j'entendis dans ce monastère une voix qui me dit : *Un temps viendra où il se fera plusieurs miracles dans cette église, et on la nommera l'Eglise sainte.*

Pensant un jour en moi-même si c'était avec raison que quelques-uns me blâmaient de sortir de mon couvent pour fonder des monastères, et disaient que je ferais mieux de m'occuper à l'oraison, j'entendis une voix qui me dit : *La perfection ne consiste pas, en cette vie, à jouir du bonheur de ma présence, mais à faire ma volonté.*

Ce que l'on m'avait rapporté autrefois de saint Paul, touchant l'esprit de retraite dans lequel les femmes doivent être, et que l'on m'avait répété encore depuis peu, me faisant croire que Dieu voulait que je le pratiquasse, il me dit : *Dites-leur qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Ecriture, mais qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils peuvent me lier les mains.*

Un jour, après l'octave de la Visitation de la sainte Vierge, recommandant à Dieu un de mes frères qui était dans un ermitage du mont Carmel, je lui dis : « Seigneur, pourquoi permettez-vous que mon frère soit en un lieu où il court fortune de se perdre ? Il me semble que si « un de vos frères se trouvait dans un semblable péril, il n'y aurait rien « que je ne fisse pour tâcher de l'en tirer ; » et alors lui dit : *Ma fille, ma fille, ce sont les religieuses de l'Incarnation qui sont mes sœurs. A quoi vous arrêtez-vous ? Prenez courage, et ne pensez qu'à accomplir ma volonté : cela n'est pas si difficile qu'il vous semble ; et ce que vous vous imaginez devoir causer la perte des autres maisons tournera à leur avantage et à celui des vôtres. Mon pouvoir est grand, n'y résistez point.*

Considérant un jour la grande pénitence que faisait une religieuse, et que j'aurais pu en faire davantage que je n'en faisais, si j'eusse suivi le désir que Dieu m'en donnait quelquefois, sans m'arrêter à ce que mes confesseurs m'ordonnaient, je pensai en moi-même s'il ne vaudrait pas mieux peut-être ne pas leur obéir en cela. Notre-Seigneur me dit : *Non, ma fille, vous ne sauriez vous égarer dans le chemin que vous tenez, marchez-y en assurance. Quelque grandes que soient les pénitences que vous voyez faire à cette personne, j'estime davantage votre obéissance.*

Étant un jour en oraison, Dieu me fit voir, par une vision intellectuelle, que l'âme qui est en grâce se trouve en la compagnie de la très-sainte Trinité, qui l'élève au-dessus de tout ce qui est sur la terre ; et l'on me fit comprendre ces paroles du cantique : *Dilectus meus descendit in hortum suum.* Je vis aussi qu'au contraire, l'âme engagée dans le péché est comme une personne qui étant liée, ayant les yeux bandés et les oreilles bouchées, ne peut ni marcher, ni voir, ni entendre, mais se trouve environnée de ténèbres et dans une grande obscurité ; ce qui me

donna une telle compassion des âmes qui sont en cet état, que je souffrirais toutes choses avec joie pour en délivrer une seule. Je ne saurais bien représenter cette vision ; mais je suis persuadée qu'il serait impossible à ceux qui la verraient telle que je la vis, de se résoudre à perdre un si grand bonheur pour tomber dans un si grand malheur.

En la seconde année que je fus prieure du monastère de l'Incarnation, le père Jean de la Croix me communiant un jour de l'octave de Saint-Martin, il partagea la sainte hostie pour en donner une moitié à une de mes sœurs. Je crus que ce n'était pas qu'il en manquât, mais qu'il le faisait pour me mortifier, à cause que je lui avais dit que j'étais bien aise de recevoir de grandes hosties, quoique je susse que cela n'importe pas, puisque Jésus-Christ est tout entier dans la moindre particule ; et alors Notre-Seigneur, pour me faire connaître qu'en effet cela n'importe, me dit : *Ne craignez pas, ma fille, que qui que ce soit puisse vous séparer de moi. Il se montra ensuite à moi comme il avait fait autrefois, par une vision représentative, mais très-intérieure, et me dit, en me montrant sa main droite : La marque du clou qui perça cette main vous en sera une qu'à commencer dès ce moment, je vous prends pour mon épouse : vous n'aviez pas été digne jusqu'ici de recevoir une si grande faveur ; mais désormais vous ne me regarderez plus seulement comme votre créateur, votre roi et votre Dieu ; vous me considérerez aussi comme votre véritable époux. Mon honneur sera le vôtre et le vôtre sera le mien.*

Ces paroles firent une telle impression dans mon âme, qu'elle était hors d'elle-même et comme tout égarée ; et dans ce transport, je priai Notre-Seigneur, ou de relever ma bassesse pour me rendre capable de recevoir une si excessive faveur, ou de ne pas me l'accorder, parce que n'y ayant point de proportion entre l'infirmité de la nature et l'éminence d'une telle grâce, je ne pouvais la supporter s'il ne m'en donnait la force. Je passai le reste du jour de la sorte, et j'ai reçu depuis de grands avantages de cette vision, mais avec beaucoup de confusion et avec douleur de voir que je travaille si peu pour les mériter.

Lorsque j'étais dans le monastère de Tolède, on me conseilla de n'en permettre l'entrée qu'à des personnes de qualité, et alors Notre-Seigneur me dit : *Ce serait bien vous abuser, ma fille, de vous arrêter aux lois du monde, au lieu de considérer que j'y ai été pauvre et méprisé. Croyez-vous donc que ceux qui y passent pour grands se trouveront grands devant mes yeux, et que la noblesse soit plus estimable que la vertu ?*

Environ le quatorzième jour de février de l'an 1571, Notre-Seigneur me dit : *Vous désirez les travaux, et en même temps vous les appréhendez. Mais je dispose les choses selon que la partie supérieure de votre âme le souhaite, et non pas selon l'infirmité et la faiblesse de l'inférieure. Efforcez-vous de vous rendre digne de mon assistance, qui veut vous rendre victorieuse de vous-même. Vous ne mourrez point que vous ne voyiez l'ordre de ma sainte Mère faire un grand progrès.*

Lorsqu'en l'année 1579, j'étais dans le monastère de saint Joseph d'Avila, la veille de la Pentecôte, et dans l'ermitage de Nazareth, me souvenant d'une très-grande grâce que Dieu m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, j'entrai dans une telle ferveur d'esprit, que mes puissances demeurèrent suspendues; et dans ce grand recueillement, Notre-Seigneur me dit : *De commander de sa part aux pères Carmes déchaussés d'observer quatre choses d'où dépendent l'accroissement ou la décadence de leur ordre. La première, que les supérieurs s'accordassent dans leurs sentiments. La seconde, qu'ayant plusieurs maisons, il n'y eût que peu de religieux en chacune. La troisième, d'avoir peu de communication avec les séculiers. Et la quatrième, d'enseigner plus par actions que par paroles.* Comme il n'y a rien de plus vrai, je l'ai signé de ma main.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

PREMIÈRE RELATION.

Voici quelle est ma manière d'oraison, dans le temps que j'écris ceci. Il m'arrive rarement de pouvoir discourir avec l'entendement, parce qu'aussitôt que je commence à me recueillir, j'entre dans la quiétude ou le ravissement, et qu'ainsi je ne puis faire aucun usage de mes sens. J'entends seulement que l'on me parle, mais sans rien comprendre à ce que l'on me dit.

Il m'arrive souvent que, quoique je ne pense point alors à Dieu, mais à d'autres choses, et qu'il me semble que, quelque désir que j'en eusse, je ne pourrais faire oraison, tant je suis dans une grande sécheresse, et travaillée de douleurs corporelles, je me trouve tout d'un coup dans un tel recueillement et une telle élévation d'esprit, que je suis comme hors de moi-même, et j'en reçois en un moment les avantages que je dirai, sans que j'aie eu néanmoins aucune vision, ni rien entendu, et sans savoir où je suis. Il me paraît seulement que mon âme est comme perdue et qu'elle profite plus en ce moment qu'elle ne pourrait, avec tous ses efforts, faire en une année.

D'autres fois je me sens dans un tel transport et un si grand désir de mourir pour Dieu, que je ne sais que devenir. Il me semble que je vais rendre l'esprit; je jette des cris, j'ai recours à Dieu, et je le prie, avec grande ardeur, de ne pas m'abandonner. En d'autres temps, je ne puis demeurer assise, tant mes inquiétudes sont grandes; et cette peine que je sens, sans y rien contribuer, est d'une telle nature, que je ne voudrais jamais la voir cesser. Elle procède du dégoût de la vie que me cause le désir de voir Dieu, et de ce que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en aurait point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi il me paraît que les autres trouvant de la consolation dans leurs maux, il n'y a que les miens qui durent toujours, et la douleur que j'en souffre est si grande, qu'il me serait impossible

de la supporter, si Notre-Seigneur ne la soulageait de temps en temps par ces ravissements, qui font cesser mes inquiétudes, rendent le calme à mon âme, lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle désire, et en d'autres temps, celle de connaître des vérités merveilleuses, qui lui paraissaient incompréhensibles.

Je me sens d'autres fois pressée par de si violents et de si ardents désirs de servir Dieu, et dans un si extrême déplaisir de lui être inutile, que je ne puis assez dire combien cela me fait souffrir. Il me paraît alors qu'il n'y a ni peines, ni travaux, ni martyre que je n'embrasse avec joie; ce qui m'arrive en un moment, quoique je n'y pense point, et avec une telle impétuosité, qu'il me renverse l'esprit sans que j'en puisse comprendre la cause. Je voudrais jeter des cris pour faire entendre à tout le monde combien il importe de ne pas se contenter de recevoir de petites grâces, et quelles sont celles que nous pouvons espérer de la bonté de Dieu, si nous nous y disposons. Ces désirs si violents, et cette douleur de ne pouvoir ce que je voudrais, m'agitent d'une manière incroyable. Il me semble que, si j'étais libre, je ferais des choses extraordinaires pour le service de Dieu, et je me trouve comme liée d'une telle sorte, que je lui suis entièrement inutile. Ainsi ma peine est si grande, qu'elle ne peut s'exprimer; mais enfin, Dieu l'a fait cesser, et le recueillement, la consolation et la joie prennent sa place.

Il m'est arrivé d'autres fois, dans ces mêmes désirs si ardents de servir Dieu, de vouloir faire des pénitences qui m'auraient sans doute beaucoup soulagée, et donné une grande joie; mais on m'en a empêchée à cause de mes infirmités corporelles; et je crois que, si on me les eût permises, elles auraient pu, quoique médiocres, être excessives.

Je sens quelquefois une si grande peine d'avoir à converser avec quelqu'un, qu'elle me fait répandre des larmes. Tout mon plaisir est d'être seule; et lors même que je ne prie ni ne lis point, je ne laisse pas de trouver de la consolation dans la solitude. L'entretien de mes parents m'est particulièrement ennuyeux, et je n'y suis qu'avec contrainte, excepté ceux avec qui je puis traiter de l'oraison et d'autres discours de piété; car je suis bien aise de les voir, mais non pas toujours, y ayant des temps où leur compagnie me serait à charge, parce que je voudrais être seule. Mais cela arrive rarement, principalement à l'égard de ceux à qui je parle des choses de ma conscience; car ils me consolent toujours. Ce m'est aussi une grande peine de me trouver dans la nécessité de manger et de dormir, et d'y être encore plus obligée que les autres, à cause de mes infirmités; mais le faisant dans la vue de Dieu, et à dessein de le servir, je lui offre cette peine.

Comme je ne me laisserais jamais d'être seule, le temps me paraît passer trop vite, et je n'en ai pas assez pour prier. J'ai aussi tant d'affection pour la lecture, que je suis dans un continuel désir de m'y

occuper. Je lis peu néanmoins, parce que je n'ai pas plus tôt pris un livre que je me trouve recueillie, et qu'ainsi ma lecture se change en oraison. Cela dure trop peu, à mon gré, à cause de mes grandes occupations, qui, encore qu'elles soient bonnes, ne me donnent pas le même contentement que je recevrais dans la lecture et dans l'oraison. Ainsi je ne puis voir, ce me semble, sans quelque déplaisir, que c'est en vain que je désire toujours d'avoir plus de temps que je n'en ai.

Dieu m'a donné ces desirs, et plus de vertus que je n'en avais, depuis qu'il m'a favorisée de l'oraison de quiétude, et de ces ravissements dont j'ai parlé, et je me trouve si changée en mieux, que je ne puis considérer sans horreur l'état où j'étais auparavant.

Ces ravissements et ces visions ont produit en moi les avantages dont je parlerai; et je me contente maintenant de dire que, si j'ai quelque chose de bon, ils en sont la cause.

J'ai fait une telle résolution de ne point offenser Dieu, même vénielement, que j'aimerais mieux mourir mille fois que d'y contrevenir de propos délibéré.

Cette résolution est telle, que pour faire une chose que je croirais agréable à Dieu et tourner à sa gloire, et que mon directeur approuverait, il n'y a point de biens que je ne méprisasse, ni point de travaux que je ne voulusse souffrir pour l'exécuter. Et si je n'étais dans ce sentiment, je n'aurais pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, ni même de faire oraison. Mais je ne laisse pas d'être fort imparfaite, et de commettre beaucoup de fautes.

Dans l'obéissance que je rends, quoique imparfaitement, à mon confesseur, il me semble que je suis incapable de vouloir manquer à faire ce qu'il m'ordonne, et je me croirais en mauvais état si j'étais dans une autre disposition.

J'aime la pauvreté, quoique non pas tant que je devrais; et il me semble que, quand je serais très-riche, je ne désirerais de me conserver aucun revenu, ni garder de l'argent pour mon usage particulier; mais je me contenterais du nécessaire. Je sens bien néanmoins que je ne possède qu'imparfaitement cette vertu, parce qu'encore que je ne souhaite rien pour moi, je ne serais point fâchée d'avoir du bien pour le donner.

Je n'ai presque point eu de vision qui ne m'ait servi; et je me remets à mes confesseurs à en juger si quelques-unes ont été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les excellentes odeurs, la musique, et tant d'autres objets qui passent dans le monde pour si agréables, me paraissent l'être si peu, en comparaison de ceux qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrais n'avoir point d'yeux pour les voir, ni d'oreilles pour les entendre. Ainsi ils me touchent si peu, que je ne les ai pas plus tôt aper-

cus, qu'ils s'effacent de mon imagination, tant ils me paraissent méprisables.

Lorsque je ne puis me dispenser de traiter avec quelques personnes du monde, quoique ce ne soit que des choses de piété et d'oraison, si cela dure long-temps, sans nécessité, j'en ai tant de peine, qu'il faut que je me fasse violence.

Ces conversations et ces entretiens des choses du siècle, qui m'étaient autrefois si agréables, me donnent maintenant tant de dégoût, que je ne saurais les souffrir.

Ces désirs que j'ai d'aimer, de servir et de voir Dieu, ne sont plus accompagnés, comme autrefois, dans les temps que je croyais être si dévote, de méditation et de quantité de larmes, mais de mouvements d'amour de Dieu si vifs et si violents, que, s'il ne les tempérait par ces ravissements qui mettent mon âme dans la tranquillité et dans le calme, je crois qu'elle cesserait bientôt d'animer mon corps.

Je ne saurais voir des personnes marcher à grands pas dans la piété, détachées de tout, et qui ne trouvent rien de difficile pour servir Dieu, que je ne désirasse de communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie.

Je ne puis, sans quelque douleur, en voir d'autres qui sont timides, et qui ne vont que comme à tâtons dans ce qu'elles pourraient raisonnablement entreprendre de faire pour Dieu. J'implore en leur faveur son secours et celui de ces grands saints dont les admirables actions donnent de l'étonnement, non que je me croie capable de faire rien de bon, mais parce que je ne doute point que Dieu n'assiste ceux qui s'engagent dans de grands desseins pour lui plaire, et ne les abandonne jamais lorsqu'ils mettent leur confiance en lui seul. Je souhaite de rencontrer des personnes qui me confirment dans cette opinion, et de me reposer ainsi sur son éternelle providence du soin de la nourriture et du vêtement.

Les paroles suivantes étaient ajoutées de la main de la Sainte :

Ce que je dis que nous devons laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels ne doit pas s'entendre de telle sorte que je prétende par là pouvoir me dispenser de me les procurer ; mais il signifie seulement que ce doit être sans inquiétude ; et je me trouve si bien de n'en point avoir, que je tâche, autant que puis, de m'oublier moi-même. Il me semble qu'il y a environ un an que Dieu m'a donné ce sentiment.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Dieu me fait la grâce d'être très-persuadée que je n'ai aucun sujet d'en avoir, parce que je connais clairement que je ne contribue en rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté. Il me fait voir, au contraire, que ma misère est si grande, que ce que je pourrais penser en toute ma vie ne serait pas capable de me faire comprendre la moindre de tant de grandes vérités dont il m'instruit en un moment.

Il me semblait autrefois que je devais avoir honte de parler ainsi des

choses qui me regardent; mais depuis quelques jours je n'en ai point, parce que je ne me trouve pas meilleure qu'auparavant que j'eusse reçu tant de grâces. et au contraire, encore pire, puisque je n'en profite pas. Je trouve encore que, quoique je reçoive continuellement des faveurs de Dieu, les autres sont plus vertueuses que moi, et s'avancent davantage dans son service; ce qui me fait croire qu'il leur donnera tout d'un coup les grâces qu'il m'a faites à diverses fois, et je crains que, me voyant si faible et si mauvaise, il ne m'ait conduite par ce chemin. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit point dans cette vie qu'il me récompense.

Lorsqu'étant en oraison je me trouve dans la liberté de méditer, je ne pourrais, quoiqu'il me vint dans la pensée, demander à notre Seigneur de me donner du repos, et désirer qu'il m'accordât cette prière, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu quand il était sur la terre; mais qu'il a passé sa vie en des travaux continuels. Ainsi je le prie de ne point me les épargner, et de me faire la grâce de pouvoir les supporter.

Toutes les choses de cette nature et qui sont les plus parfaites s'offrent à moi dans l'oraison, et font impression sur mon esprit. Je ne saurais, sans étonnement, voir de si grandes vérités, et elles me paraissent si claires, que tout ce qui est dans le monde, leur étant comparé, n'est que folie. Ainsi j'aurais besoin de me contraindre pour y penser comme je faisais autrefois, tant il me semble que c'est une rêverie de compter pour quelque chose les maux et les travaux de cette vie, et de ne pas même modérer, par cette considération, la douleur de la mort de nos plus proches parents, de nos plus chers amis, et des autres choses qui nous sont les plus sensibles. N'ai-je donc pas raison de dire que, considérant ce que j'étais, et quels étaient alors mes sentiments, je dois veiller avec soin sur ma conduite?

Quoique je remarque en quelques personnes des choses qui paraissent visiblement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire qu'elles aient offensé Dieu, parce que je suis persuadée que chacune désire, comme moi, de le servir. Il m'a fait cette grâce, dont je ne saurais trop le remercier, de ne jamais m'arrêter à penser aux défauts d'autrui; et quand ils se présentent à ma mémoire, au lieu de m'y arrêter, je considère ce qu'il y a de bon en ces personnes. Ainsi, rien ne me fait de la peine que les péchés publics et les hérésies; mais j'en suis souvent fort affligée, et il me semble, presque toutes les fois que j'y pense, que cette peine est la seule que l'on doit sentir. Néanmoins, c'en est une pour moi de voir des personnes d'oraison retourner en arrière, mais non pas si grande, parce que je tâche d'en détourner mon esprit.

Je ne suis plus si curieuse que j'étais, quoique je ne sois pas toujours en cela entièrement mortifiée, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, et une attention presque continuelle à Dieu, est, pour l'ordinaire, selon ce que j'en puis juger, l'état de mon

âme. Ainsi, quand je m'occupe d'autre chose, je me sens comme réveiller, sans savoir par qui, pour reprendre cette attention ; mais non pas toujours, et seulement assez souvent lorsque ce dont il s'agit est très-important.

Je me trouve quelquefois durant trois ou quatre jours, non-seulement sans ferveur et sans aucune vision, mais elles sont si effacées de ma mémoire que, quand je le voudrais, je ne pourrais me souvenir d'aucun bien que j'aie fait. Tout me paraît un songe ; mes maux corporels m'accablent ; mon entendement se trouble, je n'ai nulle pensée de Dieu, et je ne sais du tout où j'en suis. Si je prends un livre, je ne comprends rien à ce que je lis ; je me vois pleine d'imperfections, sans amour pour la vertu, et cette grande ardeur de souffrir disparaît de telle sorte, qu'il me semble que je serais incapable de résister à la moindre tentation ; que je ne me trouve propre à rien ; que je ne pourrais voir sans peine que l'on me commandât quelque chose d'extraordinaire, et que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrais alors pouvoir me cacher en un lieu où personne ne me vît, et ce n'est pas par vertu, mais par lâcheté que je cherche la solitude. Je me sens disposée à contester contre ceux qui voudraient me contredire, et mon seul soulagement, au milieu de tant de peines, est la grâce que Dieu me fait de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire, et qu'au lieu de lui demander de me délivrer de ce tourment, je suis prête de souffrir jusqu'à la fin de ma vie, si telle est sa volonté. Je m'y sou mets de tout mon cœur ; je le prie seulement de m'assister, afin que je ne l'offense point, et je considère comme une très-grande grâce de ne pas être toujours dans l'état que je viens de dire.

Je ne saurais voir sans étonnement qu'étant dans une si grande peine, une seule des paroles que notre Seigneur a accoutumé de me faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus qu'un *Ave Maria*, ou une approche de la sainte table pour communier, rendent une entière tranquillité à mon âme et à mon corps, et éclairent de telle sorte mon entendement, qu'il recouvre toute sa force, et rentre dans ses dispositions ordinaires. Je l'ai éprouvé diverses fois, et toujours quand je communie. Il y a plus de six mois que je me sens notablement soulagée de mes infirmités corporelles, particulièrement dans les ravissements. Je me suis vue quelquefois durant plus de trois heures, et d'autres fois durant tout le jour, dans un tel amendement que cela n'est pas croyable, sans que l'on puisse dire que c'est une imagination, parce que je l'ai particulièrement remarqué. Ainsi, lorsque je suis dans ce grand recueillement, je n'appréhende rien pour ma santé, et je ne remarquais point cet amendement extraordinaire dans la manière d'oraison que je faisais auparavant.

Tout ce que je viens de rapporter me fait croire que ces paroles, ces visions et ces révélations, procèdent de Dieu, parce qu'étant en chemin de me perdre, elles m'ont mise en peu de temps dans l'état où je me

trouve aujourd'hui, et donné des vertus qui m'étonnent, ne sachant comment je les ai acquises. Je ne me connais plus moi-même, et je sais que ce changement ne s'est pas fait par mon travail, mais que je le tiens d'ailleurs. En quoi je suis très-assurée que je ne me trompe point, et que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'attirer à lui, mais pour me tirer de l'enfer; et ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui savent quelques particularités de ce qui me regarde, je voudrais pouvoir leur raconter toute ma vie, parce que la seule chose que je désire est que l'on donne à Dieu les louanges qui lui sont dues. Comme il connaît le fond de mon cœur, il sait que je parle sincèrement, et que, sans me souvenir ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, tous mes désirs se renferment à souhaiter ce qui regarde sa gloire. Je ne puis croire que le diable m'ait procuré tant d'avantages, pour m'attirer à lui et me perdre ensuite. Il est trop habile pour avoir recours à des moyens si contraires à son dessein; et je ne saurais non plus me persuader que, encore que mes péchés méritassent que je fusse trompée, Dieu ait rejeté les instantes prières qu'on lui a faites durant deux ans, pour lui demander de me faire connaître si j'étais dans un bon chemin, afin que, si je m'égarais, il lui plût de me conduire par une autre voie. Quelle apparence que, si ce qui se passait en moi ne venait point de lui, il eût permis que mon égarement augmentât toujours? Ces raisons et l'exemple de tant de saints m'encouragent, lorsque ma méchanceté me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais dans l'oraison et dans le temps où mon âme se trouve tranquille, et que je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus savants et les plus saints hommes du monde emploieraient tous leurs efforts pour me faire croire que le démon y avait part, il serait hors de leur pouvoir de me le persuader, quelque déférence que j'eusse pour eux. Je l'ai éprouvé; car, quoi que l'on ait put me dire, et que mon estime de la vertu et de la sincérité de ceux qui me parlaient, jointe à la connaissance que j'avais de ma misère, me fissent entrer dans la créance qu'il se pouvait bien faire que je fusse trompée, une seule de ces paroles surnaturelles, ou de ces visions, ou le moindre recueillement effaçait de mon esprit tout ce qu'ils m'avaient dit, et je me trouvais plus confirmée que jamais dans l'opinion que cela venait de Dieu.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il peut s'y mêler quelque chose du démon, comme je l'ai vu arriver; mais ces illusions produisent des effets si différents de ceux qui procèdent des grâces que l'on reçoit de Dieu, que je ne saurais m'imaginer qu'une personne qui en a quelque expérience puisse s'y tromper.

Lors même que je serais certaine que ces choses viennent de Dieu, je ne voudrais pour rien du monde m'engager à quoi que ce soit que mon directeur n'approuvât et ne jugeât pas être de son service, et j'y ai toujours été confirmée par ces visions qui m'ont recommandé l'obéis-

sance que je dois à ceux qui prennent soin de ma conduite. Je m'y trouve souvent si sévèrement reprise de mes fautes, que j'en suis pénétrée jusque dans le cœur; et d'autres fois j'y reçois des avis importants et très-utiles touchant les affaires que j'ai à traiter.

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet; mais quand je pense aux avantages que je tire de l'oraison, il me semble que je n'en dis pas assez; et cela n'empêche pas que je ne me trouve ensuite fort imparfaite et fort mauvaise. Peut-être que je me trompe, faute de savoir discerner le bien du mal, et que je n'en juge que par la différence si visible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

On peut voir, dans ce que je viens de rapporter, mes véritables sentiments et les dispositions qu'il a plu à Dieu de me donner, quoique si imparfaite et si méchante. Je sou mets le tout, mon Père, à votre jugement; vous connaissez tous les plis et replis de mon âme.

Cette relation n'est pas écrite de la main de la Sainte; mais elle dit, comme on le verra ensuite, qu'elle est telle qu'elle l'a écrite, et la relation suivante est toute écrite de sa main.

SECONDE RELATION.

Il y a, ce me semble, plus d'un an que j'écrivis ce que l'on peut voir ci-dessus, et depuis ce temps, Dieu m'a fait la grâce d'avancer, au lieu de reculer dans son service. Qu'il en soit loué à jamais ! Non-seulement il n'a point discontinué à me favoriser de visions et de révélations, mais il m'en donne de beaucoup plus élevées. Il m'a enseigné une manière d'oraison qui m'est encore plus utile, qui me met dans un plus grand détachement de toutes les choses de la terre, et qui me donne plus de courage et plus de liberté d'esprit. Mes ravissements augmentent et sont quelquefois si extraordinaires, qu'il m'est impossible de les cacher; tout ce que je puis est de tâcher à faire croire que ce sont ces grands maux de cœur auxquels je suis sujette qui me font tomber en faiblesse, et je m'efforce avec grand soin d'y résister lorsqu'ils me prennent, mais quelquefois je ne le puis.

Quant à la pauvreté, il me paraît que Dieu me fait en cela beaucoup de grâces, parce que, non-seulement je ne voudrais pas avoir le nécessaire s'il ne venait d'aumônes, mais je désirerais de tout mon cœur d'être en un lieu où l'on ne vécût que de charités.

Il me semble que j'ai beaucoup plus de compassion des pauvres que je n'en avais, et j'ai un si grand désir de les assister que, si je suivais mon inclination, je me depouillerais pour les revêtir. Leur saleté ne me cause aucun dégoût, quoique je m'approche d'eux et que je les touche : en quoi je vois que Dieu me fait une grâce particulière, parce qu'encore qu'auparavant je leur fisse l'aumône pour l'amour de lui, je n'avais pas, par mon naturel, cette grande compassion d'eux, et qu'ainsi je ne puis douter qu'il ne me l'ait donnée.

Je me sens aussi moins imparfaite à l'égard des murmures qui s'élè-

vent contre moi ; car, bien qu'ils soient en grand nombre, il me semble que je n'en suis pas plus touchée que si j'étais insensible. Il me paraît presque toujours que l'on a raison de me blâmer, et je crois n'avoir rien en cela à offrir à Dieu, à cause que je connais par expérience que j'en profite. Ainsi, depuis le temps que j'ai commencé à faire oraison, je ne veux point de mal à personne : je sens seulement d'abord que leur injustice me choque un peu, mais sans me donner ni altération ni inquiétude ; et quand je vois que l'on me plaint, je ne saurais m'empêcher d'en rire en moi-même, parce que toutes les injustices que l'on nous fait en ce monde me paraissent si méprisables, qu'elles ne méritent pas que l'on y pense ; je les considère comme un songe qui s'évanouit aussitôt que l'on s'éveille.

Je me sens, par la miséricorde de Dieu, dans un plus ardent désir de le servir, dans le plus grand amour de la solitude et dans un plus entier détachement, à cause que les visions dont j'ai parlé m'ont fait connaître le néant de toutes les choses d'ici-bas. Ainsi, je compte pour peu de me séparer de mes proches et de mes amis, afin de me rendre plus agréable à Dieu lorsque son service m'y oblige, parce que, m'étant à charge quand ils m'empêchent de lui rendre ce que je lui dois, je les quitte avec plaisir, et je trouve ainsi du repos en toutes choses.

J'ai reçu des avis dans l'oraison que l'expérience m'a fait voir être très-utiles, et j'ai tiré un grand profit de ces faveurs de Dieu. Mais j'ai commis en cela même de grandes fautes, parce que j'ai été trop sensible à la consolation que j'en recevais, quoique souvent le peu de pénitence que je fais et l'honneur que l'on me rend, me donnent beaucoup de peine.

Il y avait en cet endroit une ligne marquée comme elle est ici :

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce que dessus, et depuis ce temps, Dieu m'ayant fait la grâce de ne point tourner la tête en arrière, en suite de tant de faveurs que j'ai reçues de sa bonté, il me semble que je me trouve dans une liberté d'esprit encore plus grande. J'avais cru jusqu'ici avoir besoin de l'assistance des créatures, et m'y confiais ; mais je vois bien maintenant qu'on ne les doit considérer que comme des petits scions de romarin sec, qui, lorsqu'on veut s'y appuyer, plient et se rompent sous le poids du moindre murmure et de la moindre contradiction. Ainsi je connais par expérience que le seul moyen de ne point tomber est de n'avoir d'autre soutien que la croix, et de se confier en celui qui a bien voulu pour notre salut y être attaché. C'est en elle que je trouve une amie très-véritable, et c'est par lui que je me vois élevée à un tel pouvoir et un tel empire, que, pourvu qu'il ne m'abandonne point, je me crois capable de résister à toutes les puissances de la terre.

Quoique, avant de connaître clairement cette vérité, je prisse grand plaisir de voir que l'on eût de l'affection pour moi, non-seulement je

ne m'en soucie plus, mais il me semble que j'en souffre quelque peine, excepté pour les personnes à qui je parle de ce qui regarde ma conscience, ou que je crois pouvoir me servir. Car je suis bien aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent, et des autres, afin qu'ils se laissent plus aisément persuader de ce que je leur dis du néant et de la vanité du monde.

Dieu m'a tellement fortifiée dans les contradictions, les persécutions et les travaux que j'ai eu à soutenir depuis quelques mois, que plus ils étaient grands, plus mon courage s'augmentait, sans que je me sois lassée de souffrir. Non-seulement je n'ai point haï les personnes qui disaient du mal de moi, mais il me semble que je les aimais plus qu'auparavant, sans que je sache de quelle sorte Notre-Seigneur me faisait cette grâce.

Étant de mon naturel très-violente dans mes désirs, ils sont maintenant si modérés, et je me trouve si tranquille, que je ne me sens point touchée de déplaisir lorsqu'ils ne s'accomplissent pas; et excepté en ce qui regarde l'oraison, je suis si peu sensible à l'ennui et à la joie, que je parais toute stupide, et demeure durant quelques jours en cet état.

Il me prend quelquefois de si violents désirs de faire pénitence, que, lorsque j'en fais quelque-une, j'y trouve presque toujours du plaisir et des délices, mais mes grandes infirmités corporelles sont cause que je n'en fais guère.

La nécessité de manger me donne souvent une très-grande peine. Maintenant elle est excessive, principalement quand je suis en oraison; car alors elle est telle, qu'elle me fait répandre quantité de larmes et témoigner ma douleur par mes plaintes, sans savoir presque ce que je dis; et je ne me souviens point que cela me soit arrivé dans les plus grands travaux que j'aie soufferts, pouvant dire qu'en ces occasions j'ai un cœur d'homme, et non pas de femme.

Je souhaite plus ardemment que jamais que Dieu ait des serviteurs qui le servent avec un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas, qui ne sont que vanité, et que ces personnes soient savantes, parce que je vois l'extrême besoin qu'en a l'Église, et j'en suis si vivement pénétrée, qu'il me semble que c'est se moquer de s'affliger d'autre chose. Je recommande continuellement cette affaire à Dieu, dans la créance que j'ai qu'un de ces hommes parfaits, et véritablement touchés de son amour, fera plus qu'un grand nombre d'autres qui n'agiraient que faiblement et avec tiédeur.

Il me paraît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi, et il me semble que je ne craindrais point de disputer contre tous les luthériens, pour leur faire connaître leur erreur. Je ne saurais, sans être extrêmement affligée, penser à la perte de tant d'âmes.

Dieu me fait connaître clairement qu'il lui a plu de se servir de moi

pour l'avancement de plusieurs âmes, et qu'il fait par sa bonté que mon amour pour lui s'augmente de jour en jour.

Il me semble que, quand je voudrais m'efforcer d'avoir de la vanité, je ne le pourrais, et je ne vois pas comment je pourrais non plus m'imaginer que l'on me dût attribuer aucune des vertus que j'ai, après m'être vue durant tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant maintenant que recevoir des faveurs de Dieu, sans que je lui rende aucun service, au lieu que je vois toutes les autres s'avancer de plus en plus. Cet aveu sincère que j'en fais ne doit pas passer pour humilité, mais pour une vérité, qui me fait trembler quelquefois par l'appréhension d'être trompée. Ce qui me rassure est l'avantage que je tire des révélations et de ses ravissements, dans lesquels je suis assurée que je ne contribue en rien, et que je n'y ai pas plus de part que si je n'étais qu'une souche. Cela me met l'esprit en repos : je me jette entre les bras de Dieu, et me confie en la certitude que j'ai que je ne désire rien tant que de mourir pour lui, et qu'il n'y a point de contentement et de repos, que je ne lui veuille sacrifier de tout mon cœur pour lui témoigner mon amour.

Il y a des jours où ce que dit saint Paul me vient souvent dans l'esprit, quoique je ne sois pas sans doute dans une disposition approchante de la sienne. C'est, ce me semble, que je ne vis point, que je ne parle point, et que je n'ai point de volonté ; mais qu'il y a au dedans de moi un esprit qui m'anime, me conduit et me fortifie. Ainsi me trouvant comme hors de moi-même, la vie me devient ennuyeuse. Dans un état si pénible, le plus grand service que je puisse faire à Dieu est de vouloir bien vivre pour l'amour de lui ; mais je souhaiterais que ce fût avec de grands travaux et de grandes persécutions, puisque étant inutile à tout, je ne suis propre qu'à souffrir, et qu'il n'y a rien que je ne voulusse endurer pour mériter quelque chose en accomplissant sa volonté.

Il ne m'a rien été dit dans l'oraison que je n'aie vu s'accomplir, mais quelquefois plusieurs années après.

Ce que je connais des grandeurs de Dieu et de son adorable conduite, éclate de tant de merveilles, que je n'y pense presque jamais sans tomber dans la défaillance, et me trouver dans un grand recueillement.

Je m'étonne quelquefois du soin qu'il plaît à Dieu de prendre pour m'empêcher de l'offenser, sans que j'y contribue presque en rien, n'étant par moi-même qu'une source inépuisable de péchés, et un abîme de misères. Je voudrais que tout le monde le sût, afin que l'on connût encore mieux quel est le pouvoir infini de Dieu. Qu'il soit loué et glorifié à jamais ! Ainsi soit-il.

La Sainte écrit au bas de cette relation ce qui s'ensuit, après avoir mis en tête le nom de Jésus, comme elle faisait toujours :

La relation ci-dessus, qui n'est pas écrite de ma main, est celle que je donnai à mon confesseur, qui l'a transcrite sans y rien ajouter ni diminuer. C'est un homme fort spirituel et grand théologien. Je ne lui cachais rien de tout ce qui se passait en moi. Il le communiquait à d'autres personnes fort savantes, et particulièrement au père Mancio. Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit conforme à l'Écriture sainte, et cela m'a mis l'esprit en grand repos; quoique je n'ignore pas que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois me défier de moi-même. C'est aussi ce que je fais toujours, et je vous prie, mon père, de vous souvenir que tout ce que je vous ait dit a été sous le secret de la confession.

Ici finissent les paroles de la Sainte. Elle fit cette relation étant encore dans le monastère de l'Incarnation, et avant que d'en être sortie pour aller fonder ceux de la nouvelle réforme. Mais quant à la première relation, elle l'avait faite dès le temps qu'elle avait commencé de se donner entièrement à Dieu, et qu'il la favorisait de tant de grâces sur-naturelles.

Elle n'écrivit la seconde relation qu'un an après la première, ainsi qu'elle le dit en commençant; et l'on y peut voir avec étonnement à quelle haute perfection elle arriva en si peu de temps. Que si elle a commencé d'une manière si admirable qu'elle a surpassé d'abord plusieurs personnes fort parfaites, jusqu'à quel point de perfection doit-on croire qu'elle est arrivée, augmentant de jour en jour en vertu, durant 22 ou 23 ans qu'elle a encore vécu depuis, recevant continuellement de nouvelles grâces de Dieu, faisant tant de pénitences, supportant tant de travaux, fondant tant de monastères, gagnant tant d'âmes à Dieu, passant une partie des jours et des nuits dans une oraison si élevée, se mortifiant sans cesse, et amassant ainsi un trésor incomparable de bonnes œuvres.

MÉDITATIONS

SUR LE PATER,

POUR TOUS LES JOURS DE LA SEMAINE.



AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Celui qui nous a donné l'être, connaissant parfaitement ses créatures, sait que la capacité de notre âme étant infinie, elle désire toujours de s'entretenir de nouvelles pensées, parce qu'une seule n'est pas capable de la contenter. Ainsi nous voyons dans le sixième chapitre du Lévitique que, pour empêcher que le feu de l'autel ne s'éteignît, Dieu commanda aux prêtres d'y mettre tous les jours de nouveaux bois; comme s'il eût voulu signifier par cette figure, qu'afin que le feu de la dévotion ne se refroidisse et ne s'éteigne point en nous,

nous devons chaque jour l'entretenir et l'animer par de nouvelles et de vives considérations. Et quoiqu'il puisse sembler d'abord qu'il y ait en cela quelque imperfection, c'est néanmoins une conduite de la providence divine, qui fait que notre âme, suivant son inclination naturelle, s'occupe sans cesse à la recherche des perfections infinies de Dieu, sans pouvoir se contenter, sinon de cet objet qui n'a point de bornes, parce que lui seul est capable de la remplir.

Comme donc l'amour de Dieu est le feu divin que nous prétendons entretenir dans nos âmes, il a besoin de beaucoup de bois, et il faut tous les jours y en mettre de nouveau, parce que la chaleur de notre volonté est si agissante, qu'elle le consume entièrement, et que quelque quantité qu'il y en ait, elle trouve toujours que c'est peu, jusqu'à ce qu'entrant dans la parfaite possession de ce bien infini, qui est seul capable de la satisfaire pleinement, ce même feu d'amour qu'elle aura entretenu dans elle ici-bas devienne dans le ciel sa divine et son éternelle nourriture.

Or, puisqu'on peut dire que l'oraison du Seigneur est le bois le plus propre pour entretenir ce feu du divin amour, il m'a semblé que pour empêcher que l'âme ne s'attîdisse par la répétition si fréquente de cette sainte prière, il ne serait pas mal à propos de chercher quelques moyens pour faire qu'en la redisant chaque jour, nous concevions de nouvelles pensées pour entretenir notre esprit et notre volonté dans une vigueur toujours nouvelle. On le pourra sans peine en partageant les sept demandes qui y sont contenues selon les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait la sienne; et en donnant à Dieu, en chacun de ces jours, un nom particulier, qui comprenne tout ce que nous désirons, et espérons obtenir de lui par cette demande.

On sait assez quelles sont ces demandes. Et quant aux noms que l'on peut donner à Dieu, nous prendrons ceux de père, roi, époux, pasteur, rédempteur, médecin et juge. Ainsi, chacun réveillera son attention et s'excitera de plus en plus à l'aimer, en disant le lundi : *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié*; le mardi : *Notre roi, que votre règne arrive*; le mercredi : *Époux de mon âme, que votre volonté soit faite*; le jeudi : *Notre pasteur, donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour*; le vendredi : *Notre rédempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*; le samedi : *Notre médecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation*; et le dimanche : *Notre juge, délivrez-nous du mal*.

PREMIÈRE DEMANDE,

Pour le lundi.

NOTRE PÈRE, QUI ÊTES DANS LES CIEUX.

Quoique le nom de Père soit celui qui convient le mieux à toutes ces demandes, et qui nous donne le plus de confiance d'obtenir ce que

nous demandons à Dieu, à cause que c'est par ce nom qu'il a voulu s'obliger à nous l'accorder, ce n'est pas néanmoins contrevénir à son ordre et à sa sainte volonté que d'y ajouter les autres, puisque, outre qu'ils lui appartiennent tous si justement, ils servent à exciter notre dévotion, à mettre comme de nouveaux bois, pour accroître le feu qui brûle sur l'autel de notre cœur, et à fortifier notre confiance, en considérant qu'il possède tant de titres si glorieux à sa majesté, et si avantageux à notre bassesse

Afin donc que ce feu ait de quoi s'entretenir durant le jour du lundi, par la méditation de ce seul nom de Père et par cette première demande, considérez que vous avez pour Père un Dieu en trois personnes, unique en essence, auteur de toutes les créatures, le seul être sans principe, et le principe de tous les êtres, par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, et qui soutient et conserve toutes choses.

Considérez ensuite que vous êtes fils de ce Père, qui est si puissant qu'il peut créer un nombre infini d'autres mondes; qui est si sage, qu'il les pourrait gouverner comme il gouverne celui-ci, sans que sa providence manque à aucune créature, depuis le plus grand des séraphins jusqu'au plus petit ver de terre; et qui est si bon, qu'il ne cesse jamais de répandre sur elles les influences de sa bonté, selon qu'elles sont capables de les recevoir, quoique elles lui soient également toutes inutiles.

Considérez-vous vous-même, particulièrement en qualité d'homme, et dites: Quelle obligation n'ai-je point à l'extrême bonté de ce Père, qui a voulu non-seulement me donner l'être, mais m'honorer de la qualité de son fils, en me créant plutôt que d'autres hommes qui auraient été meilleurs que moi! Pesez ensuite jusqu'à quel point ce Père mérite d'être aimé et d'être servi, lui qui, par sa seule bonté, a voulu créer pour l'amour de vous tout ce qui est dans le monde, et vous créer vous-même pour le servir et le posséder éternellement.

Alors vous demanderez à Dieu, pour tous les hommes, la lumière qui leur est nécessaire pour le connaître, l'amour dont ils ont besoin pour l'aimer, la reconnaissance qu'ils doivent avoir de tant de bienfaits qu'ils en ont reçus, et qu'il les rende tous si vertueux et si saints, que l'on voie reluire en eux sa divine image; et qu'ainsi le nom de Père, que nous lui donnons, soit sanctifié et glorifié sur la terre par des enfants qui fassent voir qu'ils sont dignes d'avoir pour Père ce Dieu éternel qui les a créés.

Vous représentant ensuite le grand nombre des péchés des hommes, vous concevrez une sensible douleur de voir un si bon Père si indignement traité par ses enfants, et serez en même temps touchés de joie qu'il y en ait d'autres en qui reluit la sainteté de leur Père. Vous ne verrez aucun péché ni aucun mauvais exemple qui ne vous at

triste. Vous ne verrez ni n'apprendrez aucune action de vertu qui ne vous console ; et vous rendrez grâces à Dieu d'avoir créé tant de saints martyrs , de saints confesseurs et de saintes vierges, qui ont fait connaître par des marques si illustres qu'ils étaient enfants de cet adorable Père.

Après, rentrant dans vous-même, vous ressentirez de la confusion d'avoir commis, en particulier, tant d'offenses contre lui, d'avoir si mal reconnu les extrêmes obligations que vous lui avez, et d'avoir porté si indignement le titre auguste d'enfant de Dieu, qui devrait seul inspirer dans le cœur de tous les hommes une magnanimité vraiment royale et toute divine. C'est ici où vous considérez le sentiment naturel des pères qui aiment leurs enfants, quoiqu'ils soient difformes ; qui prennent soin d'eux, quoiqu'ils soient ingrats ; qui les souffrent, quoiqu'ils soient vicieux ; qui leur pardonnent aussitôt qu'ils entrent dans leur devoir, et qui travaillent avec tant de peine pour les élever dans le monde et pour accroître leur bien, pendant qu'ils ne se mêlent point de leurs affaires, et ne pensent qu'à se divertir.

Ces sentiments et ces inclinations des pères, qui se trouvent en Dieu d'une manière infiniment plus parfaite et plus avantageuse pour nous, attendrissent l'âme, nous donnent une nouvelle confiance d'obtenir pardon pour nous et pour les autres, et nous apprennent à ne mépriser personne, lorsque nous voyons que chacun a pour père le Père de tous les hommes et de tous les anges.

Le jour que vous ferez cette première demande, vous y rapporterez toutes choses. Ainsi, lorsque vous verrez des images de Jésus-Christ, vous direz : Celui-ci est mon Père. Lorsque vous regarderez le ciel, vous direz : C'est la maison de mon Père. Lorsque vous entendrez la lecture, vous direz : C'est là une lettre que m'écrit mon Père. Vous direz aussi de vos habits, de votre manger, et de toutes les choses dont vous recevrez quelque satisfaction : Tout ceci vient de la main de mon Père. Vous direz de ce qui vous donne de la peine, de ce qui vous attriste, et des tentations qui vous arrivent : Tout cela vient de la main de mon Père, qui veut m'exercer par ce moyen, et me faire acquérir une plus riche couronne. Et enfin vous direz de toutes choses, avec grande affection : *Votre saint nom soit sanctifié !*

Par ces considérations et cette présence de Dieu, l'âme s'efforce de paraître fille de celui qui l'honore de cette qualité ; elle lui rend grâces de tant de bienfaits qu'elle en a reçus ; elle ressent une singulière joie de se voir fille de Dieu, héritière de son royaume, sœur de Jésus-Christ, et sa cohéritière dans l'héritage éternel. Et lorsqu'elle considère que ce royaume lui appartient, elle désire que tous les hommes soient saints, afin d'augmenter encore sa félicité, puisqu'elle sera d'autant plus grande que le nombre de ceux qui y participeront sera plus grand. Sur quoi il sera fort à propos de considérer et de bien peser cette parole de Jésus-Christ en croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce*

qu'ils font, parce qu'elle marque excellemment jusqu'à quel point va la tendresse des entrailles paternelles de Dieu. Il faut faire ensuite des actes d'amour envers ceux qui nous ont offensés, et nous disposer à souffrir avec patience les plus grandes injures. Il sera aussi fort utile de repasser dans notre esprit l'histoire de l'enfant prodigue, parce qu'elle exprime mieux que toute autre l'excès de la bonté paternelle envers un fils qui, après s'être perdu, est retrouvé et rétabli dans son sang et sa dignité première

DEUXIÈME DEMANDE,

Pour le mardi.

VOTRE RÈGNE NOUS ARRIVE.

Après avoir fait l'examen, à quelque heure de la nuit, en la même sorte que celui du lundi, l'âme parlera à Dieu comme à son Père; et après lui avoir demandé pardon de sa négligence et de sa tiédeur à procurer sa gloire et la sanctification de son nom, elle se préparera pour le lendemain, qui est le mardi, à traiter comme son roi celui qu'elle avait traité le jour précédent comme son Père. Ainsi, lorsqu'elle s'éveillera, elle le saluera avec ces paroles : *Notre roi, réglez dans nous.*

Cette demande s'accorde très-bien avec la précédente, puisque les enfants doivent posséder le royaume de leur père. Ainsi l'âme doit dire à Dieu : Comme le démon, le monde et la chair règnent sur la terre, mon roi, réglez dans nous, et détruisez en nous le royaume de l'avarice, de l'orgueil et de la volupté. Cette demande peut s'entendre en deux manières. L'une de demander à Notre-Seigneur qu'il nous donne le royaume du ciel, dont la possession nous appartient puisque nous avons l'honneur d'être ses enfants; et l'autre, de lui demander qu'il régle en nous, et que nous soyons son royaume.

D'habiles théologiens m'ont appris que ces deux explications sont catholiques et conformes à l'Écriture sainte; puisqu'à l'égard de la première, Jésus-Christ a dit : *Venez, vous que mon Père a bénis, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Et quant à la seconde, saint Jean écrit que les saints diront dans le paradis : *Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, et vous avez rendu le royaume de votre Père et de notre Dieu.* Il se rencontre une chose admirable dans ces diverses expositions, c'est que lorsque Dieu nous parle, il dit qu'il est notre royaume, et lorsque nous lui parlons, nous le bénissons en lui disant que nous sommes son royaume; comme si Dieu et l'homme se rendaient des témoignages réciproques d'une déférence, et, si j'ose le dire, d'une civilité toute spirituelle et toute divine.

Je ne sais lequel des deux nous est le plus honorable, ou que Dieu se glorifie de nous avoir pour son royaume, et qu'étant ce qu'il est, sa suprême majesté trouve de la satisfaction à nous posséder; ou de ce

qu'il veut bien être lui-même notre royaume, et se voir possédé par nous. Toutefois j'aime mieux, pour cette heure, que nous soyons son royaume, puisqu'il s'ensuit de là qu'il est notre roi. Il dit à sainte Catherine de Sienne : *Pensez seulement à moi et je penserai à vous.* Et à une certaine mère : *N'ayez soin que de ce qui me regarde, et j'aurai soin de ce qui vous touche.*

Ne pensons donc qu'à nous rendre tels, que Dieu prenne plaisir de régner en nous, et il aura soin de faire que nous règnerons en lui. Ce royaume est celui dont Notre-Seigneur a dit en son Évangile : *Cherchez premièrement et avant toutes choses le royaume de Dieu, et ne vous mettez point en peine du reste; votre Père céleste en prendra soin.* Et c'est de ce même royaume que saint Paul a dit qu'il est la joie et la paix dans le Saint-Esprit.

Considérons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le roi, et qui se glorifient d'être son royaume; combien ils doivent être parés de vertus, retenus dans leurs paroles, généreux dans leurs entreprises, humbles dans leurs actions, doux dans leur conversation, patients dans leurs travaux, sincères dans leur cœur, purs dans leurs pensées, charitables les uns envers les autres, tranquilles dans tous leurs mouvements, éloignés de contention, exempts d'envie, et portés à désirer le bien de tout le monde.

Considérons aussi comment les bons sujets se conduisent envers leur roi, et élevons nos pensées vers le roi du ciel pour connaître de quelle sorte nous devons nous conduire envers le nôtre; et ce que nous disons quand nous lui demandons que son royaume nous arrive. Nous vivons tous ici-bas sous certaines lois que nous sommes tenus de garder; nous devons tous travailler pour le bien commun du royaume, chacun communiquant réciproquement à l'autre ce qui lui manque; et nous sommes tous obligés d'employer nos biens et nos vies pour notre roi, avec un désir sincère de lui plaire. Quand on nous fait tort, nous recourons à lui pour lui demander justice; et dans nos nécessités, nous cherchons du remède en son assistance. Tous le servent selon qu'ils en sont capables et sans jalousie, le soldat dans la guerre, l'officier dans sa charge, et le laboureur dans son travail. Le gentilhomme, le docteur et le matelot, et ceux même qui ne l'ont jamais vu, s'efforcent de le servir et désirent de le voir. Et quand, durant l'excessive chaleur du mois d'août, le moissonneur est tout trempé de sueur, il se réjouit de ce que son roi est alors dans le repos, et se délasse l'esprit avec ceux qu'il honore le plus particulièrement de sa bienveillance. Nous voyons aussi qu'un homme n'est pas plus tôt favorisé du roi, qu'on le respecte, et que chacun désire de contribuer à la paix et au repos de l'état, et à ce que sa majesté soit bien servie de tous ses sujets.

Que si, en raisonnant sur les conditions qui se rencontrent dans un royaume bien gouverné, nous les rapportons à notre sujet, nous trouverons que ce que nous demandons à Dieu est que ses saintes lois soient

bien observées : que tous ses sujets le servent fidèlement, et qu'ils jouissent d'une heureuse paix et d'une agréable tranquillité; nous trouverons que nous lui demandons que nos âmes, dans lesquelles il lui plaît d'établir ici-bas son royaume, se maintiennent dans un ordre si parfait, qu'il y règne véritablement; que toutes nos puissances lui soient soumises; que notre entendement demeure ferme dans la foi; que notre volonté se détermine immuablement à garder ses divines lois, quand il devrait nous en coûter la vie; que nos affections soient si conformes à ses saintes volontés, qu'elles ne lui résistent jamais; que nos passions et nos desirs soient si tranquilles, qu'ils accomplissent sans murmure tous les commandements de la charité; que nous soyons si éloignés de concevoir de l'envie du bien d'autrui, qu'au lieu de ressentir quelque peine de ce que Dieu se communique davantage à d'autres qu'à nous, nous nous réjouissons de voir qu'il règne dans la terre et dans le ciel; que nous nous contentions de le servir en qualité de moissonneurs, ou dans les ministères les plus bas et les plus communs; que nous nous tenions trop heureux et trop bien récompensés, pourvu qu'il nous emploie à quoi que ce soit dans son royaume; et, enfin, que nous ne souhaitions autre chose, ni pour nous ni pour les autres, sinon qu'il soit servi et obéi de tous comme le maître et le souverain Seigneur de tous.

Tout ce que l'on fera et tout ce que l'on entendra en ce jour doit se rapporter à Dieu comme à notre roi, ainsi que le jour précédent nous lui avons tout rapporté comme à notre Père. Sur quoi il sera fort à propos de se représenter de quelle sorte Pilate, en suite des accusations faites contre notre Rédempteur, l'exposa aux yeux du peuple n'ayant pour couronne qu'une couronne d'épines, pour sceptre qu'un roseau, et pour manteau royal qu'une vieille robe d'écarlate, et leur dit : *Voici le roi des Juifs*. Alors, au lieu des blasphèmes et des affronts dont il fut outragé par des soldats et par des Juifs, lorsqu'ils le virent en cet état, adorons-le avec un profond respect, et faisons des actes d'humilité, accompagnés d'un ardent désir que les honneurs et toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'affliction, et une couronne d'épines.

TROISIÈME DEMANDE,

Pour le mercredi.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE.

Par ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite*, nous témoignons le désir que nous avons que la volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses. Mais nous passons encore plus avant, car nous ajoutons : *Qu'elle soit accomplie en la terre comme au ciel*, c'est-à-dire avec amour et charité. Cette demande s'accorde très-bien avec les deux précédentes, puisqu'il n'y a rien de plus juste que de voir les enfants accomplir parfaitement la volonté de leur père et les sujets celle de

leur roi, qui se rencontre être aussi le très-doux et le très-aimable époux de nos âmes. Car, considérant ce nom avec attention, et les effets de tendresse et d'amitié qui l'accompagnent, on ne saurait manquer de sentir des désirs incroyables d'accomplir la volonté de ce souverain, qui, étant le roi de gloire, la splendeur du père, un abîme de richesses éternelles, un océan de perfections et de beautés, très-puissant, très-sage, et parfaitement aimable, désire néanmoins d'être aimé de nous, et de nous aimer d'un amour aussi passionné et aussi tendre qu'il le témoigne lui-même par la douceur de ce nom d'époux.

Sa divine majesté aime tant ce nom, que lorsqu'elle invite Jérusalem à faire pénitence de ce qu'en l'abandonnant elle avait commis un adultère spirituel, il la prie de retourner à lui, et de l'appeler son père et son époux, afin que ces deux noms, qui lui sont si favorables, lui donnent de la confiance, et l'assurent qu'il la recevra avec joie.

Or, comme ce nom d'époux marque tous les gages qu'on peut désirer, et toutes les preuves qu'on peut donner d'un amour si parfait, que de deux volontés il ne s'en fait qu'une, il demande aussi tous les soins, toutes les affections et tout le cœur. C'est pourquoi, lorsque Dieu eut fait dans le désert comme un traité et des articles de mariage avec le peuple d'Israël, il lui demanda et ordonna de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son entendement, de toute sa volonté et de toute sa force. Or, voyez, je vous prie, quelle doit être la sagesse et la modestie, tant intérieure qu'extérieure, d'une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand roi.

Considérez combien doivent être précieuses les pierreries, et combien riches sont les ornements dont cet époux immortel pare cette épouse. Tâchez de rendre votre âme digne de les mériter, et assurez-vous qu'il ne la laissera point pauvre et sans ornements, pourvu qu'elle ait soin de lui demander ceux qui lui sont les plus agréables. Qu'elle se jette donc avec humilité aux pieds de cette majesté souveraine, et elle éprouvera, par un effet de sa bonté infinie, qu'elle lui fera quelquefois l'honneur de la relever et de la recevoir entre ses bras, ainsi que le fit autrefois le roi Assuérus à la reine Esther.

Vous pourrez aussi considérer le peu que l'âme apporte pour sa dot à Jésus-Christ dans ce mariage spirituel; et, au contraire, la grandeur des biens que lui apporte ce divin époux, qui, lorsque nos âmes étaient esclaves du diable, les a achetées de son Père éternel au prix de son sang pour les rendre ses épouses. C'est pourquoi on peut, avec très-grande raison, le nommer, selon la parole de l'Écriture, *un époux de sang*. Ce grand mariage se fait dans le baptême, où Jésus-Christ nous donne la foi, les autres vertus et les riches ornements qu'il emploie pour parer nos âmes. Et comme, par cet heureux mariage, tous les biens de cet incomparable époux deviennent les nôtres, tous nos travaux et tous nos tourments deviennent les siens, la grandeur de son amour ayant

voulu, par un échange qui nous est si avantageux, nous donner tous ses biens, et prendre sur lui tous nos maux. Qui sera donc celui qui, considérant cela attentivement, pourra, sans un extrême déplaisir, voir les offenses qui lui sont faites, et ne point sentir une extrême joie des services qui lui sont rendus ? Qui pourra voir un tel époux attaché à la colonne, cloué sur la croix, et mis au sépulcre, sans que la compassion et la douleur lui déchirent les entrailles ? Et, au contraire, qui pourra le voir ressuscité, glorieux et triomphant, sans en ressentir une extrême joie ?

Il sera fort utile en ce jour de le considérer dans le jardin, arrosant la terre de son sang, se prosternant devant son Père éternel, et lui disant avec une entière résignation : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne !* Il faut faire en ce même jour des actions de grandes mortifications, en résistant à sa propre volonté, et renouveler les trois vœux de religion avec une très-grande joie de les avoir faits, et d'avoir confirmé, en les faisant, ce mariage spirituel et divin qu'on avait contracté avec cet adorable époux dans le sacrement du baptême. Et quant aux personnes séculières, elles renouvelleront aussi les bonnes résolutions qu'elles ont faites tant de fois, et les paroles qu'elles ont tant de fois données à ce souverain époux de leurs âmes, de lui être pour jamais fidèles.

QUATRIÈME DEMANDE,

Pour le jeudi.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI LE PAIN DONT NOUS AVONS BESOIN EN CHAQUE JOUR

La quatrième demande est : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.* Cette demande, faite le jeudi, convient fort bien avec ce nom de Pasteur, puisqu'il est du devoir d'un pasteur de faire paître son troupeau, en lui donnant chaque jour la nourriture dont il a besoin. Et les noms de père, de roi et d'époux, s'accordent aussi fort bien avec celui de pasteur, puisque étant, comme nous sommes, ses enfants, ses sujets et ses épouses, nous avons droit de lui demander qu'il nous donne une nourriture conforme à sa haute majesté, et à la grandeur du rang que nous avons l'honneur de tenir en qualité de ses enfants. C'est pourquoi nous ne disons pas qu'il nous prête ce pain, mais nous disons qu'il nous le donne ; nous ne le lui demandons pas comme un pain étranger, mais nous le lui demandons comme le nôtre, parce qu'étant notre Père, et nous ses enfants, les biens de notre Père sont les nôtres.

Je ne saurais me persuader que ce que nous demandons à Dieu par ces paroles soit une chose temporelle pour conserver la vie de notre corps : j'estime, au contraire, que c'est une chose spirituelle pour soutenir la vie de notre âme, puisque des sept demandes contenues dans cette sainte prière, les trois premières, qui sont la sanctification du

nom de Dieu , son royaume et sa volonté le regardent , et qu'entre les dernières, qui nous regardent, il n'y a que celle-ci par laquelle nous le prions de nous donner quelque chose ; car, dans les trois autres, nous lui demandons de nous pardonner nos péchés , de nous empêcher de succomber à la tentation , et de nous délivrer du mal. Or , quelle apparence y aurait-il que, ne le priant de nous donner qu'une seule chose, ce ne fût qu'une chose temporelle, et qui concerne seulement le corps ? Joint que les enfants d'un tel Père auraient mauvaise grâce de ne lui demander que des choses si basses et si communes , qu'il les donne à tous les hommes et aux moindres des créatures , sans qu'elles les lui demandent ; vu même qu'il nous a avertis de demander et de rechercher , avant toutes choses, ce qui regarde son royaume et l'intérêt de nos âmes, en nous assurant que, quant au reste, il en prendrait soin. C'est aussi pour cette raison qu'il dit, dans saint Matthieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel*. Nous le prions donc, par cette demande, de nous donner le pain de la doctrine évangélique, les vertus de la très-sainte Eucharistie, et enfin tout ce qui peut entretenir et fortifier la vie spirituelle de nos âmes. Ainsi, après avoir considéré Dieu en qualité de père , de roi et d'époux par excellence, considérons-le comme un pasteur , qui, outre les conditions des autres pasteurs, en a de beaucoup plus avantageuses , qui sont celles qu'il marque lui-même dans l'Évangile, lorsqu'il dit : *Je suis le bon pasteur qui expose ma vie pour mes brebis*. Aussi, voyons-nous par éminence en Jésus-Christ toutes les conditions de ces illustres pasteurs Jacob et David, dont parle l'Écriture sainte , qui dit de ce dernier, qu'étant encore jeune, il luttait contre les ours et les lions , et les mettait en pièces pour arracher un agneau d'entre leurs dents. Et qui dit de Jacob , que jamais ses brebis ni ses chèvres n'étaient stériles ; que jamais il ne mangea aucun agneau ni aucun mouton de sa bergerie ; qu'il payait à son maître tous ceux qui étaient dévorés par les loups ou dérobés par les larrons ; qu'il souffrait la chaleur du jour et la froideur de la nuit, et qu'il ne se reposait point durant l'un, ni ne dormait point durant l'autre, afin de pouvoir rendre à Laban, son maître, un fidèle compte de ses troupeaux.

Il ne sera pas difficile de tirer de là des sujets de méditation , en appliquant des conditions à notre divin Pasteur, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour terrasser le lion de l'enfer, et l'a contraint à rendre la proie qu'il était près de dévorer. Entre les brebis qu'il conduit s'en est-il jamais vu de stériles ? quel soin n'a-t-il point de les garder ? et comment aurait-il pu refuser de souffrir pour elles tous les travaux imaginables , puisqu'il a bien voulu, pour les sauver, sacrifier sa propre vie ? Il a payé de son sang celles que le loup infernal avait ravies. Loin de tirer d'elles aucun avantage, il emploie pour elles tout ce qu'il tire d'elles. Il leur rend tout ce qu'elles lui doivent ; il leur donne même ses propres biens ; et il les aime d'un amour si tendre, que, voulant sauver celle qui était morte, il s'est revêtu de sa peau pour ne pas

épouvanter les autres par l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Qui pourrait exprimer l'excellence des pâturages de la doctrine céleste dont il les nourrit ; l'efficacité des vertus avec lesquelles il les fortifie , et la force des sacrements par lesquels ils les soutient ? Si une brebis s'écarte des autres , il tâche de la ramener comme par le son et par le doux souffle de ses saintes inspirations ; et si elle ne veut pas revenir , il lui envoie quelque disgrâce , qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur , sans toutefois la blesser. Il conserve dans leur vigueur et fait marcher celles qui sont fortes et courageuses ; il attend celles qui sont faibles ; il panse celles qui sont malades , et porte sur ses épaules celles qui ne sauraient du tout marcher , tant il a compassion de leur infirmité et de leur faiblesse. Lorsque ces brebis saintes et spirituelles , après avoir mangé , se reposent en ruminant ce qu'elles ont retenu de la doctrine évangélique , il s'assied au milieu d'elles et les empêche de s'endormir , en faisant , par la douceur de ses consolations , comme une musique qui charme leurs âmes , de même que le pasteur avec le son de son flageolet réjouit et réveille ses brebis. Durant l'hiver , il leur cherche de favorables abris où elles puissent se délasser de leurs travaux ; il a soin de les préserver des herbes mauvaises et venimeuses , en leur faisant voir le danger qu'il y a de s'engager dans les occasions pleines de péril : il les mène , par ses bons avis , dans les forêts et dans les prairies où elles n'ont rien à craindre ; et , quoiqu'elles marchent tantôt dans des sablons mouvants où le vent élève des tourbillons de poussière , et tantôt des lieux âpres et raboteux , toutefois , pour ce qui est de l'eau , il les mène toujours à celle qui est la plus pure et la plus douce , parce que cette eau signifie la doctrine de l'Évangile , qui doit toujours être claire et véritable.

Saint Jean vit ce divin pasteur comme un agneau , qui étant au milieu de ses brebis et les menant , les conduisait à travers les jardins les plus frais et les plus délicieux , à des fontaines d'eau vive. Oh ! que c'est une chose agréable et pleine de consolation que de voir , en la personne de Jésus-Christ , le pasteur devenu agneau ! Il est pasteur , parce qu'il nous nourrit ; il est agneau , parce qu'il est notre nourriture. Il est pasteur , parce qu'il nous conserve ; et il est agneau , parce qu'il se donne lui-même pour nous conserver. Il est pasteur , parce qu'il donne sa vie à ses brebis ; et il est agneau , parce qu'il l'a reçue de l'une d'entre elles. Ainsi , quand nous lui demandons qu'il nous donne le pain dont nous avons besoin en chaque jour , et un pain supersubstantiel , c'est comme si nous lui demandions que lui , qui est notre pasteur , devienne lui-même notre nourriture.

Ce souverain roi prend plaisir qu'on le considère en l'état qu'il se présenta un jour à l'une de ses servantes. Il était habillé en pasteur , avec une contenance douce et agréable , et s'appuyait sur sa croix comme sur une houlette , appelant quelques-unes de ses brebis avec la voix , et charma t les autres par un son doux et harmonieux. Mais je

trouve qu'il y a encore plus de plaisir à considérer ce Sauveur attaché sur une croix, comme un agneau exposé au feu de ses souffrances, pour devenir par ce moyen notre nourriture, notre consolation et nos délices. Car qu'y a-t-il de plus agréable que de le considérer dans ces différents états ? Comme pasteur, il porte sur ses épaules la brebis perdue ; comme agneau, il porte sa croix ; comme pasteur, il nous reçoit dans ses entrailles, où il nous laisse entrer par les portes de ses plaies ; et comme agneau, il entre et s'enferme lui-même au dedans de nous.

Considérons combien les brebis qui sont toujours proche de leur pasteur sont grasses et belles, et comme sa présence les tient assurées. Tâchons, de même, de ne nous éloigner jamais du nôtre, puisque les brebis qui ne le perdent point de vue sont beaucoup mieux traitées que les autres, et qu'il leur donne toujours quelque morceau du même pain dont il mange. Considérons que si le pasteur se cache ou s'endort, elles ne bougent pas de leur place jusqu'à ce qu'il se montre ou qu'il s'éveille ; et que, s'il arrive qu'elles-mêmes l'éveillent par leurs bélements continuels, il leur témoigne, par de nouvelles caresses, combien il les aime.

Que l'âme s'imagine d'être dans une solitude pleine d'obscurité et de ténèbres, où il ne se rencontre point de chemins, et qu'elle y est environnée de loups, d'ours et de lions, sans pouvoir espérer aucune assistance ni du ciel, ni de la terre pour la défendre, sinon celle de son pasteur : nous nous trouvons ainsi souvent dans les ténèbres, environnés d'ambition, d'amour-propre, et de tant d'ennemis visibles et invisibles, qu'il ne nous reste aucun remède que de recourir à ce divin pasteur, qui est seul capable de nous garantir de tant de périls.

Il faut considérer en ce jour le mystère du très-saint Sacrement et l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Père. C'est pourquoi David, pour relever cette incomparable faveur, dit que *le Seigneur nous nourrit de la moelle des os de Dieu même*.

Aussi, nous pouvons dire que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que, dans le mystère de l'Incarnation, il a seulement déifié son âme et son corps en les unissant à sa personne ; mais en cet admirable sacrement, il veut déifier tous les hommes. Or, comme nulle nourriture n'est si propre pour nous entretenir dans la vigueur que celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, il a voulu qu'ayant été dans le baptême engendrés de Dieu, nous fussions aussi nourris de Dieu même, afin que cette nourriture toute céleste fût proportionnée à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfants.

Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce sacrement, qu'il commande à tous de l'y recevoir et de l'y manger, sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et quoiqu'il sache que plusieurs l'y reçoivent et l'y mangent en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte, que, surmontant tous les obstacles pour jouir de l'a-

mour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis. Il a voulu aussi, pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour, instituer cet adorable sacrement, et consacrer cette viande toute divine dans le temps qu'il s'abandonnait à la mort pour nous. Et quoique sa chair et son sang soient dans chacune des espèces sacramentelles, il a voulu qu'on les consacrat séparément, afin de faire voir, par cette division, qu'il est encore prêt de mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, et qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Eglise.

L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous, et l'artifice dont il se sert pour se pouvoir donner en cette manière, est inconcevable; car, sachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre, qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme? il a pris notre chair mortelle, et l'a jointe à soi et à sa personne divine, afin que la même chair qu'il a prise de nous pour l'unir à lui lui serve encore pour s'unir à nous.

C'est cet amour ineffable que Notre-Seigneur veut que nous ayons devant les yeux, et que nous considérions lorsque nous communions, c'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées; c'est à quoi il désire que nous tendions, et c'est la reconnaissance qu'il demande de nous quand il nous ordonne, en communiant, de nous souvenir qu'il est mort pour nous. Or, il est facile de voir avec quelle plénitude de cœur il se donne à nous, puisqu'il nomme cette sainte viande le pain de chaque journée, et veut que nous le lui demandions en chaque jour.

Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur et aux vertus que doivent avoir ceux qui le reçoivent et le mangent de cette sorte. Une grande servante de Dieu, désirant de communier tous les jours, Notre-Seigneur lui montra un globe de cristal parfaitement beau, et lui dit : *Lorsque vous serez comme ce cristal, vous pourrez communier tous les jours.* Il le lui permit toutefois à l'heure même. On peut considérer, en ce jour du jeudi, cette parole qu'il dit sur la croix : *J'ai soif*, et le breuvage si amer qu'on lui présenta, et comparer la douceur avec laquelle il rassasie notre faim et notre soif à l'amertume que nous lui présentons dans la soif, et l'ardent désir qu'il a de notre salut

CINQUIÈME DEMANDE,

Pour le vendredi.

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

La cinquième demande, qui porte : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, étant jointe au titre de Rédempteur convient fort bien au vendredi, puisque, selon la parole de saint Paul, le Fils de Dieu, en répandant pour nous son sang sur la croix

devint notre Rédempteur et fut la rédemption de nos péchés. C'est lui qui nous délivre de la tyrannie du diable, auquel nous étions assujettis; c'est lui qui nous a acquis le royaume que nous devons espérer, en qualité d'enfants de Dieu; c'est lui qui nous fait être son royaume; et enfin c'est lui par qui nous avons été rachetés, c'est-à-dire par qui nous avons obtenu le pardon de nos péchés, puisqu'il est le prix de notre rançon.

Tous les biens que nous pouvons souhaiter sont compris dans la demande précédente, et tous les maux dont nous pouvons être délivrés le sont dans les trois demandes qui suivent, dont voici la première : Pardonnez-nous, Seigneur, les fautes que nous avons commises contre vous, soit en ne vous rendant pas ce que nous vous devons, comme étant notre Dieu, soit par notre ingratitude des bienfaits dont vous nous comblez, soit en violant votre loi divine. Remettez-nous, Seigneur, toutes ces dettes, ainsi que nous les remettons à ceux qui nous doivent, lorsque nous leur pardonnons les offenses qu'ils nous ont faites.

Mais, parce qu'il pourrait sembler que ce pardon que nous demandons à Dieu serait fort limité s'il était conforme à celui que nous accordons à ceux qui nous ont offensés, il faut savoir que cela peu s'entendre de deux manières : la première, que toutes les fois que nous faisons cette prière, c'est en la compagnie de Jésus-Christ, qui est toujours auprès de nous quand nous prions, et que c'est en son nom que nous demandons et que nous disons : *Notre Père*. Or, cela étant, le pardon que nous demandons à Dieu sera bien entier, puisqu'il ne se peut rien ajouter à celui que son Fils nous a accordé. L'autre manière dont cela peut s'entendre à la lettre et à la rigueur, c'est en demandant à Dieu de nous pardonner de la même sorte que nous pardonnons; car on doit croire que tout homme qui prie a pardonné dans son cœur à ceux qui l'ont offensé.

Ainsi, nous nous déclarons à nous-mêmes, par cette demande, de quelle sorte nous devons approcher de Dieu, et que si nous n'avons point pardonné, c'est prononcer la sentence contre nous, et avouer que nous ne méritons pas qu'on nous pardonne. Le Sage dit : *Comment est-il possible que l'homme demande pardon à Dieu, et qu'il refuse en même temps de pardonner à son frère?* Dieu ne remettra point les péchés, mais au contraire il se vengera de celui qui désire de se venger. La matière de cette demande s'étend très-loin et embrasse une infinité de choses, parce que les dettes, c'est-à-dire les offenses que commettent les hommes, sont innombrables; la rédemption est très-abondante et le prix du pardon est infini, puisque ce prix est la mort et la passion de Jésus-Christ.

Alors on doit rappeler en sa mémoire ses propres péchés et ceux de tout le reste des hommes; se représenter quel est le poids d'un péché mortel, puisque étant commis contre un Dieu, il ne saurait être racheté ni payé que par un Dieu, et combien il est difficile de satisfaire à Dieu pour des offenses qui sont si grandes, soit que l'on considère, ou sa bonté envers nous, qui est inconcevable, ou sa majesté, qui est infinie.

Dieu étant ce qu'il est, nous devons l'aimer, le craindre et le respecter

souverainement ; mais , au lieu de satisfaire à ce devoir , nous nous sommes encore rendus redevables à sa justice par tant de péchés que nous avons commis contre lui . Ainsi , lorsque nous lui demandons qu'il nous pardonne nos péchés , nous demandons qu'il nous acquitte de toutes ces dettes , et c'est dans cette remise qu'il nous en fait que consiste tout notre bonheur , et qu'il déploie toutes les richesses de sa miséricorde , en ce qu'étant lui-même l'offensé , il est lui-même notre rédempteur et notre rançon .

Je ne marquerai rien en particulier durant ce jour de la Passion de Notre-Seigneur , puisqu'elle est tout entière l'ouvrage de notre rédemption , ce que personne n'ignore et dont toutes les circonstances sont rapportées dans d'excellents livres que nous avons . Je dirai seulement une chose qui me semble fort à propos et qui est fort agréable à sa divine majesté , ainsi qu'elle le déclara à l'une de ses servantes ; il lui apparut crucifié et lui dit : « Arrachez ces trois clous avec lesquels tous les hommes me tiennent attaché , qui sont leur manquement d'amour pour mon infinie bonté et pour ma beauté souveraine , l'ingratitude qui leur fait oublier tous mes bienfaits , et la dureté de leur cœur à recevoir mes inspirations . Et quand vous aurez arraché ces trois clous , je ne laisserai pas encore d'être attaché sur cette croix avec trois autres qui sont mon amour infini pour vous , ma reconnaissance envers mon Père des biens qu'il vous fait pour l'amour de moi , et la tendresse de cœur avec laquelle je suis toujours prêt de vous pardonner . »

On doit durant ce jour demeurer dans un grand silence , pratiquer quelques austérités et quelques mortifications extraordinaires , et prier les saints , pour qui nous avons une dévotion particulière , afin qu'ils nous aident par leurs prières à obtenir de Dieu le pardon que nous demandons . Nous devons aussi prier en ce jour pour ceux qui sont en péché mortel , pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal , et pour ceux qui nous ont fait quelque déplaisir .

SIXIÈME DEMANDE.

Pour le samedi.

NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER A LA TENTATION.

Comme nos ennemis sont si forts et si opiniâtres , qu'ils nous pressent et nous persécutent toujours , et comme notre faiblesse est si grande , que nous sommes à toute heure près de tomber si le Tout-Puissant ne nous soutient , nous avons nécessairement besoin d'implorer sans cesse son secours afin qu'il ne permette pas que nous soyons vaincus par les tentations présentes , ou que nous retomtions dans nos offenses passées .

Nous lui demandons , non qu'il ne permette pas que nous ne soyons point tentés , mais que l'étant , nous ne soyons pas vaincus , parce que c'est dans les tentations que se rencontrent sa gloire et notre couronne ,

lorsque notre volonté les surmonte par son assistance. C'est pourquoi il nous ordonne de nous adresser à lui, en lui disant : *Ne permettez pas que nous succombions à la tentation*, afin de nous apprendre, par ces paroles, que c'est par sa permission qu'elle arrive; que c'est par notre faiblesse que nous y succombons, et que c'est par son seul secours que nous en demeurons victorieux.

Considérons ici qu'il n'est que trop véritable que nous sommes tous faibles, malades et pleins d'ulcères, tant parce que nous avons hérité tous ces maux de ceux qui nous ont donné la vie, que parce que nous les avons augmentés par nos propres fautes et par nos mauvaises habitudes, qui nous ont couverts de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, selon l'expression d'un prophète. Présentons-nous en cet état devant ce médecin céleste pour lui demander de ne pas nous laisser succomber à la tentation, mais de nous soutenir par sa main toute-puissante.

Ce nom de médecin est très-agréable à sa divine majesté, et c'est l'une des fonctions qu'il a le plus exercées lorsqu'il est venu dans le monde, guérissant les maladies corporelles les plus incurables, et les maladies spirituelles les plus enracinées; lui-même aussi s'est donné ce nom quand il a dit : *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin*; et il a bien fait voir qu'il a agi comme médecin envers les hommes lorsqu'il s'est comparé au Samaritain qui appliqua de l'huile et du vin sur les plaies de celui que les voleurs avaient blessé, dépouillé et laissé à demi mort. Les qualités de médecin et de rédempteur sont, en sa divine majesté, une même chose; mais avec cette différence que la qualité de rédempteur, comme dit saint Paul, consiste à nous délivrer de tous nos péchés passés, et celle de médecin consiste à guérir nos plaies et nos maladies présentes, et à nous préserver des péchés où notre faiblesse pourrait nous faire tomber à l'avenir.

Considérons quelle est la manière d'agir des médecins de la terre. Ils ne vont voir que ceux qui les envoient chercher, et ce ne sont pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les paient le mieux. Ils représentent la maladie plus grande qu'elle n'est, et l'entretiennent même quelquefois afin de gagner davantage; ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui, les riches en personne, et ils ne font ni pour les uns ni pour les autres les remèdes qu'ils ordonnent, mais il faut les avoir d'ailleurs et souvent fort chèrement, quoique la guérison soit très-incertaine.

O céleste médecin! vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre; vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient, et vous visitez encore plus volontiers les pauvres que les riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne traitiez vous-même sans désirer autre chose d'eux, sinon qu'ils reconnaissent qu'ils sont malades et qu'ils ne sauraient se passer de vous. Non-seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la guérison; mais quelque dangereuses que soient leurs maladies, vous la leur faites voir facile, et leur promettez la santé

pour peu qu'ils gémissent pour l'obtenir. Vous n'avez dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie puisse en donner; vous allez chercher dans les hôpitaux les plus incurables et les plus pauvres; vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux, et vous prenez dans vous-même tous les remèdes que vous leur donnez : mais quels remèdes, ô mon Dieu ! des remèdes composés du sang et de l'eau qui sont sortis de votre côté ! du sang pour guérir toutes nos plaies, de l'eau pour laver toutes nos souillures, sans qu'il ne nous reste aucun ressentiment de toutes nos maladies, ni aucune marque de toutes nos taches.

Il y avait dans le paradis terrestre une source si abondante, qu'elle formait en se divisant quatre grands fleuves qui arrosaient toute la terre. Et nous voyons, de la source de l'amour qui brûlait dans le cœur divin de notre Sauveur, sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté cinq ruisseaux de sang, capables de fermer toutes nos plaies et de nous guérir de toutes nos maladies.

Combien voit-on de malades mourir pour n'avoir point eu de médecin ou pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter les remèdes nécessaires à leurs maux ! Ici cela n'est point à craindre, puisque le médecin s'invite lui-même à les venir voir ; qu'il porte avec soi des remèdes pour toutes sortes de maladies, et que, quelque cher qu'ils lui coûtent, non-seulement il les donne gratuitement à tous ceux qui les lui demandent, mais il prie qu'on les lui demande ; que si ces remèdes lui ont tant coûté et lui ont été si pénibles, ç'a été pour nous les rendre d'autant plus faciles ; car, pour ce qui est de lui, il les a achetés de son propre sang ; au lieu que nous n'avons qu'à le considérer mort pour trouver la vie en le regardant ; comme autrefois, en figure de ce grand mystère, Moïse ayant mis sur un bois élevé le serpent d'airain, ceux qui avaient été mordus par les serpents vivants étaient guéris par le serpent mort. Enfin, c'est tout dire que de dire qu'un si grand médecin veut nous guérir, et, puisque nous sommes très-assurés que ses remèdes nous guériront facilement, il ne nous reste que de lui ouvrir nos cœurs, et de les répandre en quelque sorte en sa présence, en lui découvrant toutes nos plaies et toutes nos maladies. Nous devons avoir cette confiance, particulièrement en ce jour auquel ce divin Sauveur se présente à nous comme le médecin suprême qui désire passionnément de nous guérir.

C'est ici le lieu de remarquer l'aveuglement de notre esprit ; la corruption de notre volonté, si remplie de la bonne opinion d'elle-même ; l'oubli des bienfaits de Dieu ; la facilité de notre langue à dire des impertinences ; l'inconstance de notre cœur ; la légèreté qui nous porte à tant de pensées égarées ; notre peu de persévérance dans le bien ; notre présomption dans l'estime de nous-mêmes, et nos distractions continuelles ; enfin il ne doit point y avoir en nous de vieilles ni de nouvelles plaies que nous ne découvrions à ce souverain médecin, en le priant d'y apporter le remède.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne, ou s'abs-

tenir de ce qu'on lui défend, le médecin l'abandonne, si ce n'est qu'il soit frénétique. Mais notre céleste médecin n'abandonne point ceux qui lui désobéissent; il les assiste comme s'ils étaient frénétiques, et emploie toutes sortes de moyens pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Il sera fort à propos en ce jour de se souvenir de la sépulture de Notre-Seigneur, et de considérer ces cinq ruisseaux coulant de ses plaies, qui demeureront ouvertes jusqu'au jour de la résurrection générale afin de guérir toutes les nôtres; et, puisque c'est de ces plaies divines que nous attendons notre guérison, servons-nous de la mortification, de l'humilité, de la patience et de la douceur, comme d'un onguent précieux que nous appliquerons en quelque sorte à lui-même en l'appliquant à nos frères, par l'amour et la charité que nous leur témoignerons; car, ne l'ayant plus présent parmi nous en une forme visible, et ne pouvant le servir en sa propre personne, nous sommes assurés, par sa propre parole, qu'il tiendra comme fait à lui-même tout le bien que nous aurons fait à nos frères pour l'amour de lui.

SEPTIÈME DEMANDE.

Pour le dimanche.

DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

Lorsque, par cette septième et dernière demande, nous prions Dieu de nous délivrer du mal, nous ne spécifions point de quel mal nous lui demandons qu'il nous délivre; mais nous le prions seulement de nous délivrer de tout ce qui est proprement et véritablement mal, c'est-à-dire de tout ce qui peut faire perdre les biens de la grâce ou de la gloire.

Entre ces maux il y en a qui sont proprement des peines et des châtimens, comme les tentations, les maladies, les afflictions, les déplaisirs qui touchent l'honneur, et autres semblables. Mais cela ne se peut pas proprement appeler des maux, sinon en tant qu'ils servent d'occasion pour tomber dans le péché; et, par cette même raison, les richesses, les honneurs et tous les biens temporels se peuvent avec sujet appeler des maux, parce que souvent ils nous sont une occasion d'offenser Dieu. Ainsi, nous demandons d'être délivrés non-seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui pourraient nous faire tomber dans une condamnation éternelle; et, parce qu'il appartient proprement au souverain Juge de nous affranchir de ces peines, le titre de juge convient fort bien à Dieu dans cette rencontre.

La matière de cette demande est très-étendue, parce qu'elle comprend les quatre dernières fins de l'homme sur le sujet desquelles on a tant écrit, savoir: La mort, le jugement général, les peines de l'enfer, et la gloire du paradis.

Alors on peut renouveler les considérations précédentes, parce que tous les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, et qui sont particulièrement exprimés dans les six titres glorieux dont j'ai parlé, étant ramassés ensemble, nous nous trouverons chargés et comme accablés du

pois de ses grâces et de ses faveurs. C'est pourquoi nous devons nous les représenter, tant pour confondre notre ingratitude que pour fortifier notre confiance. Car quelle doit être notre confusion de voir qu'ayant un si bon père, un roi si puissant, un époux si affectionné, un pasteur si vigilant, un rédempteur si miséricordieux et un médecin si habile et si charitable, nous sommes néanmoins si ingrats, et tirons si peu de fruit de tant d'avantages! Quelle crainte ne doit point donner, d'un côté, cette multitude de bienfaits dont il plait à Dieu de nous combler, et de l'autre cette extrême ingratitude et cette dureté de cœur avec lesquelles nous y répondons? Mais ce nous doit être une grande et incomparable confiance d'avoir à paraître en jugement devant celui qui étant notre juge est en même temps notre père, notre roi, notre époux et tout le reste.

On peut finir ce jour et conclure cette oraison par l'action de grâces que David rend à Dieu dans ces cinq versets que l'Église a mis dans l'office de la férie à prime, et qui commencent ainsi : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt*; et ceux qui suivent jusqu'à ces paroles : *Renovabitur ut aquilæ juvenus tua*, lesquelles signifient :

1. *O mon âme! bénissez le Seigneur, et vous, mon cœur, et tout ce qui est en moi, bénissez son saint nom !*

2. *O mon âme! bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais les grâces et les biens qu'il vous a faits.*

3. *Lui qui vous pardonne tous vos péchés et vous guérit de toutes vos maladies ;*

4. *Lui qui vous délivre de la mort et qui vous couronne dans sa bonté et dans ses miséricordes ;*

5. *Lui qui comble vos désirs par une abondance de tous ses biens, et vous rétablit dans une nouvelle jeunesse aussi vigoureuse que celle de l'aigle !*

Ainsi ce Seigneur, infiniment bon et tout miséricordieux, nous trouvant morts, nous ressuscite ; nous trouvant criminels, nous fait grâce ; nous trouvant malades, nous rend la santé ; nous trouvant misérables, nous assiste ; nous trouvant pleins d'imperfections, nous en délivre et nous attire enfin avec lui dans la félicité d'une vie nouvelle et toute divine.

Il est facile de voir, en considérant attentivement ces paroles, qu'elles comprennent tous les noms et tous les titres que nous avons donnés à Dieu. Mais, quoiqu'il soit vrai que cette oraison du *Pater noster* tienne le premier lieu entre les oraisons vocales, il ne faut pas néanmoins négliger les autres, parce que l'on pourrait entrer dans quelque dégoût, si on ne disait toujours que celle-là seule. C'est pourquoi il sera bon d'y en mêler d'autres. et particulièrement quelques-unes si dévotes qui se trouvent dans l'Écriture, et qui ont été inspirées par le Saint-Esprit à des personnes de piété, comme celle du publicain dans l'Évangile, d'Anne, mère de Samuel, d'Esther, de Judith, du roi Manassès, de Daniel et de Judas Machabée, par lesquelles ils représentaient à Dieu leurs besoins, avec des paroles qui, naissant de leur disposition présente, exprimaient

excellamment les plus vives affections de leur âme. Cette sorte de prière, faite par des personnes pressées de douleur, est très-puissante, parce qu'elle élève l'esprit à Dieu, enflamme la volonté, et tire des larmes des yeux quand on pense qu'étant formée des mêmes mots que ces saintes âmes ont proférés dans ces rencontres, on ne saurait douter qu'ils ne soient partis du fond de leur cœur.

Une telle manière de prier est aussi très-agréable à notre Sauveur, parce que, de même que les grands seigneurs prennent plaisir d'entendre les personnes rustiques leur demander quelque chose avec des termes simples et grossiers, il se plaît de voir que nous le prions avec tant d'ardour ; que, sans nous arrêter à chercher des paroles élégantes et étudiées, nous nous servons des premières qui s'offrent à nous, pour lui faire connaître en peu de mots le besoin que nous avons de son assistance, ainsi que saint Pierre et ses apôtres, dans la crainte d'être noyés, lui disaient : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* ou comme la Cananée, lorsqu'elle lui demandait miséricorde ; ou comme l'Enfant prodigue, quand il disait : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ;* ou comme la mère de Samuel, lorsqu'elle adressait ces paroles à Dieu : *O Dieu des batailles ! si vous daignez jeter les yeux sur moi pour voir l'affliction de votre servante, si vous daignez vous souvenir de votre esclave, et si vous daignez établir mon âme dans une parfaite vertu, je l'emploierai toute pour votre service.*

La sainte Écriture est pleine de ces oraisons vocales, qui ont obtenu de Dieu ce qu'elles lui ont demandé ; et les nôtres obtiendront de même de sa bonté le remède dont nous avons besoin dans nos afflictions et nos souffrances. Or, quoique des personnes de grande piété estiment que cela se fait mieux par la seule pensée de l'esprit, toutefois l'exemple de plusieurs saints, et notre propre expérience, nous apprennent que ces oraisons vocales bannissent notre tiédeur, échauffent notre volonté, et nous disposent pour mieux faire l'oraison mentale et spirituelle.

MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION.

ELLES PORTENT POUR TITRE DANS L'ESPAGNOL :

EXCLAMATIONS OU MÉDITATIONS DE L'ÂME À SON DIEU.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Plainte de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie.

O ma vie ! ma vie ! comment pouvez-vous subsister étant absente de

votre véritable vie ? A quoi vous occupez-vous dans une si grande solitude ? Que pouvez-vous faire lorsque tout ce que vous faites est si défectueux et si imparfait ? O mon âme ! qui peut vous consoler, vous voyant ainsi exposée sur une mer si pleine d'orages et de tempêtes ? Je ne saurais, sans m'affliger, considérer quelle je suis, et je suis encore plus affligée d'avoir vécu si long-temps sans être affligée. O Seigneur, que vos voies sont douces ! mais qui peut y marcher sans crainte ? Je crains de ne vous pas servir ; et lorsque je travaille pour votre service, je ne trouve rien qui me satisfasse, parce que je ne saurais rien faire qui soit capable de payer la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrais m'employer tout entière à vous obéir, et quand je considère attentivement quelle est ma misère, je vois que je ne puis rien faire de bon, si vous-même ne me le faites faire.

O mon Dieu et ma miséricorde ! que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous faites de grand dans mon âme ? Toutes vos œuvres sont saintes, sont justes, sont d'un prix inestimable, et accompagnées d'une sagesse merveilleuse, parce que vous êtes, mon Dieu, la sagesse même. Mais je sens dans moi que, si mon entendement s'occupe à les considérer, comme il se trouve trop faible pour pouvoir s'élever jusqu'à vos grandeurs incompréhensibles, la volonté se plaint de ce qu'il la détourne par ses pensées, et qu'ainsi il interrompt les mouvements et l'application de son amour ; car elle voudrait sans cesse jouir de vous, et elle ne le peut, étant comme elle est, renfermée dans la prison si pénible d'une vie changeante et mortelle, où tout la détourne de cette parfaite jouissance. Il est vrai néanmoins que d'abord l'entendement l'aide à vous aimer, en lui représentant la hauteur de votre suprême majesté, dans laquelle, comme un contraire se voit mieux par son contraire, je reconnais plus clairement la profondeur de mon infinie bassesse.

Mais pourquoi, mon Dieu, dis-je ceci ? A qui est-ce que je me plains ? Qui m'écoute, sinon vous, ô mon Père et mon créateur ? Et quel besoin ai-je de parler pour vous faire savoir toutes mes peines, puisque je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur ? C'est ainsi que je m'égare, et que je me perds dans mes pensées. Hélas ! mon Dieu, qui m'assurera que je ne suis point séparée de vous ? O vie incertaine et si peu assurée dans la chose du monde la plus importante ! qui pourra vous désirer, puisque le seul avantage que l'on peut tirer de vous, qui est de contenter Dieu en toutes choses, est toujours douteux et accompagné de tant de périls ?

DEUXIÈME MÉDITATION.

Comme l'âme qui aime beaucoup Dieu se trouve partagée entre le désir de jouir de lui, et l'obligation d'aider le prochain.

Je considère souvent, mon Sauveur, que si l'âme se peut consoler en quelque sorte de vivre sans vous, c'est dans la retraite et la solitude, parce qu'alors elle se délasse et se repose dans celui qui est son véritable repos ; quoiqu'il arrive souvent qu'alors même, s'il se rencontre qu'elle

ne jouisse pas de vous avec une entière liberté, elle sent redoubler sa peine. Mais quand elle considère qu'elle souffre encore beaucoup davantage lorsqu'elle est obligée de traiter avec les créatures, cette peine se change en plaisir.

D'où vient, mon Dieu, qu'une âme qui ne veut point avoir d'autre contentement que celui de vous contenter, vous quitte souvent pour aller servir ses frères, comme si elle se lassait de jouir dans vous d'un si saint repos ? O mon amour tout puissant de mon Dieu, que vos effets sont différents de ceux que produit l'amour du monde ! Celui-ci ne veut point de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle le sépare de la personne qu'il aime ; mais le vôtre, mon Dieu, s'augmente, au contraire, plus il voit augmenter le nombre de ceux qui vous aiment, et sent diminuer sa joie lorsqu'il considère que tout le monde ne jouit pas d'un si grand bonheur.

C'est pour cette raison, ô mon bien suprême ! qu'au milieu des plus grandes consolations que l'on reçoit avec vous, l'âme s'afflige lorsqu'elle se représente le grand nombre de ceux qui les méprisent, et qui en seront privés éternellement. Ainsi l'âme cherche des moyens d'engager ses frères à participer à son bonheur ; et elle l'abandonne avec joie lorsqu'elle espère de le pouvoir procurer aux autres.

Mais, ô mon Père céleste ! ne vaudrait-il pas mieux remettre ces désirs à un autre temps où l'âme se trouvât moins consolée de vos faveurs, et qu'elle s'employât alors tout entière à jouir de vous ? Jésus, mon Sauveur, que l'amour que vous portez aux enfants des hommes est admirable, puisque le plus grand service qu'on vous puisse rendre est de vous abandonner pour procurer leurs avantages ! C'est sans doute par ce moyen que nous vous possédons plus pleinement, parce que, encore que notre volonté ne se trouve pas si satisfaite, notre âme se réjouit de la satisfaction qu'elle vous donne par la connaissance qu'elle a que tandis que nous sommes engagés dans ce corps mortel, tous les contentements que nous recevons, et qui semblent même procéder de vous, n'ont rien d'assuré s'ils ne sont accompagnés de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Quiconque ne l'aime pas, ne vous aime pas, ô mon Rédempteur ! puisque vous avez fait voir, par l'effusion de tant de sang, l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam.

TROISIÈME MÉDITATION.

Sentiments d'une âme pénitente, dans la vue de ses péchés, sur la miséricorde de Dieu.

Quand je considère, mon Dieu ! la gloire que vous avez préparée à ceux qui persévèrent à accomplir votre sainte volonté, et avec quels travaux et quelle douleur votre Fils nous l'a acquise ; quand je considère combien nous étions indignes d'une si grande faveur, et combien il est digne que nous ne payions pas d'une extrême ingratitude l'amour extrême qu'il nous a porté et dont il nous a donné des preuves qui lui ont coûté la vie ; quand je considère, dis-je, toutes ces choses, mon âme se trouve saisie d'une très-sensible

affliction. O mon Seigneur ! est-il possible que tout cela s'efface de l'esprit des hommes, et qu'ayant perdu le souvenir de tant de grâces, ils aient la hardiesse de vous offenser ? Est-il possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes, et que votre bonté soit si grande que, dans le plus fort de notre oubli pour vous, vous vous souveniez encore de nous ? Est-il possible que, vous ayant porté un coup mortel par notre chute, vous ne laissiez pas de nous tendre la main pour nous relever, et nous tirer ainsi de cette mortelle frenésie, afin que nous vous priions de nous guérir ? Bénissons à jamais un si bon maître, publions sans cesse la grandeur de sa miséricorde, et donnons à la tendresse de sa compassion pour nous les louanges éternelles qu'elle mérite !

O mon âme, bénissez à jamais un si grand Dieu ! Comment se peut-il faire que l'on s'oppose à ses volontés ? et quel sera le châtiment de ceux qui seront ingrats envers lui, puisque la grandeur de leur supplice sera proportionnée à celle de ses faveurs et de ses grâces ! O mon Dieu, ne permettez pas un si grand malheur ! O enfants des hommes ! jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? jusqu'à quand opposerez-vous votre dureté à la tendresse incomparable de Jésus ? Croyons-nous donc que notre malice en le combattant demeurera victorieuse ? Ne savons-nous pas que la vie de l'homme passe en un moment ; qu'elle se sèche, et qu'elle tombe comme la fleur de l'herbe des champs, et que le Fils de la Vierge doit venir prononcer ce terrible arrêt, dont l'effet sera immuable ? O Dieu tout-puissant ! puisque vous devez être notre juge, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, comment ne considérons-nous point combien il nous importe de vous contenter, afin que vous nous soyez favorable en ce dernier jour ? Mais, hélas ! qui ne voudrait pas se soumettre à l'arrêt d'un juge infiniment juste ? Oh ! que bienheureuses seront les âmes qui seront en état de se réjouir avec vous, lorsque tout le monde tremblera devant vous !

O mon Seigneur et mon Dieu ! quand une âme considère que vous l'avez relevée de sa chute, elle voit clairement qu'elle s'était misérablement perdue pour acquérir un faux plaisir qui passe comme un éclair, et qu'elle est absolument résolue, avec assistance, de vous contenter en toutes choses, sachant, ô mon bien ! que vous ne manquez pas à ceux qui vous cherchent, et que vous êtes prêt à répondre à ceux qui implorent votre secours. Quand une âme est en cet état, quel remède peut-elle trouver pour s'empresser de mourir autant de fois qu'il lui vient dans la pensée qu'elle a perdu un si grand bien qu'est celui de l'innocence de son baptême ? Certes, la meilleure vie qu'elle peut mener alors est de mourir à toute heure par la douleur que lui cause un si vif ressentiment. Et l'âme qui vous aime avec tendresse, ô mon Dieu ! pourrait-elle supporter une si extrême affliction ?

Mais que dis-je ? comment m'égare-je dans ces pensées sans considérer la confiance que nous devons avoir en vous ? Est-ce que j'ai oublié la grandeur de votre bonté et de votre miséricorde ? Ai-je oublié

que vous êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; que vous nous avez rachetés si chèrement, et que vous avez payé tous nos faux plaisirs par les cruels tourments dont vous avez été accablé, et par les coups de fouets dont vous avez été déchiré ? Vous avez souffert que vos yeux sacrés aient été couverts d'un voile pour ôter le voile des yeux de mon cœur, et que votre tête adorable ait été couronnée d'épines pour me guérir des vanités de mes pensées. O mon Seigneur ! mon Seigneur ! tout cela n'est qu'un surcroît d'affliction pour ceux qui vous aiment ; et la seule chose qui me console, c'est que plus ma malice sera connue, plus votre miséricorde sera éternellement louée. Enfin, je ne sais si ma douleur finira plus tôt que ma vie, lorsque sortant de ce monde pour vous contempler dans votre gloire, nous serons délivrés de tous les maux qui accompagnent cette vie mortelle.

QUATRIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner le temps que nous n'avons pas employé à l'aimer et à le servir.

Mon Dieu, il me semble que mon âme se délasse et se repose en considérant quelle sera sa joie si votre miséricorde la rend si heureuse que de vous posséder un jour ; mais je voudrais qu'auparavant elle vous servit, puisque ç'a été en la servant que vous avez acquis le bonheur dont elle prétend de jouir. Que ferais-je, mon Dieu ? que ferais-je ? Oh ! que j'ai attendu tard à m'enflammer du désir de vous aimer, et que vous vous êtes hâté, au contraire, de me favoriser de vos grâces, et de m'appeler à vous, afin que je m'employasse tout entière à votre service ! O mon Seigneur, se pourrait-il bien faire que vous abandonnassiez un misérable ; se pourrait-il bien faire que vous rejetassiez un pauvre mendiant, lorsqu'il vient se donner à vous ? Votre grandeur est-elle limitée ? votre magnificence a-t-elle des bornes ?

O mon Dieu et ma miséricorde ! comment pouvez-vous mieux faire éclater ce que vous êtes, qu'en faisant grâce à votre servante ? Grand Dieu ! signalez votre toute-puissance ; faites-la comprendre à mon âme en lui faisant regagner en un moment, par l'ardeur de son amour, tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. Mais n'est-ce point une extravagance que ce que je dis, puisque tout le monde dit d'ordinaire que le temps perdu ne saurait jamais se recouvrer ? Mon Dieu, que toutes vos créatures vous bénissent !

Seigneur, je reconnais la grandeur de votre puissance. Si donc vous pouvez tout, comme vous le pouvez en effet, qu'y a-t-il d'impossible à celui qui est tout puissant ? Il suffit, mon Dieu, que vous le vouliez : et, quelque misérable que je sois, je crois fermement que vous le pouvez. Plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous en pouvez faire de plus grandes, plus je sens ma foi se fortifier, et crois avec encore plus de certitude que vous ferez ce que je vous demande : car qui pourra s'étonner de voir faire des choses extraordinaires à celui qui peut tout faire ? Vous savez, mon Dieu, que

dans ma plus grande misère je n'ai jamais cessé de connaître la grandeur de votre pouvoir et de votre miséricorde. Ayez, Seigneur, quelque égard à la grâce que vous m'avez faite de ne vous offenser pas en ce point ! Faites que je répare le temps perdu en redoublant vos faveurs dans le temps présent et à l'avenir, afin qu'en ce dernier jour je paraisse devant vous revêtue de la robe nuptiale, puisque vous le pouvez si vous le voulez.

CINQUIÈME MÉDITATION.

De la plainte de Marthe. Et comme l'âme qui aime Dieu se peut plaindre à lui de sa misère.

Seigneur, mon Dieu, comment celle qui vous a si mal servi, et qui n'a pas su conserver ce que vous lui avez donné, peut-elle avoir la hardiesse de vous demander des faveurs ? Qui peut se fier à une personne dont on a été trahi tant de fois ? Mais que ferai-je, ô consolateur de ceux qui sont sans consolation, et vrai médecin de ceux qui cherchent leur remède en vous ? Il me serait peut-être plus avantageux de couvrir du silence mes misères et mes maux, en attendant qu'il vous plaise de les guérir. Mais je me trompe, ô mon Sauveur et ma joie ! car, comme vous saviez qu'ils devaient être en si grand nombre, et quel soulagement ce nous serait de vous les faire connaître, vous nous ordonnez de vous demander du secours, et en même temps de nous l'accorder.

Pensant quelquefois, mon Dieu, à la plainte que vous faisait sainte Marthe, il me semble qu'elle ne se plaignait pas seulement de sa sœur, mais que son plus grand déplaisir venait sans doute de ce qu'elle se persuadait que vous ne la plaîniez point dans son travail, et que vous ne vous souciez pas qu'elle eût le bonheur d'être auprès de vous. Elle s'imaginait peut-être que vous ne l'aimiez pas tant que sa sœur, ce qui lui donnait beaucoup plus de peine que le service qu'elle vous rendait, son amour pour vous étant tel, que cette peine ne pouvait lui être que très-agréable. Cette disposition de son esprit paraît encore plus clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, toute sa plainte s'adresse à vous ; et la violence de son amour lui donne même la hardiesse de vous dire que vous ne preniez pas garde que sa sœur ne l'aidait point à vous servir. Votre réponse, mon Seigneur, témoigne que cette plainte procédait de cette cause, puisque vous lui déclarez que l'amour est ce qui donne le prix à tout, et que cette unique chose nécessaire dont vous lui parlez est d'en avoir un si grand pour vous, que rien ne puisse être capable de nous divertir de vous aimer.

Mais, mon Dieu ! comment pourrions-nous en avoir un qui ait du rapport à l'ardeur avec laquelle vous méritez d'être aimé, si vous n'unissez notre amour à celui que vous nous portez ? Me plaindrai-je avec cette grande sainte ? Hélas, Seigneur, je n'en ai point de sujet, puisque les témoignages que vous m'avez donnés de votre amour ont toujours surpassé de beaucoup mes désirs et mes demandes. Ainsi, si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est seulement de la trop grande bonté que vous avez eue de

me souffrir avec tant de patience. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que je suis ? Je vous demanderai, ô mon Dieu , avec saint Augustin, que vous me donniez de quoi vous donner, afin que je vous puisse payer quelques petites parties sur cette grande dette dont je vous suis redevable. Je vous demanderai de vous souvenir que je suis votre créature, et de me faire la grâce de connaître quel est mon Créateur, afin que je l'aime.

SIXIÈME MÉDITATION.

Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu.

O souverain Créateur ! mon Dieu et mes délices, jusqu'à quand vivrai-je ainsi dans l'attente de vous voir un jour ? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre, et qui ne peut prendre aucun repos qu'en vous seul ? O vie longue, vie pénible, vie qui n'est point une vie ! ô solitude profonde ! ô mal sans remède ! Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand ? Que ferai-je, ô mon bien ! que ferai-je ? Désirerai-je de ne vous désirer pas ! O mon Dieu et mon Créateur ! vous nous blessez par les traits de votre amour, et ne nous guérissez point ; vous faites des plaies d'autant plus sensibles, qu'elles sont plus intérieures et plus cachées ; vous donnez la mort sans ôter la vie. Enfin, mon Seigneur, vous faites tout ce que vous voulez, parce que vous êtes tout-puissant. Comment un ver de terre aussi misérable que je suis peut-il souffrir de si grandes contrariétés ? Mais qu'il soit ainsi, mon Dieu , puisque vous le voulez, et que je ne veux que ce que vous voulez. Hélas ! Seigneur, l'excès de ma douleur me force à me plaindre, et à dire qu'elle est sans remède si vous n'en êtes pas vous-même le remède. Mon âme est dans une prison trop pénible pour ne pas désirer sa liberté. Mais en même temps elle ne voudrait pas, pour obtenir ce qu'elle désire, s'éloigner d'un seul point de ce que vous avez ordonné d'elle. Ordonnez donc, mon Dieu, s'il vous plaît, ou que sa peine croisse en vous aimant ici davantage, ou qu'elle cesse entièrement en jouissant de vous dans le ciel.

O mort ! ô mort ! je ne sais qui te peut craindre, puisque c'est dans toi que nous devons trouver la vie. Mais comment ne te craindra pas celui qui aura employé une partie de sa vie sans aimer son Dieu ? Me voyant en cet état, que désiré-je et que demandé-je, lorsque je demande de mourir, sinon peut-être qu'on me fasse souffrir, pour mes péchés, la peine que j'ai si justement méritée ? Ne le permettez pas, mon Sauveur ! puisque ma rançon vous a tant coûté. O mon âme ! abandonne-toi à la volonté de ton Dieu : c'est là l'état qui t'est le plus propre. Sers ton Seigneur, et espère de sa grâce le soulagement de ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue digne, en quelque sorte, d'obtenir le pardon de tes péchés. Ne désire point de jouir sans avoir souffert. Mais ô mon Seigneur et mon véritable roi, je ne saurais faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, et si la grandeur de votre miséricorde ne m'assiste ! car avec cela je pourrai tout.

SEPTIÈME MÉDITATION.

De l'excessive bonté de Dieu, qui témoigne de mettre ses délices à être avec les enfants des hommes.

O mon espérance unique, mon Père, mon Créateur, mon vrai Seigneur et mon frère ! quand je considère ce que vous dites dans votre Écriture, que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, mon âme est comblée d'une extrême joie. Que ces paroles sont puissantes, ô Seigneur du ciel et de la terre ! qu'elles sont puissantes pour empêcher les plus grands pécheurs de perdre l'espérance de leur salut ! Se pourrait-il faire, ô mon Dieu, que vous n'eussiez point d'autres créatures en qui vous pussiez prendre vos délices, et qu'ainsi vous soyez réduit à venir chercher un ver de terre aussi corrompu et d'une aussi mauvaise odeur que je suis ? Lorsque Jésus-Christ votre Fils fut baptisé, vous fîtes entendre une voix du ciel par laquelle vous déclarâtes que vous preniez en lui vos délices. Hélas ! Seigneur, sommes-nous donc égaux à lui pour vous plaire en nous comme dans lui ! O miséricorde incompréhensible ! ô faveur infiniment élevée au-dessus de nos mérites ! Et après cela, misérables que nous sommes, nous oublions toutes ces grâces ! O mon Dieu ! vous qui savez tout, souvenez-vous au moins d'une si extrême misère, et regardez avec des yeux de compassion notre lâcheté et notre faiblesse.

Et toi, mon âme, considère avec combien d'amour et de joie le Père éternel connaît son Fils, et le Fils éternel connaît son Père, et l'ardeur avec laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux, sans qu'il puisse jamais arriver de diminution à cet amour et à cette connaissance, parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces trois souveraines personnes se connaissent et s'aiment mutuellement, et trouvent l'une dans l'autre leurs délices ineffables et incompréhensibles. Quel besoin avez-vous donc, ô mon Dieu, de mon amour ? Pourquoi le désirez-vous, et quel avantage vous en revient-il ? Soyez à jamais béni, mon Seigneur, pour une si extrême miséricorde ! soyez béni aux siècles des siècles ! Que toutes choses vous louent, et qu'elles vous louent éternellement, comme vous subsistez éternellement.

O mon âme ! réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite ; réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui connaît sa bonté et son excellence ; réjouis-toi, et lui rends grâces de ce qu'il nous a donné ici-bas son propre Fils, afin qu'il y eût quelqu'un dont il fût connu aussi parfaitement sur la terre qu'il l'est dans le ciel. Sous l'appui de cette protection, approche-toi de lui, et le prie que, puisque son adorable majesté se plaît avec toi, il fasse qu'il n'y ait rien dans le monde qui soit capable de te priver de la joie de penser à sa grandeur, et de considérer de quelle sorte il mérite d'être aimé et d'être loué ! Demande-lui aussi qu'il t'assiste, afin que tu puisses contribuer en quelque chose à la gloire de son saint nom, et de dire avec vérité ces paroles du cantique de la Vierge : *Mon âme glorifie et loue le Seigneur !*

HUITIÈME MÉDITATION.

Prière pour les pécheurs qui sont tellement aveugles, que même ils ne veulent pas voir.

O Seigneur, mon Dieu ! vos paroles sont des paroles de vie où les hommes trouveraient l'accomplissement de leurs souhaits s'ils y cherchaient ce qu'ils désirent. Mais, Seigneur, faut-il s'étonner que nous oublions vos paroles saintes après que nous sommes tombés dans cette langueur où nous réduisent nos mauvaises actions ! O Dieu, créateur de l'univers, grand Dieu ! que seraient toutes vos créatures s'il vous avait plu d'en créer d'autres ? Vous êtes tout-puissant, et vos œuvres sont incompréhensibles ; faites donc, mon Dieu, que vos paroles ne s'effacent jamais de ma mémoire. Vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés de travail et de peines, et je vous soulagerai.* Que désirons-nous davantage, ô mon Dieu ? que demandons-nous, et que cherchons-nous ? Pourquoi se perdent tous ceux qui se perdent dans le monde, sinon pour chercher leur soulagement en leur repos ?

O mon Dieu, faites-moi miséricorde ! Quelle misère, Seigneur, quel aveuglement de chercher ainsi le repos où il est impossible de le trouver ! Ayez compassion, ô mon Créateur, de vos créatures ! Considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes ; que nous nous égarons bien loin de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu ! Considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'elle n'était à l'aveuglé, car ne pouvant voir, il désirait de voir ; mais nous sommes aveugles, et nous voulons l'être. Quel mal fut jamais si incurable ? C'est ici, mon Dieu, que vous devez témoigner votre souveraine puissance ; c'est ici que vous devez faire paraître votre infinie miséricorde.

Dieu de mon cœur ! seul Dieu véritable, combien grande est la demande que je vous fais, lorsque je vous demande d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point à votre divine porte, et de guérir ceux qui non-seulement prennent plaisir à être malades, mais qui travaillent même à entretenir et à augmenter leurs maladies ? Vous dites, mon Dieu, que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs. Ce sont là, Seigneur, les véritables pécheurs. Ne considérez pas, mon Dieu, notre aveuglement ; considérez seulement les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour notre salut ; faites reluire votre clémence dans les ténèbres si épaisses où notre malice nous a plongés ; regardez-nous, Seigneur, comme l'ouvrage de vos mains : sauvez-nous par votre bonté et par votre miséricorde !

NEUVIÈME MÉDITATION.

Prière à Dieu, afin qu'il délivre par sa grâce ceux qui, ne sentant point leurs maux, ne demandent pas qu'il les en délivre.

O Dieu de mon âme, et qui avez tant de compassion et d'amour pour elle, vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes altérés, et je vous*

donnerai à boire. Mais comment ceux qui brûlent dans les flammes de la malheureuse convoitise des choses terrestres, peuvent-ils ne pas être dans une altération étrange ? et de quelle abondance d'eau n'ont-ils point besoin pour n'être pas entièrement consumés ? Je sais, mon Dieu, que votre bonté est telle, que vous ne leur refuserez pas cette eau céleste. Vous la leur avez promise, et vos paroles sont inviolables. Que s'ils sont accoutumés depuis si long-temps à vivre dans un feu si dangereux ; si, bien loin d'en ressentir la violence, ils se nourrissent même de son ardeur ; s'ils ont tellement perdu l'esprit, qu'étant très-misérables, ils ne s'aperçoivent point de leur misère, quel remède peuvent-ils espérer, mon Dieu ? Vous êtes néanmoins venu au monde pour remédier à de si grands maux. Commencez donc, Seigneur, commencez : c'est parmi de grandes difficultés que doit reluire la grandeur de votre miséricorde.

Considérez, Seigneur, les grands progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes. Et puisqu'ils sont dans un état si funeste qu'ils ne veulent point aller à vous, allez vous-même à eux, mon Dieu. Je vous le demande en leur nom, dans l'assurance que j'ai que ces morts ressusciteront aussitôt qu'ils commenceront à rentrer dans eux-mêmes, à connaître leur misère, et à goûter la douceur de votre grâce. O Vie qui donnez la vie à tout, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à tous ceux qui la désirent. Je la désire, mon Sauveur, je la demande, et je viens à vous pour la recevoir de vous. Ne me la refusez pas, mon Dieu, puisque vous savez l'extrême besoin que j'en ai, et qu'elle est seule le véritable remède pour guérir l'âme que votre amour a blessée.

O mon Seigneur ! qu'il y a sujet de craindre pendant que l'on est en cette vie, et qu'il s'y rencontre de feux différents ! Les uns corrompent l'âme et la réduisent comme en cendre, et les autres la purifient pour la rendre capable de vivre, et de vous posséder éternellement. O vives sources des plaies de mon Dieu, vous coulez toujours avec une riche abondance pour nous soutenir par l'effusion de votre grâce, et ceux qui se nourriront de votre divine liqueur marcheront sans crainte parmi les troubles et les dangers de cette misérable vie.

DIXIÈME MÉDITATION.

Du petit nombre des vrais serviteurs de Dieu. Autre prière pour les âmes endurcies qui ne veulent point sortir du tombeau de leurs péchés.

O Dieu de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser, et combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner ! Seigneur, d'où peut procéder en nous une audace si extravagante et si insensée ? Car, si c'est de ce que nous savons quelle est la grandeur de votre miséricorde, ne savons-nous pas aussi quelle est la grandeur de votre justice ? *Les douleurs de la mort m'ont environné*, disait autrefois votre prophète en votre personne. Oh ! combien le péché est-il terrible, puisqu'il a pu causer tant de douleurs à un Dieu, et même lui donner la mort ! Mais ces

douleurs mortelles, ô mon Sauveur, vous environnent encore aujourd'hui ; car où pouvez-vous aller sans les ressentir ? où pouvez-vous aller sans que les hommes vous blessent et vous percent de toutes parts ?

O chrétiens, c'est maintenant qu'il faut combattre pour la défense de votre roi. C'est maintenant qu'il faut le suivre dans ce grand abandonnement où il se trouve. Il ne lui est demeuré qu'un très-petit nombre de ses sujets, et la grande multitude suit en foule le parti de Lucifer. Mais ce qui est encore plus déplorable, ceux qui veulent passer en public pour ses amis, sont ceux-là même qui le trahissent en secret, et il ne trouve presque plus personne à qui il se puisse fier. O seul véritable ami ! que celui qui vous traite de la sorte vous paie mal de la fidélité avec laquelle vous nous aimez ! O véritables chrétiens, pleurez avec votre Dieu, qui en pleurant le Lazare ne versait pas seulement des larmes pour lui, mais pour ceux encore qu'il prévoyait qui ne voudraient pas ressusciter, lorsqu'il crierait à haute voix pour les faire sortir du tombeau.

O mon souverain bonheur, combien vous étiez présents alors tous les péchés que j'ai commis contre vous ! mais faites-les cesser, mon Dieu, faites-les cesser, et ceux encore de tout le monde. Mon Sauveur, que vos cris soient si puissants qu'ils leur donnent la vie, quoiqu'ils ne vous la demandent pas, et qu'ils les fassent sortir de l'abîme si profond de leurs malheureuses délices. Le Lazare ne vous pria pas de le ressusciter, vous fîtes ce miracle en faveur d'une femme pécheresse. En voici une, Seigneur, qui l'est encore davantage. Faites donc éclater, mon Dieu, la grandeur de votre miséricorde. Je vous la demande, toute misérable que je suis, pour ceux qui ne veulent pas vous la demander. Vous savez, mon roi, que ce qui m'afflige, c'est de voir qu'ils pensent si peu aux tourments épouvantables qu'ils souffriront dans l'éternité s'ils ne se convertissent à vous.

O vous tous qui êtes si accoutumés à ne faire que ce qu'il vous plaît, et à vivre continuellement dans les contentements, dans les plaisirs et dans les délices, ayez compassion de vous-mêmes ! Songez qu'il arrivera un jour auquel vous serez pour jamais assujettis à la tyrannie des puissances et des furies infernales. Considérez, mais avec attention, que ce même juge qui vous prie maintenant de vous convertir, sera celui qui alors vous condamnera si vous ne vous convertissez pas, et songez que vous ne sauriez vous assurer d'avoir encore un moment à vivre. Êtes-vous donc si ennemis de vous-mêmes que de ne vouloir pas vivre éternellement ? O dureté du cœur des hommes ! Amollissez ces cœurs de pierre, ô mon Dieu, par votre bonté, qui n'a point de bornes.

ONZIÈME MÉDITATION.

Image effroyable de l'état d'une âme qui au moment de la mort se voit condamnée à des tourments éternels.

O mon Dieu, mon Dieu, faites-moi miséricorde. Comment pourrai-je exprimer quelle est ma douleur lorsque je me représente l'état d'une

âme qui, s'étant vue dans le monde toujours considérée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours caressée, au moment qu'elle sortira de cette vie, se verra perdue pour jamais, et comprendra clairement que sa misère n'aura point de fin ; qu'il ne lui servira plus de rien de détourner son esprit des vérités de la foi, ainsi qu'elle avait accoutumé de faire ici-bas ; qu'elle se verra séparée et comme arrachée de ses divertissements et de ses plaisirs, lorsqu'il lui semblera qu'elle n'avait pas encore commencé seulement à les goûter, parce qu'en effet tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'un souffle et une vapeur ; qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse et si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement ; qu'elle se verra plongée dans un lac puant et plein de serpents qui exerceront sur elle toute la rage dont ils sont capables ; et enfin qu'elle se trouvera comme abîmée dans cette horrible obscurité, qui, n'ayant pour toute lumière qu'une flamme ténébreuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines et ses tourments !

Oh ! que ce que je dis est peu en comparaison de ce qui est ! O Seigneur, et qui a donc tellement couvert de boue les yeux de cette âme qu'elle n'ait point aperçu cet état funeste jusqu'à ce qu'elle s'y soit pour jamais réduite ? Qui a tellement bouché ses oreilles, qu'elle n'ait point entendu ce qu'on a dit mille et mille fois de la grandeur et de l'éternité de ces tourments ? O vie éternellement malheureuse ! O supplices sans fin et sans relâche ! est-il possible que ceux-là ne vous craignent point qui craignent tellement les moindres incommodités du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur ?

O Seigneur ! que je regrette le temps auquel je n'ai point compris ces vérités ? Mais puisque vous savez, mon Dieu, le déplaisir que je souffre de voir le grand nombre de ceux qui ne veulent pas les entendre, faites au moins, je vous en conjure, que votre lumière éclaire quelque âme qui soit capable d'en éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous demande pas, Seigneur, que vous le fassiez pour l'amour de moi, car j'en suis indigne, mais je vous le demande par les mérites de votre Fils. Jetez, ô mon Dieu, les yeux sur ses plaies ; et puisqu'il les a pardonnées à ceux qui les lui ont faites, pardonnez-nous aussi les péchés que nous avons commis contre vous.

DOUZIÈME MÉDITATION.

Que les hommes sont lâches pour servir Dieu, et pour l'offenser. Vive remontrance pour les faire rentrer en eux-mêmes.

O mon Dieu et mon véritable soutien, d'où vient qu'étant si lâches en toutes choses, nous ne sommes hardis que lorsqu'il s'agit de vous attaquer et de vous combattre ? C'est à quoi s'emploient aujourd'hui toutes les forces et tout le courage des enfants des hommes. Que si notre esprit n'était aussi aveugle et aussi couvert de ténèbres comme il l'est, tous les hommes joints ensemble auraient-ils assez de résolution pour pren-

dre les armes contre leur Créateur, et pour faire une guerre continuelle à celui qui peut en un moment les précipiter dans les abîmes? Mais étant aussi aveugles qu'ils sont, ils agissent comme des fous, ils cherchent et trouvent la mort dans les choses mêmes où ils s'imaginent de trouver la vie, et ils se conduisent en tout comme ayant perdu la raison. Que peut-on faire, mon Dieu, pour ces insensés, et quel remède est capable de les guérir? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui en sont frappés, quoiqu'ils fussent faibles par eux-mêmes. Tels sont ces frénétiques, mon Dieu; ils sont lâches en toute autre chose, et ils n'ont de la force que pour combattre (en vous combattant) celui qui leur fait le plus de bien, et pour s'opposer à vous dans la furie de leurs passions.

O sagesse incompréhensible! vous aviez besoin sans doute de tout l'amour que vous portez à vos créatures pour pouvoir souffrir une telle extravagance, pour attendre que nous soyons revenus à notre bon sens, et pour nous procurer par mille moyens et mille remèdes la guérison de notre folie. Je ne saurais considérer sans étonnement que, lorsqu'il faut faire le moindre effort pour abandonner une occasion et fuir un péril où il ne s'agit pas de moins que de perdre pour jamais son âme, les hommes manquent si fort de courage, qu'ils s'imaginent que quand ils le voudraient ils ne le pourraient, et qu'en même temps ils aient la résolution et la hardiesse d'attaquer une majesté aussi puissante et aussi redoutable qu'est la vôtre.

D'où vient cette folie, ô mon tout, et qui leur donne cette force? Si c'est le capitaine qu'ils suivent dans cette guerre, n'est-il pas pour jamais votre esclave, et ne brûle-t-il pas dans les flammes éternelles? Comment peut-il donc se révolter contre vous? Comment celui qui a été vaincu peut-il donner du courage aux autres, pour leur faire espérer de vous vaincre? Comment peuvent-ils se résoudre de suivre celui qui ayant perdu toutes les richesses du ciel, est dans une si extrême pauvreté? Que peut donner celui qui a tout perdu, et à qui il ne reste qu'une épouvantable et incompréhensible misère?

Qu'est-ce que ceci, mon Dieu? Qu'est-ce que ceci, mon Créateur? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, et si lâches contre le démon? Mais quand même, ô mon prince, vous ne favoriserez pas ceux qui sont à vous, quand même nous serions redevables en quelque chose à ce prince de ténèbres, quelle apparence y aurait-il de le suivre, puisque les biens que vous nous réservez dans l'éternité ne sont pas moins véritables que les plaisirs et les contentements qu'il nous promet sont faux et imaginaires? et quelle liaison pouvons-nous avoir avec celui qui a eu l'audace de s'élever contre vous?

O mon Dieu, quel étrange aveuglement! ô mon roi, quelle horrible ingratitude! ô mon Seigneur, quelle épouvantable folie! Nous employons pour le service du démon ces mêmes biens que nous tenons de votre bonté; nous payons votre extrême amour pour nous par l'amour que nous avons pour celui qui vous hait et qui vous haïra éternellement,

et après tant de sang que vous avez versé, après les coups de fouet que vous avez endurés, après les douleurs et les tourments que vous avez soufferts pour nous, au lieu de venger votre Père des insupportables injures qu'on lui a faites en votre personne, puisque pour vous, mon Sauveur, loin d'en désirer quelque vengeance, vous avez tout pardonné, nous prenons pour nos compagnons et pour nos amis ceux qui vous ont traité de la sorte. Car, puisque nous suivons ici-bas leur capitaine infernal, qui doute que nous ne soyons un jour leurs compagnons dans leur éternel supplice, et que nous ne vivions à jamais en leur compagnie, si votre miséricorde ne nous fait rentrer dans notre bon sens, et ne pardonne nos fautes passées?

O misérables mortels! rentrez enfin dans vous-même; arrêtez vos yeux sur votre roi, pendant qu'il est encore doux et pitoyable; cessez de commettre tant de crimes; tournez vos forces et votre fureur contre celui qui vous fait la guerre, et qui veut vous ravir les biens et les avantages de votre divine renaissance! Rentrez, rentrez, dis-je encore une fois, en vous-mêmes; ouvrez les yeux; poussez des cris et versez des larmes pour demander la lumière véritable à celui qui est venu la donner au monde. Considérez, au nom de Dieu, que tous vos efforts vont à donner la mort à celui qui a donné sa vie pour sauver la vôtre; considérez que c'est celui qui vous défend de vos ennemis. Et si tout cela ne suffit pas, qu'il vous suffise au moins de connaître qu'en vain vous vous opposez à son pouvoir, et que tôt ou tard un feu éternel vous fera payer la peine de votre mépris et de votre audace.

Est-ce à cause que vous voyez cette majesté suprême liée et attachée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si insolents et si hardis à l'offenser? Eh! qu'ont fait davantage ceux qui lui ont donné la mort, que de le charger de coups, et le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne? O mon Dieu! est-il possible que vous souffriez pour ceux qui sont si peu touchés de vous voir souffrir? Il arrivera un temps, mon Seigneur, où votre justice éclatera, et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde!

Considérons bien cela, chrétiens, considérons-le attentivement, et nous connaissons que les obligations que nous avons à Dieu sont infinies, et que les richesses de sa bonté sont inconcevables. Que si sa justice n'est pas moindre que sa clémence, hélas! mon Dieu, hélas! que deviendront ceux qui auront mérité qu'il en fasse connaître la grandeur en leurs personnes, et qu'il exerce sur eux la sévérité de ses jugements?

TREIZIÈME MÉDITATION.

Du bonheur des saints dans le ciel, et de l'impatience des hommes qui aiment mieux jouir pour un moment des faux biens de cette vie, que d'attendre les véritables et les éternels.

O saintes âmes, qui jouissez dans le ciel d'une parfaite félicité sans aucune crainte de la perdre, et qui êtes sans cesse à louer mon Dieu,

que votre condition est heureuse ! que c'est avec grande raison que vous n'interrompez jamais vos louanges et vos actions de grâces, et que je vous porte d'envie, vous considérant ainsi comme libres et affranchies de la douleur que je ressens en voyant la multitude des offenses qui se commettent contre mon Dieu dans le malheureux siècle où nous vivons, de voir une telle ingratitude dans les hommes, et un si profond assoupissement, qu'ils ne font pas seulement la moindre réflexion sur ce grand nombre d'âmes que le diable entraîne tous les jours dans les enfers ! O bienheureuses et célestes âmes, qui jouissez des délices du paradis, ayez compassion de notre misère, et intercédez pour nous envers Dieu, afin qu'il nous donne quelque part à votre bonheur ; qu'il répande dans nos esprits un rayon de cette vive lumière dont vous êtes toutes remplies, et qu'il nous donne quelque sentiment de ces récompenses inconcevables qu'il a préparées à ceux qui combattent pour lui avec un courage invincible durant le sommeil si court de cette malheureuse vie ! O âmes toutes brûlantes d'amour ! obtenez-nous la grâce de bien comprendre quelle est la joie que vous donnent la connaissance et la certitude de l'éternité de votre joie !

O mon Sauveur, que nous sommes misérables, puisque encore qu'il semble que nous n'ignorions pas ces vérités, et même que nous les croyions, nous sommes néanmoins si accoutumés à ne les point considérer, et elles sont si éloignées de notre esprit, qu'en effet ni nous ne les connaissons, ni nous ne voulons pas les connaître !

O esprits intéressés et passionnés pour vos plaisirs ! est-il possible que, pour ne vouloir pas attendre un peu de temps afin d'en posséder de si grands, pour ne vouloir pas attendre un an, pour ne vouloir pas attendre un jour, pour ne vouloir pas attendre une heure, et pour ne vouloir pas attendre peut-être un moment, vous perdiez tous ces plaisirs pour jouir d'une misérable satisfaction, parce que vous la voyez et qu'elle est présente ? O mon Dieu, mon Dieu, que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps ! et que vous avez, au contraire, de confiance en nous, de nous donner des richesses inestimables en nous donnant votre propre Fils ; en nous donnant trente-trois ans de sa vie qu'il a passée dans des travaux incroyables ; en nous donnant sa mort cruelle et sanglante, et en nous donnant tout ce que je viens de dire si long-temps avant que nous fusions nés, sans que la connaissance que vous aviez que nous ne garderions pas fidèlement ce trésor sans prix, vous ait empêché de nous le donner, parce que vous n'avez pas voulu, ô Père si doux et si secourable ! qu'il tint à vous qu'en le faisant profiter, nous pussions nous enrichir pour jamais !

Quant à vous, ô âmes bienheureuses, qui avez employé de telle sorte ces riches talents, que vous avez acquis un héritage de délices éternelles, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple ; assistez-nous, et puisque vous êtes si proche de la fontaine céleste, tirez-en de l'eau pour nous en faire part, lorsque nous mourons de soif sur la terre.

QUATORZIÈME MÉDITATION.

Combien le regard de Jésus-Christ dans le dernier jugement sera doux pour les bons et terrible pour les méchants.

O mon Seigneur et mon véritable Dieu ! celui qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Hélas ! que cette vérité est grande, et que malheureux sont ceux qui ne veulent pas vous connaître ! L'heure de la mort est une heure redoutable ; et qui peut, mon Créateur, assez craindre ce jour terrible qui verra exécuter le dernier arrêt que doit prononcer votre justice ? Jésus, mon Sauveur et tout mon bien, j'ai considéré plusieurs fois quelle est la douceur et la joie que votre regard porte dans les âmes de ceux qui vous aiment, et que vous daignez voir d'un œil favorable. Il me semble qu'un seul de ces regards leur donne tant de consolation, qu'il suffit pour les récompenser de plusieurs années de service.

Oh ! qu'il est difficile de faire comprendre ceci à ceux qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux ! O chrétiens, chrétiens, considérez que vous êtes devenus les frères de votre Sauveur et de votre Dieu ! considérez quel il est, et ne le méprisez pas. Sachez qu'en ce jour de sa majesté et de sa gloire, autant que son regard sera doux et favorable pour ses serviteurs et ses amis, autant il sera terrible et plein de fureur pour ses persécuteurs et ses ennemis. O que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre que nous faisons à Dieu, qu'un combat contre lui de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui conspirent comme à l'envi à qui usera de plus de trahisons et de perfidies contre leur Créateur et leur commun Roi !

Vous savez, mon Seigneur, que j'ai souvent plus appréhendé de voir votre divin visage animé de colère contre moi dans ce jour épouvantable de votre dernier jugement, que d'être au milieu des supplices et des horreurs de l'enfer, et que je vous priais, comme je vous prie encore, mon Dieu, de vouloir, par votre miséricorde, me préserver d'un malheur si déplorable. Que me serait-il arrivé dans le monde qui en approche ? Je l'aime mieux, mon Dieu, quoi que ce puisse être, je l'aime mieux, pourvu que vous me garantissiez d'une telle peine. Faites que je ne cesse jamais, mon Sauveur, de jouir de la vue de votre souveraine beauté. Votre Père vous a donné à nous : ne souffrez pas, ô mon cher maître, que je perde un trésor si précieux. Je confesse, ô Père éternel, que je l'ai très-mal conservé ; mais cette faute n'est pas sans remède ; elle n'est pas sans remède, mon Seigneur, pendant que nous respirons encore dans l'exil de cette vie.

O mes frères, mes frères, qui êtes comme moi les enfants de Dieu, efforçons-nous, mais de tout notre pouvoir, de réparer nos fautes passées, puisque vous savez qu'il a dit que lorsque nous aurons regret d'avoir péché contre lui, il oubliera toutes nos offenses. O bonté sans mesure, que demandons-nous davantage ? Oserons-nous même tant demander sans

quelque pudeur et quelque honte ? Mais c'est à nous maintenant de recevoir ce que son extrême bonté nous veut donner. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourrait le refuser à celui qui n'a pas refusé de répandre tout son sang pour nous, et de nous donner sa propre vie ?

Considérons qu'il ne nous demande rien qui ne soit pour notre avantage. O mon Dieu ! quelle dureté, quel aveuglement, quelle folie ! La perte d'une aiguille nous fait de la peine ; un chasseur se fâche de perdre un oiseau, dont il ne tire autre avantage que le plaisir de le voir voler ; et nous ne sommes point touchés de regret de perdre cet aigle royal, de perdre la majesté de Dieu même, et ce royaume dont la possession et le bonheur dureront éternellement ! Qu'est-ce que cela, Seigneur, qu'est-ce que cela ? J'avoue que je ne le comprends pas. Tirez-nous, ô mon Dieu, d'un si grand aveuglement, guérissez-nous d'une si extrême folie !

QUINZIÈME MÉDITATION.

Ce qui peut consoler une âme dans la peine qu'elle ressent d'être si long-temps en cet exil.

Hélas ! hélas ! ô mon Dieu, que le temps de ce bannissement est long, et que j'y souffre de peine par le désir que j'ai de vous voir ! Seigneur, que peut faire une âme qui se trouve enfermée dans la prison de ce corps ? O Jésus, mon Sauveur, que la vie de l'homme est longue, quoique l'on dise qu'elle est courte ! Elle est courte, en effet, puisqu'on peut gagner par elle une vie éternellement heureuse ; mais elle est bien longue pour une âme qui désire de jouir de la présence de son Dieu. Quel remède donc, mon Sauveur, donnerez-vous à ce que je souffre ? L'unique remède, mon Dieu, est que je souffre pour vous. O bienheureuse souffrance, qui est la seule consolation de ceux qui aiment mon Dieu, ne fuis pas l'âme qui te cherche, et qui ne peut espérer que par toi de voir croître et adoucir tout ensemble le tourment que cause celui qui est aimé à l'âme qui l'aime.

Tout mon désir, Seigneur, est de vous plaire, et je sais certainement que je ne puis trouver aucune satisfaction parmi les hommes. Que si cela est, comme il me le semble, vous ne blâmez point, sans doute, ce désir, mon Dieu, qui n'empêche pas néanmoins que s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque service, je n'accepte de bon cœur tous les travaux qui se peuvent souffrir sur la terre, comme le disait autrefois votre grand amateur saint Martin. Mais, hélas ! mon Sauveur, qui suis-je, et qui était-il ? il avait des œuvres, et je n'ai que des paroles : c'est là tout ce que je puis. A défaut de mon pouvoir, regardez, Seigneur, mes désirs, et ne les rejetez pas de votre divine présence. Ne considérez pas mon peu de mérite, mais faites que nous méritions tous de vous aimer. Puisque nous avons encore à vivre ici-bas, faites, mon Dieu, que nous n'y vivions que pour vous seul, sans

avoir plus d'autres intérêts ni d'autres desseins ; car que pouvons-nous souhaiter davantage que de vous contenter et de vous plaire ?

O mon Dieu et toute ma consolation, que ferai-je pour vous contenter ? Tous les services que je vous puis rendre, quand bien même je vous en rendrais plusieurs, sont défectueux et misérables. Qui me peut donc obliger à demeurer davantage en cette malheureuse vie ? Rien sans doute, sinon pour accomplir la volonté de mon Seigneur et maître. Et que pourrais-je souhaiter qui me fût plus avantageux ? Attends donc, ô mon âme, attends avec patience ; puisque tu ne sais ni le jour ni l'heure, garde-toi bien de t'endormir, veille avec soin, parce que tout se passe bientôt sur la terre, quoique ton désir te fasse paraître douteux ce qui est certain, et long ce qui ne dure que peu. Considère que plus tu combattras pour ton Dieu, plus tu témoigneras ton amour pour lui, et plus tu jouiras un jour de ce Seigneur que tu aimes avec une joie et des délices qui dureront éternellement.

SEIZIÈME MÉDITATION.

Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son amour.

O mon Dieu et mon Seigneur ! c'est une grande consolation pour une âme qui souffre avec douleur la solitude où elle se trouve quand elle est absente de vous, de penser que vous êtes présent partout. Mais de quoi lui peut servir cette pensée quand son amour devient plus ardent, et que cette peine la presse avec plus d'effort et de violence ? C'est alors que son entendement se trouble, et que sa raison étant comme obscurcie, ne lui permet pas de concevoir et de connaître cette vérité. Toute la pensée qui la possède pour lors est qu'elle se voit séparée de vous, et elle ne trouve point de remède à un si grand mal ; car le cœur qui aime beaucoup ne reçoit ni conseil ni consolation que de celui-là même qui l'a blessé de son amour, sachant que c'est de lui seul qu'il doit attendre le soulagement de sa peine. C'est vous, mon Sauveur, qui causez cette blessure, et vous la guérissez bientôt, quand vous le voulez ; mais à moins que cela, il ne nous reste de salut ni de joie que celle que nous trouvons à souffrir, en considérant l'objet et la cause de notre souffrance.

O véritable amant de nos âmes, avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses et quelles démonstrations d'un extrême amour guérissez-vous les blessures que vous nous faites avec les flèches de ce même amour ? Mais, mon Dieu et ma consolation dans toutes mes peines, que je suis indiscrete de parler ainsi ! car comment des remèdes humains pourraient-ils guérir ceux qu'un feu divin a rendus malades ? qui pourrait connaître la profondeur de cette blessure ? qui pourrait connaître d'où elle procède ? qui pourrait connaître les moyens de soulager un tourment si pénible et si agréable tout ensemble, et quelle apparence qu'un mal si précieux se pût adoucir par

des remèdes aussi méprisables que le sont ceux que les hommes nous peuvent donner ?

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'épouse dit dans les Cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé*. Mon bien-aimé est à moi, dit-elle, parce qu'il n'est pas possible que cet amour mutuel entre Dieu et la créature commence par une chose aussi basse qu'est mon amour ; mais si mon amour est si bas, d'où vient qu'il ne s'arrête pas à la créature, et comment peut-il s'élever jusqu'au Créateur ? Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je à mon bien-aimé comme il est à moi ? C'est vous, ô mon véritable amant, qui commencez cette guerre toute d'amour, et cette guerre ne me semble être autre chose qu'un abandon et une inquiétude de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui courent dans les rues et dans les places publiques, comme il est marqué par la sainte épouse, lorsqu'elle conjure les filles de Jérusalem de lui apprendre des nouvelles de son Dieu.

Mais, Seigneur, quand cette guerre est commencée, contre qui ces sens et ces puissances peuvent-ils combattre, que contre celui qui s'est rendu maître de la forteresse qu'ils occupaient, qui est la partie la plus élevée de notre âme, et qui ne les en a chassés que pour les obliger à la reconquérir, en quelque sorte, sur leur divin conquérant, ou à reconnaître leur faiblesse par la douleur qu'ils souffrent de se voir éloignés de lui, afin que, renonçant ainsi à leurs propres forces, ils combattent plus courageusement qu'auparavant avec les forces qu'il leur donnera, et qu'en se confessant vaincus, ils vainquent heureusement leur vainqueur ? O mon âme, que vous avez éprouvé la vérité de ce que je dis, dans le combat merveilleux qui s'est passé en vous lorsque vous étiez en cette peine ! Mon bien-aimé est donc à moi, et je suis à mon bien-aimé. Qui sera celui qui entreprendra d'éteindre ou de séparer deux si grands feux ? Certes, il travaillerait en vain, puisque ces deux feux ne font plus qu'un feu.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION.

Que nous ignorons ce que nous devons demander à Dieu. Désirs ardents de quitter ce monde pour jouir de la parfaite liberté, qui consiste à ne pouvoir plus pécher.

O mon Dieu, ô sagesse sans bornes et sans mesure, élevée au-dessus de tout ce qu'en peuvent concevoir tous les hommes et tous les anges ! O amour qui m'aimez beaucoup plus que je ne me saurais aimer moi-même et que je ne puis comprendre, pourquoi désiré-je autre chose que ce que vous voulez me donner ? Pourquoi me tourmenté-je à vous demander ce qui est conforme à mon désir, puisque vous savez quel succès pourrait avoir tout ce que mon esprit peut imaginer, et tout ce que mon cœur peut souhaiter ? Au lieu que ne sachant pas moi-même s'il me serait avantagenx, je trouverais possible ma perte dans ce que je me persuade être mon bonheur. Comme, par exemple, si je vous de-

mandais de me délivrer d'une peine dans laquelle vous auriez pour fin de mortifier mon âme, que vous demanderais-je, ô mon Dieu ? et si je vous priais de me laisser dans cette peine, peut-être ne serait-elle pas proportionnée à ma patience, qui étant encore faible, ne pourrait soutenir un si grand poids, ou si elle le soutenait, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, elle pourrait s'imaginer qu'elle aurait fait quelque chose, au lieu que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu ! Si je vous demandais de souffrir, il me viendrait peut-être en la pensée que ce ne doit pas être en des choses qui me pourraient faire perdre l'estime et la créance qui m'est nécessaire pour votre service, et il me semble que ce n'est point l'amour de mon propre honneur qui me fait avoir cette crainte. Mais ensuite il pourrait arriver que ce que j'estimerais devoir me faire perdre cette créance, me l'augmenterait et me donnerait plus de moyens de vous servir, qui est le seul avantage que j'en prétends.

Je pourrais, Seigneur, ajouter plusieurs choses, pour me faire mieux entendre ; car je ne m'explique pas assez ; mais comme je sais qu'elles vous sont toutes présentes, pourquoi parlerais-je davantage, et pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit ? Je l'ai dit, mon Dieu, afin que lorsque le sentiment de ma misère se réveille, et que ma raison me paraît comme tout obscurcie et couverte de ténèbres, je me cherche et je tâche de me retrouver moi-même dans ce papier écrit de ma main ; car souvent, mon Dieu, je me sens si faible, si lâche et si misérable, que je ne sais plus qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de grâce et d'assistance pour pouvoir soutenir tous les orages et toutes les tempêtes du monde. Faites, ô mon Dieu ! que je ne mette jamais plus ma confiance en ce que je puis vouloir par moi-même, mais que votre volonté ordonne de moi tout ce qu'il lui plaît. Ce qu'elle veut est tout ce que je veux, parce que tout mon bien est de vous contenter en toutes choses. Que si vous vouliez, mon Dieu, m'accorder ce que je veux, je vois clairement que cette grâce que vous me feriez ne servirait qu'à me perdre.

Oh que la sagesse des hommes est aveugle, et que leur prévoyance est trompeuse ! Faites que la vôtre, ô mon Dieu, par les moyens que vous jugerez les plus propres, porte mon âme à vous servir à votre gré, et non pas au sien, et ne me punissez pas en m'accordant ce que je demande ou ce que je désire, lorsqu'il ne sera pas conforme au dessein de votre divin amour, qui doit être mon unique vie. Que je meure à moi-même, et qu'un autre qui est plus grand que moi et qui m'aime mieux que je ne m'aime, vive en moi, afin que je puisse le servir. Qu'il vive, et qu'il me donne la vie, qu'il règne, et que je sois son esclave : c'est là la seule liberté que je souhaite. Car comment peut-on être libre sans être assujéti au Tout-Puissant ? et quelle captivité peut être plus grande et plus malheureuse que la liberté d'une âme qui s'est tirée d'entre les mains de son Créateur ? Heureux ceux qui se trouvent si fortement attachés à vous par les chaînes de vos bienfaits et de vos miséricordes,

mon Dieu, qu'il n'est pas en leur pouvoir de les rompre. L'amour est fort comme la mort, il est dur et inflexible comme l'enfer. Oh ! qui se pourrait voir comme tué de sa propre main dans cet homme de péché que nous portons, et précipité dans ce divin enfer de l'amour divin, d'où il n'espérerait plus, ou, pour mieux dire, d'où il ne craindrait plus de pouvoir jamais sortir. Mais, hélas ! mon Dieu, nous sommes toujours en péril durant cette vie mortelle, et tant qu'elle dure, on peut toujours perdre l'éternelle.

O vie ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te finir ! Je te souffre parce que mon Dieu te souffre ; j'ai soin de toi parce que tu es à lui ; mais ne me trahis pas, et ne me sois pas ingrate. Hélas ! mon Seigneur, que mon bannissement est long ! Il est vrai que tout le temps est court pour acquérir votre éternité ; mais un seul jour et une seule heure dure beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser, et qui ne savent pas s'ils vous offensent. O libre arbitre ! que tu es esclave de ta liberté, si tu n'es attaché comme avec des clous par l'amour et par la crainte de celui qui t'a créé ! Hélas ! quand viendra cet heureux jour que tu te verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pouvoir pécher, ni tu ne voudras pas l'avoir, parce que tu seras alors affranchi de toutes misères, et heureusement réuni, et comme naturalisé avec la vie de ton Dieu, de ton Créateur et de ton maître ?

Dieu est bienheureux, parce qu'il se connaît, qu'il s'aime et qu'il jouit de soi-même sans qu'il lui soit possible de faire autrement. Il n'a pu avoir la liberté de s'oublier soi-même, ou de cesser de s'aimer ; et ce ne serait pas en lui une perfection, mais une imperfection, que d'avoir cette liberté. Tu ne seras donc, mon âme, jamais en repos, que quand tu seras parfaitement unie avec ce souverain bien, que tu connaîtras ce qu'il possède ; car alors tu ne seras plus sujette à changer, mais ta volonté sera immuable, parce que la grâce de Dieu agira en toi si puissamment, et te rendra si participante de sa divine nature dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras plus ni oublier ce souverain bien, ni désirer de le pouvoir oublier, ni cesser de jouir de lui dans les transports de son éternel amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie ! Mais, mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu si triste, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en ton Dieu : je veux, sans différer davantage, lui confesser mes péchés et publier ses miséricordes, pour composer de l'un et de l'autre un cantique mêlé de mille soupirs à la louange de mon Sauveur et de mon Dieu. Peut-être qu'il arrivera un jour que je lui en chanterai un autre pour lui rendre grâces de la gloire qu'il m'aura donnée, sans que ma joie soit plus traversée par les reproches de ma conscience. Ce sera alors, ô mon âme, que tu verras cesser tous tes soupirs et toutes tes craintes ! Mais jusque-là, toute ma force sera dans l'espérance et dans le silence, comme parle le Prophète : j'aime mieux,

mon Dieu, vivre et mourir dans l'espérance de cette vie éternellement heureuse, que de posséder tout ce qu'il y a de créatures dans le monde, et tous ces biens qui ne durent qu'un moment ! Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur, puisque ma confiance est toute en vous ! Ne trompez pas mes espérances ; faites-moi toujours la grâce de vous servir ; et après, disposez de moi comme il vous plaira.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph d'Avila, sachant que le père Présenté-Dominique Bagnez, religieux de l'ordre du glorieux saint Dominique, qui est à présent mon confesseur, m'a permis d'écrire de l'oraison, ont cru que je le pourrais faire utilement, à cause que j'ai traité sur ce sujet avec plusieurs personnes fort spirituelles et fort saintes, et elles m'ont tant pressée de leur en dire quelque chose, que j'ai résolu de leur obéir, parce que le grand amour qu'elles me portent leur fera mieux recevoir ce qui leur viendra de moi, quelque imparfait et mal écrit qu'il puisse être, que des livres dont le style est excellent, et qui ont été faits par des hommes fort savants en cette matière. Je mets ma confiance en leurs prières, qui pourront peut-être obtenir de Dieu que me donnant de quoi leur donner, je dirai quelque chose d'utile touchant la manière de vivre qui se pratique en cette maison. Que si je rencontre mal, le père Bagnez, qui sera le premier qui le verra, le corrigera ou le brûlera. Ainsi, je ne perdrai rien pour avoir obéi à ces servantes de Dieu, et elles connaîtront ce que je puis de moi-même lorsque sa grâce ne m'assiste pas.

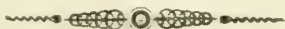
Mon dessein est d'enseigner les remèdes pour de légères tentations excitées par le démon, dont les personnes religieuses ne tiennent compte, à cause qu'elles ne les croient pas considérables, et de traiter aussi d'autres points, selon que Notre-Seigneur m'en donnera l'intelligence, et que je pourrai m'en souvenir ; car ne sachant ce que j'ai à dire, je ne saurais le dire par ordre, et je crois que c'est le meilleur de n'en point garder, puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprenne d'écrire sur un tel sujet.

J'implore l'assistance de Dieu, afin que je me conforme entièrement à sa sainte volonté : c'est à quoi tendent tous mes désirs, encore que mes

actions n'y répondent pas ; mais, au moins, je ne manque pas d'affection et d'ardeur pour aider de tout mon pouvoir mes chères sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ai pour elles étant joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques maisons religieuses, fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que les savants, à cause qu'ayant d'autres occupations plus importantes, et étant des personnes fortes, ils ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paraissent n'être rien en elles-mêmes, et ne considèrent pas que les femmes étant faibles, tout est capable de leur nuire ; joint aussi que les artifices dont le démon se sert contre les religieuses si étroitement renfermées sont en grand nombre, parce qu'il sait qu'il a besoin de nouvelles armes pour les combattre ; et comme je m'en suis si mal défendue, étant si mauvaise que je suis, je souhaiterais que mes sœurs profitassent de mes fautes.

Je ne dirai rien que je n'aie reconnu par expérience, ou dans moi, ou dans les autres ; et quoique m'ayant été ordonné depuis peu de jours d'écrire une relation de ma vie, j'y aie aussi mis quelques avis touchant l'oraison, néanmoins, parce que mon confesseur ne voudra peut-être pas que vous la voyiez maintenant, j'en redirai ici quelque chose, et j'y en ajouterai d'autres qui me paraîtront nécessaires. Notre-Seigneur veuille, s'il lui plait, m'assister, comme je l'en ai déjà prié, et faire réussir à sa plus grande gloire tout ce que j'écris.



CHAPITRE PREMIER.

Des raisons qui ont porté la Sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

Lorsque l'on commença de fonder ce monastère, pour les raisons que j'ai écrites dans la relation de ma vie, et ensuite de quelques merveilles par lesquelles Notre-Seigneur fit connaître qu'il devait être beaucoup servi en cette maison, mon dessein n'était pas qu'on y pratiquât tant d'austérités extérieures, ni qu'elle fût sans revenu ; je désirais, au contraire, que, s'il était possible, rien n'y manquât de toutes les choses nécessaires, agissant en cela comme une personne lâche et imparfaite, quoique je fusse plutôt portée par une bonne intention que par le désir d'une vie plus molle et plus relâchée.

Ayant appris en ce même temps les troubles de France, le ravage qu'y faisaient les hérétiques, et combien cette malheureuse secte s'y fortifiait de jour en jour, j'en fus si vivement touchée, que, comme si j'eusse pu quelque chose, ou j'eusse moi-même été quelque chose, je pleurais en la présence de Dieu, et le priais de remédier à un si grand mal. Il me

semblait que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdaient dans ce royaume. Mais voyant que je n'étais qu'une femme, et encore si mauvaise et très-incapable de rendre à mon Dieu le service que je désirerais, je crus, comme je le crois encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devais travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons.

Ainsi, je me résolus de faire ce qui dépendait de moi pour pratiquer les conseils évangéliques avec la grande perfection que je pourrais, et tâcher de porter ce petit nombre de religieuses qui sont ici à faire la même chose. Dans ce dessein, je me confiai en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de lui; j'espérai que ces bonnes filles étant telles que mon désir se les figurait, mes défauts seraient couverts par leurs vertus, et je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose, en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'Église et pour les hommes savants qui soutiennent sa querelle, puisque ainsi nous ferions ce qui serait en notre puissance pour secourir notre maître, que ces traîtres, qui lui sont redevables de tant de bienfaits, traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudraient crucifier encore, et ne lui laisser aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

« O mon Rédempteur! comment puis-je entrer dans ce discours, « sans me sentir déchirer le cœur? Quels sont maintenant les chrétiens? « Faut-il que vous n'ayez point de plus grands ennemis que ceux que « vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de faveurs, parmi « lesquels vous vivez et à qui vous vous communiquez par les sacrements? « Et ne se contentent-ils pas de tant de tourments que vous avez soufferts pour l'amour d'eux? Certes, mon Dieu, celui qui quitte aujourd'hui ne quitte rien; car que pouvons-nous attendre des hommes, « puisqu'ils ont si peu de fidélité pour vous-même? Méritons-nous qu'ils « en aient davantage pour nous que pour vous? et leur avons-nous fait « plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne vous aiment? »

Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui, par la miséricorde de Dieu, avons été tirés du milieu de cet air si contagieux et si mortel? Car qui peut douter que ces personnes ne soient déjà sous la puissance du démon? Elles sont dignes de ce châtiment, puisque leurs œuvres l'ont mérité; et il est bien raisonnable que leurs délices et leurs faux plaisirs aient pour récompense un feu éternel. Qu'ils jouissent donc, puisqu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avoue toutefois que je ne puis voir tant d'âmes se perdre, sans en être navrée de douleur. Je sais que, pour celles qui sont déjà perdues, il n'y a plus de remède; mais je souhaiterais qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage.

O mes filles en Jésus-Christ, aidez-moi à prier Notre-Seigneur de vouloir remédier à un si grand mal: c'est pour ce sujet que nous sommes

ici assemblées ; c'est l'objet de notre vocation, le juste sujet de nos larmes, c'est à quoi nous devons nous occuper, c'est où doivent tendre tous nos desirs, c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, et non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières ; car, je confesse que je me ris, ou plutôt je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instances à nos prières, jusqu'à désirer même que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent et des revenus ; au lieu que je voudrais, au contraire, le prier de leur faire fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise, et on se laisse aller à ce qu'ils souhaitent ; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la chrétienté est en feu ; ces malheureux hérétiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins, et travaillent à renverser son Église ; et nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordait, ne serviraient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du ciel ! Non, certes, mes sœurs, ce n'est pas ici le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes ; et s'il ne fallait avoir quelque égard à la faiblesse des hommes, qui cherchent en tout de la consolation, qu'il serait bon de leur donner si nous le pouvions, je serais fort aise que chacun sût que ce n'est pas pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila

CHAPITRE II.

Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bâtimens.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que pour manquer à contenter les gens du monde, il vous manque de quoi vivre. Ne prétendez jamais faire subsister votre maison par des inventions et des adresses humaines ; autrement vous mourrez de faim, et avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin époux, puisque c'est lui qui doit vous nourrir. Pourvu que vous le contentiez, ceux même qui vous sont les moins affectionnés vous donneront de quoi vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par expérience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte, oh ! que bienheureuses seraient les religieuses de Saint-Joseph ! Je vous conjure, au nom de Dieu, de graver ces paroles dans votre mémoire ; et, puisque vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture : si vous ne le faites, vous êtes perdues.

Que ceux à qui Notre-Seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puisqu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes filles, il y aurait de la folie ; car ne serait-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres,

que de penser à ses revenus? Et vos soins inspireraient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point, pour les engager à vous faire des charités? Remettez-vous de ce soin à celui qui domine sur le cœur, et qui n'est pas moins le maître des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venues ici; ses paroles sont véritables, sont infaillibles, et le ciel et la terre passeront plutôt qu'elles manquent de s'accomplir.

Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous lui devons, et ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis. Mais quand cela arriverait, ce serait sans doute pour notre avantage, de même que la gloire des saints s'est augmentée par le martyre. Oh! que ce serait un heureux échange de mourir bientôt, faute d'avoir de quoi vivre, pour jouir d'autant plus tôt d'une vie et d'un bonheur qui ne finiront jamais!

Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis que je vous laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort; car tant que je serai au monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire, à cause que je sais par expérience l'avantage qu'il y a de le pratiquer. Moins nous avons, moins j'ai de soin; et Notre-Seigneur sait qu'il est très-vrai que la nécessité ne me donne pas tant de peine que l'abondance, si je puis dire avoir éprouvé de la nécessité, vu la promptitude avec laquelle il a toujours plu à Dieu de nous secourir.

Que si nous en usions autrement, ne serait-ce pas tromper le monde, puisque voulant passer pour pauvres, il se trouverait que nous ne le serions pas d'affection, mais seulement en apparence? J'avoue que j'en aurais du scrupule, parce qu'il me semble que nous serions comme des riches qui demanderaient l'aumône; et Dieu nous garde que cela soit. Après s'être laissé aller une ou deux fois à ces soins excessifs de recevoir des charités, ils se tourneraient enfin en coutume, et il pourrait arriver que nous demandassions ce qui ne nous serait pas nécessaire à des personnes qui en auraient plus besoin que nous. Il est vrai qu'elles pourraient gagner en nous les donnant; mais nous y perdriions sans doute beaucoup.

DES AVANTAGES DE LA PAUVRETE.

Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, mes filles, que vous tombiez dans cette faute; et si cela devait être, j'aimerais encore mieux que vous eussiez du revenu. Je vous demande en aumône, et pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'une pensée si dangereuse n'entre jamais dans votre esprit. Mais si ce malheur arrivait en cette maison, celle-là même qui serait la moindre de toutes les sœurs, devrait pousser des cris vers le ciel, et représenter avec humilité à sa supérieure que cette faute est si importante, qu'elle ruinerait peu à peu la véritable pauvreté. J'espère, avec la grâce de Dieu, que cela ne sera point; qu'il n'abandonnera pas ses servantes; et que, quand ce que j'écris pour satisfaire à votre désir

ne serait utile à autre chose, il servira au moins à vous réveiller, si vous tombiez en ceci dans la négligence. Croyez, je vous prie, mes filles, que Dieu a permis pour votre bien que j'eusse quelque intelligence des avantages qui se rencontrent dans la sainte pauvreté. Ceux qui la pratiqueront la comprendront, mais non pas peut-être autant que moi, parce qu'au lieu d'être pauvre d'esprit, comme j'avais fait vœu de l'être, j'ai été long-temps sùlle d'esprit; et ainsi, plus j'ai été privée d'un si grand bien, plus j'ai reconnu par expérience que c'est un extrême bonheur à une âme de le posséder.

Cette heureuse pauvreté est un si grand bien, qu'il renferme tous les biens du monde. Oui, je le redis encore, il renferme tous les biens du monde, puisque mépriser le monde, c'est être le maître du monde. Car, que me soucierai-je d'avoir la faveur des grands et des princes, si je ne voulais ni avoir leurs biens, ni jouir de leurs délices, et que je serais très-fâchée de rien faire pour leur plaisir qui pût déplaire à Dieu en la moindre chose? Comment pourrais-je désirer aussi leurs vains honneurs, sachant que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être pauvre véritablement? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie; et celui qui aime l'honneur ne saurait haïr les richesses, et celui qui méprise les richesses ne se soucie guère de l'honneur.

Comprenez bien ceci, je vous prie; pour moi, il me semble que l'honneur est toujours suivi de quelque intérêt de bien; car il arrive très-rarement qu'une personne pauvre soit honorée dans le monde, quoique sa vertu la rende digne de l'être, et l'on en tient au contraire fort peu de compte. Mais quant à la véritable pauvreté, elle est accompagnée d'un certain honneur, qui fait qu'elle n'est à charge à personne. J'entends par cette pauvreté celle que l'on souffre seulement pour l'amour de Dieu, laquelle ne se met en peine de contenter que lui seul; et l'on ne manque jamais d'avoir beaucoup d'amis, lorsqu'on n'a besoin de personne; je le sais par expérience. Mais, comme l'on a déjà écrit de cette vertu tant de choses excellentes que je n'ai garde de pouvoir exprimer par mes paroles, puisque je n'ai pas assez de lumière pour les bien comprendre, outre que je craindrais d'en diminuer le prix en entreprenant de la louer, je me contenterai de ce que j'ai dit en avoir éprouvé; et j'avoue que jusqu'ici je me suis trouvée de telle sorte, comme hors de moi, que je ne me suis pas entendue moi-même; mais que ce que j'ai dit demeure dit pour l'amour de Notre-Seigneur.

Puis donc, mes filles, que nos armes sont la sainte pauvreté, et que ceux qui le doivent bien savoir, m'ont appris que les saints Pères qui ont été les fondateurs de notre ordre, l'ont, dès le commencement, tant estimée et si exactement pratiquée, qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre: si nous ne les pouvons imiter dans l'extérieur en la pratiquant avec la même perfection, tâchons au moins de les imiter dans l'intérieur. Nous n'avons que deux heures à vivre: la récompense qui nous attend

est très-grande; et quand il n'y en aurait point d'autre que de faire ce que Notre-Seigneur nous conseille, ne serions-nous pas assez bien récompensées par le bonheur d'avoir imité en quelque chose notre divin maître?

Je le dis encore : ce sont là les armes qui doivent paraître dans nos enseignes; et il n'y a rien en quoi nous ne devions témoigner notre amour pour la pauvreté, dans nos logements, dans nos habits, dans nos paroles, et par-dessus tout, dans nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point qu'avec la grâce de Dieu, l'observance soit bannie de cette maison. Car, comme disait sainte Claire, la pauvreté est un grand mur, et elle ajoutait qu'elle voulait s'en servir et de celui de l'humilité, pour enfermer ses monastères. Il est certain que, si on pratique véritablement cette sainte pauvreté, la continence et toutes les autres vertus se trouveront beaucoup mieux soutenues et plus fortifiées par elle que par de somptueux édifices.

CONTRE LES BATIMENTS MAGNIFIQUES.

Je conjure, au nom de Jésus-Christ et de son précieux sang, celles qui viendront après nous, de bien se garder de faire de ces bâtiments superbes; et si c'est une prière que je puisse faire en conscience, je prie Dieu que, si elles se laissent emporter à un tel excès, ces bâtiments tombent sur leur tête et qu'ils les écrasent toutes. Car, mes filles, quelle apparence y aurait-il de bâtir de grandes maisons du bien des pauvres? Mais Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que nous ayons rien que de vil et de pauvre. Imitons en quelque sorte notre roi : il n'a eu pour maison que la grotte de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. Étaient-ce là des demeures fort agréables? Quant à ceux qui font de grands bâtiments, ils en savent les raisons, et ils peuvent avoir des intentions saintes que je ne sais pas; mais le moindre petit coin peut suffire à treize pauvres religieuses.

Que si, à cause de l'étroite clôture, on a besoin de quelque enclos pour y faire des ermitages, afin d'y prier séparément, cela pouvant sans doute aider à l'oraison et à la dévotion, j'y consens, à la bonne heure; mais quant à de grands bâtiments, et à avoir rien de curieux, Dieu nous en garde par sa grâce. Ayez continuellement devant les yeux que tous les édifices du monde tomberont au jour du jugement, et que nous ignorons si ce jour est proche. Or quelle apparence y aurait-il que la maison de treize pauvres filles ne pût tomber sans faire un grand bruit? Les vrais pauvres doivent-ils en faire? et aurait-on compassion d'eux s'ils en faisaient?

Quelle joie vous serait-ce, mes sœurs, si vous voyiez quelqu'un être délivré de l'enfer par l'aumône qu'il vous aurait faite, car cela n'est pas impossible! Vous êtes donc obligées de beaucoup prier pour ceux qui vous donnent de quoi vivre, puisque, encore que l'aumône vous vienne de la part de Dieu, il veut que vous en sachiez gré à ceux par qui il vous la donne et vous ne devez jamais y manquer.

Je ne sais ce que j'avais commencé de dire, parce que j'ai fait une grande digression ; mais je crois que Notre-Seigneur l'a permis, puisque je n'avais jamais pensé à écrire ce que je viens de vous dire. Je prie sa divine majesté de nous tenir toujours par la main afin que nous ne l'abandonnions jamais.

CHAPITRE III.

La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'église. Combien ils doivent être parfaits. Prières de la Sainte à Dieu pour eux.

Pour retourner au principal sujet qui nous a assemblées en cette maison, et pour lequel je souhaiterais que nous pussions faire quelque chose qui fût agréable à Dieu, je dis que, voyant que l'hérésie qui s'est élevée en ce siècle est comme un feu dévorant qui fait toujours de nouveaux progrès, et que le pouvoir des hommes n'est pas capable de l'arrêter, il me semble que nous devons agir comme ferait un prince qui, voyant que ses ennemis ravageraient tout son pays et qu'il ne serait pas assez fort pour leur résister en campagne, se retirerait avec quelques troupes choisies dans une place qu'il ferait extrêmement fortifier, d'où il ferait avec ce petit nombre des sorties sur eux, qui les incommoderaient beaucoup plus que ne pourraient faire de grandes troupes mal aguerries ; car il arrive souvent que par ce moyen on demeure victorieux, et au pis aller on ne saurait périr que par la famine, puisqu'il n'y a point de traîtres parmi ces gens-là. Or ici, mes sœurs, la famine peut bien nous presser, mais non pas nous contraindre de nous rendre ; elle peut bien nous faire mourir, mais non pas nous vaincre.

Or pourquoi vous dis-je ceci ? C'est pour vous faire connaître que ce que nous devons demander à Dieu est qu'il ne permette pas que, dans cette place où les bons chrétiens se sont retirés, il s'en trouve qui s'aillent jeter du côté des ennemis, mais qu'il fortifie la vertu et le courage des prédicateurs et des théologiens, qui sont comme les chefs de ces troupes, et fasse que les religieux, qui composent le plus grand nombre de ces soldats, s'avancent de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte ; car cela importe de tout, parce que c'est des forces ecclésiastiques et non pas des séculières que nous devons attendre notre secours.

Puisque nous sommes incapables de rendre dans cette occasion du service à notre roi, efforçons-nous au moins d'être telles que nos prières puissent aider ceux de ses serviteurs qui, n'ayant pas moins de doctrine que de vertu, travaillent avec tant de courage pour son service. Que si vous me demandez pourquoi j'insiste tant sur ce sujet et vous exhorte d'assister ceux qui sont beaucoup meilleurs que nous, je réponds que c'est parce que je crois que vous ne comprenez pas encore assez quelle est l'obligation que vous avez à Dieu de vous avoir conduites en un lieu où vous êtes affranchies des affaires, des engagements

et des conversations du monde. Cette faveur est bien plus grande que vous ne le sauriez croire, et ceux dont je vous parle sont bien éloignés d'en jouir : il ne serait pas même à propos qu'ils en jouissent, principalement en ce temps, puisque c'est à eux de fortifier les faibles et d'encourager les timides ; car à quoi seraient bons des soldats qui manqueraient de capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, et qu'entrant dans les palais des grands et des rois, ils y paraissent quelquefois, pour ce qui est de l'extérieur, semblables aux autres hommes.

QU'IL N'APPARTIENT QU'AUX PARFAITS DE SERVIR L'ÉGLISE.

Or pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour vivre dans le monde, pour traiter avec le monde et pour s'engager dans les affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour converser avec le monde et pour être en même temps dans son cœur ; non-seulement éloigné du monde, mais aussi ennemi du monde, pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement, et enfin pour être des anges et non pas des hommes ? Car, s'ils ne sont tels, ils ne méritent pas de porter le nom de capitaines, et je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feraient beaucoup plus de mal que de bien, puisque ce n'est pas maintenant le temps de voir des défauts en ceux qui doivent enseigner les autres ; et que s'ils ne sont bien affermis dans la piété, et fortement persuadés combien il importe de fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et de se détacher de toutes les choses périssables pour s'attacher seulement aux éternelles, ils ne sauraient empêcher que l'on ne découvre leurs défauts, quelque soin qu'ils prennent de les cacher. Comme c'est avec le monde qu'ils traitent, ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera pas, mais qu'il remarquera jusques à leurs moindres imperfections, sans s'arrêter à ce qu'ils auront de bon, ni peut-être même sans le croire.

J'admire qui peut apprendre à ces personnes du monde ce que c'est que la perfection ; car ils la connaissent, non pour la suivre, puisqu'ils ne s'y croient point obligés, et s'imaginent que c'est assez d'observer les simples commandements, mais pour employer cette connaissance à examiner et à condamner jusqu'aux moindres défauts des autres. Quelquefois même ils raffinent de telle sorte qu'ils prennent pour une imperfection et pour un relâchement ce qui est en effet une vertu. Vous imaginez-vous donc que les serviteurs de Dieu n'aient pas besoin qu'il les favorise d'une assistance tout extraordinaire pour s'engager dans un si grand et si périlleux combat ?

Tâchez, je vous prie, mes sœurs, de vous rendre telles que vous méritiez d'obtenir ces deux choses de sa divine majesté : la première, que parmi tant de personnes savantes et tant de religieuses, il s'en trouve plusieurs qui aient les conditions que j'ai dit nécessaires pour travailler à ce grand ouvrage, et qu'il lui plaise d'en rendre capables ceux qui ne le sont pas encore assez, puisqu'un seul homme parfait rendra

plus de service qu'un grand nombre d'imparfaits : la seconde, que lorsqu'ils sont engagés dans une guerre si importante, Notre-Seigneur les soutienne par sa main toute-puissante, afin qu'ils ne succombent pas dans les périls continuels où l'on est exposé dans le monde ; mais qu'ils bouchent leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur une mer dangereuse. Que si, dans l'étroite clôture où nous sommes, nous pouvons par nos prières contribuer pour quelque chose à ce grand dessein, nous aurons aussi combattu pour Dieu, et je m'estimerai avoir très-bien employé les travaux que j'ai soufferts pour établir cette petite maison, où je prétends que l'on garde la règle de la sainte Vierge, notre reine, avec la même perfection qu'elle se pratiquait au commencement.

Ne croyez pas, mes filles, qu'il soit inutile de faire sans cesse cette prière, quoique plusieurs pensent que c'est une chose bien rude de ne prier pas beaucoup pour soi-même ; croyez-moi, nulle prière n'est meilleure et plus utile. Que si vous craignez qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire, je vous réponds qu'elle est trop sainte pour n'y pas servir ; mais quand vous y perdriez quelque chose en votre particulier, à la bonne heure. Et que m'importe quand je demeurerais jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si je pouvais, par mes oraisons, être cause du salut d'une âme, et, à plus forte raison, si je pouvais servir à plusieurs et à la gloire de Notre-Seigneur ? Méprisez, mes sœurs, des peines qui ne sont que passagères, lorsqu'il s'agit de rendre un service beaucoup plus considérable à celui qui a tant souffert pour l'amour de nous.

Tâchez à vous instruire sans cesse de ce qui est le plus parfait, puisque pour les raisons que je vous dirai ensuite, j'ai à vous prier instamment de traiter toujours de ce qui regarde votre salut avec des personnes doctes et capables. Je vous conjure, au nom de Dieu, de lui demander qu'il nous accorde cette grâce, ainsi que je le lui demande, toute misérable que je suis, parce qu'il y va de sa gloire et du bien de son église, qui sont le but de tous mes désirs.

PRIÈRE A DIEU.

« J'avoue que ce serait une grande témérité à moi de croire que je pusse
 « contribuer pour quelque chose, afin d'obtenir une telle grâce ; mais je
 « me confie, mon Dieu, aux prières de vos servantes, avec qui je suis,
 « parce que je sais qu'elles n'ont autre dessein ni autre prétention que de
 « vous plaire. Elles ont quitté, pour l'amour de vous, le peu qu'elles
 « possédaient, et auraient voulu quitter davantage pour vous servir.
 « Comment pourrais-je donc croire, ô mon Créateur, qu'étant aussi re-
 « connaissant que vous êtes, vous rejetassiez leurs demandes ? Je sais
 « que, lorsque vous étiez sur la terre, non-seulement vous n'avez point
 « eu de mépris pour notre sexe, mais vous avez même répandu vos fa-
 « veurs sur plusieurs femmes avec une bonté admirable. Quand nous
 « vous demanderons de l'honneur ou de l'argent, ou du revenu, ou quel-

« qu'une de ces autres choses que l'on recherche dans le monde, alors
 « ne nous écoutez point. Mais pourquoi n'écouteriez-vous pas, ô Père
 « éternel, celles qui ne vous demandent que ce qui regarde la gloire de
 « votre Fils, qui mettent toute la leur à vous servir, et qui donneraient
 « pour vous mille vies? Je ne prétends pas néanmoins, Seigneur, que
 « vous accordiez cette grâce pour l'amour de nous, je sais que nous ne
 « la méritons pas, mais j'espère de l'obtenir en considération du sang
 « et des mérites de votre Fils. Pourriez-vous bien, ô Dieu tout-puis-
 « sant, oublier tant d'injures, tant d'outrages et tant de tourments qu'il
 « a soufferts? Et vos entrailles paternelles, toutes brûlantes d'amour,
 « pourraient-elles bien permettre que ce que son amour a fait pour vous
 « plaire en vous aimant, comme vous lui aviez ordonné, soit aussi mé-
 « prisé qu'il l'est aujourd'hui, dans le très-saint Sacrement de l'Eucha-
 « ristie, par ces malheureux hérétiques qui le chassent de chez lui en
 « abattant les églises où on l'adore? Que s'il avait manqué à quelque
 « chose de ce qui était le plus capable de vous contenter, n'a-t-il pas
 « accompli parfaitement tout ce qui pouvait vous être agréable? Ne suffit-
 « il pas, mon Dieu, que, durant qu'il a été dans le monde, il n'ait pas eu
 « où pouvoir reposer sa tête, et qu'il ait été accablé par tant de souf-
 « frances, sans qu'on lui ravisse maintenant les maisons où il reçoit
 « ses amis, et où, connaissant leur faiblesse, il les nourrit et les fortifie
 « par cette viande toute divine, pour les rendre capables de soutenir les
 « travaux où ils se trouvent engagés pour votre service? N'a-t-il pas
 « suffisamment satisfait par sa mort au péché d'Adam? Et faut-il donc
 « que toutes les fois que nous péchons, ce très-doux et très-charitable
 « agneau satisfasse encore pour nos offenses? Ne le permettez pas, ô
 « souverain monarque de l'univers; apaisez votre colère; détournez
 « les yeux de nos crimes; considérez le sang que votre divin Fils a ré-
 « pandu pour nous racheter; ayez seulement égard à ses mérites et à
 « ceux de la glorieuse Vierge sa mère, des martyrs et de tous les saints
 « qui ont donné leur vie pour votre service. Mais hélas! mon Seigneur,
 « qui suis-je pour oser, au nom de tous, vous présenter cette requête?
 « Ah! mes filles, quelle mauvaise médiatrice pour faire une telle deman-
 « de pour vous et pour l'obtenir! Ma témérité ne servira-t-elle pas plutôt
 « d'un sujet très-juste pour augmenter l'indignation de ce redoutable et
 « souverain juge dont j'implore la clémence? Mais, Seigneur, puisque
 « vous êtes un Dieu de miséricorde, ayez pitié de cette pauvre péche-
 « resse, de ce ver de terre, et pardonnez à ma hardiesse. Ne considérez
 « pas mes péchés, considérez plutôt mes désirs et mes larmes que je ré-
 « ponds en vous faisant cette prière: Je vous en conjure par vous-
 « même, ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent; secourez, Seigneur,
 « votre Église; arrêtez le cours de tant de maux qui affligent la chrétienté
 « et faites luire votre lumière parmi ces ténèbres. »

Je vous demande, mes sœurs, pour l'amour de Jésus-Christ et comme
 une chose à quoi vous êtes obligées, de prier sa divine majesté pour

cette pauvre et trop hardie pécheresse qui vous parle, afin qu'il lui plaise de me donner l'humilité qui m'est nécessaire. Quant aux rois et aux prélats de l'Église, et particulièrement notre évêque, je ne vous les recommande point, parce que je vous vois si soigneuses de prier pour eux, que je ne crois pas qu'il en soit besoin. Mais, puisqu'on peut dire que celles qui viendront après nous seront saintes, si elles ont un saint évêque, comme cette grâce est si importante, demandez-la sans cesse à Notre-Seigneur. Que si vos désirs, vos oraisons, vos disciplines et vos jeûnes ne s'emploient pour de tels sujets et les autres dont je vous ai parlé, sachez que vous ne tendez point à la fin pour laquelle Dieu nous a ici assemblées.

CHAPITRE IV.

La Sainte exhorte ses religieuses à l'observation de leur règle. Que les religieuses doivent s'entr'aimer, et éviter avec grand soin toutes singularités et partialités. De quelle manière on doit s'aimer. Des confesseurs, et qu'il en faut changer, lorsqu'on remarque en eux de la vanité.

DE L'OBSERVATION DE LA RÈGLE.

Vous venez de voir, mes filles, combien grande est l'entreprise que nous prétendons exécuter; car quelles devons-nous être pour ne point passer pour téméraires au jugement de Dieu et des hommes? Il est évident qu'il faut pour cela beaucoup travailler, et qu'il est besoin pour y réussir d'élever fort haut nos pensées, afin de faire de si grands efforts que nos œuvres y répondent; car il y a sujet d'espérer que Notre-Seigneur exaucera nos prières, pourvu que nous n'oublions rien de ce qui peut dépendre de nous pour observer exactement nos constitutions et notre règle. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles, je vous demande seulement d'observer les choses auxquelles votre vocation et votre profession vous obligent, quoiqu'il y ait grande différence entre les diverses manières dont on s'en acquitte.

La première règle nous ordonne de prier sans cesse, et comme ce précepte renferme le plus important de nos devoirs, si nous l'observons exactement, nous ne manquerons ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, auxquels notre institut nous oblige, puisque vous savez que toutes ces choses contribuent à la perfection de l'oraison, et que les délicatesses et la prière ne s'accordent point ensemble.

Vous avez désiré que je vous parle de l'oraison, et moi je vous demande, pour récompense de ce que je vais dire, non-seulement de le lire fort souvent, avec beaucoup d'attention, mais aussi de pratiquer ce que je vous ai déjà dit.

Avant que d'en venir à l'intérieur, qui est l'oraison, je vous dirai certaines choses si nécessaires à ceux qui prétendent marcher dans ce chemin que, pourvu qu'ils les pratiquent, ils pourront s'avancer beaucoup dans le service de Dieu, quoiqu'ils ne soient pas fort contemplatifs; au lieu que sans cela, non-seulement il est impossible qu'ils le deviennent, mais ils se trouveront trompés s'ils croient l'être. Je prie Notre-Seigneur

de me donner l'assistance dont j'ai besoin et de m'enseigner ce que j'ai à dire, afin qu'il réussisse à sa gloire.

Ne croyez pas, mes chères sœurs, que les choses auxquelles je prétends vous engager, soient en grand nombre. Nous serons trop heureuses, si nous accomplissons celles que nos saints pères ont ordonnées et pratiquées, puisqu'en marchant par ce chemin, ils ont mérité le nom de saints, et que ce serait s'égarer de tenir une autre route, ou de chercher d'autres guides pour nous conduire. Je m'étendrai seulement sur trois choses portées par nos constitutions, parce qu'il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder, pour jouir de cette paix extérieure et intérieure que Jésus-Christ nous a tant recommandée. La première est un amour sincère des unes envers les autres; la seconde, un entier détachement de toutes les choses créées; et la troisième, une véritable humilité, qui, bien que je la nomme la dernière, est la principale de toutes et embrasse les deux autres.

DE QUELLE MANIÈRE LES RELIGIEUSES SE DOIVENT AIMER.

Quant à la première, qui est de nous entr'aimer, elle est d'une grande conséquence, parce qu'il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paraisse facile à ceux qui s'aiment, et qu'il faudrait qu'une chose fût merveilleusement rude pour leur pouvoir donner de la peine. Que si ce commandement s'observait avec grand soin dans le monde, je crois qu'il servirait beaucoup pour en faire garder d'autres; mais comme nous y manquons toujours en aimant trop ce qui doit être moins aimé, ou trop peu ce qui doit l'être davantage, nous ne l'accomplissons jamais parfaitement.

Il y en a qui s'imaginent que, parmi nous, l'excès ne peut en cela être dangereux; il est néanmoins si préjudiciable et apporte tant d'imperfections avec lui, que j'estime qu'il n'y a que ceux qui l'ont remarqué de leurs propres yeux, qui le puissent croire; car le démon s'en sert comme d'un piège si imperceptible à ceux qui se contentent de servir Dieu imparfaitement, que cette grande affectation passe dans leur esprit pour une vertu. Mais ceux qui aspirent à la perfection en connaissent le danger, et savent que cette affection mal réglée affaiblit peu à peu la volonté, et l'empêche de s'employer entièrement à aimer Dieu. Ce défaut se rencontre encore plutôt, à mon avis, chez les femmes que chez les hommes, et cause un dommage visible à toute la communauté, parce qu'il arrive de là que l'on n'aime pas également toutes les sœurs, que l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie, que l'on désire d'avoir quelque chose pour lui donner, que l'on cherche l'occasion de lui parler, sans avoir le plus souvent rien à lui dire, sinon qu'on l'aime, et autres choses impertinentes, plutôt que de lui parler de l'amour que l'on doit avoir pour Dieu. Il arrive même si peu souvent que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entr'aider à l'aimer, que je crois que le démon les fait naître pour former des ligues et des factions dans

les monastères ; car quand on ne s'aime que pour servir sa divine majesté, les effets le font bientôt connaître, en ce qu'au lieu que les autres s'entr'aident pour satisfaire leur passion, celles-ci cherchent, au contraire, dans l'affection qu'elles se portent, un remède pour vaincre leurs passions.

Quant à cette sorte d'amitié, je souhaiterais que, dans les grands monastères, il s'y en trouvât beaucoup ; car pour celui-ci où nous ne sommes et ne pouvons être que treize, toutes les sœurs doivent être amies, toutes se doivent chérir, toutes se doivent aimer ; et quelque saintes qu'elles soient, je les conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, de se bien garder de ces singularités où je vois si peu de profit, puisque, entre les frères mêmes, c'est un poison d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils sont plus proches.

Croyez-moi, mes sœurs, quoique ce que je vous dis vous semble un peu rude, il conduit à une grande perfection ; il produit dans l'âme une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas tout-à-fait fortes. Que si notre inclination nous porte à aimer plutôt une sœur que non pas une autre, ce qui pourrait arriver, puisque c'est un mouvement naturel qui souvent même nous fait aimer davantage les personnes les plus imparfaites, quand il se rencontre que la nature les a favorisées de plus de grâces, nous devons alors nous tenir extrêmement sur nos gardes, afin de ne nous laisser point dominer par cette affection naissante. Aimons les vertus, mes filles, et les biens intérieurs ; ne négligeons aucun soin pour nous désaccoutumer de faire cas de ces biens extérieurs, et ne souffrons point que notre volonté soit esclave, si ce n'est de celui qui l'a rachetée de son propre sang.

Que celles qui ne profiteront pas de cet avis prennent garde de se trouver, sans y penser, dans des liens dont elles ne pourront se dégager. Hélas ! mon Dieu, mon Sauveur, qui pourrait nombrer combien de sottises et de niaiseries tirent leur origine de cette source ? Mais comme il n'est pas besoin de parler ici de ces faiblesses qui se trouvent dans les femmes, ni de les faire connaître aux personnes qui les ignorent, je ne veux pas les rapporter en partie. J'avoue que j'ai été quelquefois épouvantée de les voir ; je dis de les voir, car par la miséricorde de Dieu, je n'y suis jamais guère tombée. Je les ai remarquées souvent, et je crains bien qu'elles ne se rencontrent dans la plupart des monastères, ainsi que je l'ai vu en plusieurs, parce que je sais que rien n'est plus capable d'empêcher les religieuses d'arriver à une grande perfection, et que dans les supérieures, comme je l'ai déjà dit, c'est une peste.

Il faut apporter un extrême soin à couper la racine de ces partialités et de ces amitiés dangereuses aussitôt qu'elles commencent à naître ; mais il le faut faire avec adresse et avec plus d'amour que de rigueur. C'est un excellent remède pour cela de n'être ensemble qu'aux heures

ordonnées, et de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant, mais de demeurer séparées, comme la règle le commande, et nous retirer chacune dans notre cellule. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable d'avoir une chambre commune où l'on travaille, je vous exhorte à n'en point avoir dans ce monastère, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence lorsque l'on est seule. Outre qu'il importe extrêmement de s'accoutumer à la solitude pour pouvoir bien faire l'oraison, qui doit être le fondement de la conduite de cette maison, puisque c'est principalement pour ce sujet que nous sommes ici assemblées, nous ne saurions trop nous affectionner à ce qui peut le plus contribuer à nous l'acquérir.

Pour revenir, mes filles, à ce que je disais de nous entraimer, il me semble qu'il serait ridicule de vous le recommander, puisqu'il n'y a point de personnes si brutales qui, demeurant et communiquant toujours ensemble, n'ayant ni ne devant point avoir de conversations, d'entretiens et de divertissements avec les personnes de dehors, et ayant sujet de croire que Dieu aime les sœurs et qu'elles l'aiment, puisqu'elles ont tout quitté pour l'amour de lui, puissent manquer de s'aimer les unes les autres, outre que c'est le propre de la vertu de se faire aimer, et que j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'elle n'abandonnera jamais ce monastère.

Je n'estime donc pas qu'il soit besoin de vous recommander beaucoup de vous entraimer en la manière que je viens de dire ; mais je veux vous représenter quel est cet amour si louable que je désire qui soit parmi nous, et par quelles marques nous pourrions connaître que nous aurons acquis cette vertu, qui doit être bien grande, puisque Notre-Seigneur l'a recommandée si expressément à ses apôtres. C'est de quoi je vais maintenant vous entretenir un peu, selon mon peu de capacité : que si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez pas à ce que j'en écrirai, car peut-être ne sais-je pas ce que je dis.

DE L'AFFECTION POUR LES CONFESSEURS.

Il y a deux sortes d'amour dont je vais parler : l'un est purement spirituel, ne paraissant rien en lui qui ternisse sa pureté, parce qu'il n'a rien qui tienne de la sensualité et de la tendresse de notre nature ; l'autre est aussi spirituel ; mais notre sensualité et notre faiblesse s'y mêlent. C'est toutefois un bon amour, et qui semble légitime : tel est celui qui se voit entre les parents et les amis. J'ai déjà dit quelque chose de ce dernier, et je veux maintenant parler de l'autre, qui est purement spirituel et sans aucun mélange de passion ; car s'il s'y en rencontrait, toute la spiritualité qui y paraîtrait s'évanouirait et deviendrait sensuelle, au lieu que si nous nous conduisons dans cet autre amour, quoique moins parfait, avec modération et avec prudence, tout y sera méritoire, et ce qui paraissait sensualité se changera en vertu. Mais cette sensualité s'y mêle quelquefois si subtilement, qu'il est dif-

facile de la discerner, principalement s'il se rencontre que ce soit avec un confesseur, parce que les personnes qui s'adonnent à l'oraison s'affectionnent extrêmement à celui qui gouverne leur conscience, quand elles reconnaissent en lui beaucoup de vertu et de capacité pour les conduire. C'est ici que le démon les assiège d'un grand nombre de scrupules dans le dessein de les inquiéter et de les troubler, et surtout s'il voit que le confesseur les porte à une plus grande perfection; car alors il les presse d'une telle sorte, qu'il les fait résoudre à quitter leur confesseur, et ne les laisse point en repos après même qu'elles en ont choisi un autre.

Ce que ces personnes peuvent faire en cet état est de ne point s'appliquer à discerner si elles aiment ou n'aiment pas. Que si elles aiment, qu'elles aiment. Car, si nous aimons ceux de qui nous recevons des biens qui ne regardent que le corps, pourquoi n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent sans cesse à nous procurer les biens de l'âme? J'estime, au contraire, que c'est une marque que l'on commence à faire un progrès notable, lorsque l'on aime son confesseur, quand il est saint et spirituel, et que l'on voit qu'il travaille pour nous faire avancer dans la vertu, notre faiblesse étant telle que nous ne pourrions souvent, sans son aide, entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu.

Que si le confesseur n'est pas tel que je viens de dire, c'est alors qu'il y a beaucoup de péril, et qu'il peut arriver un très-grand mal de ce qu'il voit qu'on l'affectionne, principalement dans les maisons où la clôture est la plus étroite. Or, comme il est difficile de connaître si le confesseur a toutes les bonnes qualités qu'il doit avoir, on doit lui parler avec une grande retenue et une grande circonspection. Le meilleur serait sans doute de faire qu'il ne s'aperçût point qu'on l'aime beaucoup, et de ne lui en parler jamais. Mais le démon use d'un si grand artifice pour l'empêcher, que l'on ne sait comment s'en défendre; car il fait croire à ces personnes que c'est à quoi toute leur confession se réduit principalement, et qu'ainsi elles sont obligées de s'en accuser. C'est pourquoi je voudrais qu'elles crussent que cela n'est rien, et n'en tinsent aucun compte. C'est un avis qu'elles doivent suivre, si elles connaissent que tous les discours de leur confesseur ne tendent qu'à leur salut, qu'il craint beaucoup Dieu, et n'a point de vanité; ce qui est très-facile à remarquer, à moins de se vouloir aveugler soi-même. Car, en ce cas, quelques tentations que leur donne la crainte de trop aimer, au lieu de s'en inquiéter, il faut qu'elles les méprisent et en détournent leur vue, puisque c'est le vrai moyen de faire que le démon se lasse de les persécuter et se retire.

Mais, si elles remarquent que le confesseur les conduise en quelque chose par un esprit de vanité, tout le reste doit alors leur être suspect, et quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ses entretiens, il faut qu'elles se gardent bien d'entrer en discours avec lui, mais qu'elles se retirent après

s'être confessées en peu de paroles. Le plus sûr, dans ces rencontres, sera de dire à la prieure que l'on ne se trouve pas bien de lui, et de le changer comme étant le remède le plus certain, si l'on en peut user sans blesser sa réputation.

Dans ces occasions et autres semblables, qui sont comme autant de pièges qui nous sont tendus par le démon, et où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera d'en parler à quelque homme savant et habile (ce que l'on ne refuse point en cas de nécessité), de se confesser à lui et de suivre ses avis, puisque, si on ne cherchait point de remède à un si grand mal, on pourrait tomber dans de grandes fautes; car combien en commet-on dans le monde que l'on ne commettrait pas si l'on agissait avec conseil, principalement en ce qui regarde la manière de se conduire envers le prochain pour ne lui point faire de tort? Il faut donc nécessairement, dans ces rencontres, travailler à trouver quelque remède, puisque, quand le démon commence à nous attaquer de ce côté-là, il fait en peu de temps de grands progrès, si l'on ne se hâte de lui fermer le passage. Ainsi cet avis de parler à un autre confesseur est sans doute le meilleur, en cas qu'il se trouve quelque commodité pour le faire, et si, comme je l'espère de la miséricorde de Notre-Seigneur, ces âmes sont disposées à ne rien négliger de tout ce qui est en leur pouvoir pour ne plus traiter avec le premier, quand elles devraient pour ce sujet s'exposer à perdre la vie.

Considérez, mes filles, de quelle importance vous est cet avis, puisque ce n'est pas seulement une chose périlleuse, mais une peste pour toute la communauté, mais un enfer. N'attendez donc pas que le mal soit grand, et travaillez de bonne heure à le déraciner par tous les moyens dont vous pourrez user en conscience. J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes qui font profession d'oraison puissent affectionner d'autres que de grands serviteurs de Dieu; car autrement elles ne seraient ni des âmes d'oraison, ni des âmes qui tendissent à une perfection telle que je prétends que soit la vôtre, puisque si elles voyaient qu'un confesseur n'entendit pas leur langage, et qu'il ne se portât pas avec affection à parler de Dieu, il leur serait impossible de l'aimer, parce qu'il leur serait entièrement dissemblable. Que s'il était comme elles dans la piété, il faudrait qu'il fût bien simple et peu éclairé pour croire qu'un si grand mal pût entrer facilement dans une maison si resserrée, et si peu exposée aux occasions qui l'auraient pu faire naître, et pour vouloir ensuite s'inquiéter soi-même, et inquiéter des servantes de Dieu.

C'est donc là, comme je l'ai dit, tout le mal ou au moins le plus grand mal que le démon puisse faire glisser dans les maisons les plus resserrées. C'est celui qui s'y découvre le plus tard, et qui est capable d'en ruiner la perfection sans que l'on en sache la cause, parce que si le confesseur lui-même étant vain, donne quelque entrée à la vanité dans le monastère, comme il se trouve engagé dans ce défaut, il ne se met

guère en peine de le corriger dans les autres. Je prie Dieu, par son infinie bonté, de nous délivrer d'un tel malheur. Il est si grand, qu'il n'en faut pas davantage pour troubler toutes les religieuses lorsqu'elles sentent que leur conscience leur dicte le contraire de ce que leur dit leur confesseur; et que si on leur tient tant de rigueur que de leur refuser d'aller à un autre, elles ne savent que faire pour calmer le trouble de leur esprit, parce que celui qui devrait y remédier est celui-là même qui le cause. Il se rencontre sans doute en quelques maisons tant de peines de cette sorte, que vous ne devez pas vous étonner que la compassion que j'en ai m'ait fait prendre un si grand soin de vous avertir de ce péril.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Combien il importe que les confesseurs soient savants. En quels cas on peut changer; et de l'autorité des supérieurs.

Je prie Dieu de tout mon cœur de ne permettre qu'aucune de vous éprouve, dans un monastère d'une si étroite clôture, ces troubles d'esprit et ces inquiétudes dont je viens de vous parler. Que si la prieure et le confesseur sont bien ensemble, et qu'ainsi on n'ose rien dire, ni à elle de ce qui le touche, ni à lui de ce qui la regarde, ce sera alors que l'on se trouvera tenté de taire dans la confession des péchés fort importants, par la crainte de ce trouble et de cette inquiétude où l'on s'engagerait en les disant. O mon Dieu, mon Sauveur, quel ravage le démon ne peut-il point faire par ce moyen; et que cette dangereuse retenue et ce malheureux point d'honneur coûtent cher! Car, par la fausse créance qu'il y va de la réputation du monastère de n'avoir qu'un confesseur, cet esprit infernal met ces pauvres filles dans une gêne d'esprit où il ne pourrait par d'autres voies les faire tomber. Ainsi, si elles demandent d'aller à un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de la maison; et quand celui qu'elles désirent serait un saint, s'il se rencontre qu'il ne soit pas du même ordre, on s'imagine ne pouvoir le leur donner sans faire un affront à tout l'ordre.

Louez extrêmement Dieu, mes filles, de la liberté que vous avez maintenant d'en user d'une autre sorte; puisqu'encore qu'elle ne se doive pas étendre à avoir beaucoup de confesseurs, vous pouvez, outre les ordinaires, en avoir quelques-uns qui vous éclaireissent de vos doutes. Je demande, au nom de Notre-Seigneur, à celle qui sera supérieure, de tâcher toujours d'obtenir de l'évêque ou du provincial, pour elle et ses religieuses, cette sainte liberté de communiquer de son intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. Car Dieu les garde de se laisser conduire en tout par un confesseur ignorant, quoiqu'il leur paraisse spirituel, et qu'il le soit en effet. La science sert extrêmement pour donner lumières en toutes choses, et il n'est

pas impossible de rencontrer des personnes qui soient tout ensemble et savantes et spirituelles. Souvenez-vous aussi, mes sœurs, que plus Notre-Seigneur vous fera de grâces dans l'oraison, et plus vous aurez besoin d'établir sur un fondement solide toutes vos actions et vos prières.

Vous savez déjà que la première pierre de cet édifice spirituel est d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts pour éviter même de tomber dans les péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les confesseurs le savent, mais c'est une erreur; car il m'est arrivé de traiter des choses de conscience avec un qui avait fait tout son cours de théologie, lequel me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient point considérables. Il n'avait point toutefois intention de me tromper, ni sujet de le vouloir, et il n'y aurait rien gagné : mais il n'en savait pas davantage; et la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

EN QUELS CAS ON PEUT CHANGER DE CONFESSEUR.

Cette véritable connaissance de ce qu'il faut faire pour observer avec perfection la loi de Dieu, nous importe de tout. C'est le fondement solide de l'oraison, et quand il manque, on peut dire que tout l'édifice porte à faux. Vous devez donc prendre conseil de ceux en qui l'esprit se trouve joint avec la doctrine; et si votre confesseur n'a ces qualités, tâchez de temps en temps d'aller à un autre. Que si l'on fait difficulté de vous le permettre, communiquez au moins hors de la confession de l'état de votre conscience avec des personnes telles que je viens de dire.

J'ose même passer plus avant, en vous conseillant de pratiquer quelquefois cet avis, quand bien même votre confesseur aurait de l'esprit et serait savant, parce qu'il se pourrait faire qu'il se tromperait, et qu'il serait très-fâcheux que vous fussiez toutes trompées par lui. Tâchez toujours néanmoins à ne rien faire qui contrevienne à l'obéissance; car à toutes choses il y a remède. Et puisqu'une âme est de si grand prix qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour son avancement dans la vertu, que ne doit-on pas faire lorsqu'il s'agit de l'avancement de plusieurs âmes?

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. Je la conjure, encore une fois, que puisqu'on ne cherche d'autre consolation en cette maison que celle qui regarde l'âme, elle tâche de la lui procurer dans un point si important. Car, comme il y a plusieurs chemins par lesquels Dieu conduit les personnes pour les attirer à lui, il n'y a pas sujet de s'étonner que le confesseur en ignore quelques-uns. Et pourvu, mes filles, que vous soyez telles que vous devez être, quelque pauvres que vous soyez, vous ne manquerez pas de personnes qui veuillent par charité vous assister de leurs conseils. Ce même Père céleste qui vous donne la nourriture néces-

saire pour le corps, inspirera sans doute à quelqu'un la volonté d'éclairer votre âme, pour remédier à ce mal qui est celui de tous que je crains le plus. Et quand il arriverait que le démon tenterait le confesseur pour le faire tomber dans quelque erreur, lorsque ce confesseur verrait que d'autres vous parleraient, il prendrait garde de plus près à lui, et serait plus circonspect dans toutes ses actions.

J'espère en la miséricorde de Dieu, que si l'on ferme cette porte au diable, il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère : et ainsi je demande, au nom de Notre-Seigneur, à l'évêque ou au supérieur sous la conduite duquel vous serez, qu'il laisse aux sœurs cette liberté, et que, s'il se rencontre dans cette ville des personnes savantes et vertueuses, ce qui est facile à savoir dans un lieu aussi petit qu'est celui-ci, il ne leur refuse pas la permission de se confesser quelquefois à eux, quoiqu'elles ne manquent pas d'un confesseur ordinaire. Je sais que cela est à propos pour plusieurs raisons, et que le mal qui en peut arriver ne doit pas entrer en comparaison avec un mal aussi grand et aussi irremédiable que serait celui d'être cause, en leur refusant cette grâce, qu'elles retinssent sur leur conscience des péchés qu'elles ne pourraient se résoudre de découvrir. Car les maisons religieuses ont cela de propre que le bien s'y perd promptement si on ne le conserve avec grand soin, au lieu que quand le mal s'y glisse une fois il est très-difficile d'y remédier, la coutume dans tout ce qui va au relâchement se tournant bientôt en habitude. Je ne vous dis rien en ceci que je n'aie vu, que je n'aie remarqué, et dont je n'aie conféré avec des personnes doctes et saintes, qui ont fort considéré ce qui était le plus propre pour l'avancement de la perfection de cette maison.

DE L'AUTORITÉ DES SUPÉRIEURS.

Entre les inconvénients qui peuvent arriver, comme il s'en rencontre toujours partout durant cette vie, il me semble que le moindre est qu'il n'y ait point de vicaire ni de confesseur qui ait le pouvoir d'entrer, de commander et de sortir, mais seulement de veiller et de prendre garde à ce que la maison soit dans le recueillement, que toutes choses s'y fassent avec bienséance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu, afin que s'il trouve que l'on y manque, il en informe l'évêque ; mais qu'il ne soit pas supérieur. C'est ce qui s'observe maintenant ici, non par mon seul avis, mais par celui de monseigneur dom Alvarez de Mendoce, maintenant notre évêque et sous la conduite duquel nous sommes, personne de très-grande naissance, grand serviteur de Dieu, très-affectionné à toutes les religions et à toutes les choses de piété, et qui se porte avec une inclination très-particulière à favoriser cette maison, qui, pour plusieurs raisons, n'est point encore soumise à l'ordre, ayant fait assembler sur ce sujet des hommes savants, spiri-

tuels et de grande expérience. Ils résolurent ce que j'ai dit ensuite de beaucoup de prières de plusieurs personnes, auxquelles, toute misérable que je suis, je joignis les miennes. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les supérieures se conforment à cet avis, puisque c'est celui auquel tant de gens de bien se sont portés, après avoir demandé à Dieu de leur donner la lumière nécessaire pour connaître ce qui serait meilleur, comme il l'est sans doute selon ce qui a paru jusqu'ici ; et je le prie de faire que cela continue toujours, pourvu que ce soit pour sa gloire. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Dé l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu, et pour ceux qui peuvent contribuer à notre salut.

Quoique j'aie fait une grande digression, ce que j'ai dit est si important, que ceux qui en comprendront bien la conséquence ne m'en blâmeront pas, j'en suis assurée.

DE L'AMOUR DE DIEU, QUI EST TOUT SPIRITUEL.

Je reviens maintenant à cet amour qu'il ne nous est seulement pas permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons. Je dis qu'il est purement spirituel, et cependant je doute si je dois le nommer ainsi. Il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'en parler beaucoup, dans la crainte que j'ai que peu d'entre vous le possèdent ; et s'il y en a quelque-une que Notre-Seigneur favorise d'une telle grâce, elle l'en doit beaucoup louer, parce qu'un si grand don sera sans doute accompagné d'une très-grande perfection. Je veux néanmoins vous en dire quelque chose qui pourra peut-être servir, à cause que ceux qui désirent d'acquérir la vertu s'y affectionnent lorsqu'on l'expose devant leurs yeux. J'avoue que je ne sais comment je m'engage à parler de ce sujet, dans la créance que j'ai de ne pas bien discerner ni ce qui est spirituel, ni quand la sensualité s'y mêle. Dieu veuille, s'il lui plaît, me le faire connaître, et me rendre capable de l'expliquer. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin sans savoir ce que l'on dit ; car quelquefois je n'entends pas moi-même ce que je dis, et Dieu fait pourtant que je dis bien. D'autres fois ce que je dis est impertinent, et c'est ce qui m'est le plus ordinaire.

Il me semble que lorsque Dieu fait connaître clairement à une personne ce que c'est que ce monde, qu'il y a un autre monde, la différence qu'il se trouve entre eux, que l'un passe comme un songe, et que l'autre est éternel ; ce que c'est que la créature, quel bonheur c'est d'aimer l'un, et quel malheur c'est d'aimer l'autre, il me semble, dis-je, que lorsque cette personne connaît toutes ces vérités et plusieurs autres que Dieu enseigne avec certitude à ceux qui se laissent conduire par lui dans l'oraison, et qu'elle le connaît par expérience et par un vrai sentiment du cœur, ce qui est bien différent de le croire seule-

ment et de le penser, cette personne l'aime sans doute d'une manière tout autre que nous, qui ne sommes pas encore arrivées à cet état.

Il vous paraîtra peut-être, mes sœurs, que c'est inutilement que je vous parle de la sorte, et que je ne dis rien que vous ne sachiez. Je prie Dieu de tout mon cœur que cela se trouve véritable, et que le sachant aussi bien que je le souhaite, vous le graviez profondément dans votre cœur. Que si vous le savez en effet, vous savez donc que je ne mens pas, lorsque je dis que ceux à qui Dieu a fait cette grâce, et à qui il donne cet amour, sont des âmes généreuses et toutes royales. Ainsi, quelque belles que soient les créatures, de quelques grâces qu'elles soient ornées, quoiqu'elles plaisent à nos yeux, et nous donnent sujet de louer celui qui, en les créant, les a rendues si agréables, ces personnes favorisées de Dieu ne s'y arrêtent pas, de telle sorte que cela passe jusqu'à y attacher leur affection, parce qu'il leur semble que ce serait aimer une chose de néant, et comme embrasser une ombre; ce qui leur donnerait une si grande confusion, qu'elles ne pourraient, sans rougir de honte, dire après cela à Dieu qu'elles l'aiment.

N'AIMER QUE CEUX QUI SAVENT CONTRIBUER A NOTRE SALUT.

Vous me direz peut-être que ces personnes ne savent pas ce que c'est que d'aimer et de répondre à l'amitié qu'on leur porte. Je réponds qu'au moins se soucient-elles peu d'être aimées; et quoique d'abord la nature les fasse quelquefois se réjouir de voir qu'on les aime, elles ne rentrent pas plus tôt en elles-mêmes, qu'elles connaissent que ce n'est qu'une folie, excepté aux yeux de ceux qui peuvent contribuer à leur salut par leurs prières ou par leur doctrine; toutes les affections les lassent et les ennuiant, parce qu'elles savent qu'elles ne leur peuvent profiter de rien, et qu'elles seraient capables de leur nuire. Elles ne laissent pas d'en savoir gré, et de payer cet amour en recommandant à Dieu ceux qui les aiment; car elles considèrent l'affection de ces personnes comme une dette dont Notre-Seigneur est chargé, parce que ne voyant rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, elles croient qu'on ne les aime qu'à cause que Dieu les aime. Ainsi elles lui laissent le soin de payer cet amour qu'on a pour elles, et en le priant de tout leur cœur, elles s'en croient déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si cette affection ne les touchait point.

Ces considérations me font penser quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir d'être aimé, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux qui peuvent nous aider à acquérir les biens éternels. Sur quoi il faut remarquer qu'au lieu que dans l'amour du monde nous n'aimons jamais sans qu'il y entre quelque intérêt d'utilité ou de plaisir, au contraire, ces personnes si parfaites foulent aux pieds tout le bien qu'on pourrait leur faire, et toute la satisfaction qu'on leur pourrait donner dans le monde, leur âme étant disposée de telle sorte, que quand, pour parler ainsi, elles le voudraient, elles n'en sauraient trouver qu'en Dieu

et dans les entretiens dont lui seul est tout le sujet. Comme elles ne comprennent point quel avantage elles pourraient retirer d'être aimées, elles se soucient peu de l'être, et sont si persuadées de cette vérité, qu'elles se rient en elles-mêmes de la peine où elles étaient autrefois de savoir si l'on récompensait leur affection par une égale affection. Ce n'est pas qu'il ne soit fort naturel, même dans l'amour honnête et permis, de vouloir qu'on nous aime quand nous aimons; mais, lorsqu'on nous a payées en cette monnaie, qui nous paraissait si précieuse, nous découvrons qu'on ne nous a donné que des pailles que le vent emporte; car, quoique l'on nous aime beaucoup, qu'est-ce qu'à la fin il nous en reste? C'est ce qui me fait dire que ces grandes âmes ne se soucient pas plus de n'être pas aimées que de l'être, si ce n'est de ceux qui peuvent contribuer à leur salut et dont encore elles ne sont bien aises d'être aimées qu'à cause qu'elles savent que le naturel de l'homme est de se laisser bientôt de tout, s'il n'est soutenu par l'amour.

Que s'il vous semble que ces personnes n'aiment donc rien, sinon Dieu, je vous réponds qu'elles aiment aussi leur prochain, et d'un amour plus véritable et plus utile, et même plus grand que ne font les autres, parce qu'elles aiment toujours beaucoup mieux, même à l'égard de Dieu, donner que recevoir. C'est à cet amour qu'il est juste de donner le nom d'amour, et non pas à ces basses affections de la terre qui l'usurpent si injustement.

Que si vous me demandez à quoi ces personnes peuvent donc s'affectionner, si elles n'aiment pas ce qu'elles voient, je réponds qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent; mais les choses qu'elles voient et qu'elles entendent sont permanentes et passagères. Ainsi, sans s'arrêter au corps, elles attachent les yeux sur les âmes, pour connaître s'il y a quelque chose en elles qui mérite d'être aimé, et quand elles n'y remarqueraient que quelque disposition au bien qui leur donne sujet de croire que, pourvu qu'elles approfondissent cette mine, elles y trouveront de l'or, elles s'y affectionnent, et il n'y a ni peines, ni difficultés qui les empêchent de travailler de tout leur pouvoir à faire leur bonheur, parce qu'elles désirent de continuer à les aimer; ce qui leur serait impossible si elles n'avaient de la vertu et n'aimaient beaucoup Dieu. Je dis impossible, car encore que ces personnes aient un ardent amour pour elles, qu'elles les comblent de bienfaits, qu'elles leur rendent tous les offices imaginables, et que même elles soient ornées de toutes les grâces de la nature, ces âmes saintes ne sauraient se résoudre, par ces seules considérations, à les aimer d'un amour ferme et durable. Elles connaissent trop le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas pour pouvoir être trompées. Elles savent que ces personnes ont des sentiments différents des leurs, et qu'ainsi cette amitié ne saurait durer, parce que n'étant pas également fondée sur l'amour de Dieu et de ses commandements, il faut, de nécessité, qu'elle se ter-

mine avec la vie, et qu'en se séparant par la mort, l'un aille d'un côté, et l'autre d'un autre.

Ainsi, l'âme à qui Dieu a donné une véritable sagesse, au lieu de trop estimer cette amitié qui finit avec la vie, l'estime moins qu'elle ne mérite. Elle ne peut être désirée que par ceux qui, étant enchantés des plaisirs, des honneurs et des richesses passagères, sont bien aises de trouver des personnes riches qui les satisfassent dans leur malheureux divertissement. Si donc ces âmes parfaites ont quelque amitié pour une personne, ce n'est que pour la porter à aimer Dieu, afin de pouvoir ensuite l'aimer, sachant, comme je l'ai dit, que si elles aimaient d'une autre sorte, cette amitié ne durerait pas, et leur serait préjudiciable. C'est pourquoi elles n'oublient rien pour tâcher de leur être utiles, et elles donneraient mille vies pour leur procurer un peu de vertu. O amour sans prix, que vous imitez heureusement l'amour de Jésus, qui est tout ensemble notre bien et l'exemple du parfait amour!

CHAPITRE VII.

Des qualités admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que les âmes, même les plus parfaites, doivent avoir pour les faiblesses d'autrui. Divers avis touchant la manière dont les religieuses doivent se conduire, et avec quelle promptitude et sévérité il faut réprimer les désirs d'honneur et de préférence.

DE L'AMOUR SPIRITUEL QU'ON A POUR LES AMES.

C'est une chose incroyable que la véhémence de cet amour qu'on a pour une âme : que de larmes il fait répandre ! que de pénitences il produit ! que d'oraisons il fait adresser à Dieu ! que de soins il fait prendre de la recommander aux prières des gens de bien ! Quel désir n'a-t-on point de la voir avancer dans la vertu ! quelle douleur ne ressent-on point lorsqu'elle n'avance pas ! Que si, après s'être avancée, elle recule, il semble qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie ; on perd l'appétit et le sommeil ; on est dans une peine continuelle, on tremble par l'appréhension que cette âme ne se perde, et ne se sépare de nous pour jamais. Car, pour la mort du corps, ces personnes embrasées de la charité ne la considèrent point, tant elles sont éloignées de s'attacher à une chose qui échappe des mains comme une feuille que le moindre vent emporte. C'est là ce qu'on peut nommer, comme je l'ai dit, un amour entièrement désintéressé, puisqu'il ne prétend et ne désire que de voir cette âme devenir riche des biens du ciel.

C'est là ce qui mérite de porter le nom d'amour, et non pas ces malheureux amours du monde, par lesquels je n'entends point ces amours criminels et impudiques dont le nom seul nous doit faire horreur. Car pourquoi me tourmenterais-je à déclamer contre une chose qui peut passer pour un enfer, et dont le moindre mal est si grand, qu'on ne saurait trop l'exagérer ? Nous ne devons jamais, mes sœurs, proférer seulement le nom de ce malheureux amour, ni penser qu'il y en ait dans

le monde, ni en entendre parler, soit sérieusement ou en riant, ni souffrir que l'on s'entretienne de semblables folies en notre présence, cela ne pouvant jamais nous servir et nous pouvant beaucoup nuire; mais j'entends parler de cet autre amour qui est permis, de l'amour que nous nous portons les uns aux autres, et de celui que nous avons pour nos parents et pour nos amis.

Ce dernier amour nous met dans une appréhension continuelle de perdre la personne que nous aimons. Elle ne peut avoir seulement mal à la tête, que notre âme n'en soit touchée de douleur; elle ne peut souffrir la moindre peine, sans que nous ne perdions presque patience; et ainsi de tout le reste. Mais il n'en va pas de même de cet autre amour qui est tout de charité; car encore que notre infirmité nous rende sensibles aux maux de la personne que nous aimons, notre raison vient aussitôt à notre secours, et nous fait considérer s'ils sont utiles à son salut, s'ils la fortifient dans la vertu, et de quelle manière elle les supporte. On prie Dieu ensuite de lui donner la patience dont elle a besoin, afin que ses souffrances lui acquièrent des mérites et lui profitent. Que si on voit qu'il la lui donne, la peine que l'on avait se change en consolation et en joie, quoique l'affection qu'on lui porte fasse que l'on aimerait mieux souffrir que de la voir souffrir, si on pouvait, en souffrant pour elle, lui acquérir le mérite qui se rencontre dans la souffrance; mais cela se passe sans en ressentir ni trouble, ni inquiétude.

Je redis encore qu'il semble que l'amour de ces saintes âmes imite celui que Jésus, le grand modèle du parfait amour, nous a porté, puisqu'elles voudraient pouvoir prendre pour elles toutes ces peines, et que ces personnes en profitassent sans les souffrir. Ce qui rend leur amitié si avantageuse, que ceux qui ont le bonheur d'y avoir part ont sujet d'y croire, ou qu'elles cesseront de les aimer de la sorte, ou qu'elles obtiendront de Notre-Seigneur qu'il les suive dans le chemin qui les mène au ciel, ainsi que sainte Monique obtint de lui cette grâce pour saint Augustin, son fils.

Ces âmes parfaites ne peuvent user d'aucun artifice avec les personnes qu'elles aiment, ni dissimuler leurs fautes, si elles jugent qu'il soit utile de les en reprendre : ainsi elles n'y manquent jamais, tant elles désirent de les voir devenir riches en vertus. Combien de tours et de retours font-elles pour ce sujet, quoique elles soient si peu occupées du soin de toutes les choses du monde ! Et elles ne sauraient faire autrement; elles ne savent ni déguiser ni flatter; il faut ou que ces personnes se corrigent, ou qu'elles se séparent de leur amitié, parce qu'elles ne peuvent ni ne doivent souffrir la continuation de leurs défauts.

Ainsi, cette affection produit entre eux une guerre continuelle; car bien que ces âmes vraiment charitables, et détachées de toutes les choses de la terre, ne prennent pas garde si les autres servent Dieu, mais veillent seulement sur elles-mêmes, elles ne peuvent vivre dans cette indifférence pour ces personnes à qui Dieu les a liées : elles voient

en elles jusqu'aux moindres atomes ; elles ne laissent rien passer sans le leur dire, et portent ainsi pour l'amour d'elles une croix merveilleusement pesante. Qu'heureux sont ceux qui sont aimés de ces âmes saintes, et qu'ils ont sujet de bénir le jour que Dieu leur a donné leur connaissance !

O mon Seigneur et mon Dieu, voudriez-vous bien me faire tant de faveur que plusieurs m'aimassent de la sorte ? Je préférerais ce bonheur à l'amitié de tous les rois et de tous les monarques de la terre ; et certes avec raison , puisque ces amis incomparables n'oublient aucun de tous les moyens qu'on se peut imaginer pour nous rendre les maîtres du monde, en nous assujétissant tout ce qui est dans le monde.

Lorsque vous rencontrerez, mes sœurs, quelques-unes de ces âmes, il n'y a point de soin que la supérieure ne doive apporter pour faire qu'elles traitent avec vous ; et ne craignez pas de les trop aimer si elles sont telles que je dis ; mais il y en a peu de la sorte, et quand il s'en trouve quelques unes, la bonté de Dieu est si grande qu'il permet qu'on les connaisse.

Je prévois que l'on vous dira que cela n'est point nécessaire, et que Dieu nous doit suffire : je vous assure, au contraire, que c'est un excellent moyen de posséder Dieu que de traiter avec ses amis. Je sais par expérience l'avantage que l'on en reçoit, et je dois, après Dieu, à de semblables personnes la grâce qu'il m'a faite de ne pas tomber dans l'enfer ; car je n'ai jamais été sans un extrême désir qu'ils me recommandassent à Notre-Seigneur, et je les en priais toujours avec instance.

COMPASSION QUE L'ON DOIT AVOIR DES FAIBLES.

Mais il faut revenir à mon sujet. Cette manière d'aimer est celle que je souhaite que nous pratiquions ; et quoique d'abord elle ne soit pas si parfaite, Notre-Seigneur fera qu'elle le deviendra de plus en plus. Commençons par ce qui est proportionné à nos forces. Bien qu'il s'y rencontre un peu de tendresse, elle ne saurait faire de mauvais effet, pourvu qu'elle ne soit qu'en général. Il est même quelquefois nécessaire d'en témoigner et d'en avoir, en compatissant aux peines et aux infirmités des sœurs, quoique petites, parce qu'il arrive assez souvent qu'une occasion fort légère donne autant de peine à une personne qu'une fort considérable en donne à une autre. Peu de chose est capable de tourmenter ceux qui sont faibles ; et si vous vous rencontrez être plus fortes, vous ne devez pas laisser d'avoir pitié de leurs peines, ni même vous en étonner, puisque le diable a peut-être fait de plus grands efforts contre elle que ceux dont il s'est servi pour vous faire souffrir des peines plus grandes. Que savez-vous aussi si Notre-Seigneur ne vous en réserve point de semblables en d'autres rencontres, et si celles qui vous semblent fort rudes, et qui le sont en effet, ne paraissent pas légères à d'autres ?

Ainsi nous ne devons point juger des autres par l'état où nous nous trouvons, ni nous considérer selon le temps présent, auquel Dieu par sa grâce, et peut-être sans que nous y ayons travaillé, nous aura rendues plus fortes, mais selon le temps où nous avons été les plus lâches et les plus faibles. Cet avis est fort utile pour apprendre à compâtrir aux travaux de notre prochain, quelque petits qu'ils soient; et il est encore plus nécessaire pour ces âmes fortes dont j'ai parlé, parce que les désirs qu'elles ont de souffrir leur fait estimer les souffrances peu considérables; au lieu qu'elles doivent se souvenir du temps qu'elles étaient encore faibles, et reconnaître que leur force vient de Dieu seul, et non d'elles-mêmes, puisque autrement le démon pourrait refroidir en elles la charité envers le prochain, et leur faire prendre pour perfection ce qui en effet serait une faute.

Vous voyez par là, mes filles, qu'il faut continuellement veiller et se tenir sur ses gardes, puisque cet ennemi de notre salut ne s'endort jamais; et celles qui aspirent à une plus grande perfection y sont encore plus obligées que les autres, parce que n'osant pas les tenter grossièrement, il emploie contre elles tant d'artifices que, à moins d'être dans un soin continuel de s'en garantir, elles ne découvrent le péril qu'après y être tombées. Je leur dis donc encore une fois qu'il faut toujours veiller et prier, puisque l'oraison est le meilleur de tous les moyens pour découvrir les embûches de cet esprit de ténèbres et le mettre en fuite.

Lorsque dans le besoin de faire la récréation, les sœurs sont assemblées pour ce sujet, demeurez-y gaiement pendant tout le temps qu'elle doit durer, quoique vous n'y preniez pas grand plaisir, vous souvenant que, pourvu que vous vous conduisiez sagement et avec une bonne intention, tout deviendra un parfait amour. Je voulais traiter de celui qui ne l'est pas; mais il n'est pas à propos que nous l'ayons dans cette maison, puisque, si c'est pour en faire un bon usage, il faut, comme je l'ai dit, le ramener à son principe, qui est l'amour parfait. Ainsi, quoique j'eusse dessein d'en beaucoup parler, il me semble, après y avoir bien pensé, que, vu la manière dont nous vivons, il doit être banni d'entre nous. Je n'en dirai donc pas davantage, et j'espère, avec la grâce de Notre-Seigneur, que nous ne nous porterons, dans ce monastère, à de nous aimer qu'en cette manière, puisque c'est sans doute la plus pure, quoique nous ne le fassions pas peut-être avec toute la perfection que l'on pourrait désirer.

J'approuve fort que vous ayez compassion des infirmités les unes des autres; mais prenez garde que ce soit avec la discrétion nécessaire, et sans manquer à l'obéissance.

DIVERS EXCELLENTS AVIS.

Quoique ce que la supérieure vous commandera de faire vous semble rude, n'en témoignez rien, si ce n'est à elle-même, et avec humilité,

parce que, si vous en usiez autrement, vous nuiriez beaucoup à toutes vos sœurs

Il importe de savoir quelles sont les choses que l'on doit sentir, et en quoi l'on doit avoir compassion de ses sœurs. Il faut toujours être fort touché des moindres fautes qu'on leur voit faire, si elles sont manifestes; et l'on ne saurait mieux leur témoigner l'amour qu'on leur porte, qu'en les souffrant et ne s'en étonnant pas; ce qui fera qu'elles supporteront aussi les vôtres, qui, bien que vous ne vous en aperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. Vous devez aussi fort recommander ces personnes à Dieu, et tâcher de pratiquer avec une grande perfection les vertus contraires aux défauts que vous remarquez en elles, parce que vous devez beaucoup plutôt vous efforcer de les instruire par vos actions que par vos paroles; elles ne les comprendraient peut-être pas bien, ou elles ne leur profiteraient pas, non plus que d'autres châtimens dont on pourrait se servir pour les corriger; au lieu que cette imitation des vertus que l'on voit briller dans les autres, fait une si forte impression dans l'esprit, qu'il est difficile qu'elle s'en efface : cet avis est si utile, que l'on ne saurait trop s'en souvenir.

Oh ! que l'amitié d'une religieuse qui profite à toutes ses sœurs, en préférant leurs intérêts aux siens propres, en s'avancant sans cesse dans la vertu, et en observant la règle avec une grande perfection, est une amitié véritable et avantageuse ! Elle vaut mille fois mieux que celle que l'on témoigne par ces paroles de tendresse dont on use et dont on ne doit jamais user en cette maison : Ma vie, mon âme, mon bien, et autres semblables. Il faut les réserver pour votre divin époux. Vous avez tant de temps à passer seules avec lui seul, qu'elles vous seront nécessaires, et elles ne lui seront pas désagréables ; au lieu, que si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendriraient pas tant le cœur quand vous vous en servirez avec lui, et qu'ainsi c'est le seul usage que vous devez en faire. Je sais que c'est un langage fort ordinaire entre les femmes, mais je ne puis souffrir que vous passiez pour des femmes en quoi que ce soit ; je vous souhaite aussi fortes que les hommes les plus forts ; et si vous faites ce qui est en vous, je vous assure que Notre-Seigneur vous rendra si fortes, que les hommes s'en étonneront ; car cela n'est-il pas facile à celui qui nous a tous tirés du néant ?

C'est aussi une excellente marque d'une véritable amitié de s'efforcer de décharger les autres de leur travail dans les offices du monastère, en s'en chargeant au lieu d'elles, et de louer beaucoup Dieu de leur avancement dans la vertu.

QUE LA DIVISION EST UNE PESTE DANS LES MONASTÈRES.

Ces pratiques, outre le grand bien qu'elles produisent, contribuent beaucoup à la paix et à la conformité qui doit être entre les sœurs, ainsi que, par la miséricorde de Dieu, nous le connaissons par expérience. Je prie sa divine majesté que cela aille toujours croissant ; ce serait une

chose bien terrible si le contraire arrivait; car qu'y aurait-il de plus déplorable qu'étant en si petit nombre, nous ne fussions très-unies? Ne le permettez pas, mon Dieu! et comment un si grand malheur pourrait-il nous arriver sans anéantir tout le bien que vous avez fait dans cette maison?

S'il échappait quelque petite parole qui fût contraire à la charité, ou qu'on vît quelque parti se former, ou quelque désir de préférence, ou quelque pointille d'honneur, il faut y remédier à l'heure même, et faire beaucoup de prières. J'avoue que je ne saurais écrire ceci sans que la pensée que cela pourrait arriver un jour me touche si sensiblement, que je sens, ce me semble, mon sang se glacer, parce que c'est l'un des plus grands maux qui puissent se glisser dans les monastères.

Que si vous tombez jamais dans un tel malheur, tenez-vous, mes sœurs, pour perdues; croyez que vous avez chassé votre divin époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez, en quelque sorte, d'en aller chercher une autre. Implorez son secours par vos cris et par vos gémissements; travaillez de tout votre pouvoir pour trouver quelque remède à un si grand mal; et si vos confessions et vos communions fréquentes n'y en peuvent apporter, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas. Je conjure, au nom de Dieu, la prieure de prendre extrêmement garde à n'y point donner lieu, et de travailler avec grand soin à arrêter, dès le commencement, ce désordre; car si l'on n'y remédie d'abord, il deviendra sans remède.

Quant à celle qui sera cause du trouble, il faut la renvoyer en un autre monastère, et Dieu sans doute vous donnera le moyen de la doter. Il faut chasser bien loin cette peste; il faut couper les rameaux de cette plante vénéneuse, et si cela ne suffit pas, il faut en arracher les racines. Que si tout ce que je viens de dire est inutile, il faut la renfermer dans une prison d'où elle ne sorte jamais, puisqu'il vaut beaucoup mieux la traiter avec cette juste sévérité, que de souffrir qu'elle empoisonne toutes les autres. Oh! que ce mal est effroyable! Dieu nous garde, s'il lui plaît, d'être jamais dans un monastère où il ait pu se glisser. J'aimerais beaucoup mieux voir le feu céduire en rendres celui-ci, et nous y consumer toutes.

Mais parce que je me propose de parler de cela plus au long ailleurs, je n'en dirai pas davantage maintenant, et je me contenterai d'ajouter qu'encore que cette amitié accompagnée de tendresse ne soit pas si parfaite que l'amour dont j'ai parlé, j'aime mieux que vous l'ayez, pourvu que ce ne soit qu'en commun, que d'y avoir entre vous la moindre division. Je prie Notre-Seigneur, par son extrême bonté, de ne le point permettre jamais; et vous lui devez fortement demander, mes sœurs, qu'il nous délivre d'une telle peine, puisque lui seul nous peut faire cette grâce.

CHAPITRE VIII.

Qu'il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation religieuse. Humilité de la Sainte à ce sujet. Qu'une religieuse ne doit point être attachée à ses parents.

DU BESOIN DE NE S'ATTACHER QU'À DIEU.

Je viens maintenant au détachement dans lequel nous devons être, et qui est de la dernière importance, s'il est parfait. Oui, je le redis encore, il importe de tout, s'il est parfait; car, lorsque nous ne nous attachons qu'à notre seul Créateur, et ne considérons que comme un néant toutes les choses créées, sa souveraine majesté remplit notre âme de tant de vertus, que, pourvu qu'en travaillant de tout notre pouvoir, nous nous avançons peu à peu, nous n'aurons pas ensuite beaucoup à combattre, parce que Notre-Seigneur s'armera pour notre défense contre les démons et contre le monde.

Croyez-vous, mes filles, que ce soit un bien peu considérable que de nous en procurer un aussi grand qu'est celui de nous donner entièrement à Dieu, sans division et sans partage, puisque tous les biens sont en lui comme dans leur source? Rendons-lui mille grâces, mes sœurs, de ce qu'il lui a plu de nous rassembler et nous unir en un lieu où l'on ne s'entretient d'autre chose. Mais pourquoi vous dire ceci, puisqu'il n'y en a pas une de vous qui ne soit capable de m'instruire, et qu'étant si important d'être détachée de tout, je me vois si éloignée de l'être autant que je le souhaiterais, et que je comprends qu'on le doit être? Je pourrais dire la même chose de toutes les vertus dont je parle dans ce discours, puisqu'il est plus difficile de les pratiquer que de les écrire, et que même je m'acquitte mal de cette dernière chose, parce qu'il n'y a quelquefois que l'expérience qui puisse en faire bien parler.

Ainsi, s'il arrive que je ne rencontre pas mal en quelque chose, c'est que les contraires se connaissant par leurs contraires, j'ai appris à connaître ces vertus en tombant dans les vices qui leur sont contraires.

DU BONHEUR DE LA VOCATION RELIGIEUSE.

Quant à ce qui est de l'extérieur, on voit assez combien nous sommes séparées de toutes choses dans cette retraite; et il semble que Notre-Seigneur, en nous y amenant, ait voulu nous séparer de tout en cette manière pour lever les obstacles qui pourraient nous empêcher de nous approcher de lui. « O mon Seigneur et mon maître! comment ai-je pu, « en mon particulier, et comment avons-nous pu toutes mériter une si « grande faveur que celle que vous nous avez faite de daigner nous « chercher et nous choisir parmi tant d'autres, pour vous communi- « quer si particulièrement à nous? Plaise à votre divine bonté que nous « ne nous rendions pas indignes, par notre faute, d'une telle grâce! » Je vous conjure, mes filles, au nom du Dieu tout-puissant, de songer à l'extrême obligation que nous lui avons de nous avoir amenées en cette

maison : que chacune de vous rentre en elle-même pour bien la considérer, et se mettre devant les yeux que les douze seulement qu'il a plu à sa haute majesté d'assembler ici, elle a le bonheur d'en être une. Hélas ! combien y en a-t-il de meilleures que moi, qui auraient reçu avec une incroyable joie la place qu'il lui a plu de m'y donner, quoique j'en fusse si indigne ! Soyez béni, mon Sauveur, et que les anges et toutes les créatures vous louent de cette faveur que je ne puis assez reconnaître, non plus que tant d'autres que vous m'avez faites, entre lesquelles celle de m'avoir appelée à la religion est si grande. Mais comme j'ai très-mal répondu à une vocation si sainte, vous n'avez pas voulu, Seigneur, me laisser plus longtemps, sur ma foi, dans un monastère où, entre ce grand nombre de religieuses qu'il y avait, il s'en trouvait tant de vertueuses, parmi lesquelles on n'aurait pu connaître le dérèglement de ma vie, que j'aurais caché moi-même, comme j'ai fait durant tant d'années. Ainsi, mon Dieu, vous m'avez amenée dans cette maison, où n'y ayant qu'un si petit nombre de personnes, il est comme impossible que mes défauts ne soient pas connus ; et pour m'engager à veiller davantage sur moi-même, vous m'ôtez toutes les occasions qui seraient capables de m'en empêcher. Je confesse donc, ô mon Créateur, qu'il ne me reste maintenant aucune excuse, et que j'ai plus besoin que jamais de votre miséricorde pour obtenir le pardon de mes offenses.

DU DÉTACHEMENT DES PARENTS.

Je conjure celles qui jugeront ne pouvoir observer ce qui se pratique parmi nous de le déclarer avant que de faire profession. Il y a d'autres monastères où Dieu est servi, et où elles peuvent aller, sans troubler ce petit nombre qu'il lui a plu de rassembler en cette maison. On permet ailleurs aux religieuses de se consoler avec leurs parents ; mais ici on ne parle pas à ses parents, si ce n'est pour les consoler eux-mêmes. Toute religieuse qui désire voir ces proches pour sa propre consolation, et qui la seconde fois qu'elle leur parle ne se lasse pas de les voir, à moins qu'ils soient dans la piété, doit se réputer imparfaite, et croire qu'elle n'est point détachée. Son âme est malade ; elle ne jouira point de la liberté de l'esprit ; elle n'aura point de paix véritable, et elle a besoin d'un médecin. Que si elle ne renonce à cette attache, et ne se guérit pas de cette imperfection, je lui déclare qu'elle n'est pas propre à demeurer dans ce monastère. Le meilleur remède de ce mal est, à mon avis, de ne point voir ses parents jusqu'à ce qu'elle se sente délivrée de l'affection de les voir, et qu'elle ait obtenu de Dieu cette grâce, après l'en avoir beaucoup prié. Que si ce lui est une peine et comme une croix que de les voir, qu'elle les voie quelquefois, j'y consens, afin de leur profiter en quelque chose, ainsi qu'elle leur profitera sans doute, sans se nuire à elle-même. Mais si elle les aime, si elle s'afflige beaucoup de leurs peines, et si elle écoute volontiers ce qui se passe à leur sujet

dans le monde, elle doit croire qu'elle leur sera utile, et se fera beaucoup tort à elle-même.

CHAPITRE IX

Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches, et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu nous donne que l'on n'en reçoit de ses parents.

DU DÉTACHEMENT DES PARENTS.

Si nous, qui sommes religieuses, savions quel est le préjudice que nous recevons de converser beaucoup avec nos proches, de quelle sorte ne les fuirions-nous pas ! J'avoue que je ne comprends pas, laissant même à part ce qui est de Dieu, quel avantage nous pouvons recevoir d'eux pour notre consolation et notre repos, puisque, ne pouvant ni ne nous étant permis de prendre part à leurs plaisirs, nous ne saurions que sentir leurs déplaisirs, et répandre peut-être plus de larmes sur leurs peines qu'ils n'en répandent quelquefois eux-mêmes. Ainsi je puis dire hardiment à ces religieuses que, si elles en reçoivent quelque satisfaction dans leurs sens, cette satisfaction coûtera cher à leur esprit.

Vous êtes, mes sœurs, bien délivrées de cette crainte dans ce monastère, puisque vous n'avez rien qu'en commun, et qu'ainsi, ne pouvant recevoir d'aumône qui ne soit pour toute la communauté, nulle de vous n'est obligée pour ce sujet d'avoir de la complaisance pour ses parents, et ne peut douter que Dieu ne nous assiste toutes en général, et ne pourvoie à tous vos besoins.

Je ne saurais penser, sans étonnement, au dommage que l'on reçoit de converser avec ses proches. Il est tel, que je doute qu'on le puisse croire si on ne l'a éprouvé ; et je ne suis pas moins étonnée de ce que la perfection de notre état, qui nous oblige de nous en séparer, paraît aujourd'hui si effacée dans la plupart des maisons religieuses, qu'il n'y en reste presque plus aucune trace. Je ne sais pas ce que nous quittons en quittant le monde, nous qui disons que nous quittons tout pour Dieu, si nous ne quittons le principal, qui est nos parents. Cela est venu jusqu'à un tel point, que l'on prétend faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses de ne pas aimer beaucoup leurs proches ; et l'on veut même prouver, par des raisons, que c'est un défaut de ne pas converser souvent avec eux. Mais, mes filles, ce que nous devons faire, en cette maison, après nous être acquittées des devoirs dont je vous ai parlé, et qui regarde l'Église, c'est de recommander beaucoup nos parents à Dieu, et d'effacer ensuite le plus que nous pourrons de notre mémoire ce qui les regarde, parce que c'est une chose naturelle que d'y attacher notre affection, plutôt qu'aux autres personnes. Mes parents m'ont extrêmement aimée, à ce qu'ils disaient, et je les aimais d'une manière qui ne leur permettait de m'oublier. Mais j'ai éprouvé, en moi-même et en d'autres, qu'excepté les pères et

les mères, que l'on voit rarement abandonner leur enfants, et dont, ainsi que de nos frères et de nos sœurs, il n'est pas juste de nous éloigner lorsqu'ils ont besoin de consolation, et que nous pouvons la leur donner en demeurant toujours dans un parfait détachement; j'ai éprouvé, dis-je, lorsque je me suis vue dans de grands besoins, que tous mes autres proches ont été ceux dont j'ai reçu le moins d'assistance, et je n'ai eu du secours que des personnes qui faisaient profession d'être à Dieu. Croyez, mes sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parents : je le sais par expérience; et pourvu que vous demeuriez fermes dans cette résolution, dont vous ne pourriez vous départir sans manquer à votre céleste époux, qui est votre ami le plus véritable, vous vous trouverez bientôt délivrées de cette attache à vos parents.

Assurez-vous aussi que vous pouvez beaucoup plus vous confier en ceux qui ne vous aimeront que pour l'amour de Notre-Seigneur, que non pas en tous vos parents. Ils ne vous manqueront jamais, et lorsque vous y penserez le moins, vous trouverez en eux et des pères et des frères. Comme ils espèrent en recevoir de Dieu la récompense, ils nous assistent de tout leur pouvoir pour l'amour de lui : au lieu que ceux qui prétendent tirer de nous leur récompense, nous voyant incapables par notre pauvreté de la leur donner, et que nous leur sommes entièrement inutiles, se lassent bientôt de nous assister. Je sais que cela n'est pas général, mais qu'il arrive d'ordinaire, parce que le monde est toujours le monde.

Si on vous dit le contraire et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriverait tant de maux, qu'il faudrait m'engager dans un grand discours pour vous les représenter; mais, puisque de plus habiles que moi en ont écrit, je me contenterai de ce que je vous ai dit. Que, si toute imparfaite que je suis, j'ai vu si clairement le préjudice que cela apporte, jugez ce que pourront faire ceux qui sont beaucoup plus intelligents et plus vertueux que moi.

Les saints nous conseillent de fuir le monde; eh! qui doute que tout ce qu'ils nous disent sur ce sujet ne nous soit très-utile? Croyez-moi, comme je vous l'ai déjà dit, rien ne nous y attache tant que nos parents, et rien n'est si difficile que de nous en détacher.

J'estime pour cette raison que celles qui abandonnent leur pays font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs proches; car le véritable détachement ne consiste pas à s'éloigner d'eux d'une présence corporelle, mais à s'unir de tout son corps et de toute son âme à Jésus-Christ, parce que trouvant tout en lui, on n'a pas peine à tout oublier pour l'amour de lui, quoique la séparation de nos proches soit toujours fort avantageuse, jusqu'à ce que nous connaissions cette vérité. Mais alors Notre-Seigneur, pour nous faire trouver de la peine à ce qui nous donnait auparavant du plaisir, permettra peut-être que nous serons obligées de converser avec nos parents.

CHAPITRE X.

Qu'il ne s'agit pas de se détacher de ses proches, si on ne se détache de soi-même par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. Qu'il ne faut pas préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ni se flatter dans celles que l'on doit faire.

Lorsque nous serons ainsi détachées du monde et de nos parents, et que nous vivrons renfermées dans un monastère en la manière que nous avons dite, il semblera peut-être que tout sera fait et qu'il ne nous restera plus d'ennemis à combattre. O mes sœurs ! n'ayez pas cette opinion, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous feriez comme celui qui va se coucher sans crainte, après avoir bien fermé sa porte de peur des voleurs, et qui les aurait dans sa maison. Il n'y en a point de plus dangereux que les domestiques, et comme nous sommes nous-mêmes ces voleurs intérieurs et secrets, et que nous demeurons toujours avec nous-mêmes, si nous ne prenons un soin tout particulier de combattre sans cesse notre volonté, plusieurs choses seront capables de nous faire perdre cette sainte liberté d'esprit, qui, nous dégageant du poids de toutes les choses terrestres, peut nous faire prendre notre vol vers notre céleste Créateur.

Il sera fort utile pour ce sujet d'avoir toujours dans l'esprit que tout n'est que vanité et finit en un moment, afin de détacher notre affection de ces choses passagères, pour l'attacher à ce qui subsistera éternellement. Car bien que ce moyen semble faible, il ne laisse pas de fortifier beaucoup notre âme en faisant, dans les moindres choses, que lorsque nous nous apercevons que notre inclination nous y porte, nous prenions un extrême soin d'en retirer notre pensée pour la tourner toute vers Dieu, en quoi sa majesté nous assiste. Que nous lui sommes obligées, en cette maison, de ce qu'en renonçant à nos propres affections, nous avons fait le plus difficile, puisqu'il est certain que ce grand et intime amour que nous nous portons fait que rien ne nous paraît si rude que cette séparation de nous-mêmes, et cette guerre que nous nous faisons par une mortification continuelle.

DE L'HUMILITÉ JOINTE A LA MORTIFICATION, ET AU DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME.

C'est ici que la véritable humilité peut trouver sa place, car il me semble que cette vertu et celle du renoncement à nous-mêmes se tiennent toujours compagnie : ce sont deux sœurs que nous ne devons jamais séparer ; et au lieu que je vous conseille de vous éloigner de vos autres parents, je vous exhorte d'embrasser ceux-ci, de les aimer, et de ne jamais les perdre de vue.

O souveraines vertus, reines du monde et chères amies de Notre-Seigneur, vous qui dominez sur toutes les choses créées, et nous délivrez de toutes embûches du démon, celui qui vous possède peut combattre hardiment contre tout l'enfer uni ensemble, contre le monde tout

entier et tous ses attraits, sans avoir peur de quoi que ce soit, parce que le royaume du ciel lui appartient. Que pourrait-il craindre, puis-qu'il compte pour rien de tout perdre, et ne compte pas même cette perte pour une perte ? Son unique appréhension est de déplaire à son Dieu, et il le prie sans cesse de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde point par sa faute. Elles ont cela de propre de se cacher de telle sorte à celui qu'elles enrichissent, qu'il ne les aperçoit point, ni ne peut croire de les avoir, quoi qu'on puisse lui dire pour le lui persuader ; et il les estime tant, qu'il ne se lasse jamais de travailler pour les acquérir et s'y perfectionner de plus en plus. Or, quoique ceux qui possèdent ces vertus ne veulent pas être estimés tels qu'ils sont en effet, ils se font connaître, contre leur intention, et l'on ne saurait traiter avec eux sans s'en apercevoir aussitôt.

Mais quelle folie me fait entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après qu'elles ont reçu de si hautes louanges de celui même qui est le roi de la gloire, et qu'il a fait voir par ses souffrances jusques à quel point il les estime ? C'est donc ici, mes filles, qu'il faut faire tous vos efforts pour sortir hors de l'Égypte, puisqu'en possédant ces deux vertus, elles seront comme une manne céleste qui vous fera trouver de la douceur et des délices dans les choses qui sont les plus âpres et les plus amères au goût du monde.

Ce que nous devons premièrement faire pour ce sujet est de renoncer à l'amour de notre corps : en quoi il n'y a pas peu à travailler, parce que quelques-unes de nous aiment tant leurs aises et leur santé, qu'il n'est pas croyable combien ces deux choses font une rude guerre, aussi bien aux religieuses qu'aux personnes du monde. Il semble que quelques-unes n'aient embrassé la religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de vivre. Je demeure d'accord qu'en cette maison cela ne se remarque guère dans les actions ; mais je voudrais que l'on n'en eût pas même le désir. Faites état, mes sœurs, que vous venez ici à dessein d'y mourir pour Jésus-Christ, et non pas d'y vivre à votre aise pour pouvoir servir Jésus-Christ, comme le diable s'efforce de le persuader, en insinuant que cela est nécessaire pour bien observer la règle. Ainsi, l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour.

J'avoue ne comprendre pas pourquoi nous sommes donc venues ici. Et en vérité, il n'y a pas sujet d'appréhender que la discrétion nous manque en ce point. Ce serait une grande merveille si cela arrivait ; car nos confesseurs craignent aussitôt que nous ne nous fassions mourir par des pénitences excessives, et nous avons par nous-mêmes une telle répugnance à ce manquement de discrétion, que plutôt à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste ! Je sais que celles qui pratiquent fidèlement ces pénitences austères n'en demeureront pas

d'accord, et répondront peut-être que je juge des autres par moi-même. Je confesse qu'il est vrai ; mais il y en a plus, si je ne me trompe, qui me ressemblent dans ma faiblesse, qu'il n'y en aura qui se trouveront offensées de ce que je crois les autres aussi faibles que je le suis. C'est pour cette raison, à mon avis, que Notre-Seigneur permet que nous soyons si malsaines, et je considère comme une grande miséricorde qu'il m'a faite, de l'être. Comme il voit que je prendrais tant de soin de me conserver, il a voulu qu'il y en eût au moins quelque sujet.

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES

C'est une chose singulière de voir les tourments que quelques-uns se donnent sans que personne les y oblige. Il leur vient quelquefois un caprice de faire des pénitences déréglées et indiscrètes, qui durent environ deux jours, et le diable leur met ensuite dans l'esprit qu'elles font tort à leur santé, et qu'après avoir éprouvé combien elles leur sont préjudiciables, elles ne doivent jamais plus en faire, non pas même celles qui sont d'obligation dans notre ordre. Nous n'observons pas seulement les moindres choses de la règle, comme le silence, quoiqu'il ne puisse nuire à notre santé. Nous ne nous imaginons pas plus tôt d'avoir mal à la tête, que nous cessons d'aller au chœur, quoiqu'en y allant nous n'en fussions pas malades. Ainsi nous manquons un jour d'y aller parce que nous avons mal à la tête ; un autre jour, parce que nous y avons eu mal ; et deux ou trois autres jours, de crainte d'y avoir mal. Et nous voulons, après cela, inventer, selon notre fantaisie, des pénitences, qui ne servent le plus souvent qu'à nous rendre incapables de nous acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois même, l'incommodité qu'elles nous causent étant fort petite, nous croyons devoir être déchargées de tout, et satisfaire à notre devoir, pourvu que nous demandions permission.

Vous me demanderez sans doute pourquoi la prieure vous donne donc cette permission. Je réponds que si elle pouvait voir le fond de votre cœur, elle ne vous la donnerait peut-être pas. Mais comme vous lui représentez qu'il y a de la nécessité, et ne manquez ni d'un médecin qui confirme ce que vous dites, ni d'une amie ou d'une parente qui vient pleurer auprès d'elle, quoique la pauvre mère juge qu'il y a de l'abus, que peut-elle faire ? La crainte de manquer à la charité la met en scrupule ; elle aime mieux que la faute tombe sur vous que non pas sur elle ; et elle appréhende de faire un mauvais jugement de vous. O mon Dieu, pardonnez-moi si je dis que je crains fort que ces sortes de plaintes ne soient déjà passées en coutumes parmi les religieuses. Comme elles sont du nombre des choses qui peuvent arriver quelquefois, j'ai cru, mes filles, en devoir parler ici, afin que vous y preniez garde. Car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Dieu veuille

nous donner, par sa grâce, la lumière dont nous avons besoin pour nous bien conduire en toutes choses.

CHAPITRE XI.

Ne pas se plaindre pour de légères indispositions. Souffrir de grands maux avec patience. Ne point appréhender la mort; et quel bonheur c'est que d'assujétir le corps à l'esprit.

Il me semble, mes sœurs, que c'est une très-grande imperfection que de se plaindre sans cesse pour de petits maux. Si vous les pouvez souffrir, souffrez-les. S'ils sont grands, ils se plaindront assez d'eux-mêmes par une autre manière de plainte, et ne pourront pas longtemps être cachés. Considérez qu'étant ici en petit nombre, si vous avez de la charité, et que l'une de vous prenne cette mauvaise coutume, elle donnera beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celles qui seront véritablement malades, elles doivent le dire et souffrir qu'on les assiste de ce qui leur sera nécessaire. Que si vous êtes une fois délivrées de l'amour-propre, vous ressentez de telle sorte jusqu'aux moindres des bons traitements qu'on vous fera, qu'il ne vous faudra pas craindre que vous en preniez aucun sans nécessité, ni que vous vous plaigniez sans sujet. Mais quand vous en aurez un légitime, il sera aussi à propos de le dire, qu'il serait mal de prendre du soulagement sans besoin. On aurait même grand tort si l'on manquait alors de soin à vous assister. Et vous ne sauriez douter qu'on ne le fasse dans une maison d'oraison et de charité comme celle-ci, où le nombre des personnes qui y demeurent est si petit, qu'il est facile d'y remarquer les besoins les uns des autres. Désaccoutumez-vous donc de vous plaindre de certaines faiblesses et indispositions de femmes qui ne sont pas de longue durée, et dont le diable remplit quelquefois l'imagination. Contentez-vous d'en parler seulement à Dieu; autrement vous courez risque de n'en être jamais délivrées.

J'insiste beaucoup sur ce point, parce que je l'estime fort important, et je crois que c'est l'une des choses qui causent le plus de relâchement dans les monastères. Car plus on flatte le corps, plus il s'affaiblit et demande qu'on le caresse. C'est une chose étrange que les prétextes que cette inclination lui fait trouver pour se soulager dans ses maux; quelque légers qu'ils puissent être, il trompe ainsi l'âme et l'empêche de s'avancer dans la vertu. Songez, je vous prie, combien il y a de pauvres malades qui n'ont pas seulement à qui se plaindre, puisque ces deux choses ne s'accordent point ensemble, d'être pauvre et d'être bien traité. Représentez-vous aussi combien il y a de femmes mariées (car je sais qu'il y en a beaucoup et de bonne condition), qui, bien qu'elles souffrent de grandes peines, n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Hélas! pécheresses que nous sommes, sommes-nous donc venues en religion pour être plus à notre aise qu'elles n'y sont? Puisque vous êtes exemptes des travaux que l'on souffre dans le monde, apprenez au moins à souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu, sans que tout le

monde le sache. Une femme mal mariée n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais souffre son affliction sans s'en consoler avec personne, de crainte que son mari ne sache qu'elle se plaint : et nous ne souffririons pas entre Dieu et nous quelques-unes des peines que méritent nos péchés, principalement lorsque nos plaintes seraient inutiles pour les soulager ?

Je ne prétends point en ceci parler des grands maux, tels que sont une fièvre violente, quoique je désire qu'on les supporte toujours avec modération et patience : mais j'entends parler de ces légères indispositions que l'on peut souffrir sans se mettre au lit, et sans donner de la peine à tout le monde. Que si ce que j'écris était vu hors de cette maison, que diraient de moi toutes les religieuses ? Mais que de bon cœur je le souffrirais, si cela pouvait servir à quelqu'une. Car, lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère qui se plaint ainsi sans sujet des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut plus croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

SOUFFRIR PATIEMMENT LES GRANDS MAUX.

Remettons-nous devant les yeux les saints ermites des siècles passés que nous considérons comme pères, et dont nous prétendons imiter la vie. Combien de travaux et de douleurs souffraient-ils dans leur solitude par l'extrême rigueur du froid, par l'excessive ardeur du soleil, par la faim et par tant d'autres incommodités, sans avoir à qui s'en plaindre, sinon à Dieu seul ! Croyez-vous donc qu'ils fussent de fer, et non pas de chair et d'os comme nous ? Tenez pour certain, mes filles, que lorsque nous commençons à vaincre et à nous assujétir nos corps, ils ne nous tourmentent plus tant. Assez d'autres prendront soin de ce qui vous est nécessaire ; et ne craignez point de vous oublier vous-même, à moins qu'une évidente nécessité ne vous oblige de vous en souvenir.

Si nous ne sommes résolues de fouler aux pieds l'appréhension de la mort et la perte de notre santé, nous ne ferons jamais rien de bon. Efforcez-vous donc, pour en venir là, de vous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il puisse vous en arriver. Car que nous importe de mourir ? Ce misérable corps s'étant tant de fois moqué de nous, n'aurons-nous pas le courage de nous moquer au moins une fois de lui ? Croyez-moi, mes sœurs, cette résolution est d'une plus grande conséquence que nous ne saurions nous l'imaginer, puisque si nous nous accoutumons à traiter notre corps avec cette fermeté, nous nous l'assujétirons peu à peu, et en deviendrons enfin les maîtresses. Or c'est un grand point pour demeurer victorieux dans les combats de cette vie, que d'avoir vaincu un tel ennemi. Je prie Dieu, qui seul en a le pouvoir, de nous en faire la grâce. Je crois qu'il n'y a que ceux qui jouissent déjà du plaisir de cette victoire qui soient capables de comprendre l'avantage qu'elle nous apporte. Il est si grand, que je me persuade que si quelqu'un le pouvait connaître avant que de le posséder.

der, il souffrirait tout sans peine pour jouir de ce repos et de cet empire sur soi-même.

CHAPITRE XII.

De la nécessité de la mortification intérieure. Qu'il faut mépriser la vie et assujétir notre volonté. Quelle imperfection c'est que d'affecter les prééminences ; et remède pour ne pas y tomber.

Il faut passer à d'autres choses, qui, bien qu'elles semblent peu importantes, le sont beaucoup. Tout paraît pénible dans la vie que nous menons, et avec raison, vu que c'est une guerre continuelle que nous nous faisons à nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à combattre, Dieu agit dans nos âmes, et nous favorise de tant de grâces, que tout ce que nous pouvons faire et souffrir, nous paraît léger. Or, puisqu'en nous rendant religieuses nous avons fait le plus difficile, qui est d'engager pour l'amour de Dieu notre liberté en l'assujétissant au pouvoir d'autrui, et de nous obliger à jeûner, à garder le silence, à demeurer en clôture, à assister au chœur et à l'office, et à tant d'autres travaux, sans que, quelque désir que nous eussions de nous soulager, nous ne le puissions que très-rarement, ayant peut-être été la seule à qui cela soit arrivé dans tant de monastères où j'ai été ; pourquoi ne travaillerions-nous pas à mortifier aussi notre intérieur, puisqu'étant bien réglé, l'extérieur le sera aussi, et qu'il n'y aura rien que nous ne fassions non seulement avec plus de perfection et de mérite, mais avec beaucoup de douceur et de repos ?

Cela s'acquiert peu à peu, comme je l'ai dit, en résistant même dans les moindres choses à notre propre volonté, jusqu'à ce que notre corps soit entièrement assujéti à notre esprit. Je le redis encore. Tout, ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes et à ce qui regarde notre satisfaction. Et le moins que puisse faire celui qui commence à servir Dieu véritablement, c'est de lui offrir sa vie après lui avoir donné sa volonté. Que peut-on craindre en la lui offrant, puisque toutes les personnes véritablement religieuses ou unies à Dieu par la prière, et qui prétendent recevoir de lui des faveurs, ne sauraient ne vouloir point mourir pour lui, et porter leur croix pour le suivre sans tourner jamais la tête en arrière ? Ne savez-vous pas, mes sœurs, que la vie d'un bon religieux et de celui qui aspire à être du nombre des plus chers amis de Dieu, est un long martyre ? Je dis long en comparaison de ceux à qui l'on tranche la tête, quoiqu'on le puisse nommer court eu égard à la brièveté de cette vie, qui ne pouvant jamais être longue, se trouve quelquefois être très-courte. Et que savons-nous si la nôtre ne finira point une heure, ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu ? Car cela ne pourrait-il pas arriver, puisqu'on ne saurait faire de fondement certain sur une chose qui doit finir, et moins encore sur cette vie qui n'a pas seulement un jour d'assuré ? Ainsi en pensant qu'il n'y a point d'heure qui

ne puisse être notre dernière, qui sera celui qui ne voudra pas bien l'employer?

Croyez-moi, mes sœurs, le plus sûr est d'avoir toujours ces pensées devant les yeux. Apprenons donc à contredire en toutes choses notre volonté ; car, encore que vous n'en veniez pas sitôt à bout, néanmoins si vous y travaillez avec soin, et par le moyen de l'oraison, vous arriverez insensiblement et sans y penser, au comble de cette vertu. Il est vrai qu'il paraît bien rude de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien ; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps combien de plaisirs et de consolations accompagnent cette mortification, et les avantages qu'on en tire même durant cette vie. Ainsi, comme vous la pratiquez toutes, n'ai-je pas raison de dire que le plus difficile est déjà fait ? Vous vous entr'excitez, vous vous entr'aidez, et chacune de vous s'efforce en cela de surpasser sa compagne.

CONTRE LES DÉSIRS DES PRÉMINENCES ET DE LA VANITÉ.

Il faut apporter un extrême soin à réprimer nos mouvements intérieurs, principalement en ce qui concerne la préférence. Dieu nous garde, par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre bouche : il y a plus longtemps que je suis dans l'ordre que non pas cette autre, je suis plus âgée que celle-ci, j'ai plus travaillé que celle-là, on traite une telle mieux que moi. Il faut rejeter ces pensées à l'instant qu'elles se présentent ; car si vous vous y arrêtiez ou vous en entreteniez avec d'autres, elles deviendraient comme un poison et comme une peste qui produiraient de grands maux dans le monastère. Que s'il arrive que votre supérieure y consente et le souffre pour peu que ce soit, croyez que Dieu a permis pour vos péchés qu'elle ait été établie dans cette charge, afin d'être le commencement de votre perte. Implorez de tout votre cœur le secours du ciel, et que toutes vos oraisons tendent à obtenir le remède qui vous est nécessaire dans un tel besoin, puisque vous êtes sans doute en péril.

Il y en aura peut-être qui demanderont pourquoi j'insiste tant sur ce point, et croiront que ce que je dis est trop sévère, puisque Dieu ne laisse pas de répandre ses faveurs sur ceux qui ne sont pas dans un si parfait détachement. Je crois que lorsque cela arrive, c'est parce qu'il connaît par sa sagesse infinie que ces âmes en ont besoin pour pouvoir se résoudre d'abandonner toutes choses pour l'amour de lui. Mais je n'appelle pas abandonner toutes choses d'entrer en religion, puisqu'on peut trouver encore des attaches et des liens dans la religion même, et que, au contraire, il n'y a point de lieu où une âme parfaite ne puisse être dans le détachement et l'humilité. Il est vrai néanmoins qu'il faut plus travailler pour cela en certains lieux que non pas en d'autres, et que l'on trouve de grands secours dans la retraite. Mais, croyez-moi, pour peu qu'il reste d'affection pour l'honneur ou pour le bien, ce qui peut

arriver comme ailleurs dans les monastères, encore qu'il y en ait moins d'occasion et que la faute serait bien plus considérable, celles-là même qui auraient passé beaucoup d'années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, car la parfaite oraison corrige enfin ces mauvaises inclinations, ne s'avanceront jamais guère, et ne goûteront point le véritable fruit de l'oraison.

Quoique ces choses semblent n'être que des bagatelles, considérez, mes sœurs, combien il vous importe de vous y bien conduire, puisque vous n'êtes venues ici que pour ce sujet. Que si vous en usez autrement, vous ne serez pas plus honorées pour avoir recherché un faux honneur, et vous perdrez au lieu de gagner, ou pour mieux dire, la honte sera jointe à votre perte. Que chacune de vous considère combien elle avance dans l'humilité, et elle connaîtra combien elle aura avancé dans la piété.

Il me semble que pour ce qui regarde les prééminences, le démon n'oserait tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble, parce qu'il est trop clairvoyant pour ne pas craindre que l'affront lui en demeure. Il sait que s'il attaque par cet endroit une âme qui a de l'humilité, il est impossible qu'elle ne se fortifie encore davantage dans cette vertu en faisant une réflexion sérieuse sur toute sa vie, car alors elle verra le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, les extrêmes obligations dont elle lui est redevable, ce merveilleux abaissement qui l'a fait descendre jusqu'à elle pour lui donner un exemple d'humilité, la multitude de ses péchés, et le lieu où ils lui avaient fait mériter d'être précipitée : ce qui lui donnera une confusion qui lui sera si avantageuse, que cet ennemi de notre salut n'aura pas, comme je l'ai dit, la hardiesse de recommencer à la tenter, sachant bien que tous ses efforts seraient également honteux et inutiles.

J'ai sur cela un avis à vous donner, que je vous prie de graver pour jamais dans votre mémoire ; c'est que si vous désirez de vous venger du démon, et d'être bientôt délivrées de ces sortes de tentations, il ne faut pas seulement en tirer de l'avantage dans votre intérieur, puisque ce serait une grande imperfection d'y manquer, mais tâcher de faire que les sœurs en profitent aussi par la manière dont vous vous conduirez en l'extérieur. Ainsi découvrez aussitôt à la prieure cette tentation que vous avez eue ; suppliez-la instamment de vous ordonner de faire quelque chose de vil et de bas, ou bien faites-le vous-même le mieux que vous pourrez. Travaillez à surmonter votre volonté dans les choses où elle aura de la répugnance, que Notre-Seigneur ne manquera pas de vous découvrir, et pratiquez les mortifications publiques qui sont en usage dans cette maison ; par ce moyen votre tentation ne durera guère, et il n'y a rien que vous ne soyez obligées de faire pour empêcher qu'elle ne dure longtemps.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier l'honneur ou la crainte du déshonneur avec son service. Jugez, je vous prie, combien

serait malheureux l'avantage que vous pourriez en espérer, puisque, comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd en le cherchant, principalement en ce qui regarde la préférence dans les charges, n'y ayant point de poison qui tue si promptement le corps que cette dangereuse inclination tue, si l'on peut parler ainsi, la perfection dans une âme.

Vous direz peut-être que comme ce sont de petites choses et naturelles à tout le monde, on ne doit pas s'en mettre beaucoup en peine : ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez-vous bien de les négliger, puisqu'elles s'augmentent peu à peu dans les monastères, comme on voit peu à peu s'élever l'écume. Il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur, où l'on s'arrête à faire des réflexions sur le tort que l'on peut nous avoir fait. Voulez-vous en savoir une raison entre plusieurs autres ? c'est que le diable ayant commencé à vous tenter par une chose très-peu considérable, il la fera paraître si importante à l'une de vos sœurs, qu'elle croira faire une action de charité en vous disant qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront, qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience, que vous lui devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourrait pas souffrir davantage.

Enfin cet esprit infernal envenime de telle sorte la langue de cette religieuse, qu'encore que vous soyez résolue de souffrir ce déplaisir, il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire de l'avoir souffert, quoique ce n'ait été avec la perfection que vous voudriez ; car notre nature est si faible, que lors même que nous retranchons les sujets de vanité, en disant que cela ne mérite pas de passer pour une souffrance, nous ne laissons pas de croire que nous avons fait quelque action de vertu, et de le sentir ; à combien plus forte raison donc le sentirons-nous quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous ? Ainsi notre peine s'augmente ; nous nous imaginons d'avoir raison ; nous perdons les occasions de mériter ; notre âme demeure faible et abattue, et nous ouvrons la porte au démon pour revenir encore plus dangereusement nous attaquer. Il pourra même arriver que lorsque vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, quelques-unes vous viendront demander si vous êtes donc une stupide et une bête, et s'il n'est pas juste d'avoir quelque sentiment des injures que l'on nous fait. Au nom de Dieu, mes chères filles, que nulle de vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en ce qui regarde ces injures et ces torts imaginaires, puisque ce serait imiter les amis et la femme du bienheureux Job.

CHAPITRE XIII.

Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coutume, et fuir le désir d'être estimé. Qu'il ne faut pas se hâter de recevoir les religieuses à faire profession.

Je ne me contente pas de vous l'avoir souvent dit, mes sœurs, je veux encore vous le laisser par écrit, afin que vous ne l'oubliez jamais. Non-

seulement toutes celles qui seront en cette maison, mais toutes les personnes qui désirent d'être parfaites doivent fuir de mille lieues de tels et semblables discours : J'avais raison, on m'a fait tort, il n'y avait nulle apparence de me traiter de la sorte Dieu nous garde, s'il lui plaît, de ces mauvaises raisons. Y avait-il donc à votre avis quelque raison pour faire souffrir tant d'injures à Jésus-Christ notre Sauveur qui était la bonté même, et pour le traiter avec des injustices et des cruautés si opposées à toute sorte de raison ? J'avoue que je ne conçois pas ce que peut faire une religieuse dans un monastère lorsqu'elle ne veut point porter d'autres croix que celles qui sont fondées en raison. Elle ferait beaucoup mieux de retourner dans le monde où toutes ces belles raisons ne l'empêcheraient pas de souffrir mille déplaisirs. Pouvez-vous donc endurer des choses si rudes que vous ne méritiez pas de souffrir encore davantage ? Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous plaindre ? Pour moi, je confesse que je ne saurais le comprendre.

Lorsqu'on nous rend de l'honneur, que l'on nous caresse et que l'on nous traite favorablement, c'est alors que nous devrions nous servir de ces raisons, puisque c'est sans doute contre toute sorte de raison que nous sommes bien traitées durant cette vie. Mais quand on nous fait quelque tort (car c'est le nom que l'on donne à des choses qui ne le méritent pas) sans en effet nous faire tort, je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Nous sommes les épouses d'un roi éternel ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, y a-t-il quelque honnête femme qui, soit qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, ne participe point aux outrages que l'on fait à son mari, vu que tous les biens et les maux leur sont communs ? et puisqu'en qualité d'épouses nous prétendons de régner avec notre époux dans le comble de son bonheur et de sa gloire, n'y aurait-il pas de la folie à ne vouloir point participer à ses injures et à ses travaux ? Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'un désir si extravagant ; mais au contraire que celle d'entre nous qui passera pour la moins considérée se croie la plus heureuse, ainsi que véritablement elle le sera, puisque, supportant ce mépris comme elle le doit, elle ne saurait manquer d'être honorée dans cette vie et dans l'autre.

Croyez-moi donc en cela, mes filles. Mais quelle folie à moi de dire que l'on me croie en une chose que la sagesse incréée, dit elle-même ! Tâchons d'imiter en quelque sorte l'extrême humilité de la sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Étant ses religieuses, ce seul nom nous doit remplir de confusion, puisque quelque grande que nous paraisse notre humilité, elle est si éloignée de celle que nous devrions avoir pour être les véritables filles d'une telle mère, et les dignes épouses d'un tel époux.

CONTRE LES MAUVAISES COUTUMES ET LA VANITÉ.

Que si l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont

j'ai parlé, ce qui paraît aujourd'hui n'être rien deviendra peut-être demain un péché véniel, et si dangereux que, si on le néglige, il sera suivi de beaucoup d'autres. Ainsi vous voyez combien cela est à craindre dans une congrégation, et combien celles qui sont sujettes à ces défauts sont obligées d'y prendre garde, afin de ne pas nuire aux autres qui travaillent pour notre bien par le bon exemple qu'elles nous donnent.

Si nous savions quel malheur c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause; car la mort du corps est peu considérable, au lieu que les maux qui peuvent tirer après eux la perte des âmes sont si grands qu'ils me paraissent sans fin, à cause que de nouvelles religieuses remplissant la place des anciennes à mesure qu'elles meurent, il arrivera peut-être qu'elles imiteront plutôt un seul mauvais exemple qu'elles auront remarqué, que plusieurs vertus qu'elles auront vues, parce que le démon nous renouvelle continuellement le souvenir de l'un et que notre infirmité nous fait oublier les autres, si nous n'y prenons extrêmement garde, et n'implorons sans cesse le secours de Dieu.

NE PAS SE HATER DE FAIRE DES PROFESSES.

Oh! qu'une religieuse qui se sent incapable d'observer les règles établies dans cette maison, ferait une grande charité et rendrait un service agréable à Dieu si elle se retirait avant que de faire profession, et laissait ainsi les autres en paix! Pour moi, si j'en étais crue, il n'y a point de monastère où, avant que de recevoir une telle personne à faire profession, on n'éprouvât durant plusieurs années si elle ne se corrigerait point. Je ne parle pas maintenant des fautes qui regardent la pénitence et les jeûnes, parce que, encore que ce soient des fautes, elles ne sont pas si dangereuses que les autres; mais j'entends parler de ces imperfections qui consistent à prendre plaisir d'être estimées, à remarquer les fautes d'autrui sans remarquer jamais les siennes, et autres semblables qui procèdent sans doute d'un défaut d'humilité. Car s'il y en a quelqu'une en qui ces défauts se rencontrent, et à qui Dieu ne donne pas, après plusieurs années, la lumière nécessaire pour les connaître et s'en corriger, gardez-vous bien de la retenir davantage parmi vous, puisqu'elle n'y aurait jamais de repos, ni ne vous permettrait jamais d'en avoir.

Je ne puis penser sans douleur qu'il arrive souvent que des monastères, pour ne pas rendre l'argent que des filles y ont apporté, ou par crainte de faire quelque déshonneur à leurs parents, enferment dans leur maison le larron qui leur vole leur trésor. Mais n'avons-nous pas en celle-ci renoncé à l'honneur du monde, puisque des pauvres tels que nous sommes ne peuvent prétendre d'être honorés? Et quelle serait donc notre folie de vouloir que les autres le fussent à nos dépens? Notre honneur consiste, mes sœurs, à bien servir Dieu, et ainsi celle qui se sentira capable de vous détourner d'un si grand bien doit se retirer et demeurer chez elle avec cet honneur qui lui est si cher. C'est pour ce sujet que nos

saints peres ont ordonné une année de noviciat, et je souhaiterais qu'on ne reçût ici les religieuses à profession qu'au bout de dix ans ; car, si elles sont humbles, ce retardement ne leur fera point de peine, sachant que, pourvu qu'elles soient bonnes, on ne les renverra pas; et si elles ne sont pas humbles, pourquoi veulent-elles nuire à cette assemblée de saintes âmes qui se sont consacrées à Jésus-Christ?

Quand je parle de celles qui ne sont pas bonnes, je n'entends pas dire par là qu'elles soient vaines, puisque j'espère, avec la grâce de Dieu, qu'il n'y en aura point de telles dans cette maison ; mais j'appelle n'être pas bonnes de n'être pas mortifiées, et d'avoir au contraire de l'attachement au monde et à elles-mêmes dans les choses que j'ai dites. Que celle qui sait en sa conscience qu'elle n'est pas fort mortifiée me croie donc et ne fasse point profession, si elle ne veut dès ce monde trouver un enfer. Dieu veuille qu'elle ne le trouve pas aussi en l'autre, puisqu'elle a beaucoup de choses qui l'y conduisent, que ni elle-même ni les autres ne comprennent peut-être pas si bien que moi. Que si elle n'ajoute foi à ces paroles, le temps lui fera connaître que je dis vrai. Car nous ne prétendons pas seulement ici de vivre comme des religieuses, mais de vivre comme des ermites, à l'imitation de nos saints pères des siècles passés, et par conséquent à nous détacher de l'affection de toutes les choses créées. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur fait cette faveur à celles qu'il a particulièrement choisies pour le servir dans ce monastère, et qu'encore que ce ne soit pas avec toute la perfection qui serait à souhaiter, il paraît visiblement qu'elles y tendent par la joie qu'elles ont de considérer qu'elles n'auront jamais plus de commerce avec les choses qui regardent cette misérable vie, et par le plaisir qu'elles prennent à tous les exercices de la sainte religion.

Je le dis encore, que celle qui sent avoir quelque inclination pour les choses de la terre, et ne s'avance pas dans la vertu, n'est point propre pour ce monastère, mais elle peut aller dans un autre si elle veut être religieuse; que si elle ne le fait pas, elle verra ce qui lui en arrivera; au moins elle n'aura pas sujet de se plaindre de moi qui ai commencé d'établir cette maison, ni de m'accuser comme si je ne l'avais pas avertie de la manière dont on doit y vivre. S'il peut y avoir un ciel sur la terre, celui-ci en est un sans doute pour les âmes qui, n'ayant d'autre désir que de plaire à Dieu, méprisent leur satisfaction particulière, et la vie qui s'y pratique est très-sainte. Que si quelqu'une de vous desire autre chose que de contenter Dieu, elle ne saurait y être contente parce qu'elle ne l'y trouvera pas. Une âme mécontente est comme une personne dégoûtée à qui les meilleures viandes, que les personnes saines mangeraient avec le plus d'appétit, font mal au cœur. Ainsi elle fera mieux son salut en quelque autre lieu, et il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne pouvait souffrir ici à cause qu'on l'y embrasse tout d'un coup; car bien qu'en ce qui regarde l'intérieur, on y donne du temps pour se détacher entièrement de l'affection de toutes choses

et pour pratiquer la mortification, il est vrai que, pour ce qui regarde l'extérieur, on en donne fort peu, à cause du dommage qu'en pourraient recevoir les autres sœurs. Que si, marchant en si bonne compagnie et voyant que toutes les autres pratiquent ce que j'ai dit, l'on ne s'avance pas en un an, je crois que l'on ne s'avancera pas en plusieurs années. Ce n'est pas que je prétende que cette personne s'en acquitte aussi parfaitement que les autres, mais au moins doit-elle faire connaître que la santé de son âme se fortifie peu à peu, et qu'ainsi sa maladie n'est pas mortelle.

CHAPITRE XIV.

Bien examiner la vocation des filles qui se présentent pour être religieuses. Se rendre plus facile à recevoir celles qui ont de l'esprit, et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion, sans s'arrêter à ce que le monde peut dire

BIEN EXAMINER LA VOCATION DES RELIGIEUSES.

Je ne doute point que Dieu ne favorise beaucoup celles qui se présentent avec bonne intention pour être reçues ; c'est pourquoi il faut bien examiner quel est leur dessein, et si elles ne sont pas seulement poussées par l'espérance d'y être plus commodément que dans le monde, ainsi qu'on le voit aujourd'hui arriver à plusieurs. Ce n'est pas que, quand elles auraient même cette pensée, Notre-Seigneur ne puisse la corriger, pourvu que ce soient des personnes de bon sens, car si elles en manquent, il ne faut point les recevoir, parce qu'elles ne seraient pas capables de comprendre les bons avis qu'on leur donnerait pour leur découvrir ce qu'il y aurait eu de defectueux dans leur entrée, et leur montrer ce qu'elles devraient faire pour le réparer, à cause que la plupart de celles qui ont peu d'esprit croient toujours savoir mieux que les plus sages ce qui leur est propre, et ce mal me semble incurable parce qu'il arrive très-rarement qu'il ne soit point accompagné de malice. Or, quoiqu'on le pût tolérer dans une maison où il y aurait quantité de religieuses, on ne le saurait souffrir dans le petit nombre que nous sommes. Mais lorsqu'une personne de bon sens commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle connaît que c'est le meilleur et le plus sûr ; et encore qu'elle n'avance pas beaucoup dans la vertu, elle pourra servir aux autres en plusieurs choses, particulièrement par ses bons conseils, sans donner de la peine à personne ; au lieu que quand l'esprit manque, je ne vois pas en quoi elle pourrait être utile à une communauté, mais je vois bien qu'elle lui pourrait être fort nuisible.

Ce défaut d'esprit ne peut pas sitôt se reconnaître, parce qu'il y en a plusieurs qui parlent bien, et qui comprennent mal ce qu'on leur a dit, et d'autres qui, encore qu'elles parlent peu et assez mal, raisonnent bien en plusieurs choses. Il y en a d'autres qui, étant dans une sainte simplicité, sont très-ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes en ce qui doit se traiter avec Dieu.

C'est pourquoi il faut beaucoup les observer avant que de les recevoir, et extrêmement les éprouver avant que de les faire professes. Que le monde sache donc, une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer, parce que dans un monastère où il y a autant d'austérités qu'en celui-ci, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent; et lorsqu'on saura que nous en usons ordinairement de la sorte, on ne nous en fera plus une injure.

Je dis ceci, parce que le siècle où nous vivons est si malheureux et notre faiblesse si grande, qu'encore que nos saints prédécesseurs nous aient expressément recommandé de n'avoir point d'égard à ce que le monde considère comme un déshonneur, néanmoins la crainte de fâcher des parents, et afin d'éviter quelques discours peu importants qui se tiendraient dans le monde, nous manquons à pratiquer cette ancienne et si louable coutume. Dieu veuille que celles qui les recevront ainsi n'en soient pas châtiées en l'autre vie, quoiqu'elles ne manquent jamais de prétextes pour faire croire que cela se peut légitimement.

Ceci vous est à toutes si important, que chacune doit le considérer en particulier, le fort recommander à Notre-Seigneur, et encourager la supérieure d'y prendre soigneusement garde. Je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il vous donne la lumière qui vous est nécessaire pour ce sujet. Je suis persuadée que lorsque la supérieure examine sans intérêt et sans passion ce qui est le plus utile pour le bien du monastère, Dieu ne permet jamais qu'elle se trompe; et qu'au contraire elle ne peut sans faillir se laisser aller à ces fausses compassions et ces impertinentes maximes d'une prudence toute séculière et toute humaine.

CHAPITRE XV.

Du grand bien que c'est de ne se point excuser, encore que l'on soit repris sans sujet.

Ayant dessein de vous exhorter maintenant à pratiquer une vertu d'un mérite tel qu'est celle de ne s'excuser jamais, j'avoue que c'est avec une grande confusion d'avoir si mal pratiqué moi-même ce que je me trouve obligée d'enseigner aux autres, parce qu'il est vrai que je m'imagine toujours avoir quelque raison de croire que je fais mieux de m'excuser. Ce n'est pas que cela ne soit permis en de certaines rencontres, et que ce ne fût même une faute d'y manquer; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire l'humilité qui me serait nécessaire pour faire ce discernement. Car c'est sans doute une action de fort grande humilité, et imiter Notre-Seigneur, de se voir condamner sans avoir tort, et de se taire. Je vous prie donc de tout mon cœur de vous y appliquer avec soin, puisque vous pouvez en tirer un grand avantage; et qu'au contraire je n'en vois point à vous excuser, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines occasions qui pourraient causer de la peine si on ne disait pas la vérité.

Celui qui aura plus de discrétion que je n'en ai, comprendra aisément.

ceci ; et je crois qu'il importe beaucoup de s'exercer a cette vertu, ou de tâcher d'obtenir de Notre-Seigneur une véritable humilité qui en est comme la source ; car celui qui est véritablement humble désire d'être mésestimé, persécuté et condamné, quoiqu'il n'en ait point donné sujet. Que si vous voulez imiter Notre-Seigneur, en quoi le pouvez-vous mieux, puisqu'on n'a pour cela, ni de forces corporelles, ni de secours que de Dieu seul ?

Je souhaiterais, mes sœurs, que nous nous efforçassions de mettre notre dévotion à pratiquer ces grandes vertus plutôt qu'à faire des pénitences excessives, dans lesquelles vous savez que je vous conseille d'être retenues, parce qu'elles peuvent nuire à la santé, si elles ne sont accompagnées de discrétion ; au lieu que, quelque grandes que soient les vertus intérieures, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'en fortifiant l'âme elles ne diminuent point les forces nécessaires au corps pour pouvoir servir la communauté, et que, comme je vous l'ai dit autrefois, on peut, dans la pratique des petites choses, se rendre capable de remporter la victoire dans les grandes.

Mais que cela est aisé à dire, et que je le pratique mal ! Il est vrai que je n'ai jamais pu l'éprouver en des choses de conséquence, puisque je n'ai jamais entendu dire de mal de moi que je n'aie vu clairement qu'il y avait sujet d'en dire beaucoup plus, parce qu'encore que ce qu'on en disait ne fût pas tout-à-fait semblable, j'avais en plusieurs autres choses offensé Dieu, et qu'ainsi on m'épargnait en n'en parlant point, joint que je suis toujours plus aise que l'on me blâme de ce que je n'ai pas fait que non pas de ce que j'ai fait.

Il sert beaucoup, pour acquérir cette vertu, de considérer qu'on ne peut rien perdre, et qu'on gagne en diverses manières en la pratiquant, et dont la principale est qu'elle nous fait imiter en quelque sorte Notre-Seigneur ; je dis en quelque sorte, parce que, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais d'avoir failli que nous ne soyons tombés dans quelque faute, puisque nous y tombons sans cesse ; que les plus justes péchent sept fois le jour, et que nous ne saurions, sans faire un mensonge, dire que nous sommes exempts de péchés. Ainsi, quoique nous n'ayons pas fait la faute dont on nous accuse, nous ne sommes jamais entièrement innocents comme l'était notre bon Jésus.

« Mon Dieu, quand je considère en combien de manières vous avez souffert, sans l'avoir mérité en nulle manière, je ne sais que dire, ni où j'ai l'esprit lorsque je ne désire pas de souffrir, et je sais aussi peu ce que je me fais lorsque je m'excuse. Vous n'ignorez pas, ô mon tout et mon bien unique, que s'il y a quelque chose de bon en moi, je le tiens de votre pure libéralité. Eh ! qui vous empêche, Seigneur, de me donner aussitôt beaucoup que peu, puisque, si vous vous reteniez de me donner, parce que je ne le mérite pas, je mériterais aussi les faveurs que vous m'avez déjà faites ? Serait-il possible que je voulusse qu'on dit du bien d'une créature aussi mauvaise que je suis, sachant combien

« de mal on a dit de vous, qui êtes le bien suprême? Ne le souffrez pas,
 « ô mon Dieu, ne le souffrez pas. Je ne voudrais pour rien au monde que
 « vous permisiez qu'il y eût la moindre chose dans votre servante qui
 « fût désagréable à vos yeux. Considérez, Seigneur, que les miens sont
 « pleins de ténèbres, et qu'ainsi le moindre objet les arrête. Illuminez-
 « les, et faites que je désire sincèrement que tout le monde m'ait en hor-
 « reur, puisque j'ai cessé tant de fois de vous aimer, quoique vous m'ai-
 « miez si fidèlement. Quelle folie, mon Dieu, est la nôtre! quel avantage
 « prétendons-nous de satisfaire les créatures, et que nous importe qu'elles
 « nous accusent de mille fautes pourvu que nous n'en commettions point
 « en votre présence? »

O mes filles, qu'il est vrai que nous ne comprenons point cette vérité, et qu'ainsi nous n'arrivons jamais au comble de la perfection religieuse! car, pour y arriver, il faut considérer et peser beaucoup ce qui est en effet et ce qui n'est qu'en apparence, c'est-à-dire, ce qui est défectueux au jugement du Créateur, et ce qui ne l'est qu'au jugement des créatures. Quand il n'y aurait en ceci d'autre avantage que la honte que recevra la personne qui vous aura accusée, de voir que vous vous laissez condamner injustement, ne serait-il pas très-considérable? Une de ces actions instruit et édifie quelquefois davantage une âme que dix prédications ne le pourraient faire; et la défense de l'Apôtre, jointe à notre insuffisance, nous rendant incapables de prêcher par des paroles, nous devons toutes nous efforcer de prêcher par nos actions. Quelque renfermées que vous soyez, ne vous imaginez pas que le mal ou le bien que vous ferez puisse être caché, et, quoique vous ne vous excusiez point, croyez-vous qu'il ne se trouve pas des personnes qui prennent votre défense et qui vous excusent? Considérez de quelle sorte Notre-Seigneur répondit en faveur de la Madeleine, dans la maison du pharisien, et lorsque Marthe, sa sœur, l'accusait devant lui-même. Il n'usera pas envers vous de la rigueur qu'il a exercée envers soi-même, en permettant que le bon larron ne prit sa défense que lorsqu'il était déjà attaché à la croix; mais il suscitera quelqu'un qui vous défendra, et si cela n'arrive pas ce sera pour votre avantage.

Ce que je vous dis est très-véritable, et je l'ai moi-même vu arriver. Je ne désirerais pas néanmoins que ce fût ce motif qui vous touchât, et je serais bien aise que vous vous réjouissiez de n'être point justifiées. Que si vous pratiquez ce conseil, le temps vous en fera connaître l'utilité; car on commence par là d'acquérir la liberté de l'esprit, et l'on se soucie aussi peu que l'on dise de nous du mal que du bien, parce qu'on n'y prend non plus de part que s'il regardait un autre, de même que lorsque deux personnes s'entretiennent nous ne pensons point à leur répondre, parce que ce n'est pas à nous qu'elles parlent; ainsi nous étant accoutumées, dans ces rencontres où l'on parle contre nous, à ne rien répondre pour notre défense, il nous semble qu'on ne parle point à nous. Comme nous sommes fort sensibles et fort peu mortifiées,

ceci vous pourra paraître impossible, et j'avoue que d'abord il est difficile de le pratiquer; mais je sais pourtant qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur nous pouvons acquérir ce détachement de nous-mêmes.

CHAPITRE XVI.

De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines âmes une connaissance passagère. De l'application continuelle que l'on doit à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait.

DE L'HUMILITE.

Ne vous imaginez pas, mes filles, que je sois déjà entrée fort avant dans ce discours, puisque je ne fais encore, comme l'on dit d'ordinaire, que de préparer le jeu. Vous m'avez priée de vous instruire du commencement de l'oraison, et j'avoue que je n'en sais point d'autre que la pratique de ces vertus, quoique Dieu ne m'ait pas conduite par celui-ci, puisque je n'ai pas même le commencement des dispositions saintes dont j'ai parlé: ainsi vous avez sujet de croire, pour continuer à me servir de la comparaison du jeu des échecs, que celle qui ne sait pas seulement arranger les pièces ne peut bien jouer ni gagner la partie. Que si vous trouvez étrange que je vous parle d'un jeu que l'on ignore et que l'on doit ignorer dans cette maison, jugez par là quelle personne Dieu vous a donnée pour mère, puisque j'ai même su autrefois une chose si vaine et si inutile: on dit néanmoins que ce jeu est permis en quelques occasions. Et combien nous serait-il non-seulement permis mais avantageux de l'imiter en quelque sorte en pratiquant les vertus avec tant d'ardeur, que ce divin roi pût être réduit en peu de temps à ne pouvoir ni à ne vouloir plus s'échapper de nos mains? La dame est celle de toutes les pièces qui lui fait le plus la guerre, les autres ne faisant que la soutenir; et, dans la guerre sainte dont je veux parler, l'humilité est cette dame qui le presse le plus de se rendre; c'est elle qui l'a tiré du ciel pour le faire descendre dans le sein de la sainte Vierge, et c'est par elle que nous pouvons, avec un seul de nos cheveux, comme dit l'époux dans le cantique, le tirer à nous pour le faire venir dans nos âmes. Ainsi ne doutez point, mes filles, qu'à proportion de votre humilité vous ne possédiez plus ou moins cette majesté infinie; car j'avoue ne pouvoir comprendre qu'il y ait de l'humilité sans amour, non plus que de l'amour sans humilité, ni que l'on arrive à la perfection de ces deux vertus sans entrer dans un grand détachement de toutes les choses créées.

Que si vous me demandez pourquoi je vous parle des vertus, puisque vous avez tant de livres qui en traitent, et que vous ne désirez apprendre de moi que ce qui regarde la contemplation, je réponds que si vous eussiez voulu que je vous parlasse de la méditation, je l'aurais pu faire et vous conseiller à toutes de la pratiquer, quand même vous n'auriez pas les vertus, parce que c'est par là qu'il faut commencer afin de les acquérir, parce que cela est important à la vie de l'âme, et parce qu'il

n'y a point de chrétien, quelque grand pécheur qu'il puisse être, qui manque d'en user de la sorte lorsque Dieu lui ouvre les yeux pour le rendre capable d'un si grand bonheur. Je l'ai déjà écrit ailleurs après plusieurs autres qui savent aussi bien que moi ce qu'ils disent, comme il est certain que je l'ignore ; mais il suffit que Dieu le sache.

DE LA CONTEMPLATION.

La contemplation, mes filles, est une chose différente de ce que je viens de dire, et c'est en quoi l'on se trompe ; car, lorsqu'une personne donne quelque temps, chaque jour, à penser à ses péchés, ce que tout chrétien doit faire, à moins de ne l'être que de nom, on dit aussitôt que c'est un grand contemplatif, et l'on veut qu'il ait toutes les vertus que doivent avoir ceux qui le sont véritablement ; lui-même, plus que nul autre, le prétend aussi ; mais c'est errer dans les principes, c'est ne savoir pas seulement arranger son jeu, et c'est croire qu'il suffit de connaître les pièces pour pouvoir donner échec et mat. Cela, mes filles, ne va pas ainsi, car ce roi de gloire ne se rend et ne se donne qu'à celui qui se donne tout entier à lui.

Ainsi, si vous désirez que je vous montre le chemin qui mène à la contemplation, souffrez que je m'étende un peu sur ce sujet, quoique les choses que je vous dirai ne vous paraissent pas d'abord fort importantes, puisque à mon avis elles le sont. Que si vous ne les voulez pas entendre ni les pratiquer, demeurez donc durant toute votre vie avec votre oraison mentale ; car je vous assure, avec tous ceux qui aspirent à ce bonheur, que vous n'arriverez jamais à la véritable contemplation. Il se peut faire néanmoins que je me trompe, parce que je juge des autres par moi-même qui ai travaillé durant vingt ans pour l'acquérir.

Comme quelques-unes de vous ne savent ce que c'est qu'oraison mentale, je veux maintenant vous en parler, et Dieu veuille que nous la pratiquions aussi bien qu'elle doit l'être ; mais je crains que nous n'ayons beaucoup de peine à en venir à bout, si nous ne travaillons pour acquérir les vertus, quoique non pas à un si haut degré qu'il est besoin de les avoir pour arriver jusqu'à la contemplation.

Je dis donc que le roi de gloire ne viendra jamais dans nos âmes jusqu'à s'unir avec elles, si nous ne nous efforçons d'acquérir les grandes vertus ; sur quoi je m'explique, parce que si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fût pas véritable, vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison si je le faisais à dessein ; mais Dieu me garde de tomber dans une si grande faute ; si cela m'arrive ce ne sera que manque d'intelligence. Ce que je veux dire est donc que Dieu fait quelquefois une grande faveur à des personnes qui sont en mauvais état en les élevant jusqu'à la contemplation, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

« O mon Sauveur, combien de fois vous engageons-nous d'en venir

« aux mains avec lui ! et ne vous suffit-il pas que, pour nous apprendre
 « à le vaincre, vous ayez bien voulu souffrir qu'il vous ait pris entre ses
 « bras, quand il vous porta sur le haut du temple ? » Quel spectacle ce fut
 alors, mes filles, de voir le soleil de justice enfermé par les ténèbres ; et
 quelle dut être la terreur de cet esprit malheureux, quoiqu'il ignorât
 quel était celui qu'il portait, parce que Dieu ne lui permit pas de le
 connaître ? Pouvons-nous trop admirer une si grande bonté et une si
 grande miséricorde ? et quelle honte ne doivent point avoir les chré-
 tiens de l'engager tous les jours à lutter encore avec un monstre si
 horrible ?

« Certes, mon Dieu, vous aviez besoin pour le vaincre d'une aussi
 « grande force qu'est la vôtre. Mais comment n'avez-vous point été af-
 « faibli par tant de tourments que vous avez soufferts sur la croix ? Oh
 « qu'il est bien vrai que l'amour répare tout ce qu'il fait souffrir ! et ainsi
 « je crois, mon Sauveur, que si vous eussiez voulu survivre à vos tour-
 « ments et à vos douleurs, le même amour qui vous les fit endu-
 « rer aurait, sans nul autre remède, refermé vos plaies. O mon Dieu, si je
 « pouvais avoir ce même amour dans toutes les choses qui causent de la
 « peine et de la douleur, que je souhaiterais de bon cœur toutes les souf-
 « frances, étant assurée d'être guérie de mes maux par un remède si di-
 « vin et si salutaire ! »

Mais, pour revenir à ce que je disais, il y a certaines âmes que Dieu,
 connaissant qu'il peut ramener par ce moyen, quoiqu'elles soient en-
 tièrement abandonnées au péché, ne veut pas qu'il tienne à lui de leur
 faire cette grâce. Ainsi, bien qu'elles soient en mauvais état et dénuées
 de toute vertu, il leur fait sentir des douceurs, des consolations et des
 tendresses, qui commencent à émouvoir leurs désirs ; et quelquefois même,
 mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui dure peu,
 afin d'éprouver, comme j'ai dit, si ces faveurs les disposeront à s'appro-
 cher souvent de lui ; que si elles ne les portent pas à le désirer, elles me
 pardonneront, ou pour mieux dire, vous me pardonneriez, s'il vous plaît,
 mon Dieu, si j'ose croire qu'il n'y a guère de plus grand malheur que
 lorsqu'après que vous avez fait l'honneur à une âme de vous approcher
 ainsi d'elle, elle vous quitte pour se rapprocher des choses de la terre et
 s'y attacher.

Je crois qu'il y a plusieurs personnes que Dieu éprouve de cette ma-
 nière, et que peu se disposent à jouir d'une si grande faveur ; mais
 pourvu qu'il ne tienne pas à nous que nous n'en tirions de l'avantage,
 je tiens pour certain qu'il ne cesse point de nous assister jusqu'à ce que
 nous arrivions à une plus grande perfection ; au lieu que, quand nous
 ne nous donnons pas à lui aussi pleinement qu'il se donne à nous, c'est
 beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale et nous visite de temps
 en temps, ainsi que des serviteurs qui travaillent à sa vigne ; car, quant
 aux autres, ce sont ses enfants bien-aimés qu'il ne perd et ne veut
 jamais perdre de vue, non plus qu'eux s'éloigner de lui. Il les fait as-

seoir à sa table et les nourrit des mêmes viandes dont il se nourrit lui-même.

Quel bonheur, mes filles, de n'avoir point d'autre soin que de se rendre dignes d'une si grande faveur ! O bienheureux abandonnement de toutes les choses basses et méprisables, qui nous élève si haut ! Quand tout le monde ensemble parlerait à notre désavantage, quel mal pourrait-il nous en arriver, étant en la protection et comme entre les bras de Dieu ? Puisqu'il est tout-puissant, il n'y a pas de maux dont il ne soit capable de nous délivrer. Une seule de ses paroles a créé le monde, et vouloir et faire ne sont en lui qu'une même chose. Ne craignez donc point, si vous l'aimez, qu'il permette que l'on parle contre vous, que pour votre plus grande utilité ; il aime trop ceux qui l'aiment pour en user d'une autre sorte ; et pourquoi donc ne lui témoigneriez-vous pas tout l'amour qui sera en notre pouvoir ? Considérez, je vous prie, quel heureux échange c'est pour nous de lui donner notre cœur pour avoir le sien, lui qui peut tout et nous qui ne pouvons rien, sinon ce qu'il nous fait pouvoir. Qu'est-ce donc que nous faisons pour vous, ô mon Dieu, qui faites que nous sommes tout ce que nous sommes, puisque nous ne devons considérer que comme un néant cette faible résolution que nous avons prise de vous servir ? Que si toutefois, mes sœurs, sa souveraine majesté veut que nous achetions tout de lui, en lui donnant le rien que nous sommes, ne soyons pas si folles que de refuser une si grande faveur.

Tout notre mal vient, mon Dieu, de n'avoir pas toujours les yeux arrêtés sur vous ; car nous arriverions bientôt où nous prétendons aller si nous ne détournions point nos yeux de dessus vous, qui êtes la voie et le chemin, comme vous nous l'avez dit. Mais parce que nous n'avons pas cette attention, nous bronchons, nous tombons, nous retombons et enfin nous nous égarons ; parce que, je le répète encore, nous n'avons pas soin d'arrêter sans cesse notre vue sur ce chemin véritable par lequel nous devons marcher. En vérité, c'est une chose déplorable que la manière dont cela se passe quelquefois, il semble que nous ne soyons pas chrétiens, et que nous n'ayons jamais lu la passion de Notre-Seigneur ; car, si l'on nous méprise en la moindre chose, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, et on dit aussitôt : Nous ne sommes pas des saints. Dieu nous garde, mes filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire : Nous ne sommes pas des saintes ; nous ne sommes pas des anges. Considérez qu'encore qu'il soit vrai que nous ne soyons pas des saintes, il nous est utile de penser que nous pouvons le devenir, pourvu que nous fassions tous nos efforts et que Dieu veuille nous tendre les bras ; sur quoi nous ne devons point craindre qu'il tienne à lui, s'il voit qu'il ne tient pas à nous.

Puis donc que nous ne sommes venues ici à autre dessein, mettons courageusement la main à l'œuvre, et croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans son service, que nous ne devions nous promettre d'accomplir

par son assistance. Je voudrais de tout mon cœur que cette sorte de présomption se trouvât dans ce monastère, parce qu'elle fait croître l'humilité et donne une sainte hardiesse qui ne peut être que très-utile à cause que Dieu, qui ne fait acception de personne, assiste toujours ceux qui sont courageux dans son service.

J'ai fait une grande digression, et il faut revenir où j'en étais. Il s'agit de savoir ce que c'est qu'oraison mentale, et ce que c'est que contemplation; sur quoi j'avoue qu'il paraît impertinent que j'entreprenne d'en parler; mais vous recevez si bien tout ce qui vient de moi, qu'il pourra arriver que vous le comprendrez mieux dans mon style simple et grossier, que dans des livres fort éloquents. Dieu me fasse, s'il lui plaît, la grâce de pouvoir m'en acquitter. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVII.

Que toutes les âmes ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, et que d'autres ne peuvent prier que vocalement; mais que celles qui sont véritablement humbles, doivent se contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaît à Dieu de les conduire.

DE LA CONTEMPLATION

Il semble que j'entre déjà dans la matière de l'oraison, mais j'ai auparavant une chose importante à dire touchant l'humilité, si nécessaire en cette maison, puisqu'on doit s'y exercer particulièrement à la prière, et que l'humilité en est l'une des principales parties. Or, comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il jamais s'imaginer d'être aussi bon que ceux qui arrivent jusqu'à être contemplatifs? Néanmoins Dieu peut faire, par sa grâce, qu'il soit de ce nombre; mais, s'il me croit, il se mettra toujours au plus bas lieu, comme Notre-Seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Que l'âme se dispose donc à marcher dans le chemin de la contemplation, si c'est la volonté de Dieu qu'elle y entre; et si ce ne l'est pas, que l'humilité la porte à se tenir heureuse de servir les servantes du Seigneur, et à bénir sa majesté de ce qu'elle a daigné la faire entrer en leur sainte compagnie, elle qui méritait d'être la compagne et l'esclave des démons.

Je ne dis pas cela sans grande raison, puisqu'il importe tant de savoir que Dieu ne conduit pas toutes les personnes d'une même sorte, et que celui qui paraît le plus rabaisé aux yeux des hommes est peut-être le plus élevé devant ses yeux. Ainsi, quoique les religieuses de ce monastère s'exercent toutes à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles soient toutes contemplatives. Cela est impossible; et ce doit être une grande consolation pour celles qui n'ont pas reçu ce don, de savoir qu'il vient purement de Dieu. Comme c'est une chose qui n'est point nécessaire pour notre salut, et qu'il ne l'exige point de nous pour nous récompenser de sa gloire, elles ne doivent pas non plus se persuader qu'on l'exige d'elles en cette maison; pourvu qu'elles fassent ce que j'ai dit, elles pourront, quoiqu'elles ne soient pas contemplatives, devenir très-parfaites

et même surpasser les autres en mérite, parce qu'elles auront plus à souffrir, et que Dieu les traitant comme des âmes fortes et courageuses, il joindra aux félicités qu'il leur réserve en l'autre vie les consolations dont elles n'auront pas joui en celle-ci.

Qu'elles ne perdent donc point courage ; qu'elles n'abandonnent point l'oraison, et qu'elles continuent de faire comme les autres ; car il arrive quelquefois qu'encore que Notre-Seigneur diffère à leur départir ses faveurs, il leur donne tout à la fois ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir du tout méditer, si ce n'était en lisant. Il y en a plusieurs de cette classe ; et il s'en trouve quelques-unes qui ne sauraient méditer même en lisant, ni prier que vocalement, parce que cela les arrête un peu davantage ; d'autres ont l'esprit si léger, qu'une seule chose n'est pas capable de les occuper, et elles sont si inquiètes, que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leur pensée en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

QUE L'ON PEUT ÊTRE PARFAIT SANS ÊTRE CONTEMPLATIF.

Je connais une personne fort âgée, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, et enfin telle que je m'estimerai heureuse de lui ressembler, qui emploie les jours et les années en des oraisons vocales, sans pouvoir jamais faire l'oraison mentale ; le plus qu'elle puisse faire est de s'occuper dans ces oraisons vocales, en n'en prononçant que peu à la fois. Il s'en rencontre plusieurs autres qui sont de même ; mais, pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont de grands sentiments et de grandes consolations dans l'oraison, et peut-être même avec plus d'assurance, en quelque sorte, parce qu'il y a sujet de douter si ces consolations viennent de Dieu ou procèdent du démon, et que si elles ne sont pas de Dieu, elles sont fort périlleuses, à cause que le démon s'en sert pour nous donner de la vanité ; au lieu que si elles viennent de Dieu, il n'y a rien du tout à craindre, puisqu'elles seront toujours accompagnées d'humilité, ainsi que je l'ai écrit fort amplement dans un autre traité.

Comme celles qui ne goûtent point ces consolations craignent que ce soit par leur faute, elles demeurent dans l'humilité, et prennent un soin continuel de s'avancer. Si elles voient jeter aux autres une seule larme sans pouvoir en répandre elles-mêmes, elles s'imaginent qu'elles ne peuvent les suivre que de fort loin dans le service de Dieu. Mais peut-être elles les précèdent, puisque les larmes, bien que bonnes, ne sont pas toutes parfaites, et qu'il se rencontre toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement et l'exercice des autres vertus. Pourvu donc que vous les pratiquiez, n'appréhendez point de ne pas arriver à la perfection aussi bien que les plus contemplatives.

Marthe n'était-elle pas une sainte, quoique l'on ne dise point qu'elle fût contemplative ? Et que souhaitez-vous davantage que de pouvoir res-

sembler à cette bienheureuse fille qui mérita de recevoir tant de fois Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa maison, de lui donner à manger, de le servir, et de s'asseoir à sa table? Que si elle eût toujours été, ainsi que sa sœur, dans des transports, et comme hors d'elle-même, qui aurait pris soin de ce divin hôte? Considérez que cette maison est la maison de sainte Marthe, et qu'il doit y avoir quelque chose aussi bien de Marthe que de Magdeleine. Que celles que Dieu conduit par le chemin de la vie active se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative, puisqu'elles ne doivent point douter que Notre-Seigneur ne prenne leur défense contre ceux qui les accusent. Mais quand même il ne parlerait point pour elles, elles devraient demeurer en paix, comme ayant reçu de lui la grâce de s'oublier elles-mêmes, et toutes les choses créées. Qu'elles se souviennent qu'il est besoin que quelqu'un ait soin de lui apprêter à manger, et s'estiment heureuses de le servir avec sainte Marthe. Qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste principalement à se soumettre sans peine à tout ce que Notre-Seigneur ordonne de nous, et à nous estimer indignes de porter le nom de ses servantes.

Ainsi, soit que l'on s'applique à la contemplation, soit que l'on fasse l'oraison mentale ou vocale, soit que l'on assiste les malades, ou soit que l'on s'emploie aux offices de la maison, et même dans les plus bas et les plus vils : puisque toutes ces choses sont agréables à ce divin hôte, qui vient loger, manger, et se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre?

Néanmoins je ne dis pas qu'il doive tenir à vous que vous n'arriviez à la contemplation ; je dis, au contraire que vous devez faire tous vos efforts pour y arriver ; mais en reconnaissant que cela dépend de la seule volonté de Dieu, et non pas de votre choix. Car, si après que vous aurez servi durant plusieurs années dans un même office, il veut que vous y demeuriez encore, ne serait-ce pas une plaisante humilité que de vouloir passer à un autre? Laissez le maître de la maison ordonner tout comme il lui plaît ; il est tout sage, il est tout-puissant, il sait ce qui vous est le plus propre, et ce qui lui est le plus agréable. Assurez-vous que si vous faites tout ce qui est en votre pouvoir, et vous préparez à la contemplation d'une manière aussi parfaite que celle que je vous ai proposée, c'est-à-dire avec un entier détachement et une véritable humilité, ou Notre-Seigneur vous la donnera, comme je le crois, ou s'il ne vous la donne pas, c'est parce qu'il se réserve de vous la donner dans le ciel avec toutes les autres vertus, et qu'il vous traite comme des âmes fortes et généreuses, en vous faisant porter la croix ici-bas, ainsi que lui-même l'a toujours portée, lorsqu'il a été dans le monde.

Cela étant, quelle plus grande marque peut-il vous donner de son amour, que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même, et ne se pourrait-il pas bien faire que la contemplation ne vous serait

pas si avantageuse que de demeurer comme vous êtes? Ce sont des jugements qu'il se réserve, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même utile que cela ne dépende point de notre choix, puisque nous voudrions être aussitôt de grandes contemplatives, parce que nous nous imaginons qu'ils y rencontre plus de douceur et plus de repos. Quel avantage pour nous de ne pas rechercher nos avantages, puisque nous ne saurions craindre de perdre ce que nous n'avons point désiré! et Notre-Seigneur ne permet jamais que celui qui a véritablement mortifié son esprit pour l'assujétir au sien, ne perde que pour gagner davantage.

CHAPITRE XVIII.

Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prête à exécuter les ordres de Dieu, et du mérite de l'obéissance.

DES SOUFFRANCES DES CONTEMPLATIFS.

Je dirai donc, mes filles, à celles de vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation, que selon que je l'ai vu et appris de ceux qui marchent dans cette voie, ils ne portent pas des croix moins pesantes que les vôtres; et vous seriez épouvantées si vous voyiez la manière dont Dieu les traite. Je puis parler de ces deux états, et je sais très-assurément que les travaux dont Dieu exerce les contemplatifs sont si rudes, qu'il leur serait impossible de les supporter, sans les consolations qu'il y mêle.

Car, étant visible que Dieu conduit par le chemin des travaux ceux qu'il aime, et qu'il les fait d'autant plus souffrir qu'il les aime davantage, je sais très-certainement que, comme il loue de sa propre bouche les contemplatifs, et qu'il les tient pour ses amis, il les fait aussi plus souffrir que les autres. Ce serait une folie de s'imaginer qu'il honorât d'une amitié particulière des personnes qui vivraient dans le relâchement, sans souffrir aucune peine. Ainsi, comme il mène les contemplatifs par un chemin si âpre et si rude, qu'ils croient quelquefois d'être égarés et obligés de recommencer, ils ont besoin de recevoir de sa bonté quelque rafraîchissement pour les soutenir. Or ce rafraîchissement ne doit pas être seulement de l'eau, mais un vin fort et puissant, afin qu'en étant divinement enivrés, ils souffrent courageusement, et sans penser même à ce qu'ils souffrent.

Ainsi, je vois peu de véritables contemplatifs qui ne soient fort courageux et fort résolus à souffrir, parce que la première chose que Notre-Seigneur fait en eux, lorsqu'il les voit faibles, est de leur donner du courage, et de leur ôter l'appréhension des travaux. Je m'imagine que pour peu que ceux qui sont dans la vie active les voient favorisés de Dieu, ils se persuadent qu'il n'y a dans cet état de contemplation que toute sorte de douceur et de délices; et moi je vous assure, au contraire, que peut-être ne pourraient-ils souffrir durant un seul jour quelques-unes des peines qu'ils endurent. Mais comme Dieu voit le fond des cœurs, il donne à chacun ce qu'il sait être le plus capable de les faire avancer dans son

service, dans le chemin de son salut et dans la charité du prochain. Ainsi, pourvu que vous ne manquiez point de votre côté à vous y disposer, vous n'avez nul sujet de craindre que votre travail soit inutile.

QU'IL FAUT TOUJOURS ÊTRE PRÊT D'OBEÏR A DIEU.

Pesez bien, mes sœurs, ce que je dis que nous devons toutes travailler à nous y disposer, puisque nous ne sommes assemblées ici que pour ce sujet; et non-seulement y travailler durant un an ou durant dix ans, mais durant toute notre vie, pour faire voir à Notre-Seigneur que nous ne sommes pas si lâches que de l'abandonner, et que nous imitons ces braves soldats qui, bien qu'ayant longtemps servi, sont néanmoins toujours prêts d'exécuter les commandements de leur capitaine, sachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or, mes filles, qu'est-ce que la solde que donnent les rois de la terre, en comparaison de celle que nous devons attendre de ce roi du ciel, que nous avons le bonheur d'avoir pour maître? C'est un capitaine incomparable, qui étant lui-même témoin des actions généreuses de ses soldats, connaît le mérite de chacun d'eux, et leur donne des charges et des emplois, selon qu'il les en juge dignes.

Ainsi, mes sœurs, il faut que celles d'entre vous qui ne peuvent faire l'oraison mentale, fassent la vocale, ou quelque lecture, ou s'entretiennent avec Dieu en la manière que je le dirai; mais sans manquer aux heures de l'oraison, puisque vous ne savez pas quand votre divin époux vous emploiera, et qu'autrement vous mériteriez d'être traitées comme ces vierges folles dont il est parlé dans l'Évangile. Que savez-vous aussi s'il ne voudra point vous engager dans un grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y mêlera? Que s'il ne le fait, vous devez croire qu'il ne vous y appelle pas, et qu'un autre vous est plus propre.

En se conduisant de la sorte, on acquiert du mérite par le moyen de l'humilité, et l'on croit sincèrement n'être pas même propre à ce que l'on fait, sans que cela empêche, comme je l'ai dit, d'obéir avec joie à ce que l'on nous commande. Que si cette humilité est véritable, oh! que de telles servantes de la vie active seront heureuses, puisqu'elles ne trouveront à redire à rien qu'à ce qu'elles font. Qu'elles laissent donc les autres dans la guerre où elles se trouveront engagées, qui ne saurait être que très-rude. Car encore que dans les batailles les enseignes ne combattent point, ils ne laissent pas que d'être en très-grand péril, et plus grand même que tous les autres, à cause que portant toujours leur drapeau, et devant plutôt souffrir d'être mis en pièces que de l'abandonner jamais, ils ne sauraient se défendre. Or, les contemplatifs doivent de même porter tous les jours l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun, parce que leur devoir est de souffrir, à l'imitation de Jésus-Christ, et de tenir toujours la croix élevée, sans que les dangers où ils se trouvent, quelque grands qu'ils puissent être, la leur fassent abandonner, témoignant ainsi par leur courage qu'ils sont dignes d'un emploi aussi honorable qu'est celui où Dieu les appelle.

Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront, puisque, comme il ne s'agit rien moins que de la perte d'une bataille lorsque les enseignes abandonnent leurs drapeaux, à cause que cela fait perdre cœur aux soldats, je crois de même que les personnes qui ne sont pas encore fort avancées dans la vertu se découragent, quand elles voient que ceux qu'elles considéraient comme étant les amis de Dieu, et comme leur devant ouvrir le chemin à la victoire, ne font pas des actions conformes au rang qu'ils tiennent. Les simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent et lâchent quelquefois le pied par l'appréhension de la grandeur du péril, sans que personne y prenne garde, ni qu'ils en soient déshonorés. Mais quant aux officiers, chacun ayant les yeux arrêtés sur eux, ils ne sauraient faire un pas en arrière qu'on ne le remarque. Plus leurs charges sont considérables, plus l'honneur qu'ils y peuvent acquérir est grand, et plus ils sont obligés au roi de la faveur qu'il leur a faite de les leur donner, et leur obligation est d'autant plus grande de s'en acquitter dignement.

Puis donc, mes sœurs, que notre ignorance est telle, que nous ne savons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu, qui nous connaît beaucoup mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne, et c'est une assez plaisante manière de la pratiquer que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il était obligé par justice de ne pas leur refuser. Mais parce qu'il pénètre le fond des cœurs, il leur accorde rarement ces grâces, à cause qu'il ne les voit point disposées à vouloir boire son calice. C'est pourquoi, mes filles, la marque de votre avancement dans la vertu sera si chacune de vous se croit tellement la plus mauvaise de toutes, que ces actions fassent connaître aux autres, pour leur bien et pour leur édification, qu'elle a vraiment ce sentiment dans le cœur, et non pas si elle a plus de douceur dans l'oraison, plus de ravissements, plus de visions et autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes quand il lui plaît. Car nous ne connaissons la valeur de ces biens qu'en l'autre monde; mais l'humilité est une monnaie qui a toujours cours, un revenu assuré et une rente non rachetable, au lieu que le reste est comme de l'argent que l'on nous prête pour quelque temps et que l'on peut nous redemander. Est-ce une humilité solide, une véritable mortification et une grande obéissance que de manquer en quoi que ce soit à ce que votre supérieur vous ordonne, puisque vous savez certainement que, tenant comme il fait à votre égard la place de Dieu, c'est Dieu même qui vous commande ce qu'il vous commande?

DU MÉRITE DE L'OBÉISSANCE.

C'est de cette vertu de l'obéissance que j'aurais le plus à vous entretenir. Mais parce qu'il me semble que ne l'avoir pas, c'est n'être pas religieuse, et que je parle à des religieuses qui, à mon avis, sont bonnes ou désirent de l'être, je me contenterai de vous dire un mot d'une vertu

si connue et si importante, afin de la graver encore davantage dans votre mémoire. Je dis donc que celle qui se trouve soumise par un vœu à l'obéissance, et qui y manque faute d'apporter tout le soin qui dépend d'elle pour l'accomplir le plus parfaitement qu'elle peut, demeure en vain dans cette maison. Je l'assure hardiment que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais ni à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paraît indubitable; et quand même ce serait une personne qui n'aurait point fait de vœu, si elle prétend d'arriver à la contemplation, elle doit se résoudre fortement à soumettre sa volonté à la conduite d'un confesseur, qui soit lui-même contemplatif, puisqu'il est certain que l'on avance plus de cette sorte en un an que l'on ne ferait autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il serait inutile de vous en parler davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite et que vous devez tâcher d'acquérir, et pour lesquelles vous devez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres dévotions, si vous ne les avez pas, ne vous en mettez point en peine, puisqu'elles sont incertaines, et qu'il pourrait arriver que venant de Dieu en d'autres personnes, il permettrait qu'elles ne seraient en vous que des illusions du démon, qui vous tromperait ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi vous mettre tant en peine de servir Dieu dans une chose douteuse, puisque vous le pouvez servir en tant d'autres qui sont assurées? Et qui vous oblige à vous engager dans ce péril?

Je me suis beaucoup étendue sur ce sujet, et je l'ai jugé nécessaire parce que je connais la faiblesse de notre nature; mais Dieu la fortifie lorsqu'il lui plaît d'élever une âme à la contemplation. Quant à ceux à qui il ne veut pas faire cette grâce, j'ai cru leur devoir donner ces avis, dans lesquels même les contemplatifs pourront trouver sujet de s'humilier. Je prie Notre-Seigneur de nous accorder, par son infinie bonté, la lumière qui nous est nécessaire pour accomplir en tout ses volontés; et ainsi nous aurons sujet de ne rien craindre.

CHAPITRE XIX.

De l'oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.

DE L'ORAISON MENTALE.

Il s'est passé tant de jours depuis ce que j'ai dit ci-dessus, sans que j'aie pu trouver le temps de continuer, qu'à moins que de le relire, je ne saurais dire où j'en étais; mais pour ne perdre point de temps à cela, il ira comme il pourra, sans ordre et sans suite. Il y a tant de bon- livres, faits par des personnes savantes et propres pour des esprits non distraits ni dissipés, et pour des âmes exercées dans la méditation et qui peu-

vent se recueillir au dedans d'elles-mêmes, que vous n'avez pas sujet de faire cas de ce que je pourrai vous dire touchant l'oraison. Vous trouverez excellemment écrit dans ces livres de quelle sorte il faut méditer durant chaque jour de la semaine sur quelque mystère de la vie et de la passion de notre Sauveur, sur le jugement dernier, sur l'enfer, sur notre néant, sur les obligations infinies dont nous sommes redevables à Dieu, et sur la manière dont on doit agir dans le commencement et dans la fin de l'oraison.

Ceux qui sont accoutumés à cette sorte d'oraison n'ont rien à désirer davantage, puisque Notre-Seigneur ne manquera pas de les conduire par ce chemin à sa divine lumière, et que la fin répondra sans doute à un si bon commencement. Ils n'ont donc qu'à y marcher sans crainte, lorsqu'ils verront que leur entendement est attaché à des méditations si utiles. Mais mon dessein est de donner quelque remède aux âmes qui ne sont pas dans cette disposition, si Dieu me fait la grâce d'y réussir, ou au moins de vous faire voir qu'il y a plusieurs personnes en cette peine, afin que vous ne vous affligiez point si vous vous trouvez être de ce nombre.

Il y a certains esprits si dérégles, qu'ils sont comme ces chevaux qui ont la bouche égarée; ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toujours avec inquiétude, sans qu'on puisse les arrêter, soit que cela procède de leur naturel ou que Dieu le permette de la sorte. J'avoue qu'ils me font grande pitié. Ils ressemblent, à mon avis, à une personne qui, ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'elle voit de loin, trouve des gens qui lui en disputent le passage à l'entrée, au milieu et à la fin du chemin. Car après avoir, avec beaucoup de peine, surmonté les premiers de ces ennemis, ils se laissent surmonter par les seconds, aimant mieux mourir de soif que de combattre plus longtemps pour boire d'une eau qui leur doit coûter si cher. La force leur manque, ils perdent courage, et ceux même qui en ont assez pour vaincre les seconds de ces ennemis, se laissent vaincre par les troisièmes, quoiqu'ils ne fussent peut-être alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Notre-Seigneur dit à la Samaritaine, que ceux qui seront assez heureux que d'en boire n'auront plus jamais soif.

DE LA CONTEMPLATION OU ORAISON D'UNION.

Oh! qu'il est bien vrai, comme l'a dit celui qui est la vérité même, que ceux qui boivent de l'eau de cette divine fontaine ne sont plus altérés des choses de cette vie, mais seulement de celles de l'autre, dont leur soif est incomparablement plus grande que notre soif naturelle ne saurait nous le faire imaginer! car rien n'approche de la soif qu'ils ont d'avoir cette soif, parce qu'ils en connaissent le prix, et que, quelque grande que soit la peine qu'elle cause, elle porte avec elle le remède qui la fait cesser. Tellement, que c'est une soif qui, en étouffant le désir

des choses de la terre, rassasie l'âme au regard de celle du ciel. Ainsi, quand Dieu lui fait cette grâce, l'une des plus grandes faveurs dont il puisse l'accompagner est de la laisser toujours dans le même besoin, et encore plus grand, de recommencer à boire de cette eau merveilleuse et incomparable.

Entre les propriétés de l'eau, je me souviens qu'elle en a trois qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir, car il n'y a point de si grande chaleur qu'elle n'amortisse, et elle éteint même les plus grands feux, si ce ne sont des feux d'artifice, qu'elle ne fait au contraire qu'accroître. Oh ! quelle merveille, mon Dieu, de voir qu'un feu, qui n'est point assujéti aux lois ordinaires de la nature, ait une force si prodigieuse, que son contraire voulant l'éteindre, ne fait que l'augmenter davantage ! J'aurais ici grand besoin de savoir la philosophie pour pouvoir mieux m'expliquer par la connaissance qu'elle me donnerait de la propriété des choses, et j'y prendrais un grand plaisir ; mais je ne sais comment le dire, et je ne sais peut-être pas même ce que je veux dire.

Celles d'entre vous, mes sœurs, qui buvez dès à présent de cette eau, et celles à qui Dieu fera aussi la grâce d'en boire, entreront sans peine dans ces sentiments, et comprendront comme le véritable amour de Dieu, lorsqu'il est en sa force et dans une sainte liberté qui l'élève au-dessus de toutes les choses de la terre, devient le maître des éléments. Ainsi, ne craignez point que l'eau qui ne tire son origine que d'ici-bas puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car, bien qu'ils soient opposés, cette eau n'a pas le pouvoir d'éteindre ce feu. Il demeure toujours absolu et indépendant, sans lui être assujéti ; et, par conséquent, vous ne devez pas vous étonner que j'aie un si grand désir de vous porter à acquérir cette sainte et heureuse liberté.

N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph puisse arriver jusqu'à dominer les éléments et tout ce qui est dans le monde ? Et quel sujet y a-t-il donc de s'étonner que les saints, avec l'assistance de Dieu, leur aient imposé telles lois qu'il leur a plu ? C'est ainsi que l'eau et le feu obéissaient à saint Martin, les poissons et les oiseaux à saint François, et de même d'autres créatures à d'autres saints que l'on a vu manifestement s'être rendus maîtres de toutes les choses de la terre en les méprisant et en se soumettant entièrement à celui de qui toutes les créatures tiennent leur être. Ainsi, comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu. Ses flammes sont si élevées, qu'elles ne sauraient y atteindre, et comme il est tout céleste, il n'a garde de tirer sa naissance de la terre.

Il y a d'autres feux qui, n'ayant pour principe qu'un assez faible amour de Dieu, sont étouffés par les moindres obstacles qu'ils rencontrent. Mais, quand mille tentations viendraient en foule, ainsi qu'une grande mer, pour éteindre celui dont je parle, non-seulement il ne diminuerait rien de sa chaleur, mais il les dissiperait toutes et en

demeurerait pleinement victorieux. Que si c'est une eau qui tombe du ciel, au lieu de lui nuire, elle ne fait que redoubler encore son ardeur. Car, tant s'en faut que cette eau céleste et ce feu divin soient opposés, ils n'ont qu'une même origine. C'est pourquoi n'appréhendez pas que ces deux éléments surnaturels se combattent. Ils se donneront plutôt l'un à l'autre de nouvelles forces. L'eau des véritables larmes qui sont celles que la véritable oraison produit, est un don du roi du ciel, qui augmente la chaleur et la durée de ce feu céleste, ainsi que ce même feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O mon Seigneur et mon Dieu, n'est-ce pas une chose agréable et merveilleuse tout ensemble de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lorsqu'il est joint avec cette eau vive qui vient du ciel, où est la source de ces larmes qui lui sont données, et qu'il n'est pas en notre puissance d'acquérir? Car il est certain que cette eau céleste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à aucune chose de la terre. Son naturel est d'allumer toujours de plus en plus ce feu divin, et de le répandre, s'il était possible, dans le monde.

La seconde propriété de l'eau est de nettoyer ce qui est impur; et si l'on manquait d'eau pour cet usage, en quel état serait le monde? Or savez-vous bien que cette eau vive, cette eau céleste, cette eau claire dont je parle, nettoie de telle sorte les âmes lorsque, sans être troublée ni mêlée de quelque fange, elle tombe toute pure du ciel, que je tiens pour certain qu'une âme n'en saurait boire une seule fois sans être purifiée de toutes ses taches; car, comme je l'ai dit ailleurs, cette eau qui n'est autre chose que notre union avec Dieu, étant toute surnaturelle et ne dépendant point de nous, il ne permet à quelques âmes d'en boire que pour les purifier des souillures de leurs péchés, et les affranchir des misères qui en étaient une suite malheureuse.

Quant à ces autres douceurs que l'on reçoit par l'entremise de l'entendement, quelque grandes qu'elles soient, elles sont comme une eau qui n'étant pas puisée dans la source, mais courant sur la terre, trouve toujours quelque limon qui l'arrête et qui l'empêche d'être si claire et si pure.

C'est pourquoi je ne donne point le nom d'eau vive à cette oraison à laquelle l'entendement a tant de part, parce que j'estime qu'en passant par l'esprit, qui est impur par lui-même, et par l'infection naturelle de ce corps vil et terrestre, elle contracte toujours quelque impureté, sans qu'il nous soit possible de l'éviter; ou, pour m'expliquer plus clairement, je dis que lorsque, pour mépriser le monde nous considérons ce que c'est, et comme tout y finit, nous arrêtons, sans nous en apercevoir, notre pensée sur des choses qui nous y plaisent; et encore que nous désirions de les fuir, nous ne laissons pas de tomber dans quelques distractions en songeant ce que ce monde a été, ce qu'il sera, ce qui s'y est fait, ce qui s'y fera. Quelquefois même, en voulant penser à ce que

nous devons faire pour sortir de ces embarras, nous nous y engageons encore davantage. Ce n'est pas que je veuille que pour cela on quitte le sujet de son oraison; mais il y a lieu de craindre de s'égarer, et il faut toujours être sur ses gardes.

Au contraire, dans l'oraison d'union Dieu nous délivre de cette peine; il ne veut pas se fier à nous, mais prendre lui-même le soin de nous-mêmes. Il aime tellement notre âme, qu'il ne veut pas lui permettre de s'engager en des choses qui lui peuvent nuire dans le temps où il a dessein de la favoriser davantage. Ainsi il approche d'elle tout d'un coup, il la tient unie à lui, et lui fait voir en un instant plus de vérités, et lui donne une connaissance plus claire de toutes les choses du monde, qu'elle n'aurait pu en acquérir en plusieurs années par cette autre oraison qui est moins parfaite; car, au lieu que dans le chemin que nous tenons d'ordinaire, la poussière nous aveugle et nous empêche d'avancer, ici Notre-Seigneur nous fait arriver sans retard à la fin où nous tendons, et sans que nous puissions comprendre comme cela s'est fait.

La troisième propriété de l'eau est d'éteindre notre soif; or, la soif, à mon avis, n'est que le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin, que nous ne saurions sans mourir en être privés entièrement; et certes il est étrange que l'eau soit d'une telle nature que son manque nous donne la mort, et sa trop grande abondance nous ôte la vie, comme on le voit par ceux qui se noient.

O mon Sauveur, qui serait si heureux que de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie? Cela n'est pas impossible, parce que notre amour pour Dieu et le désir de le posséder peuvent croître jusqu'à un tel point que notre corps ne pourra le supporter; et ainsi il y a eue des personnes qui sont mortes de cette manière. J'en connais une à qui Notre-Seigneur donnait une si grande abondance de cette eau, qu'es'il ne l'eût bientôt secourue, les ravissements où elle entraînait l'auraient presque fait sortir d'elle-même; je dis qu'elle serait presque sortie d'elle-même, parce que l'extrême peine qu'elle avait de souffrir le monde la faisant presque mourir, il semblait qu'en même temps elle ressuscitait en Dieu dans un admirable repos, et que sa divine majesté, en la ravissant en lui, la rendait capable d'un bonheur dont elle n'aurait pu jouir sans perdre la vie si elle fût demeurée en elle-même.

On peut connaître, par ce que je viens de dire, que comme il ne saurait rien y avoir en Dieu, qui est notre souverain bien, qui ne soit parfait, il ne nous donne jamais rien aussi qui ne nous soit avantageux. Ainsi, quelque abondante que soit cette eau, elle ne peut être excessive, parce qu'il ne saurait y avoir d'excès en ce qui procède de lui. C'est pourquoi lorsqu'il donne de cette eau à une âme en fort grande quantité, il la rend capable d'en beaucoup boire, de même que celui qui fait un vase le rend capable de recevoir ce qu'il veut y mettre.

Lorsque le désir de jouir de ces faveurs vient de nous, il ne faut pas trouver étrange qu'il soit toujours accompagné de quelques défauts;

et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous le devons à l'assistance de Notre-Seigneur; car nos affections sont si dérégées, qu'à cause que cette peine est fort agréable, nous croyons ne nous en pouvoir rassasier: ce qui fait qu'au lieu de modérer notre désir, nous nous y laissons emporter de telle sorte, que quelquefois il nous tue. Oh! qu'une telle mort est heureuse, quoique peut-être ceux qui la souffrent eussent pu, en continuant de vivre, aider les autres à désirer de mourir ainsi!

Pour moi, je crois que c'est le démon qui, voyant combien la vie de ces personnes peut lui apporter de dommage, les tente de ruiner ainsi entièrement leur santé par des pénitences indiscretes. C'est pourquoi j'estime qu'une âme qui est arrivée jusqu'à se sentir embrasée d'une soif si violente, doit fort se tenir sur ses gardes, parce qu'elle a sujet de croire qu'elle tombera dans cette tentation, et que, quand bien même cette soif ne la tuerait pas, elle ruinerait entièrement sa santé, dont la défaillance paraîtrait, malgré elle, dans son extérieur, ce qu'il n'y a rien qu'on ne doive faire pour éviter. Il arrivera même quelquefois que tous nos soins n'empêcheront pas que l'on ne s'en aperçoive; et nous sommes obligées, au moins lorsque nous sentons l'impétuosité de ce désir s'accroître avec tant de violence, de ne pas l'augmenter encore par une application indiscrete. Au contraire, nous devons tâcher de l'arrêter doucement en nous attachant à méditer quelque autre sujet, parce qu'il peut arriver que notre naturel y contribue autant que notre amour pour Dieu; car il y a des personnes qui désirent avec ardeur tout ce qu'elles désirent, quand même il serait mauvais, et celles-là, à mon avis, ne sont pas des plus mortifiées, puisque la mortification, qui sert à tout, les devrait modérer dans ce désir.

Il paraîtra peut-être qu'il y a de la rêverie à dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne, mais je vous assure qu'il n'y en a point; car je ne prétends pas conseiller d'effacer ce désir de son esprit, mais seulement de le modérer par un autre qui pourra être encore meilleur: il faut que je m'explique plus clairement. Il nous vient un grand désir de nous voir détachés de la prison de ce corps pour être avec Dieu, qui est le désir dont saint Paul était si fortement possédé, et comme ce désir nous donne une peine qui, étant née d'une telle cause, est très-agréable, il n'est pas besoin d'une petite mortification pour l'arrêter, et on ne le peut pas même entièrement. Elle passe quelquefois dans un tel excès, qu'elle va presque jusqu'à troubler le jugement, ainsi je l'ai vu arriver il n'y a pas encore long-temps, à une personne qui, bien que violente de son naturel, est si accoutumée à renoncer à sa volonté, comme elle le témoigne en d'autres occasions, qu'il semble qu'elle n'en ait plus. On aurait cru que, durant ce moment, elle l'aurait perdu, tant la peine qu'elle souffrait était excessive, et tant l'effort qu'elle se faisait pour la dissimuler était grand.

Sur quoi j'estime que, dans ces rencontres si extraordinaires, quoique cela procède de l'esprit de Dieu, c'est une humilité fort louable que de

craindre, parce que nous ne devons pas nous persuader d'avoir un si grand amour pour lui, qui soit capable de nous réduire à un tel état. Je dis donc encore que j'estimerai utile, si cette personne le peut (car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours), qu'elle renonçât à ce désir qu'elle a de mourir, en considérant le peu de service qu'elle a jusqu'alors rendu à Dieu; qu'elle pourra lui plaire davantage en conservant sa vie qu'en la perdant, et qu'il veut peut-être se servir d'elle pour ouvrir les yeux de quelque âme qui allait se perdre. Car, se rendant ainsi plus agréable à sa divine majesté, elle aura sujet d'espérer de la posséder un jour plus pleinement qu'elle ne l'aurait fait si elle était morte à l'heure même.

Ce remède me semble bon pour adoucir une peine si pressante, et on en tirera sans doute un grand avantage, puisque, pour servir Dieu fidèlement, il faut ici-bas porter sa croix. C'est comme si, pour consoler une personne fort affligée, on lui disait : Prenez patience, abandonnez-vous à la conduite de Dieu, priez-le d'accomplir en vous sa volonté, et croyez que le plus sûr est d'en user ainsi en toutes choses.

Il peut se faire aussi que le démon contribue fort à augmenter la violence de ce désir de mourir, ainsi qu'il me semble que Cassien en rapporte l'exemple d'un ermite dont la vie était très-austère, a qui cet esprit malheureux persuada de se jeter dans un puits, disant qu'il en verrait plus tôt Dieu. Sur quoi j'estime que la vie de ce solitaire n'avait pas été sainte, ni son humilité véritable, puisque autrement Notre-Seigneur étant aussi bon et aussi fidèle dans ses promesses qu'il l'est, il n'aurait jamais permis qu'il se fût aveuglé de telle sorte dans une chose si claire; car il est évident qu'il n'aurait pas commis un tel crime, si ce désir fût venu de Dieu, qui ne nous inspire aucun mouvement qui ne soit accompagné de lumière, de discrétion et de sagesse. Mais il n'y a point d'artifice dont cet ennemi de notre salut ne se serve pour nous nuire, et comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en plusieurs rencontres, et particulièrement pour abrégier le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y reçoive, lorsque l'on sent les forces du corps commencer à défaillir, ou que l'on a mal à la tête; car la discrétion est nécessaire en toutes choses.

Or, pourquoi pensez-vous, mes filles, que j'aie voulu vous faire voir avant le combat quel en est le prix et la récompense, en vous parlant des avantages qui se trouvent à boire de l'eau si vive et si pure de cette fontaine céleste? C'est afin que vous ne vous découragiez point par les travaux et les contradictions qui se rencontrent dans le chemin qui vous y conduit; mais que vous marchiez avec courage et sans craindre la lassitude, parce qu'il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusqu'au bord de la fontaine, et ne restant plus qu'à vous baisser pour y boire, vous vous priveriez d'un si grand bien, et abandonneriez votre entreprise, en vous imaginant de n'avoir pas assez de force pour l'exécuter. Considérez que Notre-Seigneur nous y convie tous; et puisqu'il

est la vérité même, pouvons-nous douter de la vérité de ses paroles? Si ce banquet n'était pas général, il ne nous y appellerait pas tous; et quand même il nous y appellerait, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire. Il pouvait se contenter de dire : Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir, et je donnerai à boire de cette eau à ceux à qui il me plaira d'en donner. Mais comme il a usé du mot tous, sans y mettre cette condition, je tiens pour certain que cette eau vive sera pour tous ceux qui ne se laisseront pas de marcher dans ce chemin. Je prie Notre-Seigneur de vouloir bien, par son extrême bonté, donner aux personnes à qui il la promet, la grâce de la chercher, et la manière qu'elle doit l'être.

CHAPITRE XX.

Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison et qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zèle que l'on doit avoir pour le salut des âmes. En quel cas une religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié, et quels doivent être ses entretiens.

DE DIVERS CHEMINS POUR ARRIVER A L'ORAISON.

Il semble que dans ce dernier chapitre, j'ai avancé quelque chose de contraire à ce que j'avais dit auparavant, lorsque, pour consoler celles qui n'arrivent que jusqu'à cette sorte d'oraison, j'ai ajouté qu'ainsi qu'il y a diverses demeures dans la maison de Dieu, il y a aussi divers chemins pour aller à lui; mais je ne crains point d'assurer encore que, connaissant comme il faut notre faiblesse, il nous assiste par sa bonté. Il n'a pas néanmoins dit aux uns d'aller par un chemin, et aux autres d'aller par un autre; au contraire sa miséricorde, qui doit être louée éternellement, est si grande qu'il n'empêche personne d'aller boire dans cette fontaine de la vie. Autrement, avec combien de raison m'en aurait-il empêchée? et, puisqu'il a bien voulu me permettre de puiser jusqu'au fond de cette divine source, on peut assurer qu'il n'empêche personne d'y arriver; mais que plutôt il nous appelle à haute voix pour y aller, quoique sa bonté soit si grande, qu'il ne nous y force point. Il se contente de donner à boire de cette eau en diverses manières à ceux qui lui en demandent, afin que nul ne perde l'espérance et ne se trouve en état de mourir de soif. Cette source est si abondante qu'il en sort divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, et d'autres si petits, qu'il n'y a qu'un filet d'eau pour désaltérer ceux qui étant comme des enfants, n'en ont pas besoin davantage, et s'effraieraient d'en avoir en trop grande quantité.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de mourir de soif; l'eau des consolations ne manque jamais de telle sorte dans ce chemin, que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi marchez toujours, combattez avec courage, et mourez plutôt que d'abandonner votre entreprise, puisque vous n'avez embrassé une profession si sainte que pour avoir continuellement les armes à la main, et pour combattre. Que si vous demeurez fermes dans cette résolution, quoique Notre-Seigneur permette que vous souffriez de

soif durant cette vie, assurez-vous qu'il vous rassasiera pleinement en l'autre de cette eau divine, sans pouvoir appréhender qu'elle vous manque jamais. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit pas plutôt nous qui lui manquions.

Pour commencer donc à marcher de telle sorte dans ce chemin que l'on ne s'égare pas dès l'entrée, je veux parler de la manière dont nous devons commencer notre voyage, parce que cela est si important, qu'il y va de tout. Je ne dis pas que celui qui n'aura point la résolution dont je vais parler doive abandonner le dessein de s'y engager, parce que Notre-Seigneur le fortifiera; et quand il ne s'avancerait que d'un pas, ce pas est d'une telle conséquence, qu'il peut s'assurer d'en être fort bien récompensé. C'est comme un homme qui aurait un chapelet sur lequel on aurait appliqué des indulgences : s'il le dit une fois, il en profite; s'il le dit plusieurs fois, il en profite encore davantage; mais s'il ne le dit jamais, et se contente de le tenir dans une boîte, il vaudrait mieux pour lui qu'il ne l'eût point. Ainsi, quoique cette personne ne continue pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché lui donnera lumière pour se mieux conduire dans les autres, et de même à proportion, si elle y marche davantage. Ainsi, elle se peut assurer qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, encore qu'elle le quitte, parce que jamais le bien ne produit le mal.

DU ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES.

Tâchez donc, mes filles, d'ôter la crainte de s'engager dans une si sainte entreprise à toutes les personnes avec qui vous communiquerez, si elles y ont de la disposition et quelque confiance en vous. Je vous demande, au nom Dieu, que votre conversation soit telle, qu'elle ait toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez; car, puisque l'objet de votre oraison doit être l'avancement des âmes dans la vertu, et que vous le devez sans cesse demander à Dieu, pourquoi donc ne tâcherions-nous pas de le procurer en toutes manières? Si vous voulez passer pour bonnes parentes, c'est là le moyen de témoigner combien votre affection est véritable. Si vous voulez passer pour bonnes amis, vous ne sauriez aussi le faire connaître que par là, et si vous avez la vérité dans le cœur, ainsi que votre méditation l'y doit mettre, vous n'aurez pas peine à connaître comme nous sommes obligés d'avoir de la charité pour notre prochain.

LANGAGE QUE DOIVENT TENIR LES RELIGIEUSES.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfants, tels que sont, ce me semble, ces amitiés que l'on voit d'ordinaire dans le monde, quoiqu'en elles-mêmes elles soient bonnes. Ainsi vous ne devez jamais employer ces paroles : M'aimez-vous donc bien? ne m'aimez-vous point? ni avec vos parents, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne;

car il pourra se faire que, pour disposer quelqu'un de vos frères ou de vos proches, ou quelque autre personne semblable, à écouter une vérité et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié si agréables aux sens; et même qu'une de ces paroles obligeantes (car c'est ainsi qu'on les nomme dans le monde) fera un plus grand effet sur leur esprit que plusieurs autres qui seraient purement selon le langage de Dieu, et qu'ensuite de cette disposition, elles les toucheront beaucoup plus qu'elles n'auraient fait sans cela. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue et dans ce dessein, je ne les désapprouve pas; mais autrement elles n'apporteraient aucun profit, et pourraient nuire sans que vous y prissiez garde.

Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison? Sur quoi gardez-vous bien de dire : Je ne veux pas passer pour bonne dans leur esprit, puisque faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera aussi sur elle. C'est sans doute un grand mal que des personnes qui, étant religieuses, sont si particulièrement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent de pouvoir avec raison dissimuler en de semblables occasions, à moins que ce ne fût pour quelque grand bien : ce qui n'arrive que très-rarement. Ce doit être là votre manière d'agir, ce doit être votre langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc, si bon leur semble; et s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui serait pour vous le chemin de l'enfer. Que s'ils vous regardent comme grossières et inciviles, que vous importe qu'ils aient cette croyance? et moins encore s'ils vous prennent pour des hypocrites. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui seront accoutumés à votre langage : car comment celui qui n'entendrait point l'arabe pourrait-il prendre plaisir de parler beaucoup à un homme qui ne saurait nulle autre langue? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice; au lieu que vous en éprouveriez un fort grand de commencer à parler un autre langage; tout votre temps se consumerait à cela, et vous ne sauriez croire, comme moi qui l'ai éprouvé, quel est le mal qu'en reçoit une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre, et on tombe dans une inquiétude continuelle, qu'il faut fuir sur toutes choses, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix et la tranquillité de l'esprit pour entrer et marcher dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre votre langue, comme ce n'est pas à vous à les en instruire, vous vous contenterez de leur représenter les grands avantages qu'ils pourront en recevoir, et vous ne vous lasserez point de les leur dire, mais avec piété, avec charité, et en y joignant vos oraisons, afin qu'ils en fassent profit, et que connaissant combien cela peut leur être utile, ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne serait pas sans doute, mes filles,

une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez faire ouvrir les yeux de l'âme à quelqu'un, pour le porter à désirer un si grand bien ; mais lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin, que de choses se présentent à l'esprit, particulièrement quand c'est une personne qui a, comme moi, si mal fait son devoir d'y marcher. Dieu veuille, mes sœurs, me faire la grâce que mes paroles ne ressemblent pas à mes actions !

CHAPITRE XXI.

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité, prévalent par-dessus plusieurs autres, unies ensemble pour l'obscurcir et pour la combattre.

QU'IL FAUT MARCHER SANS CRAINTE DANS LE CHEMIN DE L'ORAISON.

Que la quantité des choses auxquelles il faut penser pour entreprendre ce divin voyage, et entrer dans ce chemin royal qui conduit au ciel, ne vous étonne point, mes filles. Est-il étrange que, s'agissant d'acquiescer un si grand trésor, il semble d'abord nous devoir coûter bien cher ? Un temps viendra que nous connaissons que tout le monde ensemble ne suffirait pas pour le payer.

Pour revenir donc à la manière dont doivent commencer ceux qui veulent entrer dans ce chemin, et marcher jusqu'à ce qu'ils arrivent à la source de cette eau de vie, pour en boire et pour s'en rassasier, je dis qu'il importe essentiellement d'avoir une ferme résolution de ne point s'arrêter qu'on ne soit à la fontaine, quelque difficulté qui arrive, quelque obstacle que l'on rencontre, quelque murmure que l'on entende, quelque peine que l'on souffre, quelque fortune que l'on coure, quelque apparence qu'il y ait de ne pouvoir résister à tant de travaux, et enfin, quand on croirait devoir en mourir, et que tout le monde devrait s'abîmer. Car ce sont-là les discours que l'on nous tient d'ordinaire : Cette voie est toute pleine de périls : une telle s'est perdue dans ce voyage ; celle-ci se trouva trompée, et cette autre, qui priait tant, n'a pas laissé de tomber ; c'est rendre la vertu méprisable ; ce n'est pas une entreprise de femmes sujettes à des illusions ; il faut qu'elles se contentent de filer, sans s'amuser à chercher tant de délicatesses dans leur oraison, et le *Pater noster* et l'*Ave, Maria*, leur doivent suffire. Je demeure d'accord, mes sœurs, qu'ils doivent leur suffire ; et pourquoi ne leur suffiraient-ils pas, puisqu'on ne saurait faillir en établissant son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus-Christ même ? Ils ont sans doute raison ; et si notre faiblesse n'était pas si grande et notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres oraisons, ni d'aucun livre pour nous instruire dans la prière.

C'est pourquoi, puisque je parle à des personnes qui ne peuvent se recueillir en s'appliquant à méditer d'autres mystères qui leur semblent trop subtils et trop raffinés, et qu'il y a des esprits si délicats que

rien n'est capable de les contenter, j'estime à propos d'établir ici certains principes, certains moyens, et certaines intentions d'oraison, sans m'arrêter à des choses trop élevées. Ainsi on ne pourra pas vous ôter vos livres, puisque, pourvu que vous vous affectionniez à cela, et que vous soyez humbles, vous n'aurez besoin de rien de plus. Je m'y suis toujours fort attachée; et les paroles de l'Évangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus savants et les mieux écrits, principalement lorsque les auteurs ne sont pas fort approuvés; car alors il ne me prend jamais envie de les lire.

Il faut donc que je m'approche de ce maître de la sagesse, et il m'enseignera peut-être quelques considérations dont vous aurez sujet d'être satisfaites. Ce n'est pas que je prétende vous donner l'explication de ces oraisons divines, assez d'autres l'ont fait; et quand cela ne serait point, je ne serais pas si hardie que de l'entreprendre, sachant bien qu'il y aurait de la folie; mais je vous proposerai seulement quelques considérations sur les paroles du *Pater noster*; la quantité de livres ne servant, ce me semble, qu'à faire perdre la dévotion dont nous avons besoin dans cette divine prière. Car, ainsi qu'un maître qui affectionne son disciple tâche de faire que ce qu'il lui montre lui plaise, afin qu'il l'apprenne plus facilement, qui doute que ce divin maître n'agisse de même envers nous?

Moquez-vous donc de toutes ces craintes que l'on tâchera de vous donner, et de tous ces périls dont on voudra vous faire peur; car le chemin qui conduit à la possession d'un si grand trésor étant tout plein de voleurs, quelle apparence de prétendre pouvoir le passer sans péril? Les gens du monde souffriraient-ils, sans s'y opposer, qu'on leur enlevât leurs trésors, eux qui, pour un intérêt de néant, passent sans dormir les nuits entières, et se tuent le corps et l'âme?

Si donc, lorsque vous allez pour acquérir, ou pour mieux dire, pour enlever ce trésor de force, suivant cette parole de Notre-Seigneur, que les violents le ravissent; si, lorsque vous y allez par ce chemin, qui est un chemin royal puisqu'il nous a été tracé par notre roi, et un chemin très-assuré puisque c'est celui qu'ont tenu tous les élus et tous les saints, on vous dit qu'il y a tant de périls à courir, et l'on vous donne tant de craintes, quels doivent être les périls de ceux qui prétendent gagner ce trésor sans savoir le chemin qu'il faut tenir pour y arriver? O mes filles! qu'il est vrai qu'ils sont incomparablement plus grands que les autres! mais ils ne les connaîtront que lorsque, y étant tombés, ils ne trouveront personne qui leur donne la main pour se relever, et perdront ainsi toute espérance, non-seulement de désaltérer leur soif dans cette source d'eau vive, mais de pouvoir en boire la moindre goutte, ou dans quelque ruisseau qui en sorte, ou dans quelque fossé ou quelque mare. Comment pourraient-ils donc continuer à marcher dans ce chemin, où il se rencontre tant d'ennemis à combattre, sans avoir bu une seule goutte de cette eau divine? et n'est-il pas

certain qu'ils ne sauraient éviter de mourir de soif ? Ainsi, mes filles, puisque, soit que nous le voulions ou ne le voulions pas, nous marchons toutes vers cette fontaine, quoiqu'en différentes manières ; croyez-moi, ne vous laissez point tromper par ceux qui voudraient vous enseigner un autre chemin pour y aller que celui de l'oraison.

Il ne s'agit pas maintenant de savoir si cette oraison doit être mentale pour les uns, et vocale pour les autres ; je dis seulement que vous avez besoin de toutes les deux. C'est là l'exercice des personnes religieuses ; et quiconque vous dira qu'il y a du péril, considérez-le comme étant lui-même, par ce mauvais conseil qu'il vous donne, un si périlleux écueil pour vous, que, si vous ne l'évitez en le fuyant, il vous fera faire naufrage. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire, puisque vous pourrez en avoir besoin. Le péril serait de manquer d'humilité, et de ne pas avoir les autres vertus ; mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison ! Il y a grand sujet de croire que ces frayeurs sont une invention du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber quelques âmes qui s'adonnent à l'oraison.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde : ils ne considèrent point cette foule incroyable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraison et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres horribles péchés ; et si le démon, par ses tromperies et par un malheur déplorable, mais qui est très-rare, fait tomber quelqu'un de ceux qui s'emploient à un si saint exercice, ils en prennent sujet de remplir de crainte l'esprit des autres, touchant la pratique de la vertu. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent ainsi abuser, de croire que pour se garantir du mal, il faut éviter de faire le bien, et je ne crois pas que jamais le diable se soit avisé d'un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

« O mon Dieu ! vous voyez comme on explique vos paroles à contre-sens. Défendez votre propre cause, et ne souffrez pas de telles faiblesses en des personnes consacrées à votre service. » Vous aurez toujours au moins cet avantage, mes sœurs, que votre divin époux ne permettra jamais que vous manquiez de quelqu'un qui vous assiste dans une entreprise si sainte ; et lorsqu'on le sert fidèlement, et qu'il donne la lumière qui peut conduire dans le véritable chemin, non-seulement on n'est point arrêté par ces craintes que le démon tâche d'inspirer, mais on sent de plus en plus croître le désir de continuer à marcher avec courage ; on voit venir le coup que cet esprit infernal veut nous porter, et on lui en porte un à lui-même, qui lui fait sentir plus de douleur que la perte de ceux qu'il surmonte ne lui donne de plaisir et de joie.

Lorsque dans un temps de trouble, cet ennemi de notre salut ayant semé la zizanie, semble entraîner tout le monde après lui, comme autant d'aveugles éblouis par l'apparence d'un bon zèle, s'il arrive que Dieu

suscite quelqu'un qui leur fasse ouvrir les yeux et leur montre les ténèbres infernales qui, offusquant leur esprit, les empêchent d'apercevoir le chemin, n'est-ce pas une chose digne de son infinie bonté de faire que quelquefois un homme qui enseigne la vérité prévaut sur plusieurs qui ne la connaissent pas ? Ce fidèle serviteur commence peu à peu à leur découvrir le chemin de la vérité, et Dieu leur donne du courage pour le suivre. S'ils s'imaginent qu'il y a du péril dans l'oraison, il tâche de leur faire connaître, sinon par ses paroles, au moins par ses œuvres, combien l'oraison est avantageuse ; s'ils disent qu'il n'est pas bon de communier souvent, il communie lui-même plus souvent qu'il n'avait accoutumé, pour leur faire voir le contraire. Ainsi, pourvu qu'il ait un ou deux qui suivent sans crainte le bon chemin, Notre-Seigneur recouvrera peu à peu, par leur moyen, les âmes qui étaient dans l'égarément.

Renoncez donc, mes sœurs, à toutes ces craintes ; méprisez ces opinions vulgaires ; considérez que nous ne sommes pas dans un temps où il faille ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à celles qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ ; tâchez de conserver toujours votre conscience pure ; fortifiez-vous dans l'humilité ; foutez aux pieds toutes les choses de la terre ; demeurez inébranlables dans la foi de la sainte Église, et ne doutez point après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore, renoncez à toutes ces craintes dans les choses où il n'y a nul sujet de craindre ; et si quelques-uns tâchent de vous en donner, faites-leur connaître avec humilité quel est le chemin que vous tenez ; dites-leur, comme il est vrai, que votre règle vous ordonne de prier sans cesse, que vous êtes obligées de la garder. Que s'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs aussi bien dans les prières vocales que dans les autres ; et s'ils repartent que oui, comme ils ne sauraient ne point le faire, vous connaîtrez qu'ils sont contrainsts d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sauriez ne pas faire la mentale, et que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner. Qu'il soit béni éternellement !

CHAPITRE XXII.

De l'oraison mentale. Qu'elle doit toujours être jointe à la vocale. Des perfectionnements infinis de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'âme avec Dieu.

DE L'ORAISON MENTALE.

Sachez, mes filles, que la différence de l'oraison ne doit pas se prendre de notre voix et de nos paroles, en sorte que lorsque nous parlons elle soit vocale, et lorsque nous nous taisons elle soit mentale ; car si, en priant vocalement, je m'occupe toute à considérer que je parle à Dieu, si je me tiens en sa présence, et si je suis plus attentive à cette considération qu'aux paroles mêmes que je prononce, c'est alors que

l'oraison mentale et la vocale se trouvent jointes, si ce n'est qu'on vou-
lût nous faire croire que l'on parle à Dieu quand, en prononçant le
Pater, on pense au monde, auquel cas je n'ai rien à dire; mais, si en
parlant à un si grand Seigneur, vous voulez lui parler avec le respect
qui lui est dû, ne devez-vous pas considérer ce qu'il est et ce que vous
êtes? Car, comment pourrez-vous parler à un roi et lui donner le titre
de Majesté, ou comment pourrez-vous garder les cérémonies qui s'ob-
servent en parlant aux grands, si vous ignorez combien leur qualité est
élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent ou de
la différence des qualités, ou de la coutume et de l'usage? Il est donc
nécessaire que vous en sachiez quelque chose, autrement vous serez
renvoyées comme des personnes grossières, et ne pourrez traiter avec
eux d'aucune affaire.

« Quelle ridicule ignorance serait-ce, ô mon Seigneur, que celle-là !
« Quelle sotte simplicité serait-ce, ô mon souverain monarque ! et com-
« ment pourrait-elle se souffrir? Vous êtes roi, ô mon Dieu, mais un roi
« tout-puissant et éternel, parce que vous ne tenez de personne le
« royaume que vous possédez; et je n'entends presque jamais dire, dans
« le *Credo*, que votre royaume n'aura point de fin, sans en ressentir
« une joie particulière. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénis tou-
« jours, parce que votre royaume durera toujours. Mais ne permettez
« pas, mon Sauveur, que ceux-là puissent passer pour bons qui, lors-
« qu'ils parlent à vous, vous parlent seulement avec les lèvres. »

Que pensez-vous dire, chrétiens, quand vous dites qu'il n'est pas
besoin de faire l'oraison mentale? Vous entendez-vous bien vous-mêmes?
Certes, je pense que non : et ainsi il semble que vous vouliez nous faire
tous entrer dans vos rêveries, puisque vous ne savez ce que c'est que
contemplation, ni qu'oraison mentale, ni comment on doit faire la vo-
cale; car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas en ceci ce que
vous approuveriez ailleurs.

C'est pourquoi, mes filles, je joindrai toujours, autant que je m'en
souviendrai, l'oraison mentale avec la vocale, afin que ces personnes
ne vous épouvantent pas par leurs vains discours. Je sais où peuvent
vous mener ces pensées, et, comme j'en ai moi-même été assez inquiétée,
je souhaiterais que personne ne vous en inquiétât, parce qu'il est très-
dangereux de marcher dans ce chemin avec une défiance pleine de
crainte. Il vous importe extrêmement, au contraire, d'être assurées
que celui que vous tenez est fort bon, puisque autrement il vous ar-
riverait comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré; il tourne
de tous côtés pour retrouver son chemin, et ne gagne à ce travail
que de se lasser, de perdre du temps, et d'arriver beaucoup plus
tard.

Quelqu'un oserait-il soutenir que ce fût mal fait, avant que de com-
mencer à dire ses heures, ou à réciter le rosaire, de penser à celui à
qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux ce qu'il est

et ce que nous sommes, afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui? Cependant, mes sœurs, il est vrai que si l'on s'acquitte bien de ces deux choses, il se trouvera qu'avant de commencer l'oraison vocale, vous aurez employé quelque temps à la mentale.

N'est-il pas certain, que quand nous abordons un prince pour lui parler, ce doit être avec plus de préparation que pour parler à un paysan, ou à quelque pauvre tel que nous sommes, puisque pour ceux-là il n'importe de quelle sorte nous leur parlions? Je sais que l'humilité de ce roi est telle, que, quoique je sois si rustique et que j'ignore comment il faut lui parler, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre d'approcher de lui. Je sais que les anges, qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point pour m'en empêcher, parce que, connaissant la bonté de leur souverain, ils n'ignorent pas qu'il aime mieux la simplicité d'un petit berger, lorsqu'elle est accompagnée d'humilité, et connaît que, s'il en savait davantage, il en dirait davantage, que non pas la sublimité et l'élégance du raisonnement des plus habiles, lorsque cette vertu leur manque. Mais faut-il, parce qu'il est si bon, que nous soyons inciviles? Et quand il ne nous ferait point d'autre faveur que de souffrir que nous nous approchions de lui, quoiqu'étant si imparfaites, pourrions-nous trop tâcher de connaître quelle est sa grandeur et son adorable pureté! Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour savoir combien il est grand, comme il suffit de savoir la naissance, le bien et les dignités des princes du monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le règlent, et non pas le mérite de leurs personnes.

O misérable et malheureux monde! vous ne sauriez, mes filles, trop louer Dieu de la grâce qu'il vous a faite de l'abandonner. Car quelle plus grande marque peut-il y avoir de son extrême corruption que ce qu'au lieu de considérer les personnes par leur mérite, on ne les y considère que par les seuls avantages de la fortune, qui ne cessent pas plus tôt que tous ces honneurs s'évanouissent. Cela me semble si ridicule que, lorsque vous vous assemblerez pour prendre quelque récréation, ce vous en pourra être un sujet assez utile que de considérer de quelle sorte les gens du monde, ainsi que de pauvres aveugles, passent leur vie.

DES PERFECTIONS INFINIES DE DIEU.

O mon souverain monarque, puissance infinie, immense bonté, suprême sagesse, principe sans principe, abîme de merveilles, beauté source de beauté, force qui est la force même! « Grand Dieu, dont les « perfections sont également indéterminées et incompréhensibles, « quand toute l'éloquence humaine et toute la connaissance d'ici-bas, « qui ne sont en effet qu'ignorance, seraient jointes ensemble, comment pourraient-elles nous faire comprendre la moindre de tant « de perfections qu'il faudrait connaître pour savoir, en quelque sorte,

« quel est ce roi par excellence qui fait seul tout notre bonheur et toute notre félicité, et qui n'est autre chose que vous-même ? »

Lorsque vous vous approchez, mes filles, de cette éternelle majesté, si vous considérez attentivement à qui vous allez parler, et à qui vous parlez, le temps de mille vies telle qu'est la nôtre ne suffirait pas pour vous faire concevoir de quelle sorte il mérite d'être traité, lui devant qui les anges tremblent, lui qui commande partout, qui peut tout, et en qui le vouloir et l'effet ne sont qu'une même chose. N'est-il donc pas raisonnable, mes filles, que nous nous réjouissions des grandeurs de notre époux, et que, considérant combien nous sommes heureuses d'être ses épouses, nous menions une vie conforme à une condition si relevée ?

MARIAGE DE L'ÂME AVEC DIEU.

Hélas ! mon Dieu, puisque dans le monde, lorsque quelqu'un recherche une fille, on commence par s'informer de sa qualité et de son bien, pourquoi nous, qui vous sommes déjà fiancées, ne nous informerions-nous pas de la condition de notre époux avant que le mariage s'accomplisse, et que nous quittions tout pour le suivre ? Si on le permet aux filles qui doivent épouser un homme mortel, nous refusera-t-on la liberté de nous informer qui est cet homme immortel que nous prétendons d'avoir pour époux, quel est son père, quel est le pays où il veut nous emmener avec lui, quelle est sa qualité, quels sont les avantages qu'il nous promet, et surtout quelle est son humeur, afin d'y conformer la nôtre et de nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable ? On ne dit autre chose à une fille, sinon que, pour être heureuse dans son mariage, il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari, quand même il serait d'une condition beaucoup inférieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin époux, que nous fassions moins pour vous contenter, et vous traitions avec un moindre respect que l'on ne traite les hommes ! Mais quel droit ont-ils de se mêler de ce qui regarde vos épouses ? Ce n'est pas à eux, c'est à vous seul qu'elles doivent se rendre agréables, puisque c'est avec vous seul qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mari vit si bien avec sa femme et a tant d'affection, qu'il désire qu'elle lui tienne toujours compagnie, n'aurait-elle pas bonne grâce de ne pas daigner, pour lui plaire, entrer dans un sentiment si obligeant, elle qui doit mettre toute sa satisfaction dans l'amitié qu'il lui porte, et à laquelle elle doit répondre ?

C'est faire oraison mentale, mes filles, de comprendre bien ces vérités. Que si vous voulez y ajouter aussi l'oraison vocale, à la bonne heure, vous le pouvez faire. Mais lorsque vous parlez à Dieu, ne pensez point à d'autres choses, car en user ainsi, ce n'est pas savoir ce que c'est qu'oraison mentale. Je crois vous l'avoir assez expliqué, et je prie Notre-Seigneur qu'il nous fasse la grâce de le bien mettre en pratique.

CHAPITRE XXIII.

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

DE LA PERSÉVÉRANCE NÉCESSAIRE DANS L'ORAISON.

Quand nous commençons à faire oraison, il importe tellement d'avoir un ferme dessein de continuer, que, pour ne pas trop m'étendre sur ce sujet, je me contenterai d'en rapporter deux ou trois raisons. La première est que Dieu nous étant si libéral et nous comblant sans cesse de ses faveurs, quelle apparence y aurait-il que lorsque nous lui donnons ce petit soin de le prier, qui nous est si avantageux, nous ne le lui donnions pas avec une pleine et entière volonté, mais seulement comme une chose que l'on prête avec intention de la retirer? Cela ne pourrait, ce me semble, se nommer un don. Car si un ami redemande à son ami une chose qu'il lui a prêtée, ne l'attristera-t-il pas, principalement s'il en a besoin, et s'il la considérait déjà comme sienne? Que s'il se rencontre que celui qui a reçu ce prêt ait lui-même fort obligé auparavant son ami, et d'une manière très-désintéressée, n'aura-t-il pas sujet de croire qu'il n'a ni générosité ni affection pour lui, puisqu'il ne veut pas lui laisser ce qu'il lui avait prêté pour lui servir comme d'un gage de son amitié?

Quelle est l'épouse qui, en recevant de son époux quantité de pierres de très-grand prix, ne lui veuille pas au moins donner une bague, non pour sa valeur, puisqu'elle n'a rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même, jusqu'à la mort, sera toute à lui? Dieu mérite-t-il moins qu'un homme d'être respecté, pour oser ainsi nous moquer de lui, en lui donnant et en retirant à l'heure même ce peu qu'on lui a donné? Si nous consomons tant de temps avec d'autres qui ne nous en savent point de gré, donnons au moins de bon cœur, à notre immortel époux, ce peu de temps que nous nous résolvons de lui donner; donnons-le-lui avec un esprit libre et dégagé de toutes autres pensées, et redonnons-le-lui avec une ferme résolution de ne vouloir jamais le reprendre, quelques contradictions, quelques peines et quelques sécheresses qui nous arrivent. Considérons ce temps-là comme une chose qui n'est plus à nous, et qu'on nous pourrait redemander avec justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Je dis tout entier, parce que discontinuer durant un jour, ou même durant quelques jours pour des occupations nécessaires, ou pour quelque indisposition particulière, n'est pas vouloir reprendre ce que nous avons donné. Il suffit que notre intention demeure ferme; Notre-Seigneur n'est pas pointilleux, il ne s'arrête point aux petites choses, et ainsi il ne manquera pas de reconnaître votre bonne volonté, puisque vous lui donnez, en la lui donnant, tout ce qui est en votre pouvoir.

L'autre manière d'agir, quoique moins parfaite, est bonne pour ceux

qui ne sont pas naturellement libéraux. Car c'est beaucoup que, n'ayant pas l'âme assez noble pour donner, ils se résolvent au moins de prêter. Enfin, il faut faire quelque chose. Dieu est si bon qu'il prend tout en paiement ; il s'accommode à notre faiblesse ; il ne nous traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à lui rendre. Quelque grande que soit notre dette, il se résout sans peine à nous la remettre pour nous gagner à lui, et il remarque si exactement nos moindres services, que quand vous ne feriez que lever les yeux au ciel en vous souvenant de lui, vous ne devez point appréhender qu'il laisse cette action sans récompense.

La seconde raison est que, quand le diable nous trouve dans cette ferme résolution, il lui est beaucoup plus difficile de nous tenter. Car il ne craint rien tant que les âmes fortes et résolues, sachant par expérience le dommage qu'elles lui causent, et que ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas néanmoins nous y confier de telle sorte que nous tombions dans la négligence. Nous avons affaire à des ennemis très-artificieux et fort traitres ; et comme, d'un côté, leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui se tiennent sur leurs gardes, leur malice leur donne, de l'autre, un très-grand avantage sur les négligents. Ainsi, quand ils remarquent de l'inconstance dans une âme et voient qu'elle n'a pas une volonté déterminée de persévérer dans le bien, ils ne la laissent jamais en repos ; ils l'agitent de mille craintes et lui représentent des difficultés sans nombre. J'en puis parler avec trop de certitude, parce que je ne l'ai que trop éprouvé, et j'ajoute qu'à peine sait-on de quelle importance est cet avis.

La troisième raison qui rend cette ferme résolution très-avantageuse, c'est que l'on combat avec beaucoup plus de courage lorsque l'on s'est mis dans l'esprit que, quoi qu'il puisse arriver, on ne doit jamais tourner le dos. C'est comme un homme qui, dans une bataille, serait assuré qu'étant vaincu, il ne pourrait espérer aucune grâce du victorieux, et qu'ainsi, ou durant ou après le combat, il se faudrait résoudre à mourir ; il combattrait sans doute avec beaucoup plus d'opiniâtreté et vendrait chèrement sa vie, parce qu'il se représenterait toujours qu'il ne la peut conserver que par la victoire. Il est de même nécessaire que nous entrions dans ce combat avec cette ferme créance, qu'à moins de nous laisser vaincre, notre entreprise nous réussira heureusement, et que, pour peu que nous gagnions en cette occasion, nous en sortirons très-riches.

Ne craignez donc point que Notre-Seigneur vous laisse mourir de soif en vous refusant de l'eau de cette sacrée fontaine de l'oraison ; au contraire, il vous invite à en boire. Je l'ai déjà dit, et je ne puis me lasser de le dire, parce que rien ne décourage tant les âmes que de ne pas connaître pleinement, par leur propre expérience, quelle est la bonté de Dieu, comme elles le connaissent par la foi. Car c'est une chose mer-

veilleuse que d'éprouver quelles sont les faveurs qu'il a faites à ceux qui marchent par ce chemin, et de quelle sorte lui seul pourvoit presque à tout ce qui leur est nécessaire. Mais je ne m'étonne pas de voir que les personnes qui ne l'ont point éprouvé veulent avoir quelque assurance que Dieu leur rendra avec usure ce qu'elles lui donnent. Vous savez bien néanmoins que Jésus-Christ promet le centuple dès cette vie, et qu'il dit : *Demandez et vous recevrez*. Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il dit lui-même dans son Évangile, à quoi peut me servir, mes sœurs, de me rompre la tête à vous le dire? Je ne laisse pas d'avertir celles qui en doutent, qu'il ne leur coûtera guère de l'éprouver, puisqu'il y a cet avantage dans ce voyage, qu'on nous y donne plus que nous ne saurions demander ni désirer. Je sais qu'il n'y a rien de plus véritable, et je puis produire pour témoins qui l'assureront aussi bien que moi, celles d'entre vous à qui Dieu a fait la grâce de le connaître par expérience.

CHAPITRE XXIV.

De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement. Et comment la mentale s'y rencontre jointe; sur quoi la Sainte commence à parler du *Pater noster*.

DE L'ORAISON VOCALE, ET DU *Pater noster*.

Je commencerai ici d'adresser mon discours à ces âmes qui ne peuvent se recueillir, ni attacher leur esprit à une oraison mentale pour s'appliquer à la méditation, ni se servir pour cela de certaines considérations, et je ne veux pas nommer seulement en ce lieu les noms d'oraison mentale et de contemplation, parce que je sais certainement qu'il y a plusieurs personnes que ces seuls noms épouvantent, et qu'il se pourrait faire qu'il en viendrait quelque'une en cette maison, à cause, comme je l'ai déjà dit, que toutes ne marchent pas par un même chemin.

Ce que je veux donc maintenant vous conseiller, et je puis même dire vous enseigner, puisque cela m'est permis, mes filles, comme vous tenant lieu de mère par ma charge de prieure, c'est la manière dont vous devez prier vocalement; car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Et parce qu'il peut arriver que celles qui ne sauraient appliquer leur esprit à Dieu, se lassent aussi des oraisons qui sont longues, je ne parlerai point de celles-là, mais seulement de celles auxquelles, en qualité de chrétiennes, nous sommes nécessairement obligées, qui sont le *Pater noster*, et l'*Ave, Maria*, afin que l'on ne puisse pas dire que nous parlons sans savoir ce que nous disons, si ce n'est que l'on croie qu'il suffit de prier ainsi par coutume, et qu'on se doit contenter de prononcer des paroles sans les entendre. Je laisse cela à décider aux savants sans me mêler d'en juger; et je désire seulement, mes sœurs, que nous ne nous en contentions pas. Car il me semble que lorsque je dis le *Credo*, il est juste que je sache ce que je crois, et que quand je dis *Notre Père*, je sache qui est ce père, et qui est aussi ce maître qui nous enseigne à faire cette oraison. Si vous dites le bien savoir, et qu'ainsi il n'est pas

besoin de vous en faire souvenir , cette réponse n'est pas bonne, puisqu'il y a grande différence entre maître et maître. Que si ce serait une extrême ingratitude, que de bons disciples ne peuvent avoir, de ne pas se souvenir de ceux qui nous instruisent ici-bas, principalement si ce sont des personnes de sainte vie, et que ce qu'ils nous enseignent regarde notre salut, je prie Dieu de tout mon cœur de ne pas permettre que, récitant une prière si sainte, nous manquions à nous souvenir du divin maître qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et tant de désir qu'elle nous soit profitable.

Premièrement, vous savez que Notre-Seigneur nous apprend, que pour bien prier, on doit se retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratique lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction, et pour nous en donner l'exemple. Or, comme je vous l'ai déjà dit, on ne peut parler en même temps à Dieu et au monde, ainsi que font ceux qui, en priant d'un côté, écoutent de l'autre ceux qui parlent, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée.

Il faut en excepter certaines indispositions et certains temps, principalement quand ce sont des personnes mélancoliques ou sujettes à des maux de tête, puisque, quelques efforts qu'elles fassent, elles ne peuvent s'en empêcher, ou bien lorsque Dieu permet, pour l'avantage de ceux qui le servent, que ces nuages se forment dans leur esprit, et que quelques peines qu'ils leur donnent et quelque soin qu'ils prennent de les dissiper, ils ne sauraient ni avoir attention à ce qu'ils disent, ni arrêter leur pensée à quoi que ce soit, mais l'ont si errante et si vagabonde, que si l'on voyait ce qui se passe en eux , on les prendrait pour des frénétiques.

Lors, dis-je, que Dieu permet que cela arrive, le déplaisir qu'ils en auront leur fera connaître qu'il n'y a point de leur faute; et il ne faut pas qu'ils se tourmentent et se lassent en s'efforçant de ranger leur entendement à la raison, dans un temps où il n'en est pas capable, parce que ce serait encore pis; mais ils doivent prier comme ils pourront, et même ne point prier dans ce temps où leur âme est comme un malade à qui il faut donner un peu de repos, et il faut qu'ils se contentent de s'employer à d'autres actions de vertu. C'est la manière dont en doivent user ceux qui ont soin de leur salut, et qui savent qu'il ne faut pas parler tout ensemble à Dieu et au monde.

Ce qui dépend de nous est de tâcher à demeurer seules avec Dieu, et je le prie que cela suffise pour nous faire comprendre avec qui nous sommes alors, et ce qu'il daigne répondre à nos demandes; car croyez-vous qu'il se taise, encore que nous ne l'entendions pas? Non, certes; mais il parle à notre cœur toutes les fois que nous lui parlons de cœur; et il est bon que chacune de nous considère que c'est à elle en particulier que le Seigneur apprend à faire cette divine prière. Or, comme le maître se tient proche de son disciple, et ne s'éloigne jamais tant qu'il

ait besoin de crier à haute voix pour se faire entendre; je désire de même que vous sachiez que, pour bien dire le *Pater noster*, il ne faut pas que vous vous éloigniez de ce divin maître, qui vous a appris à le dire.

Vous me répondrez peut-être qu'en user ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez ni ne désirez faire autre chose que de prier vocalement; car il y a des personnes si impatientes et qui aiment tant leur repos, que, n'étant pas accoutumées à se recueillir dans le commencement de la prière, et ne voulant pas se donner la moindre peine, elles disent qu'elles ne savent ni ne peuvent faire davantage que de prier vocalement. Je demeure d'accord que ce que je viens de proposer peut s'appeler oraison mentale; mais j'avoue ne comprendre pas comment on la peut séparer de la vocale, si on a dessein de la bien faire et de considérer à qui l'on parle; car ne devons-nous pas tâcher d'avoir de l'attention en priant? Dieu veuille qu'avec tous ces soins nous puissions bien dire le *Pater*, sans que notre esprit se laisse aller à quelque pensée extravagante. Le meilleur remède que j'y trouve, après l'avoir éprouvé diverses fois, est de tâcher d'arrêter notre esprit sur celui qui nous a prescrit cette prière. Ne vous laissez donc point aller à l'impatience, mais essayez de vous accoutumer à une chose qui vous est nécessaire.

CHAPITRE XXV.

Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite.

Différence entre la contemplation et l'oraison qui n'est que mentale; et en quoi consiste cette dernière. Dieu seul dans la contemplation opère en nous.

QUE L'ON PEUT PASSER DE L'ORAISON VOCALE A LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Or, afin que vous n'imaginiez pas, mes filles, que l'on tire plus de profit de la prière vocale faite avec la perfection que j'ai dite, je vous assure qu'il pourra se faire qu'en récitant le *Pater*, ou quelque autre oraison vocale, Dieu nous fera passer tout d'un coup dans une contemplation parfaite. C'est ainsi qu'il nous fait connaître qu'il écoute celui qui lui parle, et abaisse sa grandeur jusqu'à daigner lui parler aussi, en tenant son esprit comme en suspens, en arrêtant ses pensées, et en lui liant la langue de telle sorte que, quand il le voudrait, il ne pourrait proférer une seule parole qu'avec une peine extrême. Nous connaissons alors certainement que ce divin maître nous instruit sans nous faire entendre le son de sa voix, mais en tenant les puissances de notre âme comme suspendues, parce qu'au lieu de nous aider en agissant, elles ne pourraient agir sans nous nuire.

DE LA CONTEMPLATION PARFAITE.

Les personnes que Notre-Seigneur favorise d'un telle grâce se trouvent dans la jouissance de ce bonheur sans savoir comment elles en jouissent. Elles se trouvent embrasées d'amour sans savoir comment

elles aiment ; elles trouvent qu'elles possèdent ce qu'elles aiment , sans savoir comment elles le possèdent : tout ce qu'elles peuvent faire est de connaître que l'entendement ne saurait aller jusqu'à s'imaginer, ni le désir jusqu'à souhaiter un aussi grand bien qu'est celui dont elles jouissent. Leur volonté l'embrasse sans savoir de quelle manière elle l'embrasse ; et selon le peu que ces âmes sont capables de comprendre , elles voient que ce bien est d'un tel prix , que tous les travaux de la terre joints ensemble ne pourraient jamais le mériter. C'est un don de celui qui a créé le ciel et la terre , et qu'il tire des trésors de sa sagesse et de sa toute-puissance , pour en gratifier qui il lui plaît.

Voilà , mes filles , ce que c'est que la contemplation parfaite , et vous pouvez connaître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale , qui ne consiste , comme je l'ai dit , qu'à penser et à entendre ce que nous disons , à qui nous le disons , et qui nous sommes , nous qui avons la hardiesse d'entretenir un si grand seigneur. Avoir ces pensées et autres semblables , telles que sont celles du peu de service que nous avons rendu à un tel maître , et de la grandeur de notre obligation à le servir , c'est proprement l'oraison mentale. Ne vous imaginez pas qu'il y ait autre différence , et que le nom ne vous fasse point de peur , comme s'il renfermait quelque mystère incompréhensible. Dire le *Pater noster* , et l'*Ave, Maria* , ou quelque autre prière , c'est une oraison vocale , mais si elle n'est accompagnée de la mentale , jugez , je vous prie , quel beau concert ce serait , puisque quelquefois les paroles ne se suivraient seulement pas.

Nous pouvons quelque chose de nous-mêmes , avec l'assistance de Dieu , dans ces deux sortes d'oraison , la mentale et la vocale ; mais quant à la contemplation dont je viens de parler , nous n'y pouvons rien du tout ; Notre-Seigneur opère seul , c'est son ouvrage ; et comme cet ouvrage est au-dessus de la nature , la nature n'y a nulle part. Or , d'autant que j'en ai parlé fort au long et le plus clairement que j'ai pu dans la relation que j'ai écrite de ma vie , par l'ordre de mes supérieurs , je ne le répèterai pas ici , et me contenterai seulement d'en dire un mot en passant. Que si celles qui seront si heureuses que d'arriver à cet état de contemplation , peuvent avoir l'écrit dont je parle , elles y trouveront quelques points et quelques avis dans lesquels Notre-Seigneur a voulu que je réussisse assez bien. Ces avis pourront beaucoup les consoler et leur être utiles , selon mon opinion et celle de quelques personnes qui les ont vus , et qui les gardent par l'estime qu'elles en font : ce que je ne vous dirais pas sans cela , parce que j'aurais honte de vous porter à faire quelque cas d'une chose qui vient de moi , et que Notre-Seigneur sait combien est grande la confusion avec laquelle j'écris la plupart de ce que j'écris. Mais qu'il soit béni à jamais de me souffrir tout imparfaite que je suis !

Que celles donc , comme je l'ai dit , que Dieu favorisera de cette orai-

son surnaturelle, tâchent, après ma mort, d'avoir cet écrit, où j'en parle si particulièrement; et quant aux autres, qu'elles se contentent de s'efforcer de pratiquer ce que je dis dans celui-ci, afin que Notre-Seigneur la leur donne, en faisant pour cela de leur côté, tant par leurs actions que par leurs prières, tous les efforts qui seront en leur pouvoir, et qu'après elles le laissent faire; car lui seul la peut donner; et il ne vous la refusera pas, pourvu que vous ne demeuriez point à moitié chemin, mais que vous marchiez toujours courageusement pour arriver à la fin de cette carrière sainte.

CHAPITRE XXVI.

Des moyens de recueillir ses pensées, pour tâcher de joindre l'oraison mentale à la vocale.

DE LA MANIÈRE DE JOINDRE L'ORAISON MENTALE A LA VOCALE.

Il faut revenir maintenant à notre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte en cette manière, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous savez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience, puis dire le *Confiteor*, et faire le signe de la croix. Mais étant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes filles, d'avoir compagnie; et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Imaginez-vous donc, mes sœurs, que vous êtes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière; et, croyez-moi, ne vous éloignez jamais, si vous pouvez, d'un ami si parfait et si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il connaisse que vous désirez de tout votre cœur non-seulement de ne le point perdre de vue, mais de faire tout ce qui sera en votre pouvoir pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez, comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous : jamais il ne vous abandonnera; il vous assistera dans tous vos besoins; et quelque part que vous alliez, il vous tiendra toujours compagnie. Or, croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami?

O mes sœurs, vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement, ni porter vos pensées à méditer, sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie, à ce que je viens de dire. Je sais par ma propre expérience que vous le pouvez; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison, et j'avoue qu'elle est très-grande. Mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années : car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est si utilement employé? Et qui nous empêche de l'y employer? Je vous

dis encore que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnements, et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et de subtiles considérations; mais je vous demande seulement de le regarder; car, si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de votre âme attachés sur cet adorable époux de vos âmes? Quoi! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables? Que si après l'avoir considéré, vous ne le trouvez pas beau, je vous permets de ne plus le regarder, quoique cet époux céleste ne cesse de tenir ses yeux arrêtés sur vous. Hélas! encore qu'il ait souffert de vous mille indignités, il ne laisse pas de vous regarder; et vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses extérieures, pour les jeter quelquefois sur lui! Considérez, comme le dit l'épouse dans le Cantique, qu'il ne désire autre chose, sinon que nous le regardions. Ainsi, pourvu que vous le cherchiez, vous le trouverez tel que vous le désirerez; car il prend tant de plaisir à voir que nous attachons notre vue sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

On dit que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent suivre tous leurs sentiments, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, et de la joie quand ils sont gais, quoiqu'elles n'en aient point dans le cœur; ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer. C'est là véritablement et sans rien exagérer, de quelle manière Notre-Seigneur traite avec nous; car il veut que nous soyons maîtresses; il s'assujétit à nos désirs, et se conforme à nos sentiments. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité; et alors quel contentement sera le vôtre, de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfection, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière et tout comblé du plaisir que donne à un vainqueur le gain d'une sanglante bataille, qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner! Pourrez-vous, après cela, croire que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme était accablée, puisque encore qu'il fût non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse, et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour nous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouets, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler avec lui seule à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans

que même, en cet état, il lui soit donné le temps de respirer ; car, pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez la tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres ; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état ; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir à vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples, qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire : « O Seigneur du monde et vrai époux de mon âme, est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle extrémité ! O mon Sauveur et mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile créature que je suis ! car il me semble que je remarque, à votre visage, que vous tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il faire que les anges vous laissent seul, et que votre Père vous abandonne sans vous consoler ? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez bien tant souffrir pour l'amour de moi, qu'est-ce que ce peu que je souffre pour l'amour de vous, et de quoi puis-je me plaindre ? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis résolue de souffrir tous les maux qui pourront m'arriver, et de les considérer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon Sauveur ; je suis résolue de vous suivre en quelque part que vous alliez, et je passerai partout où vous passerez. »

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur, et, pourvu que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds ; méprisez tout ce qu'ils vous diront, fermez l'oreille à leurs insolences ; et quoique vous trébuchiez, et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances, et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles vous soient, elles vous sembleront si légères en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et vous me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur, lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil, sans les détourner jamais de dessus lui ; n'ayez point, je vous prie, cette croyance. Quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'efforts pour se recueillir et le regarder au-dedans de soi, ce qu'on peut faire sans aucun péril, et en y apportant seulement un peu de soin, aurait beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Magdeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge

et de cette bienheureuse sainte ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts et que de mauvais traitements ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver ! Ce qu'elles endurent devait sans doute être bien terrible ; mais comme elles étaient plus touchées de ces souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffait une moindre. Ainsi, mes sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pu supporter de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits. Mais en vous y exerçant, vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous y aider, choisissez entre les images de Notre-Seigneur celle qui vous donnera le plus de dévotion, non pour la porter seulement sur vous, sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui ; et il ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire. Puisque vous parlez bien à d'autres personnes, comment les paroles pourraient-elles vous manquer pour vous entretenir avec Dieu ? Ne le croyez pas, mes sœurs ; et pour moi je ne saurais croire que cela puisse arriver, pourvu que vous vous y exerciez ; car, si vous ne le faites pas, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisque en cessant de converser avec une personne, elle nous devient comme étrangère, quand même elle nous serait conjointe de parenté, et nous ne savons que lui dire parce que la parenté et l'amitié s'évanouissent lorsque la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement, pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoutumer l'âme peu à peu par de saints artifices et de saints attrait, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que, depuis plusieurs années, vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, que l'on ne saurait porter à retourner avec lui, sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le péché nous a réduites ; notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Ainsi, pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices ; car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrions jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que, pourvu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin maître, avec un très-grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute de bonnes disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes. Considérez attentivement toutes ses paroles ; les premières qu'il prononcera vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte ; et que peut-il y avoir de plus

doux et de plus agréable à un bon disciple, que de voir que son maître l'aime !

CHAPITRE XXVII.

Sur ces paroles du Pater : *Notre Père, qui êtes dans les cieux* ; et combien il importe à celles qui veulent être les véritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse.

Notre Père, qui êtes dans les cieux. O Seigneur mon Dieu ! qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils, et que votre Fils fait bien connaître qu'il est le fils d'un tel Père ! Soyez béni éternellement ! N'aurait-il donc pas suffi de nous accorder, à la fin de notre oraison, une faveur si excessive ? Mais nous ne l'avons pas plus tôt commencée, que vous nous comblez de tant de bienfaits, qu'il serait à désirer que l'étonnement que notre esprit en aurait le rendant incapable de proférer la moindre parole, notre seule volonté fût tout occupée de vous. O mes filles, que ce serait bien ici le lieu de parler de la contemplation parfaite, et de faire que l'âme rentrât dans soi-même, pour pouvoir mieux s'élever au-dessus d'elle, afin d'apprendre de ce saint Fils quel est ce lieu où il dit que son Père, qui est dans les cieux, fait sa demeure ! Quittons la terre, mes filles, car quelle apparence qu'après avoir compris quel est l'excès d'une si grande faveur, nous en tinssions si peu de compte que de demeurer encore sur la terre ?

O vrai fils de Dieu, et mon vrai Seigneur ! comment, dès la première parole que nous vous disons, nous donnez-vous tant tout à la fois ? Comment vous humiliez-vous jusqu'à un tel excès d'abaissement que de vous unir à nous dans nos demandes, en voulant et en faisant que des créatures aussi viles et aussi misérables que nous sommes vous aient pour frère ? et comment nous donnez-vous, au nom de votre Père éternel, tout ce qui peut se donner, en l'obligeant à nous reconnaître pour ses enfants ? car vos paroles ne sauraient manquer d'avoir leur effet. Ainsi vous l'obligez à les accomplir ; ce qui l'engage à d'étranges suites, puisqu'étant notre père, il doit oublier toutes nos offenses, pourvu que nous retournions à lui comme fit l'enfant prodigue ; il doit nous consoler dans nos peines ; il doit nous nourrir, comme étant incomparablement le meilleur de tous les pères, puisqu'il est infiniment parfait en tout ; et enfin il doit nous rendre héritiers avec vous de son royaume.

« Considérez, ô mon Sauveur, que, pour ce qui est de vous, l'amour « que vous nous portez est si extrême, que vous n'avez nul égard à vos « intérêts. Vous avez été sur la terre semblable à nous, lorsque vous « vous êtes revêtu de chair en vous revêtant de notre nature, et ainsi « vous avez quelque raison de vous intéresser dans nos avantages. Mais « considérez, d'un autre côté, que votre Père éternel est dans le ciel. « C'est vous-même qui le dites ; et il est juste que vous preniez soin de « ce qui regarde son honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien « voulu être déshonoré pour l'amour de nous ? Ne touchez point à l'hon-

« neur de votre Père, et ne l'engagez pas d'accorder des grâces si excessives à des créatures aussi méchantes que nous sommes, et qui en seront si méconnaissantes. Certes vous avez bien montré, ô mon doux Jésus, que votre Père et vous n'êtes qu'une même chose, que votre volonté est toujours la sienne, et que la sienne est toujours la vôtre. Car comment pouvez-vous, mon Seigneur, faire voir plus clairement jusqu'où va l'amour que vous nous portez, qu'en ce qu'ayant caché au démon avec tant de soin que vous étiez le fils de Dieu, rien n'a pu vous empêcher de nous accorder une aussi grande faveur que celle de nous le faire connaître? Et quel autre que vous était capable de nous donner cette heureuse connaissance? Ainsi je vois bien, mon Sauveur, que vous avez parlé pour vous et pour nous, comme un fils qui est très-cher à son père, et que vous êtes si puissant, que l'on accomplit dans le ciel tout ce que vous dites sur la terre. Soyez à jamais béni, Seigneur, vous qui prenez un si grand plaisir à donner, que rien ne peut vous empêcher de donner sans cesse. »

Que vous en semble, mes filles? trouvez-vous que ce maître qui commence par nous combler de tant de faveurs, afin que, nous affectionnant à lui, nous soyons capables d'apprendre ce qu'il nous enseigne, soit un bon maître? et croyez-vous que nous devions nous contenter de proférer seulement des lèvres cette parole du Père, sans en concevoir le sens, pour être touchées jusque dans le fond de l'âme de l'excès d'un si grand amour? Car y a-t-il quelque enfant qui, étant persuadé de la bonté, de la grandeur et de la puissance de son père, ne désirât pas de le connaître? Que si toutes ces qualités ne se rencontraient pas dans un père, je ne m'étonnerais pas qu'on ne voulût point être reconnu pour son fils, puisque le monde est aujourd'hui si corrompu, que quand le fils se voit dans une condition plus relevée que n'est celle de son père, il tient à déshonneur de l'avoir pour père. Cet étrange abus ne s'étend pas, grâces à Dieu, jusqu'à nous, et il ne permettra jamais, s'il lui plaît, que l'on ait en cette maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer et non pas dans un monastère, si celle dont la naissance est la plus noble ne parlait moins de ses parents que ne font les autres, puisqu'il doit y avoir entre nous toutes une égalité parfaite.

O sacré collège des apôtres! saint Pierre, qui n'était qu'un pauvre pêcheur, y fut préféré à saint Barthélemy, quoiqu'il fût, à ce que quelques-uns disent, fils d'un roi; et notre Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il savait ce qui devait se passer dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Étant tous, comme nous sommes, formés de terre, les contestations qui arrivent sur ce sujet, sont comme si l'on disputait laquelle des deux diverses sortes de terre serait la plus propre à faire des briques ou du mortier. O mon Sauveur, quelle belle question! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne serait qu'en riant. J'espère que sa divine majesté nous accordera

cette grâce. Que si l'on aperçoit, en quelqu'une de vous, la moindre chose qui en approche, il faut aussitôt y remédier; il faut que cette personne appréhende d'être un Judas entre les apôtres; et il faut qu'on lui donne des pénitences, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas seulement d'être considérée comme une fort mauvaise terre.

Oh! que vous avez un bon père, mes filles, en celui que vous donne notre bon Jésus! Que l'on n'en connaisse donc point ici d'autre de qui l'on parle, et travaillez à vous rendre telles, que vous soyez dignes de recevoir des faveurs de lui, et de vous abandonner entièrement à sa conduite. Vous pouvez vous assurer qu'il ne vous rejettera pas, pourvu que vous lui soyez bien obéissantes. Et quelles seraient celles qui refuseraient de faire tous leurs efforts pour ne point perdre un tel père? Hélas! que vous avez en cela de grands sujets de consolation! Je vous les laisse à méditer, afin de ne pas m'étendre davantage. Quelque vagabondes que soient vos pensées, vous ne sauriez, en considérant un tel fils et un tel Père, ne point trouver avec eux le Saint-Esprit. Je le prie de tout mon cœur d'enflammer votre volonté, et de l'attacher par les liens de son ardent et puissant amour, si l'extrême intérêt que vous avez de l'y attacher vous-mêmes n'est pas capable de vous y porter.

CHAPITRE XXVIII.

La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'oraison dominicale : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*; et traite de l'oraison de recueillement.

SUR CES PAROLES : *Qui êtes dans les cieux.*

Voyons maintenant ce qu'entend votre maître par ces paroles : *Qui êtes dans les cieux*. Car croyez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et où il faut aller chercher votre très-saint et divin Père? Je vous assure que tous les esprits distraits ont un très-grand besoin non seulement de le croire, mais de tâcher de le connaître par expérience, parce que c'est l'une des choses qui arrêtent le plus l'entendement, et font que l'âme se recueille davantage en elle-même. Vous savez bien déjà que Dieu est partout; or, comme partout où est le roi, là est la cour; ainsi partout où est Dieu, là est le ciel; et vous n'aurez pas sans doute de la peine à croire que toute la gloire se rencontre où son éternelle majesté se trouve.

Considérez ce que dit saint Augustin : qu'après avoir cherché Dieu de tous côtés, il le trouva dans lui-même. Pensez-vous qu'il soit peu utile à une âme qui est distraite de comprendre cette vérité, et de connaître qu'elle n'a point besoin d'aller au ciel, afin de parler à son divin Père, pour trouver en lui toute sa joie, ni de crier de toute sa force pour s'entretenir avec lui? Il est si proche de nous, qu'encore que nous ne parlions que tout bas, il ne laisse pas de nous entendre, et nous n'avons pas besoin d'ailes pour nous élever vers lui; il suffit de nous

tenir dans la solitude, de le regarder dans nous-mêmes, et de ne nous éloigner jamais de la compagnie d'un si divin hôte. Nous n'avons qu'à lui parler avec grande humilité, comme à notre père; à lui demander nos besoins avec grande confiance, à lui faire entendre toutes nos peines; à le supplier d'y apporter le remède, et à reconnaître en même temps que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants.

Gardez-vous bien, mes filles, de ces fausses retenues que pratiquent certaines personnes qui croient faire, en cela, des actions d'humilité. Car si le roi vous gratifiait de quelque faveur, y aurait-il de l'humilité à la refuser? Nullement; mais il y en aurait au contraire à l'accepter et à vous réjouir de la recevoir, pourvu que vous reconnaissiez en même temps que vous en êtes indignes. Certes ce serait une plaisante humilité, si le roi du ciel et de la terre venait dans mon âme pour m'honorer de ses faveurs et s'entretenir avec moi, de ne daigner, par humilité, ni lui parler, ni demeurer avec lui, ni recevoir ce qu'il lui plairait de me donner; mais de le quitter et de le laisser seul; et que, quoiqu'il me pressât et me priât même de lui demander quelque chose, je voulusse, par humilité, demeurer dans mon indigence et dans ma misère, et qu'ainsi je l'obligeasse de s'en aller, parce qu'il verrait que je ne pourrais me résoudre à profiter de ses grâces.

Laissez là, mes sœurs, je vous prie, ces belles humilités. Traitez avec Jésus-Christ comme avec votre père, comme avec votre frère, comme avec votre Seigneur, et comme avec votre époux, tantôt d'une manière, et tantôt d'une autre; car il vous apprendra lui-même de quelle sorte vous devez agir pour le contenter et pour lui plaire. Ne soyez pas si simples et si stupides que d'y manquer; au contraire, priez-le de vous tenir la parole qu'il vous a donnée, et demandez-lui que, puisqu'il veut bien être votre époux, il vous traite comme ses épouses. Enfin vous ne sauriez trop considérer combien il vous importe de bien comprendre cette vérité, que notre Seigneur est au dedans de nous-mêmes, et que nous devons nous efforcer d'y demeurer avec lui.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Cette manière d'oraison, quoique vocale, fait qu'on se recueille beaucoup plutôt, et on en tire de grands avantages. On la nomme oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances, et entre dans elle-même avec son Dieu, qui l'instruit et lui donne l'oraison de quiétude beaucoup plus promptement par ce moyen que par nul autre; car étant là avec lui, elle peut penser à sa passion, et l'ayant présent devant ses yeux, l'offrir à son père, sans que son esprit se lasse en allant le chercher ou au jardin, ou à la colonne, ou sur le calvaire.

Celles qui pourront s'enfermer, comme je viens de le dire, dans ce petit ciel de notre âme, où elles trouveront celui qui en est le créateur

aussi bien que de la terre, et qui s'accoutumeront à ne rien regarder hors de là, et à ne se point mettre en un lieu où leurs sens extérieurs se puissent distraire, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'avancant beaucoup en peu de temps, elles boiront bientôt de l'eau de la céleste fontaine. C'est comme celui qui, voyageant sur la mer avec un vent favorable, arrive dans peu de jours où il veut aller, au lieu que ceux qui vont par terre en emploient beaucoup plus. Car quoiqu'étant en cet état, nous ne puissions pas dire que nous sommes déjà en pleine mer, vu que nous n'avons pas encore tout-à-fait quitté la terre, nous y sommes néanmoins en quelque sorte, puisqu'en recueillant nos sens et nos pensées, nous faisons pour la quitter tout ce qui est en notre pouvoir.

Que si ce recueillement est véritable, on n'a pas peine à le connaître, parce qu'il opère un certain effet que celui qui l'a éprouvé comprend mieux que je ne saurais vous le faire entendre. C'est que l'âme, dans ces moments favorables que Dieu lui donne, se trouvant libre et victorieuse, pénètre le néant des choses du monde, s'élève vers le ciel, et, à l'imitation de ceux qui se retranchent dans un fort pour se mettre à couvert des attaques de leurs ennemis, elle retire ses sens de ce qui est extérieur, et s'en éloigne de telle sorte, que, sans y faire réflexion, les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, et ceux de l'esprit s'ouvrent et deviennent plus clairvoyants pour les invisibles. Aussi ceux qui marchent par ce chemin ont presque toujours les yeux fermés durant la prière; ce qui est une coutume excellente et utile pour plusieurs choses. Car encore qu'il se faille faire d'abord quelque violence pour ne point regarder des objets sensibles, cela n'arrive qu'au commencement, parce que, quand on y est accoutumé, il faudrait se faire une plus grande violence pour les ouvrir qu'on n'en faisait auparavant pour les fermer. Il semble alors que l'âme comprend qu'elle se fortifie de plus en plus aux dépens du corps, et que le laissant seul et affaibli elle acquiert une nouvelle vigueur pour le combattre.

Or, quoique d'abord on ne s'aperçoive pas de ce que je viens de dire, à cause que ce recueillement de l'âme a plusieurs degrés différents, et que celui-ci ne produit pas cet effet, toutefois, si ensuite des peines que le corps souffre au commencement en voulant résister à l'esprit sans comprendre qu'il se ruine lui-même en ne s'y assujettissant pas, nous nous faisons violence durant quelques jours et nous nous y accoutumons, nous connaissons clairement le profit que nous y aurons fait, puisque, aussitôt que nous commencerons à prier, nous verrons que, sans y rien contribuer de notre part, les abeilles viendront d'elles-mêmes à la ruche pour travailler à faire le miel, parce que notre Seigneur veut que, pour récompense de notre travail, notre volonté devienne de telle sorte la maîtresse de nos sens, qu'aussitôt qu'elle leur fait le moindre signe de se vouloir recueillir, ils lui obéissent et se re-

cueillent avec elle. Que si après ils s'échappent, c'est toujours beaucoup qu'ils lui aient été soumis, puisqu'ils ne s'en vont alors que comme des esclaves qui sortent de la maison de leur maître, sans faire le mal qu'ils auraient pu faire, et que, quand la volonté les rappelle, ils reviennent plus vite qu'ils ne s'en étaient allés. Il arrive même que cela s'étant passé diverses fois de la sorte, Notre-Seigneur fait qu'ils s'arrêtent entièrement, sans plus empêcher l'âme d'entrer dans une contemplation parfaite. Tâchez, mes filles, de bien concevoir ce que j'ai dit; et, bien qu'il paraisse assez obscur, ceux qui le pratiqueront le comprendront aisément. Ces âmes vont donc comme si elles voyageaient sur la mer, et puisqu'il nous importe tant de ne pas aller lentement, parlons un peu des moyens de nous accoutumer à bien marcher.

Ceux qui travaillent à se recueillir courent moins de fortune de tomber, et le feu du divin amour s'attache plus promptement à leur âme, parce qu'elle en est si proche, que, pour peu que leur entendement le souille, la moindre étincelle qui en rejaillit est capable de l'embraser entièrement, à cause qu'étant dégagée de toutes les choses extérieures, et se trouvant seule avec son Dieu, elle est toute préparée à s'allumer. Représentez-vous qu'il y a dans nous un palais si magnifique, que toute la matière en est d'or et de pierres précieuses, puisque, pour tout dire en un mot, il est digne de ce grand monarque qui l'habite. Songez que vous faites une partie de la beauté de ce palais; car cela est vrai, puisque rien n'égale la beauté d'une âme enrichie de plusieurs vertus, qui, de même que des pierres précieuses, éclatent d'autant plus, qu'elles sont plus grandes. Et enfin imaginez-vous que le roi des rois est dans ce palais, qu'il daigne vous y recevoir, qu'il est assis sur un superbe trône, et que ce trône est votre cœur.

Il vous semblera peut-être d'abord que cette comparaison, dont je me sers pour vous faire comprendre ceci, est extravagante; mais elle pourra néanmoins vous être fort utile, parce que les femmes étant ignorantes, c'est un moyen propre pour vous faire voir qu'il y a dedans nous quelque chose d'incomparablement plus estimable que ce qui nous paraît au dehors. Car ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que les femmes qui manquassent à considérer ce qui est, puisque, si l'on avait soin de rappeler en sa mémoire le souvenir de ce divin hôte qui habite au milieu de nous, il serait impossible, à mon avis, de tant s'appliquer aux choses du monde qui frappent nos sens, voyant combien elles sont indignes d'être comparées à celles qui sont en nous — mêmes. Que pourrait faire davantage une bête brute, que de suivre l'impétuosité de ses sens, et de se jeter sur la proie qui lui plaît, afin de s'en rassasier? Et n'y a-t-il donc point de différence entre les bêtes et nous?

Quelques-uns se moqueront peut-être de moi, et diront qu'il n'y a rien de plus évident; et je veux bien qu'ils aient raison, quoique j'avoue

qu'il m'a paru fort obscur durant quelque temps. Je comprenais assez que j'avais une âme. Mais les choses de la terre qui ne sont que vanité, me bouchant les yeux, je ne comprenais ni la dignité de cette âme, ni l'honneur que Dieu lui fait d'être au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors, comme je fais maintenant, qu'un si grand monarque habitait dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé tout seul, et que quelquefois au moins je serais demeuré avec lui, et aurais pris plus de soin de nettoyer ce palais qui était rempli de tant d'ordures. Y a-t-il rien de si admirable que de penser que celui dont la grandeur pourrait remplir mille mondes, ne dédaigne pas de se retirer dans un petit espace, et que c'est ainsi qu'il voulut bien s'enfermer dans le sein de la très-sainte Vierge sa mère? Comme il est le maître absolu et le souverain Seigneur de l'univers, il porte avec lui la liberté; et comme il nous aime uniquement, il se proportionne à nous. Ainsi lorsqu'une âme commence d'entrer dans ces saintes voies, il ne se fait pas connaître à elle, de crainte qu'elle ne se trouble de voir qu'étant si petite elle doit contenir une chose qui est si grande, mais il l'étend et l'agrandit peu à peu, selon qu'il le juge nécessaire pour la rendre capable de recevoir toutes les grâces dont il veut la favoriser. C'est ce qui me fait dire qu'il porte avec lui la liberté; et par ce mot de liberté j'entends le pouvoir qu'il a d'accroître et d'agrandir ce palais. Mais l'importance est de le lui donner avec une volonté pleine, déterminée, et sans réserve, afin qu'il puisse y mettre et en ôter tout ce qu'il lui plaira, comme lui appartenant absolument.

C'est là ce que sa divine majesté désire de nous; et, puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le lui refuser? Il ne veut point forcer notre volonté, il reçoit ce qu'elle lui donne; mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain et si important, que je ne saurais trop le répéter. Ce roi éternel n'agit pleinement dans notre âme que quand il la voit libre de tout et toute à lui. Pourrait-il en user autrement, puisqu'il aime parfaitement l'ordre, et qu'ainsi, si nous remplissions ce palais de petites gens tirées de la lie du peuple, et de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand prince pourrait-il avec toute sa cour y venir loger? Ne serait-ce pas beaucoup qu'il voulût seulement demeurer quelques moments au milieu de tant d'embarras? Car pensez-vous, mes filles, que ce roi de gloire vienne seul? N'entendez-vous pas que son fils, après avoir dit *Notre Père*, ajoute aussitôt *qui êtes dans les cieux*? Or ceux qui composent la cour d'un tel prince, n'ont garde de le laisser seul, ils l'accompagnent toujours, et le prient sans cesse en notre faveur, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas que ce soit comme ici-bas, où lorsqu'un seigneur ou un prélat honore quelqu'un de sa bienveillance, soit qu'il en ait des raisons particulières, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussitôt d'envier et de haïr

cette personne, quoiqu'elle n'en donne point de sujet, et ainsi sa faveur lui coûte cher.

CHAPITRE XXIX

La Sainte continue dans ce chapitre à traiter de l'oraison de recueillement.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT. (Suite.)

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous souciez point de ces faveurs. Que chacune s'efforce de faire ce qu'elle doit. Et quand même le supérieur ne lui témoignerait pas être satisfait d'elle, qu'elle s'assure que Notre-Seigneur non seulement l'agréera, mais l'en récompensera. Car sommes-nous venues ici pour chercher des récompenses temporelles ; et ne devons-nous pas élever sans cesse notre esprit vers des objets permanents et éternels, sans nous arrêter à ceux d'ici-bas qui sont si fragiles et si périssables qu'ils ne durent pas même tant que notre vie ? Que s'il arrive que notre supérieur soit plus satisfait aujourd'hui d'une de vos sœurs que non pas de vous, il pourra l'être demain davantage de vous que non pas d'elle, s'il connaît que vous avez plus de vertu. Et quand cela n'arriverait pas, que vous importe ? Ne donnez donc pas lieu à ces pensées qui, commençant quelquefois par peu de chose, vous peuvent beaucoup inquiéter. Au contraire repoussez-les en considérant que votre royaume n'est pas de ce monde, et combien toutes choses passent promptement.

Mais ce remède est assez faible et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que l'on continue à vous humilier, et que vous soyez bien aises de l'être pour l'amour de votre Sauveur qui est avec vous. Faites réflexion sur vous-mêmes, et vous le trouverez, comme je l'ai dit, dans le fond de votre cœur, où il ne manquera pas de vous donner des consolations intérieures, d'autant plus grandes, que vous en aurez moins d'extérieures. Il est si plein de compassion, qu'il ne manque jamais d'assister les personnes affligées, et injustement traitées, pourvu qu'elles mettent en lui seul leur confiance. C'est ce qui a fait dire à David qu'il n'abandonne pas les affligés. Le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas ? Si vous le croyez, de quoi donc vous tourmentez-vous ?

« O mon Seigneur et mon maître, si nous vous connaissions véritablement, qu'y aurait-il qui fût capable de nous donner de la peine, puis-que vous êtes si libéral envers ceux qui mettent en vous leur confiance ? » Croyez-moi, mes chères amies, il importe extrêmement de bien comprendre cette vérité, parce que c'est le moyen de connaître que toutes les consolations d'ici-bas ne sont que des mensonges et des chimères, lorsque, pour peu que ce soit, elles empêchent notre âme de se recueillir et de rentrer dans elle-même. Hélas ! mes filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes ce ne sera pas moi, puisqu'encore que personne ne soit plus obligé que je suis à

tâcher de le comprendre, je vois que je ne le conçois que fort imparfaitement.

Pour revenir à ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, je voudrais pouvoir expliquer de quelle sorte l'âme se trouve en la compagnie du Roi des rois et du Saint des saints, et ne laisse pas de jouir d'une parfaite solitude, lorsqu'elle entre avec lui dans ce paradis qui est au-dedans d'elle-même, et ferme la porte après elle à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle le veut, parce que vous devez savoir, mes filles, que ce n'est pas une chose entièrement surnaturelle, mais qui dépend de notre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons rien du tout, ni former seulement une bonne pensée par nous-mêmes. Car ce n'est pas un silence des puissances de notre âme, mais un recueillement de ces puissances dans elle-même. Il y a divers moyens d'y parvenir, comme il est écrit en plusieurs livres, qui disent qu'il faut oublier toutes choses, afin de nous approcher intérieurement de Dieu seul, et que, même dans nos occupations, nous devons nous retirer au-dedans de nous, quand ce ne serait que pour un moment; le souvenir d'avoir chez soi une telle compagnie étant d'une très-grande utilité.

Ce que je prétends donc que nous devons faire, est seulement de considérer quel est celui à qui nous parlons, et de demeurer en sa présence sans tourner la tête d'un autre côté, ainsi qu'il me semble que ce serait faire que de penser à mille choses vaines et inutiles dans le même temps qu'on parle à Dieu. Tout le mal vient, mon Seigneur, de ce que nous ne comprenons pas assez combien vous êtes proche de nous dans la vérité. Nous agissons comme si vous en étiez fort éloigné. Et combien serait grand cet éloignement, s'il fallait que nous vous allussions chercher jusque dans le ciel ! Votre visage, ô mon Sauveur ! ne mérite-t-il donc pas d'arrêter nos yeux pour le considérer, lorsqu'il nous est si facile de le faire ? Il ne nous semble pas que les hommes nous entendent quand nous leur parlons, s'ils manquent de nous regarder, et nous fermons les yeux de peur de vous voir lorsque vous nous regardez ; ainsi comment saurons-nous si vous aurez entendu ce que nous avons pris la hardiesse de vous dire ?

Je voudrais donc seulement, mes filles, vous faire comprendre que, pour nous accoutumer par un moyen très-facile à arrêter notre esprit afin qu'il sache ce qu'il dit et à qui il le dit, il est besoin de recueillir dans nous-mêmes ces sens extérieurs et de leur donner de quoi s'occuper, n'y ayant point de doute que le ciel ne se trouve en dedans de nous, puisque le créateur du ciel y habite. Ainsi nous nous accoutumerons à concevoir qu'il n'est pas besoin pour lui parler de crier à haute voix, et il nous fera assez connaître qu'il est véritablement dans notre âme.

En nous conduisant de la sorte, nous prierons vocalement, sans peine et dans un très-grand repos, et après nous être contraintes du-

rant quelque temps à nous tenir proches de Notre-Seigneur, il nous entendra par signes, comme l'on dit d'ordinaire, et, au lieu de réciter comme auparavant diverses fois le *Pater*, il nous fera connaître dès la première qu'il nous a ouïes. Car il prend tant de plaisir à nous soulager que, quoique durant toute une heure nous ne disions qu'une fois cette sainte et toute divine prière, pourvu qu'il voie que nous n'ignorons pas que nous sommes avec lui, combien il se plaît d'être avec nous, ce que c'est que nous lui demandons, et la joie qu'il a de nous l'accorder, il ne se soucie nullement que nous nous rompiions la tête en lui faisant de longs discours. Je le prie de tout mon cœur de vouloir donner cette instruction à celles de vous qui ne l'ont pas. Et je confesse n'avoir jamais su ce que c'est que de prier avec satisfaction jusqu'à ce qu'il m'ait appris d'en user en cette manière. Je me suis toujours si bien trouvée de me recueillir ainsi en moi-même, que c'est ce qui m'a fait beaucoup étendre sur ce sujet.

Pour conclusion, je dis que celui qui désire de former cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de s'accoutumer à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rappelant ses sens au-dedans de lui; ce qui n'est pas une perte pour son âme, mais un grand gain, puisqu'en retranchant l'usage extérieur de ses sens, elle les fait servir à son recueillement intérieur, en sorte que si nous parlons nous tâchions de nous souvenir que nous avons dans le fond de notre cœur avec qui parler; si nous entendons parler quelqu'un, nous nous souvenions que nous devons écouter parler celui qui nous parle de plus près, et qu'enfin nous considérions toujours que nous pouvons, si nous voulons, ne nous séparer jamais de cette divine compagnie, et être fâchés d'avoir laissé seul durant si longtemps ce père céleste dont nous pouvons attendre tout notre secours.

Que l'âme, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois, et en s'y accoutumant elle en retirera tôt ou tard un grand avantage. Dieu ne lui aura pas plus tôt fait cette grâce qu'elle ne voudrait pas la changer contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y emploierez, et je vous assure qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois. Voyez combien ce travail est peu considérable en comparaison de l'avantage d'établir ce solide fondement, afin que si Dieu vous veut élever à de grandes choses, il vous y trouve disposées en vous trouvant si proches de lui. Je prie sa toute puissante majesté de ne permettre jamais que vous vous éloigniez de sa présence.

CHAPITRE XXX.

Comment il importe de savoir ce qu'on demande par ces paroles du *Pater* : *Que ton nom soit sanctifié*. Application de ces paroles à l'oraison de quiétude que la Sainte

commence d'expliquer, et montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'oraison vocale à cette oraison de quiétude.

SUR CES PAROLES : *Que votre nom soit sanctifié.*

Considérons maintenant, mes filles, comme notre divin maître va plus loin, comme il commence à demander quelque chose pour nous à son père ; et qu'est-ce qu'il lui demande ? car il est à propos que nous le sachions. Quel est celui, pour mal habile qu'il soit, qui ayant quelque chose à demander à une personne considérable, ne pense point auparavant à ce qu'il doit lui demander, au besoin qu'il en a, et à la manière dont il devra lui parler afin de ne pas l'importuner et ne lui point être désagréable, principalement lorsqu'il s'agit d'une chose de conséquence, telle qu'est celle que Notre-Sauveur nous apprend à demander ? et ceci me semble très-considérable.

Ne pouviez-vous pas, ô mon Dieu, commencer et finir votre oraison par une seule parole en disant : Donnez-nous, mon Père, ce qui nous est nécessaire, puisqu'il semble qu'il n'était pas besoin d'en dire davantage à celui qui comprend si parfaitement toutes choses ? O sagesse éternelle, il est vrai que cela aurait été suffisant entre votre père et vous ! et c'est ainsi que vous le priâtes dans le jardin, en lui faisant voir d'abord votre crainte et votre désir et vous soumettant aussitôt après à sa volonté. Mais, comme vous savez, mon Dieu, que nous ne sommes pas si soumis à votre Père éternel que vous l'étiez, il était besoin de marquer en particulier ce que vous lui demandiez pour nous, afin que nous puissions juger s'il nous est avantageux ou non de le demander ; car notre libre arbitre ne se portant qu'à ce qui lui est le plus agréable, nous ne voudrions pas recevoir ce que Dieu nous donne, s'il n'était conforme à notre désir, parce qu'encore qu'il fût le meilleur, néanmoins ne voyant pas le bien qui nous en peut revenir, et, comme on dit, n'ayant pas notre argent dans nos mains, nous ne nous croirions jamais riches.

O mon Dieu, mon Dieu, d'où vient que notre foi est si endormie pour croire une éternité de biens et de maux, et que nous comprenions si peu cette infaillible certitude ou de récompense ou de supplice ? Il est bon, mes filles, pour vous en éclaircir que vous entendiez ce que c'est que vous demandez dans l'oraison dominicale, afin que si le Père éternel vous l'accorde, vous ne le refusiez pas ; et vous devez toujours bien considérer si ce que vous lui demandez vous est utile, parce que s'il ne l'était pas, vous vous devriez bien garder de le désirer ; mais ne craignez pas de demander continuellement à son adorable majesté la lumière qui vous est nécessaire, puisque nous sommes aveugles, et avons un tel dégoût de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort non seulement redoutable, mais éternelle.

Or, pour demander à Dieu qu'il lui plaise d'établir en nous son

royaume, Notre-Seigneur nous ordonne de dire ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié, et que votre règne nous arrive.* Voyez, mes filles, quelle est la sagesse infinie de notre maître. C'est ici que je considère et qu'il importe de considérer ce que nous demandons en demandant ce royaume. Comme Notre-Seigneur connaît que dans notre extrême impuissance, nous sommes incapables de sanctifier, de louer et de glorifier dignement ce nom adorable du Père éternel, si sa suprême majesté ne nous en donne le moyen, en nous donnant ici son royaume, il a voulu dans les demandes qu'il lui a faites pour nous, joindre ensemble ces deux choses.

Or, pour nous faire entendre ce que c'est que nous demandons, combien il nous importe de presser pour l'obtenir, et qu'il n'y a rien que nous ne devions nous efforcer de faire pour contenter celui qui peut seul nous le donner, je veux vous dire ce que je pense. Que si vous n'en êtes satisfaites, vous pourrez entrer vous-mêmes dans d'autres considérations ; car notre bon maître vous le permettra, pourvu que vous vous soumettiez entièrement à la créance de l'Église, ainsi que je le fais toujours, et que, pour cette raison, je ne vous donnerai point ceci à lire qu'après qu'il aura été vu par des personnes qui soient capables d'en juger.

Mon opinion est donc que le grand bonheur entre tant d'autres dont on jouit dans le royaume du ciel est qu'on n'y tient plus aucun compte de toutes les choses de la terre ; mais que trouvant dans soi-même le repos et la gloire, on y est dans la joie de voir tous les autres comblés de joie, dans une paix perpétuelle de voir que tous louent, bénissent et sanctifient le nom de Dieu ; de voir que tous l'aiment, et de ce que personne ne l'offense. Ainsi les âmes ne sont occupées que de son amour et ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'elles le connaissent parfaitement. Que si nous le connaissions mieux ici-bas que nous ne le connaissons, nous l'aimerions beaucoup plus que nous ne l'aimons, et nous l'aimerions de la manière que je viens de dire, quoique non pas à un si haut degré de perfection ni si constamment.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Ne vous semble-t-il point, mes sœurs, que je veuille dire que pour faire cette demande et pour bien prier vocalement, nous devrions être des anges ? Certes notre divin maître le voudrait, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige pas à demander des choses qui soient impossibles ; car pourquoi serait-il impossible que, même dans l'exil de cette vie, une âme pût avec l'assistance de Dieu arriver jusqu'à ce point, quoique ce ne puisse être si parfaitement que lorsqu'elle sera délivrée de la prison de ce corps, parce que nous ~~v~~ ^{fl} ~~eu~~ ^{eu} ~~ons~~ ^{ons} encore sur la mer du monde, et n'avons pas achevé notre voyage. Mais il y a des intervalles dans lesquels les âmes étant lassées de marcher, Notre-Seigneur met leurs

puissances dans un calme et une quiétude où il leur fait comprendre clairement et goûter, comme par avance, ce qu'il donne à ceux qu'il a rendus participants de son royaume et à ceux à qui il le donne dans cette vie, en la manière qu'on le voit dans la prière qu'il nous a enseignée. Ainsi les faveurs qu'il leur fait sont comme des gages de son amour qui les fortifient dans l'espérance qu'ils ont d'être un jour éternellement rassasiés de ce qu'ils ne goûtent ici-bas que durant quelques moments.

Que si je n'appréhendais de vous donner sujet de croire que je veux vous parler ici de la contemplation, cette demande me fournirait une occasion fort propre de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation que ceux qui y sont habitués nomment oraison de quiétude. Mais, comme j'ai entrepris de traiter en ce lieu de l'oraison vocale, vous vous imaginerez peut-être que je ne dois pas les joindre ensemble, quoique je n'en demeure pas d'accord, parce que je sais le contraire; car je connais plusieurs personnes que Dieu fait passer de l'oraison vocale telle que je vous l'ai représentée à une contemplation fort sublime, sans qu'elles puissent comprendre de quelle manière cela se fait; et c'est pour cette raison, mes filles, que j'insiste tant à ce que vous fassiez bien l'oraison vocale.

Je sais une personne qui, n'ayant jamais pu faire d'autre oraison que la vocale, possédait toutes les autres; et quand elle voulait prier d'une autre manière, son esprit s'égarait de telle sorte, qu'elle ne pouvait se souffrir elle-même. Mais plutôt à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisait! Elle récitait quelques *Pater* en l'honneur du sang que Notre-Seigneur a répandu dans les divers mystères de sa passion; et elle s'y occupait de telle sorte, qu'elle y passait quelquefois deux ou trois heures. Elle vint me trouver un jour fort affligée de ce que, ne pouvant faire l'oraison mentale ni s'appliquer à la contemplation, elle se trouvait réduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je lui demandai quelles elles étaient, et je trouvai qu'en disant continuellement son *Pater*, elle entrait dans une si haute contemplation, que Notre-Seigneur l'élevait jusqu'à l'union divine; et ses actions le faisaient bien voir, car elle vivait fort saintement. Ainsi je louai Notre-Seigneur, et portai envie à une telle oraison vocale. Cela étant très-véritable, ne croyez pas, vous qui êtes ennemies des contemplatifs, que vous ne puissiez vous-mêmes le devenir, pourvu que vous récitiez vos oraisons vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE XXXI.

De l'oraison de quiétude qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Différence qui se trouve entre cette oraison et l'oraison d'union, laquelle la Sainte explique, puis revient à l'oraison de quiétude.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, QUI EST LA PURE CONTEMPLATION.

Je veux donc, mes filles, vous dire ce que c'est que cette oraison de

quiétude, selon ce que j'en ai entendu parler, et que Notre-Seigneur me l'a fait comprendre, afin peut-être que je vous en instruisse. C'est, à mon avis, dans cette oraison qu'il commence à nous faire connaître que nos demandes lui sont agréables, et qu'il veut dès ici-bas nous faire entrer dans la possession de son royaume, afin que nous le louions, que nous le sanctifions, et que nous travaillions de tout notre pouvoir à faire que les autres le louent et le sanctifient. Comme cette oraison est une chose surnaturelle, nous ne saurions pas nous-mêmes l'acquérir, quelque soin que nous y apportions; car c'est mettre notre âme dans la paix et dans le calme, ou, pour mieux dire, c'est sentir que Notre-Seigneur l'y met dans sa divine présence, en établissant dans un plein repos toutes ses facultés et ses puissances, comme nous voyons dans l'Évangile qu'il en usa de la sorte à l'égard de Siméon le juste.

Lorsque l'âme est dans cet état, elle comprend, par une manière fort différente de celle qui se fait par l'entremise de nos sens extérieurs, qu'elle est déjà proche de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approche davantage, elle deviendra, par le moyen de l'union, une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie cela, ni avec les yeux du corps, ni avec les yeux de l'âme, non plus que saint Siméon ne voyait le divin Jésus que sous les apparences d'un simple enfant, et qu'à en juger par la manière dont il était couvert et enveloppé, et par le petit nombre de personnes qui le suivaient, il n'eût dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre homme que pour le fils du Père éternel. Mais, de même que cet adorable enfant lui fit connaître qui il était, l'âme connaît avec qui elle est, quoique non pas si clairement, puisqu'elle ne comprend point encore de quelle manière elle le comprend. Elle voit seulement qu'elle se trouve dans ce royaume, qu'elle y est proche de son roi, et qu'il a résolu de le lui donner; mais son respect est si grand, qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme un évanouissement intérieur et extérieur tout ensemble, durant lequel le corps voudrait demeurer sans se remuer, ainsi que le voyageur qui, étant presque arrivé où il veut aller, se repose, pour y arriver encore plus tôt par le redoublement que ses forces reçoivent de ce repos. Mais si le corps se trouve comblé de ce plaisir, celui dont jouit l'âme n'est pas moindre. Sa joie de se voir si proche de cette fontaine céleste est si grande, qu'avant même que d'en boire, elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer; toutes ses puissances sont si parfaites, qu'elle ne voudrait jamais sortir de cette heureuse tranquillité, et tout ce qui s'offre alors à elle ne peut que l'importuner, parce qu'il la détourne de l'amour qu'elle a pour Dieu; car en cet état la seule volonté est captive, et là rien n'empêche ces deux autres puissances, l'entendement et la mémoire, de penser auprès de qui elles sont; mais, quant à elle, si

elle peut sentir quelque peine, c'est seulement de se voir capable de recouvrer sa liberté.

L'entendement voudrait ne pouvoir jamais envisager que cet objet, ni la mémoire s'occuper que de lui seul. Ils connaissent que c'est l'unique chose nécessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ils voudraient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble que son mouvement leur ferait perdre la tranquillité dont ils jouissent, et ainsi ils n'osent se remuer, à peine peuvent-ils parler; et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Ils sont si proches de leur roi qu'ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront et seront entendus de lui. Ils voient qu'ils sont auprès de lui, dans son palais, et connaissent qu'il commence à les mettre en possession de son royaume.

Se trouvant en cet état ils répandent quelquefois des larmes, non de douleur, mais de joie. Il leur semble qu'ils ne sont plus dans le monde, et voudraient ne le voir jamais, ni en entendre parler, mais voir et entendre seulement Dieu. Rien ne les peine, ni ne leur paraît capable de les peiner; et enfin, tandis que ce plaisir dure, ces âmes sont si plongées et si abîmées en Dieu, qu'elles ne peuvent comprendre qu'il y ait rien de plus à désirer, et diraient volontiers avec saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tabernacles.*

Dieu fait quelquefois dans cette oraison de quiétude une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins que d'en avoir souvent fait l'expérience. Mais ceux qui auront passé par-là la comprendront bien, et n'auront pas peu de consolation de savoir quelle elle est. Pour moi je crois que Dieu joint même souvent une telle faveur à cette autre. Voici ce que c'est : lorsque cette quiétude est grande et qu'elle dure longtemps, il me semble que si la volonté n'était attachée et comme liée, elle ne pourrait conserver la paix dont elle jouit ainsi qu'elle la conserve lorsque l'on se trouve durant un jour ou deux en cet état sans comprendre de quelle sorte cela se fait. Ces personnes voient clairement qu'elles ne sont pas occupées tout entières à ce qu'elles font, mais que le principal leur manque, qui est la volonté, laquelle à mon avis est alors unie à Dieu, et laisse les autres puissances libres pour s'employer à ce qui regarde son service, auquel elles sont beaucoup plus propres qu'en un autre temps; mais quant aux choses du monde, elles en sont si incapables qu'elles paraissent comme engourdies et quelquefois tout interdites. C'est une grande faveur que Dieu fait à ceux à qui il lui plaît de l'accorder, parce que la vie active et contemplative se trouvent jointes et que dans cet heureux temps Notre-Seigneur met tout en œuvre; car la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est-à-dire, à la contemplation, sans savoir de quelle sorte elle s'y occupe, et l'entendement et la mémoire travaillent à leur ouvrage, c'est-à-dire, à l'action, à l'imitation de Marthe qui dans une rencontre si favorable se trouve jointe à Madeleine.

Je sais une personne que Notre-Seigneur mettait souvent dans cet état ; et parce qu'elle ne comprenait point comment cela se pouvait faire, elle le demanda à un grand contemplatif ; il lui répondit qu'elle ne devait point s'en étonner, et qu'il lui en arrivait autant ; ce qui me donne sujet de croire que , puisque l'âme est si pleinement satisfaite dans cette oraison de quiétude, il y a grande apparence que le plus souvent sa volonté se trouve unie à celui qui est seul capable de la combler de bonheur ; et parce qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que Notre-Seigneur par sa bonté a favorisées de cette grâce, il me semble qu'il ne sera pas mal à propos que je leur donne quelques avis sur ce sujet.

Le premier est lorsqu'elles jouissent de cette consolation sans savoir de quelle manière elle leur arrive ; mais connaissant seulement qu'elles n'y ont contribué ni pu contribuer en rien, elles tombent dans la tentation de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état, ce qui fait qu'à peine osent-elles respirer. Mais c'est une rêverie ; car comme nous ne saurions ni faire venir le jour, ni empêcher la nuit de venir, nous ne saurions non plus ni nous procurer une si grande faveur qu'est cette oraison, ni empêcher qu'elle ne se passe. C'est une chose entièrement surnaturelle ; nous n'y avons aucune part, et nous sommes si incapables de l'acquérir par nos propres forces, que le moyen d'en jouir plus long-temps est de reconnaître qu'étant très-indignes de la mériter, nous ne saurions ni l'avancer ni la reculer, mais seulement la recevoir avec de grandes actions de grâces ; et ces actions de grâces ne consistent pas en la quantité de paroles, mais à imiter le publicain, en n'osant pas seulement lever les yeux vers le ciel.

La retraite peut alors être fort utile pour laisser la place entièrement libre à Notre-Seigneur, afin que sa souveraine majesté dispose en la manière qu'il lui plaira d'une créature qui est toute à lui ; et le plus qu'on doive faire alors est de proférer de temps en temps quelques paroles de tendresse qui excitent notre amour, ainsi qu'on souffle doucement pour rallumer une bougie qui est éteinte, et que ce même souffle éteindrait si elle était allumée. Je dis doucement, parce qu'il me semble que ce souffle doit être doux pour empêcher que la quantité de paroles que fournirait l'entendement n'occupe la volonté.

Voici un second avis, mes filles, que je vous prie de bien remarquer, c'est que durant cette oraison de quiétude vous vous trouverez souvent en état de ne pouvoir vous servir ni de l'entendement ni de la mémoire. Et il arrive qu'au même temps que la volonté est dans une très-grande tranquillité, l'entendement au contraire est dans un tel trouble, et si fort effarouché, que, ne sachant où il est et se croyant être dans une maison étrangère, il va comme d'un lieu en un autre pour y trouver quelqu'un qui le contente, parce qu'il ne peut durer où il est. Mais peut-être qu'il n'y a que moi qui ai l'esprit fait de la sorte : c'est donc à moi que je parle, et cela me tourmente si fort que je voudrais quel-

quelquefois donner ma vie pour remédier à cette inconstance et variété de pensées.

En d'autres temps il me semble que mon entendement s'arrête, et que, comme étant dans sa maison et s'y trouvant bien, il accompagne la volonté. Que si la mémoire s'y joint encore, et qu'ainsi toutes ces trois puissances agissent avec concert, c'est un bonheur inconcevable, et comme un triomphe qui remplit l'âme de contentement et de gloire, de même que dans le mariage, quand le mari et la femme sont si parfaitement unis, que l'un ne veut que ce que l'autre désire, au lieu que l'un des deux ne saurait être de mauvaise humeur sans que l'autre se trouve dans une souffrance perpétuelle.

Lors donc que la volonté se trouve dans cette tranquillité et dans cette quiétude, elle ne doit non plus faire de cas de l'entendement, de la pensée ou de l'imagination, car je ne sais lequel de ces trois noms est le plus propre, qu'elle ferait d'un fou et d'un insensé, parce qu'elle ne pourrait s'amuser à le vouloir tirer par force après elle sans se détourner et l'inquiéter; d'où il arriverait que non-seulement elle ne tirerait pas par ce moyen un plus grand profit de son oraison, mais que tous ses efforts ne serviraient qu'à lui faire perdre ce que Dieu lui aurait donné, sans qu'elle y eût rien contribué.

Voici une comparaison que Notre-Seigneur me mit un jour dans l'esprit durant l'oraison, qui, à mon avis, explique cela fort clairement; c'est pourquoi je vous prie de la bien considérer: l'âme en cet état ressemble à un enfant qui tête encore, à qui sa mère, pour le caresser lorsqu'il est entre ses bras, fait distiller le lait dans sa bouche sans qu'il remue seulement les lèvres. Car il arrive de même, dans cette oraison, que la volonté aime sans que l'entendement y contribue en rien par son travail, parce que Notre-Seigneur veut que, sans y avoir pensé, elle connaisse qu'elle est avec lui, qu'elle se contente de sucer le lait dont il lui remplit la bouche, qu'elle goûte cette douceur sans se mettre en peine de savoir que c'est à lui à qui elle en est obligée; qu'elle se réjouisse d'en jouir sans vouloir connaître ni en quelle manière elle en jouit, ni quelle est cette chose dont elle jouit, et qu'elle entre ainsi dans un heureux oubli de soi-même, par la confiance que celui auprès duquel elle est si heureuse de se trouver pourvoira à tous ses besoins. Au lieu que si elle s'arrêtait à contester avec l'entendement pour le rendre malgré lui participant de son bonheur, en le tirant par force après elle, il arriverait de nécessité que, ne pouvant avoir en même temps une forte attention à diverses choses, elle laisserait répandre ce lait, et se trouverait ainsi privée de cette divine nourriture.

DIFFÉRENCE DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE ET DE CELLE D'UNION.

Or il y a cette différence entre l'oraison de quiétude et celle où l'âme est entièrement unie à Dieu, qu'en cette dernière l'âme ne recoit pas

cette divine nourriture comme une viande qui entre dans la bouche avant qu'elle passe dans l'estomac, mais elle la trouve tout d'un coup dans elle-même sans savoir de quelle sorte Notre-Seigneur l'y a mise; au lieu que dans la première il semble que Dieu veut que l'âme travaille un peu, quoiqu'elle le fasse avec tant de douceur qu'elle s'aperçoit à peine de son travail. Le trouble qu'elle peut avoir alors vient de son entendement ou de son imagination; ce qui n'arrive pas dans cette autre oraison plus parfaite où toutes les trois puissances se trouvent unies, parce que celui qui les a créées les suspend alors, et le plaisir dont il les fait jouir est si grand, qu'elles en sont tout occupées, sans pouvoir comprendre comment cela se fait.

Quand l'âme se trouve dans cette oraison d'union, elle sent bien que la volonté jouit d'un contentement également grand et tranquille; mais elle ne saurait dire promptement en quoi il consiste: ce qu'elle sait de certitude, c'est qu'il est différent de tous ceux qui se rencontrent ici-bas, et que la joie de dominer tout le monde, jointe à tous les plaisirs de la terre, n'en saurait produire un semblable. La raison, selon ce que j'en puis juger, est que tous ces autres plaisirs ne sont que dans l'extérieur et comme dans l'écorce de la volonté, au lieu que celui-ci est dans l'intérieur et dans le centre même de la volonté.

•
DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Lors donc qu'une âme est dans un état si sublime d'oraison, ce qui est, comme je l'ai dit, entièrement surnaturel, s'il arrive que son entendement s'emporte à des pensées extravagantes, sa volonté ne doit point s'en mettre en peine, mais le traiter comme un insensé en se moquant de ses folies, et demeurer dans son repos, puisqu'après qu'il aura couru de tous côtés, elle le fera revenir à elle, comme en étant la maîtresse et l'ayant sous sa puissance, sans que pour cela elle perde son recueillement. Au lieu que, si elle voulait l'arrêter par force, elle-même se priverait de la force que lui donne cette divine nourriture, et ainsi tous deux y perdraient au lieu d'y gagner.

Comme l'on dit d'ordinaire que pour vouloir trop embrasser on n'embrasse rien, il me semble que la même chose arrive ici; et ceux qui l'auront éprouvé n'auront pas peine à le comprendre. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils tiennent cet avis inutile. Mais pour peu qu'ils en aient l'expérience, je suis assurée qu'ils le comprendront, qu'ils en tireront de l'utilité, et qu'ils rendront grâces à Notre-Seigneur de la lumière qu'il lui a plu de me donner pour le leur faire connaître. Pour conclusion, j'estime que lorsque l'âme est arrivée à cette sorte d'oraison si élevée et si parfaite, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande en lui donnant ici-bas son royaume.

O heureuse demande qui nous fait demander un si grand bien sans comprendre ce que c'est que nous demandons! ô heureuse manière de

demander ! Cela me fait désirer, mes sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous disons ces paroles toutes célestes du *Pater noster*, et les autres oraisons vocales : car, après que Dieu nous aura fait cette faveur, nous oublierons tout ce qui est sur la terre, parce que lorsque le créateur de toutes choses entre dans une âme, il en bannit l'amour de toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois dire que tous ceux qui prieront ainsi se trouveront entièrement dégagés de tout ce qu'il y a dans le monde ; mais je souhaite qu'ils reconnaissent au moins ce qui leur manque pour l'être, qu'ils s'humilient et qu'ils s'efforcent d'en venir là, puisque autrement ils ne s'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme ces gages si précieux de son amour, c'est une marque qu'il la veut employer à de grandes choses, et qu'il ne tiendra qu'à elle qu'elle ne s'avance beaucoup dans son service. Que s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume, elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, non seulement il ne lui déclarera point les secrets et ne lui montrera point les merveilles de ce royaume, mais il ne la gratifiera pas souvent de cette faveur, et quand il la lui accordera, ce ne sera que pour peu de temps. Il se peut faire que je me trompe : je crois voir toutefois, et pense savoir que cela se passe de la sorte, et c'est, à mon avis, pour cette raison qu'il se trouve si peu de gens qui soient fort spirituels, parce que les services qu'ils rendent à Dieu ne répondent pas à une si grande faveur, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir encore, ils retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu, qui la considérait déjà comme étant à lui, pour l'attacher à des choses basses. Ainsi il se trouve obligé à chercher d'autres personnes qui l'aiment véritablement, afin de leur faire de plus grandes grâces qu'il n'en avait accordées à celles-ci, quoiqu'il ne retire pas entièrement tout ce qu'il leur avait donné, pourvu qu'elles vivent toujours avec pureté de conscience.

Mais il y a des personnes, du nombre desquelles j'ai été, dont Notre-Seigneur attendrit le cœur, leur inspire de saintes résolutions, leur fait connaître la vanité de toutes les choses du monde, et enfin leur donne son royaume, en les mettant dans cette oraison de quiétude, lorsqu'elles se rendent sourdes à sa voix, parce qu'elles aiment tant à dire fort à la hâte, comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour, qu'encore que Notre-Seigneur, comme je viens de le dire, mette son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir, mais, s'imaginant de mieux faire en priant de cette autre manière, elles perdent l'attention qu'elles devraient avoir à une si grande faveur.

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous conduisez pas de la sorte, mais veillez sur vous lorsqu'il lui plaira de vous accorder une telle grâce. Considérez que ce serait perdre par votre faute un très-grand trésor, et que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*, que de le dire plusieurs fois, et comme en courant,

sans entendre ce que vous dites. Celui à qui vous adressez vos demandes est proche de vous, il ne manquera pas de vous écouter, et vous devez croire que c'est par cette oraison de recueillement que vous louerez et que vous sanctifierez véritablement son nom, parce qu'étant alors dans sa familiarité, et comme l'un de ses domestiques, vous le louerez et vous le glorifierez avec plus d'affection et d'ardeur; et, ayant une fois éprouvé combien le Seigneur est doux, vous vous efforcerez de le connaître toujours de plus en plus. Cet avis est si important, que je ne puis trop vous exhorter de le beaucoup considérer.

CHAPITRE XXXII.

Sur ces paroles du Pater : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* La Sainte parle de nouveau, sur ce sujet, de la contemplation parfaite, qui est l'oraison d'union. Ce qui se nomme aussi *Ravissement*.

SUR CES PAROLES DU PATER : *Votre volonté soit faite, etc.*

Après que notre bon maître a demandé pour nous à son Père, et nous a appris à demander des choses de si grand prix qu'elles enferment tout ce que nous saurions désirer en cette vie, et après nous avoir honorés d'une si extrême faveur que de nous tenir pour ses frères, voyons ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous, et ce qu'il demande de nous, puisqu'il est bien juste que nous reconnaissons par quelques services des bienfaits si extraordinaires.

« O mon doux Jésus, qu'il est vrai que ce que vous offrez à votre
« Père de notre part, aussi bien que ce que vous lui demandez pour
« nous, est grand, quoique, si nous considérons la même chose en elle-
« même, elle n'est rien en comparaison de ce que nous devons à un
« si grand roi ! Mais il est certain, mon Dieu, que, puisque vous nous
« avez donné votre royaume, vous ne nous laissez pas dénués de
« tout lorsque nous donnons tout ce qui est en notre pouvoir, en
« vous disant, aussi bien de cœur que de bouche : *Que votre volonté
« soit faite en la terre comme au ciel.* »

Pour nous donner le moyen, mon Sauveur, d'accomplir ce que vous offrez pour nous, vous avez agi selon votre divine sagesse, en faisant auparavant en notre nom la demande précédente ; car sans cela comment nous serait-il possible de satisfaire à notre promesse ? Mais votre Père éternel nous donnant ici-bas le royaume que vous lui demandez pour nous, nous pourrions tenir la parole que vous lui donnez en notre nom, puisqu'en convertissant la terre de mon cœur en un ciel, il ne sera pas impossible que sa volonté s'y accomplisse. Au lieu qu'autrement, mon Dieu, je ne vois pas de quelle sorte cela se pourrait, vu que ce que je vous offre est si grand, et que la terre de mon cœur est si sèche et si stérile.

Je ne saurais penser à ceci sans avoir quelque envie de rire de certaines personnes qui ne peuvent se résoudre à demander à Dieu

de leur envoyer des travaux, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. En quoi je n'entends point parler de ceux qui n'osent par humilité lui faire cette prière, à cause qu'ils ne croient pas avoir assez de vertu pour bien souffrir. J'estime néanmoins que quand il leur inspire un amour pour lui, capable de les porter à désirer de le lui témoigner par des épreuves si difficiles, il leur donne aussi la force de supporter ces travaux qu'ils lui demandent. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent lui faire cette prière, tant ils appréhendent qu'il la leur accorde, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent? Que cela serait mal, mes filles. Car considérez qu'alors Jésus-Christ est notre ambassadeur envers son Père, puisqu'il a voulu se rendre entremetteur entre lui et nous, et que cette intercession lui a coûté si cher. Ainsi quelle apparence que nous ne voulussions pas tenir tout ce qu'il promettait en notre nom? Et ne vaudrait-il pas mieux ne le point promettre?

Mais, mes filles, voici encore une autre oraison qui n'est pas moins forte : c'est que, quoique nous le voulions ou ne le voulions pas, sa volonté ne peut manquer de s'accomplir dans le ciel et sur la terre. Suivez donc mon avis et me croyez, en faisant, comme l'on dit d'ordinaire, de nécessité vertu.

« O mon Seigneur et mon maître, quelle consolation pour moi de ce
 « que vous n'avez pas voulu que l'accomplissement de votre sainte
 « volonté dépendit d'une volonté aussi déréglée et aussi corrompue
 « qu'est la mienne ! car de quelle sorte en aurais-je usé ? Maintenant
 « je vous donne de tout mon cœur ma volonté, mais je n'ose dire que
 « ce soit sans que mon intérêt s'y rencontre, puisque j'ai reconnu par
 « tant de diverses expériences, l'avantage que je reçois de la sou-
 « mettre entièrement à la vôtre. » O mes chères filles ! que d'un côté le profit est grand lorsque nous accomplissons ce que nous disons à Dieu dans ces paroles du *Pater*, et que de l'autre le dommage est grand lorsque nous manquons de l'accomplir !

Auparavant que de vous expliquer quel est ce profit, je veux vous dire jusqu'où s'étend ce que vous offrez et ce que vous promettez à Dieu par ces paroles, afin que vous ne puissiez plus vous excuser en disant que vous avez été trompées et que vous n'avez pas bien entendu ce que vous avez promis. Gardez-vous d'imiter certaines religieuses qui se contentent de promettre, et qui, n'accomplissant pas ce qu'elles promettent, croient en être quittes en disant qu'elles ne savaient pas bien ce qu'elles avaient promis. J'avoue que cela pourrait être, puisqu'autant qu'il est facile de promettre d'abandonner sa volonté à celle d'autrui, autant, quand il faut en venir à l'effet, on trouve qu'il est difficile d'accomplir, comme l'on doit, cette promesse ; car il est aisé de parler, mais il n'est pas aisé d'exécuter. Ainsi, si elles ont cru qu'il

n'y avait point de différence entre l'un et l'autre, il paraît qu'elles n'entendaient pas ce qu'elles disaient. Faites-le donc comprendre, mes sœurs, par de longues épreuves, à celles qui feront profession dans cette maison, afin qu'elles ne s'imaginent pas qu'il suffit de promettre sans être obligé d'accomplir ce que l'on promet. Mais souvent nos supérieurs ne nous traitent pas avec rigueur, parce qu'ils connaissent notre faiblesse. Quelquefois même ils traitent les forts et les faibles d'une même sorte; mais il n'en est pas ici de même, car Notre-Seigneur connaissant ce que chacune de nous est capable de souffrir, il accomplit sa volonté en celles qui ont la force de l'exécuter.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est sa sainte volonté, ou au moins vous en faire souvenir. Ne croyez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs et des honneurs, ni toutes ces autres choses qui font la félicité de la terre. Il vous aime trop, et estime trop le présent que vous lui faites pour vous en si mal récompenser; mais il veut vous donner son royaume, et vous le donner même dès cette vie. Or voulez-vous voir de quelle manière il se conduit envers ceux qui le prient du fond du cœur que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel? Demandez-le à son divin Fils, car il lui fit cette même prière dans le jardin; et comme il la lui faisait de toute la plénitude de sa volonté, voyez s'il ne la lui accorda pas, en permettant qu'il fût comblé de travaux, de persécutions, d'outrages et de douleurs, jusqu'à perdre la vie en souffrant la mort sur une croix.

Comment pouvez-vous donc mieux, mes filles, connaître quelle est sa volonté qu'en voyant de quelle manière il a traité celui qu'il aimait le mieux? Ce sont là les présents et les faveurs qu'il fait en ce monde; et il les dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous: à ceux qu'il aime le plus, il en donne plus; et à ceux qu'il aime le moins, il en donne moins; réglant cela selon le courage qu'il sait être en chacun de nous, et selon l'amour qu'il voit que nous lui portons. Il sait que celui qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour l'amour de lui, et que celui qui l'aime peu n'est capable de souffrir que peu; car je tiens pour certain que notre amour étant la mesure de nos souffrances, il peut porter de grandes et de petites croix, selon qu'il est grand ou petit.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez Dieu véritablement, il faut que les assurances que vous lui en donnez soient véritables, et non pas de simples paroles de civilité et de compliment. C'est pourquoi efforcez-vous de souffrir avec patience ce qu'il plaira à sa divine majesté que vous enduriez; car si vous en usiez d'une autre manière, ce serait comme offrir un diamant, et, en priant instamment de le recevoir, le retirer lorsqu'on avancerait la main pour le prendre. Ce n'est pas ainsi qu'il faut se moquer de celui qui a tant été moqué pour l'amour de nous; et, quand il n'y aurait que ces moqueries qu'il a souffertes, serait-il juste qu'il en reçût de nous de nouvelles, autant de

fois que nous disons ces paroles du *Pater*, c'est-à-dire, très-souvent ? Donnons-lui donc enfin ce diamant que nous lui avons si souvent offert, qui est notre volonté, puisqu'il est certain que c'est lui-même qui nous l'a donnée afin que nous la lui donnions.

C'est beaucoup pour les personnes du monde d'avoir un véritable désir d'accomplir ce qu'elles promettent ; mais quant à nous, mes filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions, puisque c'est en cela que nous témoignons que nous sommes véritablement religieuses. Que s'il arrive quelquefois qu'après avoir non seulement offert ce diamant, mais l'avoir même mis au doigt de celui à qui nous l'offrons, nous venions à le retirer, ce serait être si avarès après avoir été si libérales, qu'il vaudrait mieux en quelque sorte que nous eussions été plus retenues à le donner, puisque tous mes avis dans ce livre ne tendent qu'à ce seul point, de nous abandonner entièrement à notre Créateur, de n'avoir d'autre volonté que sa volonté, et de nous détacher des créatures, qui sont toutes choses dont vous savez assez quelle est l'importance.

J'ajouterai que ce qui porte notre divin maître à se servir ici de ces paroles, c'est qu'il sait l'avantage que ce nous est de rendre cette soumission à son Père, puisqu'en les accomplissant, elles nous mènent par un chemin très-facile à sa divine fontaine dont j'ai parlé, qui est la contemplation parfaite, et nous fait boire de cette eau vive qui en découle ; ce que nous ne saurions jamais espérer, si nous ne donnons entièrement à Notre-Seigneur notre volonté pour en disposer comme il lui plaira.

C'est là cette parfaite contemplation dont vous avez désiré que je vous parlasse, et à laquelle, comme je vous l'ai dit, nous ne contribuons en rien. Nous n'y travaillons point, nous n'y agissons point ; et toute autre chose ne pouvant que nous détourner et nous troubler, nous n'avons seulement qu'à dire : « *Votre volonté soit faite. Accom-* »
 « plissez-la en moi, Seigneur, selon votre bon plaisir. Si vous voulez »
 « que ce soit par des travaux, donnez-moi la joie de les sup- »
 « porter, et je les attendrai avec confiance ; et si vous voulez que »
 « ce soit par des persécutions, par des maladies, par des affronts »
 « et par les misères que cause la pauvreté, me voici en votre présence, »
 « mon Dieu et mon Père, et je ne tournerai point la tête en arrière ; »
 « car comment le pourrais-je, puisque, votre divin Fils vous offrant ma »
 « volonté dans cette sainte prière où il vous offre celle de tous les hommes, »
 « il est bien juste que je tiennne la parole qu'il vous a donnée en mon »
 « nom, pourvu que de votre côté vous me fassiez la grâce de me don- »
 « ner ce royaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je sois »
 « capable de tenir cette parole. Enfin, mon Seigneur, disposez de »
 « votre servante selon votre sainte volonté, comme d'une chose qui »
 « est tout à vous »

DE L'ORAISON DE RAVISSEMENT.

O mes filles, combien est grand l'avantage que nous recevons d'avoir fait ce don ! Il est tel que, pourvu que nous l'offrions de tout notre cœur, il peut faire que le Très-Haut s'unisse à notre bassesse, nous transforme en lui, et rende ainsi le Créateur et la créature une même chose. Voyez donc, je vous prie, si vous serez bien récompensées, et quelle est la bonté de ce divin maître qui, sachant par quel moyen on peut se rendre agréable à son Père, nous apprend ce que nous avons à faire pour lui plaire et pour gagner son affection. Plus nous nous portons avec une pleine volonté à lui rendre nos devoirs, et faisons connaître par nos actions que les assurances que nous lui en donnons ne sont pas feintes, plus il nous approche de lui et nous détache de toutes les choses de la terre et de nous-mêmes, afin de nous rendre capables de recevoir de si grandes et de si chères faveurs ; car cette preuve de l'amour que nous lui portons lui est si agréable, qu'il ne cesse point de nous récompenser en cette vie, et nous réduit à ne savoir plus que lui demander sans que néanmoins il se lasse jamais de nous donner. Ainsi, ne se contentant pas de nous avoir rendus une même chose avec lui en nous unissant à lui, il commence à prendre en nous ses délices, à nous découvrir ses secrets, à se réjouir de ce que nous connaissons notre bonheur, de ce que nous voyons, quoique obscurément, quelles sont les félicités qu'il nous réserve en l'autre vie. Enfin il fait que tous nos sentiments extérieurs s'évanouissent de telle sorte, qu'il n'y a plus rien que lui seul qui nous occupe.

C'est là ce qu'on appelle ravissement, et c'est alors que Dieu commence de témoigner tant d'amitié à cette âme, et de traiter si familièrement avec elle que, non seulement il lui rend sa volonté, mais il lui donne la sienne, et passe jusqu'à prendre plaisir qu'elle commande à son tour, ainsi que l'on dit d'ordinaire, en faisant lui-même ce qu'elle désire, comme elle accomplit ce qu'il lui ordonne, et en le faisant d'une manière beaucoup plus parfaite, parce qu'il est tout-puissant, parce qu'il fait tout ce qu'il lui plaît, et parce que sa volonté est immuable.

Quant à la pauvre âme, quoiqu'elle veuille, elle ne peut pas ce qu'elle veut. Elle ne peut pas même vouloir sans que Dieu lui donne cette volonté ; et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, plus elle lui est redevable. Il arrive même souvent que, voulant payer quelque chose de ce qu'elle doit, elle se tourmente et s'afflige de se voir sujette à tant d'engagements, d'embarras et de liens que la prison de ce corps entraîne avec elle. Mais elle est bien folle de s'en tourmenter, puisque, encore que nous fassions tout ce qui dépend de nous, comment serait-il possible que nous puissions payer quelque chose de ce que nous lui devons ? Car nous n'avons, comme je l'ai dit, rien à donner à Dieu que ce que nous avons reçu de lui ; ainsi, après avoir reconnu avec humilité l'impuissance où nous nous trouvons par nous-mêmes, nous ne devons penser qu'à accomplir parfai-

tement ce que nous pouvons par sa grâce, qui est de lui consacrer toute notre volonté. Tout le reste ne fait qu'embarrasser une âme qu'il a mise en cet état, et lui nuire plutôt que de lui servir.

Comprenez bien, je vous prie, mes sœurs, que je ne dis ceci que pour les âmes que Notre-Seigneur a voulu unir à lui par une union et une contemplation parfaites ; car alors c'est la seule humilité qui peut quelque chose, non pas une humilité acquise par l'entendement, mais une humilité procédant de la claire lumière de la vérité, qu nous donne en un moment cette connaissance de notre néant et de la grandeur infinie de Dieu, que notre imagination ne pourrait avec beaucoup de travail acquérir en beaucoup de temps.

J'ajoute ici un avis, qui est que vous ne devez pas vous imaginer de pouvoir arriver à ce bonheur par vos soins et par vos efforts. Vous y travailleriez en vain, et la dévotion que vous pourriez avoir auparavant se refroidirait. N'employez donc pour ce sujet que la simplicité et l'humilité, qui peuvent seules vous y servir, en disant : *Votre volonté soit faite*

CHAPITRE XXXIII

Du besoin que nous avons que Notre-Seigneur nous accorde ce que nous lui demandons par ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

SUR CES PAROLES : *Donnez-nous aujourd'hui le pain, etc.*

Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, sachant combien il nous est difficile d'accomplir ce qu'il promet en notre nom, parce que notre lâcheté est si grande que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté de Dieu, sa bonté vient au secours de notre faiblesse. Ainsi il demande pour nous à son Père ce pain céleste, afin que l'ayant reçu nous ne manquions pas de lui donner notre volonté, parce qu'il sait qu'autrement nous aurions grande peine à nous y résoudre, bien qu'il nous soit si avantageux de la lui donner, qu'en ce point consiste tout notre bonheur ; car si l'on dit à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il retranche l'excès de sa table pour pourvoir aux besoins des pauvres et les empêcher de mourir de faim, il vous alléguera mille raisons pour interpréter cette obligation à sa fantaisie. Si on dit à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il n'en demeurera jamais d'accord. Et si l'on représente à un religieux qui aime la liberté et la bonne chère qu'il est obligé de donner un bon exemple, puisque ce n'est pas par de simples paroles qu'il doit accomplir ce qu'il a promis à Dieu en disant que sa volonté soit faite, mais qu'il le lui a promis et l'a même juré, et que la volonté de Dieu est qu'il observe sa règle, laquelle il transgresserait en donnant du scandale, quoiqu'il ne la violât pas entièrement ; outre qu'ayant fait vœu de pauvreté, il doit sincèrement la pratiquer, puisqu'il est sans doute que Dieu demande cela de lui ; non seulement ce

religieux ne changera pas, mais à peine s'en trouvera-t-il qui en conçoivent le désir. Que serait-ce donc si Notre-Seigneur ne nous avait pas lui-même montré l'exemple en se conformant parfaitement à la volonté de son Père ? Certes il y en aurait très-peu qui accomplissent cette parole qu'il a dite pour nous : *Votre volonté soit faite.* Mais, connaissant notre besoin, son extrême amour lui fait, faire en son nom et au nom de tous ses frères, cette demande à son Père : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.*

Au nom de Dieu, mes sœurs, considérons attentivement ce que notre saint et notre bon maître demande par ces paroles, puisqu'il ne nous importe pas moins que de la vie de notre âme de ne pas les dire en courant, et de croire que ce que nous donnons n'est presque rien en comparaison de ce que nous devons espérer de recevoir, si nous le donnons de tout notre cœur. Il me semble maintenant, autant que je puis le comprendre, que Jésus-Christ connaissant ce qu'il donnait en notre nom, combien il nous importe de le donner, et la peine que nous avons à nous y résoudre, parce que l'inclination qui nous pousse sans cesse vers les choses basses et passagères fait que nous avons si peu d'amour pour lui, qu'il faut que l'exemple du sien nous réveille presque à toute heure, il crut devoir en cela se joindre à nous. Mais comme c'était une faveur si extraordinaire et si importante, il voulut que ce fût son Père qui nous l'accordât. Car bien qu'ils ne soient tous deux qu'une même chose, et que, n'ayant qu'une même volonté, il ne pût douter que son Père n'agrêât et ne ratifiât dans le ciel tout ce qu'il ferait sur la terre, néanmoins son humilité, en tant qu'homme, fut si grande, qu'il daigna se rabaisser jusqu'à lui demander la permission de se donner à nous, quoiqu'il sût qu'il l'aimait tant, qu'il prenait en lui ses délices. Il n'ignorait pas qu'en lui faisant cette demande, il lui demandait plus qu'il n'avait fait en toutes les autres, parce qu'il savait que les hommes non seulement lui feraient souffrir la mort, mais que cette mort serait accompagnée de mille affronts et de mille outrages.

« O mon Seigneur et mon maître, quel autre père nous ayant donné
 « son fils, et un tel fils, pourrait, après avoir vu que nous l'aurions si
 « maltraité, se résoudre à consentir qu'il demeure encore parmi nous
 « pour y recevoir de nouveaux mépris et de nouvelles indignités ? Cer-
 « tes, mon Sauveur, le vôtre seul en était capable, et ainsi il paraît
 « que vous saviez bien à qui vous faisiez cette demande. O mon Dieu,
 « mon Dieu, quel est cet excès de l'amour du Fils, et quel est cet excès
 « de l'amour du Père ? »

Je ne m'étonne pas tant néanmoins de ce que fait Jésus-Christ, notre cher maître, puisqu'étant aussi fidèle qu'il est, et ayant dit à son Père : *Que votre volonté soit faite*, il n'avait garde de manquer à l'accomplir. Je sais qu'étant tout parfait il est exempt de nos défauts, et que, connaissant qu'il accomplissait cette volonté en nous aimant autant que

lui-même, il ne voulut rien oublier pour l'accomplir dans toute sa plénitude, quoiqu'il lui en dût coûter la vie.

« Mais quant à vous, ô Père éternel, comment est-il possible que vous y ayez consenti ? Comment est-il possible qu'après avoir permis une fois que votre Fils fût exposé à la fureur de ces âmes barbares et dénaturées, vous souffriez qu'il le soit encore ? Comment est-il possible qu'après avoir vu de quelle sorte ces misérables l'ont traité, vous permettiez qu'il reçoive à tous moments des injures toutes nouvelles ? Car qu'y a-t-il de comparable à celles que les hérétiques lui font aujourd'hui dans ce très-saint et très-auguste sacrement ? Ne voyez-vous pas de quelle sorte ces sacrilèges le profanent ? Pouvez-vous souffrir leurs irrévérences et tous les outrages qu'ils lui font ? Grand Dieu, comment écoutez-vous donc cette demande de votre Fils, et comment pouvez-vous la lui accorder ? Ne vous arrêtez pas à ce que lui inspire la violence de son amour, puisque dans le dessein qu'il a d'accomplir votre volonté et de nous procurer une faveur si signalée, il s'exposera tous les jours à souffrir mille outrages et mille injures. C'est à vous, mon Créateur, d'y prendre garde. Car, quant à lui, il ferme les yeux à tout, pour pouvoir être notre tout par ses souffrances. Il est muet dans ce qui regarde ses intérêts, et n'ouvre la bouche qu'en notre faveur. Ne se trouvera-t-il donc personne qui entreprenne de parler pour cet innocent agneau que l'on ne saurait assez aimer ? Je remarque qu'il n'y a que dans cette seule demande qu'il répète les mêmes paroles. Car après vous avoir prié de nous donner ce pain de chaque jour, il ajoute : *Donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur* ; qui est comme s'il disait qu'après nous l'avoir donné une fois, vous continuiez durant chaque jour à nous le donner jusqu'à la fin du monde. »

Qu'un si grand excès d'amour vous attendrisse le cœur, mes filles, et redouble votre amour pour votre divin époux. Car qui est l'esclave qui prenne plaisir à dire qu'il est esclave ? et ne voyez-vous pas au contraire que la bonté de Jésus est telle, qu'il semble qu'il se glorifie de l'être ?

« O père éternel, qui peut concevoir quel est le mérite d'une profonde humilité, et quel trésor peut être assez grand pour acheter votre divin Fils ? Quant à ce qui est de le vendre, nous n'en ignorons pas le prix, puisqu'il a été vendu pour trente deniers. Mais, pour ce qui est de l'acheter, peut-il y avoir quelque prix qui soit assez grand ? Comme participant de notre nature, il témoigne en cette occasion qu'il ne met nulle différence entre lui et nous ; et comme maître de sa volonté, il vous représente que, puisqu'il peut faire ce qu'il veut, il peut se donner à nous. C'est pourquoi il vous demande et nous permet de vous demander avec lui notre pain, qui n'est autre que lui-même, pour témoigner par là qu'il nous considère comme n'étant qu'une même chose avec lui, afin que joignant

« ainsi chaque jour son oraison à notre oraison, la nôtre obtienne de
« vous les demandes que nous vous ferons. »

CHAPITRE XXXIV.

Suite de l'explication de ces paroles du Pater : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour.* Des effets que la sainte Eucharistie, qui est le véritable pain des âmes, opère en ceux qui le reçoivent dignement.

SUR CES MÊMES PAROLES DU PATER : *Donnez — nous aujourd'hui le pain, etc.*

Or d'autant que ces mots *de chaque jour* dont Jésus-Christ se sert dans cette demande qu'il fait à son Père montrent, ce me semble, qu'il la lui fait pour toujours, j'ai considéré en moi-même d'où vient qu'après les avoir dits il ajoute en parlant de ce pain : *Donnez-le-nous aujourd'hui*, et je veux vous dire ce qui m'est venu en l'esprit ; que si vous trouvez que ce n'est qu'une sottise, je n'aurai point de peine à en demeurer d'accord, puisque c'en est toujours une assez grande de me mêler de dire mes sentiments sur un tel sujet. Il me semble donc qu'il parle ainsi pour nous faire connaître que nous ne le posséderons pas seulement en la terre, mais que nous le posséderons aussi dans le ciel, si nous savons profiter du bonheur d'être ici-bas en sa compagnie, puisqu'il ne demeure avec nous que pour nous soutenir, nous aimer et nous animer, afin, comme je l'ai dit, que la volonté de son Père s'accomplisse en nous.

Cette parole *aujourd'hui* montre, à mon avis, la durée du monde, qui, à parler véritablement, ne doit être considérée que comme un seul jour, principalement pour ces malheureux qui se damnent, puisqu'il n'y aura plus de jour pour eux dans l'autre vie, mais seulement des ténèbres éternelles. Or ce n'est pas la faute de Notre-Seigneur s'ils se laissent vaincre, car il les encourage sans cesse jusqu'à la fin du combat, sans qu'ils puissent ni s'excuser ni se plaindre du Père éternel de leur avoir ravi ce pain céleste lorsqu'ils en avaient le plus besoin. C'est ce qui fait dire par Jésus-Christ à son Père que puisqu'il ne doit être avec les hommes que durant un jour, il le prie de lui permettre de le passer avec ceux qui sont à lui, quoique cela l'expose au mépris et aux irrévérences des méchants ; et que puisqu'il a bien voulu par son infinie bonté l'envoyer pour les hommes dans le monde, la sienne ne lui peut permettre de les abandonner, mais l'oblige à demeurer avec eux pour augmenter la gloire de ses amis et la peine de ses ennemis. Ainsi il ne lui demande ici ce pain sacré que pour un jour, parce que, nous l'ayant une fois donné, il nous l'a donné pour toujours.

Le Père éternel, comme je l'ai dit, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son Fils, il nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous saurions désirer se trouve, sans que notre âme puisse craindre de mourir de faim, si ce n'est par sa seule

faute, puisque, quelque goût et quelque consolation qu'elle cherche dans ce très-saint sacrement, elle l'y trouvera sans doute, et qu'il n'y aura plus ni peines ni persécutions qu'il ne lui soit facile de supporter si elle commence une fois à prendre plaisir de participer à celles que son Sauveur a souffertes.

Joignez, mes filles, vos prières à celles que votre saint époux fait à son Père, afin qu'il vous le laisse durant ce jour, et que vous ne soyez pas si malheureuses que de demeurer au monde sans lui. Représentez-lui que, c'est bien assez que pour tempérer votre joie, il veuille demeurer caché sous les apparences du pain et du vin, ce qui n'est pas un petit tourment pour les âmes qui, n'aimant que lui dans le monde, ne peuvent trouver qu'en lui seul leur consolation : mais priez-le surtout qu'il ne vous abandonne jamais, et vous mette dans la disposition dont vous avez besoin pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel et terrestre, vous étant abandonnées sincèrement et sans réserve, ainsi que vous avez fait, à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point du tout en peine. J'entends durant l'oraison, puisque vous y êtes occupées à des choses plus importantes, et qu'il y a d'autres temps dans lesquels vous pourrez travailler afin de gagner de quoi vivre ; mais alors même ce doit être sans trop vous en soucier, et sans y attacher jamais vos pensées. Car, quoique ce soit bien fait de vous procurer par votre travail ce qui vous est nécessaire, il suffit que le corps travaille, et il faut que l'âme se repose. Laissez ce soin à votre divin époux ; il veille sans cesse sur vos besoins, et vous ne devez pas craindre qu'il vous manque si vous ne vous manquez à vous-mêmes, en ne vous abandonnant pas, comme vous l'avez promis, à la volonté de Dieu. Certes, mes filles, si je tombais maintenant dans cette faute par malice, comme cela ne m'est autrefois que trop souvent arrivé, je ne le prierais point de me donner du pain ou quelque autre chose capable de me nourrir et de soutenir ma vie ; mais je le prierais plutôt de me laisser mourir de faim. Car pourquoi vouloir prolonger notre vie, si nous ne l'employons qu'à nous avancer chaque jour vers une mort éternelle ? Assurez-vous donc que si vous vous donnez véritablement à Dieu, comme vous le dites, il ne manquera pas d'avoir soin de vous.

Vous êtes à son égard comme un serviteur, qui, s'engageant à servir son maître, se résout à le contenter en tout, et il est à votre égard comme un maître qui est obligé de nourrir son serviteur, tandis qu'il demeure à son service ; toutefois avec cette différence, que l'obligation de ce maître cesse lorsqu'il devient si pauvre, qu'il n'a pas de quoi se nourrir et nourrir son serviteur ; au lieu qu'ici cela ne peut jamais arriver, puisqu'en prenant Dieu pour votre maître, vous avez un maître qui est infiniment riche. Or quelle apparence y aurait-il qu'un serviteur demandât tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin, puisqu'il sait qu'étant obligé de la lui donner, il n'a

garde d'y manquer ? Son maître ne pourrait-il pas avec raison lui dire que si, au lieu de s'occuper à le contenter et à le servir, il employait tout son soin en une chose aussi superflue que de lui demander de quoi vivre, il ne lui serait pas possible de se bien acquitter de son devoir ? Ainsi, mes sœurs, demande qui voudra ce pain terrestre ; mais quant à nous, prions le Père éternel de nous rendre dignes de lui demander notre pain céleste. Demandons-lui que, puisque les yeux de notre corps ne peuvent recevoir la consolation de le voir en cette vie, où tant de voiles nous le couvrent, il se découvre aux yeux de notre âme, et lui fasse connaître qu'il est la nourriture qui soutient sa vie, et la nourriture la plus délicieuse de toutes.

DES EFFETS DE L'EUCHARISTIE, QUI EST LE PAIN DES AMES.

Mais doutez-vous, mes sœurs, que cette divine nourriture ne soutienne pas aussi notre corps ? Non seulement elle le nourrit, mais elle sert de remède à ses maladies. Je sais que cela est véritable : car je connais une personne sujette à de grandes infirmités, qui, étant souvent travaillée de douleurs pressantes, lorsqu'elle allait à la sainte table, s'en trouvait si entièrement délivrée après avoir communiqué, qu'il semblait qu'on les lui eût arrachées avec la main. Cela lui arrivait d'ordinaire, et ces maux n'étaient point des maux cachés, mais fort évidents, et qui, à mon avis, ne se pouvaient fâindre. Or parce que les merveilles que ce pain sacré opère en ceux qui le reçoivent dignement sont assez connues, je ne veux pas en rapporter plusieurs autres de cette même personne, que je n'ai pu ignorer, et que je sais être fort véritables. Notre-Seigneur lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à quelqu'un qu'il aurait souhaité d'être venu au monde dans le temps que Jésus-Christ, notre Sauveur et tout notre bien, conversait avec les hommes, elle en riait en elle-même, parce que, croyant jouir aussi véritablement de sa présence dans la très-sainte Eucharistie qu'elle aurait pu faire alors, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage.

Je sais aussi de cette personne que, durant plusieurs années, quoiqu'elle ne fût pas fort parfaite, elle croyait aussi certainement, lorsqu'elle communiait, que Notre-Seigneur entraît chez elle, comme si elle l'eût vu de ses propres yeux, et s'efforçait d'exciter sa foi, afin qu'étant très-persuadée que ce roi de gloire venait dans son âme, quoiqu'elle fût indigne de l'y recevoir, elle oubliât toutes les choses extérieures, autant qu'il lui était possible, pour y entrer aussi avec lui. Elle tâchait de recueillir en elle-même tous ses sens pour leur faire connaître en quelque sorte le bien qu'elle possédait, ou, pour mieux dire, afin qu'ils ne lui servissent point d'obstacle pour le connaître. Ainsi elle se considérait comme étant aux pieds de Jésus-Christ, où elle pleurait avec la Madeleine, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien ; et quoiqu'elle ne sentît pas une grande dévotion, sa foi lui disant dans son cœur qu'elle était très-heureuse d'être là, elle s'y

entretenait avec son époux : car si nous ne voulons nous-mêmes nous aveugler et renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit alors au-dedans de nous, parce que ce n'est pas une simple représentation de notre pensée, comme quand nous considérons Notre-Seigneur en la croix et en d'autres mystères de sa passion où nous nous représentons ce qui s'est passé; mais c'est une chose présente et une vérité indubitable qui fait que nous n'avons pas besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher Jésus-Christ, puisque nous savons qu'il demeure en nous jusqu'à ce que les apparences du pain soient consumées par la chaleur naturelle. Ne serions-nous donc pas bien imprudentes si nous perdions, par notre négligence, une occasion si favorable de nous approcher de lui !

Que si, lorsqu'il était dans le monde, le seul attouchement de ses habits guérissait les maladies, pouvons-nous douter que, pourvu que nous ayons une foi vive, il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera au milieu de nous, et qu'étant dans notre maison il ne nous refusera pas nos demandes ? Cette suprême majesté est trop libérale pour ne pas payer ses hôtes libéralement, quand ils le reçoivent avec l'honneur et le respect qui lui est dû. Si vous avez peine, mes filles, de ne le pas voir des yeux du corps, considérez que ce n'est pas une chose que nous devions désirer, parce qu'il y a bien de la différence entre le voir tel qu'il était autrefois sur la terre, revêtu d'un corps mortel, ou le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel, tout resplendissant de gloire. Car qui serait celle de nous qui, dans une aussi grande faiblesse qu'est la nôtre, serait capable de soutenir ses regards; et comment pourrions-nous demeurer encore dans le monde, voyant que toutes les choses dont nous faisons ici tant de cas ne sont que mensonge et qu'un néant en comparaison de cette vérité éternelle ? Une pécheresse telle que je suis, envisageant une si grande majesté, aurait-elle la hardiesse de s'en approcher après l'avoir tant offensée ? Mais sous les apparences du pain il se rabaisse et fait que j'ose traiter avec lui. De même que, quand un roi se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie et de respect qu'auparavant, et qu'il soit obligé de le souffrir puisqu'il a voulu se déguiser. Autrement qui oserait, avec tant d'indignité, de tiédeur et de défauts, s'approcher de Jésus-Christ ? O qu'il paraît bien que nous ne savons ce que nous demandons quand nous demandons de le voir, et que sa sagesse y a beaucoup mieux pourvu que nous ne saurions le désirer, ce voile qui le cache n'empêchant pas qu'il ne se découvre à ceux qu'il connaît en devoir faire un bon usage ! Car encore qu'ils ne le voient pas des yeux du corps, ils ne laissent pas de le voir, puisqu'il se montre à leur âme par de grands sentiments intérieurs et en d'autres manières différentes.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et, pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas un temps si favorable qu'est celui qui suit la sainte communion. Considérez qu'il n'y en a point où vous puissiez

faire un si grand progrès dans la piété, et où votre divin Sauveur ait plus agréable que vous lui teniez compagnie. Prenez donc grand soin de vous recueillir alors et de vous tenir près de lui; et, à moins que l'obéissance ne vous appelle ailleurs, faites que votre âme demeure tout entière en la présence de son Seigneur, parce qu'étant son véritable maître il ne manquera pas de l'instruire, quoiqu'il le fasse d'une manière qu'elle-même ne comprend pas; mais si en détournant aussitôt vos pensées de lui vous manquez au respect que vous devez à ce roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-mêmes.

N'oubliez jamais, mes sœurs, combien ce temps d'après la sainte communion, nous est favorable pour être instruites par notre maître, pour entendre dans le fond de notre cœur ses paroles intérieures, pour baiser ses pieds sacrés en reconnaissance de ce qu'il a daigné nous donner ses saintes instructions, et pour le prier de ne se point éloigner de nous. Que si pour lui demander en un autre temps la même chose nous nous présentons devant une de ses images, il me semble que lorsque nous l'avons lui-même présent en nous, ce serait une folie de le quitter pour s'adresser à son tableau, comme c'en serait une, sans doute, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimerions extrêmement, et cette personne nous venant voir, nous la quittons sans lui rien dire pour aller nous entretenir avec ce portrait. Mais savez-vous en quel temps cela n'est pas moins utile que saint et que j'y prends un très-grand plaisir? c'est quand Notre-Seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connaître son absence par les sécheresses où il nous laisse; alors ce m'est une telle consolation de considérer le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer, que je désirerais de ne jamais pouvoir tourner les yeux sans le voir; car sur quel objet plus saint et plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue que sur celui qui a tant d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous les biens? Oh! que malheureux sont ces hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation et tant d'autres!

Puis donc qu'après avoir reçu la très-sainte Eucharistie, vous avez au dedans de vous Jésus-Christ même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme, afin de le regarder dans le milieu de votre cœur; car je vous ai déjà dit, je vous le redis encore et je voudrais le dire sans cesse, que si vous vous y accoutumez toutes les fois que vous aurez communiqué, et vous efforcez d'avoir la conscience si pure, qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bonheur, ce divin époux ne se déguisera point de telle sorte, qu'il ne se fasse en diverses manières connaître à vous à proportion du désir que vous aurez de le connaître, et ce désir pourra être tel, qu'il se découvrira à votre âme.

Mais si, aussitôt après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect, nous sortons d'auprès de lui pour nous aller occuper à des choses basses, que doit-il faire? Faut-il qu'il nous en retire par force afin de

nous obliger à le regarder, et qu'il se fasse ensuite connaître à nous ? Non certes, puisque lorsqu'il se fit voir aux hommes à découvert et leur dit clairement qui il était, ils le traitèrent si mal, et un si petit nombre crut en lui. C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous de vouloir que nous sachions que c'est lui-même qui est présent dans cet adorable sacrement. Mais il ne se découvre et il ne fait part de sa grandeur et de ses trésors qu'à ceux qu'il sait le désirer avec ardeur, parce qu'il n'y a qu'eux qui soient ses véritables amis. Ainsi, celui-là l'importune en vain de se faire connaître à lui, qui n'est pas si heureux que d'être son ami, et de s'approcher de lui pour le recevoir, après avoir fait tout ce qui est en son pouvoir pour s'en rendre digne. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles vont à la sainte table, une fois l'année, ont tant d'impatience d'avoir satisfait aux commandements de l'Eglise, qu'elles chassent Jésus-Christ hors d'elles-mêmes aussitôt qu'il y est entré, ou, pour mieux dire, les affaires, les occupations et les embarras du siècle possèdent leur esprit de telle sorte, qu'il semble que Notre-Seigneur ne sortira jamais assez tôt à leur gré de la maison de leur âme.

CHAPITRE XXXV.

La Sainte continue à parler de l'oraison de recueillement, et puis adresse sa parole au Père éternel.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

Quoiqu'en traitant de l'oraison de recueillement, j'aie déjà fait voir comme nous devons nous retirer au dedans de nous pour y être seules avec Dieu, je n'ai pas laissé de m'étendre encore beaucoup sur ce sujet, parce que c'est une chose de grande importance. C'est ce qui me fait ajouter, mes filles, que lorsque vous entendrez la messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement, parce que cette pratique sainte est extrêmement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous tout de même que si vous aviez reçu le corps du Seigneur. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans l'âme, parce que, nous préparant de la sorte à recevoir ses grâces, il ne manque jamais de nous les donner et de se communiquer à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Car, comme si, durant l'hiver, entrant dans une chambre où il y aurait un grand feu, au lieu de nous en approcher nous nous tenions éloignées, nous ne pourrions nous bien chauffer, cela n'empêcherait pas que nous ne sentissions moins le froid que s'il n'y avait point de feu. Il en arrive ainsi dans la manière dont nous nous approchons de Jésus-Christ en la sainte communion ; mais avec cette différence, qu'il ne suffit pas de vouloir s'approcher du feu pour en ressentir la chaleur ; au lieu que si l'âme est bien disposée, c'est-à-dire, si elle a un véritable désir de perdre sa froideur et de s'unir à Jésus-Christ, comme à un feu qui doit répandre dans elle une ardeur divine, et qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie au-

près de lui, elle se sentira tout échauffée durant plusieurs heures, et une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embraser toute. Or, il nous importe tant, mes filles, d'entrer dans cette disposition, que vous ne devez pas vous étonner si je le répète plusieurs fois.

Que s'il arrive que dans les commencements cela ne vous réussisse pas, ne vous mettez point en peine ; car il se pourra faire que le démon, sachant quel est le dommage qu'il en recevrait, vous représentera qu'il y a beaucoup plus de dévotion à pratiquer d'autres exercices de piété, et vous mettra dans un tel serrement de cœur que vous ne saurez de quel côté vous tourner. Mais gardez-vous bien, si vous me croyez, de discontinuer, puisque rien ne peut mieux faire connaître à Notre-Seigneur que vous l'aimez véritablement.

Survenez-vous qu'il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et qui le suivent dans les travaux, et que si nous en souffrons quelques-uns pour lui il nous en saura bien récompenser. Considérez aussi qu'il y en a qui non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais le chassent de chez eux. N'est-il pas juste que nous souffrions quelque chose afin qu'il connaisse que nous désirons de le voir ? Et puisqu'il n'y a rien qu'il ne souffre et qu'il ne veuille souffrir pour trouver une âme qui le reçoive et le retienne chez elle avec joie, faites que ce soit la vôtre ; car s'il ne s'en trouvait aucune qui se tint honorée de sa présence, son Père éternel n'aurait-il pas raison de ne point permettre qu'il demeurât avec nous ? Mais il a tant d'affection pour ceux qui l'aiment, et tant de bonté pour ceux qui le servent, que, connaissant les sentiments de son cher Fils, il ne veut pas l'empêcher d'accomplir un ouvrage si digne de sa bonté, et dans lequel il témoigne si parfaitement quelle est la grandeur de son amour.

« Dieu tout-puissant, qui êtes dans les cieux, il n'y a point de doute
« que ne pouvant refuser à votre fils une chose qui nous est si avan-
« tageuse, vous lui accordiez sa demande. Mais après qu'il a voulu avec
« tant d'affection vous parler pour nous, ne se trouvera-t-il point, comme
« je l'ai dit, quelques personnes qui veuillent aussi vous parler pour
« lui ? Soyons ces personnes, mes filles, et quoique, étant si misérables,
« ce serait être bien hardies de l'entreprendre, ne laissons pas, pour
« obéir à notre Sauveur, qui nous commande de nous adresser à son
« Père, de lui demander que, puisque son Fils n'a rien oublié de ce qu'il
« pouvait faire pour les hommes, en nous donnant son divin corps dans
« cet auguste sacrifice, afin que nous puissions le lui offrir, non pas
« une seule fois, mais plusieurs, il empêche qu'il n'y soit plus traité si
« indignement, et qu'il arrête le cours d'un mal si étrange, en faisant
« cesser les crimes de ces malheureux hérétiques qui abattent les églises
« où cette adorable hostie repose, massacrent les prêtres et abolissent
« les sacrements. S'est-il jamais, mon Dieu, rien vu de semblable !
« Faites donc finir le monde, ou remédiez à ces sacrilèges. Il n'y a point
« de cœur qui les puisse supporter, non pas même le nôtre, quelque

« mauvaises et quelque imparfaites que nous soyons. Je vous conjure
 « donc, ô Père éternel, de ne point souffrir ces désordres ; arrêtez ce feu
 « qui croît toujours, puisque, si vous le voulez, vous le pouvez. Consi-
 « dérez que votre divin Fils est encore au monde, et qu'il est bien juste
 « que le respect qu'on lui doit fasse cesser des actions si abominables.
 « Car comment son incomparable pureté peut-elle souffrir qu'on les com-
 « mette dans l'église, qui est la maison toute pure et toute sainte qu'il
 « a choisie pour sa demeure ? Que si vous ne voulez, ô mon Dieu, faire
 « cela pour l'amour de nous, qui ne le méritons pas, faites-le pour l'a-
 « mour de lui ; car nous n'oserions vous supplier qu'il cesse d'être avec
 « nous, puisqu'il a obtenu de vous que vous l'y laisseriez durant tout
 « ce jour, c'est-à-dire, durant toute la durée du monde ; sans quoi, que
 « serait-ce de nous ? Tout ne périrait-il pas, puisque ce précieux gage
 « est la seule chose qui soit capable de vous apaiser ? Remédiez donc,
 « Seigneur, à un si grand mal : il ne peut être arrêté que par un puis-
 « sant remède, et ce remède ne peut venir que de vous, Seigneur, qui
 « ne manquez jamais de reconnaître ce que l'on fait pour l'amour de
 « vous. Que je serais heureuse si je vous avais rendu tant de services,
 « qu'ayant quelque droit de vous importuner, je pusse vous demander
 « pour récompense une si grande faveur ! Mais hélas ! je suis bien éloi-
 « gnée d'être en cet état, puisque ce sont peut-être mes péchés qui vous
 « ayant irrité ont attiré sur nous tous ces maux. Que dois-je donc
 « faire, mon Créateur, sinon de vous présenter ce très-sacré pain, vous
 « le donner après l'avoir reçu de vous, et vous conjurer, par les mérites
 « de votre Fils, de m'accorder cette grâce qu'il a méritée en tant de ma-
 « nières ? Ne différez pas davantage, ô Dieu tout-puissant, à calmer
 « cette tempête ; ne souffrez pas que le vaisseau de votre Église soit
 « toujours agité de tant d'orages, et sauvez-nous, car nous périssons ! »

CHAPITRE XXXVI.

Sur ces paroles du Pater : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Sur quoi la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrêter à des pointilles d'honneur dans les monastères.

SUR CES PAROLES DU PATER : *Et pardonnez-nous nos offenses.*

Notre divin maître, voyant que cette viande céleste nous rend toutes choses si faciles, que, pourvu que nos péchés n'y apportent point d'obstacles, nous pouvons exécuter ce que nous avons dit à son Père, que sa volonté s'accomplisse en nous, il ajoute : *Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Sur quoi considérez, je vous prie, mes sœurs, qu'il ne dit pas comme nous pardonnerons, afin de nous faire entendre que celui qui vient de demander au Père éternel un don aussi précieux qu'est le pain sacré du corps de son Fils, et qui a soumis parfaitement sa volonté à celle de Dieu, doit avoir déjà pardonné aux autres tout ce qu'ils auraient pu commettre contre lui ; c'est pourquoi il dit : *Comme nous pardonnons, pour faire voir*

que celui qui a une fois proféré cette parole : *Que votre volonté soit faite*, doit avoir déjà pardonné toutes les injures qu'il a reçues, ou au moins en avoir fait une ferme résolution dans son cœur.

Considérez comme les saints se réjouissaient de souffrir des persécutions et des injures, parce qu'elles leur donnaient moyen d'offrir quelque chose à Dieu, en même temps qu'ils lui demandaient tant de choses. Mais que fera une pauvre pécheresse telle que je suis, ayant eu si peu de sujet de pardonner et ayant tant de besoin qu'on lui pardonne? S'il se rencontre des personnes qui me ressemblent en cela, et qui ne comprennent pas de quelle conséquence est cet avis, je les conjure, mon Sauveur, en votre nom, d'y faire une réflexion sérieuse, et de mépriser ces bagatelles à qui l'on donne le nom d'affront, puisque en vérité toutes ces pointilles d'honneur ressemblent proprement aux maisonnettes que les enfants font avec de la paille.

O mon Dieu! mon Dieu! si nous savions bien ce que c'est que le point d'honneur, et en quoi consiste la perte! Je ne parle pas à vous, mes sœurs, en disant ceci, puisque vous seriez bien malheureuses si vous ne compreniez pas encore cette vérité; mais je parle à moi-même du temps que je faisais cas de l'honneur sans savoir ce que c'était, et que je me laissais aussi emporter au torrent de la coutume. Hélas! quelles étaient les choses qui me donnaient alors de la peine? Que j'en ai de honte maintenant, quoique je ne fusse pas du nombre de celles qui s'arrêtaient le plus à ces points d'honneur. Il paraît bien que je ne considérerais pas quel est l'honneur véritable, puisque je ne tenais compte de l'honneur qui, étant avantageux à notre âme, mérite seul d'être recherché. Oh! que celui qui disait que l'honneur et le profit ne se rencontrent point ensemble avait grande raison de parler ainsi! car, bien que peut-être il ne l'entendit pas de la même manière qu'on doit l'entendre, il est vrai néanmoins, au pied de la lettre, que ce qui est utile à notre âme ne peut jamais se rencontrer avec ce que le monde appelle honneur.

C'est une chose étonnante de voir le renversement qui est dans le siècle. « Bénésoyez-vous, mon Seigneur, de nous en avoir retirées, et faites-nous, s'il vous plaît, la grâce d'en être toujours aussi éloignées que nous le sommes maintenant! » Car Dieu nous garde de ces monastères où se rencontrent ces points d'honneur qui font que l'on rend à Dieu si peu d'honneur. Mais considérez, mes sœurs, que le démon ne nous a point oubliées, quelque retirées que nous soyons, puisque même dans les monastères il invente des points d'honneur, et y établit des lois selon lesquelles on monte ou l'on descend par les différents degrés des charges, ainsi que les gens du monde, et où l'on met son honneur dans des choses si basses et si frivoles, que je n'y saurais penser sans étonnement. Que les savants se conduisent, si bon leur semble, selon les règles établies entre eux, car ce n'est pas à moi de juger s'ils ont raison. Celui qui a enseigné la théologie croirait sans doute se rabaisser en montrant

la philosophie, parce que le point d'honneur veut que l'on monte et non pas que l'on descende; et quand même on lui ordonnerait de le faire par obéissance, il ne laisserait pas d'estimer qu'on lui ferait tort, et ne serait pas seul de cet avis; d'autres soutiendraient aussi que ce serait lui faire injure, en quoi le démon se joignant à eux, il leur inspirerait des raisons pour montrer que cela est fondé dans la loi de Dieu.

Pour ce qui regarde les religieuses, celle qui a été prieure ne doit plus, à ce que l'on prétend, être employée à des offices moins considérables. On prend garde aussi à celle qui est la plus ancienne; car on est exact à se souvenir de toutes ces choses, et on s'imagine même qu'il y a du mérite à le faire, sous prétexte que nos constitutions nous ordonnent d'y avoir égard. N'est-ce pas un juste sujet de rire, ou pour mieux dire de pleurer? Je sais que nos constitutions ne nous ordonnent point de ne pas garder d'humilité. Que si elles prescrivent quelque chose touchant les égards qu'on doit avoir pour celles qui sont plus anciennes, ce n'est qu'afin que tout soit dans l'ordre et bien réglé. Mais devons-nous être plus soigneuses et plus exactes à observer nos constitutions en ce qui regarde notre propre estime, que nous ne le sommes à les pratiquer en tant d'autres choses que nous ne gardons peut-être qu'assez imparfaitement? Ne mettons donc pas, je vous prie, notre perfection à les observer en ceci. C'est aux autres à y prendre garde et non pas à nous; mais le mal est que, quoiqu'on ne monte pas au ciel par ce chemin, notre inclination nous porte si fort à monter que nous ne pensons point à descendre.

O mon Sauveur, n'êtes-vous pas tout ensemble et notre maître et notre modèle? Oui, sans doute. Or, en quoi donc, mon divin maître, avez-vous établi votre honneur? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort? Non, certes; mais, au contraire, cet abaissement a été la cause et la source de l'honneur de tous les hommes. Hélas! mes filles, je vous demande, au nom de Dieu, de considérer que, si nous prenons ce chemin, nous n'arriverons jamais où nous prétendons aller, puisque nous nous égarons dès l'entrée; et je prie de tout mon cœur Notre-Seigneur que nulle âme ne se perde par ce détestable point d'honneur, sans savoir en quoi il consiste. Quoi! pour avoir pardonné des choses qui n'étaient en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout, nous croirons avoir fait quelque chose de considérable, et nous nous imaginerons que Dieu nous doit pardonner, parce que nous avons pardonné? Portez la lumière, Seigneur, dans les ténèbres de notre ignorance, faites-nous connaître que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, que nous nous présentons à vous les mains vides, et pardonnez-nous nos fautes par votre bonté et par votre miséricorde.

Il faut que Jésus-Christ ait merveilleusement estimé cet amour que nous nous devons porter les uns aux autres, puisque, pour obliger son Père à nous pardonner, il aurait pu lui représenter d'autres considérations que celles-là. Il aurait pu lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur,

parce que nous faisons de fort grandes pénitences, ou parce que nous prions beaucoup, ou parce que nous jeûnons très-exactement, ou parce que nous avons tout abandonné pour l'amour de vous, ou parce que nous vous aimons de tout notre cœur, ou parce que nous sommes prêts de perdre la vie pour votre service, et d'autres choses semblables. Mais il se contente de dire : Parce que nous pardonnons. La raison en est peut-être que, sachant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur, et qu'il n'y a rien à quoi nous ayons plus de peine à nous résoudre qu'à le mépriser, il croit ne pouvoir rien offrir de notre part à Dieu son Père qui lui soit plus agréable.

Prenez donc garde, mes sœurs, que ces paroles *Nous pardonnons* font voir, ainsi que je l'ai dit, que Notre-Seigneur parle comme d'une chose déjà faite; et remarquez bien aussi que lorsque, dans quelque-une des occasions dont j'ai parlé, une âme, au sortir de cette oraison, qui est la plus parfaite contemplation, ne se trouve pas dans une ferme résolution de pardonner, je ne dis pas ces bagatelles à qui on donne fausement le nom d'injures, mais de véritables injures, quelque grandes qu'elles puissent être, elle ne doit pas beaucoup se fier en son oraison, parce qu'une âme que Dieu a élevée jusqu'à lui par une oraison si sublime regarde toutes ces injures comme étant au-dessous d'elle, et se soucie aussi peu d'être estimée que mésestimée, ou, pour mieux dire, l'honneur lui cause plus de peine que le déshonneur, et elle trouve plus de plaisir dans les travaux que dans toutes les consolations de cette vie : car, comme Dieu la fait entrer dès ici-bas dans une véritable possession de son royaume, elle ne cherche aucune satisfaction dans le monde, parce que, connaissant par sa propre expérience l'avantage qu'elle en retire de souffrir pour lui, elle sait que c'est par ce chemin qu'il faut marcher pour pouvoir régner avec plus de gloire; et il n'arrive guère que Dieu fasse des grâces si extraordinaires à ceux qui n'ont point enduré avec joie de grands travaux pour l'amour de lui : c'est pourquoi, comme je l'ai dit, ceux des contemplatifs sont fort grands, à cause que notre Seigneur veut qu'ils soient proportionnés aux grâces dont il les favorise.

Sachez donc, mes filles, que comme ces âmes ont une parfaite connaissance du néant du monde, elles ne s'arrêtent guère dans ce qu'elles savent devoir passer en un moment. Et s'il arrive que d'abord quelque grande injure ou quelque déplaisir extraordinaire leur frappe l'esprit, elles ne commencent pas plus tôt à le sentir que la raison vient à leur secours, et dissipe leur peine par la joie de voir que Dieu leur offre cette occasion d'obtenir de lui en un jour plus de grâces et de faveurs qu'elles n'auraient pu en espérer en dix ans par les travaux qu'elles auraient soufferts par leur propre choix.

Je sais que cela est fort ordinaire, car j'ai communiqué avec beaucoup de contemplatifs, qui n'estiment pas moins ces peines que d'autres estiment l'or et les pierreries, parce qu'ils savent que c'est le vrai moyen

de s'enrichir. Ces personnes sont si éloignées d'avoir en quoi que ce soit bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles sont bien aises que l'on sache leurs péchés, et prennent même plaisir à les dire quand elles voient que l'on fait cas d'elles. Elles ne sont pas aussi moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, à cause qu'elles sont très-persuadées que cette gloire temporelle leur sera fort inutile pour gagner ce royaume qui est éternel. Que si elles sont bien aises d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lorsque cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. A moins que de cette considération, elles ont peine à souffrir qu'on les estime davantage qu'elles ne pensent le devoir être, et elles prennent même plaisir à désabuser ceux qui ont une créance d'elles plus favorable qu'elles ne voudraient. Ce qui procède, à mon avis, de ceux à qui Dieu fait la grâce de donner cette humilité et cette passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'eux-mêmes, qu'ils sont insensibles à ces mauvais traitements, et ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. Mais cela ne se rencontre que dans les personnes de la plus haute vertu, et à qui Notre-Seigneur fait ordinairement la faveur de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des mépris et des injures, quoiqu'on ressente de la peine, j'estime que celui à qui Dieu fait la grâce d'arriver jusqu'à l'union, obtient en peu de temps ce bonheur, et que s'il ne l'obtient pas, et ne se sent pas plus affermi dans la vertu au sortir de l'oraison, il a sujet de croire que ce qu'il prenait pour union, au lieu d'être une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion du diable, qui veut lui donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que, lorsque Dieu ne fait que commencer à donner ces grâces à une âme, elle ne se trouve pas dans cette force dont j'ai parlé, mais je dis que s'il continue à la favoriser de ses dons, elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moi, je ne saurais croire que Dieu, étant comme il est non seulement miséricordieux, mais la miséricorde même, une âme qui s'approche si fort de lui, et connaît par ce moyen son néant et le grand nombre de péchés qu'il lui a remis, puisse avoir la moindre peine de pardonner à l'heure même, et de se réconcilier avec celui qui l'a offensée, parce qu'ayant devant les yeux les grâces que Dieu lui a faites, et qui sont comme autant de preuves de la grandeur de son amour, elle ne saurait manquer, ce me semble, à se réjouir de rencontrer des occasions de lui donner quelques marques du sien pour lui.

Je dis encore que, selon la connaissance que j'ai de plusieurs personnes que Dieu, par une grâce particulière, élève à des choses surnaturelles, en leur accordant cette oraison ou cette contemplation dont j'ai parlé, quoique l'on puisse remarquer en elles d'autres imperfections et d'autres fautes, toutefois, pour ce qui regarde le pardon des offenses,

je n'ai jamais vu qu'elles y aient manqué, ni ne crois pas qu'elles le puissent, si ces faveurs viennent véritablement de Dieu. C'est pourquoi plus elles sont grandes, et plus ceux qui les reçoivent doivent prendre garde si elles produisent ces bons effets; et si elles n'en produisent aucun, beaucoup appréhender et croire qu'elles ne viennent pas de Dieu, puisqu'il ne s'approche jamais d'une âme sans l'enrichir en l'établissant dans la vertu. Car il est certain qu'encore que ces faveurs passent promptement, on le connaît avec le temps par les avantages et les bons effets qui en demeurent dans l'âme; et ainsi, comme notre divin Sauveur sait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint point de nous faire dire en termes exprès à son Père : *Ainsi que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXVII.

De l'excellence de l'oraison du *Pater*, et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte prière.

DE L'EXCELLENCE DE L'ORAISON DU *Pater*.

On ne saurait trop rendre grâces à Dieu de la sublime perfection qui se rencontre dans cette prière évangélique, qui nous a été enseignée par un maître si savant et si admirable. Ainsi, mes filles, il n'y en a pas une de nous qui ne puisse s'en servir pour ses besoins particuliers. Je ne saurais voir sans étonnement que ce peu de paroles enferme de telle sorte toute la contemplation et toute la perfection, qu'il semble que, sans avoir besoin d'aucun livre, il nous suffit de bien étudier cette prière si sainte, puisque Notre-Seigneur nous y a enseigné, dans les quatre premières demandes, tous les différents degrés de l'oraison et de la contemplation, depuis les commencements jusqu'à l'oraison mentale, à l'oraison de quiétude, et à celle d'union. Tellement que, si j'en étais capable, je pourrais, en bâtissant sur un fondement si solide, faire tout un grand traité de l'oraison. Mais, dans la cinquième demande, Notre-Seigneur commence à nous faire connaître quels sont les effets que produisent ces faveurs en nous lorsqu'elles procèdent véritablement de lui, ainsi que je l'ai déjà dit.

Considérant d'où pouvait venir ce que Jésus-Christ n'a pas expliqué plus particulièrement des choses si obscures et si élevées, pour les faire entendre à tout le monde, il me semble que c'est parce que cette prière devant être générale, pour pouvoir servir à tous, il n'a pas voulu davantage l'éclaircir, afin que tous se persuadant de la bien entendre, chacun pût, en la disant, demander ce qui serait nécessaire pour sa consolation et pour ses besoins, et qu'ainsi les contemplatifs et ceux qui se donnent à Dieu sans réserve, méprisant les choses périssables, lui demandent seulement les faveurs du ciel que son extrême bonté veut bien donner ici-bas; et que ceux qui sont encore dans les engagements du monde lui demandent le pain et les autres choses conformes à leur état, qu'ils peuvent justement lui demander pour eux et pour leur fa-

mille. Mais quant à ce qui est de donner notre volonté à Dieu, et pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux choses à quoi tout le monde est obligé. Je demeure toutefois d'accord qu'il s'y rencontre du plus et du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté et pardonnent parfaitement, au lieu que nous autres, mes sœurs, satisfaisons comme nous pouvons à ces devoirs. Car Notre-Seigneur est si bon, qu'il reçoit tout en paiement; et il semble qu'il ait fait en notre nom comme un pacte avec son Père, en lui disant : Seigneur, faites, s'il vous plaît, cela, et mes frères feront ceci.

Or, nous sommes bien assurées que Dieu ne manquera point de son côté; car y eut-il jamais un si bon payeur, et si libéral? Il pourrait même arriver que disant une seule fois cette oraison avec une intention très-sincère de tenir ce que nous lui promettons, elle suffirait pour le porter à nous combler de ses grâces, parce qu'il aime tant la vérité, et prend tant de plaisir que l'on traite avec lui sincèrement, que lorsque nous agissons de la sorte, il nous accorde toujours plus que nous ne lui demandons.

Mais comme ce maître admirable sait que ceux qui demandent avec la perfection dont j'ai parlé, reçoivent de son Père éternel des faveurs qui les élèvent à un très-haut degré de bonheur; comme il sait que ceux, ou qui sont parfaits, ou en chemin de le devenir, tiennent le monde sous leurs pieds, et ne craignent rien, parce que les bons effets que Dieu opère dans leurs âmes les assurent qu'il est satisfait d'eux; et enfin comme il sait qu'étant saintement enivrés de ces faveurs si extraordinaires qu'il leur fait dans l'oraison, ils oublieraient aisément qu'il y a un autre monde et qu'ils ont des ennemis à combattre, il a soin de les avertir des périls qui les environnent.

O éternelle sagesse! ô incomparable maître! Quel bonheur, croyez-vous, mes filles, que ce vous est de ce qu'il n'est pas seulement très-sage, mais qu'il appréhende tant pour nous, qu'il détourne tous les périls qui nous menacent? C'est le plus grand bien qu'une âme sainte puisse désirer dans le monde, et je ne saurais assez l'exprimer par mes paroles, puisque cette protection de Dieu est la plus grande assurance que nous puissions avoir sur la terre.

Notre-Seigneur ayant donc vu combien il importe à ces âmes de les réveiller pour les faire souvenir qu'elles ont des ennemis qui les obligent à se tenir toujours sur leurs gardes, et que plus elles sont élevées, plus elles ont besoin du secours de son Père éternel, puisqu'en tombant elles tomberaient de plus haut; et voulant d'ailleurs les délivrer des pièges où elles s'engageraient sans y penser, il lui fait pour elles ces deux dernières demandes, si nécessaires à tous ceux qui vivent encore dans l'exil de cette vie : *Et ne nous laissez pas succomber dans la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XXXVHI.

Sur ces paroles du Pater : *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation , mais délivrez-nous du mal.* Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines. Divers moyens dont le démon se sert pour tenter les personnes religieuses. Et de l'humilité, de la patience, et de la pauvreté.

DERNIÈRE DEMANDE DU *Pater*. QUE LES PARFAITS NE DÉSIRENT POINT
D'ÊTRE DÉLIVRÉS DE LEURS PEINES.

Puisque nous faisons ces demandes, nous avons sujet de croire qu'elles nous sont fort importantes. Pour moi, mes sœurs, je tiens que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines, de leurs tentations et de leurs combats, parce que ce leur sont des preuves indubitables que leur contemplation et les faveurs qu'ils y reçoivent procèdent de son esprit, et qu'ainsi, au lieu d'appréhender ces travaux, ils les désirent, ils les demandent, et ils les aiment. En quoi ils ressemblent aux soldats qui ne souhaitent rien tant que la guerre, parce qu'ils espèrent d'y faire fortune, et que dans la paix, n'ayant que leur solde, ils ne sauraient s'enrichir.

Croyez-moi, mes filles, les soldats de Jésus-Christ, qui sont les contemplatifs, ne voient jamais trop tôt à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu leurs ennemis visibles et découverts, et n'ont garde de s'enfuir devant eux, parce qu'ils savent que leurs forces étant impuissantes contre celles de Dieu, qui les soutient, ils en demeureront toujours victorieux. Les seuls ennemis qu'ils appréhendent avec raison, dont ils demandent à Dieu qu'il les délivre, sont ces ennemis cachés, ces démons qui combattent en trahison et avec finesse, qui se transforment en des anges de lumière, qui nous font tomber dans leurs embûches, sans que nous nous en apercevions, et qui ne se laissent connaître qu'après avoir bu le sang de notre âme et ravi ce que nous avons de vertu.

ARTIFICES DU DÉMON POUR TENTER LES RELIGIEUSES.

Nous devons souvent, mes filles, demander à Dieu, dans cette sainte prière, qu'il nous délivre de ces ennemis secrets, et qu'il ne permette pas qu'étant trompées par leurs artifices, nous succombions à la tentation; nous devons le prier qu'il nous découvre le venin dont ils veulent nous empoisonner, et qu'il dissipe les ténèbres dont ils nous ofusquent pour nous empêcher de voir sa lumière. Ce n'est donc pas sans raison que cet adorable maître nous apprend à faire cette demande qu'il adresse pour nous à son Père; et vous devez remarquer que ces malheureux esprits nous nuisent en plusieurs manières; car ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous procurent soit de nous persuader que ces douceurs et ces consolations qu'ils nous font malicieusement ressentir durant l'oraison viennent de Dieu; au contraire c'est en quelque sorte, à mon avis, le moindre mal qu'ils nous puissent

faire; et il pourra même arriver que ce nous sera un sujet de nous avancer, parce que, dans l'ignorance que cela procède du démon, et dans la créance qu'il vient de Dieu, ce plaisir que l'on reçoit dans l'oraison fait que l'on s'y occupe davantage; que, se reconnaissant indigne de ces grâces, on en remercie sans cesse Dieu; qu'on s'estime plus obligé de le servir, et qu'on s'efforce de l'engager, par une humble reconnaissance, à ajouter de nouvelles faveurs aux premières.

DE L'HUMILITÉ.

Travaillez continuellement, mes sœurs, pour acquérir l'humilité; reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen le diable, au lieu de gagner des âmes, en perd beaucoup, à mon avis, de celles dont il croit pouvoir procurer la perte, et Dieu tire notre bien du mal qu'il voulait nous faire. Car le Seigneur est fidèle en ses promesses, et voyant que notre intention dans l'oraison est de le contenter et de le servir, il demeure satisfait de nous. Mais nous devons être sur nos gardes, de peur que notre ennemi n'affaiblisse notre humilité par quelques pensées de vaine gloire, dont il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre; et ne craignez pas, mes filles, qu'il permette que vous receviez longtemps des consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Le plus grand préjudice que le démon nous pourrait faire, sans que nous nous en aperçussions, serait de nous persuader que nous aurions des vertus que nous n'avons pas. Car au lieu que dans les douceurs et les consolations dont j'ai parlé, nous ne pouvons avoir d'autres pensées, sinon que ces faveurs que nous croyons recevoir de Dieu nous obligent à le servir avec encore plus d'ardeur, ici il nous semble, au contraire, que c'est nous qui lui donnons et qui le servons, et qu'il est de sa bonté de nous en récompenser. Cette créance fait peu à peu un extrême tort, parce qu'elle diminue l'humilité, et porte à négliger d'acquérir les vertus que l'on croit déjà posséder. Ainsi, s'estimant être en assurance, on tombe sans s'en apercevoir dans un piège d'où l'on ne saurait se retirer; car encore que ce ne soit pas un visible péché mortel capable de précipiter l'âme dans l'enfer, il l'affaiblit de telle sorte, qu'elle ne peut plus marcher dans ce chemin dont j'ai commencé à vous parler.

Je vous assure que cette tentation est très-périlleuse, et j'en ai tant d'expérience, que je puis hardiment vous en parler, quoique ce ne soit pas si bien que je le voudrais. Quel remède donc y a-t-il, mes sœurs? Je n'en trouve point de meilleur que celui que notre divin maître nous enseigne, qui est de prier, dans cette oraison, son Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation. J'y en ajouterai un autre, c'est que s'il nous semble que Notre-Seigneur nous a donné quelque vertu, nous devons la considérer comme un bien que nous avons reçu de lui et qu'il peut à toute heure nous ôter, ainsi qu'il arrive souvent par l'ordre de la Providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes

filles ? Si vous dites que non, je n'en dirai pas de même. Car quelquefois il me semble que je suis fort détachée, et lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. D'autres fois je me trouve si attachée, et à des choses dont je me serais peut-être moquée le jour précédent, que je ne me connais plus moi-même. Quelquefois je me sens avoir tant de cœur, qu'il me semble que s'il s'offrait des occasions de servir Dieu, rien ne serait capable de m'étonner ; et en effet je trouve que cela est véritable dans quelques-unes. Mais le lendemain, je me vois dans une telle lâcheté, que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi pour l'amour de lui, si j'y rencontrais la moindre contradiction. Quelquefois je m'imagine que, quoi que l'on pût dire à mon préjudice, et quelque murmure qui s'élèverait contre moi, je le souffrirais sans aucune peine, et j'ai reconnu en diverses rencontres que je ne m'étais pas trompée, puisque j'en avais même de la joie ; et, en d'autres temps, les moindres paroles m'affligent si fort, que je voudrais être hors du monde, tant tout ce que j'y vois me déplaît. En tout cela, je ne suis pas seule, car j'ai remarqué les mêmes choses en plusieurs personnes meilleures que moi, et je sais qu'en effet elles se passent de la sorte.

Que s'il en est ainsi, mes sœurs, qui sera celui qui pourra dire que son âme est enrichie des vertus, puisque dans le temps où l'on en a le plus besoin, on trouve que l'on n'en a point ? Gardons-nous donc bien de concevoir de telles pensées. Reconnaissons, au contraire, que nous sommes pauvres, et ne nous endettons pas sans avoir de quoi payer, en nous attribuant des vertus qui ne nous appartiennent point. Le trésor de notre âme est dans les mains de Dieu, et non dans les nôtres, et nous ne savons pas quand il lui plaira de nous laisser dans la prison de notre pauvreté et de notre misère sans nous rien donner. Que savons-nous si lorsque les autres nous tiennent pour bonnes et que nous croyons l'être, il continuera à nous faire part de ses grâces, ou s'il ne voudra pas les retirer comme étant un bien que nous ne possédons que par emprunt ? ce qui nous rendrait dignes d'être moquées de tout le monde, et particulièrement de ceux qui auraient eu quelque estime pour nous. Il est vrai que, pourvu que nous le servions avec humilité, il nous secourt enfin dans nos besoins ; mais si cette vertu ne nous accompagne et ne nous suit pas à pas, il nous abandonnera, et nous fera en cela même une grande miséricorde, puisque ce châtiment nous apprendra que nous ne saurions trop estimer cette vertu, et que nous n'avons autre chose que ce qu'il nous donne par sa grâce.

DE LA PATIENCE.

Voici un autre avis que je vous donne : le démon nous persuade quelquefois que nous avons une vertu, comme, par exemple, la patience, parce que nous nous résolvons de la pratiquer ; parce que nous faisons souvent des actes du désir que nous avons de souffrir beaucoup pour Dieu, et parce qu'il nous semble que ce désir est véritable. Ainsi

nous demeurons fort satisfaites à cause que le démon nous aide à nous confirmer dans cette créance. Mais gardez-vous bien, je vous prie, de faire cas de ces sortes de vertus, de penser les connaître, si ce n'est de nom, et de vous persuader que Dieu vous les a données, jusqu'à ce que vous le sachiez par expérience; car il pourra arriver qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui ne vous plaira pas, toute cette prétendue patience s'évanouira. Quand vous aurez beaucoup souffert, rendez alors grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et efforcez-vous de continuer à souffrir avec grand courage, puisque ces souffrances font voir qu'il veut que vous lui payiez la patience qu'il vous a donnée par l'exercice de cette même patience, en ne la considérant que comme un dépôt qu'il vous a mis entre les mains

DE LA PAUVRETÉ.

Voici un autre artifice du démon : il vous représente que vous êtes pauvre, et il a en cela quelque raison, soit parce que vous avez fait vœu de pauvreté, comme tous les religieux, ou parce que vous désirez dans votre cœur de la pratiquer, ainsi qu'il arrive aux personnes qui s'adonnent à l'oraison. Ces deux choses étant supposées, l'une que le religieux s'estime pauvre, comme ayant fait vœu de l'être, et l'autre que le séculier qui est dans la piété se croit pauvre aussi, parce qu'il désire de l'être, voici ce que tous deux disent : Je ne désire rien, et si je possède quelque chose, c'est parce que je ne saurais m'en passer; car je dois vivre pour servir Dieu, qui veut que nous ayons soin de la santé de notre corps; et mille choses semblables que cet ange de ténèbres, transformé en ange de lumière, inspire, et qui en apparence sont bonnes. Ainsi il persuade que l'on est véritablement pauvre, que l'on a véritablement la vertu de pauvreté, et que par ce moyen tout est fait. Mais cela ne se pouvant connaître que par les effets, il en faut venir à l'épreuve. On jugera par les œuvres si le séculier est vraiment pauvre; car, s'il a trop d'inquiétude pour le bien, il le fera bientôt voir, soit en désirant plus de revenu que la nécessité n'en demande, soit en prenant plus de serviteurs qu'il n'en a besoin, soit dans l'occasion d'un procès pour quelque chose de temporel, ou soit qu'un pauvre fermier manque à le payer; car il n'en aura pas moins d'inquiétude que si autrement il n'avait pas de quoi vivre. Comme on ne manque jamais de s'excuser, je ne doute point que cette personne ne réponde que ce qu'elle fait en ces rencontres n'est que pour empêcher que, faute de soin, son bien ne se perde. Mais je ne prétends pas qu'elle l'abandonne, je dis seulement qu'elle en doit prendre soin sans empressement. Que si cela réussit, à la bonne heure; sinon, qu'elle prenne patience; car celui qui est véritablement pauvre fait si peu de cas de toutes ces choses, qu'encore qu'il y ait des raisons qui l'obligent d'en prendre soin, il ne s'en inquiète point, parce qu'il ne croit jamais pouvoir manquer du nécessaire, et que quand même il lui manquerait, il ne s'en soucierait pas beaucoup. Il

considère cela comme l'accessoire, et non pas comme le principal; et ses pensées s'élevant plus haut, il ne s'occupe à des choses si basses que par contrainte.

Pour ce qui est des religieux et des religieuses qui sont pauvres, ou qui au moins le doivent être, puisqu'ils en ont fait le vœu, il est vrai qu'ils ne possèdent rien en propre, mais c'est souvent parce qu'ils n'ont rien. Que s'il se rencontre qu'une personne leur veuille donner, ce sera une grande merveille s'ils jugent que ce don leur soit superflu. Ils sont bien aises de mettre en réserve quelque chose. S'ils peuvent avoir des habits d'une fine étoffe, ils ne pensent point à en demander d'une plus grossière, et ils veulent toujours avoir quelque petite chose qu'ils puissent vendre ou engager, quand ce ne serait que des livres, afin que s'il leur arrive une maladie, ils aient de quoi se faire mieux traiter qu'à l'ordinaire.

Hélas! pécheresse que je suis, est-ce donc là ce que nous avons promis à Dieu lorsque nous lui avons fait vœu de renoncer à tous les soins de nous-mêmes pour nous abandonner entièrement à sa conduite, quoi qu'il puisse nous arriver? Si nous avions tant de prévoyance pour l'avenir, n'aurait-il pas mieux valu nous assurer quelque revenu que nous aurions pu posséder sans distractions et sans trouble? Or, quoique cela se puisse faire sans péché, il est bon de remarquer nos imperfections, afin que voyant qu'il y a beaucoup à dire que nous ne possédions cette vertu de la sainte pauvreté, nous la demandions à Dieu, et nous nous efforcions de l'acquérir, au lieu que nous ne nous en mettrions pas beaucoup en peine si nous nous imaginions de l'avoir déjà, et demeurions dans cette fausse persuasion, ce qui serait encore pis.

DE L'HUMILITÉ.

Il en est de même de l'humilité. Il nous semble que nous ne nous soucions point de l'honneur, ni de quoi que ce puisse être; mais, s'il arrive qu'on nous blesse en la moindre chose, on voit aussitôt, et par nos sentiments et par nos actions, que nous ne sommes point du tout humbles. Que si, au contraire, il s'offre quelque chose qui soit honorable et avantageux, on ne le rejette non plus que ces pauvres imparfaits dont j'ai parlé ne rejettent point ce qui leur est profitable; et Dieu veuille que l'on ne travaille pas même à le procurer. On a si souvent ces mots à la bouche : Je ne désire rien, je ne me soucie de rien, comme en effet on le pense ainsi, qu'à force de le dire, on se confirme de telle sorte dans cette créance, qu'on ne le met pas en doute.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même pour découvrir cette tentation, tant dans les choses dont je viens de vous parler qu'en plusieurs autres, puisque chacun sait que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une seule de ces vertus, il semble qu'elle attire après elle toutes les autres. A quoi j'ajoute qu'encore que vous croyiez les avoir, vous devez craindre de vous tromper,

parce que celui qui est vraiment humble doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XXXIX.

Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscrettes, et à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire.

DE LA FAUSSE HUMILITÉ.

Gardez-vous aussi, mes filles, de certaines humilités accompagnées d'inquiétude, que le démon nous met dans l'esprit en nous représentant la grandeur de nos péchés; car il trouble par-là les âmes en plusieurs manières, jusqu'à faire qu'elles se retirent de la communion, et discontinuent de faire oraison en particulier, comme s'en jugeant indignes; et ainsi, lorsqu'elles s'approchent de la sainte Eucharistie, elles emploient à considérer si elles sont bien ou mal préparées, le temps qu'elles devraient employer pour recevoir des faveurs de Dieu. Cela passe même jusqu'à une si grande extrémité, qu'il leur semble qu'à cause qu'elles sont si imparfaites, Dieu les a tellement abandonnées, qu'elles ne peuvent presque plus se confier en sa miséricorde. Toutes leurs actions, quelque bonnes qu'elles soient, leur paraissent pleines de péril; tous leurs services passent dans leur esprit pour inutiles, et elles tombent dans une telle défiance, qu'elles perdent entièrement le courage de faire aucun bien, parce qu'elles condamnent en elles comme mauvaises les mêmes choses qu'elles louent dans les autres comme bonnes.

Remarquez, je vous prie, mes filles, mais avec grand soin, ce que je vais maintenant vous dire et ce que je sais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion d'être si imparfaites et si mauvaises pourra dans un temps être une humilité et une vertu, et dans un autre temps une très-forte tentation. L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point; mais au contraire elle est accompagnée de paix, de plaisir et de douceur. Car, quoique l'on se croie être une grande pécheresse, que l'on connaisse clairement qu'on est digne de l'enfer, que l'on avoue mériter être en horreur à tout le monde, que l'on s'en afflige, et que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu, néanmoins, si cette humilité est véritable, cette peine est accompagnée de tant de douceur et de satisfaction, que l'on ne voudrait pas ne l'avoir point. Non seulement, comme je l'ai dit, elle n'inquiète point ni ne trouble pas l'âme, mais elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu; au lieu que cette autre peine la presse, l'agite, la tourmente et lui est presque insupportable. Je crois que le démon prétend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, et en même temps nous faire, s'il lui était possible, perdre la confiance que nous devons avoir en Dieu.

Lorsque vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez votre pensée de la vue de votre misère, et portez-la à considérer combien grande est la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il nous porte, et ce qu'il lui a plu de souffrir pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine. Encore sera-ce beaucoup si vous pouvez vous apercevoir que c'est une tentation.

DES PÉNITENCES INDISCRÈTES.

Le démon se sert du même artifice lorsque, pour nous donner le sujet de croire que nous faisons plus que les autres, il nous porte à embrasser des pénitences indiscrètes. Que si, quand cela arrive, vous manquez à le découvrir à votre confesseur ou à votre supérieure, ou si, lorsqu'ils vous disent de cesser de faire ces pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que cela vous donne, puisque c'est en quoi consiste la plus grande perfection.

QU'IL FAIT TOUJOURS SE DÉFIER DE SOI-MÊME.

Ce dangereux ennemi nous attaque par une tentation très-périlleuse, en nous mettant dans une certaine assurance qui nous fait croire que nous ne retournerons jamais plus à nos fautes précédentes, ni à aimer les plaisirs du monde. Ainsi nous disons alors que nous le connaissons trop pour en faire cas, que nous savons que tout passe, et que nous trouvons beaucoup plus de satisfaction à servir Dieu. Si cela arrive dans les commencements, c'est un fort grand mal, parce que cette assurance porte les âmes à ne point craindre de se rengager dans les occasions de pécher, et est cause qu'elles tombent; et Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première. Car le démon, voyant que ces personnes sont capables de servir aux autres, et par conséquent de lui nuire, il fait tous ses efforts pour les empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques faveurs que vous receviez de Notre-Seigneur, et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous tenez jamais si assurées que vous ne soyez toujours dans la crainte, puisque vous pouvez retomber encore; et fuyez avec soin les occasions qui seraient capables de vous engager dans ce malheur.

Communiquez toujours, autant qu'il vous sera possible, ces grâces et ces faveurs à quelque personne dont vous puissiez recevoir la lumière et la conduite sans lui rien cacher de tout ce qui vous arrive; et quelque élevée que votre contemplation puisse être, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par la connaissance de vous-même. Que si cette oraison vient de Dieu, vous vous conduirez presque toujours de la sorte, quand bien même vous ne le voudriez pas et que je ne vous donnerais point cet avis, parce qu'elle est toujours accompagnée d'humilité, et augmente notre lumière pour nous faire connaître le peu que nous

sommes. Je n'en dirai pas ici davantage; vous trouverez assez de livres qui pourront vous en instruire, et je ne vous en ai parlé qu'à cause de l'expérience que j'en ai et des peines où quelquefois je me suis vue. Car, enfin, quoi que l'on puisse vous dire pour vous assurer, vous ne pourrez jamais vous mettre dans une entière assurance.

« Que pouvons-nous donc faire, ô mon Dieu, sinon de recourir à vous
« et vous prier de ne pas permettre que ces ennemis de notre salut nous
« fassent tomber dans les pièges qu'ils nous dressent. Lorsque leurs
« efforts nous sont connus, nous pouvons, avec votre assistance, les re-
« pousser; mais quant à leurs trahisons, qui pourra les découvrir si
« vous ne le lui faites connaître? Nous avons, mon Dieu, sans cesse
« besoin de vous appeler à notre aide. Dites-nous donc quelque chose,
« Seigneur, pour nous rassurer et pour nous instruire. Vous savez
« qu'il y en a peu qui marchent par ce chemin, et il y en aura encore
« moins si l'on ne peut y marcher sans être dans des appréhensions
« continuelles. »

C'est une chose étrange que les hommes, ne considérant pas que le démon tente et trompe encore plus les âmes qui ne sont point dans l'exercice de l'oraison que non pas celles qui y sont, ils s'étonnent davantage de voir un seul de ceux qui marchaient par ce chemin, et dont la vie avait paru sainte, tomber dans l'illusion, que d'en voir cent mille qui, étant hors de ce chemin, sont trompés par cet esprit malheureux, et vivent dans des péchés et des désordres publics, en marchant dans une voie que l'on ne saurait douter qui ne soit très-mauvaise. Mais ils ont raison, puisque entre ceux qui récitent le *Pater noster* en la manière que j'ai dite, il y en a si peu qui soient trompés par l'artifice du malin esprit, qu'il y a sujet de s'en étonner comme d'une chose extrêmement rare : car il est ordinaire aux hommes de ne point remarquer ce qu'ils voient à tout moment, de s'étonner au contraire de ce qu'ils ne voient presque jamais, joint à cela que les démons ont tant d'intérêt d'imprimer cet étonnement dans leur esprit, parce qu'ils savent qu'une seule âme arrivée à la perfection sera capable de leur en faire perdre beaucoup d'autres en les délivrant de leur servitude. Cela, dis-je, est si étonnant, que je ne suis pas surprise qu'on s'en étonne, puisque, si ce n'est pas leur faute, ceux qui marchent dans ce chemin de l'oraison n'ont pas moins d'avantage sur les autres que ceux qui regardent le combat des taureaux de dessus un échafaud en ont sur ceux qui, étant au milieu de la place, sont exposés aux coups de leurs cornes. C'est une comparaison qu'il me souvient d'avoir oui faire sur ce sujet, et qui me semble fort juste.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de marcher par ce chemin, ou, pour mieux dire, par l'un de ces chemins de l'oraison; car il y en a plusieurs, les uns se trouvant bien d'aller par l'un et les autres par un autre. Croyez-moi, c'est une voie extrêmement sûre, et vous serez beaucoup plus tôt délivrées des tentations lorsque vous vous approche-

rez de Notre-Seigneur par l'oraison que quand vous serez éloignées de lui. Priez-le donc de vous la donner, et demandez-la lui en disant, comme vous faites tant de fois le jour, le *Pater noster*.

CHAPITRE XL.

Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon. Quel sera, à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bonheur de ceux qui l'auront aimé.

RÉSISTER AUX TENTATIONS DU DÉMON PAR L'AMOUR ET PAR LA CRAINTE DE DIEU.

O mon cher Maître, donnez-nous quelque moyen de nous garantir des embûches de nos ennemis dans une guerre si périlleuse. Celui que sa divine majesté nous donne, mes filles, et dont nous pouvons user hardiment, est de conserver toujours l'amour de la crainte. L'amour nous pressera de marcher, et la crainte nous fera prendre garde où nous marchons, afin de ne pas tomber dans un chemin où tant de choses peuvent nous faire broncher, ainsi que sont presque tous ceux où l'on marche dans cette vie : ce sera là le vrai moyen de ne pouvoir être trompées.

Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez connaître que vous possédez ces grandes vertus, et vous aurez raison de le demander, puisqu'il est certain que vous ne sauriez en être entièrement assurées. Car si vous l'étiez d'avoir un véritable amour de Dieu, vous le seriez aussi d'être en grâce. Néanmoins, mes filles, il y en a des marques si évidentes, qu'il semble que les aveugles même peuvent les voir. Elles ne sont ni secrètes, ni cachées, mais font tant de bruit, que quand vous ne le voudriez pas, vous ne sauriez ne point les entendre. Le nombre de ceux qui possèdent en perfection ces deux qualités est si petit qu'ils se font aisément remarquer par leur rareté, et d'autant plus connaître, que plus ils demeurent dans le silence et dans le secret. Cet amour et cette crainte de Dieu sont comme deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et au démon. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, se joignent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent, et n'aiment que la vérité et les choses dignes d'être aimées.

Car croyez-vous que ceux qui aiment Dieu véritablement puissent aimer ni les vanités, ni les plaisirs, ni les richesses, ni les honneurs, ni toutes les autres choses du monde ? Croyez-vous qu'ils puissent avoir des contestations, des disputes, de la jalousie et de l'envie ? Hélas ! comment cela pourrrait-il se faire, puisque toute leur passion est de contenter celui qu'ils aiment, puisqu'ils brûlent du désir de se rendre dignes d'être aimés de lui, et puisqu'ils donneraient leur vie avec joie, s'ils croyaient, par ce moyen, pouvoir lui plaire davantage ? Lorsque l'amour que l'on a pour Dieu est véritable, il est impossible de le cacher. Voyez-

en des exemples dans saint Paul et dans sainte Madeleine. L'un parut visiblement blessé de l'amour de Dieu dès le troisième jour, et l'autre dès le premier jour. Car l'amour a des degrés différents, et se fait connaître plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins fort. S'il est petit, il ne se fait connaître que peu; s'il est grand, il se fait beaucoup connaître; mais partout où il y a de l'amour de Dieu, soit qu'il soit grand ou qu'il soit petit, il se fait toujours connaître. S'il est grand, par de grands effets; s'il est petit, par de petits.

Pour revenir à ce que je disais touchant la marque à laquelle on peut juger si les contemplatifs sont trompés par les illusions du démon, il est certain qu'il n'y a jamais peu d'amour en eux. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou leur amour est très-grand, et alors il se fait connaître en une infinité de manières. C'est un grand feu qui ne saurait manquer de jeter beaucoup de lumière; et, à moins que cela, ces contemplatifs doivent marcher avec une grande défiance d'eux-même, croire qu'ils ont sujet de craindre, travailler à en découvrir la cause, recourir à l'oraison, pratiquer l'humilité, et prier Dieu de ne pas permettre qu'ils succombent à la tentation. Car je vois beaucoup de sujet d'appréhender que nous ne soyons tentés, lorsque nous ne sentons pas en nous cet amour de Dieu qui est la marque de la véritable piété. Mais, pourvu que vous marchiez toujours dans l'humilité, que vous vous efforciez de connaître la vérité de ce qui se passe en vous, que vous vous teniez soumises à votre confesseur, et que vous lui ouvriez votre cœur avec une entière sincérité, vous devez croire que le Seigneur est fidèle, qu'il ne vous manquera point, et que votre esprit étant éloigné de toute malice et de tout orgueil, quelque frayeur que le démon puisse vous causer, et quelques pièges qu'il puisse vous tendre, il vous donnera la vie par les mêmes moyens qu'il voulait vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont j'ai parlé, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vais parler, réjouissez-vous et soyez tranquilles, nonobstant toutes ces fausses terreurs par lesquelles le démon s'efforcera de vous troubler, et qu'il fera que les autres vous donneront, afin de vous empêcher de jouir d'un si grand bien. Car voyant qu'il ne peut plus espérer de vous gagner, il tâchera au moins de vous nuire en quelque sorte, et à ceux qui auraient pu tirer beaucoup d'avantages de la créance qu'ils auraient que Dieu, par son infini pouvoir, fait ces faveurs si extraordinaires à une misérable créature. Ce que je dis parce que l'oubli où nous sommes quelquefois de ses anciennes miséricordes, nous persuade que cela est impossible.

Or pensez-vous qu'il importe peu au démon de nous jeter dans ces craintes? Il fait ainsi deux maux tout ensemble; l'un, que ceux qui entendent parler n'osent s'exercer à l'oraison, de peur d'être aussi trompés; l'autre, qu'il y en aurait sans cela, beaucoup plus qui s'approcheraient de Dieu par le désir d'être tout à lui, voyant, comme je l'ai dit,

qu'il est si bon qu'il ne dédaigne pas de se communiquer à des pécheurs. Ceci est si véritable, que je connais quelques âmes qui, étant encouragées par cette considération, ont commencé de s'occuper à l'oraison, et ont reçu, en peu de temps, de si grandes faveurs de Dieu qu'elles sont devenues véritablement contemplatives. Ainsi, mes sœurs, lorsque vous en verrez quelqu'une entre vous à qui Notre-Seigneur fera de semblables grâces, remerciez-l'en extrêmement, mais ne vous imaginez pas néanmoins qu'elle soit en assurance; au contraire, assistez-la encore davantage par vos prières, puisque nul ne peut être assuré durant qu'il est encore engagé dans les périls d'une mer agitée d'autant de tempêtes qu'est cette vie.

Vous n'aurez donc pas de peine à connaître cet amour lorsqu'il sera véritable, et je ne comprends pas comment il pourrait demeurer caché; car si l'on dit qu'il est impossible de dissimuler celui que l'on porte aux créatures, et qu'il se découvre d'autant plus qu'on s'efforce davantage de le couvrir (quoique j'aie honte d'user de cette comparaison, puisque l'amour que l'on a pour elles n'étant fondé que sur un néant, il ne mérite pas de porter le nom d'amour), comment pourrait-on cacher un amour aussi violent que celui que l'on a pour Dieu, un amour si juste, un amour qui croît toujours, parce qu'il découvre incessamment mille nouveaux sujets d'aimer sans pouvoir jamais en découvrir aucun de ne pas aimer, et enfin un amour dont le fondement et la récompense est l'amour d'un Dieu, qui, pour faire que nous ne puissions douter qu'il nous aime, nous l'a témoigné par tant de travaux et de douleurs, par l'épanchement de tant de sang, et par la perte même de sa propre vie?

« Hélas! mon Sauveur, que celui qui a éprouvé ces deux amours
« en distingue bien la différence! Je supplie votre divine majesté de
« nous la faire connaître avant que nous sortions de cette vie. » Car quelle consolation ne nous sera-ce point, à l'heure de notre mort, de voir que nous allons être jugées par celui que nous aurons aimé sur toutes choses? Nous lui porterons alors sans crainte la cédule où ce que nous lui devons sera écrit, et nous ne considérerons pas le ciel comme une terre étrangère, mais comme notre véritable patrie, puisqu'elle a pour roi celui que nous avons tant aimé et qui nous a tant aimées; cet amour ayant cet avantage sur tous les amours du monde, que, pourvu que nous aimions, nous ne pouvons douter que l'on ne nous aime.

QUEL SERA, A LA MORT, LE MALHEUR DE CEUX QUI N'AURONT PAS AIME
DIEU ?

Considérez, mes filles, combien grand est le bonheur d'avoir cet amour, et quel malheur c'est de ne pas l'avoir, puisque ne l'ayant point, on tombe entre les mains de ce tentateur, entre ces mains si cruelles, entre ces mains si ennemies de toute sorte de bien et si amies de toute sorte de mal. Où en sera donc réduite cette pauvre âme, lorsque, au

sortir des travaux et des douleurs de la mort elle se trouvera entre ces mains barbares et impitoyables, et qu'au lieu de jouir de quelque repos après tant de peines elle sera précipitée dans l'abîme de l'enfer où une horrible multitude de serpens l'environneront de toutes parts? Quel terrible et épouvantable lieu! Quel déplorable et infortuné séjour! Que si les personnes qui aiment leurs aises, et qui sont celles qui courent le plus de risque de tomber dans ce malheur, ont peine à souffrir ici-bas, durant une seule nuit, une mauvaise hôtellerie, quelle sera, à votre avis, la peine qu'elles souffriront à passer toute une éternité dans cette affreuse demeure? Ne désirons donc point, mes filles, de vivre à notre aise; nous sommes fort bien comme nous sommes; les incommodités de la vie présente peuvent se comparer à une nuit qui se passe dans un mauvais gîte. Louons Dieu de ce que nous souffrons, et efforçons-nous de faire pénitence tandis que nous sommes en ce monde.

O combien douce sera la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés, puisqu'il pourra se faire que, n'allant point en purgatoire, il commencera presque dès cette vie à entrer dans la gloire des bienheureux, et qu'ainsi, étant affranchi de toutes sortes de craintes, il jouira d'une entière paix! Ne serait-ce pas, mes sœurs, une grande lâcheté de ne point aspirer à ce bonheur, puisqu'il n'est pas impossible de l'acquérir? Au moins demandons à Dieu que si notre âme, en quittant ce corps, doit être dans la souffrance, ce soit en un lieu où nous l'endurions volontiers, où nous espérons qu'elle finira, et où nous ne craignons point que notre divin époux cesse de nous aimer, ni qu'il nous prive de sa grâce; prions-le de nous la donner en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en apercevoir et sans le connaître.

CHAPITRE XLI.

Continuation du discours sur la crainte de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin les péchés véniels, dont il y a de deux sortes. Que lorsqu'on est affermi dans la crainte de Dieu, on doit agir avec une sainte liberté et se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à vivre, ce qui est utile en plusieurs manières.

Que je me suis étendue sur ce sujet! mais non pas tant néanmoins que je l'aurais désiré : car qu'y a-t-il de plus agréable que de parler d'un tel amour? Et que sera-ce donc que de l'avoir? « O Seigneur, « mon Dieu! donnez-le moi, s'il vous plaît; faites-moi la grâce de ne « point sortir de cette vie jusqu'à ce que je n'y désire plus rien, et « que, hormis vous, je sois incapable de rien aimer; faites même, « s'il vous plaît, que je n'use jamais de ce terme d'aimer, sinon pour « vous seul, puisque, excepté vous, rien n'étant solide, on ne pour- « rait rien bâtir sur un tel fondement qui ne tombât aussitôt par « terre. »

Je ne sais pourquoi nous nous étonnons d'entendre dire : Celui-là me paie mal du plaisir que je lui ai fait, ou : cet autre ne m'aime point.

En vérité, je ne saurais m'empêcher d'en rire; car qu'est-ce donc qu'il vous doit, pour vous le payer? Et sur quoi vous fondez-vous pour prétendre qu'il vous aime? Cela doit au contraire vous faire connaître quel est le monde, puisque cet amour même que vous lui portez deviendra le sujet de votre tourment et de votre inquiétude, lorsque Dieu vous ayant touché le cœur, vous aurez un regret sensible d'avoir ainsi été possédé de ses basses affections qui ne sont que des jeux de petits enfants.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Je viens maintenant à ce qui regarde la crainte de Dieu, quoique j'aie un peu de peine de ne point dire quelque chose de cet amour du monde dont j'ai tant de connaissance, et que je voudrais vous faire connaître, pour vous en délivrer entièrement; mais il faut que je le laisse, parce qu'il me fait sortir de mon sujet.

Celui qui a la crainte de Dieu s'en aperçoit facilement, et ceux qui traitent avec lui n'ont pas de peine à le remarquer. Néanmoins vous devez savoir que cette crainte n'est pas si parfaite au commencement, si ce n'est en quelques personnes à qui Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, fait de très-grandes grâces en fort peu de temps, et qu'il élève à une oraison si sublime, qu'on voit sans peine qu'ils sont remplis de cette divine crainte. Mais, à moins de cette effusion de grâces, qui enrichit d'abord une âme de tant de vertus, cette crainte ne croît que peu à peu, et s'augmente chaque jour. Néanmoins on ne laisse pas de remarquer bientôt par des signes qu'en donnent ces âmes, soit en renonçant au péché, soit en évitant les occasions d'y tomber, soit en fuyant les mauvaises compagnies et autres choses semblables. Mais quand une personne est arrivée jusqu'à la contemplation, qui est le principal sujet dont je traite ici, comme elle ne saurait dissimuler son amour pour Dieu, elle ne saurait non plus cacher sa crainte, non pas même en l'extérieur. Ainsi, quelque soin qu'on apporte à l'observer, on la trouve toujours veillant sur ses actions, et Notre-Seigneur la conduit de telle sorte par la main, pour parler ainsi, qu'il n'y a point d'occasion où elle voulût, pour quoi que ce fût, commettre seulement un péché véniel de propos libéré; car, quand aux mortels, elle les appréhende comme le feu.

Ce sont là, mes sœurs, les illusions que je désire que nous appréhendions beaucoup. Prions Dieu continuellement qu'il ne permette pas que les tentations soient si violentes qu'elles nous portent à l'offenser, mais proportionnées aux forces qu'il nous donne pour les surmonter, puisque, pourvu que notre conscience soit pure, elles ne sauraient nous nuire que fort peu ou point du tout. Voilà donc quelle est cette crainte que je désire qui ne vous abandonne jamais, comme étant la seule qui nous est utile.

O quel avantage c'est, mes filles, que de n'avoir point offensé Dieu! Les démons qui sont ses esclaves demeurent, par ce moyen, enchaînés

à notre égard. Car il faut que toutes les créatures lui obéissent de gré ou de force; mais, avec cette différence, que ce que les démons font par contrainte, nous le faisons d'une pleine volonté; tellement que, pourvu qu'il soit satisfait de nous, il y aura toujours une barrière entre eux et nous qui, malgré toutes les tentations et tous leurs pièges, les empêchera de nous nuire.

DES PÉCHÉS VÉNELS.

Cet avis est si important, que je vous prie de le graver dans votre cœur, et de vous en souvenir toujours, jusqu'à ce que vous vous sentiez être dans une si ferme résolution de ne point offenser Dieu, que vous perdiez plutôt mille vies que de faire un péché mortel, et que vous apportiez un extrême soin de n'en point commettre de véniels, lorsque vous vous en apercevrez. Car, quant à ceux qui se commettent par inadvertance, qui peut être capable de s'en garantir? Or, il y a deux sortes d'inadvertances, si l'on peut user de ce terme; l'une accompagnée de réflexion, et l'autre qui est si soudaine, que le péché véniel est presque plus tôt commis que l'on ne s'en est aperçu. Dieu nous garde des fautes qui se commettent avec cette première inadvertance, quelque légères qu'elles paraissent. J'avoue que je ne comprends pas comment nous pouvons être assez hardies pour offenser un si grand Seigneur, quoiqu'en des choses légères, et sachant, comme nous le savons, que rien n'est petit de ce qui peut être désagréable à une si haute majesté, qui a sans cesse les yeux arrêtés sur nous. Car ce péché ne peut être, ce me semble, qu'un péché prémédité, puisque c'est comme qui dirait : Seigneur, bien que cela vous déplaît, je ne laisserai pas de le faire; je sais que vous le voyez, et je ne puis douter que vous ne le vouliez pas; mais j'aime mieux suivre mon désir que votre volonté. Quoi! l'on osera faire passer cela pour une chose de néant! Je suis d'un sentiment bien contraire; car je trouve que c'est non seulement une faute, mais une très-grande faute.

Je vous conjure donc, mes sœurs, si vous désirez d'acquérir cette heureuse crainte de Dieu dont je parle, et qui vous importe de tout, de repasser souvent dans votre esprit, pour l'enraciner dans vos âmes, quel péché c'est de l'offenser. Mais, jusqu'à ce que vous l'ayez acquise, marchez toujours avec une extrême circonspection; évitez toutes les occasions et toutes les compagnies qui ne peuvent vous aider à vous approcher plus près de Dieu; prenez garde en tout ce que vous faites de renoncer à votre propre volonté; ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent, et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne sera pas le sujet.

Il faut beaucoup travailler pour imprimer de telle sorte cette crainte dans notre âme qu'elle y soit comme gravée, et si nous avons un véritable amour de Dieu, nous pourrons bientôt l'acquérir. Que si nous reconnaissons en nous une ferme résolution de ne vouloir pour rien du

monde offenser un si grand maître, encore que nous tombions quelquefois, nous ne devons pas nous décourager, mais tâcher d'en demander aussitôt pardon à Dieu, et reconnaître que nous sommes si faibles et avons si peu de sujet de nous fier à nous-mêmes, que lorsque nous sommes les plus résolus à faire le bien, c'est alors que nous devons avoir moins de confiance en nos propres forces et ne l'établir qu'en Dieu seul.

AGIR AVEC UNE SAINTE LIBERTÉ.

Ainsi, quand nous avons sujet de croire que nous sommes dans ces dispositions, nous n'avons pas besoin de marcher avec tant d'appréhension et de contrainte, parce que Notre-Seigneur nous assistera, et que nous nous accoutumerons à ne le point offenser. Il faut, au contraire, agir avec une sainte liberté, lorsqu'on traite avec les personnes à qui l'on sera obligé de parler, bien qu'elles fussent distraites, parce que ceux-là même qui auparavant que vous eussiez acquis cette véritable crainte de Dieu, auraient été pour vous un poison qui aurait contribué à tuer votre âme, pourront souvent vous aider à aimer Dieu davantage, et à le remercier de vous avoir délivrées d'un tel péril qui vous est si visible. Tellement qu'au lieu d'augmenter leur faiblesse, vous la ferez diminuer peu à peu par la retenue que leur donneront votre présence et leur respect pour votre vertu.

Je ne saurais me lasser de rendre grâces à Notre-Seigneur, en considérant d'où peut venir qu'il arrive souvent que, sans qu'un serviteur de Dieu dise une seule parole, il empêche qu'on ne parle contre sa divine majesté. Je m'imagine que c'est de même que lorsque nous avons un ami, on n'ose, quoiqu'il soit absent, rien dire à son préjudice, en notre présence, parce que l'on sait qu'il est notre ami. Ainsi, lorsque l'on connaît qu'une personne, pour basse et pour vile qu'elle soit en elle-même, est en grâce, et par conséquent aimée de Dieu, on la respecte et l'on a peine à se résoudre de lui donner un déplaisir aussi sensible que celui qu'elle recevrait de voir offenser son Seigneur. Je n'en sais point d'autre raison, mais cela arrive ordinairement.

Je vous exhorte, mes filles, à fuir la gêne et la contrainte, parce que l'âme qui s'y laisse aller se trouve par là peu disposée à toute sorte de bien, et tombe quelquefois dans des scrupules qui la rendent inutile à elle et aux autres. Que si, demeurant gênées de la sorte, elle ne tombe pas dans ces scrupules, quoiqu'elle soit bonne pour elle-même, elle sera incapable de servir à d'autres pour les faire avancer dans la piété, parce que cette contrainte est si ennemie de notre nature, qu'elle nous intimide et nous effraie. Ainsi quoique ces personnes soient persuadées que le chemin que vous tenez est meilleur que celui où elles marchent, l'appréhension de tomber dans ces gênes et ces contraintes où elles vous voient, leur fera perdre l'envie qu'elles avaient d'y entrer.

Cette contrainte où vous seriez produirait aussi un autre mal, c'est que voyant les autres marcher par un différent chemin et traitant librement avec le prochain pour contribuer à son salut, quoique cette manière d'agir soit plus parfaite, vous vous imaginerez qu'il y aurait de l'imperfection, et condamneriez comme un défaut et un excès, la joie toute sainte que ces personnes feraient paraître dans ces rencontres, ce qui est très-périlleux, principalement en nous qui n'avons nulle science, et qui par conséquent ne savons pas discerner ce qui se peut faire sans péché; outre que c'est être dans une tentation continue et fort dangereuse, parce qu'elle va au préjudice du prochain. Et joint aussi que c'est très-mal fait de s'imaginer que tous ceux qui ne marchent pas comme vous dans ce chemin de contrainte ne sont pas dans la bonne voie. A quoi l'on peut ajouter un autre inconvénient, qui est dans certaines occasions où votre devoir vous obligerait de parler, cette crainte scrupuleuse d'excéder en quelque chose vous en retiendrait, ou vous ferait peut-être dire du bien de ce dont vous devriez témoigner avoir de l'horreur.

Tâchez donc, mes filles, autant que vous le pourrez, sans offenser Dieu, de vous conduire de telle sorte envers toutes les personnes avec qui vous aurez à vivre, qu'elles demeurent satisfaites de votre conversation, qu'elles désirent de pouvoir imiter votre manière d'agir, et que la vertu leur paraisse si belle et si aimable dans vos entretiens, qu'au lieu de leur faire peur, elle leur donne du respect et de l'amour.

Cet avis est très-important aux religieuses. Plus elles sont saintes, et plus elles doivent s'efforcer de témoigner de la douceur et de la bonté envers leurs sœurs. C'est pourquoi lorsque leurs discours ne sont pas tels que vous le désireriez, quoique cela vous donne beaucoup de peine, gardez-vous bien de le témoigner, et de vous éloigner d'elles. Par ce moyen elles vous aimeront et vous leur serez utiles; ce qui nous oblige à prendre un extrême soin de plaire à tous ceux avec qui nous avons à traiter, mais principalement à nos sœurs.

CONTRE LES SCRUPULES.

Tâchez, mes filles, de bien comprendre cette importante vérité, que Dieu ne s'arrête pas tant à de petites choses que vous vous l'imaginez, et qu'ainsi vous ne devez point vous gêner l'esprit, parce que cela pourrait vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez seulement, comme je l'ai dit, l'intention droite et une volonté déterminée de ne point offenser Dieu, sans laisser accabler votre âme par des scrupules, puisqu'au lieu de devenir saintes par ce moyen, vous tomberiez en beaucoup d'imperfections où le démon vous pousserait insensiblement, sans, je le répète encore, que vous fussiez utiles ni aux autres, ni à vous-mêmes, ainsi qu'autrement vous l'auriez pu être.

Vous voyez donc comme par le moyen de ces deux choses, l'amour et

la crainte de Dieu, nous pouvons marcher sans inquiétude dans ce chemin, mais non pas sans prendre garde à nous, puisque la crainte doit toujours nous précéder. Car il est impossible d'être en cette vie dans une entière assurance, et cette assurance nous serait même très-dangereuse, ainsi que notre divin Maître nous l'enseigne, puisqu'il finit son oraison à son Père par ces paroles qu'il savait nous devoir être très-utiles : *Mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLII.

Sur ses dernières paroles du Pater : *Mais délivrez-nous du mal.*

Ce fut, ce me semble, avec beaucoup de raison que le Seigneur de nos âmes fit cette prière à son Père : *Et délivrez-nous du mal*, c'est-à-dire, délivrez-nous des périls et des travaux de cette vie, puisque nous risquons sans cesse de tomber, et que pour lui il fit assez voir combien il était las de vivre lorsqu'il dit dans la cène à ses Apôtres : *J'ai désiré de tout mon cœur de faire cette cène avec vous.* Car cette cène étant la dernière qu'il devait faire, il paraît assez par là combien la mort qu'il allait souffrir lui était agréable : et maintenant ceux qui sont âgés de cent ans, non seulement ne se lassent point de vivre, mais voudraient bien ne jamais mourir. Il est vrai, je l'avoue, que nous ne passons pas notre vie dans une si grande pauvreté, de si grands travaux et si grandes souffrances que notre divin Rédempteur a passé la sienne. Car qu'est-ce que toute sa vie a été, sinon une mort continuelle, puisque le cruel supplice que les Juifs devaient lui faire souffrir, et qu'il avait toujours devant les yeux, était le moindre de ses tourments ? Sa grande douleur était de voir son Père offensé en tant de manières, et tant d'âmes se perdre malheureusement. Que si ce serait un très-grand sujet d'affliction à une personne qui aurait de la charité, de quelle sorte la charité sans bornes de Notre-Seigneur n'en était-elle point touchée ? Ainsi n'avait-il pas grande raison de prier son Père de le délivrer de tant de peine pour le faire jouir d'un repos éternel dans son royaume, dont il était le véritable héritier ? C'est pourquoi il ajoute ces paroles : *Ainsi soit-il.* Ce qui étant un terme dont on se sert quand on finit un discours, il me semble qu'il veut signifier par là que son intention est de demander pour nous à son Père de nous délivrer pour jamais de toute sorte de mal. Ainsi je prie Dieu d'exaucer cette prière en ma faveur, puisque je ne m'acquitte point de ce que je lui dois, et que peut-être je m'endette chaque jour de plus en plus. « Mais, Seigneur, ce qui m'est insupportable c'est de « ne pouvoir savoir assurément si je vous aime et si mes désirs vous sont « agréables.

« O mon Créateur et mon Maître ! délivrez-moi donc de tout mal ;
« ayez la bonté de me conduire en ce bienheureux séjour où toutes sor-
« tes de biens abondent ; car que peuvent attendre ici-bas ceux à qui
« vous avez donné quelque connaissance du néant du monde, et qui
« ont une foi vive de la félicité que le Père éternel leur réserve dans le
« ciel ? »

Cette demande faite avec une pleine volonté et un désir ardent de jouir de Dieu, sert d'une grande marque aux contemplatifs pour s'assurer que les faveurs qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi ceux qui possèdent un si grand bien ne sauraient prendre trop de soin de le conserver. Il est vrai que je désire comme eux de mourir, mais non pas pour la même raison qu'eux, et je le dis afin qu'on connaisse la différence qu'il y a entre eux et moi : car, ayant si mal vécu jusqu'à cette heure, je crains de vivre plus longtemps et je suis lasse de tant de travaux.

Il ne faut pas s'étonner que ceux qui goûtent les faveurs de Dieu souhaitent d'en jouir pleinement, et que, s'ennuyant de demeurer dans une vie où tant d'embarras les empêchent de posséder un si grand bien, ils désirent de se voir dans cette bienheureuse patrie où le soleil de justice les éclairera éternellement. Cette pensée leur fait paraître tout ce qui est ici-bas comme couvert de ténèbres et je m'étonne qu'ils puissent y vivre. Car comment peut être content celui à qui Dieu a commencé de faire goûter quelque chose de la félicité de son royaume, où l'on ne vit plus par sa propre volonté, mais par celle de ce grand et de ce souverain monarque.

O combien excellente doit être cette autre vie, puisqu'on n'y peut jamais désirer la mort par l'espérance d'être plus heureux ! et combien est différente la soumission que nous avons en ce monde à la volonté de Dieu, et celles que les saints y ont en l'autre ? Il veut que nous aimions la vérité et nous aimons le mensonge ; il veut que nous aimions ce qui est éternel et nous aimons ce qui est fragile et périssable ; il veut que nous aimions les choses grandes et élevées et nous aimons les choses petites et basses ; il veut que nous aimions ce qui est certain, et nous aimons ce qui est douteux et incertain.

Certes, mes filles, tout n'est que folie et que vanité, excepté de prier Dieu qu'il nous délivre pour jamais de toute sorte de mal ; et, quoique notre désir ne soit pas accompagné d'une grande perfection, ne laissons pas de nous efforcer de faire une demande si importante. Car pourquoi craindre de demander beaucoup, puisque celui à qui nous demandons est Tout-puissant ? et n'y aurait-il pas de la honte à ne demander qu'un denier à un empereur ? Afin donc de ne point nous tromper dans les demandes que nous faisons à Dieu, soumettons-nous entièrement à sa volonté après lui avoir donné la nôtre, et attendons avec patience tout ce qu'il lui plaira de nous donner. Je le prie que sa volonté soit toujours accomplie en moi, et que son nom soit à jamais sanctifié dans le ciel et sur la terre. Ainsi soit-il.

Voyez, mes sœurs, de quelle sorte Notre-Seigneur m'a tirée de peine en vous enseignant ainsi qu'à moi le chemin dont j'avais commencé à vous parler, et en me faisant connaître qu'elle est la grandeur et l'excellence de ce que nous demandons, lorsque nous faisons cette sainte et admirable prière : Qu'il soit béni éternellement, puisqu'il est vrai qu'il ne

m'est jamais venu dans l'esprit que cette divine oraison enfermât d'aussi grands secrets que ceux que vous avez remarqués, et qu'elle enseignât tout le chemin que l'âme doit faire depuis son premier commencement jusqu'à s'abîmer en Dieu même, et boire tant qu'elle veut dans cette source d'eau vive qui se rencontre à la fin de ce chemin. Aussi est-il vrai que lorsque j'achève de dire cette oraison, je ne saurais passer plus avant; et je pense, mes sœurs, que Dieu a voulu par là nous faire comprendre combien grande est la consolation qu'elle renferme : elle est telle que les personnes même qui ne savent pas lire, pourraient, s'ils l'entendaient bien, y trouver tant d'avantage qu'ils en tireraient tout ensemble et beaucoup d'instruction et un grand soulagement dans leurs peines.

Apprenons donc, mes filles, à nous humilier en considérant avec quelle humilité notre bon Maître nous enseigne, et priez-le de me pardonner la hardiesse que j'ai prise de parler de choses si relevées, puisque la seule obéissance me l'a fait faire. Sa divine majesté sait que j'en étais incapable si elle ne m'eût appris ce que j'avais à vous dire. Remerciez-la, mes sœurs, de cette grâce qu'il ne m'a sans doute accordée qu'en considération de l'humilité avec laquelle vous avez désiré cela de moi, et voulu être instruites par une personne aussi misérable que je suis. Si le père Présenté-Dominique Bagnez, mon confesseur, à qui je donnerai cet écrit avant que vous le voyez, juge qu'il vous puisse être utile et qu'il vous le mette entre les mains, je n'aurai pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'être vu, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ma bonne volonté, puisque j'ai obéi à ce que vous m'avez ordonné, et je me tiendrai très-bien payée de la peine que j'ai prise de l'écrire; je dis de l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devais dire. Bénissons et louons à jamais Notre-Seigneur, de qui seul procède tout le bien que nous pensons, que nous disons et que nous faisons. Ainsi soit-il.

LE CHATEAU DE L'ÂME.

AU LECTEUR.

Il faut, s'il vous plaît, avant de lire ce qui suit, voir dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume ce qu'il en est dit, ainsi que de l'oraison, afin de vous détromper de l'opinion si générale que ce traité est inintelligible : cette pensée a jusqu'ici empêché presque tout le monde de le lire. On s'imagine que ce ne sont que des spéculations si élevées que l'on n'y peut rien comprendre; cependant je suis persuadé que quelque sublimes qu'elles soient on ne laissera pas de les entendre, et elles se trouvent mêlées de tant d'instructions si excellentes, pour ce qui regarde la pratique des vertus, qu'elles ne sauraient être que très-utiles.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

De toutes les choses que l'obéissance m'oblige de faire, il y en a peu qui m'aient paru si difficiles que d'écrire de l'oraison, tant parce que Notre-Seigneur ne m'a pas donné assez d'esprit pour m'en bien acquiescer, et que je n'avais pas dessein de l'entreprendre, qu'à cause que je sens depuis trois mois un bruit continuel dans la tête et une si grande faiblesse que je ne saurais, sans beaucoup de peine, écrire pour les affaires les plus importantes et les plus pressées. Mais comme je sais que l'obéissance peut rendre possible ce qui paraît impossible, je m'y engage avec joie, malgré la résistance de la nature, que j'avoue s'y opposer, parce que je n'ai pas assez de vertu pour souffrir sans peine des maladies continuelles, et me trouver en même temps accablée de mille diverses occupations. Ainsi c'est de la seule bonté de Dieu que j'attends la même assistance qu'il me donne en d'autres occasions encore plus difficiles.

Je ne vois pas ce que je pourrai ajouter à ce que j'ai déjà écrit touchant l'oraison, pour satisfaire au commandement que j'en avais reçu, et je crains que ce que j'en dirai ne soit presque que ce que j'ai dit. Je suis comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler et qui, ne sachant que ce qu'on leur montre, redisent toujours les mêmes mots. Que si Notre-Seigneur veut que j'y ajoute quelque chose il me l'inspirera, s'il lui plaît, ou rappellera dans ma mémoire ce que j'en ai écrit. Ce ne sera pas peu pour moi, parce que je l'ai si mauvaise que je m'estimerais heureuse de me souvenir de certains endroits que l'on disait n'être pas mal, en cas qu'il ne s'en trouve plus de copie. Mais quand je ne recevrais point cette grâce, et qu'après m'être tourmentée inutilement à écrire des choses qui ne pourraient profiter à personne, je n'aurais fait qu'augmenter mon mal de tête, je ne laisserais pas d'en tirer un grand avantage, puisque j'aurais satisfait à l'obéissance.

Je vais donc commencer en ce jour de la très-sainte Trinité de l'année 1577, dans le monastère de Saint-Joseph de Tolède, où je me trouve maintenant. Je soumets tout ce que je dirai au jugement de ceux qui m'ont commandée d'écrire, qui sont des personnes très-éclairées; et si j'avance quelque chose qui ne soit pas conforme à la créance de l'Eglise romaine, ce ne sera pas à dessein, mais par ignorance, puisque j'ai toujours été et serai toujours, avec la grâce de Dieu, entièrement soumise à cette sainte épouse de Jésus-Christ. Qu'il soit loué et glorifié à jamais. Ainsi soit-il.

Parce que ceux qui m'ont commandé d'écrire ceci, m'ont dit que les religieuses de notre ordre ayant besoin d'être éclaircies de quelques doutes touchant l'oraison, ils croient qu'elles entendront mieux le langage d'une femme, et que l'affection qu'elles ont pour moi leur en fera tirer plus de profit; je leur adresse ce discours qui ne pourrait passer que pour extravagant dans l'esprit des autres personnes. Dieu me fera

une grande grâce s'il sert à quelqu'une d'elles pour le mieux louer, et il sait que c'est tout ce que je désire. Que si je rencontre bien en quelques endroits, elles ne doivent point me l'attribuer, puisque je suis par moi-même si incapable de parler de sujets si élevés que je n'en ai d'intelligence qu'autant qu'il plaît à Dieu de m'en donner par un effet de sa bonté dont je suis indigne.

PREMIÈRE DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

La Sainte compare l'âme à un superbe château dont l'oraison est la porte, et qui a diverses demeures, dans la principale desquelles Dieu habite ; et dit qu'il faut, pour entrer dans ce château, commencer par rentrer dans nous-mêmes, afin de connaître notre égarement, et en se détachant des créatures, implorer le secours de Dieu.

L'ÂME COMPARÉE A UN SUPERBE PALAIS OU IL Y A DIVERSES DEMEURES, ET OU DIEU HABITE.

Lorsque je priais Notre-Seigneur de m'inspirer ce que je devais écrire, parce que je ne savais par où commencer pour obéir au commandement que j'en ai reçu, il m'est venu dans l'esprit que ce que je vais dire doit être le fondement de ce discours : c'est de considérer notre âme ainsi qu'un château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal admirable, dans lequel il y a, comme dans le ciel, diverses demeures ; car si nous y prenons bien garde, mes sœurs, l'âme juste est un véritable paradis où Dieu qui y règne trouve ses délices. Quelle doit donc être la beauté de cette âme, qu'un monarque si puissant, si sage, si riche et si magnifique veut choisir pour sa demeure ? Je ne vois rien ici-bas à quoi je puisse la comparer. Et comment l'esprit le plus élevé serait-il capable de comprendre toutes ces perfections, puisque Dieu, qui est incompréhensible, a dit de sa propre bouche qu'il l'a créée à son image et imprimé en elle sa ressemblance ?

Ainsi j'entreprendrais inutilement de représenter toutes les merveilles de cet admirable château, puisque encore qu'il y ait une différence infinie entre Dieu et lui, l'un étant le Créateur et l'autre la créature, il suffit de savoir qu'il est l'ouvrage de cette suprême majesté pour ne pouvoir douter de l'excellence des ornements dont il lui plaît d'enrichir l'âme qui est ce château. Quelle douleur et quelle confusion ne devons-nous donc point avoir de ce que, par notre faute, nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ? Et quelle honte serait-ce, mes filles, à une personne à qui on demanderait qui elle est, si elle ne le savait pas, ni ne pouvait dire qui est son père, qui est sa mère, ni d'où quel pays elle a tiré sa naissance ? et notre ignorance n'est-elle pas, sans comparaison, plus grande de renfermer toute la connaissance que nous avons de nous-mêmes dans ce qui regarde notre corps, sans savoir qu'en général, parce qu'on nous l'a dit et que la foi nous l'apprend, que nous avons une âme, ni sans passer plus avant pour nous instruire de ses

qualités, de son prix, de sa valeur, n'y même y penser que rarement ? Ainsi au lieu de travailler à conserver la beauté de notre âme, nous nous contentons de prendre soin de ce corps qui n'est que comme la clôture et l'enceinte de ce magnifique château.

Nous devons donc considérer qu'il enferme diverses demeures ; les unes en haut, les autres en bas, les autres aux côtés, et une dans le milieu, qui est comme le centre et la principale de toutes, dans laquelle se passe ce qu'il y a de plus secret entre Dieu et l'âme. Prenez bien garde, je vous prie, mes filles, à cette comparaison : Notre-Seigneur aura peut-être agréable qu'elle vous serve à comprendre quelles sont les grâces qu'il lui plaît de faire aux âmes et la différence qui s'y rencontre, j'entends autant que j'en serai capable, étant impossible, principalement à une personne aussi ignorante que je suis, de les connaître toutes, tant elles sont en grand nombre. Ce ne sera pas une petite consolation à celles à qui Dieu donnera lumière sur ce sujet ; et celles qui ne l'auront pas, se contenteront d'admirer dans les autres les effets de sa bonté. Car comme, au lieu de recevoir du préjudice d'élever nos esprits à la considération des choses célestes et à la félicité des saints, nous en recevons de la joie, et travaillons à nous rendre dignes de participer à leur bonheur, nous recevons de même du contentement de voir qu'il n'est pas impossible que dans l'exil où nous vivons, un si grand Dieu se communique à des vers de terre si méprisables, et que son infinie bonté ne se porte jusqu'à les aimer.

Je suis persuadée que l'on ne saurait, que par un défaut d'humilité et d'amour pour le prochain, voir avec peine que Dieu fasse, dès ici-bas, une si grande faveur à certaines âmes ; car autrement comment pourrait-on ne pas se réjouir de ce qu'il accorde à quelques-unes des grâces qui ne nous ôtent pas l'espérance d'en recevoir de semblables, et trouver étrange que cette éternelle majesté manifeste sa grandeur à qui il lui plaît ? En quoi elle n'a souvent autre dessein que de la faire paraître en la manière que Jésus-Christ nous l'apprend dans l'exemple de l'aveugle-né, lorsque ses Apôtres lui demandèrent si ce qu'il avait été privé de la vue en venant au monde était la cause de ses péchés, ou des péchés de ses parents. Il arrive même quelquefois que ceux à qui il fait ces grâces ne sont pas plus saints que ceux à qui il ne les accorde pas, comme il paraît par saint Paul et par la Madeleine ; mais c'est pour faire connaître sa grandeur, et nous donner sujet de le louer dans ses créatures.

Quelqu'un pourra dire que ces choses paraissent impossibles, et qu'il est bon de ne point scandaliser les faibles. A quoi je réponds qu'il vaut mieux que ces personnes n'y ajoutent point de foi, que de manquer à exhorter ceux à qui Dieu fait de semblables grâces d'en profiter, et les autres, de s'en réjouir et de s'avancer de plus en plus dans l'amour de cette adorable majesté, qui fait éclater sa bonté et sa puissance par de si grandes miséricordes. A combien plus forte raison devez-vous donc,

mes sœurs, en faire votre profit, sachant, comme vous le savez, que Dieu donne encore de plus grandes marques de son amour pour ceux qui l'aiment? Mais je puis vous assurer que ceux qui manquent de foi en cela ne recevront jamais de telles faveurs, parce qu'il ne prend plaisir à les répandre que sur ceux qui ne mettent point de bornes à sa puissance. Qu'il ne vous arrive donc jamais, mes filles, de tomber dans ce doute, encore que Notre-Seigneur ne vous conduise pas par ce chemin.

Pour revenir à ce château si magnifique et si agréable, il faut voir de quelle sorte nous pourrions nous en procurer l'entrée. Il semble d'abord que ceci soit une extravagance, parce que, si l'âme est elle-même ce château, il est évident qu'elle ne saurait y entrer, puisque l'on n'entre point dans un lieu où l'on est déjà. Mais vous devez savoir qu'il y a diverses manières d'être de ce château. Plusieurs âmes font seulement, comme des gardes, la ronde tout à l'entour, sans se mettre en peine de ce qui se passe au dedans, ni de savoir qui y est, ni quelles en sont les diverses demeures; et vous avez pu voir dans quelques livres qui traitent de l'oraison, qu'un des avis que l'on y donne, est que l'âme, pour entrer dans ce château, doit entrer elle-même, ce qui n'est autre chose que ce que je viens de dire.

Un très-savant homme me dit autrefois qu'une âme qui ne fait point oraison ressemble à ces paralytiques qui, encore qu'ils aient des pieds et des mains, ne sauraient les remuer; et qu'il y en a de si malades et de si accoutumées à ne s'occuper que des choses extérieures, qu'il est impossible de les faire rentrer au dedans d'elles-mêmes, parce qu'elles ont formé une si grande habitude de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont au dehors du château, qu'elles leur sont devenues semblables. Tellement qu'encore qu'elles soient d'une nature si noble et si élevée qu'elle les rend capables de converser avec Dieu même, on ne saurait les guérir de cette déplorable maladie. Elles ne veulent ni connaître leur misère, ni tâcher à s'en délivrer, et deviennent, ainsi que la femme de Loth, comme des statues de sel; parce qu'au lieu de tourner la tête vers Dieu, elles la tournent vers ces créatures immondes, de même qu'elle la tourna vers Sodome.

QUE L'ORAISON EST LA PORTE DE CE CHATEAU.

Selon ce que je le puis comprendre, la porte pour entrer dans ce château est l'oraison, tant vocale que mentale, accompagnée d'attention, sans quoi ce ne peut être une véritable oraison, puisque, pour faire que ç'en soit une, il faut considérer à qui l'on parle, ce que l'on est, ce que l'on demande et à qui on le demande; autrement on ne prie guère, quoique l'on remue beaucoup les lèvres. Néanmoins ce peut être une oraison, encore que l'on ne fasse point de réflexion, à cause qu'on en a fait d'autres fois. Mais si l'on faisait coutume de parler à Dieu comme l'on parlerait à l'un de ses domestiques, en disant, sans y prendre garde, tout ce qui

vient en la pensée, et que l'on sait par cœur, je ne saurais croire que cela puisse passer pour oraison, et je prie Dieu que nul chrétien n'en use de cette sorte. J'ai une ferme confiance, mes sœurs, que cela ne vous arrivera point, puisque vous êtes accoutumées à prier intérieurement et du fond du cœur; ce qui est un excellent moyen pour s'empêcher de tomber dans une telle stupidité.

Je ne parle point à ces âmes percluses et paralytiques, qui sont tant à plaindre et dans un si grand péril, si Notre-Seigneur ne vient lui-même leur commander de se lever, comme il fit à ce paralytique qui avait passé trente-huit ans sur le bord de la piscine; mais je parle aux âmes qui entrent enfin dans ce château, parce qu'encore qu'elles soient si engagées dans les occupations du siècle qu'elles en sont toutes remplies, à cause que le cœur s'attache où est son trésor, néanmoins, comme elles ont de bons désirs, elles travaillent quelquefois à s'en détacher, font réflexion sur l'état où elles sont, ont recours à Dieu, et quand ce ne serait que de mois en mois, lui représentent leurs besoins; et cette connaissance d'elles-mêmes et de leur égarement leur est si utile, qu'elle les fait enfin entrer dans le château, mais seulement dans la plus basse demeure, parce que ce grand nombre d'imperfections qui leur restent, sont comme autant de reptiles qui y entrent avec elles, et les rendent encore incapables de remarquer les beautés de ce superbe édifice, et d'y jouir d'une entière satisfaction.

Vous serez peut-être surprises de ce discours, mes filles, à cause que, par la miséricorde de Dieu, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes; mais vous devez souffrir que je m'en explique comme je puis, se rencontrant dans l'oraison des choses intérieures et si élevées, que je ne saurais faire entendre d'une autre sorte la manière dont je les comprends. Dieu veuille même que j'aie bien réussi en quelques-unes, dans un sujet qu'il est fort difficile que vous entendiez, si vous n'en avez l'expérience; mais si vous l'avez, vous connaîtrez que je ne pouvais agir autrement. Je prie Notre-Seigneur de faire, par sa bonté, que je ne m'en acouitte pas trop mal.

CHAPITRE II.

Etat déplorable d'une âme qui est en péché mortel. Qu'il faut commencer par tâcher d'entrer dans la connaissance de soi-même, qui est la première demeure de ce château intérieur et spirituel. Qu'il faut passer de cette connaissance à celle de Dieu. Efforts que font les démons pour empêcher les âmes d'entrer dans cette première demeure, et ensuite dans les autres; avis de la Sainte pour résister à leurs artifices.

ÉTAT D'UNE AME QUI EST EN PÉCHÉ MORTEL.

Avant que de passer outre, je vous prie, mes sœurs, de considérer quel malheur c'est à une âme qui est comme un superbe château tout resplendissant de lumière, comme une perle orientale sans prix, comme un arbre de vie, planté dans le milieu des eaux vives de la vie, qui est Dieu même, lorsqu'elle commet un péché mortel, et se trouve, par

cette chute, dans les ténèbres les plus épaisses et l'obscurité la plus noire que l'on puisse s'imaginer, parce qu'encore que ce même soleil qui la remplissait de sa lumière et la rendait tout éclatante de beauté, demeure toujours au milieu d'elle, et qu'elle soit, de sa nature, comme un cristal capable d'être pénétré et éclairé de ses rayons, ce soleil se trouve alors éclipsé pour elle. Ainsi, toutes les bonnes œuvres qu'elle peut faire étant en cet état, lui sont inutiles pour le salut, à cause qu'elles n'ont pas Dieu pour principes, sans quoi nos vertus apparentes ne sont que de fausses vertus, parce que nous ne saurions lui être agréables lorsque nous nous éloignons de lui, et que celui qui commet un péché mortel, au lieu d'avoir intention de le contenter, ne pense qu'à plaire au démon, qui, n'étant que ténèbres, rend son âme ténébreuse comme lui.

Je sais une personne à qui Notre-Seigneur avait fait voir en quel état est une âme lorsqu'elle a commis un péché mortel, et cette personne me disait qu'elle ne croyait pas que, si on le connaissait, il se trouvât quelqu'un qui pût se résoudre à tomber dans ce malheur, quelque peine qu'il fallût prendre pour en éviter les occasions; ce qui lui donnait un désir extrême que chacun le sût et en fût bien persuadé. Je vous conjure, mes filles, d'imiter ce zèle, et de prier beaucoup Dieu pour ceux qui se trouvent en cet état. Il est si déplorable que, comme ces personnes ne sont que ténèbres, ces ténèbres se répandent dans toutes leurs actions. Car, de même que les ruisseaux qui partent d'une source vive et très-claire, en retiennent les qualités, toutes les actions d'une âme qui est en grâce sont agréables aux yeux de Dieu et des hommes, parce qu'étant, ainsi que je l'ai dit, semblable à un arbre planté dans la source de la vie, la fraîcheur et la nourriture qu'elle en reçoit lui font produire sans cesse des fruits admirables. Mais lorsqu'au contraire l'âme va, par sa faute, comme se transplanter dans un marais infect et puant, tous les fruits qu'elle produit ne sont que corruption et pourriture.

Il faut donc remarquer que Dieu étant ce divin soleil qui est et qui demeure toujours dans le centre de l'âme, rien n'est capable de ternir l'éclat de sa beauté, et d'obscurcir sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas de devenir toute ténébreuse par le péché; de même qu'un voile noir dont on couvrirait un cristal opposé au soleil, l'empêcherait d'être éclairé de ses rayons.

O âmes rachetées par le sang d'un Dieu ! je vous conjure en son nom de faire attention à une vérité si importante, et d'avoir compassion de vous-mêmes. Car, cela étant, pourriez-vous ne point faire tous vos efforts pour arracher ce voile funeste, qui vous cache la splendeur de cette divine et éternelle lumière, que vous ne sauriez espérer de recevoir jamais, si vous mourriez avant que de sortir du malheureux état où vous êtes ?

Jésus, mon Sauveur, qui peut assez déplorer le malheur de ces

âmes ? Quel trouble ne voit-on point à l'entrée de ce château ? Quelle émotion dans les sens et les puissances qui en sont comme les officiers ? et enfin quel fruit peut-on attendre d'un arbre qui ne tire sa nourriture que du démon ?

Un homme fort spirituel m'a dit autrefois qu'il ne s'étonnait pas du mal que font ceux qui sont en péché mortel, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner de ce qu'ils n'en font pas beaucoup davantage. Dieu veuille, s'il lui plaît, nous délivrer d'une misère si étrange que nulle autre ne peut tant mériter ce nom, puisqu'elle attire après elle des maux éternels. C'est là, mes filles, la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu, dans nos prières, de nous garantir, puisque nous sommes, par nous-mêmes, si faibles et si infirmes, que nous travaillerions en vain, sans son assistance, à conserver, selon l'expression de ce grand roi et ce grand prophète, la place qu'il a commise à notre charge.

Cette même personne me disait qu'elle avait tiré deux grands avantages de la faveur que Dieu lui avait faite de lui donner cette connaissance. L'un d'avoir, par l'horreur de ces terribles chutes, une si extrême appréhension de l'offenser, qu'elle lui demandait sans cesse de ne point l'abandonner. Et l'autre que ce lui était comme un miroir qui l'instruisait dans l'humilité, en voyant que tout le bien que nous faisons ne procède que de cette source dans laquelle notre âme, tel qu'un arbre abondant en fruits, se trouve plantée, et de ce soleil dont la chaleur douce et vivifiante lui fait produire de bonnes œuvres. A quoi cette personne ajoutait qu'elle en était si persuadée, que lorsqu'elle faisait ou voyait faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportait aussitôt à Dieu comme à son principe, et lui en rendait grâces ; parce qu'elle connaissait clairement que nous ne pouvons rien sans son secours ; ce qui faisait même que d'ordinaire elle ne se souvenait point d'avoir eu part à ses bonnes œuvres.

Vous ne devez pas, mes sœurs, plaindre le temps que vous donnerez à lire ceci, ni moi regretter celui que j'ai employé à l'écrire, si nous gravons bien ces choses dans notre mémoire. Les savants ne les ignorent pas ; mais l'esprit des femmes n'allant pas si loin, elles ont besoin de tout ce qui peut les instruire, et c'est pour cette raison que Notre-Seigneur a permis que de semblables choses soient venues à ma connaissance. Je le prie de tout mon cœur de m'assister, afin que je puisse vous en faire part. Car ces matières intérieures sont si obscures, qu'étant aussi ignorante que je le suis, il m'arrivera souvent de ne pouvoir éviter de dire plusieurs choses superflues et même extravagantes parmi quelques-unes qui seront utiles. Mais si l'on a besoin de patience pour lire ce que j'écris, on doit considérer que je n'en ai pas moins eu pour écrire ce que je ne savais pas, étant très-véritable que j'ai quelquefois pris la plume sans savoir ni ce que j'avais à dire, ni par où je devais commencer.

Je sais, mes filles, combien il vous importe que je vous explique le mieux que je pourrai, certaines choses intérieures, puisque l'on nous parle continuellement de l'utilité de l'oraison, et qu'encore que nos constitutions nous obligent d'y employer diverses heures, on ne nous dit point ce que nous pouvons y contribuer, ni on ne nous explique que fort peu les moyens dont Dieu se sert pour nous y faire avancer d'une manière surnaturelle. Ainsi j'ai sujet d'espérer que ce vous sera une grande consolation que je vous en donne quelque lumière, en vous faisant voir la beauté de cet édifice céleste et intérieur si peu connu des hommes, bien que plusieurs prétendent d'y avoir part. Or, quoique Notre-Seigneur m'eût donné quelque intelligence des autres choses dont j'ai écrit, j'ai connu ensuite qu'elle n'était pas telle que je l'ai eue depuis, principalement en celles qui sont les plus difficiles; et ce qui me met en peine, c'est que pour les faire entendre je serai contrainte d'user de termes bas et vulgaires, parce que mon esprit rude et grossier n'en saurait trouver de plus propres.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME, QUI EST LA PREMIÈRE DEMEURE DE CE CHATEAU.

Pour revenir donc à ce château dans lequel il y a diverses demeures, vous ne devez pas les concevoir comme étant toutes engagées les unes dans les autres, mais porter vos yeux vers le centre, qui est le palais où habite ce grand roi, et le considérer comme un palmier qui couvre de diverses écorces le fruit délicieux qu'il produit. Car il y a au-dessus et à l'entour de ce palais diverses demeures; et toutes les choses qui regardent l'âme, allant au delà de ce que nous pouvons nous imaginer, nous ne saurions nous les représenter dans une trop grande étendue. A quoi il faut ajouter qu'il n'y a pas une seule de ses demeures qui ne soit éclairée par ce soleil, dont la lumière remplit tout ce magnifique château.

Soit qu'une âme s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre; mais puisque Dieu lui fait la grâce de la recevoir dans ce château, il faut la laisser aller dans ces diverses demeures, sans l'obliger à s'arrêter longtemps dans une seule, quand ce serait celle de la connaissance d'elle-même, parce qu'encore que rien ne soit plus nécessaire, remarquez bien ces paroles, même pour les âmes à qui Dieu fait tant de grâce que de leur donner entrée dans le centre de ce château, qui est le palais où il habite, elles ne pourraient, quand elles le voudraient, perdre jamais cette connaissance d'elles-mêmes, à cause que leur humilité, comme une abeille qui travaille sans cesse à faire le miel, leur représente toujours leur néant, sans quoi elles seraient perdues. Mais ainsi que le travail de l'abeille ne l'empêche pas de sortir de sa ruche pour aller chercher, sur diverses fleurs, la matière de son ouvrage, cette connaissance de nous-mêmes n'empêche pas aussi l'âme de prendre quelquefois son vol pour

considérer la grandeur et la majesté de Dieu dans ses ineffables perfections; et elle connaîtra encore beaucoup mieux par ce moyen que par elle-même quelle est sa bassesse, et se trouvera plus délivrée de ses propres imperfections, que j'ai dit être comme des reptiles qui étaient entrés avec elle dans cette première demeure, qui est cette connaissance d'elle-même. On doit donc regarder ce que je viens de dire comme une grâce singulière que l'on reçoit de Dieu dans ces occupations de l'âme, qui n'ont rien que de grand et d'utile; et ne doutez point, mes sœurs, que nous n'avancions beaucoup davantage par la considération des grandeurs et des merveilles de ce souverain Être dont nous sommes l'ouvrage et les créatures, que si nous demeurions toujours attachées à celle de notre néant et de notre bassesse.

PASSER DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME A CELLE DE DIEU.

Je ne sais si je me suis bien expliquée, et ce point est d'une extrême conséquence, parce que, quelque élevées que soient vos pensées vers le ciel, je ne voudrais pour rien du monde que cela diminuât votre humilité, n'y ayant point de vertu qui nous soit plus nécessaire, tandis que nous sommes encore sur la terre. C'est ce qui m'oblige à vous répéter que nous ne saurions mieux faire que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette première demeure où l'on s'occupe à la connaissance de soi-même, sans vouloir d'abord monter plus haut. Car quel besoin a-t-on de voler, lorsque l'on peut aller par un chemin facile et très-sur? Tâchons donc plutôt, mes sœurs, d'y marcher à grands pas; et le seul moyen, à mon avis, de nous bien connaître est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse; sa pureté notre impureté; et son humilité notre défaut d'humilité.

Nous tirons de cela deux avantages; l'un, de comprendre beaucoup mieux quel est notre néant, en considérant cette suprême majesté, de même que l'on connaît beaucoup mieux qu'une chose est fort noire, quand elle est comparée à une fort blanche; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de pratiquer les grandes vertus, lorsque, outre la connaissance de nous-mêmes, nous travaillons à acquérir celle de Dieu. Car, comme je l'ai dit de ceux qui sont en péché mortel, que leurs actions ressemblent à ces ruisseaux dont les eaux, venant d'une source corrompue, sont toujours noires et puantes (ce qui n'est qu'une comparaison, puisque Dieu nous garde d'être en cet état), de même, si nous demeurons dans la considération de notre misère, nous serons comme un ruisseau dont l'eau sera toujours trouble par tant d'appréhensions et de craintes qui nous rendront lâches et timides, en nous faisant penser sans cesse si l'on n'a point les yeux jetés sur nous pour observer nos actions; si nous ne nous égarons point en marchant par ce chemin; s'il n'y aura point de présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre; si, étant

si imparfaites, nous devons nous appliquer à une chose aussi élevée qu'est l'oraison; s'il ne vaudrait pas mieux se contenter de marcher dans la voie commune et ordinaire, puisque les extrémités sont vicieuses, même en ce qui regarde la vertu: si, étant de si grandes pécheuses, ce ne serait point, en voulant s'élever davantage, se mettre en hasard de tomber de plus haut, et ainsi, au lieu de servir aux autres, leur nuire, en effectuant mal à propos ces singularités.

Hélas! mes filles, de combien d'âmes le démon a-t-il causé la perte en leur faisant prendre pour humilité ce que je viens de dire, et tant d'autres choses semblables que je pourrais y ajouter, abusant ainsi de la connaissance que ces personnes ont d'elles-mêmes, afin de les empêcher d'en sortir pour passer à celle de Dieu; ce qui, au lieu de diminuer leur humilité, l'augmenterait. Ce n'est pas que nous n'ayons ces sujets de craindre, et même encore davantage; mais je soutiens que pour acquérir la véritable humilité, nous devons jeter et arrêter les yeux sur Jésus-Christ, notre Sauveur, et sur ses saints, puisque c'est un excellent moyen pour élever notre esprit et pour empêcher que la connaissance de nous-mêmes ne nous décourage. Car encore que cette première demeure soit la moindre de toutes, elle ne laisse pas d'être si avantageuse et si riche, que, pourvu que l'on se défasse de ces reptiles qui y entrent avec nous, l'on peut de là passer aux autres.

EFFORTS QUE FAIT LE DÉMON POUR EMPÊCHER LES ÂMES D'ENTRER
DANS CETTE PREMIÈRE DEMEURE.

Mais il n'est pas croyable de combien d'adresse et d'artifices le démon se sert pour empêcher les âmes de se bien connaître elles-mêmes et le chemin qu'elles doivent suivre. Entre plusieurs choses que je sais par expérience de cette première demeure, je vous dirai, mes filles, qu'elle contient une infinité de logements, à cause du grand nombre d'âmes qui y entrent en diverses manières, et toutes avec bonne intention. Or, comme tout l'enfer veille sans cesse pour leur nuire, ces logements sont pleins de démons, qui leur tendent mille pièges pour les empêcher de passer d'une demeure dans une autre. Ils ont peine d'y réussir contre les âmes qui sont les plus proches de la demeure où habite ce grand roi; mais ils surmontent facilement celles qui, étant encore plongées dans les plaisirs du monde, et passionnées pour de vains honneurs et de vaines prétentions, n'ont pas le courage de se servir, pour leur résister, des sens et de ses puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, que Dieu leur a donnés pour se défendre de leurs attaques. Or, bien que les âmes, qui sont en cet état désirent de ne point offenser Dieu et fassent de bonnes œuvres, elles doivent recourir à lui avec grand soin, à la sainte Vierge et aux saints, pour les protéger et les défendre; et il n'y a point d'état si parfait où l'on n'ait besoin de faire la même chose, puisque le secours de Dieu nous est tou-

jours nécessaire, et je le prie de tout mon cœur de ne nous le pas refuser.

Que notre vie sur la terre est misérable ! Mais à cause, mes filles, que j'ai beaucoup parlé ailleurs du grand préjudice que nous recevons de n'être pas bien instruites dans l'humilité et la connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas ici davantage, quoique rien ne nous importe tant que de tirer quelque profit de ce que j'en ai dit.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière qui sort du palais de ce grand roi. Non qu'elles soient aussi obscurcies que lorsque l'âme est en péché mortel, mais à cause qu'elles le sont en quelque sorte, parce que ces couleuvres, ces vipères et ces autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en considérer la lumière ; de même que si une personne qui aurait les yeux si couverts de boue qu'elle pourrait à peine les ouvrir, entraît dans une salle fort éclairée des rayons du soleil. Ces demeures sont donc fort claires, mais ces malheureux animaux, qui obscurcissent les yeux de l'âme pour ne les attacher que sur eux-mêmes, l'empêchent d'en voir la clarté. C'est la disposition dans laquelle me paraît être une âme qui, bien qu'elle ne soit pas en mauvais état, est si occupée, comme je l'ai dit, du soin des affaires du monde, et de ce qui regarde les biens et les honneurs, qu'encore qu'elle voulût faire réflexion sur elle-même, et posséder le bonheur dont elle serait capable de jouir, elle en est empêchée par ces déplorables attachements, dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc, pour entrer dans la seconde demeure, que chacun, selon sa condition, s'efforce de renoncer à toutes les occupations non nécessaires, puisque sans cela je crois impossible que l'on arrive jamais à cette principale demeure qui est le comble de la félicité, ni que l'on soit même en assurance dans les premières demeures au milieu de tant de bêtes si dangereuses, dont il ne se peut faire que quelqu'une enfin ne nous pique et ne nous infecte de son poison.

Quel malheur serait donc le nôtre, mes filles, si après avoir évité tant de pièges, et être passées dans les autres demeures plus honorables de ce château, nous retombions par notre faute dans nos premières imperfections, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs qui avaient reçu comme nous des faveurs de Dieu ? Notre condition nous garantit des périls extérieurs, et Dieu veuille qu'elle nous délivre aussi des intérieurs. Mais prenez garde, mes sœurs, à ne vous mêler jamais des choses qui ne vous regardent point, et songez qu'il y a peu de demeures de ce céleste château où nous ne soyons obligées de combattre contre les démons. Il est vrai que dans quelques-unes nos puissances, qui sont comme les gardes de notre âme, sont plus capables de leur résister ; mais nous avons toujours besoin de veiller pour découvrir leurs artïces, puisqu'ils sont si grands que, se transformant comme ils font en

anges de lumière, ils pourraient autrement nous avoir fait beaucoup de mal avant que nous nous en aperçussions.

MOYENS D'EMPÊCHER LES TROMPERIES DU DÉMON.

Je vous ai dit autrefois que la malice du diable est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Cet esprit malheureux inspirera à une sœur un si violent désir de faire pénitence, qu'elle croira ne pouvoir trouver du repos que dans d'extrêmes mortifications. Mais si la supérieure lui défend de rien faire en cela sans sa permission, et qu'au lieu de lui obéir elle s'imagine de les pouvoir continuer secrètement, et ruine ainsi sa santé en contrevenant à l'obéissance, vous voyez à quoi se termine cette dévotion déréglée. Ce même ennemi de notre salut mettra dans l'esprit d'une autre qu'elle doit aspirer à une très-grande perfection. Cela est très-bon en soi ; mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses sœurs lui paraîtront de si grands péchés , qu'elle se rendra attentive à les observer pour en avertir la prieure, sans que souvent elle voie les siens propres, et que les autres, remarquant qu'elle les observe de la sorte, et ne sachant quelle est en cela son intention, pourront en être scandalisées.

L'avantage que le démon prétend tirer de là est très-grand, puisqu'il va à refroidir la charité et à relâcher ce lien d'amour qui doit unir si étroitement ensemble celles qui servent un même Seigneur et un même maître ; ce qui serait l'un des plus grands malheurs qui leur pourraient arriver. Car ne savez-vous pas, mes filles, que la véritable perfection consiste en l'amour de Dieu et du prochain, et qu'ainsi nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons plus parfaitement ces deux importants commandements ? Toute notre règle et toutes nos constitutions ne tendent qu'à cela seul. Renonçons donc à ce zèle indiscret qui ne peut que nous beaucoup nuire, et que chacune de nous considère ses propres défauts, sans examiner avec tant de soin ceux des autres. Comme j'en ai assez parlé ailleurs, je n'en dirai pas ici davantage, et me contenterai d'ajouter que cet amour qui vous doit lier toutes ensemble est si important, que je souhaiterais que vous l'eussiez continuellement devant les yeux, au lieu de vous amuser à considérer des bagatelles qui, bien que n'étant pas en elles-mêmes des imperfections, ne laisseraient pas d'être capables, faute de discernement, de nous faire perdre cette paix intérieure qui nous doit être si chère, et de la faire perdre aux autres ; ce qui serait acheter bien cher cette prétendue perfection, qui serait encore beaucoup plus dangereuse si le diable l'inspirait à l'égard de la prieure.

Il faut néanmoins y agir avec une grande discrétion, puisque si c'étaient des choses contraires à la règle et aux constitutions, au lieu de le dissimuler, la charité obligerait d'en avertir la prieure, et si elle ne s'en corrigeait, d'en informer la supérieure. De même, si on remarquait dans les sœurs quelques fautes importantes, on serait aussi

obligé de se conduire de la sorte, sans se laisser aller à une vaine crainte qu'il y eût de la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du diable, il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les uns avec les autres, parce qu'il s'en servirait pour commencer à exciter du murmure, et l'on doit seulement en parler aux personnes qui peuvent y apporter du remède. Comme nous sommes dans un silence continu, cet avis ne nous est pas, grâce à Dieu, si nécessaire qu'à d'autres ; néanmoins il est toujours bon de se tenir sur ses gardes.

DEUXIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Comparaison des âmes qui sont dans la première demeure à des sourds et muets, et de celles qui sont dans la seconde à des muets qui ne sont pas sourds. Que l'âme se doit préparer alors à soutenir de grands combats contre le démon.

DIFFÉRENCE DE L'ÉTAT DES ÂMES QUI SONT DANS LA PREMIÈRE ET LA SECONDE DEMEURE.

J'ai maintenant à dire quelles sont les âmes qui entrent dans la seconde demeure et ce qu'elles y font. Je voudrais le pouvoir faire en peu de mots, parce que j'en ai parlé ailleurs fort amplement, et qu'il me sera impossible de ne pas répéter une grande partie de ce que j'en ai écrit, à cause que je ne m'en souviens point. Que si je pouvais varier la manière d'en traiter, peut-être ne vous ennuierais-je pas, de même que nous ne nous lassons point de lire des livres qui en parlent, quoiqu'ils soient en grand nombre.

Il s'agit ici de ceux qui ont commencé de s'appliquer à l'oraison, et qui connaissent l'importance de ne pas s'arrêter dans la première demeure, mais qui ne sont pas encore absolument résolus d'en sortir, puisqu'ils ne se séparent point des occasions qui les mettent en si grand péril. C'est néanmoins une grande grâce que Dieu leur fait de connaître combien ces bêtes venimeuses sont à craindre, et de ce qu'ils tâchent par intervalles de les fuir. Quoiqu'ils ne courent pas tant de fortune que les premiers dont nous avons parlé, ils souffrent toutefois davantage, parce qu'ils connaissent le danger où ils sont, et il y a sujet d'espérer qu'ils entreront plus avant dans le château. Je dis qu'ils souffrent davantage, à cause que les premiers sont comme des sourds et muets qui, n'entendant ni ne parlant point, endurent plus patiemment la peine de ne point parler, au lieu que ceux-ci ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne, mais qui sont muettes, et sentent ainsi beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de ces premiers n'est pas néanmoins le plus désirable, puisque c'est toujours un grand avantage d'entendre ce que l'on nous dit, et que ces derniers étant plus proches de Dieu entendent sa voix lorsqu'il les

appelle. Car bien qu'ils s'occupent encore des affaires, des plaisirs et des divertissements du monde, et qu'ils retombent dans le péché après s'en être relevés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses, en la compagnie desquelles ils continuent d'être, ne les fassent pas broncher, la bonté et la miséricorde de Dieu sont si grandes, et il désire tant qu'ils l'aiment et s'efforcent de s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler pour leur en donner la hardiesse, et cela d'une manière si douce, que ce leur est une peine insupportable de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi n'ai-je pas raison de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étaient sourdes à sa voix.

Ce n'est pas que cette voix par laquelle Dieu les appelle soit aussi forte que celle dont je parlerai dans la suite. Il se sert seulement pour se faire entendre des discours des gens de bien, de la lecture des bons livres, des maladies, des afflictions, et de vérités dont il nous donne quelquefois la connaissance dans l'oraison qu'il considère toujours beaucoup, quoique peu fervente. Ne laissez donc pas, mes sœurs, de faire une grande estime de cette grâce de Notre-Seigneur, et que ce que vous n'y répondez pas à l'heure même ne vous fasse point perdre courage. Sa patience est si grande qu'elle ne s'étend pas seulement à plusieurs jours, mais à plusieurs années, lorsqu'il voit que nous persévérons dans nos bons desirs; et il nous importe tellement d'y persévérer, qu'il est impossible que nous n'en tirions de grands avantages. Mais c'est une chose terrible de voir les efforts que le démon fait alors en mille manières pour attaquer l'âme, et qui la font beaucoup plus souffrir que lorsqu'elle n'était encore que dans la première demeure, parce qu'y étant sourde et muette, ou au moins entendant très-peu, elle était comme ceux qui, ayant presque perdu l'espérance de vaincre, se ralentissent dans leur résistance, au lieu qu'ici l'entendement est plus vif, les puissances plus éclairées, et le combat si échauffé, qu'il est impossible que l'âme n'en entende pas le bruit. Le diable se sert alors de ces serpents et de ces couleuvres dont j'ai parlé pour empoisonner ces âmes de leur venin, en leur représentant les plaisirs du monde comme s'ils devaient toujours durer, l'estime que l'on y avait pour elles, leurs parents, leurs amis, la perte de leur santé par les austérités de la pénitence que l'on ne peut manquer de vouloir faire lorsque l'on est arrivé dans cette seconde demeure, et mille choses semblables.

Jésus, mon Sauveur, dans quel trouble et quelles peines ces esprits de ténèbres ne jettent-ils point ces pauvres âmes par de si dangereux artifices? Elles ne savent si elles doivent passer outre, ou retourner dans la première demeure. Car, d'un côté, la raison leur représente l'artifice dont le démon se sert pour les tromper, et que tout ce qu'il y a dans le monde doit être considéré comme un néant en comparaison du bonheur où elles aspirent. La foi leur apprend que ce bonheur doit être

l'objet de tous leurs désirs : la mémoire leur fait voir à quoi se terminent toutes les choses d'ici-bas, ceux qui sont tombés d'une très-grande prospérité dans une extrême misère, tant de morts subites de ceux qui étaient plongés dans les délices, et que ces corps qu'ils nourrissaient avec tant de délicatesse sont maintenant la pâture des vers dans le tombeau, et autres choses semblables. La volonté les porte à aimer celui dont elles n'ont pas seulement reçu l'être et la vie, mais qui leur a donné tant d'autres preuves de son amour, qu'elles souhaiteraient de pouvoir, par des effets, lui en témoigner leur reconnaissance. L'entendement leur fait connaître que, quand elles vivraient des siècles entiers, elles ne sauraient acquérir un ami si fidèle et si véritable ; que le monde n'est que vanité et que mensonge ; que les plaisirs que le démon leur promet, et les peines dont il les veut effrayer, ne sont que des illusions ; que en quelque lieu qu'elles puissent aller, elles ne sauraient trouver hors de ce château de sûreté et de paix ; qu'il y aurait de l'imprudence d'aller chercher hors de sa maison ce dont on abonde chez soi, et où l'on a pour hôte le Seigneur et le maître de tout ce qu'il y a de richesses dans le ciel et sur la terre, pour se trouver réduit, comme l'Enfant prodigue, à manger du gland avec les pourceaux, après avoir dissipé tout son bien : et ces raisons sont si fortes, qu'elles devraient suffire à ces âmes pour leur faire vaincre les démons. Mais, mon Seigneur et mon Dieu, la coutume que la vanité a établie a tant de force, et est si généralement reçue, qu'elle renverse tout, parce que la foi étant comme morte, nous préférons ce que nous voyons à ce qu'elle nous enseigne. Ainsi, il n'y a qu'imperfection et que misère en ceux qui ont encore l'esprit rempli des choses visibles, et l'on doit en attribuer la cause à ces bêtes venimeuses dont ils ne sont pas délivrés. Car, de même qu'une personne mordue par une vipère et empoisonnée de son venin devient tout enflée, et mourrait si on ne lui faisait beaucoup de remèdes, l'âme se trouve en cet état, et a besoin pour en sortir d'une grâce particulière. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle ait tant à souffrir, principalement si le diable voit qu'elle veut faire tous ses efforts pour s'avancer dans le service de Dieu, puisqu'il emploie alors toutes les forces de l'enfer pour tâcher à la faire retourner en arrière.

Quel besoin, mon divin Sauveur, l'âme n'a-t-elle point en cet état de votre assistance, puisque sans elle, elle ne peut rien ? Ne souffrez donc pas, s'il vous plaît, que se laissant surprendre, elle abandonne son entreprise. Faites-lui connaître que tout son bonheur en dépend, combien il lui importe de se séparer des mauvaises compagnies pour ne converser non seulement qu'avec ceux qui ayant de bons sentiments se trouvent dans la même demeure, mais aussi avec ceux qui sont passés plus avant, afin qu'ils l'aident à y aller, et qu'elle se tienne toujours sur ses gardes pour ne se point laisser vaincre. Car si le diable la voit absolument résolue à tout souffrir et à mourir plutôt que de

retourner dans les premières demeures, il la laissera bientôt en repos.

C'est ici où il faut que l'âme témoigne sa générosité, et ne ressemble pas à ces lâches soldats que Gédéon renvoya lorsqu'il allait au combat, mais considère qu'elle entreprend d'en soutenir un contre les démons, quand même ils se joindraient tous ensemble pour l'attaquer, et qu'étant armée de la croix de son Sauveur, elle n'a rien à appréhender. Je l'ai déjà dit et je le répète encore : elle ne doit point en cet état se proposer des contentements et des plaisirs. Ce serait une manière bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice, et bâtir sur le sable une maison qui tomberait aussitôt par terre. Il faut au contraire se préparer à souffrir des peines et des tentations, parce que ce n'est pas dans ces premières demeures que tombe la manne. Il est besoin de passer plus avant pour la ramasser à pleines mains dans ces autres demeures, où il n'y a rien que de délicieux, et où l'âme jouit de tout le bonheur qu'elle saurait souhaiter, n'ayant point alors d'autre volonté que celle de Dieu.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos vertus ne faisant que de naître et étant encore mêlées de mille imperfections, nous osions prétendre de trouver des douceurs dans l'oraison et nous plaindre de nos sécheresses? Qu'il ne vous arrive jamais, mes sœurs, d'en user ainsi. Embrassez la croix que votre divin époux a portée : n'oubliez jamais que c'est à quoi vous vous êtes si solennellement engagées, et que celles qui pourront souffrir davantage pour l'amour de lui s'estiment les plus heureuses. C'est là le capital, et vous ne devez considérer tout le reste que comme un accessoire dont vous lui rendez de grandes actions de grâces, s'il vous en favorise.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que, pourvu que vous receviez de Dieu des faveurs intérieures, il n'y a point de peines extérieures que vous ne soyez résolues de souffrir ; mais il connaît mieux que nous ce qui nous est propre ; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il nous peut dire avec raison que nous ne savons ce que nous demandons. N'oubliez jamais, je vous prie, puisqu'il vous importe tant de vous en souvenir, que ceux qui commencent à faire oraison se doivent résoudre à travailler continuellement de tout leur pouvoir pour conformer leur volonté à celle de Dieu, et croire fermement que c'est en quoi consiste la plus grande perfection que l'on puisse acquérir dans cet exercice spirituel et ce chemin qui conduit au ciel. Ceux qui s'en acquitteront avec plus de soin recevront de plus grandes récompenses, et s'avanceront davantage dans cette divine voie. En quoi je n'exagère point, puisqu'il est très-véritable que c'est en cela que consiste tout notre bonheur. Car si d'abord nous nous égarons en voulant que Dieu fasse notre volonté et non pas la sienne, et qu'il nous mène par le chemin qui nous est le plus agréable, quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel ? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre

de ces bêtes venimeuses qui nous donnent tant de peine par de mauvaises pensées dont nous ne pouvons nous garantir, par des sécheresses, et même quelquefois par leurs morsures ; Dieu le permettant ainsi, afin de nous rendre plus vigilantes, et éprouver si nous sommes vivement touchées du regret de l'avoir offensé. Que vos chutes ne vous empêchent donc point, mes filles, de vous efforcer de passer outre. Dieu en tirera même du bien, ainsi que pour éprouver la bonté du thériaque on prend auparavant du poison.

Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre faiblesse et du préjudice que nous recevons de ces distractions, celle-là seule devrait suffire pour nous porter à nous recueillir. Car peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi ? Et comment espérer de rencontrer ailleurs du repos lorsque l'on n'en trouve pas dans sa maison propre ? Rien ne nous est si proche que nos puissances, puisque nous en sommes inséparables, et ces puissances nous font la guerre comme si elles voulaient se venger de celle que leur font nos imperfections et nos péchés. Notre-Seigneur n'a, mes sœurs, rien tant recommandé à ses Apôtres que la paix ; et, croyez-moi, si nous ne la trouvons en nous, nous travaillerons en vain à la chercher hors de nous.

Je conjure, par le sang que ce divin Sauveur a répandu sur la croix pour notre salut, tant ceux qui n'ont point encore commencé de rentrer dans eux-mêmes, que ceux qui y sont déjà rentrés, de se bien garder de rien faire qui les porte à retourner en arrière ; qu'ils considèrent que les rechutes étant plus dangereuses que les chutes, leur perte serait inévitable ; qu'ils se défient d'eux-mêmes ; qu'ils mettent toute leur confiance en la miséricorde de Dieu, et il les fera passer d'une demeure à une autre, où non-seulement ils n'auront plus sujet d'appréhender ces bêtes venimeuses, mais se moqueront de leurs efforts, les verront soumises à eux, et jouiront de tout le bonheur que l'on saurait souhaiter en cette vie.

Comme j'ai fait voir dès le commencement de quelle sorte on se doit conduire dans ces tentations que le diable suscite pour nous troubler, et que ce n'est pas avec violence, mais avec douceur qu'il faut travailler à se recueillir, afin de pouvoir continuer, je ne le répéterai point ici. Je me contenterai de dire qu'il est très-avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Que si vous vous imaginez qu'il puisse arriver un fort grand mal de manquer à certaines choses qui ne sont point essentielles, je vous assure que, pourvu que vous ne quittez point l'exercice de l'oraison, Dieu les fera réussir à votre avantage, quoique vous ne trouviez personne qui ne vous en instruisse. Mais si vous aviez abandonné l'oraison, il n'y aurait d'autre remède pour empêcher que peu à peu vos chutes ne se multipliasent, que de rentrer dans l'exercice de l'oraison ; et Dieu veuille vous faire bien comprendre une vérité si importante !

Si l'on dit que, puisqu'il est si dangereux de retourner en arrière, il faut donc mieux ne pas commencer et demeurer hors de ce château, je réponds, et Notre-Seigneur l'a dit lui-même : *Que celui qui cherche le péril y rencontrera sa perte*, et qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce château. Car n'y a-t-il pas de la folie à s'imaginer de pouvoir entrer dans le ciel sans entrer auparavant dans nous-mêmes par la connaissance de notre misère et de ce que nous devons à Dieu, et sans implorer souvent sa miséricorde ? Ne nous a-t-il pas dit aussi de sa propre bouche : *Que nul n'ira à son Père que par lui ?* ce sont, ce me semble, ses mêmes paroles : *Et qui me voit, voit mon Père*. Or, je ne comprends pas comment nous pouvons le connaître et travailler pour son service, si nous ne considérons les obligations que nous lui avons, et la mort qu'il a soufferte pour l'amour de nous. Car la foi sans les œuvres est une foi morte ; et à quoi nous peut-elle servir si nous ignorons le prix des souffrances de Jésus-Christ, d'où procède tout notre bonheur, et si nous ne nous excitions pas par cette considération à l'aimer ? Je le prie de nous faire connaître combien cher lui a coûté l'amour qu'il nous a porté : *Que le serviteur n'est pas par-dessus le maître ; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire, et que l'on ne saurait que par la prière éviter de tomber à toute heure dans la tentation*.

TROISIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans quelles saintes dispositions sont les âmes à qui Dieu a fait la grâce d'entrer dans cette troisième demeure. Qu'en quelque état que nous soyons, il y a toujours sujet de craindre tandis que nous sommes en cette vie.

ÉTAT DE L'ÂME DANS CETTE TROISIÈME DEMEURE.

Que dirons-nous de ceux qui, par la persévérance qu'il a plu à Dieu de leur donner, sont demeurés victorieux dans ces combats et arrivés jusqu'à la troisième demeure, sinon que *bienheureux est l'homme qui craint le Seigneur*, qui est un verset dont, ayant l'esprit aussi grossier que je l'ai, je n'avais pu jusqu'ici bien comprendre le sens, et je ne saurais trop remercier sa divine majesté de m'en avoir donné l'intelligence. Comment celui qui se trouve en cet état ne serait-il pas heureux, puisque pourvu qu'il ne retourne point en arrière, il y a sujet de croire qu'il est dans le véritable chemin du salut ? Vous voyez par là, mes sœurs, combien il importe de remporter la victoire dans les combats dont j'ai parlé, puisque je ne saurais douter que Dieu ne nous mette ensuite en sûreté de conscience. Mais je me reprends ; car peut-il y en avoir en ce monde ? Et c'est cette incertitude qui m'a fait ajouter ces mots : Pourvu que l'on ne retourne point en arrière. Que cette vie est misérable, d'être ainsi obligés, comme ceux qui ont toujours les ennemis à leurs portes,

d'avoir sans cesse les armes à la main, pour se garantir de surprise!

« Mon Dieu et mon tout, comment voulez-vous que nous aimions une vie pleine de tant de misères, et que nous ne désirions et ne vous demandions pas que vous nous fassiez la grâce de nous en tirer, si ce n'est que nous puissions espérer de la perdre pour vous, ou de l'employer tout entière pour votre service, et surtout d'être assurés que nous accomplissons votre volonté? Car à moins que cela, ne devons-nous pas dire avec saint Thomas : *Mourons avec lui*? Et n'est-ce pas mourir plusieurs fois au lieu d'une seule que de vivre dans cette appréhension de pouvoir être pour jamais séparés de vous? » C'est ce qui me fait vous dire, mes filles, que la grande grâce que nous devons demander à Dieu, est de nous mettre en assurance avec les bienheureux. Car, au milieu de tant de craintes, quel contentement peut avoir celui qui n'en connaît point d'autre que d'être agréable à Dieu, puisque l'on a vu tomber dans tant de grands péchés des personnes qui, menant une vie sainte, étaient dans ces craintes et de plus grandes encore? Et qui nous assure que si nous tombons, Dieu nous donnera la main pour nous relever, et pour nous faire faire pénitence? J'entends par un secours particulier.

Cette pensée ne se présente jamais à mon esprit que je ne me trouve dans une extrême frayeur; et elle s'y présente si souvent, que je tremble en écrivant ceci. Je ne sais ni comment je le puis écrire, ni comment je puis vivre. Je vous conjure, mes filles, de demander à Notre-Seigneur de me faire la grâce qu'il vive toujours en moi. Car quelle assurance puis-je trouver dans une vie aussi mal employée qu'a été la mienne? Que ceci ne vous attriste point, je vous prie, comme je remarque quelquefois que cela vous arrive par le désir que vous auriez que je fusse une grande sainte, en quoi certes vous avez raison, et je le souhaiterais bien aussi; mais que puis-je faire et à qui m'en prendre qu'à moi-même des fautes que j'ai commises, puisque Dieu m'a favorisée de tant de grâces, que si j'en avais fait un bon usage, elles auraient pu suffire pour m'obtenir l'accomplissement de votre désir?

Je ne saurais, sans une grande confusion et sans répandre des larmes, penser que j'écris ceci pour des personnes qui seraient capables de m'instruire, et il paraît bien en cela quel est le pouvoir de l'obéissance qui m'y contraint. Dieu veuille que vous en tiriez quelque utilité, et je vous conjure de lui demander pardon pour cette misérable créature qui a osé l'entreprendre. Il sait que je n'attends rien que de sa bonté, que je ne puis sans elle cesser d'être ce que je suis, et que c'est à elle que j'ai recours et aux mérites de son fils et de sa très-sainte Mère, dont, tout indigne que je suis, j'ai l'honneur, comme vous, de porter l'habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que mes imperfections ne doivent point vous faire de honte, puisqu'elles ne vous empêchent pas d'être les véritables filles de cette reine des anges. Efforcez-vous d'imiter ses actions, admirez sa grandeur, et considérez quel est le bonheur de l'avoir pour protec-

trice, puisque mes péchés et ma malice n'ont point terni l'éclat de ce saint ordre. J'ai néanmoins un avis important à vous donner : c'est de ne vous tenir pas en assurance, quoique vous ayez une telle mère et soyez aussi bonnes que vous êtes. Remettez-vous devant les yeux l'exemple de David et de Salomon ; ne vous fiez point en votre retraite, en votre pénitence, en vos communications avec Dieu, en vos continuels exercices d'oraison, en votre séparation des choses du monde, et en ce qui paraît même que vous en avez de l'horreur. Tout cela est bon, mais il ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre, et vous devez graver ce verset dans votre mémoire et le méditer souvent : *Heureux celui qui craint le Seigneur.*

J'ai fait une grande digression, parce que le souvenir de mes imperfections et de mes péchés me donne tant de confusion lorsqu'il se présente à mon esprit, que je m'égare et me trouble.

Mais il me faut revenir à ce que j'avais commencé à dire des âmes à qui Dieu a fait une si grande faveur que celle d'avoir surmonté les difficultés qui se rencontrent à passer des deux premières demeures dans la troisième, et je crois que, par sa miséricorde, il y a plusieurs de celles-là dans le monde. Leur appréhension de l'offenser fait qu'elles évitent, autant qu'elles peuvent, de tomber même dans les péchés véniels. Elles aiment la pénitence, elles ont des heures de recueillement, elles emploient bien leur temps, elles exercent la charité envers le prochain, elles sont réglées dans toutes leurs actions, et gouvernent sagement leurs familles. Cet état est sans doute fort désirable ; et il y a sujet de croire que Dieu ne leur refusera pas la grâce de passer dans les dernières demeures, si elles en ont un grand désir, puisque la disposition où elles sont est si louable, qu'elles peuvent obtenir de sa bonté des faveurs encore plus grandes que celles qu'elles ont déjà reçues.

Jésus, mon Sauveur, se trouvera-t-il quelqu'un qui ose dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus grandes difficultés ? Personne sans doute ne le dira. Chacun assure qu'il le veut ; mais comme il faut plus que des paroles pour porter l'âme à s'abandonner entièrement à Dieu, et le faire regner dans elle avec une souveraine puissance, il ne suffit pas de le proférer de bouche, on doit l'avoir dans le cœur, comme nous l'apprenons par l'exemple de ce jeune homme de l'Évangile à qui Notre-Seigneur dit que, *s'il voulait être parfait, il quittât tout pour le suivre.* Dès que j'ai commencé à parler de ces demeures, j'ai toujours eu dans l'esprit que cela se passe de la sorte, et que ces grandes sécheresses qui arrivent dans l'oraison en procédant d'ordinaire ; il y en a néanmoins encore d'autres causes, comme aussi de ces peines intérieures qui font tant souffrir plusieurs personnes, sans qu'il y ait de leur faute, et dont Notre-Seigneur ne manque point de les délivrer avec beaucoup d'avantage pour elles. A quoi l'on peut ajouter les effets que la mélancolie et d'autres infirmités produisent, sans parler en cela, non plus que dans tout le reste, des secrets jugements de Dieu.

et qui sont impénétrables. Mais je crois que ce que je dis est ce qui arrive le plus ordinairement. Car comme ces personnes voient qu'elles ne voudraient pour rien du monde commettre un péché mortel, ni la plupart d'elles un véniel, de propos délibéré, et qu'il n'y a rien à reprendre en la manière dont elles emploient leur temps et leur bien, elles ont peine à souffrir qu'étant de fidèles sujets de leur roi, on leur refuse l'entrée du lieu où il habite dans sa gloire, sans considérer que peu entrent jusque dans la chambre de la plupart des rois de la terre.

Entrez, mes filles, entrez dans vous-mêmes, passez jusque dans le fond de votre cœur, et vous trouverez le peu de compte que vous devez faire de ces petites actions de vertu auxquelles vous êtes obligées comme chrétiennes, et même à beaucoup davantage. Contentez-vous d'être sujettes de Dieu, et pour vouloir trop prétendre, ne vous mettez pas en hasard de tout perdre. Considérez les saints qui sont entrés dans la chambre de ce roi, et vous verrez la différence qu'il y a entre eux et nous. Ne demandez point ce que vous n'avez point mérité, et quelques services que nous ayons rendus à Dieu, gardons-nous bien de croire qu'après l'avoir d'ailleurs tant offensé, il nous doive quelque chose.

O humilité ! humilité ! je suis tentée de croire que ceux-la n'en ont pas beaucoup qui s'inquiètent de ces sécheresses. Mais ce n'est pas de même de ces grands travaux intérieurs dont j'ai parlé, il y entre bien davantage que le manque de dévotion. Eprouvons-nous nous-mêmes, mes sœurs, ou souffrons que Notre-Seigneur nous éprouve ; et il le sait bien faire, encore que nous ne le voulions pas. Considérons ce que font pour son service ceux qui lui sont si fidèles, et nous verrons si nous avons sujet de nous plaindre de sa divine majesté. Car que voulons-nous qu'il fasse si nous nous éloignons de lui et nous retirons tout tristes, ainsi que ce jeun homme de l'Évangile, lorsqu'il nous enseigne ce que nous devons faire pour être parfaits, et qu'il veut nous donner des récompenses proportionnées à l'amour que nous lui portons ! Mais cet amour, mes filles, doit être accompagné des œuvres, et non pas imaginaire, parce qu'encore que Dieu n'ait pas besoin de nos œuvres, il les considère comme des effets de la résolution que nous avons faite de lui soumettre entièrement notre volonté. Que si nous nous persuadons qu'il ne nous reste plus rien à faire, parce qu'en nous rendant religieuses, nous avons de notre plein gré renoncé, pour l'amour de lui, à l'affection de toutes les choses du monde en général, et à ce que nous possédons en particulier, qui, encore qu'il ne fût pas de plus grande valeur qu'étaient les filets de saint Pierre, doit être considéré comme beaucoup à l'égard de celui qui donne tout ce qu'il a ; je dis que cette disposition est fort bonne, pourvu que l'on y persévère, et que l'on ne se rengage point dans les imperfections où l'on se trouverait encore dans les premières demeures, que j'ai comparées à des animaux immondes, étant certain qu'en continuant dans cet abandonnement de toutes choses pour ne s'attacher qu'à Dieu, on obtient ce que l'on souhaite lorsque l'on ne cesse point de pratiquer (remarquez

bien ces paroles, mes filles) ce précepte de Jésus-Christ, *de nous considérer toujours comme des serviteurs inutiles*, qui n'ont rien fait pour mériter de semblables grâces, et que plus on a reçu de lui, plus on lui est redevable. Car que pouvons-nous faire pour un Dieu qui est tout-puissant, qui nous a créés, qui nous conserve l'être, et qui est mort pour nous? Ne devons-nous pas, au lieu de lui demander de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs, nous tenir heureuses de pouvoir nous acquitter de quelque petite partie de l'obligation que nous lui avons à cause du service qu'il nous a rendu? Ce qui est une parole que je ne saurais proférer sans une très-grande confusion, quoiqu'il soit vrai qu'il n'a employé qu'à nous servir toute la vie qu'il a passée dans le monde.

Je vous prie, mes filles, de bien considérer quelques avis que j'ai à vous donner sur ce sujet : vous pourrez y trouver de l'obscurité, parce que je ne saurais les exprimer plus clairement ; mais je ne puis douter que Notre-Seigneur ne vous en donne l'intelligence, afin d'augmenter votre humilité par ses sécheresses ; au lieu que le démon voudrait s'en servir pour vous jeter dans l'inquiétude. Car lorsque des âmes sont véritablement humbles, quoiqu'elles ne reçoivent pas ces faveurs de Notre-Seigneur, il leur donne une conformité à sa volonté, et une paix qui les rend plus contentes que celles qu'il en gratifie, qui souvent étant les plus faibles, ne voudraient pas apparemment changer ces faveurs contre les sécheresses de ces autres, qui ayant plus de force qu'elles, les supportent avec tant de vertu, parce que naturellement nous aimons davantage les contentements que les croix. « Seigneur, à qui nulle vérité « n'est cachée, éprouvez-nous afin de nous donner, par cette épreuve, « la connaissance de nous-mêmes. »

CHAPITRE II.

Divers avis de la Sainte sur la conduite que doivent tenir ceux qui sont arrivés jusqu'à cette troisième demeure, et particulièrement touchant l'obéissance que l'on doit pratiquer, et la retenue avec laquelle on doit agir.

AVIS TRÈS-UTILE DE LA SAINTE.

J'ai connu quelques personnes, et même beaucoup, qui, après être arrivées à l'état dont je viens de parler, et avoir passé plusieurs années d'une manière qui paraissait si parfaite qu'il y avait sujet de croire qu'elles voyaient le monde sous leurs pieds, ou qu'au moins elles en étaient entièrement désabusées, lorsque Dieu a commencé de les éprouver en des choses assez légères, sont tombées dans de si grandes inquiétudes et un tel abattement, que j'en étais étonnée, et ne pouvais m'empêcher de craindre pour elles, parce qu'y ayant si long-temps qu'elles faisaient profession de vertu, qu'elles se croyaient capables d'enseigner les autres, les conseils qu'on pourrait leur donner seraient inutiles. Je ne vois point d'autre remède pour les consoler que de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, comme en effet elles en sont dignes, et de

ne point contredire leurs sentiments, parce qu'étant persuadées qu'elles endurent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection, ce qui en est une autre bien grande pour des personnes si avancées. Il n'y a pas sujet de s'étonner qu'elles y tombent, mais il y en a, ce me semble, de voir qu'elles y demeurent si long-temps. Il arrive souvent que Dieu, pour faire connaître à ces âmes choisies quelle est leur misère, retire d'elles ses faveurs pour un peu de temps, et qu'elles n'ont pas besoin de davantage pour connaître clairement qu'elles ne sont rien par elles-mêmes. Il arrive aussi quelquefois que leur déplaisir de voir qu'elles ne peuvent s'empêcher d'être touchées des choses de la terre leur est un surcroît de peine. Ainsi, quoiqu'il y ait de l'imperfection, c'est une grande miséricorde que Dieu leur fait, parce qu'elle les humilie.

Ces autres personnes, dont je parlais auparavant, sont très-éloignées d'être en cet état; elles admirent leurs sentiments, et voudraient que les autres les admirassent. J'en veux rapporter quelques exemples, afin de nous exciter à nous connaître et à nous éprouver nous-mêmes, puisqu'il nous est avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve. Si une personne riche, qui n'a ni enfants ni héritiers, vient à souffrir quelque perte qui n'empêche pas qu'il ne lui reste encore plus de bien qu'elle n'en a besoin pour entretenir honnêtement sa famille, et que cela ne l'inquiète pas moins que si elle n'avait pas seulement du pain, Notre-Seigneur pourra-t-il croire qu'elle veuille tout quitter pour l'amour de lui? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle a de cette perte vient de ce qu'elle voudrait pouvoir faire du bien aux pauvres. Mais je suis persuadée que Dieu ne désire rien de nous que ce qui est conforme à l'état où il nous met, et qu'il ne peut y avoir de véritable charité dans ce qui trouble la paix et le repos de nos âmes. Que si cette personne ne se conduit pas de la sorte en cette rencontre, parce que Dieu ne l'a pas encore rendue assez parfaite, patience; mais qu'elle reconnaisse au moins qu'elle n'est pas arrivée jusqu'à cette liberté d'esprit qui la maintient dans le calme, qu'elle la lui demande, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne aura plus de bien qu'il ne lui en faut pour sa subsistance, et il s'offre une occasion de l'augmenter; si c'est par un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure; mais de travailler pour cela, et, après l'avoir, s'efforcer d'en acquérir encore davantage, quelque bonne intention qu'elle ait (car parlant comme je fais de personnes d'oraison et de vertu, on doit croire qu'elle l'a bonne), elle ne doit point prétendre d'arriver par ce chemin jusqu'au palais d'un si grand roi.

Il en est de même pour peu que l'on méprise ces personnes et que l'on touche à leur honneur, parce que encore que Dieu, qui est un si bon maître, leur fasse quelquefois la grâce, en considération des services qu'elles lui ont rendus, de le souffrir assez patiemment, afin de ne point

diminuer l'estime que l'on a de leur vertu, il leur reste une inquiétude dont elles ont peine à revenir.

Mais ces personnes ne sont-elles pas du nombre de celles qui méditent depuis si long-temps sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui desirent même de souffrir? Ne sont-elles pas si satisfaites de leur manière de vie, qu'elles voudraient que toutes les autres les imitassent? Et Dieu veuille toutefois qu'elles ne rejettent pas sur d'autres la cause de la peine qu'elles souffrent, et ne s'en attribuent que le mérite!

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous n'avons point de bien, nous n'en désirons point et nous n'en recherchons point, personne ne nous offense, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état. J'en demeure d'accord; mais cela n'empêche pas que l'on n'en puisse tirer plusieurs conséquences utiles qu'il n'est pas besoin de remarquer ici en particulier, et qui vous donneront lumière pour connaître si vous êtes entièrement détachées de l'affection des choses auxquelles vous avez renoncé en quittant le monde, puisqu'il s'offre assez de petites occasions de l'éprouver, et de vous faire voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Car, croyez-moi, la perfection ne consiste pas à porter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujétir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Puisque nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infaillible pour guérir nos plaies; et quoique Notre-Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez point qu'il ne vienne et ne nous guérisse.

Les pénitences que font ces personnes dont je viens de parler sont aussi réglées et aussi compassées que leur vie, qu'elles désirent fort de conserver pour servir Notre-Seigneur. Ainsi elles pratiquent les mortifications avec grande discrétion, de peur de nuire à leur santé et l'on ne doit point craindre qu'elles se tuent, tant leur raison est toujours la maîtresse, sans que leur amour pour Dieu les fasse passer pardessus les considérations qu'elle leur représente, pour ne se point laisser emporter à des austérités excessives. Mais je voudrais, au contraire, que nous nous servissions de notre raison pour ne nous pas contenter de servir Dieu en cette manière, et pour ne pas demeurer toujours ainsi en même état, sans jamais arriver où ce chemin nous doit conduire, quoique nous nous imaginions de marcher toujours avec peine; et Dieu veuille qu'étant si difficile à tenir, nous ne nous égarions point! Vous semblerait-il, mes filles, que ce fût agir sagement si, entreprenant un voyage qui se peut faire en huit jours, on y employait un an en souffrant continuellement durant ce temps les mêmes incommodités des mauvais gîtes, des mauvais chemins, de la pluie et de la neige, outre le péril d'être mordu des serpents qui s'y rencontrent?

Je ne pourrais en rapporter que trop de preuves ; et je crains bien de n'avoir pas moi-même passé par-dessus ces fausses raisons que notre raison nous représente pour nous empêcher de nous avancer , ainsi qu'il me semble que je m'y suis quelquefois arrêtée. Cette dangereuse discrétion nous fait tout appréhender , nous fait tout craindre. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant , comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures , et que d'autres en fissent le le chemin pour nous. Mais, puisque cela est impossible , je vous conjure , mes sœurs , par votre amour pour Notre-Seigneur , de remettre entre ses mains votre raison et vos craintes , de vous élever au-dessus de la faiblesse de la nature , d'abandonner le soin de ce misérable corps à ceux que Dieu a établis pour veiller sur notre conduite , et de ne penser qu'à marcher sans cesse avec courage , pour jouir enfin du bonheur de voir notre Sauveur et notre Dieu. Car, encore que dans une vie aussi austère qu'est la nôtre, tous les soins que vous pourriez prendre de flatter le corps pour conserver votre santé vous seraient assez inutiles, ils ne laisseraient pas de nuire à la santé de vos âmes. Le corps est ce qu'on doit le moins considérer ; tout consiste , comme je l'ai dit , à marcher avec grande humilité ; et sans cela il est impossible de passer outre. Nous devons toujours croire que nous n'avons encore fait que peu de chemin ; que nos sœurs , au contraire , en ont beaucoup fait ; et non-seulement désirer d'être considérées comme les plus imparfaites , mais faire tout ce qui peut dépendre de nous , afin que l'on en soit persuadé. Cette disposition est très-excellente ; et , à moins que de l'avoir , nous demeurons en même état et dans de continues peines , sans jamais nous avancer , parce que , ne nous étant pas encore dépouillées de nous-mêmes , nous serons sans cesse chargées du poids de notre misère ; au lieu que ces âmes parfaites , qui s'en sont dégagées en renonçant à elles-mêmes , prennent leur vol pour s'élever jusqu'à ces suprêmes demeures , qui peuvent les combler de félicité.

Dieu ne laisse pas néanmoins , comme juste , et encore plus , comme miséricordieux , de récompenser ces personnes ; et il nous donne toujours plus que nous ne méritons , en nous faisant éprouver des contentements qui surpassent de beaucoup tous ceux dont on jouit dans cette vie. Mais je ne crois pas qu'ils soient accompagnés de beaucoup de goûts extraordinaires , si ce n'est quelquefois pour nous exciter , par la connaissance du bonheur qui se rencontre dans ces demeures supérieures , à souhaiter avec ardeur d'y arriver.

Il vous semblera peut-être , mes filles , qu'il n'y a point de différence entre les contentements et les goûts , et qu'ainsi je ne devrais pas y en mettre ; mais je suis trompée , s'il ne s'y en trouve une fort grande. Je m'en expliquerai dans la quatrième demeure , où il sera plus à propos d'en parler , à cause que je serai obligée de dire quelque chose des goûts que Notre-Seigneur fait que l'on y trouve ; et, quoique cela paraisse assez utile , il pourra , en vous faisant connaître plus distincte-

ment les choses, vous porter à embrasser avec plus d'ardeur ce qui est plus parfait, outre que ce sera une grande consolation pour les âmes que Dieu conduit par ce chemin, et un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites.

Que si elles sont humbles, elles seront excitées, par ce moyen, à rendre des actions de grâces à Dieu; et si elles ne le sont pas, elles sentiront un dégoût intérieur qu'elles ont bien mérité, puisque la perfection et la récompense ne consistent pas aux goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et à agir en toutes choses avec plus de justice et de vérité.

Vous me demanderez peut-être à quoi sert de traiter de ces faveurs intérieures, et d'en donner l'intelligence, si ce que je dis est véritable, comme il l'est en effet. Je ne sais que vous répondre; vous pouvez vous en enquérir de ceux qui m'ont ordonné d'en écrire. Il ne m'appartient pas de disputer avec mes supérieurs, je suis obligée de leur obéir, et je ne serais pas excusable si j'y manquais.

Tout ce que je puis vous dire est que, lorsque je n'en avais aucune expérience, ni ne croyais pas la pouvoir jamais acquérir, ce m'aurait été une grande consolation d'avoir sujet de croire que j'agréais à Dieu en quelque chose; et j'en ressentais une si grande en lisant les faveurs qu'il fait aux âmes qui lui sont fidèles, que je lui en donnais de grandes louanges.

Que si, étant aussi imparfaite que je suis, je ne laissais pas d'agir de la sorte, quelles actions de grâces ne lui doivent point rendre celles qui sont vertueuses et humbles? Ce nous doit être une telle satisfaction de donner à sa divine majesté les louanges qui lui sont dues, qu'il nous importe de connaître de quelle consolation et de quels contentements nous nous priverions, si nous y manquions par notre faute. A combien plus forte raison donc ces consolations venant de Dieu, et étant ainsi accompagnées d'amour et de force, peuvent-elles nous faire marcher sans peine dans ce chemin, et pratiquer de plus en plus les bonnes œuvres? Sur quoi ne vous imaginez pas qu'il ne soit point nécessaire que nous agissions; car, pourvu que nous fassions tout ce qui dépend de nous, Dieu, dont les secrets sont impénétrables, est si juste, qu'il nous donnera par d'autres voies ce qui nous manquera dans celle-ci, et qu'il sait nous être le plus utile.

Il me paraît très-important pour ceux à qui Notre-Seigneur fait la grâce d'être dans cette disposition, qui les met en état de s'élever encore plus haut, de travailler extrêmement à obéir avec promptitude; et, encore qu'ils ne soient ni religieux, ni religieuses, il leur sera très-avantageux d'avoir, comme font plusieurs, quelqu'un à qui ils se soumettent, afin de ne faire, en quoi que ce soit, leur volonté propre, qui est ce qui nous cause d'ordinaire le plus de dommage, ni de ne chercher point des personnes de leur humeur, qui les flattent au lieu de tâcher à les détromper de la vanité des choses du monde, dont il nous

importe tant d'être instruits par ceux qui la connaissent ; comme aussi, parce que, lorsque nous voyons faire à d'autres des actions de vertu qui nous paraissent impossibles, leur sainteté nous anime à les imiter, de même que les petits oiseaux s'enhardissent à voler en voyant voler leurs pères, et qu'encore que d'abord ils ne puissent aller guère loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire que cela leur est utile en toutes manières ; et je le sais par expérience. Mais, quelque résolues que soient ces personnes de ne point offenser Dieu, elles feront très-bien d'en éviter les occasions, parce qu'étant encore proches des plus basses demeures, elles courraient fortune d'y retourner aisément, à cause qu'elles ne sont pas encore fondées sur la terre ferme, telle qu'est celle des personnes qui sont accoutumées à souffrir, qui connaissent, sans les craindre, les tempêtes qui s'élèvent dans le monde ; et qui ne recherchent point leurs contentements. Ainsi il pourrait arriver qu'une grande persécution que le diable exciterait pour les perdre, serait capable de renverser tous leurs bons desseins, et que voulant, par un véritable zèle, retirer les autres du péché, elles tomberaient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Considérons seulement nos fautes, sans examiner celles d'autrui, comme font plusieurs de ces personnes si réglées et si circonspectes, qui trouvent en toutes choses des sujets de craindre, et peut-être même dans les actions de ceux qui seraient capables de les instruire en ce qui est du capital. Si nous avons quelque avantage sur elles dans la manière extérieure d'agir, ce n'est pas, quoique cela soit bon, ce qui importe le plus, ni un sujet de prétendre que chacun doive marcher par la même voie que nous tenons, ni de nous mêler d'enseigner celle qui est la plus spirituelle, et que peut-être nous ignorons.

Puisque, dans ces bons desirs que Dieu nous donne pour le bien des âmes, nous pouvons commettre de grandes fautes, le meilleur est d'observer ce que nous ordonne notre règle, qui est de demeurer toujours dans l'espérance et dans le silence. Laissons à Notre-Seigneur le soin des âmes qu'il a créées, il ne les abandonnera pas ; et croyons assez faire lorsque nous veillons sur nous-mêmes, et que nous avons recours à son assistance. Qu'il soit béni aux siècles des siècles !

QUATRIÈME DEMEURE

CHAPITRE PREMIER.

De la différence qu'il y a entre les contentements et les goûts que l'on a dans l'oraison, et de celle qui se rencontre entre l'entendement et l'imagination. Qu'il ne faut point se troubler de ces importunes distractions que les égarements de l'imagination et tant d'autres causes différentes donnent dans l'oraison.

Pour commencer à écrire de cette quatrième demeure, j'ai grand besoin d'implorer l'assistance du Saint-Esprit, afin qu'il parle par ma

bouche, et m'inspire désormais ce que j'ai à dire pour donner quelque connaissance de ces dernières demeures, parce que ce sont des choses surnaturelles et si difficiles à concevoir, qu'il n'y a que Dieu qui puisse nous les faire comprendre, ainsi que je l'ai dit dans un autre traité que j'écrivis il y a quatorze ans. Il me semble néanmoins que j'ai maintenant un peu plus d'intelligence que j'en avais alors de ces faveurs que Notre-Seigneur fait à quelques amis; mais il y a une grande différence entre les éprouver et les exprimer. Je prie sa divine majesté de me faire la grâce de les bien faire entendre, si vous en pouvez recevoir quelque utilité; sinon, je ne la lui demande point.

Comme ces dernières demeures sont plus proches du palais de ce grand roi, leur beauté est aussi plus merveilleuse. Il y a tant de choses si rares et si excellentes, que l'entendement ne peut les représenter qu'obscurément à ceux qui n'en ont point d'expérience; mais ceux qui l'ont n'auront pas peine à les comprendre, principalement si cette expérience est grande.

On croira peut-être que, pour parvenir à ces demeures, il faut avoir été long-temps dans les autres; mais, quoique pour l'ordinaire cela se trouve véritable au regard de celles dont je viens de parler, il n'y a pas néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, en la manière qu'il lui plaît, et à qui il lui plaît, et que, procédant toutes purement de lui, il ne fait tort à personne.

Ces bêtes venimeuses dont j'ai parlé entrent rarement dans ces dernières demeures; et s'il arrive qu'elles s'y glissent, l'âme en reçoit plus de bien que de dommage. C'est pourquoi je crois qu'il est avantageux qu'elles y entrent, et qu'elles nous fassent la guerre en cet état d'oraison, puisque, s'il n'y avait point de tentation, le diable pourrait mêler de fausses douceurs aux consolations que nous recevons de Dieu, ou au moins nous divertir de ce qui nous peut faire mériter, et nous laisser ainsi continuellement dans une même assiette et un même transport d'esprit, que je ne saurais croire être sûrs, lorsqu'ils sont toujours les mêmes, parce que ce n'est pas la manière dont Dieu agit envers nous, durant notre exil sur la terre.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LES CONTENTEMENTS ET LES GOUTS.

Pour revenir à ce que je disais de la différence qu'il y a entre les contentements et les goûts qui se trouvent dans l'oraison, il me semble que l'on peut donner le nom de contentements aux sentiments dans lesquels nous entrons par notre méditation et nos prières. Car, encore que nous ne puissions rien sans l'assistance de Dieu (ce que l'on doit toujours présupposer), ce sont des fruits de nos bonnes œuvres; nous les acquérons, en quelque sorte, par notre travail, et avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais, si nous y prenons garde, nous sommes, en plusieurs rencontres, touchés de ces mêmes

contentements dans des choses purement temporelles; comme, par exemple, s'il nous arrive une grande succession à quoi nous ne nous attendions pas; si nous revoyons une personne que nous aimons, dans le temps que nous l'espérions le moins; si on nous loue pour avoir réussi dans une affaire importante; ou si nous apprenons qu'un mari, ou un fils, ou un frère que nous croyions mort, est plein de vie. J'ai vu, pour de semblables sujets, répandre quantité de larmes, et j'en ai quelquefois répandu moi-même. Or on ne peut douter que ces contentements, que je ne saurais blâmer, ne soient naturels; et il me semble que ceux que j'ai dit que l'on reçoit dans l'oraison le sont aussi quelquefois, mais plus nobles, parce qu'encore qu'ils aient commencé par nous, ils se terminent à Dieu, au lieu que les goûts tirent leur principe de Dieu même, et se font ensuite sentir à notre âme, qui en est beaucoup plus touchée qu'elle ne l'était des autres.

« Jésus, mon divin Sauveur, que je souhaiterais de pouvoir en ceci « me bien expliquer! Je le comprends très-clairement, ce me semble; « mais je ne sais comment le bien faire entendre. Faites, s'il vous plaît, « Seigneur, que je le puisse! » Je me souviens, sur ce sujet, de ces mots d'un verset de Prime : *Cùm dilatásti cor meum*. Ceux qui auront souvent éprouvé ces contentements et ces goûts n'auront pas de peine d'en comprendre la différence; mais les autres ont besoin qu'on les aide à la connaître. Ces contentements, au lieu d'ouvrir le cœur, le resserrent d'ordinaire un peu, quoique l'on soit bien aise de voir que l'on ne regarde en cela que Dieu, et que les larmes de douleur que l'on répand paraissent procéder, en quelque manière, de l'amour qu'on a pour lui. Si j'étais plus intelligente que je ne suis dans ces passions de l'âme, et ces mouvements qui ne sont que naturels, je pourrais peut-être me mieux expliquer; mais j'ai l'esprit si grossier, qu'encore que je le comprenne par l'expérience que j'en ai, je ne saurais le faire comprendre aux autres; ce qui montre combien la science est utile à tout.

Ce que l'expérience m'a appris de ces contentements que l'on reçoit dans la méditation, c'est que les pensées de la passion de Notre-Seigneur me faisaient répandre des larmes jusqu'à me donner un extrême mal de tête; et le sentiment de mes péchés produisait en moi le même effet. Je ne veux point examiner laquelle de ces faveurs de Dieu était la plus grande; mais je désirerais seulement de pouvoir faire bien entendre la différence qui se rencontre entre l'une et l'autre. Ces larmes et ces désirs procèdent donc quelquefois des sentiments que je viens de dire, et sont encore fortifiés par la pente de notre nature, et par la disposition où nous nous trouvons. Cela n'empêche pas néanmoins que, puisqu'elles ont Dieu pour objet, on ne les doive beaucoup estimer, pourvu que nous reconnaissons avec humilité que nous n'en sommes pas meilleures, et que, quand ce seraient des effets de notre amour pour sa divine majesté, ce que nous ne saurions assurer, nous ne

devrions pas moins lui en rendre grâces, puisque nous n'avons rien de bon que nous ne tenions de lui.

Voilà quelle est, pour l'ordinaire, la dévotion des âmes dans les trois premières demeures dont j'ai parlé. Elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement, et à méditer; et comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces, elles font bien; mais elles feraient encore mieux si elles pouvaient produire quelques actes à la louange de Dieu, pour lui témoigner leur admiration de sa bonté, la joie qu'elles ont de ce que sa grandeur et sa puissance n'ont point de bornes, et combien elles souhaitent l'augmentation de son honneur et de sa gloire. Car cela excite et échauffe la volonté; et lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de leur donner ces sentiments, elles feraient une grande faute de ne s'y point arrêter, par la crainte d'interrompre leur méditation. Comme j'ai traité amplement de ce point en d'autres écrits, je me contenterai d'ajouter que, pour avancer dans ce chemin, et arriver à ces demeures si souhaitables, il ne s'agit pas de beaucoup penser, mais de beaucoup aimer. Ainsi, mes filles, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer Dieu. Que si vous ignorez en quoi consiste cet amour, sachez que ce n'est pas en de grands goûts et de grandes consolations, mais en une grande et ferme résolution de contenter en toutes choses ce souverain Maître de l'univers, d'employer tous nos efforts pour nous empêcher de l'offenser, et de le prier avec ardeur pour ce qui regarde la gloire de son Fils et l'augmentation de la foi catholique. Ce sont-là les véritables marques de l'amour que nous avons pour Dieu; et quelque grand que soit le profit que nous en tirons, ne vous imaginez pas qu'il soit nécessaire de ne penser jamais à autre chose, et que tout soit perdu, pour peu que l'on cesse de s'en occuper.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE L'ENTENDEMENT ET L'IMAGINATION.

Les égarements de l'imagination m'ont donné quelquefois de grandes peines, et il n'y a pas plus de quatre ans que je connus, par expérience, que l'imagination et l'entendement ne sont pas la même chose. Je le dis à un fort savant homme, et il me confirma dans cette opinion. J'en eus une grande joie, parce que, croyant auparavant que l'entendement n'était que la même chose que l'imagination, je ne pouvais voir sans douleur qu'il fût si inconstant et si volage que de passer d'ordinaire d'une pensée à une autre avec autant de vitesse que vole un oiseau, n'y ayant que Dieu qui soit capable d'arrêter l'imagination, lors même qu'il lui plaît de lier de telle sorte nos puissances, qu'on peut dire, en quelque manière, qu'elles ne sont plus attachées à notre corps; et quelquefois il m'est arrivé que toutes mes puissances me paraissant occupées de Dieu, et recueillies en lui, je voyais en même temps mon imagination être si troublée et si égarée, que je ne pouvais assez m'en étonner. « Seigneur, mon Dieu, comptez, s'il vous plaît, pour quelque

« chose ce que le manque de connaissance nous fait souffrir lorsque
 « nous nous trouvons en cet état. Le mal vient de ce que nous nous
 « persuadons que tout consiste à penser en vous, et croyons n'avoir
 « pas besoin de nous informer sur cela de ceux qui pourraient nous
 « en instruire; d'où il arrive que ce qui est un bien nous paraît un
 « mal, et que nous considérons comme des fautes des choses qui ne le
 « sont point. »

C'est de là que procèdent aussi les plaintes que tant de personnes d'oraison, et particulièrement celles qui ne sont pas savantes, font des peines intérieures qu'elles souffrent, et ce qui les fait tomber dans une mélancolie qui ruine leur santé, et les porte jusqu'à tout abandonner, faute de savoir qu'il y a comme un autre monde qui est tout intérieur, et qu'ainsi que le ciel roule avec une vitesse qu'il est impossible d'arrêter, nous ne saurions aussi arrêter notre imagination. D'où il arrive que, nous persuadant qu'il en est de même de toutes nos puissances, nous croyons être perdues, et mal employer le temps que nous passons en la présence de Dieu, lorsque peut-être notre âme est unie à lui dans ces demeures supérieures, et acquiert du mérite par la peine qu'elle souffre de ce que l'imagination s'enfuit de la sorte hors du château pour s'aller mêler avec des bêtes immondes et venimeuses. Il ne faut donc point que cela nous trouble et nous fasse abandonner l'oraison, qui est ce que le démon désirerait, et la plus grande partie de nos inquiétudes et de nos peines ne vient que de ce que nous ne nous en apercevons pas.

DES DISTRACTIONS.

En écrivant ceci, et faisant attention sur ce grand bruit que j'ai dit au commencement que je sentais dans la tête, et qui m'empêchait de pouvoir travailler à ce que l'on m'a commandé d'écrire, il me paraît qu'il est semblable à celui que feraient plusieurs torrents qui tomberaient du haut des montagnes dans des précipices; ce qui ne se passe pas dans mes oreilles, mais dans le haut de ma tête, où l'on dit que réside la partie supérieure de l'âme.

Je me suis long-temps arrêtée à considérer cette extrême promptitude du mouvement de l'esprit, et Dieu veuille qu'il me souvienne d'en dire la cause, lorsque je traiterai des autres demeures dont il me reste à parler, ce lieu-ci n'y étant pas propre. Peut-être même qu'il a plu à Dieu de me donner ce mal de tête pour me le faire mieux comprendre. Car ni ce bruit, ni tout ce que je viens de rapporter ne me divertit point de mon oraison, et ne diminue en rien ni la tranquillité de mon âme, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance.

Que si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, on demandera d'où vient donc qu'elle n'est point troublée par ce bruit. Je n'en sais pas la raison, mais je sais bien que ce que j'ai dit est véritable; et cela donne de la peine quand l'oraison n'est pas accompagnée de suspension; car lorsqu'il y en a, on ne sent aucun mal tan-

dis qu'elle dure ; et c'en serait un très-grand si ce bruit nous empêchait de continuer notre oraison. Ainsi il faut bien se garder de se laisser troubler par ces pensées , ni de s'en mettre en aucune peine. Si c'est le démon qui nous les donne , il nous laissera bientôt en repos , s'il voit que nous ne nous en inquiétons point ; et si elles procèdent , ainsi que tant d'autres infirmités , de l'état déplorable dans lequel le péché de nos premiers parents nous a fait tomber , nous devons le supporter avec patience , dans la vue de la justice de Dieu. La nécessité inévitable de manger et de dormir , et tant d'autres assujétissements de la vie , ne doivent-ils pas aussi nous faire connaître notre misère , et nous porter à désirer d'aller en un lieu qui nous en délivre ? Je me souviens quelquefois de ce que l'épouse dit sur ce sujet dans le Cantique ; et tous les travaux que l'on peut souffrir dans la vie ne me paraissent pas approcher de ces combats intérieurs , parce qu'il n'y a point de travaux qui ne soient supportables , pourvu que nous ayons la paix en nous-mêmes. Mais de soupirer après le repos , en suite de mille peines que l'on a eues dans le monde , de savoir que Dieu nous prépare ce repos , et de reconnaître que l'obstacle qui nous empêche d'en jouir est en nous-mêmes , c'est un tourment que l'on peut dire être presque insupportable.

Dieu veuille , s'il lui plaît , nous mettre en ce lieu bienheureux où nous serons affranchies de ces misères qui semblent faire quelquefois leur jouet de notre âme , et dont il nous délivre même dès cette vie lorsqu'il nous fait la grâce d'arriver à la dernière demeure , comme je le dirai avec son assistance.

Toutes les personnes ne ressentent pas également ces peines à qui je donne le nom de misères. Il y en a sans doute qui n'en sont pas si travaillées que je l'ai été durant plusieurs années , étant si imparfaite qu'il me semblait que je n'avais point de plus grand ennemi que moi-même ; et comme j'ai sujet , mes sœurs , de croire que vous ne serez pas peut-être exemptes de ce tourment , vous voyez que je vous en parle sans cesse , afin que lorsque cela arrivera , vous ne vous en affligiez point , mais laissez aller ces pensées , que l'on peut comparer à ce qu'on nomme un traquet de moulin , sans vous en inquiéter , et sans que toutefois votre entendement et votre volonté cessent d'agir pour travailler à faire de la farine.

Il se rencontre du plus ou du moins , dans ces importunes distractions , selon les temps et l'état de notre santé , qu'il y ait de notre faute , et nous devons les souffrir comme tant d'autres choses dans lesquelles il est bien juste que nous prenions patience. Mais comme notre ignorance fait que le conseil que l'on vous donne de mépriser ces pensées , et les raisons que les livres vous en représentent , ne suffisent pas pour mettre votre esprit en repos , je crois ne pas perdre le temps que j'emploie de m'étendre encore sur ce sujet pour votre consolation. Cela néanmoins vous profitera peu si Dieu ne vous assiste et ne vous éclaire , et

si vous n'employez les moyens ordinaires dont il veut que vous vous serviez pour connaître que l'on ne doit pas attribuer à l'âme ce qui procède de la faiblesse de notre imagination, de l'infirmité de notre nature, et de l'artifice du démon.

CHAPITRE II.

Différence qui se rencontre entre les contentements que l'on reçoit dans l'oraison par le moyen de la méditation, et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, et que la Sainte nomme des goûts. Des effets merveilleux qu'opère cette oraison. Humilité dans laquelle elle nous doit mettre, et qui doit être si grande, que nous nous réputions indignes de recevoir de semblables grâces.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE L'ORAISON MENTALE ET CELLE DE QUIÉTUDE, A LAQUELLE LA SAINTE DONNE AILLEURS LE NOM DE GOÛTS.

Hélas, mon Dieu! à quoi me suis-je engagée? l'ai-je déjà oublié, le sujet que je traitais, parce que les affaires et mon peu de santé me contraignent souvent de tout quitter lorsque j'aurais le plus de facilité d'écrire? et j'ai si peu de mémoire, que n'ayant pas le loisir de relire ce que j'ai fait, je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de confusion dans tout ce discours.

Je pense avoir déjà dit que nos passions se trouvant quelquefois mêlées avec nos consolations spirituelles, elles jettent le trouble dans l'âme; et quelques personnes m'ont assuré que cela va jusqu'à les empêcher de pouvoir respirer, jusqu'à un saignement de nez et autres choses semblables fort pénibles.

Je ne saurais rien dire de ceci, parce que je n'en ai point d'expérience, mais cet état doit, à mon avis, être accompagné de satisfaction, parce que tout consiste à désirer de plaire à Dieu et à jouir du bonheur de sa présence. Ce que j'appelle ici des goûts, et que j'ai nommé ailleurs oraison de quiétude, est d'une autre nature, ainsi que le savent ceux à qui Dieu a fait la grâce de l'éprouver.

Pour mieux faire entendre ceci, je crois que l'on peut comparer ces contentements que l'on reçoit dans l'oraison par la méditation et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, à laquelle on donne aussi le nom de goûts, à deux fontaines qui ont deux bassins d'où il sort de l'eau. Car mon ignorance et mon peu d'entendement font que je ne trouve rien de plus propre que cet élément pour expliquer les choses spirituelles. Ainsi, je le considère avec plus d'attention que les autres ouvrages de Dieu, quoique sa grandeur et sa sagesse infinie n'aient pas sans doute répandu moins de merveilles et renfermé moins de secrets dans toutes ses autres créatures, ne fût-ce qu'une fourmi, dont les personnes capables ne puissent tirer une grande instruction; mais non pas telle toutefois qu'il ne reste encore beaucoup de choses où leur connaissance ne peut atteindre. Je dis donc que ces deux bassins se remplissent d'eau en différentes manières: car l'une, qui est celle que nous recevons par la méditation, nous vient de fort loin par des aqueducs, et l'autre, qui est l'oraison de quiétude, pro-

cède de la source même, sans faire aucun bruit. Que si la source est fort grande, ainsi qu'est celle dont nous parlons, elle fournit tant d'eau à ce bassin, qu'il en sort un grand ruisseau qui coule sans cesse sans qu'il soit besoin pour ce sujet d'user d'aucun artifice.

La différence qu'il me paraît donc y avoir entre ces deux eaux est que les contentements que l'on reçoit dans l'oraison par la méditation se peuvent comparer à la première, puisque, ainsi qu'elle vient par des aqueducs, ces contentements nous viennent par le moyen des pensées que cette méditation des œuvres de Dieu nous donne. Et comme cela ne se peut faire sans que notre esprit agisse et travaille, de là procède ce bruit dont j'ai parlé qui accompagne le profit et l'avantage que l'âme tire de la méditation. Au lieu que cette autre eau, qui est l'oraison de quiétude, procédant de la source même, qui est Dieu, et qui est une grâce toute surnaturelle, entre en notre âme comme dans un bassin, et la remplit d'une paix, d'une tranquillité, et d'une douceur inconcevables, sans qu'elle puisse comprendre en quelle manière cela se fait.

Quoique notre cœur ne ressente pas d'abord ce plaisir comme il fait ceux d'ici-bas, il en est après tout pénétré, et cette eau céleste ne remplit pas seulement toutes les puissances de notre âme, mais se répand aussi sur le corps; ce qui m'a fait dire que Dieu en étant la source, l'homme tout entier, c'est-à-dire tant intérieur qu'extérieur, est comme un bassin dans lequel elle se décharge par une effusion non moins douce et tranquille qu'inconcevable. Ce verset : *Vous avez étendu mon cœur*, me revenant dans l'esprit lorsque j'écris ceci, il ne me paraît pas que ce soit du cœur que procède cet extrême contentement que nous ressentons, mais d'une cause plus intérieure, qui est le centre de l'âme, comme je le dirai plus particulièrement dans la suite. J'avoue que ce que je connais de ces secrets cachés au-dedans de nous me donne un étrange étonnement; et combien doit-il y en avoir d'autres qui me sont inconnus !

« Seigneur, mon Dieu, votre grandeur infinie est un abîme impénétrable, et quoique nous soyons comme des enfants encore imbéciles, nous osons nous imaginer d'en connaître quelque chose, nous qui ne connaissons pas seulement la moindre partie de ce qui se passe dans nous-mêmes, et que l'on peut dire être moins que rien, en comparaison des merveilles qui sont en vous. Mais cela n'empêche pas que nous ne voyions avec admiration dans vos créatures des effets de votre puissance infinie. »

Pour revenir à ce verset, dont je crois pouvoir me servir pour faire comprendre ce que c'est que cet élargissement du cœur, il me semble que, lorsque cette eau céleste dont j'ai parlé commence à sortir du fond de notre âme, nous sentons qu'elle la remplit d'une douceur inconcevable, de même que s'il y avait en elle un brasier dans lequel on jetât d'excellents parfums, d'où il s'élèverait une odeur admirable, sans qu'il parût néanmoins aucune lumière, mais seulement une chaleur et

une fumée qui pénétreraient entièrement l'âme, et il arrive quelquefois que cela passe jusqu'au corps. Ne vous imaginez pas néanmoins, mes sœurs, que l'on sente réellement ni de la chaleur ni de l'odeur, car c'est une chose beaucoup plus subtile, et je ne me sers de ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne l'ont point éprouvé peuvent croire sur ma parole que cela se passe de la sorte, et que l'âme le connaît plus clairement que je ne suis capable de l'exprimer. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est pas une chose que l'on se puisse mettre dans l'esprit, quelques efforts que l'on fit pour se l'imaginer; ce qui montre qu'elle ne peut venir de nous, mais qu'elle procède de cette pure et divine source de la sagesse éternelle. Il ne me paraît pas qu'alors nos puissances soient unies; il me semble seulement qu'elles sont comme enivrées par l'étonnement que leur donnent les merveilles qu'elles voient.

Que si, en parlant de ces faveurs de Dieu si intérieures, je dis quelque chose qui ne s'accorde pas avec ce que j'ai dit en d'autres traités, on ne doit point s'en étonner, vu qu'il s'est passé depuis près de quinze ans, et que Notre-Seigneur me donne peut-être maintenant en cela plus de lumière que je n'en avais alors. Il n'y a même point de temps dans lequel je ne sois capable de me tromper, mais non pas de mentir, puisque, par la miséricorde de Dieu, j'aimerais mieux mourir mille fois, et que je rapporte sincèrement les choses en la manière que je les comprends.

Il me semble que dans l'état dont je viens de parler, la volonté est unie en quelque sorte à celle de Dieu; mais c'est par les effets et par les œuvres que l'on connaît la vérité de ce qui s'est passé dans l'oraison, et il n'y a point de meilleur creuset pour éprouver jusqu'où vont la pureté et le prix de cet or céleste. Dieu fait une grande grâce à une âme qu'il favorise de cette oraison, de lui en donner l'intelligence, et ce n'est pas pour elle une moindre, de ne point retourner en arrière.

Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et vous avez grande raison, parce qu'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'âme, ne comprenant pas ce que Dieu opère alors en elle, et quel est cet amour merveilleux par lequel il l'approche de sa majesté, vous désirez sans doute d'apprendre comment on arrive à ce bonheur? Je vous dirai ce que j'en sais, sans prétendre néanmoins d'entrer trop avant dans les merveilles ineffables qu'il plaît à Dieu d'opérer alors, ni dans les raisons pour lesquelles il le fait, et qu'il ne nous est pas permis d'approfondir.

Outre ce que j'ai dit dans les demeures précédentes, nous devons alors entrer dans une humilité encore plus profonde, puisque c'est par elle que Dieu se laisse vaincre et nous accorde tout ce que nous lui demandons. La première marque pour connaître si nous avons cette vertu, est de nous croire indignes de si grandes grâces, et de pouvoir jamais

en être favorisées. Que si vous me demandez comment nous pouvons donc les espérer, je réponds que c'est de faire ce que j'ai dit, et cela pour cinq raisons : la première, que nous devons aimer Dieu sans intérêt ; la seconde, que c'est manquer d'humilité d'oser se promettre d'obtenir, par des services aussi peu considérables que sont les nôtres, des choses de si grand prix ; la troisième, parce que la disposition où nous devons être pour recevoir de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter notre Sauveur en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous ; la quatrième, à cause qu'il n'est pas obligé de nous accorder ces grâces, sans lesquelles nous pouvons être sauvées, comme il s'est obligé à nous rendre, dans le ciel, participantes de sa gloire, si nous observons ses commandements, joint qu'il sait mieux que nous-mêmes ce qui nous est propre lorsque nous l'aimons véritablement ; et j'ai connu des personnes qui, marchant dans cette voie de l'amour, qui n'a pour objet que Jésus-Christ crucifié, non-seulement ne désiraient point ni ne lui demandaient point ces consolations et ces goûts, mais le priaient de ne leur en point donner en cette vie ; et la cinquième raison, parce que nous travaillerons en vain, à cause que cette eau, ne pouvant venir à nous par des aqueducs, ainsi que cette autre dont j'ai parlé, nous ne saurions la recevoir que de Dieu même, qui en est la source ; tous nos désirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, et tous les efforts que nous pouvons faire pour cela, sont inutiles ; Dieu seul donne cette eau céleste à qui il lui plaît, et ne la donne souvent que lorsqu'on y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs : qu'il dispose de nous comme il voudra, et servons-le en la manière qui lui est la plus agréable. Je suis persuadée qu'il nous accordera ces grâces, et plusieurs autres que nous n'oserions désirer, pourvu que nous nous humiliions et nous détachions véritablement de toutes choses ; je dis véritablement, et non pas seulement de pensée, comme il arrive souvent, et ainsi nous tromper nous-mêmes.

CHAPITRE III.

D'une oraison que l'on appelle de recueillement surnaturel, qui précède l'oraison de quiétude. Avis important pour les personnes qui, dans l'oraison, prennent pour des ravissements ce qui n'est qu'un effet de leur faiblesse.

DU RECUEILLEMENT SURNATUREL QUI PRÉCÈDE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Les effets de cette oraison de quiétude sont en grand nombre, et j'en rapporterai quelques-uns après avoir parlé de cette autre sorte d'oraison qui la précède presque toujours, mais en peu de mots, parce que j'en ai écrit ailleurs. J'entends un autre recueillement qui me paraît aussi être surnaturel, car il ne consiste pas à se retirer dans l'obscurité, ni en d'autres choses extérieures, quoique, sans que nous l'affections, nous désirions d'être en solitude, que nous fermions les yeux, et que nous nous trouvions disposées à cette sorte d'oraison dans laquelle les sens perdent

l'avantage qu'ils avaient sur l'âme, et l'âme recouvre celui qu'elle avait perdu. Ceux qui traitent de cette matière disent que l'âme rentre dans elle-même, et que quelquefois elle s'élève au-dessus d'elle, qui sont des termes que je ne saurais approuver, parce qu'il me semble qu'ils ne signifient rien, et je crois que vous l'entendrez mieux par la manière dont je vous l'expliquerai; mais peut-être que je me trompe. Supposons donc, mes sœurs, que ces sens et ces puissances de l'âme qui entrent avec elle dans ce château, dont j'ai pris pour sujet la comparaison, en sont sortis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux; mais que, après y avoir passé plusieurs jours, et même des années, reconnaissant leur erreur, et se repentant de leur trahison, ils les quittent pour se rapprocher du château et tâcher d'y être reçus; et qu'alors ce grand roi qui y règne, voyant leur bonne volonté, exerce sur eux sa miséricorde pour les rappeler à lui, comme un admirable pasteur, et leur fait entendre sa voix d'une manière si douce, si attirante et si forte, qu'après leur avoir encore mieux fait connaître leur égarement et augmenté leur désir de retourner dans leur ancienne demeure, ils renoncent à toutes les choses extérieures dans lesquelles ils s'étaient dissipés, et se rendent dignes d'être reçus dans ce château.

DE LA MANIÈRE DE CHERCHER DIEU DANS NOUS-MÊMES.

Il me semble que je n'ai jamais si bien expliqué ceci qu'à cette heure. Car lorsque Dieu nous fait la grâce de le chercher dans nous-mêmes, nous l'y trouvons plutôt sans doute que dans les autres créatures comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'entendement que cette recherche se fasse en tâchant de penser que Dieu est en nous, ni par l'imagination en nous représentant qu'il y est. C'est une excellente manière de méditer, parce qu'il est vrai que Dieu est dans nous, et chacun peut en user avec son assistance. Mais il y a grande différence entre cela et ce que je dis, qui est qu'il arrive quelquefois qu'avant que nous pensions à élever notre esprit à Dieu, nos puissances sont déjà dans le château, sans que nous sachions par où elles y sont entrées, ni comment elles ont ouï la voix de ce souverain pasteur, ne l'ayant pu entendre de nos oreilles, puisque nous n'entendons alors aucun son, mais sentons seulement au dedans de nous un grand et agréable recueillement, comme ceux qui l'ont éprouvé peuvent le témoigner, et je ne saurais mieux l'expliquer pour tâcher de vous le faire comprendre.

Je pense avoir lu que c'est comme quand un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux; et celui qui s'est servi de cette comparaison devait en avoir l'intelligence; mais ces animaux peuvent, quand ils le veulent, rentrer dans eux-mêmes, au lieu que ceci ne dépend pas de nous, et que cette grâce ne nous peut venir que de Dieu seul. Je crois qu'il ne l'a fait qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, à cause que leur état ne le leur permet pas, au moins de

volonté et d'un désir qui les porte à faire une attention particulière aux choses intérieures. Ainsi je suis persuadée que, pourvu que nous laissions agir son adorable bonté, elle ne nous accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront que cela se passe en eux de la sorte, doivent extrêmement estimer cette faveur, et en remercier Notre-Seigneur, afin de se rendre dignes d'en recevoir qui les surpassent encore. C'est une disposition pour écouter Dieu, comme le conseillent quelques contemplatifs, qui veulent que l'on se contente d'être attentif à ce qu'il fait en nous, sans s'occuper à discuter par l'entendement. Néanmoins, quoique cette question ait été fort agitée entre des personnes spirituelles, j'avoue ne pouvoir comprendre comment on peut retenir sa pensée, en sorte que cela ne nuise pas plus qu'il ne profite; et je confesse d'avoir en cela si peu d'humilité, qu'il ne m'a jamais été possible de me rendre à leurs raisons.

On m'alléguait un traité que l'on me dit et que je crois être du saint père Pierre d'Alcantara. Comme je sais qu'il avait une grande expérience de ces choses, je le lus dans la disposition de déférer à ses sentiments, et je trouvai qu'il disait, si je ne me trompe, quoiqu'en des termes différents, la même chose que moi, qui est qu'il doit y avoir déjà en nous de l'amour; et les raisons qu'il en rapporte me le font croire. La première, que dans ces choses purement spirituelles, celui qui se confie le moins en ses propres forces, fait davantage; le mieux que nous puissions faire étant de nous mettre en la présence de ce grand roi, comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux pour attendre avec humilité qu'il lui plaise de nous secourir dans notre misère. Que si, par des voies qui ne se peuvent exprimer, il nous semble avoir sujet de croire que ce grand monarque nous a écoutés et ne nous a point rejetés de sa présence, il est bon de demeurer encore dans le silence, et de tâcher même à empêcher notre entendement d'agir. Mais si, au contraire, il ne nous paraît point qu'il nous ait écoutés et jetés les yeux sur nous, notre âme n'est déjà que trop étonnée, et notre imagination que trop fatiguée de la violence qu'elle s'est faite pour ne point agir, sans que nous les troubliions encore davantage en nous inquiétant; et Dieu veut que nous nous contentions de continuer à implorer son secours et à demeurer en sa présence en la manière que je viens de dire, puisqu'il sait mieux que nous-mêmes quels sont nos besoins; et j'avoue ne pouvoir me persuader que nous puissions, avec tous nos efforts, passer les bornes qu'il semble que sa divine majesté ait marquées pour nous empêcher de passer plus outre dans les choses dont elle s'est réservé la connaissance; ce qu'elle n'a pas fait en plusieurs autres, telles que sont les pénitences, les bonnes œuvres et l'oraison, dans lesquelles nous pouvons, avec son secours, avoir part et agir autant que notre infirmité en est capable. La seconde raison est que ne devant y avoir rien que de doux et de tranquille dans ces choses si intérieures, il nuit plus qu'il ne sert d'y agir avec la moindre contrainte; mais il faut avec le plus grand

détachement de nos intérêts qu'il nous sera possible, nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu. La troisième raison est que nous pourrions, avec le même effort que nous faisons pour ne penser à rien, penser à des choses fort utiles. Et la quatrième raison est que rien n'est si agréable à Dieu que de nous voir occupés de la pensée de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos plaisirs. Or comment peut s'oublier soi-même celui qui s'occupe avec tant d'attention et se fait tant de violence pour se contraindre à n'oser seulement se remuer ? et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir ? Mais quand il plaît à cette suprême majesté que notre entendement se repose, elle lui donne des connaissances si élevées au-dessus de ce que nous pouvons imaginer, qu'il demeure comme abîmé dans un saint transport, sans qu'il sache de quelle manière cela se passe ; et elle lui découvre des secrets que nos faibles esprits, qui ne sont qu'obscurité et que ténèbres, sont incapables de pénétrer. Ainsi puisque Dieu, en nous donnant ces puissances, l'entendement, la mémoire et la volonté, veut que nous nous en servions en telle sorte que chacune d'elles nous puisse faire mériter quelque récompense, il faut, au lieu de les tenir enchainées, leur laisser faire leur office, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les perfectionner encore davantage.

Je crois que le mieux que puisse faire l'âme qui a eu le bonheur d'entrer dans cette quatrième demeure, est ce que j'ai dit, de tâcher, sans se contraindre ni se faire violence, à arrêter son entendement, pour ne se pas laisser répandre dans des pensées inutiles ; mais non pas de l'empêcher d'agir, parce qu'il est bon qu'il se souvienne qu'il est en la présence de Dieu, et quel est ce Dieu qu'il adore. Que s'il se sent alors comme enlevé et tout abîmé en lui, à la bonne heure, pourvu qu'il ne se mette pas en peine de quelle sorte cela se fait. Puisque c'est une faveur accordée de Dieu à la volonté, il doit l'en laisser jouir sans interrompre sa joie, si ce n'est par quelques paroles d'amour pour Notre-Seigneur. Car, encore que notre dessein ne soit pas de demeurer en cet état sans penser à rien, cela nous arrive souvent, mais ne dure guère.

Cette oraison de recueillement que pratiquent ceux qui entrent dans cette quatrième demeure, est sans doute inférieure à celle de quiétude, à laquelle j'ai donné le nom de goûts divins, mais c'est une disposition à y parvenir ; et ce qui fait que dans celle de quiétude, qui est plus élevée, l'entendement cesse d'agir, procède, comme je l'ai dit, de ce que cette eau coule de la source même, sans venir par des aqueducs, et qu'ainsi l'entendement n'y comprenant rien, il se trouve si interdit, qu'il va errant de toutes parts, sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement ; mais elle doit le mépriser, parce qu'elle ne pourrait s'y rendre attentive sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit d'être toute pénétrée de l'amour de Dieu, qui daigne lui-même lui apprendre alors qu'en

cet état elle est obligée de se reconnaître indigne d'une si extrême faveur, et lui en rendre d'infinies actions de grâces.

DES EFFETS DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE, OU DES GOUTS DIVINS.

Je devais parler des effets que cette oraison de quiétude produit dans les âmes que Dieu favorise, et des marques auxquelles on les connaît; mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement, et il me faut revenir à ces effets de l'oraison de quiétude, qui produisent comme une dilatation et un élargissement de l'âme qui, entre plusieurs autres effets merveilleux, la rendent capable de contenir tant de grâces dont Dieu la comble, de même qu'une source d'où il ne coulerait point de ruisseau s'étendrait et s'élargirait à proportion de l'abondance d'eau qu'elle produirait. Les marques de cette heureuse dilatation de l'âme sont qu'au lieu qu'auparavant elle était renfermée dans certaines bornes en ce qui regarde le service de Dieu, elle y agit alors avec une beaucoup plus grande étendue; qu'elle ne se trouve plus si touchée de l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'encore qu'elle craigne plus que jamais d'offenser Dieu, cette crainte n'étant plus une crainte servile, elle entre dans une entière confiance que Dieu lui fera miséricorde; qu'au lieu qu'elle appréhendait dans ses pénitences de perdre la santé, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec l'assistance de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes; que les travaux ne l'étonnent plus, parce que sa foi est plus vive, et qu'elle ne doute point que, si elle les entreprend pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience, ce qui fait même que quelquefois elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de lui, que comme elle augmente dans la connaissance de son infinie grandeur, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère; que les douceurs célestes qu'elle a goûtées lui donnent du dégoût pour les vains plaisirs du monde; qu'elle se dégage peu à peu de l'attachement qu'elle y avait; et qu'enfin elle se trouve en toutes choses changée en mieux, et croître de plus en plus en vertu, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière. Car, si elle était si malheureuse que d'offenser Dieu, quelque élevée en grâce qu'elle fût auparavant, elle tomberait tout d'un coup de ce comble de bonheur dans un état déplorable.

Je ne prétends pas, en parlant de la sorte, dire que, pour une ou deux fois que Dieu aura fait ces faveurs à une âme, elles produisent ces grands effets, puisque tout consiste en la persévérance; et j'ai un avis important à donner à ceux qui se trouveront en cet état; c'est d'éviter avec un extrême soin les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme ressemble alors à un enfant qui tète encore, et qui ne saurait quitter la mamelle de sa mère sans courir fortune de la vie. Ainsi, pour ne pas tomber dans un semblable péril, il ne faut point, à moins que d'une nécessité très-pressante, abandonner l'oraison, et l'on doit y retourner

aussitôt que les occasions de la quitter sont passées, puisque autrement le mal irait toujours en augmentant.

Je sais le sujet qu'il y a en cela de craindre, par la connaissance que j'ai de quelques personnes qui me donnent beaucoup de compassion. Car j'en ai vu qui sont tombées de la sorte, en se retirant de Dieu, qui voulait avec tant de bonté les honorer de son amitié et la leur témoigner par ses bienfaits. Il ne faut donc pas trouver étrange que j'insiste tant à les conjurer de fuir les occasions, puisqu'il est sans doute que le diable fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes à qui Notre-Seigneur fait de si grandes grâces, que pour en gagner un grand nombre d'autres, parce qu'il sait qu'elles sont capables de lui en faire perdre plusieurs qu'elles attireraient après elles, et même de rendre de grands services à l'Église. Mais quand il n'y aurait point d'autre raison que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, elle suffirait pour porter cet ennemi de notre salut à ne rien oublier pour tâcher à les tromper et à les perdre; ce qui les expose à soutenir contre lui de plus grands combats, et rend leurs chutes beaucoup plus grandes que celles des autres, et leurs châtimens plus redoutables, s'ils se laissent vaincre.

AVIS IMPORTANT TOUCHANT LES FAUX RAVISSEMENTS ET LES PÉNITENCES
INDISCRÈTES.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous ne courez point cette fortune; mais Dieu vous garde de vous en glorifier et ne permette pas, s'il lui plaît, que le démon vous trompe en vous faisant croire fausement que vous avez reçu de semblables grâces. Il est facile de le reconnaître, parce qu'au lieu de produire les effets que je viens de dire, elles en feraient de tout contraires. Je veux sur cela vous donner un avis d'un péril dont j'ai déjà parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe en rend plus capables. C'est que lorsque quelques-unes qui, étant déjà par leur naturel de faible complexion, font de grandes pénitences, de grandes veilles et de longues oraisons, s'il arrive qu'elles ressentent quelque contentement intérieur, joint à quelque défaillance extérieure, dont la nature se trouve abattue et comme accablée; qu'elles entrent dans ce sommeil qu'elles nomment spirituel, et qui va encore un peu au-delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que ce n'est qu'une même chose, et se laissent comme enivrer de ces pensées; alors cette sorte d'ivresse s'augmentant encore, parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement, et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu et la ruine de leur santé.

Je sais une personne à qui il arrivait de demeurer huit heures en cet état, sans perdre le sentiment, et sans en avoir aucun de Dieu. Son confesseur et d'autres y étaient trompés, et elle-même l'était, car je ne crois pas qu'elle eût dessein de rien supposer, et c'était sans doute

le démon qui tâchait d'en profiter , ainsi qu'il commençait de faire. Mais une autre personne intelligente en semblables choses l'ayant su , on l'obligea, par son avis, à cesser de pratiquer ces pénitences indiscretes, et à dormir et à manger davantage ; et ensuite cela se passa. Sur quoi il faut remarquer que lorsque c'est véritablement Dieu qui agit, encore que l'on tombe dans une défaillance intérieure et extérieure, l'âme n'en est pas moins forte, ni n'a pas des sentiments moins vifs du bonheur que ce lui est de se voir si proche de Dieu, qu'au lieu de demeurer longtemps en cet état, elle n'y demeure que fort peu, et que bien qu'elle rentre dans cette oraison , et s'y trouve au même état qu'auparavant, elle ne s'en sent point affaiblie, comme je l'ai dit, ni le corps si abattu qu'il en souffre rien dans l'extérieur. Je serais donc d'avis que celles à qui ces choses arriveront s'y appliquassent le moins qu'elles pourront, et en parlassent à la supérieure, qui doit, au lieu de tant d'heures d'oraison leur ordonner d'en faire peu, et les faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que leurs forces soient revenues, si elles étaient affaiblies. Que si elles sont d'une complexion si délicate que cela ne suffise pas, je les prie de croire que Dieu ne se veut servir d'elles que pour la vie active à laquelle il faut, dans les monastères, qu'il y en ait qui s'occupent aussi bien qu'à la contemplative, et ainsi les employer aux offices dont elles seront capables, en prenant toujours soigneusement garde à ne les pas laisser dans une grande solitude, parce que ce serait le moyen de ruiner entièrement leur santé, et que ce leur sera une assez grande mortification que l'on agisse envers elles de la sorte. Dieu veut peut-être, par la manière dont elles supporteront ce retranchement du plaisir qu'elles prenaient à l'oraison, éprouver l'amour qu'elles lui portent ; et si, après quelque temps, il lui plaît de leur rendre leurs premières forces, elles pourront autant mériter par l'oraison vocale et par l'obéissance, qu'elles auraient fait en priant d'une manière plus spirituelle. J'en ai connu dont l'esprit est si faible, qu'elles s'imaginent de voir tout ce qu'elles pensent ; et cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite ; mais je n'en dirai rien ici, parce que je me suis beaucoup étendue sur cette quatrième demeure, à cause que c'est celle où je crois que le plus grand nombre d'âmes entrent, et que le spirituel y étant mêlé avec ce qui est naturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu ne lui donne pas tant de pouvoir. Que son infinie bonté soit louée à jamais !

CINQUIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'oraison d'union, de ses marques et de ses effets.

DE L'ORAISON D'UNION.

Comment pourrai-je, mes sœurs, vous représenter quelque chose

des richesses, des plaisirs et du bonheur qui se rencontrent dans cette cinquième demeure, et ne vaudrait-il pas mieux ne point parler de celles dont il me reste à traiter, puisque le discours ne les saurait exprimer, ni l'entendement les concevoir, ni les comparaisons les faire comprendre, tant toutes les choses de la terre sont au-dessous d'un tel sujet? « Mais, « mon Dieu, puisque par votre infinie bonté vous faites la grâce à vos « servantes de goûter souvent quelques-unes de ces douceurs ineffa- « bles, et qu'elles n'ont point d'autre désir que de vous servir et de « vous plaire, éclairez-moi, s'il vous plaît, de votre céleste lumière, « afin que je puisse leur en donner quelque connaissance, pour les « empêcher d'être surprises par les illusions de cet esprit malheureux, « qui se transforme, pour les tromper, en ange de lumière. »

Il y a peu d'âmes qui entrent dans cette cinquième demeure dont je vais parler, et bien peu de celles qui y entrent voient tous les trésors qu'elle enferme; mais quand elles n'arriveraient que jusqu'à la porte, ce serait toujours une grande faveur que Dieu leur ferait, puisqu'il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus. Ainsi, encore que toutes tant que nous sommes, qui avons l'honneur de porter ce saint habit, soyons appelées à l'oraison et à la contemplation en qualité de filles de ces saints Pères du Mont-Carmel, qui, foulant aux pieds toutes les choses du monde, allaient chercher dans les déserts et les solitudes ce riche trésor et cette perle précieuse dont nous parlons, il y en a peu qui soient en l'état où l'on doit être pour mériter que Dieu les leur découvre. Car, bien qu'en ce qui regarde l'extérieur il n'y ait rien à reprendre à notre conduite, cela ne suffit pas pour arriver à un si haut degré de perfection. C'est pourquoi, mes sœurs, il faut redoubler nos soins pour passer outre, et demander à Dieu avec ferveur que, puisque nous ne pouvons, en quelque manière, jouir dès cette vie du bonheur qui se trouve dans le ciel, il nous assiste par sa grâce et nous fortifie de telle sorte, que nous ne nous lassions point de travailler, jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce trésor caché. Car on peut dire avec vérité qu'il est au dedans de nous-mêmes, et c'est ce que je prétends vous faire entendre, s'il plaît à Dieu m'en rendre capable. J'ai dit qu'il est besoin pour cela qu'il fortifie notre âme, afin de vous faire connaître que les forces du corps ne sont pas nécessaires à ceux à qui il ne les donne pas. Il ne nous demande point des choses impossibles pour acquérir de si grandes richesses, et se contente de ce qui est en notre pouvoir. Qu'il soit béni à jamais !

DIFFÉRENCE ENTRE L'ORAISON DE QUÉTUDE, ET MARQUE DE CELLE
D'UNION.

Mais considérez, mes filles, qu'il est nécessaire pour cette préparation, de nous donner à Dieu sans réserve, puisqu'il nous fait de plus grandes ou de moindres grâces, à proportion du plus ou du moins que nous lui donnons. C'est là la meilleure de toutes les marques pour connaître si nous arrivons jusqu'à l'oraison d'union : et ne vous imaginez

pas que cette oraison ressemble , comme la précédente , à un songe : je dis à un songe , parce que dans cette autre oraison , qui est celle de quiétude , l'âme paraît y être assoupie , n'étant ni bien endormie ni bien éveillée ; au lieu que dans cette oraison d'union , elle est très-éveillée au regard de Dieu , et endormie à toutes les choses de la terre , et à elle-même , et se trouve tellement privée de tout sentiment tandis que cela dure , que , quand elle voudrait , elle ne pourrait penser à rien. Ainsi , elle n'a point besoin de se faire violence pour suspendre son entendement , puisqu'il paraît si mort , qu'elle ne sait même ni ce qu'elle aime , ni en quelle manière elle aime , ni ce qu'elle veut , mais est absolument morte à toutes les choses du monde , et vivante seulement en Dieu. Qu'une telle mort est douce et agréable , mes sœurs ! Douce , parce qu'elle détache l'âme de toutes ces puissances , qui sont comme autant d'organes dont elle a besoin pour agir durant qu'elle est enfermée dans la prison de ce corps ; et agréable , parce qu'encore qu'en effet elle n'en soit pas séparée , il semble qu'elle s'en sépare pour se mieux unir à Dieu ; et je ne sais si , en cet état , il lui reste assez de vie pour pouvoir seulement respirer. Il me paraît que non ; ou qu'au moins , si elle respire , elle sait ce qu'elle fait. Son entendement voudrait s'employer à comprendre quelque chose de ce qui se passe en elle ; et , s'en trouvant incapable , il demeure dans un tel étonnement , que ne lui restant aucune force , il ne peut agir en nulle manière ; de même qu'une personne qui tombe dans une si grande défaillance qu'elle est comme morte.

O secrets de mon Dieu ! je ne me lasserais jamais , mes filles , de tâcher à vous les faire entendre , pour lui en rendre grâces ; mais pour une fois que je pourrai bien rencontrer , je dirai sans doute mille impertinences.

Ce qui me fait croire que cette oraison d'union n'est pas un songe , c'est que , jusqu'à ce que l'âme ait une grande expérience de ce qui se passe dans la quatrième demeure , elle ne sait si elle dort ou si elle veille , ni si ce qu'elle sent vient de Dieu ou du démon , qui se transforme en un ange de lumière , et demeure ainsi en suspens. Or il est bon qu'elle y demeure , à cause qu'elle peut se tromper elle-même , parce qu'encore qu'elle n'ait pas tant de sujet qu'auparavant de craindre que ces bêtes venimeuses y entrent , il ne laisse pas d'y avoir de petits lézards , c'est-à-dire de certaines pensées qui procèdent de l'imagination , qui se glissent partout , et qui , bien qu'ils ne fassent point de mal , sont néanmoins fort importuns ; mais ils ne peuvent entrer dans cette cinquième demeure , parce que ni l'imagination , ni la mémoire , ni l'entendement , ne sauraient troubler le bonheur dont on y jouit.

J'ose assurer que , si c'est une véritable union avec Dieu , le démon n'y peut trouver place , ni nous faire la moindre peine , parce que cette suprême majesté étant unie à l'essence de notre âme , il n'oserait s'en approcher , ni rien entendre des secrets qui se passent entre son

Seigneur et elle. Et comment pourrait-il pénétrer une chose si cachée, puisqu'il est certain qu'il ne connaît pas même nos pensées ; j'entends, en disant ceci, parler des actions de l'entendement et de la volonté ; car, quant aux pensées qui ne procèdent que de notre imagination, il est sans doute que le démon les voit, à moins que Dieu lui en ôte la connaissance. Qu'heureux est donc un tel état où cet esprit malheureux ne nous peut nuire, parce que Dieu nous favorise de tant de grâces, que ni le démon, ni nous-mêmes ne saurions y apporter de l'obstacle ; et quels effets ne reçoit point alors une âme de la libéralité de ce suprême monarque, qui prend tant de plaisir à donner, et dont les richesses sont inépuisables !

Je ne doute point, mes filles, que ces paroles : *Si cette union est de Dieu ; et il y a encore d'autres unions*, ne vous embarrassent. Il est certain néanmoins qu'il entre de l'union dans les choses vaines, lorsqu'on les aime avec passion, et que le démon ne manque pas de s'en servir ; mais l'âme ne ressent pas, dans cette sorte d'union, beaucoup de plaisir et de paix ; au lieu que, dans son union avec Dieu, elle éprouve des joies infiniment élevées au dessus de celles que l'on peut goûter sur la terre, et qui en sont aussi différentes qu'il y a de différence entre les diverses causes d'où elles tirent leur origine, ainsi que le savent ceux qui en ont fait l'expérience.

J'ai dit autre part que c'est de même que si ces contentements terrestres ne touchaient que notre peau ; au lieu que ceux-ci pénétrèrent jusque dans la moelle des os. Je ne saurais me mieux expliquer, et je crains que vous n'en soyez pas satisfaites, parce qu'il vous semblera que vous pourrez vous tromper dans des choses si intérieures et si difficiles à discerner. Ainsi, quoique ce que j'ai dit suffise pour ceux qui ont expérimenté l'un et l'autre, la différence qui s'y rencontre étant si grande, je veux vous en donner une marque si manifeste, que vous ne puissiez douter si c'est une grâce qui vient de Dieu. Il lui a plu, par sa bonté, de me faire connaître aujourd'hui cette différence. Je la trouve très-certaine ; et ces mots : *Il me paraît ou il me semble*, sont des termes dont j'use toujours dans les matières difficiles, lors même que je crois les bien entendre, et parler selon la vérité, à cause que je suis préparée, si je ne me trompe, à m'en rapporter à des hommes savants, parce que Dieu les ayant choisis pour être des lumières de son Église, ils ont cet avantage par-dessus les autres que, quand on leur propose quelque vérité, il les dispose à la recevoir, et que, pourvu qu'ils soient gens de bien, rien de tout ce qu'on leur peut dire de ses grandeurs et des merveilles qu'il opère dans les âmes ne les étonne, à cause qu'ils savent que son pouvoir n'ayant point de bornes, il peut aller encore beaucoup au-delà, joint que la connaissance que leur science leur donne de quelques autres choses non moins ad-

mirables reçues dans l'Église, leur fait ajouter foi à celles-ci, quoiqu'elles ne soient pas encore connues. J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savants à qui tout fait peur, dont l'ignorance m'a coûté si cher; et je suis très-persuadée que ceux qui ne croient pas que Dieu peut faire beaucoup davantage, et qu'il lui plaît quelquefois de se communiquer à ses créatures par des grâces et des faveurs extraordinaires, ne sont guère en état de les recevoir. Gardez-vous donc bien, je vous prie, mes sœurs, de tomber jamais dans cette erreur; mais, quoi que l'on vous dise des grandeurs de Dieu, croyez qu'elles vont encore infiniment au-delà, et ne vous amusez point à examiner si ceux à qui il fait ces grâces sont bons ou mauvais. C'est à lui de le connaître; nous n'avons qu'à le servir avec une entière pureté et simplicité de cœur, avec une profonde humilité, et à donner les louanges qui sont dues aux merveilles de ses œuvres.

Pour revenir donc à cette marque qui me paraît si certaine, je dis qu'après que Dieu a tiré cette âme comme hors d'elle-même, et l'a privée de toutes ses fonctions, pour mieux imprimer en elle la connaissance de son infini pouvoir, et qu'ainsi elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien durant le temps que cela dure, qui est toujours très-bref, et lui semble l'être encore davantage qu'il n'est en effet; ce roi de gloire entre de telle sorte dans le plus intérieur de cette âme, et l'honore si pleinement de sa divine présence, que lorsqu'elle revient à elle-même (1), elle est si assurée d'avoir reçu cette faveur, qu'encore qu'il se passât plusieurs années sans qu'il lui en accorde une semblable, elle lui est toujours présente, et les effets qu'elle produit ne cessent point de continuer, comme je le dirai dans la suite, parce que cela est fort important.

Vous me demanderez peut-être, mes filles, comment il se peut faire que l'âme ait vu ou entendu cela, puisque j'ai dit qu'elle ne voyait ni n'entendait rien. Je réponds que lors de cette union elle ne le voyait pas, mais qu'elle l'a vu clairement depuis, non par une vision, mais par une certitude indubitable qui lui est restée, et que Dieu seul lui pouvait donner. Je connais une personne qui, ne sachant point encore qu'il est en toutes choses par présence, par puissance et par essence, le connut si parfaitement dans une de ces grâces qu'il lui fit, qu'un de ces demi-savants à qui elle demanda de quelle sorte il est en nous, lui ayant répondu qu'il n'y était que par grâce, elle ne le crut point, et fut extrêmement consolée quand, après l'avoir demandé depuis à d'autres plus savants, ils la confirmèrent dans la vérité dont elle était si fortement persuadée.

(1) Cette certitude avec laquelle la Sainte dit que Dieu fait connaître à l'âme qu'elle a été véritablement unie à lui, ne reçoit point de difficulté; mais il ne s'ensuit pas nécessairement de là que l'âme soit en grâce, parce que Dieu peut s'unir aussi aux âmes qui n'y sont pas, afin de les tirer du péché, et de les ramener à lui par une si grande faveur, ainsi que la Sainte le dit ailleurs.

Ne vous imaginez pas néanmoins que cette certitude vienne d'avoir vu aucune forme corporelle, de même que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans le très-saint Sacrement, quoique nous ne le voyions point; car il n'y a en ceci que la seule divinité. Mais comment, me dira-t-on, pourrions-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point? A cela je ne sais que répondre. Ce sont des secrets de la toute-puissance de Dieu, qu'il ne m'appartient pas de pénétrer. Je suis néanmoins fort assurée que je dis la vérité, et je ne croirai jamais qu'une âme qui n'aura pas cette certitude ait été entièrement unie à Dieu; elle ne l'aura été sans doute que par quelqu'une de ses puissances, ou par quelqu'autre de tant de différentes faveurs qu'il fait aux âmes. Ne cherchons donc point des raisons pour savoir de quelle sorte ces choses se passent, puisque notre esprit, n'étant pas capable de les comprendre, nous nous tourmenterions inutilement, et qu'il nous suffit de considérer que la puissance de celui qui opère ces merveilles est infinie.

Je me souviens, sur ce sujet, de ce que dit l'épouse dans le Cantique : *Le roi m'a menée dans ses celliers*; car vous voyez qu'elle ne dit pas qu'elle y soit entrée d'elle-même, et qu'elle dit ailleurs *qu'elle allait cherchant de tous côtés son bien-aimé*. Or je considère le centre de notre âme comme un cellier dans lequel Dieu nous fait entrer quand il lui plaît et comme il lui plaît, par cette admirable union, afin de nous y enivrer saintement de ce vin si délicieux de sa grâce, sans que nous y puissions rien contribuer que par l'entière soumission de notre volonté à la sienne, nos autres puissances et tous nos sens demeurant à la porte comme endormis, lorsque Dieu entre dans ce centre de notre âme, les portes fermées, de même qu'il apparut à ses disciples, en leur disant : *La paix soit avec vous*, et qu'il sortit du sépulcre, sans ôter la pierre qui en fermait l'entrée. Vous verrez, dans la septième demeure, que cette suprême majesté veut que l'âme, étant dans lui-même comme dans son centre, y goûte un bonheur encore plus grand que celui dont elle jouit en celle-ci. Mais si nous demeurons toujours, mes filles, dans notre bassesse et notre misère, et ne considérons point que nous ne sommes pas dignes de servir un si grand Seigneur, comment pouvons-nous espérer d'acquérir la connaissance de ces merveilles? Qu'il soit loué à jamais! Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Comparaison de l'âme avec un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union, en cette cinquième demeure.

DE L'ORAISON D'UNION, ET COMPARAISON DE L'ÂME AVEC UN VER A SOIE.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que j'ai parlé de tout ce que l'on voit dans cette cinquième demeure; il m'en reste néanmoins encore beaucoup à rapporter, et vous pouvez vous souvenir que j'ai dit qu'il

y a du plus et du moins ; mais ce n'est pas en ce qui regarde l'union, car je n'y puis rien ajouter.

Quand les âmes à qui Dieu fait ces grâces se disposent à en recevoir de plus grandes, que n'opère-t-il point en elles ? J'en dirai quelque chose, comme aussi de la manière dont cela se passe, et je me servirai, pour me faire mieux entendre, d'une comparaison qui me paraît y être fort propre, parce qu'elle fera voir qu'encore que Notre-Seigneur fasse tout en cela, nous ne laissons pas de faire beaucoup, en nous disposant à recevoir ces faveurs.

Voici donc quelle est la comparaison dont je prétends me servir. Comme vous savez par quelle admirable manière se fait la soie, et dont il n'y a que Dieu qui puisse être l'auteur, vous n'ignorez pas que cette graine qui ressemble à de petits grains de poivre, et qui paraissait morte, étant animée par la chaleur, produit des vers, dans le même temps que les mûriers poussent des feuilles propres à les nourrir, et qu'après que ces petits animaux sont devenus assez grands, ils tirent la soie de leur propre substance, la filent, en forment une coque, s'y enferment, et y trouvent la fin de leur vie ; et qu'ensuite, au lieu que ces vers étaient assez grands et difformes, il sort de chacune de ces coques un petit papillon blanc fort agréable.

Que si nous ne voyions point cela, et qu'on nous le racontât, comme étant arrivé en des temps fort éloignés de nous, pourrions-nous le croire ? Et quelle raison serait capable de nous persuader qu'un petit animal sans raison, tel qu'est un ver ou une mouche à miel, fût si industrieux et si diligent à travailler pour notre utilité, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver ? Il n'est pas besoin, mes sœurs, de m'entendre davantage sur ce sujet ; ce peu suffit pour vous servir, durant quelque temps, de matière de méditation, et vous faire faire des réflexions sur les merveilles de la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de toutes les choses qu'il a créées ? Nous pouvons sans doute tirer un grand avantage de nous occuper des pensées de son infinie grandeur, et de nous réjouir de l'honneur que nous avons d'être les épouses d'un si sage et si puissant roi.

Mais je reviens à ma comparaison. Quand ce ver mystérieux, qui est notre âme qui était comme morte par le péché, et dans les occasions de continuer à le commettre, commence d'être animé par la chaleur du Saint-Esprit, en profitant de ce secours général que Dieu donne à tous, par le moyen des remèdes dont il a laissé la dispensation à son Église, tels que sont la fréquentation des Sacrements, la lecture de bons livres, et les prédications ; et que ce ver se nourrit aussi de saintes méditations, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, qui est ce qui fait mon sujet, alors il travaille à faire la soie, et à former cette coque qui est comme la maison où il doit finir sa vie. Or c'est de cette maison que j'entends parler, qui n'est autre que Jésus-Christ, selon cette parole de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu, Jésus-Christ est notre vie.*

Vous voyez donc, mes filles, ce que nous pouvons en ceci, avec l'assistance de Dieu, pour faire qu'il soit lui-même notre demeure comme il l'est dans cette oraison, qui est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, ainsi que le ver à soie travaille à faire sa coque. Il vous semblera peut-être qu'en parlant de la sorte, je prétends que nous puissions ôter ou donner quelque chose à Dieu, puisque je dis qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à bâtir cette maison et nous y loger. Mais je suis très-éloignée de croire que nous soyons capables d'ôter ou de donner quelque chose à Dieu; ce n'est que de nous-mêmes que j'entends que nous pouvons retrancher ou ajouter, comme font ces petits animaux, et que nous n'aurons pas plus tôt fait tout ce qui dépend de nous, qu'encore que ce travail ne soit presque rien, Notre-Seigneur l'unira à son infinie grandeur, et en rehaussera tellement le mérite, qu'il le jugera digne d'en être lui-même la récompense; et qu'ainsi, bien que ce soit lui qui ait presque tout fait, il joindra avec tant de bonté nos petits travaux aux grands travaux qu'il a soufferts, qu'ils deviendront une même chose.

Courage donc, mes filles! ne perdons pas un moment pour travailler à un si important ouvrage, en renonçant à notre amour-propre, à notre volonté, et à toutes les choses de la terre; en faisant des œuvres de mortification et de pénitence, en nous occupant à l'oraison, et en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus, dont vous êtes si bien instruites, que je n'ai qu'à souhaiter que vos actions soient conformes à vos connaissances. Que ce ver meure, mes filles, après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Sa mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmées dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à connaître dans cette sorte d'union.

Voyons maintenant ce que fait ce ver, lorsqu'après être mort au monde dans cette oraison, il se convertit en un papillon, qui est le sujet auquel se rapporte tout ce que je viens de dire. Qui pourrait exprimer quel est l'état où se trouve une âme, après avoir été unie à cette grandeur incompréhensible de Dieu, et comme plongée dans lui-même, quoique ce temps n'ait duré qu'une demi-heure, ne croyant pas qu'il aille jamais à davantage? Je puis vous dire avec vérité que cette âme ne se connaît plus elle-même, parce qu'il n'y a pas moins de différence entre ce qu'elle était auparavant, et ce qu'elle est alors, qu'entre un ver laid et difforme, et un papillon blanc et très-agréable. Cette âme ne sait comment elle a pu se rendre digne de posséder un si grand bonheur, ni d'où il a pu lui venir. Elle se trouve dans un continuel désir de louer Dieu, et de souffrir pour son service de grands travaux et mille morts, s'il était possible; elle brûle du désir de faire pénitence; elle a un amour incroyable pour

la retraite et la solitude; et elle souhaite avec tant d'ardeur que chacun connaisse et rende à Dieu ce qui lui est dû, qu'elle ne peut, sans en ressentir une extrême peine, voir qu'on l'offense. Mais je parlerai plus particulièrement de ces choses dans la demeure suivante, qui a tant de conformité avec celle-ci, que c'est presque la même chose, excepté en ce qui regarde les effets, qui sont forts différents, parce que, comme je l'ai dit, lorsqu'une âme à qui Dieu a fait la grâce d'arriver à cette cinquième demeure, s'efforce de passer plus outre, il opère de merveilleux effets en elle.

Quoique ce petit papillon n'ait jamais été en si grand repos, on ne saurait voir, sans en donner de grandes louanges à Dieu, quelle est alors son inquiétude. Il ne sait où aller ni où se reposer, parce qu'après avoir joui d'un si grand bonheur, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, principalement quand Dieu l'a favorisé diverses fois de semblables grâces, et comme enivré de ce vin délicieux qui produit, à chaque fois que l'on en boit, de si grands effets.

L'âme, qui est ce petit papillon, ne regarde plus alors que comme méprisable ce qu'elle faisait pour former peu à peu sa coque, lorsqu'elle n'était encore qu'un ver. Car, les ailes lui étant venues, et ainsi pouvant voler, pourrait-elle se contenter de marcher seulement pas à pas? Ses desirs de plaire à Dieu sont si ardents, qu'elle ne trouve rien de difficile en ce qui regarde son service. Elle ne s'étonne plus des actions merveilleuses des saints, parce qu'elle sait par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paraissent plus être les mêmes, tant leur faiblesse, en ce qui regarde la pénitence, est changée en force; et elle se trouve tellement délivrée de l'attache des parents, des amis, et des autres choses d'ici-bas, qu'au lieu qu'au-paravant toutes ces résolutions et tous ses efforts lui étaient inutiles pour s'en séparer d'affection, et qu'au contraire, elle s'y voyait de plus en plus engagée, elle voudrait maintenant n'y renoncer que pour plaire à Dieu, et non pas par obligation; et enfin tout la lasse et la dégoûte, parce qu'elle a éprouvé que Dieu est capable de la mettre dans ce véritable repos qu'elle ne peut attendre des créatures.

Il pourra sembler que je m'étends trop sur ce sujet; mais je pourrais en dire beaucoup davantage; et ceux à qui Dieu fait de semblables faveurs trouveront que j'en dis trop peu. Faut-il donc s'étonner que ce papillon, qui ne trouve rien sur la terre qui lui puisse plaire, ne sache en quel lieu s'arrêter? Car, de retourner d'où il est sorti, cela n'est pas en son pouvoir, s'il ne plaît à Dieu de lui faire encore la même grâce. Seigneur, que de nouvelles peines commence alors de souffrir cette âme, et qui croirait qu'elle en dût ressentir après avoir été favorisée d'une faveur si sublime? Mais c'est une nécessité inévitable de porter toujours notre croix en ce monde, d'une manière ou d'une autre.

Que si quelqu'un me disait qu'après être arrivé dans cette cinquième

demeure, on jouit toujours d'un plein repos et d'un parfait contentement. Je lui répondrais qu'il n'y est jamais entré, mais seulement peut-être dans la demeure précédente, où il a goûté quelque plaisir auquel la faiblesse de son naturel aura contribué, ou par quelque fausse paix dont le démon l'a flatté, pour lui faire ensuite une plus cruelle guerre; quoique je ne veuille pas en parlant de la sorte, dire que l'âme ne trouve la paix, et même une grande paix, dans cette cinquième demeure, puisque les travaux qu'elle endure sont d'un tel prix et la cause qui les fait embrasser si excellente, qu'ils produisent la paix et la joie.

Ce dégoût que l'on a des choses du monde cause un si grand désir d'en sortir, que l'on n'y trouve de soulagement qu'en pensant que Dieu veut que nous vivions dans cet exil; et encore cela ne suffit-il pas, parce que, nonobstant tous ces avantages dont j'ai parlé, l'âme n'est pas encore entièrement soumise à la volonté de Dieu, comme on le verra dans la suite. Elle ne laisse pas néanmoins de s'y conformer, quoique avec peine, et sans pouvoir s'empêcher de répandre quantité de larmes, toutes les fois qu'elle fait oraison. Je crois que cette peine procède de voir que Dieu, au lieu d'être honoré comme il devrait l'être, est tant offensé, et que tant de maures et d'hérétiques se perdent. Mais ce qui, à mon avis, afflige le plus cette âme, c'est le nombre de catholiques qui tombent dans le même malheur, parce qu'encore qu'elle sache que la miséricorde de Dieu est grande, et que, quelque méchant que l'on soit, on peut se convertir et se sauver, elle appréhende la condamnation de plusieurs.

O merveilleux effet de la puissance de Dieu! Il n'y avait que peu d'années et peut-être que peu de jours, que cette âme ne pensait qu'à elle-même; et qui lui a donc donné ces sentiments si grands et si vifs, que l'on ne saurait acquérir durant plusieurs années de méditation, quelque application que l'on y apporte? Car il est vrai, mes filles, que quand nous emploierions non-seulement plusieurs jours, mais plusieurs années, à considérer quel malheur c'est d'offenser Dieu; que ceux qui se damnent de la sorte sont ses enfants et nos frères; le péril dans lequel nous sommes, et l'avantage que ce nous serait de sortir de cette misérable vie, cela ne suffirait pas pour nous donner de tels sentiments, étant certain qu'il y a une grande différence entre la peine que souffrent ces âmes, et celles que nous souffrons, puisqu'encore que nous puissions, avec l'assistance de Dieu, nous beaucoup occuper de ces pensées, nous n'en sommes pas pénétrés de douleur jusque dans le fond du cœur, ainsi que le sont ces âmes, sans qu'elles y contribuent rien par elles-mêmes, et quelquefois sans le vouloir. Qu'est-ce donc que cela? et quelle en peut être la cause? La voici, mes sœurs: Ne vous souvenez-vous pas de ce que je vous ai dit sur un autre sujet, que Notre-Seigneur a conduit l'épouse dans son cellier, plein d'un vin si délicieux, et l'a comme saintement enivrée de son amour? Or, ceci est

une même chose ; car cette âme s'étant entièrement abandonnée à son adorable conduite , l'amour qu'elle lui porte la rend si soumise à sa divine volonté , qu'elle ne désire ni ne veut autre chose , sinon qu'il dispose d'elle comme il lui plaira ; mais c'est une grâce que je crois qu'il n'accorde qu'aux âmes qu'il regarde comme étant absolument à lui. On peut dire qu'il les scelle alors de son sceau , sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire sur laquelle on imprime un cachet qu'elles ne sauraient imprimer , ni s'amollir elles-mêmes , tout ce qu'elles peuvent étant de recevoir cette impression , sans y résister.

(1) O bonté merveilleuse de mon Dieu , de vouloir ainsi tout prendre sur lui , et de se contenter que cette cire , qui est notre volonté , n'y apporte point de résistance ! Vous voyez donc , mes filles , de quelle sorte il agit en ceci , lorsque , pour faire connaître à l'âme qu'elle est à lui , il lui fait cette extrême grâce de la traiter comme il a traité son Fils en cette vie. Car qui devait plus que Jésus-Christ désirer d'en sortir ? et ne le témoigna-t-il pas dans la cène , quand il dit : *J'ai désiré avec un extrême désir* , et le reste. Si je vous demande , Seigneur , comment vous ne vous représentiez point les extrêmes souffrances d'une mort si douloureuse , je sais que vous me répondrez que , quelque grandes qu'elles fussent , votre désir de sauver les hommes les surpassait de beaucoup , et que les travaux que vous avez supportés durant tout le cours d'une vie aussi laborieuse qu'a été la vôtre , vous les faisaient mépriser.

Considérant , sur ce sujet , que le tourment qu'une personne que je connais souffrait de voir offenser Dieu , lui était si insupportable qu'elle aurait donné sa vie avec joie pour s'en délivrer , je pensais en moi-même que si une âme dont l'amour pour Dieu se peut dire n'être presque rien en comparaison de celui de Jésus-Christ pour son Père , lui faisait sentir une si extrême peine , quelle devait être celle de ce Rédempteur du monde , puisque , toutes choses lui étant présentes , il voyait tout d'une vue la multitude infinie de péchés commis contre l'honneur de son Père ? Certes , je suis persuadée qu'une si vive douleur le touchait beaucoup davantage que celles qu'il a endurées dans sa Passion , parce que le plaisir de nous racheter par sa mort , et de témoigner , en la souffrant , son extrême amour pour son Père , les adoucissait ; de même que nous voyons qu'une âme vivement touchée de l'amour de Dieu ne sent presque point la rigueur des plus rudes pénitences , et voudrait en faire encore de plus grandes. Ainsi , quoique Jésus-Christ eût tant de joie d'accomplir si parfaitement la volonté de son Père , sa douleur de le voir offensé , et tant d'âmes se précipiter dans

(1) Lorsque la Sainte dit que les âmes qui sont en cet état connaissent qu'elles sont à Dieu par le désir qu'elles ont de mourir , afin de jouir de sa présence , elle ne prétend pas dire que cette connaissance est infaillible , mais seulement qu'elle est moralement et probablement certaine.

l'enfer, était si extrême, que je ne doute point que, s'il n'eût été plus qu'homme, une seule journée de la peine qu'elle lui faisait endurer eût été capable de lui faire perdre non-seulement la vie, mais plusieurs vies, s'il les avait eues.

CHAPITRE III.

De l'oraison d'union. Que l'amour du prochain est une marque de cette union.

DE L'ORAISON D'UNION.

Revenons maintenant à cette âme que j'ai comparée aussi à une colombe, et voyons quelles sont les grâces que Dieu lui fait en cet état. Il faut toujours poser pour constant qu'elle doit travailler sans cesse à s'avancer dans son service et dans la connaissance d'elle-même. Car si elle se contente de recevoir des grâces, et que les considérant comme ne lui pouvant manquer, elle s'égare du chemin du ciel en n'observant pas les commandements de Dieu, il lui arrivera, comme à ce ver à soie dont j'ai parlé, qui ne laisse pas de mourir, encore qu'il en produise d'autres par le moyen de cette graine qu'il laisse de lui, et ce qui me fait parler de la sorte, c'est que ne pouvant croire que Dieu permette qu'une aussi grande grâce que celle qu'il a faite à cette âme soit inutile, je tiens pour certain que, si elle ne lui sert pour elle-même, elle profite à d'autres, non-seulement durant le temps qu'en pratiquant la vertu elle les échauffe par sa chaleur, mais encore depuis l'avoir perdue, parce qu'il lui reste toujours un désir de l'avancement des autres, et qu'elle prend plaisir à leur faire connaître quelles sont les grâces dont Dieu favorise ceux qui l'aiment et qui le servent.

J'ai connu une personne à qui ce que je dis est arrivé. Car s'étant malheureusement éloignée de Dieu, elle ne laissait pas de désirer que les autres profitassent des faveurs qu'il lui avait faites, et de les beaucoup servir en les instruisant dans l'oraison. Notre-Seigneur répandit depuis dans son âme une nouvelle lumière, mais qui ne produisait pas encore les effets dont j'ai parlé. Et combien y en a-t-il qu'il appelle à l'apostolat, comme Judas, et qu'il élève sur le trône, comme Saül, qui se perdent après par leur faute? Cela nous doit apprendre, mes sœurs, que, pour ne pas tomber dans un tel malheur, et nous rendre dignes de recevoir encore d'autres grâces, le seul moyen est de pratiquer l'obéissance, et de ne nous éloigner jamais de la loi de Dieu, ce qui est une règle générale, non-seulement pour ceux à qui il fait de semblables grâces, mais pour tout le monde.

Je crains que ce que j'ai dit de cette cinquième demeure ne soit pas encore assez clair, et comme il est si avantageux d'y pouvoir entrer, il est bon de n'en pas ôter l'espérance à ceux à qui Dieu ne donne pas assez de lumières pour connaître ces choses surnaturelles, puisqu'ils peuvent avec son secours arriver à une véritable union, pourvu qu'ils

s'efforcent de tout leur pouvoir de soumettre leur volonté à la sienne.

Oh ! combien y en a-t-il qui disent et qui croient fermement être dans ces dispositions ! Et moi, je vous assure que s'ils y sont, ils ont obtenu de Dieu ce qu'ils peuvent souhaiter, et ne doivent plus se mettre en peine de n'être point arrivés à cette autre union si délicieuse dont j'ai parlé, en considérant que ce qu'elle a de meilleur est qu'elle procède de celle dont je parle maintenant. Que cette union est donc désirable, et qu'heureuse est l'âme qui arrive jusqu'à obtenir une si grande faveur ! Elle se trouvera dans un plein repos, même en cette vie, puisque, excepté l'appréhension de perdre son Dieu ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est des personnes utiles à l'Église, ni rien de tout ce qui peut arriver ici-bas, ne sera capable de l'affliger, parce qu'elle est assurée qu'il sait beaucoup mieux ce qu'il fait qu'elle ne sait ce qu'elle désire.

Vous devez remarquer, mes filles, qu'il y a de certaines peines qui sont des effets de la nature et de la charité qui nous font compâtrer aux maux de notre prochain, ainsi que nous voyons que Notre-Seigneur fut touché lorsqu'il ressuscita le Lazare, et que ces peines n'empêchent pas la volonté de demeurer unie à Dieu, ni ne troublent point l'âme par des inquiétudes qui lui fassent perdre le repos, mais passent promptement, à cause, comme je l'ai dit en parlant des goûts et des douceurs qui se rencontrent dans l'oraison, qu'elles ne pénètrent pas, à mon avis, jusqu'à l'intérieur de l'âme, et font seulement impression sur ses sens et ses puissances. Ces peines, qui se rencontrent dans les demeures précédentes, n'entrent point dans celle dont il me reste à parler, n'étant pas besoin, dans cette manière d'union, que les puissances soient suspendues, puisque Notre-Seigneur a d'autres voies que celles que j'ai rapportées, pour répandre ses richesses dans les âmes et les conduire dans ces demeures. Mais prenez garde, mes filles, qu'il faut qu'il en coûte la vie à ce ver à soie ; et sa mort vous coûtera cher, parce que, dans cette autre union, l'étonnement où était l'âme de se voir dans une vie qui lui était si nouvelle, diminuait sa peine de voir mourir ce ver ; au lieu que dans cette autre union, quoique l'âme pût conserver la vie au ver, il faut qu'elle lui donne la mort. J'avoue que ce dernier état est beaucoup plus pénible que le premier ; mais la récompense en sera aussi beaucoup plus grande si nous demeurons victorieuses ; et nous le serons sans doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu.

C'est là l'union que j'ai toute ma vie désirée et demandée à Notre-Seigneur, et qui est la plus facile à connaître et la plus assurée. Mais que peu de nous y arrivent, quoique celles qui prennent garde à ne point offenser Dieu, et qui sont entrées à ce dessein en religion, s'imaginent qu'elles ont par là satisfait à tout ! Hélas ! combien y a-t-il de sortes de vers dont on ne s'aperçoit point, jusqu'à ce qu'ils aient rongé nos vertus par des sentiments d'amour-propre, par l'estime de nous-

mêmes, par des jugements téméraires de notre prochain, bien qu'en des choses légères, et par des manquements de charité, en ne l'aimant pas comme nous-mêmes? Car, encore que nous tâchions de nous acquitter de nos devoirs pour ne point tomber dans le péché, ce n'est pas être dans la disposition que nous devons avoir pour être entièrement unies à la volonté de Dieu.

Or, quelle est, à votre avis, mes filles, sa volonté? C'est que nous devenions si parfaites, que nous ne soyons qu'une même chose avec lui et avec son Père, comme il le lui a demandé pour nous. Mais voyez, je vous prie, combien de choses nous manquent pour arriver à cet état. Je vous assure que, lorsque j'écris ceci, je souffre une grande peine de m'en voir si éloignée, et cela seulement par ma faute, n'étant point nécessaire que Dieu nous fasse pour ce sujet de nouvelles grâces, puisqu'il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous enseigner la manière dont nous devons nous conduire. Ne vous imaginez pas néanmoins que cela s'entende de telle sorte, que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à n'en avoir point de sentiment, et à souffrir avec joie les peines et les maladies qui nous arrivent. Ce serait passer trop avant; et si l'on examine bien de quels mouvements sont poussés ceux qui semblent en user ainsi, on trouvera que la plupart ne font que par nécessité ce qu'ils paraissent faire par vertu : et il n'en faut point de meilleure preuve que tant d'actions semblables des philosophes païens, dont une sagesse humaine, qui n'est que folie devant Dieu, était la seule cause. Il ne nous demande que deux choses dans ces rencontres, l'une de l'aimer, et l'autre d'aimer notre prochain. C'est donc à cela que nous devons travailler, puisque, pourvu que nous les accomplissions fidèlement, nous ferons sa volonté et serons unies à lui. Mais il paraît assez, comme je l'ai dit, que nous sommes fort éloignées de nous en acquitter en la manière que nous le devrions pour contenter pleinement un si grand maître. Je le prie de nous faire la grâce d'entrer dans une si sainte disposition; et nous y entrerons sans doute, si nous le voulons d'une volonté pleine et déterminée.

L'AMOUR DU PROCHAIN EST UNE MARQUE DE L'UNION AVEC DIEU.

La marque la plus assurée pour savoir si nous pratiquons fidèlement ces deux choses est, à mon avis, d'avoir un amour sincère et véritable pour notre prochain. Car nous ne pouvons connaître certainement jusqu'où va notre amour pour Dieu, quoiqu'il y ait de grandes marques pour en juger; mais nous voyons beaucoup plus clair en ce qui regarde l'amour du prochain; et plus vous y avancerez, mes sœurs, plus vous vous devrez tenir assurées que vous avancez dans l'amour de Dieu, parce que celui qu'il nous porte est si grand, qu'il récompense, par l'augmentation de cet

amour, celui qu'il voit que nous avons pour notre prochain, et cela par diverses voies qui me paraissent si visibles, que je ne puis en douter. Nous ne saurions donc trop faire de réflexions sur la manière dont nous agissons, puisque c'est avec perfection que nous pouvons croire être en assurance, à cause que la nature humaine a été si corrompue par le péché, que nous n'arriverons jamais à cet amour parfait de notre prochain que par notre amour pour Dieu, qui en est comme la racine et la source.

Puis donc, mes filles, que ceci nous est d'une telle conséquence, prenons-y garde jusque dans les moindres choses, sans nous arrêter à ces grandes pensées qui nous viennent en foule dans l'oraison, de ce que nous voudrions faire pour le prochain et pour le salut d'une seule âme, à quoi si nos actions ne répondent pas, nous devons considérer ces pensées comme de belles imaginations. J'en dis de même de l'humilité et de toutes les autres vertus. Il n'est pas croyable de combien d'artifices le diable se sert pour nous persuader que nous sommes vertueux. Il met tout en œuvre, et il a raison, puisque rien ne peut tant nuire, à cause que ces fausses vertus sont toujours accompagnées d'un orgueil secret, au lieu qu'il ne s'en rencontre jamais dans celle que Dieu nous fait la grâce de nous donner.

N'est ce pas une chose admirable de voir des personnes qui, après s'être imaginé dans l'oraison qu'elles seraient ravies d'être humiliées et de recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, font, au sortir de là, tout ce qu'elles peuvent pour cacher jusqu'à la moindre faute, soit qu'elles l'aient commise, ou qu'on les en accuse sans sujet. Dieu nous préserve d'une telle erreur! Ceux qui y tombent doivent bien se garder de faire quelque fondement sur ces vaines résolutions, que les effets font connaître ne procéder pas de leur volonté, mais de la malice du démon, qui trompe aisément les femmes et les ignorants, manque de savoir la différence qu'il y a entre l'imagination et les puissances, et tant d'autres choses qui se passent dans notre intérieur. Hélas! mes sœurs, qu'il est facile de voir qui sont celles d'entre vous qui aiment véritablement le prochain, et celles qui ne l'aiment pas avec tant de perfection! Que si vous connaissiez bien l'importance de cette vertu, avec quelle application et quelle ardeur ne vous porteriez-vous pas à la pratiquer!

Lorsque je vois d'autres personnes si attachées à leur oraison qu'elles n'oseraient se remuer, ni tant soit peu en détourner leurs pensées, de crainte de perdre quelque chose du plaisir qu'elles y prennent et de la dévotion qu'elles y ont, je n'ai pas de peine à juger que, puisqu'elles croient que tout consiste en cela, elles ne savent guère par quelle voie on arrive à l'union. Non, non, mes sœurs, ce n'en est pas là le chemin. Dieu ne se contente pas des paroles et des pensées, il veut des effets et des actions. Si donc vous voyez une malade que vous puissiez soulager

en quelque chose, quittez hardiment cette dévotion pour l'assister, compatissez à ce qu'elle souffre ; que sa douleur soit aussi la vôtre, et si, pour la faire manger, il vous faut jeûner, jeûnez avec joie, non seulement pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de Dieu, qui vous le commande. C'est-là la véritable union, puisque c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Si vous entendez donner de grandes louanges à quelques-uns, soyez-en plus aises que si on vous louait vous-mêmes. Cela vous sera bien facile si vous êtes humbles, et vous ne pourriez, au contraire, voir sans peine qu'on vous louât. Que s'il y a du mérite à se réjouir d'entendre publier les vertus de ses sœurs, il n'y en a pas moins à ressentir autant de plaisir de leurs fautes que des vôtres propres, et à faire tout ce que vous pourrez pour les couvrir. Je me suis beaucoup étendue ailleurs sur ce sujet, parce que je sais que nous ne pouvons, sans nous perdre, dont Dieu veuille nous préserver, manquer à ce que je viens de dire. Mais, pourvu que vous le pratiquiez, vous devez toujours espérer d'obtenir de Dieu la grâce d'arriver à cette union dont j'ai parlé ; au lieu que, si vous n'avez point cet amour du prochain, quoique vous ayez de la dévotion et sentiez des douceurs qui vous feront paraître que vous serez arrivées jusqu'à avoir quelque petite suspension dans l'oraison de quiétude, ainsi que quelques-unes se l'imaginent aisément et se persuadent qu'alors tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes point arrivées à cette union. Demandez donc à Dieu du fond du cœur qu'il vous donne avec plénitude cet amour pour le prochain, et après, laissez-le faire. Sa bonté est si grande, qu'il vous accordera plus que vous ne sauriez désirer, pourvu que vous vous fassiez violence pour assujétir en toutes choses votre volonté à la sienne, que vous oubliiez vos intérêts pour ne penser qu'à lui plaire, malgré la répugnance de la nature, et que vous n'appréhendiez aucun travail lorsque vous rencontrerez des occasions de soulager votre prochain. Que si cela vous semble pénible, considérez, mes sœurs, ce que l'amour que notre divin époux nous porte, lui a fait souffrir lorsque, pour nous délivrer de la mort et d'une mort éternelle, il en a souffert sur la croix une si terrible.

CHAPITRE IV.

La Sainte compare l'oraison d'union à un mariage spirituel de l'âme avec Dieu, dit que c'est dans cette cinquième demeure que se fait comme la première entrevue de l'époux et de l'épouse, et qu'il n'y a point de soin qu'on ne doive prendre pour rendre inutiles les efforts que fait le démon afin de tâcher à porter l'âme à retourner en arrière. Préparation à l'intelligence de la sixième demeure.

DE L'ORAISON D'UNION.

Il me semble, mes filles, que je vous ai laissées dans le désir de savoir ce que devient cette colombe, et où elle s'arrête pour se reposer, lorsque j'ai dit que ce n'est pas en des contentements terrestres, ni en des goûts spirituels qu'elle trouve son repos. Son vol la porte sans doute beaucoup plus haut ; et je ne puis vous satisfaire sur ce sujet que

dans la dernière demeure dont il me reste à parler. Dieu veuille rappeler ma mémoire et m'assister pour l'écrire ; car cinq mois se sont passés depuis que j'en suis demeurée là, et comme ce mal de tête dont je suis toujours travaillée ne me permet pas de relire ce que j'écris, je pourrai tomber en plusieurs redites, mais cela importe de peu, puisque ce n'est qu'à mes sœurs que je parle.

COMPARAISON DE L'ORAISON D'UNION A UN MARIAGE SPIRITUEL.

J'éclaircirai, au moins le mieux que je pourrai, ce que cette union me paraît être ; je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison, et reviendrai ensuite à ce petit papillon, qui, encore qu'il vole toujours sans s'arrêter, à cause qu'il ne trouve point de véritable repos dans lui-même, ne laisse pas de faire du bien à soi et aux autres. Je vous ai déjà dit diverses fois que Dieu contracte un mariage spirituel entre lui et les âmes ; et nous ne saurions trop le remercier de vouloir, par un tel excès de sa bonté, se tant humilier pour l'amour de nous. J'avoue que cette comparaison est grossière, mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire que le sacrement de mariage, parce qu'encore qu'il y ait cette grande différence entre le mariage dont je veux parler et le mariage ordinaire, que l'un est tout spirituel, au lieu que l'autre est corporel, ils ont cela de commun que l'amour en est le lien. Les opérations de celui dont j'ai à traiter maintenant sont si pures, si subtiles, si vives, si pénétrantes et pleines de tant de consolation et de douceur, que nulles paroles ne sont capables de les exprimer ; mais Notre-Seigneur sait bien les faire sentir.

Il me semble que l'union n'accomplit pas entièrement ce mariage spirituel, et qu'ainsi que, lorsque dans le monde on veut faire un mariage, on s'informe de l'humeur des personnes et de leurs inclinations, et l'on fait qu'elles se voient, pour être encore plus assurées si elles seront satisfaites l'une de l'autre ; de même, présupposant que ce mariage spirituel étant déjà en ces termes, l'âme connaît l'extrême bonheur que ce lui sera, et est très-résolue de soumettre entièrement sa volonté à celle de son divin époux, et que d'un autre côté, cette suprême majesté la voyant dans cette disposition, veut bien, pour lui faire connaître jusqu'à quel point va l'excès de l'honneur qu'il est résolu de lui faire, en venir avec elle à une entrevue ; je puis dire que cela se passe de la sorte dans cette oraison d'union, parce qu'elle dure si peu, que tout ce que l'âme peut faire est de connaître d'une manière ineffable quel est ce divin époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse, et les sens et les puissances ne pourraient en mille années acquérir la connaissance de ce qu'elle comprend dans ces moments. Mais bien que cette vue dure si peu, les perfections infinies de cet incomparable époux font une telle impression dans cette âme, qu'elles la rendent plus digne qu'elle n'était de lui être unie par un si saint mariage, parce qu'elles augmentent encore de telle sorte son amour

et son respect pour lui, qu'il n'y a rien qu'elle ne veuille faire pour lui plaire, afin de posséder un tel bonheur. Que si, au lieu de se donner tout entière à cet immortel époux, elle était si malheureuse que de s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, il l'abandonnerait aussitôt, et elle se trouverait privée de ces faveurs inestimables.

EFFORTS DU DÉMON POUR FAIRE RETOURNER LES ÂMES EN ARRIÈRE.

Ames chrétiennes à qui Notre-Seigneur a fait la grâce d'arriver jusqu'à ces termes, je vous conjure par lui-même de veiller sans cesse sur votre conduite, et d'éviter les occasions qui pourraient vous faire tomber, parce qu'en cet état l'âme n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, ainsi qu'elle le pourrait faire après que ce mariage céleste aurait été accompli dans la sixième demeure. Car ici cet époux et cette épouse ne s'étant vus qu'une seule fois, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour traverser ce mariage; au lieu que lorsqu'il est achevé, et qu'il voit que cette heureuse épouse n'a plus d'autre volonté que celle de son saint époux, il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité, parce qu'il sait qu'il ne le pourrait faire qu'à sa confusion et à sa honte, et qu'elle en tirerait de l'avantage.

J'ai vu, mes filles, des âmes fort élevées, qui étant arrivées à cet état, c'est-à-dire, à cette entrevue avec leur époux, sont tombées dans les pièges des démons; tout l'enfer, comme je l'ai dit, se joignant ensemble ans ces rencontres, à cause que ces malheureux esprits savent qu'il ne s'agit pas seulement de leur faire perdre une âme, mais plusieurs. Comment pourraient-ils l'ignorer, après tant d'expériences qu'ils en ont faites, et nous, en douter, et en rendre trop de grâces à Dieu, lorsque nous considérons la quantité d'âmes qu'une seule lui acquiert quelquefois, la multitude de celles que les martyrs ont converties; combien sainte Ursule en a conduit dans le ciel; et le grand nombre de celles que saint Dominique, saint François et d'autres fondateurs d'ordres ont, par de semblables grâces, arrachées des mains de ces princes des ténèbres? Or, qui leur a donné ce pouvoir, sinon les efforts qu'elles ont fait pour ne pas perdre par leur faute les avantages qui se rencontrent dans ce divin mariage? Dieu n'est pas, mes filles, moins disposé qu'il était alors à nous accorder ces grâces; et j'oserais dire qu'il l'est encore davantage, en quelque manière, parce qu'il y va de son service de nous mettre en état de désirer de les recevoir, tant il y a aujourd'hui peu de personnes, en comparaison de ce qu'il y en avait alors, qui n'aient pour fin que son honneur et sa gloire. Nous nous aimons trop; nous n'avons que trop de soin de notre conservation; et quelle erreur peut être plus grande! Éclairez-nous, Seigneur, de votre divine lumière, afin de nous empêcher de tomber dans de si dangereuses ténèbres!

Il vous viendra peut-être, mes sœurs, dans l'esprit deux difficultés. La première, comment il se peut faire qu'une âme aussi soumise que

je l'ai dit à la volonté de Dieu, et qui ne veut point faire la sienne, soit capable d'être trompée, lorsqu'elle est si détachée du monde, qu'elle fréquente les Sacrements, et se peut dire être en la compagnie des anges, puisque, par la miséricorde de Dieu, elle n'a autre désir que de le servir, qui est un avantage que n'ont pas ceux qui, étant encore engagés dans le siècle, se trouvent exposés aux occasions de l'offenser. Je demeure d'accord que ces grâces dont on est redevable à la bonté de Dieu sont si grandes, qu'il n'y a pas sujet de s'étonner que vous ayez ces pensées ; mais je ne vois pas néanmoins que, quelque heureux que soit l'état où l'on est dans cette cinquième demeure, on y soit dans une entière assurance, lorsque je considère la chute de cet apôtre infidèle qui avait l'honneur d'accompagner toujours Jésus-Christ et d'entendre ses divines paroles.

Je dis donc, pour répondre à la première difficulté, qu'il est certain que si l'âme demeurerait toujours attachée à la volonté de Dieu, elle ne courrait jamais fortune de se perdre. Mais le diable, sous prétexte de bien, l'engage par ses artifices dans des manquements qui paraissent si légers, et qui peu à peu obscurcissent son entendement, refroidissent sa volonté, et font que son amour-propre se réchauffe et se fortifie de telle sorte, qu'elle s'éloigne de la volonté de Dieu pour se porter à faire la sienne.

Ceci peut aussi servir de réponse à la seconde difficulté, puisqu'il n'y a point de clôture si étroite où ce mortel ennemi des hommes ne puisse entrer, ni de désert si écarté où il n'aille ; et je crois aussi que Notre-Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui serait capable d'en éclairer d'autres, parce que, si elle doit tourner en arrière, il vaut mieux que ce soit dès le commencement, qu'après qu'elle aurait nui à plusieurs. Le meilleur remède, à mon avis, outre celui de se représenter toujours dans l'oraison que, si Dieu ne nous soutient de sa main toute-puissante, nous tombons aussitôt dans le précipice, et que nous ne saurions, sans folie, nous confier en nos propres forces, c'est de remarquer avec un extrême soin si nous avançons ou reculons, pour peu que ce soit dans les vertus, et particulièrement dans l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres, et dans le désir d'être tenues pour les dernières de toutes. Car si nous sommes dans cette disposition, et demandons pour cela lumière à Dieu, nous connaissons bientôt si nous faisons bien ou mal. Mais ne vous imaginez pas que lorsqu'il a plu à Notre-Seigneur d'élever une âme à l'heureux état dont j'ai parlé, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Ce divin Sauveur s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne, en diverses manières, tant de sentiments intérieurs pour l'empêcher de se perdre, qu'elle ne saurait ne point voir le péril où elle se met.

Pour conclusion, si nous ne tâchons toujours de nous avancer, nous avons grand sujet de craindre, parce que c'est une marque que le dé-

mon nous tend quelque piège, puisque l'amour agissant sans cesse, il serait autrement impossible que le nôtre pour Dieu étant arrivé à un tel point, n'augmentât encore, et qu'une âme qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de se communiquer par de si grandes faveurs, demeurât sans action et comme endormie.

PRÉPARATION A L'INTELLIGENCE DE LA SIXIÈME DEMEURE.

Pour vous faire connaître, mes sœurs, de quelle sorte Notre-Seigneur se conduit envers les âmes qui ont le bonheur d'être ses épouses, il me faudra maintenant parler de la sixième demeure. Vous y verrez que tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour son service afin de nous disposer à recevoir des grâces si merveilleuses, ne mérite pas d'être considéré; et peut-être a-t-il permis que l'on m'ait commandé d'écrire ceci pour vous apprendre quelles sont les récompenses que nous avons sujet d'espérer, et que lorsque, par une bonté inconcevable, il daigne se communiquer à des vers de terre tels que nous sommes, tous les vains plaisirs du monde doivent s'effacer de notre esprit pour n'avoir les yeux ouverts qu'à considérer sa grandeur, et, avec un cœur embrasé de son amour, marcher à grands pas dans son service. Je le prie de me faire la grâce de dire, sur un sujet si difficile et si relevé, quelque chose qui vous soit utile. Je ne le saurais, s'il ne conduit ma plume, et il sait qu'à moins de cela, j'aimerais beaucoup mieux me taire. Mon seul désir, selon ce que j'en puis juger, est que son nom soit béni, et que nous nous efforcions de nous acquitter de nos devoirs envers son éternelle majesté. Que s'il nous récompense de la sorte dès cette vie, quel doit être le bonheur qu'il nous prépare dans le ciel ! et quant aux périls, aux déplaisirs et aux travaux qui se rencontrent ici-bas, si ce n'était la crainte de l'offenser et de nous voir ensuite éloignées de lui, nous devrions nous tenir heureuses d'y être exposées et de les souffrir jusqu'à la fin du monde, pour l'amour de Notre-Seigneur, de notre Dieu et de notre époux. Implorons son assistance, mes filles, afin qu'il nous rende dignes de faire quelque chose qui lui soit agréable, et qui ne soit point mêlé de tant d'imperfections qui accompagnent toujours nos bonnes œuvres.

SIXIÈME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

DES PEINES DE CETTE SIXIÈME DEMEURE, ET COMMENT DIEU LES FAIT CESSER.

Des peines dont Dieu permet que soient accompagnées les faveurs qu'il fait aux âmes dans cette sixième demeure, et par quelle manière admirable il les fait cesser.

Je vais donc maintenant, avec l'assistance du Saint-Esprit, parler de cette sixième demeure où l'âme, blessée de l'amour de son saint époux,

recherche, autant que son état le lui peut permettre, la solitude, et fuit tout ce qui est capable de l'en divertir, parce que la joie qu'elle a eue de le voir lui a fait une si forte impression, qu'elle brûle du désir de jouir encore du bonheur de sa présence. Bien que j'aie dit que dans cette sorte d'oraison l'on ne voie rien, ni même avec l'imagination, à quoi l'on puisse, à proprement parler, donner le nom de vue, je ne laisse pas d'user de ce terme, en suite de la comparaison dont je me suis servie pour me faire entendre en quelque sorte. Encore que l'âme soit déjà fort résolue de n'avoir jamais d'autre époux, et qu'elle le désire avec ardeur, il veut qu'elle le souhaite davantage, et que ce bonheur, auquel nul autre n'est comparable, lui coûte plusieurs travaux. Mais, quoiqu'en comparaison d'un si grand bien ces peines et ces travaux ne soient point considérables, il faut néanmoins, mes filles, pour nous donner la force de les soutenir, que nous ayons sujet de juger par quelques marques que nous le possédons déjà.

Seigneur, mon Dieu, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on point avant que d'entrer dans cette sixième demeure? Il me semble quelquefois que si l'âme les envisageait auparavant que de s'y engager, la nature humaine est si faible, qu'il y aurait sujet de craindre qu'elle pût se résoudre à les souffrir, quelque grand que soit l'avantage qu'elle en pût tirer. Ce n'est que dans la septième demeure qu'elle est si courageuse, que rien ne la saurait étonner, et qu'elle est préparée à tout pour l'amour de son Seigneur et de son Dieu, parce qu'étant presque continuellement si proche de lui, elle en tire une force qui la rend capable, par son assistance, de s'élever au-dessus d'elle-même.

Je crois qu'il ne sera pas mal à propos de vous parler de quelques-unes de ces peines que je sais certainement que l'on endure. Quoiqu'il y ait peut-être quelques âmes que Dieu ne conduit pas par ce chemin, je doute fort qu'il y en ait aucune de celles qui jouissent par intervalles de ces consolations célestes, qui n'éprouvent, d'une manière ou d'une autre, les travaux qui se rencontrent sur la terre. Je n'avais pas dessein de traiter ce sujet; mais j'ai pensé depuis que celles qui se trouvant en cet état s'imaginent que tout est perdu, seront bien aises d'apprendre ce qui se passe dans les âmes que Dieu favorise de semblables grâces.

Je ne garderai point d'ordre en ceci; j'en parlerai seulement selon ce qui se présentera à ma mémoire, et commencerai par les plus petites de ces peines, qui sont les murmures des personnes avec qui l'on converse d'ordinaire, et même de celles avec qui l'on n'a point de communication et qu'on ne s'imaginerait pas qui pussent jamais penser à nous. Elles disent que l'on veut passer pour des saintes, que l'on ne se porte à ces excès que pour tromper le monde et paraître meilleures que les autres, quoique plus vertueuses qu'elles, encore qu'elles ne fassent pas tant de grimaces, et que la véritable perfection consiste à

vivre selon son état. Mais ce qui est le plus difficile à supporter, c'est que celles qu'elles croient leurs meilleures amies, ne se contentant pas de se retirer d'elles, passent jusqu'à les blâmer ouvertement et à dire qu'il est visible qu'elles sont trompées par le démon, ainsi que telles et telles l'ont été; qu'elles sont aux autres une pierre d'achoppement, et qu'elles trompent leurs confesseurs. Ces personnes vont même encore plus avant, car elles font de semblables discours aux confesseurs, et n'oublient rien de tout ce qui peut leur donner de la défiance sur la conduite de ces âmes. Je connais une de ces personnes d'oraison qui se vit réduite à appréhender de n'en trouver aucun qui la voulût confesser, tant on avait dit de choses contre elle, qu'il serait inutile de rapporter; et ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est que cette peine, au lieu de passer promptement, dure quelquefois toute la vie, parce que celles qui font des jugements si désavantageux de ces âmes, ne cessent point de rendre toutes leurs actions suspectes. Que si vous me dites, mes filles, qu'il y en a aussi d'autres qui les louent, je vous répondrai que le nombre en est bien petit en comparaison de celles qui les blâment et qui les condamnent.

Voici une autre peine beaucoup plus sensible à l'âme que celle de ces murmures. C'est que s'étant vue auparavant si misérable et si engagée dans le péché, qu'elle connaît clairement que la seule bonté de Dieu l'en a retirée, ce lui est un tourment insupportable, principalement dans les commencements, de voir que l'on condamne en elle ce qui est un effet de sa toute-puissance; mais son déplaisir s'adoucit ensuite par diverses raisons. La première, parce que l'expérience lui apprend que ces personnes se portant avec la même facilité à dire le bien que le mal et le mal que le bien, on doit mépriser leurs discours; la seconde, parce que Notre-Seigneur lui faisant connaître que tout ce qu'elle a de bon vient de lui, elle ne le considère que comme si elle le voyait dans une autre personne sans qu'elle y eût aucune part, et ainsi en donne à Dieu toute la gloire; la troisième, parce qu'ayant vu d'autres personnes profiter des grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle pense qu'il a voulu leur donner bonne opinion d'elles, afin qu'elles en profitent aussi; et la quatrième, parce que n'ayant devant les yeux que la gloire de son maître sans se soucier de la sienne, elle se trouve délivrée de l'appréhension que les louanges qu'on lui donne ne soient capables de la perdre par la complaisance qu'elle y prendrait, comme il arrive à d'autres. Ainsi elle se soucie très-peu que l'on ait de l'estime pour elle, et désire seulement de pouvoir contribuer à faire donner des louanges à Dieu, sans se mettre en peine du reste.

Ces raisons, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, adoucissent la peine que donnent ces louanges, mais non pas de telle sorte qu'il n'en reste toujours quelqu'une, si ce n'est quand on n'y fait point de réflexion, et l'on en a incomparablement plus de se voir sans sujet estimée de tout le monde, que d'être blâmée par ces discours désavanta-

geux. Quand l'âme est venue à ce point d'être insensible aux louanges qu'on lui donne, elle se soucie encore moins de ce que l'on dit contre elle. Ces discours, au lieu de la fâcher et de l'affaiblir, la réjouissent et la fortifient par l'avantage qu'elle en reçoit. Elle s'imagine même que ceux qui la traitent si injustement n'offensent point Dieu, étant persuadée qu'il le permet pour lui donner moyen d'en profiter. Et à cause qu'elle connaît visiblement qu'ils la font avancer dans la vertu, elle conçoit une tendresse particulière pour eux, et croit qu'ils l'aiment plus véritablement que ceux qui disent du bien d'elle.

Lorsqu'on est en cet état, Notre-Seigneur envoie d'ordinaire de grandes maladies ; ce qui me paraît, quand les douleurs sont aiguës, le plus grand tourment extérieur que l'on puisse éprouver sur la terre, à cause qu'elles réduisent l'âme à ne savoir que devenir ; et j'aimerais beaucoup mieux endurer un prompt martyre que ces excessives douleurs. Mais quand elles arrivent jusqu'à un tel excès, elles ne durent pas longtemps, parce que Dieu, qui ne permet pas que nous ayons plus de mal que nous n'en pouvons supporter, commence par nous donner de la patience. Il ne fait pas d'ordinaire sentir si particulièrement son assistance dans d'autres douleurs, bien que grandes, et dans des maladies et infirmités de diverses sortes. Je connais une personne qui depuis quarante ans qu'il a plu à sa divine majesté de lui faire les grâces dont j'ai parlé, n'a pas passé un seul jour sans avoir de la douleur, et souffrir par son peu de santé en d'autres manières, outre plusieurs grands travaux. Mais elle comptait cela pour peu lorsqu'elle considérait que ses péchés lui avaient fait mériter l'enfer. Dieu conduira par d'autres voies les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirais toujours celle de la souffrance, quand il ne s'y rencontrerait d'autre avantage que d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que je ne saurais pas, comme je le sais, qu'il y en a beaucoup d'autres. Que si je pouvais représenter dans toute leur étendue la grandeur des travaux intérieurs, ceux-ci paraîtraient bien légers.

Je commencerai par le tourment que c'est d'avoir pour confesseur un homme qui, bien que sage et prudent, n'a point d'expérience de semblables choses. Comme elles sont extraordinaires, il doutera de tout et appréhendera tout, principalement s'il remarque quelque imperfection dans les personnes à qui elles arrivent, à cause que, s'imaginant que celles à qui Dieu fait de semblables grâces doivent être des anges, sans considérer que cela est impossible tandis que nous vivons dans un corps mortel, il les attribue à tentation ou à mélancolie, et je ne m'en étonne pas, ni ne saurais condamner ces confesseurs, parce que le monde étant plein de semblables illusions du démon, et des effets de cette humeur qui remplit l'esprit de tant de vaines images, ils ont raison de s'en défier et d'y prendre garde de bien près. Cependant ces pauvres âmes qui appréhendent déjà beaucoup par elles-mêmes, vont à leur confesseur comme à un juge qui doit décider de ce qui se passe en elles ;

et voyant qu'il les condamne, elles souffrent une peine qui ne se peut comprendre, à moins que de l'avoir éprouvée, principalement si elles ont été fort imparfaites; car alors, encore que Dieu leur fasse la grâce d'être assurées que ces faveurs viennent de lui, elles s'imaginent que pour punition de leurs péchés il permet que le démon les trompe. Comme la manière dont Dieu leur donne cette assurance est toute spirituelle, au lieu que le souvenir de leurs offenses leur est toujours présent, leurs peines recommencent aussitôt qu'elles se voient tomber dans ces fautes et ces imperfections qui sont inévitables en cette vie. Si donc, lors même que les confesseurs les rassurent et adoucissent un peu ces peines, elles ne laissent pas de revenir, quel insupportable tourment ne leur est-ce point quand ils augmentent leurs craintes, principalement si elles tombent dans des sécheresses qui leur font tellement perdre le souvenir des choses de Dieu, qu'il semble qu'elles n'en aient jamais entendu parler. Mais cette peine, quoique si grande; n'est rien en comparaison de celle que leur donne la pensée qu'elles informent si mal leurs confesseurs de leur état, qu'elles les trompent; ce qui fait une telle impression sur leur esprit, que, quoi qu'elles leur déclarent jusqu'à leurs premiers mouvements, tout cela est inutile, parce que leur entendement est si obscurci et si incapable de connaître la vérité, qu'elles se laissent aller à croire ce que leur imagination, qui est alors la maîtresse, leur représente, et toutes les extravagances que le démon leur suggère. Car Dieu lui permet alors de les éprouver, en lui représentant qu'elles sont réprouvées; et toutes ces choses jointes ensemble leur causent un tourment intérieur si insupportable, que je ne saurais le comparer qu'à celui que souffrent les damnés, parce que ces âmes, dans un si grand trouble, se trouvent sans aucune consolation, et qu'au lieu d'en recevoir de leur confesseur, il semble qu'il s'accorde avec les démons pour les tourmenter encore davantage.

Je sais un confesseur qui, traitant avec une personne qui éprouvait ce tourment, et le trouvant périlleux, lui ordonnait de l'avertir quand elle serait en cet état; mais il vit que cela était inutile, parce qu'elle était alors si incapable de tout, que si elle voulait lire dans un livre écrit même en langue vulgaire, elle y comprenait aussi peu que si elle n'eût pas connu une lettre. Dans une si grande tempête, il n'y a point d'autre remède que d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui, à l'heure qu'on y pense le moins, la calme en un instant, de telle sorte, par une de ses paroles, qu'il ne reste pas dans l'âme le moindre nuage. Ce divin soleil dissipe ses ténèbres par sa lumière, la remplit de consolation et de joie, et ainsi, après un combat où tout l'avantage était du côté de son ennemi, et dans lequel elle était près de succomber, elle se trouve victorieuse par l'assistance de ce grand roi, qui a combattu et vaincu pour elle. Elle entre alors dans la connaissance de son néant, et voit clairement que c'est de lui seul qu'elle peut attendre du secours

Elle n'a pas besoin, pour comprendre cette vérité, de faire des réflexions; elle la connaît par l'expérience qu'elle en a faite; car, encore qu'au milieu de ce tourment elle ne laissât pas d'être en grâce, puisqu'elle n'aurait voulu pour rien du monde offenser Dieu, elle se trouvait dans un tel obscurcissement, qu'il ne lui restait pas le moindre souvenir d'avoir jamais eu de l'amour pour lui, ni qu'il en eût eu pour elle; les grâces qu'il lui avait faites et les services qu'elle lui avait rendus, si elle lui en avait rendu quelques-uns, ne lui paraissaient que des songes, et ses péchés étaient la seule chose qu'elle voyait si clairement qu'elle ne pouvait en douter.

O Jésus! mon divin Sauveur, quelle misère est comparable à celle d'une âme qui se trouve abandonnée de la sorte, et quel secours peut-elle tirer des consolations qui se rencontrent sur la terre! Ne vous imaginez donc pas, mes sœurs, si vous vous trouvez en cet état, que quand vous auriez tous les avantages que l'on peut avoir dans le monde, ils fussent capables de vous soulager. Ce serait comme si on les offrait aux damnés, parce qu'ils ne feraient qu'augmenter leur peine au lieu de la diminuer, à cause que les choses de la terre n'ont point de rapport avec ces sortes de tourments.

Ce grand Dieu veut par là nous faire connaître quelle est sa suprême majesté et notre extrême misère; et cette connaissance nous est très-utile, comme on le verra dans la suite.

Que fera donc une âme qui se trouvera durant plusieurs jours dans cette peine? Si elle prie, c'est comme si elle ne priait pas; car, comment tirerait-elle de la consolation de ses prières, puisqu'elle n'y comprend rien, quand même elles ne seraient que vocales? Quant aux mentales, ce n'est pas alors le temps, les puissances en étant incapables. La solitude, au lieu de lui servir, lui nuit, et ce lui est un autre tourment, parce qu'elle ne peut ni parler, ni souffrir que l'on lui parle. Ainsi, quelque effort qu'elle fasse, elle est dans un tel dégoût et dans un tel chagrin, pour ce qui est de l'extérieur, qu'il est facile de s'en apercevoir, et l'on ne saurait exprimer ce qu'elle souffre, parce que ce sont des peines et des tourments spirituels auxquels on ne peut donner le nom qui leur soit propre. Je ne sais point de meilleur remède que de s'occuper à des œuvres extérieures de charité, et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ont recours à son assistance. Qu'il soit béni aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

Des peines intérieures que l'âme souffre dans cette sixième demeure; mais que procédant dans son amour pour Dieu, elles lui sont si agréables, qu'elle ne voudrait pas les voir cesser.

DES PEINES INTÉRIEURES DE CETTE SIXIÈME DEMEURE.

Je ne dirai rien ici des peines extérieures causées par les démons,

parce qu'elles ne sont pas si fréquentes, ni, à beaucoup près, si pénibles qu'avant que l'on fût arrivé à cette sixième demeure, à cause que ces tentations ne pouvaient aller, à mon avis, jusqu'à rendre les puissances incapables d'agir, et à troubler l'âme de telle sorte, qu'il ne lui reste pas assez de raison pour connaître qu'ils ne sauraient faire plus de mal que Dieu leur permet d'en faire, et que, lorsque cette connaissance nous reste, tous leurs efforts sont méprisables, en comparaison de ce que je viens de dire.

En traitant, dans cette demeure, des différentes manières d'oraison et de grâces de Dieu, je parlerai de quelques autres peines intérieures qu'il est facile de juger, par l'état où elles laissent le corps, être encore plus grandes que celles que l'on a vues dans le chapitre précédent, mais qui ne méritent pas le nom de peines, puisque l'âme, en les souffrant, connaît que ce sont de grandes faveurs, et qu'elle en est très-indigne.

Ces peines arrivent lorsque l'on est prêt à entrer dans la septième demeure. J'en rapporterai quelques-unes; car, de les rapporter toutes, il me serait impossible, ni de les bien faire entendre, parce qu'elles sont d'une nature beaucoup plus élevée que les précédentes, que je n'ai pu expliquer que si imparfaitement. Dieu veuille, s'il lui plaît, par les mérites de son Fils, me favoriser de son assistance!

Il semble que nous ayons oublié notre colombe; mais nous ne l'avons pas néanmoins quittée de loin, puisque ces peines dont je parle servent à lui faire prendre un plus grand vol. Je vais donc commencer à parler de la manière dont son saint époux traite avec elle, et qu'il lui fait auparavant tant désirer, par des sentiments si imperceptibles, que l'âme, qui est cette heureuse colombe, ne s'en aperçoit point, et que je ne crois pas pouvoir faire comprendre, sinon à ceux qui les ont éprouvés, parce que, procédant du plus intérieur de l'âme, je ne sais point de comparaison qui soit capable de les faire concevoir. Nous ne pouvons rien y contribuer, et ces sentiments sont fort différents de ce que j'ai nommé des goûts.

Il arrive souvent que, sans que l'on y pense, ni que l'on ait l'esprit attentif à Dieu, il se sert de ce moyen pour réveiller l'âme comme par un éclair ou par un coup de tonnerre. Elle n'entend néanmoins aucun bruit, mais sait seulement avec certitude que Dieu l'appelle, et quelquefois si fortement, surtout dans les commencements, qu'il la fait trembler et se plaindre, quoiqu'elle ne souffre aucune douleur. Elle sent bien qu'elle est blessée, sans savoir par qui ni comment; et cette blessure lui est si agréable, qu'elle ne voudrait jamais en guérir. Comme elle connaît que son divin époux est présent, quoiqu'il ne paraisse pas, elle se plaint à lui avec des paroles toutes d'amour, même extérieures; et quelque grande que soit sa peine, cette peine est si délicieuse, que, quand elle pourrait s'en délivrer, elle ne le voudrait

pas, parce que le plaisir qu'elle en ressent surpasse de beaucoup celui qui se rencontre dans cet état de l'oraison de quiétude que l'on nomme absorbement, quoique cet absorbement, qui est comme une ivresse spirituelle, ne soit accompagné d'aucune peine.

Encore, mes sœurs, que je fasse tous mes efforts pour tâcher à vous faire entendre quel est l'effet de cet amour, je ne sais comment je le pourrai, puisqu'il semble qu'il y ait de la contrariété entre dire que l'âme connaît clairement que son époux est avec elle, parce qu'il l'appelle par des signes si certains et une manière de sifflement si pénétrante, qu'elle n'en saurait douter; et dire que néanmoins il ne se sert, pour lui parler de dedans la septième demeure, qui est son palais et le séjour éternel de sa gloire, que d'une espèce de voix qui n'est point articulée, et à laquelle toutes les puissances de l'âme ne comprennent rien.

« O Dieu tout-puissant ! que vos secrets sont incompréhensibles !
 « et quelle différence n'y a-t-il point entre les choses purement spiri-
 « tuelles et tout ce qui est ici-bas, puisque l'on ne saurait faire com-
 « prendre quelle est celle dont je viens de parler ? Quoiqu'elle soit
 « si petite, en comparaison de tant d'autres que vous opérez dans les
 « âmes, elle produit un si grand effet, qu'elle détache l'âme de tout
 « désir, parce qu'elle ne sait plus que souhaiter lorsqu'elle se croit as-
 « surée que son Dieu est avec elle. »

Vous me direz peut-être, mes sœurs, si elle est dans cette créance, que peut-elle donc désirer ? Quelle peine peut-elle avoir ? et que peut-elle souhaiter davantage ? je ne sais que vous répondre, sinon que je suis très-assurée que l'âme souffre une peine qui pénètre jusque dans le fond de ses entrailles, et qu'il lui semble qu'on les lui arrache lorsque son divin époux veut en tirer le dard dont il l'a blessée, tant est grand le sentiment de l'amour qu'elle lui porte.

En écrivant ceci, il me vient dans l'esprit que c'est peut-être comme une étincelle qui sort de cet ardent brasier d'amour, qui est Dieu même, laquelle, rejaillissant sur l'âme, peut bien lui faire sentir quelle est l'ardeur du feu, mais n'est pas capable de la consumer entièrement, et la laisse ainsi dans une peine qui lui est très-agréable. C'est, à mon avis, la meilleure comparaison qu'on puisse en donner, parce que cette douleur est si délicieuse, qu'elle ne doit point passer pour une douleur, et elle n'est pas toujours semblable; car, tantôt elle dure longtemps et tantôt peu, selon qu'il plaît à Notre-Seigneur de se communiquer à l'âme, sans qu'elle puisse y rien contribuer, à cause que cette opération est toute divine. Mais, encore qu'elle dure assez longtemps, c'est toujours en augmentant ou diminuant, ne demeurant jamais en même état; ce qui fait qu'elle n'embrasse point entièrement l'âme, à cause que, lorsqu'elle commence à s'enflammer, cette étincelle qui s'éteint, la laisse dans le désir de souffrir de nouveau la douleur que cette opération lui fait sentir, parce que, étant une

douleur toute d'amour, elle lui paraît très-douce et très-désirable.

Il n'y a point ici sujet de demander si cela procède, ou de notre naturel, ou de mélancolie, ou d'une tromperie du démon, ou de notre imagination, puisque cette même opération fait assez connaître qu'elle vient de ce séjour de gloire que Dieu habite, où il n'y a rien que d'immuable, et que les effets qu'elle produit sont fort différents de ceux qui se rencontrent dans les autres manières d'oraison, où la suspension des puissances peut, par le plaisir qu'elles ressentent, nous causer quelque doute; car ici elles sont libres et les sens aussi, sans qu'encore qu'ils considèrent ce qui se passe, ils puissent détourner l'âme de son application à son divin époux, ni augmenter ou diminuer l'heureuse peine qu'elle souffre.

Celui à qui Notre-Seigneur a fait cette grâce, n'aura pas peine à comprendre ce que je dis, et il doit beaucoup le remercier de ce qu'il n'a plus sujet d'appréhender qu'il y ait en cela de l'illusion. La seule chose qu'il y a sujet de craindre, est de n'en pas témoigner assez de reconnaissance. Car, pourvu qu'il fasse tous ses efforts pour s'avancer de plus en plus dans la vertu, il sera capable d'aller bien loin, et recevra de nouvelles grâces. J'ai connu une personne qui, ayant passé quelques années en cet état, en était si satisfaite, que, quand il lui aurait fallu, durant un très-longtemps, souffrir de fort grands travaux pour le service de Dieu, elle s'en serait tenue très-bien récompensée. Qu'il soit béni aux siècles des siècles!

Que si vous me demandez, mes filles, pourquoi l'on se tient plus assuré en cet état que dans les autres, je réponds qu'il y en a, à mon avis, diverses raisons: la première, que les peines dont le diable est l'auteur, ne sont jamais agréables comme celles dont je viens de parler. Il peut bien y mêler quelque satisfaction qui paraît spirituelle; mais de joindre à de si grandes peines la tranquillité et le plaisir, cela surpasse son pouvoir, qui ne s'étend qu'à l'extérieur; et ainsi, les peines que cet esprit malheureux nous cause, ne me paraissent jamais être douces et paisibles, mais inquiètes et pleines de trouble. La seconde raison est que cette sorte de tempête qui n'inquiète point l'âme, vient de l'une de ces régions, jusqu'où la puissance de cet esprit malheureux ne s'étend point. Et la troisième raison est que l'âme en tire d'ordinaire de grands avantages, tels que sont ceux de vouloir, plus que jamais, souffrir pour l'amour de Dieu, de renoncer à tous les contentements de la terre et des conversations humaines, et autres choses semblables.

On connaît aussi très-clairement que ce n'est point une imagination, parce que, de quelques artifices dont le diable se serve pour nous faire croire que nous sommes en cet état lorsque nous n'y sommes pas, cela lui est impossible, non plus que de nous persuader que nous n'y

sommes pas lorsque nous y sommes ; et si nous en avons quelque doute, ce serait une marque que ces mouvements ne viendraient pas de Dieu, puisque, quand ils en viennent véritablement, ils ne se font pas moins sentir qu'une voix forte et puissante se fait entendre à nos oreilles.

De dire que ces mouvements procèdent de mélancolie, il n'y a nulle apparence, parce que cette humeur forme toutes ces chimères dans l'imagination ; au lieu que ces heureux sentiments dont je parle, procèdent du plus intérieur de l'âme. Il se peut faire que je me trompe ; mais il faudrait m'alléguer des raisons plus fortes, pour me faire changer d'opinion ; et je connais une personne qui, encore qu'elle appréhendât extrêmement d'être trompée par les illusions du démon, n'a jamais pu concevoir la moindre crainte dans cette sorte d'oraison.

Notre-Seigneur emploie aussi d'ordinaire d'autres moyens pour réveiller l'âme, et il arrive quelquefois que, priant vocalement sans penser à rien d'intérieur, on sent tout d'un coup comme l'odeur d'un parfum très-agréable qui se communique à tous les sens. Je ne dis pas néanmoins que ce soit une odeur, mais je me sers de cette comparaison, pour montrer que c'est quelque chose de semblable qui fait connaître à l'âme que son époux est présent ; et la joie qu'elle en reçoit est si grande, qu'elle excite en elle un si ardent désir de continuer à le posséder, qu'elle ne trouve rien de difficile pour son service ; et qu'il n'y a point de louanges qu'elle ne lui donne. Cette grâce procède de la même cause dont j'ai parlé ; mais elle n'est d'ordinaire accompagnée d'aucune peine, non plus que cet ardent désir de continuer à jouir de la présence de Dieu, et il me paraît aussi, pour les raisons que j'en ai rapportées, qu'il n'y a nul sujet de craindre, mais seulement de tâcher de recevoir cette faveur avec de grandes actions de grâces

CHAPITRE III.

De quelle sorte on se doit conduire à l'égard des esprits faibles ou mélancoliques, qui s'imaginent d'avoir vu et entendu dans l'oraison ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu. Marques auxquelles on connaît si les paroles que l'on a ou que l'on croit avoir entendues, sont de Dieu ou du démon.

DIVERSES MANIÈRES DONT DIEU PARLE AUX ÂMES.

Dieu réveille encore l'âme d'une autre manière, et quoiqu'il paraisse que ce soit par une faveur plus grande que les précédentes, il peut s'y rencontrer plus de péril ; ce qui m'oblige de m'arrêter quelque temps sur ce sujet. Ce sont diverses manières par lesquelles il parle à l'âme dont les unes paraissent extérieures, les autres très-intérieures ; les unes, venir de la partie supérieure de l'âme, et les autres être tellement extérieures, qu'on les entend de ses oreilles, comme l'on entend une voix articulée. Il peut souvent arriver que ce n'est qu'une imagination, principalement à l'égard des personnes qui ont l'esprit faible,

ou qui sont fort mélancoliques. Cela étant, il ne faut point s'arrêter à ce qu'elles disent, quoiqu'elles assurent l'avoir vu ou entendu, ni se mettre en peine de leur faire comprendre que c'est une illusion ; mais simplement les écouter et les traiter comme des malades ; et la prieure et le confesseur à qui elles rendront compte de ce qui se sera passé en elles se contenteront de leur dire qu'elles ne fassent point état de semblables choses ; que ce n'est pas en quoi consiste le service que nous sommes obligé de rendre à Dieu, et que le démon en a trompé plusieurs en cette manière, à quoi, pour ne pas les affliger, il faut ajouter qu'elles ne seront peut-être pas de ce nombre ; que si on leur disait que ce qu'elles croient avoir vu ou entendu n'est qu'un effet de mélancolie, elles n'auraient jamais l'esprit en repos, étant si persuadées de ce qu'elles rapportent, qu'elles jureraient qu'elles l'ont vu et entendu. Mais on doit leur faire discontinuer l'oraison, et employer toutes sortes d'efforts pour les empêcher de s'attacher à ces sortes de dispositions, parce qu'encore qu'elles ne leur préjudiciassent point, le diable pourrait se servir de ces âmes malades pour nuire aux autres ; et aussi parce qu'il y a toujours en semblables choses sujet de craindre, jusqu'à ce que l'on soit assuré qu'elles procèdent de l'esprit de Dieu. Ainsi, dans les commencements, le meilleur est toujours de ne s'y point attacher, car si c'est Dieu qui agit, ce sera le moyen de recevoir encore de plus grandes grâces ; mais il ne faut pas que ce soit en inquiétant ces personnes, puisqu'elles ne peuvent faire que ce qu'elles font.

Pour revenir à ces diverses manières dont l'âme entend ou croit entendre qu'on lui parle, je dis qu'elles peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou de notre imagination, et s'il plaît à Notre-Seigneur de m'assister, je donnerai des marques qui en feront voir la différence, et connaître quand il y aura du péril, y ayant entre les personnes d'oraison plusieurs âmes à qui cela pourrait être utile. Vous ne devez pas croire, mes sœurs, qu'il y ait du mal à ne point ajouter foi à de semblables choses, ni aussi d'y en ajouter.

Quand ces paroles que vous croirez avoir entendues ne regarderont que votre consolation, ou que ce que vous devez faire pour vous corriger de vos défauts, vous pourrez les rapporter tant que vous voudrez, encore que ce ne fût qu'une pure imagination, puisqu'elles ne sauraient nuire. Mais quand même elles viendraient de Dieu, ne vous persuadez pas d'en être meilleures, vous souvenant que Notre-Seigneur a bien voulu parler tant de fois aux Pharisiens, et que tout consiste à faire son profit de ses paroles. Que s'il y en a quelques-unes qui soient contraires à l'Écriture sainte, n'en faites non plus de cas que si vous les aviez entendues sortir de la bouche du démon, parce qu'encore qu'elles procèdent de la faiblesse de votre imagination, vous devez les considérer comme une tentation dont il se sert pour ébranler votre foi, et ainsi les rejeter, ce qui les fera bientôt évanouir.

Soit que ces paroles viennent ou de notre intérieur, ou de la partie

supérieure de notre âme, ou de notre extérieur, elles peuvent toutes procéder de Dieu; et les marques auxquelles l'on peut connaître qu'elles sont de lui sont celles-ci : la première et la plus certaine est que ces paroles sont toujours accompagnées des effets, parce qu'elles portent avec elles un pouvoir et une autorité à qui rien ne résiste. Je veux m'expliquer davantage. Une âme se trouve dans la peine, dans le trouble, dans la sécheresse, et dans cet obscurcissement de son entendement dont j'ai parlé ailleurs; et ce peu de paroles : *Ne vous affligez point*, la mettent dans le calme, la remplissent de lumière, et dissipent toutes ces peines, dont il ne lui paraissait pas possible que ce qu'il y a de plus savants hommes dans le monde fussent capables de la délivrer. Qu'une autre personne soit dans le tremblement et dans la crainte, parce que son confesseur ou quelque autre lui aura dit que ce qui se passe en elle vient du démon, et qu'elle entend seulement ces mots : *C'est moi, n'appréhendez rien*; sa crainte s'évanouit aussitôt, et elle demeure si consolée, que rien ne serait capable de lui faire croire le contraire. Qu'une autre soit dans l'inquiétude du succès de quelque affaire très-importante, et qu'elle entende ces paroles : *Demeurez en repos, elle réussira bien*; elle y ajoute une telle foi, qu'elle ne saurait douter, et voit ainsi cesser sa peine. Il en arrive de même en plusieurs autres occasions.

La seconde marque est que l'âme, en suite de ces paroles, se trouve dans une grande tranquillité, dans un paisible et pieux recueillement, et toujours prête à louer Dieu. « O mon Seigneur et mon maître! » si une seule des paroles que vous faites entendre, soit par vous-même ou par quelque ange, aux âmes qui sont si heureuses, que d'être arrivées à cette sixième demeure, a tant de pouvoir et de force, de quel bonheur ne comblerez-vous point celles qui se trouveront entièrement unies à vous, et vous à elles, par l'adorable lien de votre divin amour! »

Et la troisième marque est que ces paroles demeurent très-longtemps gravées dans la mémoire, et que même quelques-unes ne s'en effacent jamais, comme font celles que nous apprenons de la bouche des hommes les plus vertueux et les plus savants; et que si ces paroles, qui viennent de Dieu, regardent l'avenir, nous y ajoutons une telle foi, qu'encore que des années se passent sans que nous en voyons l'effet, nous nous tenons assurées que Dieu trouvera des moyens de les faire réussir, ainsi qu'enfin il arrive. Cela n'empêche pas néanmoins que l'âme n'ait de la peine de voir les obstacles qui s'y rencontrent, parce que, bien qu'elle soit assurée que ces paroles venaient de Dieu, le longtemps qu'il y a qu'elles lui ont été dites, donne lieu à des doutes qui lui font penser si elles ne procédaient point du démon ou de son imagination. Mais dans le temps qu'elle entend ces paroles, quelques efforts que fasse le démon pour lui donner de la peine et la décourager, et quoi que son imagination lui représente, ell-

demeure ferme dans la créance que Dieu en est l'auteur, principalement quand elles regardent son service et le bien des âmes, et qu'il paraît difficile que les choses réussissent. Ainsi, tout ce que cet esprit malheureux peut faire, est d'affaiblir un peu la foi; ce qui n'est qu'un trop grand mal, puisque nous sommes obligés de croire que le pouvoir de Dieu s'étend infiniment au-delà de tout ce que notre esprit est capable de concevoir.

Mais, malgré tous ces combats, quoi qu'en disent les confesseurs à qui on les communique, et quelques mauvais succès qui donnent sujet de croire que ces paroles n'auront point leur effet, il reste toujours une étincelle d'espérance si vive, que rien n'est capable de l'éteindre; et enfin, on voit l'accomplissement de ces paroles; ce qui remplit l'âme d'une telle joie, qu'elle ne voudrait jamais faire autre chose que rendre de grandes actions de grâces à son éternelle majesté; à quoi elle est beaucoup plus portée par le plaisir de voir l'exécution de ses promesses, que par l'avantage qu'elle en reçoit.

Je ne sais d'où vient que l'âme a une telle passion que ces paroles qu'elle a entendues se trouvent véritables, que je crois qu'elle ne serait pas si touchée d'être surprise en menterie, que si elles ne s'effectuaient pas, comme si elle pouvait en cela faire autre chose que de rapporter ce qui lui a été dit. Je connais une personne qui se souvenait plusieurs fois, sur ce sujet, du prophète Jonas, lorsqu'il appréhendait que Ninive ne fût pas détruite; mais, comme c'est l'esprit de Dieu qui a parlé à l'âme, il est bien juste que son amour et son respect pour lui lui fassent désirer, qu'étant la suprême vérité, on ne puisse douter de l'effet de ses paroles. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de la joie qu'elle a de les voir accomplies, après mille difficultés; et que, quelques peines et quelques travaux que les suites puissent causer, elle aime mieux les souffrir que d'avoir manqué à croire, d'une certitude infailible, que Dieu ne manquerait point à sa promesse.

Mais peut-être que toutes ne tomberont pas dans cet affaiblissement dont j'ai parlé, s'il est vrai que c'en soit un; car, pour moi, je n'ose le condamner. Que s'il procède de l'imagination, il ne sera accompagné d'aucune de ces marques de certitude, de paix et de goûts intérieurs, si ce n'est, comme je l'ai vu arriver, à des personnes d'une complexion et d'une imagination faibles, qui, étant dans l'oraison de quiétude et dans le sommeil spirituel, se trouvaient dans un si grand recueillement, et si hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentaient rien en l'extérieur, parce que tous leurs sens étaient tellement endormis (et peut-être dormaient-elles en effet), qu'en cet état il leur paraissait, comme dans un songe, qu'on leur parlait; et, quoiqu'elles se persuadent de voir ainsi des choses qu'elles croient procéder de l'esprit de Dieu, tout cela, n'étant que songé ou qu'imaginé, ne produit point d'autres effets que ferait un songe. Il arrive aussi quelquefois que ces

âmes, demandant des choses avec ardeur à Notre-Seigneur, elles se persuadent qu'il leur dit qu'il les leur accordera; mais je ne saurais croire que ceux qui ont véritablement entendu plusieurs fois ces paroles de Dieu puissent s'y tromper.

Il y a sans doute grand sujet de craindre que ces paroles que l'on entend ne viennent du démon ou de notre imagination; mais, si elles sont accompagnées des marques dont j'ai parlé, on peut s'assurer qu'elles procèdent de Dieu. Il ne faut pas néanmoins faire ce qu'elles ordonnent, soit à notre égard ou celui d'autrui, principalement en des choses importantes, sans l'avis d'un confesseur savant, prudent et homme de bien, quoique l'on entende diverses fois les mêmes paroles, et que l'on soit très-persuadé qu'elles viennent de Dieu, parce qu'il veut que nous en usions ainsi, et qu'en faisant ce qu'il nous a commandé, lorsque nous regardons notre confesseur comme tenant sa place, nous ne saurions douter que nous n'accomplissions sa volonté. Une si sage manière d'agir nous encourage et nous aide à surmonter les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de ce que ces paroles nous ordonnent, et Dieu fera que le confesseur croira que ce que nous lui rapporterons vient de lui, sinon, nous ne sommes pas obligées à davantage; et je trouve tant de péril à suivre son propre sentiment, que je vous avertis, mes sœurs, et vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, de ne commettre jamais une telle faute.

Il y a une autre manière dont Dieu parle à l'âme, que je ne puis douter qui ne soit de lui, et qui est accompagnée d'une vision intellectuelle, dont je traiterai ensuite. Ces paroles s'entendent si intérieurement dans le fond de l'âme, que cela étant joint aux effets qu'elles produisent, l'on a une entière assurance qu'elles ne peuvent procéder du démon ni de l'imagination, comme les raisons que je vais en rapporter le feront voir, si l'on y fait réflexion.

La première raison est, qu'il y a une grande différence entre les paroles formées par notre imagination et ces divines paroles: car, encore qu'elles n'aient qu'un même sens, celles-ci l'expriment d'une manière si claire et si vive, qu'elles demeurent tellement imprimées dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe; au lieu que celles qui ne viennent que de notre imagination, sont presque comme si on parlait en songeant. La seconde raison est, que ces paroles s'entendent souvent lorsque nous ne pensons point du tout au sujet dont elles parlent, et quelquefois même quand nous sommes en conversation, et qu'elles répondent à des pensées qui ne font que passer en un moment dans notre esprit, sans y faire réflexion, ou à des pensées que nous n'avons plus, et à des choses auxquelles nous n'avons jamais pensé: ce qui montre que notre imagination n'a pu se les figurer pour nous flatter dans nos désirs. La troisième raison est, que l'âme ne fait qu'écouter ces paroles qui viennent de Dieu, au lieu que c'est elle qui forme celles qui viennent de l'imagination. La qua-

trième raison est, qu'une seule de ces paroles divines comprend, en peu de mots, ce que notre esprit ne saurait exprimer qu'en plusieurs. Et la cinquième raison est, qu'il arrive souvent, par une manière que je ne saurais expliquer, que ces divines paroles comprennent encore plusieurs autres sens, outre celui qu'elles expriment, et cela, sans le marquer par aucun son : ce qui est une manière de parler, dont je traiterai ailleurs, si intérieure et si subtile, que l'on ne saurait trop l'admirer ni trop remercier Dieu d'une si grande grâce. Comme je connais une personne que la différence qui se trouve entre ces paroles, dont Dieu est l'auteur, qu'elle avait souvent entendues, et celles qui ne viennent que de notre imagination, avait mise en de grands doutes, je suis persuadée que plusieurs autres sont dans la même peine. Celle qu'avait cette personne lui faisant appréhender, dans les commencements, que cette grâce dont Dieu la favorisait, ne fût une illusion du démon, qui sait si bien se transformer en ange de lumière, elle prit grand soin d'examiner ce qui se passait en elle. Pour moi, je crois que, quelques efforts que l'on fasse pour contrefaire les paroles qui viennent de Dieu, on ne saurait les rendre si claires ni si certaines, que l'on ne puisse douter de les avoir entendues. Les effets font aussi connaître la merveilleuse différence qui se rencontre entre ces diverses paroles ; car, au lieu que celles qui viennent de Dieu remplissent l'âme de lumière et la laissent dans une grande paix, celles qui ne sont que des illusions du démon causent de l'inquiétude et du trouble ; mais cette inquiétude et ce trouble ne peuvent nuire à l'âme, pourvu qu'elle demeure, comme je l'ai dit, dans l'humilité, et ne fasse rien par elle-même ensuite de ce qu'elle aura entendu. Que si ce sont des faveurs de Dieu, elle s'examinera attentivement pour voir si elle en est devenue meilleure ; et elle doit croire qu'elles n'en viennent pas, si elles ne la remplissent point de confusion, en considérant combien elle est indigne de recevoir de telles grâces, car, il est certain que plus elles sont grandes, et plus on doit concevoir de mépris de soi-même, avoir un plus vif sentiment de ses péchés, oublier ce qu'on peut avoir fait de bien, s'occuper entièrement à rechercher la gloire de Dieu, appréhender plus que jamais de contrevenir à ses volontés, ne point regarder son propre intérêt, et être fortement persuadé que, au lieu de mériter tant de grâces, on ne mérite que l'enfer.

Lorsque les faveurs que l'âme reçoit dans l'oraison produisent de tels effets, elle ne doit point s'étonner, mais, au contraire, se confier en la miséricorde de Dieu, qui, étant fidèle en ses promesses, ne permettra pas qu'elle soit trompée par le démon, quoiqu'il soit bon qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Il paraît peut-être à ceux que Notre-Seigneur ne conduira pas par ce chemin, que les âmes qu'il y conduit pourraient, pour éviter tout péril, ne pas écouter ces paroles et, si elles sont inté-

rieures , en détourner leur pensée de telle sorte , qu'elles ne les entendraient point. A quoi je réponds , qu'autant que cela est possible , lorsque ce n'est que notre imagination qui forme ces paroles , à cause qu'il dépend de nous de n'en tenir compte , autant il est impossible de le faire , lorsque c'est Dieu qui nous parle , parce qu'il arrête de telle sorte nos pensées pour n'avoir de l'attention qu'à ce qu'il nous dit , qu'il serait aussi difficile de ne le pas entendre , qu'il le serait à une personne qui aurait l'ouïe très-subtile de n'entendre pas ce qu'on lui dirait à haute voix. Dans l'occasion dont je parle , ce sont les oreilles de l'âme qui entendent , et l'on ne saurait les boucher comme l'on bouche celles du corps , ni penser à autre chose qu'à ce que Dieu nous dit , parce que , de même qu'il fit arrêter le soleil à la prière de Josué , il arrête tellement toutes les puissances de notre âme , qu'elle n'a point de peine à connaître que celui qui lui parle alors est le monarque qui règne dans ce superbe palais , et il lui imprime un si grand respect pour sa suprême majesté , et la met dans une humilité si profonde , qu'elle ne peut avoir d'autre volonté que la sienne. Je prie ce Dieu tout-puissant de nous faire la grâce de nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à lui plaire , et souhaite qu'il m'ait accordé celle d'avoir réussi , en quelque sorte , dans le désir que j'ai eu de donner des avis utiles aux âmes qu'il honorera d'une aussi grande faveur qu'est celle de leur parler , en la manière que je l'ai dit.

CHAPITRE IV.

Des ravissements où Dieu met l'âme pour lui donner la hardiesse de s'approcher de lui et d'aspirer à l'honneur d'être son épouse , dont elle serait retenue par la terreur qu'elle concevrait de l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Quel repos ce petit papillon , auquel j'ai comparé l'âme , pourra-t-il avoir au milieu de tant de peines et d'autres encore ? Mais elles servent à l'âme pour lui faire désirer de plus en plus de posséder son divin époux , qui , connaissant sa faiblesse , se sert de ces moyens et de plusieurs autres , pour faire qu'elle ose s'approcher de lui et aspirer à l'honneur d'être son épouse , sans être retenue par cette sainte terreur que donne l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Vous vous moquerez peut-être , mes filles , de ce que je dis , et le considérerez comme une folie , à cause qu'il vous semblera qu'il n'y a point de femme dans le monde , de quelque basse condition qu'elle soit , qui ne se tînt heureuse d'avoir pour époux un aussi grand monarque , et cela est vrai à l'égard des princes de la terre , mais non pas à l'égard de ce roi du ciel , parce qu'il y a tant de disproportion entre sa grandeur infinie et notre extrême bassesse , qu'il faut , pour surmonter cette terreur , avoir encore plus de courage que vous ne le sauriez croire , et il nous serait impossible de l'avoir , si lui-même ne nous le donnait. Ainsi , pour en venir à la conclusion de ce céleste mariage , il met l'âme dans des ravissements qui la dégagent de tous ses sens , parce qu'elle ne pour-

rait, en y demeurant unie, se voir si proche de cette suprême majesté, sans entrer dans une frayeur qui lui coûterait peut-être la vie. J'entends, lorsque ces ravissements sont véritables, et non pas ces prétendus ravissements ou extases qui ne sont que des imaginations et des effets de la faiblesse de notre sexe, qui fait qu'une seule oraison de quiétude est capable, comme je crois l'avoir dit, de mettre quelques-unes de ces âmes dans l'agonie.

DES RAVISSEMENTS OU EXTASES.

Comme j'ai communiqué avec plusieurs personnes spirituelles, j'ai cru devoir rapporter ici diverses sortes de ravissements, quoique je doute si je m'en pourrai bien démêler, encore que j'en aie déjà écrit ailleurs, ne croyant pas qu'il soit mauvais de le répéter, quand ce ne serait que pour ne rien oublier de ce qui se rencontre dans les diverses demeures qui font le sujet de ce traité.

L'une de ces sortes de ravissements arrive sans même que l'on soit en oraison, lorsqu'une personne est touchée de quelques paroles qu'elle se souvient que Dieu lui a dites autrefois. Il semble qu'ayant compassion de ce qu'elle souffre depuis si longtemps par le désir de le posséder, il fait croître dans le fond de son cœur cette étincelle dont nous avons parlé, qui l'embrase et la consume toute comme un phénix, et qu'elle sort de ce feu de son amour si renouvelée, que l'on peut croire pieusement qu'il lui a pardonné toutes ses offenses. Ce qui ne se doit entendre que des âmes qui, après avoir satisfait à tout ce que l'Église ordonne pour se purifier de leurs taches, se trouvent disposées à recevoir une telle grâce.

Lorsque l'âme est en cet état, Dieu l'unit à lui d'une manière si inexplicable, qu'elle-même ne saurait la faire entendre, quoiqu'elle la connaisse par un sentiment intérieur. Car ceci n'est pas comme un évanouissement dans lequel on est privé de toute connaissance, tant intérieure qu'extérieure.

Ce que j'ai remarqué en cette sorte de ravissement, est que l'âme n'a jamais plus de lumière qu'alors, pour comprendre les choses de Dieu. Sur quoi l'on pourra me demander comment il se peut faire que toutes nos puissances et tous nos sens étant tellement suspendus qu'ils sont comme morts, nous entendions et comprenions quelque chose. Je réponds que c'est un secret que nulle créature, peut-être, n'entend, et que Dieu s'est réservé, ainsi que tant d'autres qui se passent dans cette sixième demeure et dans la septième, qu'on peut joindre ensemble, puisque, n'y ayant rien qui les sépare, on entre de l'une dans l'autre; et je ne les ai divisées qu'à cause qu'il y a des choses dans la dernière qui ne sont connues que de ceux qui y sont entrés.

Quand l'âme est dans cette suspension, Dieu lui fait la faveur de lui découvrir quelques secrets des choses célestes, et de lui donner des visions représentatives qu'elle peut rapporter, et qui demeurent tellement

gravées dans sa mémoire, qu'elle ne saurait jamais les oublier. Mais lorsque ces visions sont intellectuelles, elle ne peut les faire entendre, parce qu'il y en a de si sublimes, qu'elles ne doivent point entrer dans le commerce des créatures qui vivent encore sur la terre, quoique l'on pourrait en rapporter une grande partie après que l'on est revenu de ce ravissement. Comme il se peut faire, mes sœurs, que quelques-unes de vous ignorent ce que c'est que ces visions, et particulièrement les intellectuelles, j'en parlerai en son lieu, puisque celui qui a le pouvoir de me commander me l'a ordonné; et encore que cela paraisse inutile, il pourra beaucoup servir à quelques âmes.

Si vous me demandez quel avantage on peut tirer de ces faveurs de Dieu, si extraordinaires et si élevées, puisque l'on ne saurait les redire, je réponds, mes filles, que cet avantage est si grand, que l'on ne saurait assez l'estimer, parce que, bien que ces paroles ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Que si vous me demandez aussi comment nous pouvons nous en souvenir, puisqu'elles n'ont aucune image qui les représente, et que nos puissances n'en ont point l'intelligence, j'avouerai que je n'y comprends rien; je sais seulement qu'elles laissent dans l'âme une si claire connaissance de la grandeur de Dieu, et qui y demeure si vivement et si fortement imprimée, que, quand on ne dirait jamais rien de son essence infinie et de l'obligation que nous avons de le reconnaître pour notre Dieu, nous commencerions dès ce moment de l'adorer en cette qualité, comme fit Jacob dans la vision qu'il eut de cette échelle mystérieuse qui lui découvrit encore d'autres secrets, quoiqu'il n'en pût rien dire, sinon qu'il avait vu une échelle par laquelle des anges descendaient et remontaient. Mais s'il ne se fût point passé d'autres choses dans son intérieur, comment aurait-il pu connaître un si grand mystère? Je ne sais si je m'explique assez, parce qu'encore que j'aie entendu ces paroles, je ne voudrais pas assurer que je m'en souviens bien. Moïse ne put non plus dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson; il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter, quoiqu'il lui eût déclaré des secrets dont il est certain qu'il ne doutait point, puisque s'il n'eût vu et cru certainement que c'était Dieu qui lui parlait, il n'aurait jamais osé s'engager dans tant de périls et tant de travaux. Ainsi, il fallait nécessairement qu'il eût vu des choses merveilleuses au milieu des épines de ce buisson, qui lui donnèrent le courage d'entreprendre de délivrer son peuple. Vous voyez donc, mes sœurs, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons pour nous les faire comprendre. Il nous suffit de croire, comme nous y sommes obligées, qu'il est tout-puissant, et que des vers de terre tels que nous sommes, ne doivent pas prétendre de connaître ses infinies et inconcevables grandeurs, mais nous contenter de lui rendre des actions de grâces de ce qu'il lui plaît nous donner la connaissance de quelques-unes.

Je voudrais pouvoir trouver une comparaison qui fût capable de donner quelque intelligence de cela ; mais je ne crois pas qu'il y en ait qui le puisse bien exprimer. Je me servirai de celle-ci , faute d'autre. Imaginez-vous que vous entrez dans le cabinet d'un puissant roi , rempli d'un très-grand nombre de choses rares et précieuses , et de quantité de glaces , de miroirs disposés de telle sorte , qu'ils les font voir tout d'une vue , ainsi que cela m'arriva une fois chez la duchesse d'Albe , où , dans l'un de mes voyages , l'obéissance m'obligea de demeurer deux jours , parce qu'elle en pressa tant mon supérieur , qu'il ne put le lui refuser. Je fus surprise en entrant dans ce cabinet ; et pensant en moi-même à quoi pouvait servir ce grand nombre de curiosités , je trouvai que ce pouvait être à louer Dieu de la beauté et de la variété qui se rencontrent dans tant de créatures , qui sont des ouvrages de ses mains ; et je suis maintenant bien aise d'avoir vu cela , à cause qu'il me peut servir dans le sujet dont il s'agit. Quoique j'eusse demeuré quelque temps dans ce cabinet , cette grande multitude de différents objets fit que je ne me souviens non plus d'aucun en particulier , que si je ne les avais point vus , et qu'il m'en reste seulement en général quelque idée. Ainsi , lorsque dans ces deux dernières demeures Dieu est dans une âme comme dans le ciel empyrée , et tellement uni à elle , qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui , elle tombe en ravissement , et se trouve si abîmée dans la joie de le posséder , qu'elle est incapable de comprendre les secrets qu'il expose à sa vue. Mais lorsqu'il lui plaît quelquefois de la réveiller de cette extase pour lui faire voir , comme en un clin d'œil , les merveilles de ce cabinet céleste , elle se souvient bien , après être revenue entièrement à elle , qu'elle les a vues. Elle ne saurait néanmoins rien dire en particulier de chacune d'elles , à cause qu'elle n'est pas capable , par sa nature , de rien comprendre au-delà de ce que Dieu a voulu , par une manière surnaturelle , lui faire voir de surnaturel. Je demeure donc d'accord que l'âme a vu quelque chose par une vision représentative ; mais c'est de la vision intellectuelle que je veux maintenant parler , et non pas de celle-là : car mon ignorance et mon peu d'esprit , font que je ne puis rien ajouter à ce que je viens d'en dire ; et je vois clairement que si j'ai bien rencontré en quelque chose , Dieu seul me l'a mis dans l'esprit et dans la bouche , sans que j'y aie aucune part.

Pour moi , je suis persuadée que si l'âme , dans les ravissements qu'elle croit avoir , n'entend point de ces secrets , ce ne sont point des ravissements véritables , mais des effets de la faible complexion des femmes , qui , après avoir fait de grands efforts d'esprit , tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens , ainsi que je l'ai dit dans l'oraison de quiétude. Or , cela ne se peut nommer un véritable ravissement ; car je tiens pour certain que lorsque c'en est un , Dieu attire toute l'âme à lui ; et que , la traitant comme son épouse , il lui fait voir quelque petite partie de ce royaume éternel qu'il a acquis au prix de son sang , et qui , étant indivisible , se trouve tout entier dans chacune de

ses parties. Or, comme il ne veut point qu'alors rien détourne l'âme de jouir du bonheur de sa présence, il fait fermer à ses sens et à ses puissances toutes les portes de ces demeures, et ne laisse ouverte que celle par où elle est entrée pour aller à lui. Qu'il soit loué à jamais d'un si grand excès de bonté ! et que malheureux sont ceux qui, pour ne vouloir pas en profiter, rendent inutile l'affection qu'un si bon maître leur témoigne.

Hélas ! mes sœurs, combien peu considérable est tout ce que nous avons quitté en renonçant au monde, et tout ce que nous faisons et pouvons faire pour un Dieu qui daigne ainsi se communiquer à nous, encore que nous ne soyons que des vers de terre ! Que s'il nous est permis d'espérer, même dès cette vie, de jouir d'un aussi grand bonheur que celui dont j'ai parlé, que faisons-nous ? à quoi nous arrêtons-nous ? et qui nous empêche d'aller sans cesse de rue en rue et de place en place chercher notre divin époux, comme nous voyons dans les cantiques que faisait la sainte épouse ? Oh ! que tout ce qui est sur la terre est inutile, s'il ne nous sert à acquérir un si grand bien ! Et quand nous pourrions posséder à jamais toutes les richesses et tous les plaisirs imaginables, que serait-ce d'approchant du bonheur dont je viens de parler ? Et qu'est-ce même que ce bonheur, en comparaison de posséder le Créateur, et le maître de tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre ?

O aveuglement de l'esprit humain ! jusqu'à quand nous obscurcirez-vous les yeux ! Car, encore que cet aveuglement ne paraisse pas être tel qu'il nous empêche de voir le ciel, j'aperçois dans nos yeux comme de petits grains de sable, dont le nombre pourrait, en s'augmentant, nous beaucoup nuire. C'est pourquoi, mes sœurs, je vous en conjure au nom de Dieu, efforçons-nous, par la connaissance de notre misère, de tant profiter de nos fautes, qu'au lieu de diminuer notre vue, elles la fortifient, de même que Notre-Seigneur, pour la rendre à un aveugle, se servit de la boue. C'est un véritable moyen de tirer le bien du mal, lorsque, nous reconnaissant si imparfaites, nous redoublerons nos prières, et tâcherons, plus que jamais, de nous rendre agréables à Dieu.

J'ai fait une grande digression ; mais vous devez, mes sœurs, me pardonner, si, lorsque je parle des grandeurs de Dieu, je ne puis m'empêcher de me plaindre des avantages que nous perdons par notre faute, puisque, encore qu'il soit vrai qu'il départ ses faveurs à qui bon lui semble, si nous répondions par notre amour pour lui à celui qu'il a pour nous, il ne nous les refuserait pas, puisqu'il ne désire rien tant, que de donner, et que ses libéralités ne peuvent diminuer ses richesses, parce qu'elles sont infinies.

Pour revenir à mon sujet, je dis que ce divin époux commande que l'on ferme les portes de ces dernières demeures, et même celles du château et de son enceinte, parce que lorsqu'il veut mettre l'âme

dans le ravissement, elle ne saurait plus respirer, et, encore que quelquefois les autres sentiments ne paraissent pas tout-à-fait éteints, on ne saurait du tout parler; mais ils le sont souvent à l'instant même, et les mains deviennent si froides, et tout le reste du corps aussi, qu'il semble que l'on soit mort. Cela dure peu de la sorte, à cause que lorsque cette grande suspension cesse, le corps paraît se ranimer, pour mourir de nouveau en cette manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant; mais cette grande extase passe vite.

Il arrive néanmoins qu'après qu'elle est cessée, la volonté et l'entendement ne laissent pas d'être si occupés durant le reste du jour, et quelquefois durant plusieurs jours, que l'âme semble incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu, tant elle y est attentive, et tant elle est endormie pour tout ce qui regarde les créatures. Mais, lorsqu'elle est entièrement revenue à elle, quelle confusion ne lui est-ce point de se voir si indigne des faveurs qu'elle a reçues? et quel désir n'a-t-elle pas de s'employer pour le service de Dieu, en toutes les manières qu'il lui plaira? Car, si les autres oraisons dont j'ai parlé font les effets que j'ai dits, quel doit être celui de celle-ci? Cette âme voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu, et que toutes les créatures fussent changées en autant de langues, afin de lui aider à le louer. Elle aime les grandes pénitences, et croit ne rien faire pour Dieu en les faisant, parce que la force de son amour les lui rend douces, et qu'elle voit clairement que les tourments des martyrs leur semblaient légers, à cause de l'assistance qu'ils recevaient de celui pour l'amour duquel ils les enduraient. Ainsi ces âmes se plaignent à lui lorsqu'il ne leur présente pas des occasions de souffrir; elles considèrent aussi comme une seconde grâce de recevoir ces faveurs en secret, à cause que lorsqu'elles leur arrivent en présence de quelques personnes, la confusion qu'elles en ont est si grande, qu'elle interrompt en quelque sorte leur ravissement, et trouble le bonheur dont elles jouissent, parce que la connaissance qu'elles ont de la corruption du monde leur donne sujet de craindre que ceux qui les ont vues en cet état, au lieu d'en avoir l'opinion qu'ils devraient, et d'en prendre sujet de louer Dieu, n'en fassent des jugements téméraires et désavantageux.

Il me paraît que cette peine, que ces âmes ne sauraient s'empêcher d'avoir, procède en quelque sorte d'un défaut d'humilité, puisque, si nous désirons d'être méprisées, que nous importe que l'on nous blâme? C'est ce que Dieu fit entendre à une personne qui se trouvait dans cette peine : *Ne vous affligez point*, lui dit-il, *car ceux qui vous ont vue en cet état me donneront des louanges, ou ils en parleront à votre désavantage; et ainsi, soit d'une manière ou d'une autre, vous y gagnerez.* J'ai su depuis, que ces paroles consolèrent et encouragèrent extrêmement cette personne; et je les rapporte ici, afin que s'il arrive la même chose à quelqu'une de vous, elle en fasse son profit. Il semble que

Notre-Seigneur veuille faire connaître que ces âmes, étant toutes à lui, nul autre n'a droit d'y rien prétendre, mais que leur vie, leur honneur, et tout ce qu'elles possèdent, doit être entièrement consacré à son service; et que, pourvu qu'elles ne soient pas si malheureuses que de s'éloigner de lui par une ingratitude criminelle, il les protégera, en qualité de leur époux, contre toutes les puissances du monde et toutes les forces de l'enfer.

Je ne sais si j'ai donné quelque intelligence de ce qui regarde les ravissements. Je dis quelque intelligence, car de la donner tout entière, c'est une chose impossible; et si j'y ai réussi en quelque sorte, je ne crois pas le temps que j'y ai mis mal employé, puisqu'il importe de savoir combien les effets des véritables ravissements sont différents de ceux qui sont faux; je dis faux, et non pas feints, parce que je présume que ceux qui les ont, n'ont point dessein de tromper, mais sont trompés; et, comme ils deviennent un sujet de risée, lorsque l'on voit que les effets ne répondent pas à une aussi grande faveur que celle qu'ils prétendent avoir reçue, il ne faut pas s'étonner qu'au contraire l'on ajoute foi aux ravissements que les effets témoignent venir véritablement de Dieu. Qu'il soit loué à jamais! Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

D'une espèce de ravissement que la Sainte nomme vol de l'esprit.

Il y a une autre sorte de ravissement, auquel je donne le nom de vol de l'esprit; et quoique tous deux ne soient qu'une même chose, l'âme y remarque une grande différence, en ce qu'elle se sent quelquefois emportée par un mouvement si prompt, et qui lui donne, au commencement, tant de crainte, que c'est ce qui m'a fait dire que ceux à qui Dieu fait ces faveurs ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance et de résignation, pour s'abandonner entièrement à sa sainte volonté. Car, croyez-vous, mes filles, qu'une personne qui est dans une entière liberté d'esprit, puisse ne se point troubler de sentir ainsi enlever son âme, et quelquefois son corps avec elle, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir d'où ni comment lui viennent ces transports, parce que lorsqu'ils commencent d'une manière si soudaine, on n'a encore aucune certitude qu'ils procèdent de Dieu? Que si vous me demandez si l'on peut résister à un mouvement si impétueux, je réponds que non, et que si l'on s'y efforçait, ce serait encore pis, comme je l'ai appris d'une personne qui m'a dit qu'il semble que Dieu veuille alors faire connaître à l'âme qu'après s'être donnée tant de fois à lui, avec une volonté pleine et entière de s'abandonner à sa conduite, elle ne peut plus, en nulle manière, disposer d'elle-même, et moins en cette occasion qu'en toute autre, parce que, ainsi que la paille ne résiste point à l'ambre qui l'attire, elle s'était résolue de céder volontairement à cette nécessité inévitable; et il est certain

qu'un géant n'enlève pas une paille avec plus de facilité que Dieu, cet incomparable géant, qui marche plus vite que le soleil, enlève l'esprit de ceux à qui il fait une telle grâce.

Si je m'en souviens bien, j'ai dit, dans la quatrième demeure, que l'âme, dans l'oraison dont j'y parlais, est comme un bassin de fontaine qui se remplit d'eau, d'une manière si douce et si tranquille, que l'on n'y remarque aucun mouvement. Mais ici, ce même Dieu qui donne un frein aux eaux, et défend à la mer de passer les bornes qu'il lui a marquées, ouvre les sources de l'eau de sa grâce, et inonde l'âme d'une telle sorte, qu'elle est comme un vaisseau, si agité par la violence des vagues, que tous les efforts du pilote et des matelots ne sauraient empêcher qu'elles ne le poussent où bon leur semble. Ainsi les sens, les puissances, et tout ce qui peut y avoir d'extérieur, se trouve contraint de céder.

Que si, en écrivant seulement ceci, je suis épouvantée de voir quelle est la puissance de ce grand roi, combien le devront être ceux qui l'ont éprouvée ? En vérité, mes sœurs, je ne saurais croire que, s'il lui plaisait de se faire aussi particulièrement connaître aux personnes du monde les plus abandonnées au péché, elles ne cessassent de l'offenser, sinon par amour, au moins par crainte. Quelle obligation n'ont donc point les âmes à qui il fait la faveur de les conduire par une voix si sublime, de faire tous leurs efforts pour lui plaire ! Je conjure, en son nom, celles d'entre vous qu'il a tant favorisées, que de leur accorder de semblables grâces, de n'oublier jamais qu'elles sont si grandes, que vous ne faites en cela que recevoir, et que celui qui a plus reçu, doit davantage. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que l'on a besoin en ceci d'un grand courage, puisqu'une faveur si extraordinaire étonne l'âme, de telle sorte que, si Notre-Seigneur ne la rassurait, non seulement elle demeurerait toujours dans la peine et dans la crainte, mais perdrait entièrement courage en voyant, d'un côté, les extrêmes obligations qu'elle a à Dieu, et en considérant, de l'autre, que si elle lui rend quelque service, il est si peu digne de lui, et accompagné de tant d'imperfections, que le mieux qu'elle puisse faire est de ne s'en point souvenir, et d'avoir seulement devant les yeux la grandeur de ses péchés, de s'abandonner à sa miséricorde, et de lui demander avec larmes que, n'ayant pas moyen de le payer de ce qu'elle lui doit, il lui plaise d'user envers elle de sa bonté pour les pécheurs. Il lui parlera peut-être, comme il fit à une personne qui, étant devant un crucifix, fort affligée de voir qu'elle n'avait jamais rien fait pour son service, il la consola en lui disant qu'il voulait qu'elle considérât comme siennes toutes les douleurs qu'il avait souffertes dans sa passion, et qu'elle les offrit à son Père ; ce qui lui donna tant de joie, et elle se trouva si riche, qu'elle m'a assuré que ces paroles lui sont toujours demeurées dans l'esprit, et lui redonnent du courage toutes les fois que la pensée de son indignité et de sa mi-

sère la tourmente. Je pourrais rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet, par la connaissance que m'en a donnée la communication que j'ai eue avec diverses personnes d'oraison et fort saintes. Mais, afin que vous ne croyiez pas que ce soit de moi-même que je parle, je n'en dirai pas davantage. Cela suffit pour vous faire voir combien Dieu a agréable que nous travaillions à nous connaître nous-mêmes, et nous souvenir toujours que notre pauvreté est si grande, que nous n'avons rien que nous ne tenions de lui.

Il faut donc, mes sœurs, si je ne me trompe, qu'une âme qui est en l'état que j'ai dit, et particulièrement dans ce dernier, ait beaucoup de courage, si son humilité est véritable, et je prie Dieu de tout mon cœur de nous le donner.

Pour revenir à ce ravissement de l'esprit si impétueux, il est tel, qu'il semble que véritablement il le sépare de son corps. Cette personne néanmoins n'en est pas morte; mais elle ne sait, durant quelques moments, si son âme anime encore ou n'anime plus son corps. Il lui paraît qu'elle est dans une région entièrement différente de celle où nous sommes; elle y voit une lumière incomparablement plus brillante que toutes celles d'ici-bas, et elle se trouve instruite en un instant de tant de choses si merveilleuses, qu'elle n'aurait pu, avec tous ses efforts, s'en imaginer, en plusieurs années, la moindre partie; et cela n'est pas une vision intellectuelle, mais représentative, dans laquelle on voit plus clairement avec les yeux de l'âme que l'on voit avec ceux du corps. On comprend aussi alors certaines choses, sans qu'il soit besoin de paroles pour les faire entendre, et si l'on voit quelques saints, on les reconnaît comme si on les avait connus dans le monde.

D'autres fois, outre ce que l'on voit des yeux de l'âme, en la manière que je viens de le rapporter, on voit aussi d'autres choses par une vision intellectuelle, et particulièrement une grande multitude d'anges qui accompagnent leur Seigneur, et d'autres choses encore, que je ne saurais dire, sont représentées à l'âme par une connaissance admirable, à laquelle les yeux du corps n'ont point de part. Ceux qui en auront l'expérience et qui sont plus habiles que moi, pourront peut-être les expliquer; mais cela me semble bien difficile, et je ne voudrais non plus assurer que l'âme, en cet état, soit encore unie au corps, que dire qu'elle en soit alors séparée. J'ai souvent pensé si ce n'est point que, de même que le soleil, sans sortir du ciel, lance ses rayons sur la terre, l'âme et l'esprit qui, ainsi que le soleil et ses rayons, ne sont qu'une même chose, peuvent, en demeurant toujours dans le corps, être poussés comme un rayon au delà d'eux-mêmes, par la force de la chaleur de ce soleil de justice, qui est notre Dieu.

Je ne sais peut-être ce que je dis, mais je sais bien que le mouvement qui se fait alors dans le fond de l'âme, et auquel je ne saurais

donner un autre nom qu'un vol de l'esprit, n'est pas moins prompt que celui d'une balle de mousquet; et qu'encore qu'il ne fasse point de bruit, il se fait sentir de telle sorte, que ce ne peut être une imagination. L'âme, selon ce que je le puis comprendre, est alors élevée au-dessus d'elle-même, et comme hors d'elle-même, et après être entrée dans son assiette ordinaire, elle tire tant d'avantages des choses si merveilleuses qu'elle a vues, que toutes celles de la terre ne lui paraissent que de la fange. Ainsi elle conçoit un tel mépris de ce qu'elle estimait auparavant, qu'elle ne souffre plus la vie qu'avec peine. Il semble que Dieu ait voulu lui faire connaître quelque chose de la beauté et des richesses de cet heureux pays, où tous ses désirs aspirent, comme il arriva aux Israélites quand ils envoyèrent reconnaître la terre qu'il leur avait promise, pour disposer cette âme à supporter avec joie les travaux d'un si pénible voyage, par l'espérance de jouir enfin d'un doux et perpétuel repos. Car, encore qu'il ne semble pas que l'on puisse tirer beaucoup d'avantage d'un plaisir qui passe si vite, il en produit de si grands, qu'il faut, pour le comprendre, l'avoir éprouvé. On voit donc clairement qu'il est impossible que cela procède de notre imagination ni d'une illusion du diable, puisqu'il ne saurait rien venir de lui qui opère dans notre âme une si grande tranquillité, et des effets aussi avantageux que le sont, entre autres, dans un souverain degré, les trois choses que je vais dire.

La première, la connaissance de la grandeur de Dieu, qui, à mesure qu'elle croît en nous, augmente notre respect et notre admiration pour son infini pouvoir et son inconcevable sagesse; la seconde, la connaissance de nous-mêmes, qui nous humilie de telle sorte, que nous avons peine à comprendre que, n'étant que bassesse et que misère, nous ayons été assez hardies pour oser offenser cette suprême majesté, et nous fait baisser les yeux comme n'étant pas dignes de la regarder; et la troisième, de nous inspirer un si grand mépris de toutes les choses de la terre, que nous ne voulions en user que pour le service d'un si grand maître.

Ce sont là les pierreries de si grand prix que l'époux commence de donner à son épouse, et le ressentiment d'une si extrême faveur demeure tellement gravé dans son esprit, que je ne crois pas possible qu'elle ne lui soit toujours présente, jusqu'à ce qu'elle en connaisse encore plus clairement la valeur dans une éternité de gloire, si ce n'est qu'elle fût si malheureuse que de s'en rendre indigne par quelque grande faute. Mais ce même époux, de qui elle a reçu de telles faveurs, étant tout-puissant et tout miséricordieux, elle a sujet d'espérer de sa bonté qu'il l'empêchera de tomber dans ce malheur.

Pour revenir encore au courage que j'ai dit qu'il est besoin d'avoir dans ces occasions, pensez-vous, mes sœurs, qu'il soit facile de l'avoir, lorsqu'il semble que l'âme, se voyant privée de tous ses sens, se croit être séparée de son corps, et que, ne pouvant comprendre de quelle

sorte cela lui arrive , elle a tant de besoin que son Seigneur et son Dieu ajoute aux faveurs qu'il lui a déjà faites , celle de la soutenir et de l'assister dans l'appréhension où elle se trouve ? Vous me direz peut-être que sa crainte est bien récompensée , et j'en demeure d'accord. Que celui qui nous peut faire tant de grâces soit loué à jamais et nous rende dignes de le servir. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Effets que les ravissements que la Sainte nomme vol de l'esprit produisent dans l'âme. Des larmes.

Ces faveurs de Dieu produisent dans l'âme un tel désir de le posséder entièrement , que , considérant la vie comme un tourment , quoique mêlée de douceur , elle souhaite la mort avec ardeur , et demande à Dieu avec larmes de la tirer de cet exil. Tout ce qu'elle y voit la lasse et l'ennuie , et elle ne reçoit de soulagement que lorsqu'elle est seule avec son Seigneur : mais cette peine revient aussitôt troubler sa joie , et ainsi elle n'est jamais en repos. Enfin , cette âme , que j'ai comparée à un petit papillon , ne trouve point de lieu où elle puisse s'arrêter , et son amour la rend si disposée à s'enflammer encore davantage , qu'elle n'en rencontre point d'occasion qu'elle n'y vole. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que les ravissements sont fort fréquents dans cette sixième demeure , sans que l'on puisse y résister , lors même qu'ils arrivent en public ; et il s'élève aussitôt tant de murmures contre cette pauvre âme , qu'elle ne saurait s'empêcher d'en être émue , à cause du grand nombre de personnes qui la persécutent , et particulièrement les confesseurs : car , encore que d'un côté elle croie devoir être dans une grande assurance , principalement lorsqu'elle est seule avec Dieu , elle s'afflige de penser qu'elle a sujet de craindre que ce ne soit une illusion du démon , qui la trompe pour la porter à offenser son saint époux. Car , quant aux murmures qui ne regardent qu'elle , elle n'en tient compte , si ce n'est qu'ils viennent de son confesseur qui la blâme comme s'il y avait de sa faute. En cet état elle demande des prières à tout le monde ; et sur ce qu'on lui dit , que le chemin qu'elle tient est fort périlleux , elle conjure Notre-Seigneur de la conduire par un autre. Néanmoins , lorsqu'elle voit qu'elle avance beaucoup par celui-là , et que , selon ce qu'elle lit , qu'elle entend et qu'elle connaît , elle est persuadée qu'il la mène au ciel par l'observation des commandements , elle ne saurait , quelques efforts qu'elle fasse , ne pas désirer de continuer toujours d'y marcher ; et cette impuissance où elle se trouve lui donne de la peine , parce qu'il lui semble que c'est désobéir à son confesseur , et qu'elle croit que le seul remède pour n'être point trompée est de lui obéir , et de ne point offenser Notre-Seigneur : elle sait bien que , pour quoi que ce soit au monde , elle ne voudrait commettre un péché véniel de propos délibéré , et s'afflige extrêmement de ce qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre plusieurs sans s'en apercevoir.

Dieu donne à ces âmes un si grand désir de lui plaire, et une si grande appréhension de tomber dans les moindres imperfections, que cette seule raison est capable de les porter à fuir la compagnie des créatures, et à envier le bonheur de ces saints anachorètes qui passaient leur vie dans les déserts; mais, d'un autre côté, elles voudraient être au milieu des personnes du siècle pour pouvoir contribuer à faire donner de plus grandes louanges à Dieu, quand elles ne pourraient procurer ce bonheur qu'à une seule âme. Que si ce sont des femmes, elles s'affligent de ce que leur sexe ne leur laisse pas cette liberté, et envieient aux hommes celle qu'ils ont de publier à haute voix la grandeur du Dieu des batailles.

« Hélas ! pauvre petit papillon, vous vous trouvez attaché par tant de chaînes, que vous ne sauriez voler comme vous le voudriez. Ayez compassion de lui, mon Dieu, faites que l'âme, qui est ce papillon, puisse accomplir en quelque sorte ce qu'elle ne désire que pour votre honneur et pour votre gloire. Ne vous souvenez point de son indignité et du peu qu'elle est par elle-même. Seigneur, vous êtes tout-puissant; commandez à la mer de se retirer, et au Jourdain de se sécher pour laisser passer votre peuple; rendez-la invincible par votre force, et capable de souffrir de grands travaux; elle y est résolue, et souhaite de les endurer. Déployez la puissance de votre bras pour l'empêcher de consumer sa vie en des choses indignes de vous. Faites éclater votre grandeur dans un sexe si fragile, afin que tout le monde voyant que, n'étant rien par elle-même, elle n'agit que par vous, et que l'on vous en donne toute la louange. Elle se tiendra toujours trop heureuse, quoi qu'il lui en coûte, et voudrait, si cela se pouvait, donner mille vies pour faire qu'une seule âme vous louât encore davantage, et elle connaît clairement que, non-seulement elle n'est pas digne de mourir pour vous, mais de faire la moindre chose pour votre service. »

Je ne sais, mes sœurs, à quel propos j'ai dit ceci; je sais seulement que ce sont les effets que ces suspensions et ces extases produisent; car ce ne sont pas des désirs qui passent, ils subsistent toujours, et l'on connaît, dans toutes les occasions qui s'en offrent, qu'il n'y a point de déguisement ni de feinte. Mais pourquoi dire que ces désirs sont continuels, puisque l'on se sent quelquefois, dans les moindres choses, avoir si peu de courage, que l'on se croit incapable de rien faire ?

Je suis persuadée que ce que Dieu abandonne alors l'âme à elle-même, est pour son plus grand bien, afin de lui faire connaître que, si elle avait eu quelque courage, c'était lui seul qui le lui donnait, et qu'elle se voie si clairement, qu'elle s'anéantit et admire plus que jamais sa grandeur et sa miséricorde, qu'il lui a plu d'exercer envers elle, quoiqu'elle ne soit qu'une vile et misérable créature. Mais le plus ordinaire est que cela se passe comme je l'ai dit.

Vous devez, mes sœurs, prendre garde que dans cet ardent désir de voir Notre-Seigneur, dont on se trouve quelquefois pressé, il ne faut pas s'y laisser aller, mais, s'il se peut, en divertir sa pensée. Je dis s'il se peut, parce que vous verrez dans la suite qu'il y a des désirs auxquels on ne saurait résister, ainsi qu'on le peut dans ceux-ci, à cause que la raison qui est encore libre peut, comme l'exemple de saint Martin nous l'apprend, se conformer à la volonté de Dieu, et se divertir de ce désir dont elle est pressée, en considérant que, n'étant propre qu'à des personnes fort avancées dans l'amour de Dieu et favorisées de ses grâces, le démon pourrait nous l'inspirer pour nous porter à croire que nous sommes de ce nombre, et ainsi il est toujours bon de marcher avec crainte.

Je ne saurais croire que cet esprit malheureux puisse donner à l'âme le repos et cette paix dont la peine que cause ce désir de voir Dieu est accompagnée. Il excitera seulement, à mon avis, quelque mouvement de passion, tel qu'est celui que l'on a pour les choses du siècle. Mais, ceux qui n'ont point d'expérience, ni de l'un ni de l'autre, ne sauraient faire ce discernement; et, comme ils se persuadent que ce désir de voir Dieu leur est très-avantageux, ils feront tout ce qu'ils pourront pour l'accroître, au grand préjudice de leur santé, parce que la peine qu'il donne est continuelle, ou, au moins, fort ordinaire.

DES LARMES.

Il faut aussi remarquer que la faiblesse de la complexion cause le plus souvent ces peines, principalement si ce sont des personnes d'un naturel si tendre, que la moindre chose les fait pleurer. Elles s'imaginent alors que les larmes qu'elles répandent coulent pour Dieu, quoiqu'il n'en soit point la cause. Il pourra aussi arriver que, durant quelque temps, ces larmes viendront en si grande abondance, qu'à chaque pensée que ces personnes auront de Dieu, et à chaque parole qu'elles en entendront dire, elles ne pourront les retenir, bien qu'elles ne procèdent pas tant de leur amour pour lui que de leur disposition naturelle. Ainsi, elles ne cessent point de pleurer, et ce qu'elles ont entendu dire à la louange de ces larmes, faisant qu'elles ne voudraient faire autre chose que d'en répandre, elles y contribuent de tout leur pouvoir; à quoi le démon les excite encore pour les réduire en tel état, qu'elles soient incapables de s'occuper à l'oraison et d'observer leur règle.

Il me semble que je vous entends me demander ce que vous pouvez donc faire, puisqu'il n'y a rien où je ne trouve du péril, et que je crois qu'il peut y avoir de la tromperie dans une chose aussi bonne que sont les larmes, en quoi je puis moi-même me tromper. Je réponds que cela se peut faire. Mais croyez que je ne parle pas de la sorte, sans l'avoir expérimenté en quelques personnes dont je ne suis pas du nombre, n'étant nullement tendre de mon naturel, et ayant au contraire le cœur si

dur, que j'en souffre quelquefois de la peine. Sa dureté n'empêche pas néanmoins que, lorsque Dieu l'embrace de son amour, il ne distille comme un alambic; et vous n'aurez pas peine à connaître quand vos larmes viendront de cette source, parce qu'au lieu de vous mettre dans l'inquiétude et le trouble, elles vous laisseront dans une grande tranquillité et une grande paix, vous donneront de la force, et rarement vous feront mal. Quand il y aurait même de la tromperie, pourvu que l'on demeure dans l'humilité, cette tromperie ne serait préjudiciable qu'au corps et non pas à l'âme, quoiqu'il soit toujours bon de l'appréhender. Ne nous imaginons pas néanmoins que tout est fait lorsque l'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre et s'avancer dans les vertus. Que si après cela Dieu nous favorise du don des larmes, sans que nous y contribuions, nous pouvons les recevoir avec joie. Mais moins nous travaillerons à les attirer, et plus elles arroseront la terre aride de notre cœur, à cause que c'est une eau qui tombe du ciel, au lieu qu'il arrive souvent, qu'après nous être bien tourmentées à creuser la terre pour y trouver quelque source, nous n'y rencontrons point du tout d'eau. Ainsi, mes sœurs, j'estime que le meilleur est de nous mettre en la présence de Dieu, de nous représenter sa miséricorde et de considérer quelle est sa grandeur et notre bassesse. Qu'il nous donne après cela ce qui lui plaira, soit de l'eau ou de la sécheresse; il sait mieux que nous ce qui nous est propre. Par ce moyen, nous nous mettrons l'esprit en repos, et il sera plus difficile au démon de nous tenter.

Parmi ces choses pénibles et agréables tout ensemble, Dieu donne quelquefois à l'âme certaines joies et une oraison si extraordinaire, qu'elle en est surprise et n'y comprend rien. Je vous en parle afin que, si sa majesté vous fait cette grâce, vous ne vous imaginiez pas qu'elle doive toujours durer. C'est, à mon avis, une grande union de toutes les puissances, qui ne leur ôte pas, non plus qu'aux sens, la liberté de connaître qu'elles jouissent d'un très-grand bonheur, sans comprendre néanmoins ni quel il est, ni la manière dont elles en jouissent. Ceci paraît incroyable, quoique certainement il se passe de la sorte; et cette joie que l'âme ressent est si excessive, que, ne se contentant pas d'en jouir, elle voudrait la pouvoir dire et en faire part à tout le monde, afin qu'on l'aidât à en louer et en remercier Notre-Seigneur, qui est tout ce qu'elle désire. Que ne ferait-elle donc point si elle l'osait déclarer, pour faire que personne n'ignorât jusqu'à quel point va son bonheur? Elle croit s'être retrouvée elle-même, et voudrait, comme le père de l'enfant prodigue, que chacun prît part à son contentement. Car elle ne saurait douter qu'elle ne soit alors en assurance (1); en quoi je trouve qu'elle a raison, parce qu'une si grande joie, si intérieure, accompagnée d'une si grande paix, et qui ne tend qu'à exciter tout le

(1) Cette assurance dont la Sainte parle est qu'elle ne saurait douter que ce bonheur dont elle jouit n'est point une illusion du démon, mais une faveur de Dieu, comme la suite le fait voir.

monde à louer Dieu, ne saurait provenir du démon. Ainsi, tout ce que l'âme peut faire, même avec beaucoup de peine, dans un tel excès de joie, est de ne la pas faire éclater, mais de demeurer dans le silence.

C'est l'état où devait être saint François, lorsque, jetant de grands cris, et des voleurs qui le rencontrèrent lui en ayant demandé la raison, il leur répondit qu'il était le héraut du grand roi; et c'est aussi ce que d'autres grands saints faisaient comme lui quand ils quittaient le monde pour s'en aller dans les déserts, afin de ne s'occuper d'autre chose que de publier les louanges de leur Créateur. J'ai connu l'un de ces fidèles serviteurs de Dieu, nommé le père Pierre d'Alcantara, dont la vie a été si sainte, que je crois ne pouvoir faillir en le mettant de ce nombre. Il criait comme eux à haute voix, et de telle sorte, que ceux qui l'entendaient le prenaient pour un insensé. Oh mes sœurs, que souhaitable est cette folie! et que nous serions heureuses s'il plaisait à Dieu de nous la donner à toutes! Nous ne saurions trop le remercier de l'obligation que nous lui avons, de ce qu'en nous séparant du monde, il nous a mises en un lieu où, s'il nous favorisait d'une si grande grâce, ces cris, que l'excès de notre joie nous ferait pousser, nous seraient avantageux, bien loin d'exciter contre nous des murmures, comme ils le feraient si nous étions dans le monde, où c'est une chose si extraordinaire d'en entendre de semblables, qu'il n'y aurait pas sujet de s'étonner qu'on les prit pour des marques de folie.

Oh! que déplorable est la vie de ceux qui, en ce malheureux temps, se trouvent engagés dans le siècle, et qu'heureuses sont les âmes à qui il plaît à Dieu de faire la grâce de les en dégager! Je ne saurais, mes sœurs, quand nous sommes toutes ensemble, voir, sans une consolation particulière, que vous êtes si vivement touchées des obligations que vous avez à Dieu, que vous lui rendez à l'envi des remerciements de la faveur qu'il vous a faite de vous mettre dans cette sainte maison consacrée à son service, parce que je vois clairement que ces actions de grâce partent du fond de votre cœur. Ainsi, je désirerais que cela vous arrivât souvent, et celle qui commence à l'avantage d'exciter les autres à faire la même chose. A quoi votre langue et votre voix peuvent-elles être mieux employées qu'à publier les louanges de ce Dieu tout-puissant à qui nous avons tant de sujet d'en donner sans cesse? Je lui demande souvent qu'il lui plaise de vous favoriser de cette sorte d'oraison si avantageuse et si assurée. Je dis de vous en favoriser, parce que nous ne la pouvons avoir de nous-mêmes; c'est une chose toute surnaturelle, et elle dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, et qui néanmoins n'est pas ivre, ou comme un mélancolique qui n'a pas entièrement perdu le sens, et qui s'est mis si fortement quelque fantaisie dans l'esprit, qu'il est impossible de l'en détromper. J'avoue que ces comparaisons sont bien grossières pour exprimer une chose si sublime et si difficile à com-

prendre , mais mon peu de lumière ne m'en fournit point d'autres. Je sais seulement que l'âme , par un effet qui procède de l'excès de sa joie , oublie le reste , s'oublie elle-même , et ne saurait ni penser ni parler d'autre chose que des louanges de Dieu. Secondons cette âme , mes filles , dans une si sainte occupation. Il faudrait avoir perdu l'esprit pour nous croire plus sages qu'elles. Et à quoi pourrions-nous nous employer qui satisfît davantage ? Cette occupation est si sainte , que ce doit être celle de toutes les créatures dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu a fait de grandes grâces. Qu'il n'y a point d'oraison si élevée qui doive empêcher que l'on ne s'occupe de la méditation de l'humanité de Jésus-Christ.

DES PEINES QUE SOUFFRENT LES ÂMES A QUI DIEU A FAIT DE GRANDES GRÂCES.

Celles de vous , mes sœurs , que Dieu n'a pas favorisées de la grâce dont je viens de parler , pourront s'imaginer que d'autres qui l'ont reçue n'ont plus sujet de rien craindre ni de pleurer leurs péchés. Ce serait une grande erreur , puisqu'au contraire , plus elles sont obligées à Dieu , et plus elles sont vivement touchées de la douleur de leur fautes : et je suis persuadée que l'on n'est délivré de cette peine , que lorsque l'on est arrivé dans ce bienheureux séjour , où rien n'est capable d'en donner. Il est vrai qu'elle est plus grande , ou moindre , en des temps que non pas en d'autres , et se fait sentir en différentes manières. Car l'âme , au lieu de penser au châtiment que méritaient ses péchés , se représente quelle a été son ingratitude envers un Dieu à qui elle est si redevable , et qui mérite tant d'être servi ; et elle en est d'autant plus touchée , que les grâces qu'il lui fait la rendent plus capable de connaître son adorable grandeur. Elle déplore son aveuglement d'avoir manqué de respect à une majesté si redoutable ; elle ne peut comprendre comment elle a eu la hardiesse de l'offenser ; elle ne saurait se consoler d'avoir préféré à lui des choses si méprisables. Ainsi , la vue de ses péchés lui étant beaucoup plus présente que celle des faveurs dont nous avons parlé , et dont nous parlerons encore , elle est comme entraînée par le torrent des larmes qu'ils lui font répandre , et ces mêmes péchés sont comme de la fange qui s'attache de telle sorte à sa mémoire , qu'elle s'en souvient toujours ; ce qui ne lui est pas une petite croix.

Je connais une personne qui désirait de mourir , non-seulement afin de voir Dieu , mais pour être délivrée de la peine presque continuelle qu'elle souffrait de reconnaître si mal les extrêmes obligations qu'elle lui avait , tant elle était persuadée que nulle ingratitude n'égalait la sienne , et ne croyait pas que Dieu eût usé d'une si grande patience envers aucune autre , à qui il eût fait les mêmes grâces dont il l'avait favorisée.

Quant à la crainte de l'enfer , les personnes qui sont en cet état n'en

ont point. Elles sont seulement vivement touchées, mais rarement de l'appréhension que Dieu ne les abandonne pour les laisser à elles-mêmes, et qu'étant ainsi si malheureuses que de l'offenser, elles tomberont dans le déplorable état où elles étaient auparavant. Pour ce qui regarde les peines qu'elles pourraient souffrir ou la gloire dont elles pourraient jouir, c'est à quoi elles ne pensent point; et si elles désirent de sortir promptement du purgatoire, ce n'est pas pour être délivrées du tourment que l'on y endure, mais c'est pour n'être pas éloignées de la présence de Dieu.

Quelque favorisé que l'on soit de lui, je crois qu'il est périlleux d'oublier l'état misérable où l'on s'est vu, parce que ce souvenir, qui donne sans doute de la peine, peut être utile à plusieurs. Cela me paraît peut-être ainsi, à cause que j'ai été si mauvaise et si imparfaite, que mes péchés me sont sans cesse présents; ce qui n'arrive pas à celles qui ont mené une vie irrépréhensible, quoiqu'il y ait toujours sujet d'appréhender de tomber, jusqu'à ce que nous soyons délivrées de la prison de ce corps.

Ce n'est pas un soulagement dans cette peine, de penser que Dieu nous a pardonné tant de péchés. Elle s'accroît, au contraire, par la considération de son extrême bonté, qui lui fait répandre des grâces sur ceux qui ne méritent que l'enfer. Je crois que c'était le grand tourment de saint Pierre et de Madeleine, parce qu'ayant reçu des faveurs si extraordinaires de Notre-Seigneur, ayant une si claire connaissance de son infinie grandeur, et brûlant d'un si violent amour pour lui, quelle ne devait point être leur douleur de l'avoir offensé?

DE LA MÉDITATION DE L'HUMANITÉ SACRÉE DE JÉSUS-CHRIST.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsque l'on est favorisé de ces grâces si sublimes, on ne s'arrête pas à méditer les mystères de la très-sacrée humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'on ne pense qu'à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre lieu; quoique l'on ne soit pas demeuré d'accord de ce que j'en ai dit, mais qu'on ait voulu me faire croire, qu'après qu'une âme est fort avancée, il lui est plus avantageux de ne s'occuper que de ce qui regarde la divinité, sans plus penser à rien de corporel, on ne me persuadera jamais qu'il faille marcher par ce chemin. Il se peut faire que je m'abuse, et que ce n'est que faute de nous bien entendre que nous ne sommes pas d'accord; mais j'ai éprouvé que le diable me voulait tromper par cette voie, et l'expérience que j'en ai, me fait répéter ce que j'ai dit tant de fois, que l'on doit en cela se tenir extrêmement sur ses gardes. J'ose même ajouter que, qui que ce soit qui vous dise le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai à me mieux faire entendre ici que je n'ai fait ailleurs, parce que si quelqu'un en a écrit, il ne se sera pas peut-être assez bien expliqué, et qu'il est fort dangereux de ne traiter qu'en général des choses si difficiles à entendre.

D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de Notre-Seigneur, et encore moins à la très-sainte Vierge et aux actions des saints, quoique cela nous puisse être si utile, et nous tant animer à servir Dieu. J'avoue ne pouvoir comprendre à quoi ils pensent de vouloir ainsi que nous détournions nos yeux de tous les objets corporels, comme si nous étions des anges toujours embrasés d'amour, et non pas des créatures engagées dans un corps mortel, qui nous oblige à nous représenter les actions héroïques faites par ces grands saints pour le service de Dieu lorsqu'ils étaient encore sur la terre, comme nous y sommes maintenant; au lieu qu'en tenant cette autre conduite, ce serait nous priver volontairement du souverain remède de nos maux, qui est la très-sacrée humanité de Notre-Seigneur, en quoi toute notre espérance consiste. En vérité, je ne saurais croire que ces personnes s'entendent elles-mêmes, et elles peuvent beaucoup se nuire, et aux autres; au moins puis-je hardiment assurer qu'elles n'entreront jamais dans les dernières demeures, parce que n'ayant plus pour guide Jésus-Christ, qui seul les y peut conduire, elles n'en sauraient trouver le chemin. Ce sera beaucoup si elles demeurent en sûreté dans les premières demeures; car n'a-t-il pas dit de sa propre bouche : *Qu'il est le chemin et la lumière; que l'on ne peut que par lui aller à son Père; que qui le voit, voit son Père?* Et si l'on dit que ces paroles ne doivent pas s'entendre de la sorte, je réponds que je n'y ai jamais compris d'autre sens; que celui-là me paraît être le véritable, et que je me suis très-bien trouvée de l'avoir suivi.

J'ai connu plusieurs personnes qui, après que Dieu les a élevées à une contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer; mais cela ne se peut, et il arrive qu'en agissant de la sorte, elles ne sauraient plus méditer sur les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ, comme elles faisaient auparavant. Je ne sais qui en est la cause; je sais seulement qu'il est assez ordinaire que leur entendement demeure, par ce moyen, incapable de méditer; ce qui vient, à mon avis, de ce que le but que l'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme l'a une fois trouvé, elle s'accoutume à ne le plus chercher que par l'opération de la volonté, qui étant la plus généreuse de toutes les puissances, voudrait, dans le grand amour qu'elle a pour Dieu, se passer de l'entendement; mais elle ne le peut, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à ces dernières demeures, parce qu'elle a souvent besoin de lui pour s'enflammer.

Comme cela, mes sœurs, est fort important, je l'expliquerai davantage. L'âme voudrait ne s'occuper toujours qu'à aimer, sans penser à autre chose; mais quelque désir qu'elle en ait, cela n'est pas en sa puissance, parce que, encore que la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle avait accoutumé de brûler est amorti, et qu'ainsi il a besoin d'être excité pour lui redonner de la chaleur. Lorsque l'âme est en cet état, elle doit attendre que le feu descende du ciel pour consumer le sacrifice

qu'elle fait d'elle-même à Dieu, comme il consuma celui de notre saint père Elie. Non, certes, il ne faut pas attendre des miracles; Notre-Seigneur, ainsi que je le dirai dans la suite, en fera quand il lui plaira en faveur de cette âme; mais il veut que nous nous croyions indignes d'une telle grâce, sans manquer néanmoins de faire tout ce qui peut dépendre de nous; et je suis persuadée que, quelque sublime que soit notre oraison, nous devons demeurer jusqu'à la mort dans cette humilité et ce mépris de nous-mêmes. Il est vrai que ceux qui ont le bonheur d'entrer dans la septième demeure n'ont besoin que très-rarement de faire ces réflexions, pour la raison que j'en dirai en son lieu, si je m'en souviens. Ils marchent presque toujours en la compagnie de Jésus-Christ d'une manière admirable, dans laquelle la divinité et l'humanité ne sont jamais séparées; et quand le feu dont j'ai parlé n'est pas allumé dans la volonté, et que l'on ne sent point la présence de Dieu, il veut que nous le cherchions, comme l'épouse le cherche dans les Cantiques et saint Augustin dans ses Confessions, en interrogeant les créatures sans demeurer comme des stupides et perdre le temps à attendre qu'il nous accorde encore la même grâce qu'il nous a déjà accordée peut-être dans les commencements. Il se pourra faire qu'il se passera une année, et même plusieurs, sans qu'il nous fasse cette faveur; lui seul en sait la raison, et il ne nous appartient pas de la savoir; il nous doit suffire de n'ignorer pas que ses commandements et ses conseils nous montrent le chemin que nous devons tenir pour lui plaire. Marchons-y, mes filles, avec courage, en pensant à sa vie, à sa mort, et aux extrêmes obligations que nous lui avons; le reste viendra quand il lui plaira. Que si ces personnes répondent que ces méditations ne sont pas capables d'arrêter leur esprit, ce que j'ai dit fait voir qu'elles auront peut-être quelque raison.

Vous avez déjà vu qu'il y a de la différence entre le discours que fait l'entendement et ce que la mémoire lui représente; et si vous me dites qu'en parlant ainsi, je ne m'entends pas moi-même, je réponds qu'il se peut faire que je ne l'entends pas assez pour le bien expliquer, mais que c'est comme je l'entends. J'appelle méditation le discours que fait l'entendement en cette sorte : nous commençons par nous représenter la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son fils unique; nous considérons ensuite les mystères de sa glorieuse vie, en commençant par sa prière dans le jardin, et le suivons des yeux de l'esprit jusqu'à la croix, ou bien nous prenons un point de la Passion comme la capture de Notre-Seigneur, et considérons dans ce mystère toutes les circonstances qui se présentent à notre esprit et qui peuvent toucher notre cœur; de même de la trahison de Judas, de la fuite des Apôtres et de tout le reste; et cette sorte d'oraison est très-excellente et très-utile. C'est celle à laquelle je demeure d'accord que ces âmes, à qui Dieu a fait des faveurs surnaturelles, et qu'il a élevées à une parfaite contemplation, ont sujet de dire qu'elles ne sauraient s'arrêter; comme, en effet, elles ne le peuvent

pas toujours et je n'en sais pas la raison. Mais elles auraient tort de soutenir qu'elles ne puissent souvent considérer ces mystères, principalement lorsque l'église catholique en fait l'office, n'étant pas possible qu'elles perdent alors le souvenir de la grâce que Dieu leur aura faite de leur donner des marques si extraordinaires de son amour, parce que ces faveurs sont comme des étincelles si vives, qu'elles augmentent encore l'ardeur de celui qu'elles lui portent; si ce n'est que, comprenant ces mystères d'une manière beaucoup plus parfaite, elles n'aient point besoin de faire ces réflexions, à cause qu'ils sont tellement gravés dans leur mémoire et si présents à leur esprit, que la simple considération de cette épouvantable sueur de sang de Notre-Seigneur suffit pour les occuper, non-seulement durant une heure, mais durant plusieurs jours. Car l'âme voit alors, par un seul regard, combien grand et adorable est ce divin Sauveur, et quelle est notre ingratitude de reconnaître si mal tant de douleurs; et la volonté qui commence aussitôt, quoique sans une tendresse sensible, à désirer de souffrir quelque chose pour celui qui a tant souffert pour nous, fait que l'entendement et la mémoire s'occupent de ces sentiments et d'autres semblables. Voilà, à mon avis, ce qui est cause que ces personnes ne méditent point sur les mystères de la Passion, et leur fait croire qu'elles ne le peuvent. Mais c'est une mauvaise raison pour ne le pas faire, puisqu'il n'y a point d'oraison si élevée qui les en doive empêcher, et je crois qu'elles feraient une grande faute de ne pas s'occuper souvent à un si saint exercice. Que si Notre-Seigneur, mettant alors l'âme dans la suspension et dans l'extase, l'arrache comme par force d'une application si sainte, je crois très-certainement, ainsi que je l'ai dit ailleurs, qu'elle en tirera beaucoup plus d'avantage que de tous les efforts qu'elle ferait pour continuer de discourir avec l'entendement, et je tiens même que lorsqu'elle est arrivée à un état si élevé, elle ne le pourrait quand elle le voudrait; mais il se peut faire que je me trompe, car Dieu conduit les âmes par diverses voies. Je me contenterai donc d'assurer que l'on ne doit point condamner celles qui ne marchent pas par celle-là, ni les juger incapables de jouir des grands avantages qui se rencontrent dans la méditation des mystères de la Passion de Jésus-Christ, et nul, pour spirituel qu'il soit, ne me persuadera jamais le contraire.

Il y a des âmes qui, étant arrivées comme par degré à l'oraison de quiétude, et commençant à y goûter les consolations que l'on y reçoit, s'imaginent qu'il est très-avantageux d'en jouir toujours; mais je les prie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de ne se point mettre cela dans l'esprit. Cette vie est longue, et dans les travaux qui s'y rencontrent, nous avons besoin, pour les souffrir d'une manière parfaite, de considérer en quelle sorte Jésus-Christ, qui est notre modèle, a enduré ceux dont il s'est vu accablé pour l'amour de nous, et comment les Apôtres et les saints ont agi pour l'imiter. Ce divin Sauveur est une trop bonne compagnie pour nous en séparer, non plus que de celle de sa très-sainte Mère; il prend

plaisir de voir que nous renoncions quelquefois à nos consolations et à nos contentements, pour compatir à ses peines et à ses souffrances, à plus forte raison devons-nous donc le faire, puisque ces consolations ne sont pas si ordinaires dans l'oraison, qu'il n'y ait du temps pour tout. Que si une personne me disait qu'elle les a toujours, et qu'ainsi il ne lui reste point de loisir pour envisager ces mystères de notre salut, sa dévotion me serait fort suspecte. C'est pourquoi je vous prie, mes sœurs, de vous détromper de cette erreur, de travailler de tout votre pouvoir à vous guérir d'une si chimérique persuasion, et si vous y avez de la peine, d'en parler à la supérieure, afin qu'elle vous emploie à quelque office du monastère, qui vous occupe de telle sorte, qu'il vous tire de ce péril, dans lequel vous pourriez demeurer longtemps sans en recevoir un très-grand dommage.

Je crois avoir assez fait connaître combien il importe, quelque spirituel que l'on soit, de ne se pas éloigner tellement de tous les objets corporels, que l'on s'imagine n'en devoir pas même excepter la très-sainte humanité de Notre-Seigneur. Et je ne saurais souffrir qu'on allègue sur cela ce qu'il dit à ses disciples, *qu'il était besoin qu'il les quittât*. J'oserais assurer qu'il ne dit point cela à sa sainte Mère, parce qu'il savait combien elle était ferme dans sa foi, qu'elle était très-assurée qu'il était Dieu et homme tout ensemble, et qu'encore qu'elle l'aimât plus qu'eux tous, la manière dont elle l'aimait était si parfaite, que sa divine présence ne lui pouvait être qu'avantageuse; mais ces Apôtres n'étaient pas alors si affermis dans la foi qu'ils le furent depuis, et que nous sommes maintenant obligés de l'être.

Je vous assure donc, mes filles, que ce chemin me paraît fort dangereux, et qu'il pourrait arriver que le démon nous ferait perdre, par ce moyen, la dévotion que nous avons pour le très-saint Sacrement. L'erreur dans laquelle j'étais n'approchait point de celle-là, car elle n'allait qu'à ne prendre pas tant de plaisir à penser à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de m'entretenir dans ce transport et cette suspension, en attendant que je fusse favorisée de ces grâces qui m'étaient si agréables. Mais, je connus clairement que cela m'était désavantageux, à cause que, ne pouvant toujours les recevoir, mon esprit allait errant deçà et delà, et mon âme ressemblait à un oiseau qui voltige de tous côtés, sans savoir où s'arrêter; ainsi je perdais beaucoup de temps, ne m'avancais point dans les vertus, et ne profitais point de l'oraison. Je n'en pénétrais pas la cause, et je pense que je ne l'aurais jamais sue, tant je croyais ne pas mal faire, si une personne d'une très-grande piété, avec qui je traitais de mon oraison, ne me l'avait fait clairement connaître. Je vis depuis combien grande était mon erreur; et je ne saurais penser, sans être très-sensiblement touchée, qu'il y ait eu un temps dans lequel j'ignorais qu'il n'y avait qu'à perdre, et rien à gagner par cette voie. Mais quand on pourrait en tirer de l'avantage, je n'en désirerais jamais aucun, s'il ne me vient par le moyen de ce divin Sauveur, qui est

la source de tous les biens. Qu'il soit loué à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Des visions intellectuelles, et des effets et des avantages qu'elles produisent. Que l'on doit en communiquer avec des personnes savantes et spirituelles, et se mettre ensuite l'esprit en repos touchant les peines que l'on pourrait avoir sur ce sujet. Qu'il ne faut pas juger de la vertu des personnes par ces grâces extraordinaires qu'elles reçoivent de Dieu, mais par leurs actions.

Afin de vous faire encore mieux comprendre, mes sœurs, combien ce que je viens de dire est véritable, et que plus une âme s'avance dans la piété et dans l'oraison, plus elle est dans la compagnie de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je dois vous apprendre de quelle sorte il n'est pas en notre pouvoir de n'être toujours bien avec lui quand il lui plaît, et de ne le pas connaître clairement par la manière dont il se communique à nous, et par les témoignages qu'il nous donne de son amour dans des visions et des apparitions admirables. Je vais donc vous les rapporter, afin que, s'il vous fait de si grandes grâces, vous n'en soyez point étonnées; et que, s'il me fait celle de me bien expliquer, nous l'en remercions toutes ensemble. Mais quand ce serait à d'autres qu'à nous qu'il accorderait ces faveurs extraordinaires, nous ne devrions pas laisser de le louer de ce que son infinie grandeur daigne tant s'abaisser que de se communiquer ainsi à ses créatures.

DES VISIONS INTELLECTUELLES ET DE LEURS EFFETS.

Lorsque l'âme, dans une si humble disposition, ne pense point à recevoir cette grâce qu'elle croit si peu mériter, Jésus-Christ Notre-Seigneur, se trouve auprès d'elle, sans qu'elle le voie ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. C'est ce que l'on appelle une vision intellectuelle, et je ne sais pourquoi on la nomme ainsi. Je connais une personne que Dieu a favorisée de cette grâce, et d'autres encore dont je parlerai dans la suite, à qui cela donnait, au commencement, beaucoup de peine, parce quelle ne pouvait comprendre ce que c'était, à cause qu'elle ne voyait rien; et elle ne laissait pas toutefois d'être assurée que c'était Notre-Seigneur qui se montrait à elle en cette manière. Toutefois, nonobstant cela, et quoique cette vision produisit en elle de grands effets, qui la confirmaient encore dans cette créance, elle ne laissait pas de craindre à cause qu'elle n'avait jamais entendu parler de visions intellectuelles, ni penser qu'il y en eût. mais alors elle comprit clairement que c'était Notre-Seigneur qui lui parlait souvent en cette sorte; au lieu qu'avant qu'il lui eût fait cette faveur, quoiqu'elle entendit distinctement les paroles, elle ne savait qui était celui qui lui parlait.

Je sais aussi que ces visions intellectuelles ayant mis cette personne dans une grande crainte, parce qu'elles sont fort différentes des visions imaginaires ou représentatives, qui passent fort promptement, au lieu que celles-ci durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an; elle en parla à son confesseur, et lui dit qu'encore qu'elle ne vît rien, elle était très-assurée que ces visions venaient de Notre-Seigneur. Il lui demanda

quel était son visage , et elle lui répondit qu'elle n'avait garde de le lui dépeindre, puisqu'elle ne l'avait point vu, ni n'en savait pas davantage que ce qu'elle lui en rapportait, mais quelle était très-assurée que c'était lui qui lui parlait, et qu'il n'y avait point en cela d'imagination. Cette personne étant en cet état, quelque appréhension qu'on lui voulût donner, elle demeurait toujours ferme à ne pouvoir douter que ce ne fût Notre-Seigneur qui était auprès d'elle, principalement lorsqu'il lui disait : *N'ayez point de peur, c'est moi*. Ces paroles ne lui donnaient pas seulement de la force et du courage, elles lui donnaient aussi une très-grande joie de se voir en si bonne compagnie, et qu'il l'aidait à marcher, par le souvenir presque continuel qu'elle avait de son Dieu, et par son extrême désir de ne rien faire qui lui pût déplaire. Car il lui semblait qu'il la regardait toujours, et que, lorsqu'elle lui voulait parler, soit dans l'oraison ou hors de l'oraison, elle le trouvait si proche d'elle, qu'il ne pouvait pas ne la point entendre, quoiqu'il ne lui parlât pas toutes les fois qu'elle l'aurait désiré, et seulement selon les besoins qu'elle en avait, et lorsqu'elle y pensait le moins. Elle sentait qu'il était à son côté droit; mais non pas par un sentiment tel qu'est celui qui nous fait connaître qu'une personne est proche de nous; ce sentiment étant d'une manière si subtile, qu'on ne saurait l'exprimer, et néanmoins beaucoup plus certain que l'autre. Car on peut se tromper dans la créance qu'une personne est à côté de nous; au lieu qu'ici on ne le peut, parce que l'on en reçoit des avantages, et que l'on en ressent des effets intérieurs, qu'il serait impossible d'avoir si cela venait de mélancolie ou d'une illusion du démon; outre que l'âme se trouve dans une grande paix, dans un désir continuel de plaire à Dieu, dans un entier mépris de tout ce qui ne l'approche pas de lui, et qu'il lui fait ensuite clairement connaître que le démon n'y a point de part. Mais cependant je sais que cette personne ne laissait pas d'être quelquefois dans la crainte, et d'autrefois dans une très-grande confusion, parce qu'elle ne pouvait comprendre d'où il lui arrivait un si grand bonheur. J'en puis parler avec certitude, et vous m'en pouvez croire, puisque cette personne et moi étions tellement unies, ou pour mieux dire une même chose, que je connaissais comme elle-même le fond de son âme.

Cette faveur de Dieu met l'âme dans une grande confusion et une grande humilité : au lieu que si c'était un ouvrage du démon, il produirait des effets contraires. Ainsi, comme elle ne peut douter que ce ne soit une grâce qui lui vient de Dieu, et que nuls efforts humains ne pourraient lui procurer, elle ne saurait se persuader d'y avoir part. Or, quoiqu'il me semble qu'entre les autres faveurs de Dieu dont j'ai parlé, il y en a quelqu'une qui surpasse celle-ci, elle a cet avantage qu'elle donne à l'âme une connaissance très-particulière de Dieu; que le bonheur d'être continuellement en sa compagnie ajoute une extrême tendresse à son amour pour lui; que le désir de s'employer entièrement à son service surpasse celui dont ses autres faveurs sont accompagnées, et que ce

qu'elle le sent si proche d'elle la rend si attentive à lui plaire , qu'elle se trouve dans une plus grande pureté de conscience. Car, encore que nous sachions que Dieu est présent à toutes nos actions, nous sommes naturellement si peu appliqués à ce qui regarde notre salut, que nous n'y faisons point de réflexion ; au lieu qu'ici on ne saurait n'y pas penser parce que Dieu, qui est alors si proche de nous,veille l'âme pour lui faire considérer cette importante vérité, et lui donne ainsi presque continuellement un amour actuel pour lui.

Enfin les avantages que l'âme voit qu'elle tire de cette faveur de Dieu qu'elle ne saurait jamais mériter, sont si grands et si estimables, qu'elle ne les changerait pas contre tous les trésors de la terre ; et lorsque Dieu se retire, elle se trouve dans une extrême solitude, sans que, quelques efforts qu'elle fasse, elle puisse recouvrer cette adorable compagnie dont il ne la favorise que quand il lui plaît. L'âme se trouve quelquefois aussi en celle de quelques saints et en profite beaucoup. Que si vous me demandez, mes sœurs, comment, puisque l'on ne voit personne, on sait que c'est Jésus-Christ ou sa glorieuse Mère, ou quelqu'un des saints, je réponds qu'on ne saurait dire ni comprendre de quelle manière on le sait, quoiqu'on ne laisse pas de le savoir très-certainement. Quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, cela ne nous paraît pas si étrange ; mais de voir un saint qui ne parle point, et qu'il semble que Notre-Seigneur n'ait rendu présent à l'âme que pour lui tenir compagnie et pour l'assister, cela paraît plus merveilleux.

Il y a d'autres choses spirituelles qui ne peuvent non plus s'exprimer par des paroles, et qui servent à faire connaître combien notre faiblesse et notre bassesse nous rendent incapables de comprendre les grandeurs de Dieu. Ainsi ceux qui les reçoivent ne sauraient trop les admirer, lui rendre grâce de les avoir préférés à tant d'autres, ni trop s'efforcer à se servir des moyens qu'il leur donne de lui rendre de plus grands services.

C'est ce qui fait que l'âme, au lieu de s'élever de vanité, croit qu'étant si obligée à Dieu, nulle autre ne s'acquitte plus mal de ce qu'elle lui doit, et elle ne fait point de faute qui ne lui perce le cœur de douleur ; en quoi elle a très-grande raison. Celles de vous, mes filles, à qui Dieu fera la grâce de les conduire par ce chemin, pourront connaître à ces marques que ce n'est ni une imagination ni une illusion du démon ; parce que, comme je l'ai dit, si c'était une imagination, elle ne durerait pas si longtemps, et que si c'était une illusion, elle ne laisserait pas dans une si grande paix cet ennemi de notre salut, ne voulant ni ne pouvant nous procurer de tels avantages, mais ne pensant, au contraire, qu'à exciter dans notre cœur ces dangereuses vapeurs qui nous rempliraient de l'estime de nous-mêmes, et de l'opinion que nous valons mieux que les autres. Joint que cette grande adhérence de l'âme à Dieu et cette application à y penser sont si opposées à l'esprit du démon, que, quand il tenterait de faire ces vains efforts, ce ne serait pas si sou-

vent, et Dieu est si bon, qu'au lieu de souffrir qu'il nuise à une âme qui n'a d'autre désir que de lui plaire, et qui serait prête à donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire, il la détromperait aussitôt.

Je suis persuadée que, lorsque l'âme se conduit de la sorte que j'ai dit, ce qui est un effet des grâces de Dieu, s'il permet que le démon ose quelquefois la tenter, elle en recevra de l'avantage, et cet esprit malheureux, de la confusion et de la honte. C'est pourquoi, mes sœurs, si quelqu'une de vous marche par ce chemin, qu'elle ne s'étonne pas si cela lui arrive, quoiqu'il soit toujours bon de craindre et de veiller sur sa conduite, puisque si vous vous imaginez qu'étant favorisées de Dieu, vous n'avez rien à appréhender, ce serait un signe que ces grâces que vous penseriez venir de lui seraient des illusions du démon, et qu'elles ne produiraient point en vous les effets dont j'ai parlé.

Il sera bon, dans les commencements, que vous en communiquiez sous le secret de confession avec quelque homme savant qui soit capable d'éclaircir vos doutes, et avec une personne spirituelle et fort expérimentée en semblable chose, si vous la pouvez rencontrer. Mais si vous ne pouvez trouver que l'un ou l'autre, il faut préférer le savant à celui qui n'est que spirituel. Si ces personnes vous disent que ce que vous croyez avoir entendu n'est qu'une imagination, mettez-vous l'esprit en repos, puisque l'imagination ne saurait faire grand mal à l'âme, et que vous recommandant à Dieu, il est trop bon pour permettre que vous soyez trompées. Que s'ils croient que c'est une tentation, ce que je ne pense pas qu'un homme savant puisse vous dire lorsqu'il verra les effets dont j'ai parlé ; quoique ce vous soit un plus grand sujet de peine, je vous assure que Notre-Seigneur, en la compagnie duquel vous serez, vous rassurera, vous consolera, et vous donnera la lumière dont vous aurez besoin pour éclaircir vos doutes, et dissiper vos appréhensions et vos craintes. Mais s'il arrive que la personne d'oraison à qui vous en communiquerez aussi ne marche pas par cette voie, comme elle en sera surprise, elle ne manquera pas de la condamner. C'est pourquoi je crois que le meilleur est de s'adresser à quelque homme fort savant, et tout ensemble, s'il se peut, intelligent dans les choses spirituelles. Encore que la vertu de la personne qui reçoit ces grâces fasse juger à la prieure qu'il n'y a rien à appréhender, elle ne doit pas laisser, tant pour la sûreté de cette sœur que pour la sienne propre, de lui permettre cette communication. Mais après cela il faut s'en mettre l'esprit en repos sans en plus parler à qui que ce soit, parce qu'il arrive quelquefois que, bien qu'il n'y ait point sujet de craindre, le démon donne de si grandes appréhensions, que l'on voudrait, pour se soulager de ses peines, les communiquer encore. Et s'il se rencontre que le confesseur soit appréhensif et peu expérimenté en semblables choses, lui-même y portera cette personne. Ainsi ce qui devait être tenu secret étant divulgué, la persécution et le déplaisir qu'elle en recevra lui seront très-sensibles ; et dans

le temps où nous vivons, il pourra arriver que cela nuira beaucoup à tout l'ordre.

C'est ce qui oblige d'agir avec beaucoup de prudence ; et je ne saurais trop exhorter les prieures de ne pas s'imaginer qu'une sœur, pour être favorisée de ces grâces, soit meilleure que les autres, Dieu conduisant chaque âme selon le besoin qu'elle en a. Il est vrai que ces grâces peuvent porter les personnes à une grande perfection si elles y répondent par leurs actions ; mais, comme il arrive quelquefois que Dieu conduit les plus faibles par cette voie, c'est principalement la vertu qu'il faut considérer, et tenir pour les plus saintes celles qui sont les plus mortifiées, les plus humbles, et qui servent Dieu avec une plus grande pureté de cœur. Cela ne suffit pas néanmoins pour en porter un jugement assuré ; nous ne saurions le bien connaître que quand le juste juge viendra dans sa majesté et dans sa gloire récompenser ou punir chacun selon ses œuvres, et nous verrons alors avec étonnement combien ses jugements sont différents des nôtres et impénétrables. Qu'il soit loué aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Des visions imaginaires ou représentatives.

Je viens maintenant aux visions que l'on nomme imaginaires ou représentatives. Le diable peut sans douter plus s'y mêler que dans les intellectuelles, dont je viens de parler, et lorsqu'elles procèdent de Dieu, elles me paraissent plus profitables, à cause qu'elles sont plus conformes à notre nature. Mais il en faut excepter celles que l'on a dans la septième et dernière demeure, auxquelles nulles autres ne sont comparables. Voyons donc ensuite de ce que j'ai dit dans le chapitre précédent, de quelle sorte Notre-Seigneur se trouve ici. C'est comme si nous avions dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirable, et que nous fussions très-assurées qu'il y serait, parce que nous en aurions senti les effets dans les maladies dont elle nous aurait guéries, sans que néanmoins nous l'ayons jamais vue ni la puissions voir, s'il ne plaît à celui à qui elle appartient de nous la prêter, et qui en a la clé, de nous la montrer.

Ainsi, comme si lorsque nous l'espérons le moins, il nous faisait la faveur d'ouvrir la boîte pour nous faire voir durant un instant cette pierre merveilleuse, afin de graver encore plus fortement dans notre esprit l'estime que nous en devrions faire par le souvenir de l'éclat dont son incomparable beauté nous aurait frappé les yeux ; de même, lorsque Notre-Seigneur veut favoriser une âme d'une grâce tout extraordinaire, il lui fait voir clairement sa très-sainte humanité, en se montrant à elle ou tel qu'il était quand il conversait dans le monde, ou tel qu'il est depuis sa résurrection. Et quoique cela passe si vite que l'on peut le comparer à un éclair, cette glorieuse image demeure si vivement imprimée dans l'imagination, qu'il me paraît impossible qu'elle s'en efface,

jusqu'à l'heureux jour qu'elle verra ce divin Sauveur et le possédera dans l'éternité de sa gloire. Or, quoique j'use du nom d'*image*, ce n'est pas comme un tableau que l'on présenterait à nos yeux, c'est une chose véritablement vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui montre de grands secrets.

Mais vous devez savoir, mes sœurs, que pendant le peu de temps que cela dure, on ne saurait regarder Notre-Seigneur que comme l'on regarde le soleil, sans que néanmoins sa splendeur donne, ainsi que celle du soleil, de la peine aux yeux de l'âme qui la voit intérieurement. De savoir si elle la voit extérieurement, c'est ce que j'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé n'en avait point d'expérience. Cette splendeur est comme une lumière infuse et semblable à celle du soleil s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Le vêtement de ce Rédempteur du monde est comme d'une toile très-fine, et lorsqu'il fait cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours dans le ravissement, sa bassesse ne pouvant soutenir l'éclat d'un tel objet tant elle est épouvantée de ses ineffables perfections... Je dis *épouvantée*, à cause que sa beauté est si merveilleuse, et le plaisir de le voir si inconcevable, qu'il n'y a point de si grand esprit qui pût en mille années se l'imaginer. Il n'est point besoin de demander ni que l'on nous dise quelle est cette suprême majesté dont la présence nous étonne, puisqu'elle fait assez connaître qu'elle règne dans le ciel et sur la terre par elle-même, au lieu que les rois d'ici-bas ne se font révéler que par cette pompe extérieure qui les environne.

« O Seigneur mon Dieu ! que les chrétiens vous connaissent peu ! Et « si lorsque vous venez avec tant de bonté vous communiquer à votre « épouse, elle ne peut vous regarder sans être touchée de crainte, que « sera-ce quand il dira au dernier jour, avec une voix tonnante : « *Allez, maudits de mon Père, et le reste ?* » Une âme ne doit-elle pas, mes filles, s'estimer heureuse lorsque Dieu lui fait la grâce d'imprimer ces paroles dans sa mémoire, puisque saint Jérôme les avait toujours présentes, et qu'elles peuvent vous faire considérer comme très-légères toutes les austérités de la religion ; mais quand elles dureraient plusieurs années, toutes ces années ne devraient passer dans votre esprit que pour un moment au regard de l'éternité. Je puis dire avec vérité que, toute méchante que je suis, j'ai toujours regardé comme peu redoutables les peines mêmes de l'enfer, en comparaison du tourment que souffriront les damnés de voir que les yeux de Notre-Seigneur, maintenant si doux et si favorables, seront pour jamais allumés de fureur contre eux. Et si mon cœur n'a jamais été à l'épreuve d'une frayeur si terrible, quoique je ne l'aie point vu dans cet état d'indignation et de colère, quel sera celui de ces âmes réprouvées qui seront si malheureuses que de l'y voir ? Quand une âme se trouve agitée de semblables terreurs, la compassion qu'a Notre-Seigneur de notre faiblesse fait qu'il la met dans une suspension de toutes ses puissances, afin qu'étant

comme hors d'elle-même , elle puisse s'unir à lui, et rendre sa bassesse heureusement abîmée dans sa grandeur, par une communication toute divine.

Que si l'âme est capable de considérer longtemps Notre-Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision, mais plutôt l'effet d'un grand effort de l'imagination ; et cette figure qu'elle croira voir sera comme inanimée et comme morte, en comparaison de celle que l'âme voit dans ces heureux moments où son adorable majesté se montre véritablement à elle.

Il y a des personnes , et j'en connais plusieurs , qui ont l'esprit si faible et l'imagination si vive , qu'elles croient avoir vu clairement ce qu'elles n'ont fait que penser ; mais si elles avaient eu de véritables visions, elles n'auraient pas peine à connaître que celles-ci ne sont que chimériques , puisqu'au lieu d'en tirer de l'avantage , elles font moins d'effet en elles que n'en ferait une peinture de quelque mystère de notre religion ; et il ne faut point de meilleure preuve du mépris que l'on doit faire de ces prétendues visions , que de voir qu'elles s'effacent aussitôt de l'esprit et disparaissent comme un songe. Dans les visions véritables, c'est tout le contraire ; car lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire , ce divin objet se présente à elle , remue tous ses sens et ses puissances , et , après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heureuse paix. Ainsi, de même que quand saint Paul fut porté par terre par ce furieux coup de tempête , il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme , qui est comme un monde intérieur ; mais , un moment après, elle se trouve dans le calme, et si instruite des plus grandes vérités, qu'elle n'a plus besoin de maître pour les lui faire comprendre , parce que celui qui est la véritable et éternelle sagesse, a dissipé par sa lumière les ténèbres de son esprit, et qu'elle demeure si assurée que c'est une grâce qui vient de lui, que quoi qu'on lui puisse dire au contraire, on ne saurait lui faire appréhender d'être trompée. Que si son confesseur lui dit que c'est une illusion du démon que Dieu a permis qu'elle ait eue pour punition de ses péchés , elle pourra bien d'abord en être un peu ébranlée, mais sera , comme j'ai dit ailleurs qu'il arrive dans les tentations qui regardent la foi, dans laquelle l'âme s'affermir d'autant plus, qu'elle a été plus combattue , parce qu'elle sait qu'il n'est pas au pouvoir de cet esprit infernal de lui procurer les avantages qu'elle tire de ces heureuses visions. Joint que son pouvoir ne s'étend pas jusque dans l'intérieur de l'âme ; il ne va qu'à lui représenter quelques images qui n'ont ni la vérité , ni la majesté, ni les effets qui se rencontrent dans les visions qui viennent de Dieu. Pour le regard des confesseurs, comme ils ne peuvent voir ce qui se passe dans le fond de l'âme , et que peut-être Dieu ne permettra pas que la personne à qui cela arrive puisse le leur bien représenter , ils ont sans doute sujet de craindre et doivent marcher avec grande retenue , jusqu'à ce que le temps fasse juger de

ces visions par les effets qu'elles produisent. Ainsi , ils ne sauraient trop observer si cette personne s'avance de plus en plus dans l'humilité et se fortifie dans les autres vertus ; car, si ce n'est qu'un ouvrage du démon et qu'ils y fassent attention , ils reconnaîtront bientôt , par diverses marques , que toutes ses belles imaginations ne sont que de pures chimères.

Mais si le confesseur a de l'expérience de semblables choses , il n'aura pas peine à juger si ce qu'on lui rapportera viendra de Dieu , ou de cet esprit infernal , ou de l'imagination , principalement s'il a le don du discernement des esprits ; et pourvu qu'il l'ait et qu'il soit savant , quand même il n'aurait point d'expérience de ces faveurs surnaturelles , il ne laissera pas d'en bien juger. Mais il importe de tout , mes sœurs , que vous agissiez envers vos confesseurs avec grande sincérité et vérité , je ne dis pas en ce qui regarde la déclaration de vos péchés , car qui en doute ? mais dans le compte que vous leur rendez de votre oraison. Sans cela je ne voudrais pas assurer que vous fussiez dans le bon chemin , ni que ce fût Dieu qui vous conduisit , parce que je sais qu'il prend plaisir à voir qu'on agisse comme avec lui-même , avec ceux qui tiennent sa place , en leur découvrant jusqu'à nos moindres pensées , et , à plus forte raison , nos actions. Pourvu que vous en usiez de la sorte , ne vous inquiétez et ne vous troublez de rien , puisque , encore que ces visions ne vinssent pas de Dieu , il tirerait le bien du mal , et ferait que le démon y perdrait , au lieu d'y gagner , parce que , dans la créance que vous aurez que ce sont des faveurs de Notre-Seigneur , et ayant toujours devant les yeux cette figure qui vous le représentait , vous vous efforcez de plus en plus de le contenter. C'est ce qui faisait dire à un fort savant homme que le démon étant un si grand peintre , il ne serait pas fâché qu'il lui présentât une image de Notre-Seigneur qui parût vivante , à cause qu'elle augmenterait sa dévotion , et lui donnerait moyen de le combattre avec ses propres armes. Car , encore qu'un peintre soit un méchant homme , il ne faut pas laisser d'avoir du respect pour le tableau qu'il fait de celui de qui seul dépend tout notre bonheur. Ainsi , je ne saurais approuver ce que quelques-uns conseillent de se moquer des visions , parce que , comme ajoutait cette personne , il n'y a point d'image de notre roi que nous ne soyons obligés de révéler. En quoi je trouve qu'il avait très-grande raison , puisque , si nous sommes incapables de regarder avec mépris le portrait d'un de nos amis , quelle vénération ne devons-nous point avoir pour un crucifix , et pour toutes les autres peintures , quelles qu'elles soient , qui nous représentent cette suprême majesté , que nous adorons ?

Encore que j'aie dit ailleurs la même chose , je le répète volontiers ici , parce que j'ai connu une personne à qui l'on avait persuadé de traiter ces visions avec un extrême mépris. Je ne sais qui a inventé un tel remède : il n'est bon qu'à tourmenter une âme à qui un confesseur

donne un si mauvais conseil, et qui se croit perdue si elle ne le suit pas. Je tiens, au contraire, que si cela arrive, on doit lui représenter ces oraisons, et s'il insiste, ne lui point obéir en cette rencontre.

Nous ne tirons ce grand avantage de la faveur que Dieu nous fait de se montrer ainsi à nous, que lorsque nous pensons à sa vie et à sa passion; le souvenir de l'avoir vu si plein de douceur et éclatant d'une beauté toute céleste, nous donne une très-grande consolation; de même que ce nous en est une plus grande d'avoir vu que de n'avoir jamais vu une personne à qui nous sommes fort obligées. On tire aussi d'autres avantages du souvenir si agréable de ces visions. Mais, comme j'ai déjà tant parlé des excellents effets qu'elles produisent, et que j'en parlerai encore dans la suite, j'ajouterai seulement ici que, lorsque vous apprenez que Dieu accorde ces faveurs à quelques âmes, vous devez bien prendre garde à ne point désirer ni à ne le point prier de vous conduire par la même voie, parce que, bien que cela vous paraisse fort avantageux et qu'on le doive beaucoup estimer, il ne vous serait pas utile pour plusieurs raisons. La première, à cause que ne pouvant, par un défaut d'humilité, souhaiter que l'on nous accorde ce que nous ne méritons pas, c'est une grande marque que nous n'avons pas cette vertu, que d'oser le désirer. Car, ainsi que la pensée d'être roi ne saurait entrer dans l'esprit d'un paysan, tant la bassesse de sa condition le lui fait paraître impossible, de même les personnes véritablement humbles ne prétendront jamais à de semblables faveurs. Notre-Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu par la connaissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes. Or, comment une personne qui a cette connaissance peut-elle ne pas croire que c'est lui faire une fort grande grâce de ne la pas condamner aux peines éternelles de l'enfer? La seconde raison est que quand on ose faire de tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, parce que la moindre petite ouverture suffit au démon pour nous tendre mille pièges. La troisième raison est que, lorsque le désir est violent, il entraîne avec lui l'imagination, et qu'ainsi l'on se figure de voir et d'entendre ce que l'on ne voit et n'entend point, de même que l'on songe la nuit à ce que l'on s'est fortement mis dans l'esprit durant le jour. La quatrième raison est que c'est une grande témérité de choisir nous-mêmes le chemin par lequel nous devons marcher sans savoir s'il est le meilleur, et ne nous en pas remettre au jugement de Dieu, qui sait beaucoup mieux que nous celui qui nous est le plus avantageux. La cinquième raison est que c'est s'imaginer que les travaux de ceux que Dieu favorise de ces grâces ne sont pas grands, au lieu qu'ils sont très-grands et de diverses manières, et de ne pas considérer si l'on serait capable de les supporter. La sixième raison est de ne pas examiner si l'on ne trouverait point sa perte dans ce que l'on croit être son avantage, comme il arriva à Saül lorsqu'il désira d'être roi. Et enfin, la septième raison est qu'il y a d'autres grâces que celles-là, et que le plus sûr est

de ne point désirer que ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu. Remettons-nous, mes sœurs, entre ses mains : nous savons quel est son amour pour nous, et ne saurions faillir en prenant une ferme résolution de nous abandonner entièrement à sa conduite. A quoi il faut ajouter que pour recevoir ces grâces en plus grand nombre, on n'en mérite pas plus de gloire, à cause qu'elles obligent à servir Dieu plus parfaitement.

Quant à ce qui est de mériter davantage, cela ne dépend pas de ces sortes de grâces, puisqu'il y a plusieurs personnes saintes qui n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres qui ne sont pas saintes, qui en ont reçu. Vous ne devez pas aussi vous imaginer qu'elles soient continuelles, mais plutôt, qu'une seule de ces faveurs coûte plusieurs travaux, que l'âme se voit obligée de souffrir pour la reconnaître, quand même elle n'en recevrait jamais de semblable. Il est vrai que cela peut être d'un grand secours pour s'avancer dans les vertus, mais celui qui les acquiert par son travail mérite beaucoup davantage.

Je connais deux personnes de divers sexes que Notre-Seigneur favorisait de ses grâces, qui avaient une si grande passion de le servir et de souffrir sans en être récompensées par de semblables faveurs, qu'elles se plaignaient à lui de ce qu'il les leur accordait, et ne les auraient pas reçues si cela eût dépendu de leur choix. En quoi je n'entends pas parler de ces visions dont l'on tire de si grands avantages, et qui sont si désirables, mais de ces consolations que Dieu donne dans la contemplation, qui ne laissent pas, à mon avis, d'être aussi des désirs surnaturels, et qui ne se rencontrent que dans des âmes qui ont tant d'amour pour Dieu, qu'elles souhaitent qu'il connaisse qu'elles le servent si peu par la considération de leur intérêt, qu'elles ne pensent point, pour s'y exciter davantage, à la gloire qui leur est préparée en l'autre monde. Et comme l'amour, lorsqu'il est grand, est dans une activité perpétuelle, il n'y a rien que ces personnes ne fissent, et point de moyens qu'elles n'employassent pour se consumer entièrement, si elles le pouvaient, dans le feu dont il les brûle, et elles souffriraient avec joie d'être pour jamais anéanties, si la destruction de leur être pouvait contribuer à la gloire de leur immortel époux, parce que lui seul remplit tous leurs désirs et fait toute leur félicité. Qu'il soit loué à jamais de ce que, s'abaissant jusqu'à se communiquer à nous, il lui plaît de faire connaître sa grandeur à de misérables créatures ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Des visions intellectuelles. Qu'elles font connaître que nous n'offensons pas seulement Dieu en sa présence, mais que nous l'offensons dans lui-même, et qu'elles donnent à l'âme une claire lumière de la vérité.

DES VISIONS INTELLECTUELLES.

Dieu se communique à l'âme en diverses manières, par des visions et apparitions, tantôt quand elle est affligée, tantôt pour la préparer à

souffrir de grands travaux, et tantôt pour la remplir de consolation et de joie, en lui témoignant qu'il prend plaisir d'être avec elle. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelqu'une de ces choses; mon intention est seulement de vous faire connaître, autant que je le pourrai, les différences qui se rencontrent dans ces visions, afin que vous en puissiez juger par les effets qu'elles produiront, que vous ne preniez pas vos imaginations pour des visions, et que si Dieu vous fait la grâce de vous en donner, vous ne croyiez pas qu'il soit impossible d'en avoir, ni ne soyez pas troublées et affligées par la crainte que ce soient des illusions, comme le démon s'efforcera de vous le persuader, par l'intérêt qu'il y a, et le plaisir qu'il prend à inquiéter les âmes, pour les empêcher de s'occuper entièrement à aimer et à louer Dieu. Cette suprême majesté se communique aussi aux âmes en d'autres manières plus élevées et moins périlleuses, parce qu'à mon avis, le démon ne saurait les imiter, et qu'elles sont si cachées, qu'elles peuvent passer pour inexplicables; au lieu que l'on peut, en quelque sorte, donner la connaissance de celles que l'on nomme représentatives ou imaginaires, à cause des images qui nous y sont représentées.

Il arrive quelquefois, lorsque l'on est en oraison avec une entière liberté de ses sens, que Notre-Seigneur nous fait entrer tout soudain en une suspension dans laquelle il découvre à l'âme de grands secrets qu'elle croit voir en lui-même, quoique ce ne soit pas une vision de sa très-sainte humanité. Mais, encore que j'use de ce terme de *voir*, l'âme ne voit rien, et cette vision n'est pas de celles que j'ai nommées représentatives ou imaginaires; c'est une vision intellectuelle qui fait connaître à l'âme de quelle sorte toutes choses se voient en Dieu, et comment elles sont en lui. Or, cette vision est très-utile, parce qu'encore qu'elle passe en un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit, et donne une très-grande confusion à l'âme par la manière si claire dont elle lui fait voir quelle est la grandeur du péché, puisqu'étant en Dieu ainsi que nous y sommes, ce n'est pas seulement en sa présence, mais comme dans lui-même, que nous le commettons. Voici une comparaison qui pourra mieux le faire comprendre: supposons que Dieu soit un grand et superbe palais, qui comprend et renferme tout le monde; cela étant, un pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais? il est certain que non, et qu'ainsi c'est comme dans Dieu même que nous les commettons tous. Quel sujet cette pensée ne nous donne-t-elle point de trembler! et quelle attention ne devons-nous point y faire, afin qu'étant incapables par nous-mêmes de comprendre de si grandes vérités, cet exemple nous fasse connaître que nous ne saurions, sans folie et sans une étrange audace, offenser cette adorable et éternelle majesté!

Considérons, mes sœurs, combien nous sommes redevables à la patience et à la miséricorde de Dieu, de ne nous point abîmer dans le moment que nous l'offensons; rendons-lui-en de très-grandes actions

de grâces ; et rougissons désormais de honte d'être sensibles à ce que l'on fait ou ce que l'on dit contre nous. Car, qu'y a-t-il de plus horrible que de voir que notre Créateur souffre que nous commettions dans lui-même tant d'offenses, et que nous ne puissions endurer quelques paroles dites contre nous en notre absence, et peut-être sans mauvaise intention ? O misère et faiblesse humaines ! que vous êtes déplorables ! Quand sera-ce donc, mes filles, que nous imiterons, au moins en quelque chose, ce Dieu tout-puissant ? Ne nous persuadons point, je vous prie, qu'il y ait du mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie ; aimons ceux de qui nous les recevons, puisque Notre-Seigneur ne laisse pas de nous aimer quoique nous l'ayons tant offensé ; car n'a-t-il pas raison de vouloir que nous pardonnions comme il nous pardonne ?

Je dis donc, mes filles, que, encore que cette vision passe promptement, c'est une très-grande faveur que Notre-Seigneur fait à une âme, si elle se met en devoir d'en profiter en se la représentant souvent. Il arrive aussi, d'une manière qui ne se peut exprimer, que Dieu montrant à l'âme dans lui-même quelque vérité, cette vérité obscurcit de telle sorte toutes celles qui se remarquent dans les créatures, que l'âme connaît clairement qu'il est la vérité même, et incapable de mentir. On comprend alors d'une manière si admirable ce verset du Psaume : *Tout homme est menteur*, que l'on voit que c'est une vérité infailible. Cela me fait souvenir de Pilate, lorsqu'il demandait à Notre-Seigneur ce que c'était que la vérité, et montre combien peu nous connaissons cette suprême vérité. Je désirais de l'expliquer plus clairement, mais il n'est pas en mon pouvoir.

Apprenons par là, mes sœurs, que, pour nous conformer, en quelque sorte, à notre Dieu et à notre époux, nous devons sans cesse nous efforcer de marcher selon la vérité en sa présence et en celle du monde, non seulement dans nos paroles (car Dieu nous garde d'être si malheureuses que de mentir ; et je lui rends grâces de ce que je ne vois personne dans nos monastères qui le voulût faire pour quoi que ce fût), mais dans toutes nos actions, sans désirer que l'on nous croie meilleures que nous ne sommes, donnant ainsi à Dieu ce qui lui est dû, et nous rendant justice à nous-mêmes, dans une vie continuelle de la vérité qui nous inspirera du mépris du monde, qui n'est que fausseté et que mensonge.

Pensant un jour, en moi-même, pour quelle raison Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité, et nous recommande tant de l'aimer, il me vint en l'esprit que, comme il est la suprême vérité, et que l'humanité n'est autre chose que de marcher selon la vérité, c'est une grande vertu, non-seulement de n'avoir pas bonne opinion de nous-mêmes, mais de connaître notre néant et notre misère, puisque l'on évite par ce moyen de tomber dans le mensonge, et que l'on se rend agréable à Dieu en marchant selon la vérité. Je le prie, mes sœurs, de

nous en faire la grâce, et qu'ainsi nous ne perdions jamais la connaissance de nous-mêmes.

Notre-Seigneur favorise l'âme des grâces dont j'ai parlé lorsque, la voyant résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considérant comme sa véritable épouse, il veut lui donner quelque connaissance de son adorable grandeur, et de ce qu'elle doit faire pour lui plaire. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je n'en ai tant dit qu'à cause qu'il m'a paru être fort utile que vous le sachiez. On voit par là qu'il n'y a rien à appréhender dans de telles visions ; mais seulement à en remercier et à en louer Dieu, puisque c'est de lui qu'elles procèdent, et que, comme le démon et notre imagination n'y ont point de part, elles laissent l'âme dans une grande satisfaction et un grand repos.

CHAPITRE XI.

Que ces grâces de Dieu si extraordinaires dont la Sainte a parlé auparavant mettent en tel état les personnes qui en sont favorisées, et leur font souffrir de telles peines, par l'ardeur qu'elles ont d'être délivrées de la prison du corps, afin de jouir éternellement de la présence de Dieu, qu'elles paraissent être près de mourir, et en courent même le hasard.

QUE CEUX QUI REÇOIVENT DE SI GRANDES GRÂCES COURENT FORTUNE
D'EN MOURIR.

Croyez-vous, mes filles, que toutes ces grâces, dont Notre-Seigneur favorise l'âme qu'il regarde comme son épouse, satisfassent de telle sorte cette colombe et ce papillon, que je n'ai pas oubliés, qu'il ne leur laisse plus rien à désirer, et qu'ils ne pensent plus qu'à s'arrêter au lieu où ils doivent mourir ? Non, certes ; car, encore qu'il y ait plusieurs années que cette colombe jouit de ces faveurs, elle est toujours gémissante, et sa peine augmente, parce que, plus elle connaît la grandeur de Dieu, et voit combien il mérite d'être aimé, plus son amour pour lui s'enflamme, et plus elle sent croître sa peine de se voir encore séparé de lui, ce qui lui cause enfin, après plusieurs années, cette excessive douleur que l'on verra dans la suite. Je dis plusieurs années, parce que ce long temps a produit cet effet en la personne dont j'ai parlé. Mais, comme la puissance de Dieu n'a point de bornes, et qu'il prend plaisir à nous combler de ses faveurs, il peut, sans s'arrêter au temps, élever, quand il lui plaît, une âme à cette grâce si sublime.

Quoique cette peine fasse quelquefois répandre tant de larmes, pousser tant de soupirs, entrer dans de si vifs sentiments, et passer jusqu'à de grands transports, tout cela n'est que comme un feu mêlé de fumée, qui, n'étant pas encore bien allumé, se peut souffrir en quelque sorte, et ainsi est très-peu considérable, en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Car l'âme s'y trouve tellement embrasée d'amour, que la moindre pensée qui lui vient du retardement de la mort, qui peut seule la délivrer de la prison de ce corps, pour aller jouir de son divin

époux, est comme une flèche perçante, comme un trait enflammé, comme un coup de foudre, sans être rien de tout cela, parce que c'est beaucoup plus que tout ce que l'on saurait s'imaginer. Cette pensée pénètre l'âme jusque dans son centre, et réduit en poudre en un moment tout ce qu'elle y rencontre de terrestre et qui tient encore de l'infirmité de la nature. Ainsi, l'âme ne se souvient plus de rien de tout ce qui est mortel et périssable, et sa mémoire, son entendement et sa volonté sont tellement liés à l'égard de toutes les choses du monde, qu'ils n'ont la liberté d'agir que pour augmenter sa peine, en augmentant encore son admiration et son amour pour cet objet éternel, dont elle ne peut souffrir d'être plus longtemps séparée.

Je serais bien fâchée, mes sœurs, que vous crussiez que j'exagère en parlant de la sorte; je suis très-assurée, au contraire, que je n'en dis pas assez, parce que nulles paroles ne sauraient le bien représenter: c'est un ravissement de tous les sens et de toutes les puissances, qui les rend incapables de toute autre chose que de ce qui leur fait sentir cette peine. Car, quant à cela, l'entendement est très-ouvert et très-éclairé pour comprendre le sujet de la douleur que ce doit être à l'âme d'être séparée de Dieu par cette vie mortelle qui l'attache toujours à la terre; et il augmente encore sa peine par une claire et vive connaissance qu'il lui donne de sa grandeur et de ses perfections infinies. Ainsi, quoique la personne que je sais s'être vue en cet état fût accoutumée à souffrir de très-grands maux, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des cris, parce que cette douleur qu'elle ressentait n'était pas dans le corps, mais dans le plus intérieur de son âme. Elle apprit alors combien les douleurs que l'âme souffre sont plus difficiles à supporter que celles du corps, et connut que les peines du purgatoire étant de cette nature, elles surpassent de beaucoup celles que l'on peut endurer en cette vie, quoique le corps n'y ait point de part. J'ai vu une personne réduite en ces termes, et je croyais très-certainement qu'elle allait mourir. Il n'y aurait pas eu sujet de s'en étonner, puisque l'on en court fortune; car, encore que cela dure peu, toutes les parties du corps demeurent comme détachées les unes des autres; et le poulx est tel qu'il serait si on allait rendre l'esprit, parce que la chaleur naturelle manque, et que celle de l'amour embrase l'âme de telle sorte, que, pour peu que cela augmentât, elle jouirait de l'accomplissement de ses souhaits, en abandonnant cette chair mortelle, pour s'aller unir éternellement à son Dieu. Elle ne sent néanmoins aucune douleur dans le corps, bien qu'il soit en l'état que je viens de dire, et que, durant deux ou trois jours, il en souffre de fort grandes, et soit encore si brisé, que l'on n'a pas seulement la force de tenir une plume pour écrire; ce qui procède, à mon avis, de ce que ces sentiments intérieurs de l'âme sont si vifs, et surpassent tellement ceux du corps, que, quand on le mettrait en pièces, elle n'en serait point touchée.

Vous me direz peut-être qu'il y a en cela de l'imperfection, puisque cette âme, étant si soumise à la volonté de Dieu, elle devrait donc s'y conformer. Je réponds qu'elle l'aurait pu faire auparavant, mais non pas alors, parce qu'elle n'est plus maîtresse de sa raison, ni capable de penser qu'à ce qui cause sa peine; car, étant absente de celui qu'elle aime, et dans lequel seul consiste tout son bonheur, comment pourrait-elle désirer de vivre? Elle se trouve dans une si grande solitude, que toutes les compagnies du monde ne pourraient la diminuer, ni même tous les saints qui sont dans le ciel, n'y ayant que le Saint des saints dont la présence puisse remplir ses désirs; tout lui fait de la peine, tout la tourmente; elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut poser le pied sur la terre ni s'élever vers le ciel; elle brûle de soif, et cette soif est d'une telle nature, qu'il n'y a point d'eau ici-bas qui soit capable de l'éteindre, ni dont l'âme se voulût servir, quand même il y en aurait. La seule eau qu'elle souhaite est celle dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine; mais il ne la lui donne point encore.

« Mon Dieu, mon Sauveur, à quelle extrémité réduisez-vous ceux
« qui vous aiment véritablement? Mais qu'est-ce en comparaison de la
« manière dont vous les en récompensez? Peut-on trop acheter ce qui
« est sans prix? Et qu'y a-t-il qui approche du bonheur que c'est à
« une âme d'être purifiée pour pouvoir entrer dans la septième de-
« meure, de même que l'on est purifié dans le purgatoire pour pouvoir
« entrer dans le ciel? »

Or, quoique cette peine soit si grande, qu'encore que la personne dont je parle en eût tant souffert de corporelles et de spirituelles, elle croyait qu'elle ne leur pouvait non plus être comparée qu'une goutte d'eau à toute la mer; elle en connaissait tellement le prix, qu'elle se trouvait très-indigne d'en être favorisée, sans néanmoins que cette connaissance la soulageât en aucune sorte, ni l'empêchât de la souffrir très-volontiers, si Dieu le voulait ainsi, quand même elle durerait autant que sa vie; encore que l'on puisse dire avec vérité que ce n'est pas seulement comme mourir une fois, mais comme mourir à tous moments.

Considérons donc, mes sœurs, quels sont les tourments des damnés, puisqu'ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce plaisir dont je viens de parler, ni par le bonheur dont l'âme voit que la peine qu'elle souffre est récompensée; mais qu'au contraire ils vont toujours en augmentant: j'entends quant aux peines accidentelles; et les tourments qu'endurent les âmes, étant incomparablement plus grands que ceux du corps, quel désespoir doit être celui des ces malheureux réprouvés, de voir que les leurs dureront éternellement? Car, que pouvons-nous souffrir en cette vie qui ne doive nous paraître un atome, lorsque nous considérons que c'est pour nous empêcher de tomber dans un malheur si épouvantable? Je vous redis en-

core, mes sœurs, qu'il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps : il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre, ou que Dieu lui-même nous le montre, afin de nous faire connaître combien nous lui sommes obligées de nous avoir appelées à une profession dans laquelle nous pouvons espérer de sa miséricorde qu'il nous pardonnera nos péchés.

La peine, dont j'ai dit que l'âme souffre en l'état dont j'ai parlé, ne dure pas, ce me semble, plus de trois ou quatre heures dans cette extrême violence, et, si elle continuait davantage, je ne crois pas qu'il fût possible de la supporter sans un miracle. Cette personne, ne l'ayant soufferte que durant un quart d'heure, perdit entièrement le sentiment, et demeura comme toute brisée. Cela lui arriva la dernière fête de Pâques, au milieu d'une conversation, et, après avoir passé tous les jours précédents dans une telle sécheresse, qu'à peine savait-elle que c'était le temps de la résurrection de Notre-Seigneur, et une seule parole qui lui apprit qu'elle ne mourrait pas encore sitôt, produisit en elle cet effet. Il n'est pas moins impossible de résister à l'impétuosité d'un tel mouvement, que de ne point brûler dans un grand feu, et cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présents. Il est vrai qu'ils ne connaissent pas les peines intérieures de cette personne; mais ils ne sauraient ne point juger par les extérieures qu'ils lui voient souffrir, que sa vie est en péril. Quant à elle, elle ne peut tirer aucun secours de leur assistance, parce qu'ils ne lui paraissent que comme des ombres, non plus que tout le reste des créatures. Mais pour vous faire connaître de quelle sorte, lorsque l'on se trouve en cet état, la faiblesse de notre nature s'y mêle, il faut vous dire qu'il arrive quelquefois que, dans une telle extrémité, on meurt de douleur de ne pas mourir. Il semble que l'âme est presque sur le point de se séparer du corps, et en même temps elle est touchée d'une véritable crainte, qui fait qu'elle voudrait trouver du soulagement dans sa peine afin de ne pouvoir mourir; il paraît bien que cette crainte ne procède que de la faiblesse de la nature, puisque, d'un autre côté, elle ne diminue rien du désir que cette personne a de mourir, dont elle est délivrée lorsqu'il plaît à Dieu de faire cesser sa peine: ce qui arrive d'ordinaire par quelque grand ravissement ou par quelque vision, dont ce véritable consolateur la console et, en même temps, la fortifie et la dispose à souffrir, tant qu'il lui plaira, la prolongation de sa vie.

Autant que cette peine est grande, autant sont grands les effets qu'elle produit. L'âme n'appréhende plus les travaux, parce qu'il n'y en a point qui ne lui paraissent très-faciles à supporter, en comparaison de ceux qu'elle a éprouvés; et son amour pour Dieu s'augmente de telle sorte, qu'elle souhaiterait de pouvoir souvent les souffrir encore; mais il ne dépend non plus d'elle de rentrer dans cette heu-

reuse peine , que de ne la pas avoir lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de la lui donner. Son mépris pour le monde augmente aussi , parce qu'elle a reconnu qu'il n'avait rien qui fût capable de la soulager dans le tourment où elle s'est vue. Elle se détache plus que jamais des créatures , par l'expérience qu'elle a faite qu'elle ne peut attendre de consolation que de son Créateur ; et elle appréhende , encore plus qu'auparavant , de l'offenser , à cause qu'elle le considère comme le seul distributeur des récompenses et des châtimens.

Dans une voie si spirituelle et si élevée , deux choses me paraissent mettre la vie en hasard : l'une , la peine dont je viens de parler , et l'autre , l'excès de la joie que l'on ressent dans les ravissements dont j'ai dit aussi qu'elle est suivie. Car , cette joie est si excessive , que , dans le transport où elle met l'âme , il ne s'en faut presque de rien qu'elle n'abandonne le corps ; il n'y a pas sujet de s'en étonner , puisque cette séparation lui serait avantageuse. Vous pouvez par là juger , mes sœurs , si je n'ai pas eu raison de dire que l'on a besoin de beaucoup de courage quand on se rencontre dans un tel état ; et si vous priez Notre-Seigneur de vous y mettre , ne pourrait-il pas vous demander , comme aux enfans de Zébédée , si vous vous sentez assez fortes pour boire son calice ? Je ne doute point que vous ne répondiez toutes que vous êtes prêtes à le boire ; et vous auriez raison de parler ainsi , dans votre confiance en son secours , puisqu'il est notre protecteur , qu'il fortifie notre faiblesse , qu'il nous défend dans les persécutions , qu'il répond pour nous aux murmures qui blessent notre réputation , comme il fit pour la Madeleine ; et que , même avant notre mort , il nous récompense de tout ce que nous avons fait pour lui , ainsi que vous le verrez dans la suite. Qu'il soit béni à jamais , et loué de toutes les créatures !

SEPTIEME DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Que lorsque Dieu fait entrer une âme dans cette septième demeure , comme dans un ciel où il veut contracter avec elle un mariage tout divin , il l'unit à lui d'une manière encore beaucoup plus admirable que dans l'oraison d'union. Que la sainte Trinité se fait connaître clairement à elle. De quelle sorte il arrive que l'âme , quoique indivisible , est comme divisée ; une partie d'elle-même jouissant d'un parfait repos , ainsi que la Madeleine , et l'autre étant , comme Marthe , occupée des soins de cette vie.

Il vous semblera sans doute , mes sœurs , qu'après avoir tant parlé de ces voies spirituelles , il ne m'en reste plus rien à dire ; mais ce serait se tromper , parce que la grandeur de Dieu n'ayant point de bornes , les actions qui partent de la toute-puissance n'en ont point aussi ; et qui pourrait entreprendre de raconter ses infinies miséricordes ? Ainsi , tout ce que j'en ai dit , et ce que j'en dirai encore , n'est rien en comparaison de ce qu'il y aurait à en dire ; et cette suprême majesté nous fait

assez de grâces de départir de si grandes faveurs à quelques personnes, afin qu'apprenant par elles qu'il daigne tant s'abaisser que de se communiquer de la sorte à ses créatures, nous l'en remercions, et connaissons l'estime que nous devons faire d'une âme dans laquelle il témoigne de se tant plaire. Car, encore que chacune de nous ait une âme, nous n'avons pas pour elle une aussi grande estime que le mérite une créature qui porte l'image et la ressemblance de Dieu, et ne comprenons pas tous les grands secrets qu'il y renferme.

Plaise à ce souverain maître de l'univers de conduire ma plume, et de me mettre dans l'esprit quelques-unes de tant de choses qu'il y aurait à dire, et qu'il découvre à ceux à qui il fait la faveur d'entrer dans cette dernière demeure ! Je l'en ai beaucoup prié, et il sait que je n'ai en cela autre intention, sinon que, ses miséricordes ne demeurant pas cachées, son saint nom soit davantage loué ; et j'espère, mes filles, qu'il m'accordera cette grâce, et non pas pour l'amour de moi, mais en votre faveur, afin que vous appreniez combien il vous importe que Notre-Seigneur contracte avec vos âmes ce sacré mariage, qui vous peut combler de tant de bonheur, comme vous le verrez dans la suite ; et qu'ainsi il n'y ait rien que vous ne vous efforciez de faire pour tâcher de vous en rendre dignes.

Dieu tout-puissant, une créature aussi misérable que je suis peut-elle entreprendre, sans trembler, de traiter d'un sujet si élevé au-dessus de ce que je ne puis mériter d'entendre ! J'en ai tant de confusion, que j'agitai en moi-même s'il ne vaudrait pas mieux ne dire que peu de chose de cette dernière demeure, afin que l'on ne s'imagine pas que je ne sache, par ma propre expérience, ce qui s'y passe, ce qui me ferait rougir de honte ; et, d'un autre côté, il m'a semblé que c'était une tentation de témoigner en cela de la faiblesse, puisque, quelque jugement que l'on puisse porter de ce que je dirai, et quand tout le monde ensemble me blâmerait, je ne dois pas m'en soucier, pourvu que Dieu en soit loué et connu un peu davantage ; joint que je serai peut-être morte lorsque cet écrit paraîtra. Qu'il soit béni à jamais, lui qui est toujours vivant, et qui le sera éternellement !

Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir compassion de ce qu'a souffert et souffre une âme par son ardent désir de le posséder, et qu'il a déjà résolu de la prendre pour son épouse, il la fait entrer dans cette septième demeure avant que d'achever ce mariage spirituel ; car le ciel n'est pas son seul séjour, il en a aussi un dans l'âme, que l'on peut nommer un autre ciel ; et, comme vous ne voyez point l'âme, il vous importe beaucoup, mes sœurs, de ne pas vous imaginer que c'est une chose sombre et obscure, et qui n'a point d'autre lumière que celle qui nous paraît. Cela serait vrai à l'égard des âmes qui ne sont point en grâce, non que le soleil de justice ait manqué, en les créant, de les illuminer, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir la lumière, comme je l'ai dit dans la première demeure.

Nous devons avoir, mes sœurs, un soin très-particulier de prier Dieu pour ceux qui sont en péché mortel, puisque nous ne saurions faire une plus grande charité. Car, si nous voyions un chrétien mourir de faim, non manque de vivres pour le nourrir, en ayant en quantité auprès de lui, mais parce qu'il n'y pourrait toucher à cause qu'il aurait les mains liées derrière le dos, et attachées avec une forte chaîne à un poteau, et que cette mort, qu'il serait près de recevoir, ne serait pas seulement temporelle, mais éternelle; quelle cruauté égalerait celle de se contenter de le regarder sans lui donner de quoi soutenir sa vie? Et que savez-vous si de même vos prières ne seront point cause du salut d'une âme qui se trouve réduite en un état incomparablement plus déplorable que ne serait celui de ce malheureux qui courait fortune d'être consumé par la faim? Je vous conjure donc, au nom de Dieu, de n'oublier jamais dans vos prières les âmes qui sont en cet état. Ce n'est pas de celles-là dont j'ai maintenant à parler; c'est de celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont fait pénitence de leurs péchés, et qui sont en grâce.

QUE L'ÂME, DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE A UNE CLAIRE CONNAISSANCE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Nous devons considérer l'âme, non pas comme resserrée dans d'étroites bornes, mais comme un monde intérieur dans lequel se trouvent toutes les demeures dont j'ai parlé: et il est bien juste que cela soit de la sorte, puisque le Créateur du ciel et de la terre daigne y habiter.

Quand il platt à cette éternelle majesté de la tant honorer que de contracter avec elle ce divin mariage, il commence par la faire entrer dans cette septième demeure, qu'il a choisie pour lui-même, et l'unit à lui d'une manière différente à celle des autres ravissements. Car, encore que je ne doute point qu'il ne l'eût aussi unie à lui dans l'oraison que j'ai nommée d'union, il ne paraissait pas à l'âme qu'il voulût, comme alors, la faire entrer dans lui-même, ainsi que dans son centre, si ce n'était pas sa partie supérieure. Mais il importe peu de savoir en quelle sorte cela se fait; il suffit de dire que l'âme, dans l'oraison d'union, se trouve, comme saint Paul lors de sa conversion, tellement privée de sentiment, qu'elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien à la faveur qu'elle reçoit, parce que l'extrême plaisir dont elle jouit en se trouvant si proche de Dieu, suspend toutes ses puissances. Ici il n'en va pas de même, parce que Dieu fait tomber les écailles de dessus les yeux de l'âme, afin qu'elle voie et comprenne quelque chose de la grâce qu'il lui fait (1).

(1) Quoique l'âme, en perdant l'usage des sens dans une extase, puisse, même dès cette vie, voir durant quelque moment l'essence divine, comme il est probable que cela est arrivé à saint Paul, à Moïse et à d'autres, la Sainte ne parle pas ici de ces sortes de visions qui, encore qu'elles durent très-peu, ne laissent pas d'être claires et intuitives; mais elle parle d'une connaissance des mystères que Dieu donne à quelques

QUE L'ÂME DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE A UNE CLAIRE CONNAISSANCE
DE LA SAINTE TRINITÉ

Elle se trouve donc introduite dans cette dernière demeure par une vision intellectuelle, et par une certaine représentation de la vérité. La Très-Sainte-Trinité se montre alors à elle, ce qui commence par une espèce de nuée tout éclatante de lumière qui se présente à son esprit, dans laquelle, par une connaissance admirable qui lui est donnée, ces trois personnes divines lui paraissent distinctes et séparées, et elle comprend en même temps, avec une entière certitude, qu'elles ne sont toutes ensemble qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu; en sorte que l'on peut dire que l'âme connaît et voit, comme avec les yeux, ce que nous ne connaissons ici que par la foi, quoique ce ne soit pas avec des yeux corporels qu'elle le voit, puisque cette vision n'est pas représentative.

Ces trois divines personnes se communiquent alors à l'âme, lui parlent, et lui font comprendre le sens de ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *Que lui, son Père, et le Saint-Esprit, établiront leur demeure dans les âmes qui aiment et qui gardent ses commandements.*

Mon Dieu, qu'il y a de différence entre entendre dire et croire ces paroles, ou comprendre en la manière que je viens de le rapporter, combien elles sont véritables ! L'étonnement de cette âme va toujours croissant, parce qu'il lui semble de plus en plus que ces trois divines personnes ne se séparent point d'elle, et qu'elle est toujours en leur compagnie, comme elle le voit clairement en la manière que je l'ai dit, c'est-à-dire dans le plus intérieur d'elle-même, qui est comme un abîme si profond, qu'étant aussi ignorante que je suis, je ne le puis bien représenter.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme est en cet état si hors d'elle-même, qu'elle ne peut penser à quoi que ce soit. Je vous assure qu'au contraire elle est beaucoup plus appliquée que jamais à tout ce qui regarde le service de Dieu; mais, lorsqu'on ne lui donne point d'autres occupations, elle demeure tranquille et en repos dans cette heureuse et agréable compagnie; car, pourvu qu'elle ne manque point à Dieu, je ne crois pas qu'il manque à lui donner une claire connaissance de sa présence, et une grande confiance qu'il ne l'abandonnera point, puisqu'il ne lui a pas fait une si extrême faveur sans avoir dessein qu'elle en profite. Et tant s'en faut que cela doive la rendre moins soigneuse de veiller sur elle-même; qu'elle doit, au contraire, s'efforcer plus qu'auparavant de le contenter et de lui plaire.

Âmes par le moyen d'une très grande lumière qu'il répand en elle, non sans quelque espèce créée; mais parce que cette espèce n'est pas corporelle ni formée par l'imagination, la Sainte dit que cette vision est intellectuelle et non pas représentative.

Il faut remarquer que cette présence de Dieu ne paraît pas toujours si clairement à l'âme comme la première fois, ou comme en quelques autres occasions où il lui plaît de l'en favoriser d'une manière plus évidente, parce que si cela était, il serait impossible à l'âme de s'occuper à autre chose, ni de communiquer avec personne; mais, encore qu'elle ne connaisse pas toujours avec une égale lumière que la Très-Sainte-Trinité lui est présente, elle trouve, toutes les fois qu'elle y pense, qu'elle est en sa compagnie: de même qu'une personne qui serait avec quelques autres dans une chambre très-claire, viendrait tout d'un coup à ne les voir plus si l'on en fermait les fenêtres, ne laisserait pas néanmoins d'être très-assurée qu'elles y seraient encore.

Que si vous me demandez si cette personne peut, quand elle le voudrait, ouvrir les fenêtres afin de voir ceux avec qui elle sait qu'elle est dans cette chambre, je répondrai que non. Il n'appartient qu'à Notre-Seigneur d'ouvrir de la sorte l'entendement de l'âme, c'est lui faire une assez grande grâce que de ne s'éloigner jamais d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie qu'il tient à l'âme, la disposer à quelque chose de plus avantageux, puisqu'elle ne saurait n'en point tirer un grand secours pour s'avancer de plus en plus dans la perfection, et être délivrée de ces frayeurs et de ces craintes que nous avons vu qui la troublaient quelquefois dans les autres faveurs qu'elle recevait. Ainsi, cette personne dont j'ai parlé se trouvait profiter beaucoup en toutes manières, et il lui semblait qu'il n'y avait point de si grands travaux ni d'affaires si difficiles qui pussent faire sortir de cet heureux état la principale partie de son âme.

QUE L'ÂME EN CET ÉTAT SE TROUVE COMME DIVISÉE.

Mais ensuite de cette faveur singulière, dont je viens aussi de parler, il lui semblait qu'elle était comme divisée et dans de très-grandes peines. Elle se plaignait à Notre-Seigneur, ainsi que Marthe se plaignait de Madeleine, de ce que, pendant que cette autre partie de son âme jouissait d'une pleine tranquillité et d'une parfaite joie, elle la laissait dans des travaux et des occupations qui la privaient du bonheur de lui tenir compagnie.

Quoique ceci vous paraisse peut-être une extravagance, il est néanmoins très-véritable; car, encore que l'âme soit indivisible, ce que je dis n'est point une imagination, et arrive d'ordinaire. C'est ce qui me fait dire que les choses intérieures se voient d'une telle manière, que, encore que l'âme et l'esprit ne soient qu'une même chose, on y remarque une différence presque imperceptible, qui fait qu'il semble quelquefois que l'un agit d'une sorte, et l'autre d'une autre, comme le savent ceux qu'il plaît à Notre-Seigneur de mettre en cet état. Il me paraît qu'il y a aussi de la différence entre l'âme et les puissances. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme,

elles sont si difficiles à discerner, que je ne pourrais, sans présomption, entreprendre d'en donner l'intelligence. Que s'il plaît à Notre-Seigneur, par un excès de sa bonté, de nous favoriser de ces sortes de grâces, nous comprendrons alors ces grands secrets.

CHAPITRE II.

De l'accomplissement du mariage spirituel de l'âme avec Dieu, et de quelle sorte il parla à la personne dont la Sainte rapporte des choses extraordinaires. Différence qu'il y a entre ce que la Sainte a nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu, et ce mariage spirituel. Que l'âme ne peut, dans cette septième demeure, être troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances et par son imagination.

DE L'ACCOMPLISSEMENT DU MARIAGE SPIRITUEL DE L'ÂME AVEC DIEU.

J'ai maintenant à parler de ce mariage, tout spirituel et tout divin, de l'âme avec Dieu : et je commencerai par dire qu'une si grande faveur, et qui va tant au-delà de tout ce que nous saurions imaginer, ne peut avoir en cette vie son entier accomplissement et sa dernière perfection, puisque, s'il arrive que nous nous éloignons de Dieu, nous nous trouverons privés de ce merveilleux bonheur.

La première fois que Notre-Seigneur fait une si grande grâce à l'âme, il se montre à elle dans sa très-sainte humanité par une vision représentative, afin qu'elle ne puisse douter de cette insigne faveur dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes sous une autre forme, mais il parut ainsi à celle dont j'ai parlé, lorsqu'elle venait de communier. Il était tout resplendissant de lumière, sa beauté était incomparable, et il avait cette majesté dont il éclatait après sa glorieuse résurrection. Il lui dit : *Qu'il était temps qu'elle ne pensât plus qu'à ce qui la regardait ; qu'il prendrait soin d'elle*, et autres paroles semblables qui pénètrent beaucoup plus l'esprit que la langue ne peut l'exprimer.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LES FIANÇAILLES DE L'ÂME ET LE MARIAGE SPIRITUEL.

Vous ne trouverez peut-être, mes sœurs, rien d'extraordinaire en ceci, parce que j'ai dit ailleurs que Notre-Seigneur s'était représenté à cette âme en cette manière. Mais il y avait tant de différence, qu'il la laissa dans l'extérieur tout épouvantée et comme hors d'elle-même, tant à cause de la vivacité et de la force dont cette vision était accompagnée, que de ces paroles si touchantes ; et aussi parce que, excepté la vision précédente dont j'ai parlé, elle n'en avait point encore eu qui l'eût pénétrée de la sorte, jusque dans le fond de son intérieur. Outre qu'il faut savoir qu'il y a une très-grande différence entre les visions des précédentes demeures et celles qui arrivent dans cette dernière, et qu'il n'y en a pas moins aussi entre ces fiançailles spirituelles et ce mariage tout divin, qu'il y en a entre les fiançailles et les noces de ceux qui, après avoir promis de s'épouser, sont unis ensemble par le sacrement du mariage, sans pouvoir plus se séparer.

J'ai déjà dit dans cette comparaison dont je me sers, n'en trouvant point de plus propre, que le corps n'a non plus de part à ce qui se passe dans cette céleste alliance, que si l'âme ne l'animait plus. Et il y en a encore moins dans le mariage spirituel, parce que cette union toute divine se fait dans le plus intérieur et comme dans le centre de l'âme, qui me paraît être le lieu où Dieu établit son trône. Dans les autres grâces, dont j'ai dit qu'il favorisait l'âme, les sens et les puissances étaient comme les portes par lesquelles elle entraît dans ces demeures, et même lors de l'apparition de l'humanité sacrée de notre Sauveur. Mais dans l'accomplissement de ce mariage spirituel il n'en va pas ainsi : il apparaît dans le centre de l'âme, non par une vision représentative, mais par une vision intellectuelle encore plus subtile que celles dont j'ai parlé, et en la manière dont il apparut à ses Apôtres lorsqu'il entra où ils étaient, les portes étant fermées, et leur dit : *La paix soit avec vous.*

Cette faveur par laquelle Dieu se communique ainsi en un moment, est si élevée et si inconcevable, et la joie dont l'âme se trouve comblée, si merveilleuse, que je ne sais à quoi les comparer. Tout ce que j'en puis dire, est qu'il veut lui faire voir en cet instant quelle est la gloire du ciel, d'une manière beaucoup plus sublime que par aucune vision et par aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends est que ce que j'ai dit être comme l'esprit de l'âme, devient alors une même chose avec Dieu, qui, étant cet esprit suprême, veut, par cette faveur sans égale qu'il fait à quelques personnes, montrer jusqu'où va son amour pour les hommes, qui le porte ainsi à s'unir à eux et les unir à soi de telle sorte, qu'ils ne peuvent non plus se séparer de lui, qu'il ne veut point se séparer d'eux, et les oblige par ce moyen à lui donner les louanges que mérite une si excessive bonté, jointe à une grandeur qui n'a point de bornes.

La même chose ne se rencontre pas dans ce que j'ai nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu, parce que, encore qu'elles forment une union, ce n'est pas une union fixe et permanente; mais il arrive souvent que cette faveur qu'il fait à l'âme de se communiquer si intimement à elle, passe très-vite, et qu'elle ne se sent plus être dans cette heureuse et divine compagnie, au lieu qu'ici cette faveur qu'elle reçoit de Dieu dure toujours, et qu'elle ne cesse point d'être avec lui comme dans ce centre dont j'ai parlé.

Pour mieux expliquer ceci, je puis ajouter que l'union qui se rencontre dans ces fiançailles ressemble à celle de deux flambeaux allumés qui, se joignant, ne font de leurs deux lumières qu'une seule, mais qui peuvent après se séparer, chacun demeurant tel qu'il était auparavant, ou comme le feu, la cire et la mèche dont un flambeau est composé, et qui peuvent aussi se diviser. Mais le mariage de l'âme avec Dieu est comme une pluie qui tombe du ciel dans une fontaine ou dans un ruisseau, où elle se mêle tellement, que l'on ne saurait plus distinguer ces

diverses eaux ; ou comme une rivière qui , après être entrée dans la mer , se trouve si confondue avec elle , qu'il est impossible de les distinguer ; ou comme une grande lumière qui , entrant dans une chambre par deux fenêtres , se mêle de telle sorte , que ce n'en est plus qu'une seule. Ainsi , lorsque saint Paul dit : *Que celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui* , il entendait peut-être parler de cet admirable mariage par lequel l'âme se trouve inséparablement unie à sa suprême majesté. Et de même , lorsque ce grand apôtre ajoute : *Jésus-Christ est ma vie , et il me serait avantageux de mourir* ; il me semble que l'âme se peut servir de ces paroles dans cette rencontre , parce que c'est.—là que ce papillon dont j'ai parlé trouve avec une extrême joie la fin de sa vie , ne vivant plus qu'en Jésus — Christ. Ces effets font encore mieux comprendre ceci dans la suite , puisqu'on connaît clairement par des mouvements d'amour si inexplicables , mais si ardents , qu'ils se font vivement ressentir , que Dieu est la vie de notre âme , et que l'on ne saurait quelquefois s'empêcher de dire : O vie de ma vie ! ô aliment dont je tire toute ma nourriture ! et autres paroles semblables. Car il coule alors de cette divine source de l'infinie bonté de Dieu , comme un lait délicieux qui se répand sur toutes les âmes de ce château spirituel , et leur donne une nourriture qui les fortifie , parce que Notre-Seigneur les veut rendre participantes , en quelque manière , de l'extrême joie dont jouit l'âme qu'il a prise pour son épouse ; ou , pour m'exprimer d'une autre manière , il sort quelquefois un petit ruisseau de ce grand fleuve dans lequel cette petite source est entrée et s'est perdue , afin de donner de nouvelles forces à ceux qui peuvent le servir , et cette âme , dans les choses qui regardent le corps. Ainsi , de même que si de l'eau tombait sur une personne lorsqu'elle y penserait le moins , elle ne pourrait ne le pas sentir , l'âme sent et connaît avec encore plus de certitude qu'elle reçoit ces grâces , et que le principe dont elles tirent leur origine est Dieu même , qui est dans elle comme un bouillon d'eau qui l'arrose , comme un dard qui la pénètre , comme la vie de sa vie , et comme un soleil qui jette tant de lumière , qu'elle se répand sur toutes ses puissances intérieures. L'âme en cet état ne sort point de ce centre ni ne sent point troubler sa paix , parce qu'elle la reçoit de celui même qui la donna aux Apôtres assemblés en son nom.

Je ne doute point que ces paroles dont usa Notre-Seigneur pour nous donner sa paix , aussi bien que celles dont il se servit envers la Madeleine , en lui disant *qu'elle s'en allât en paix* , ne contiennent un sens beaucoup plus grand qu'on ne saurait l'exprimer , parce que les paroles d'un Dieu étant des œuvres , elles doivent opérer d'une telle manière dans les âmes disposées à le recevoir , qu'elles les fassent renoncer à tout ce qu'elles avaient encore de corporel , pour n'être plus qu'un pur esprit capable de s'unir , par une union toute céleste , à cet esprit incréé. Car il est certain que lorsque nous nous détachons entièrement , pour l'amour de Dieu , de cette affection pour les créatures , qui occu-

pait une si grande place dans notre cœur, Notre-Seigneur prend plaisir à remplir lui-même ce vide; et c'est pourquoi nous voyons qu'en priant son Père éternel pour ses Apôtres, il lui demanda *qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble; et que, comme son Père est en lui et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui.*

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour? et qui nous empêche d'y participer, puisque notre divin Sauveur ajoute : *Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole; et qu'il dit aussi : Je suis en eux?*

Mon Dieu! mon Seigneur! que ces paroles sont véritables, et qu'une âme qui voit dans cette oraison l'effet s'en accomplir en elle, les entend bien! Ce ne peut être que par notre faute que nous ne les entendons pas aussi, puisqu'elles sont si claires et si infaillibles; mais, comme nous ne travaillons pas à détourner tous les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, nous ne nous voyons point dans ce miroir où notre image est représentée.

QUE L'ÂME, DANS CETTE SEPTIÈME DEMEURE, NE PEUT ÊTRE TROUBLÉE
PAR CE QUI SE PASSE DANS LES AUTRES.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que, lorsque Dieu a introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre d'elle-même, on peut dire d'elle que, comme le ciel empyrée, qui est le séjour éternel de sa gloire, ne se meut point ainsi que les autres cieux, elle perd tout le mouvement que ses puissances et son imagination avaient accoutumé de lui donner sans qu'elles puissent l'inquiéter, et que rien ne soit plus capable de troubler sa paix.

Il ne faut pas néanmoins se persuader que lorsque Dieu a fait une si extrême faveur à une âme, elle soit assurée de son salut, et de ne pouvoir plus l'offenser. Je ne l'entends nullement ainsi; mais je déclare qu'en quelque lieu que je traite ce sujet, quoiqu'il semble, par ce que je dirai, que l'âme ne coure plus de fortune, cela ne se doit entendre que durant le temps que sa divine majesté la conduira comme par la main, et qu'elle ne l'offensera point. Je sais certainement que, encore que la personne dont j'ai parlé soit depuis quelques années en cet heureux état, elle se croit si peu assurée, qu'elle marche avec plus de crainte que jamais, parce qu'elle appréhende davantage d'offenser Dieu, même dans les moindres choses. Ses désirs de le servir sont si ardents, comme on le verra dans la suite, et sa confusion est si grande de ce qu'elle répond si mal aux obligations infinies qu'elle lui a, et qui sont pour elle des croix très-pesantes, qu'au lieu d'appréhender les mortifications, elles la consolent et la réjouissent. La véritable pénitence de cette âme est quand Dieu la met en tel état, qu'elle n'a plus ni la santé, ni les forces nécessaires pour pouvoir faire pénitence. Mais quelque difficile à supporter que soit la peine, que j'ai fait voir ailleurs que cela lui donnait, elle l'est ici beaucoup davantage; ce qui procède, à

mon avis, de ce que cette âme, alors tout abîmée en Dieu, est comme un arbre planté le long d'un ruisseau dans une terre dont la fécondité, encore augmentée par la fraîcheur et la nourriture qu'elle tire de cette eau courante, produit des fruits en grande abondance. Y a-t-il donc sujet de s'étonner que les désirs de cette âme soient si ardents, puisque ce que j'ai dit être comme son esprit, et que l'on pourrait nommer sa partie supérieure, si elle était divisible, est si uni à Dieu, qu'il est comme une pluie dont l'eau se mêle tellement avec celle d'une rivière où elle tombe, qu'on ne saurait plus les distinguer. On ne doit pas toutefois entendre par-là que les puissances, les sens et les passions soient toujours tranquilles et paisibles. Il n'y a que l'âme qui continue d'être en cet état, dans cette heureuse demeure ; au lieu que dans les autres, elle n'est pas exempte de travaux et de peines qui lui font la guerre, sans néanmoins ne troubler sa paix que rarement.

La manière dont cet esprit, duquel j'ai parlé, est dans le centre de notre âme, est si difficile à comprendre et même à croire, que j'appréhende, mes sœurs, que, faute de le pouvoir bien expliquer, vous soyez tentées de ne point ajouter foi à ce que j'en dis, parce qu'il semble qu'il y ait de la contrariété entre dire que l'âme souffre des peines et des travaux dans le même temps qu'elle est en paix. Je me servirai de quelques comparaisons pour tâcher à vous le faire comprendre, et Dieu veuille qu'elles vous persuadent ! mais quand cela ne serait point, je ne serai pas moins assurée de n'avoir rien avancé qui ne soit très-véritable. Imaginez-vous donc que l'âme en cet état est comme un roi qui, encore que son état soit agité de trouble et de divisions qui lui sont très-pénibles, ne laisse pas d'être en paix dans son palais. Car, bien que l'âme, dans cette septième demeure, entende le bruit que font, dans les autres, tant de diverses émotions de ces bêtes farouches et venimeuses, et qu'elle en souffre de la peine, cette peine n'est pas capable de troubler son repos, parce que les passions n'osent plus s'approcher de ce palais, après avoir éprouvé qu'elles seraient contraintes d'en sortir avec confusion et avec honte. C'est aussi de même, lorsqu'une personne qui sent du mal dans tout le reste de son corps, n'en a point du tout à la tête. J'avoue que ces comparaisons ne me satisfont pas, et que je suis la première à m'en moquer ; mais je n'en sais point de meilleures. Je vous en laisse juger, me contentant de vous assurer que ce que j'ai dit est très-vrai.

CHAPITRE III.

Effets de la nouvelle vie de l'âme dans cette dernière demeure où Jésus-Christ vit en elle, et où le démon n'ose entrer. Qu'elle n'y a plus ni sécheresses, ni travaux intérieurs, mais qu'elle jouit d'une véritable paix dans une oraison si sublime.

EFFETS DE LA NOUVELLE VIE DE L'ÂME DANS CETTE DERNIÈRE DEMEURE.

Après avoir dit de quelle sorte ce petit papillon, auquel j'ai comparé

l'âme, est mort avec tant de joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vit en lui, voyons quelle est sa nouvelle vie, et combien elle est différente de la première. Les effets nous le feront connaître, si ce que j'ai dit auparavant est véritable. Voici, selon ce que j'en puis comprendre, quels ils sont.

Le premier est un tel oubli de soi-même, que l'on ne se connaît plus, et qu'à peine sait-on si on a l'être. Le ciel, la terre, la vie, l'honneur et tout le reste, s'effacent de l'esprit et de la mémoire, parce que l'âme n'est plus occupée qu'à procurer la gloire de Dieu. Ces paroles qu'il lui a dites, de ne penser qu'à ses intérêts, et qu'il aurait soin des siens, se trouvent converties en des effets, et elle donnerait sa vie avec joie, pour pouvoir contribuer en quelque chose à l'augmentation de sa gloire. Mais ne vous imaginez pas, mes filles, que cela fasse perdre, à cette personne, l'usage du manger et du dormir, quoique ce lui soit un grand tourment, aussi bien que tout le reste des assujétissements auxquels l'infirmité humaine l'oblige. Tout ce que j'ai dit sur ce sujet regarde seulement l'intérieur; car, quant aux œuvres extérieures, elles sont peu considérables, et l'âme ne saurait voir sans peine que ce qu'elle peut faire en cela n'est rien; mais elle est si disposée à s'employer à tout ce qui est du service de Dieu, qu'il n'y a point de travaux qu'elle ne soit prête d'entreprendre pour lui témoigner sa fidélité et son amour.

Le second effet de cette nouvelle vie de l'âme, que j'ai comparée à un papillon, est un grand désir de souffrir, mais un désir qui n'est point mêlé d'inquiétude, comme celui dont j'ai parlé auparavant, parce que ces âmes sont si fortement attachées à la volonté de Dieu, qu'elles sont également satisfaites de tout ce qui lui peut plaire. Ainsi, s'il veut qu'elles souffrent, elles en sont bien aises; s'il ne le veut pas, elles n'en ont point de peine, comme elles en avaient auparavant; et si elles sont persécutées, elles en ont tant de joie, qu'au lieu de vouloir du mal à leurs persécuteurs, elles les aiment encore davantage, sont plus vivement touchées de leurs maux, les recommandent à Dieu avec plus d'ardeur, et consentiraient de bon cœur d'être privées de quelqu'une des grâces dont il les favorise, s'il lui plaisait de les accorder à ces personnes, pour les mettre en état de ne le plus offenser.

Mais ce qui m'étonne en ceci, est que ces âmes, après avoir, comme vous l'avez vu, désiré avec tant d'ardeur de mourir pour pouvoir jouir à jamais de la présence de Dieu, et tant souffert de ce retardement, lorsqu'elles sont arrivées à l'heureux état dont je parle, leur désir de le servir, de le louer, et de profiter à quelqu'un est si grand, que, non-seulement elle ne souhaite plus de mourir, mais elles voudraient que leur vie fût prolongée de plusieurs années, en souffrant toujours de très-grands travaux, afin de contribuer en quelque chose, s'il était possible, à l'augmentation de son honneur. Ainsi, quand elles seraient

assurées qu'en sortant de la prison du corps il les recevrait dans sa gloire, elles n'en seraient point touchées, parce qu'elles ne pensent pas alors à celle des saints, ni à en posséder une semblable, mais mettent toute la leur à servir en quelque chose ce divin Sauveur, qui a bien voulu, pour l'amour d'elles, être attaché à la croix, principalement lorsqu'elles pensent qu'on l'offense en tant de manières, et que si peu de personnes ont une véritable passion pour son honneur, et sont détachées de tout le reste.

Il est vrai néanmoins que, comme ces sentiments ne sont pas toujours présents à ces âmes et qu'elles considèrent le peu de services qu'elles rendent à Dieu, elles rentrent dans un désir plein de tendresse de le posséder pleinement, mais elles reviennent aussitôt à elles, renoncent à ce désir, et, se contentant d'être assurées qu'elles sont toujours en sa compagnie, elles lui offrent cette disposition de vouloir bien souffrir la prolongation de leur vie comme la plus grande marque et la plus pénible qu'elles puissent donner de la résolution où elles sont de préférer ses intérêts aux leurs propres. Elles n'ont donc garde d'appréhender la mort, puisqu'elle ne passent dans leur esprit que pour une extase agréable. Ce même divin époux, qui leur donnait auparavant un si ardent désir de mourir pour aller jouir de sa présence, leur donne alors ce désir contraire dont je viens de parler, et dans la joie qu'elles ont de connaître que c'est lui qui vit maintenant en elles, elles ne recherchent plus des faveurs, des consolations et des goûts. Il leur suffit d'être avec leur Seigneur, et toute sa vie n'ayant été qu'une souffrance continuelle, il veut que la leur soit semblable, sinon en effet, à cause que leur faiblesse ne le peut porter, au moins par désir. Mais il les rend dans tout le reste participantes de sa force, quand il voit qu'elles en ont besoin pour supporter de grandes peines, les met dans un entier détachement de toutes choses, et fait, qu'à moins de travailler pour le salut des âmes, elles soupirent toujours après la solitude. Ces personnes n'ont plus alors de sécheresses ni de travaux intérieurs, elles sont tout occupées de la pensée de leur Seigneur, et avec tant de tendresse, qu'elles ne voudraient faire autre chose que de le louer. Que s'il arrive que cette pensée soit comme endormie, il la réveille de telle sorte, qu'elles connaissent clairement que c'est un mouvement très-agréable (car je ne sais quel nom lui donner) qui ne procède ni de leur mémoire, ni de leur esprit, ni d'aucune autre chose qu'elles comprennent, et à quoi elles contribuent, mais qui vient du plus intérieur de leur âme, ce qui arrive si souvent, qu'il est facile de le remarquer; et on peut le comparer à un feu qui, quelque grand qu'il soit, ne porte jamais sa flamme en bas, mais la pousse de son centre en haut, et ainsi réveille les puissances.

Quand on ne trouverait point d'autre avantage dans cette sublime oraison, que de connaître le soin qu'il plaît à Dieu de prendre de se communiquer à nous, et de nous convier à demeurer avec lui, il n'y a

point de travaux, quelque grands qu'ils soient, qui ne me paraissent trop bien récompensés par cette preuve si favorable et si touchante de l'extrême amour qu'il nous porte. Je veux croire, mes sœurs, que vous l'avez éprouvé, parce que je suis persuadée que, lorsque l'on arrive à l'oraison d'union, Notre-Seigneur nous favorise de cette grâce, si nous prenons soin d'observer ses commandements.

Lorsque vous vous trouverez en cet état, souvenez-vous que vous êtes arrivées à cette dernière demeure où Dieu réside dans votre âme; rendez-lui de grandes actions de grâces; considérez cette preuve de son amour comme un ami considérerait un billet en chiffres, plein de tendresse, que son ami lui écrirait pour lui donner un témoignage extraordinaire de son affection et lui en demander un de la sienne; ne manquez pas d'y répondre avec la même chaleur, quoique vous soyez alors occupées extérieurement et en compagnie, comme il arrive souvent que Notre-Seigneur prend ce temps pour nous faire cette faveur. Rien ne saurait vous en empêcher, puisque cette réponse n'est qu'un acte intérieur d'amour, soit en lui disant comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* ou quelques paroles semblables qu'il vous mettra dans la bouche pour lui témoigner votre reconnaissance; car ce temps est un temps favorable, dans lequel il semble qu'il prend plaisir à nous écouter et à nous rendre capables de faire, avec une volonté pleine et déterminée, ce que j'ai dit qu'il désire de nous, qui est d'oublier nos intérêts pour ne penser seulement qu'aux siens.

QUE L'ÂME, DANS CETTE DERNIÈRE DEMEURE, NE SOUFFRE NI SÈCHERESSES NI TROUBLES INTÉRIEURS.

La différence qu'il y a entre cette dernière demeure et les précédentes, est que l'âme n'y éprouve presque jamais de sécheresses ni de troubles intérieurs, comme elle en éprouvait de temps en temps dans toutes les autres demeures, mais est presque toujours dans la quiétude et sans aucune crainte que cette faveur si sublime soit un artifice du démon, tant elle est assurée qu'elle vient de Dieu, parce que les sens et les puissances n'y ont point de part, et que son saint époux, en se communiquant à elle d'une manière si élevée, l'a mise avec lui en assurance dans un lieu où le démon n'oserait paraître, et où, quand même il voudrait venir, il ne lui permettrait pas d'entrer. Sur quoi il faut remarquer que l'âme ne contribue en rien aux faveurs qu'elle reçoit de Dieu, sinon de s'abandonner entièrement à sa volonté.

Ces faveurs qu'il fait alors à l'âme, et les lumières dont il l'éclaire, se passent sans bruit, et dans une si grande tranquillité, que cela me fait souvenir de la construction du temple qui fut bâti par Salomon, sans que l'on y entendît donner un seul coup de marteau. Aussi peut-on nommer cette septième demeure le temple de Dieu, où l'âme jouit avec

lui, dans un profond silence, d'une pleine paix, sans que l'activité de l'entendement la trouble, parce que ce monarque tout-puissant qui l'a créée suspend son action et lui laisse seulement voir, comme par une petite fente, ce qui se passe, sans l'en empêcher que rarement, les puissances ne me paraissant pas être alors comme éteintes, mais seulement sans opérer et comme étonnées. Je le suis de voir que l'âme en cet état n'a presque jamais de ravissements; j'entends quant aux effets extérieurs, qui sont de perdre le sentiment et la chaleur. On dit que cela n'est en eux qu'accidentel, et qu'ainsi, au lieu de cesser, ils augmentent intérieurement. Les extases de ce vol d'esprit, dont j'ai parlé ailleurs, sont donc rares dans cette septième demeure, et n'arrivent presque jamais en public, comme ils faisaient souvent auparavant, lorsque des objets de piété, tels que sont les prédications, le chant de l'église et des tableaux de dévotion, frappaient de telle sorte ce petit papillon, que la frayeur le prenait et le faisait envoler. Car alors, soit que l'âme, à laquelle je l'ai comparé, ait trouvé où se reposer, soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans cette dernière demeure, elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse, parce qu'elle se trouve en la compagnie de son divin époux, ou soit par quelque autre raison que j'ignore, Notre-Seigneur ne l'a pas plus tôt reçue dans cette demeure, et ne lui en a pas plus tôt fait voir toutes les beautés, qu'elle cesse d'avoir cette faiblesse, qui lui était si continuelle et si pénible : ce qui arrive peut-être, parce qu'il la rend alors beaucoup plus forte qu'elle n'était, ou parce qu'auparavant il voulait faire paraître en public les grâces dont il la favorisait en secret, ou pour quelque fin qu'il n'y a que lui qui sache, ses jugements étant infiniment élevés au-dessus de tout ce que nous pouvons nous imaginer.

Quand Dieu donne à l'âme ce saint baiser qu'elle lui demande dans le cantique en qualité de son épouse, il produit en elle ces excellents effets, et tous les autres dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraison. Cette biche blessée d'un trait du divin amour, après avoir alors désaltéré sa soif dans les clairs ruisseaux d'une eau céleste, trouve son repos et sa joie dans le tabernacle du Dieu vivant; et cette chaste colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche après le déluge pour voir s'il était passé, apporte un rameau d'olivier pour marquer qu'elle a trouvé une terre ferme au milieu des flots, des agitations et des tempêtes du monde.

« O mon doux Jésus, quel avantage nous serait-ce de bien com-
 « prendre le sens de tant d'endroits de l'Écriture qui pourraient nous
 « faire connaître quelle est cette paix de l'âme; et puisque vous savez,
 « Seigneur, combien il nous importe de la posséder, faites que les chré-
 « tiens la cherchent, et conservez-la par votre bonté à ceux à qui vous
 « l'avez donnée, puisque nous devons toujours craindre jusqu'à ce que
 « vous nous ayez mis dans le ciel en possession de cette véritable paix
 « que nul^e siècles ne verront finir. » Ce que je lui donne le nom de véritable

n'est pas pour marquer que celle dont je viens de parler ne le soit, mais c'est à cause que nous rentrerions dans une nouvelle guerre si nous nous éloignons de Dieu.

Quel sentiment croyez-vous, mes sœurs, que doit être celui de ces âmes lorsqu'elles pensent qu'elles peuvent être privées d'un si grand bonheur ? Il est tel qu'il les fait veiller continuellement sur elles-mêmes, et tâcher à tirer de la force de leur faiblesse, pour ne perdre par leur faute aucune occasion de plaire à Dieu. Plus elles se voient favorisées de lui, plus elles se défient d'elles-mêmes ; et la connaissance qu'il leur donne de son infinie grandeur augmentant celle qu'elles ont de leur misère et de leurs péchés, il arrive souvent comme au publicain de n'oser lever les yeux vers le ciel, et de souhaiter la fin de leur vie pour se voir en sûreté ; mais leur amour pour leur immortel époux les fait rentrer aussitôt dans ce désir de vivre pour le servir, dont j'ai déjà parlé, et elles s'abandonnent entièrement à sa volonté et à sa miséricorde. D'autres fois se trouvant accablées sous la multitude des faveurs qu'elles reçoivent, elles appréhendent d'être comme un vaisseau que le trop grand poids de sa charge fait couler à fond. Ainsi je vous assure, mes filles, que ces âmes ne manquent pas de croix, mais ces croix ne les inquiètent point ni ne troublent point la paix dont elles jouissent. Elles passent de même qu'un flot ou qu'une légère tempête, et le calme revient aussitôt, parce que la présence de leur Seigneur leur fait oublier tout le reste. Qu'il soit béni et loué dans tous les siècles des siècles.

CHAPITRE IV.

Pourquoi Dieu permet qu'une oraison si sublime ne continue pas toujours également. Quelque grand que soit le bonheur dont on jouit dans cette septième demeure, on ne peut s'assurer de ne point commettre de péchés. Raisons pourquoi Dieu le permet, et d'où vient aussi qu'il fait de si grandes grâces à quelques âmes. Que l'humilité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, joindre la vie active à la contemplative. Qu'il ne se faut point engager dans des désirs qui vont au-delà de nos forces. Conclusion de ce traité.

POURQUOI DIEU PERMET QUE LES EFFETS D'UNE ORAISON SI SUBLIME NE CONTINUENT PAS TOUJOURS ÉGALEMENT.

Ne vous imaginez pas, mes sœurs, que les effets d'une oraison si sublime continuent toujours dans les âmes avec une même égalité. Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, les laisse quelquefois rentrer dans leur naturel. Et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses du dedans et du dehors du château s'assemblent pour se venger contre elles de l'impossibilité de leur nuire où elles étaient auparavant. Mais cela ne dure guère plus d'un jour ; et ce grand trouble, excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connaître quel est l'avantage que reçoit l'âme d'être en la compagnie de Dieu ; car il la fortifie de telle sorte, qu'au lieu de diminuer sa passion pour son service et ses bonnes résolutions, il semble, au contraire, qu'elle augmente sans qu'elle se trouve ébranlée même par un premier mouvement. Cela, comme je viens de

le dire, n'arrive que rarement, et seulement parce que Notre-Seigneur veut, pour tenir ces âmes dans l'humilité, leur remettre toujours devant les yeux qu'elles ne sont rien par elles-mêmes, afin que la connaissance de ce qu'elles lui doivent et la grandeur des faveurs qu'il leur fait les obligent de plus en plus à le louer.

QU'ON NE PEUT, MÊME DANS CETTE DEMEURE, S'ASSURER DE NE POINT PÉCHER.

Ne pensez pas aussi qu'encore que ces âmes désirent avec tant d'ardeur, et soient si résolues de ne vouloir pour quoi que ce soit se laisser aller à la moindre imperfection, elles puissent éviter d'y tomber, et même de commettre des péchés, non pas de propos délibéré, parce que Notre-Seigneur les en préserve, mais seulement des péchés véniels, car quant aux mortels, elles n'en commettent point avec connaissance, et ne sont pas néanmoins assurées d'être incapables d'en commettre quelqu'un qu'elles ignorent (1) ; ce qui leur donne une grande peine. Elles en ont aussi de voir tant d'âmes qui se perdent, et bien qu'elles espèrent de n'être pas de ce nombre, elles ne sauraient s'empêcher de craindre lorsqu'elles pensent à la chute de quelques-uns de ceux que l'Écriture nous apprend être tombés après avoir reçu de Dieu des grâces si particulières, dont Salomon, qu'il avait rempli de tant de sagesse et comblé de tant de bienfaits, est un illustre et terrible exemple. C'est pourquoi, mes sœurs, celle d'entre vous qui paraît avoir le plus de sujet d'être assurée, est celle qui en a le plus de craindre, selon ces paroles de David : *Bienheureux l'homme qui vit dans la crainte*. Et notre plus grande confiance doit être dans la prière que nous sommes obligées de faire continuellement à Dieu, de vouloir nous soutenir de sa main toute-puissante, afin que nous ne l'offensions point. Qu'il soit loué à jamais. Ainsi soit-il.

Quoique je ne doute point, mes filles, que, si vous y avez pris garde, vous n'ayez remarqué par les effets ce qui est cause que Notre-Seigneur fait de si grandes grâces à certaines âmes, je crois néanmoins à propos d'en parler ici. Je dis donc qu'il ne faut pas s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner en ce monde de la consolation et de la joie; ce serait une grande erreur, puisque la faveur la plus signalée que Dieu nous puisse faire est de rendre notre vie conforme à celle que son propre Fils a passée lorsqu'il était sur la terre, et je tiens pour certain qu'il ne nous départ ces faveurs que pour fortifier notre faiblesse, afin de nous rendre capables de souffrir pour son amour. Il n'en faut point d'autre preuve que de voir que ceux que Jésus-Christ a le plus aimés, qui étaient sans doute sa glorieuse Mère et ses apôtres, ont été ceux

(1) La Sainte fait voir clairement, par ces paroles, la pureté de sa doctrine touchant l'assurance d'être en grâce, en disant que ces âmes si parfaites et tellement favorisées de Dieu, qu'elles jouissent de sa présence d'une manière aussi sublime qu'est celle qui se rencontre dans cette dernière demeure, ne se tiennent pas assurées de n'être pas tombées dans quelques péchés mortels qu'elles ignorent, et que l'appréhension qu'elles en ont les tourmente.

qui ont souffert davantage. Car quels croyez-vous, mes sœurs, qu'aient été aussi les travaux de saint Paul ? et ne pouvons-nous pas juger par-là des effets que produisent ces visions véritables qui viennent de Dieu, et non pas de notre imagination ou de la tromperie du démon ? Ce grand apôtre, après les avoir reçues, alla-t-il se cacher pour jouir en repos de la consolation qu'elles lui donnaient sans pouvoir être interrompu de personne, ni s'occuper d'autre chose ? Vous voyez, au contraire, qu'il ne passait pas seulement les jours entiers dans les occupations si pénibles de son ministère, mais travaillait durant la nuit pour gagner sa vie. Et je ne saurais, sans en ressentir une grande joie, entendre Notre-Seigneur dire à saint Pierre, au sortir de sa prison, *qu'il s'en allait à Rome pour y être crucifié une seconde fois*. Ainsi on ne récite jamais ces paroles dans notre office sans que je me représente la consolation qu'elles donnèrent à ce prince des Apôtres, l'ardeur avec laquelle il alla s'offrir à la mort, et qu'il s'estima si heureux de la recevoir, qu'il considéra cette grâce comme la plus grande que son divin maître lui pouvait faire.

En vérité, mes sœurs, lorsque Dieu se communique si particulièrement à une âme, elle oublie tout ce qui regarde son repos, et ne se soucie plus d'être estimée et honorée. Comment pourrait-elle, étant avec lui, se souvenir d'elle-même ? Sa seule pensée est de lui plaire et de chercher les moyens de lui témoigner son amour ; elle ne s'occupe d'autre chose dans son oraison. C'est l'un des effets que produit ce mariage spirituel, et ses actions sont des preuves de la vérité des faveurs qu'elle a reçues de Dieu. Car de quoi nous servirait, mes filles, d'avoir été si recueillies dans la solitude, d'avoir fait tant d'actes d'amour et promis si solennellement à Notre-Seigneur de ne trouver rien de difficile pour son service, si nous faisons au sortir de là tout le contraire ? Mais j'ai tort de dire que cela nous serait inutile, puisque le temps que nous passons avec Dieu nous est toujours fort avantageux, et qu'encore que notre faiblesse nous rende lâches dans l'exécution de nos bonnes résolutions, Dieu nous donne quelquefois la force de les accomplir. Il arrive même que dans cette lâcheté où il voit qu'est l'âme, il l'engage à entreprendre quelque chose de très-pénible, et à laquelle elle a une grande répugnance, dont elle s'acquitte heureusement avec son secours. Alors elle reprend courage, se rassure dans ses craintes, et s'offre à sa divine majesté avec un ardent désir de la servir.

Ce que je veux dire est donc que cela est peu en comparaison de l'avantage que ce nous serait si nos œuvres étaient conformes à nos paroles. Les personnes qui ne peuvent tout d'un coup y réussir doivent redoubler leurs efforts pour en venir à bout peu à peu, si elles veulent que leur oraison leur profite, et elles ne manqueront pas d'occasions pour s'y exercer. Il leur importe plus de le faire que je ne saurais le représenter, et elles n'ont qu'à jeter les yeux sur Jésus-Christ crucifié pour ne trouver rien de difficile.

Notre-Seigneur nous ayant témoigné son amour par des actions si merveilleuses et des tourments si horribles, prétendrions-nous le pouvoir contenter par de simples paroles ? Savez-vous, mes sœurs, ce que c'est d'être véritablement spirituelles ? C'est de se rendre esclaves de Jésus-Christ, comme il a bien voulu l'être lui-même, afin qu'étant marquées de son sceau, qui est la croix, il puisse disposer de nous en la manière qu'il lui plaira, en quoi, puisque vous lui avez soumis votre liberté, au lieu de vous faire tort, il vous fera une grande grâce.

QUE L'HUMILITÉ ET LA PRATIQUE DES VERTUS SONT LE FONDAMENT
DE CET ÉDIFICE SPIRITUEL.

A moins que de prendre cette résolution, on n'avancera jamais beaucoup, à cause que tout cet édifice spirituel n'a pour fondement que l'humilité, et que Notre-Seigneur ne l'élèvera jamais guère si cette humilité n'est véritable, parce qu'autrement plus il serait haut, et plus sa chute et sa ruine seraient grandes.

Ainsi, mes sœurs, pour rendre ce fondement solide, chacune de vous doit se considérer comme la moindre de toutes, comme la servante des autres, et ne perdre aucune occasion de le témoigner par des effets. C'est le moyen de travailler encore plus pour vous que pour les autres ; puisque ce sera comme autant de pierres qui rendront le fondement de cet édifice si ferme, qu'il ne courra point fortune de tomber. Mais je répète encore que pour réussir dans ce dessein, vous ne devez pas vous imaginer que ce fondement ne consiste qu'à prier et à méditer. Il faut, pour vous avancer, travailler à pratiquer les vertus ; et Dieu veuille que vous ne reculiez pas, puisque vous savez que ne point avancer c'est reculer, à cause qu'il est impossible que l'amour demeure en un même état.

Que s'il vous semble que cela ne s'entend que pour ceux qui commencent, et qu'après avoir travaillé ils peuvent se reposer, souvenez-vous que je vous ai dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant n'est qu'intérieur, et qu'elles en ont, au contraire, beaucoup moins qu'auparavant dans l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure et comme du fond de son centre, ces inspirations, ou pour mieux dire ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel ? Est-ce, à votre avis, pour y laisser endormir tous les sens, toutes les puissances, et tout ce qui regarde le corps ? Nullement ; mais c'est au contraire pour leur faire une guerre encore plus rude que quand elle souffrait avec eux, parce qu'elle ne connaissait point alors que ces grands travaux étaient les moyens dont Dieu se servait pour l'attirer à lui, et que le bonheur d'être maintenant en sa compagnie la rend encore plus forte. Car si David nous apprend que nous devenons saints avec les saints, qui doute qu'une âme qui, par une union si sublime de son esprit avec celui de

Dieu, est une même chose avec lui, qui est la souveraine force, n'en acquière une nouvelle incomparablement plus grande que celle qu'elle avait auparavant, comme nous voyons que les saints se sont trouvés capables de souffrir la mort avec joie. Ainsi la force de cette âme est telle qu'elle la communique dans toutes les demeures du château, et même au corps, qui tomberait souvent dans la défaillance si elle ne lui faisait quelque part de la vigueur qu'elle reçoit par le moyen de ce vin délicieux dont son divin époux lui est si libéral dans cette suprême demeure où il lui a fait l'honneur de l'introduire, et parce qu'il veut bien demeurer toujours avec elle, de même que l'aliment que reçoit l'estomac se répand ensuite dans toutes les parties du corps et les fortifie. Ainsi tant que les personnes que Dieu élève à un état si sublime vivent en ce monde, elles endurent toujours d'extrêmes travaux, parce que leur force intérieure est si grande, que, quelque guerre qu'elles fassent à leur corps, ce qu'elles souffrent leur paraît si peu considérable lorsqu'elles pensent à ce qu'a souffert leur époux, qu'elles auraient honte de s'en plaindre.

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, telles qu'ont été celles de sainte Madeleine, qui avait passé auparavant une vie si délicieuse; de notre père saint Élie, si brûlant de zèle pour l'honneur de Dieu, et de saint Dominique et de saint François, qui ne se lassaient jamais de travailler pour attirer des âmes à lui, afin qu'elles le louassent. Car que n'ont-ils point enduré, après s'être oubliés eux-mêmes pour ne penser qu'à procurer son honneur et sa gloire? C'est à quoi je souhaite, mes sœurs, que vos désirs tendent, et que votre occupation dans l'oraison n'ait pas pour but les consolations qui s'y rencontrent, mais d'y acquérir de la force pour être plus capables de servir Dieu. Ce serait perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte, et il serait bien étrange de prétendre recevoir de telles faveurs de Notre-Seigneur, en tenant un autre chemin que celui par lequel lui-même et tous les saints ont marché. Il faut, pour bien recevoir ce divin hôte, que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Car serait-ce le bien recevoir que de ne lui point donner à manger? et qui lui en aurait donné si Marthe fût toujours demeurée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole? Or, quelle est cette nourriture qu'il désire, sinon que nous nous employions de tout notre pouvoir à lui gagner des âmes qui le louent, et qui trouvent leur salut dans les louanges qu'elles lui donnent et les services qu'elles lui rendent?

Vous me ferez peut-être à cela deux objections. La première, que Jésus-Christ dit que Madeleine avait choisi la meilleure part. A quoi je réponds qu'elle avait déjà fait l'office de Marthe quand elle lui avait lavé les pieds, et les avait essuyés avec ses cheveux. Car quelle mortification croyez-vous que ce fut à une personne de sa condition d'aller ainsi à travers les rues, et peut-être seule, tant sa ferveur la transportait, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et les reproches de sa vie passée, que lui faisaient ces

méchants à qui il suffisait, pour la haïr, de voir l'affection qu'elle témoignait pour Notre-Seigneur qu'ils avaient en si grande horreur, et qui, pour se moquer de son changement, disaient qu'elle voulait faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui aux personnes qui se convertissent à Dieu, quoique toutes ne soient pas en aussi mauvaise réputation qu'était alors cette admirable pénitente ? Mais il est certain, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses souffrances ont été extrêmes, puisque, sans parler de la douleur insupportable que ce lui était de voir tout un peuple avoir une haine si horrible pour son Sauveur, que ne souffrit-elle point à sa mort ? Je suis persuadée que ce qu'elle n'a pas fini ses jours par le martyre, vient de ce qu'elle l'endura alors, et qu'elle a continué de le souffrir durant tout le reste de sa vie, par le terrible tourment que ce lui était d'être séparée de son divin Maître ; et l'on voit par là que cette illustre sainte n'était pas toujours aux pieds de Notre-Seigneur dans la contemplation et dans la joie.

La seconde objection que vous me pourrez faire, est que vous travailleriez de bon cœur à gagner des âmes à Dieu, mais que votre condition et votre sexe ne vous le permettent pas, puisqu'ils vous rendent incapables d'enseigner et de prêcher comme faisaient les Apôtres. J'ai répondu à cela dans quelque autre traité, et quand ce serait dans celui-ci, je ne laisserai pas de le redire, parce que, dans les bons désirs que Dieu vous donne, cette pensée vous peut venir dans l'esprit.

J'ai donc dit ailleurs qu'il arrive quelquefois que le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ceux que nous pourrions exécuter, et qu'ainsi nous ne pensions qu'à faire des choses qui nous sont impossibles. Contentez-vous donc, mes sœurs, du secours que vous pouvez donner par l'oraison à quelques âmes, et ne prétendez pas de pouvoir être utiles à tout le monde, mais tâchez de l'être aux personnes en la compagnie desquelles vous vivez. Votre action sera en cela d'autant plus parfaite que vous êtes plus obligées de les servir que non pas les autres. Car croyez-vous que ce soit peu faire de les exciter et animer toutes par votre humilité, par votre mortification, par votre charité, et par tant d'autres vertus, à augmenter de plus en plus leur amour pour Dieu, et leur ardeur de le servir ? Rien ne lui peut plaire davantage, ni vous être plus utile ; et vous voyant ainsi faire tout ce qui dépend de vous, il connaîtra que vous feriez encore beaucoup davantage, si vous le pouviez, et ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné plusieurs âmes.

CONCLUSION DE CE TRAITÉ.

Pour conclusion, mes filles, ne prétendons point de rien édifier que sur un solide fondement. Notre divin époux ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons, et la proportion qu'elles ont avec notre pouvoir. Il l'augmentera de jour

en jour, pourvu que nous ne nous lassions point de travailler, et que durant le peu qui nous reste à vivre, et moins encore peut-être que chacune de nous ne pense, nous lui offrions sans réserve notre corps avec notre âme. Ce sacrifice lui sera si agréable, qu'il le joindra à celui qu'il offrit à son Père sur la croix, afin qu'il le récompense, non selon la petitesse de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne la volonté avec laquelle nous nous consacrons à lui.

Plaise à sa divine majesté, mes chères sœurs et mes chères filles, que nous nous trouvions toutes ensemble dans cette demeure éternelle, où l'on ne cesse jamais de louer Dieu, et que je puisse faire voir dans mes actions quelques effets de ce que vous lirez dans mes écrits, par les mérites de son Fils, qui vit et règne aux siècles des siècles. Ainsi soit-il. Car, en vérité, ma confusion d'être si imparfaite est si grande, que je ne saurais trop vous conjurer en son nom de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre pécheresse.

Quoiqu'en commençant d'écrire ceci, j'y eusse, comme je l'ai dit, une grande répugnance, je me suis trouvée, après l'avoir achevé, fort aise de l'avoir fait, et tiens pour bien employé le peu de peine qu'il m'a donné, parce que considérant, mes sœurs, l'étroite clôture dans laquelle vous passez votre vie, le peu de divertissement que vous avez, et les incommodités qui se rencontrent dans quelques-uns de nos monastères, j'espère que vous trouverez de la consolation dans ce château intérieur, où vous pourrez, à quelque heure que ce soit, entrer, et vous promener, sans en demander la permission à vos supérieurs. Il est vrai néanmoins que vous ne sauriez, par vos propres forces, quoiqu'elles vous paraissent grandes, vous ouvrir l'entrée des demeures qu'il enferme. Ce souverain qui y règne est seul capable de vous la donner; et pour peu que vous y trouviez d'obstacle, gardez-vous bien de l'entreprendre, puisque, quelques efforts que vous fissiez, ils vous seraient inutiles. Mais ce roi des anges et des hommes aime tant l'humilité que, pourvu qu'il reconnaisse que vous en avez, encore que vous ne soyez pas dignes d'entrer dans la troisième demeure, vous vous le rendrez bientôt si favorable par le moyen de cette vertu, qu'il vous introduira dans la cinquième; et si vous travaillez avec ardeur, et vous efforcez de plus en plus de lui plaire, il vous recevra enfin dans cette septième et dernière demeure, qui est le glorieux séjour qu'il honore de sa présence. Lorsque vous serez si heureuses que de vous trouver en cet état, n'en sortez point, si vous n'y êtes obligées par le commandement de la prieure, à qui il veut que vous obéissiez comme à lui-même. Pourvu que vous en usiez en cette manière, la porte vous en sera toujours ouverte, lorsque vous voudrez y retourner; et quand vous aurez une fois goûté les saintes et inconcevables délices qui s'y rencontrent, il n'y aura point de si grands travaux que l'espérance de vous y recevoir ne rende faciles à supporter; et cette espérance a cet avantage que personne ne vous la saurait ravir.

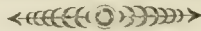
Chacune des sept demeures dont j'ai parlé, a comme divers apparements au dessus, au dessous et aux côtés, qui sont accompagnés de beaux jardins, de vives fontaines, d'agréables labyrinthes, et d'autres objets si délicieux, que l'âme voudrait s'occuper sans cesse à louer ce grand Dieu qui en est l'auteur, et qui semble avoir pris plaisir à imprimer en eux son image et sa ressemblance.

Que si vous trouvez, mes sœurs, quelque chose de bon en la manière dont j'ai tâché d'éclaircir les sujets que j'ai traités dans ce discours, croyez très-certainement que Notre-Seigneur me l'a inspiré pour votre satisfaction; et quant à ce qui vous y paraîtra défectueux, ne doutez point qu'il ne vienne de moi. Je vous conjure, par l'extrême désir que j'ai de contribuer de tout ce que je puis pour vous aider à servir cette suprême majesté, de lui donner de grandes louanges toutes les fois que vous lirez ceci, et de lui demander l'augmentation de son église, la lumière nécessaire aux hérétiques pour les tirer de leur erreur, le pardon de mes péchés, et de me délivrer des peines du purgatoire où je serai peut-être encore lorsque ce discours verra le jour, si on n'y trouve rien qui l'en rende indigne, après avoir été examiné par des gens savants. S'il s'y rencontre quelques erreurs, on ne les doit attribuer qu'à mon peu d'intelligence, puisque je me sou mets entièrement à tout ce que croit la sainte église catholique et romaine, dans laquelle je proteste de vouloir vivre et mourir. Que Notre-Seigneur soit béni et loué à jamais. Ainsi soit-il. J'ai achevé d'écrire ceci dans le monastère d'Avila, la veille de saint André de l'année 1577, et je souhaite qu'il réussisse à la gloire de Dieu qui vit et règne éternellement.



TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.



AVERTISSEMENT D'ARNAUD D'ANDILLY.	Pag. 4
PRÉFACE de la <i>Vie de Sainte Thérèse</i> . (Par M. VILLEFORE.)	5
LA VIE DE SAINTE THERÈSE.	46
LIVRE PREMIER.	<i>Ibid.</i>
LIV. II.	37
LIV. III.	51
LIV. IV.	69
LIV. V.	94
BREF du pape Paul V au roi de France , Henri IV.	121
BULLE de la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse.	125
LA VIE DE SAINTE THERÈSE écrite par elle-même.	154
AVANT-PROPOS de la Sainte.	<i>Ibid.</i>
CHAPITRE PREMIER. Vertus du père et de la mère de la Sainte. Soin qu'ils pre- naient de l'éducation de leurs enfants. La Sainte n'étant âgée que de six ou sept ans, entre, avec un de ses frères, dans le désir de souffrir le martyre.	155
CHAP. II. Préjudice que reçut la Sainte de la conversation d'une de ses paren- tes. Combien il importe de ne fréquenter que des personnes vertueuses. On la met en pension dans un monastère.	157
CHAP. III. Grands avantages que tire la Sainte d'une excellente religieuse, sous la conduite de laquelle elle était avec les autres pensionnaires. Elle commence à concevoir un faible désir d'être religieuse. Une grande maladie la contraint de retourner chez son père. Elle passe chez un de ses oncles, qui était très- vertueux, et en suite du peu de séjour qu'elle y fit, elle se résout à être reli- gieuse.	141
CHAP. IV. La Sainte prend l'habit de religieuse, et sent en même temps un très- grand changement en elle. Elle retombe dans une si grande maladie, que son père est obligé de la faire sortir du monastère pour la faire traiter. Celui de ses oncles dont il a été ci-devant parlé, lui donne un livre qui lui sert beau- coup pour lui apprendre à faire l'oraison ; et elle commence à entrer dans l'oraison de quiétude et même d'union, mais sans la connaître. Elle eut be- soin, durant plusieurs années, d'avoir un livre pour se pouvoir recueillir dans l'oraison.	142
CHAP. V. Préjudice que la Sainte dit avoir toujours reçu des demi-savants. Dieu se sert d'elle pour retirer son confesseur d'un grand péril. La maladie de la Sainte la réduit en tel état qu'on la croit morte.	148
CHAP. VI. Extrémités où la Sainte se trouve encore après cette merveilleuse faiblesse. Elle se fait ramener dans son monastère, et demeure percluse du- rant trois ans. Patience avec laquelle elle souffre tous ses maux. Ses dispo- sitions intérieures. Elle a recours à S. Joseph, et recouvre la santé par son intercession. Grandes louanges de ce saint.	153
CHAP. VII. La Sainte, après être guérie, se rengage en des conversations dan- gereuses , et , par une fausse humilité, n'ose plus continuer à faire oraison. Combien la clôture est nécessaire dans les monastères de femmes, et quel mal c'est de mettre des filles dans les maisons non réformées. Jésus-Christ appa- rait à la Sainte avec un visage sévère. Elle engage son père à faire oraison ; il y fait un grand progrès, et meurt saintement. La Sainte sort de son monas- tère pour l'assister. Un religieux dominicain la porte à rentrer dans l'exercice de l'oraison. Combat qui se livrait en elle-même , parce qu'elle n'était pas encore détachée de ces conversations inutiles et dangereuses. Quelle peine c'est à une âme qui aime Dieu, de recevoir de lui des faveurs au lieu de châ- timents, lorsqu'elle l'offense encore ; et combien grand est le besoin de com- munique avec des personnes vertueuses , pour se fortifier dans ses bonnes résolutions.	158
CHAP. VIII. Combien la Sainte souffrit durant dix-huit ans de sentir son cœur partagé entre Dieu et le monde. Elle exhorte à ne discontinuer jamais de faire oraison. quelque peine que l'on y ait, et dit qu'en certains temps elle y en avait eu de très-grandes.	168

CHAP. IX. Impression qu'une image de Jésus-Christ tout couvert de plaies fit dans l'esprit de la Sainte. Avantages qu'elle tirait de se représenter qu'elle l'accompagnait dans la solitude, et de la lecture des Confessions de S. Augustin. Qu'elle n'a jamais osé demander à Dieu des consolations.	173
CHAP. X. Manière dont la Sainte était persuadée de la présence de Jésus-Christ dans elle. Des joies qui se rencontrent dans l'oraison. Que c'est une fausse humilité que de ne pas demeurer d'accord des grâces dont Dieu nous favorise.	177
CHAP. XI. L'oraison n'est autre chose que le chemin pour arriver à devenir heureusement esclave de l'amour de Dieu; mais souvent, lorsque l'on croit avoir entièrement renoncé à tout, il se trouve que l'on y est encore attaché. Celui qui commence à faire oraison, doit s'imaginer que son âme est un jardin qu'il entreprend de cultiver. Quatre manières de l'arroser par l'oraison, dont la première est comme tirer de l'eau d'un puits avec grande peine; la seconde, d'en tirer avec une machine; la troisième, d'en tirer d'un ruisseau par des rigoles; la quatrième, de le voir arroser par la pluie qui tombe du ciel. Et la Sainte traite dans ce chapitre de la première de ces quatre manières d'oraison qui est la mentale, et dit qu'il faut bien se garder de s'étonner des sécheresses qui s'y rencontrent, et de quelle manière on doit alors se conduire.	182
CHAP. XII. La Sainte continue à parler de l'oraison mentale. Elle dit qu'il faut bien se garder de prétendre à un état plus élevé, si Dieu lui-même ne nous y élève. Elle rapporte comme Dieu la rendit, en un moment, capable de faire connaître à ses confesseurs les grâces dont il la favorisait.	183
CHAP. XIII. Divers avis très-utiles pour ceux qui commencent à vouloir faire oraison, afin de se garantir des pièges que le démon leur tend pour les empêcher de s'y avancer. Combien il importe de communiquer avec des personnes savantes, et d'avoir un bon directeur.	192
CHAP. XIV. De l'oraison de quiétude ou de recueillement, qui est la seconde sorte d'oraison que la Sainte compare à la seconde manière d'arroser ce jardin spirituel par le moyen d'une machine qui tire de l'eau avec une roue.	200
CHAP. XV. La Sainte continue à traiter de l'oraison de quiétude ou de recueillement, et donne d'excellents avis sur ce sujet.	205
CHAP. XVI. De l'oraison d'union, qui est la troisième sorte d'oraison, que la Sainte compare à la troisième manière d'arroser un jardin par des rigoles d'une eau vive, tirée d'un ruisseau ou d'une fontaine.	212
CHAP. XVII. La Sainte continue à parler dans ce chapitre de l'oraison d'union.	216
CHAP. XVIII. De la quatrième sorte d'oraison, qui est l'oraison de ravissement ou d'extase, ou d'élévation et transport d'esprit, qui sont des termes différents pour exprimer une même chose, et que la Sainte compare à la quatrième manière dont un jardin se trouve arrosé par une abondante pluie qui tombe du ciel.	219
CHAP. XIX. La Sainte continue à traiter, dans ce chapitre, de l'oraison de ravissement ou d'extase; elle parle des effets qu'elle opère dans l'âme, et exhorte encore à ne discontinuer jamais, pour quelque cause que ce soit, de faire oraison.	225
CHAP. XX. De la différence qu'il y a entre l'oraison d'union et celle de ravissement, et des merveilleux effets que produit cette dernière.	252
CHAP. XXI. La Sainte continue et achève de traiter, dans ce chapitre, de la quatrième manière d'oraison, qui est le ravissement, et des effets qu'elle produit dans les âmes.	241
CHAP. XXII. Qu'il ne faut pas porter notre esprit à une contemplation trop élevée, si Dieu même ne l'y porte. Erreur où la Sainte dit qu'elle avait été de n'oser envisager l'humanité de Jésus-Christ, dans la créance que ce lui était un obstacle pour arriver à une oraison plus sublime.	246
CHAP. XXIII. La Sainte reprend le discours de la suite de sa vie. Avantages qu'elle reçoit des excellents avis d'un gentilhomme de très-grande vertu, et de la conduite d'un père de la compagnie de Jésus, à qui elle fit une confession générale.	254
CHAP. XXIV. La Sainte ayant, par le conseil de son confesseur, demandé à Dieu, dans l'oraison, de l'assister pour le contenter en tout, elle tombe en extase. Dieu lui parle pour la première fois, et lui change en un moment tellement le cœur, qu'elle se détache de toutes les affections qui, bien qu'elles lui parussent innocentes, lui étaient fort préjudiciables.	265
CHAP. XXV. De la différence qu'il y a entre les paroles que Dieu dit à quelques âmes, et celles que notre entendement forme lui-même, et s' imagine venir	

- de Dieu. Marques auxquelles on peut connaître cette différence et les tromperies du démon. Paroles que Dieu dit à la Sainte, dans un extrême trouble où elle était, et qui mirent en cet instant son esprit dans un tel calme et lui don-
nerent tant de courage, qu'elle n'appréhenda plus les démons. 266
- CHAP. XXVI. Les âmes que Dieu favorise de ses visions admirables ne peuvent ignorer l'amour qu'elles ont pour lui. Trois paroles qu'il dit à la Sainte dans un grand trouble où elle était, rendent le calme à son esprit. Conduite qu'il tient envers elle. Il devient lui-même le livre admirable dans lequel elle s'instruit de toutes choses. 273
- CHAP. XXVII. La Sainte reprend la suite de sa vie. Lorsqu'elle demandait et que l'on demandait à Dieu pour elle de la conduire par un autre chemin, elle sentit et connut, d'une manière inexplicable, que Jésus-Christ était à côté d'elle, quoiqu'elle ne le vit point. Comparaison dont elle se sert pour tâcher de faire comprendre quelque chose de ces visions et de leurs effets. Elle déplore l'aveuglement de ces personnes, même religieuses, qui, sous prétexte de ne vouloir point donner de scandale, en donnent beaucoup, et rapporte ensuite plusieurs particularités de la vie et de la mort du bienheureux père d'Alcantara. 276
- CHAP. XXVIII. La Sainte étant en oraison, Jésus-Christ lui fait voir des yeux de l'âme ses mains et puis son visage, et, dans une autre vision, sa sainte humanité tout entière. Effets que produisent ces visions, et la différence qu'il y a entre elles et les illusions du démon. Extrême peine que l'on donnait à la Sainte, sur ce que l'on croyait qu'elle était trompée dans ces visions; mais son confesseur la console. 284
- CHAP. XXIX. La Sainte continue à traiter de ces visions que plusieurs croyaient toujours venir du démon, ce qui lui donnait une merveilleuse peine. Jésus-Christ fait que la croix de son rosaire lui paraît être de quatre pierres précieuses d'une incomparable beauté. Différence qui se rencontre dans ces célestes visions. Elle voyait souvent des anges et un séraphin lui percer le cœur avec un dard, ce qui l'embrase d'un si grand amour de Dieu, que la violence de ce feu lui faisait jeter des cris, mais des cris mêlés d'une joie inconcevable. 293
- CHAP. XXX. La Sainte appréhende de tomber dans ces ravissements. Le bienheureux père Pierre d'Alcantara vient où elle était. Elle lui donne une entière connaissance du fond de son âme. Il l'assure que ces ravissements venaient de Dieu, et rassure deux des amies de la Sainte, qui croyaient qu'ils venaient du démon. Elle ne laisse pas d'avoir de grandes peines spirituelles et corporelles. De la différence qui se rencontre entre la vraie et la fausse humilité. La Sainte raconte particulièrement quelques-unes de ces peines. Quelle douleur c'est à une âme qui aime Dieu d'être unie à un corps incapable de le servir. 298
- CHAP. XXXI. Tentations par lesquelles les démons attaquent la Sainte. Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. Dieu se sert de la Sainte pour la conversion d'un ecclésiastique. La Sainte n'appréhendait point les démons, et n'avait jamais plus de courage que lorsqu'on la persécutait. Extrême appréhension qu'elle avait que l'on ne sût les faveurs qu'elle recevait de Dieu, et ce qu'il lui dit sur cela. Elle désirait que chacun connût ses péchés; mais elle vit depuis que c'était une fausse humilité. Injustice des gens du monde envers ceux qui servent Dieu. Qu'il faut bien se garder de perdre courage lorsqu'on en voit d'autres plus avancés que nous dans la piété. On doit toujours se tenir sur ses gardes pour ne point reculer dans le détachement de toutes choses, et particulièrement en ce qui concerne les faux honneurs auxquels les personnes religieuses sont obligées de renoncer entièrement. Avantages qui se rencontrent dans la pratique de l'humilité, même en de petites choses. 307
- CHAP. XXXII. Dieu fait voir à la Sainte la place que ses péchés lui avaient fait mériter d'avoir dans l'enfer. Réflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le désir de faire pénitence, on lui propose de fonder un monastère, pour y vivre comme les religieuses déchaussées. Elle entre, dans ce dessein. Dieu lui commande de travailler et de donner à ce monastère le nom de S. Joseph. Elle commence de s'y employer. Persécutions qui s'élèvent contre elle, et assistance qu'elle reçoit de quelques personnes. 317
- CHAP. XXXIII. L'affaire de la fondation du monastère, qui passait pour terminée, est rompue. Les persécutions se renouvellent. Dieu confirme la Sainte dans ce dessein, et son courage redouble. Elle achète une maison, et, la trouvant trop petite, veut en avoir une autre; mais Dieu lui commande d'y

- entrer. Sainte Claire lui apparaît, et lui promet de l'assister. La très-sainte Vierge lui apparaît aussi avec S. Joseph, la revêt d'une robe blanche, et lui donne une chaîne d'or, avec une croix enrichie de pierreries. 324
- CHAP. XXXIV. Une dame de grande qualité étant demeurée veuve, obtient du père provincial que la Sainte irait la trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Réflexions de la Sainte pour faire voir combien les grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un religieux à une éminente vertu, et la rassure sans doute si elle était en grâce. Excellents avis pour les directeurs. Dieu, par le moyen de la Sainte, prépare une de ses sœurs à bien mourir. 330
- CHAP. XXXV. Une religieuse d'une très-grande piété, qui avait un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastère, vient la trouver. Elles confèrent ensemble, et la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenus. Le saint père Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette résolution. La Sainte retourne fort à propos dans le monastère de l'Incarnation, et elle parle par occasion de la vertu des religieuses qu'elle reçut depuis dans celui qu'elle fonda. 338
- CHAP. XXXVI. La Sainte, à son retour de chez cette dame, trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son monastère dans Avila. Elle y entre et donne l'habit à quelques religieuses. Violente tentation par laquelle le démon s'efforce de troubler sa joie. Murmures contre ce nouvel établissement. La supérieure du monastère de l'Incarnation mande la Sainte : elle y va et se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte à ce sujet, et s'en déstiste peu à peu. Jésus-Christ apparaît à la Sainte, et elle croit voir qu'il lui met sur la tête une couronne d'or. La sainte Vierge lui apparaît aussi avec un manteau blanc, dont il lui semble qu'elle la couvre, ainsi que les religieuses. Manière de vivre de ce nouveau monastère. 343
- CHAP. XXXVII. Différentes sortes de visions et de ravissements, et effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne le font les grands du monde. Que les personnes religieuses devraient au moins être exemptes de s'instruire de ces compliments et de ces civilités dont on use dans le siècle. 353
- CHAP. XXXVIII. Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions et ses révélations, et effets qu'elles produisent. Grâces accordées de Dieu aux prières de la Sainte. 358
- CHAP. XXXIX. La Sainte continue à parler des grâces accordées par Dieu à ses prières. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grâce que Dieu fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastère sans revenus. Admirables visions qu'eut la Sainte. 368
- CHAP. XL. Suite des admirables visions et révélations dont Dieu favorise la Sainte ; et sentiments qu'elle avait dans ces occasions. 377
- ADDITIONS de quelques mémoires de la Sainte, par le père maître Louis de Léon. 385
- Première relation. 395
- Deuxième relation. 400
- MÉDITATIONS SUR LE PATER, pour s'en servir durant chaque jour de la semaine. 404
- AVANT-PROPOS de la Sainte. *Ibid.*
- Première demande, pour le lundi : *Notre Père, qui êtes dans les cieux.* 405
- Deuxième demande, pour le mardi : *Votre règne nous arrive.* 408
- Troisième demande, pour le mercredi : *Que votre volonté soit faite.* 410
- Quatrième demande, pour le jeudi : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain, dont nous avons besoin en chaque jour.* 412
- Cinquième demande, pour le vendredi : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* 416
- Sixième demande, pour le samedi : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* 418
- Septième demande, pour le dimanche : *Délivrez-nous du mal.* 421
- MÉDITATIONS APRÈS LA COMMUNION. Elles portent pour titre dans l'espagnol : *Exclamations ou Méditations de l'âme à son Dieu.* 425
- Première méditation. Plainte de l'âme qui se voit séparée de Dieu durant cette vie. *Ibid.*
- Deuxième méditation. Comme l'âme qui aime beaucoup Dieu se trouve partagée entre le désir de jouir de lui, et l'obligation d'aider le prochain. 424
- Troisième méditation. Sentiments d'une âme pénitente, dans la vue de ses péchés, de la miséricorde de Dieu. 425

<i>Quatrième méditation.</i> Prière à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner le temps que nous n'avons pas employé à l'aimer et à le servir.	427
<i>Cinquième méditation.</i> De la plainte de Marthe. Et comme l'âme qui aime Dieu se peut plaindre à lui de sa misère.	428
<i>Sixième méditation.</i> Combien cette vie est pénible à qui désire ardemment d'aller à Dieu.	429
<i>Septième méditation.</i> De l'excessive bonté de Dieu, qui témoigne de mettre ses délices à être avec les enfants des hommes.	430
<i>Huitième méditation.</i> Prière pour les pécheurs, qui sont tellement aveugles, que même ils ne veulent pas voir.	431
<i>Neuvième méditation.</i> Prière à Dieu, afin qu'il délivre par sa grâce ceux qui, ne sentant point leurs maux, ne demandent pas qu'il les en délivre.	<i>Ibid.</i>
<i>Dixième méditation.</i> Du petit nombre des vrais serviteurs de Dieu. Autre prière pour les âmes endurcies qui ne veulent point sortir du tombeau de leurs péchés.	432
<i>Onzième méditation.</i> Image effroyable de l'état d'une âme qui, au moment de la mort, se voit condamnée à des tourments éternels.	433
<i>Douzième méditation.</i> Que les hommes sont lâches pour servir Dieu, et hardis pour l'offenser. Vive remontrance pour les faire rentrer en eux-mêmes.	434
<i>Treizième méditation.</i> Du bonheur des saints dans le ciel, et de l'impatience des hommes qui aiment mieux jouir pour un moment des faux biens de cette vie, que d'attendre les véritables et les éternels.	436
<i>Quatorzième méditation.</i> Combien le regard de Jésus-Christ dans le dernier jugement, sera doux pour les bons et terrible pour les méchants.	438
<i>Quinzième méditation.</i> Ce qui peut consoler une âme dans la peine qu'elle ressent d'être si longtemps en cet exil.	439
<i>Seizième méditation.</i> Que Dieu peut donner quelque soulagement aux âmes qu'il a blessées par les traits de son amour.	440
<i>Dix-septième méditation.</i> Que nous ignorons ce que nous devons demander à Dieu. Désirs ardents de quitter ce monde, pour jouir de la parfaite liberté, qui consiste à ne pouvoir plus pécher	441
LE CHEMIN DE LA PERFECTION.	444
AVANT-PROPOS de la Sainte.	<i>Ibid.</i>
CHAPITRE PREMIER. Des raisons qui ont porté la Sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de Saint Joseph d'Avila.	445
CHAP. II. Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bâtimens.	447
CHAP. III. La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui travaillent pour l'Eglise. Combien ils doivent être parfaits. Prières de la Sainte à Dieu pour eux.	451
CHAP. IV. La Sainte exhorte ses religieuses à l'observation de leur règle. Que les religieuses doivent s'entraimer, et éviter avec grand soin toutes singularités et partialités. De quelle manière on doit s'aimer. Des confesseurs, et qu'il en faut changer, lorsqu'on remarque en eux de la vanité.	455
CHAP. V. Suite du même sujet. Combien il importe que les confesseurs soient savants. En quels cas on peut changer, et de l'autorité des supérieurs.	461
CHAP. VI. De l'amour spirituel que l'on doit avoir pour Dieu et pour ceux qui peuvent contribuer à notre salut.	464
CHAP. VII. Des qualités admirables de l'amour spirituel que les personnes saintes ont pour les âmes à qui Dieu les lie. Quel bonheur c'est que d'avoir part à leur amitié. De la compassion que les âmes, même les plus parfaites, doivent avoir pour les faiblesses d'autrui. Divers avis touchant la manière dont les religieuses doivent se conduire, et avec quelle promptitude et sévérité il faut réprimer les desirs d'honneur et de préférence.	467
CHAP. VIII. Qu'il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. De l'extrême bonheur de la vocation religieuse. Humilité de la Sainte à ce sujet. Qu'une religieuse ne doit point être attachée à ses parents.	473
CHAP. IX. Combien il est utile de se détacher de la trop grande affection de ses proches, et que l'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu nous donne, que l'on n'en reçoit de ses parents.	475
CHAP. X. Qu'il ne s'agit pas de se détacher de ses proches, si l'on ne se détache de soi-même par la mortification. Que cette vertu est jointe à celle de l'hu-	

- milité. Qu'il ne faut pas préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation, ni se flatter dans celles que l'on doit faire. 477
- CHAP. XI. Ne pas se plaindre pour de légères indispositions. Souffrir de grands maux avec patience. Ne point appréhender la mort; et quel bonheur c'est que d'assujétir le corps à l'esprit. 480
- CHAP. XII. De la nécessité de la mortification intérieure. Quelle imperfection c'est que d'affecter les prééminences, et remèdes pour ne pas y tomber. 482
- CHAP. XIII. Suite du discours de la mortification. Combien il importe de déraciner promptement une mauvaise coutume, et fuir le désir d'être estimé. Qu'il ne faut pas se hâter de recevoir les religieuses à faire profession. 485
- CHAP. XIV. Bien examiner la vocation des filles qui se présentent pour être religieuses. Se rendre plus faciles à recevoir celles qui ont de l'esprit, et renvoyer celles qui ne sont pas propres à la religion, sans s'arrêter à ce que le monde peut dire. 489
- CHAP. XV. Du grand bien que c'est de ne se point excuser, encore que l'on soit repris sans sujet. 490
- CHAP. XVI. De l'humilité. De la contemplation. Que Dieu en donne tout d'un coup à certaines âmes une connaissance passagère. De l'application continue que l'on doit à Dieu. Qu'il faut aspirer à ce qui est le plus parfait. 493
- CHAP. XVII. Que toutes les âmes ne sont pas propres pour la contemplation. Que quelques-unes y arrivent tard, et que d'autres ne peuvent prier que vocalement; mais que celles qui sont véritablement humbles doivent se contenter de marcher dans le chemin par lequel il plaît à Dieu de les conduire. 497
- CHAP. XVIII. Des souffrances des contemplatifs. Qu'il faut toujours se tenir prête à exécuter les ordres de Dieu, et du mérite de l'obéissance. 500
- CHAP. XIX. De l'oraison qui se fait en méditant. De ceux dont l'esprit s'égare dans l'oraison. La contemplation est comme une source d'eau vive. Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. Que cette union est quelquefois telle qu'elle cause la mort du corps. Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres. 503
- CHAP. XX. Qu'il y a divers chemins pour arriver à cette divine source de l'oraison, et qu'il ne faut jamais se décourager d'y marcher. Du zèle que l'on doit avoir pour le salut des âmes. En quel cas une religieuse peut témoigner de la tendresse dans l'amitié, et quels doivent être ses entretiens. 510
- CHAP. XXI. Que dans le chemin de l'oraison, rien ne doit empêcher de marcher toujours. Mépriser toutes les craintes que l'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. Que quelquefois une ou deux personnes, suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité, prévalent par dessus plusieurs autres unies ensemble pour l'obscurcir et pour la combattre. 513
- CHAP. XXII. De l'oraison mentale. Qu'elle doit toujours être jointe à la vocale. Des perfections infinies de Dieu. Comparaison du mariage avec l'union de l'âme avec Dieu. 516
- CHAP. XXIII. Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein. 520
- CHAP. XXIV. De quelle sorte il faut faire l'oraison vocale pour la faire parfaitement; et comment la mentale s'y rencontre jointe; sur quoi la Sainte commence à parler du *Pater noster*. 522
- CHAP. XXV. Qu'on peut passer en un instant de l'oraison vocale à la contemplation parfaite. Différence entre la contemplation et l'oraison qui n'est que mentale, et en quoi consiste cette dernière. Dieu seul dans la contemplation opère en nous. 524
- CHAP. XXVI. Des moyens de recueillir ses pensées, pour joindre l'oraison mentale à la vocale. 526
- CHAP. XXVII. Sur ces paroles du PATER : *Notre père, qui êtes dans les cieux*; et combien il importe à celles qui veulent être les véritables filles de Dieu de ne point faire cas de leur noblesse. 528
- CHAP. XXVIII. La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'Oraison Dominicale : *Notre père, qui êtes dans les cieux*; et traite de l'oraison de recueillement. 530
- CHAP. XXIX. La Sainte continue dans ce chapitre à traiter de l'oraison de recueillement. 533
- CHAP. XXX. Combien il importe de savoir ce qu'on demande par ces paroles du PATER : *Que votre nom soit sanctifié*. Application de ces paroles à l'oraison

de quiétude que la Sainte commence d'expliquer, et montre que l'on passe quelquefois tout d'un coup de l'oraison vocale à cette oraison de quiétude.	538
CHAP. XXXI. De l'oraison de quiétude, qui est la pure contemplation. Avis sur ce sujet. Différence qui se trouve entre cette oraison et l'oraison d'union, laquelle la Sainte explique, puis revient à l'oraison de quiétude.	540
CHAP. XXXII. Sur ces paroles du PATER : <i>Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel</i> . La Sainte parle de nouveau, sur ce sujet, de la contemplation parfaite, qui est l'oraison d'union ; ce qui se nomme aussi ravissement.	549
CHAP. XXXIII. Du besoin que nous avons que Notre-Seigneur nous accorde ce que nous lui demandons par ces paroles : <i>Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour</i> .	554
CHAP. XXXIV. Suite de l'explication de ces paroles du PATER : <i>Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour</i> . Des effets que la Sainte Eucharistie, qui est le véritable pain des âmes, opère en ceux qui le reçoivent dignement.	557
CHAP. XXXV. La Sainte continue à parler de l'oraison de recueillement, et puis adresse sa parole au Père éternel.	562
CHAP. XXXVI. Sur ces paroles du PATER : <i>Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés</i> . Sur quoi la Sainte s'étend fort à faire voir quelle folie c'est que de s'arrêter à des pointilles d'honneur dans les monastères.	564
CHAP. XXXVII. De l'excellence de l'oraison du PATER, et des avantages qui se rencontrent dans cette sainte prière.	569
CHAP. XXXVIII. Sur ces paroles du PATER : <i>Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal</i> . Et que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés de leurs peines. Divers moyens dont le démon se sert pour tenter les personnes religieuses. Et de l'humilité, de la patience et de la pauvreté.	571
CHAP. XXXIX. Avis pour résister aux diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscretes et à la confiance de nous-mêmes qu'il nous inspire.	576
CHAP. XL. Que l'amour et la crainte de Dieu joints ensemble sont un puissant remède pour résister aux tentations du démon. Quel sera, à la mort, le malheur de ceux qui n'auront pas aimé Dieu, et le bonheur de ceux qui l'auront aimé.	579
CHAP. XLI. Continuation du discours sur la crainte de Dieu. Qu'il faut éviter avec soin les péchés véniels dont il y a de deux sortes. Que lorsqu'on est affermi dans la crainte de Dieu, on doit agir avec une sainte liberté et se rendre agréable à ceux avec qui l'on a à vivre, ce qui est utile en plusieurs manières.	582
CHAP. XLII. Sur ces dernières paroles du PATER : <i>Mais délivrez-nous du mal</i> .	587
LE CHATEAU DE L'ÂME.	589
Avertissement.	<i>Ibid.</i>
AVANT-PROPOS de la SAINTE.	590
PREMIÈRE DEMEURE.	591
CHAPITRE PREMIER. La Sainte compare l'âme à un superbe château dont l'oraison est la porte, et qui a diverses demeures, dans la principale desquelles Dieu habite ; et dit qu'il faut, pour entrer dans ce château, commencer par rentrer dans nous-mêmes, afin de connaître notre égarement, et en se détachant des créatures, implorer le secours de Dieu.	<i>Ibid.</i>
CHAP. II. Etat déplorable d'une âme qui est en péché mortel. Qu'il faut commencer par tâcher d'entrer dans la connaissance de soi-même, qui est la première demeure de ce château intérieur et spirituel. Qu'il faut passer de cette connaissance à celle de Dieu. Efforts que font les démons pour empêcher les âmes d'entrer dans cette première demeure, et ensuite dans les autres ; avis de la Sainte pour résister à leurs artifices.	594
DEUXIÈME DEMEURE.	602
CHAPITRE PREMIER. Comparaison des âmes qui sont dans la première demeure à des sourds et muets, et de celles qui sont dans la seconde à des muets qui ne sont pas sourds. Que l'âme se doit préparer alors à soutenir de grands combats contre le démon.	<i>Ibid.</i>
TROISIÈME DEMEURE.	607
CHAPITRE PREMIER. Dans quelles saintes dispositions sont les âmes à qui Dieu a fait la grâce d'entrer dans cette troisième demeure. Qu'en quelque état que nous soyons, il y a toujours sujet de craindre, tandis que nous sommes en cette vie.	<i>Ibid.</i>

- Divers avis de la Sainte sur la conduite que doivent tenir ceux qui sont arrivés jusqu'à cette troisième demeure, et particulièrement touchant l'obéissance que l'on doit pratiquer, et la retenue avec laquelle on doit agir. 611
- QUATRIÈME DEMEURE. 616
- CHAPITRE PREMIER. De la différence qu'il y a entre les contentements et les goûts que l'on a dans l'oraison, et de celle qui se rencontre entre l'entendement et l'imagination. Qu'il ne faut point se troubler de ces importunes distractions que les égarements de l'imagination et d'autres causes différentes donnent dans l'oraison. *Ibid.*
- CHAP. II. Différence qui se rencontre entre les contentements que l'on reçoit dans l'oraison par le moyen de la méditation, et les consolations surnaturelles que donne l'oraison de quiétude, et que la Sainte nomme des goûts. Des effets merveilleux qu'opère cette oraison. Humilité dans laquelle elle nous doit mettre, et qui doit être si grande, que nous nous réputions indignes de recevoir de semblables grâces. 622
- CHAP. III. D'une oraison que l'on appelle de recueillement surnaturel, qui précède l'oraison de quiétude. Avis important pour les personnes qui, dans l'oraison, prennent pour des ravissements ce qui n'est qu'un effet de leur faiblesse. 625
- CINQUIÈME DEMEURE. 631
- CHAPITRE PREMIER. De l'oraison d'union, de ses marques et de ses effets. *Ibid.*
- CHAP. II. Comparaison de l'âme avec un ver à soie, pour faire connaître une partie de ce qui se passe entre Dieu et elle dans l'oraison d'union, en cette cinquième demeure. 636
- CHAP. III. De l'oraison d'union. Que l'amour du prochain est une marque de l'union. 642
- CHAP. IV. La Sainte compare l'oraison d'union à un mariage spirituel de l'âme avec Dieu, dit que c'est dans cette cinquième demeure que se fait comme la première entrevue de l'époux et de l'épouse, et qu'il n'y a point de soin qu'on ne doive prendre pour rendre inutiles les efforts que fait le démon, afin de tâcher à porter l'âme à retourner en arrière. Préparation à l'intelligence de la sixième demeure. 646
- SIXIÈME DEMEURE. 650
- CHAPITRE PREMIER. Des peines dont Dieu permet que soient accompagnées les faveurs qu'il fait aux âmes dans cette sixième demeure, et par quelle manière admirable il les fait cesser. *Ibid.*
- CHAP. II. Des peines intérieures que l'âme souffre dans cette sixième demeure ; mais que procédant dans son amour pour Dieu, elles lui sont si agréables qu'elle ne voudrait pas les voir cesser. 655
- CHAP. III. De quelle sorte on se doit conduire à l'égard des esprits faibles ou mélancoliques, qui s'imaginent avoir vu et entendu dans l'oraison ce qu'ils n'ont ni vu ni entendu. Marques auxquelles on connaît si les paroles que l'on a ou que l'on croit avoir entendues sont de Dieu ou du démon. 659
- CHAP. IV. Des ravissements où Dieu met l'âme pour lui donner la hardiesse de s'approcher de lui et d'aspirer à l'honneur d'être son épouse, dont elle serait retenue par la terreur qu'elle concevrait de l'éclat de sa majesté et de sa gloire. 665
- CHAP. V. D'une espèce de ravissement que la Sainte nomme *vol de l'esprit*. 671
- CHAP. VI. Effets que les ravissements que la Sainte nomme *vol d'esprit* produisent dans l'âme. Des larmes. 675
- CHAP. VII. Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu a fait de grandes grâces. Qu'il n'y a point d'oraison si élevée qui doive empêcher que l'on ne s'occupe de la méditation de l'humanité de Jésus-Christ. 680
- CHAP. VIII. Des visions intellectuelles, et des effets et des avantages qu'elles produisent. Que l'on doit en communiquer avec des personnes savantes et spirituelles, et se mettre ensuite l'esprit en repos, touchant les peines que l'on pourrait avoir sur ce sujet. Qu'il ne faut pas juger de la vertu des personnes par ces grâces extraordinaires qu'elles reçoivent de Dieu, mais par leurs actions. 686
- CHAP. IX. Des visions imaginaires ou représentatives. 690
- CHAP. X. Des visions intellectuelles. Qu'elles font connaître que nous n'offensons pas seulement Dieu en sa présence, mais que nous l'offensons dans lui-même, et qu'elles donnent à l'âme une claire lumière de la vérité. 695
- CHAP. XI. Que ces grâces de Dieu si extraordinaires dont la Sainte a parlé auparavant mettent en tel état les personnes qui en sont favorisées, et leur

font souffrir de telles peines, par l'ardeur qu'elles ont d'être délivrées de la prison du corps, afin de jouir éternellement de la présence de Dieu, qu'elles paraissent être près de mourir et en courent même le hasard.

698
702

SEPTIÈME DEMEURE:

CHAPITRE PREMIER. Que lorsque Dieu fait entrer une âme dans cette septième demeure, comme dans un ciel où il veut contracter avec elle un mariage tout divin, il l'unit à lui d'une manière encore beaucoup plus admirable que dans l'oraison d'union. Que la Sainte Trinité se fait connaître clairement à elle. De quelle sorte il arrive que l'âme, quoique indivisible, est comme divisée, une partie d'elle-même jouissant d'un parfait repos, ainsi que la Madeleine, et l'autre étant comme Marthe, occupée des soins de cette vie.

Ibid.

CHAP. II. De l'accomplissement du mariage spirituel de l'âme avec Dieu, et de quelle sorte il parla à la personne dont la Sainte rapporte des choses extraordinaires. Différence qu'il y a entre ce que la Sainte a nommé les fiançailles de l'âme avec Dieu, et ce mariage spirituel. Que l'âme ne peut, dans cette septième demeure, être troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances et par son imagination.

707

CHAP. III. Effets de la nouvelle vie de l'âme dans cette dernière demeure où Jésus-Christ vit en elle et où le démon n'ose entrer. Qu'elle n'y a plus ni sécheresses, ni travaux intérieurs, mais jouit d'une véritable paix dans une oraison si sublime.

711

CHAP. IV. Pourquoi Dieu permet qu'une oraison si sublime ne continue pas toujours également. Quelque grand que soit le bonheur dont on jouit dans cette septième demeure, on ne peut s'assurer de ne point commettre de péchés. Raisons pourquoi Dieu le permet, et d'où vient aussi qu'il fait de si grandes grâces à quelques âmes. Que l'humilité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, joindre la vie active à la contemplative. Qu'il ne se faut point engager dans des désirs qui vont au-delà de nos forces. Conclusion de ce traité.

716

FIN DU PREMIER VOLUME.





244
T OLI

